

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

(Le Brésil, la République orientale de l'Uruguay, la République Argentine, la Patagonie, la République du Chili, la République de Bolivia, la République du Pérou).

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE V.ᵉ BERGER-LEVRAULT.

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

(LE BRÉSIL, LA RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY, LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE, LA PATAGONIE, LA RÉPUBLIQUE DU CHILI, LA RÉPUBLIQUE DE BOLIVIA, LA RÉPUBLIQUE DU PÉROU),

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832 ET 1833,

PAR

ALCIDE D'ORBIGNY,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR DE LA RÉPUBLIQUE BOLIVIENNE, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

Ouvrage dédié au Roi,

et publié sous les auspices de M. le Ministre de l'Instruction publique

(commencé sous M. Guizot).

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

CHEZ PITOIS-LEVRAULT ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DE LA HARPE, N.° 81;

STRASBOURG,

CHEZ Ve LEVRAULT, RUE DES JUIFS, N.° 33.

1839.

PARTIE HISTORIQUE

DU VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

PAR

ALCIDE D'ORBIGNY.

1835.

L'HOMME AMÉRICAIN

(de l'Amérique méridionale),

CONSIDÉRÉ

SOUS SES RAPPORTS PHYSIOLOGIQUES ET MORAUX;

PAR

ALCIDE D'ORBIGNY.

1838, 1839.

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

L'HOMME AMÉRICAIN.

INTRODUCTION.

Homme américain.

Lorsque l'Administration du Muséum d'histoire naturelle voulut bien jeter les yeux sur nous et nous proposer de faire, dans l'intérêt des sciences, un voyage dans l'Amérique méridionale, nous acceptâmes cette proposition avec d'autant plus d'empressement qu'elle nous mettait à portée de réaliser un projet conçu et médité depuis long-temps et à l'exécution duquel nous nous préparions depuis plusieurs années.

Nous sentions que notre étude spéciale, celle des *Animaux mollusques et rayonnés*, à laquelle nous nous étions livré, après avoir étudié les autres branches de la zoologie, ne pouvait nous suffire dans une semblable circonstance; et que, pour tirer tout le parti possible d'un voyage à l'entière réussite duquel nous étions disposé à consacrer le temps convenable, en y vouant, au besoin, toute notre existence, nous devions embrasser non-seulement l'ensemble de la zoologie et de la botanique, mais encore plusieurs autres sciences qui s'y rattachent intimement. La géographie, par exemple, des plus indispensable à toutes recherches d'histoire naturelle, une fois que nous aurions acquis une connaissance entière de la configuration des pays que nous avions à parcourir, nous permettrait d'étudier, sous tous leurs points de vue, les effets, les causes des grandes lois et des modifications de distribution des êtres, sur lesquelles la composition et les accidens géologiques n'ont pas une moindre influence. Nous avons demandé encore une année avant de partir pour ce

Homme américain.

voyage, afin de nous livrer à de nouvelles études et d'acquérir de nouveaux moyens d'observation, pour remplir une si honorable mission dans toute l'étendue que lui donnait notre pensée. Cependant la zoologie, ses applications et ses dépendances, devaient tenir le premier rang dans nos recherches; ainsi, tout naturellement, l'Homme, le plus parfait des êtres, demandait des observations d'autant plus spéciales, qu'alors (en 1825) l'immortel Cuvier[1], regardant encore les peuples américains comme trop peu connus pour se croire autorisé à les faire entrer dans l'une de ses trois grandes races, les laissait tout à fait en dehors. On peut même le dire; on n'avait encore de notions exactes sur les habitans du nouveau monde, ils n'avaient encore été envisagés sous un véritable point de vue philosophique que dans les savantes publications de M. le baron Alexandre de Humboldt[2]; malheureusement, cet illustre voyageur ayant parcouru seulement l'extrémité nord de l'Amérique méridionale, que nous étions appelé à visiter, tout le reste de ce vaste continent et surtout les parties australes, restaient presqu'entièrement inconnus sous ce rapport; car Azara[3], le seul auteur qui en eût parlé comme observateur, n'a décrit que les naturels du Paraguay ou du voisinage de cette contrée, sans en approfondir le langage ni les caractères physiologiques. Une partie du Brésil, les vastes Pampas du Sud de la république Argentine, les montagnes du Chili, les plateaux des Andes boliviennes, leurs versans orientaux, ainsi que toutes les plaines et collines des provinces de Moxos et Chiquitos, au centre de l'Amérique méridionale, restaient toujours vierges d'observations immédiates et précises, propres à jeter quelques lumières sur ce chaos de nations souvent nominales, dont le nombre, croissant chaque jour par la corruption de l'orthographe, devenait, de plus en plus, difficile à débrouiller.

Nous communiquâmes notre projet à MM. Cuvier et de Humboldt, qui, appréciant toute l'importance d'observations dirigées dans ce but, voulurent bien nous honorer de leurs conseils. Nous obtînmes plusieurs conférences avec le premier de ces savans, qui nous accordait quelqu'estime, et nous dûmes à la protection toute particulière que M. de Humboldt a toujours accordée aux personnes qui cherchent à être utiles aux sciences, de précieuses instructions sur ce sujet, comme sur la géographie américaine. C'est dans le but de réaliser nos projets et de répondre aux diverses questions qui

1. Règne animal, t. I, p. 84, nouv. édit. Ainsi en 1829, il pensait encore de même.
2. Voyage aux régions équinoxiales du nouveau monde.
3. Voyage dans l'Amérique méridionale, t. II.

nous étaient posées, qu'au commencement de 1826 nous avons abandonné le sol européen. Homme américain.

Nous avons touché le continent d'Amérique à Rio de Janeiro. La guerre avec la république Argentine ayant forcé d'augmenter les troupes, cette circonstance nous mit à portée de voir réunis un assez grand nombre de Guaranis, habitans primitifs de la capitale du Brésil, et de les comparer à quelques Botocudos amenés captifs des parties plus septentrionales; mais le Brésil, exploré par des savans de toutes les nations, ne nous eût offert qu'à glaner sur les traces de MM. Auguste Saint-Hilaire, Spix et Martius, le prince Maximilien de Neuwied, etc. Nous l'abandonnâmes donc pour nous rendre à Montevideo, à l'embouchure de la Plata, et de là à Buenos-Ayres, où nous avons vu les premiers Araucanos des Pampas, vaincus dans une rencontre avec les Argentins.

Ce n'était pas au sein des capitales que nous devions observer l'homme du nouveau monde, et que nous pouvions nous occuper de recherches fructueuses sur les autres parties de la science; en conséquence, nous avons remonté le Parana jusqu'aux frontières du Paraguay, afin de voir, chez elles, quelques-unes des nations décrites par Azara et de les observer avec soin. A Corrientes, où nous avions fixé notre centre d'observations, ainsi qu'au Paraguay et aux Missions, on ne parle, presque partout, que le guarani; aussi, un séjour de près d'une année nous mit-il à portée de prendre, de cette langue, une connaissance assez étendue pour la reconnaître dans tous les lieux où nous la retrouverions ultérieurement; connaissance qui devait plus tard nous permettre de découvrir les migrations éloignées de cette nation, et éclaircir, pour nous, beaucoup de points douteux de l'histoire de l'homme du continent méridional. Sur les restes des célèbres établissemens des Jésuites, qui ont motivé tant d'écrits plus exagérés que vrais, le voyage de M. de Humboldt pour guide, nous nous plaisions à comparer ses judicieuses observations relatives à l'indigène des Missions de l'Orénoque, avec le Guarani, placé dans les mêmes conditions; nous retrouvions, en tout, le même état social, les mêmes modifications de coutumes, de mœurs, de facultés morales et intellectuelles; mais, quel ne fut pas notre étonnement, lorsque cette comparaison nous démontra que des mots évidemment guaranis, qui ne pouvaient avoir été communiqués que par le contact, se trouvaient au nombre des mots cités par le savant voyageur, dans les langues des nations Caribes, Omaguas, Maïpures, Tamanaques, Parenis et Chaïmas, de l'Orénoque et de Cumana! Il en fallait conclure que les Guaranis s'étaient étendus sur presque toute la

Homme américain.

longueur de l'Amérique méridionale; observation qui nous parut des plus curieuse, et nous nous promîmes dès-lors de pousser plus loin ce genre de recherches, à notre retour en Europe.

Nous étudiâmes scrupuleusement la nation *guarani*, ses mélanges avec la race blanche et la race africaine; nous visitâmes les fiers *Tobas* et les *Lenguas* du grand Chaco, dont les traits, la couleur, les mœurs sont si différens de ceux des Guaranis; puis, revenant sur nos pas vers Buenos-Ayres, nous pûmes observer les restes de la grande nation des *Abipones*, ainsi que les *Mbocobis*, guerriers des plaines occidentales du Rio Parana, près de Santa-Fe. Nous avions déjà constaté de grandes différences entre ces nations; néanmoins nous voulions poursuivre nos observations, avant d'asseoir notre jugement. C'est dans ce but, autant que dans l'intérêt de nos autres recherches, que, malgré des obstacles de tous genres, nous nous sommes décidé à nous aller établir en Patagonie, sur les rives du Rio negro, où nous savions devoir rencontrer toutes les nations australes; d'ailleurs, il s'agissait aussi de résoudre la fameuse question des grands et des petits Patagons, et cette tâche était assez importante pour nous déterminer.

Entouré, huit mois, de tribus des *Patagons*, des *Puelches*, des *Araucanos* et même de quelques *Fuégiens*, amenés, par les Patagons, des rives du détroit de Magellan, nous avons pu les observer tous comparativement non-seulement au physique, mais encore dans leurs mœurs, dans leurs coutumes, dans leur religion; recueillir, sur leurs langues respectives, des notions très-étendues et former des vocabulaires de leurs termes usuels. Tout le temps que nous ne passions pas en excursions était employé à réunir chez nous ou à visiter chez elles, ces diverses nations, à les questionner au moyen de bons interprètes; car nous nous étions aperçu déjà que des observations superficielles ou faites trop à la hâte, nuisent à la science plus qu'elles ne la servent; aussi nous croyons pouvoir assurer, sans rien hasarder, que lorsque nous avons quitté la Patagonie, pour retourner à Buenos-Ayres, nous connaissions assez à fond les nations australes, pour nous trouver à portée d'éclaircir un point important de discussion sur l'homme.

Avant de passer sur les rives du grand Océan, nous retournâmes à Montevideo, où nous avons observé un assez grand nombre de *Charruas*, qui s'étaient incorporés dans l'armée des Indépendans; de ces Charruas guerriers, qui, de même que les nations que nous venions de visiter, se sont toujours fait décimer par les armes espagnoles, plutôt que de perdre leur liberté sauvage; puis, doublant le cap Horn, nous allâmes au Chili, continuer

Homme américain.

nos observations; mais, comme là nous ne trouvions que les Araucanos, avec lesquels nous avions vécu assez long-temps sur la côte orientale du continent, nous nous embarquâmes et nous arrêtâmes à Cobija, pour étudier les Indiens pêcheurs *Changos*, des rives du désert d'Atacama; puis, passant promptement au Pérou ou gravissant la pente occidentale des Andes, nous nous rendîmes sur les plateaux élevés de la Bolivia, afin d'y observer la nation *Aymara*, dont les vastes monumens annoncent l'antique civilisation. Près de ces ruines colossales, dans les reliefs symboliques de leurs portiques, nous crûmes reconnaître le berceau du culte et de la monarchie des Incas : c'était, au reste, la première fois que l'histoire nous était nécessaire pour expliquer des faits; c'était la première fois que, dans les cérémonies de la religion catholique, professée par ces indigènes, nous devions rechercher des traces des anciennes croyances. Après plusieurs mois de séjour parmi les Aymaras des plateaux des Andes, nous allâmes les retrouver encore sur le versant oriental de la chaîne, dans les provinces de Yungas et de Sicasica.

Bientôt nous quittâmes cette nation pour passer dans la province d'Ayupaya, au sein de celle des *Quichuas*, la même qui peuple le Cuzco, où les Incas avaient le siège de leur gouvernement : nous l'étudiâmes successivement dans plusieurs villages; puis, descendant au milieu de la vallée de Cochabamba, nous trouvâmes là partout la langue quichua, devenue l'idiome du pays, même au sein des villes, comme nous avions vu, dans l'Aymara, la langue usuelle de la Paz et des campagnes environnantes. Nous aimions à retrouver encore, dans les provinces de Cochabamba, de Clisa et de Misque, les hommes soumis jadis aux Incas, dans leurs cabanes en tout semblables à ce qu'elles étaient avant la conquête, avec des mœurs si peu différentes de celles qui lui étaient antérieures.

A mesure que nous descendions sur le versant oriental des Andes, vers ses derniers contreforts, les traces des Quichuas disparaissaient par le mélange avec les Espagnols, et bientôt nous n'en rencontrâmes aucun vestige, dans les plaines chaudes et humides de Santa-Cruz de la Sierra. A notre arrivée dans la capitale de cette province, nous fûmes frappé de la grande ressemblance que nous remarquions entre ses habitans et ceux de la frontière du Paraguay... Même accent dans leur parler espagnol, même tournure, même ensemble de belles formes, de traits agréables et caractéristiques. Nous nous demandions encore quelle pouvait être la cause de ces rapports si intimes, lorsque nous rencontrâmes un Indien *chiriguano*, dont les traits nous rappelèrent les Guaranis de Corrientes : nous lui parlâmes en cette langue, et nous aperçûmes

Homme américain.

qu'en effet il appartenait à cette nation; dès-lors nous nous expliquâmes facilement la ressemblance des habitans de ces deux localités éloignées. Nous étudiâmes de nouveau les Guaranis à Porongo, à Bibosi; nous reconnûmes, dans cette dernière Mission, que les sauvages *Sirionos* des forêts du Nord sont encore une tribu de cette grande nation, ainsi que la nombreuse population des Chiriguanos. Nous retrouvions donc, au pied des Andes, non-seulement des Guaranis, provenant de migrations très-anciennes, mais encore ceux qui, en 1541, traversèrent le grand Chaco, pour venir habiter ces contrées.

Nous étions déjà au sein des plaines du centre de l'Amérique; nous avions, au Nord, la vaste province de Moxos, à l'Est celle de Chiquitos, habitées seulement par des indigènes; c'était un bien beau champ d'observations pour l'étude de l'homme. Nous voulûmes, en conséquence, y consacrer tout le temps convenable, pour nous rendre un compte exact des nations, de leurs caractères physiologiques et moraux. Leur étude, jointe aux grandes distances à parcourir, malgré les obstacles naturels, nous occupa dix-huit mois, pendant lesquels, à l'exception d'une couple d'employés par Mission, nous ne vîmes que des Américains de race pure, que les Jésuites avaient convertis au christianisme.

Nous commençâmes par Chiquitos, que nous avons parcouru jusqu'aux rives du Rio Paraguay et aux frontières du Brésil. Là, secondé par M. le gouverneur Don Marcelino de la Peña, que nous nous plaisons à nommer ici, ainsi que par les curés, non-seulement nous avons pu faire toutes les observations qui nous convenaient, mais encore nous avons obtenu les renseignemens les plus certains, les plus curieux, sur le mouvement de la population, sur la statistique indigène de cette partie du monde. Après avoir visité toutes les Missions, interrogé soigneusement les tribus qui composent chacune d'elles, nous reconnûmes que la masse de la population appartenait à la nation des *Chiquitos;* mais la différence des langues nous fit encore reconnaître évidemment dix autres nations distinctes : les *Samucus,* les *Payconécas*, les *Saravécas,* les *Otukès,* les *Curuminacas*, les *Curarès,* les *Covarécas,* les *Corabécas,* les *Tapiis* et les *Curucanécas,* sur lesquelles nous avons recueilli avec soin toutes les notions qu'il nous a été possible d'obtenir.

Pour aller de la province de Chiquitos à celle de Moxos, nous avions à traverser près de cent lieues de forêts : au sein de cette belle végétation nous rencontrâmes plusieurs hameaux d'indigènes, presqu'à leur état primitif; mais quel ne fut pas notre étonnement, quand, à la première parole que l'un d'eux prononça, nous reconnûmes encore des Guaranis, qui vivent en ces lieux,

sous le nom de *Guarayos!* Nous avions donc retrouvé, depuis la Plata jusqu'au 15.ᵉ degré sud, et en longitude, depuis les rives de l'océan atlantique jusqu'au pied des Andes boliviennes, cette nation, si peu connue en Europe! Ayant reconnu que les Guarayos avaient en tout conservé leur religion, leurs mœurs primitives, nous voulûmes les étudier à fond; nous passâmes un mois et plus parmi eux, témoin de leurs cérémonies religieuses, à portée d'observer leurs habitudes tout à fait patriarchales, et nous identifiant d'autant plus facilement avec eux, que nous entendions un peu leur langage.

Nous arrivâmes ensuite à Moxos, où, toujours en pirogue, en voyage et dans les villages avec les indigènes, nous les avons étudiés successivement dans tous les détails de leurs mœurs, de leurs coutumes, recueillant les mêmes renseignemens statistiques que pour la province de Chiquitos, et recherchant, par la comparaison des langues et des traits, les différences, les rapports entre les nations. Après un assez long séjour, nous avons distingué huit langues tout à fait différentes, parlées par autant de nations: les *Moxos,* avec leur tribu des *Baures,* formant à peu près la moitié de la population de la province; puis les *Chapacuras,* les *Itonamas,* les *Canichanas,* les *Movimas,* les *Cayuvavas,* les *Pacaguaras* et les *Iténès,* vivant séparés les uns des autres, sans mélange, depuis des siècles, et conservant ainsi, chacun, son caractère national.

Entre les plaines inondées de Moxos et les plateaux élevés de la Bolivia, vivent, à ce que nous apprîmes, quelques nations indigènes, qui, d'après les *Maropas,* venus à Moxos pendant notre séjour, nous parurent distinctes de celles des plaines. Nous savions d'ailleurs combien la géographie, la zoologie et la botanique de ces contrées encore vierges, pouvaient être importantes. Nous remontâmes donc le Rio Chaparé, jusqu'au pied des dernières montagnes, où, dans les plus belles forêts du monde, nous rencontrâmes la nation *Yuracarès,* l'une des plus curieuses à observer, autant par ses caractères physiologiques que par la rudesse de ses mœurs sauvages, par sa complète indépendance, par la complication de sa mythologie. Nous l'étudiâmes quelque temps; puis, gravissant la Cordillère orientale jusqu'à Cochabamba, pour redescendre dans une autre direction, nous foulâmes le premier une terre inconnue, afin d'arriver encore parmi d'autres tribus sauvages des Yuracarès. Dans ce dernier voyage nous avons aussi rencontré des indigènes *Mocéténès,* habitant au milieu des plus affreux précipices des contreforts des Andes.

Chez ces derniers Yuracarès nous nous fîmes construire une pirogue, et nous nous embarquâmes pour revenir à Moxos, d'où, avec des indigènes de cette province, nous remontâmes le Rio Piray, pour gagner Santa-Cruz de

Homme américain.

la Sierra. Ayant terminé, non sans peine, nos observations au centre du continent, nous ne pensâmes plus qu'à gravir de nouveau les montagnes, nous proposant de suivre nos recherches sur les parties de la Bolivia que nous ne connaissions pas encore. Nous revîmes bientôt et continuâmes à étudier, dans les provinces de la Laguna, de Tomina, de Yamparais, aux environs de Chuquisaca et de Potosi, les Indiens quichuas, qui forment, avec leurs mélanges, la plus grande partie de la population de ces provinces. Nous retrouvâmes la nation Aymara aux provinces d'Oruro, de Carangas, de Sicasica, de la Paz, ainsi que sur les rives du lac de Titicaca. Nous reprîmes nos recherches sur ses antiquités, sur son état actuel; enfin, après avoir observé les indigènes à Islay et aux environs de Lima, nous nous embarquâmes pour la France, emportant le produit de huit années de recherches et d'observations.

Chaque nation avait été étudiée avec une scrupuleuse attention dans tous ses caractères physiologiques, dans les plus petits détails de ses mœurs, de ses coutumes, de sa religion, de son langage; dans les modifications apportées à son état primitif par la civilisation. Nous l'avions revue plusieurs fois comparativement avec celles qui l'entourent, afin de juger de ses différences caractéristiques ; nous avons recueilli, sur chacune, assez de renseignemens pour la bien faire connaître; nous avions, enfin, observé l'homme sous toutes les températures, sous toutes les latitudes, à tous les degrés d'élévation sur les montagnes; au milieu de la plus riche végétation du monde, comme au sein des déserts les plus stériles. Éclairées par la comparaison, nos idées, d'abord confuses, avaient peu à peu classé ces faits isolés, en les groupant suivant leur plus ou moins d'analogie. Nous avions commencé dès-lors à distinguer chaque groupe de formes, de traits, de teintes; trouvé les points où vient s'arrêter chaque grande division, basée sur les caractères physiologiques; établi des subdivisions, toujours en rapport avec la composition géographique des lieux.

Il nous avait été facile de juger que, pour une question aussi délicate que celle de l'homme, on avait peut-être marché beaucoup trop vite, et qu'elle demandait, au contraire, plus que toute autre, des faits exacts, dont la réunion, l'ensemble, permettrait un jour de classer l'homme non plus d'une manière arbitraire, mais d'après des déductions rigoureusement tirées d'un grand nombre d'observations faites dans un but aussi philosophique que zoologique. Nous sommes loin, d'après ce que nous avons vu, d'avoir la prétention de connaître les hommes décrits par d'autres observateurs, sur

celles des contrées américaines qui nous sont inconnues; nous sommes loin de vouloir décider qu'ils appartiennent positivement à telle ou telle de nos divisions, et de vouloir les faire entrer dans nos groupes, ce qui aurait le désavantage de mêler aux faits dont nous pouvons répondre et dont l'observation nous est personnelle, des faits empruntés à des ouvrages étrangers, dont nous ne pouvons garantir l'exactitude; aussi nous sommes-nous déterminé à ne comprendre, dans le travail sur l'espèce humaine, que nous méditions depuis notre retour en France, que les *faits recueillis pendant notre voyage*, sans négliger néanmoins de suivre chacune des nations observées dans son extension accidentelle, en dehors des limites géographiques que nous avons parcourues; car une telle suite est indispensable à l'ensemble de sa description, de son histoire.

Résolu à nous borner à nos observations personnelles, nous ne pouvions cependant leur refuser un complément indispensable. Nous avons pu, sur les lieux, étudier les nations dans leur état actuel; recueillir des notions précieuses sur beaucoup de points de leur histoire, de leur état à l'époque de la conquête, de leurs migrations; mais, pour plusieurs d'entr'elles, ces renseignemens nous manquant totalement ou se trouvant altérés par les traditions, il nous devenait indispensable de relever tout ce qui a été écrit sur les premiers temps de la découverte du nouveau monde, afin de comparer l'état primitif à l'état moderne, et de constater les modifications apportées par le contact de la civilisation; les rapports historiques qui peuvent concorder avec les monumens existans; les faits qui permettent de suivre, d'une manière certaine, les migrations lointaines des nations. Il nous devenait indispensable aussi de consulter tous les auteurs plus modernes, qui ont parlé de ces mêmes hommes, afin de détruire les idées fausses qu'ils ont pu en donner ou de les confirmer, lorsqu'ils se sont renfermés dans les limites de la vérité.

Quelqu'étendues que fussent ces recherches, nous ne nous en sommes pas effrayé: la connaissance des langues importées de notre Europe au nouveau monde, l'espagnol et le portugais, dans lesquelles sont écrits la plupart de ces ouvrages, nous facilitait ce travail; nous avions d'ailleurs rapporté d'Amérique des manuscrits historiques précieux, un grand nombre de vocabulaires et quelques-uns des principaux ouvrages des historiens espagnols; néanmoins nos recherches seraient encore restées incomplètes, si M. Ternaux Compans, auquel l'histoire américaine doit la connaissance d'une foule de documens des plus importans, n'avait mis à notre disposition, avec une obligeance toute particulière, sa riche et précieuse collection d'ouvrages sur l'Amérique;

collection réellement unique dans son genre et sans laquelle nous n'aurions pu nous procurer en France plusieurs renseignemens très-rares des 15.e, 16.e et 17.e siècles. Nous nous estimons heureux de pouvoir lui témoigner ici publiquement notre reconnaissance, tout en signalant sa bibliothèque comme indispensable à consulter pour toutes les personnes qui s'occupent de l'étude du nouveau monde. Nous devons adresser les mêmes remercîmens au savant M. Eyries, à qui la géographie est redevable de tant de publications importantes, pour la bonté avec laquelle il a bien voulu nous confier plusieurs des ouvrages de sa riche bibliothèque.

En résumé, après avoir, pendant huit années, étudié les Américains sur leur sol; après avoir coordonné, classé méthodiquement nos observations et les avoir complétées par quatre années de recherches historiques dans les auteurs anciens et modernes qui ont parlé des mêmes hommes, nous offrons comme fruit de tant d'élucubrations les faits que nous avons recueillis, avec les déductions générales que nos études géographiques locales nous permettent d'en tirer. Si des recherches aussi délicates, aussi pénibles, apportent quelques résultats nouveaux, quelques considérations importantes; si nous indiquons un point de vue plus spécial, sous lequel on puisse envisager l'étude de l'homme; si l'ensemble de ce travail, jugé utile à la science, est accueilli avec bienveillance : heureux d'avoir osé l'entreprendre, trop payé de nos efforts, nous ne regretterons ni les fatigues, ni les veilles, ni le temps qu'il nous aura coûtés.

PREMIÈRE PARTIE.

Homme américain.

GÉNÉRALITÉS.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations géographiques et statistiques.

Classification.

Nous ne chercherons pas à discuter les diverses méthodes appliquées à la classification de l'homme[1] en général; car nous ne voulons nous occuper ici

1. En 1684, un anonyme le divise en quatre races, dans la première desquelles il réunit l'*Américain* à l'Européen, et à une petite partie des peuples de l'Asie et de l'Afrique. (Journal des savans, 1684, p. 133.)

En 1766, Linné le divise en quatre races, selon les quatre parties du monde, séparant entièrement l'*homme rouge de l'Amérique.* (*Syst. nat., ed.* 12, *Homo.*)

Gmelin, en 1788, divise l'homme, suivant sa couleur, en quatre variétés: le *blanc*, le *basané*, le *noir*, le *cuivré, composant toutes les races américaines.* (*Syst. nat., ed.* 13, *Homo.*)

Buffon forme de l'homme six variétés, et laisse les Américains entièrement séparés.

Herder suit le même système. (*Zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, t. II, p. 4 et 68.)

Pownal le divise en trois races, des trois fils de Noé. Les Américains et les Mongoles sont placés entre la race blanche et la race rouge. (*New collect. of voyages*, t. II, p. 273.)

Kant, en 1788, en fait quatre variétés d'après la couleur, l'une d'elles étant consacrée à l'*américaine cuivrée.* (Engel, *Philos. für die Welt*, t. II.)

Hunter, en 1775, divise l'homme en sept variétés, au nombre desquelles l'*américaine rouge* reste distincte. (*Disput. de hominum varietatibus*, p. 9.)

Zimmermann, en 1783, reconnaît quatre variétés dans le genre humain et réunit, dans la seconde, l'Asie boréale à l'Amérique. (*Geographische Geschichte des Menschen*, t. I.)

Meiners, en 1793, ne forme du genre humain que deux races, la belle et la laide: la première comprend la race blanche; la seconde le reste du monde. (*Grundriss der Geschichte der Menschheit.*)

Klügel ne trouve que quatre variétés: dans la première il réunit les peuples d'Asie, d'Europe, des parties septentrionales de l'Afrique et de l'Amérique. (*Encyclopädie*, t. I, p. 23.)

Blumenbach, en 1795, dans un travail important, forme cinq variétés: la quatrième, composée des *Américains ferrugineux*, y est regardée comme entièrement distincte. (*De gen. hum. var. nat.*)

Lawrence, en 1822, publie un intéressant ouvrage, plein de recherches curieuses, et dans lequel il divise comme Blumenbach, l'homme en cinq variétés, conservant les *Américains seuls*

Homme américain.

que de celui d'une partie de l'Amérique long-temps soumise à nos investigations. Avant tout, néanmoins, s'il nous est permis d'exprimer, en ce qui concerne

---

dans sa quatrième. (*Lectures on physiology, zoology and the natural history of man*, p. 488.)

Cuvier, en 1829, divise l'homme en trois races; mais laisse les Américains en dehors, sans les placer dans aucune. (Règne animal, 2.ᵉ édit., t. I, p. 84.)

M. Duméril, en 1806, sépare l'homme en six races, en ne composant la quatrième que d'Américains. (Zoologie analytique.)

Maltebrun, à qui les sciences géographiques doivent de si beaux travaux, avait, dès 1816, divisé l'homme en seize races; dans sa seizième, il laisse tous les Américains, moins ceux des parties les plus septentrionales, qu'il suppose provenir des autres continens. (Géogr. univers., Paris, 1816.)

Jusqu'alors il n'avait été question que de races, de variétés parmi les hommes, et les Américains avaient été généralement considérés comme formant une section distincte des autres; mais les coupes changent de valeur. M. Virey en forme *deux espèces*, d'après l'angle facial; dans sa première espèce viennent, comme troisième race, les *Américains* ou *race cuivreuse*.

Presque simultanément, en 1821, deux savans ont suivi, dans leurs travaux, un système à peu près analogue, et qui, si l'on ne tient pas compte de la valeur des divisions, ont beaucoup de rapports avec celui de Maltebrun.

M. Bory de Saint-Vincent sépare le genre humain en *quinze espèces*. Dans sa VI.ᵉ, l'*hyperboréenne*, il comprend tout le nord de l'Amérique et une partie de l'Asie russe; dans sa VII.ᵉ, la *neptunienne*, il réunit les Américains de la Californie au Chili, ainsi que les Mexicains et les Péruviens des côtes occidentales de l'Amérique, les naturels d'une partie de Madagascar et de presque toutes les îles de l'Océanie et de la Polynésie; dans sa IX.ᵉ, la *colombique*, il rassemble les habitans de la Floride, les Caraïbes des Antilles, les naturels d'une partie du Mexique, de la Terre-Ferme et des Guyanes; dans sa X.ᵉ, l'*américaine*, il place tous les habitans de l'Amérique méridionale, moins ceux de la partie orientale et des parties déjà citées; dans sa XI.ᵉ, la *patagone*, il ne conserve que les Patagons; dans sa XIV.ᵉ, la *mélanienne*, viennent se ranger les habitans de la Terre-du-Feu, ceux de Diémen et de beaucoup de points, de Formose, des Philippines, des Moluques, etc. (L'Homme, *Homo*, Essai zoologique sur le genre humain.)

M. Desmoulins divise le genre humain en *seize espèces :* sa XV.ᵉ, la *colombienne*, comprend les habitans de l'Amérique du Nord, de toutes les Andes, du Chili à Cumana, et de l'archipel Caraïbe; sa XVI.ᵉ, l'*américaine*, comprend les Guaranis, les Omaguas, dans une première race; les Botocudos, les Guaïcas, dans une seconde; les Mbayas, les Charruas, dans une troisième; les Araucanos, les Puelches, les Patagons, dans une quatrième; et les Pescheraies ou les Fuégiens, dans une cinquième.

Nous n'entreprendrons point de discuter ici la valeur absolue ou comparative de ces diverses classifications, l'Amérique méridionale étant la seule partie du monde dont nous ayons bien approfondi l'étude; aussi, tout en faisant remarquer que ces divisions diffèrent en tout point des nôtres, basées sur l'observation immédiate, nous croyons devoir ajouter que, sans avoir vu de près les nations qui les composent, il était tout à fait impossible de tirer quelque parti avantageux de la multitude des écrits publiés sur les Américains par les auteurs anciens et modernes; écrits présentant souvent des contradictions qui ne sont qu'apparentes, et cette observation explique, mieux que tout ce que nous pourrions dire, les grandes dissemblances de classification.

M. Garnot, en 1837, dans son article Homme du Dictionnaire d'histoire naturelle, in-4.°, divise, comme Cuvier, les hommes en trois races, tout en réunissant les Américains à la race jaune ou mongolique.

la délimitation des êtres, une opinion fondée sur vingt années d'observations immédiates et de recherches relatives aux différentes branches de la zoologie maritime et terrestre; recherches poursuivies avec constance par toutes les latitudes et sous toutes les températures, nous commencerons par déclarer que notre conviction intime est que, *parmi les hommes, il n'y a qu'une seule et même espèce.*[1]

Homme américain.

Cette base une fois arrêtée, sans chercher comment ni d'où l'homme est venu sur les différens points qu'il habite; en le prenant tel qu'il s'y présente actuellement, ou, du moins, en ne remontant pas au-delà des limites des traditions historiques, on trouvera que les principales formes en sont plus ou moins rigoureusement circonscrites dans des bornes géographiques presque généralement admises, et qui paraissent en rapport avec les faits. En vertu de ce principe, l'homme du nouveau monde a reçu légitimement, d'après le lieu de sa demeure, le nom d'*homme américain*[2]; et, bien loin de vouloir changer cette dénomination d'une des grandes sections de l'espèce humaine, nous l'adoptons avec empressement pour celle dont nous allons nous occuper.

En parlant des Américains, presque tous les auteurs anciens et modernes ont établi, sur leur origine, quelque hypothèse plus ou moins probable; chacun d'eux, abandonnant les traditions, a, sur ce vaste sujet, donné carrière à son imagination, en des limites plus ou moins larges, plus ou moins rationnelles. Les uns, doués d'un génie supérieur et rassemblant les renseignemens incomplets épars dans les voyageurs, ont exposé un système qui ne manque pas de vraisemblance; tandis que les autres, au contraire, se laissant entraîner par des préoccupations religieuses peut-être trop exclusives, ont tenté d'y ramener absolument tous les faits. Nous n'entamerons pas des discussions purement gratuites; et, laissant de côté une question toujours hypothétique, indifférente aux progrès de la science, nous nous renfermerons dans le cercle de l'observation positive. D'ailleurs, pourquoi chercher au loin, pour les Américains, une origine commune, quand on voit, sur leur sol même, leurs caractères physiologiques et moraux si variés, si différens les uns des autres? Il nous semble qu'il faut s'efforcer de faire connaître les Américains, de les grouper selon leur plus ou moins d'analogie, pour constater si tous appartiennent à une même souche ou à plusieurs souches distinctes. Tel est l'objet que nous nous sommes proposé.

1. Il serait trop long de développer ici ce que nous entendons par le mot *espèce :* ce point de vue sera exposé dans la zoologie de notre voyage, à chaque série d'animaux.

2. Voyez la note de la page 1.

Homme améri-cain.

Surface occupée; répartition géographique.

Comme nous ne voulons parler que des peuples que nous avons vus par nous-même, nous n'examinerons que ceux qui habitent une surface comprise entre le 12.e degré de latitude sud et l'extrémité méridionale du continent américain, sur presque toute sa largeur, ne franchissant ces limites qu'autant que le peuple dont il sera question les aura lui-même franchies; car alors nous le suivrons dans ses migrations jusqu'au point où il s'est arrêté.

La superficie de l'Amérique dont nous allons étudier les habitans primitifs, peut être comparée à plus de la moitié de notre Europe : elle s'étend depuis la zone torride jusqu'aux régions glacées de la Terre-du-Feu. Sa constitution orographique l'élève du niveau de la mer aux neiges perpétuelles[1]; son sol est on ne peut plus varié dans ses formes, dans son aspect. A l'occident, une vaste chaîne de montagnes s'élève jusqu'aux nues, suit les rives du grand Océan; glacée à son extrémité méridionale, sous la zone torride, elle offre partout les climats les plus divers : stérile, sèche et brûlante sur les pentes abruptes de son versant ouest; tempérée ou froide sur ses immenses plateaux; couverte d'une végétation active sur les pentes légèrement inclinées de son versant est. A l'orient, des collines basses, chaudes, boisées, bornées par l'océan atlantique, offrent une uniformité remarquable d'aspect, de composition, de formes. Au milieu de ces terrains si distincts, des plaines immenses, d'abord froides, arides et sèches sur les parties méridionales, puis tempérées, verdoyantes, avec un horizon sans bornes sur les Pampas; brûlantes, enfin, et couvertes de forêts, sous la zone torride... Tels sont les traits généraux de la nature dans les lieux dont nous parlons. Nous verrons plus tard l'influence qu'ils peuvent exercer sur les caractères physiques et moraux des hommes qui peuplent ces diverses parties.

Nous appelons *nation,* toute réunion d'hommes parlant une langue émanée d'une source commune, et *tribu,* toute réunion d'hommes parlant les différens dialectes dérivés de cette même langue. Nous allons énumérer les nations que nous avons observées; mais, anticipant un peu sur les faits, nous les présenterons classés méthodiquement, selon leurs *races*[2] et leurs *rameaux*[3],

1. Voyez, à la partie géographique de notre voyage, une description plus détaillée de cette surface.

2. Nous appelons *race,* toute réunion de nations que rapproche l'identité de leurs caractères physiques généraux (voyez plus loin ces caractères); prenant aussi ce mot dans un sens plus restreint que les auteurs.

3. Nous appelons *rameau,* un groupe plus ou moins nombreux de nations distinctes, qui offrent, dans les races, des caractères soit physiques, soit moraux, propres à motiver ces divisions, presque toujours en rapport avec la géographie locale.

dont nous établirons plus tard les caractères distinctifs, d'abord pour les rendre familiers au lecteur, puis afin de simplifier les nombreuses citations spéciales ou collectives auxquelles nous oblige la nature de ces considérations générales. Nous présenterons aussi comparativement, en regard, les limites d'extension en latitude et en longitude que ces diverses nations occupaient avant la conquête ou qu'elles occupent encore aujourd'hui.

Homme americain.

RACES.	RAMEAUX.	NOMS DES NATIONS.	LIMITES D'HABITATION DES NATIONS : en latitude australe.	en longitude ouest de Paris.
1.re Race. ANDO-PÉRUVIENNE	1.er Rameau. PÉRUVIEN	Quichua ou Inca	0° au 28°	65° au 83°
		Aymara	15° au 20°	69° au 75°
		Chango	22° au 24°	72° 30′
		Atacama	19° au 22°	72° 30′
	2.e Rameau. ANTISIEN	Yuracarès	16° au 17°	66° au 69°
		Mocéténès	16° =	69° au 71°
		Tacana	13° au 15°	70° au 71°
		Maropa	13° 50′	70° =
		Apolista	15° =	71° =
	3.e Rameau. ARAUCANIEN	Auca ou Araucano	30° au 50°	60° au 76°
		Fuégien	50° au 56°	68° au 77°
2.e Race. PAMPÉENNE	1.er Rameau. PAMPÉEN	Patagon ou Téhuelche	39° au 53°	65° au 74°
		Puelche	34° au 41°	60° au 68°
		Charrua	31° au 35°	56° au 62°
		Mbocobi ou Toba	21° au 32°	61° au 64°
		Mataguayo	22° au 28°	63° au 65°
		Abipones	28° au 30°	61° au 64°
		Lengua	27° =	62° =
	2.e Rameau. CHIQUITÉEN	Samucu	18° au 20°	60° au 62°
		Chiquito	16° au 18°	60° au 64°
		Saravéca	16° =	62° =
		Otukè	17° =	60° =
		Curuminaca	16° =	62° =
		Covaréca	17° =	61° =
		Curavès	19° =	60° =
		Tapiis	18° =	60° =
		Curucanéca	16° =	62° =
		Païconéca	16° =	63° au 64°
		Corabéca	18° =	62° =
	3.e Rameau. MOXÉEN	Moxos	13° au 16°	64° au 69°
		Chapacura	15° =	64° au 65°
		Itonama	13° au 14°	65° au 67°
		Canichana	13° au 14°	67° au 68°
		Movima	14° =	68° au 69°
		Cayuvava	12° au 13°	68° =
		Pacaguara	10° =	67° au 68°
		Iténès	12° au 13°	67° au 68°
3.e Race. BRASILIO-GUARANIENNE		Guarani	du 34° de lat. aust. au 14° de lat. bor.	37° au 64°
		Botocudo	18° au 20°	43° =

Ainsi tous les Américains que nous avons observés se groupent en *trois* races, divisées en *trente-neuf* nations distinctes. On trouvera peut-être ce

Homme américain.

nombre peu élevé comparativement à la surface signalée, surtout en le rapprochant des cartes géographiques, hérissées de noms que les copistes reproduisent sans critique; mais, comme on pourra le voir à l'article particulier de chaque nation, nous en avons discuté la synonymie avec le plus grand soin, et nos trente-neuf nations sont, parmi des centaines d'autres, les seules qui ne se soient pas évanouies devant une sévère comparaison des idiomes. Telles d'entr'elles, par exemple, renferment jusqu'à près de cent[1] des dénominations citées par les auteurs anciens et modernes, qui, en se copiant, les dénaturaient chaque jour, et formaient de nouveaux mots; ou bien chaque voyageur écrivait, selon le génie de sa langue, le même nom de diverses manières, qui, pour le compilateur, devenaient autant de nations distinctes. Il était bien temps que cet abus cessât; car il rendait impossible toutes considérations consciencieuses sur les Américains à quiconque ne parcourait pas les lieux. Nous avons tâché de réduire cette exubérance de mots, pour toutes les parties que nous avons visitées, et la suppression raisonnée de tant de nations purement nominales n'a pas été la partie la moins difficile, la moins fatigante de la tâche que nous nous sommes imposée; mais si, comme nous l'espérons, nous avons réussi à simplifier les travaux de nos successeurs sur l'espèce humaine; si nous avons, sous ce point de vue, rendu quelques services aux anthropologistes, nous aurons atteint notre but et nous nous reposerons, heureux d'avoir rempli un devoir que la conscience du succès obtenu changera pour nous dès-lors en plaisir.

Les dénominations collectives que nous employons sont toutes dérivées des divisions géographiques ou territoriales les plus connues, les plus usitées dans le pays et sur les cartes; celles des nations n'ont rien d'étranger à l'Amérique. Nous nous sommes bien gardé de changer, de dénaturer même un seul nom; car ce n'est point en en créant de nouveaux qu'on sert la science : ceux que nous donnons sont les plus connus dans le pays et appartiennent, presque tous, aux langues mêmes des nations, ce qu'au reste nous avons expliqué à l'article particulier de chacune d'elles.

---

1. Voyez, par exemple, la synonymie des Guaranis et celle des Chiquitos, aux articles spéciaux sur ces deux nations. De tout temps on a grossi le nombre des nations barbares; l'Europe ancienne nous en offre elle-même un exemple. Aussi M. W. Edwards, dans ses curieuses recherches (*Des caractères physiologiques des races humaines*, p. 39), a-t-il dit avec raison : « La longue « liste de ces peuples effraie l'imagination. Il semblerait que tout ce vaste territoire dût à peine « leur suffire, quand même ils l'auraient occupé seuls. »

Voulons-nous étudier la répartition de ces nations sur le sol américain, et surtout les modifications, les changemens opérés depuis la conquête jusqu'à l'état actuel des choses? Nous trouverons qu'à l'arrivée des Européens : Homme americain.

1.° Une seule nation, celle des Guaranis, divisée en tribus nombreuses, mais ennemies, occupait presque tout le littoral de l'océan atlantique, depuis le 32.e degré de latitude australe jusqu'aux Antilles[1], où, sous le nom de Caraïbes (Caribes), elle subjugua une partie des habitans primitifs, et s'étendit jusqu'au pied des Andes péruviennes[2], enclavant un grand nombre de petites nations distinctes;

2.° Sur la chaîne des Andes, sur ses versans, sur le littoral du grand Océan, une monarchie puissante, celle des Incas ou Quichuas, tenait assujettis tous les peuples montagnards, depuis le Chili jusqu'à Quito, sans descendre jamais dans les plaines orientales; laissant néanmoins libres encore, à son extrémité méridionale, les Araucanos guerriers et les Fuégiens pêcheurs;

3.° Entre ces deux premières nations, au sein des plaines, d'abord au Sud, les Patagons, les Puelches, les Charruas, les Mbocobis, occupaient une assez grande surface de ces terrains uniformes et horizontaux; mais, marchons-nous vers le Nord? nous avançons-nous jusqu'aux petites collines boisées de Chiquitos ou vers les plaines inondées de Moxos? au lieu de grandes nations, des peuples disséminés au sein des bois et on ne peut plus multipliés, ayant chacun un langage particulier; ce sont nos Chiquitéens, nos Moxéens;

4.° Passons-nous au point de contact des plaines avec les montagnes, sur le versant oriental des Andes? de petites nations, plus réduites encore, chacune dans son ravin, sur le bord de sa rivière, séparée de toutes les autres par des forêts impénétrables ou par des montagnes presqu'inaccessibles, formaient les élémens constitutifs de notre rameau antisien.[3]

Tel était le terrain occupé par chacune des nations, lors de l'arrivée des Espagnols et des Portugais.

Voyons maintenant les modifications qui ont eu lieu depuis cette époque jusqu'à nos jours. Les Caribes des Antilles furent bientôt détruits par les Espagnols; les Guaranis du Brésil, combattus, vendus, soumis par les Por-

1. Voyez ce que nous avons dit à cet égard, article Guarani.

2. C'est là que nous avons trouvé les Sirionos, les Guarayos et les Chiriguanos. (Voyez ces tribus à l'article Guarani.)

3. Voyez, pour cet ensemble de répartition, notre carte explicative et pour les détails, les descriptions spéciales.

Homme américain.

tugais : quelques tribus, pour fuir les conquérans, s'enfoncèrent dans l'intérieur; d'autres formèrent des villages, en se livrant aux étrangers; mais la nation resta sur son sol primitif, et l'on retrouve aujourd'hui partout des Guaranis ou du moins leur langue, parlée dans tout le Brésil. Soumis par les Espagnols, d'autres Guaranis constituèrent les Missions du Paraguay et subsistent encore sur leur sol natal. Les Incas, les Aymaras, réduits au joug espagnol et au christianisme, n'ont pas changé d'habitation; les fiers Araucanos se sont éloignés des colonies espagnoles du Chili, en passant au Sud et dans les Pampas, pour conserver leur indépendance; les Fuégiens sont restés sur leurs rochers glacés; les Patagons sur leurs plaines arides; les Puelches ont abandonné les rives de la Plata, pour vivre dans les Pampas du Sud; les Charruas ont été chassés de la province d'Entre-Rios et de la Banda oriental, dont ils n'occupent plus que les points les plus septentrionaux; les Mbocobis, les Lenguas, n'ont pas changé d'asyle. Les nations des rameaux chiquitéen et moxéen se sont assujetties au christianisme, chacune sur le sol où elle vivait primitivement. Les nations du rameau antisien n'ont point quitté leur demeure : les unes devenant chrétiennes, les autres restant sauvages où les Espagnols les avaient trouvées. Il ne s'est donc opéré que de bien légers changemens dans l'habitation des Américains; et, sauf le voisinage des grandes villes, où les nations se sont fondues dans la population, par le mélange, quand l'indépendance de leur caractère ne les a pas fait éloigner, l'Amérique en présente, à peu de chose près, la même distribution qu'au temps de la conquête[1]; le nombre des individus a seul changé.

Si, d'après l'étendue comparative du terrain que chaque nation habitait sur le sol américain, nous voulons fixer l'ordre où toutes s'y trouvent, en commençant par celle qui couvre une plus grande surface, nous reconnaissons que le premier rang n'appartient ni à la plus civilisée, ni à celle qui eut un gouvernement établi, mais à la nation des Guaranis, divisée en tribus indépendantes, pour ainsi dire encore à l'état sauvage. La seconde, dans ce système, est celle des Quichuas civilisés du sommet des Andes; la troisième, celle des Araucanos; la quatrième, celle des Patagons; la cinquième, celle des Mbocobis; la sixième, celle des Aymaras; la septième, celle

1. Il paraît que, sur l'ancien continent, les choses se sont passées de même. Voyez Desmoulins (*Histoire naturelle des races humaines*, Paris, 1826, p. 153), et surtout les savantes recherches de M. W. Edwards (*Des caractères physiologiques des races humaines*). Ce dernier écrivain a retrouvé, en Europe, tous les peuples qui l'habitaient anciennement.

Homme américain.

des Puelches; la huitième, celle des Charruas; la neuvième, celle des Fuégiens; la dixième, celle des Chiquitos, la onzième, celle des Moxos; reste, enfin, une multitude de petites nations très-limitées. Nous trouvons aussi que l'extension du terrain occupé par chacune des nations est loin d'être en rapport avec la population, mais elle l'est toujours avec le genre de vie, avec la nature du sol : un peuple chasseur a besoin, pour vivre, d'une plus grande surface que celui qui se livre à l'agriculture; car, obligé de poursuivre le gibier, il se divise par familles; il devient ambulant, il occupe une superficie d'autant plus vaste que le terrain qu'il habite est plus stérile, comme on le voit chez les Patagons, chez les Puelches, chez les Charruas, chez les autres nations du sud des Pampas.

La nature des terrains exerce une influence plus ou moins puissante sur l'extension plus ou moins grande dont une nation a besoin pour y vivre : les plateaux des Andes, par leurs animaux bientôt soumis à la domesticité, par les plantes qu'on y cultive, devaient offrir le plus de ressources à l'homme; aussi est-ce là que le plus grand nombre d'habitans occupe la plus petite surface. Les provinces de Moxos, de Chiquitos, tout le Brésil, à cause des vastes forêts qui les ombragent, des nombreuses rivières qui les arrosent, devaient être habités par des hommes à la fois agriculteurs, chasseurs, pêcheurs; aussi ces régions ne sont-elles que médiocrement peuplées, tandis que les Pampas, dont la stérilité rend la culture impossible, ne sont habitées que par de petites nations occupant des surfaces d'une immense étendue[1]. Sur les montagnes, où rien n'empêche les peuples de communiquer entr'eux, on trouve de grandes nations, comme les Quichuas, les Araucanos, les Aymaras; dans les plaines découvertes, l'homme peut encore se rapprocher de son semblable; mais, au sein des forêts, la nature même de son genre de vie le maintient dans l'isolement; et là, plus que partout ailleurs, il se divise en une multitude de nations distinctes.

L'Américain habite toutes les régions, toutes les hauteurs; ainsi, sa demeure est indifféremment établie soit aux extrémités glacées du continent, soit sous la zone torride, depuis le niveau de la mer jusqu'à une élévation de 4,800 mètres au-dessus (presqu'au niveau du Mont-Blanc). Nous verrons plus tard les modifications que ces différences d'habitation apportent aux caractères physiologiques et aux mœurs.

---

1. Voyez, à la population, les rapports comparatifs du nombre des individus à la surface.

Migrations.

Passons maintenant aux migrations des nations; cherchons quelles circonstances rendent possibles, quels motifs déterminent celles dont on peut suivre les traces.

L'homme que la nature a fait naître au sein d'épaisses forêts horizontales, est borné de toutes parts; il ne saurait se peindre des régions lointaines; aussi reste-t-il, presque toujours, stationnaire dans un cercle limité. Nous croyons que quatre circonstances locales distinctes, en révélant à un peuple l'étendue du sol qu'il habite, peuvent l'engager à voyager. 1.° Le littoral de la mer, dont le vaste horizon lui montre sans cesse des terres nouvelles: en effet, à peine a-t-il doublé un cap, qu'il en découvre un nouveau, et l'éloignement même de cette terre, qu'il distingue à peine, lui inspire le désir de la connaître. 2.° Le cours d'un fleuve qui, par le volume de ses eaux, lui fait soupçonner l'immense extension d'une contrée inconnue, dont il poursuit la recherche et la découverte, soit qu'il monte, soit qu'il descende le canal naturel qui la parcourt. 3.° Une plaine qu'il franchit facilement et qui lui permet d'apercevoir au loin des collines, annonçant un pays nouveau. 4.° Enfin, les plateaux des pays montueux, couverts d'aspérités, qui, dans un sens vertical, doivent produire le même effet que les caps du littoral dans le sens contraire: chaque crête, par le spectacle qu'elle lui présente, le porte à désirer de gravir son faîte, pour découvrir ce qui se montre à lui de l'autre côté et lui donnera l'envie de tenter une exploration nouvelle.

Le motif des migrations est toujours en rapport avec le degré de civilisation, avec les mœurs des peuples; aussi les Quichuas civilisés avaient-ils un motif religieux : c'étaient des barbares qu'il fallait amener au culte du soleil, qu'il fallait faire participer aux bienfaits d'une loi commune; mais, chez les autres peuples américains, le même motif n'existait pas; car ils ne formaient pas de corps de nation, et leur religion, toujours des plus tolérante, ne les portait point au prosélytisme. C'étaient alors, pour le chasseur, l'espoir de trouver plus loin une contrée plus abondante en gibier; pour le pêcheur, une baie plus poissonneuse; pour les guerriers, pour les Guaranis surtout, l'espoir de montrer leur courage, le désir de conquérir de nouvelles compagnes, dont la possession était un honneur.

Les trois nations chez lesquelles il y eut des migrations sont : la quichua, la guarani, l'araucana. On voit la première partir avec Mancocapac, du lac

de Titicaca, marcher vers le Nord jusqu'au Cuzco[1]; puis de là rayonner, toujours dans un esprit de conquête, vers le Nord jusqu'à Quito; vers le Sud jusqu'au Chili, en suivant soit les plateaux des Andes, soit le littoral de la mer.[2] La guarani côtoie les rivages de la mer, en marchant vers le Nord: ses hordes sauvages et guerrières s'avancent jusqu'aux Antilles, sous le nom de Caribes; sous ce même nom, elles remontent, en marchant vers l'Ouest, l'Orénoque, l'Amazone et leurs affluens[3]. D'un autre côté, les Guaranis du Paraguay suivent le Parana et le descendent vers le Sud, jusqu'à Buenos-Ayres, tandis qu'à une époque connue (1541), on les voit, en grand nombre, abandonner le Paraguay, se diriger au Nord-Ouest, traverser les plaines du Chaco, et venir se fixer au pied oriental des Andes boliviennes, où ils sont restés sous le nom de Chiriguanos. Parmi les Araucanos, il n'y a eu que des migrations partielles et momentanées de l'Ouest à l'Est, c'est-à-dire des montagnes des Andes vers les plaines; ainsi, d'après nos recherches, la direction des migrations aurait, dans l'Amérique méridionale, rayonné toujours d'un centre à divers points; car les Quichuas se sont au moins autant avancés vers le Nord que vers le Sud. Seulement les Guaranis, si l'on considère le tropique du Capricorne comme leur berceau, auraient porté du Sud au Nord leurs migrations générales.

Homme américain.

Population.

On sait combien d'obstacles éprouve l'opération d'un bon recensement même au milieu de nos pays civilisés; aussi croira-t-on sans peine que ces difficultés augmentent encore en Amérique, parmi des hordes sauvages; c'est pour cela qu'on n'a réellement, jusqu'à ce jour, rien publié de positif sur la population de ce continent, envisagée seulement sous le point de vue du nombre des indigènes purs. Il en résulte que, dans le monde, on se figure, le plus souvent, que les Américains de la partie méridionale ont, pour ainsi dire, disparu de leur sol natal, et qu'il n'existe plus que quelques lambeaux épars de la population première, relégués loin des colonies existantes, formées par les Européens. Nous dirons plus..... Personne, faute de renseignemens, n'aurait pu entreprendre un travail semblable; et nous-même, qui vivions sur les lieux, c'est seulement par

1. Voyez le travail spécial sur cette nation.

2. L'expédition au Chili de l'Inca Yupanqui; Garcilaso, *Comentario real de los Incas, lib. VII, cap. XVIII, p.* 246.

3. Voyez nos détails spéciaux aux Guaranis, dans lesquels nous nous sommes étendu à ce sujet.

Homme américain.

une grande persévérance, aidée du concours de circonstances des plus favorables, que, pendant un séjour de huit années au milieu de ces nations, nous avons obtenu des chiffres que la correspondance ne nous aurait jamais procurés, parce que les gouvernemens américains actuels répugnent à les faire connaître. Néanmoins, en présentant, dans le tableau suivant, le nombre des individus par nations, par rameaux, par races, nous n'avons pas la prétention d'être complet. Nous désirons qu'on voie dans ces résultats seulement des données recueillies par nous avec le plus grand soin.[1]

RACES.	RAMEAUX.	NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS par nations.	par rameaux.	par races.
ANDO-PÉRUVIENNE	PÉRUVIEN	Quichua ou Inca	934,707	1,315,452	1,364,009
		Aymara	372,397		
		Chango	1,000		
		Atacama	7,348		
	ANTISIEN	Yuracarès	1,337	14,557	
		Mocéténès	2,400		
		Tacana	6,304		
		Maropa	900		
		Apolista	3,616		
	ARAUCANIEN	Auca ou Araucano	30,000	34,000	
		Fuégien	4,000		
PAMPÉENNE	PAMPÉEN	Patagon ou Téhuelche	10,000	32,500	78,982
		Puelche	600		
		Charrua	1,500		
		Mbocobi ou Toba	14,000		
		Mataguayo	6,000		
		Abipones	100		
		Lengua	300		
	CHIQUITÉEN	Samucu	2,250	19,235	
		Chiquito	14,925		
		Saravéca	350		
		Otukè	150		
		Curuminaca	150		
		Covaréca	150		
		Curavès	150		
		Tapiis	50		
		Curucanéca	50		
		Paiconéca	910		
		Corabéca	100		
	MOXÉEN	Moxos	13,620	27,247	
		Chapacura	1,350		
		Itonama	4,815		
		Canichana	1,939		
		Movima	1,238		
		Cayuvava	2,073		
		Pacaguara	1,012		
		Iténès	1,200		
BRASILIO-GUARANIENNE		Guarani	238,136	....	242,136
		Botocudo	4,000		
				TOTAL	1,685,127

1. Nous avons indiqué, à la description de chaque nation, les sources auxquelles nous avons puisé ces renseignemens; nous en avons discuté la valeur. On trouvera peut-être que nous avons

Sans sortir du cercle des nations qui font l'objet de ce travail, nous avons encore trouvé le chiffre de 1,685,127 pour total des individus qui les composent actuellement. Que serait-ce si nous y avions toujours pu joindre celui du produit des mélanges, quand la seule nation quichua nous présente 458,572 métis, et celle des Aymaras 188,237? Ces deux nations réunies offriraient donc un effectif de 646,809 individus, plus ou moins mélangés du sang espagnol; et si nous les ajoutions aux individus purs de race, nous trouverions encore sur les lieux dont nous nous occupons, une somme de 2,331,936 individus : cette somme prouvera que les Américains ne sont pas encore près de s'éteindre, et qu'il faudra bien quelques siècles avant qu'ils se soient entièrement fondus dans la population générale. Homme américain.

Si nous reprenons ces calculs, en divisant les individus en deux séries, composées, l'une de ceux qui se sont rangés au christianisme, l'autre de ceux qui vivent encore dans l'état sauvage, ce que nous avons toujours fait pour chaque nation, nous trouvons, par rameau, les résultats suivans :

	Individus chrétiens.	Individus sauvages.
Rameau péruvien.	1,315,452	»
Rameau antisien	11,857	2,700
Rameau araucanien.	»	34,000
Rameau pampéen.	100	32,400
Rameau chiquitéen.	17,735	1,500
Rameau moxéen	23,750	3,497
Race brasilio-guaranienne .	222,036	20,100
Total.	1,590,930	94,197

Ainsi donc, sur la surface que nous avons explorée, il se trouverait 1,590,930 Américains purs réduits au christianisme, et il en resterait à peu peu près 94,197, encore à leur état primitif : nous disons, à peu près, parce qu'afin de n'être pas taxé d'exagération, nous tenons toutes les sommes approximatives plutôt un peu au-dessous qu'au-dessus de la vérité. De la comparaison de ces sommes, bien qu'elles ne paraissent avoir, au premier abord, aucune portée philosophique, on peut tirer des conséquences de la plus haute importance, pour les rapports physiologiques et moraux des Américains, en les considérant par nations, par rameaux; car on sera forcé de

eu tort d'accuser, pour chaque nation, jusqu'aux fractions rencontrées dans les recensemens qui nous ont servi de base; mais nous croyons qu'en arrondissant ces nombres, nous nous serions encore plus éloigné de la vérité; car alors il y aurait eu de l'arbitraire.

Homme américain.

reconnaître : 1.° qu'elle est tout à fait en faveur des divisions que nous avons établies seulement d'après les caractères physiologiques, puisque chaque rameau est presqu'entièrement ou chrétien ou sauvage; 2.° qu'elle prouve que les caractères physiologiques sont en rapport avec les dispositions morales; 3.° que la soumission facile des indigènes américains aux conquérans du nouveau monde tenait plus à ces dispositions morales qui leur sont naturelles, qu'à la seule bravoure de ceux-ci, puisque les nations qui leur ont résisté au temps de la conquête, sont encore libres, tandis que celles qui les reçurent en amis sont toutes soumises.

En considérant séparément chaque race, chaque rameau, sous ce point de vue, nous voyons le rameau des Péruviens entièrement soumis; dans le rameau des Antisiens, les parties de nations qui ne l'ont pas été sont celles que des difficultés locales ne permettaient pas d'atteindre facilement; car elles n'ont jamais résisté; tandis que celui des Araucaniens s'est laissé décimer plutôt que de se plier aux exigences européennes. Il est à remarquer que le seul rameau de la race péruvienne qui ait bravé l'effort des armes espagnoles, habite les parties les plus méridionales du continent. Voyons maintenant s'il en sera de même dans notre race pampéenne. Le rameau pampéen, le plus méridional des trois, offre absolument les mêmes résultats que les Araucaniens. Là nul n'est chrétien, tous sont encore libres; tandis que chez les Chiquitéens, chez les Moxéens, tous ceux qui n'ont pas cédé au seul zèle des missionnaires, ont dû le maintien de leur indépendance à leur éloignement des lieux où se prêchait le christianisme. D'un autre côté, l'on a vu tous les Guaranis, même les plus méridionaux, se soumettre aveuglément au joug qu'on leur imposait dans les parties sud de leurs limites; et s'ils ne se sont pas convertis au christianisme vers le nord (les Chiriguanos de Bolivia), du moins ils sont toujours amis des colons européens.

De tous les faits qui précèdent nous croyons pouvoir conclure, malgré quelques apparences contraires, que l'influence de la température sur le plus ou moins de docilité de l'homme américain a moins agi sur lui que ses dispositions morales naturelles. Tous les peuples des parties les plus méridionales du continent d'Amérique, depuis le 34.e degré de latitude sud jusqu'à son extrémité, ne se sont, il est vrai, jamais soumis; mais ceux des plaines chaudes du Chaco, comprises entre le 20.e et le 32.e degré de latitude, sont toujours restés indépendans, malgré les nombreuses tentatives faites pour les soumettre; tandis que les Quichuas et les Aymaras, que

les plateaux élevés qu'ils habitent peuvent faire regarder comme des habitans de régions tempérées et même froides, se sont livrés aux Espagnols, dès que ces derniers ont paru.

Homme américain.

Les nations, considérées dans leur importance relative sous le rapport du nombre total actuel des hommes qui les composent, doivent occuper l'ordre suivant, que nous comparons à leur ordre selon la superficie occupée.

NUMÉROS D'ORDRE selon la population.	NOMS DES NATIONS.	POPULATION.	NUMÉROS D'ORDRE selon l'étendue de terrain occupé.
1	Quichua ou Inca..........	934,707	2
2	Guarani..................	238,136	1
3	Aymara..................	372,397	6
4	Auca ou Araucano..........	30,000	3
5	Chiquito..................	14,825	10
6	Mbocobi ou Tobas..........	14,000	5
7	Moxos....................	13,620	11
8	Patagon ou Téhuelche.......	10,000	4
9	Atacama..................	7,348	″ [1]
10	Tacana..................	6,304	″
11	Mataguayo................	6,000	″
12	Itonama..................	4,815	″

Ce tableau présente des différences énormes, qui prouvent que la surface est loin d'être en rapport avec la population qui l'habite; ce qui tient à deux causes principales : d'abord à la nature du terrain, comme nous l'avons dit, puis au genre de vie des habitans, comme nous le verrons plus tard.

Afin qu'on puisse juger, par des chiffres, des rapports de la population à la surface par lieues carrées de 25 au degré, selon la nature du terrain et selon les mœurs des habitans, voici les résultats obtenus pour ceux des peuples que leur position actuelle permet de présenter en tableau[2] :

1. Les nations laissées sans numéro d'ordre sont celles qui occupent une portion de terrain trop petite pour devoir se placer parmi les onze que nous avons fait figurer dans notre première comparaison. Voyez page 8.

2. Nous ne pouvons, dans ces calculs, arriver à quelque justesse qu'en prenant pour terme de comparaison les seuls rameaux ou les seules nations qui habitent des circonscriptions déterminées; car, dès que les populations sont mélangées de blancs, les rapports des nations pures avec la surface cessent d'être exacts. Nos rameaux chiquitéen, moxéen et la nation patagone remplissent, à cet égard, toutes les conditions voulues. Quant à la nation Aymara, comme son territoire

Homme américain.

NATIONS OU RAMEAUX.	NATURE DES TERRAINS qu'ils habitent.	MŒURS DES HABITANS.	SUPERFICIE HABITÉE en lieues carrées de 25 au degré.	POPULATION.	HABITANS par lieue carrée. [1]
Rameau Chiquitéen	Collines boisées et chaudes.	Chassenrs, agriculteurs.	7,500	19,135	2
Rameau Moxéen . .	Plaines et bois inondés et chauds.	Agriculteurs, chasseurs, pêcheurs.	8,125	27,247	3
Nation Patagone . .	Plaines arides, sèches et froides.	Chasseurs.	28,750	10,000	0 1 homme par 3 lieues
Nation Aymara. . . .	Montagnes élevées, sèches, tempérées ou froides.	Pasteurs, agriculteurs.	11,250	777,988	69 [2]

On voit que, favorisé par les circonstances, nous pouvons mettre en regard des surfaces de terrains placées dans des conditions tout à fait différentes de température, de latitude, d'élévation, de nature, et des hommes dont les mœurs sont tout à fait distinctes; aussi croyons-nous que cette comparaison offrira de l'intérêt, surtout lorsqu'on la rapprochera des résultats obtenus en Europe[3]. Notre tableau démontrera que la partie de l'Amérique où le nombre de la population se trouve le plus élevé, est précisément celle où les peuples étaient les plus civilisés, et ceux chez lesquels l'agriculture avait fait le plus de progrès; qu'au contraire, celles où l'homme n'avait d'autre industrie que la chasse, restaient au-dessous de tout ce que l'on connaissait. Il démontre, enfin, que la surface habitée par les indigènes qui joignent l'agriculture à la chasse, quoique relativement bien

---

est aussi occupé par beaucoup d'Européens et de métis, nous avons dû prendre pour base, non celui des Indiens de race pure, mais la population entière des quatre départemens de la Paz, d'Oruro, de Puno et d'Aréquipa, ainsi que leur surface; car il est évident que les colons n'ont pas changé les ressources locales, ni le genre de vie propre aux montagnes.

1. Nous n'avons pas cru devoir faire entrer les fractions dans ce tableau; aussi avons-nous pris le terme le plus près de la vérité.

2. Il y a loin encore de là à la population de l'Europe, qui, selon M. Quetelet (*Sur l'homme*, etc., t. I, p. 282), est de 1062 pour la France; et suivant M. Moreau de Jonnès, de 1200, d'après ce qu'il a bien voulu nous communiquer verbalement.

3. Dans les Pays-Bas, 1829 habitans par lieue carrée de 25 au degré.

En Angleterre, 1457 — — —

En Espagne, 641 — — —

En Suède et Norwège, 82 — — —

D'après le tableau présenté par M. Quetelet (*Sur l'homme et le développement de ses facultés*), t. I, p. 282; Paris, 1835.

Homme américain.

plus étendue que celles qu'occupent les peuples seulement agriculteurs, ne saurait être en rien comparée à celles où résident les peuples purement chasseurs, surtout lorsque le terrain, par sa nature, en est sec et stérile, comme celui des Patagons.

Mouvement de la population et statistique de la race américaine.

Jusqu'à ce jour on n'avait jamais pu obtenir de données précises sur la population purement américaine; aucune des parties connues du nouveau monde n'avait même encore offert les circonstances favorables nécessaires à la réunion des élémens d'un bon travail sur cet objet. Pour étudier utilement les indigènes sous le rapport de leur statistique, il fallait qu'ils se présentassent sans mélange, tout en dépendant d'un gouvernement quelconque, qui rendît possible l'obtention de renseignemens positifs. Aucun point ne nous offrait, sous ce rapport, autant de garanties que les anciennes Missions des Jésuites des provinces de Moxos et de Chiquitos, situées au centre de l'Amérique, sous la zone torride; là seulement une population purement américaine était soumise à la république de Bolivia. Frappé de ce fait, nous avons cherché à faire, de ces deux provinces, le centre de nos observations spéciales sur les mouvemens de la population, comme sur tout ce qui concernait la statistique des aborigènes. Secondé, dans nos recherches, par les curés et par les gouverneurs[1], nous croyons pouvoir présenter comme sûres les données qui suivent, car nous les avons exactement relevées sur les registres des curés; et le gouvernement des Jésuites, perpétué par les employés actuels, maintient une police trop scrupuleuse, qu'exercent les Indiens eux-mêmes, pour qu'une seule naissance, un seul décès puisse être ignoré d'eux. Les résultats que nous allons faire connaître ne sont basés, il est vrai, que sur une population peu nombreuse, puisqu'elle ne s'élève pas au-dessus de 38,197 ames, distribuée entre deux provinces : l'une, celle de Chiquitos, couverte de forêts et composée de collines granitiques; l'autre, celle de Moxos, presque dénuée d'arbres, formée exclusivement de plaines humides, inondées une partie de l'année. Mais, sans être peut-être basés sur une population assez nombreuse pour

1. C'est surtout à l'amitié de M. Marcelino de la Peña que nous avons dû l'avantage d'obtenir ces renseignemens, qu'on ne pourrait certainement pas recueillir avec autant d'exactitude, même dans les parties civilisées des républiques américaines.

Homme américain.

fixer définitivement l'opinion sur l'objet qu'ils concernent, nous en sommes bien convaincu, ces résultats offrent des observations intéressantes pour la statistique comparative des lieux; et l'anthropologiste, en les consultant, pourra déjà s'assurer si les choses se passent parmi des hommes de races différentes et presque sauvages, comme sous nos yeux, au sein de la civilisation européenne.

Nous commencerons par faire connaître les élémens de la population des deux provinces qui vont nous occuper.

Population indigène de la province de Chiquitos en 1830.[1]

NOMS DES MISSIONS.	MASCULINE.					FÉMININE.					TOTAL de la population.
	Au-dessous de 3 ans.	De 3 à 14 ans.	Mariés.	Veufs.	Total.	Au-dessous de 3 ans.	De 3 à 12 ans.	Mariées.	Veuves.	Total.	
San-Xavier...	29	60	340	53	482	23	52	340	49	464	946
Concepcion...	173	235	679	59	1,146	162	189	679	73	1,103	2,249
San-Ignacio...	460	181	782	136	1,559	414	79	782	100	1,375	2,934
San-Miguel...	212	214	800	27	1,253	297	143	800	17	1,257	2,510
Santa-Ana....	190	54	131	49	424	140	49	131	54	374	798
San-Rafael...	223	69	299	45	636	77	23	299	14	413	1,049
San-Jose.....	291	119	555	24	989	232	102	555	32	921	1,910
San-Juan.....	180	54	200	5	439	160	40	200	40	440	879
Santiago.....	230	86	288	16	620	243	42	288	41	614	1,234
Santo-Corazon	156	37	215	9	417	128	38	215	7	388	805
Totaux...	2,144	1,109	4,289	423	7,965	1,876	757	4,289	427	7,349	15,314

1. Les différences de chiffre qu'on remarque entre ces sommes et celles de la population du rameau chiquitéen, tiennent à ce que, dans les sommes des rameaux, les Chapacuras, par leurs caractères, ont été portés aux Moxéens.

Population indigène de la province de Moxos en 1831.[1]

NOMS DES MISSIONS.	MASCULINE.				FÉMININE.				TOTAL de la population.
	Au-dessous de 14 ans.	Mariés.	Veufs.	Total.	Au-dessous de 12 ans.	Mariées.	Veuves.	Total.	
Loreto..........	453	494	81	1,028	471	494	21	986	2,014
Trinidad.........	672	658	54	1,384	597	658	6	1,261	2,645
San-Xavier.......	292	371	5	668	315	371	35	721	1,389
San-Pedro.......	328	420	56	804	329	420	23	772	1,576
San-Ignacio......	414	514	37	965	381	514	88	983	1,948
Santa-Ana.......	255	300	16	571	268	300	17	585	1,156
Reyes...........	192	266	2	460	120	266	54	440	900
Ecsaltacion.......	461	473	19	953	583	473	64	1,120	2,073
San-Ramon......	550	443	65	1,058	373	443	19	835	1,893
San-Joaquin.....	137	194	5	336	147	194	13	354	690
Magdalena.......	672	658	54	1,384	621	658	6	1,285	2,669
Concepcion......	606	682	37	1,325	882	682	144	1,708	3,033
Carmen.........	165	235	3	403	216	235	43	494	897
Totaux....	5,197	5,708	434	11,339	5,303	5,708	533	11,544	22,883

Avant de chercher à établir aucune comparaison, nous devons expliquer pourquoi, au-dessus de quatorze ans chez les hommes, et de douze chez les les femmes, nous n'avons plus d'individus non mariés. Cette singularité tient à la coutume établie depuis le temps des Jésuites, de marier souvent une jeune fille à l'âge de dix ans et les jeunes gens dès l'âge de treize. Cette coutume est tellement outrée, qu'on nous a montré un veuf de douze ans et une veuve de dix; et, au-dessus de cet âge, il n'y a, dans chaque Mission, que très-rarement des individus non mariés ou veufs.

Il résulte des tableaux qui précèdent, que les rapports suivans existent entre la population mariée et non mariée, comparée au total de la population dans chaque province.

1. Les différences qu'on pourra remarquer entre le total de la population de Moxos et celui de notre rameau moxéen, tiennent à ce que, dans ce tableau-ci, nous plaçons les Maropas de Reyes, qui appartiennent au rameau antisien, et à ce que la population des Chapacuras n'est ici que celle de Moxos, et non celle de Concepcion de Chiquitos réunie, comme nous l'avons fait dans le tableau des Moxéens.

PROVINCES.	INDIVIDUS NON MARIÉS.	INDIVIDUS MARIÉS.	EXCÉDANT EN FAVEUR DES MARIÉS.
CHIQUITOS.......	5,886	9,428	3,542 [1]
MOXOS..........	10,500	12,383	1,883

Ainsi, à Chiquitos, sur une population de 15,314 ames, le nombre des mariés l'emporterait de 3,542 sur le nombre de ceux qui ne le sont pas; tandis qu'à Moxos, sur une population totale de 22,883 ames, l'excédant en faveur des mariés serait de 1,883, ce qui est loin d'être en rapport; mais on peut s'expliquer ce fait par la circonstance que, dans la province de Moxos, il meurt, avant quinze ans, beaucoup plus de garçons que de filles, comme on pourra le voir par le tableau des décès[2], ce qui probablement oblige beaucoup de jeunes filles à retarder leur mariage, en empêchant aussi les veuves de se remarier. Cette observation paraît d'autant mieux fondée, qu'en comparant la population masculine de Chiquitos avec la population féminine de cette même province, on y trouvera un excédant de 616, en faveur des hommes, tandis qu'à Moxos cet excédant est de 205, en faveur des femmes.

MOUVEMENT de la population indigène des provinces de Chiquitos et Moxos, république de Bolivia, pendant les années 1828, 1829, 1830.

PROVINCES.	ANNÉES.	MARIAGES.	NAISSANCES masculines.	NAISSANCES féminines.	NAISSANCES TOTAL.	DÉCÈS masculins	DÉCÈS féminins.	DÉCÈS TOTAL.	AUGMENTATION de la population
MOXOS. Plaines et bois inondés une partie de l'année; température très-chaude; latitude du 12.e au 15.e degré sud, sur une population de 22,883 ames.	1828	=	767	805	1,572	590	500	1,090	482
	1829	=	807	733	1,540	574	501	1,075	465
	1830	551	807	784	1,591	562	560	1,122	469
Sommes réunies des trois années..	......	......	2,381	2,322	4,703	1,726	1,561	3,287	1,416
CHIQUITOS. Collines granitiques, boisées; température chaude; latitude du 16.e au 19.e degré sud, sur une population de 15,314 ames.	1828	=	502	471	973	=	=	940	33
	1829	=	540	559	1,099	=	=	774	325
	1830	322	513	488	1,001	=	=	1,304	= [2]
Sommes réunies des trois années..	......	......	1,555	1,518	3.073	=	=	3,018	55

1. Il est curieux de comparer ces résultats avec ceux que présente l'Europe. Voyez à cet égard les savans travaux de M. Quetelet, *Sur l'homme et le développement de ses facultés,* t. I, p. 297, dans lesquels il démontre que les deux tiers de la population se composent de célibataires et l'autre tiers de mariés ou de veufs.

2. Au lieu d'augmentation, il y a eu une diminution de 303 individus.

Le tableau qui précède démontre comparativement le mouvement de la population pendant les années 1828, 1829 et 1830, dans les deux provinces qui nous occupent; mais nous avons cru devoir y réunir les sommes des trois années, pour obtenir une moyenne, et pour que les chiffres plus élevés fissent mieux sentir les différences comparatives. Ce tableau paraîtra peut-être d'autant plus intéressant, qu'il donne les résultats obtenus sur une population dont aucun membre n'est inutile à l'augmentation de la société, sous la zone torride, en des lieux où l'on semble avoir réuni tous les moyens propres à obtenir, d'un nombre déterminé d'habitans, tout ce qu'on en peut attendre pour la reproduction de l'espèce, les administrateurs et les curés prenant le plus grand soin à ne laisser que les vieillards[1] libres de ne pas se remarier.

Les rapports des élémens annuels de la population dont nous nous occupons sont très-curieux; et ce qui ne le serait pas moins, ce serait leur rapprochement avec ceux qui existent dans nos cités, où, dans quelques classes, le manque d'aisance, l'inégalité des fortunes et une foule d'autres causes, empêchant un grand nombre d'individus des deux sexes de se marier, donnent lieu à beaucoup de naissances illégitimes; tandis que, dans les provinces de Moxos et de Chiquitos, tous les individus, sans exception, se mariant dès qu'ils sont en âge, on n'y trouve point d'enfants naturels.

En raison de la cause même que nous venons de déduire, le nombre annuel des mariages, comparé à la population, offre des résultats bien différens des nôtres. En 1830, dans la province de Moxos, il y a eu 551 mariages, qui, comparés à la population de 22,883 habitans, présentent comme résultat:

Un mariage pour 41.053 habitans.

La même année, dans la province de Chiquitos, il y a eu 322 mariages[2], qui, comparés à la population de 15,314 ames, donnent comme résultat :

Un mariage pour 47.055 habitans.[3]

1. Il existe même une coutume singulière, instituée par les Jésuites : celle de faire réveiller une heure avant la messe tous les habitans, sans les obliger à se lever. Cette coutume peut favoriser le système que nous venons d'indiquer, de même que l'habitude de ne laisser pousser les cheveux aux femmes que lorsqu'elles ont été mères.

2. Nous n'avons malheureusement, comme terme de comparaison, que l'année 1830, qui était une année d'épidémie, ainsi qu'on peut en juger par le nombre des décès; aussi y a-t-il eu peut-être moins de mariages que dans les années moyennes, et en conséquence nous ne doutons pas qu'au lieu d'être au-dessous de ceux de la province de Moxos, les rapports doivent être au-dessus.

3. L'Annuaire du Bureau des longitudes pour 1835, p. 108, donne pour la France, d'après

Homme américain.

Ces nombres, peu différents pour les deux provinces, paraissent être le maximum de ce qu'on peut obtenir d'une population quelconque.

Si nous comparons le nombre annuel des mariages aux naissances, nous trouvons, par exemple, qu'en 1830, il y a eu, dans la province de Moxos, 551 mariages et 1,591 naissances, ce qui donne :

Enfans par mariage, 2.090;

Qu'à Chiquitos il y a eu 322 mariages et 1,001 naissances, ce qui donne :

Enfans par mariage, 3.010.[1]

La fécondité des mariages y est donc au-dessous de la moyenne observée en Europe; mais plusieurs causes nous expliquent très-naturellement le fait. D'abord on y marie beaucoup d'individus des deux sexes bien avant qu'ils soient aptes à la reproduction, ce qui peut exercer une grande influence négative sur la fécondité des mariages[2]; puis il n'y a point, chez un peuple dont les femmes sont toutes de condition égale, de moyens de faire nourrir les enfans par d'autres, et de redevenir ainsi mères dix ou douze mois après leur accouchement. Chaque femme est obligée d'allaiter elle-même son enfant; et comme les alimens sont assez grossiers, elle le fait

---

les savans résumés de M. Mathieu : *un mariage pour* 131.6 habitans, ou plus de trois fois le nombre des habitans par mariages des provinces de Moxos et de Chiquitos.

A Cuba, suivant les observations de M. de la Sagra, consignées dans son important ouvrage statistique (*Historia economico-politica y estadistica de la Isla de Cuba,* p. 24), il y aurait eu, dans l'année 1827, un mariage pour 194 individus. Cette différence énorme de résultats provient évidemment des conditions de l'état social.

1. M. Mathieu, *loc. cit.,* p. 108, donne pour la France :

Enfans légitimes par mariage, 3.777 ;

Nombre supérieur à ce qui existe dans les provinces de Chiquitos et de Moxos; mais la différence paraîtra beaucoup plus grande, pour peu qu'on la compare au tableau donné par M. Benoiston (*Notice sur l'intensité de la fécondité en Europe,* etc.; *Ann. des sc. nat.,* Déc. 1826, p. 5).

En Portugal,	enfans pour mariage,	5.14;
En Bohème,	—	5.27;
En Savoie,	—	5.65.

Ainsi, tout en croyant qu'une chaleur modérée peut être favorable à la fécondité du mariage, comme nous avons été à portée de le remarquer à la frontière du Paraguay, et tout en tenant compte des influences perturbatrices, nous sommes loin de trouver, à Moxos et à Chiquitos, une confirmation de l'observation de M. Benoiston, *que la fécondité est plus grande dans les pays chauds.*

2. M. Quetelet a déjà signalé cette cause comme amenant la stérilité ou produisant des enfans qui ont moins de probabilité de vie (*Sur l'homme,* etc., t. I, p. 65). Dans les pays qui nous occupent, la seconde cause est évidente; mais les femmes, sans être jamais absolument stériles, ne sont jamais non plus très-fécondes.

invariablement trois années et plus, pendant lesquelles elle n'a aucune communication avec son mari, dans la crainte qu'une nouvelle grossesse ne l'oblige au sevrage. Il en résulte que, dans toute sa vie, une femme en a rarement plus de cinq à six, si même elle atteint ce nombre, ce qui n'est pas ordinaire. Homme améri-cain.

Comparées à la population, les naissances donnent à peu près les mêmes termes que les mariages; ce dont on pourra se convaincre, en mettant en parallèle les résultats obtenus en France avec ceux que présentent les provinces de Chiquitos et de Moxos, et que résume le tableau suivant.

PROVINCES.	ANNÉES.	NAISSANCES.	POPULATION.	UNE NAISSANCE pour habitans:
MOXOS	1828	1,572	22,883	14.050
	1829	1,540	22,883	14.070
	1830	1,591	22,883	14.045
	Moyenne			14.055
CHIQUITOS	1828	973	15,314	15.073
	1829	1,099	15,314	13.093
	1830	1,001	15,314	15.029
	Moyenne			14.098
Moyenne des deux provinces				14.076 [1]

Ainsi, quoique la fécondité des mariages soit un peu moindre qu'en Europe, la fécondité de la population y est néanmoins, relativement, de plus du double; ce qui tient à ce que chaque membre y concourt, aucun

1. M. Mathieu donne, pour la France, *loc. cit.*, p. 108:
Une naissance pour 32.4 habitans;
Nombre de plus du double de celui que nous trouvons pour moyenne des deux provinces.
Selon M. Quetelet, *loc. cit.*, p. 84, les nombres seraient:
Pour la Prusse, *une naissance pour* 23.1 habitans;
Pour la Belgique, *une naissance pour* 30.0 habitans.
M. de la Sagra, dans son excellent ouvrage sur la *Historia economico-politica y estadistica de la Isla de Cuba*, dit, p. 21, que la proportion des naissances par habitant est:
Une naissance pour 25 blancs;
— — 22 libres, de couleur;
— — 22 de couleur, esclaves.
Ce qui est loin encore d'être comparable à ce que nous présente Moxos et Chiquitos.

Homme américain.

ne restant inutile, comme il arrive dans nos climats, où les moyens de subsistance et beaucoup d'autres causes s'opposent à ce que tous les individus se marient. La population de Chiquitos et de Moxos augmenterait donc rapidement, si les moyens de conservation y étaient en rapport avec le chiffre annuel des naissances.

Le nombre des naissances, comparé aux décès, est loin de nous offrir toujours des résultats satisfaisants; ce qui tient à ce que nous venons de dire. On voit quelques années de suite la population suivre une progression assez prompte; mais une épidémie de petite vérole, mais quelque fièvre éruptive, en annullent en quelques mois tous les progrès. Le tableau suivant montrera ces énormes variations.

PROVINCES.	ANNÉES.	NOMBRE DES NAISSANCES.	NOMBRE DES DÉCÈS.	DÉCÈS pour 100 naissances.
MOXOS	1828	1,572	1,090	69.034
	1829	1,540	1,075	69.067
	1830	1,591	1,122	70.052
	Moyenne des trois années normales...			69.084[1]
	1831	1,385	2,798	202.02
CHIQUITOS	1828	973	940	96.060
	1829	1,099	774	70.042
	1830	1,001	1,304	130.026
	Moyenne des trois années			98.021

On voit par ce tableau, que les années normales, comme le sont, pour Moxos, 1828, 1829 et 1830, et, pour Chiquitos, 1829, donnent certainement une bien belle proportion, quand on la compare à celle de la France; mais les épidémies de 1831 à Moxos, et de 1830 à Chiquitos, anéantirent en grande partie l'accroissement annuel[2], et comme ces épidémies sont malheureusement très-fréquentes, la population, d'après les recherches que nous

1. M. Mathieu, *loc. cit.*, p. 108, donne pour résultat, relativement à la France:
Pour une naissance, 0.82 décès;
Chiffre assurément beaucoup plus élevé que celui des années normales de Moxos et de Chiquitos.
A Cuba, M. de la Sagra, *loc. cit.*, p. 22, trouve un décès pour 1.8 de naissance.

2. Voyez les résultats au tableau du mouvement de la population.

avons faites, a plutôt diminué qu'augmenté, même depuis l'époque de l'expulsion des Jésuites (1767). Cette population, pourvue de tous les avantages possibles, quant aux moyens naturels de prospérité, est donc, d'un autre côté, dénuée de toute ressource contre les maladies normales, de tous moyens préservatifs et curatifs contre les ravages des épidémies.

Comparés au nombre d'habitans, les décès nous donnent les résultats suivans.

PROVINCES.	ANNÉES.	DÉCÈS.	POPULATION.	UN DÉCÈS pour habitans :
MOXOS	1828	1,090	22,883	29.099
	1829	1,075	22,883	21.028
	1830	1,122	22,883	20.039
	Moyenne des trois années			20.086
CHIQUITOS	1828	940	15,314	16.029
	1829	774	15,314	18.078
	1830	1,304	15,314	11.074
	Moyenne des trois années			15.022
Moyenne des deux provinces				18.004[1]

Si, d'un côté, nous avons vu le nombre des naissances, comparé à la

1. M. Mathieu donne pour la France, *loc. cit.*, p. 108 :

Un décès pour 39.4 habitans.

Dans les provinces de Moxos et de Chiquitos on ne fait absolument rien pour la guérison des malades, et à cet égard la nature est entièrement livrée à elle-même.

M. Quetelet, *loc. cit.*, p. 84, donne les nombres suivans:

En Angleterre, *un décès pour* 49.0 habitans;

En Prusse, *un décès pour* . . 36.2 habitans.

On a depuis long-temps reconnu qu'en Europe, et ailleurs, les lieux marécageux augmentent le chiffre des décès, comparé à celui de la population. (Voyez les savantes recherches de M. Villermé, *Annales d'hygiène*, et de M. Quetelet, *loc. cit.*, t. I, p. 150.) Il est curieux de trouver une exception à ce fait pour la province de Moxos, comparée à celle de Chiquitos.

Dans l'île de Cuba, M. de la Sagra, *Historia economico-politica*, etc., p. 22, a trouvé:

Un décès pour 40.8 parmi les blancs;

— — 27.9 pour les hommes de couleur libres;

— — 35.9 pour les hommes de couleur esclaves.

Ce qui, quoiqu'au-dessous, pour la moyenne, des résultats obtenus en France, est beaucoup mieux que dans les provinces qui nous occupent, situées par une température à peu près égale.

Homme américain.

population, nous donner des résultats extraordinaires, mais néanmoins toujours en rapport direct avec les coutumes locales et les moyens de reproduction, nous voyons aussi que la mortalité, comparée à la population, nous donne des termes bien inférieurs à ceux qu'on obtient en Europe ; ce que nous devons attribuer à ce que les causes de dépopulation ne sont en rien réprimées par les ressources que fournissent la civilisation et le secours de la médecine.

Les décès masculins, comparés aux décès féminins, sont dans les rapports suivans :

PROVINCE.	ANNÉES.	DÉCÈS masculins.	DÉCÈS féminins.	Décès féminins pour 100 décès masculins
MOXOS	1828	590	500	84.074
	1829	574	505	87.028
	1830	562	560	99.064
	Moyenne des trois années			90.044 [1]

Ces rapports sont assez différens de ceux qu'on observe en Europe ; ce qu'on pourrait attribuer au travail manufacturier des hommes moxéens, et à ce que, dans leurs navigations continuelles sur les cours d'eau, en un pays inondé, les Moxos sont plus sujets à prendre le germe des fièvres intermittentes ou plus exposés aux accidens divers inhérens à leur genre de vie.

Il nous reste à comparer le nombre des naissances masculines à celui des naissances féminines, pour en reconnaître les rapports avec les pays tempérés, et pour chercher dans les connaissances locales, quelques faits qui viennent à l'appui des variations qu'on y remarque.

Le tableau suivant montrera les résultats obtenus.

1. M. Mathieu a trouvé, pour la France, les rapports des

Décès.. { masculins... 55;
féminins.... 54.066.

Homme américain.

PROVINCES.	ANNÉES.	NAISSANCES masculines.	NAISSANCES féminines.	GARÇONS pour 100 filles.
MOXOS	1828	767	805	95.28
	1829	807	733	110.10
	1830	807	784	102.93
	1831	695	690	100.72
	Moyenne des quatre années			102.12
CHIQUITOS	1828	502	471	106.58
	1829	540	559	96.60
	1830	513	488	105.12
	Moyenne des trois années			102.44
Moyenne des deux provinces				102.28 [1]

En ne tenant compte que des résultats généraux, la moyenne des deux provinces serait seulement de 102.28 garçons pour 100 filles; et, s'il est permis d'asseoir un jugement sur ces nombres, on en pourrait conclure que, dans les zones très-chaudes, le nombre des garçons est, proportionnellement à celui des filles, moins élevé que dans les pays tempérés et même froids.

Il est un fait qui peut avoir une grande influence sur le nombre comparatif des naissances masculines et féminines : c'est que, les mariages ayant lieu de très-bonne heure pour les deux sexes [2], la différence d'âge entre les mariés n'est presque jamais de plus de deux à trois ans, et la femme est toujours nubile au moins ce nombre d'années, avant que l'homme soit pubère, même sous la latitude qui nous occupe : la femme est donc, lors de sa première grossesse, évidemment plus formée que l'homme; car elle a dès-lors atteint tout son accroissement, tandis que l'homme est loin encore d'avoir complété le sien.

Recherchons maintenant l'influence possible des saisons sur les naissances.

---

1. Selon les travaux publiés par M. Quetelet, dans son savant ouvrage *Sur l'homme et le développement de ses facultés*, etc., Paris, 1835, tome I, page 45, les proportions seraient :

En Russie...... 108.91;
En France...... 106.55;
En Suède....... 104.62.

La moyenne, pour l'Europe, serait de 106.00; termes beaucoup plus élevés que les résultats que nous venons de présenter.

A la Havana, d'après M. de la Sagra, *loc. cit.*, p. 28, il y aurait eu, pour cinq années, un terme général de 1.0288 garçons pour 1 fille, ce qui est plus élevé qu'à Chiquitos, tout en étant beaucoup au-dessous des résultats obtenus en Europe.

2. Voyez ce que nous avons dit page 19.

Homme americain.

On en trouvera les données, pour les provinces de Moxos et de Chiquitos, situées toutes deux sous la zone torride, dans les deux tableaux suivans.

TABLEAU COMPARATIF des Naissances par mois de la province de Moxos, pendant les années 1828, 1829 *et* 1830.

MOIS.	1828.			1829.			1830.			SOMMES RÉUNIES des trois années.		
	Mascul.	Fémin.	Total.	Mascul.	Fémin.	Total.	Mascul.	Fémin.	Total.	Mascul.	Fémin.	Total.
Janvier.....	50	55	105	62	62	124	46	51	97	158	168	326
Février.....	49	39	88	55	42	97	44	56	100	148	137	285
Mars.......	72	55	127	66	52	118	67	53	120	205	160	365
Avril.......	60	66	126	64	69	133	72	81	153	196	216	412
Mai........	81	94	175	79	71	150	59	65	124	219	230	449
Juin.......	64	66	130	68	50	118	63	66	129	195	182	377
Juillet......	69	70	139	93	79	172	76	67	143	238	216	454
Août.......	70	63	133	67	55	122	91	76	167	228	194	422
Septembre..	69	91	160	81	88	169	90	79	169	240	258	498
Octobre....	67	74	141	59	63	122	71	68	139	197	205	402
Novembre...	61	63	124	63	61	124	65	65	130	189	189	378
Décembre...	55	69	124	50	41	91	63	57	120	168	167	335
	767	805	1,572	807	733	1,540	807	784	1,591	2,381	2,322	4,703

TABLEAU COMPARATIF des Naissances par mois de la province de Chiquitos, pendant les années 1828, 1829 *et* 1830.

MOIS.	1828.			1829.			1830.			SOMMES RÉUNIES des trois années.		
	Mascul.	Fémin.	Total.	Mascul.	Fémin.	Total.	Mascul.	Fémin.	Total.	Mascul.	Fémin.	Total.
Janvier.....	54	48	102	35	36	71	54	53	107	143	137	280
Février.....	31	31	62	46	43	89	61	39	100	138	113	251
Mars.......	39	46	85	45	47	92	53	42	95	137	135	272
Avril.......	50	48	98	42	45	87	44	44	88	136	137	273
Mai........	50	37	87	43	49	92	34	36	70	127	122	249
Juin.......	53	30	83	75	47	122	37	44	81	165	121	286
Juillet......	34	38	72	49	58	107	36	41	77	119	137	256
Août.......	34	35	69	49	45	94	40	49	89	123	129	252
Septembre..	39	35	74	39	54	93	42	41	83	120	130	250
Octobre....	39	40	79	52	42	94	44	40	84	135	122	257
Novembre...	38	46	84	39	50	89	39	31	70	116	127	243
Décembre...	41	37	78	26	43	69	29	28	57	96	108	204
	502	471	973	540	559	1,099	513	488	1,001	1,555	1,518	3,073

Comme nous avons toujours trouvé une concordance assez exacte entre les mois de *maximum* et de *minimum* des naissances masculines et des naissances féminines, nous croyons inutile de rechercher des causes différentes pour les unes et pour les autres; mais, afin de pouvoir démontrer quelles sont les influences que nous paraissent exercer les saisons sur le plus ou moins grand nombre de naissances, nous allons présenter, en regard et par années, les *maximum* et les *minimum* des naissances mensuelles.

PROVINCES.	ANNÉES.	MOIS DU MAXIMUM DES NAISSANCES.		MOIS DU MINIMUM DES NAISSANCES.	
MOXOS	1828	Mai	175	Février	88
		Septembre	160	Janvier	105
		Octobre	141	Décembre	124
	1829	Juillet	172	Décembre	91
		Septembre	169	Février	97
		Mai	150	Mars	118
	1830	Septembre	169	Janvier	97
		Août	167	Février	100
		Avril	153	Décembre	120
	RÉSUMÉ des trois années	Septembre	498	Février	285
		Juillet	454	Janvier	326
		Mai	459	Décembre	345
CHIQUITOS	1828	Janvier	102	Février	62
		Avril	98	Août	69
		Mai	87	Juillet	72
	1829	Juin	122	Décembre	69
		Juillet	107	Janvier	71
		Août	94	Février	89
	1830	Janvier	107	Décembre	57
		Février	100	Novembre	70
		Mars	95	Mai	70
	RÉSUMÉ des trois années	Juin	286	Décembre	204
		Janvier	280	Novembre	243
		Avril	273	Mai	249

Quoique la température soit relativement peu variable, dans les pays dont nous nous occupons, on y sent néanmoins très-vivement les influences des saisons, qui dépendent de l'état météorologique des lieux. L'une, la saison sèche, commence en automne, c'est-à-dire au mois d'Avril, et finit au printemps, en Septembre : la nature change alors d'aspect; les arbres se revêtent de feuilles nouvelles, de fleurs brillantes; la végétation la plus active vient couvrir partout un sol qu'avaient brûlé les sécheresses de l'hiver; il commence à pleuvoir. A l'instant où la nature entière sort de cette espèce de léthargie et prend une vie nouvelle, comment l'homme

Homme américain.

n'en ressentirait-il pas les puissans effets? Si nous cherchons une preuve de cette action des saisons sur le nombre des enfans nés neuf mois après, nous la trouverons des plus concluante, et nous verrons, par le tableau précédent, qu'à Moxos, pendant trois années, les *maximum* sont toujours restés entre les mois de Mai et d'Octobre, c'est-à-dire que les enfans ont été conçus d'Août en Novembre, ou au printemps, instant des premières pluies, au moment où celles-ci deviennent trop abondantes et inondent le pays. La moyenne des trois années sur lesquelles roulent nos observations, donne pour maximum, à Moxos, Septembre, Juillet, Mai, qui correspondent, pour les conceptions, à Janvier, Novembre et Septembre (printemps et été)[1]. A Chiquitos, nous trouvons moins de régularité dans l'influence des saisons; néanmoins les *maximum* se trouvent presque toujours dans les mêmes limites, et il n'y a d'exception que pour Janvier. Le mois de conception est Mai, l'instant le plus froid de l'année, où quelquefois un vent sec du Sud raffermit la fibre et tempère la chaleur étouffante de la latitude de Chiquitos. Le plus ou moins d'abondance d'alimens ne paraît pas influer toujours directement sur le nombre des naissances; car, à la saison des récoltes (Février, Mars, Avril), correspondent les *minimum* des naissances de Moxos; il pourrait tout au plus exercer quelque influence à Chiquitos, lorsque les *maximum* ont eu lieu en Mai et en Juin, correspondant, pour la conception, à Janvier et à Février, l'instant où les premières récoltes commencent dans cette province.

L'explication que nous venons de donner pour les *maximum*, répond, en quelque sorte, à ce que nous pouvons dire pour les *minimum;* néanmoins nous pouvons encore en trouver des causes plus spéciales. A Moxos on ne doit pas attribuer d'influence au défaut d'abondance, puisque nous trouvons le *maximum* des conceptions précisément à l'époque des semences, l'instant le plus éloigné des récoltes; tandis que les *minimum* ont lieu toujours en Décembre, en Janvier, en Février, qui correspondent, pour les conceptions, aux mois d'Avril, de Mai, de Juin, qui suivent les récoltes. Nous croyons y trouver deux influences distinctes : l'une, qui tient peut-être

---

1. L'époque du *maximum* en Belgique, selon M. Quetelet, *loc. cit.*, t. II, pag. 319, est en Février; ainsi les conceptions y auraient lieu en Mai et Juin, précisément au printemps, comme dans les pays que nous avons visités.

Nos résultats seraient alors différens de ceux obtenus par M. de la Sagra, qui dit qu'à la Havane (*loc. cit.*, p. 35) les mois de froid ont été plus favorables aux conceptions que ceux de grande chaleur, ce qui peut tenir à des causes locales.

à la température, puisque les conceptions ont eu lieu dans les mois les plus froids de l'année[1], temps où des émanations putrides s'élèvent d'une immense surface desséchée[2]; mais aussi n'y pourrait-on pas voir les effets de ces jeûnes austères, de ces sanglantes pénitences, que les croyances religieuses, portées jusqu'au fanatisme, imposent tous les ans, dans le carême, à tous les habitans de Moxos[3]? Le changement de température étant peu sensible, nous pencherions à penser que le carême, et surtout les maladies qui le suivent, doivent être les causes les plus réelles de l'abaissement de nombre. On pourrait y appliquer les mêmes réflexions à Chiquitos, quoiqu'avec moins de régularité.

Il ne nous reste plus qu'à voir, si, comme résumé de nos connaissances locales, les deux tableaux qui suivent, nous donneront quelque explication sur l'époque annuelle du *maximum* et du *minimum* des décès dans les deux provinces qui nous occupent.

---

1. Selon M. Quetelet (*loc. cit.*, t. II, p. 319), le *minimum* des naissances aurait lieu, en Belgique, au mois de Juillet, ce qui correspond, pour les conceptions, au commencement des froids de l'hiver et se trouve encore en rapport avec ce que nous avons observé sous la zone torride.

2. M. Villermé, dans ses importans travaux sur les naissances (*Annales d'hygiène*, Janvier 1831), avait trouvé que les émanations marécageuses influaient sur le chiffre des conceptions: observation encore en rapport avec les faits, dans la province de Moxos.

3. Ils jeûnent rigoureusement du mercredi saint au dimanche de Pâques et se couvrent le corps de blessures par suite de flagellations.

TABLEAU COMPARATIF des Décès par mois de la province de Moxos, pendant les années 1828, 1829 *et* 1830.

MOIS.	1828. Décès masculins. Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	1828. Décès féminins. Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	TOTAL du mois.
Janvier...	33	7	6	46	31	9	3	43	89
Février...	37	6	8	51	22	5	3	30	81
Mars.....	44	6	8	58	34	7	4	45	103
Avril.....	35	10	4	49	31	9	8	48	97
Mai......	39	6	7	52	34	6	2	42	94
Juin.....	51	22	8	81	43	12	10	65	146
Juillet....	34	12	11	57	37	7	6	50	107
Août.....	33	8	6	47	20	5	4	29	76
Septembre	34	1	4	39	24	12	10	46	85
Octobre..	15	2	4	21	23	12	7	42	63
Novembre	30	13	7	50	10	9	1	20	70
Décembre.	18	14	7	39	25	6	9	40	79
	403	107	80	590	334	99	67	500	1090

MOIS.	1829. Décès masculins. Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	1829. Décès féminins. Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	TOTAL du mois.
Janvier...	24	8	5	37	24	12	5	41	78
Février...	37	11	6	54	28	9	4	41	95
Mars.....	31	5	11	47	25	14	5	44	91
Avril.....	39	8	4	51	26	8	5	39	90
Mai......	36	13	3	52	22	10	3	35	87
Juin.....	49	9	7	65	34	12	10	56	121
Juillet....	35	11	4	50	36	15	2	53	103
Août.....	21	5	6	32	19	8	10	37	69
Septembre	35	17	2	54	21	10	7	38	92
Octobre..	29	16	2	47	31	6	4	41	88
Novembre	36	11	4	51	36	8	6	50	101
Décembre.	23	3	8	34	19	5	2	26	60
	395	117	62	574	321	117	63	501	1075

MOIS.	1830. Décès masculins. Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	1830. Décès féminins. Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	TOTAL du mois.
Janvier...	25	4	2	31	14	17	"	31	62
Février...	31	5	6	42	23	10	3	36	78
Mars.....	34	8	2	44	31	7	1	39	83
Avril.....	29	13	2	44	36	8	6	50	94
Mai......	41	15	1	57	32	17	5	54	111
Juin.....	32	9	2	43	33	12	4	49	92
Juillet....	29	11	1	41	35	12	2	49	90
Août.....	47	6	2	55	38	6	7	51	106
Septembre	39	8	4	51	31	13	4	48	99
Octobre..	40	13	3	56	30	15	1	46	102
Novembre	40	10	4	54	42	12	2	56	110
Décembre.	30	9	5	44	39	8	4	51	95
	417	111	34	562	384	137	39	560	1122

MOIS.	SOMMES RÉUNIES des trois années. Décès masculins. Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	Décès féminins. Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	TOTAL du mois.
Janvier...	82	19	13	114	69	38	8	115	229
Février...	105	22	20	147	73	24	10	107	254
Mars.....	109	19	21	149	90	28	10	128	277
Avril.....	103	31	10	144	93	25	19	137	281
Mai......	116	34	11	161	88	33	10	131	292
Juin.....	132	40	17	189	110	36	24	170	359
Juillet....	98	34	16	148	108	34	10	152	300
Août.....	101	19	14	134	77	19	21	117	251
Septembre	108	26	10	144	76	35	21	132	276
Octobre..	84	31	9	124	84	33	12	129	253
Novembre	106	34	15	155	88	29	9	126	281
Décembre.	71	26	20	117	83	19	15	117	234
	1215	335	176	1726	1039	353	169	1561	3287

TABLEAU COMPARATIF des Décès par mois de la province de Chiquitos, pendant les années 1828, 1829 *et* 1830.

MOIS.	1828.				1829.				1830.				SOMMES RÉUNIES des trois années.			
	Au-dessous de 15 ans.	De 15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	Au-dessous de 15 ans.	De 15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	Au-dessous de 15 ans.	De 15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	Au-dessous de 15 ans.	De 15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.
Janvier.....	101	22	24	147	44	31	9	84	49	23	24	96	194	76	57	327
Février.....	128	19	16	163	48	18	19	85	43	12	26	81	219	49	61	329
Mars.......	35	22	9	66	28	17	18	63	52	29	18	99	115	68	45	228
Avril.......	39	18	14	71	18	20	19	57	44	29	27	100	101	67	60	228
Mai........	45	16	15	76	30	25	17	72	65	30	25	120	140	71	57	268
Juin........	39	14	16	69	21	13	20	54	53	22	16	91	113	49	52	214
Juillet......	32	17	15	64	28	7	21	56	64	20	32	116	124	44	68	236
Août.......	29	8	13	50	25	11	19	55	73	22	28	123	127	41	60	228
Septembre...	33	17	7	57	35	26	14	75	67	24	31	122	135	67	52	254
Octobre.....	27	10	10	47	36	13	16	65	38	25	20	83	101	48	46	195
Novembre...	32	15	8	55	14	10	16	40	69	17	23	109	115	42	47	204
Décembre...	40	21	14	75	36	17	15	68	122	11	31	164	198	49	60	307
	580	199	161	940	363	208	203	774	739	264	301	1,304	1,682	671	665	3,018

Comme nous n'avons pas trouvé d'époques bien distinctes des décès selon les âges et selon les sexes, nous nous contenterons de présenter ici, sans distinction pour les *maximum* et les *minimum*, les totaux extraits des tableaux qui précèdent.

PROVINCE.	ANNÉES.	DÉCÈS : MAXIMUM.		DÉCÈS : MINIMUM.	
MOXOS........	1828....	Juin.........	146	Octobre......	63
		Juillet........	107	Novembre....	70
		Mars.........	103	Août.........	76
	1829....	Juin.........	121	Décembre....	60
		Juillet........	103	Août..........	69
		Novembre....	101	Janvier.......	78
	1830....	Mai..........	111	Janvier.......	62
		Novembre....	110	Février.......	78
		Août.........	106	Mars.........	83
	RÉSUMÉ des trois années	Juin.........	359	Janvier.......	229
		Juillet........	300	Décembre....	234
		Mai..........	292	Août.........	251

Homme américain.

PROVINCE.	ANNÉES.	DÉCÈS : MAXIMUM.		DÉCÈS : MINIMUM.	
CHIQUITOS.....	1828....	Février.......	163	Octobre......	47
		Janvier.......	147	Août.........	50
		Mai..........	76	Novembre....	55
	1829....	Février.......	85	Novembre....	40
		Janvier.......	84	Juin.........	54
		Septembre....	75	Août.........	55
	1830[1]...	Décembre....	164	Février.......	81
		Août.........	123	Octobre......	83
		Septembre....	122	Juin.........	91
	RÉSUMÉ des trois années	Février.......	329	Octobre......	195
		Janvier.......	327	Novembre....	204
		Décembre....	307	Juin.........	214

Dans la province de Moxos, les *maximum* des décès ont toujours lieu pendant les mois de Mai, de Juin et de Juillet, c'est-à-dire durant les trois mois les plus secs, les plus froids de l'année[2], époque subséquente à celle où les eaux qui couvrent la province s'évaporent, en laissant des surfaces immenses couvertes de marais, de mares stagnantes et putréfiées. On pourrait conséquemment attribuer le *maximum* des décès, pendant la saison sèche : 1.° aux vents de l'hiver, relativement froids pour des hommes presque nus, habitués à une température brûlante ; et 2.° aux maladies (fièvres intermittentes) que déterminent les miasmes délétères dont l'air se trouve alors surchargé. Dans la province de Chiquitos les *maximum* ont lieu, pour les années normales, pendant les mois de Décembre, de Janvier, de Février, c'est-à-dire à l'instant qui précède les récoltes, temps de disette, moment où les pluies viennent inonder par torrents toutes les vallées. C'est, nous en sommes persuadé, à ces deux causes qu'il faut attribuer la multi-

1. Il est évident que l'année 1830 a présenté une mortalité plus grande, et dès-lors un changement des résultats normaux, que nous attribuons avec certitude à la petite vérole, qui exerçait ses ravages à cette même époque.

2. Il est curieux de trouver, en Europe, comme sous la zone torride, le *maximum* des décès placé dans la saison la plus froide (voyez Quetelet, *loc. cit.*, t. II, p. 310, et t. I, p. 188) ; ainsi, abstraction faite des influences locales que nous signalons, les choses se passeraient chez nous comme en Amérique.

plicité des décès; ainsi ces deux provinces, si voisines l'une de l'autre, éprouveraient l'effet d'influences tout à fait différentes de surcroît de mortalité.

L'époque du *minimum* des décès à Moxos correspond à l'instant de l'abondance des pluies, époque à laquelle les travaux du navigateur sont simplifiés par des communications plus courtes, et où cessent toutes les exhalaisons putrides des marais. A Chiquitos, quoiqu'il y ait moins de régularité, il est facile de juger que le minimum correspond au printemps, à l'instant où des pluies d'abord peu fortes viennent rendre la vie à toute la nature et tempérer l'ardeur d'un sol brûlant et desséché.

Homme américain.

CHAPITRE II.

Considérations physiologiques.

Couleur de la peau.

L'étude du principe colorant de la peau des Américains ne peut entrer dans notre travail : elle rentre dans le domaine de la physiologie générale de l'homme; et cette question importante ayant été approfondie dans les savans mémoires de M. Flourens[1], de manière à ne rien laisser à désirer, nous croyons rendre un vrai service à nos lecteurs en les renvoyant à une aussi bonne source. Notre tâche, à nous, est d'étudier les caractères zoologiques, sans empiéter sur ce qui appartient à l'anatomie spéciale.

On a bien souvent indiqué la couleur des Américains comme uniforme et toujours *cuivrée*[2]; néanmoins il est peu de parties du monde où la couleur de l'homme varie plus dans son intensité, dans le mélange de ses teintes, selon les rameaux, selon les nations; aussi, loin d'admettre cette uniformité trop systématique de l'auteur espagnol et de beaucoup d'autres, nous débutons en disant que, sur la surface parcourue, nous n'avons jamais rencontré un seul Américain cuivré. Nous croyons pouvoir trouver l'origine de cette erreur dans l'étude plus approfondie des peuples de l'Amérique septentrionale, tous caractérisés par cette teinte, appliquée

---

1. *Recherches anatomiques sur le corps muqueux ou appareil pigmental de la peau, dans l'Indien Charrua*, etc. (*Annales des sciences naturelles*, t. VII; p. 156, 1837.)

2. *Los Indios son de un color que tira a rojo, y afuerza de tortarse con el sol y con el viento, toman otro que obscurece;* Ulloa, *Noticias americanas*, p. 252 et 253 : *Visto un Indio de qualquier region, se puede decir que sehan visto todos en quanto el color y contestura.* (Lorsqu'on a vu un Indien de n'importe quelle région, on peut dire qu'on les a tous vus pour la couleur et pour les formes). M. de Humboldt dit avec raison (*Voy.* in-8.°, t. III, p. 278) : « La dénomination d'hommes « *rouges-cuivrés* n'aurait jamais pris naissance dans l'Amérique équinoxiale pour désigner les « indigènes. » Nous pouvons en dire autant des parties méridionales.

Buffon, Histoire de l'homme (édit. de Sonnini, t. II, p. 378), a suivi exactement Ulloa, pour l'uniformité supposée des Américains, p. 434; Blumenbach à tort met des noirs au Brésil, p. 147, trad. franç. : ce sont, sans doute, des nègres amenés de la côte d'Afrique.

Home, *Sketches of the history of man*, t. I, p. 13, met aussi tous les Américains d'une même couleur.

Il en est de même de Robertson, Histoire d'Amérique (Bordeaux, 1827, liv. 4, p. 56); et de Pedro Cieça de Leon, *Cronica del Peru*, part. 1, *cap.* 19.

sans distinction, aux aborigènes des parties méridionales du nouveau monde, sur lesquels on n'avait, le plus souvent, que des notions vagues ou recueillies dans un but différent de celui qui nous occupe.

Homme américain.

La couleur des Américains qui font le sujet de nos observations ne nous présente que deux teintes distinctes, le *brun-olivâtre* et le *jaune*, puis toutes les nuances intermédiaires; mais nous voyons le jaune dominer chez tous les peuples orientaux, tandis que c'est le brun qui l'emporte chez tous les occidentaux et parmi ceux du centre du continent. Les Péruviens, les Pampéens, les Araucaniens, les Chiquitéens et les Moxéens ont tous une couleur brun-olivâtre, plus ou moins intense; tandis que tous les peuples brasilio-guaraniens sont jaunâtres; et c'est même la différence de ces nuances, jointe à l'ensemble des autres caractères, qui nous a servi de base pour nos divisions. Voyons maintenant quels changements d'intensité éprouve chacune de ces teintes générales.

Dans la première (le brun-olivâtre) nous trouvons que les rameaux les plus foncés de tous sont les Pampéens et les Péruviens, dont la teinte ressemble beaucoup à celle des mulâtres. Les Araucaniens sont plus pâles, tandis que chez les Moxéens et chez les Chiquitéens, la teinte non-seulement est moins foncée, mais encore contient un peu de jaune. Il existe d'autres nations, que nous regardons comme des exceptions et comme des variétés locales, les Yuracarès et les Mocéténès, du rameau antisien, par exemple, presque aussi blancs que les plus basanés des Européens du midi; mais nous reviendrons sur ces variétés exceptionnelles.

Dans notre seconde teinte (le jaunâtre) nous trouvons beaucoup d'uniformité chez les Guaraniens; néanmoins il y a plus ou moins de mélange au rougeâtre très-pâle, ou au brun, selon les nations, et même selon les tribus. Il en est même quelques-unes dont la teinte très-pâle forme anomalie, sans qu'on puisse attribuer cette différence à d'autres causes qu'à des influences locales; ainsi nos races ando-péruviennes et pampéennes ont évidemment une même teinte brun-olivâtre, tandis que celle des races brasilio-guaraniennes est constamment jaunâtre. Ces différences tranchées, unies aux autres caractères physiques et moraux, nous porteraient à croire qu'il y a une cause purement nationale.

Autre question : Quelle influence peut-on attribuer aux circonstances de latitude, d'élévation, de nature des lieux?

Les nations les plus foncées de toutes sont celles du rameau péruvien, qui habite la zone torride, et celles du rameau pampéen, qui s'étend depuis les

Homme américain.

plaines glacées de la Patagonie jusqu'aux régions chaudes. L'influence de la latitude sur la teinte plus ou moins intense serait donc d'autant moins admissible, que les nations les plus foncées se trouvent dans la zone tropicale, comme dans les plus méridionales; que, d'un autre côté, les plus claires de toutes, celles du rameau antisien, les Yuracarès et les Mocéténès, les tribus des Guaranis, les Guarayos, sont des régions chaudes, et qu'enfin les Fuégiens, habitants les plus rapprochés du pôle austral, sont beaucoup moins foncés que les Péruviens; ainsi rien ne prouve que le plus ou moins de chaleur de la latitude exerce la moindre influence sur la coloration, pâle ou intense, de la même teinte, chez les peuples américains.[1]

L'élévation des montagnes ne nous paraît pas non plus produire un effet sensible sur la teinte, sauf ce qui peut dépendre de causes secondaires, comme nous le verrons tout à l'heure. Nous trouvons, il est vrai, sur les plateaux des Andes, notre rameau péruvien le plus foncé de la race ando-péruvienne[2]; mais ne voyons-nous pas aussi le rameau pampéen, le plus coloré des races pampéennes, toujours au sein des plaines du littoral maritime ou du moins dans celles qui s'élèvent peu au-dessus, tandis que les nations les plus pâles dans cette race, celle des Chiquitéens, vivent sur des collines, et, par la même raison, sur le point culminant de la superficie qu'habite la race pampéenne? Nous croyons pouvoir conclure de ces faits que l'élévation n'a réellement d'influence sur l'intensité de la teinte des peuples qu'autant qu'il s'y joint des causes qui tiennent à l'état météorologique du lieu.

Si nous n'avons rien observé qui puisse faire croire que la latitude et l'élévation du lieu d'habitation de l'homme ait une influence directe sur l'intensité de la teinte des nations qui nous occupent, il n'en est pas ainsi des circonstances atmosphériques : tout, au contraire, nous démontre que le plus ou moins d'humidité d'une région influe, on ne peut davantage, sur cette intensité relative.

Notre race ando-péruvienne nous en offre une preuve évidente : les plus

---

1. Pauw, Recherches sur les Américains, p. 227, 236, 237, assure que la chaleur est la seule cause de l'intensité de teinte.

Blumenbach, *De generis humani,* p. 151, pensait de même que la chaleur déterminait la teinte foncée.

2. Buffon croyait que la couleur tenait à la chaleur (édit. de Sonnini, t. II, p. 303, 454, 449, 314) : il dit, en suivant ce système (p. 378), que les habitans des plateaux des Andes sont presque blancs, ce qui est tout à fait le contraire de la vérité.

foncées des nations qui la composent, les Quichuas et les Aymaras, habitent les plateaux élevés des Andes, où il ne pleut que deux mois de l'année, où règne constamment la plus grande sécheresse[1], où le sol est dépourvu d'ombre. Sur le versant occidental, où jamais il ne pleut, les peuples du littoral sont aussi foncés que ceux des plateaux; mais descend-on sur le versant oriental, couvert de la végétation la plus active? à mesure qu'on abandonne les régions les moins humides, pour arriver, enfin, chez les Yuracarès, où il pleut presque toute l'année, où de vastes forêts interceptent constamment les rayons solaires, on voit décroître la teinte, en passant des Apolistas aux Mocéténès et aux Yuracarès: les derniers surtout témoignent pour nous du fait de la manière la plus positive. Par leurs traits, ils appartiennent à la race ando-péruvienne; mais leur teinte, au lieu d'être brun-olivâtre, est moins basanée et presque blanche, comparativement à tous les autres Américains[2]. Ne devons-nous pas attribuer cette teinte beaucoup plus claire à leur séjour prolongé dans une température chaude et humide, à l'ombre perpétuelle sous laquelle ils vivent[3], qui aura depuis un grand nombre de siècles altéré peu à peu leur couleur primitive? Avant de nous prononcer définitivement, accumulons les faits: voyons si la même race ne nous fournira pas quelques autres argumens en faveur de cette observation. Si nous suivons les montagnes, vers le Sud, nous trouvons les Araucanos légèrement moins foncés que les Péruviens: leur sol, dans les parties méridionales, est humide et couvert de végétation; leur caractère coïnciderait avec ce que nous avons dit; mais les Fuégiens, perdus au sein des régions brumeuses des pays boisés à l'ouest du détroit, sont plus pâles encore, et leur teinte appuyerait directement ce que nous avons avancé.

Homme américain.

1. Nous aurions voulu pouvoir indiquer, par des observations, l'état hygrométrique de l'air; mais, ne possédant pas d'instrumens propres à évaluer mathématiquement les sommes d'humidité et de sécheresse, nous avons eu recours à un hygromètre qui ne nous a jamais fait défaut, la préparation des plantes. Sur le plateau des Andes et en Patagonie, les plantes placées entre des feuilles de papier se desséchaient sans qu'on eût besoin de les changer une seule fois; ce qui devait nous porter à croire, quand d'ailleurs tout venait nous le prouver, que la somme d'humidité était très-minime; tandis que, chez les Yuracarès et chez les Guarayos, nos plantes pourrissaient, quoique nous les changeassions deux fois par jour avec du papier séché au four; ce qui nous a donné la certitude que l'humidité était extrême.

2. Les *Guaharibos,* les *Gainarès,* les *Guaïcas,* les *Maquiritarès,* décrits par M. de Humboldt, *Voy.*, t. VIII, p. 209 et suiv., pourraient être dans le même cas.

3. Gumilla (*Histoire de l'Orénoque,* trad., Avignon, 1752, t. I, p. 108) avait aussi remarqué que les peuples qui vivent dans les bois sont presque blancs, tandis que ceux des plaines sont basanés; ce qui corroborerait d'autant notre thèse.

Homme américain.

La race pampéenne nous offre des exemples non moins concluans : les nations les plus foncées en couleur, les Patagons, les Puelches, etc., habitent les régions les plus sèches du territoire occupé par la race; leurs plaines sont arides et dépourvues de végétation. S'avance-t-on vers le Nord? à mesure que la végétation prend le dessus, à mesure que l'humidité augmente par le voisinage des plaines noyées du centre de l'Amérique, on voit la teinte diminuer graduellement et devenir beaucoup plus pâle, chez les Chiquitéens, habitans de collines boisées et chaudes et chez les Moxéens, du milieu des plaines inondées.

La race brasilio-guaranienne nous fournit aussi des preuves irrécusables : nous les chercherons ici, non plus en comparant les nations entr'elles, mais en étudiant les tribus d'une même nation, en étudiant des hommes qui parlent, en tout, la même langue, et dès-lors appartenant à une souche commune. Les Guaranis de la province de Corrientes, habitans de plaines en partie découvertes, les Guaranis du pied des Andes, connus sous le nom de Chiriguanos, vivant sur la lisière des vastes plaines du grand Chaco, dans un pays peu boisé, ont une teinte assez foncée; tandis que les tribus des Guarayos[1] et des Sirionos, qui résident, depuis au moins quatre siècles, au sein des forêts chaudes et humides, impénétrables aux rayons du soleil, sont presque aussi peu foncées que l'Européen de nos contrées méridionales.

De tous ces faits, qu'on ne peut révoquer en doute, ne doit-on pas conclure que l'action prolongée de l'humidité influe beaucoup sur les limites d'intensité de la couleur de l'homme en général, puisque nous trouvons une si énorme différence entre les Yuracarès et les Quichuas, dont les traits sont les mêmes, et dont, par conséquent, l'origine pourrait être rapprochée; quand, surtout chez les Guarayos et chez les Chiriguanos, deux tribus d'une même nation, toutes deux encore sauvages, et dont, par conséquent, l'altération de teinte ne peut être attribuée à aucun mélange; quand, disons-nous, chez ces deux tribus, on trouve une si grande disparité? Pour nous, nous en sommes convaincu; mais nous soumettons nos remarques au jugement des hommes spéciaux, satisfait d'avoir soulevé une question nouvelle qui peut faire avancer la science.

L'action prolongée des rayons du soleil sur les Américains, produit aussi

1. Les Guayanas de l'Uruguay, décrits par Azara (*Voy. dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 76), se trouvent peut-être dans les mêmes circonstances que les Guarayos : ce n'est aussi, au reste, qu'une tribu des Guaranis.

chez eux quelques changemens momentanés. Ainsi, quoique le Péruvien et le Chiquitéen aient, sous leurs vêtemens, une couleur foncée qui tient à leur race, cette couleur devient beaucoup plus intense sur celles des parties de leur corps qui sont exposées à l'ardeur du soleil; mais ces mêmes parties brûlées, quand on les tient quelque temps à l'ombre, reprennent par degrés leur teinte naturelle. Nous avons reconnu un fait assez curieux chez les Chiquitéens qui se sont soumis à l'expérience que nous avons faite à cet égard : c'est qu'après trois mois, pendant lesquels ils ne s'étaient jamais exposés au soleil sans se couvrir, la partie du corps qui devenait la moins foncée, quoiqu'elle eût été, depuis l'enfance, la plus exposée à l'air, c'était la figure; à tel point que, si l'on eût pu mesurer la différence d'intensité, on eût trouvé une distance énorme; et cependant le corps avait été presque toujours couvert depuis la naissance des individus. Nous avons cherché à multiplier les exemples de ce phénomène, et nous avons reconnu que chez les Guarayos, et en général chez tous les Américains, la face, dans sa teinte normale, était toujours la partie la moins foncée, tandis que le bout du sein, chez les femmes, était celle où la teinte plus obscure se montrait dans toute sa force. Les enfans naissent toujours avec la teinte propre à la race: cette teinte, d'abord plus pâle, est, dès l'âge de huit ou dix ans, presque aussi intense que dans l'âge adulte.

L'opinion établie que les races américaines ne manifestent point, par la coloration instantanée du système dermoïdal (la rougeur) de la figure, les sensations vives qu'elles éprouvent, ne nous paraît pas juste, du moins quant à la partie que nous avons étudiée; car nous avons successivement reconnu que, chez toutes les nations, l'expression extérieure de sensations vives était tout aussi naïve et non moins énergique que dans la race blanche; seulement, comme la teinte est plus foncée, l'effet mécanique est moins ostensible.

En résumé, l'on a vu que les deux grandes divisions de teintes, le brun olivâtre et le jaunâtre, sont parfaitement en rapport avec nos divisions de races, et qu'elles tiennent évidemment aux caractères physiques propres à chaque souche première; tandis que des faits que nous avons fait connaître, on peut induire que l'intensité de couleur dans chaque race, et même dans chaque nation, varie en raison du plus ou moins d'humidité des lieux qu'elles habitent. Nous terminerons ces recherches spéciales sur les teintes naturelles des peuples, en faisant remarquer que la couleur de la race brasilio-guaranienne est, à peu de chose près, la même que celle des peuples

Homme améri-cain.

des îles océaniennes; mais qu'en conclure, lorsque toute la largeur des lieux habités par les races pampéennes et ando-péruviennes la sépare du grand Océan? comment admettre des rapprochemens d'origine, quand il n'y a pas de possibilités géographiques?

Il nous reste à parler des couleurs qui, partielles ou générales, nous paraissent appartenir à des causes accidentelles. Notre rameau antisien nous a montré, pour presque tous les individus des nations mocéténès, tacanas et yuracarès, sur tout le corps, sur la figure, aux extrémités, de larges taches irrégulières, presque blanches[1], à contours peu arrêtés; nous avons, en même temps, remarqué que ces taches occupaient surtout les parties saillantes des articulations; mais aucune n'avait l'aspect farineux des maladies cutanées; au contraire, l'épiderme était aussi lisse dans ces parties que partout ailleurs. Néanmoins, après avoir reconnu que les enfans n'avaient point ces taches, nous avons dû les attribuer à des causes artificielles ou les regarder comme la suite d'affections cutanées. Il est curieux toutefois de voir trois nations présenter simultanément cette anomalie, qui ne laisse pas d'être étrange et d'étonner quiconque l'observe pour la première fois. Malgré toutes nos recherches locales, nous n'avons trouvé que deux fois des cas d'albinisme : l'un chez la nation des Moxos, l'autre parmi les Patagons; encore le premier seul était-il pour nous bien avéré, tandis que le second nous a laissé quelques doutes.

Contexture de la peau.

Jamais nous n'avons vu, dans les régions chaudes de l'Amérique, des hommes ou des femmes presque nus, sans être frappé de l'extrême finesse de leur peau. Elle ne présente jamais cette légère villosité de celle des hommes de l'ancien monde; elle est lisse, polie, brillante même, aussi douce que du satin, et bien loin d'être inégale, comme l'assure l'ennemi de la race américaine, Don Antonio Ulloa[2]; nous l'avons toujours vue telle que nous venons de

---

1. Ce caractère singulier a été remarqué par tous les habitans des lieux rapprochés des nations qui nous occupent; ce qui vaut à ces derniers, de la part des Espagnols, le nom d'*hombres overos*, hommes tachetés.

Blumenbach, *De l'unité du genre humain*, p. 171 (trad.), parle de nègres tachetés, mais comme exception, tandis qu'ici le fait est général.

2. *Noticias americanas;* Madrid, 1772, p. 313.

la décrire, surtout parmi les Chiquitéens, les Moxéens, les Guaranis[1]; et, quoique ces qualités de la peau soient encore assez développées parmi les nations des montagnes et parmi celles des parties méridionales du continent, on ne peut en comparer l'intensité à celle qu'elle acquiert sous la zone torride.

Odeur de la peau.

Nous avons reconnu que partout sur le sol de l'Amérique les naturels ont en général une odeur différente de celle des Européens et un peu plus prononcée; odeur que, du reste, il nous serait bien difficile de décrire. Nous avons tous la nôtre, et les animaux doués d'un odorat très-délicat, comme le chien, distinguent de suite, à l'odeur seule, les vêtemens de leur maître d'avec ceux d'autres individus; mais tenter de rendre la sensation qu'a produite sur nous cette odeur *sui generis,* ce serait beaucoup hasarder; car chacun pourrait, ce nous semble, l'exprimer à sa manière. Tout ce que nous pouvons dire avec certitude à ce sujet, c'est que les Américains ont une odeur particulière différente de celle du nègre et un peu moins forte.[2]

Taille.

Il est peu de parties du monde où l'on ait plus exagéré la taille qu'en Amérique : on a vu tour à tour, au nouveau monde, des géans, des colosses de trois mètres[3], à côté de nains, de pygmées de cinq à six palmes[4] seulement. Qu'on se soit si fort écarté de la vérité dans un siècle où le vrai n'aurait paru que vulgaire, dans un siècle ami du merveilleux, nous n'en sommes pas surpris; mais ce dont on pourrait s'étonner, c'est que de pareilles fables, tout au plus un peu modifiées, se soient maintenues jusqu'à nos jours. Après avoir par nous-même reconnu la fausseté de tout ce qui avait été dit, le désir de remonter aux sources, de découvrir les causes de l'erreur, nous a donné le

1. Biet, *Voyage dans la France équinoxiale*, p. 352, avait aussi reconnu ce caractère chez les Caribes, appartenant toujours, selon nous, aux Guaranis : « Leur chair est basanée et fort douce; il semble que ce soit du satin, quand on touche leur peau. »

2. Thibault de Chanvalon, *Voyage à la Martinique*, p. 44, dit, en parlant des Caribes des Antilles : « Ils ont tous une odeur forte et désagréable, » mais il éprouve le même embarras que nous pour la spécifier.

3. Sarmiento, dans Argensola, *Conquista de las Molucas, lib.* 3, *p.* 117, 125, dit *tres varas*, mot qu'on a traduit par *trois aunes*, ce qui présentait de suite une augmentation de plus d'un tiers.

4. Expédition de Cavendish en 1592, par Knivet, *Collection de Purchas, t.* IV, *lib.* VI, *c.* 7.

Homme américain.

courage de fouiller ce chaos de matériaux incohérens; et de longues, de laborieuses recherches nous font espérer que les renseignemens par nous offerts sur les Patagons[1] et sur les Fuégiens dispenseront à l'avenir de remonter aux anciennes sources, la question que les philosophes et les savans ont si longtemps agitée, se trouvant enfin à jamais résolue. Si ces deux nations des parties les plus australes de l'Amérique ont fixé l'attention des observateurs, il n'en est malheureusement pas de même du reste de la surface qui nous occupe. Azara seul a donné, sur ce sujet, quelques vagues renseignemens, sans les appuyer de mesures; aussi n'avons-nous réellement à cet égard d'autre garant que nos observations personnelles.

Avant de nous livrer à aucune considération de détail, nous croyons devoir présenter, dans un tableau comparatif, nos observations relatives à la taille moyenne des hommes par nation; puis dans leur ensemble, par rameaux, et par coupes plus générales encore, par races, afin que, nous suivant avec moins de peine dans les développemens que nous allons donner, on puisse mieux en apprécier la valeur.[2]

---

1. Voyez notre Coup d'œil historique sur les Patagons, et le tableau dans lequel nous avons présenté en regard toutes les tailles données par les différens auteurs aux Patagons et aux Fuégiens.

2. Toutes les mesures indiquées sont celles que nous avons prises dans chaque nation, sur un plus ou moins grand nombre d'individus. (Voir les spécialités.)

TABLEAU COMPARATIF de la taille moyenne par nations, par rameaux, par races.

RACES.	RAMEAUX.	NOMS DES NATIONS.	TAILLE MOYENNE par nations, en mètre.	TAILLE MOYENNE par rameaux.	TAILLE MOYENNE par races.
		Quichua	1.600		
	Péruvien	Aymara	1.600	1.5972	
		Chango	1.590		
		Atacama	1.600		
		Yuracarès	1.660		
ANDO-PÉRUVIENNE		Mocétènès	1.650		1.6272
	Antisien	Tacana	1.649	1.6454	
		Maropa	1.650		
		Apolista	1.620		
	Araucanien	Araucano	1.620	1.6411	
		Fuégien	1.663		
		Patagon	1.730		
		Puelche	1.700		
		Charrua	1.680		
	Pampéen	Mbocobi	1.680	1.6884	
		Mataguayo	1.670		
		Abipones	1.680		
		Lengua	1.680		
		Samucu	1.663		
		Chiquito	1.663		
		Saravéca	1.663		
		Otukè	1.663		
		Curuminaca	1.663		
PAMPÉENNE	Chiquitéen	Covaréca	1.663	1.6630	1.6732
		Curavès	1.663		
		Tapiis	1.663		
		Curucanéca	1.663		
		Paiconéca	=		
		Corabéca	1.663		
		Moxo	1.677		
		Chapacura	1.663		
		Itonama	1.649		
	Moxéen	Canichana	1.677	1·6704	
		Movima	1.690		
		Cayuvava	1.677		
		Pacaguara	1.670		
		Iténès	1.677		
BRASILIO-GUARANIENNE		Guarani	1.620	1.6200	1.6200
		Botocudo	1.620		

Si nous voulons considérer la taille moyenne dans l'ensemble des nations, selon ses limites, nous trouvons, par exemple, que la plus grande est, sans contredit, la nation patagone, atteignant, suivant nous[1], 1 mètre 730 millimètres (5 pieds 4 pouces), tandis que les plus petites de toutes, les nations

1. Notre moyenne, prise sur un grand nombre d'individus, est bien différente de tout ce qui avait été dit.

Homme américain.

chango et quichua, n'atteignent que 1 mètre 590 à 600 millimètres (4 pieds 9 pouces); ainsi, entre ces deux limites extrêmes, il y aurait l'énorme différence de 140 millimètres (plus de 5 pouces), ce qui prouve péremptoirement qu'il n'y a point unité de taille parmi les Américains pris en général. Il s'agit de voir maintenant quels rapports d'uniformité nous trouverons avec nos divisions par rameaux ou par races.

Commençons par notre race ando-péruvienne. Parmi les quatre nations qui composent le rameau péruvien, nous reconnaissons une grande égalité de taille; et si les Changos font exception, cela tient, peut-être, à des causes particulières; car toutes les autres nous ont donné, pour taille moyenne, 1 mètre 600 millimètres (un peu plus de 4 pieds 9 pouces). Le rameau antisien est loin de nous offrir la même uniformité : entre les Yuracarès, les plus grands de tous, de 1 mètre 660 millimètres (5 pieds 1 pouce et demi), et les Tacanas, les plus petits, de 1 mètre 649 millimètres, il y a 11 millimètres de différence, et la taille moyenne du rameau est de 1 mètre 645 millimètres, c'est-à-dire de 48 millimètres plus élevée que celle des Péruviens. Nous chercherons, plus tard, les causes de cette différence. Pour le rameau araucanien, nous lui trouvons, en terme moyen, 1 mètre 641 millimètres, c'est-à-dire un peu moins que le rameau antisien, mais il est plus élevé de 44 millimètres que le rameau péruvien; ainsi les différences qui existent entre toutes les nations ando-péruviennes disparaissent, et se groupent parfaitement selon les rameaux. La taille moyenne de la race entière est de 1 mètre 627 millimètres.

La race pampéenne offre, dans son rameau pampéen, les plus grands de tous nos Américains. Les Patagons, comme nous l'avons dit, ont 1 mètre 730 millimètres; les Mataguayos, les plus petits, ont encore 1 mètre 670 millimètres. La différence est donc entr'eux de 60 millimètres, ce qui est énorme; mais ne nous paraît pas extraordinaire, quand, dans les comparaisons, on fait entrer les influences locales. La taille moyenne du rameau est de 1 mètre 688 millimètres. Le rameau chiquitéen est d'une uniformité parfaite de taille; sa moyenne est de 1 mètre 663 millimètres, c'est-à-dire de 25 millimètres au-dessous de celle des Pampéens. Si, dans le rameau moxéen, nous écartons de la comparaison la nation itonama, qui forme anomalie, nous trouverons que la nation la moins grande après elle est la chapacura, qui conserve la taille des Chiquitéens, tandis que les Movimas présentent 1 mètre 690 millimètres, ou 27 millimètres de différence. La taille moyenne sera de 1 mètre 670 millimètres, ou intermédiaire entre celles des Pampéens

Homme américain.

et des Chiquitéens. Enfin, notre somme moyenne de taille de la race pampéenne nous donne 1 mètre 673 millimètres, ou 46 millimètres au-dessus de la race ando-péruvienne.

Pour la race brasilio-guaranienne, elle nous a paru avoir 1 mètre 620 millimètres, en ne tenant pas compte de ses exceptions[1]; ainsi elle serait au-dessous des deux autres, tout en restant supérieure à notre rameau péruvien. On voit, néanmoins, par ce qui précède, que les moyennes des tailles relatives sont parfaitement en rapport avec les divisions établies; ainsi la taille, comme la couleur, paraîtrait dépendre d'un caractère primitif propre à chaque nation en particulier. Voyons cependant si l'on ne devrait pas attribuer quelques effets des différences signalées à l'influence de la latitude, de l'élévation au-dessus du niveau des mers ou de la nature des lieux.

Les hommes les plus grands, les Patagons, habitent les régions froides comprises entre le 39.e et le 53.e degré de latitude australe, tandis que les plus petits, les Péruviens, vivent sous la zone torride. Il ne faudrait pas conclure trop vite de ces premiers faits que la région chaude est moins favorable à l'accroissement de l'homme, puisque les Movimas de Moxos nous offrent une moyenne peu inférieure à celle des Puelches, voisins des Patagons, comme taille et comme habitation; et que, d'ailleurs, en nous écartant de nos limites, nous voyons d'autres peuples des régions plus chaudes[2], rivaliser encore avec la nation patagone. En comparant soigneusement tous les matériaux que nous possédons, nous ne trouvons rien qui puisse prouver que la chaleur ait la moindre influence sur la taille[3]. Tout nous porterait à croire qu'au moins dans l'Amérique australe le froid n'a pas non plus une grande influence; car, bien qu'on ait voulu, systématiquement, faire des Fuégiens des nains, pour trouver, au pôle sud la décroissance observée vers le pôle nord, cette opinion reste sans fondement, puisque, d'après nos observations personnelles et d'après le témoignage des voyageurs, cette nation offre encore une taille moyenne de 1 mètre 663 millimètres (ou près de 5 pieds 1 pouce et demi).

L'influence de l'élévation, de l'habitation permanente sur les montagnes, nous paraît entrer pour beaucoup dans la taille moyenne relative de l'homme

---

1. Celle de la tribu des Guarayos (voyez sa description spéciale à l'article Guarani).

2. Les *Caribes*, décrits par M. de Humboldt, dans son Voyage aux régions équinoxiales (in-8.°, t. III, p. 355), n'appartiennent peut-être pas à la nation qui habitait les Antilles et qu'on désignait par le même nom. Voyez nos recherches à cet égard, article des Guaranis.

3. Buffon croyait que le froid rapetissait l'homme (édit. de Sonnini, *Homme*, t. II, p. 303).

Homme américain.

américain : nous voyons, par exemple, tous nos Péruviens rester les plus petits entre les nations que nous comparons ; ils habitent plus particulièrement des plateaux compris entre les limites d'élévation, de 2,000 à plus de 4,700 mètres[1] au-dessus du niveau de la mer, où l'air est fortement raréfié. Si nous suivons les autres peuples montagnards, nous les voyons, en nous avançant vers le Sud, à mesure que la latitude plus froide les force de descendre des plateaux sur des points moins élevés ; nous les voyons, disons-nous, prendre une taille plus élevée ; les Araucanos sont plus grands que les Péruviens ; et les Fuégiens, qui, au milieu de leurs montagnes glacées, en suivent le littoral seulement, sont plus grands que les Araucanos. Sous les zones chaudes nous trouvons les mêmes circonstances, en descendant des plateaux sur le versant oriental des Andes : les Apolistas du rameau antisien sont les plus petits, tandis que les autres nations qui en dépendent ont une taille, en quelque sorte, relative à la hauteur du lieu où elles sont fixées ; ainsi, en passant des Apolistas aux Tacanas et aux Mocéténès, la taille augmente ; aussi les Yuracarès du pied de la chaîne sont les plus grands de tous. Deux faits curieux viendraient confirmer cette influence : dans les vallées chaudes et humides de la Bolivia la taille des Quichuas est plus avantageuse que sur les plateaux. La nation araucana nous offre le même phénomène : la plus petite de toutes ses tribus est celle des Péhuenches[2], habitans des montagnes, tandis que les Ranqueles, bien plus hauts de taille, sont fixés, depuis des siècles, dans les plaines voisines des Andes.

Les observations que nous avons faites sur les peuples composant la race pampéenne, confirment aussi notre allégation : le point le plus élevé de sa circonscription géographique, est la province de Chiquitos, formée des collines granitiques servant de partage entre les grands systèmes des versans de l'Amazone et de la Plata. Il est curieux de trouver là les hommes de plus petite taille, tandis que la taille moyenne augmente à mesure qu'on s'éloigne de ce centre, en descendant vers les plaines du Sud jusqu'à ce qu'on arrive aux Patagons du littoral maritime ou du côté du Nord, en se dirigeant vers les plaines de la province de Moxos. On en conviendra sans doute avec nous.... De tout ce qui précède, il est difficile de ne pas conclure que l'action prolongée de la raréfaction de l'air sur les plateaux peut influer sur le rapetisse-

1. Voyez ce que nous avons dit à l'article des Quichuas et des Aymaras.

2. Voyez notre description spéciale et la partie historique, t. II, chap. XXI, pour les détails dans lesquels nous sommes entré relativement à cette nation.

ment de la taille moyenne de l'homme, puisque ce fait est démontré, non-seulement par l'ensemble des peuples, mais encore par les preuves qu'en offre le lieu même où vivent les tribus d'une même nation.

Pour nous trouver à portée de distinguer nettement si l'effet que nous venons de décrire ne se combine pas avec l'état de l'atmosphère, ou s'il n'est réellement dû qu'à l'influence des montagnes, il nous reste à considérer l'influence des lieux sur la taille. Le parallèle que nous pouvons établir entre les Patagons et les Péruviens viendrait détruire toutes les objections présentées en faveur des seules influences atmosphériques. En effet, comme nous l'ont fait connaître la végétation et la zoologie propres aux plaines qu'habitent les Patagons, au bord de la mer, du 41.e au 50.e degré de latitude[1]; ces plaines se trouvent absolument dans les mêmes conditions que les plateaux des Andes, du 15.e au 20.e degré de latitude, entre les limites d'élévation de 2,700 à 4,700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Non-seulement on y trouve les mêmes familles, les mêmes genres de plantes et d'animaux, mais encore ces derniers présentent absolument les mêmes espèces: la sécheresse y est analogue; l'aspect en est en tout semblable; et cependant les plaines nourrissent les plus grands de nos Américains, tandis que les plateaux ne sont habités que par de petits hommes. Cette comparaison seule, prouvera que l'influence d'une température froide et sèche ne suffit pas pour altérer la taille, et qu'il faut qu'il s'y joigne une autre cause inhérente au séjour des montagnes plus ou moins élevées. D'un autre côté, toutefois, il ne faudrait pas nier absolument l'influence des localités; car, si nous pouvons attribuer la différence de taille entre les Yuracarès et les Péruviens à celle de l'élévation des cantons qu'ils habitent, on y pourrait joindre encore l'influence d'une température bénigne, d'un sol le plus fertile du monde, de la chaleur et de l'humidité constantes des belles forêts habitées par les premiers; et, à l'appui de cette dernière considération, nous citerons la différence de taille observée entre les Guaranis en général, et leur tribu des Guarayos placés absolument dans les mêmes circonstances atmosphériques que les Yuracarès, la taille moyenne des Guaranis étant de 1 mètre 620 millimètres, tandis que celle des Guarayos est de 1 mètre 660 millimètres.[2]

Si nous cherchons les effets produits sur la taille des Américains par l'abondance ou par la disette d'alimens, nous ne trouvons que des faits négatifs.

---

1. Voyez ce que nous en disons aux généralités sur les Passereaux, *Oiseaux*, p. 141 et suiv., et sur les *Mammifères*.

2. Voyez les articles spéciaux.

Homme américain.

Les Péruviens, qui, de tous temps, ont eu des troupeaux et ont poussé très-loin l'art de l'agriculture, les Chiquitéens, toujours cultivateurs et chasseurs, les premiers parmi notre race ando-péruvienne, les seconds parmi notre race pampéenne, sont les plus petits. De toutes les nations de leur race respective, les Fuégiens et les Yuracarès, chasseurs et pêcheurs montagnards, les Patagons chasseurs sur les plaines, sont au contraire les plus grands de tous, et l'on sait de combien de privations momentanées est entourée la vie nomade et hasardeuse du chasseur, surtout dans la Patagonie, le pays le plus stérile du monde[1]. De ces considérations et de beaucoup d'autres, inutiles à reproduire ici, qu'avons-nous conclu? Que parmi nos peuples américains cette influence est entièrement nulle.

Le rapprochement de l'influence des lieux sur la taille moyenne comparée à celle que cette influence exerce sur la couleur, est assez singulier: d'un côté, sur les montagnes, la couleur diminue d'intensité, en descendant des plateaux élevés vers les plaines ou en abandonnant les régions sèches des Andes, pour marcher vers le pôle; ce qui est précisément l'opposé de ce que nous venons de dire de la taille comparative due à l'élévation; de l'autre, sur les plaines, l'intensité de teinte augmente avec la sécheresse des régions chaudes vers le Sud, et la taille suit presque une marche égale, puisque des collines des Chiquitos, elle augmente jusque chez les Patagons; ainsi, sur les plaines il y a concordance, tandis que, sur les montagnes, la marche est tout à fait opposée. Il n'y a lieu ici à aucune espèce de parallèle, puisque ces deux décroissances tiennent à des causes distinctes; mais nous n'avons pas cru devoir passer ce fait sous silence.

Avant d'aborder de nouvelles considérations sur la taille, nous présentons dans un tableau, pour l'un et pour l'autre sexe, la décroissance moyenne par nation, comparée à la plus haute taille qu'ils atteignent[2]; et nous y plaçons l'élévation et la nature des terrains sur lesquels chaque nation est fixée, pour compléter, autant que possible, nos observations à ce sujet.

---

1. Voyez notre description de la Patagonie, partie historique, t. II, chap. XVIII et chap. XX.
2. Nous ne parlons que des résultats qui nous appartiennent en propre.

NUMÉROS D'ORDRE.	NOMS DES NATIONS.	TAILLE moyenne des hommes.	extrême des hommes.	moyenne des femmes.	LIMITES D'HABITATION en latitude méridionale	en élévation au-dessus du niveau de la mer.	NATURE DES TERRAINS HABITÉS.	RACES auxquelles elles appartiennent.	RAMEAUX auxquels elles appartiennent.
		Mètre.	Mètre.	Mètre.		Mètres.			
1	Patagon....	1.730	1.920	1.620	39° au 53°	=	Plaines sèches, arides et froides.	Pampéenne.	Pampéen.
2	Puelche....	1.700	1.800	1.620	34° au 41°	=	Plaines sèches, arides.	*idem.*	*idem.*
3	Movima....	1.690	1.740	1.620	14°	=	Plaines humides et chaudes.	*idem.*	Moxéen.
4	Charrua ...	1.680	1.760	1.600	31° au 35°	=	Plaines tempérées.	*idem.*	Pampéen.
5	Mbocobi ...	1.680	1.730	1.590	21° au 32°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
6	Abipones...	1.680	1.000	=	28° au 30°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
7	Lengua	1.680	=	=	27°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
8	Moxo	1.677	1.785	1.552	13° au 16°	=	Plaines chaudes et humides.	*idem.*	Moxéen.
9	Canichana..	1.677	1.785	1.550	13° au 14°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
10	Cayuvava ..	1.677	1.785	1.552	12° au 13°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
11	Iténès	1.677	=	=	12° au 13°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
12	Pacaguara..	1.670	=	=	10°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
13	Mataguayo.	1.670	1.720	=	22° au 28°	=	Plaines chaudes.	*idem.*	Pampéen.
14	Chapacura .	1.663	1.760	1.535	15°	=	Plaines inondées, chaudes.	*idem.*	Moxéen.
15	Samucu....	1.663	1.760	1.535	18° au 20°	=	Collines basses, chaudes.	*idem.*	Chiquitéen.
16	Chiquito ...	1.663	1.000	1.535	16° au 18°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
17	Saravéca...	1.663	=	1.535	16°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
18	Otukè	1.663	=	1.535	17° au 18°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
19	Curuminaca	1.663	=	1.535	16°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
20	Covaréca...	1.663	=	1.535	17°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
21	Curavès ...	1.663	=	1.535	19°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
22	Tapiis	1.663	=	1.535	17°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
23	Curucanéca.	1.663	=	1.535	16°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
24	Paiconéca..	1.663	=	1.535	16°	=	*idem.*	*idem.*	*idem.*
25	Fuégiens...	1.663	=	1.540	50° au 56°	=	Littoral de montagnes froides et basses.	Ando-péruvienne.	Araucanien.
26	Yuracarès..	1.660	1.760	1.530	16° au 17°	600 à 1000	Pied des montagnes boisées, chaudes.	*idem.*	Antisien.
27	Mocéténès..	1.650	1.680	=	16°	1000 ?	Montagnes boisées, chaudes.	*idem.*	*idem.*
28	Maropa....	1.650	=	=	13°	=	Pied des montagnes.	*idem.*	*idem.*
29	Tacana	1.649	1.700	=	13° au 15°	1200 ?	Montagnes boisées.	*idem.*	*idem.*
30	Itonama....	1.649	1.730	1.550	13° au 14°	=	Plaines inondées, chaudes.	Pampéenne.	Moxéen.
31	Guarani....	1.620	1.730	1.490	=	=	Collines boisées.	Brasilio-guaranienne.	=
32	Botocudo ..	1.620	1.000	=	=	=	*idem.*	*idem.*	=
33	Apolistas...	1.620	=	=	15°	=	Montagnes tempérées.	Ando-péruvienne.	Antisien.
34	Araucano ..	1.620	1.730	1.460	30° au 50°	=	*idem.*	*idem.*	Araucanien.
35	Quichua ...	1.600	1.700	1.460	0° au 28°	2500 à 5000	Montagnes sèches, arides, froides.	*idem.*	Péruvien.
36	Aymara....	1.600	1.650	1.460	15° au 20°	2500 à 5000	*idem.*	*idem.*	*idem.*
37	Atacama ...	1.600	=	=	19° au 22°	2500 ?	*idem.*	*idem.*	*idem.*
38	Chango....	1.590	1.650	1.455	22° au 24°	=	Littoral des montagnes	*idem.*	*idem.*

Homme américain.

Le tableau précédent présente les nations suivant l'ordre de la moyenne de leur taille, ce qui permet de reconnaître de prime abord:

1.° Que la décroissance est tellement en rapport avec nos divisions de races et de rameaux, qu'à peine y a-t-il quelques exceptions dans chacun de ces groupes; ainsi, jusqu'à présent, nous voyons la couleur et la taille offrir des caractères distinctifs, selon ces mêmes groupes;

2.° Que cette décroissance ne coïncide nullement avec les limites de la latitude où vivent les nations;

3.° Qu'au contraire cette décroissance est tout à fait en rapport avec le niveau d'habitation, c'est-à-dire qu'à mesure qu'on s'élève sur les montagnes, la taille diminue;

4.° Enfin, que, si la nature des terrains influe plus ou moins, suivant que ceux-ci sont composés de plaines ou de montagnes, on voit en même temps que ces mêmes plaines, soit qu'elles s'étendent sous la zone froide ou sous la zone chaude, soit qu'elles se montrent sèches et arides, ou qu'elles présentent des terrains inondés, ne font pas sensiblement varier la taille, au moins dans l'ensemble des nations.

La taille la plus élevée à laquelle parviennent les individus d'une même nation au-dessus de la moyenne, n'offre pas, comme nous le montre le tableau, une marche bien régulière, et les rapports sont loin d'être les mêmes; néanmoins, l'ensemble des faits réunis nous paraît prouver qu'entre la taille moyenne et la taille extrême, il y a, pour chaque nation, beaucoup moins de différences qu'en Europe. Les savans travaux de MM. Villermé[1] et Quetelet[2], démontreraient, que si l'accroissement est plus prompt au sein des villes d'Europe que dans les campagnes, la différence de la taille n'est plus sensible, quand une fois elle a atteint tout son développement; ainsi, l'on ne pourrait employer cet argument; mais il en existe un autre inattaquable; c'est qu'il y a d'autant plus d'uniformité dans les dimensions des mammifères d'une même espèce, qu'ils sont plus éloignés de l'influence de la domesticité. Ne pourrait-on pas regarder, par analogie, l'état plus rapproché de la nature dans lequel vivent les Américains, comme la cause la plus admissible de ce peu de différence? Jamais, relativement à la taille moyenne propre à chaque nation, nous n'avons trouvé, parmi les indigènes purs, ni géant, ni nain. Ce fait négatif ne viendrait-il pas encore à l'appui de notre hypothèse?

---

1. *Annales d'hygiène*, cahiers n.° 2 et n.° 5.
2. *Sur l'homme et le développement de ses facultés*, etc. (Paris, 1835), t. II, p. 11.

Homme américain.

Nous n'avons pas encore parlé de la taille moyenne des femmes comparée à celle des hommes; mais tous les renseignemens que nous avons pu obtenir à cet égard sont consignés dans le même tableau et pourront prouver également, par la comparaison, qu'il y a peu d'uniformité dans les rapports; mais que ces rapports suivent néanmoins une marche régulière, lorsqu'on les considère séparément pour chacun des groupes. On trouve alors que, chez toutes les nations du rameau pampéen, les Patagons, les Puelches, les Charruas, les Mbocobis, et chez les Moxéens, les Movimas, les femmes ont des proportions relativement plus grandes que celles qui existent en Europe entre les hommes et les femmes[1]; tandis qu'au contraire, parmi les peuples montagnards, les Péruviens, les Araucaniens, les femmes ont des proportions relatives plus petites que celles des Européennes[2]. Une autre déduction curieuse peut être tirée de la comparaison de la proportion relativement plus élevée chez les femmes des nations de haute stature que chez celles de petite taille; c'est que cette proportion serait, pour les nations américaines que nous avons observées, tout à fait contraire à ce qui existe en Europe. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire dit, dans ses savantes recherches[3] : « Les « femmes sont beaucoup plus petites, proportion gardée avec les hommes, « dans les contrées où ceux-ci atteignent une taille très-élevée. » Ainsi, en Amérique, la différence que nous venons de signaler serait anomale et pourrait tenir à des causes locales ou plutôt à d'autres causes, tirées des coutumes des peuples. En Europe, les femmes exercent beaucoup moins que les hommes leurs forces physiques, tandis qu'au contraire, parmi les nations les plus rapprochées de la nature, et principalement chez celles qui vivent exclusivement de chasse, les femmes se livrent beaucoup plus que les individus de l'autre sexe à des exercices variés, sans que, néanmoins, cet exercice soit forcé; toujours modéré, il ne fatigue jamais l'enfance, parce qu'il ne commence qu'après l'âge de la nubilité. Ne pourrait-on pas trouver, dans ce genre

1. Dans un des intéressans tableaux donnés par M. Quetelet, *loc. cit.*, t. II, p. 42 et 43, nous trouvons que les limites d'accroissement de l'homme sont de 1 mètre 722 millimètres, tandis que celles de la femme sont de 1 mètre 579 millimètres : la différence serait de 143 millimètres, ou un peu plus d'un cinquième, tandis que nous ne trouvons, chez les Patagons, que 110 millimètres de différence, et 80 millimètres seulement chez les Puelches, c'est-à-dire à peu près du sixième au huitième.

2. La différence entre la taille moyenne des Quichuas et des femmes de la même nation, est de 140 millimètres, ou moins d'un cinquième de la taille moyenne des hommes.

3. *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation*, t. I.er, p. 236.

Homme américain.

de vie si distinct de celui de l'Europe, la cause immédiate de la moindre différence qui existe entre les limites comparatives de la taille moyenne des deux sexes en Amérique?

Formes générales.

Si nous avons trouvé de grandes différences dans la couleur et dans la taille des Américains, leurs formes sont loin de nous offrir les mêmes résultats : elles varient sans doute, mais en des proportions peu considérables, eu égard à la taille comparative propre à chaque nation. Nous allons d'abord décrire ces formes en général, puis nous signalerons les exceptions, en recherchant, en même temps, les causes qui nous paraissent les avoir déterminées.

Malgré les volumes écrits pour démontrer la dégénérescence et l'affaiblissement des Américains[1], nous pouvons dire, en thèse générale, qu'ils présentent tous les caractères assignés à la force. Comparée au reste du corps, leur tête est plutôt grosse que petite; leur tronc est large, robuste, presque égal sur sa longueur; leur poitrine bombée; leurs épaules sont effacées, élargies; leurs hanches rarement très-saillantes. Leurs membres sont quelquefois un peu courts, comparés au tronc; mais replets, le plus souvent arrondis, rarement pourvus de muscles saillans. Leurs extrémités supérieures, jamais amaigries, sont d'ordinaire bien dessinées, dans le sens artistique, quoique parfois trop fortes; leurs mains sont petites, comparées aux bras. Leurs extrémités inférieures sont presque toujours bien proportionnées et dans de belles formes, très-rarement maigres; leurs articulations peu souvent grosses; leurs cuisses et leurs jambes replètes; leurs pieds petits, quoique larges. La forme générale, chez les Américains, est donc moins belle qu'herculéenne. Les femmes participent à la vigueur de cette complexion; aussi ne présentent-elles qu'exceptionnellement des formes gracieuses : avec tous les signes de la force, elles sont trop robustes, trop larges pour être bien faites, dans le sens que nous donnons à ce mot en Europe. La nature les a douées, en revanche, de tous les avantages désirables pour le genre d'existence auquel elles sont appelées : larges épaules, poitrine effacée, la gorge plutôt bien pro-

---

1. Pauw, *Recherches sur les Américains.*

Don Antonio Ulloa, *Noticias americanas*, p. 320, les appelle *animaux*, parce qu'ils sont robustes et supportent facilement la fatigue et les intempéries.

Robertson, *Histoire d'Amérique*, édit. espagn., liv. 4, p. 57, 58, etc. Tout ce qu'il écrit tend à prouver, comme Ulloa, non-seulement que les Américains sont dégénérés, mais encore que le pays même et tous les êtres qui l'habitent se trouvent dans le même cas.

Homme américain.

portionnée que volumineuse ou petite; bassin large; aussi l'acte de l'accouchement, toujours facile, n'a-t-il jamais, pour elles, de suites fâcheuses; mains et pieds petits. Telles sont les formes générales des deux sexes parmi les nations américaines que nous avons visitées. Voyons, selon nos rameaux et nos races, si les influences typiques ou celles des localités ne les ont pas souvent modifiées.

Dans la race ando-péruvienne, les Péruviens nous montrent des formes très-massives : en général, ils ont le tronc plus large que les autres Américains, et surtout un peu plus long, proportion gardée avec les extrémités. Ces proportions sortent même de la ligne normale et doivent être attribuées à des causes que nous examinerons tout à l'heure. Les extrémités sont replètes et courtes. Les femmes ont beaucoup de gorge. Les Araucaniens ont, en tout, les mêmes caractères que les Péruviens; cependant, quoique long, leur tronc ne l'est pas autant que chez les premiers : chez eux, les articulations sont grosses et la démarche gênée[1]. Les Antisiens n'offrent plus d'uniformité de formes : ils sont bien également robustes, mais leur tronc n'est plus disproportionné avec les extrémités, surtout chez les Yuracarès; et, de tous les peuples de la race ando-péruvienne, ce sont les seuls chez lesquels on trouve des proportions analogues à celles que nous admirons dans l'ancien monde; nous en trouverons bientôt les causes dans les influences locales.

Comparons maintenant les rameaux de notre race pampéenne : chez les Pampéens, proportion gardée avec leur taille, nous trouvons le vrai type des caractères des Américains, c'est-à-dire la réunion de l'élévation de la taille à celle de toutes les formes propres à la force. Le tronc, quoique des plus robuste, est toujours proportionné aux extrémités. Les femmes sont presqu'aussi grandes que les hommes et ont les mêmes formes; les seins médiocres. Les Chiquitéens montrent seulement moins de vigueur. Les Moxéens, avec les mêmes caractères, sont en général moins massifs, mieux dessinés, et l'extérieur de leurs femmes s'éloigne moins de celui des Européennes.

La race brasilio-guaranienne tient le juste milieu, sous ce rapport, entre la race ando-péruvienne et la race pampéenne : moins disproportionnés que les Péruviens, les hommes ont néanmoins le corps plus large que les Pampéens; et si, à la première vue, on reconnaît un Péruvien montagnard au plus de longueur de son corps, proportionnellement avec les extrémités, on distingue

---

1. Ce que nous avons attribué à leur manière de s'asseoir à terre. Voy. partie historique, t. II, chap. XXI.

Homme américain.

aussi un Guarani d'un habitant des plaines à la grande largeur du tronc, peu proportionnée à la taille. C'est dans cette nation que nous trouvons encore, comme anomalie locale, une tribu plus belle, plus élancée, celle des Guarayos. En résumé, l'on voit que les caractères de formes, quoique différens entre les trois races, par la largeur et par la longueur comparatives du tronc aux extrémités, sont néanmoins loin d'être bien tranchés. En général, la force relative paraît suivre celle de la taille[1]. Les peuples montagnards font seuls exception, montrant des proportions plus robustes que leur taille ne devrait le comporter.

La latitude plus ou moins chaude ou plus ou moins froide ne nous a montré aucune influence. Il n'en est pas ainsi de l'élévation du lieu d'habitation au-dessus du niveau de la mer, qui en exerce une très-positive sur les peuples montagnards; aussi tous ces peuples sont-ils, comme nous l'avons vu, les plus petits, sans que la taille, néanmoins, influe généralement sur toutes leurs parties; car nous voyons, chez eux, le tronc beaucoup plus large, proportion gardée, que chez les peuples des plaines. Il est même un caractère qui nous paraît tenir essentiellement à la raréfaction de l'air : nous voulons parler du grand développement de la poitrine, influant sur la longueur du tronc et lui donnant un peu plus de longueur relative que chez les autres hommes. Nous avons dit que les plateaux qu'habitent les peuples péruviens sont compris entre les limites d'élévation de 2,000 à 5,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'air y est plus ou moins raréfié, selon le niveau; mais, sur les plateaux, nul doute qu'il n'en faille une bien plus grande quantité qu'au niveau de l'Océan, pour que l'homme y trouve les élémens de la vie. Il en résulte que, par la plus grande dilatation de leurs cellules, les poumons prennent un développement énorme, et que la cavité qui les contient est plus vaste que dans l'état normal, ce qui allonge d'autant plus le tronc, en détruisant un peu les rapports harmoniques avec les extrémités. Des tribus des mêmes nations, descendues depuis long-temps dans les plaines, nous offrent une preuve de cette influence : elles sont bien toujours larges de corps, caractère qui tient aux formes de la race; mais elles ne présentent plus de disproportions dans la longueur du tronc comparé aux extrémités. Cette anomalie disparaît aussi peu à peu, à mesure que le trop grand abaissement de la température ne permet plus aux montagnards d'habiter des

1. Privé d'instrument qui nous eût permis d'éprouver la force relative des nations, suivant leur taille et leurs formes, nous sommes obligé de garder le silence à cet égard.

régions aussi élevées, comme on le remarque chez les Araucanos : une de leurs tribus, les *Ranqueles,* nous en offre une preuve évidente; car, descendue depuis long-temps sur les plaines, cette tribu est beaucoup moins massive dans ses formes. Les nations qui composent le rameau antisien nous démontrent encore évidemment l'influence de la raréfaction de l'air : à mesure qu'on descend des montagnes vers les plaines chaudes, on voit les formes s'allonger, la poitrine diminuer d'ampleur; et les Yuracarès, qui habitent les plaines du pied des Andes, au sein des forêts les plus belles, les plus chaudes, comme les plus humides, non-seulement ont la teinte plus pâle, la taille plus élevée, comme nous l'avons vu, mais aussi les proportions sont plus belles, plus sveltes, en eux, que chez aucune des autres nations américaines que nous connaissons. Homme américain.

Dans ce dernier cas, nous croyons que deux influences distinctes déterminent les changemens de cette nature : la première, peut-être la plus puissante, est le manque de raréfaction de l'air; la seconde, à laquelle il est difficile de ne pas reconnaître une grande action, est la chaleur humide des contrées habitées par les Yuracarès; et, à l'appui de ce fait, nous pouvons encore citer la tribu des Guarayos, qui se trouve dans les mêmes circonstances locales que les Yuracarès, et qui, au lieu d'avoir les formes un peu massives du reste de la nation guarani, sont plus sveltes et en général constituent aussi anomalie parmi les peuples américains. D'ailleurs, placé au milieu des plaines chaudes et constamment inondées, le rameau moxéen ne nous montre-t-il pas encore, dans toute la race pampéenne, les seules nations chez lesquelles les formes sont les moins massives? Nous croyons donc pouvoir conclure de ces observations que la .raréfaction de l'air amène des proportions plus larges, tandis que l'humidité chaude tend au contraire à les allonger et à les rapprocher de celles de la race caucasienne.

Nous croyons reconnaître aussi dans l'humidité une influence tout à fait locale sur l'obésité plus ou moins fréquente. Nous n'avons jamais rencontré l'obésité ni sur les plateaux élevés, ni sur les plaines méridionales, où l'air est très-sec; tandis que, dans les plaines inondées et brûlantes de la province de Moxos, chez les Guarayos, au sein des forêts humides et chaudes, ainsi que sur les collines boisées qu'habitent les Guaranis, on trouve fréquemment des hommes et des femmes qui en sont atteints. Ces observations seraient peut-être en rapport avec les observations faites sur l'Europe, où l'obésité est plus commune en Angleterre qu'en Italie; mais cela tient peut-être aussi à des dispositions particulières des nations étudiées.

Homme américain.

Nous avons été à portée de faire, sur le jeune âge, chez les nations américaines, une remarque assez curieuse, indistinctement applicable à toutes; c'est que, depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte, on n'y voit jamais ces formes élancées, ces membres amaigris, ce corps étroit des enfans en Europe; tous, au contraire, conservent, depuis la naissance jusqu'à la mort, la même largeur du tronc, les mêmes extrémités pleines et charnues, ce qui prouverait peut-être d'autant que ces formes tiennent essentiellement aux caractères primitifs des Américains.

Les coutumes, dans quelques circonstances, influent aussi sur les formes: les Araucanos, les Patagons, les Puelches, nous en ont offert une preuve évidente. En général, les Américains marchent droit, ont une tournure aisée, beaucoup d'agilité, beaucoup de souplesse; néanmoins, les nations indiquées ont une démarche gênée, les jambes arquées, les genoux trop en dehors, les articulations grosses, les pieds un peu en dedans. Surpris d'abord, nous avons cru trouver plus tard l'explication de ces faits dans l'habitude qu'elles ont de s'asseoir toujours par terre, les jambes repliées comme les Orientaux, de rester dans cette posture au moins le quart de leur vie; il faut y joindre et citer surtout leur coutume constante, pour les deux sexes, d'aller dès l'enfance à cheval, ce qui les force à porter sans cesse les genoux en dehors. [1]

Il ne se trouve jamais, parmi les Américains, de personnes difformes; ce qu'on a voulu attribuer à l'habitude dans laquelle auraient été tous ces peuples, de détruire ceux de leurs enfans qui montrent des dispositions à sortir de l'état normal [2]. Nous sommes loin de nier qu'il ne puisse en être ainsi chez les nations tout à fait sauvages; mais chez les Péruviens, qui, en général, tiennent à leurs enfans plus peut-être que les Européens eux-mêmes (en y comprenant les classes inférieures de la société); chez les Péruviens, qui les soignent avec la plus vive sollicitude; chez les nations chiquitéenne et moxéenne, où il est facile d'avoir des renseignemens précis à cet égard; non plus que dans aucune des autres régions de l'Amérique que nous avons parcourues, nous n'avons jamais rencontré que des infirmités accidentelles. Cet avantage ne tiendrait-il pas au peu d'entraves qu'on met au développement physique, les enfans étant

---

1. Forster, *Voyage autour du globe*, t. II, p. 480, cite cette même observation, que nous avons bien souvent faite.

Pallas, *Ueber die mongolischen Völkerschaften*, t. I.er, p. 98, trouve la même chose en Asie.

2. Robertson, *Histoire d'Amérique*, édit. espagn., t. II, liv. 4, p. 67; Gumilla, II, p. 234; Padre Techo, *Histoire du Paraguay*.

presque toujours nus? Nous serions tenté de le croire; et c'est aussi, sans doute, à ce même motif qu'on peut attribuer cette uniformité de détails dans chaque nation, le corps à aucun âge n'étant gêné par aucun lien et pouvant prendre, sur tous les points, ses contours naturels.[1]

Formes de la tête.

Il serait aussi difficile d'établir que la forme de la tête est une chez les Américains, que de montrer rigoureusement les caractères toujours existans, qui peuvent servir à distinguer celles des diverses nations; car, sur un grand nombre d'individus que nous avons examinés pour quelques peuples, nous avons trouvé une telle variété de formes que nous avons dû nous en tenir aux termes généraux, sans jamais spécifier[2]. Nous ne doutons pas que, sur quelques milliers de crânes d'une race quelconque, dans l'ancien comme dans le nouveau continent, l'on ne trouve des têtes que leurs caractères rapportent à toutes les autres, celle des nègres exceptée. On sentira dès-lors l'extrême difficulté de donner quelque chose de bien positif sur ce point. Nous avons cru remarquer que, dans notre race ando-péruvienne, les Péruviens ont la tête le plus souvent oblongue, d'avant en arrière, un peu comprimée latéralement; le front peu bombé, court et fuyant un peu en arrière. Les Antisiens et les Araucaniens ont à peu près les mêmes formes de tête. Dans la race pampéenne[3], on voit la tête des Pampéens généralement arrondie, à peine

1. M. de Humboldt (*Voy.*, édit. in-8.°, t. III, p. 291) cite le manque de difformité chez les Caribes, les Muiscas, les Mexicains, ce qui prouve la généralité du fait.

2. Comme on peut le voir dans notre planche II *bis*, le crâne peut être épais aussi parmi les Américains, et non très-léger, comme le dit Blumenbach, trad. franç., p. 218.

Lawrence, *Lectures on physiology, zoology and the natural history of man*, London, 1828, de même que Blumenbach, regarde les crânes américains comme ayant le front aplati. Notre planche 1 des mammifères prouve, au moins pour les Puelches, que cette règle n'est pas générale, et qu'en Amérique, ainsi qu'ailleurs, le crâne varie on ne peut plus. Le même auteur regarde le crâne américain comme analogue, pour la forme, à celui des Mongols, quoique plus petit. Les observations de M. Parchappe, *Recherches sur l'encéphale*, p. 50, constatent que, sur le petit nombre de ceux qu'il a mesurés, le volume des têtes américaines est, au contraire, supérieur à celui des têtes de la race malaye. La difficulté de se procurer des crânes, même sur les lieux, ne nous a pas toujours permis d'en rapporter de chaque nation; mais l'aspect des indigènes et l'inspection d'un grand nombre de crânes que nous avons vus, nous ont convaincu qu'en Amérique ils varient non-seulement selon les races et les nations, mais encore d'individu à individu dans un même peuple.

3. Voyez Mammifères, planche I, fig. 5, la tête d'un Puelche des Pampas.

Homme américain.

ellipsoïde, raccourcie d'avant en arrière, peu comprimée latéralement; le front médiocrement bombé, mais non fuyant. Chez les Chiquitéens, ce caractère est plus outré, la tête étant presque circulaire; tandis que chez les Moxéens, elle est plus oblongue. La race guaranienne a une forme de tête très-voisine de celle des Moxéens. Tout en donnant ces caractères, nous sommes loin de vouloir leur assigner une valeur rigoureuse; car, dans chacune des nations, on trouve plus ou moins d'exceptions; c'est seulement le caractère dominant que nous avons cru apercevoir.

Il est un genre de difformité purement artificielle qui a frappé les physiologistes : nous voulons parler de la difformité de la tête, que nous avons rencontrée à son plus haut degré dans les restes des anciens Aymaras[1], tandis que leurs descendans ont le crâne conformé comme les autres Péruviens. Par les détails dans lesquels nous sommes entré à cet égard[2], nous croyons avoir assez clairement expliqué le mode de pression exercée d'avant en arrière et circulairement, ce qui repoussait la masse du cerveau et donnait une très-grande largeur aux parties postérieures, au détriment des parties antérieures, de sorte que les pariétaux formaient deux mamelons très-remarquables, tandis que le front était presque horizontal au-dessus des arcades sourcilières. Nous avons tout lieu de croire que, dans ce cas, il n'y avait que déplacement de parties et non altération, et les facultés intellectuelles devaient en être peu affectées.[3]

1. Voyez notre planche Mammifères I, fig. 2; planche II, fig. 1 et 2, et planche II *bis*.

2. Voyez l'article Aymara.

3. Les considérations relatives à ces crânes nous ont paru trop spéciales aux Aymaras pour que nous pussions les regarder comme faisant partie des généralités; nous les renvoyons donc à notre article Aymara, rameau péruvien.

Les savantes observations de M. Parchappe (*Recherches sur l'encéphale*, etc., Paris, 1836) éclairent plusieurs points curieux du rapport du volume du crâne avec les facultés; ce qui peut prouver, jusqu'à un certain point, que la forme plus ou moins variable du crâne chez les hommes des diverses contrées, ne saurait avoir une influence directe sur leurs facultés. Il dit, page 28: « La différence de volume entre les individus sains d'esprit et les têtes des aliénés, serait à l'avan- « tage des insensés. » — Page 34 : « L'intelligence peut se manifester à son degré normal dans une « tête dont le volume est inférieur, égal ou à peine supérieur au volume des têtes d'idiots. » — Page 35 : « Le volume de la tête n'influe pas sur les facultés parmi les imbécilles. » — Et page 45 : « La plus grande somme d'intelligence ne coïncide pas toujours avec le plus grand volume de la « tête. »

Homme américain.

Traits; physionomie.

On sait combien les traits sont variables au sein de nos cités; combien il est facile d'y trouver les différens types des pays les plus éloignés. Nous ne nous demandons pas si cette diversité de formes et de physionomie tient au mélange des races, ou s'il ne faudrait pas y faire entrer pour beaucoup l'influence de la civilisation; question étrangère à notre sujet actuel. Nous énonçons ce fait seulement dans le but de prouver que, si, parmi les nations américaines, nous avions trouvé des limites aussi larges, nous n'aurions jamais pu arriver à distinguer nettement les groupes d'hommes qui forment les élémens de la population du nouveau monde. Heureusement il n'en a pas été ainsi; et, en thèse générale, on peut regarder chaque nation comme ayant un air de famille qui, la distinguant nettement de ses voisines, permet à l'œil exercé du zoologiste de reconnaître, dans une grande réunion, tous les types, sans presque jamais les confondre. Un Péruvien diffère plus d'un Patagon, et celui-ci d'un Guarani, qu'un Grec ne diffère d'un Éthiopien ou d'un Mongol. Un auteur a dit naïvement que quiconque a vu un Américain, les a tous vus[1], témoignage superficiel, malheureusement beaucoup trop accrédité, et qui devait arrêter les recherches; mais nous pouvons affirmer avec la plus grande certitude, comme nous allons chercher à le prouver, qu'il est, au contraire, peu de peuples moins uniformes dans les détails comme dans l'ensemble de leurs traits; il en est, au reste, de ce dernier caractère comme de ceux de couleur et de taille, que nous avons vus varier on ne peut plus, selon les races et même selon les nations.

Pour démontrer ce que nous venons d'avancer, nous allons passer successivement en revue toutes les limites de variations des parties constitutives des traits, pour arriver ensuite à l'ensemble de la figure.[2]

Le *front,* nous venons de le voir, est un peu fuyant et comprimé latéra-

---

1. Ulloa, *Noticias americanas. Entretenimiento XVII,* p. 253.
Robertson, *History of America,* t. II, p. 404, note 47.
Kant, *Im teutschen Mercur,* 1788, t. I.er, p. 119.
Molina, *Sulla storia naturale del Chili,* p. 336.

2. Quoiqu'il y ait moins de variation qu'en Europe dans les traits des individus d'une même nation entre les peuples qui nous occupent, parce qu'ils se mêlent peu entr'eux, il en existe néanmoins quelques-unes, et nous avons dû prendre pour modèle le type général, non les exceptions.

lement chez les Péruviens; légèrement bombé, sans compression, chez les autres nations.

Le *nez* est long, saillant, fortement aquilin et comme recourbé à son extrémité chez les Péruviens; court, légèrement épaté chez les Araucaniens, les Moxéens, les Chiquitéens, presque tous les Antisiens; très-court, très-épaté, très-large chez les Pampéens; court, étroit, chez les Guaranis.

Les *narines,* très-ouvertes chez les Pampéens, le sont un peu moins chez les Péruviens, moins encore chez les Araucaniens, les Antisiens, les Moxéens et les Chiquitéens; tandis qu'elles le sont à peine chez les Guaranis.

La *bouche* a aussi ses modifications : très-grande, à lèvres grosses et saillantes, chez les Pampéens; assez grande encore, à lèvres médiocres et peu saillantes, chez les Péruviens; de même dimension, mais avec les lèvres grosses chez les Moxéens; moyenne, à lèvres minces, peu saillantes chez les Chiquitéens; plus petite, mais d'ailleurs semblable, chez les Guaranis.

Les *yeux,* toujours petits et noirs chez toutes les nations, sont tout à fait horizontaux parmi la race ando-péruvienne, le rameau moxéen, les Patagons, les Puelches; mais, chez la nation Mbocobi du grand Chaco, et parmi les Chiquitéens, quoique la masse de la population les ait encore horizontaux, quelques individus les ont bridés extérieurement, ce qui établit la transition à ceux des Guaranis, toujours relevés à l'angle extérieur, comme on le voit chez les Mongols. Les Péruviens nous ont montré un autre caractère constant, celui d'avoir toujours la cornée jaunâtre.

Les *pommettes,* saillantes chez les Pampéens, les Araucaniens, ne commencent à se montrer que dans l'âge plus qu'adulte, chez les Péruviens, les Moxéens, ne saillant ni chez les Chiquitéens, ni chez les Guaraniens, à moins que ce ne soit dans l'extrême vieillesse.

Le *menton* a plus d'uniformité : chez tous les Américains, il est court et rond; les Araucaniens l'ont un peu élargi, et chez les Péruviens et les Guaranis seuls on le remarque un peu plus saillant, sans qu'il soit jamais comparable à celui de la race du Caucase.

On a enfin abandonné la croyance systématique qui refusait entièrement la barbe aux Américains[1], parce qu'on prenait pour caractère général ce qui n'est dû qu'à la coutume de l'épilation. La *barbe* chez tous les peuples américains constamment *droite ou non frisée,* est noire, pousse tard et couvre

1. Pauw, *Recherches sur les Américains,* t. II, p. 184.
Robertson, *Histoire d'Amérique,* édit. espagn., t. II, liv. 4, p. 56.

plus particulièrement les côtés de la lèvre supérieure et le milieu du menton; encore se réduit-elle, le plus souvent, à quelques poils rares. A ces caractères nous n'avons rencontré qu'une seule exception pour une tribu des Guaranis, les Guarayos[1], qui, quoiqu'appartenant à la même nation, portent une barbe longue, couvrant non-seulement le menton et la lèvre supérieure, mais encore les côtés de la figure : cette barbe se distingue de celle de notre race en ce qu'elle est droite; ainsi toute supposition qui tendrait à prouver que cette tribu tient ce caractère exceptionnel de son mélange avec la race blanche, tomberait d'elle-même, quand d'ailleurs nous n'aurions pas acquis, sur les lieux, la certitude que cette tribu n'a pu jamais éprouver de mélange, étant toujours restée sauvage et éloignée de plus de cent lieues de la population européenne la plus voisine. Nous avons cherché à nous expliquer cette anomalie; et si, comme pour la dégradation de teinte de cette même tribu, et sa taille anomale, relativement au reste de sa nation, nous n'y voyons pas encore la suite des influences locales que nous avons signalées, peut-être serait-il impossible d'y en trouver d'autres causes.

Les *sourcils* nous ont montré une grande uniformité parmi les nations qui ne connaissent pas l'épilation : ils sont constamment étroits, très-arqués et très-noirs.

Les *cheveux* sont aussi caractéristiques et semblables chez toutes les nations: ils descendent bas sur le front, sont noirs, gros, épais, très-droits et lisses; mais un fait des plus remarquable, qui paraît propre à la race américaine, c'est qu'ils ne tombent jamais chez elle, même dans la vieillesse la plus avancée. Nous n'avons pas rencontré un seul chauve qui appartînt aux indigènes purs, ni même à leur mélange, et ce n'est que dans le plus grand âge, et encore seulement chez quelques individus, qu'on voit des cheveux jaunâtres remplacer la couleur normale.

Les *dents* nous offrent aussi beaucoup d'uniformité : elles sont belles, bien rangées, presque verticales et persistantes, c'est-à-dire que la carie en est très-rare; nous avons vu un grand nombre de vieillards dont les dents étaient usées presque jusqu'à la racine par la mastication, sans qu'il leur en manquât une seule. Ne pourrions-nous pas demander à Pauw[2] si ce caractère et celui de la persistance des cheveux annoncent une race dégénérée et maladive?

1. Voyez notre article sur les Guaranis et nos observations sur leur tribu des Guarayos.

2. *Recherches sur les Américains.* Il en fait des êtres maladifs et faibles.

Homme améri-cain.

Passons maintenant à la comparaison des caractères qui tiennent à l'ensemble des parties que nous venons de passer en revue.

La *face* est loin d'être uniforme dans ses contours : nous la voyons presque circulaire chez les Guaranis et chez les Chiquitéens; un peu plus elliptique chez les Araucaniens, les Péruviens, les Moxéens, les Antisiens; presque carrée et longue chez les Pampéens, surtout chez les Patagons.

L'*angle facial* est peu variable : en général la bouche est saillante, chez toutes les nations, sans que, pour cela, l'angle soit très-aigu; les maxillaires avancent par la même raison; mais le profil n'approche néanmoins jamais de celui des Éthiopiens; au contraire, les Patagons montrent une belle courbe et celle des Péruviens est loin d'avoir rien d'exagéré.

On a dit, en généralisant encore beaucoup trop les caractères des Américains, que leur physionomie était toujours sérieuse, triste, abattue [1]. Nous sommes loin de nier que ce ne soit en effet l'aspect de quelques-unes de leurs nations; mais il s'en faut de beaucoup que nous l'ayons trouvé chez toutes. Rien de plus variable que la physionomie; aussi, tout en donnant la description générale de chaque groupe de peuples, signalerons-nous quelques faits relatifs aux modifications qu'apporte à leur extérieur leur état moral ou physique. Le Péruvien, de tout temps soumis à la plus étroite servitude [2], a la physionomie grave, réfléchie, triste même; on dirait qu'il renferme en lui toutes ses pensées, qu'il cache aussi soigneusement ses plaisirs que ses peines sous une apparence d'insensibilité, qui n'est rien moins que réelle. Les Araucaniens libres, mais toujours en guerre, sont aussi réfléchis, sérieux, froids, mais non plus tristes : c'est du mépris envers tout homme étranger à leur nation qui se manifeste dans leur être. Les Pampéens présentent la même apparence de froideur et peut-être d'indifférence [3]. Si, chez les Patagons, on voit encore percer un peu de douceur au travers de leur physionomie froide, il n'en est pas de même chez les Mbocobis, des traits desquels l'ensemble est repoussant et va jusqu'à peindre la férocité. Les Moxéens, quoique généralement gais, ont au milieu d'eux, des nations dont la physionomie est triste, froide, comme les Canichanas, tandis que les Moxos ont les traits les plus doux, les plus ouverts. Remonte-t-on sur les collines habitées par les Chiquitéens? On rencontre la physionomie la plus ouverte, la plus

1. Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale,* t. II, à chacune de ses descriptions d'Indiens.

2. Même du temps des Incas.

3. Voyez notre description des Tobas. Partie historique, t. I.er, p. 305, et des Patagons, t. II, chap. XVIII.

franche, la plus gaie, une physionomie remplie de vivacité. Tout en ayant remarqué que l'expression des traits est presque toujours la même dans chaque nation; et quoique nous puissions croire qu'elle tient, le plus souvent, au caractère national, nous avons néanmoins une preuve que la position morale peut influer beaucoup sur l'aspect extérieur. Homme ameri-cain.

Nous en chercherons des exemples dans les tribus différentes d'un même peuple. Les Guaranis du Paraguay, de Corrientes et de la Bolivia, soumis, presqu'en esclaves, aux colons, ont l'air triste, abattu; l'indifférence se peint sur leurs traits; et ils ne semblent ni penser, ni sentir; tandis que les Guaranis libres (les Guarayos) nous montrent une figure douce, intéressante, pleine de fierté; leur aspect dénote des hommes spirituels. Les Sirionos et les Chiriguanos ont bien la fierté, mais non la douceur des Guarayos. La comparaison de ces trois tribus encore à l'état primitif de liberté avec celles des tribus qui sont entièrement assujetties au régime des Missions, lequel y étouffe tout sentiment d'amour-propre et de dignité nationale, prouvera sans doute l'influence de l'état social; mais, peut-on se fier à l'extérieur d'hommes asservis? et, sous ce masque d'insensibilité, ces hommes, rendus à eux-mêmes, ne retrouvent-ils pas toujours leur caractère naturel? D'après des observations fréquentes, nous croyons pouvoir répondre affirmativement à cette question.

En résumé, après avoir comparé entr'elles toutes les parties qui composent la physionomie, et la physionomie elle-même; après avoir montré les modifications de formes de chacune de ces parties, selon les nations, il ne nous reste plus qu'à signaler, au contraire, chez les Américains, les caractères généraux, uniformes et pouvant être considérés comme type des peuples du nouveau monde. Ce sont, dans leur ordre d'importance, 1.° les cheveux, épais, gros, noirs, lisses et longs, descendant bas sur le front, résistant à l'âge; 2.° la barbe, rare, grosse, noire, *toujours lisse,* poussant très-tard, et seulement sur le menton et aux côtés de la moustache; 3.° le menton court; 4.° les yeux petits, enfoncés; 5.° les mâchoires saillantes, les dents belles, presque verticales, persistantes, malgré la vieillesse; 6.° les sourcils étroits, très-arqués.

On voit que, malgré les nombreuses exceptions que nous avons signalées, il reste encore aux Américains des caractères typiques comparables à ceux des peuples des autres parties du globe.

La beauté est purement idéale, purement conventionnelle; chaque peuple a la sienne : le nègre voit peut-être le beau dans son nez épaté, dans ses grosses lèvres; le Mongole dans ses yeux inclinés; aussi, vouloir ne trouver

Homme américain.

bien que ce qui se rapproche du type de notre race, ce serait se montrer trop exclusif; ce serait, tout au moins, s'exposer au reproche d'égoïsme. Il ne nous est donc pas permis de nous prononcer à cet égard, et la comparaison seule nous reste.

Parmi les races américaines pures, on trouve rarement des traits analogues à ceux de la race blanche; néanmoins, dans chaque nation, nous avons rencontré de ces figures qu'en Europe on eût regardées comme agréables : les unes appartenant au type ando-péruvien, les autres au type brasilio-guaranien ou à celui de la race pampéenne; mais il y avait assurément fort peu de rapports entr'elles; et ne pouvant pas considérer le beau comparativement à notre race, nous manquons absolument de données pour le spécifier ici.

Un autre genre d'aspect particulier aux nations américaines est l'air mâle ou efféminé des hommes. Nous avons trouvé le caractère mâle très-prononcé chez les Péruviens, chez les Pampéens, un peu moins chez les Moxéens; tandis que les Chiquitéens, les Antisiens, les Araucaniens (ces derniers pourtant si belliqueux) et les Brasilio-Guaraniens ont toujours les traits efféminés; à un tel point que, parmi les Mocéténès et les Araucanos, il est difficile de reconnaître le sexe aux traits, et que nous serions souvent resté dans l'indécision, si le costume n'avait pas levé nos doutes. Chez presque toutes les nations, dans le jeune âge, les hommes ressemblent aux femmes : il en est chez lesquelles le sexe, au contraire, amène de grands changemens; par exemple, les nations péruviennes, où les hommes ont le nez long; et ces différences subsistent tout le temps de l'existence, tandis que, parmi la plupart des autres nations, dès que les femmes ont atteint trente ans, elles perdent leurs traits caractéristiques, et sont alors tout à fait semblables aux hommes. Dans l'enfance, chez toutes les nations sans distinction, la face est entièrement ronde, caractère qui change chez les hommes à l'âge de la puberté, se maintenant chez les femmes long-temps après qu'elles sont devenues nubiles, et continuant quelquefois jusqu'à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans, selon les nations, mais disparaissant totalement ensuite.

Nous avons remarqué dans chaque tribu un air de famille, qui se reproduisait entre tous les membres de chaque nation, double fait dont on doit chercher la cause dans le concours de diverses circonstances. Il n'est pas étonnant que chaque type reste le même, aucune famille presque ne s'unissant qu'avec des parentes, ou tout au moins, les alliances n'ayant jamais lieu qu'entre les indigènes d'une même nation; de là vient qu'on remarque partout, chez elles, une plus grande uniformité qu'en Europe,

uniformité qui se perpétue depuis des siècles, et restera sans doute invariablement la même, tant que se maintiendra le système suivi; uniformité modifiée seulement alors que ces peuples, abandonnant les coutumes de leur état primitif, renoncent à leur genre de vie pour adopter celui qu'amène la civilisation; car nous croyons qu'il y a toujours des rapports intimes entre les coutumes et les traits; aussi les peuples agriculteurs ont toujours la physionomie douce, ouverte, tandis que les peuples chasseurs et guerriers sont fiers, tristes et réfléchis. Nous croyons aussi qu'avec l'hérédité des traits par l'alliance, par la perpétuité des mêmes coutumes, il y a encore la cause que nous avons déjà indiquée, c'est-à-dire que tous ces peuples, se rapprochant davantage de l'état de nature, doivent plus se ressembler que s'ils participaient à la civilisation, qui détruit l'uniformité de moyens d'existence, de commodités sociales, et amène de si grands changemens dans la position respective de chaque membre d'une nation, par rapport aux autres.

Complexion; longévité.

Pour compléter l'exposé des caractères physiques des Américains, nous n'avons plus qu'à présenter quelques réflexions sur la vigueur de leur complexion, sur leur longévité. En parlant des décès, nous avons déjà dit combien, dénués, en général, de tous les secours de la médecine, ces peuples échappent rarement aux épidémies. Dévoré par la fièvre ardente qui précède l'éruption de la petite vérole, un indigène ne connaît pas d'autre moyen curatif, que de se traîner au ruisseau le plus frais et de s'y baigner avec délices, sans que personne s'y oppose. On prévoit qu'il en résulte une répercussion subite et la mort presque certaine du malade. D'un autre côté, leurs seuls remèdes, quand ce ne sont pas simplement des pratiques superstitieuses, consistent en une diète si rigoureuse, qu'ils meurent souvent d'inanition. La civilisation répandue en certaines parties de l'Amérique pourra peut-être prévenir le tiers du chiffre actuel des décès, surtout dans les provinces de Moxos et de Chiquitos.

La complexion des Américains est très-vigoureuse : ils résistent aux plus rudes travaux[1], sont des plus sobres, et supportent long-temps la soif et la faim, sans paraître en souffrir. Ils sont rarement malades, et cependant ne prennent aucune précaution pour prévenir les maladies, bravant avec

1. C'est pourquoi Ulloa (*loc. cit.*, p. 314) les traite de *brutes*. Il nomme aussi insensibilité le courage avec lequel ils supportent les souffrances.

Homme américain.

intrépidité la chaleur et le froid. On s'étonne de voir, chez eux, des vieillards ignorer les maux de la décrépitude, et posséder tous leurs sens, comme dans la jeunesse; les dents intactes, la tête jamais chauve, les cheveux grisonnant à peine chez les plus âgés, la vue, l'ouïe, l'odorat les plus fins, les mouvemens les plus libres, la figure peu ridée[1]. Il serait difficile de fixer bien précisément l'âge de ces vieillards; car peu d'entr'eux sont capables de compter, et d'ailleurs jamais eux-mêmes ne le savent exactement, ne fixant leurs souvenirs, à cet égard, que par les événemens historiques gravés dans leur mémoire. Les recherches faites sur ce sujet nous ont donné la certitude que la durée de l'existence est moindre dans les pays chauds que dans les lieux tempérés; et, dans l'une comme dans l'autre région, nous n'avons pas vu d'Américains passer la centaine. On peut dire même que peu d'entr'eux vivent plus de quatre-vingts ans. La preuve la plus convaincante que nous puissions donner de la force de leur constitution, c'est la coutume presque générale parmi les femmes indigènes, d'aller accoucher près d'un ruisseau, de s'y baigner immédiatement avec leur enfant, puis de venir reprendre leurs travaux domestiques du jour avec autant de tranquillité que si rien ne se fût passé d'extraordinaire; et nous n'avons jamais entendu dire qu'elles en éprouvassent le moindre inconvénient. Il y a loin de là, sans doute, aux soins nombreux et délicats dont on entoure en Europe une nouvelle accouchée.

Mélange des races.

Nous n'avons vu que très-peu de cas bien avérés de croisement entre différentes nations des races américaines; mais ils nous ont toujours montré des produits supérieurs aux deux types mélangés : par exemple, les Guaranis et les Chiquitos donnent des hommes plus grands que leurs nations respectives, et généralement beaucoup plus beaux; le mélange des Mbocobis du Chaco avec les Guaranis nous a montré le même résultat; mais nous n'avons pu recueillir un assez grand nombre de faits pour nous croire autorisé à porter un jugement à cet égard.

Il n'en est pas ainsi du croisement avec la race blanche ou la race nègre. Partout nous avons pu en observer les produits et en suivre les modifications. Commençons par les mélanges avec la race blanche. Nous avons trouvé qu'ils

---

1. Ulloa l'a également reconnu. *Noticias americanas*, p. 324.

étaient loin d'offrir indistinctement les mêmes résultats : celui des Guaranies avec les Espagnols[1] donne des hommes de belle taille, presque blancs, et ayant de beaux traits, dès la première génération. A Corrientes, à Santa-Cruz de la Sierra, où ce mélange est le plus commun, on est frappé de la beauté, de la noblesse de leur extérieur : les yeux sont grands, le teint très-clair, le nez espagnol, ainsi que la plus grande partie des traits; la barbe néanmoins reste rare, et ne devient qu'à la troisième génération presqu'aussi forte que dans la race blanche. C'est, de tous les croisemens, celui qui nous a paru le plus satisfaisant; il rivalise presque avec la race blanche.

Les Chiquitéennes avec les blancs produisent des hommes peu différens de la forme primitive indigène. Quant aux traits, la face reste encore arrondie, et ce caractère ne change qu'à la seconde génération, qui déjà, par la couleur, ne diffère presque plus des Espagnols.

Les Moxéennes avec les blancs donnent des résultats à peu près semblables, à cette seule différence près, que les formes sont bien plus belles dans le mélange avec les Moxéennes que dans le mélange avec les Chiquitéennes; mais, dans ces deux rameaux, les yeux restent souvent petits, tandis qu'avec les Guaranies ils changeaient, de suite, de dimensions.

Les Araucaniennes donnent des hommes qui conservent, jusqu'à la troisième génération, la face arrondie, caractère de la nation; c'est surtout chez les femmes que ce caractère se maintient, ainsi que celui de la petite taille. Nous avons, au contraire, remarqué qu'au Chili souvent les traits des hommes produits d'un premier croisement étaient plus rapprochés du type espagnol, et qu'il en était de même de la taille.

Les nations des Pampas sont loin de donner un mélange comparable à celui des Moxéens: les traits restent aussi durs, aussi sérieux; et la face conserve, au moins deux générations, les grosses lèvres et le nez caractéristiques.

La race péruvienne est, peut-être, celle qui produit le mélange à la fois le moins beau et le plus tenace : on y trouve encore, à la quatrième génération, des traces des Quichuas, et surtout ce caractère singulier de la cornée des yeux jaunâtre au lieu d'être blanche. A la première génération, la couleur diminue peu, les traits changent à peine; la taille reste presque toujours la même.

Cette différence dans le produit du mélange, dépend-elle des races qui se croisent ou des lieux du croisement? Nous serions porté à croire que l'une

1. Voyez ce que nous en avons dit, partie historique, t. I.er, chap. XI, p. 367.

Homme américain.

et l'autre cause peuvent avoir part aux effets. Quoi qu'il en soit, le mélange produit, en général, des hommes beaucoup mieux constitués sur les plaines chaudes que sur les montagnes; ce qui, au moins quant à la taille, pourrait être considéré comme une preuve des influences locales déjà signalées [1]. Une remarque, qui n'est peut-être pas sans intérêt, c'est que tous les mélanges dont nous venons de parler, sont toujours les produits d'Espagnols avec les femmes indigènes, et jamais du contraire.

Si nous avons vu des différences marquées entre les mélanges, selon les nations et selon les lieux, sous le rapport physique, la plus grande uniformité règne quant aux facultés intellectuelles : les hommes qui en proviennent sont doués d'une extrême facilité, et ne le cèdent en rien, sous ce rapport, à la race blanche.

Le mélange des nègres avec les femmes indigènes, le seul qui existe, produit des hommes supérieurs pour les traits, aux deux races mélangées; c'est surtout chez les Guaranis que l'on est étonné des résultats : on dirait que la race américaine gagne en beauté, tandis que tout ce qui caractérise la race africaine disparaît, quant aux traits, pour ne laisser quelquefois d'autres traces que des cheveux crépus; encore est-il fréquent de voir, dans le premier croisement, les cheveux devenir presque plats, tandis qu'à la troisième génération le croisement du nègre avec le blanc donne toujours des cheveux crépus. Avec les Guaranis, le nez, dès la première génération, n'est presque plus épaté, les lèvres épaisses s'effacent presqu'en entier. Nous avons aussi remarqué que le mélange ne produisait pas également partout des changemens aussi remarquables, et tout nous prouverait encore qu'on doit l'attribuer à des causes purement locales. D'ailleurs, un fait que peuvent attester tous les habitans des colonies américaines, c'est que les nègres nés sur le sol du nouveau monde ne ressemblent plus à ceux de la même nation qu'on amène de la côte. Un nègre créole, né d'un père et d'une mère venus d'Afrique, n'a plus les traits outrés de ses parens, et se distingue de suite parmi beaucoup d'autres nègres [2]; ce qui prouverait évidemment qu'il y a, sur les traits comme sur les formes, une influence locale dont on est encore loin d'avoir déterminé les causes.

---

1. La raréfaction de l'air, etc.; voy. p. 48 et p. 49.

2. Nous ne poussons pourtant pas, sur ce point, les conséquences du principe aussi loin que Blumenbach, qui (*De generis humani var.*, trad. franç., p. 198) prétend qu'aux Antilles des Anglais ont pris la figure des Américains.

CHAPITRE III.

Considérations morales.

Langues.

Il est peu d'études plus difficiles et qui demandent plus de réflexion que celle de la philologie. Nous sommes loin de nous abuser sur ce point; aussi les langues ne jouent-elles pas un premier rôle dans cet ouvrage. Nous nous bornerons ici à quelques généralités, renvoyant à un travail spécial et étendu les détails et les développemens que comporte ce sujet, sur lequel nous avons recueilli beaucoup de matériaux tout à fait neufs.[1]

Après les savantes recherches de M. le baron Alexandre de Humboldt, sur les langues américaines[2], après les recherches plus générales encore de M. Vater[3] et de M. Guillaume de Humboldt[4], on nous trouvera peut-être bien hardi de chercher à dire un mot sur les idiomes des nations que nous avons observées; mais, tout en reconnaissant la difficulté de cette tâche, qui sort du cercle de nos études habituelles, nous n'avons pas cru devoir nous dispenser de traiter ce sujet pour lequel nous réclamons d'avance l'indulgence de nos lecteurs.

L'illustre voyageur avait reconnu la justesse des travaux de M. Vater[5], lorsqu'il dit[6] : « En Amérique, depuis le pays des Esquimaux jusqu'aux rives « de l'Orénoque, et depuis ces rives brûlantes jusqu'aux glaces du détroit de « Magellan, *des langues mères, entièrement différentes par leurs racines,* « *ont pour ainsi dire une même physionomie.* On reconnaît des analogies « frappantes de structure grammaticale, non-seulement dans les langues per- « fectionnées, comme la langue de l'Inca, l'aymara, le guarani, le mexicain et

---

1. Voyez la partie spéciale de la Philologie, dans notre Voyage.
2. Dans son *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent.*
3. *Mithridates,* et *Bevölkerung von Amerika.*
4. *Sur les monographies des langues.*
5. *Mithridates,* t. III, part. II, p. 385 et 409; *Bevölkerung von Amerika,* p. 207.
6. Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales,* édit. in-8.°, t. III, p. 306; et t. IX, p. 26. Il dit encore : « C'est une disparité totale des mots à côté d'une grande analogie dans la structure « qui caractérise les langues américaines. Ce sont comme des matières différentes, revêtues de « formes analogues. »

Homme américain.

« le cora, mais aussi dans des langues extrêmement grossières. » Nous avons comparé les nombreux vocabulaires des langues américaines recueillis dans le cours de notre voyage, et dont presque tous sont inconnus aux philologues. Cette comparaison nous a convaincu de la vérité du principe d'uniformité entre les idiomes du nouveau monde; mais si des langues, dont les racines ne se ressemblent nullement, ont un mécanisme intérieur analogue; si elles présentent un caractère général de ressemblance, celui de se composer de particules agrégées plus ou moins complexes que l'euphonie a dénaturées; si, enfin, les règles grammaticales sont presque toujours si voisines pour toutes, ce genre de recherche n'aura pas une importance exclusive. Pour reconnaître les limites où s'arrête la distinction des langues mères d'avec les dialectes qui en dérivent, la comparaison des racines composantes et des mots deviendra d'autant plus nécessaire, que les règles grammaticales y seront plus uniformes; car dès-lors ces règles ne pourront plus seules établir les limites que donnent au moins, jusqu'à un certain point, les racines. Nous avons dû nous étendre à cet égard, afin de prouver que les vocabulaires auxquels on attache peu d'importance, lorsqu'ils ne sont pas accompagnés de grammaires, ont, en Amérique, bien plus de valeur que dans les autres parties du globe; et les rapprochemens comparatifs des mots composés deviendront d'autant plus indispensables, que beaucoup des auteurs de grammaires américaines ont, le plus souvent, voulu subordonner les règles des langues de l'Amérique à celles de la langue latine, qu'ils prennent pour *point de départ* de leur théorie; d'ailleurs, l'euphonie, la prononciation, ainsi que l'analogie des sons, nous paraissent ne devoir pas être négligées dans la comparaison. [1]

Toutes les langues américaines sont composées de parties agrégées, de particules merveilleusement calculées, pour rendre toutes les combinaisons possibles, le jeu des substantifs avec les verbes, les pronoms, les adjectifs, les pensées qui peuvent s'y attacher, et les nombreuses modifications que le mode d'action y détermine; néanmoins, comme l'euphonie a fait,

1. Le savant M. W. Edwards dit très à propos à ce sujet : « Le peuple qui aura changé de « langue transmettra donc en partie à ses descendans son accent et sa prononciation primitifs; « et, quoique tout s'altère à la longue, nous ne voyons pas de raison pour qu'il n'en subsiste « pas de traces évidentes dans ce nouvel idiome pendant des siècles. » *Des caractères physiques des races humaines*, p. 101 et suiv., surtout p. 106, pour ce qui a rapport aux sons transmis; ainsi l'on ne s'étonnera pas que nous ayons cru devoir nous étendre sur certains sons particuliers des langues américaines.

selon les circonstances, supprimer ou ajouter des lettres, la décomposition de ces particules n'est pas toujours facile; car, dans la jonction de deux substantifs pour en former un composé, presque toutes les langues usent de la contraction, mais sous des formes si larges, que quelquefois une seule voyelle représente le mot entier. Dans beaucoup d'entr'elles les pronoms sont si intimement unis aux substantifs, qu'ils n'en sont presque jamais séparés: il en est de même de ceux qui se joignent aux verbes; et le plus souvent, le radical se réduit à une seule lettre, précédant ou suivant, soit le sujet, soit le verbe qu'il accompagne. L'union des substantifs aux adjectifs participe à la même règle, mais généralement subit des réductions considérables de lettres. Ce qui caractérise surtout les langues américaines, c'est la complication des temps de verbes, le grand nombre de modifications de ces temps, selon le genre de l'action auquel ils se rattachent, et le défaut complet de l'article. M. de Humboldt dit, avec une bien grande vérité, en parlant des langues du nouveau monde[1] : « On reconnaît une multiplicité de formes et de temps « dans les verbes, une industrie artificieuse, pour indiquer d'avance, soit par « la flexion des pronoms personnels qui forment la désinence des verbes, « soit par un *suffixum* intercalé, la nature et les rapports du régime et du « sujet, pour distinguer si le régime est animé ou inanimé, du genre masculin « ou féminin, unique ou en nombre complexe. »

Dans quelques langues, les adjectifs ne varient point selon les genres et selon les cas, comme dans celle des Quichuas, des Aymaras, etc., ils précèdent les substantifs; mais, dans le guarani, quoiqu'aussi invariables, ils suivent souvent le sujet; en un mot, bien que les principes généraux y soient les mêmes, pour les inversions, ils diffèrent tellement dans les détails, qu'il nous faudrait beaucoup plus de place que nous n'en pouvons ici consacrer à ce sujet, pour rendre sensible seulement une partie des nombreuses nuances caractéristiques de chaque langage, sous le rapport de l'arrangement des particules composantes, comme sous celui de l'euphonie.

Toutes les langues américaines sont fortement accentuées, ce qui leur donne un caractère très-arrêté : les unes ont une forte gutturation, ou des sons prononcés du nez; les autres sont douces et euphoniques. Dans quelques-unes, des redondances ou des combinaisons de consonnes fort dures choquent l'oreille, tandis que d'autres sont, au contraire, remplies de voyelles ou de formes on

1. *Voyage aux régions équinoxiales*, in-8.°, t. III, p. 306.

Homme américain.

ne peut plus agréables. Chez les unes, on ne trouve que les sons pleins de la langue latine, chez les autres se présentent fréquemment nos diphthongues, nos lettres françaises, comme l'*u*, le *z*, et d'autres sons propres à notre langue. Les langues que nous connaissons sont toutes étrangères à l'usage de telle ou telle lettre. L'*f*, par exemple, se trouve dans la langue araucana; mais elle manque dans toutes les autres; dans la quichua, c'est le *b*, le *d*, le *g*; dans le guarani, l'*l*, le *v*, etc., etc.

Le système de numération est en rapport avec les besoins d'échange, le commerce et la civilisation des peuples : les Quichuas, les peuples des Pampas, étendent le leur jusqu'à cent mille[1], en suivant des divisions décimales on ne peut plus claires; tandis que beaucoup d'autres nations de chasseurs ne connaissent que des termes de comparaison, et non des quantités absolues, ou s'arrêtent à *cinq*, à *dix* ou à *vingt*, d'après le nombre des doigts des mains et des pieds; c'est là même, quoiqu'il n'en reste pas toujours des traces, qu'il faut chercher la source des formes décimales adoptées par les peuples.

Plusieurs langues, principalement celles de la race pampéenne, nous ont présenté une anomalie, relativement aux noms des parties du corps. Ces noms commencent ou finissent d'une manière uniforme, par une ou plusieurs lettres toujours les mêmes. Nous avons cru trouver l'explication de ce fait singulier dans l'existence d'un pronom possessif qui y serait constamment joint; mais nous n'avons pas toujours eu la preuve positive de cette existence; d'ailleurs, il est des langues (la canichana, par exemple) où cette anomalie s'étend à tout objet matériel appartenant à la nature, de sorte que tous les substantifs y commencent seulement par deux lettres distinctes, tandis que les mots explicatifs des qualités, d'une action ou d'une pensée, varient seuls dans les premières lettres dont ils se composent.

Un autre genre d'exception a donné lieu à beaucoup de réflexions : dans telle langue, les mots employés par l'homme sont, en majeure partie, différens de ceux qu'emploie la femme, où chaque mot, en passant par la bouche de cette dernière, prend une terminaison distincte. La langue des Chiquitos offre, au plus haut degré, ce caractère; mais dans les autres il se réduit, lorsqu'il

1. Pauw, *Recherches sur les Américains*, dit (t. II, p. 266) : « Il n'y a aucune de ces langues « dans lesquelles on puisse compter au-delà de trois. » On voit avec quelle justesse il juge d'un peuple qu'il n'a pas vu. Robertson, *Hist. de l'Amér.* (édit. esp., t. II, p. 84), partage son erreur sur ce point.

s'y trouve, aux titres de parenté. Depuis bien long-temps[1] on a expliqué cette anomalie, par l'habitude de certains peuples conquérans (des Guaranis surtout), de tuer les hommes et de garder les femmes, supposition qui nous paraît assez probable.

On a quelquefois supposé[2], faute de connaissances positives, que presque toutes les langues américaines étaient peu étendues, grossières, et qu'elles manquaient entièrement de termes pour exprimer une pensée, une idée fine, ou même la passion; mais, sous ce rapport, comme sous tant d'autres, on était entièrement dans l'erreur; car, si les Quichuas et les Aymaras civilisés ont une langue étendue, pleine de figures élégantes, de comparaisons naïves, de poésie, surtout lorsqu'il s'agit d'amour[3], il ne faut pas croire qu'isolés au sein des forêts sauvages ou jetés au milieu des plaines sans bornes, les peuples chasseurs, agriculteurs et guerriers soient privés de formes élégantes de langage, de figures riches et variées. Les volumineux vocabulaires chiquitos[4] nous en donnent une preuve; d'ailleurs, s'il n'en était ainsi, que pourraient dire ces infatigables orateurs que nous avons vus parmi les Patagons, les Puelches, les Yuracarès, les Araucanos, émouvoir leur auditoire et l'animer de leurs discours[5]? De quoi se composeraient ces hymnes religieux et allégoriques, si riches en figures, des Guarayos (tribu des Guaranis)[6]? Plus nous pénétrons dans le génie des langues, plus nous les concevons, et plus nous reconnaissons qu'elles sont, en général, extrêmement riches, abondantes. Si l'on pouvait étudier à fond le guarani, le quichua, le chiquitos, comme on étudie le grec, le latin, on pourrait se convaincre du fait. On juge souvent une nation sur quelques individus qui en font partie, réduits, soumis, presqu'esclaves dans les Missions, individus chez qui l'esprit national cède à l'influence de la servilité;

1. Père Raymond Breton, *Dictionnaire caraïbe*, p. 229, publié en 1665.

2. Robertson, *Histoire de l'Amérique*.

3. Il n'est aucun voyageur qui ne puisse attester la vérité de ce fait; car au Pérou, ce sera, dans les sociétés, la première chose qu'il apprendra des habitans.

4. Nous possédons un dictionnaire chiquitos manuscrit, in-folio, de 600 pages, qui peut le prouver de reste.

M. de Humboldt avait déjà remarqué ce fait, lorsqu'il a dit : « On reconnaît que presque « partout les idiomes offrent plus de richesses, des nuances plus fines qu'on ne devrait le sup- « poser d'après l'état d'inculture des peuples qui les parlent. » (*Voyage aux régions équinoxiales,* édit. in-8.°, t. III, p. 302.)

5. Ulloa dit que ces discours manquent de fond (*Noticias americanas,* p. 334). Nous en concluons qu'il n'a jamais étudié une langue américaine et ne s'est jamais fait traduire ces harangues.

6. Il est impossible de trouver rien de plus gracieux. Voyez partie historique.

Homme américain.

mais ces individus sont totalement abrutis[1]. C'est dans l'homme libre, suivant encore les usages primitifs, qu'il faut chercher cet état de l'esprit, cette exaltation de sentimens qui tiennent réellement à la nation.

Nous avons voulu expliquer la dureté ou l'euphonie des langues par des inductions tirées des coutumes, du genre de vie, plus ou moins rapprochés de la nature; mais nous n'avons rien trouvé qui pût autoriser ces inductions: la nation la plus civilisée, celle des Quichuas, parle la langue la plus dure, tandis que des chasseurs sauvages ont une langue douce et harmonieuse.

Nous pouvons dire aussi que si nous avons pris, dans les langues, le caractère qui limite et distingue les nations entr'elles, nous sommes loin de trouver, dans leur ensemble, par rameaux, des différences aussi tranchées que celles que nous ont offertes les caractères physiques. Nulle part aucune règle circonscrite; et, sauf les racines distinctes par races, tous les autres caractères grammaticaux sont loin de se montrer constamment en rapport avec nos divisions. Ainsi, d'après nos observations, les langues ne seraient pas le moyen le plus sûr d'arriver à une solution de la question sur l'origine des peuples, et sur leur classement en groupes plus ou moins étendus; mais, chez les peuples sans annales, elles remplaceront toujours exactement l'histoire, pour faire connaître leurs anciennes migrations et pour en suivre les traces au travers des continens[2]; car, s'il est de ces mots que le hasard seul fait retrouver chez des peuples éloignés, il en est d'autres qui tiennent aux usages particuliers, aux coutumes intimes, à la croyance religieuse d'une nation, et qui ne peuvent s'y transmettre que par un contact bien prouvé.[3]

Un savant géographe[4] a dit avec raison : *Dans l'étude philosophique de la structure des langues, l'analogie de quelques racines n'acquiert de la valeur que lorsqu'on peut les enchaîner géographiquement.* Nous sommes tout à fait de son avis. Pour nous, le rapport de quelques mots, de ceux même que l'on considère comme radicaux, ne peut, entre deux peuples, avoir d'importance et faire supposer des filiations, qu'autant qu'il y a *possibilité*

---

1. Il est certain que, dans les Missions, les indigènes cherchent toujours à deviner votre pensée avant de répondre à la question que vous leur faites, ou qu'ils tâchent de se ménager le moyen de vous plaire par des réponses évasives; mais cela tient à leur état de servilité. Un Indien libre répond avec justesse et sans jamais tergiverser.

2. Voyez à l'article Guarani les faits curieux ignorés jusqu'à nous que nous ont dévoilés nos recherches sur les langues relativement aux anciennes migrations des peuples.

3. Par exemple ceux que nous citons pour les Caribes.

4. Maltebrun, *Géographie universelle.*

géographique. Il est certainement très-curieux d'établir des comparaisons; de se dévouer, dans cet intérêt, à des recherches fastidieuses et difficiles sur les peuples de continens divers; mais en vouloir conclure qu'il y a eu des communications récentes, serait outrer peut-être les conséquences d'un principe au moins contestable. Plus on amoncellera les rapports entre un plus grand nombre de nations éloignées les unes des autres et dispersées sur des points distans de nos hémisphères, plus, à notre avis, on prouvera l'impossibilité matérielle que ces rapports soient le résultat de contact; car, si des analogies de construction grammaticale ou de racines existant entre deux peuples placés sur deux régions éloignées du globe, peuvent laisser encore de l'incertitude sur leur origine commune, que sera-ce des analogies s'étendant en même temps, à plusieurs contrées prises chacune dans une partie différente du monde, comme, par exemple, celles que trouve M. de Paravey[1], entre la nation Muisca du plateau de Bogota en Amérique, les peuples japonais de l'est de l'Asie, les Arabes de la partie ouest du même continent et les Basques de l'Europe occidentale? Ne paraîtra-t-il pas difficile de supposer que, de contrées si éloignées, des peuples franchissant les mers, les continens, toutes les impossibilités locales, soient venus à la fois peupler le sommet d'une montagne de la Colombie, et former un centre de civilisation on ne peut plus restreint, au milieu des nations sauvages qui l'enclavent? Avec un peu de bonne volonté, et sans changer beaucoup de lettres dans les racines des langues, on pourrait trouver de l'analogie entre les langues du monde entier.

Si nous demandons l'explication de ce fait à la nature même des choses, peut-être la trouverons-nous dans la conformation des organes de la voix. Malgré sa flexibilité, malgré la grande multiplicité de sons que l'exercice lui permet de rendre, la voix humaine ne saurait sortir des limites assignées à sa conformation, et dès-lors, en comparant toutes les langues entr'elles, on trouve partout les mêmes sons, diversement combinés et plus ou moins modifiés par l'usage, il est vrai; mais exprimant des choses le plus souvent distinctes dans les langues éloignées, le plus souvent identiques dans les langues voisines ou qui se sont trouvées en contact. Plus une langue est étendue, plus dans ses racines presque constamment réduites à une émission de sons[2], et

1. *Mémoire sur l'origine japonaise, arabe et basque de la civilisation des peuples du plateau de Bogota.* (Extrait du n.° 56 des *Annales de philosophie chrétienne.*)

2. Le nombre des voyelles est limité : elles sont invariablement les mêmes dans toutes les langues; lorsqu'on y joint une consonne radicale, quoique le chiffre des consonnes en soit plus grand, il

par conséquent bien plus limitées que le reste du langage, on pourra trouver de sons semblables, tandis que tous les mots seront distincts; mais en tirera-t-on nécessairement la conséquence qu'il y a eu communication, quand, en effet, ce ne sera qu'un rapport fortuit qui, nous le répétons, paraît tenir à la nature intime de l'homme? Un exemple frappant de ce que nous venons d'avancer se trouve dans le résultat des premiers efforts de l'enfant pour articuler des sons. Comme il ne rend que ceux qui tiennent essentiellement à l'espèce, et qui sont, en même temps, les plus faciles à proférer, sans que l'altération et les modifications apportées par le génie et par la tournure propre à chaque langue y ait encore rien changé, les mots qu'il produit sont presque partout les mêmes. De même que ses premiers regards, les premiers sons que lui arrache la plus impérieuse des nécessités, il les adresse à sa mère, en lui demandant instinctivement le premier aliment; aussi ceux-là doivent-ils se ressembler davantage; puis il les adresse à son père, l'être qui, naturellement, se présente ensuite le plus souvent à ses yeux. Or, en comparant ces mots entr'eux dans un grand nombre de langues, nous les avons retrouvés d'autant plus fréquemment identiques, que le cercle en est plus restreint. Le nom de la mère est le premier, celui du père vient le second et chacun d'eux se retrouve le même sur presque tout le globe; ce qui nous a prouvé que l'enfant a presque partout le même langage.

---

est encore facile d'en calculer les combinaisons, qui, comparativement à celles d'une langue entière, se réduisent à un nombre peu élevé. Il n'est donc pas étonnant de voir très-souvent des racines dues à la jonction d'une consonne et d'une voyelle, identiques chez deux nations qui n'ont jamais eu de contact constaté par l'histoire. A l'inverse, plus les sons se compliquent, plus les rapports deviennent rares, en finissant par disparaître en raison proportionnelle de la plus grande complication de ces mêmes sons.

Premiers mots de l'enfance dans les principales langues du monde.[1]

Homme américain.

PARTIE DU MONDE.	NOM DE LA NATION.	MÈRE.	PÈRE.	PARTIE DU MONDE.	NOM DE LA NATION.	MÈRE.	PÈRE.
	Patagon.	Yama.	Yaca.		Taigi.	Emme.	=
	Puelche.	Mama.	=		Chinois.	Mama.	=
	Araucano.	Papai.	Chachai.	Asie N. E.	Qasiqumucq	Ninu.	=
	Guarani.	Mama.	Papa.		Tchetchem.	Nana.	Dada.
	Galibi.	Bibi.	Baba.		Turcs.	Ana.	Ata.
	Moxo.	Meme.	Tata.		Khiva.	Ana.	Baba.
	Quichua.	Mama.	Yaya.		Estonien.	Omma.	=
Amérique méridionale.	Aymara.	Mama-tai.	Tata.		Carélien.	Mamo.	Tuata.
	Cayuvava.	Apipi.	Apapa.	Europe russe.	Olonetz.	Mamo.	Tato.
	Kitemoca.	Mama.	Tatia.		Slavon.	Mammo.	Bata.
	Yuracarès.	Meme.	Tata.		Votiak.	Mumy.	=
	Chapacura.	Mama.	Tiatia.		Allemand.	Mama.	Papa.
	Itonama.	Amete.	Amima.		Anglais.	Mama.	Papa.
	Yaios.	Immer.	Pape.		Latin.	Mamma.	Papa.
	Paunaca.	Mimi.	Tata.	Europe septentrionale, centrale et méridionale.	Espagnol.	Mama.	Papa.
	Cumanagota.	Mama.	=		Portugais.	Mamai.	Pai.
	Delawares.	Anna.	=		Français.	Maman.	Papa.
Amérique septentrionale	Pottawate-meh.	Nanna.	Nosach.		Italien.	Mamma.	Babbo.
					Grec.	Mamma.	Pappas.
	Pensylvanie.	Anna.	=		Madecasse.	Nini.	Baba.
	De Viti.	Ti nana.	Tama.		Loango.	Mama.	Tata.
	De Ticopua.	Ti nana.	Pa.		Camba.	Mama.	Tate.
	D'O-Taïti.	Moana.	Papa.		Congo.	Mama.	Tata me.
Océanie.	De Malaco.	Mama.	Bapa.	Afrique.	Tembu.	Ma.	=
	De Guaham.	Nana.	Tata.		Foula.	Hamma.	Baba.
	PortDalrymple.	Ble-mana.	Mena.		Mangrée.	Mina.	Atia.
					Berber.	Iemma.	Baba.
	Jukaguir.	Ama.	=		Bambara.	Mba.	Fa.
Asie N. E.	Koriak.	Memme.	Pepe.		Kamamil.	=	Paba.
	Samoyède.	Amma.	=				

Il en est de même de toutes les racines dans lesquelles on trouve plus souvent des ressemblances, parce qu'elles sont moins compliquées, tandis que le rapprochement d'un grand nombre de mots n'existe réellement que lorsqu'il y a eu contact ou souche commune, ce qui dépend toujours des possibilités géographiques; ainsi, autant les recherches sur les langues, par l'analogie

1. Les mots de l'Amérique méridionale sont tirés de nos vocabulaires manuscrits, ainsi que des vocabulaires imprimés : ceux de l'Amérique septentrionale de Barton (*New views of the orig.*, etc.); ceux de l'Océanie, de la Philologie de l'Astrolabe par M. d'Urville; ceux de l'Asie et de la Russie, de Klaproth (*Asia polyglotta*); ceux de l'Europe, des dictionnaires; ceux de l'Afrique, d'Oldendorp. Le mot chinois nous a été communiqué par M. Stanislas Julien.

Homme américain.

des constructions, par l'identité des racines, pour celle des mots intimement liés aux coutumes, à la religion d'un peuple, auront d'importance, et prouveront les filiations, lorsqu'on pourra les suivre, de proche en proche, au travers des continents, ou démontrer la route que l'homme a pu parcourir; autant ces mêmes recherches en auront peu, quand elles n'établiront les relations que de quelques racines isolées, entre deux peuples placés dans des circonstances d'éloignement difficiles à franchir, surtout lorsque les caractères physiques ne se rapprocheront pas.

Pour remplir le cadre de ce que nous avons à dire ici des langues américaines, nous présenterons en regard, dans le tableau ci-contre, les mêmes mots dans les langues des diverses nations qui font l'objet de ce travail, afin qu'on puisse juger du peu de rapport qui existe entr'elles, quoique toutes appartiennent à un même continent.

Facultés intellectuelles.

Presque tous les auteurs du siècle dernier s'accordent à refuser aux Américains l'intelligence. Antonio Ulloa, pour justifier, autant que possible, la conduite souvent barbare de cette troupe d'aventuriers intrépides qui fit la conquête du nouveau monde, ou parce qu'il n'a pas voulu descendre jusqu'aux indigènes américains, afin de les comprendre, dit, sous toutes les formes, qu'ils sont dépourvus de facultés intellectuelles[1]; et comme il avait vu les Américains sur un grand nombre de points du continent, son ouvrage, ainsi que ceux de MM. Bouguer[2] et de La Condamine[3], à qui sans doute son contact avait fait, à peu de chose près, adopter son système, ont servi de thème à ceux qui ont écrit après eux sur les Américains, sans recourir aux anciens auteurs[4], certainement moins passionnés. Pauw[5] poussa, dans ce sens,

1. *Noticias americanas*, Madrid, 1772, p. 321: il les compare à des brutes; p. 322: il dit qu'ils ne pensent pas; p. 308 : *En la raza de Indios es necesario distinguir los actos y operaciones del entendimiento de los que son de pura manipulacion o industria..... En los primeros son totalmente negados, torpisimos y sin descernimiento, ni comprehension.* (Ulloa, dans ses écrits, a puisé, sans citer, un grand nombre de faits pris dans la *Miscellania austral* de Diego d'Avalos y Figuroa; Lima, 1602.)

2. *Voyage au Pérou,* in-4.°, 1749, p. 102.

3. *Relation abrégée d'un voyage,* etc.

4. Garcilaso de la Vega, Padre Acosta, etc.

5. *Recherches sur les Américains.* Il ne fait qu'un de tous les Américains; ainsi, prenant toujours, dans tous les auteurs et pour chaque nation, les détails qui concordent mieux avec sa pensée prédominante, il finit par avoir, comme portrait des Américains, l'assemblage le plus monstrueux des vices, des défauts, de la barbarie.

FRANÇAIS.	RACE ANDO-PÉRUVIENNE.									
	RAMEAU PÉRUVIEN.		RAMEAU ANTISIEN.	RAMEAU ARAUCANIEN.	RAMEAU PAMPÉEN.				RAMEA	
	Nation Quichua.[1]	Nation Aymara.[2]	Nation Yuracarès.[3]	Nation Araucana.[3]	Nation Patagone.[3]	Nation Puelche.[3]	Nation Mbocobi.[3]	Nation Mataguaya.[3]	Nation Samucu.[3]	Nation Chiquito.[3]
Homme.	Runa.[6]	Hake.	Suñe.	Che.	Nuca.	Chia.	Yova.	Inoon.	Vairiguè.	Ñoñi*ch*.[7]
Femme.	Huarmi.	Marmi.	Yee.	Malgen.	Nacuna.	Yamcat.	Alo.	Kiteis.	Yacotea.	Pai*ch*.
Tète.	Uma.	Ppekeña.	Dala.	Lonco.	Dil.	Cacaa.	Carcaic.	Litec.	Yatodo.	Taanys.
Joue.	Ccaklla.	Nauna.	Puñe.	Tavuun.	Capenca.	Yacalere.	=	=	Yudè.	Nochosté.
Yeux.	Ñahui.	Nayra.	Tanti.	Ge.	Guter.	Yatitco.	Jacte.	Notelo.	Yedoy.	Nosuto.
Oreille.	Rinri.	Inchu.	Meye.	Pilun.	Jene.	Ya*x*ye*x*ke.	Iketela.	Nokiote.	Yagoronè.	Noñémosu.
Main.	Maki.	Ampara.	Bana.	Cuu.	Cheme.	Yapaye.	Kenoc.	Noguec.	Ymanaetio.	Panaucos.
Soleil.	Inti.	Inti (villca).	Puine.	Antu.	Chuina.	Apiucuc.	Nalaoïc.	Ijuaba.	Yede.	Zuu*ch*.
Lune.	Killa.	Phakhsi.	Subi.	Cuyen.	*Ch*uina.	Pïoo.	Caaboïc.	Guela.	Etosia.	Vaa*ch*.
Eau.	Yacu.	Uma.	Sama.	Co.	Ara.	Yagup.	Netrat.	Guag.	Yod.	Tuu*ch*.
Feu.	Nina.	Nina.	Aima.	Cutal.	Maja.	Aquacake.	Anorec.	Itag.	Pioc.	Pees.
Montagne.	Orcco.	Collo.	Monono.	Mahuida.	Yuilhuana.	Atecq.	=	Lesug.	Cucanat.	Yiritu*ch*.
Arc.	Picta.	Micchi.	Mumuta.	Tugud.	Chuita.	Aeke.	Nectikena.	Luchang.	Acho.	Kimomes.
Flèche.	Huachhi.	Micchi.	Tomete.	Pulki.	Aje.	Guit.	Nectikenap.	Lotec.	Diojic.	Cokiki*ch*.
Jeune, adject.	Huaina.	Yacana.	Sebebonto.	Hueche.	Naken.	Yapelgue.	Nesoc.	Magse.	Nacar.	Ñauki*ch*.
Vieux, adject.	Machu.	Achachi.	Calasuñe.	Vucha.	Kikeken.	Ictza.	Iraïc.	Chuit.	Chokinap.	Poostii.
Je, moi, pron.	Ñoca.	Na.	Se.	Inche.	Yaja.	Kia.	Aam.	Yam.	Oyu.	Ñy (gny).
Lui, elle, pron.	Pay.	Hupa.	Lati.	Vei.	Toja.	Sas.	Aam.	Atachi.	Uuta.	Tu.
Donne-moi, v.	Koay.	=	Tim buche.	=	Tasja.	Chutaca.	Ahuaenoc.	Maletuec.	Asigue.	Aiñanauzo.
Manger, verbe.	Miccuni.	Mankatha.	Tiai.	In.	Ket.	Akenec.	Sekea.	Tec.	Agu.	I*ch*aca.
Dormir, verbe.	Puñuni.	Ikita.	Atesei.	Umaugtun.	Coote.	Meplamum.	Sooti.	Nobina.	Amo.	Ñanoca.
Je veux, verbe.	Munani.	Chicatha.	Cusu.	Anay.	Venengui.	Kemo.	*Ain ain.*	=	Aimese.	Ñoñemaca.
Je ne veux pas, verbe négatif.	Munanichu.	Chicathani.	Nis cusu.	Pilan.	Chaetengui.	Canoa.	=	Ykite.	Cachimese.	Miñoñemacait.

1 Mots empruntés au *Vocabulario de la lengua general de todo el Peru, llamada lengua Qquichua o del Inca,* par Gonzales de Holguin; Lima 1608.
2 Mots pris dans le *Vocabulario de la lengua Aymara*, par Ludovico Bertonio; Juli, 1612.
3 Mots tirés des vocabulaires que nous avons formés sur les lieux au moyen de bons interprètes.
4 Mots de l'*Arte de la lengua Moxa, con su vocabulario*, par Pedro Marban; Lima, 1701.
5 Voyez *Tesoro de la lengua Guarani,* compuesto por el Padre Antonio Ruiz; Madrid, 1639.

(RACE) PAMPÉENNE.	RAMEAU MOXÉEN.								RACE BRASILIO-GUARANIENNE.	
Nation Païconéca.[3]	Nation Moxa.[4]	Nation Chapacura.[3]	Nation Itonama.[3]	Nation Canichana.[3]	Nation Movima.[3]	Nation Cayuvava.[3]	Nation Pacaguara.[3]	Nation Iténès.[3]	Nation Guarani.[5]	Nation Botocuda.[3]
Uchanenuve	Achane.	Kiritian.	Umo.	Enacu.	Itilacua.	Cratasi.	Uni.	Huataki.	Aba.	=
Esenunuve.	Eseno.	Yamake.	Caneca.	Ikegahui.	Cucha.	Cratalorane.	Yucha.	Tana.	Cuña.	=
Ipe.	Nuchuti.	Upachi.	Uchu.	Eucucu.	Bamacua.	Nahuaraca-ma.	Mapo.	Mahui.	Acang.	=
Ipiki.	Numiro.	Urutarachi.	Papapana.	Eicokena.	Kinto.	Iribuju.	Tamo.	Buca.	Tatipi.	Chamton.
Ihuikis.	Nuuki.	Tucuchi.	Icachi.	Eutot.	Sora.	Niyoco.	Huiro.	To.	Tesa.	Kectom.
Iseñoki.	Nuchoca.	Taitatachi.	Moc*h*todo.	Eucomete.	Lototo.	Iradike.	Paoki.	Iniri.	Apiçaqua.	Aismon.
Ivuaki.	Nubupe.	Umichi.	Malaca.	Eutijle.	Sojpan.	Daru.	Muipata.	Uru.	Mbo.	Jomton.
Isèsè.	Saache.	Huapuito.	Apache.	Nicojli.	Tinno.	Ñaraman.	Vari.	Mapito.	Quaraci.	=
Kejerè.	Coje.	Panato.	Tiacaca.	Nimilacu.	Yetso.	Irarè.	O*ch*e.	Panevo.	Yaci.	=
Ina.	Une.	Acum.	Huanuve.	Nese.	Touni.	Ikita.	Jene.	Como.	Ỹ.	Miñan.
*Ch*aki.	Yucu.	Isse.	Bari.	Nichucu.	Véé.	Idore.	Chii.	Iche.	Tata.	*Ch*umbake.
Iyepè.	Mari.	Pecun.	Iti.	Coméé.	Champandi.	Iruretui.	Machiva.	Pico.	Ibiti.	Itacluc.
Tibopo.	Eziporocu.	Parami.	Huali*ch*kit.	Niescutop.	Tanilo.	Iraupui.	Canati.	Pari.	Guirapa.	Kekenem.
Coriruco.	Takirikirè.	Chininie.	Chere.	Ichuhuera.	Julpaendi.	Irabibiki.	Pia.	Kivo.	Hui.	Clocochi.
Umono.	Amoperu.	Isohuem.	Tiètiè.	Ecokelege.	Ovenionca.	Mamihuasi.	Huakehue.	Iroco.	Cunumbu-çu.	=
Ectia.	Echasi.	Itaracun.	Viaya*ch*ne.	Enimara.	Bijau.	Iratakasi.	Chaita.	Ucuti.	Tuya.	=
Neti.	Nuti.	Huaya.	A*ch*ni.	Ojale.	Incla.	Areai.	Ea.	Miti.	Ndi ni.	=
Piti.	Ema.	Aricau.	Oni.	Enjale.	Icolo.	Are.	Aa.	Comari.	Ae.	=
Pipanira.	Peeracano.	Miapachi.	Macuno.	Sichite.	Caijleca.	Piboloire.	Eki ahue.	Huiti.	Emboocho.	=
Ninico.	Pinike.	Cahuara.	Ape.	Alema.	Caiki.	Panii.	Pihue.	Caore.	Acaru.	=
Pimoco.	Migue.	Huachiaé.	Conejna.	Agaja.	Oroki.	Pibilii.	O*ch*ahuan.	Upuiira.	Ake.	=
Nikikino.	Pivoro.	Mosi cha-cum.	Ichavaneve.	Huarehua.	Jirampana.	Orichuhueu-hua.	Akekia.	Imirè.	Potari.	=
Isiñi kinovo.	Voi-pivoro.	Masi cha-cum.	Huachich-vaco.	Nolma*ch* éhua-éréhua	Cai-jiram-pana-aca.	Yeichuen-hua.	Oje amakia.	Inimire.	Ndaypotari.	=

...as altérer l'orthographe des mots contenus dans les dictionnaires imprimés, et pour qu'il y ait uniformité, nous les avons écrits comme ils se prononcent en Espagnol. ...*a*, prononcez *Rouna*, etc.; mais comme dans quelques langues il se trouve des mots dans lesquels les lettres espagnoles ne peuvent rendre les sons avec exactitude, ...é en lettres italiques toutes celles qui doivent se prononcer à la Française, comme : *ch*uina (la lune) en patagon, et *ain-ain* (je veux), en Mbocobi.
... *ch* sans voyelle finale, ayant seulement le son de la voyelle qui précède, et non *tch*, que représente la jonction de ces deux lettres en espagnol. Ce son a été impro... par un *x* dans les dictionnaires manuscrits de la langue des Chiquitos.

FRANÇAIS.	RACE ANDO-PÉRUVIENNE.				RACE PAMPÉENNE.																RACE BRASILIO-GUARANIENNE.	
	RAMEAU PÉRUVIEN.		RAMEAU ANTISIEN.	RAMEAU ARAUCANIEN.	RAMEAU PAMPÉEN.				RAMEAU [illegible]				RAMEAU MOXÉEN.									
	Nation Quichua.[1]	Nation Aymara.[2]	Nation Yuracarès.[3]	Nation Araucana.[3]	Nation Patagone.[3]	Nation Puelche.[3]	Nation Mbocobi.[3]	Nation Mataguaya.[3]	Nation Samucu.[3]	Nation Chiquito.[3]	Nation [illegible]	Nation Paiconéca.[3]	Nation Moxa.[4]	Nation Chapacura.[3]	Nation Itonama.[3]	Nation Canichana.[3]	Nation Movima.[3]	Nation Cayuvava.[3]	Nation Pacaguara.[3]	Nation Iténès.[3]	Nation Guarani.[5]	Nation Botocuda.[3]
Homme.	Runa.[6]	Hake.	Suñe.	Che.	Nuca.	Chia.	Yova.	Inoon.	Vairiguè.	Ñoñich.?	[illegible]	Uchanenuve	Achane.	Kiritian.	Umo.	Enacu.	Itilacua.	Cratasi.	Uni.	Huataki.	Aba.	=
Femme.	Huarmi.	Marmi.	Yee.	Malgen.	Nacuna.	Yamcat.	Alo.	Kiteis.	Yacotea.	Patch.	[illegible]	Esenunuve.	Eseno.	Yamake.	Caneca.	Ikegahui.	Cucha.	Cratalorane.	Yucha.	Tana.	Cuña.	=
Tête.	Uma.	Ppekeña.	Dala.	Lonco.	Dil.	Cacaa.	Carcaic.	Litec.	Yatodo.	Taanys.	[illegible]	Ipe.	Nuchuti.	Upachi.	Uchu.	Eucucu.	Bamacua.	Nahuaraca-ma.	Mapo.	Mahui.	Acang.	=
Joue.	Ccaklla.	Nauna.	Puñe.	Tavuun.	Capenca.	Yacalere.	=	=	Yudè.	Nochosté.	[illegible]	Ipiki.	Numiro.	Urutarachi.	Papapana.	Eicokena.	Kinto.	Iribuju.	Tamo.	Buca.	Tatipi.	Chamton.
Yeux.	Ñahui.	Nayra.	Tanti.	Ge.	Guter.	Yatitco.	Jacte.	Notelo.	Yedoy.	Nosuto.	[illegible]	Ihuikis.	Nuuki.	Tucuchi.	Icachi.	Eutot.	Sora.	Niyoco.	Huiro.	To.	Tesa.	Keetom.
Oreille.	Rinri.	Inchu.	Meye.	Pilun.	Jene.	Yaxyexke.	Iketela.	Nokiote.	Yagoronè.	Noñémosu.	[illegible]	Iseñoki.	Nuchoca.	Taitatachi.	Mochtodo.	Eucomete.	Lototo.	Iradike.	Paoki.	Iniri.	Apiçaqua.	Aismon.
Main.	Maki.	Ampara.	Bana.	Cuu.	Cheme.	Yapaye.	Kenoc.	Noguee.	Ymanaetio.	Panaucos.	[illegible]	Ivuaki.	Nubupe.	Umichi.	Malaca.	Eutijle.	Sojpan.	Daru.	Muipata.	Uru.	Mbo.	Jomton.
Soleil.	Inti.	Inti (villca).	Puine.	Antu.	Chuina.	Apiucuc.	Nalaoic.	Ijuaba.	Yede.	Zuuch.	[illegible]	Isèsè.	Saache.	Huapuito.	Apache.	Nicojli.	Tinno.	Ñaraman.	Vari.	Mapito.	Quaraci.	=
Lune.	Killa.	Phakhsi.	Subi.	Cuyen.	Chuina.	Pioo.	Caaboïc.	Gucla.	Etosia.	Vaach.	[illegible]	Kejerè.	Coje.	Panato.	Tiacaca.	Nimilacu.	Yetso.	Irarè.	Oche.	Panevo.	Yaci.	=
Eau.	Yacu.	Uma.	Sama.	Co.	Ara.	Yagup.	Netrat.	Guag.	Yod.	Tuuch.	[illegible]	Ina.	Une.	Acum.	Huanuve.	Nese.	Touni.	Ikita.	Jene.	Como.	Ÿ.	Miñan.
Feu.	Nina.	Nina.	Aima.	Cutal.	Maja.	Aquacake.	Anorec.	Itag.	Pioc.	Pees:	[illegible]	Chaki.	Yucu.	Isse.	Bari.	Nichucu.	Véé.	Idore.	Chii.	Iche.	Tata.	Chumbake.
Montagne.	Orcco.	Collo.	Monono.	Mahuida.	Yuilhuana.	Atecq.	=	Lesug.	Cucanat.	Yirituch.	[illegible]	Iyepè.	Mari.	Pecun.	Iti.	Coméé.	Champandi.	Iruretui.	Machiva.	Pico.	Ibiti.	Itacluc.
Arc.	Picta.	Micchi.	Mumuta.	Tugud.	Chuita.	Aeke.	Nectikena.	Luchang.	Acho.	Kimomes.	[illegible]	Tibopo.	Eziporocu.	Parami.	Hualichkit.	Niescutop.	Tanilo.	Iraupui.	Canati.	Pari.	Guirapa.	Kekenem.
Flèche.	Huachhi.	Micchi.	Tomete.	Pulki.	Aje.	Guit.	Nectikenap.	Lotec.	Diojic.	Cokikich.	[illegible]	Coriruco.	Takirikirè.	Chininie.	Chere.	Ichuhuera.	Julpaendi.	Irabibiki.	Pia.	Kivo.	Hui.	Clocochi.
Jeune, adject.	Huaina.	Yacana.	Sebebonto.	Hueche.	Naken.	Yapelgue.	Nesoc.	Magse.	Nacar.	Ñaukich.	[illegible]	Umono.	Amoperu.	Isohuem.	Tiètiè.	Ecokelege.	Ovenionca.	Mamihuasi.	Huakehue.	Iroco.	Cunumbu-çu.	=
Vieux, adject.	Machu.	Achachi.	Calasuñe.	Vucha.	Kikeken.	Ietza.	Iraïe.	Chuit.	Chokinap.	Poostii.	[illegible]	Ectia.	Echasi.	Itaracun.	Viayachne.	Enimara.	Bijau.	Iratakasi.	Chaita.	Ucuti.	Tuya.	=
Je, moi, pron.	Ñoca.	Na.	Se.	Inche.	Yaja.	Kia.	Aam.	Yam.	Oyu.	Ñy (gny).	[illegible]	Neti.	Nuti.	Huaya.	Achni.	Ojale.	Incla.	Areai.	Ea.	Miti.	Ndi ni.	=
Lui, elle, pron.	Pay.	Hupa.	Lati.	Vei.	Toja.	Sas.	Aam.	Atachi.	Uuta.	Tu.	[illegible]	Piti.	Ema.	Aricau.	Oni.	Eujale.	Icolo.	Arc.	Aa.	Comari.	Ac.	=
Donne-moi, v.	Koay.	=	Tim buche.	=	Tasja.	Chutaca.	Ahuaenoc.	Maletuec.	Asigue.	Aiñanauzo.	[illegible]	Pipanira.	Peeracano.	Miapachi.	Macuno.	Sichite.	Caijleca.	Piboloire.	Eki ahue.	Huiti.	Emboocho.	=
Manger, verbe.	Miccuni.	Mankatha.	Tiai.	In.	Ket.	Akenec.	Sekea.	Tec.	Agu.	Ichaca.	[illegible]	Ninico.	Pinike.	Cahuara.	Ape.	Alema.	Caiki.	Panii.	Pihue.	Caore.	Acaru.	=
Dormir, verbe.	Puñuni.	Ikita.	Atesei.	Umaugtun.	Coote.	Meplamum.	Sooti.	Nobina.	Amo.	Ñanoca.	[illegible]	Pimoco.	Migue.	Huachiaé.	Concjna.	Agaja.	Oroki.	Pibilii.	Ochahuan.	Upuiira.	Ake.	=
Je veux, verbe.	Munani.	Chicatha.	Cusu.	Anay.	Venengui.	Kemo.	*Ain ain.*	=	Aimese.	Ñoñemaca.	[illegible]	Nikikino.	Pivoro.	Mosi cha-cum.	Ichavaneve.	Huarehua.	Jirampana.	Orichuhuecu-hua.	Akekia.	Imirè.	Potari.	=
Je ne veux pas, verbe négatif.	Munanichu.	Chicathani.	Nis cusu.	Pilan.	Chaetengui.	Canoa.	=	Ykite.	Cachimese.	Miñoñema-cait.	[illegible]	Isiñi kinovo.	Voi-pivoro.	Masi cha-cum.	Huachich-vaco.	Nolmach éhua-éréhua	Cai-jiram-pana-aca.	Yeichuen-hua.	Oje amakia.	Inimire.	Ndaypotari.	=

1 Mots empruntés au *Vocabulario de la lengua general de todo el Peru, llamada lengua Qquichua o del Inca*, par Gonzales de Holguin; Lima 1608.
2 Mots pris dans le *Vocabulario de la lengua Aymara*, par Ludovico Bertonio; Juli, 1612.
3 Mots tirés des vocabulaires que nous avons formés sur les lieux au moyen de bons interprètes.
4 Mots de l'*Arte de la lengua Moxa, con su vocabulario*, par Pedro Marban; Lima, 1701.
5 Voyez *Tesoro de la lengua Guarani*, compuesto por el Padre Antonio Ruiz; Madrid, 1639.

… ne pas altérer l'orthographe des mots contenus dans les dictionnaires imprimés, et pour qu'il y ait uniformité, nous les avons écrits comme ils se prononcent en Espagnol. … *Runa*, prononcez *Rouna*, etc.; mais comme dans quelques langues il se trouve des mots dans lesquels les lettres espagnoles ne peuvent rendre les sons avec exactitude, … placé en lettres italiques toutes celles qui doivent se prononcer à la Française, comme : *ch*uma (la lune) en patagon, et *ain-ain* (je veux), en Mbocobi. … est notre *ch* sans voyelle finale, ayant seulement le son de la voyelle qui précède, et non *tch*, que représente la jonction de ces deux lettres en espagnol. Ce son a été impro- … rendu par un *x* dans les dictionnaires manuscrits de la langue des Chiquitos.

l'exagération et la mauvaise foi aussi loin qu'il était possible de le faire, étendant son système des hommes aux plantes, et enfin au sol américain. Robertson[1] y puisa ses idées, bien éloignées d'être conformes à la vérité; aussi ces deux écrivains, qui ne connaissaient les Américains que d'après de faux rapports, ou qui ne prirent, dans les auteurs par eux cités, que ce qui coïncidait avec leurs idées, dépouillèrent-ils peu à peu les indigènes du nouveau monde de tous les dons de la nature, jusqu'à en faire des hommes faibles, dégénérés au physique comme au moral, et doués tout au plus de l'instinct des animaux de l'ancien monde. Si en France on prenait pour type les paysans Poitevins ou les Bas-Bretons, par exemple, que pourrait-on dire de la civilisation de la nation? C'est donc dans les capitales, près des centres des gouvernemens, des grandes sociétés, qu'il faut aller chercher le degré de facultés intellectuelles d'un peuple, et non parmi les classes les moins éclairées de la société, comme l'ont fait les auteurs que nous citons.

Homme américain.

Ce que nous avons dit de la richesse, de l'élégance des langues[2], a déjà donné une idée plus juste et plus avantageuse des Américains. Poursuivons ce genre de recherches, pour ce qui a rapport à la pensée, aux réflexions, à la poésie. Les Quichuas, les Araucanos avaient leurs poëtes, chargés de retracer les belles actions de leurs rois[3]. Des idiomes qu'animent tant de comparaisons si naïves, de tours si élégans, la clarté d'élocution de tous les peuples orateurs, Quichuas[4], Patagons, Puelches, Araucanos, Yuracarès, sont-ce là des preuves de la faiblesse de la pensée, de la stérilité de l'esprit? Cent fois nous avons entendu ces hommes, traités de brutes, haranguer les

---

1. *Histoire de l'Amérique*. Il est évident que Robertson avait aussi, lui, une idée préconçue, lorsqu'il entreprit l'histoire de l'Amérique; car, de même que Pauw, il confond tous les Américains; et, avec moins d'exagération, avec plus d'érudition, arrive aux mêmes résultats; il a suivi le même système que Pauw et n'est pas plus conséquent dans ses conclusions. Rien de plus faux que les généralités dans lesquelles on ne tient pas compte des spécialités, des motifs, des causes; car alors on prend les exceptions pour des règles.

Herrera, *Decadas II, lib. II*, p. 15. On a élevé la question de savoir si les Américains étaient des hommes ou des animaux.

L'auteur du Choix des lettres édifiantes, t. VII (*Missions d'Amérique*, t. I, p. 14), dans ses réflexions générales sur les Américains, a copié en tout les idées défavorables aux Américains, professées par Robertson.

2. Voyez page 72.

3. Voyez Garcilaso, *Coment. de los Incas, p.* 34, 37, 67, 77, 261, etc. Voyez partie historique, t. II, chap. XXI, p. 264.

4. Ulloa, *loc. cit.*, p. 334, cite leurs longues harangues et pourtant leur refuse la pensée.

Homme américain.

leurs des heures entières, sans hésiter un seul instant. Leurs intonations sont des plus variées, et tour à tour attendrissent ou exaltent leur auditoire. Est-ce là le fait d'êtres qui ne pensent pas? L'Américain n'est privé d'aucune des facultés que possèdent les autres peuples; il ne lui manque que l'occasion de les développer. Quand les nations étaient libres, elles montraient beaucoup plus de facilité en tout genre, et si plusieurs ne sont aujourd'hui que l'ombre d'elles-mêmes, la faute en est seulement à leur position sociale actuelle.

Quelques-unes, comme la guarani et la yuracarès, avaient une mythologie remplie de fictions des plus gracieuses. Les Patagons et les peuples ambulans des plaines ont un système de constellation très-ingénieux[1]. Les Quichuas avaient calculé l'année solaire, les révolutions lunaires; chez eux et chez les Aymaras, l'architecture était assez avancée, ce que prouvent les restes de leurs immenses monumens, souvent ornés de reliefs plats[2]; leur dessin n'était pas toujours aussi grossier qu'on pourrait le croire, et nous possédons des Quichuas une tête qui annonce, au contraire, un sentiment d'imitation des traits fort remarquable[3]. Les historiens des Moxos avaient encore, dans le siècle dernier, une écriture consistant en raies tracées sur de petites planchettes[4]; ceux de la nation quichua conservaient, par des signes symboliques[5], par des assemblages de nœuds et de fils, les annales de la nation; aussi leur fallait-il de la mémoire. Quant à leurs poëtes, le charme avec lequel ils peignent l'amour, annonce, certainement en eux, une intelligence développée et autant d'esprit que de sensibilité. Nous avons pu juger de l'extrême aptitude que tous les Américains, même ceux dont l'esprit est le plus inculte, montrent pour apprendre ce qu'on veut leur enseigner. La perception est chez eux très-prompte, et il n'est pas rare de trouver des individus parlant jusqu'à trois ou quatre langues, aussi distinctes entr'elles que le français et l'allemand[6]. En résumé, sans vouloir comparer le développement des facultés intellectuelles des Américains à celui des habitans de

1. Voyez partie historique, t. II, p. 93.

2. Voyez nos planches d'Antiquités, n.os 4, 6, 7.

3. Voyez Antiquités, pl. 15.

4. Voyez Viedma, *Informe general de la provincia de Santa-Cruz* (1787), p. 89; manuscrit dont nous possédons l'original.

5. Voyez notre description spéciale des Quichuas.

6. Ce fait est général, et M. de Humboldt l'a observé comme nous (*Voy. aux rég. trop.*, t. III, p. 308, édit. in-8.o).

l'Europe, nous les croyons des plus capables de former un peuple éclairé; et nul doute que, tôt ou tard, la marche de la civilisation ne démontre ce que nous avançons, d'après des faits bien établis et d'après nos observations personnelles.

Entre toutes les nations que nous avons vues, on peut mettre au premier rang, pour l'intelligence, les peuples montagnards et ceux des régions tempérées des plaines. Ceux des régions chaudes sont, en général, plus doux, plus affables; ils ont, peut-être, plus de légèreté dans la pensée, mais moins de profondeur dans le jugement. Les Incas étaient les plus avancés, parce que, seuls soumis à un gouvernement régulier, ils formaient, dès-lors, une société organisée, pourvue d'un centre de lumières, d'où rayonnaient des idées de grandeur, de luxe, nourries et vivifiées là, comme toujours et partout dans la classe aristocratique, qui les répandait parmi le peuple; tandis que, divisées en tribus nombreuses, vivant dans l'isolement et se fuyant, pour ainsi dire, les autres nations ne portaient jamais leur attention au-delà du cercle étroit de leurs intérêts du moment, et les plus immédiats.

Ce qui est arrivé de la civilisation péruvienne, anéantie d'un seul coup, avec les connaissances des Incas, par le massacre que l'usurpateur Atahualpa fit faire de ces derniers, au premier temps de la conquête, explique l'état actuel des Péruviens, comparé à ce qu'ils étaient.

Caractère.

Quoique le caractère de l'homme soit des plus variable selon les individus, on ne saurait nier qu'il n'ait des nuances qui tiennent à la souche. En jugeant d'une nation, d'une race par son ensemble, comparé à celui de telle autre, on pourra se convaincre que celle-ci penche vers la douceur, celle-là vers la férocité; que l'une est disposée à se soumettre à tout ce qu'on lui prescrira, tandis que l'autre préférera la mort à la soumission; et, sans sortir du cercle de nos observations, nous trouvons toutes les nuances que nous venons d'indiquer. Les Quichuas et les Aymaras civilisés des Andes sont d'un caractère doux, paisible, on ne peut plus sociable. Ils reçurent les Espagnols avec une hospitalité franche, et se soumirent aveuglément à la religion, ainsi qu'aux nouvelles lois qu'on leur imposait: ils sont sobres, patiens dans la souffrance; laborieux et persévérans dans le travail. Les Guaranis sauvages des collines boisées du Brésil sont généralement doux, affables, francs et hospitaliers; ils accueil-

Homme américain.

lirent, presqu'en tous lieux, les Espagnols et les Portugais avec joie, les aidèrent même, et se soumirent à leur religion, à leur joug. Il en est de même des peuples de nos rameaux chiquitéen et moxéen, que le zèle religieux suffit pour réduire, pour convertir au christianisme; tandis que, fiers et indomptables guerriers, les peuples les plus méridionaux des montagnes et ceux des plaines, les Araucanos, les Patagons, les Puelches, les Charruas, les Mbocobis, etc., combattirent avec acharnement les Européens à leur arrivée; et, depuis trois siècles, ont mieux aimé se voir sans cesse décimer par les Espagnols[1], que d'en jamais reconnaître les lois, la religion; de sorte que leurs coutumes, leur culte, sont encore aujourd'hui les mêmes qu'au temps de la conquête. Des contrastes si frappans entre des hommes que leurs caractères physiques distinguent d'ailleurs nettement les uns des autres, ne prouveraient-ils pas évidemment que chaque race, chaque nation peut avoir dans le caractère, des nuances, qui, sans jamais changer en rien, semblent se perpétuer, de génération en génération, parmi les membres d'un même peuple? Les Péruviens, les Chiquitéens, les Moxéens seront toujours doux, toujours soumis; les Araucaniens et les Pampéens, toujours fiers, toujours indomptables.

Chacune de nos divisions offre, dans son caractère, les nuances les plus tranchées.

Parmi les Ando-Péruviens, les Péruviens sont doux, affables, hospitaliers, sociables, soumis jusqu'à la servilité, superstitieux à l'extrême; ils s'amusent sans paraître gais, dansent sans quitter leur taciturnité, leur froideur. Ils sont tous chrétiens. Les Antisiens présentent peu d'uniformité et servent, par leur caractère comme par leur position géographique, de passage entre les Péruviens et les peuples des plaines : les uns, peu différens des Quichuas pour les bonnes qualités, sont réduits au christianisme; tandis que les autres (les Yuracarès) présentent le vrai type du sauvage livré à lui-même, réunissant tous les vices à l'égoïsme le plus complet; fiers, insociables, indépendans, cruels, insensibles pour eux, comme pour les autres; ils sont encore libres. Les Araucaniens ressemblent beaucoup aux Yuracarès, altiers, indociles comme eux, dissimulés, rancuneux, peu gais, souvent taciturnes; guerriers intrépides, voyageurs des plus infatigables, tous indépendans.[2]

La race pampéenne offre à peu près, par rameaux, les mêmes contrastes.

---

1. Pauw attribue aux localités ce qu'il ne peut citer comme preuve de faiblesse (t. I, p. 99).

2. Voyez leur description très-étendue, partie historique, t. II, chap. XXI, p. 225.

Les Pampéens ressemblent en tout aux Araucaniens : fiers, indomptables, infatigables guerriers, ils voyagent sans cesse et portent partout leur inconstance; ils sont tristes, sérieux, réservés, froids, quelquefois féroces; jamais un seul ne se fit chrétien sans contrainte.... Tous sont libres. Les Chiquitéens en diffèrent en tous points : doux, soumis, ils se rangèrent volontiers aux lois des missionnaires, sans presque faire de difficultés. Constans dans leurs goûts, ils présentent le type de la gaîté la plus frivole, de la sociabilité, de la bonté, de l'esprit communicatif; tous sont chrétiens. Les Moxéens, avec moins de gaîté, sont, pour le caractère, les mêmes que les Chiquitéens; comme ceux-ci, ils aiment peu le changement : tous ont aussi embrassé le christianisme.

La race brasilio-guaranienne tient le milieu entre les Péruviens et les Chiquitéens. Généralement bons, affables, francs, hospitaliers, faciles à convaincre, quand une fois les hommes de cette race ont admis un principe, ils le suivent aveuglément. Ils reçurent l'étranger parmi eux, se soumirent aux conquérans, comme au zèle religieux des missionnaires; guerriers et voyageurs, ils étaient courageux et poussaient quelquefois la vengeance contre l'ennemi vaincu jusqu'à l'anthropophagie, tout en le traitant préalablement avec beaucoup d'humanité[1]. Réfléchis, sérieux dans leurs discours, ils parlent peu ; presque tous sont chrétiens.

D'après cet aperçu rapide des nuances du caractère moral, on peut se convaincre qu'elles sont presque toujours en rapport avec nos divisions, basées sur les caractères physiologiques; ce qui fournit une nouvelle preuve que le caractère est le plus souvent national, et tient essentiellement à des dispositions physiques prédominantes, particulières à chaque nation ou à chaque groupe de nation. On pourrait encore déduire de ce fait une autre conséquence non moins importante : c'est qu'une énigme restée jusqu'à ce jour inexplicable pour ceux qui ont scruté l'histoire de cette époque singulière, la conquête du Pérou et de certaines autres parties de l'Amérique, faite par une poignée d'hommes, au milieu de peuples nombreux; cette conquête, disons-nous, ne fut qu'une conséquence inévitable des dispositions naturelles, du caractère

1. Pero Magalhanes de Gandavo, *Historia de Santa-Cruz, Lisboa,* 1576, en a donné plusieurs preuves évidentes. Voyez aussi la traduction française que M. Ternaux Compans a donnée de cet ouvrage dans son intéressante *Collection de voyages, relations et mémoires originaux, pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique.*

Robertson, *Hist. de l'Amér.,* édit. esp., t. II, p. 151, dit tout à fait à tort que les Péruviens connaissaient l'anthropophagie.

des peuples conquis; car les Espagnols n'ont mis ni moins de bravoure, ni moins de persévérance dans leur lutte guerrière ou religieuse contre les Araucanos, contre les peuples des Pampas et du grand Chaco; et cependant, ni le fer, ni la persuasion n'ont pu rien obtenir de ces dernières nations, demeurées, jusqu'à nos jours, en religion comme en politique, ce qu'elles étaient avant la découverte du nouveau monde.

Si, comme nous l'avons fait des caractères physiologiques des Américains, nous comparons leur caractère moral à leur genre de vie, nous arrivons à des résultats curieux.

Les plus doux, les plus hospitaliers de tous, les Quichuas et les Aymaras, sont, par la nature du lieu qu'ils habitent, tous pasteurs, tous agriculteurs, seulement, ne s'occupant presque jamais de chasse. Ceux qui leur ressemblent le plus par ces qualités, les Chiquitéens, les Moxéens, les Brasilio-Guaraniens, sont simultanément, suivant les localités, agriculteurs, pêcheurs et chasseurs, tandis que les plus indomptables, les plus cruels, les plus fiers, les Araucanos, les Patagons, les Puelches, les Mbocobis, sont chasseurs par essence. Est-ce le caractère qui influe sur les mœurs? sont-ce les mœurs qui influent sur le caractère? Cette double question peut paraître toute hypothétique; mais nous n'en pensons pas moins qu'on doit croire à l'influence des mœurs sur le caractère; car il est évident qu'une coutume qui d'abord nous répugne et nous inspire de l'horreur, l'habitude finit par nous la rendre naturelle. Tous les peuples agriculteurs et pasteurs, presque tous les peuples agriculteurs et chasseurs à la fois, se sont soumis aux Espagnols et sont chrétiens. Les peuples exclusivement chasseurs ne se sont jamais soumis : tous, au contraire, sont libres, tant dans l'Amérique du Nord que dans l'Amérique du Sud.

Les rapports du caractère avec les localités habitées par les peuples américains, offrent aussi des rapprochemens intéressans. Les nations les plus civilisées, les plus sociables, habitaient les plateaux élevés et tempérés : les Péruviens sur les Andes, les Muiscas sur le plateau de Bogota, les Mexicains sur celui du Mexique; pourtant, si l'esprit de sociabilité se développait sur les montagnes, la bonté, la douceur ne s'y trouvaient pas toujours. Les Péruviens, les Muiscas avaient des mœurs douces; mais les Mexicains étaient barbares, cruels dans leurs croyances religieuses, ce qui, du reste, tenait peut-être à leur fanatisme plutôt qu'à leur caractère propre. Sur les collines chaudes, plus de ces caractères sociaux; beaucoup de bonté, de douceur quelquefois, comme chez les Chiquitéens, chez les Guaranis; mais des familles dispersées

et isolées les unes des autres, ce qui probablement tenait aux exigences impérieuses de la vie du chasseur; sur les plaines froides et tempérées, les peuples les plus insociables, les plus intraitables, les plus fiers, comme les Patagons, les Puelches, les habitans du grand Chaco. Quoiqu'il semble résulter de ce que nous venons de dire que l'influence des montagnes amène plus d'aménité dans les mœurs et que les plaines produisent l'effet contraire, il ne faudrait pas trop se hâter de prononcer; car les Moxéens, d'un caractère très-doux, habitent des plaines; tandis que les fiers Araucanos vivent sur des montagnes; aussi reste-t-il encore bien des doutes à lever, avant d'asseoir un jugement, surtout quand on ne saurait se refuser à reconnaître qu'il est des nuances de caractère intimement liées à la race.

L'examen des grandes masses de la population américaine atteste l'influence de la latitude et de la température sur le caractère. Les peuples les plus intraitables vivent, dans l'Amérique du Sud, vers son extrémité méridionale; dans l'Amérique du Nord, vers son extrémité septentrionale. On pourrait, de prime abord, en conclure que l'influence est évidente; mais ne pourrait-on pas, avec autant de raison, attribuer cette identité de caractère à la similitude des mœurs? Viendraient ensuite ces questions : ces mœurs sont-elles déterminées par les localités, comme il arrive évidemment pour les Patagons? sont-elles la conséquence de la latitude? Nous voyons, il est vrai, les peuples les plus doux, les plus gais, vers les régions chaudes; les plus sombres, les plus réfléchis, les plus indomptables, vers les régions tempérées et froides, mais cela seulement quand la température est due à la latitude seule; car les Péruviens de la zone torride, en conséquence de l'élévation des plateaux qu'ils habitent, peuplent, par le fait, les régions froides et tempérées, et sont, comme nous l'avons vu, les plus doux de tous les Américains.

Quelques auteurs, que nous nous dispensons de nommer, car ils l'ont été beaucoup trop souvent déjà dans ce travail, ont voulu refuser les passions aux Américains : ils les croient incapables d'amour, sentiment si vif chez les habitans de l'ancien monde. Néanmoins, d'après nos observations propres, nous pouvons affirmer qu'ils sont tout aussi susceptibles que nous d'éprouver des passions ardentes; nous pourrions en citer plusieurs exemples dont nous avons été témoin; mais nous nous contenterons de renvoyer aux historiens narrateurs de faits qui le démontrent sans réplique. Au seizième siècle[1], la

1. Tous les auteurs qui ont écrit sur la Plata citent ce fait.
Lozano, *Historia del Paraguay*, t. I, p. 29.
Funes, *Ensayo de la historia civil del Paraguay*, t. I, chap. 2, p. 26.

ruine du fort de Santi-Espiritu, fondé par Gaboto, fut amenée par l'amour d'un Guarani pour une femme espagnole. Plus tard M. Lesson a recueilli un autre fait qui faillit entraîner d'aussi tragiques résultats chez les Araucanos du Chili.[1]

Mœurs.

Les mœurs des peuples dépendent toujours des ressources et des possibilités locales. Vouloir attribuer les différences qui existent, à cet égard, entre les nations, à la seule influence de la civilisation, serait tout à fait injuste, puisqu'au contraire ce sont ces ressources locales qui entravent ou accélèrent l'extension numérique des peuples et leur réunion en société, première source de la civilisation. La surface que nous étudions, nous en offre un exemple. Il ne s'y trouvait qu'une seule nation civilisée, celle des Quichuas des Andes; mais leur civilisation, à quelles circonstances la devaient-ils? Rien n'empêche de l'attribuer à la présence, sur leurs plateaux, du llama et de l'alpaca, qu'ils ont réduits à l'état de domesticité, autant qu'à la culture de la pomme de terre, naturelle sur leurs montagnes, et remplaçant le grain de l'ancien monde, auquel celui-ci doit, sans doute, ses premiers centres de civilisation. Vivant dans l'abondance, ils purent se réunir en grand nombre, et même constituer une puissante monarchie. Partout ailleurs, aucun animal propre au pays ne pouvait être réduit à l'état domestique[2]. Quelques contrées avaient le manioc, qui manque souvent, et qui ne peut pas se conserver dans les migrations; le maïs, que la grande chaleur, l'humidité et les nombreux insectes destructeurs ne permettent pas de garder toujours comme provision[3]. D'autres ne possédaient aucunes racines, ni graines cultivables[4]; et, d'ailleurs, leur terrain n'en aurait point permis la culture[5]; dès-lors les uns, en des momens de fréquentes disettes, les autres par nécessité, durent nécessairement devenir chasseurs. A mesure que le gibier devint plus rare, les hommes s'étendirent au loin pour le poursuivre; ils devinrent vagabonds, voyageurs. Le goût de la chasse, au lieu de tendre à les réunir, les porte à

---

1. Lesson, *Complément des Œuvres de Buffon*, t. II, races humaines, p. 166.

2. On pourrait demander à Robertson, qui (édit. espagn., t. II, p. 114) critique les Américains sous ce point de vue, quel animal il aurait voulu qu'on réduisît à l'état domestique, au Brésil, par exemple?

3. Il en est ainsi dans toutes les contrées chaudes.

4. Les Patagons, les Puelches.

5. Par sa grande sécheresse et le manque de pluie.

s'isoler, pour s'assurer une meilleure chance, pour éviter des rivalités nuisibles. Leurs ressources diminuaient donc à mesure qu'ils se trouvaient en plus grand nombre sur un lieu; aussi durent-ils se diviser par petites tribus. Ces tribus étaient souvent en concurrence ouverte sur le droit de chasser dans les endroits qu'elles habitaient; de là, rixes entr'elles, haines entre les familles, habitude de se faire la guerre ou de se disperser sur les plaines et au sein d'épaisses forêts. Telle est, en peu de mots, l'histoire des mœurs comparatives des peuples américains. Voyons maintenant si, selon les lieux, selon les possibilités, les mœurs des peuples sont toujours conformes à ce que nous avons dit.

Les grandes troupes de llamas et d'alpacas, que les Péruviens avaient réduites à l'état domestique, sur le plateau des Andes, avaient fait de ces lieux, avant la conquête, les seuls points où les peuples fussent pasteurs. Partout ailleurs aucun animal n'était propre à la domesticité; aussi les autres nations manquaient-elles de ce genre de ressource. L'agriculture existait chez presque tous les peuples; les Péruviens l'avaient poussée au dernier degré de perfection relative, et y avaient appliqué les arts[1]; les Chiquitéens, les Moxéens, les Guaranis de la zone torride, s'y livraient à l'envi; mais comme beaucoup de causes détruisaient leurs récoltes ou les empêchaient de se conserver, ils étaient en même temps, suivant les localités, pêcheurs et chasseurs. Pour eux, l'agriculture était un moyen constant d'existence, tandis qu'ils ne voyaient dans la chasse, dans la pêche, qu'une ressource momentanée, qu'un amusement. Les Pampéens, au contraire, habitant des plaines sèches, arides, manquant d'ailleurs de graines propres à la culture, ou ne la connaissaient qu'aux points de contact avec les autres nations de cultivateurs, ou, pour la plupart, l'ignoraient complétement. La chasse devait donc être générale sur toutes les contrées chaudes et à l'extrémité sud de l'Amérique méridionale; aussi les Pampéens, les Araucaniens, en faisaient-ils leur seule ressource, tandis que les Guaranis, les Chiquitéens, les Moxéens, ne s'en occupaient que secondairement. La pêche, comme la chasse, amène souvent le goût, la nécessité du changement de lieu, témoins les Fuégiens[2], seuls exclusivement pêcheurs, les autres ne l'étant que par circonstance. Les peuples du littoral du Pérou l'étaient aussi, de même que les Guaranis des côtes du Brésil; les autres peuples ne pêchaient que dans les saisons propices,

1. Voyez l'article Quichua.
2. Voyez notre description spéciale.

ou lorsque les conjonctures les plaçaient accidentellement en des conditions favorables.

Les grandes sociétés n'existaient donc que parmi les Péruviens du plateau des Andes, agriculteurs et pasteurs, attachés à des habitations fixes; les autres nations se divisaient et subdivisaient à l'infini par tribus. Les peuples agriculteurs et chasseurs restaient souvent stationnaires, comme les Moxéens, les Chiquitéens, quelques Guaranis, quelques-uns des Antisiens; mais ils changeaient aussi fréquemment de résidence, et faisaient momentanément des courses à des distances médiocres. Les peuples chasseurs et pêcheurs, comme les Araucaniens et les Pampéens, étaient et sont toujours ambulans.

Ce qui précède a pu démontrer que les grandes divisions de mœurs sont souvent en rapport avec celles que nous avons établies d'après les caractères physiques, et le sont toujours, surtout, avec les possibilités locales. Voyons maintenant les modifications apportées aux mœurs des Américains, par l'introduction au milieu d'eux du cheval, du bœuf, des autres animaux domestiques, ainsi que par celle des céréales. Les Péruviens, restés ce qu'ils étaient, ont continué à élever les animaux propres au sol; seulement ils y ont joint nos moutons, nos ânes, enrichissant leur culture de celle du froment et de l'orge. Dans les contrées chaudes, où le grain ne croît point, les animaux domestiques ont suffi pour amener de plus grands changemens; les indigènes les ont adoptés dans beaucoup de contrées, renonçant dès-lors aux voyages et à la chasse. Les tribus encore sauvages, errant au milieu des forêts, sont les seules qui souvent, par le manque de pâturages, ne se soient pas prévalues de ce bienfait. Dans les plaines tempérées du grand Chaco, l'homme a cessé d'être ambulant; il possède des troupeaux; il ne fait plus de la chasse qu'un amusement. Sur les montagnes du Chili, les Araucanos ont aussi des troupeaux et sèment le froment; ils sont souvent sédentaires; mais, dans les Pampas et sur les plaines de la Patagonie, les Araucanos, les Puelches, les Patagons surtout, maîtres aujourd'hui du cheval, qu'ils préfèrent à tout, sont, au lieu de se fixer, devenus plus ambulans encore, plus chasseurs, en raison de la faculté qui leur est donnée de franchir rapidement de grandes distances, et de se nourrir de la chair de leurs coursiers. Peut-être la stérilité de leurs plaines, qui les a forcés, comme chasseurs, à la vie nomade, les aura-t-elle obligés à continuer, comme pasteurs, le même genre de vie, par suite du défaut de pâturages.

Coutumes et usages.

Si les mœurs des peuples dépendent des ressources locales, les coutumes et les usages sont presque toujours en rapport avec les mœurs, mais souvent encore modifiés par les localités. Les Quichuas et les autres Péruviens, rassemblés en de grandes villes, en de nombreux villages, durent bâtir de vastes édifices pour l'aristocratie de leur nation, pour son culte; des maisons solides en pierre pour les simples particuliers; car ils ne voyageaient point. Les hommes des rameaux moxéens fixés, par la religion, près des lacs, près des grandes rivières, dont ils croyaient descendre[1], groupèrent en villages des cabanes de troncs de palmiers; les Chiquitéens, les Guaraniens et les Antisiens, quoique ne manquant pas de pierres, comme les Moxéens, ne se bâtirent que des cabanes de roseaux, soutenues par des troncs d'arbres, et ne vécurent qu'en grandes familles. Nomade par goût et par nécessité, l'habitant pampéen du grand Chaco n'a pour demeure que des nattes, dont à chaque halte il se fait un abri contre les intempéries de la saison; tandis que le Patagon, le Puelche, l'Araucano des Pampas, plus ambulans encore, non-seulement ne se construisent pas de maisons, mais se contentent de former, avec les peaux des animaux qu'ils ont tués, des tentes, qu'ils transportent partout avec eux.

Les mœurs et les possibilités locales influent beaucoup sur le genre de construction des demeures des Américains. Chez les Péruviens, chaque ménage ayant sa maison séparée, celle-ci est petite; chez les Guaranis, où une famille entière vit sous le même toit, chacune représente presque la contenance d'un hameau; chez les Moxéens, chez les Guaranis, chez les Chiquitos, outre les habitations privées, il y a, dans chaque hameau, une vaste maison commune, destinée à recevoir les étrangers, les visiteurs; et, chez le dernier de ces peuples, les jeunes gens des deux sexes qui se séparent de leurs familles respectives pour vivre en commun jusqu'à leur mariage.

L'ameublement de l'habitation est en raison des coutumes : les Péruviens ne connaissaient le luxe, les ornemens, que pour leurs temples, pour leurs Incas; les simples particuliers avaient et ont encore des peaux sur lesquelles ils se couchent, et auxquelles ils joignent seulement leurs instrumens aratoires, les outils nécessaires à l'exercice de leur industrie personnelle, les ustensiles de leur ménage. L'Antisien yuracarès ne possède que ses armes, pour lit des feuilles de palmier, une mousticaire d'écorce de mûrier pour se garantir des insectes;

1. Voyez la partie spéciale.

Homme américain.

le Moxéen, le Guarani, ont leur hamac pour se coucher; le Chiquitéen possède encore le hamac pour les hommes, mais une simple natte pour les femmes; les Pampéens du Chaco n'ont aussi pour lit que des nattes; le Patagon, le Puelche, l'Araucano, se contentent de peaux d'animaux sauvages. Les armes, qui partout ornent les habitations, varient suivant les nations : le Péruvien, l'Araucanien, le Fuégien, se servent de la fronde; la massue est propre à toutes les nations des rameaux guaranien, chiquitéen, moxéen, antisien, péruvien, ainsi qu'à une partie des Pampéens; la lance appartient aux Péruviens, aux Araucaniens, aux Pampéens; les bolas, arme des plus terrible, sont spéciales aux Pampéens et aux Araucaniens; mais on trouve chez toutes les nations, sans distinction, l'arc et la flèche, attributs certains du chasseur et souvent du guerrier.

Pour mieux faire connaître les coutumes, selon les diverses époques de la vie, nous allons parcourir, successivement, le cours de l'existence des Américains, en en comparant les rapports et les dissemblances.

Chez presque toutes les nations, pendant sa grossesse, la femme ne change en rien ses occupations ordinaires; comme nous l'avons déjà fait remarquer, elle va le plus souvent, sous toutes les latitudes, accoucher près d'un ruisseau, s'y baigne ensuite, y lave son enfant et revient chez elle reprendre ses habitudes journalières. Parmi quelques nations seulement (les Quichuas, les Araucanos[1]), l'époque de la naissance des enfans est marquée par des fêtes et par quelques cérémonies. Les enfans sont élevés avec une tendre sollicitude: les mères les allaitent deux ou trois ans de suite, et leur prodiguent les soins les plus minutieux; plus tard, elles deviennent leurs esclaves, supportent tous leurs caprices, sans jamais leur adresser de reproches. Le père en fait autant; et, chez les Yuracarès, la moindre remontrance serait regardée comme un crime. On a vu des Araucanos abandonner un lieu d'habitation par suite du simple caprice d'un enfant[2]. L'éducation des deux sexes se borne à l'imitation des exercices de leurs parens : les garçons s'occupent de la chasse, les filles des devoirs du ménage et des travaux affectés à leur sexe.

L'époque de la nubilité des femmes est, chez la plupart des Américains, l'occasion de cérémonies compliquées, de pratiques barbares, qui, sous diverses formes, se retrouvent chez les Antisiens, chez les Araucaniens, chez les Pampéens, chez les Chiquitéens, chez les Moxos, chez les Brasilio-Guaraniens, ou,

1. Voyez partie historique, t. II, chap. XXI, p. 244.

2. Falkner, *Description des terres magellaniques* (édit. de Lausanne, 1787, t. II, p. 109).

pour mieux dire, sur toute la superficie de l'Amérique méridionale. C'est un jeûne rigoureux, ce sont des ablutions de la jeune fille, le tatouage d'une partie de sa figure ou de ses bras, des cicatrices profondes sur sa poitrine, qui témoignent extérieurement de son passage de l'enfance stérile à l'âge de la fécondité. Homme ameri-cain.

L'époque du mariage est moins solennisée : l'alliance se fait presque partout entre les plus proches parens ou du moins entre les membres d'une même tribu. Chez les Quichuas, l'union était consacrée par un des Incas; parmi les autres nations américaines ce n'est, le plus souvent, qu'une affaire de convention, de convenance. L'homme doit préalablement donner des preuves de son adresse à la chasse, de sa valeur comme guerrier; puis il faut qu'il obtienne l'agrément de la famille. Chez les peuples du Sud, le mariage n'est que l'achat d'une femme au plus haut prix; aussi trouvent-ils souvent plus facile de conquérir une esclave sur l'ennemi, que de se procurer une femme de leur tribu. La polygamie n'était pas admise chez les peuples quichuas, ou n'y était qu'un privilége de l'aristocratie; tandis que, chez presque toutes les autres nations à leur état primitif, c'est une coutume générale qui dépend de la richesse, de la bravoure, de la position sociale des hommes, et qu'on y considère comme un grand honneur.

Dans les maladies, les moyens curatifs se bornent, presqu'en tous lieux, à des jongleries superstitieuses, ou à quelques saignées locales. Les peuples chasseurs (Araucanos, Patagons, Puelches et Yuracarès) fuient le lieu du mal et abandonnent leurs malades, dans la crainte de la contagion[1]. A la mort, les coutumes sont presque partout les mêmes. Quand on enterre le défunt, les jambes sont reployées, les genoux appuyés sur la poitrine, les bras croisés, de manière à ce que le corps se trouve exactement, au tombeau, dans la position qu'il occupait au sein de sa mère avant sa naissance; comme si ces peuples, à qui l'on a refusé la pensée, voulaient, par ce rapprochement philosophique de la tombe au berceau, joindre les deux termes extrêmes de la vie de l'homme, en lui rappelant qu'il naît seulement pour mourir. Le corps ainsi ployé se place dans un monument individuel, qu'élève chaque famille, en un lieu commun, chez les Aymaras; dans des compartimens par étages, sur un tertre consacré à chaque village, chez les Quichuas. Les Guaranis placent leur mort dans sa propre cabane, soit au fond d'une tombe tapissée de branchages, soit en un vase de terre cuite, spécialement

1. Voyez les détails dans lesquels nous entrons à cet égard, partie historique, t. II, chap. XX, p. 190.

Homme américain.

destiné à cet usage. Les Antisiens yuracarès le déposent aussi dans sa cabane, qu'ils ferment ensuite, sans plus cueillir un seul fruit au champ qu'il avait planté. Les Araucanos des Pampas, les Patagons, les Puelches, enterrent le défunt, brûlent sur sa tombe tout ce qui lui appartenait, sacrifient à ses mânes tous ses animaux domestiques, ses chevaux, ses chiens, pour qu'ils l'accompagnent dans une autre vie, dont la croyance universelle fait qu'on entoure partout les trépassés de leurs vêtemens, de leurs armes, et qu'on place toujours des vivres à leur côté; ce qui semblerait venir à l'appui de certains rapprochemens ethnologiques, sur la valeur desquels nous nous expliquerons ailleurs. Le deuil est modéré chez les Péruviens, chez les Yuracarès, et consiste à fuir le voisinage du lieu où l'individu est décédé. Parmi les Araucanos, les Patagons, les Puelches, il est marqué par des vêtemens sombres ou par des teintes noires, dont on se barbouille le corps. Chez les nations du Chaco, chez les Charruas, les parens, surtout les femmes et les enfans, sont soumis à des jeûnes sévères, et non-seulement se couvrent de blessures, mais encore la femme se coupe une articulation d'un doigt, à la mort de chaque proche parent. A la naissance du jour on entend chaque nation pleurer ses morts, avec gémissemens, se rappeler leurs vertus, raconter leurs bonnes actions, exalter leur courage.

La condition respective des deux sexes dépend toujours du degré de la civilisation : celle de la femme sera d'autant plus douce chez tel ou tel peuple qu'il aura fait plus de progrès. Chez une nation civilisée, on l'entoure de tous les égards, de tous les ménagemens dus à la faiblesse de son sexe ; les hommes se vouent aux travaux les plus pénibles, pour les épargner à leurs compagnes. Chez un peuple sauvage, quel contraste! L'homme, le plus fort des deux, se regarde, pour ainsi dire, comme d'une nature différente; il se croirait déshonoré, s'il faisait autre chose que chasser et pêcher. Dans les courses lointaines, il marche, portant seulement son arc, ses flèches[1], tandis que la femme se charge des bagages, de ses enfans, des vivres; et encore, quand on s'arrête, doit-elle, au lieu de se reposer, aller chercher du bois, faire la cuisine[2], pendant que l'homme est mollement couché dans

1. Nous avons souvent demandé aux hommes pourquoi ils ne portaient que leurs armes, tandis que les femmes étaient aussi chargées; ils nous ont toujours répondu qu'il fallait qu'il en fût ainsi, pour qu'ils pussent être toujours prêts à défendre leurs compagnes de l'attaque imprévue d'un jaguar.

2. M. Walkenaër, *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, 1798, p. 79, a bien peint la condition de la femme du chasseur sauvage.

son hamac, ou nonchalamment étendu par terre[1]. Dans l'intérieur des villages, l'homme s'absente souvent pour chasser, pour aller au sein des forêts chercher le miel des abeilles sauvages; et il y va toujours seul. Il abat les arbres des lieux où il veut établir un champ de culture, confectionne ses armes, se creuse une pirogue, tandis que la femme élève ses enfans, fait des vêtemens, s'occupe de l'intérieur, cultive le champ, cueille les fruits, récolte les racines et prépare les alimens. Telle est, du plus au moins, la condition respective des deux sexes, chez presque tous les Américains. Les Péruviens seuls avaient déjà, dans leur demi-civilisation, modifié partiellement ces coutumes; car l'homme chez eux partageait les fatigues de l'autre sexe ou se chargeait des travaux les plus pénibles.

Depuis le plus civilisé, le Péruvien, par exemple, jusqu'au plus sauvage, tous les Américains aiment les boissons fermentées, dont la consommation est même la base de leurs fêtes, de leurs amusemens, de leurs jeux. Chez les Moxéens, chez les Chiquitéens, chez les Guaranis, chez les Antisiens, où chaque nation est divisée en un grand nombre de tribus, l'habitude est de se faire de fréquentes visites qui déterminent toujours des réjouissances. Les femmes vont de suite aux champs, apportent du manioc ou écrasent du maïs, et préparent une boisson agréable pour recevoir les visiteurs. Alors ont lieu ces danses monotones, où les danseurs ne semblent pas toujours s'amuser; cette musique peu harmonieuse, ce jeu de balle des Chiquitos, qui s'exécute avec la tête, mettant des villages entiers en rivalité d'adresse[2]; et celui des Patagons, où les mains et la poitrine sont également en action. Le plaisir de se réunir et de boire attire encore les Péruviens modernes aux fêtes du christianisme, où ils exécutent les danses réservées jadis à la grande fête du Raimi (la fête du soleil). C'est même en multipliant, pour les nations péruvienne, chiquitéenne, moxéenne, guaranienne, les cérémonies religieuses, en les entourant de danses et de divers ornemens pleins d'éclat, qui plaisent surtout aux Américains, que les Jésuites sont parvenus à les convertir au christianisme et à les attacher à cette nouvelle religion. Chez les peuples

1. La condition de la femme par rapport au travail est donc on ne peut plus pénible; mais aussi, jamais on ne lui fait le moindre reproche sur sa manière de tenir son ménage; jamais l'Américain, même le plus barbare, ne bat sa femme, il la traite au contraire toujours avec la plus grande douceur. Cela étant, ne pourrait-on pas se demander si, malgré les charges qu'elles supportent, les femmes de ces hommes dits sauvages ne sont pas moins malheureuses que beaucoup de celles de nos classes ouvrières d'Europe, souvent si maltraitées par leurs maris?

2. Voyez partie historique.

du Sud (les Patagons, les Puelches, les Araucanos), l'ivresse est le bonheur suprême; et cette passion, ils la poussent si loin, que nous avons vu une Indienne vendre son fils, pour s'assurer trois jours d'orgie, à elle et à sa famille.[1]

Plusieurs changemens remarquables se sont opérés dans les mœurs et dans les coutumes des Américains soumis aux Espagnols : tous sont chrétiens, ce qui a beaucoup modifié leurs usages. Le sort des femmes s'est amélioré, et les hommes ont partagé les travaux, en imitant leurs nouveaux maîtres. La religion a rendu bien des services à l'humanité; elle a, par exemple, détruit l'anthropophagie des Guaranis; elle a fait cesser ces coutumes superstitieuses qui portaient les Moxéens à sacrifier la femme qui avortait ou celle qui mettait au monde des jumeaux; mais il ne faudrait pas croire qu'elle ait effacé toutes les traces de l'état primitif. Les Américains ont conservé presque tous leurs anciens usages, leurs jeux, leurs amusemens, jusqu'aux superstitions de leur état sauvage. Les seules nations qui les aient entièrement abandonnés, sont celles qui se sont fondues dans la population des colons. Quant aux nations restées libres, elles n'ont rien adopté de la civilisation qui les entoure, et sont ce qu'elles étaient au temps de la conquête. Les peuples du Sud se montrent toujours barbares, indomptables; les Yuracarès, circonscrits au sein de leurs forêts par des nations soumises, immolent encore souvent leurs enfans, pour s'épargner la peine de les élever; conservent toujours ces fêtes sanglantes, où chacun, pour montrer son courage, se couvre de blessures; et seuls connaissent le suicide et le duel. Toutes les nations non soumises usent plus ou moins largement de la polygamie.

Industrie; arts.

Les progrès de l'industrie et des arts chez les peuples dépendent toujours de ceux de leur civilisation; comme les facultés intellectuelles, l'industrie, les arts, les manufactures, ne sauraient se développer, se perfectionner, qu'au sein des grandes sociétés et sous l'empire des gouvernemens stables.

Nous pourrions, sous ce point de vue, diviser les nations américaines en deux séries : l'une, où ces avantages commencent à se faire sentir, et qui ne nous présentera que les nations péruviennes; l'autre, où l'industrie est tout à fait au berceau, et dans laquelle viendront se grouper, avec toutes les

1. Voyez partie historique, t. II, chap. XVIII, p. 108.

nations des régions chaudes, celles des parties méridionales du continent. Quoique chaque nation, pour ne pas dire chaque tribu, ait son industrie particulière, dépendant des ressources locales, il est évident que, dans l'ensemble, il y a, sous ce rapport, une distance considérable entre les Péruviens constitués en corps de nation régulier et les autres Américains plus ou moins sauvages, fractionnés en innombrables tribus.

Nous allons passer rapidement en revue l'état de l'industrie, des arts américains, en prenant séparément chaque genre, pour en donner le tableau comparatif.

Nous avons vu que, chez la plupart des Américains, l'architecture est encore bien peu avancée, puisqu'ils se contentent de cabanes ou même de tentes. Les Péruviens seuls ont laissé des ruines qu'on chercherait en vain dans tout le reste des parties de l'Amérique méridionale dont nous nous occupons; et, sans connaître la théorie de la voûte, ils ont construit des monumens immenses, entr'autres des temples et les palais de leurs souverains : ces monumens sont, au premier âge des Incas, ainsi que dans l'enfance de tous les peuples, bâtis de blocs cyclopéens, en parallélipipèdes, chez les Aymaras, plus anciens[1], et les Quichuas plus modernes. Ils ont beaucoup plus de solidité, de grandeur, que d'élégance, quoique peu hardis. Des portes à pans inclinés chez les Quichuas, droits chez les Aymaras, décorent les temples, souvent monolithes, et ornés seulement, chez les Aymaras, de reliefs plats des plus réguliers, de grecques variées[2], bien que le dessin en soit grossier. Toutes les maisons des simples individus sont petites, circulaires[3], couvertes en terre; et, chez ces peuples, les tombeaux[4], les temples, les autres monumens élevés à la religion, s'écartent seuls des formes mesquines. Les Quichuas avaient des ponts en corde suspendus sur les torrents, des grands chemins tracés sur des centaines de lieues, au travers du sol le plus accidenté, des canaux d'irrigation d'une étendue extraordinaire.

La sculpture, réduite, chez les peuples sauvages, à quelques figures en bois ou aux ornemens de leurs armes, était relativement perfectionnée chez les Incas, quoiqu'à la manière des anciens Égyptiens, les bras de leurs statues adhérassent au corps. Nous croyons que cela tenait au manque

1. Voyez, dans notre Voyage dans l'Amérique méridionale, Antiquités, pl. 4, 5, 6. C'est ce qu'on peut répondre à Pauw, qui (t. II, p. 229) niait que les Péruviens eussent des monumens.

2. Voyez Antiquités, pl. 6.

3. Voyez partie historique (Vues, pl. 12), celles des Quichuas de la vallée de Cochabamba.

4. Voyez Antiquités, pl. 3.

Homme américain.

d'outils, de moyens d'exécution; car des vases de terre nous montrent le sentiment du modelé et une certaine connaissance du dessin[1]. Les statues de la première civilisation des Aymaras sont remarquables par leurs formes si différentes de la nature, et d'un caractère qui annonce des idées arrêtées, sévères[2], plutôt que le désir d'imiter. A l'époque des Incas, au contraire, il y a tendance manifeste à l'imitation, et leurs statues signalent un premier progrès.[3]

Le dessin était beaucoup plus avancé chez les Quichuas que partout ailleurs: il retraçait quelquefois l'image des rois, des dieux; le plus souvent, néanmoins, il se bornait aux grecques, ornemens de leurs vases, de leurs temples, ou à des figures régulières, composées de lignes diversement croisées, mais toujours anguleuses, qui décorent leurs vases[4] et leurs vêtemens. On retrouve ce genre de dessin chez tous les Américains, même les plus sauvages. Les Patagons, les Araucanos, les Puelches, le reproduisent en couleurs sur leurs manteaux de tissus, sur leurs vêtemens[5]; les Moxéens en ornent leurs calebasses; les Yuracarès le modifient en lignes courbes, régulières, qu'ils impriment sur leurs chemises d'écorce d'arbre[6], au moyen de planches de bois sculptées, et les Tacanas les imitent en plumes de couleurs variées, témoins les ornemens de leurs ceintures. Chose singulière! Les Américains, qui tous exécutent des grecques régulières, n'ont que bien rarement cherché à imiter une fleur, un animal ou quelqu'autre objet de la nature organique; au moins n'en avons-nous jamais vu en peinture, tandis que tous en essayent l'imitation dans la forme de leurs vases.[7]

La fabrication de la poterie est connue de toutes les hordes américaines, les peuples pampéens exceptés; et, dans mille endroits, où l'on ne rencontre jamais la moindre trace de monument, au milieu des forêts les plus épaisses, des plus vastes plaines, on trouve des fragmens de vase. Les anciens Péruviens surtout excellaient dans ce genre de fabrication, presque partout le domaine exclusif des femmes. Leurs vases, des plus variés, représentent sou-

1. Voyez Antiquités, pl. 15.
2. *Idem*, pl. 8 et 11.
3. *Idem*, pl. 9.
4. *Idem*, pl. 19, 20.
5. Coutumes et Usages, pl. 1.
6. *Idem*, pl. 11.
7. Antiquités, pl. 16, 17, 18, 19, 20.

vent nos formes étrusques[1]; quelquefois aussi des animaux, des fruits, des jeux hydrauliques ingénieux : ces vases, élégans de forme, sont d'une belle exécution et d'une régularité parfaite, quoique modelés seulement avec la main, sans le secours du tour à poterie. Les Guaranis également en fabriquent de remarquables par leurs dimensions, par leur régularité[2]. La cuisson a lieu, chez tous les peuples, à l'air libre ou dans une fosse peu profonde, creusée dans le sol.

L'emploi des métaux n'était pas général, en Amérique, avant la conquête. Le fer n'était pas connu; le cuivre, l'or, l'argent, étaient seuls mis en œuvre, encore surtout chez les Péruviens. Le cuivre s'employait aux armes, aux outils; l'or et l'argent, aux ornemens. Les anciens Quichuas excellaient dans le martelage de l'un et de l'autre; ils fabriquaient ainsi des vases, les ornemens sans nombre de leurs temples, et des figures creuses, représentant des hommes et des femmes. Toutes les autres nations, excepté celles qui se sont trouvées en rapport avec les Incas, n'avaient que quelques ornemens en or, et pour seuls outils des pierres. Telles étaient les haches des Guaranis, des Chiquitéens, des Moxéens, l'extrémité des flèches et des lances des Araucanos, des Patagons, des Fuégiens, des Puelches, des Charruas, avant qu'on leur apportât le fer.[3]

Le tissage est plus général en Amérique que les autres industries manufacturières. Les anciens Péruviens, avec leurs métiers, consistant simplement en deux bâtons attachés à des pieux fichés en terre, ont atteint un assez haut degré de perfection; nous avons trouvé, dans leurs tombeaux, des tissus de laine et de coton très-fins et d'une régularité parfaite. C'est probablement à leur contact avec les Péruviens que les Araucanos en doivent la connaissance; mais la même probabilité n'existe pas relativement aux Moxéens, aux Chiquitéens, aux Guaranis, qui, avant l'arrivée des Espagnols, savaient aussi tisser le coton, non-seulement pour leur hamac, mais encore quelquefois pour leurs vêtemens. Toutes les autres nations ignoraient complétement cet art et l'ignorent encore. Les Yuracarès et quelques-uns des Guaranis utilisent l'écorce des arbres; les autres (les Patagons, les Fuégiens, les Puelches et les habitans du grand Chaco), la fourrure des animaux. Avec l'art du tissage, les Péruviens possédaient celui des tein-

1. Antiquités, pl. 20.

2. On peut voir, indépendamment de la collection que nous en possédons, ceux que nous avons envoyés, des divers points du continent américain, au Musée céramitique de Sèvres.

3. On trouve même en France de ces anciennes haches de pierre, communes à tous les peuples.

Homme américain.

tures solides : et nous avons trouvé des restes de vêtemens qui, enfouis dans leurs tombeaux, depuis au moins quatre à cinq siècles, ont cependant conservé de magnifiques couleurs rouges et jaunes.

Inconnue aux Fuégiens, aux Patagons, aux Puelches, aux Charruas, aux nations du grand Chaco, l'agriculture était au berceau chez les Guaranis, les Chiquitéens, les Moxéens, les Antisiens, parmi lesquels, aujourd'hui encore, abattre des arbres, y mettre le feu, gratter une terre des plus fertile, y semer du maïs, du manioc et les récolter, constitue tout l'art agricole[1]; mais, sur les plateaux des Andes, où une population considérable avait besoin d'économiser le terrain, afin d'y trouver les ressources nécessaires à l'existence de tous ses membres; sur un sol des plus accidenté, où très-peu de points sont cultivables, il leur fallait, souvent, amener l'eau de très-loin par des canaux d'irrigation, qui fertilisaient, en se divisant et subdivisant à l'infini, des vallées étendues, jusqu'alors restées incultes. Ce procédé seul rend habitables celles du versant occidental des Andes, où il ne pleut jamais. Sur les pentes les plus abruptes, des murailles disposées par gradins, de manière à retenir les terres, purent encore augmenter les ressources du Péruvien, et lui permirent de semer, dans les parties froides, la pomme de terre (*papa*) et la *quinua*, le maïs, dans les parties tempérées et chaudes. Il dut encore à son génie agricole l'idée de faire geler, puis de sécher les pommes de terre, qui, sous le nom de *chuño*, constituent la base de ses provisions annuelles.[2]

Les Péruviens seuls, avant la conquête, étaient pasteurs, élevaient des animaux domestiques, qui, tout en leur fournissant la laine nécessaire pour leurs vêtemens, les aidaient encore dans le transport de leurs récoltes. Les llamas, les alpacas de leurs montagnes, ont probablement influé sur la civilisation de leurs plateaux élevés; mais, comme ces animaux ne peuvent pas vivre dans les plaines chaudes, les points culminans des Andes purent seuls profiter de ce bienfait de la nature. Les Péruviens traitent leurs animaux domestiques avec une extrême douceur. Dans aucune autre partie de l'Amérique, aucun autre mammifère que le chien cosmopolite, fidèle compagnon

1. La fertilité est telle que quelques journées de travail pourvoient surabondamment aux besoins de plusieurs familles. On accuse l'Américain de paresse; mais, lorsqu'il lui faut si peu de temps pour se procurer le superflu, pourquoi voudrait-on qu'il s'imposât sans besoin un travail inutile? La différence des conditions, le commerce, peuvent exciter l'agriculteur européen, en lui suggérant l'idée de s'élever par la fortune; mais l'homme libre des forêts, quel serait son stimulant?

2. Voyez les descriptions spéciales.

Homme américain.

de l'homme civilisé, comme du sauvage, n'avait été soumis à la domesticité; à peine, chez les Péruviens, y pouvait-on joindre le coboye (notre cochon d'Inde); chez les Guaranis, chez les Chiquitéens, quelques oiseaux, si l'on doit, sur ce point, en croire les historiens [1]. Aujourd'hui tous les Américains, sauf quelques tribus sauvages des forêts, ont nos chevaux, nos bœufs, nos moutons. Le cheval, surtout, que les Patagons, les Puelches, les Araucanos, les Charruas, les nations du Chaco, se sont approprié, et qui leur est devenu indispensable, n'a pas toujours amené, chez eux, comme il serait pourtant naturel de le croire, des progrès réels dans la civilisation. Maintenant tous ceux de ces peuples qui sont sédentaires, possèdent des poules.

La chasse, seule ressource des nations pampéennes, délassement des Chiquitéens, des Moxéens, des Guaranis, se borne, chez les Péruviens, à faire le *chacu* [2], c'est-à-dire à se réunir, d'après les ordres de leurs souverains, pour cerner, au nombre de quelques milliers, un espace déterminé de terrain, et à forcer, en se rapprochant peu à peu, tous les animaux renfermés dans le cercle, soit à entrer dans une enceinte formée de pieux et de fils attachés de l'un à l'autre, soit à se laisser prendre au milieu d'eux. Les Araucanos, les Patagons et les Puelches, se joignent aussi, mais en petit nombre, pour chasser plus facilement avec leurs terribles *bolas,* ou à l'arc et à la flèche, tandis que les autres nations chassent généralement à l'arc, chaque individu étant seul pour son compte particulier. L'adresse des Américains est proverbiale; aussi n'en dirons-nous rien; seulement nous avons été étonné de ne trouver chez eux que très-peu de ruses de chasse, qui nous sembleraient devoir être d'autant plus multipliées, que leurs moyens directs de succès sont en plus petit nombre. En tout cas, nous avons remarqué que, de tous les objets à leur usage, les armes sont, même chez les plus sauvages, ceux qu'ils chargent de plus d'ornemens, et dont ils varient le plus les formes, comme signes distinctifs entre les nations.

La pêche, inconnue aux Patagons, aux Puelches et à quelques autres nations pampéennes, se fait, presque partout, soit avec un petit harpon, comme chez les habitans des côtes du Chili, du Pérou, du Brésil; soit avec des hame-

---

1. *Commentario de Nuñez Cabeza de Baca;* Barcia, *Historiadoros primitivos de las Indias*, p. 6, 9, 30, 43, et le Voyage de Schmiedel; *Collection de obras y documentos,* etc., de Pedro de Angelis, p. 43, parlent, à chaque page, de canards et de poules domestiques. Les premiers existaient réellement; mais pour les secondes, doit-on croire à leur existence?

2. Garcilaso de la Vega, *Comment. de los Incas.*

Zarate, *Histoire de la conquête du Pérou,* p. 43.

Homme américain.

çons grossiers, ce qui est plus général sur les côtes brésiliennes; soit encore, et c'est le mode le plus répandu chez tous les peuples des bords des rivières du centre du continent, avec l'arc et la flèche, et de l'intérieur de leurs pirogues. On les voit aussi entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour y guetter, d'un œil exercé, le poisson qu'ils veulent percer de leurs traits. Très-peu de nations se servent de filets, tandis que les Guaranis et les Chiquitéens pratiquent une autre méthode plus facile, consistant à écraser et à jeter dans l'eau certaine plante dont le suc enivre momentanément le poisson, de manière à ce qu'on puisse le saisir à la main.

La nécessité de pêcher ou de traverser un large fleuve, un bras de mer, a souvent engagé l'Américain à s'occuper de navigation; néanmoins, en thèse générale, on peut dire qu'à l'instant de la conquête, cet art était encore moins avancé que les autres. Les Pampéens et les Chiquitéens n'ont jamais pensé à s'aider d'un moyen quelconque pour passer une rivière. Les Guaranis et les Moxéens, au contraire, pour monter et descendre leurs fleuves, avaient tous de vastes pirogues faites d'un seul tronc d'arbre creusé[1] au moyen de la hache et du feu. Ils suivirent ainsi, les premiers, les côtes maritimes du Brésil, et s'aventurèrent non seulement sur le cours majestueux de l'Amazone et de l'Orénoque, mais encore sur la mer, pour conquérir les Antilles. Les Fuégiens, même quand il s'agit de traverser leur détroit, malgré les écueils et les orages, se contentent de leurs frêles nacelles d'écorce d'arbres cousue. Les Araucaniens, de même que les Péruviens, n'eurent sur la côte que d'informes radeaux, composés de troncs d'arbres attachés ensemble; mais, au sommet des Andes, où le bois manquait absolument, les Aymaras inventèrent des bateaux formés de rouleaux de joncs solidement liés ensemble[2]; sur les côtes sèches du désert d'Atacama, ils imaginèrent de confectionner avec des peaux de phoque deux immenses outres remplies d'air[3] et attachées ensemble, formant une nacelle légère, ressource actuelle du pêcheur.

La grande facilité avec laquelle, dans les Missions de Chiquitos et de Moxos, les Jésuites enseignèrent aux naturels un tissage plus avancé, des peintures plus compliquées et un grand nombre d'autres procédés industriels, dont les produits constituent les exportations de ces deux provinces; l'aptitude qu'ont

---

1. Voyez Vues, pl. n.° 16.
2. Coutumes et Usages, pl. 8.
3. *Idem*, pl. 9.

montrée les indigènes des autres parties de l'Amérique à apprendre, des Espagnols et des Portugais, tous les arts mécaniques, prouvent évidemment qu'ils pourront, dès qu'on voudra les instruire, se perfectionner sous ce rapport, et suivre, peu à peu, les pas immenses que fait journellement notre Europe dans l'incommensurable carrière de l'industrie artistique et manufacturière.

Costume.

Le costume des peuples dépend ordinairement, dans sa nature, de la température du lieu habité; mais son élégance, sa beauté, sa complication, tiennent, soit au degré de civilisation qu'ils ont atteint, soit à leurs goûts plus ou moins frivoles. En Amérique il y a quelquefois, dans la toilette même du sauvage entièrement nu, une extrême recherche attestée par la coquetterie des peintures dont il se pare[1]; mais nulle part on n'a de ces costumes si riches et si élégans qui caractérisent quelques-uns des habitans de l'ancien monde; et l'influence de la température n'a pas toujours amené les nations américaines à s'assurer un préservatif contre les rigueurs du froid ou du chaud. Sous la zone torride, les Guaranis vont nus par principe de religion, les Chiquitéens par goût; les Moxéens ont des tuniques tissues ou des chemises d'écorce d'arbre; les Yuracarès, le même costume; mais, s'avance-t-on des régions chaudes vers les régions tempérées, sur le territoire des Pampéens? Tous indistinctement ne portent, outre le petit tablier propre à presque tous les peuples, qu'un manteau[2] formé du pelage des animaux qu'ils tuent à la chasse; et ce même manteau, réduit à quelques peaux de loups marins, est le seul costume qui couvre les Fuégiens, sur leurs roches glacées. Les Péruviens exclusivement avaient un costume rapproché, jusqu'à un certain point, de celui des peuples de l'ancien monde, et consistant en diverses pièces de tissus de laine[3], fabriqués par eux, et en ornemens d'argent et d'or.

Quoique le costume des Américains soit bien simple, il varie beaucoup dans ses détails, comme le prouvera la description comparative que nous allons en donner en peu de mots. Depuis le Patagon des régions froides jusqu'à l'habitant des parties les plus brûlantes, aucuns ne se couvrent la tête, excepté

1. Voyez Costumes, pl. 9.
2. *Idem*, pl. 1.
3. *Idem*, pl. 4, dans laquelle, sauf la coiffure, tout tient à l'ancien costume des habitans.

lors des fêtes et à la guerre. Il faut pourtant excepter de cette négative les Péruviens, qui portaient et portent encore un bonnet de laine tombant en arrière; leurs rois avaient la toque royale. Les cheveux, longs chez les Péruviens, les Araucaniens, les Patagons, les Puelches, les Moxéens, sont coupés en avant chez les Antisiens et chez quelques Guaranis; rasés, en partie, chez quelques tribus de cette même nation, ainsi que parmi les peuples du grand Chaco ou Pampéens septentrionaux. Chez presque toutes les nations, non seulement on s'épilait la barbe, ce qui a donné lieu à la fausse idée que les Américains sont entièrement imberbes; mais quelquefois encore on s'épile les sourcils, comme le font les Pampéens pour les deux sexes. La face est souvent couverte de couleur, de lignes régulières, comme parmi les Pampéens, les Araucaniens, les Guaraniens, les Moxéens et les Antisiens; on peut même dire que les seuls Péruviens restent étrangers à cette coutume. Le tatouage, si commun parmi les peuples de l'Océanie, se réduit en Amérique, par suite de croyances religieuses propres à ce continent, à quelques lignes tracées sur la figure des femmes des petites tribus des Guaranis ou des Pampéens septentrionaux, pour indiquer le moment où elles deviennent nubiles. Toutes les nations se percent les oreilles et y placent divers ornemens plus ou moins bizarres : les anciens Péruviens, ainsi que les Botocudos et les Lenguas actuels, regardaient comme une beauté de les faire s'allonger jusqu'à tomber sur les épaules et les surchargeaient de poids ou de morceaux de bois très-volumineux. Les Guaranis, les Botocudos, les habitans du Chaco, tels que les Tobas et les Lenguas, ne se bornent pas à ces mutilations. Plus ils sont guerriers, plus ils se défigurent, afin d'intimider l'ennemi : ils se percent les côtés des narines, la cloison du nez, surtout la lèvre inférieure, dans le but d'y introduire divers ornemens et quelquefois des morceaux de bois très-gros, comme chez les Botocudos et les Lenguas, ce qui les rend affreux. Presque toutes les nations portent le collier dans les deux sexes.

Le corps, entièrement nu chez les Guaranis, chez les Chiquitos (hommes) sauvages, est néanmoins orné de peintures, de dessins; celui de leurs femmes, couvert seulement du tablier, est également peint de lignes diverses très-régulières ou de teintes différentes par larges parties, s'étendant aussi aux jambes et aux pieds. L'usage des bracelets est à peu près commun à toutes les nations sauvages, et le Guarani, l'Itonama, le Yuracarès, portent les jarretières sans bas. Les femmes chiquitéennes, les Moxéens, les Antisiens, quelques Guaranis usent de la tunique sans manche d'écorce de *ficus* ou de tissu de coton. Quant à ces plumes dont on s'obstine toujours, en Europe, à faire l'habille-

ment des Américains, elles n'appartiennent jamais à leur costume habituel et sont loin d'être d'un usage général. Nous les avons trouvées en ceintures brillantes chez les seuls Tacanas, tandis que la tête en est ornée chez les Guaranis, chez les Antisiens et chez quelques Pampéens, seulement dans leurs fêtes religieuses, pendant leurs danses; car une fois ces cérémonies achevées, ces ornemens sont serrés avec soin : ils ne servent pas plus d'une ou deux fois par an.

Les costumes que nous venons de décrire existent encore aujourd'hui chez toutes les nations libres, et se retrouvent, plus ou moins modifiés par la décence, dans les anciennes Missions des Jésuites, à Moxos, à Chiquitos. Il n'y a réellement que les nations voisines des grandes villes qui aient tout à fait abandonné leur costume national.

Centres de civilisation; gouvernement.

Nous avons déjà dit que, sur la superficie de l'Amérique méridionale dont nous nous occupons, il n'y avait, avant la conquête, qu'un seul centre de civilisation, celui des Péruviens, tandis que toutes les autres nations, plus ou moins sauvages, ne présentaient aucun corps politique, aucun centre plus cultivé que le reste[1]; ainsi, d'un côté existait un peuple chez lequel tout marchait vers les lumières, de l'autre se montraient des sociétés informes, dans l'égalité presque complète de l'homme primitif. Nous avons cherché les causes de ce contraste dans les possibilités locales[2], dans les mœurs; et maintenant que, pour compléter le tableau des Américains, il ne nous reste plus qu'à traiter ce qui a rapport aux gouvernemens et à la religion, nous croyons utile de dire préalablement un mot de ce que les monumens, les traditions, les recherches sur les langues, peuvent nous faire penser des lieux où se sont formés les premiers centres de civilisation.

Nos recherches à cet égard, comme on pourra le reconnaître aux spécialités sur les Quichuas et sur les Aymaras, prouvent évidemment que la civilisation des Péruviens a commencé sur les rives du lac Titicaca, au sein de la nation Aymara, et qu'elle doit être la souche première de la civilisation du plateau des Andes; au moins est-ce bien elle qui en occupe le point central, où la vie agricole et pastorale paraît s'être d'abord développée, où les

1. Voyez p. 90-96.
2. Page 9.

Homme américain.

idées sociales ont germé, où le premier gouvernement monarchique et religieux a pris naissance. Cette société, antérieurement aux Incas, à une époque bien ancienne, perdue dans la nuit des temps[1], était parvenue à une civilisation assez avancée, ce que prouvent les monumens. Transportées par Mancocapac des rives du lac de Titicaca vers le Cuzco, sa dernière splendeur, sa religion, son industrie, ont commencé la monarchie des Incas, laquelle, bien que le peuple en eût presque oublié le berceau, montre que ses rois eux-mêmes en gardaient le souvenir. Ce dernier fait nous semble prouvé par l'espèce de prédilection que les Incas conservèrent toujours pour les îles du lac de Titicaca, celle du Soleil et celle de la Lune, où ils firent bâtir des temples en mémoire de leur ancienne origine; qui empêcherait de croire que leur langue sacrée, parlée seulement entr'eux, ne fût aussi l'aymara?

Établie sur des bases solides, mais bornées, réduite à un cercle étroit sous Mancocapac, la monarchie des Incas s'étendit, au Nord et au Sud, d'une manière rapide, sous les onze rois qui le suivirent. A l'arrivée des Espagnols, les lois des Incas étaient reconnues, d'un côté, jusqu'à la ligne, à Quito; de l'autre, jusqu'au 35.e degré de latitude sud, au Rio Maule (Chili), toujours sur les montagnes; car jamais elles ne régnèrent au sein des plaines chaudes situées à l'est des Andes. A côté de cette civilisation développée, nous voyons des peuples privés de toute civilisation; à côté de ce gouvernement monarchique, de petites tribus éparses, disséminées, ennemies les unes des autres et n'ayant pas toujours un chef; ainsi, en Amérique, l'extension des gouvernemens est loin de pouvoir se comparer à celle des nations distinguées par la langue; ainsi le degré de civilisation ne suit pas toujours non plus une marche relative à leur importance numérique; mais elle se rattache à l'étendue, à la stabilité des sociétés.

Le gouvernement monarchique des Incas était de tous peut-être le plus solidement établi, puisque les chefs héréditaires commandaient, en même temps, comme dieux, fils du soleil, comme rois tout-puissans; puisqu'ils réunissaient le pouvoir religieux au pouvoir civil, obtenant à la fois l'adoration et l'obéissance des peuples qui leur furent soumis; aussi leur

---

1. Ulloa, *Noticias americanas*, page 341, ne donne aux Américains que 250 ans de civilisation avant l'arrivée des Espagnols, ce qui est évidemment erroné. Buffon, *Histoire de l'homme*, édit. de Sonnini, t. II, p. 426, ne leur en donne que 300. L'Amérique est, à son avis (p. 428) une terre nouvellement habitée.

autorité était-elle sans limites; et l'aristocratie, composée seulement des membres d'une même famille divine, était là si fort au-dessus des sujets, qu'elle se réservait exclusivement toutes les branches de l'administration, qu'elle possédait toutes les lumières scientifiques, industrielles, intellectuelles, et profitait de tous les progrès sociaux, tandis que la masse de la nation, contenue par des lois douces et paternelles en pratique, quoique des plus sévères en théorie, se voyait condamnée à ne jamais changer de sort, tous les états, toutes les professions y étant toujours héréditaires[1], toutes les terres appartenant à l'État. C'est probablement une des causes qui avaient entravé la marche de la civilisation, et l'avaient rendue plus stationnaire; car, en paralysant l'ambition des individus, on tarit infailliblement toute source de progrès pour la nation qu'ils composent. Fractionnée par divisions parcellaires de dix, de cent, de mille, de dix mille individus, ayant chacune son chef, la population entière était répartie en d'immenses provinces dépendant du Cuzco, la capitale. Les terres, labourées en commun par le peuple, se divisaient en trois parties, dont l'une affectée aux besoins de la nation, l'autre à l'entretien des cultes, la troisième mise en réserve pour les besoins de la guerre.

Les autres parties de l'Amérique dont nous nous occupons, ne présentaient pas de corps national, morcelées qu'elles étaient en une foule de petites tribus, ayant chacune son chef momentané ou rarement héréditaire, armé seulement d'un pouvoir toujours très-limité, et cessant quelquefois avec la guerre qui l'en avait fait revêtir. Il y avait encore, parmi ces chefs, plus d'un genre d'activité : chez les Chiquitos, nommés par le conseil des vieillards, ils cumulaient les fonctions de médecins, de sorciers; et par conséquent, joignaient à leurs fonctions politiques, des fonctions religieuses qui leur donnaient de la prépondérance. Chez les Guaranis, ils étaient héréditaires, ayant souvent des subalternes sous leurs ordres. Chez les Araucanos, les Patagons, les Puelches, la bravoure militaire et le talent oratoire décidaient et décident

1. Comme toutes les lumières résidaient dans la classe noble, anéantie en quelque sorte par le cruel Atahualpa, pour détrôner son frère (Garcilaso, *Comentario de los Incas,* p. 28, 330, 345, etc.), ainsi que par les Espagnols, qui ne pouvaient souffrir de rivalités de pouvoir, les connaissances que la civilisation avait procurées durent disparaître tout à coup avec les Incas, et la population conservée par les Espagnols ne se trouve plus en rapport avec le tableau que les historiens tracent de l'état de son gouvernement et de sa civilisation, du temps des Incas. Ce fait nous semble résoudre la question si souvent agitée par les écrivains, sur la vérité des faits avancés et en apparence contradictoires avec ce que chacun d'eux a vu des Péruviens de son siècle.

Homme américain.

encore du choix qu'on en fait, et leur autorité se réduit à rien en temps de paix; il en était de même chez les Moxéens. Chez les Charruas, les Tobas et autres nations du Chaco, les vieillards nomment les chefs temporaires qui doivent diriger l'attaque préméditée. Chez les Yuracarès, enfin, on ne reconnaît encore aucun chef, et la liberté individuelle est respectée au point qu'un fils même n'est jamais contraint d'obéir à son père.

Malgré son despotisme, le gouvernement des Incas, par cela seul qu'il formait une grande société, un centre des connaissances, était parvenu à une demi-civilisation. On sent que, dans toutes les autres parties de l'Amérique, le fractionnement du pouvoir, les querelles continuelles des chefs, tendirent au contraire à perpétuer cet état d'anarchie sauvage, qui devait durer autant que leur système de gouvernement et fait comprendre au mieux comment ils n'étaient pas plus avancés, lors de la conquête de l'Amérique; ainsi, cette imperfection de la civilisation, regardée, par quelques auteurs, comme résultant de ce que l'Amérique est un pays beaucoup plus moderne que le reste du monde [1], s'explique, on le voit, par le morcellement de l'autorité, par le défaut d'extension, par le peu de stabilité des gouvernemens.

Les Quichuas, qu'on pourrait comparer, sous ce rapport, aux Arabes de Mahomet, faisaient la guerre dans un esprit de prosélytisme pour augmenter le nombre des adhérens au culte du soleil. Ils ne furent jamais cruels, n'ayant recours aux armes que lorsque la persuasion restait sans action. Ils combattaient franchement, loyalement, annonçant toujours leur attaque; et n'exigeaient du vaincu que sa soumission aux lois du vainqueur. Les autres nations, divisées par tribus, étaient toujours en armes soit entr'elles, soit contre les nations voisines. Leur véritable motif, leur motif le plus fréquent, celui qui porta les Guaranis ou Caribes, par exemple, à conquérir la moitié de l'Amérique méridionale, était le désir d'enlever des femmes, pour s'en faire des concubines; leurs prétextes étaient une querelle de famille, des droits de chasse contestés pour une partie de terrain, ou, plus souvent encore, l'instigation des agens religieux, des prêtres ou des sorciers [2]. La tactique militaire se bornait à la ruse, à la surprise; mais, toujours cruels, les hommes souvent étaient massacrés sans pitié ou même dévorés par les vainqueurs, qui n'épargnaient que les femmes et les enfans, pour les réduire en esclavage.

1. Ulloa, *Noticias americanas*, p. 428.

2. Chez les Chiquitos, les Araucanos, les Patagons, la mort d'un chef que le médecin n'a pu sauver, est attribuée à certains individus d'une famille éloignée; ce qui détermine souvent la guerre. Voyez nos articles spéciaux et partie historique, t. II, chap. XXI.

Aujourd'hui, les peuples non soumis aux gouvernemens républicains qui régissent l'Amérique méridionale, n'ont en rien changé leurs coutumes et surtout leur système de division par tribus nombreuses; aussi ne sont-ils pas plus civilisés qu'au temps de la conquête.

Religion.

La religion a toujours un rapport intime avec l'état de la civilisation des peuples ou l'extension des sociétés. Les hommes rapprochés de l'état de nature et divisés en petites tribus, ont une religion simple, qu'ils ne cherchent presque jamais à propager. A mesure que les sociétés se développent, s'étendent, leur religion se complique de plus en plus; et, de cette complication même, naît l'esprit de prosélytisme, du moins dans les religions dont cet esprit de propagation est en quelque sorte l'essence et la vie. L'Amérique (dans la partie qui nous occupe) le prouve autant que tout autre pays du monde. D'un côté, de petites tribus éparses avaient une religion si peu compliquée, qu'on est allé jusqu'à leur en refuser une, et jamais leur conviction religieuse ou l'envie d'en étendre l'empire ne fut le but de leurs guerres; de l'autre, une seule nation était civilisée; une seule aussi nous montre un système de religion étendu, compliqué de rites nombreux, et le seul qui fût animé de l'esprit de prosélytisme.

Quoique plusieurs auteurs aient refusé toute religion aux Américains[1], il est évident pour nous que toutes les nations, même les plus sauvages, en avaient une quelconque. L'homme, en naissant, n'apporte-t-il pas avec lui cette idée consolante qui l'accompagne durant son séjour plus ou moins pénible sur la terre, qu'à la fin de sa carrière terrestre il ne périra pas tout entier, et qu'à la mort commencera, pour la plus noble partie de lui-même, une seconde existence, mais sans terme et plus heureuse? Or, cette idée consolante, cette foi instinctive en une autre vie, sont générales chez les nations américaines, et se manifestaient ou se manifestent encore sous différentes formes, dans la coutume d'ensevelir, avec les morts, des vivres et tout ce qui leur appartenait. Les Incas allaient près de leur père, le soleil; les vassaux continuaient à servir leurs maîtres; le Guarani, dans l'autre monde, retrouve, avec une chasse abondante, toutes ses femmes redevenues jeunes; l'Antisien, le

1. Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale;* Pauw, *Recherches sur les Américains;* Robertson, *Histoire de l'Amérique,* édit. espagn., t. II, p. 178.

Chiquitéen, le Moxéen, le Pampéen, l'Araucano, y rencontrent beaucoup de gibier, y revoient toute leur famille. Quelques tribus des Pampas y éprouvent les délices d'une ivresse de tous les instans; ainsi chacun, selon son goût dominant, se crée ou se créait une béatitude en rapport avec ses jouissances actuelles.

En comparant les religions entr'elles, nous trouvons, comme pour le gouvernement, une différence énorme entre celle des Péruviens civilisés et celles des autres nations. En effet, les Quichuas croyaient que le *Pachacamac,* dieu invisible, créateur de toutes choses[1], avait le pouvoir suprême, commandait au soleil, à la lune sa femme, puisque ceux-ci sont assujettis à une marche régulière et invariable; mais, comme ils ne connaissaient pas la forme du dieu créateur, ils l'adoraient en plein air, sans vouloir le figurer; tandis que le soleil, sa création visible, avait des temples spacieux, remplis de richesses, des vierges consacrées, et pour prêtres, pour interprètes sur la terre, les Incas, ses fils, auxquels le peuple pouvait recourir, dans ses besoins et dans ses maux. On offrait au soleil, fécondateur de la terre, des fruits que sa chaleur avait mûris; on lui sacrifiait quelques paisibles llamas; on le fêtait encore à l'équinoxe de Septembre, dans la grande réunion du Raimi. Le plus proche parent de l'Inca était premier sacerdote; les autres membres de la famille royale administraient les temples nombreux répandus dans le royaume.

A côté de la religion des Incas nous n'avons plus, chez les autres peuples, qu'une simplicité de croyance tout à fait en rapport avec leurs subdivisions : les Guaranis, depuis le Rio de la Plata jusqu'aux Antilles, et des côtes du Brésil jusqu'au pied des Andes boliviennes, révéraient, sans le craindre, un être bienfaisant, leur premier père, le *Tamoï* ou *vieux du ciel,* qui avait vécu parmi eux, leur avait enseigné l'agriculture, et ensuite avait disparu à l'Orient, d'où il les protégeait. On lui adresse encore (chez les Guarayos) des prières en des cabanes octogones, mais jamais d'offrandes, ni de sacrifices; les *Payes* ou *Piaches,* sorciers, sont ses devins, ses interprètes.

Toutes les nations pampéennes et celles du rameau araucanien professent une croyance calquée sur ce principe : elles redoutent plutôt qu'elles n'aiment un génie bon par nécessité, malfaisant sans motifs, cause de tout ce qui leur arrive de mal; de vieilles femmes en sont les interprètes, cumulant l'art de guérir avec les fonctions sacerdotales. Les Chiquitéens croyaient aussi à des influences malignes, dont leurs chefs étaient les interprètes, en même temps que médecins.

---

1. Robertson, *Histoire de l'Amérique,* édit. espagn., t. IV, p. 56, ne reconnaît à tort que le culte du soleil aux Incas. Voyez à la partie spéciale les auteurs qui ont parlé du Pachacamac.

Les Moxéens n'avaient aucune uniformité : chez quelques-uns, un dieu présidait à la culture, à la chasse, dirigeait les nuages, le tonnerre ; mais le culte le plus général était celui que la crainte avait fait vouer au jaguar (*Felis onça*), auquel on érigeait des autels ou consacrait des offrandes, en se vouant à des jeûnes rigoureux, pour obtenir sa prêtrise, à laquelle on joignait la profession de médecin, comme chez les Chiquitos. Les Yuracarès, qui possèdent une mythologie compliquée, n'adorent néanmoins ni ne craignent aucun être spécial ; ils n'attendent rien de l'avenir et ne conservent aucune reconnaissance du passé, véritable type de l'homme superstitieux, dont le plus ignoble égoïsme brise tous les liens de parenté.

Cette comparaison rapide montre : 1.° que la religion des Américains était fort éloignée d'avoir pour base, comme on l'a pensé, le culte seul du soleil et de la lune ; 2.° que ce dernier culte n'existait même que secondairement chez les Incas, tandis qu'il était tout à fait inconnu chez les autres nations, dont la foi avait bien plutôt pour principe l'espérance du bien d'un côté, la crainte du mal de l'autre ; mais ce système supposait une association d'idées, de réflexions, que n'aurait pas exigée le culte d'un objet visible pour tous, et des abstractions regardées comme au-dessus de la capacité intellectuelle des Américains, qu'on croyait, sous ce rapport, comme inférieure à celle du reste de l'humanité.

Indépendamment de leur croyance fondamentale, tous les peuples américains, ainsi que tous ceux qui sont peu civilisés, accordaient beaucoup d'influence aux choses naturelles, à la rencontre d'un animal dans telle circonstance donnée, au cri de tel autre, aux éclipses de lune et de soleil, aux rêves ; mais les peuples chasseurs surtout avaient, à cet égard, des préjugés sans nombre, et leurs repas, leurs chasses, étaient soumis à une foule de pratiques superstitieuses qui, variant à l'infini, suivant les nations, étaient toujours appliquées par les devins ou interprètes de la divinité. On a vu ces prêtres dieux et rois en même temps chez les Incas, chefs et prêtres chez les Chiquitos, tandis que, parmi les autres nations, ils sont seulement devins ou interprètes de la divinité. On les craint, dans ce dernier cas, beaucoup plus qu'on ne les aime, et ils ne jouissent pas toujours d'une grande considération, surtout parmi les peuples pampéens et guaranis.

Auprès des magnifiques monumens des Incas, pompeusement ornés d'or et d'argent, à peine voit-on s'élever, chez les autres nations, une simple cabane, couverte de feuilles de palmier et consacrée à l'adoration de l'être suprême. A côté de ces fêtes somptueuses du Raimi où, chez les Incas, on accou-

Homme américain.

rait de toutes les parties du royaume, on ne voit que des orgies plus ou moins barbares, plus ou moins sanglantes, presque toujours déterminées par les diverses phases de l'existence des individus. A la naissance des Incas, souvent des réjouissances, des fêtes, que l'on ne retrouve, mais beaucoup plus simples, que chez les Araucanos. La nubilité des femmes est, excepté chez les Péruviens, généralement signalée et solennisée au sein des nations les plus distinctes. Chez les Guaranis, des jeûnes rigoureux, des stigmates sanglans sur la poitrine, le tatouage d'une petite partie du bras ou de la figure, sont ordonnés aux jeunes filles; chez les Pampéens et chez les Araucanos, des jeûnes, le tatouage, ou diverses cérémonies plus ou moins compliquées; chez les Yuracarès, encore des jeûnes; puis la jeune fille, tous ses parens se couvrent de blessures les bras et les jambes; et, pour mieux célébrer son entrée dans le monde, chez toutes les nations, on termine la cérémonie par des libations. Le mariage demeure affaire de commerce ou de convention privée, presque étranger à la religion. Il n'en est pas ainsi de la grossesse d'une femme, qui amène toujours beaucoup de pusillanimité chez le mari, dont les actions peuvent influer sur l'état de l'enfant, et sur l'accouchement qui, traité indifféremment pour la femme, oblige quelquefois le mari à prendre des mesures hygiéniques. Les prêtres, les devins sont consultés dans les maladies : quelquefois ils appliquent des remèdes, font des saignées locales; mais, presque toujours, se bornent à des jongleries, surtout à la succion des parties malades, comme chez les Pampéens, les Araucanos, les Guaranis, les Chiquitéens, les Moxéens; ou bien à des cérémonies plus ou moins compliquées. A la mort, depuis le Quichua civilisé jusqu'au plus sauvage des Américains, la croyance d'une autre vie conduit à parer le cadavre de ce qu'il avait de meilleurs habits, et à placer à son côté ses armes et des vivres pour faire le voyage. Chez les Araucanos, les Patagons, les Puelches, les Charruas, on brûle ce qui appartenait au défunt; on tue, sur sa tombe, tous les animaux domestiques qui l'ont servi; et, de plus chez les Charruas, chez les peuples du Chaco, les parens, pour mieux exprimer leur douleur, se couvrent les bras, les flancs, la poitrine de blessures profondes; les femmes se coupent l'articulation d'un doigt, et tous se livrent aux jeûnes les plus rigoureux.

L'histoire mythologique des peuples, quelquefois en rapport avec les monumens qui témoignent de leur antique civilisation, peut alors faciliter les recherches de l'historien. Celui-ci, en dégageant les fictions de cet entourage mystérieux, dont l'imagination de l'homme s'est plu à les envelopper,

Homme américain.

en fera quelquefois jaillir des traits de lumière propres à éclaircir, pour lui, des faits dont il demanderait en vain la manifestation à des traditions nationales d'une autre espèce; ainsi, par exemple, la coïncidence du lieu de la naissance de Mancocapac, fils du soleil, au bord du lac de Titicaca, avec les monumens de ces mêmes rivages, nous a découvert le berceau du premier centre de civilisation des peuples péruviens[1]. Malheureusement, des renseignemens semblables sont bien difficiles à obtenir des autres peuples, de la langue desquels on connaît à peine quelques mots; et leur mythologie, d'ailleurs, remonte si loin dans l'antiquité, qu'on ne peut y retrouver qu'une analogie remarquable avec certains faits généraux appartenant au monde entier. Nous voulons parler de la création, et des époques qui remplacent, sur certains points de l'Amérique, le déluge répandu non-seulement sur l'ancien monde, mais encore sur le nouveau[2]. Si la croyance au déluge, qu'on retrouve chez les Araucanos, obligés de se réfugier au sommet des Andes[3]; si, disons-nous, cette croyance est, comme on pourrait le supposer, suggérée par la présence des coquilles fossiles sur la terre et jusque sur les montagnes, il n'en est pas ainsi d'un renouvellement général de la race humaine, que nous retrouvons chez les Yuracarès et chez les Mbocobis, enveloppés, non par une inondation, mais par un incendie général des forêts, auquel échappent seuls des êtres privilégiés qui repeuplent la terre[4]. Les Guaranis ont l'arrivée du Tamoï, qui ranima les peuples, en leur enseignant l'agriculture; tandis que les Moxéens sont fils des lacs, des grands fleuves, dont les poissons les nourrissent.

Les rapports des grandes divisions religieuses des peuples américains avec ceux que les caractères physiques nous ont fait établir, sont évidens : les Péruviens avaient tous le culte du soleil, régi par le Pachacamac; les Araucaniens et les Pampéens, la croyance d'un être bon par nécessité, méchant sans but, ainsi que les mêmes coutumes religieuses; les Guaranis, une grande uniformité de religion; les Chiquitéens, les influences de la nature; les Moxéens, la crainte d'êtres vivans. L'analogie avec les mœurs, les coutumes, n'est pas

1. Voyez partie spéciale.

2. Chez les Mexicains (voyez M. de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. I, p. 102), et sur le plateau de Cundinamarca (Humboldt, *Vues des Cordillères et Monumens des peuples ind. de l'Amér.*, t. II, p. 256, etc.).

3. Voyez partie historique, t. II, p. 259.

4. Les Yuracarès ont une mythologie très-étendue et des plus curieuse. Voyez, dans ce travail, l'article spécial des Yuracarès (rameau antisien), et, partie historique, la description de cette nation.

Homme américain.

moins remarquable : les Péruviens, agriculteurs et pasteurs, les plus civilisés des Américains du sud, ont la religion la plus compliquée, la plus douce; les Guaranis, agriculteurs et chasseurs, ainsi que les Chiquitéens et les Moxéens, ont des croyances simples, plus ou moins douces; tandis que, chez les chasseurs araucaniens et pampéens surtout, l'indépendance de leur genre de vie se retrouve dans l'obligation qu'ils imposent à l'être suprême de les protéger, sans se soumettre eux-mêmes à aucun châtiment, quand ils ont violé ses lois. Leurs coutumes sanglantes sont aussi en rapport avec leur mode d'existence.

Il nous reste à établir un dernier genre de comparaison, celui de la température du lieu avec le système de religion des peuples. Le culte du soleil aurait-il pu naître sous la zone torride, dont les feux dévorans contraignent incessamment l'homme à chercher l'ombre; sous la zone torride, où le matin et le soir sont les seuls instans de vie pour la nature? Nous ne le pensons pas; mais n'était-il pas tout naturel que ce culte devînt un besoin pour des peuples habitant des plateaux élevés, n'ayant de chaleur qu'alors que l'astre les éclaire, la nature se glaçant autour d'eux dès qu'il se cache; aussi trouve-t-on le même principe religieux sur le plateau du Pérou et sur celui de Cundinamarca[1], placés dans les mêmes conditions, tandis que rien, chez les peuples des régions chaudes, n'annonce le culte du soleil.

Si nous considérons, dans leur état de liberté primitive, les croyances religieuses actuelles de l'Américain, nous les trouverons telles qu'elles étaient avant l'arrivée des Espagnols, sans que la civilisation qui les entoure ait rien changé aux rites, aux cérémonies dont elles sont accompagnées. L'Américain qui a embrassé la religion chrétienne, offre encore, avec beaucoup des superstitions de sa position première, soit l'indifférence qu'il montrait dans ses forêts, comme chez les Guaranis, soit un fanatisme porté à son comble, comme à Moxos : à Moxos, où l'homme qui jadis immolait, par superstition, sa femme et ses enfans; l'homme qui, par crainte des jaguars, s'astreignait aux jeûnes les plus rigoureux, se punit aujourd'hui de ses péchés, non-seulement en jeûnant outre mesure, mais en se couvrant de blessures dans la semaine sainte. En un mot, quoique les Américains suivent avec exactitude la religion chrétienne, nos observations nous font croire qu'ils n'en ont, pour la plupart, que les cérémonies extérieures, sans en avoir la véritable conviction, ou sans l'envisager sous le point de vue de sa morale.

1. Piedra Hita, *Conquesta*, p. 17; Herrera, *Decada VI, lib. V, cap. VI.*

Homme ameri-cain.

RACES AMÉRICAINES.

Caractères. *Couleur* variable du jaune au brun et au rouge cuivré. *Taille* variable. *Formes :* tête grosse comparativement au tronc; tronc large, robuste, poitrine bombée, membres replets, arrondis, mains et pieds petits; cheveux épais[1], gros, noirs, lisses, longs, descendant très-bas sur le front et résistant à l'âge. Barbe rare, grosse, noire, *toujours lisse ou non frisée,* poussant très-tard, et seulement sur le menton et aux côtés de la moustache. Menton court. Yeux petits, enfoncés. Mâchoires saillantes. Dents belles, presque verticales, sourcils très-marqués.

Ces caractères généraux, les seuls que nous ayons retrouvés chez tous les Américains que nous avons vus, sont en conséquence ceux qu'on pourrait mettre en parallèle dans la comparaison qu'on en voudrait faire avec les hommes des autres parties du monde. Nous insistons particulièrement sur celui de la *barbe lisse et poussant très-tard,* que nous signalons aujourd'hui pour la première fois, parce qu'il nous paraît distinguer, d'une manière tranchée, l'homme américain des autres sections de l'espèce humaine.

Avec les coupes que les caractères physiques nous ont forcé d'établir parmi les Américains que nous avons vus, nous présentons, dans le tableau suivant, les différences qui distinguent ses divisions les unes des autres. Nous ne doutons pas d'ailleurs, qu'en suivant cette marche pour l'étude des autres parties du nouveau monde, le nombre des races ne dût nécessairement s'augmenter.[2]

---

1. Blumenbach avait eu de faux renseignemens, lorsqu'il donna pour caractère aux Américains d'avoir peu de cheveux; ils les ont, au contraire, très-abondans.

2. Peut-être les habitans de Cundinamarca et les Mexicains rentreraient-ils dans notre race ando-péruvienne; mais nous ne doutons pas que les Américains du Nord de la partie septentrionale ne constituent une quatrième race, tout à fait distincte.

Homme américain.

HOMME AMÉRICAIN.

I.re RACE :
ANDO-PÉRUVIENNE.
Couleur brun-olivâtre plus ou moins foncé. Taille petite. Front peu élevé ou fuyant; yeux horizontaux, jamais bridés à leur angle extérieur.

1.er Rameau : PÉRUVIEN.
Couleur brun-olivâtre foncé. Taille moyenne, 1 mètre 597 millimètres. Formes massives; tronc très-long comparativement à l'ensemble. Front fuyant; face large, ovale; nez long, très-aquilin, élargi à la base; bouche assez grande; lèvres médiocres; yeux horizontaux, à cornée jaunâtre; pommettes non saillantes; traits prononcés; physionomie sérieuse, réfléchie, triste.

2.e Rameau : ANTISIEN.
Couleur variable du brun-olivâtre foncé à une teinte très-claire. Taille variable; moyenne, 1 mètre 645 millimètres. Formes peu massives; tronc dans les proportions ordinaires. Front non fuyant; face ovale; nez variable; bouche moyenne, yeux horizontaux; traits efféminés; physionomie vive, douce.

3.e Rameau : ARAUCANIEN.
Couleur brun-olivâtre peu foncé. Taille moyenne, 1 mètre 641 millimètres. Formes massives; tronc un peu long comparativement à l'ensemble. Front peu élevé; face presque circulaire; nez très-court, épaté; yeux horizontaux, bouche médiocre, lèvres minces; pommettes saillantes; traits efféminés; physionomie sérieuse, froide.

II.e RACE :
PAMPÉENNE.
Couleur brun-olivâtre. Taille souvent très-élevée; front bombé non fuyant; yeux horizontaux, quelquefois bridés à leur angle extérieur.

1.er Rameau : PAMPÉEN.
Couleur brun-olivâtre ou marron foncé. Taille moyenne, 1 mètre 688 millimètres. Formes herculéennes. Front bombé; face large, aplatie, oblongue; nez très-court, très-épaté, à narines larges, ouvertes; bouche très-grande; lèvres grosses, très-saillantes; yeux horizontaux, quelquefois bridés à leur angle extérieur; pommettes saillantes; traits prononcés, mâles; physionomie froide, souvent féroce.

2.e Rameau : CHIQUITÉEN.
Couleur brun-olivâtre clair. Taille moyenne, 1 mètre 663 millimètres. Formes médiocrement robustes; face circulaire pleine; front bombé; nez court, peu épaté; bouche moyenne; lèvres minces, peu saillantes; yeux horizontaux, quelquefois légèrement bridés extérieurement; pommettes non saillantes; traits efféminés; physionomie enjouée, vive, gaie.

3.e Rameau : MOXÉEN.
Couleur brun-olivâtre peu foncé. Taille moyenne, 1 mètre 670 millimètres. Formes robustes, front peu bombé; face ovale circulaire; nez court, peu large; bouche médiocre; lèvres un peu saillantes; yeux horizontaux non bridés; pommettes peu saillantes; physionomie un peu enjouée, douce.

III.e RACE :
BRASILIO-GUARANIENNE.
Couleur jaunâtre. Taille moyenne; front peu bombé; yeux obliques, relevés à l'angle extérieur.

Rameau unique.
Couleur jaunâtre, mélangée d'un peu de rouge très-pâle. Taille moyenne, 1 mètre 620 millimètres. Formes très-massives; front non fuyant; face circulaire pleine; nez court, étroit; narines étroites; bouche moyenne, peu saillante; lèvres minces; yeux souvent obliques, toujours relevés à l'angle extérieur; pommettes peu saillantes; traits efféminés; physionomie douce.

Homme américain.

PREMIÈRE RACE.

ANDO-PÉRUVIENNE.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX. Couleur brun-olivatre plus ou moins foncé. Taille petite. Front peu élevé ou fuyant. Yeux horizontaux, jamais bridés a leur angle extérieur.

PREMIER RAMEAU.

PÉRUVIEN.

Couleur : brun-olivâtre foncé. Taille moyenne : 1 mètre 597 millimètres. Formes massives; tronc très-long comparativement à l'ensemble. Front fuyant; face large, ovale. Nez long, très-aquilin, élargi à sa base. Bouche assez grande; lèvres médiocres. Yeux horizontaux, à cornée jaunâtre. Pommettes non saillantes. Traits prononcés. Physionomie sérieuse, réfléchie, triste.[1]

Le rameau auquel nous avons donné le nom de Péruvien, du lieu qu'il habite, s'étend sur la plus grande partie de l'ancienne domination des Incas, avant la conquête, c'est-à-dire sur les Andes et sur leurs versans, depuis la ligne jusqu'à Santiago del Estero, au 28.e degré de latitude australe. Cette domination comprenait, sur les montagnes seulement, toute la république actuelle du Pérou, celle de Bolivia et une partie de la république Argentine. Elle était bornée à l'Ouest par le grand Océan, au Nord par des nations qui appartiennent peut-être encore au même rameau, au-delà de Quito; à l'Est, vers le Nord, par les nations de notre rameau Antisien; vers le Sud, par les nations pampéennes du grand Chaco; au Sud, par les Araucanos.

Le pays des Péruviens est uniforme dans sa composition orographique, autant que dans sa sécheresse. Partout des plateaux élevés, voisins des neiges perpétuelles, des vallées plus ou moins chaudes, toujours sèches, peu ou point boisées, toujours dépourvues d'ombrage; des pics déchirés, des ravins profonds, des plaines stériles, où l'agriculteur industrieux peut seul trouver les ressources que le force à rechercher le manque de pâturages dans les lieux

1. Nous ne trouvons aucun caractère qui puisse rapprocher les Péruviens des peuples de l'Océanie. Ils en diffèrent par tous leurs caractères physiologiques, et de plus par leurs mœurs. Venus des îles, comme on l'a dit, ils auraient une idée quelconque de la navigation, si avancée parmi les Océaniens; tandis que, de tous les peuples, ce sont les plus arriérés sur ce point. Les Péruviens diffèrent tout à fait des autres races du monde.

Homme américain.

tempérés. Là, jamais cette imposante végétation du versant oriental des Andes ne réjouit la vue des habitans; partout l'aspect le plus triste; et, d'abord, préoccupé du nom pompeux de Pérou, qui rappelle tant d'idées de richesses, l'Européen s'étonne qu'au milieu d'une nature si aride, si accidentée, se trouve le centre de la plus parfaite civilisation de l'Amérique méridionale; mais lorsqu'il aperçoit, sur les plateaux, les paisibles troupeaux d'alpacas et de llamas, accompagnés de leurs bergers, son étonnement cesse; car il en reconnaît la source.

Parmi les peuples que nous avons observés, les nations qui se rattachent naturellement à ce rameau, sont au nombre de quatre: la première, celle des Quichuas (ou Incas), renfermant seule toute la civilisation, du temps de la conquête, était la nation souveraine; la seconde, celle des Aymaras, des plateaux élevés, quoique la plus anciennement civilisée, et malgré son importance numérique, était soumise aux Quichuas, dont dépendaient aussi les deux autres, les Atacamas et les Changos, du littoral occidental, réduites à une faible population.

Le tableau suivant indiquera la population respective de ces quatre nations.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE, DANS CHAQUE NATION, des		
	INDIVIDUS DE RACE PURE:		MÉTIS.
	CHRÉTIENS.	SAUVAGES.	
Quichuas ou Incas..............	934,707	" "	458,572
Aymaras.......................	372,397	" "	188,237
Atacamas......................	7,348	" "	2,170
Changos.......................	1,000	" "	"
	1,315,452	" "	648,979

Ainsi, dans le rameau Péruvien il n'existe plus aujourd'hui d'hommes à l'état sauvage; leur civilisation ancienne, leur soumission religieuse envers les chefs, les ont tous portés à se faire chrétiens.

Nous ne poussons pas plus loin nos généralités sur les Péruviens. La description de la nation Quichua, comme la plus étendue, la plus civilisée, devant, d'un côté, renfermer tous les détails de caractères physiologiques et moraux que nous pourrions reproduire ici, nous y renvoyons, afin d'éviter de fastidieuses redites, si difficiles à éviter dans ce genre de travail; d'autre part, les détails spéciaux sur la nation Aymara, n'en différant qu'en ce qui concerne la coutume de cette nation de s'aplatir la tête, et les renseignemens propres à leur histoire ancienne, à leur origine, nous prions nos lecteurs de regarder les renseignemens sur les Quichuas comme généralités sur le rameau, en tenant compte du coup d'œil historique particulier aux Aymaras.

NATION QUICHUA OU INCA.

Le nom de *Quichua,* sous lequel on connaît à présent, dans le pays, la nation qui nous occupe, n'était autrefois, à ce qu'il paraît, que la dénomination d'une de ses tribus[1]; et nous croyons même qu'il n'a été généralisé que par les Espagnols. Celui d'*Inca,* plus connu en Europe, n'était appliqué qu'aux hommes de la famille royale, et signifiait, plus particulièrement, *roi, chef*[2]. Nous ne chercherons pas à reproduire ici les noms primitifs de chacune des tribus qui formaient l'empire des Incas, ce qui serait empiéter sur le domaine exclusif de l'histoire; car aujourd'hui les noms qui distinguaient les provinces, et en même temps les tribus qui les habitaient, sont tout à fait oubliés ou se confondent en un seul, celui de Quichua.

A l'instant de la conquête de l'Amérique, les Incas avaient sous leur domination, depuis le Rio Ancasmayo[3], au nord de Quito, un peu au septentrion de la ligne, jusqu'au Rio Maule du Chili, au 35ᵉ degré de latitude sud, c'est-à-dire une étendue de plus de 700 lieues marines[4]. A l'est, leurs limites étaient les plaines chaudes et boisées, ou même les pentes orientales des montagnes des Andes, dès qu'elles se couvraient d'une végétation active ou qu'elles devenaient trop chaudes pour qu'on pût élever des llamas; aussi n'avaient-ils point pour bornes[5], de ce côté, les Andes mêmes, malgré ce qu'ont dit les anciens écrivains, puisque partout nous en avons trouvé jusqu'à près de 100 lieues plus loin à l'est. Vers l'ouest, les Quichuas étaient bornés par la mer; aussi occupaient-ils toute la largeur des Andes et une partie de leurs versans, sur une étendue variable, de 140 lieues (au 18ᵉ degré), dans sa plus grande extension, et de 50 lieues dans sa partie la plus étroite (au 16ᵉ degré). Après avoir indiqué cette surface comme soumise aux Incas, nous allons distinguer le territoire où vivait la nation Quichua, qui nous occupe en ce moment, et qui était loin d'y être la seule. Vers le nord, elle s'étendait sur le plateau peut-être jusqu'à Quito même; car, aujourd'hui, l'on y parle encore la langue quichua[6],

---

1. Garcilaso de la Vega (édition de 1723), *Comentario real de los Incas, lib. IV, cap.* 23, p. 129, 87.

2. *Ibidem,* p. 28, 30.

3. *Ibidem,* p. 9.

Padre Acosta, *Historia natural y moral de las Indias.* Barcelona (1591), *lib. VI, cap.* 19, p. 280.

4. Il y a loin encore de là aux 1300 lieues indiquées par Garcilaso, *Com. de los Incas,* p. 9.

5. Garcilaso, *Com. de los Incas,* p. 10, ne connaissait pas leurs limites orientales, lorsqu'il leur donne pour bornes les Andes neigeuses. Il y avait au moins autant de population quichua à l'est que sur les plateaux. Cochabamba, Chuquisaca sont à l'est de la chaîne.

6. Don Jorge Juan et Ulloa, *Relacion historica del viage à la America meridional,* Madrid, 1748, t. I, *lib. V, cap. V,* p. 377, l'annoncent à chaque page de leur ouvrage; d'ailleurs M. de Martigny nous l'a confirmé encore pour aujourd'hui.

ce qui n'aurait pas eu lieu, s'il y eût eu primitivement une nation différente[1]; de là, en s'avançant vers le sud, elle s'étendait et s'étend encore sur tout le plateau des Andes du Pérou et sur une petite partie du versant oriental, jusqu'au 15.ᵉ degré sud, où elle cesse tout à coup, pour laisser un large espace compris entre les deux chaînes et la côte occupée par la nation Aymara, dont nous traiterons séparément. Elle reprend ensuite au sud des Aymaras, sur toutes les provinces de Cochabamba, de Chuquisaca, de Chayanta et de Potosi; puis de là ne remonte plus les plateaux, mais vit seulement sur le versant oriental, jusqu'à *Tucma*[2] (Tucuman) et jusqu'à Santiago del Estero, au 28.ᵉ degré de latitude, où l'on parle encore maintenant la quichua[3]. A la côte, sur le versant occidental, Aréquipa, habitée par les Aymaras, et au-delà, les Atacamas, qui peuplaient la province de ce nom, bornaient les Quichuas, lesquels n'avaient, sur tout le littoral du sud, que des peuples subjugués, mais d'une autre origine[4]; ainsi les Quichuas occupaient une longue bande de terrain suivant, du nord au sud, la forme de la chaîne des Andes, de Quito jusque près du lac de Titicaca; puis reprenait, au sud-est de la nation Aymara, enclavée au milieu d'eux, pour occuper encore une lisière du versant oriental, depuis Cochabamba jusqu'à Santiago del Estero, bornés alors, vers l'ouest aux Andes, vers l'est aux plaines chaudes et boisées.

Leur voisinage à l'est se compose d'une foule de petites nations constituant, depuis Quito jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra, notre rameau Antisien, les *Quixos,* par exemple, les *Chayaritos,* les *Chuchos* du Rio Paro; puis, sur les parties que nous décrivons, les *Apolistas,* les *Maropas,* les *Tacanas,* les *Mocéténès,* et enfin les *Yuracarès.* Au-delà, vers le sud, les Quichuas avaient pour voisins les Chiriguanos, tribu des Guaranis du Paraguay, et, plus au sud encore, des nations appartenant au rameau Pampéen, telles que les Matacos, les Mbocobis, les premières tribus des Araucanos des Pampas, étant aussi séparés alors, par la chaîne des Andes, des tribus de cette nation guerrière de Copiapo et de Coquimbo. Au nord, ils confinaient avec des nations appartenant, probablement, aux Muiscas du plateau de Cundinamarca; au sud-ouest, les Aymaras les bornaient sur la côte.

---

1. La tribu du plateau de Quito portait un nom différent; mais nous croyons qu'elle faisait partie de la nation Quichua; car les tribus subjuguées parlant des langues distinctes, ont encore leur idiome primitif, témoin les Aymaras.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas,* p. 164, 240, 309.

3. Voyez les limites des Quichuas, sur la carte des races humaines, où elles se feront mieux saisir que par une description. Ces limites sont celles que nous avons vérifiées nous-même pendant trois années de séjour dans les pays qu'habite la race ando-péruvienne; limites réellement inconnues jusqu'à nous.

4. Nous avons trouvé, dans la langue des peuples du Sud (les Araucanos, les Puelches) des mots qui appartiennent à la quichua et introduits lors des conquêtes des Incas, sous Yupanqui, en 1400 (Garcilaso, *Com. de los Incas,* p. 216); aussi est-il prouvé que tous les mots introduits dans une langue différente, annoncent des communications positives.

Homme américain.

Il est évident que les lieux habités par les Quichuas étaient, à l'époque de la première arrivée des Espagnols, beaucoup plus peuplés qu'aujourd'hui; car on sait qu'un grand nombre d'entr'eux fut massacré à Caxamarca[1]; que beaucoup plus encore périrent ensuite dans les expéditions des premiers aventuriers[2], dans les guerres civiles[3], ainsi que par les travaux des mines, où ils étaient conduits de force[4]. On sait encore qu'un grand nombre se sont mêlés aux Espagnols et n'ont pas conservé leur race pure; néanmoins, des recherches fastidieuses nous ont conduit à pouvoir présenter le tableau suivant de la population actuelle de cette nation, toute chrétienne.

	Quichuas purs.	Métis de Quichuas et d'Espagnols.
Quichuas de la ville de Cochabamba (Bolivia).	1,182[5]	12,980[5]
de la province de Sacava, départ.t de Cochabamba .	3,805[5]	2,290[5]
de la province d'Ayopaya, — — .	4,585[5]	1,462[5]
de la province de Tacapari, — — .	14,780[5]	8,090[5]
de la province d'Arque, — — .	13,491[5]	4,741[5]
de la province de Clisa, — — .	16,355[5]	11,192[5]
de la province de Mizqué, — — .	8,031[5]	5,602[5]
de la province de Yamparais, dép.t de Chuquisaca .	12,440[6]	6,220[6]
de la province de Tomina, — — .	14,853[6]	9,426[6]
de la province de Sinti, — — .	13,636[6]	6,818[6]
A reporter	103,158	68,821

1. Garcilaso, *Comentario real del Peru, lib. I, cap. XXVII,* p. 35.

Ulloa, *Noticias amer.,* p. 345, décrit beaucoup de ruines de nombreux villages dans des vallées inhabitées aujourd'hui; et p. 352, 353, il attribue la diminution de la population aux excès des boissons et non aux mines, 345.

2. Dans l'expédition de Gonzalo Pizarro, à la conquête de la province de la Canela (Garcilaso, *Com. del Peru, lib. III, cap. III,* p. 140); dans celle d'Almagro au Chili (*loc. cit., lib. II, cap. XX,* p. 87).

3. Les guerres entre Diego Almagro et Francisco Pizarro, lors de la conquête du Cuzco (Garcil., *Com. del Peru, lib. II,* p. 112, etc.).

4. Ulloa, *Noticias americanas,* p. 329, prétend que le travail des mines ne pouvait pas leur faire de mal. Robertson, *Histoire de l'Amérique,* édition espagnole, t. IV, p. 102, croit le contraire.

5. Sommes prises dans l'excellent travail statistique de Francisco Viedma, intendant des provinces de Cochabamba et de Santa-Cruz de la Sierra, et communiqué au vice-roi de Buenos-Ayres, dans son *Informe general,* en 1793. (Manuscrit important dont nous possédons l'original.)

6. Comme dans le recensement de 1835 (*Calendario y guia de forastero de la republica Boliviana*), imprimé à la Paz, il n'y a pas de distinction de castes, nous avons dû, par comparaison avec les sommes données par Viedma, prendre la moitié du total pour les naturels purs et le quart pour les métis.

Homme américain.

	Quichuas purs.	Métis de Quichuas et d'Espagnols.
Report	103,158	68,821
Quichuas de la ville de Chuquisaca, département de Chuquisaca	1,312 [1]	3,282 [1]
de la province de Potosi, département de Potosi . .	1,365 [1]	6,825 [1]
de la province de Chayanta, — — .	39,268 [2]	19,634 [2]
des provinces de Porco, Chichas, Lipez, — .	67,066 [2]	33,533 [2]
de la province de Valle-Grande, département de Santa-Cruz	317 [3]	4,239 [3]
de la province du Cuzco (Pérou)	14,254 [4]	699 [4]
de la province de Paucartambo	11,229 [4]	957 [4]
de la province d'Abancay, département du Cuzco .	18,419 [4]	4,739 [4]
de la province de Calca y Lares, — — .	5,519 [4]	320 [4]
de la province d'Urubamba, — — .	5,164 [4]	3,194 [4]
de la province de Cotabamba, — — .	18,237 [4]	1,382 [4]
de la province de Paruro, — — .	15,034 [4]	2,733 [4]
de la province de Chabibilcas, — — .	11,475 [4]	=
de la province de Tinta, — — .	29,045 [4]	5,420 [4]
de la province de Quispicanchi, — — .	19,947 [4]	4,306 [4]
du département de Lima (Pérou)	63,181 [4]	13,347 [4]
du département d'Ayacucho (Pérou)	99,183 [4]	34,158 [4]
du département de Junin (Pérou)	105,187 [4]	78,684 [4]
du département de la Libertad (Pérou)	115,647 [4]	76,949 [4]
du département de Guayaquil, Ecuador	153,900 [5]	76,950 [5]
du département de Quito, Ecuador	36,800 [5]	18,400 [5]
	934,707	458,572

1. Ces sommes, comparées à celles de Viedma, sont, d'après ce que nous avons vu, la moitié de la population générale des villes, comme métis, et le dixième comme Indiens purs, pour Potosi (et le quart de métis et un dixième pour les Indiens purs de Chuquisaca), des chiffres indiqués dans le *Calendario y guia de forastero de la republica Boliviana*, 1835.

2. Voyez la note 6, à la page précédente.

3. Voyez la note 5, à la page précédente.

4. Sommes prises dans l'excellente statistique de 1795, publiée à Lima dans le *Guia politica, eclesiastica y militar del vireinato del Peru,* par les ordres du vice-roi, où la population est divisée comme nous l'indiquons. Nous avons dû l'adopter avec d'autant plus de confiance qu'il n'y a pas eu de recensement postérieur, et que, dans un recueil publié à Lima en 1833 sous le nom de *Calendario y guia de forastero de Lima,* p. 6, on prend encore pour base le recensement de 1795.

5. Des sommes de la population totale des départemens de Guayaquil et de Quito, selon le recensement de 1830 (*Précis de la Géographie universelle,* par Maltebrun, édition de M. Huot, t. XI, p. 549), nous avons pris, de même que pour la Bolivia, la moitié comme naturels purs et le quart comme métis.

Passons maintenant aux caractères physiologiques des Quichuas : leur couleur, comme nous l'avons observé sur des milliers d'individus, n'a en rien la teinte cuivrée qu'on assigne aux nations de l'Amérique septentrionale, ni le fond jaune de celles de la race brasilio-guaranienne; c'est la même intensité, le même mélange de brun-olivâtre foncé qu'on retrouve dans notre race pampéenne. En effet, la couleur des Quichuas est celle des mulâtres, et l'uniformité est très-remarquable parmi tous les hommes de race pure. Ulloa, dans sa description des Américains, confond souvent les nations; il parle comme s'il n'y en avait qu'une seule[1]; et, mêlant ainsi les souvenirs qu'il a gardés des habitans de l'Amérique septentrionale, il les donne tous comme rougeâtres[2], ce qui n'est pas; néanmoins on voit qu'il attribuait à l'ardeur du soleil et à l'action de l'air la couleur plus foncée des Péruviens, que M. de Humboldt indique avec raison comme bronzés.[3]

Homme américain.

La taille est très-peu élevée chez les Quichuas; jamais nous n'en avons rencontrés qui atteignissent 1 mètre 70 centimètres (5 pieds 3 pouces). Le grand nombre de mesures que nous avons prises, nous autorise à croire que leur taille moyenne est de 1 mètre 60 centimètres (4 pieds 9 pouces); et nous pensons même qu'elle reste souvent au-dessous, dans beaucoup de provinces, surtout sur les plateaux élevés, où la raréfaction de l'air est plus grande[4], tandis que ceux qui nous ont montré une stature plus élevée, vivaient principalement dans les vallées chaudes et humides de la province d'Ayupaya; différence dont nous avons déduit les causes dans nos généralités[5], en l'attribuant à la raréfaction de l'air. Les femmes sont plus petites encore et peut-être au-dessous de la proportion relative qui existe ailleurs dans la race blanche (1 mètre 460 millimètres).

Les formes sont plus massives chez les Quichuas que chez les autres nations des montagnes; nous pouvons les présenter comme caractéristiques. Les Quichuas ont les épaules très-larges, carrées, la poitrine excessivement volumineuse, très-bombée et plus longue qu'à l'ordinaire, ce qui augmente le tronc; aussi le rapport normal de longueur respective de celui-ci avec les extrémités ne paraît-il pas être le même chez les Quichuas que dans nos races européennes, et diffère-t-il également de celui des autres rameaux américains.

---

1. *Noticias americanas, Entr. XVII,* p. 253. *Visto un Indio de qualquier region, se puede decir que se han visto todos en quanto el color y contestura.* (Lorsqu'on a vu un Indien de quelque région que ce soit, on peut dire qu'on les a tous vus, pour la couleur et la conformation.)

2. *Loc. cit.*, p. 252 : *Los Indios son de un color que tira à roxo, y afuerza de tostar se con el sol y con el viento, toman otro que obscurece.* (Les Indiens sont d'une couleur rougeâtre, et à force d'être brûlés par le soleil et le vent, ils deviennent plus foncés.)

3. *Voyage aux régions*, etc., t. III, p. 364. On reconnaît que le savant voyageur avait vu les Péruviens comme nous.

4. Ulloa, *loc. cit.*, p. 253, avait remarqué aussi que les Péruviens étaient petits. *Los (Indios) de la tierra alta del Peru son de mediana estatura.* « Ceux (les Indiens) des régions élevées du Pérou sont de moyenne taille. » Cette taille est toujours relative à celle des Espagnols, inférieure à celle des Français.

5. Voyez p. 47.

Homme américain.

Nous voyons même que, sous ce rapport, il sort tout à fait des règles observées, étant plus long à proportion que les extrémités, qui n'en sont pas moins bien fournies, bien musclées; et annoncent beaucoup de force. La tête est plutôt grosse que moyenne, proportion gardée avec l'ensemble. Les mains et les pieds sont toujours petits; les articulations, quoiqu'un peu grosses, ne le sont pas extraordinairement. Les femmes présentent les mêmes caractères : leur gorge est toujours volumineuse.

Nous venons de dire que le tronc est plus long à proportion que chez les autres Américains; et que, par la même raison, les extrémités sont, au contraire, plus courtes : nous chercherons maintenant à expliquer ce fait par le grand développement anormal de la poitrine. Nous croyons que telle partie déterminée d'un corps peut prendre plus d'extension, par suite d'une cause quelconque, sans que les autres parties cessent de suivre la marche ordinaire. Nous en avons une preuve évidente dans le cas tout à fait opposé à celui que nous voulons établir : celui, par exemple, où telle partie du corps, par suite d'une difformité, ne prend pas, en apparence extérieure, tout son développement naturel, comme on le voit dans le tronc des bossus; ce qui n'empêche pas les extrémités d'acquérir les proportions qu'elles auraient eues, si le tronc eût reçu tout son accroissement. De là, ce défaut d'harmonie dans leur personne, de là cette longueur des membres supérieurs et inférieurs, démesurée comparativement au tronc. Si l'on admet ce fait, difficile à contester, pourquoi, dans le cas dont il s'agit, n'admettrait-on pas aussi bien que la poitrine, par une cause que nous allons tenter de déterminer, ayant acquis une extension plus qu'ordinaire, peut naturellement allonger le tronc, sans que les extrémités perdent rien de leurs proportions normales, ce qui le fera paraître, comme en effet il le sera, plus long que chez les autres hommes, où nul accident n'est venu altérer les formes propres à l'espèce? Ces considérations pourraient faire le sujet d'un mémoire spécial, mais ne comportent pas ici plus de détails.

Revenons aux causes qui déterminent, dans les Quichuas, le grand volume de la poitrine que nous y avons observé : beaucoup de recherches ont dû nous le faire attribuer à l'influence des régions élevées sur lesquelles ils vivent et aux modifications apportées par l'extrême dilatation de l'air. Les plateaux qu'ils habitent sont toujours compris entre les limites de 7,500 à 15,000 pieds, ou de 2,500[1] à 5,000[2] mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer; aussi l'air y est-il si raréfié, qu'il en faut une plus grande quantité qu'au niveau de l'Océan, pour que l'homme y trouve les élémens de la vie. Les poumons ayant besoin, par suite de leur grand volume nécessaire, et de leur plus grande dilatation dans l'inspiration, d'une cavité plus large qu'aux régions basses, cette cavité reçoit, dès l'enfance et pendant toute la durée de l'accroissement, un grand développement, tout à fait indépendant de celui des autres parties. Nous avons voulu

1. C'est l'élévation de la vallée de Cochabamba, l'une des plus basses entre les vallées qu'habitent les Quichuas de la Bolivia.

2. La ville de Potosi s'élève à 4,166 mètres au-dessus du niveau de la mer; un grand nombre d'autres lieux habités sont beaucoup plus élevés encore.

nous assurer si, comme nous devions le supposer *à priori*, les poumons eux-mêmes, par suite de leur plus grande extension, n'avaient pas subi de modifications notables. Habitant la ville de la Paz, élevée de 3,717 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et informé qu'à l'hôpital il y avait constamment des Indiens des plateaux très-populeux plus élevés encore (3,900 à 4,400 mètres), nous avons eu recours à la complaisance de notre compatriote M. Burnier, médecin de cet hôpital; nous l'avons prié de vouloir bien nous permettre de faire l'autopsie du cadavre de quelques-uns des Indiens des plus hautes régions, et nous avons, comme nous nous y attendions, reconnu avec lui[1], aux poumons des dimensions extraordinaires, ce qu'indiquait la forme extérieure de la poitrine. Nous avons remarqué que les cellules sont plus grandes que celles des poumons que nous avions disséqués en France; condition aussi nécessaire pour augmenter la surface en contact avec le fluide ambiant. En résumé, nous avons cru reconnaître, 1.° que les cellules sont plus dilatées; 2.° que leur dilatation augmente notablement le volume des poumons; 3.° que par suite il faut à ceux-ci, pour les contenir, une cavité plus vaste; 4.° que, dès-lors, la poitrine a une capacité plus grande que dans l'état normal; 5.°, enfin, que ce grand développement de la poitrine allonge le tronc un peu au-delà des proportions ordinaires, et le met presque en désharmonie avec la longueur des extrémités, restées ce qu'elles auraient dû être, si la poitrine avait conservé ses dimensions naturelles.[2]

Homme américain.

Les traits des Quichuas sont bien caractérisés, et ne ressemblent en rien à ceux des nations de nos races pampéennes et brasilio-guaraniennes : c'est un type tout à fait distinct, qui ne se rapproche que des peuples mexicains. Leur tête est oblongue d'avant en arrière, un peu comprimée latéralement; le front est peu bombé, court, fuyant un peu en arrière; néanmoins le crâne est souvent volumineux, et annonce un assez grand développement du cerveau. Leur face est généralement large; et, sans être arrondie, son ellipse approche beaucoup plus du cercle que de l'ovale. Leur nez, remarquable, est toujours saillant, assez long, fortement aquilin, comme recourbé à son extrémité, sur la lèvre supérieure[3], le haut renfoncé, les narines larges, épatées, très-ouvertes. Leur bouche est plutôt grande que moyenne, et saille, sans que les lèvres soient très-grosses; les dents sont toujours belles, persistantes dans la vieillesse. Leur menton est assez court,

1. M. Burnier nous fit remarquer, en outre, que les poumons paraissaient divisés en cellules beaucoup plus nombreuses qu'à l'ordinaire. Ce fait nous paraissant étrange et difficile à admettre, nous avons prié M. Burnier de répéter ces observations sur un plus grand nombre de sujets, et lorsqu'après quelques années nous avons revu ce médecin instruit, il nous l'a de nouveau complétement confirmé.

2. Tout en signalant cette différence de proportions relatives, nous sommes loin de les donner comme très-exagérées; il faut plutôt l'œil de l'observateur que celui de tout le monde pour la reconnaître chez chaque individu.

3. Ulloa, *Noticias americanas*, Madrid, 1792, *Entret. XVII*, p. 253, dit de même: *Nariz delgada, pequeña y encorvado hacia el labio superior*. On voit néanmoins qu'il mêle encore les nations pour les formes, les Péruviens étant loin d'avoir le nez étroit.

Homme américain.

sans être fuyant, quelquefois même assez saillant. Les joues sont médiocrement élevées, et seulement dans l'âge avancé; les yeux, de dimension moyenne, et même souvent petits, toujours horizontaux, ne sont jamais bridés ni relevés à leur angle extérieur. Jamais la cornée n'est d'un beau blanc; elle est invariablement un peu jaune. Les sourcils sont très-arqués, étroits, peu fournis; les cheveux, épais, longs, très-lisses, très-droits, gros, toujours d'un beau noir, descendent très-bas sur les côtés du front. La barbe se réduit, chez tous les Quichuas, sans exception, à quelques poils droits et rares, poussant fort tard, couvrant la lèvre supérieure, les côtés de la moustache et la partie culminante du menton. La nation Quichua est même, peut-être, des nations indigènes, celle qui en a le moins. Le profil des Quichuas forme un angle très-obtus et peu différent du nôtre; seulement les maxillaires avancent plus que dans la race caucasienne; les arcades sourcilières sont saillantes; la base du nez est très-profonde. Leur physionomie est, à peu de choses près, uniforme, sérieuse, réfléchie, triste même, sans cependant montrer d'indifférence : elle dénoterait plutôt de la pénétration sans franchise. On dirait qu'ils veulent cacher leur pensée sous l'aspect d'uniformité qu'on remarque dans leurs traits, où les sensations se peignent rarement à l'extérieur, et encore jamais avec la vivacité qui les trahit chez certains peuples. L'ensemble des traits reste toujours dans le médiocre : rarement voit-on, chez les femmes, une figure relativement jolie; néanmoins elles n'ont pas le nez aussi saillant et aussi courbé que celui des hommes. Ceux-ci, quoiqu'ils ne portent pas de barbe, doivent un aspect mâle à la saillie de leur nez. Un vase ancien, qui présente, avec une vérité frappante, l'image des traits des Quichuas d'aujourd'hui, nous donne la certitude, que, depuis quatre à cinq siècles, les traits n'ont éprouvé aucune altération sensible.[1]

La langue quichua (*qquichua*) est très-riche; elle répond tout à fait à la civilisation du peuple qui la parlait et la parle encore. Elle peut, par la combinaison des particules qui la composent, exprimer non-seulement des idées concrètes, mais encore des abstractions. Pleine de figures élégantes, de comparaisons naïves; il est d'autant plus fâcheux que ce soit une des langues les plus dures à l'oreille comme à la prononciation. Elle a tels sons d'une gutturation qui passe toutes les bornes connues, et d'un croassement difficile à rendre; elle est chargée en outre des consonnes les plus rudes, de fréquentes redondances; elle est aussi fortement accentuée, la pénultième syllabe étant toujours longue. Il y a complication de consonnes, mais dans un sens que nos caractères ordinaires d'Europe peuvent difficilement faire comprendre; par exemple, dans *qquichua,* celle des deux *q,* dont le premier se prononce du fond de la gorge comme un croassement[2], ou celle du double *cc*, ou de *scc,* de *tcc,* de *tto*, etc. Les mots

---

1. Antiquités, planche 15. Il ne faut pas s'en étonner; car, dans ses savantes recherches, M. Edwards a reconnu, sur le tombeau d'un ancien roi d'Égypte, la figure caractéristique des juifs actuels, qui n'a pas changé depuis trois mille ans. (*Des caractères physiologiques des races humaines,* Paris, 1829, p. 19.)

2. On ne peut se rendre compte de la prononciation d'une langue qu'en l'entendant parler;

se terminent presque toujours par des voyelles en *a* et en *i*; mais, lorsqu'ils finissent par une consonne, ils offrent, le plus souvent, les sons *ip*, *ac*, *ak*, et, quelquefois, aussi les sons *am*, *an*. Les Quichuas n'emploient ni diphthongues, ni notre *u*; le *j*, avec la prononciation espagnole gutturale, se répète fréquemment. Les sons du *b*, du *d*, de l'*f*, du *g*, de l'*x*, manquent entièrement. Les noms des parties du corps n'ont pas d'anomalie, comme on peut le voir par *ccaklla*, joue; *ñavi* (*ñahui*)[1], yeux; *rinri* (*nigri*)[1], oreille. Les adjectifs ne varient point selon les genres et les cas, tandis que les substantifs suivent toutes les modifications qu'exigent le singulier et le pluriel.

Leur numération est décimale et très-étendue; elle va jusqu'à cent mille, et les nombres n'ont aucun rapport avec le nom des doigts. La construction des phrases se fait ainsi: « *Quilla imahina* (*jinac*) *muyu uya;* » de *quilla*, la lune; *imahina* (*jinac*), comme; *muyu*, arrondie; *uya*, figure. Traduction littérale : *La lune comme arrondie figure*; ou, mieux : *Figure arrondie comme la lune*; et encore : *Munai cucuhay, munai cucuscaiki*, de *munai*, temps du verbe *aimer*, dont le pronom personnel, *cucuhay*, moi, gouverne le sens; *munai*, même temps du verbe *aimer*, gouverné par le pronom personnel, *cucurcayki*, toi. Traduction littérale : *Aime-moi, aimerai toi*; ou, mieux : *Aime-moi, si tu veux que je t'aime.*

D'après ce que disent les anciens auteurs[2], on ne peut douter que les Incas (ceux de la famille royale) n'aient eu, parmi eux, un langage particulier, différent de la langue générale; langage qu'a fait entièrement oublier l'extinction des principaux d'entr'eux.

Le caractère des Quichuas est un fond de douceur à toute épreuve[3], de sociabilité poussée jusqu'à la servilité, d'obéissance et de soumission aveugles à leurs chefs, de fixité dans les idées, de stabilité dans les goûts. On sait avec quelle exactitude des centaines, des milliers d'hommes de cette nation exécutaient, même à une distance considérable, les moindres ordres de leur Inca[4]; l'on sait encore avec quel empressement ils reçurent les premiers Espagnols qui se montrèrent au milieu d'eux[5]; et comment, malgré les cruautés

---

aussi les dictionnaires sont-ils loin de faire deviner la véritable prononciation des Quichuas. Un long séjour au milieu d'eux a pu seul nous permettre de faire ces remarques. Voyez aussi le *Vocabulario y arte de la lengua general de todo el Peru, llamada Qquichua, o del Inca;* par le père Diego Gonçalez Holguin, Lima, 1608; et *Arte y vocabulario de la lengua general del Peru*, Lima, 1614; deux ouvrages très-rares et que nous possédons.

1. Les mots entre deux parenthèses sont ceux de la prononciation actuelle, recueillie de la bouche des indigènes.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VII, cap. 11*, p. 222.

3. C'est à tort qu'Ulloa les accuse de férocité (*Noticias americanas*, p. 312) envers les animaux : nous avons vu des Indiens pleurer de la nécessité de tuer un de leurs llamas.

4. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VI, cap. XXXVI*, p. 218.

5. Témoins ces deux Espagnols qui, avant la mort d'Atahualpa, parcoururent tout le Pérou, de Caxamarca au Cuzco. Voyez Garcilaso, *Com. del Peru, lib. I, cap. XXXII*, p. 40 et p. 158.

Homme américain.

dont ils étaient l'objet, ils se dévouaient aux conquérans que le sort de la guerre[1] et les superstitions religieuses[2] leur faisaient recevoir comme des maîtres et révérer comme des dieux. On en a encore une preuve dans la manière dont tous, sans exception, se soumirent au nouveau culte qu'on leur apportait[3], aux exigences despotiques que leur imposaient leurs nouveaux dominateurs, le scrupule avec lequel des milliers d'hommes obéissaient à un seul Espagnol, tandis qu'il leur eût été si facile de s'en défaire, ce qui a été souvent attribué à leur lâcheté, à leur faiblesse[4]. Bien éloigné de vouloir expliquer ainsi le fait (car, en d'autres circonstances, ils ont montré qu'ils pouvaient combattre avec bravoure[5], et qu'ils ne craignaient pas la mort); nous croyons qu'il faut l'attribuer plutôt à une cause tout à fait religieuse, et non au manque de force morale, au défaut de courage[6]. L'obéissance passive était pour les Quichuas un des devoirs que leur imposait le culte qu'ils rendaient à leurs Incas; et ils se crurent soumis à la même loi relativement aux hommes extraordinaires qui se présentaient la foudre à la main[7], avantage que les fils du soleil même ne possédaient pas. Ils se montrent reconnaissans des bons procédés, et vont jusqu'à se sacrifier pour un bienfaiteur[8]; ce que prouvent non-seulement l'histoire de la conquête, mais encore les observations que nous avons recueillies nous-même dans le cours de nos voyages. Ils sont hospitaliers envers les étrangers; et si l'opinion du pays n'est pas généralement pour eux, nous expliquons cette défaveur, moins par la faute des Indiens, que par les exigences de quelques propriétaires[9]. Ils sont bons pères, bons maris; ils aiment la société, vivent toujours par hameaux, et cherchent des motifs de réunion et d'amusemens : c'est même par ce faible que les religieux

---

1. Garcilaso, *Com. del Peru, lib. I, cap. XLI,* p. 55 et p. 99.

2. On sait que la prédiction de Huaina capac (Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. IX, cap. XV,* p. 321 et suiv.) avait ordonné aux Quichuas d'obéir aux étrangers barbus.

3. Dès l'arrivée des Espagnols, les Quichuas se firent chrétiens; aussi n'en reste-t-il pas un seul à l'état sauvage.

4. Pauw, *Recherches sur les Américains,* t. I, p. 95, 96; Robertson, *Histoire de l'Amérique,* édit. espagn., t. IV, p. 102.

5. On en trouve la démonstration dans les épreuves auxquelles les soumettait leur éducation guerrière. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VI, cap. XXIV,* p. 202. Voyez aussi Garcilaso, *Com. del Peru,* p. 69, 70, 97, 104.

6. L'acharnement qu'Ulloa met à démontrer que les Américains pèchent par tous les points est tel, qu'il explique par un défaut absolu de sensibilité la fermeté manifestée par un Indien dans le cours d'une opération douloureuse, pendant laquelle il n'avait proféré aucune plainte. *Noticias americanas,* p. 313.

7. Voyez Garcilaso, *Com. del Peru, lib. II, cap. IV,* p. 62.

8. *Ibidem,* p. 144, 331.

9. Ulloa, dans son injuste prévention contre les Américains, trouve étrange (*Noticias americanas,* p. 320) que les Péruviens supportassent avec peine le service des mines, auquel on les assujettissait.

adroits[1] les ont amenés au christianisme, en leur créant des motifs de réunion, et par conséquent de plaisir; néanmoins, au milieu de ces fêtes, ils s'amusent sans être gais; leur taciturnité, leur froideur disparaissent rarement en entier; mais aussi, dans l'ivresse même, ils se querellent rarement, et plus rarement encore en viennent à se battre. S'ils sont vindicatifs, s'ils oublient difficilement une offense, ils ne cherchent guère à s'en venger, et peut-être n'est-il pas au monde de pays où se commettent moins d'assassinats que dans les lieux habités seulement par les Quichuas. En résumé, ce sont des hommes doux, paisibles, sociaux, soumis aux lois, remplissant tous leurs devoirs de famille, très-sobres, patiens dans les souffrances, laborieux[2] et des plus discrets.[3]

Sous le rapport des facultés intellectuelles, nous croyons que les Quichuas ne sont pas au-dessous des peuples des autres continens[4]; ils ont la conception vive, apprennent avec facilité ce qu'on veut leur enseigner, et diverses observations ne nous permettent pas de douter qu'ils n'aient tout ce qu'il faut pour faire un peuple éclairé. Des hommes qui s'étaient rendu compte de l'année solaire[5], qui connaissaient l'architecture[6], qui avaient fait d'assez grands progrès dans l'art de la sculpture[7]; des hommes capables de reproduire les souvenirs de leur histoire au moyen de signes symboliques, et de leurs quipus[8]; qui avaient des lois si

1. Les fêtes religieuses du catholicisme sont on ne peut plus nombreuses; et toujours, comme nous l'avons vu plusieurs fois, un grand nombre d'Indiens, affublés d'habits grotesques, dansent devant les processions, comme ils dansaient lors des fêtes du soleil, surtout lors de celle du Raimi. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VI, cap. XX,* p. 195, et Acosta, *Historia natural y moral de las Indias,* Barcelona, 1591, *lib. V, cap. XXVI,* p. 245.

2. Don Antonio Ulloa, *Noticias americanas, Entret. VII,* p. 311, part. 7, dit à tort que les Péruviens sont paresseux.

3. Voyage d'Ulloa, II, p. 309. Un complot s'est tramé trente ans, sans qu'il y ait eu un dénonciateur.

4. On voit que nous sommes loin de penser comme Pauw, ni comme Ulloa, qui, *Noticias amer.* (p. 321, 366), les regarde comme des brutes sans idées, mais seulement plus adroites que les autres.

5. Acosta, *Historia natural de las Indias,* 1591, *lib. VI, cap. III,* p. 249, dit que l'année solaire des Incas commençait en Janvier, comme la nôtre. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. II, cap. XXII,* p. 61.

6. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. III, cap. XX,* p. 98, 99. Voyez nos planches d'Antiquités, 3, 4, 6, 12 et 13.

7. Si du moins nous en jugeons par le vase que nous représentons dans la partie historique, Antiquités, n.° 15.

8. Acosta, *Hist. nat. de las Indias,* 1591, *lib. VI, cap. VIII,* p. 266, dit que les Quichuas avaient des peintures hiéroglyphiques, et, à propos des quipos, il écrit: *Porque para diversos generos como guerra de gobierno, de tributos, de ceremonias, de tierra, avia diversos quipos o ramales. Y en cada manojo destos tantos ñudos y ñudicos, y hilillos atados, unos colorados, otros verdes, otros azules, otros blancos, y finalmente tantas deferencias, que asi como nosotros de veinte y quatro letras quisandolas en deferentes maneras sacamos tanta infinidad de vocablos, asi estos de sus ñudus, y colores sacavan innumerables significaciones de cosas.* (Pour les différentes

Homme américain.

sages[1], le gouvernement le mieux organisé[2], des idées de médecine[3]; de tels hommes ne montraient-ils pas autant de dispositions qu'on peut en attendre d'un peuple isolé, qui ne doit qu'à ses propres forces une civilisation nécessairement lente dans sa marche, en raison de son isolement même? On sait que les Incas étaient orateurs, qu'ils savaient agir sur les masses par l'éloquence; on sait encore que leurs historiens devaient avoir de la mémoire et du jugement[4]; leurs poëtes, leurs musiciens, de l'inspiration, du génie[5]; leur langue est remplie de figures gracieuses, de comparaisons justes, de proverbes naïfs, et peint avec force et élégance les passions vives, l'amour surtout, la plus entraînante de toutes.... Tant de faits ne prouvent-ils pas surabondamment que les Quichuas ne manquaient ni d'esprit naturel, ni d'une certaine élévation de pensées, qui sont loin d'exister au même degré chez tous les peuples américains? Il est vrai que beaucoup d'entr'eux, vivant plus isolés dans les campagnes, et manquant souvent de centre de lumières, sont maintenant, à peu près, au même point que nos paysans bas-bretons, par exemple.

La nation quichua est, sans contredit, celle qui nous fournirait le plus de détails sur ses mœurs, sur ses coutumes, sur ses usages avant la conquête; mais, forcé de nous renfermer dans un cercle étroit, il nous suffira d'en offrir un aperçu rapide. Tous les Quichuas, suivant les lieux qu'ils habitaient, étaient et sont encore pasteurs et agriculteurs sur les plateaux élevés[6], agriculteurs seulement dans les vallées chaudes[7], pêcheurs et quelquefois agriculteurs sur les rivages de la mer[8]. Ils étaient tous fixés sur

---

affaires de guerre, de gouvernement, de tributs, de cérémonie, de terre, il y avait divers quipos, et, dans chaque paquet de ceux-ci, beaucoup de nœuds et de fils attachés: les uns rouges, verts, bleus, blancs, et autant de différences que nous en trouvons dans nos vingt-quatre lettres, en les plaçant de diverses manières, pour tirer une si grande quantité de sons; de même les Indiens, de leurs nœuds et couleurs, tiraient un grand nombre de significations de choses.) On voit donc qu'ils ne se servaient pas des quipos seulement comme série de nombres, mais comme Annales historiques. Voyez Garcilaso, *Com. del Peru*, p. 26, 32. Les dictionnaires écrivent *qquipus.*

1. Acosta, *lib. VI, cap. XVIII*, p. 277; Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. II, cap. XIII*, p. 49.

2. Ils s'occupaient même de la statistique annuelle, et les Incas se faisaient tous les ans rendre compte du nombre des naissances et des décès. Garcilaso de la Vega, *Com. real de los Incas, lib. II, cap. XIV*, p. 51.

3. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. II, cap. XXIV*, p. 63.

4. Acosta, *Hist. nat. y mor. de las Indias*, 1591, *lib. VI, cap. VIII*, p. 266, et Garcilaso, etc.

5. Garcilaso, *Com. de los Incas*, p. 34, 37, 67, 77, 261, 321, etc.

6. Ils le sont encore, et les anciens auteurs citent comme la plus grande richesse de ces peuples leurs nombreux troupeaux. Garcilaso, *Com. de los Incas*, p. 57, 185, 285, 242, etc.

7. Celles du Rimac, par exemple, celle de Cochabamba, celle de Chuquisaca, où la douceur de la température leur permet une culture abondante.

8. Au Callao et sur tous les points de la côte où les eaux arrivent jusqu'à la mer, sur un sol où il ne pleut jamais.

le sol natal, sans qu'aucun d'eux pût changer de condition[1]; et, comme nous l'avons vu, ils sont encore bien plus nombreux sur les plateaux élevés que dans les plaines. Il leur était, il est vrai, sur ces plateaux, bien plus facile de se livrer à la culture[2], et leurs troupeaux y trouvaient une bien meilleure nourriture; aussi était-ce au sommet de la chaîne des Andes que se trouvait le siège de la civilisation et du gouvernement. Tous étaient soumis à un seul chef, leur Inca; tous, réunis par villes, par villages, par nombreux hameaux, mettaient à se rallier en sociétés autant de soin que les peuples chasseurs en mettent à se fuir. Ils avaient des monumens spacieux pour leurs souverains; des temples superbes pour leurs divinités; mais eux-mêmes se contentaient de petites huttes arrondies en dôme, couvertes de branchages et de terre, habitations dont les formes sont encore identiques aujourd'hui[3], ou vers le Nord, de vastes maisons de forme oblongue[4]. Chaque famille vivait à part, élevait ses enfans avec beaucoup de douceur, en les habituant, de bonne heure, au travail, et à se soumettre aux exigences de la société, d'autant plus nombreuses que les Quichuas étaient dépendans et n'avaient point de propriétés. Les hommes ne se mariaient qu'après vingt ans[5] : ils ne pouvaient avoir qu'une femme, qu'ils prenaient toujours du consentement de leurs pères parmi leurs plus proches parens[6], sans pouvoir jamais changer de famille. Les Incas unissaient les prétendus; puis la famille et les voisins donnaient au nouveau couple le nécessaire du ménage, et bâtissaient la maison qu'il devait habiter[7]; ainsi jamais de mélange entre les diverses tribus. Plus ils avaient d'enfans, plus ils étaient respectés. Les Incas seuls pouvaient user de la polygamie, non en se mariant deux fois, mais avec des concubines. Les femmes étaient dans l'usage d'accoucher seules et de se laver immédiatement dans l'eau des ruisseaux[8]. A la mort d'un Quichua, on lui reployait les membres dans l'attitude d'un homme assis[9]; puis on le renfermait, avec tous ses vêtemens, soit dans une tombe creusée garnie de murailles en pierres sèches, et couverte de terre, soit, comme sur la côte du Pérou, en un lieu commun de sépulture où chaque famille avait, par étage, un asyle disposé pour ses morts, soit encore dans un caveau de la maison habitée par la famille même[10]. Là, entouré de ce qui lui avait appartenu et de

---

1. Non-seulement un individu ne pouvait changer de lieu qu'autant qu'il convenait aux chefs, mais encore les professions étaient héréditaires.

2. Ils trouvaient plus d'avantage à cultiver les plateaux, parce qu'ils pouvaient là, plus que partout ailleurs, cultiver la pomme de terre et la *quinua*, plus estimées que le maïs même.

3. Voyez partie historique, Vues, pl. 12, celles que nous avons dessinées dans la vallée de Cochabamba. Ulloa les a retrouvées aussi au Pérou, *Noticias americanas*, p. 328.

4. Ulloa, *loc. cit.*, p. 354.

5. Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas*, p. 25, 218, 113.

6. *Ibidem, lib. III, cap. VIII*, p. 113, et *lib. I, cap. XXI*, p. 25.

7. *Ibidem.*

8. *Ibidem, lib. IV, cap. XII*, p. 116.

9. Voyez Antiquités, pl. 14.

10. Ulloa, *loc. cit.*, p. 354, 340. On plaçait jusqu'à trente corps dans chacun.

vases remplis de boissons, le corps se desséchait complétement; et nous en avons rencontré un grand nombre encore très-bien conservés [1]. Le plus souvent, les lieux de sépulture étaient communs, toute une nation plaçant ses morts les uns près des autres, et séparément. Voilà ce qui concernait le peuple; pour les Incas, les coutumes étaient différentes; mais comme ce qui les regarde se rattache à la religion ou au gouvernement, puisqu'ils réunissaient les qualités de souverains et de prêtres-dieux, nous en parlerons en traitant ces deux points de vue.

L'industrie était assez avancée chez les Quichuas : comme agriculteurs, ils avaient fait des travaux immenses pour amener de très-loin, par des canaux d'irrigation les mieux conduits, l'eau nécessaire à la fertilisation des vallées incultes faute d'humidité. Ces canaux sont, soit par le niveau qu'ils conservent, soit par les difficultés vaincues pour les établir, réellement extraordinaires [2]. Il en était de même des gradins en pierres sèches, destinés à retenir les terres sur un pays si accidenté [3]. Les Quichuas cultivaient dans les régions froides la *quinua* et la pomme de terre que nous avons reçues d'eux; dans les vallées plus chaudes, le maïs et la occa (*oxalis*). Ils savaient, par la gelée, conserver les provisions de pommes de terre sèches. Comme pasteurs, ils conduisaient leurs troupeaux de llamas et d'alpacas [4] dans les lieux qui leur sont propices, en les séparant par sexes, afin d'éviter les accidens. Ils ne se servaient et ne se servent encore, comme bêtes de somme, que des mâles des llamas, qu'ils ont toujours traités avec une extrême douceur. Industriels, ils ont poussé le tissage à un point de perfection d'autant plus remarquable, que leurs métiers sont plus grossiers [5]. La finesse de leurs tissus de laine était réellement étonnante, et aurait pu rivaliser avec les produits de nos manufactures. Ils n'étaient pas moins avancés dans la teinture de ces mêmes tissus : les couleurs les plus vives, le rouge, le jaune, surtout, étaient tellement fixes, que nous en avons trouvé qui, bien que renfermés depuis des siècles dans les tombeaux, avaient conservé leur fraîcheur primitive. Parmi les métaux, ils employaient l'or, l'argent, le cuivre et le plomb. L'or et l'argent servaient aux ornemens des temples, à ceux des maisons de leurs Incas. Ils avaient poussé assez loin l'art du martelage, malgré l'imperfection des pierres

---

1. C'est dans ces tombeaux que nous avons recueilli beaucoup des vases que nous avons figurés.

2. Nous en avons vu, sur les montagnes de Cochabamba, des restes qui témoignent d'un travail réellement inoui. Zarate, *Conquista del Peru,* Anvers, 1555, *lib. I, cap. IV;* et Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas, lib. V, cap. I,* 24, parlent de ces canaux.

3. Garcilaso de la Vega, *Com. real,* p. 132. Nous avons vu l'île entière de Coati (Antiquités, n.° 13), toutes les provinces de Yungas, cultivées de cette manière, la seule possible dans ces montagnes.

4. Garcilaso, *Com. de los Incas,* p. 140. Il dit qu'à l'époque des Incas le pays était peuplé au point que les troupeaux n'y trouvaient plus de place. Ils sont encore très-nombreux.

5. Nous avons trouvé, dans les tombeaux, des tissus magnifiques, bien qu'on ne puisse pas les comparer à ceux que tissaient les vierges du soleil (Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. IV, cap. II,* p. 108). Leurs métiers consistent en deux bâtons placés horizontalement à terre et auxquels la trame est attachée.

Homme américain.

dont ils se servaient comme outils, et beaucoup de leurs ouvrages étaient creux[1]. On se rappelle la description des jardins d'arbres factices de Tumbez et du Cuzco, faits avec des métaux[2]. Beaucoup de leurs vases étaient de même nature. Le cuivre, mélangé d'étain[3], devenait plus dur et remplaçait chez eux, pour leurs armes, le fer, qui leur était inconnu.[4]

En architecture, ils ne connaissaient pas la voûte; cependant leurs monumens annoncent déjà de grandes idées. Quelques-uns, comme dans l'enfance des peuples[5], sont composés de blocs énormes de roche, souvent irrégulièrement taillés à la manière des constructions cyclopéennes, d'autres fois taillés en parallélipipèdes et convexes en dehors[6], mais très-réguliers dans leur ensemble. Ils avaient de vastes temples, sans fenêtres, et dont les portes étaient à pans inclinés[7]; des forts spacieux[8], de vastes maisons pour les vierges et pour les Incas[9]. Leur sculpture était dans l'enfance, puisque souvent les membres de leurs statues n'étaient pas détachés du corps[10]; mais on s'étonne de trouver, dans leurs vases, des figures qui annoncent l'entente du dessin, un degré réellement extraordinaire de vérité, de perfection, de finesse dans les traits[11], surtout quand on les compare aux statues, ce qui pourrait faire croire qu'il ne leur manquait que les moyens d'exécution. Aucun de leurs monumens n'a de reliefs semblables à ceux qu'on

---

1. Nous possédons de petites figurines en or soufflées, assez bien exécutées. Antonio Ulloa en parle aussi, *Noticias americanas*, p. 376.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. III, cap. XXIV*, p. 103; Zarate, *Conq. del Peru, cap. VI*, et trad. franç. (1775), p. 25.

3. Humboldt, *Vues et monumens*, in-8.°, t. I, p. 314. Nous possédons plusieurs haches et autres instrumens de ce mélange assez dur.

4. Nous possédons de ces armes, recueillies dans les tombeaux du Pérou. Ulloa, *loc. cit.*, p. 373, en parle aussi.

5. Acosta, *loc. cit., lib. VI, cap. XIV*, p. 272; Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VII, cap. XXIX*, p. 261, 257.

6. Tels sont tous les temples de Cuzco, dont nous avons vu des dessins. Il en est de même des tambos et des monumens plus septentrionaux. Humboldt, *Vues des Cordillères*, in-8.°, t. I, p. 311; La Condamine, *Mém. de l'Acad. de Berlin*, 1746, p. 443, et Don Jorge Juan et D. Antonio Ulloa, *Relacion del viage a la America merid.*, Madrid, 1748, t. 2, *lib. VI, cap. XI*, p. 626, pl. 17.

7. Don Jorge Juan y Ulloa, *loc. cit.*, t. II, liv. VI, p. 626, p. 17; Humboldt, *Vues*, t. I, p. 312, et t. II, p. 100 et suiv. Voyez nos planches d'Antiquités, n.° 12, le temple de Titicaca.

8. Celui du Cuzco, décrit par Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VII, cap. XXVII*, p. 256, et plusieurs que nous avons rencontrés sur le sommet des montagnes de Carangas, etc. Ulloa en décrit aussi. Voyez *Noticias americanas*, p. 354; de même que Jorge Juan y Ulloa, *loc. cit.*, t. II, p. 629, pl. 18 et 19.

9. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. IV, cap. I*, p. 106; Don Jorge Juan y Ulloa, *loc. cit.*, t. II, p. 626, pl. 17.

10. Voyez Antiquités, pl. 10, fig. 4, 5, 6; pl. 9, fig. 5, partie historique.

11. Partie historique, Antiquités, pl. 15; vase trouvé dans un tombeau non loin de Chuquisaca, et que nous possédons.

Homme américain.

trouve à Tiaguanaco, chez les Aymaras. Ils connaissaient aussi la peinture. Les auteurs anciens nous ont conservé la description de leurs voies, de leurs chemins, tracés au milieu des inégalités des Andes, sur une longueur de quelques centaines de lieues[1]; des tambos ou lieux de refuge, qu'ils avaient bâtis, de distance en distance, sur les routes pour le repos des voyageurs; de leurs ponts suspendus sur les torrens[2], genre de construction qu'ils ont connu quelques siècles avant nous. Cependant ils n'ont jamais eu le luxe des meubles; à peine possédaient-ils les plus nécessaires et encore étaient-ils très-grossiers. Tout ce qui tient aux commodités de la vie, leur était, pour ainsi dire, étranger : à l'Inca seul était réservé un siége ou une litière dorée sur laquelle on le portait[3]. Ils avaient des orateurs, des poëtes, des historiens, chargés de conserver les annales de la nation; mais ils ne connaissaient point l'écriture. Beaucoup de renseignemens recueillis par les auteurs, rendent presque certain le fait qu'ils avaient des caractères symboliques[4] en peinture, outre leurs quipus, assemblage de nœuds et de fils de diverses couleurs, différemment espacés ou variés dans leurs nuances, qui étaient aussi leurs manuscrits les plus usités[5]. Ils avaient calculé l'année solaire par le passage du soleil. L'art militaire était chez eux dans l'enfance; ils se servaient, comme armes, de frondes, de massues, de piques, de rondelles[6], se construisaient des forts, toujours au sommet des montagnes isolées[7], afin d'apercevoir constamment l'ennemi; et non-seulement se faisaient des signaux au moyen de feux[8], mais avaient encore un système

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. IX, cap. XIII*, p. 317; Agustin de Zarate, *Conq. del Peru, lib. I, cap. XIII, XIV;* Pedro Cieça, *Chronica del Peru*, 1554, *cap. XXXVII et LX;* Xerez, p. 189, 101; Ulloa en a encore vu des restes, *Noticias americanas*, p. 365, et Bouguer, *Voy.*, p. 105.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. III, cap. VII*, p. 80, 1; Zarate, *loc. cit., lib. I, cap. XIV;* Herrera, *Dec. V, lib. IV, cap. III, IV;* Ramusio, III, p. 375; Ulloa, *Viage al Peru*, t. I, p. 358; Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. II, p. 186.

3. Garcilaso, *Com. del Peru, lib. I, cap. XXVIII*, p. 37 et p. 51.

4. Acosta, *loc. cit., lib. VI, cap. VIII*, p. 266.

5. *Ibidem;* Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VI, cap. VI*, p. 179. Diego d'Avalos, *y figuroa*, Lima, 1602, *Miscellanea austral*, p. 151, dit qu'il a trouvé, chez un vieil Indien, un *quipus* que celui-ci avait formé de tout ce qui s'était passé dans sa province, pour en rendre compte à l'Inca. *El corejedor tomo y quemo sus quentas, y castigo el Indio.* (Le corregidor prit et brûla tout après avoir fait châtier l'Indien.) C'est ainsi qu'on encourageait l'industrie indigène.

6. Voyez Garcilaso, *Com. real de los Incas, lib. VI, cap. XXV*, p. 202. La rondelle était de pierre ou de cuivre et se plaçait à l'extrémité d'un bâton flexible. Ulloa, *loc. cit.*, p. 378, en parle; et nous en possédons plusieurs.

7. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. II, cap. XVI*, p. 54. Ils se nommaient Pucara. Nous en avons rencontré plusieurs dans la province de Carangas. Don Jorge Juan y Ulloa, *Relacion del viage a la Amer. mer.*, les trouve aussi à Quito, t. II, p. 632, pl. XVI.

8. Ce sont eux qui ont enseigné ce genre de télégraphes aux Araucanos, qui s'en servent encore aujourd'hui. Voyez notre partie historique, t. II, p. 221.

Homme américain.

de courriers, des *chasquis*[1], dont la diligence à franchir la courte traite que chacun avait à faire sur la ligne établie, leur permettait d'avoir très-promptement des nouvelles des points les plus éloignés. Quant à la navigation, elle était moins avancée que les autres arts, ce qui tient probablement au manque d'arbres près de la mer; aussi se servaient-ils, sur les lacs des plateaux des Andes, de bateaux construits avec des rouleaux de joncs attachés en forme de nacelle[2], ayant une voile de même nature, et pour rame une simple perche. Sur le littoral maritime, où cette matière première leur manquait, ils ont eu recours à un autre genre d'industrie : ils font usage de bateaux formés de deux outres de peaux de loup marin, cousues et réunies au moyen de cordes, qu'ils remplissent d'air avec un tube placé à l'extrémité de chaque outre[3]. A Guayaquil, l'ancien Tumpis (Tumbez), quoique le bois y abonde, ils ne fabriquent jamais que des radeaux grossiers[4]. Un genre d'industrie, dans lequel les Quichuas excellaient, est celui de la fabrication des vases : on s'étonne de la variété autant que de la régularité des formes qu'ils leur donnaient; et nous dirons même de l'élégance de leur exécution[5]. Sur la côte nord, depuis Lima jusqu'à Quito, c'étaient, presque toujours, soit des jeux hydrauliques, formés de compartimens doubles ou quadruples, soit des animaux, des fruits, des hommes ou des figures, offrant le sentiment du dessin, du goût et surtout une originalité singulière. Sur les plateaux élevés, les formes étaient plus sévères; des vases étrusques, souvent d'une grande dimension[6], étaient quelquefois ornés de peintures ou d'arabesques régulières. Les métiers, comme le gouvernement, étaient héréditaires.[7]

Les vêtemens du peuple étaient faits avec la laine des alpacas. Ils consistaient en une tunique qui descendait jusqu'à mi-jambe, et en un pantalon tombant également jusqu'au genou. Ils portaient un bonnet sur la tête[8] et des sandales (*usutas,* actuellement *ojotas*) aux pieds; mais le tout de couleur sombre et de tissus assez grossiers; leurs cheveux longs tombaient en tresses par derrière. Le costume des femmes se composait d'une chemise de laine; par dessus, une tunique sans manches, non cousue en haut, les deux pièces étant réunies au moyen de deux *tupu* ou épinglettes d'argent et recouvertes d'une pièce

---

1. Voyez Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VI, cap. VII,* p. 180; Zolarzano, *Politica indiana,* 2.e édit., 1736, t. I, *lib. II, cap. XIV,* p. 119, part. 9.

2. Nous avons parcouru le lac de Titicaca sur des bateaux de cette espèce. Voyez *Coutumes et Usages,* pl. 8, partie historique.

3. Les indigènes d'une partie de la côte du Pérou n'ont pas encore aujourd'hui d'autres embarcations. Voyez *Coutumes et Usages,* pl. 9, partie historique.

4. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. III, cap. XVI,* p. 94, dit qu'on s'en servait aussi aux environs du Cuzco; Zarate, *Hist. de la conq. du Pérou,* ch. VI, p. 23; Jorge Juan y Ulloa, *Relacion,* t. I, liv. IV, ch. IX, p. 266.

5. Voyez partie historique, Antiquités, pl. 17, 18, 19, 20, 21; Jorge Juan y Ulloa, *loc. cit.,* t. II, ch. XI, p. 621, 624, pl. 15, en a trouvé à Quito de semblables à ceux des environs de Lima.

6. Voyez Antiquités, pl. 20, fig. 2. Ulloa en avait aussi vu (*Noticias americanas,* p. 319).

7. Acosta, *loc. cit.,* liv. VI, ch. XVI, p. 276.

8. Voyez Antiquités, planche n.° 15.

Homme américain.

d'étoffe carrée, qui vient se réunir sur la poitrine au moyen d'un autre tupu. Leurs cheveux tombaient sur leurs épaules; leurs seuls ornemens étaient des colliers de pierres. Les Incas portaient des vêtemens on ne peut plus fins, tissés par les vierges du soleil; à eux seuls étaient réservés les ornemens de plumes et la couleur rouge et jaune. Par une concession des Incas, les habitans de certaine province portaient, comme leur roi, les oreilles longues et tombantes sur les épaules; la longueur était limitée et proportionnée aux rangs[1]. Point de tatouage ni de peintures sur la peau.

Avant de parler du gouvernement des Quichuas, nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots de l'histoire de cette nation, afin d'éclaircir certains faits importans relatifs à la migration des peuples et aux centres de civilisation. Comme on le verra dans la description spéciale des Aymaras[2], les bords du lac de Titicaca sont couverts de monumens[3] d'une architecture différente de celle des Quichuas, et qui annoncent une époque bien plus reculée. N'est-il pas curieux de voir les Incas, dans leurs annales, faire venir leur premier roi, fils du soleil, des bords même de ce lac[4], et transporter une civilisation inconnue, une langue particulière[5], au Cuzco, où il fonda la monarchie péruvienne[6]? N'est-il pas curieux encore de voir, plus tard, les Incas conserver, de cette origine, une telle reconnaissance, qu'ils dédient deux îles de ce lac, une, celle de Titicaca[7], au soleil, et l'autre à la lune, et viennent y bâtir des temples somptueux, où, tous les ans, ils remercient le soleil de les avoir fait naître en ces lieux[8]? La concordance de ces faits, de ces souvenirs avec les restes des monumens, ne viendrait-elle pas prouver que Mancocapac n'était peut-être qu'un dernier dépositaire de cette civilisation presqu'éteinte à laquelle appartenaient ces ruines? et le langage sacré que parlaient exclusivement les membres de la famille des Incas[9], ne serait-il pas la langue aymara, que ce premier souverain aurait conservée dans sa famille? Quoiqu'elle ne soit appuyée du témoignage d'aucun historien, cette hypothèse ne paraît pas impro-

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. I, ch. XXII, p. 26, et ch. XXV, p. 30. Les habitans des îles Carolines portent le même ornement. Quoy et Gaim., *Zool. de l'Astrol.,* t. I, p. 25 et 36.

2. A la suite de l'article des Quichuas.

3. Voyez partie historique, Antiquités, planches n.ºs 4, 5, 6, 7.

4. Padre Acosta, *Hist. nat. y mor. de las Indias,* Barcelona, 1591, liv. I, ch. XXV, p. 54. Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas,* liv. I, ch. XV, p. 18, dit : *Puzo nuestro padre el sol* (c'est l'Inca qui parle) *estos dos hijos suyos, en la laguna de Titicaca.* (Notre père le soleil plaça ses deux enfans à la lagune de Titicaca.) Francisco Lopez de Gomara, *Gener. hist. de las Indias,* ch. XX; Zarate, ch. XIII.

5. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. I, ch. XVI, p. 19.

6. *Ibidem.* Ulloa, *Noticias americanas,* p. 341, ne fait, à tort, remonter la monarchie des Incas qu'à 250 ans avant la conquête.

7. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. III, ch. XXV, p. 104.

8. *Ibidem,* p. 114.

9. *Ibidem,* liv. VII, ch. I, p. 221.

bable, et nous pourrions la fonder sur bien d'autres faits que nous signalerons le premier et que nous exposerons plus tard dans un travail spécial. Homme américain.

Mancocapac vivait vers le onzième siècle de notre ère. Douze Incas se succèdent jusqu'à la conquête. Le royaume, borné dans son origine à un cercle de vingt lieues autour du Cuzco[1], s'agrandit peu à peu; sous le règne du quatrième Inca, *Maitacapac,* il s'étendait déjà, au sud, jusqu'à Choque apu (la Paz) et jusqu'à Paria (Oruro); vers la côte, jusqu'à Arequepa (Aréquipa). Le cinquième, *Capac Yupanqui,* fait la conquête de *Colchapampa* (Cochabamba); le sixième, celle de *Charcas* (Chuquisaca); et, vers le nord, s'avance jusqu'aux Chancas. Sous le dixième Inca, *Yupanqui,* l'empire est porté jusqu'aux Chiriguanos, à l'est de la Bolivia, et jusqu'au Rio Maule au Chili; mais ce n'est que sous le douzième, *Huaina capac,* que, vers le nord, Quito y est encore réuni. Alors cesse la tranquillité. Le royaume ne s'accroît plus : les Espagnols ont déjà paru sur la côte[2]. D'après ce qu'on vient de voir, la civilisation du plateau ando-péruvien aurait pris naissance sur les bords du lac de Titicaca; de là elle se serait étendue, d'abord, vers le nord, jusqu'au Cuzco, et aurait ensuite rayonné au sud jusqu'au Chili, et au nord jusqu'à Quito.

Le gouvernement des Quichuas est remarquable dans son ensemble et dans ses détails. Le premier législateur, se disant fils du soleil, avait donné ordre à ses descendans en ligne directe et fils du soleil comme lui, d'épouser leurs sœurs légitimes, afin de ne pas altérer leur sang et de mériter toujours le même respect[3]. Sous le nom d'Incas héréditaires, ils exerçaient une autorité d'autant plus illimitée qu'ils commandaient comme dieux et comme rois, en cumulant tous les pouvoirs religieux et politiques[4]; aussi dirigeaient-ils, en même temps, le culte, l'administration civile et la guerre. Le Cuzco pris pour centre de leur royaume, ils divisaient celui-ci en quatre grandes portions[5] : *Colla-suyo,* celle du sud; *Chincha-suyo,* celle du nord; *Cunti-suyo,* celle de l'ouest, et *Anti-suyo,* celle de l'est. Chaque province avait pour chef un membre de la famille des Incas, prêtre et gouverneur à la fois, qui devait rendre compte de son administration à l'Inca suprême. Dans chaque gouvernement, tout le peuple était subdivisé, sous autant de chefs distincts, par dix mille[6], par mille, par cent et enfin par dix habitans, dont chacun ne devait s'entendre qu'avec son chef le plus immédiat, et ainsi par échelons, de sorte que l'Inca était instruit des moindres détails sur tous ses sujets. Tous les emplois, toutes les professions étaient héréditaires. Les terres, propriété

1. Acosta, liv. VI, ch. XX, p. 280, dit qu'il y avait eu deux lignages d'Incas : le second commence à l'*Inca Roca,* qui renouvela les lois et donna de nouveaux réglemens au royaume; mais la chose ne paraît pas prouvée.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. IX, ch. XIV, p. 322.

3. *Idem,* liv. IV, ch. IX, p. 113.

4. Ils avaient toujours pour souverain pontife leur oncle ou du moins leur plus proche parent, qui dépendait entièrement d'eux. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. I, ch. IX, p. 44.

5. Acosta, liv. VI, ch. XIII, p. 272 ; Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. II, ch. XI, p. 47.

6. Acosta, p. 271; Garcilaso, ch. XIV, p. 51. L'ordre de division est réellement admirable.

Homme américain.

exclusive de l'État[1], étaient réparties tous les ans, suivant le besoin des familles et divisées en trois parties[2] : la première pour le soleil, avec abandon de ses produits aux personnes employées à la construction des temples; la seconde pour l'Inca, comme réserve de guerre, et la troisième, la plus considérable, pour tous les habitans qui la cultivaient ensemble en chantant[3]. Après les terres du soleil, les premières cultivées étaient celles des veuves et des orphelins[4]. Les lois étaient sévères et entraînaient toujours la mort du coupable[5]; mais elles ne s'appliquaient qu'à des crimes odieux, au vol, à l'homicide, à l'adultère, au sacrilège, etc. La police était on ne peut mieux faite et l'aveugle soumission des vassaux rendait facile l'exécution du moindre réglement; aussi le plus grand ordre régnait-il partout; et, comme chaque individu avait le droit de se plaindre directement au chef suprême, la justice se rendait équitablement et d'une manière toute paternelle[6]. Les guerres se faisaient au nom du soleil, dans le but d'augmenter le nombre de ses adorateurs. Les conquêtes armées étaient toujours accompagnées de la plus grande clémence; et l'on n'avait recours à la force que lorsque la persuasion restait sans pouvoir[7]. Les peuples soumis étaient bien traités, on portait leurs idoles au temple du soleil du Cuzco[8]. L'Inca dirigeait souvent lui-même l'armée ou s'y faisait remplacer par son plus proche parent. Le système décimal, existant pour le gouvernement politique, s'appliquait également aux troupes, soumises à beaucoup de discipline; et, pour que l'Inca, lorsqu'il ne commandait pas en personne, apprît, d'instans en instans, les moindres détails, on avait établi un système ingénieux de courriers, les *chasquis*[9], placés de distance en distance sur toute la route à parcourir, et toujours prêts à franchir, à la course, l'espace peu étendu qui les séparait les uns des autres, pour faire ainsi parvenir le quipu contenant les nouvelles. Nous croyons que si le gouvernement des Incas était d'un côté on ne peut mieux entendu dans l'intérêt de la stabilité des choses et du bonheur individuel des sujets; de l'autre, l'hérédité des emplois et de l'industrie, ainsi que le manque de propriété personnelle, devaient entraver les progrès de la civilisation et les laisser stationnaires, en neutralisant l'ambition et l'émulation, sources premières de l'avancement des sociétés.

1. Acosta, liv. VI, ch. XV, p. 275; Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. V, ch. I, p. 131.

2. Acosta, *loc. cit.,* p. 275; Garcilaso, *loc. cit.,* p. 132.

3. Garcilaso, *Comm. de los Incas,* liv. V, ch. II, p. 133.

4. *Idem, ibidem.*

5. Acosta, liv. VI, ch. XVIII, p. 277; Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. II, ch. XIII, p. 49.

6. Acosta, liv. VI, ch. XII, p. 271.

7. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. I, ch. XXV, p. 29 : c'était une loi dictée par Mancocapac, et liv. V, ch. XII, p. 144.

8. Les Incas conservaient dans le temple du soleil les idoles des peuples conquis (Garcilaso, de la Vega, *Com. de los Incas,* liv. V, ch. XII). Les Espagnols ont commencé par détruire toutes ces richesses historiques. On pourrait se demander si ces premiers conquérans ne montraient pas plus de barbarie, plus de vandalisme, que les Incas?

9. Acosta, liv. VI, ch. X, p. 268, et ch. XVII, p. 277; Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. VI, ch. VII, p. 180.

La religion des Quichuas était plus complexe que ne le pensent beaucoup d'auteurs.[1] Nous avons vu que l'Inca, fils du soleil, envoyé par lui pour civiliser les peuples, était investi des pouvoirs politiques et religieux; pourtant on ne le regardait pas comme dieu, et moins encore comme le moteur de toutes choses, le créateur du monde; ce n'était pas même le soleil son père, mais bien *Pachacamac*[2], le dieu invisible, révéré en cette qualité; toutefois, ne s'étant jamais montré, on l'adorait en plein air, sans lui consacrer d'image[3]. Le soleil, sa créature, soumis, ainsi que la lune sa femme, à la loi d'une marche uniforme, était dès-lors son représentant visible. C'était au soleil qu'on élevait des autels, et qu'on avait voué un culte d'autant plus immédiat, que les Incas, ses fils et ses prêtres, servaient d'intermédiaires entre le peuple et la divinité. Au soleil donc étaient dédiés les fameux temples du Cuzco et celui de Tumbez[4], ainsi que tous ceux qui couvraient les lieux habités par les Incas[5]; au soleil, source de la lumière, fécondateur de la terre, se faisait l'oblation des premiers fruits dus à sa chaleur même; au soleil, enfin, étaient immolés quelques paisibles llamas[6]. C'était pour lui qu'au Cuzco des femmes se vouaient à la virginité perpétuelle[7]; c'était pour devenir ses épouses que des jeunes filles se renfermaient en des monastères, bâtis sur tous les points du royaume; monastères qui lui étaient consacrés, mais où l'Inca, son fils, avait seul le droit d'entrer et de choisir ses concubines[8]. L'Inca avait son oncle ou son frère pour souverain pontife; les membres de sa famille pouvaient seuls exercer les fonctions subalternes dans toute l'étendue du royaume[9]. A la naissance d'un Inca, l'on célébrait, à titre de culte, des fêtes magnifiques[10]; et, plus tard, pour le rendre digne de commander, on l'élevait avec beaucoup de soin, lui faisant subir des épreuves d'instruction et de courage[11]. Quand

1. On a dit généralement qu'ils n'adoraient que le soleil. Robertson, *Hist. de l'Amér.*, édit. esp., t. IV, p. 56.

2. Padre Acosta, liv. V. ch. II, p. 198, et ch. XII, p. 215; Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. I, ch. IV, p. 37, 34; Ulloa, *Noticias americanas, Entreten. XX,* p. 300, 377, 356.

3. Son temple était dans la vallée du Rimac, près de Lima; Garcilaso, p. 37 et p. 209; Ulloa, *loc. cit.,* p. 356.

4. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. III, ch. XX, p. 98 et 99. Celui qui était situé à Herbay et qui a été décrit par Ulloa, *loc. cit.,* p. 365; Pedro Cieça, ch. LIV; Garcilaso, *Com. del Peru,* liv. I, ch. XI, p. 14.

5. Acosta, liv. V, ch. XXVI, p. 244, dit qu'il y avait au Cuzco seulement plus de trois cents oratoires, et liv. VI, ch. XV, p. 273; Garcilaso, *Com. real de los Incas*, liv. III, ch. XXIV, p. 103.

6. Acosta, liv. V, ch. XVIII, p. 224. Diego d'Avalos de Figuroa, *Micellanea austral,* etc. Lima, 1602, p. 150; *Colloquio XXXIV;* Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. I, ch. IV, p. 38, et liv. VI, ch. XXI, p. 196.

7. Padre Acosta, liv. V, ch. XV, p. 219; Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. IV, ch. I, p. 106.

8. Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas*, liv. IV, ch. IV, p. 109.

9. *Ibidem,* liv. I, ch. IX, p. 44.

10. Témoin celle qui eut lieu à l'occasion de la naissance de Huainacapac, et où l'on fabriqua cette fameuse chaîne d'or. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. IX, ch. I, p. 302.

11. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. VI, ch. XXIV, p. 200.

Homme américain.

mourait l'Inca régnant, on l'embaumait, on prenait le deuil[1]; puis, au couronnement de son successeur, à l'instant où celui-ci se couvrait de la toque rouge, signe de son autorité[2], les fêtes recommençaient, et des réjouissances avaient lieu dans toutes les parties du royaume; mais la solennité la plus importante était celle du *Raymi*, célébrée à l'équinoxe de Septembre[3]. Rien n'était épargné pour qu'elle fût brillante; et dans cette occasion on distribuait au peuple le pain sacré, pétri de la main des vierges.[4] Les Quichuas croyaient aux augures, consultaient les entrailles des animaux immolés[5], étaient crédules et fanatiques à l'extrême. Ils révéraient la lune comme femme et sœur du soleil[6]; regardaient les orages, le tonnerre comme les agens du grand astre[7]; et, dans leurs voyages, faisaient au sommet de chaque gorge ou défilé (*apachitas*), quelqu'offrande au vent[8]. A leur mort, les Incas allaient retrouver leur père le soleil[9], tandis que les plébéiens, tout en admettant une autre vie, n'avaient d'autre espoir que celui de s'y revoir ensemble et d'y servir les Incas leurs maîtres[10]. En résumé, la religion des Incas était fort douce, se bornant à l'exécution des lois transmises par leurs prêtres-législateurs.

Si nous résumons ce que nous avons dit des Quichuas, nous verrons que leur couleur les place dans la même série d'hommes que la race pampéenne; que leur taille les met, au contraire, en rapport avec toutes les autres nations des montagnes, comme les Araucanos; tandis que, par leur nez aquilin, par le reste de leurs traits, ils constituent un type différent des autres peuples du Sud, rapprochés seulement, sous ce rapport, des Aymaras, que nous allons décrire, et chez lesquels nous retrouvons des caractères identiques, sauf la couleur, à ceux de tous les peuples des plateaux mexicains. Cette analogie est-elle le résultat d'une communauté de souche avec ce dernier peuple? ce dont on pourrait douter, en comparant leur langage et leur civilisation; ou n'est-elle plutôt qu'une suite de la conformité du lieu d'habitation chez les deux premières nations de l'Amérique? Cette question, se trouvant en dehors des faits que nous avons observés, échappe à notre domaine. De tous les peuples de l'Amérique méridionale, les Quichuas étaient, sans contredit, les plus avancés en civilisation, mais non pas ceux qui couvraient la plus grande étendue de terrain.

---

1. Acosta, liv. VI, ch. XVIII, p. 278; Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. VI, ch. VI, p. 178.

2. Acosta, liv. VI, ch. XII, p. 270; Garcilaso, *loc. cit.,* liv. I, ch. III, p. 28.

3. Acosta, liv. V, ch. XXVI, p. 245; Garcilaso, *loc. cit.,* liv. III, ch. XXIII, p. 101.

4. Acosta, liv. V, ch. XXIII, p. 234; Garcilaso, *loc. cit.,* liv. IV, ch. III, p. 109.

5. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. VI, ch. XXII, p. 198.

6. Padre Acosta, liv. V, ch. II, p. 198; Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. I, p. 33, ch. IV, p. 37; liv. II, ch. XXIII, p. 62, et surtout liv. III, ch. XXI, p. 99 et suiv.

7. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. III, ch. XXI, p. 99.

8. Padre Acosta, liv. V, ch. IV, p. 204. Cette coutume existe encore aujourd'hui dans toute la Bolivia, malgré le christianisme. Voyez partie historique.

Garcilaso, *Com. de los Incas,* p. 38; Ulloa, p. 337.

9. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. I, ch. XXV, p. 29.

10. Padre Acosta, liv. V, ch. VII, p. 207; *Micellanea austral,* de Don Diego d'Avalos y Figuroa, Lima, 1602, p. 149; ouvrage très-rare, que M. Ternaux a bien voulu nous communiquer.

NATION AYMARA.

La nation dont nous allons nous occuper, bien que son nom même soit à peine connu en Europe, est, sans aucun doute, celle qui mérite le plus notre attention; c'est, à notre avis, la première qui ait joué un rôle dans la civilisation de l'Amérique méridionale : chez elle, en effet, il faut chercher le berceau de ce peuple religieux et conquérant, qui forma l'empire des Incas; mais n'anticipons pas sur les faits, et suivons une marche comparative avec les autres nations déjà décrites.

Le nom d'*Aymara* était celui que portait, antérieurement même à l'existence de l'empire des Incas[1], un peuple habitant non loin des rives du lac de Titicaca, centre le plus ancien de la civilisation du plateau des Andes. Là Mancocapac[2], le fondateur de la monarchie péruvienne, sortit du sein de l'onde; et, marchant vers le nord, courut au loin appeler les peuples encore sauvages, et les réunir pour former la ville du Cuzco[3], qui bientôt devait faire complétement oublier la source de sa grandeur. Quoique le troisième roi, *Lloque Yupanqui*[4], eût commencé à soumettre les Aymaras, les Incas ne revirent les monumens de Tiaguanaco, d'où, sans aucun doute, leurs ancêtres étaient descendus, que sous *Maytacapac*[5], son successeur; et l'entière soumission de la nation des Aymaras à la domination péruvienne eut lieu seulement sous le règne de *Yahuar Huacac,* septième Inca[6]. La dénomination d'*Aymara*, d'abord restreinte à une province, s'étendit bientôt à toute la nation qui parlait le même langage, différent de celui des Incas; et c'est ainsi que l'appliquent maintenant, dans le pays, les indigènes et les descendans des premiers Espagnols.

Si la nation aymara avait été peu nombreuse, si elle n'eût pas couvert une très-grande surface, son langage se serait mêlé à celui des conquérans, dont le principe était d'établir l'unité d'idiome dans leur empire[7]; et il ne nous resterait peut-être qu'un nom à citer, comme pour une multitude d'autres peuples qu'on trouve dans les premiers historiens de la conquête; mais des plus populeuse, au contraire, et couvrant tout le plateau des Andes du 15.e au 20.e degré de latitude sud, cette nation a dû conserver son langage

---

1. Garcilaso de la Vega, *Com. real de los Incas,* liv. III, ch. X, p. 84.
2. Padre Acosta, *Hist. nat. de las Indias,* Barcelona (1591), liv. I, ch. XXV, p. 54; Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. I, ch. XV, p. 18; Francisco Lopez de Gomarra, *Hist. gen. de las Indias* (1552), ch. CXX; Zarate, *Hist. de la conq. del Peru* (1555), ch. XIII.
3. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. I, ch. XVI, p. 19.
4. *Ibidem,* liv. II, ch. XX, p. 58.
5. *Ibidem,* liv. III, ch. I, p. 73.
6. *Ibidem,* liv. IV, p. 125. C'est lui qui conquit Carangas, etc.
7. *Ibidem,* liv. VII, ch. I, p. 221.

Homme améri-cain.

jusqu'à nos jours[1]. Les Aymaras s'étendaient et s'étendent encore, du nord au sud, du 15.e au 20.e degré de latitude méridionale, de la province de Tinta et de celle d'Aréquipa, en suivant le plateau des Andes, jusque sur tout le bassin de Paria et d'Oruro. De l'est à l'ouest, ils habitent du 69.e au 75.e degré de longitude ouest de Paris, ou, pour mieux dire, une surface irrégulière occupant tout le plateau des Andes, et son versant occidental, depuis la chaîne orientale jusqu'à la mer; et plus exactement, enfin, d'après les divisions actuelles, presque tout le département d'Aréquipa, les provinces d'Aymaras et de Paucartambo, du Cuzco, tout le département de la Paz et celui d'Oruro. Leurs voisins sont, au nord-ouest, les Quichuas; à l'est, les nations du rameau antisien, telles que les Tacanas, les Apolistas, les Mocéténès; au sud-est et au sud, les Quichuas de Cochabamba, de Chayanta, de Potosi; puis, sur la côte au sud, les Atacamas et les Changos. Ils forment ainsi, géographiquement, un centre, autour duquel rayonnent les Quichuas. Les régions qu'ils habitent sont principalement comprises entre les limites de la hauteur de 2,000 à 4,792 mètres[2] au-dessus du niveau de la mer.

Si nous en jugeons par les immenses monumens de Tiaguanaco, par la dimension des blocs qui les composent[3], par le grand nombre de restes d'habitations des rivages du lac de Titicaca[4] ou par les groupes de nombreux tombeaux[5] qu'on retrouve encore au sein de lieux aujourd'hui déserts, la population des Aymaras était on ne peut plus considérable, et leurs provinces devaient être les plus peuplées des plateaux. Aucune tradition ne peut nous fixer sur leur nombre, même approximatif, au temps de la conquête; mais voici, d'après tous les renseignemens dispersés que nous avons pu recueillir dans le pays, le tableau de leur population actuelle, toute chrétienne, et soumise aux différens gouvernemens américains.

---

1. Aujourd'hui l'aymara se parle non-seulement dans tous les lieux habités par les Indiens, mais encore dans les villes de la Paz et d'Oruro. Tous les descendans d'Espagnols même la savent; ainsi l'aymara est, en ces lieux, la langue la plus usitée, la langue naturelle. On ne parle espagnol qu'avec les étrangers.

2. C'est surtout sur le plateau élevé (terme moyen) de 4,000 mètres que la république de Bolivia est la plus peuplée : partout ce sont des villes, des villages populeux et nombreux; partout un grand nombre d'habitations dispersées. Il y a même, sur le plateau particulier des Andes occidentales, des points habités plus élevés que ceux que nous indiquons.

3. Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas,* liv. III, ch. I, p. 73; Acosta, liv. VI, ch. XIV, p. 272. Voyez Antiquités, pl. 4, 5, 6, 7.

4. Il n'est pas, dans les deux républiques actuelles du Pérou et de Bolivia, de partie plus peuplée que les rives du lac de Titicaca : partout ce sont des villages, partout aussi des restes d'une ancienne population.

5. C'est surtout dans la province de Carangas que nous avons trouvé, au milieu de lieux inhabités, des groupes nombreux de tombeaux; témoin notre vue d'Antiquités de *Pataca chulpa* (les cent tombeaux).

	Aymaras purs.	Métis d'Aymaras et d'Espagnols.	Homme américain.
Aymaras de la province d'Aymaras, départ.^t du Cuzco (Pérou). .	10,782 [1]	2,255 [1]	
de la province d'Aréquipa, départ.^t d'Aréquipa (Pérou) .	5,929 [1]	4,908 [1]	
de la province de Camana, — — .	1,249 [1]	1,021 [1]	
de la province de Condesuyos, — — .	12,011 [1]	4,358 [1]	
de la province de Cellaguàs, — — .	11,872 [1]	1,417 [1]	
de la province de Moquegna, — — .	17,272 [1]	2,916 [1]	
de la province d'Arica, — — .	12,870 [1]	1,977 [1]	
du département de Puno (Pérou)	78,000 [2]	39,000 [2]	
de la province de la Paz (Bolivia).	3,140 [3]	15,701 [3]	
de la province de Pacages, département de la Paz. . . .	30,679 [4]	15,339 [4]	
de la province de Muñecas, — — . . .	20,297 [4]	10,148 [4]	
de la province de Larecaja, — — . . .	15,455 [4]	7,727 [4]	
de la province d'Omasuyos, — — . . .	39,638 [4]	19,819 [4]	
de la province de Sicasica, — — . . .	29,254 [4]	14,627 [4]	
de la province de Yungas, — — . . .	24,449 [4]	12,224 [4]	
de la province d'Oruro, département d'Oruro	10,650 [4]	5,325 [4]	
de la province de Poopo, — —	29,800 [4]	19,950 [4]	
de la province de Carangas, — —	19,050 [4]	9,525 [4]	
Totaux . . .	372,397.	188,237.	

1. Ces chiffres sont ceux qu'indique le recensement de 1795, publié à Lima, par ordre du vice-roi, dans *La guia politica, eclesiastica y militar del virreynato del Peru,* p. 84 et suiv. Ils sont encore cités comme les seuls dans le *Calendario y guia de forastero de Lima, Para el año* 1833, p. 6; c'est pourquoi nous avons dû les conserver; et cela même avec d'autant plus de raison, que cet ouvrage donne les distinctions de castes dans la population. Les chiffres fournis par *La guia de forastero del Cuzco, Para el año de* 1833, ne diffèrent que peu de ceux que présente le recensement de 1795; mais ils ne sont pas divisés par castes.

2. La population du département de Puno est de 156,000 habitans, selon *El calendario y guia de forastero de Lima,* 1833, p. 6. Nous avons cru, sans crainte d'être au-dessus de la vérité, et d'après la comparaison faite des pays voisins, sur lesquels nous avons des renseignemens précis, divisés par castes, pouvoir prendre la moitié de cette somme pour celle des Indiens purs et le quart pour celle des métis.

3. La population de 31,402 ames de la ville de la Paz (*Calendario y guia de forastero de la republica boliviana,* 1835, p. 78), n'étant pas divisée par castes, par la comparaison des villes voisines pour lesquelles nous avons des renseignemens positifs, et d'après nos observations, nous avons pris la moitié comme étant celle des métis, et le dixième pour le chiffre des Indiens purs. C'était aussi l'opinion de l'auteur des premiers renseignemens statistiques publiés dans l'*Iris de la Paz,* en 1829.

4. Comme dans le recensement de 1835 (*Calendario y guia de forastero de la republica boliviana,* La Paz), il n'y a pas de distinctions de castes indiquées, par comparaison avec les provinces voisines, et d'après ce que nous avons vu, nous avons pris la moitié de chacun des chiffres pour

Homme américain.

Le tableau précédent, quoique nous soyons resté au-dessous du nombre réel des Aymaras, donne encore le chiffre total de 372,397 pour ceux de race pure, et celui de 188,237, pour ceux qui se sont mêlés avec la race espagnole. On peut voir dès-lors quel était le rôle que devait jouer une nation de cette importance au milieu de celles qui l'entouraient, avant d'avoir été décimée par ces guerres cruelles du commencement de la conquête, à l'époque des différens survenus entre Gonzalo Pizarro et Diego Centeno en 1547[1]; par le service des mines qui, chaque année, moissonnait tant de ses membres; par la révolution sanglante de Tupac Amaro, en 1780, quand les Indiens essayèrent de recouvrer leur liberté[2]; et, enfin, par la guerre de l'indépendance des colons qui, pendant quatorze ans, ravagea successivement leurs campagnes, et les obligea au service militaire[3], comme moyens de transport.

Pour les caractères physiques, les Aymaras ne diffèrent en rien des Quichuas : ils ont absolument la même teinte, la même taille médiocre, les mêmes formes raccourcies; et, comme ils habitent des plateaux encore plus élevés, c'est chez eux principalement que se remarque la longueur et la largeur de la poitrine. Leurs traits sont aussi en tout ceux des Quichuas, avec lesquels ils partagent le caractère du nez aquilin et de tous les autres détails de la figure; en un mot, il est impossible de rencontrer une similitude plus complète que celle que présentent ces deux nations, qui ne diffèrent réellement que par leurs langages, lesquels néanmoins, comme on le verra, nous paraissent sortir d'une souche commune.

Les Aymaras actuels ont la même forme de tête que les Quichuas, c'est-à-dire qu'elle est souvent volumineuse, oblongue d'avant en arrière, ou légèrement comprimée latéralement. Leur front légèrement bombé fuit un peu; mais aucun n'a la tête aplatie comme les crânes que nous avons rencontrés dans les tombeaux de leurs ancêtres des îles du lac de Titicaca, dans ceux de la province de Muñecas, dans ceux des parties les plus sauvages de la province de Carangas, ainsi que dans les vallées de Tacna; ce qui annonce que, sur toute la surface habitée par les Aymaras, on retrouvait ce même fait, que nous ne pouvons attribuer qu'à une déformation de la tête par des moyens artificiels; car, ayant rencontré dans les mêmes tombeaux, avec les têtes déprimées, un plus grand nombre de têtes qui ne le sont pas, nous avons dû, tout naturellement, en inférer que cet aplatissement n'était pas normal, qu'il ne caractérisait pas la nation, mais tenait évidemment à une opération mécanique. Cette première observation, que

---

la somme de la population d'indigènes purs et le quart pour les métis. Tout en approchant de la vérité, nous restons au-dessous plutôt que nous ne sommes au-dessus du nombre réel; car il y a beaucoup de bourgs où, sauf le curé, tous les habitans sont indigènes.

1. Agustin de Zarate, liv. VII, ch. II; Garcilaso de la Vega, *Com. real del Peru,* liv. V, ch. XVIII, p. 301.

2. Nous possédons les annales originales de cette révolution : il s'y trouve des renseignemens bien précieux et tout à fait inconnus.

3. Le premier cri de liberté fut jeté à Buenos-Ayres en 1810, et la dernière bataille décisive, celle d'Ayacucho, a eu lieu en 1824.

la coutume n'était pas générale pour tous les individus, nous a fait reconnaître que les têtes chez lesquelles l'aplatissement était le plus extraordinaire[1], appartenaient toutes à des hommes, tandis que les corps dont l'état de conservation permettait de reconnaître des corps de femmes, avaient la tête dans l'état normal. Aucun historien ne nous a laissé la moindre notion sur la coutume des Aymaras de s'aplatir le crâne, et, par conséquent, sur les moyens qu'ils employaient pour atteindre ce résultat; mais cette habitude, commune à beaucoup d'autres peuples, a été décrite, par un grand nombre d'auteurs anciens et modernes[2], avec assez de détails pour que nous ne doutions pas que la forme exagérée de celle des Aymaras résulte d'une cause identique. D'ailleurs, si nous en cherchons des preuves sur les têtes mêmes, il nous sera facile de les trouver. Nous voyons, dans l'aplatissement du coronal, dans la saillie qu'il forme sur les pariétaux à sa partie supérieure (comme on peut s'en convaincre par l'inspection de nos planches[3]), qu'évidemment il y a eu pression d'avant en arrière, ce qui a forcé la masse du cerveau de se porter en arrière, en déterminant une espèce de chevauchement du coronal sur les pariétaux. La tête d'un jeune sujet que nous possédons[4], atteste plus

1. Voyez nos planches de Mammifères, n.° 1, 2 et 2 *bis.*

2. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. IX, ch. VIII, p. 312, dit, en parlant des Apichiquis de la côte près de Quito: *Deformavan las cabezas à los niños en naciendo, poniendoles una tablilla en la frente y otra en el colodrillo, y se las apretavan de dia en dia hasta que eran de quatro ó cinco años, paraque la cabeza quedace ancha del uno lado al otro, y angosta de la frente al colodrillo.*

Rochefort, *Histoire des Antilles*, 1665, p. 437, dit qu'on déformait la tête des Caraïbes des Antilles.

Barrère en décrit à la Guyane (p. 239), chez les Tapoyranas.

Gomara, *Histoire des Indiens,* fol. XLV.

Dans la *Corrografia Brazilica,* ch. 11, p. 326, on voit que les Omaguas du Maranham s'aplatissaient la tête entre deux planches.

M. John Scouler, *Zool. Journal,* 1829, p. 304, art. 38, non-seulement indique cette coutume chez les Américains du nord de la Colombie, mais encore, dans un savant mémoire, il décrit parfaitement l'appareil dont on se sert pour déprimer la tête au moyen de tablettes.

La Condamine, *Voy.,* 1745, p. 72, pour ce qui a rapport aux Omaguas, et *Mém. de l'Acad. des sciences*, 1745, p. 427.

Manuel Rodriguez, *Marañon y Amazonas,* 1684, liv. II, ch. X, p. 124.

Ulloa, *Voy.,* t. I.er, p. 329.

Acuña, *Relac. del Rio de las Amaz.,* II, p. 83.

Lawson, *Voy. to Carolina,* p. 33.

Jorge Juan et Ulloa, *Relacion del viage à la America meridional,* t. II, liv. VI, ch. V, p. 534, donnent aussi la description des tablettes avec lesquelles les Omaguas aplatissent la tête de leurs enfans.

D'ailleurs, d'après l'intéressant mémoire de M. Achille Foville, *Sur l'influence des vêtemens sur les organes, et la déformation du crâne,* il est évident que ces déformations existent même au milieu de nous, dans le sein même de la France. (Voyez p. 20, et enfin tout le mémoire.)

3. Voyez Mammifères, pl. 1, fig. 2; pl. 2, fig. 1, 2; pl. 2 *bis.*

4. Voyez partie historique, Antiquités, pl. 14.

Homme américain.

positivement encore, par un pli longitudinal, qui existe à la partie supérieure médiane du coronal, par la forte saillie du coronal sur les pariétaux, par la saillie non moins forte de la partie supérieure de l'occipital sur ces pariétaux, que la pression a dû être exercée circulairement, dès la plus tendre enfance, sans doute même au moyen d'une large ligature. Cette supposition paraît d'autant plus admissible que, refoulée en arrière, non-seulement la masse du cerveau a donné une très-grande largeur aux parties postérieures, au détriment des parties antérieures, mais encore que, la pression ayant de beaucoup augmenté la convexité des lobes postérieurs du cerveau, les pariétaux ont dû nécessairement suivre les mêmes contours, en se modelant sur ceux-ci; aussi les pariétaux forment-ils toujours deux convexités latéro-postérieures, légèrement séparées par une dépression évidente. Nous trouvons, enfin, une preuve de plus de cette pression dans l'oblitération des sutures, que nous avons remarquée sur tous les points pressés, même sur les têtes de jeunes sujets.

Nous croyons avoir prouvé que la forme déprimée ou allongée de ces têtes n'est pas, comme on l'a cru, le caractère propre aux crânes des Aymaras, mais bien une exception due évidemment à l'intervention de l'art. Cherchons maintenant à démontrer à quelle antiquité remontait cet usage de l'aplatissement de la tête et quelle influence il a pu exercer sur l'intelligence des sujets chez lesquels il se trouvait le plus marqué.

Quant à l'antiquité, nous voyons, par le profil de la tête d'une statue colossale[1], antérieure à l'époque des Incas, que la leur n'était pas alors déprimée; car les anciens peuples, qui cherchaient toujours à exagérer les caractères existans, n'auraient pas manqué de le faire sentir; aussi nous croyons cette coutume contemporaine de la suzeraineté des Incas; et même l'allongement des oreilles d'un des sujets à tête comprimée que nous possédons, peut nous conduire à déterminer à peu près le siècle où il a vécu. Il a été trouvé dans la province de Carangas, à l'ouest d'Oruro. On sait que cette province fut conquise seulement sous le règne du septième Inca, *Yahuar Hucac*[2], qui, selon toutes les probabilités, vivait vers le treizième siècle; aussi comme les Incas n'accordaient l'honneur du prolongement des oreilles[3] que par grâce spéciale et pour récompenser une nation vaincue de sa prompte soumission à leurs lois; comme cette concession devait nécessairement venir à la suite de l'établissement des coutumes des conquérans, nous devons supposer qu'elle ne put se généraliser chez les Aymaras que vers le quatorzième ou le quinzième siècle. Les statues montrent, enfin, que l'usage d'allonger les oreilles[4] était inconnu lors de la première civilisation du plateau des Andes.

Rien absolument ne vient nous éclairer relativement à l'influence que devait avoir, sur les facultés intellectuelles des Aymaras, la déformation artificielle de leur tête, puisque les anciens historiens n'en ont pas parlé; mais nous sommes tenté de croire

1. Voyez Antiquités, pl. 8 et pl. 11.
2. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. IV, ch. XX, p. 125.
3. *Idem,* liv. I, ch. XVII, p. 26 et p. 30, 271.
4. Voyez Antiquités, pl. 8.

qu'il n'y avait que déplacement des parties constitutives du cerveau, sans disparition ni même lésion de ces dernières[1]. On admettra que, par la nature de leurs occupations, les chefs de ces nations devaient avoir des facultés intellectuelles plus étendues que leurs vassaux. Ne pourrait-on pas, de ce fait, tirer un argument en faveur de notre opinion? car les têtes les plus déprimées que nous ayons rencontrées, se trouvaient toujours dans les tombeaux dont la construction de plus d'apparence annonçait qu'ils appartenaient à des chefs.

La langue aymara, par sa richesse, par ses combinaisons, par la variété de ses formes pour exprimer la même pensée, ressemble tout à fait à celle des Quichuas; elle est élégante, poétique, mais aussi, peut-être, l'une des plus dures du monde; sa gutturation, sortant de toutes les bornes connues, vient tout à fait du fond de la gorge, et ne cède en rien à la langue quichua pour le nombre de ses consonnes, pour leur redondance rude et saccadée. Elle est également très-accentuée; la complication de ses consonnes est à peu près identique à celle que présente la langue quichua; ce sont encore des *qq*, des *cc*, des *kh*, des *tt*, des *pp*, qu'il faut tirer du gosier ou par d'énergiques aspirations; mais ces sons ne se présentent qu'au commencement ou au milieu des mots, et jamais à la fin, les finales étant toujours des voyelles, surtout des voyelles en *a*, qui forment les sept huitièmes des mots; les autres sont l'*e*, l'*i*, l'*o*, l'*u*, remplacées, mais très-rarement, par la seule consonne *t*. Les diphthongues y sont inconnues, ainsi que le son de notre *u* français. Le *j* espagnol y est fréquent avec toute sa gutturation. Les lettres *b*, *d*, *f*, *r*, *x*, n'y sont pas employées; le son du *g* est toujours doux, rendu dans les vocabulaires[2], devant les voyelles, par *hua*, qui doit être prononcé *wa*. Les noms des parties du corps n'ont pas d'anomalie, comme on peut le voir par *nauna*, joue; *nayra*, yeux; *inchu*, oreilles. Les adjectifs ne varient point selon le genre ni le cas. Leur numération est décimale et on ne peut plus étendue; elle est susceptible de rendre jusqu'à un million, et les nombres n'ont pas de rapports avec les noms des doigts. Cette numération, pour les chiffres 3, 6, 8, 100 et 1000, découle évidemment de la même source que la quichua, tandis que les autres sont tout à fait différens. La langue est riche en synonymes[3] pour les substantifs; et, souvent, il y a contraction pour les mots composés, sans doute dans l'intérêt de l'euphonie. Dans les phrases, le sujet précède toujours le verbe et les adjectifs les substantifs, comme on peut le voir par *kuyata nayra-ni;* de *kuyata* (petit), *nayra* (yeux), *ni* (celui qui a), ou, mieux: celui qui a les yeux petits[4]. En résumé, la langue aymara, par ses formes, par sa composition,

---

1. M. John Scouler, *Zool. Journal*, 1829, p. 304 et suiv., dit, que la pression de la tête n'influe en rien sur les facultés intellectuelles; ainsi son observation serait dans notre sens.

2. Voyez Ludovico Bertonio, *Vocabulario de la lengua aymara*, imprimé à Juli, petit village du plateau des Andes, en 1612; ouvrage très-rare, que nous possédons.

3. Canal d'irrigation se dit en même temps: *Larca, Pincha, Irpu;* faire un canal d'irrigation, *larcachatha*, *pinchachatha*, etc.

4. Voyez Ludovico Bertonio, *Vocabulario de la lengua aymara.* Juli, 1612, p. 328.

Homme américain.

par sa dureté, par son étendue, ressemble beaucoup à celle des Quichuas. On retrouve même à peu près un vingtième des mots qui ont évidemment la même origine, surtout ceux qui expriment les idées religieuses; aussi, tout en y reconnaissant une foule d'autres dont la racine est différente, et qui par conséquent dénotent une langue distincte, nous sommes porté à croire que la langue aymara est la source de la langue quichua, qui l'entoure de tous côtés et que le temps a pu altérer. Cette hypothèse serait en rapport avec la position géographique du plateau de Titicaca, où vivent les Aymaras, et, plus encore, avec les monumens de cette nation, qui paraissent être le point central de la civilisation primitive. On pourrait se demander encore, si la langue sacrée que les Incas transportèrent des rives du lac de Titicaca vers le Cuzco[1], et qu'ils conservèrent dans leur famille, ne serait pas la langue aymara.

Pour le caractère, pour les facultés intellectuelles, pour les mœurs, pour les coutumes, pour les usages privés et de société, pour l'industrie agricole et manufacturière, pour les vêtemens, les Aymaras ressemblaient et ressemblent encore en tout aux Quichuas, auxquels, du reste, ils étaient soumis; mais si nous voulons jeter un coup d'œil rapide sur le mode d'architecture de leurs monumens, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, nous y trouverons de suite une grande différence avec ceux des Incas. Nous voulons parler des monumens de Tiaguanaco, situés au centre de la nation, près du lac de Titicaca; monumens dont beaucoup d'auteurs anciens ont parlé[2], et dont l'origine leur était tellement inconnue, que l'un d'eux a dit naïvement, en prenant au propre une expression figurée, qu'ils avaient été bâtis avant que le soleil n'éclairât la terre[3]. Ces monumens, retrouvés par nous, annoncent une civilisation plus avancée peut-être que celle même de Palenqué; ils se composent d'un tumulus élevé de près de 100 pieds, entouré de pilastres; de temples de 100 à 200 mètres de longueur, bien orientés à l'est, ornés de suites de colonnes anguleuses, colossales, de portiques monolithes, que recouvrent des grecques élégantes, des reliefs plats d'une exécution régulière, quoique d'un dessin grossier, représentant des allégories religieuses du soleil et du condor son messager; des statues colossales de basalte chargées de reliefs plats, dont le dessin à tête carrée est demi-égyptien[4]; et, enfin, d'un intérieur de palais

1. Garcilaso, *Com. real de los Incas*, liv. VII, ch. I.er, p. 221.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. III, ch. I.er, p. 74; Diego d'Avalos y Figuroa, *Colloquio*, XXXIII, p. 145; Cieça de Leon, *Chronica del Peru*. Anvers, 1554, p. 254.

3. Don Diego d'Avalos y Figuroa, *Micelanea austral*, Lima, 1602, dit, p. 145, que les Indiens racontaient : *Ser obra de antes que huwiese sol en el cielo* (être une œuvre d'avant qu'il y eût un soleil dans le ciel). Ce qui peut se prendre figurément pour l'époque antérieure à celle où le culte du soleil vint éclairer la terre. Nous avons dessiné soigneusement tous ces monumens, et l'on peut en voir les détails dans nos planches d'Antiquités, n.os 4, 5, 6, 7, 8 et 11. Nous avons retrouvé tout ce qui est indiqué dans Cieça de Leon, ch. CV, et dans Garcilaso, *Com. de los Incas*, p. 74, mais beaucoup plus altéré; toutes les églises des environs ayant été bâties avec les pierres qu'on en a enlevées, les masses trop lourdes sont les seules qui restent aujourd'hui.

4. Voyez planches d'Antiquités, n.° 8.

formé d'énormes blocs de roche parfaitement taillés[1], dont les dimensions ont souvent jusqu'à 7 mètres 80 centimètres de longueur, sur 4 mètres de largeur et 2 d'épaisseur.[2] Dans les temples et dans les palais les pans des portes sont non pas inclinés comme dans ceux des Incas, mais perpendiculaires, et leur vaste dimension, les masses imposantes dont ils se composent, dépassent de beaucoup, en beauté comme en grandeur, tout ce qui postérieurement a été bâti par les Incas. D'ailleurs, on ne connaît aucune sculpture, aucuns reliefs plats dans les monumens des Quichuas du Cuzco, tandis que tous en sont ornés à Tiaguanaco. La présence de ces restes évidens d'une civilisation antique sur le point même d'où est sorti le premier Inca, pour fonder celle du Cuzco, n'offrirait-elle pas une preuve de plus que de là furent transportés, avec Mancocapac, les derniers souvenirs d'une grandeur éteinte sur la terre classique des Incas?

Les tombeaux des Aymaras sont bien différens de ceux des Quichuas : au lieu d'être souterrains, tantôt c'étaient de grands bâtimens carrés[3] avec une simple ouverture par laquelle on introduisait les morts, qu'on rangeait autour d'une cavité restreinte, assis, avec leurs vêtemens, et, en d'autres cas, recouverts d'une espèce de tissu de paille enveloppant le corps[4]; tantôt de petites maisons en briques non cuites, de la même forme, à toit incliné, à ouverture également dirigée vers l'est[5]; ou bien encore des espèces de tours carrées, à divers étages, contenant chacun des corps, comme dans les îles de Quebaya[6] et autres, sur les rives du lac de Titicaca; mais ces tombeaux, quelquefois très-vastes, sont toujours réunis par groupes nombreux, et forment souvent comme de vastes villages.

A l'époque de la conquête de l'Amérique, les Aymaras dépendaient de l'empire des Incas. Quoique nous n'ayons aucune notion sur leur gouvernement antérieur, nous pouvons juger, par l'étendue de leurs monumens, par le grand concours de bras qu'ils ont dû réunir pour en transporter les masses constituantes, qu'ils formaient un peuple nombreux sous une puissante monarchie, antérieure à celle des Incas; si la nation avait été disséminée par petites tribus, ainsi que l'indique le naïf historien des Incas, Garcilaso de la Vega[7], elle n'aurait pu arriver à un tel degré de civilisation, et ses forces n'auraient pu suffire à des constructions aussi colossales.

---

1. Voyez partie historique, planches d'Antiquités, n.° 5.

2. C'est le même bloc que le Père Acosta, liv. VI, ch. 14, p. 272, dit avoir 38 pieds de longueur, 18 de largeur et 6 d'épaisseur. Ses moyens de mesurer n'étaient sans doute pas bien justes; car un bloc de cette dimension n'aurait pu être emporté; et celui que nous avons mesuré est le plus grand de tous.

3. Voyez notre planche d'Antiquités, n.° 3, où nous avons représenté un magnifique tombeau de construction demi-cyclopéenne, situé dans la partie la plus isolée des déserts de la province de Carangas.

4. Voyez partie historique, planche d'Antiquités, n.° 14.

5. Voyez Vues, n.° 8.

6. Certaines parties des îles de Quebaya sont couvertes d'un grand nombre de tombeaux.

7. Garcilaso, *Com. de los Incas,* liv. I.er, ch. IX, p. 12; Robertson, *Hist. de l'Amér.,* t. IV, p. 53.

Homme américain.

Aucune preuve, autre que les monumens, ne nous reste pour retrouver les traces de l'ancienne religion des Aymaras; mais ces monumens nous fournissent des argumens péremptoires en faveur de l'opinion, que le culte du soleil, l'industrie et la civilisation des Incas, ont pris naissance sur les rives du lac de Titicaca. Ne le voit-on pas, en effet, dans l'orientation de tous les temples à l'est vrai [1], du côté où l'astre apparaît? N'est-il pas écrit dans les reliefs allégoriques de ces portiques monolithes [2], qui représentent le soleil, la tête entourée de rayons, sous la figure d'hommes tenant deux sceptres, signes du double pouvoir, religieux et séculier [3], occupant le centre du tableau, tandis que, de chaque côté, marchent vers lui les rois couronnés [4] et les condors, regardés peut-être comme ses messagers [5], et dans leur vol élevé, contemplant de plus près sa gloire?

En résumé, la nation aymara, par tous ses caractères physiques et moraux, paraît évidemment appartenir à la même souche que celle des Quichuas. Elle n'en diffère que par un langage dont la plus grande partie des mots n'ont pas d'analogie avec les leurs, quoique, d'un autre côté, la prononciation et les règles grammaticales soient les mêmes; elle n'en diffère que par l'usage singulier de s'aplatir la tête, et, enfin, par la construction de ses tombeaux; mais ce que nous avons dit de la concordance de la langue sacrée des Incas, avec l'origine de Mancocapac; le lieu où gisent les ruines des monumens des Aymaras, comparé à celui d'où les traditions font sortir le premier Inca, et surtout la forte présomption d'une source commune de religion tirée des bas-reliefs de Tiaguanaco : ces déductions n'établiraient-elles pas pour tous, comme pour nous, la presque-certitude que les Aymaras sont la souche première de la civilisation du plateau des Andes ? qu'ils occupaient le point central où la vie agricole et pastorale s'est d'abord développée ? où les idées sociales ont germé? où le premier gouvernement monarchique et religieux a pris naissance, au sein de cette société, parvenue bien anciennement peut-être, à un degré de civilisation avancé, dont la dernière splendeur, la religion, l'industrie, transportées, par Mancocapac, des rives du lac de Titicaca vers le Cuzco, ont fini par créer la monarchie des Incas, qui, plus tard, fit tout à fait oublier son berceau?

---

1. Voyez partie historique, les plans que nous en avons donnés, Antiquités, pl. 2.
2. Voyez nos planches d'Antiquités, n.° 6, fig. 2.
3. *Ibidem*, n.° 7, fig. 1.
4. *Ibidem*, et surtout pl. 7, fig. 2.
5. *Ibidem*, pl. 7, fig. 3.

NATION ATACAMA.

Nous avons moins de renseignemens sur cette nation que sur celle des Changos, dont elle est voisine; il paraîtrait qu'elle-même prend la dénomination sous laquelle nous la présentons, et que ses ancêtres se nommaient encore *Olipes* ou *Llipi*[1]. Les Atacamas occupent, à ce que nous croyons, tout le versant occidental des Andes, depuis le 19.e jusqu'au 22.e degré de latitude sud, c'est-à-dire depuis le sud d'Arica jusqu'aux Changos, qui, avec les Aymaras, les entourent de toutes parts et sont leurs seuls voisins. Si nous avons été bien informé, ils habitent toute la province de Tarapaca et celle d'Atacama, et leur population, toute chrétienne, serait:

	Purs de race.	Métis.
Pour ceux de la province de Tarapaca, de.	5,406[2]	1,200[2]
Pour ceux de la province d'Atacama, de.	1,942[3]	970[3]
Totaux . . .	7,348	2,170.

Nous n'avons vu que très-peu d'Atacamas: autant que nous en avons pu juger, ils ont absolument les mêmes caractères physiques que les Quichuas; mais si nous en croyons ce qu'on nous a dit, leur langage diffère du chango, du quichua et de l'aymara. Au moral, ils ressemblent aux Changos; néanmoins, comme ils habitent, en même temps, la côte et les vallées, ils sont pêcheurs et agriculteurs; aussi avancés, sous ce rapport, que les Aymaras actuels. Réunis en villages, leurs habitudes sont sédentaires; du reste, ils paraissent avoir les coutumes et les usages des Aymaras. Nous ignorons complétement ce qu'ils étaient avant la conquête; seulement par leurs tombeaux, toujours souterrains, ils se distinguent des Aymaras et se rapprochent des Quichuas : comme chez ces derniers, les membres repliés sur eux-mêmes, dans la position qu'occupe l'homme avant de naître, leurs morts étaient déposés dans des fosses verticales, revêtues de murailles en pierres sèches; ils étaient entourés de vases, de leurs vêtemens, de tous leurs ustensiles de ménage, tels que paniers et jattes de paille tressés avec art; fuseaux, fil, métiers de tissage même, si c'était une femme[4]; de la nourriture et des armes, si c'était un homme. Le tout, recouvert de branchages ou de pierres, l'étant ensuite de terre par dessus, rien ne paraissait en dehors du sol. Les lieux de sépulture étaient communs; car où l'on trouve un tombeau, il y en a toujours beaucoup d'autres.

Nous pensons que, de même que pour les Changos, les Atacamas, tout en appartenant positivement au rameau péruvien, peuvent établir une transition avec les peuples araucanos.

1. Aujourd'hui on dit *Lipes;* mais du temps de Garcilaso, p. 125, on disait *Llipi.*
2. Renseignemens tirés du *Guia politica, eclesiastica y militar del vireynato del Peru,* pour 1795. C'est le recensement donné en 1833 à Lima comme le meilleur.
3. D'après les recensemens publiés en Bolivia.
4. Nous possédons plusieurs de ces restes, trouvés dans un tombeau.

NATION CHANGO.

Le nom par lequel nous désignons cette nation, est usité aujourd'hui pour indiquer quelques Indiens, reste, sans doute, d'une nation plus puissante, et qui habitent seulement le littoral de l'océan Pacifique, entre le 22.e et le 24.e degré de latitude australe, principalement aux environs du port de Cobija, en Bolivia. Ils ont pour voisins actuels, au nord et à l'est, les Atacamas et au sud, les premiers Araucanos, dont ils sont séparés par le fameux désert d'Atacama. Jadis ils étaient assez nombreux pour qu'on eût pu établir une Mission à Cobija[1]; mais aujourd'hui, dispersés sur la côte, nous ne croyons pas que leur nombre puisse s'élever au-delà de 1000 âmes; néanmoins ce n'est qu'une supposition, uniquement basée sur le rapport verbal que nous a fait un des gouverneurs de Cobija, en 1832[2]; car nous en avons à peine vu une centaine durant notre séjour dans ce port. Les Changos habitent plus particulièrement à deux lieues nord de l'établissement.

La couleur des Changos est identique à celle des Quichuas, quoique peut-être plus foncée, en bistre noirâtre. Leur taille est aussi, à peu de chose près, la même, si elle n'est pas plus petite encore : d'après ceux que nous avons vus, nous pouvons croire qu'elle n'arrive pas, en terme moyen, à 1 mètre 60 centimètres (4 pieds 9 pouces), tandis que nous n'en avons pas vu qui dépassassent 5 pieds 1 pouce (1 mètre 65 centimètres). En général, nous croyons pouvoir dire que c'est la plus petite des nations ando-péruviennes. Les femmes sont à proportion plus petites encore que les hommes (1 mètre 455 millimètres). Pour les formes, ils ressemblent aux Quichuas : ils sont larges et courts, sans que néanmoins la poitrine ait chez eux autant de développement; leur ensemble est le même. Les traits des Changos sont encore ceux des Aymaras et des Quichuas, à cette seule différence près, qu'avec la face semblable, et les yeux horizontaux, leur nez est médiocre, presque jamais aquilin. Il est, au contraire, étroit à son extrémité, quoiqu'un peu élargi aux narines. Leur physionomie est également sombre et triste, de même que celle des peuples que nous venons de citer.

Tout ce que nous avons appris de leur langage, c'est qu'eux-mêmes assurent qu'il diffère de celui des Atacamas, autant que du quichua et de l'aymara; mais comme nous n'en avons pas pu recueillir de vocabulaires, les Indiens auxquels nous nous étions adressé ayant, pour ainsi dire, oublié leur langue primitive, nous ne pouvons rien spécifier sur ce point.

Leur caractère paraît doux, affable; ils sont obligeans, dévoués, hospitaliers, et, en même temps, on ne peut plus soumis aux lois du pays; ils paraissent très-unis dans l'intérieur de leur famille. Ils vivent constamment sur les bords de la mer, où ils

---

1. Une inscription gravée sur l'église porte le millésime 1777, comme époque de sa construction. Ainsi l'on doit supposer que c'est vers le commencement du dix-huitième siècle qu'on commença à *réduire* les Changos.

2. Lors du voyage de Frézier, en 1712, il y avait plus de cinquante maisons réunies. (*Relation du voyage de la mer du Sud.* Paris, 1716, p. 130.)

sont souvent ambulans. Comme il ne pleut jamais dans les lieux qu'ils habitent, trois à quatre piquets fichés en terre près des rivages et sur lesquels ils jettent des peaux de loups marins, des algues marines, forment leurs maisons [1]. Toute la famille y couche pêle-mêle sur des algues sèches, sur quelques tissus de laine ou sur des peaux de mouton. Leur mobilier consiste en quelques coquilles, en quelques vases, en instrumens de pêche, qui sont des petits harpons, ingénieusement confectionnés. La pêche étant leur seul moyen d'existence, tout leur art se porte sur ce point; leurs barques sont ces mêmes bateaux formés de deux outres de peau de loup marin soufflées et attachées ensemble, dont nous avons parlé à l'article des Aymaras [2]. Ces bateaux sont formés de deux outres cylindriques, relevées et acuminées aux deux extrémités, frottées d'huile de phoque, et remplies d'air au moyen d'un tuyau : une fois bien gonflées, les Indiens les attachent fortement ensemble, les serrant plus d'un bout que de l'autre, afin d'en faire la proue; ils les lancent à l'eau, malgré la vague, et à genoux sur le devant, ils les dirigent au moyen d'une rame à deux bouts, qu'on change alternativement de côté; c'est sur cette légère embarcation qu'ils vont chasser les loups marins sur les rochers et qu'ils gagnent le large pour épier le poisson, qu'ils harponnent avec une adresse toute particulière. Ils ont actuellement le monopole de la fraude commerciale de la côte. On ne peut plus agiles, ils servent souvent de guides au milieu des déserts qui séparent la côte des premiers points habités dans l'intérieur. Dans les voyages, leurs femmes portent les fardeaux; elles se servent de hottes coniques formées de six bâtons, réunis à leur base et retenus, sur la moitié de leur longueur, par un tissage assez régulier. Soutenues par une sangle qu'elles portent sur le front, ces hottes ne sont qu'appuyées sur le dos [3] et servent à transporter les enfans et les provisions. Les Changos savent tisser assez régulièrement. Leur costume est celui des habitans actuels des environs. Anciennement, d'après ce que nous en avons vu dans leurs tombeaux, ce costume était le même que celui des Quichuas. Nous n'avons rien appris touchant leur gouvernement et leur religion ancienne.

A Cobija, en 1830, on fit une excavation qui mit à découvert un grand nombre de corps d'Indiens, lesquels, à en juger par l'énorme couche de terre qui les recouvrait (3 à 4 mètres), devaient être enfouis depuis l'antiquité la plus reculée; ils étaient rangés séparément par sexe et par âge, enveloppés dans leurs vêtemens, tissus de laine assez fins [4]; ils avaient encore leurs cheveux, et étaient couchés en long, coutume que nous n'avons retrouvée chez aucune autre des nations américaines, qui ordinairement reploient les corps de manière à les remettre dans la position naturelle à l'homme avant sa naissance.

En résumé, nous pensons que, d'après leurs caractères physiques et moraux, les Changos appartiennent tout à fait au rameau péruvien; mais que leur nez peu long et non aquilin établit la transition des Aymaras et des Quichuas aux Araucanos du Chili.

1. Frézier les avait vues comme nous. (*Relation du voyage de la mer du Sud*, p. 130.)

2. Voyez partie historique, Coutumes et usages, p. 9; et notre ami, M. Mœrenhout, dans son intéressant *Voyage aux îles du grand Océan*, t. I.er, p. 15.

3. Voy. Coutumes et Usages, pl. 6. — 4. Nous avons apporté en France des échantillons de ces tissus.

DEUXIÈME RAMEAU.

ANTISIEN.

Couleur : variable du brun-olivâtre foncé à une teinte très-claire. Taille variable moyenne, 1 mètre 645 millimètres. Formes peu massives; tronc dans les proportions ordinaires. Front non fuyant; face ovale; nez variable; bouche moyenne; yeux horizontaux; traits efféminés; physionomie vive, douce.

Le rameau des races *ando-péruviennes*, que nous avons nommé Antisien, parce qu'il est confiné dans le pays que les Incas nommaient Antis[1], est réparti sur les régions chaudes et humides du versant oriental des Andes boliviennes et péruviennes, depuis ses derniers contreforts, près de Santa-Cruz de la Sierra, au 17.e degré de latitude sud, en remontant vers le nord, jusqu'au-delà du 13.e degré, dans une largeur qui n'a pas plus de 20 à 30 lieues marines.

Le pays qu'habite ce rameau est uniforme dans ses détails. Là, plus de plateaux élevés dénués d'ombrages, où des plaines étendues, des montagnes froides, couvertes de graminées croissant au-dessous des neiges perpétuelles, permettent au pasteur aymara et quichua de vivre tranquille du produit de sa culture, de ses troupeaux, au sein de son antique civilisation et des ruines de ses monumens; là, plus de ces terrains moins accidentés, nus en partie ou couverts de buissons, semblables à ceux que peuplent les guerriers araucanos. Le pays des sauvages antisiens paraît inhabitable au premier aperçu : partout des montagnes déchirées ou aiguës, sur lesquelles se développe néanmoins la végétation la plus active, la plus grandiose; partout de sombres et profondes vallées, où roulent avec fracas des torrens furieux, parmi d'épouvantables précipices. C'est au bord de ces torrens, de ces cascades sans cesse renaissantes, au pied de ces rochers suspendus sur sa tête, que l'homme antisien a fixé sa demeure, sous des arbres énormes, dont les rameaux élevés vers le ciel forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil[2], où l'ombre protége toujours la végétation la plus fraîche et la plus

1. Les Incas appelaient *Antis* (Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas*, liv. II, ch. XI, p. 47), les pays situés à l'est des montagnes du Cuzco, et de là ils nommèrent la chaîne orientale *Antis*, dont les Espagnols ont fait *Andes*, en l'appliquant à tort aux deux chaînes des Andes, changeant ainsi le nom primitif.

2. Voyez *Bulletin de la Société de géographie*, Mars 1838.

Homme américain.

variée. C'est au sein de cette imposante nature que l'homme des montagnes a dû modifier ses caractères physiques et ses mœurs. Pouvait-il rester le même que celui des régions élevées, avec lesquelles contraste si fort sa demeure? Nous allons examiner cette question dans les généralités suivantes.[1]

Les nations que nous rattachons à ce rameau, sont au nombre de cinq. 1.° La première dont nous parlerons est celle des *Yuracarès*, qui occupe l'extrémité orientale du territoire assigné au rameau, sur tous les petits affluens du Rio Ibabo, du Rio Chimoré, du Rio Marmoré et du Rio Securi[2], depuis Santa-Cruz de la Sierra jusqu'au-delà de Cochabamba, dans les forêts les plus épaisses du pied oriental des Andes boliviennes. En marchant vers le le nord, on rencontre, 2.° les *Mocéténès* des premiers affluens du Rio Béni à l'est, dans les vallées les plus sombres et les plus humides; 3.° les *Tacanas* de la rive occidentale du Rio Béni; 4.° les *Maropas* de la rive orientale de la même rivière, vis-à-vis des derniers Tacanas; et, enfin, 5.° les *Apolistas* de la vallée du Rio d'Apolo, bien plus à l'ouest que les autres nations, sur les contreforts plus élevés des Andes péruviennes.[3]

Le tableau suivant donnera une idée de la population relative de chacune d'elles.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS DE CHAQUE NATION		NOMBRE TOTAL.
	RÉDUITS AU CHRISTIANISME.	ENCORE SAUVAGES.	
Yuracarès	337	1,000	1,337
Mocéténès	1,600	800	2,400
Tacanas	5,304	1,000	6,304
Maropas	900	„	900
Apolistas	3,616	„	3,616
TOTAUX...	11,757	2,800	14,557[4]

1. Voyez notre Carte spéciale de la Bolivia et celle des nations.

2. Aucune relation, aucun ouvrage imprimé ne parle des nations que nous allons décrire. La difficulté de pénétrer dans les régions qu'elles habitent, explique le peu de connaissances qu'on en a, même dans les provinces voisines.

3. Comme nous l'indiquons, à la suite des descriptions spéciales des nations de ce rameau, nous ne doutons pas qu'on ne puisse y en adjoindre plusieurs autres qui se trouvent beaucoup plus au nord, en des pays entièrement analogues à ceux qu'occupent celles que nous avons pu étudier par nous-même.

4. Le chiffre des individus convertis au christianisme résulte de recensemens faits en 1832, et sur lesquels on peut compter; quant à celui des indigènes encore sauvages, il n'est à peu près positif que pour la nation yuracarès; les autres sont approximatifs et donnés par les nations elles-mêmes.

Homme américain.

On s'étonnera peut-être de voir nos généralités rapportées seulement à un total de 14,557 individus, sur lesquels 2,800 encore sauvages; mais ce chiffre est celui des habitans des pays que nous connaissons, c'est-à-dire de la république de Bolivia, et non le chiffre entier du rameau auquel un grand nombre d'autres nations viendront, sans doute, se réunir, quand les voyageurs voudront poursuivre le travail que nous commençons. Ce petit nombre n'en offre pas moins les faits les plus curieux, relativement à l'influence des localités sur les caractères physiques et moraux de l'homme.

La couleur du rameau des Antisiens nous présente une première preuve de cette influence des circonstances locales. Les nations qui le composent vivant toujours à l'ombre de forêts épaisses, chaudes et humides, où il pleut presque continuellement, leur teinte devait naturellement être moins foncée que celle des habitans de ces montagnes sèches, de ces plateaux élevés, dépourvus d'une végétation active et de l'ombre des forêts. Les nations de ce rameau sont en effet presque blanches, comparativement aux Aymaras, aux Quichuas, aux autres montagnards des plateaux élevés, et même comparativement aux habitans des plaines de Moxos. Un fait viendrait encore appuyer notre hypothèse; parmi ces nations, les plus foncées en couleur sont les Maropas, depuis long-temps transportés au sein des plaines, et les Apolistas, qui habitent des montagnes plus élevées et moins humides; tandis que les Yuracarès [1], les Mocéténès, les Tacanas [2], qui vivent au sein des forêts les plus impénétrables aux rayons du soleil, sont les plus blancs de tous. La couleur des Antisiens, beaucoup plus claire que celle de tous les autres Ando-Péruviens, est légèrement basanée, et contient peu de jaune. Un autre caractère, qui paraît néanmoins avoir pour cause quelque maladie cutanée, ainsi que nous avons pu le reconnaître, mais qui n'en est pas moins presque général, parmi les individus de ce rameau, c'est d'avoir la figure et tout le corps couverts de larges taches plus pâles, ce qui les rend comme tapirés. Cette singularité se manifeste surtout généralement chez les Mocéténès, chez les Tacanas et chez les Yuracarès des parties les plus septentrionales de leur territoire.

La taille nous fournit une seconde preuve de l'influence des localités : les

1. Les Incas les nommaient *Yurak kari,* de *yurak,* blanc, et de *kari,* homme; ce qui prouverait qu'ils avaient remarqué cette anomalie de teinte.

2. Le rédacteur d'un court manuscrit sur la province de Caupolican, adressé au président de Bolivia, et dont nous avons une copie, dit, p. 15, en parlant des Tacanas : Ils sont d'une *couleur blanc pâle* (*color blanco palido*).

montagnards des Andes, tels que les Aymaras et les Quichuas, sont d'une taille au-dessous de la médiocre, tandis que les Antisiens sont plutôt grands que petits. Les Yuracarès, qui vivent tout à fait au pied du versant oriental des Andes, sont les plus hauts de tous; ils ont, en terme moyen, jusqu'à 1 mètre 66 centimètres (5 pieds 1 ½ pouce), tandis que les Mocéténès, les Tacanas et les Maropas sont un peu moins grands et ne passent pas 1 mètre 65 centimètres (5 pieds 1 pouce). Les Apolistas sont les plus petits, se rapprochant, sous ce rapport, des autres montagnards des plateaux élevés; dont ils sont les plus voisins des hautes montagnes. La taille moyenne de ce rameau est donc de 1 mètre 645 millimètres.

Les formes suivent les mêmes modifications que les autres caractères : chez les Antisiens, plus de ces hommes larges et courts, dont le tronc n'est pas toujours en harmonie avec les extrémités, comme on le remarque chez les habitans des plateaux élevés, où la raréfaction de l'air se fait puissamment sentir. Les Antisiens offrent, au contraire, de belles formes, des proportions mâles et gracieuses à la fois; leur corps est robuste, un peu élancé, ressemblant à celui des Européens. Les mieux faits de tous sont les Yuracarès; les autres nations sont généralement plus massives. Les membres annoncent la vigueur; ils sont replets, bien fournis et accusent quelquefois les muscles à l'extérieur.

Les traits des Antisiens présentent deux caractères bien distincts, qui prouvent peut-être encore l'influence des localités. Ceux des Yuracarès, à face ovale, au nez assez long et souvent aquilin, sont les mêmes que ceux des nations aymara et quichua des plateaux élevés, dont les Yuracarès diffèrent d'ailleurs si fort par la couleur, par la taille, par les formes. Si l'on ne prenait que les traits pour caractères de types, on pourrait supposer que les Yuracarès descendent de ces peuples montagnards dont ils ont l'extérieur; mais que la chaleur et l'humidité ont peu à peu changé leur couleur, en la rendant plus claire, tandis que la non-raréfaction de l'air de leurs belles vallées permettait au corps de se développer et de prendre de belles formes. On sent que ces conjectures sont fort hypothétiques, quelque bien fondées qu'elles puissent paraître.

Pour les autres nations de ce rameau, les Mocéténès, les Tacanas, les Maropas, les Apolistas, qui ont aussi la teinte pâle, il serait difficile d'établir la même supposition; car ils n'ont pas les traits des montagnards : leur face est arrondie, toujours efféminée. Leur nez court, épaté, jamais aquilin, les rapprocherait des Aymaras ou des peuples des plaines. Il devient alors pro-

Homme américain.

bable qu'ils ont subi les mêmes influences de changement de teintes en remontant de la région des plaines, d'où ils sont, peut-être, originaires, vers les régions des montagnes.

Les langues des Antisiens n'offrent aucun caractère qui les distingue d'une manière bien tranchée de celles des autres rameaux. Les langues des Yuracarès, des Mocéténès, des Maropas, des Apolistas, sont douces et euphoniques, et ne ressemblent nullement, sous ce rapport, à celles des Aymaras et des Quichuas. La seule qui s'en rapproche, par sa dureté, est la langue des Tacanas. Au reste, nous ne connaissons bien, de toutes ces langues, que la yuracarès, qui, comme on peut le voir à la description de cette nation, n'a pas d'anomalies et possède un système de numération décimal.

Il existe peu d'uniformité dans le caractère moral des Antisiens : le Yuracarès, au milieu de ses belles forêts, s'est toujours cru le premier des hommes; aussi se montre-t-il fier, insoumis, insociable, indépendant, au-dessus de tout, entreprenant, méchant, cruel, insensible pour lui comme pour les autres; c'est, en un mot, le véritable type du sauvage livré à lui-même. Il réunit tous les vices à l'égoïsme le plus complet. Le Tacana, également fier, s'est pourtant soumis au christianisme; et, même à l'état sauvage, il est moins dur, moins insociable. Pour les autres nations, toutes ont un caractère mêlé de fierté et de douceur, toutes ont facilement changé de croyances religieuses. Les Yuracarès, les Mocéténès, les Tacanas, les Maropas, n'ont pas de gaîté; ils dansent sans paraître s'amuser; le sourire vient rarement effleurer leurs lèvres. La seule nation des Apolistas fait exception, sans avoir toutefois l'hilarité presque continuelle des Chiquitos. En général, comme tous les montagnards, les Antisiens connaissent peu de véritable gaîté.

Pour les mœurs, il y a plus d'uniformité parmi les nations de ce rameau, ce qui tient, sans doute, à leur habitation sur des localités semblables. Tous les Antisiens sont par goût chasseurs et pêcheurs passionnés, agriculteurs par nécessité. Quelques-uns seulement se fixent le long d'une rivière, tandis que les autres (les Yuracarès) sont les plus inconstans des peuples chasseurs, toujours vagabonds et nomades, ne restant jamais dans le même lieu plus de deux années de suite. Tous aiment la guerre, et sont divisés par petites tribus. Le christianisme a pu en réunir quelques-uns par grands villages. Seul parmi ces nations, le Yuracarès est cruel par insensibilité; il a des mœurs barbares, des fêtes où chacun se couvre de blessures pour montrer son courage; il connaît le duel, le suicide; en lui point de douceur pour sa compagne, de respect pour son père, qu'il abandonne dans sa vieillesse, de tendresse

pour ses enfans, qu'il sacrifie à l'ennui de les élever ou à de nombreuses superstitions. Avant leur réduction, ces peuples étaient guerriers, ce qui tient aux habitudes de la chasse; mais, sous ce rapport, leur contact avec les Chrétiens a beaucoup modifié leurs mœurs. Ils sont tous amis des boissons fermentées et ne dansent que dans leurs orgies.

L'industrie est peu avancée chez les Antisiens. Les hommes font leurs armes, qui consistent en arcs et en flèches souvent artistement ornées de plumes de couleurs; ils cultivent la terre, construisent les radeaux qui leur servent à naviguer, pêchent et chassent à l'arc, bâtissent leurs maisons couvertes en feuilles de palmiers; et, chez les Yuracarès, les hommes aussi font leurs chemises d'écorce et les couvrent de dessins, représentant des courbes régulières, mais jamais des formes imitatives. Ceux-ci connaissent, à l'état sauvage, l'impression au moyen de planches en bois, qu'ils sculptent pour orner leurs tuniques de figures diverses. Aux femmes sont réservés le transport des effets en voyage, le tracas de l'intérieur, la fabrication de la poterie, souvent accompagnée de pratiques superstitieuses. Celles qui filent et tissent le coton et la laine ont appris cet art des Incas leurs voisins. Beaucoup de petits ouvrages que confectionnent aujourd'hui divers Indiens de ces nations, les feraient croire capables d'apprendre facilement tout ce qu'on voudrait leur enseigner de travaux manuels.

Le costume de ceux qui ne vont pas entièrement nus, se réduit à des tuniques sans manches, plus ou moins longues, et souvent ornées de teintes vives; les unes sont en tissus de coton et de laine, les autres en écorce d'arbre. Ils vont les pieds nus et ne se couvrent jamais la tête, à moins que ce ne soit de plumes de couleurs, pour danser dans leurs jours de fêtes. Tous portent les cheveux longs, attachés par derrière. Aucun ne se tatoue; mais les Yuracarès et les Mocéténès se peignent presque toujours la figure de raies rouges et noires. Les premiers s'épilent les sourcils et la barbe. Les femmes s'ornent de verreries le cou et les épaules, et quelques-unes portent des bracelets.

Il n'existait, parmi les nations du rameau antisien, aucun corps politique, et par conséquent aucun gouvernement. Divisées par petites tribus, quelques-unes avaient des chefs auxquels elles ne montraient aucune soumission. Chez les Yuracarès, le respect pour la liberté individuelle est tel que jamais un fils n'est contraint d'obéir à son père, qui même regarderait comme un crime d'oser réprimander ses enfans.

Nous ignorons entièrement quelle est la religion des nations antisiennes,

à l'exception de celle des Yuracarès, peut-être l'une des plus compliquées. Il n'est pas étonnant que l'homme vivant au sein d'une si belle nature ait senti s'élever son esprit, et que l'exaltation de son génie lui ait fait créer de gracieuses fictions sur son origine comme sur celle des autres nations. Les Yuracarès ont une mythologie aussi curieuse qu'étendue, remplie de faits bizarres et originaux sur l'origine des peuples; mais ce qu'il y a de singulier en eux, c'est leur facilité à concilier l'indépendance la plus complète avec ces croyances religieuses, avec ces superstitions sans nombre, rapportées à toutes les choses animées et inanimées, à toutes les circonstances de leur vie. Ils n'adorent rien, ne craignent rien, croient l'homme indéfiniment libre dans toutes ses actions, pensant que les choses se sont formées d'elles-mêmes; aussi n'attendent-ils rien de l'avenir et ne conservent-ils aucune connaissance du passé. L'époque de la nubilité des jeunes filles est marquée chez eux par des cérémonies sanglantes.

En résumant les faits que nous venons d'énoncer, on pourra voir que la teinte claire, jointe à l'identité d'habitation et du fond des mœurs, sont les seuls caractères généraux des Antisiens; mais, pour peu qu'on les compare aux autres rameaux des peuples montagnards, on les trouvera toujours en opposition avec ces derniers. Les Yuracarès, qui, par les traits, se rapprochent davantage des Péruviens, sont, en effet, ceux qui s'en éloignent le plus par les formes, par la couleur, par la taille, par la douceur du langage, par le caractère, par l'esprit d'indépendance, par la religion; tandis que la nation dont les traits diffèrent le plus des Péruviens, comme celle des Tacanas, est, sous le rapport de la dureté de la langue, la nation qu'on en pourrait le plus naturellement rapprocher. En un mot, le rameau antisien tient au rameau péruvien par les traits des Yuracarès; au rameau araucanien par ceux de leurs autres nations; tandis que l'esprit d'indépendance des Yuracarès et leur mode d'éducation sont analogues à ceux des Araucaniens; et, au contraire, la soumission des Mocéténès et Apolistas, ainsi que leurs caractères, les placent près des Péruviens. Les Antisiens serviraient donc, d'un côté, d'intermédiaires entre les Péruviens et les Chiliens; de l'autre, entre les montagnards et les peuples des plaines.

NATION YURACARÈS.

Le nom des *Yuracarès* paraît venir de la langue quichua ou inca, et signifie hommes blancs, de *yurak* (blanc) et de *kari* (hommes). Il a néanmoins été admis par quelques indigènes de la nation, qui le prononcent *Yurujuré,* mais seulement par imitation; car, entr'eux, il est constant qu'ils se divisent en deux tribus ennemies depuis des siècles, les *Solostos,* ceux de l'est, et les *Mansiños,* ceux des montagnes de l'ouest. Nous croyons aussi que les *Oromos,* détruits par la tribu des Mansiños, appartenaient à la même nation. De plus, à différentes époques, ils furent connus sous divers noms de sections, comme ceux de *Conis* et de *Cuchis,* cités dans un manuscrit de 1796, par le naturaliste Haink, et qui, sans aucun doute, venaient du lieu où ils vivaient; et celui d'*Énétès,* consigné dans une carte manuscrite du même naturaliste. Le nom de Yuracarès est universellement consacré dans le pays par les Espagnols, tandis que les autres ne sont pas connus hors de la nation même. Les Solostos, réunis à la Mission de San-Carlos, reçoivent le nom de *Mages* des habitans de Santa-Cruz.

Les Yuracarès habitent le pied des derniers contreforts des Andes orientales et les forêts des plaines qui les bordent, sur toute la surface comprise entre Santa-Cruz de la Sierra, à l'est, jusque par la longitude de Cochabamba, à l'ouest, sur une large bande est et ouest, de forêts des plus humides et des plus chaudes, qui s'étend, sur une largeur de vingt à trente lieues, depuis le 67.e jusqu'au 69.e degré de longitude ouest de Paris, et par les 16.e et 17.e degrés de latitude sud. Ce sont les derniers peuples des montagnes boliviennes, dont, le plus souvent, ils n'habitent que le pied, disséminés qu'ils sont par petites familles, au sein des bois les plus épais, près des sources d'une multitude d'affluens du Mamoré. Leurs voisins, au nord, sont les Moxos; au nord-est, les Sirionos; à l'ouest, les Mocéténès des montagnes; au sud-est, les Chiriguanos; et au sud-ouest, les Quichuas de Cochabamba. Aujourd'hui, tous les *Mansiños* sont sauvages dans les lieux mêmes où ils vivaient jadis, et les Solostos sont réunis dans la Mission de *San-Carlos,* près de Santa-Cruz de la Sierra. Les Mansiños sont à peu près au nombre de 1000[1]; les Solostos de San-Carlos s'élèvent à 337[2]; ainsi leur nombre total serait de 1337.

La couleur des Yuracarès pourrait être regardée comme une anomalie, si elle n'était pas aussi celle des Mocéténès et des Tacanas, qui habitent des pays absolument analogues. Les Quichuas ou Incas les avaient appelés *Yurakari* (hommes blancs). En effet, leur couleur n'est en rien celle des Quichuas et des autres habitans des montagnes découvertes; elle est presque blanche, comparativement à celle des Incas, et

1. Ce chiffre est celui que nous a donné le Père Lacueva, qui, pendant dix-neuf ans, a prêché sans succès le christianisme à ces peuples.

2. Selon le recensement que nous avons fait faire en 1832, en tout le même que celui présenté au gouvernement par le préfet.

Homme américain.

beaucoup des hommes bruns des parties méridionales de l'Europe ne sont pas plus blancs qu'eux. Cette couleur ne contient que très-peu de jaune; c'est une teinte légèrement basanée, beaucoup plus claire que celle de toutes les nations de la race pampéenne, et même de toutes les nations des montagnes. Grand nombre d'entr'eux ont la figure et le corps couverts de larges taches presque blanches, ce qui les rend comme tapirés. Nous croyons pouvoir attribuer cette singularité à quelque maladie cutanée qui détruit l'épiderme, anomalie remarquée du reste chez toutes les nations de ce rameau. Nous avons cru reconnaître, dans la couleur claire des Yuracarès, un effet prolongé de leur habitation : entourés de nations dont les teintes sont bien plus foncées, on doit attribuer l'affaiblissement de la leur à l'influence continue des ombrages perpétuels sous lesquels ils vivent au sein de forêts touffues, où il pleut presque continuellement; tandis que les montagnards, leurs voisins, habitent des pays accidentés, toujours dépourvus d'ombre et dont la température est des plus sèche.[1]

Bien qu'ils appartiennent aux races ando-péruviennes, leur taille est belle et approche beaucoup de celle des nations des plaines : en effet, les Yuracarès sont, sans contredit, les plus grands de tous les peuples montagnards. Ils atteignent jusqu'à 1 mètre 76 centimètres (5 pieds 5 pouces); et ceux que nous avons mesurés, ont pu nous faire croire que leur taille moyenne n'est pas au-dessous de 1 mètre 66 centimètres (5 pieds 1 ½ pouce). Les femmes sont dans de belles proportions relatives et toutes plutôt grandes que de stature ordinaire; leur taille moyenne est à peu près de 1 mètre 530 millimètres.

Les Yuracarès ont de très-belles formes, l'air vigoureux, les épaules larges, la poitrine bombée, le corps assez svelte, les membres replets et bien musclés. Tout annonce chez eux la force, la souplesse. Ils sont droits, bien plantés; leur démarche fière et arrogante s'accorde parfaitement avec leur caractère et la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes. Nous les croyons les mieux faits entre toutes les nations que nous avons vues. Les femmes sont aussi très-bien faites, plus fortes et plus robustes à proportion que les hommes; leurs membres sont replets et musclés, sans que leurs formes cessent d'être gracieuses.

Les Yuracarès offrent encore, pour les traits, une anomalie difficile à expliquer: lorsqu'on les compare aux autres nations des montagnes boisées, qui ont leurs teintes, ces traits sont tout à fait différens, tandis qu'ils ont du rapport avec ceux des Incas ou Quichuas, dont la couleur et les formes sont si distinctes des leurs; ce serait peut-être une preuve de l'influence des localités sur la couleur et sur les formes. Leur face est presqu'ovale, leurs pommettes sont peu saillantes, leur front est court, légèrement bombé, leur nez assez long, souvent aquilin, pas trop épaté ni trop large à sa base, leurs narines sont peu ouvertes; leur bouche est médiocre, leurs lèvres assez minces;

1. On ne peut attribuer le peu d'intensité de leur teint au croisement des races; car ils sont encore sauvages; et, sous peine de duels interminables, ils ne se marient qu'avec leurs plus proches parentes, sans jamais s'allier aux autres tribus de leur nation, et à plus forte raison avec des femmes blanches, qu'ils regardent comme de beaucoup au-dessous d'eux.

leurs yeux noirs, très-petits et horizontaux; leurs oreilles petites, leurs sourcils étroits et arqués, quand ils ne les suppriment pas; leur barbe paraît droite, peu fournie, poussant tard, et seulement au-dessus de la lèvre supérieure et au menton : ils se l'arrachent. Leurs cheveux sont noirs, droits et longs. Leur physionomie est fine, remplie de vivacité, de fierté, et ne manque pas d'une certaine gaîté expressive. La figure, chez les hommes, est plutôt bien que mal; elle est peu efféminée. Les femmes ont les mêmes traits, mais moins prononcés; leur figure est plus arrondie, l'expression en est plus douce; on peut même les dire jolies.

La langue yuracarès est euphonique, et diffère essentiellement, sous ce rapport, des durs idiomes des nations des montagnes, par exemple de ceux des Quichuas et des Aymaras des Andes. Elle n'a aucune complication de sons des consonnes ni aucunes finales dures. La seule consonne qui termine les mots est l'*s;* ainsi, à cet égard, aucune dureté, aucune des lettres françaises, comme le *z,* l'*u* ou l'*e* muet. Tous les mots peuvent être écrits avec la prononciation de l'espagnol, d'autant plus nécessaire que le *j* de cette langue, avec sa gutturation, est assez commun. L'*f* est la seule lettre qui manque à la langue yuracarès. Il n'y a aucune analogie pour les noms des parties du corps. Les adjectifs sont différens selon le sexe, et les pluriels distincts des singuliers. Le système de numération est étendu jusqu'à cent, par divisions décimales et n'a aucun rapport avec les noms des doigts.

Les manières des Yuracarès sont telles qu'on devait les attendre de la nation la plus fière et la plus vaine de son indépendance sauvage : leur caractère offre la réunion la plus monstrueuse de tous les défauts que puisse amener, chez l'homme sans instruction et superstitieux, une éducation à tous les âges affranchie du frein des réprimandes et même des plus simples conseils. Les Yuracarès sont assez gais, ont une pénétration facile, de l'esprit même et beaucoup de finesse; ils se croient les premiers des hommes; hautains, insolens, hardis, entreprenans, ils ne redoutent rien. Cruels autant pour eux-mêmes que pour les autres, endurcis aux souffrances physiques, leur insensibilité est extrême, habitués qu'ils sont, dans chacune des occasions que leur offrent des superstitions sans nombre, à se couvrir de blessures, à martyriser leurs femmes et leurs enfans. Ils n'ont aucun attachement pour leurs pères, qu'ils abandonnent souvent, et immolent de sang-froid leurs enfans, dans le seul but de s'affranchir de l'embarras de les élever. Ennemis de toute espèce de société qui pourrait leur ôter un peu de leur indépendance, ils ne vivent que par familles, et encore, dans celles-ci même, ne connaît-on ni les égards mutuels ni la subordination, chaque individu ne vivant que pour soi. Les femmes partagent le caractère des hommes, et chez elles on ne trouve même pas toujours le sentiment maternel; elles immolent fréquemment la moitié de leurs enfans, tout en restant esclaves de ceux qu'elles élèvent. [1]

1. On trouve, jusqu'à un certain point, des rapports entre le caractère des Yuracarès et celui des Aucas ou Araucanos, par l'esprit d'indépendance et par le système d'éducation qui leur sont communs.

Homme américain.

Les mœurs des Yuracarès sont tout à fait analogues à leur caractère; ils se montrent encore aujourd'hui ce qu'ils étaient avant l'arrivée des Espagnols, et n'ont en rien modifié leurs coutumes et leurs usages, par le contact avec la civilisation qui les entoure, vivant toujours au plus épais des bois, disséminés par petites familles ambulantes, qui se fuient, et cherchant plus que jamais à s'éloigner des lieux habités par les Chrétiens. Marié après une orgie, un Yuracarès se sépare aussitôt de ses parens et va s'établir avec sa femme près d'un ruisseau, au sein des plus sombres forêts : là, aidé des siens, qu'il a invités à le joindre dans cette circonstance, il abat des arbres, construit une vaste cabane couverte en feuilles de palmiers, ensemence un champ; et, en attendant la récolte, vit de chasse et de pêche. Il y séjourne quelques années, puis quitte la place pour aller se fixer à peu de distance : la femme alors se charge de tout le bagage, renfermé dans une espèce de filet, dont tout le poids pèse sur le front; et de plus, de ses jeunes enfans, tandis que son mari ne porte que son arc et ses flèches. Visiteurs infatigables, les Yuracarès n'arrivent jamais chez leurs voisins sans les prévenir de loin par des fanfares ou par des sifflemens; ils se traitent les uns les autres avec beaucoup de cérémonial, ont des conférences très-prolongées, sans jamais se regarder en parlant. Ces réunions amènent presque toujours des orgies de boissons fermentées et des danses monotones : elles se renouvellent à diverses époques de leur existence, à la nubilité d'une jeune fille, par exemple, et ne se terminent jamais sans que chacun ait arrosé la terre de son sang, en se faisant de nombreuses blessures aux bras et aux jambes. Les femmes vont accoucher au milieu des bois, au bord d'un ruisseau, dans lequel elles se baignent immédiatement et reviennent à leur maison reprendre leurs travaux ordinaires; mais souvent elles tuent de suite leur enfant, soit parce qu'elles en ont assez, soit parce que leurs premiers n'ont pas vécu. Les hommes pratiquent le suicide et se battent souvent en duel à coups de flèches. En réunion, ils mangent ensemble, et leurs repas, comme leur chasse et leur pêche, sont assujettis à une foule de superstitions. Les malades sont traités, souvent au milieu des bois, par des saignées locales ou par des cérémonies superstitieuses. A la mort de l'un d'eux, tout ce qui appartenait au défunt est anéanti : on abandonne sa cabane et son champ, puis on l'enterre; mais son souvenir se conserve long-temps dans sa famille. Les Yuracarès ont pour règle générale de ne jamais réprimander leurs enfans et même de ne leur faire aucune observation.[1] Ils se piquent d'être tous de très-grands orateurs et parlent quelquefois des heures entières.

Leur industrie se borne à la fabrication des arcs et des flèches, qu'ils soignent beaucoup, et à la décoration de leurs chemises d'écorce d'arbre, dont les ornemens consistent toujours en peintures régulières, en lignes droites et courbes, ne représentant jamais ni animaux ni plantes. Ils se servent, pour imprimer leurs dessins, de planches en

1. La relation historique de notre voyage contiendra tous les détails désirables sur les mœurs singulières et compliquées des Yuracarès.

bois sculptées[1]. Avant leurs relations avec les Moxéens, ils ne connaissaient pas la navigation, et l'ont apprise de ces derniers. Adroits chasseurs, tout leur art est dans leur dextérité à manier la flèche, qui leur sert aussi pour pêcher. Ils ne connaissent ni le tissage ni l'usage du hamac. Les femmes fabriquent la poterie, avec beaucoup de cérémonies superstitieuses; elles font aussi les boissons fermentées et cultivent la terre; sur elles seules roule tout le travail intérieur de la maison et celui des changemens de domicile; alors, avec les bagages et les vivres, elles portent encore leurs enfans et leurs animaux domestiques.

Leur costume consiste en tuniques sans manches, faites d'écorces de mûrier et de *ficus,* sur lesquelles sont imprimés des dessins réguliers rouges et violets, ne manquant pas de goût[2]. Les hommes coupent leurs cheveux carrément sur le front, le reste tombant en queue par derrière. Ils s'arrachent les sourcils et se peignent la figure de rouge et de noir, surtout le nez et le front; les jours de danse, ils se parent de coiffures en plumes, ou, lors de leurs visites, se couvrent la tête du duvet blanc de la grande harpie, qu'ils élèvent à cet effet. De plus, ils suspendent à une bandoulière leurs sifflets et quelques autres ornemens; leur couteau est attaché aux cheveux par derrière. Les femmes ont la tunique sans peintures, et, lors des danses, elles s'ornent les épaules de houppes de plumes de couleur.

Leur gouvernement est tout à fait négatif : ils ont un chef par famille, auquel ils n'obéissent même pas; tous indépendans, ils sont disséminés par très-petites sections, entre les membres desquelles ne règne aucune subordination. On peut dire qu'ils ne connaissent pas de nationalité.

La religion des Yuracarès est des plus singulière : ils n'adorent ni ne respectent aucune divinité, et néanmoins sont plus superstitieux que tous leurs voisins. Ils croient que les choses se sont formées d'elles-mêmes dans la nature, et qu'ainsi ils ne doivent en remercier personne; qu'ils n'ont rien à attendre d'une conduite plus ou moins vicieuse, l'homme naissant le maître absolu de ses actions bonnes ou mauvaises, sans que jamais rien doive le retenir. Ils ont néanmoins une histoire mythologique des plus compliquée, remplie de fictions gracieuses[3], dans laquelle un assez grand nombre de dieux ou d'êtres fabuleux apparaissent tour à tour. Le *Sararuma* cause un incendie général des forêts, qui remplace le déluge des autres nations, dont un seul homme se sauve en se cachant dans une caverne. Le même Sararuma lui donne des graines qui lui servent à repeupler la terre de ses arbres; après quoi plusieurs êtres se succèdent dans le monde et y jouent un grand rôle : c'est *Ulé,* qui de l'arbre le plus brillant des forêts, qu'il était d'abord, se métamorphose en homme, à la prière d'une jeune fille; c'est *Tiri* qu'élève

1. Il est curieux de rencontrer parmi les Indiens les plus sauvages la connaissance de l'impression, tandis que les Incas, leurs voisins, déjà civilisés, et les autres nations qui les entourent, l'ignorent entièrement.

2. Voyez Costumes, planche 2, partie historique.

3. Voyez la partie historique.

la femelle d'un jaguar, après l'avoir arraché du sein de cette même jeune fille, devenue mère; c'est *Caru* qui rendit les hommes mortels; c'est Tiri encore qui fit sortir du creux d'un arbre toutes les nations connues des Yuracarès, et qui le referma, dès qu'il vit la terre assez peuplée. Les Yuracarès savent tous l'histoire mythologique de leur pays, mais ne révèrent aucun des êtres qu'ils y placent; au contraire, ils les détestent et se plaignent d'eux. Il en est de même du dieu du tonnerre, *Mororoma,* qui, du haut des montagnes, leur lance ses foudres; ils le menacent de leurs flèches, le défiant lorsqu'il tonne; de *Pepezu,* qui les enlève du milieu des bois, et de *Chunchu,* dieu de la guerre. Leur demande-t-on quel est leur divinité bienfaisante? ils montrent leur arc et leurs flèches, armes auxquelles ils doivent leur nourriture. Ils croient à une autre vie, dans laquelle ils auront abondance de chasse, et où tous, sans exception, doivent se retrouver. Leurs superstitions se transmettent de père en fils : ils en connaissent peu pour les maladies; mais ce qui a rapport à la chasse, à la pêche, aux alimens, leur en inspire beaucoup et des plus absurdes : ils craignent qu'en offensant les animaux tués, ceux-ci ne veuillent plus se présenter à leurs coups. Ils en ont aussi de relatives à l'agriculture et aux plantes. L'époque de la nubilité des jeunes filles est marquée par des fêtes sanglantes, où, après avoir dansé, les assistans de tout âge se couvrent les bras de profondes blessures, les hommes pour devenir plus adroits, les femmes pour se fortifier, les enfans pour grandir.

En résumé, les Yuracarès présentent, sous plusieurs points de vue, une anomalie singulière avec les peuples des montagnes : leur couleur presque blanche contraste avec celle des Incas et des Aymaras, leurs voisins; et, comme ils ont le nez aquilin de ceux-ci, on pourrait croire que les régions chaudes, humides et continuellement ombragées où ils vivent, ont influé sur leur teinte. Leur couleur est celle de toutes les nations placées dans les mêmes circonstances, les Mocéténès, ainsi que les Guarayos. Leur taille est aussi beaucoup plus élevée que celle des autres habitans des montagnes, ce qui ferait penser que l'influence seule de la raréfaction de l'air peut changer beaucoup la taille et les formes. Leur langage n'a aucun rapport avec celui des montagnards; leur caractère indocile et fier, ainsi que leurs coutumes barbares, rappellent les nations du grand Chaco, auxquelles ils ressemblent pour le gouvernement, mais non pour la religion, chez eux bien plus compliquée, et annonçant, au milieu d'une nation de chasseurs sauvages, un génie plus élevé, des vues d'une bien plus vaste portée qu'on ne devait naturellement s'y attendre.

NATION MOCÉTÉNÈS.

Sous le nom de *Mocéténès* existe, dans les montagnes, une nation que les Yuracarès nomment *Maniquiés,* et que les Espagnols de Bolivia, tout en lui conservant la première dénomination, appellent aussi, mais très-improprement, *Chunchos,* nom appliqué déjà depuis des siècles à des nations qui vivent à l'est de Lima. On nomme encore *Magdalenos, Chimanisas* ou *Chimanis,* ceux qui vivent au confluent du Rio Coendo; *Muchanis*, ceux du Rio Béni, et *Tucupi,* ceux du confluent du Rio Bogpi et du Rio Béni.

Les Mocéténès habitent le fond des ravins le long du Rio Béni et de ses affluens, depuis le Rio de la Réunion, au nord de Cochabamba, jusqu'au nord de la Paz, sur une étendue d'à peu près 30 à 50 lieues géographiques, de montagnes comprises entre les 15.e et 16.e degrés de latitude sud et les 69.e à 71.e degrés de longitude ouest de Paris. Ils n'occupent, pour ainsi dire, qu'une large bande circonscrite au nord-est par la chaîne de Yuracarès, qui les sépare des plaines de Moxos, et au sud-ouest par les hautes montagnes du versant oriental des Andes boliviennes. Ils sont divisés en plusieurs tribus, formant des villages sous de sombres forêts, au bord de torrens ombragés, qui déchargent leurs eaux dans le Béni. Leurs voisins sont, au nord, les Apolistas; à l'ouest, les Aymaras; au sud, les Quichuas; à l'est, les Moxos et les Yuracarès. Plusieurs de ces tribus sont encore sauvages, tandis que quelques autres ont tout récemment été formées en Missions, sous les noms de Santa-Ana et de San-Miguel. Leur nombre est peut-être de 800 [1] pour ceux qui sont encore sauvages, et d'à peu près le double pour ceux qui sont réunis en Missions; on pourrait ainsi en évaluer approximativement le total à 2,400. [2]

La couleur des Mocéténès est absolument celle des Yuracarès, brune ou légèrement basanée, mais assez claire pour paraître presque blanche, comparativement aux Aymaras et aux autres nations des montagnes : nous avons cru remarquer qu'elle était peut-être un peu plus mélangée de jaune que celle des Yuracarès. De même que cette nation, les Mocéténès sont presque tous tapirés ou couverts de grandes taches irrégulières, moins foncées sur le corps et sur la figure, ce qui leur donne un aspect bizarre.

Leur taille, en général, nous a paru différente de celle des Yuracarès; elle est beaucoup moins élevée et annonce déjà l'influence des montagnes : sur un assez bon nombre de Mocéténès que nous avons rencontrés dans nos voyages au nord des montagnes de Cochabamba et dans la province de Yungas, le plus grand ne passait pas 1 mètre 68 centimètres (5 pieds 2 pouces), et leur taille moyenne ne nous parut point s'élever au-dessus de 1 mètre 65 centimètres (5 pieds 1 pouce).

Leurs formes sont aussi quelque peu différentes : elles ont bien cette vigueur qui plaît chez les Yuracarès; mais si les épaules sont larges, si la poitrine est bombée, le

1. Ce nombre est celui qui nous a été indiqué par les Mocéténès eux-mêmes.

2. Le chiffre des Mocéténès réduits nous a été donné par un des missionnaires qui s'occupaient de la conversion de la nation.

corps, un peu élargi, n'est plus aussi élancé. Les Mocéténès ont les membres replets, arrondis; ils sont droits; leur démarche est aisée et fière.

Leurs traits n'ont aucun rapport avec ceux des Yuracarès : leur face est ronde, assez pleine, les pommettes sont peu apparentes, le front moyen, le nez très-court, un peu élargi, les narines peu ouvertes, la bouche médiocre, les lèvres assez minces, les yeux noirs, petits, horizontaux; les oreilles petites, les sourcils arqués et étroits. Nous ne leur avons pas vu de barbe; il est vrai qu'ils s'arrachent tout ce qu'ils peuvent en avoir. Leurs cheveux sont noirs, droits et longs; leur physionomie est gaie, douce, expressive; leur figure très-efféminée peut facilement faire prendre un homme pour une femme; car les deux sexes présentent la même expression et la même régularité dans les traits.

La langue mocéténès, dont nous n'avons pu écrire de vocabulaire, est très-euphonique : elle nous a paru n'avoir ni gutturation ni redondance de sons; différente, néanmoins, de celle des Yuracarès, à ce que nous ont assuré ceux-ci et par ce que nous en avons entendu.

Leur caractère paraît doux, sans manquer de fierté. Les Mocéténès ont de la gaîté, sont confians, bons, faciles à tromper et paraissent s'aimer entr'eux. Jamais ils n'ont refusé de se soumettre au christianisme, et toutes les fois qu'on a envoyé des missionnaires dans leurs demeures, dont l'accès est souvent fort difficile à cause des précipices et des accidens du terrain qui les défendent, ils se sont soumis volontiers.

Les Mocéténès vivent le long des torrens ombragés de leurs montagnes, couvertes d'une végétation active, continuellement ranimée par des pluies abondantes; ils sont répartis par petits villages, principalement aux confluens des rivières, qu'ils parcourent incessamment pour chasser et pêcher à la flèche. Ces villages sont quelquefois composés de plusieurs familles, ce qui prouve chez eux plus de sociabilité que chez les Yuracarès. Leurs cabanes, faites de roseaux et couvertes en feuilles de palmier, sont, lorsque les accidens du sol le permettent, entourées de champs de *yuca* et de bananiers. Là, paisible, le Mocéténès vit en famille, abandonnant souvent sa femme et ses enfans pour suivre les cours d'eau, en chassant les singes et les pécaris, au milieu des bois, ou pour épier, au sein d'une onde cristalline, les poissons, qu'il perce de ses flèches aiguës. Si la chasse est abondante, il la boucane et revient chargé de provisions. Souvent sur de légers radeaux il remonte les torrens, après avoir pris soin de renfermer ses provisions dans des outres : précaution indispensable sur ses frêles embarcations, fréquemment submergées par la violence des courans. Il se rend ainsi chez les habitans de Yungas de la Paz, afin d'y prendre des couteaux et des haches, en échange de ses plumes chamarrées de vives couleurs. Les femmes des Mocéténès ne voyagent jamais, tant ils sont jaloux. Quoique peu belliqueux, ils ne souffrent pas qu'on les attaque.

Une partie de leur industrie est peut-être venue de leur contact avec les Chrétiens ou avec les Incas. Les hommes cultivent la terre, chassent, pêchent, fabriquent leurs armes et leurs ornemens de plumes; les femmes filent le coton et le tissent, habiles

à teindre leurs tissus de couleurs brillantes qu'elles tirent du suc des plantes de leurs forêts. Ils ne font point de pirogues; leur seul mode de navigation est l'emploi de légers troncs d'arbres, qu'ils unissent au moyen de lianes; leurs armes sont l'arc et la flèche.

Leur costume consiste en tuniques sans manches, d'une belle couleur violette, bordées de rouge, faites d'un tissu assez fin en coton : ces tuniques leur descendent jusqu'aux genoux. Ils ont les cheveux coupés carrément en avant et réunis par derrière en une queue, à laquelle ils suspendent leur couteau; ils ne s'arrachent pas les sourcils; leur figure est peinte ou, pour mieux dire, marquée de trois raies bleues, l'une en arc, et qui passe des joues à la lèvre supérieure; la seconde, au-dessous de la lèvre inférieure, et une troisième sur le nez. Ils portent des boucles d'oreilles; et, pour danser, s'ornent la tête de plumes d'ailes de perroquets; en voyage tous portent sur l'épaule gauche, un bissac de toile.

Leur gouvernement paraît se réduire à l'autorité purement nominale de certains chefs auxquels ils n'obéissent pas toujours; seulement ils les suivent à la guerre, et il y en a autant que de villages.

Nous n'avons rien appris du système de leur religion primitive; nous savons seulement que ceux d'entr'eux qui ont adopté le christianisme montrent peu de ferveur.

En résumé, les Mocéténès, avec une teinte analogue et des taches par tout le corps, comme les Yuracarès, en diffèrent par un nez court, une figure plus efféminée, par une taille moins élevée et des mœurs plus douces; caractères qui se retrouvent tous chez les nations dont nous allons parler. Ils n'ont des peuples des régions élevées que le corps un peu trapu et les jambes courtes à proportion.

NATION TACANA.

Tacana est le nom que cette nation donne à la langue qu'elle parle; ainsi nous avons dû croire qu'il était plus naturel de le lui conserver, que de la placer sous le nom d'*Atenianos,* donné par les Espagnols à ceux de la Mission d'*Aten,* à ceux d'*Isiamas* et de *Cavinas,* qui ne sont aussi que des dénominations locales. Leurs tribus encore sauvages portent le nom de *Toromonas.*

Les Tacanas habitent le fond des ravins du versant occidental du Rio Béni, au sein des montagnes boisées et humides qui couvrent les pentes orientales des Andes boliviennes, depuis le 13.e jusqu'au 15.e degré de latitude sud; et, en longitude, depuis le 70.e jusqu'au 71.e, à l'ouest de Paris, sur une large bande nord-nord-ouest et sud-sud-est, bornée à l'est par le Rio Béni, et à l'ouest par les Andes orientales. Ils sont divisés en plusieurs tribus, les unes sauvages, les autres réunies en Missions; les premières, sous le nom de Toromonas, vivent en villages, au sein des forêts; les secondes, devenues chrétiennes, composent les villages d'*Aten,* de *Cavinas,* de *Tumupasa* et d'*Isiamas.* Leurs voisins sont, de l'autre côté du Béni, à l'est-nord-est, les *Maropas* de Reyes; au sud, les *Mocéténès ;* au nord, les nations sauvages des *Huacanahuas,* des *Suriguas;* à l'ouest les *Apolistas* et les *Aymaras.*

La nation est divisée comme il suit :

Tacanas de la Mission d'Aten	2,033	5,304 [1] (Chrétiens).
de la Mission d'Isiamas	1,028	
de la Mission de Cavinas	1,000	
de la Mission de Tumupasa	1,170	
de San-José	73	
Toromonas (sauvages)		1,000 [2]
Total		6,304 âmes.

La couleur des Tacanas, un peu plus foncée que celle des Mocéténès, l'est moins que celle des Apolistas et, à plus forte raison, des Aymaras, qui les regardent comparativement comme blancs. Les Tacanas, de même que les Mocéténès et les Yuracarès, sont presque tous tapirés ou tachetés en clair sur le corps et sur la figure.

La taille des Tacanas les rapproche des Yuracarès ou du moins est la même que celle des Mocéténès : quelques hommes atteignent 1 mètre 70 centimètres (5 pieds 2 ou 3 pouces); mais nous croyons que leur taille moyenne est au-dessous de 5 pieds 1 pouce (1 mètre 65 centimètres).

Leurs formes paraissent en tout celles des Mocéténès : leur corps est aussi robuste et bien fait; leurs membres sont replets et arrondis; leur démarche est aisée et gracieuse.

1. Ces chiffres sont ceux d'un manuscrit de 1832, sur la province de Caupolican ou Apolobamba, et résultent du recensement fait par les curés.

2. Chiffre approximatif, admis par les habitans.

Leurs traits, auxquels les femmes participent, tout en reproduisant, pour les détails, ceux des Mocéténès, sont moins délicats, moins efféminés; leur nez est toujours court et épaté; leur physionomie régulière, gaie, fine, sans être très-agréable; leurs yeux sont médiocres, horizontaux, vifs, expressifs; leurs cheveux noirs et longs.

La langue tacana paraît être une des plus gutturales et des plus saccadées de l'Amérique, si nous en jugeons par ce qu'en dit l'auteur d'un mémoire sur la province d'Apolobamba[1], qui parlait l'aymara et trouvait encore la tacana plus dure[2]; mais comme nous n'avons pu nous en procurer de vocabulaire, nous nous bornons à rapporter ce que nous en ont dit les habitans mêmes de la province d'Apolobamba.

Les Tacanas ont le caractère entier, irritable, rempli de hauteur et sans beaucoup de gaîté. Ils se soumirent néanmoins facilement au christianisme et leurs hordes encore sauvages n'attendent que des missionnaires pour se constituer en Missions.

Les Tacanas sauvages vivent en tribus au sein des forêts humides des dernières montagnes du versant oriental des Andes; ceux qui sont Chrétiens forment de grands villages situés dans les vallées des mêmes montagnes boisées. Ils ont été et sont encore agriculteurs, chasseurs et pêcheurs; mais, riches par la fertilité de leur sol, ils ne cultivent qu'autant qu'il le faut pour se nourrir et pour se procurer quelques ornemens. Chaque homme doit bâtir à lui seul la maison qu'il veut habiter plus tard avec sa famille; en manquant à cet usage, il se couvre d'opprobre.

Tout à fait arriérée, l'industrie, chez cette nation, est bien au-dessous de celle des Missions de Moxos. Les femmes tissent assez grossièrement le coton, et les hommes sauvages se font des ornemens tissus de plumes, dont les couleurs, agréablement nuancées, annoncent qu'ils ne manquent pas de goût. Leur costume, à l'état sauvage, se réduit à quelques toques de plumes pour la danse; ils vont d'ailleurs entièrement nus. Les Tacanas des Missions ne se couvrent pas la tête; ils portent une chemise de laine à manches courtes, qui leur descend jusqu'au genou. Les femmes mettent plus de recherche dans leurs habits, et surtout dans leur parure. Jeunes, elles s'entourent de bracelets le poignet et le dessus du coude, répétant cet ornement au bas de la jambe et au-dessous du genou; elles portent encore la chemise sans manches des Missions et s'ornent le cou de beaucoup de verroteries et de bijouteries. Comme chez les autres Américains, les deux sexes vont pieds nus.

Leur gouvernement, à l'état sauvage, consiste à reconnaître des chefs de petites sections, qui les conduisent à la guerre ou dans les expéditions lointaines; mais ils n'ont pas de corps de nation. Nous n'avons rien appris de leur religion primitive.

Les Tacanas, en résumé, ne nous présentent aucun caractère physiologique différent de ceux des Mocéténès, nation à laquelle ils ressemblent le plus, ne s'en distinguant que par une langue très-dure et par plus de fierté.

---

1. A la page 14 du manuscrit, il dit: *Su guturacion es fuerte y golpeada* (sa gutturation est forte et saccadée).

2. L'aymara qu'on parle à la Paz est peut-être, par sa gutturation, l'une des langues les plus dures du monde.

NATION MAROPA.

Nous citons, sous le nom de *Maropas*, une nation qui, tout en faisant partie de la province de Moxos, appartient encore au rameau Antisien; elle se donne elle-même le nom par lequel nous la désignons.

Avant de constituer une Mission, les Maropas occupaient le grand bassin du Rio Béni, au pied des montagnes boisées et humides des derniers contreforts des Andes boliviennes. Dans le courant du siècle dernier, les Jésuites les rassemblèrent et en formèrent la Mission de *Reyes*, située non loin du cours du Béni, sur sa rive orientale, par 13° 50′ de latitude sud et par 70 degrés de longitude ouest de Paris. Ils vivaient sur le cours même du Béni, ayant pour voisins, au sud et à l'ouest, les Tacanas; à l'est, les Cayuvavas de Moxos; au nord, des tribus sauvages peu connues. Leur nombre à la Mission de Reyes est de 900[1] hommes, tous Chrétiens.

Les Maropas que nous avons vus, ont tous, à peu de chose près, la couleur des Mocéténès; seulement ils sont plus foncés en brun, sans approcher pourtant de la teinte propre aux Moxos. Leur taille n'est pas plus élevée que celle des Tacanas; ils ne passent point 1 mètre 65 centimètres (5 pieds 1 pouce), terme moyen. Leurs formes sont aussi celles des Tacanas et des Mocéténès. Leurs traits, beaucoup plus efféminés que ceux des Tacanas, le sont au moins autant que ceux des Mocéténès. Ils ont, comme ces derniers, une expression de douceur remarquable, une face arrondie et un ensemble de figure passable.

La langue maropa nous a paru assez douce; quelques mots que nous en avons obtenus, nous feraient croire qu'elle diffère de celle des Mocéténès.

Pour la douceur et la docilité du caractère, pour les mœurs et les coutumes, les Maropas ressemblent aux Mocéténès. Nous croyons que si, sous certains rapports, ils ont modifié leurs usages, ces modifications ne sont dues qu'au régime d'uniformité établi par les Jésuites dans les Missions de Moxos, dont ils dépendent. La substitution, chez eux, de la navigation en pirogues à celle des radeaux, aussi bien que les avantages qu'ils tirent de leur peu d'industrie, tiennent sans doute au même principe. Leur costume est également modifié : ils portent la chemise sans manches; mais cette chemise beaucoup plus courte que celle des Moxéens et en tissu de laine.

Nous ne savons rien sur le gouvernement ni sur la religion primitive de cette nation, que tous ses caractères physiologiques placent près des Mocéténès, et par conséquent, dans le rameau Antisien.

---

1. D'après le recensement de 1831, fait tandis que nous étions à Moxos.

NATION APOLISTA.

Le nom d'*Apolista* est celui sous lequel les Espagnols des environs connaissent cette nation. Nous ne saurions dire si ce sont les Apolistas qui ont donné leur nom à la province d'*Apolobamba*, ou si cette province a communiqué le sien à la nation; fait, d'ailleurs, d'un intérêt secondaire.

Nous ignorons de même où vivaient les Apolistas avant leur soumission au christianisme; néanmoins nous sommes porté à croire qu'ils n'ont fait que se réunir sur un seul point, sans abandonner les lieux qu'ils occupaient à l'état sauvage. Tous sont aujourd'hui Chrétiens dans le bourg d'Apolobamba, jadis Mission, situé au milieu d'une grande vallée traversée par le Rio d'Apolo, qui coule entre des montagnes élevées et va, non loin de là, se réunir au Rio Béni, à peu près au 15.ᵉ degré de latitude sud et au 71.ᵉ degré de longitude ouest de Paris. Leurs voisins sont, au sud, les Mocéténès; au nord, les Tacanas, et à l'ouest, les Aymaras, séparés qu'ils sont de ces nations par de hautes montagnes. Leur nombre est de 2775 [1] à Apolobamba; c'est au moins la population de ce bourg, à laquelle se mêlent à peine quelques blancs ou quelques métis; et celle de Santa-Cruz étant évaluée à 841 âmes, le tout présente un total de 3616.

La couleur des Apolistas est plus foncée que celle des Mocéténès et des Yuracarès, les rapprochant beaucoup des Aymaras et des Quichuas des Andes; elle est basanée ou brun-foncé, mélangé de jaune.

Leur taille, d'après ceux que nous avons vus, et d'après ce que nous avons appris des personnes qui ont vécu long-temps avec eux, serait moindre que celle de toutes les autres nations antisiennes; elle s'élèverait peu au-dessus de 1 mètre 62 centimètres (5 pieds), ce qui montrerait déjà l'influence des montagnes comme habitation.

Leurs formes sont celles des Mocéténès, à cette différence près que leur corps vigoureux est plus large et plus long que celui des Yuracarès; leurs membres sont courts, replets et arrondis.

Leurs traits sont moins efféminés que ceux des Mocéténès; leur couleur, ainsi que leurs formes, les indiquent comme faisant transition aux nations des plateaux élevés des Andes. Cependant le nez des Apolistas est encore court, épaté; les détails de leurs traits rappellent les Mocéténès. Leur physionomie est douce, expressive, pleine de gaîté.

Leur langue n'est pas très-dure; et, suivant les missionnaires, diffère en tout de celle des Mocéténès et des Tacanas.

Le caractère des Apolistas est on ne peut plus doux et docile; ils aiment le plaisir, et sont néanmoins soumis et laborieux. Tout annonce en eux des dispositions à une civilisation plus avancée.

Nous ne savons rien de leurs mœurs primitives. Entièrement réduits aujourd'hui au

1. Ce chiffre se trouve dans un mémoire manuscrit rédigé en 1832, sur la province d'Apolobamba, par un habitant d'Apolo.

Homme américain.

régime des Missions, ils ont du goût pour l'agriculture, pour la chasse, pour la pêche; les nombreuses fêtes du christianisme leur ménagent de fréquentes occasions de réunions, de danses joyeuses, toujours stimulées par des boissons fermentées, dont ils abusent jusqu'à perdre la raison. Industrieux, ils fabriquent tout ce qu'on fait habituellement dans les Missions. Ils ont pris le costume des Indiens actuels des Andes, mélange du costume primitif et du costume espagnol.

Nous ne savons rien de leur gouvernement ni du système de leur religion primitive; ils sont aujourd'hui catholiques jusqu'au fanatisme.

En résumé, les Apolistas, par leur couleur foncée, leur taille peu élevée et leurs formes, ont beaucoup de rapports avec les nations des plateaux des Andes; mais, par leurs traits efféminés, par leur nez court et par leur langue peu dure, ils se rapprochent des nations des montagnes chaudes; aussi leurs caractères et le lieu qu'ils habitent font-ils le passage entre les Antisiens et les Péruviens.

Observation. Il nous paraît présumable que beaucoup d'autres nations sauvages peu connues, qui habitent les contreforts et le pied oriental des Andes péruviennes, au nord de celles dont nous venons de parler, doivent aussi faire partie de ce rameau; mais nous n'avons pu les visiter, et leurs noms seuls sont parvenus jusqu'à nous. Ce sont les *Huacanahuas*, les *Suriguas*, les *Machuis*, cités comme peuples guerriers; les *Ultume-Cuanas*, les *Chontaquiros*, les *Chunchos* et même les *Quixos*, les *Chayavitos* des parties encore plus septentrionales. Peut-être ce rameau s'étend-il sur tout le versant oriental des Andes, jusqu'au pied méridional des plateaux de Cundinamarca.

TROISIÈME RAMEAU.

ARAUCANIEN.

Couleur : brun-olivâtre peu foncé. Taille moyenne, 1 mètre 641 millimètres. Formes massives; tronc un peu long, comparé à l'ensemble. Front peu élevé; face presque circulaire; nez très-court, épaté; yeux horizontaux; bouche médiocre; lèvres minces; pommettes saillantes; traits efféminés; physionomie sérieuse, froide.[1]

Nous avons donné à ce rameau le nom des Araucanos, peuples indomptables, qui, de tout temps, résistèrent aux armes des Incas et des Espagnols. Il s'étend, sur le versant occidental des Andes, depuis le 30.e degré de latitude sud jusqu'à l'extrémité de la Terre-du-Feu; puis des vallées supérieures et des plaines, à l'est des Cordillères, du 33.e au 42.e degré, sur les montagnes et leurs versans; borné, au nord, par les Changos et par les Atacamas; au sud et à l'ouest, par la mer; à l'est, par les Puelches et par les Patagons des Pampas.

La surface qu'habitent les Araucaniens est assez variée dans sa composition et dans son aspect : sur la côte du grand Océan, vers le nord, nous apercevons des terrains accidentés à peine couverts de buissons épineux; nous avançons-nous vers le sud, la végétation augmente peu à peu, et finit par former, au 41.e degré, d'immenses fourrés, des bois épais où croît l'araucaria. Marchons-nous encore plus au sud, les bois continuent toujours; mais le froid les empêche bientôt de prendre leur accroissement; et, arrivé au détroit de Magellan, nous ne voyons plus que des arbres rabougris, disparaissant tout à fait sur les nombreuses îles de la Terre-du-Feu. Au nord, les vallées des montagnes offrent à l'Araucano des pâturages pour ses bestiaux; mais, à mesure qu'il s'avance vers les régions méridionales, la neige le chassant des sommets, il se voit avant peu forcé d'habiter les rivages, seuls points de la Terre-du-Feu où puisse séjourner l'homme jeté sur ces plages stériles et glacées; aussi ne tarde-t-il pas à devenir spécialement ichthyophage. A l'est des Andes, il descend dans les plaines dont

1. Les Araucaniens se rapprochent plus que les Péruviens des peuples de l'Océanie, sans qu'on puisse néanmoins dire qu'ils font partie de la race de ces derniers, dont nous les croyons aussi distincts par leurs caractères physiques que par leurs mœurs.

Homme américain.

rien ne borne l'horizon; et dans ces lieux le tableau triste et sauvage de la nature, présente à l'œil du voyageur le contraste le plus frappant avec cette belle végétation des ravins où le chasseur antisien vit au bord des torrens, avec ces plateaux élevés où le Péruvien civilisé a fixé sa demeure.

Les nations que nous réunissons dans ce rameau, ne sont qu'au nombre de deux : la première, composée des fiers Araucanos; la seconde, des Fuégiens pêcheurs.

Le tableau suivant indiquera leur population respective.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS		TOTAL.
	CHRÉTIENS.	SAUVAGES.	
Araucanos ou Aucas...........	″	30,000	30,000
Fuégiens	″	4,000	4,000
TOTAUX...	″	34,000	34,000

Notre rameau araucanien n'offre donc que des hommes libres maintenant comme ils l'étaient avant la découverte de l'Amérique. Toutefois il existe une grande différence entre les deux nations; et, si les Araucanos ne cédèrent jamais ni au fer ni à la persuasion, nous expliquons l'état actuel des Fuégiens moins par leur caractère national que par la nature du terrain qu'ils habitent et par l'excès du froid qu'ils y éprouvent.

Comme nous n'avons que deux nations dans ce rameau, et que les généralités, poussées plus loin, ne feraient que reproduire les faits contenus dans les descriptions spéciales, nous croyons inutile d'en donner l'ensemble, et nous renvoyons aux articles qui suivent sur les Araucanos et les Fuégiens.

NATION AUCA OU ARAUCANA.

Il est peu de nations qui aient autant de noms différens que celle-ci et dont la synonymie soit plus embrouillée. Ses diverses dénominations tiennent souvent aux lieux que les Indiens fréquentent, ou aux chefs qu'ils suivent. Falconer[1] est l'auteur qui lui en a le plus donné; mais la plupart n'en sont réellement pas; car celles de *Huiliches* (hommes du sud), de *huili,* sud, et de *che,* homme; de *Picunches* (hommes du nord); de *Puelches* (hommes de l'est), qu'il divise encore en *Talahuets* et *Diuihets,* selon le point qu'ils habitent, ne sont que des indications relatives à la position de ceux qui les donnent. Les *Huiliches* (hommes du sud) pour les Indiens des parties plus septentrionales, seront en effet les *Picunches* (hommes du nord) pour les Indiens du sud, et il en sera de même des tribus qui occupent, de l'est à l'ouest, toute la largeur de l'Amérique méridionale, depuis les côtes du Chili jusqu'à celles de la république Argentine. Les autres noms donnés par cet auteur proviennent tous du lieu où vit, plus habituellement, chaque tribu; ainsi les *Chonos* sont les Aucas des parties les plus méridionales des côtes du Chili, sur les rivages de l'archipel de ce nom; et la dénomination de *Moluches* (hommes guerriers), par laquelle il désigne à tort la nation entière, est peu connue. Il divise les Chiliens en *Pencos, Tucapels* et *Araucos,* des lieux qu'ils habitent dans les parties méridionales du versant occidental. Ses *Péhuenches* ou hommes du pays des *Araucarias* (espèce de conifères) nommés *Pehuen,* vivent dans les montagnes seulement, toujours confondus avec les Puelches, nation distincte; et, enfin, le nom qu'il donne à ses *Leuvuches* (de *leuvu,* rivière, et de *che,* homme), hommes des rivières, peut s'appliquer à toutes les tribus qui campent tour à tour près des cours d'eau[2]. Molina[3], qui ne connaissait que les Indiens du Chili proprement dit, les divise en *Araucanos,* vivant dans le pays d'Arauco; en *Cunches,* en *Boroanos,* dont il parle comme d'hommes blancs; en *Péhuelques* (peut-être Péhuenches, nom estropié); en *Huiliches* (hommes du sud), nom qui n'est aussi que relatif; en *Puelches* (hommes de l'est), qui ne sont que

1. Falconer, *Description des terres magellaniques.* Nous avons cherché long-temps à reconnaître, parmi cette multitude de noms, ceux qui pouvaient appartenir à telle ou telle nation. Nous avons, à cet effet, rapproché les mots qu'il indique comme distinctifs; et nous nous sommes convaincu qu'il avait complétement confondu les Puelches, les Patagons et les Aucas, ce qui est excusable; car on sait que ce religieux n'a écrit que de mémoire, long-temps après son retour en Europe.

2. On trouve dans Garcilaso de la Vega, *Com. real de los Incas,* p. 249, les noms des *Pincu, Cauqui* et *Antalli,* comme tribus des Araucanos existant au quinzième siècle au Chili, lorsque l'*Inca Yupanqui* fit la conquête d'une partie de cette contrée.

3. *Histoire naturelle du Chili.*

Homme américain.

les *Péhuenches* des Andes. Villarino[1], dans son Voyage aux sources du Rio negro, parle seulement des *Aucas* ou *Aucaces* des plaines et des *Péhuenches* des montagnes. Louis de la Cruz[2], dans son Voyage au travers des Pampas, de Valdivia à Santa-Fe, ne parle également que des Péhuenches montagnards, des *Ranqueles* ou *Ranquelinos* des plaines et de petites tribus, qui se nommaient alors *Malalquinos,* parce qu'elles habitaient les rives du Malalqui, *Mamilmapu,* comme vivant au lieu nommé *Mamil*[3]. Si nous ajoutons, à cette nomenclature, les noms de *Pampas* et de *Chilenos,* donnés par les Espagnols à cette nation, celui de *Yacach,* que lui appliquent les Patagons, et celui de *Huinca,* qui leur est consacré par les Puelches, on pourra juger combien cette synonymie américaine si embrouillée des noms américains, rend difficile la distinction des nations d'avec les simples tribus.

Nous conservons à la nation deux dénominations distinctes:

1.° Celle d'*Araucanos,* pour les Indiens qui vivent à l'occident des Andes chiliennes et dans les Andes, les seuls de cette nation qui soient plus sédentaires. On peut les diviser en *Chonos* (ceux qui vivent au sud de Valdivia); en *Araucanos* proprement dits (ceux du pays d'Arauco), et en *Péhuenches* (tous les montagnards des Andes) : ce sont, au reste, les noms sous lesquels on les connaît dans le pays.

2.° Celle d'*Aucas,* pour toutes les tribus qui errent sur les Pampas, à l'est des Andes. Ces derniers se divisent maintenant en *Ranqueles,* habitant les Pampas, et en *Chilenos,* qui se trouvent vers les sources du Rio negro, sous le chef chilien Pincheira. Il y a ensuite, dans chacune de ces deux divisions, un nom particulier par lequel se désigne chaque petite section, selon le cacique qu'elle reconnaît pour chef, ou le lieu de son habitation momentanée.

Considérée dans son ensemble, la nation habitait depuis Coquimbo, au 30.e degré, jusqu'à l'archipel de Chonos, au 50.e degré sud; mais, en longitude, elle s'étendait des rives de l'océan atlantique au grand Océan, c'est-à-dire du 60.e au 76.e degré de longitude ouest de Paris.

Au temps de la conquête, les *Araucanos* proprement dits couvraient toutes les vallées du versant occidental des Andes, depuis Coquimbo jusqu'à l'archipel de Chonos. Refoulés vers les parties méridionales du Chili, ils n'occupent plus aujourd'hui que les vallées situées au sud du Rio Maule. Les Péhuenches vivent toujours sur la chaîne même des Andes, depuis Mendoza jusqu'au Rio negro: ces deux tribus s'étendent en des vallées particulières, où elles sont fixées; les Péhuenches seulement font de fréquentes incursions sur le territoire des Pampas, revenant toujours aux mêmes lieux, si le manque de pâturages pour leurs bestiaux ne les oblige pas à changer momentanément; tandis que les Chonos sont ambulans et navigateurs sur les côtes méridionales du Chili. Quant aux *Aucas,* voyageurs par excellence, on les trouve alternativement,

1. Ouvrage manuscrit, dont nous possédons l'original, intitulé : *Viage sobre el Rio negro en la costa Patagonica.*

2. Manuscrit intéressant, dont nous avons également l'original.

3. *Mapu* veut dire *terre* ou *parage.*

depuis Buenos-Ayres, Santa-Fe et Mendoza, au nord, jusqu'aux rives du Rio negro vers le sud, et de l'est à l'ouest, depuis l'océan atlantique jusqu'au pied des Andes, sur toute l'étendue des Pampas, du 34.e au 41.e degré de latitude sud. Les premiers, les Araucanos, habitent donc toujours les montagnes, tandis que les seconds, les Aucas, ne vivent que dans les plaines. Nous montrerons, plus tard, l'influence de la localité sur la manière de vivre des deux grandes sections de cette nation, dont elle a modifié non-seulement les coutumes, les mœurs, mais encore essentiellement le physique.

Les Aucas et les Araucanos ont eu, jadis, de fréquentes communications avec les Incas[1], et l'on en trouve des traces dans leur industrie[2], dans leur langage[3]; maintenant ils sont souvent en contact, par les Pampas, avec les Mbocobis, au nord, avec les Patagons et les Puelches, au sud.

Le chiffre total des Araucanos et des Aucas nous paraît bien difficile à obtenir; et si le nombre des caciques nous a conduit à croire que les Aucas des Pampas et les Péhuenches réunis peuvent s'élever à 20,000, nous n'avons aucune donnée précise sur celui des Araucanos du sud du Chili. Dire qu'il peut s'élever à la moitié de celui des orientaux, ce ne serait faire encore qu'une supposition basée d'une part sur les rapports des caciques ou chefs péhuenches que nous avons vus, de l'autre sur la superficie du terrain, déduction faite, pour ce pays montagneux, des parties inhabitables. Il y aurait donc 30,000 Araucanos et Aucas; mais, nous le répétons, ce ne sont là que des approximations exagérées ou trop faibles.

Les Aucas et les Araucanos ont la couleur moins foncée que les Péruviens, quoiqu'elle soit absolument la même, pour la teinte brun-olivâtre pâle ou olivâtre. La grande quantité de captives blanches avec lesquelles ils se croisent journellement tend à diminuer encore peu à peu l'intensité de la couleur naturelle. Les jeunes gens des deux sexes sont beaucoup moins foncés que les adultes.[4]

La taille n'est pas toujours un caractère distinctif des nations, comme nous le prouveraient les Araucanos ou Aucas, qui sont en général petits; leur taille moyenne atteint à peine 1 mètre 620 millimètres[5] (5 pieds). Cependant il y a des exceptions

1. Lors de la conquête de l'Inca Yupanqui. Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas*, p. 249.

2. Nul doute que les Incas n'aient appris le tissage aux Araucanos. Une des preuves en est le nom des vêtemens et des ornemens, identique dans la langue inca; celui de *topu*, par exemple, pour l'aiguille d'argent qui retient la mante en avant.

3. Les Aucas ont emprunté aux Incas leurs nombres, *pataca*, cent, et *guaranca*, mille. Voyez le Dictionnaire quichua.

4. Nous ne croyons pas ce que dit Molina (*Saggio sulla storia del Chili*, 2.e édit., p. 293) des Boroas, qui auraient les yeux bleus et le teint blanc.

M. Lesson (*Complément des Œuvres de Buffon*, t. II, Paris, 1828, p. 159) les indique comme *cuivrés;* mais, ayant vécu huit mois au milieu d'eux et les ayant vus tout à notre aise, nous croyons pouvoir affirmer qu'ils ont la teinte que nous avons déterminée.

5. Les mesures prises par M. Rollin (*Voyage de Lapeyrouse*) sur des Chiliens donnent 1 mètre 650 millimètres de taille, mesure qui diffère peu des nôtres.

Homme américain.

tenant peut-être à l'influence des localités. Les Chilenos et les Péhuenches, qui vivent dans les montagnes[1], ont rarement plus de 1 mètre 67 à 70 centimètres (5 pieds 2 ou 3 pouces), tandis que la plupart sont au-dessous de 1 mètre 62 centimètres (5 pieds). Parmi les Ranqueles spéciaux aux plaines, on voit des hommes de 1 mètre 70 à 73 centimètres (5 pieds 5 ou 6 pouces). Les formes des premiers sont massives, celles des autres plus élancées. Il paraît que la même chose arrive pour les Araucanos des plaines des côtes du Chili; ils sont aussi d'une belle taille. Nous croyons pouvoir en conclure, comme nous l'avons déjà dit, que les Indiens montagnards, en Amérique, sont généralement petits, tandis que ceux des plaines sont plus sveltes. Il est curieux de trouver cette influence (due peut-être à la raréfaction de l'air) parmi des tribus d'une même nation; cela ne ferait-il pas supposer qu'il y a bien long-temps que les Ranqueles occupent les plaines, ou que l'influence est assez prompte sur ce changement de conformation? Leur taille moyenne nous a paru de 1 mètre 62 centimètres (5 pieds) seulement; les femmes sont des plus petites, et leur taille moyenne est, tout au plus, de 1 mètre 46 centimètres ($4\frac{1}{2}$ pieds); beaucoup d'entr'elles n'atteignant même que 4 pieds.

Les formes des Aucas ne sont pas sveltes, comme quelques auteurs l'ont avancé; au contraire .... ainsi que toutes les nations des montagnes élevées des Andes, ils sont trapus et petits; leurs épaules sont larges, carrées, leur poitrine effacée et des plus bombée, leur corps est tout d'une venue, avec les membres inférieurs des plus courts et rarement proportionnés au tronc; les articulations sont grosses, les mains et les pieds très-petits, ces derniers en dedans; ce qui gêne la marche. Sans être sujets à l'obésité, leurs membres sont bien fournis, arrondis et ne montrent jamais de muscles saillans; fait qu'on doit attribuer plutôt à leur conformation qu'au peu d'usage qu'ils font de leurs forces. En général, ils sont robustes; jamais nous n'avons vu parmi eux de jeunes gens minces et élancés, comme chez les nations d'Europe : dès leur jeunesse ils ont les mêmes proportions.

Les Ranqueles, tout en présentant les mêmes caractères, sont moins trapus et ont, proportionnellement, les épaules moins larges. Les femmes offrent des formes identiques; elles sont courtes et massives, ont les épaules et la poitrine très-larges, le corps presqu'égal sur sa longueur, sans que les membres prennent jamais plus de largeur que les épaules; elles ont beaucoup de gorge, et celle-ci, dans la jeunesse, est parfaitement placée, parfaitement bien faite; leurs membres sont replets et arrondis; mais elles ne possèdent rien de ce qui caractérise, en Europe, la beauté des femmes : tournure svelte, taille fine,

---

1. Ainsi, quand Molina dit (*Histoire naturelle du Chili*, p. 314), que les montagnards sont grands et en fait des Patagons, il veut probablement parler de Puelches qui seraient venus de l'est, au travers des Andes. Il est positif pour nous qu'aucun des habitans des montagnes, des lieux que nous avons vus, n'a de belles formes, ni une haute taille. Cet auteur soutient au reste la même chose que Frézier (*Relation du voyage de la mer du sud*, p. 68), qui était loin d'être au courant sur les Araucanos, qu'il n'a vus que très-superficiellement.

démarche gracieuse. Tout leur extérieur annonce des femmes robustes, propres à remplir parfaitement les conditions de leur sexe; aussi n'entend-on jamais parler, chez elles, d'accidens de couches ni d'enfans mal nourris.

Les Araucanos ont généralement la tête grosse, à proportion du corps; leur figure est pleine, arrondie, à pommettes saillantes, leur bouche assez grande; mais leurs lèvres sont beaucoup moins épaisses que chez les nations des Pampas. Ils ont les dents belles et résistant à l'âge; le nez épaté, assez court, les narines assez ouvertes, les yeux horizontaux et bien fendus, le front peu large et peu élevé, le menton élargi et court. L'ensemble des traits est quelquefois assez bien dans la jeunesse, où les hommes se confondent avec les femmes, par leur figure presque circulaire et efféminée; mais, à vingt-cinq ans, les pommettes commencent à se prononcer, et à cet âge, chacun des deux sexes prend les traits qu'il doit conserver toute la vie. La physionomie est variable: le plus souvent, un aspect sérieux, réfléchi, froid se remarque chez les hommes; mais on y trouve aussi de l'esprit, de la douceur. Quelques-unes des femmes sont jolies dans la très-grande jeunesse; plus âgées, elles ressemblent en tout aux hommes. Les cheveux, chez les deux sexes, sont longs, noirs, assez durs, comme chez tous les peuples américains. Les hommes s'épilent une partie des sourcils, ainsi que le peu de barbe qui leur vient au menton.

La langue n'a point de sons gutturaux; remplie de voyelles longues, elle est on ne peut plus douce, étendue, mesurée; plus euphonique qu'aucune de celles des peuples montagnards et contrastant, sous ce rapport, avec celle des Patagons, des Puelches, des Incas, leurs voisins. La nation met un soin tout particulier à parler avec pureté; les talens oratoires sont toujours d'autant plus, chez elle, le but de l'ambition qu'il faut être orateur pour obtenir le moindre crédit politique. Les Aucas ont aussi des poëtes et des chansonniers. Dans la langue auca ou araucana la diction oratoire est scandée par versets, et, pour ainsi dire, chantée. On n'y connaît ni le *j* espagnol, ni aucun son compliqué formé de consonnes. La plupart des mots sont terminés par des voyelles toujours longues; mais quand ils le sont par des consonnes, ce sont toujours les moins dures, par exemple l'*m*, l'*n*, l'*l*, l'*r* et très-rarement l'*f*, le *p* ou le *g*. Nous retrouvons, dans la langue araucana, la prononciation de notre *ch* français, et en même temps, quelques-unes de nos diphthongues, comme *eu* et *ain*.

Le système de numération est décimal; mais les nombres cent et mille sont empruntés à la langue des Incas.

Le caractère de cette nation est surtout fier, indépendant, courageux, inconstant, dissimulé, rancuneux, peu jovial, souvent taciturne; c'est, au reste, le même que celui des Patagons et des Puelches des plaines; et, parmi les nations de montagnards, nous ne lui trouvons d'analogie qu'avec celle des Yuracarès pour l'indépendance, à cette seule différence près, que les Aucas sont moins sanguinaires, plus sociables, et surtout bons pères, bons époux. Guerriers indomptables, infatigables voyageurs, aussi libres aujourd'hui qu'au temps de la conquête, ils ne se sont jamais soumis au christianisme.

Les mœurs, dans la nation auca, ne sont pas aussi uniformes que le caractère et le

Homme américain.

langage; les différens lieux habités par les tribus, ont beaucoup modifié leurs habitudes. Les Aucas ou les orientaux des plaines sont, comme les Patagons, comme les Puelches, constamment en marche, essentiellement vagabonds, se nourrissant seulement de leur chasse et de la chair de leurs troupeaux, vivant sous des tentes de cuir, qu'ils transportent avec eux. Toujours à cheval, ils sont devenus les meilleurs écuyers de l'Amérique méridionale. Dans les attaques diurnes, qui sont rares, le clair de lune étant presque toujours l'instant qu'ils choisissent pour attaquer, ils se cachent quelquefois sur le côté de leur cheval. Les Araucanos du sud du Chili, au contraire, fixés dans des vallées, y cultivent des grains, y élèvent des bestiaux et habitent des maisons[1]. On voit combien leurs tribus diffèrent sous ce point de vue, tout en se ressemblant sous les autres rapports; aussi belliqueux les uns que les autres, et tous disposés à comploter contre les Chrétiens, auxquels jamais ils ne se soumirent, et contre les nations voisines, pour eux objet d'une rivalité constante. Ils se réunissent, à cet effet, armés de leurs bolas[2], de leurs frondes, de leurs lances que forme un roseau flexible, long de 15 à 18 pieds; partent avec leurs femmes, avec leurs enfans, sous la direction d'un chef orateur et guerrier, s'approchent du lieu qu'ils veulent attaquer, envoient des éclaireurs pour le reconnaître, et la nuit suivante, comme un torrent débordé, tombent sur l'ennemi, le surprennent, l'assaillent avec impétuosité. Les femmes et les enfans enlèvent les bestiaux et pillent tout pendant le combat. Après avoir tué les hommes, les vainqueurs emmènent en esclavage les femmes, les enfans, et regagnent à petites journées leur point de départ. Chargées dans ces courses des soins domestiques et des bagages, les femmes sont néanmoins bien traitées par leurs maris; et l'on a dit à tort que ceux-ci les obligent même à seller leurs chevaux.[3]

Attaqués depuis les Incas, qui ne purent les soumettre[4], par Almagro, par Valdivia[5], par tous les Espagnols du Chili et de Buenos-Ayres, ils n'ont jamais cédé ni à la force de leurs armes, ni aux suggestions de leurs missionnaires[6], conservant jusqu'à aujourd'hui leur liberté, leurs coutumes, leur religion primitive. Ce sont, on peut le dire, les plus déterminés de tous les Américains, et ceux qui entendent le mieux l'art de la guerre.

1. Père Lozano, *Hist. de la com. de Jesus en la prov. del Paraguay,* t. I, p. 147, cite ce fait pour les Araucanos du Chili.

2. Nous avons décrit cette arme, partie historique, t. I, p. 129. Ce sont trois boules auxquelles sont attachées autant de courroies de deux tiers de mètre de longueur, qui se réunissent à un centre commun et qui se lancent; et non pas, comme l'a dit M. Lesson (*Compl. des Œuvres de Buffon,* Homme, t. II, p. 165), des boules attachées à l'extrémité d'une longue courroie, dont le cavalier retiendrait l'extrémité.

3. Lesson, *Complément des Œuvres de Buffon,* races humaines, t. II, p. 162, avait été très-mal informé sur ce point.

4. Lors de l'expédition de Yupanqui, avant la conquête de l'Amérique.

5. Garcilaso de la Vega, *Coment. real de los Incas,* p. 249.

6. Funes, *Ensayo de la historia del Paraguay,* t. III, p. 20.

Homme américain.

Leurs amusemens consistent en jeux de balles, assez curieux, puisque c'est la poitrine qui doit recevoir la balle quand celle-ci a passé sous la jambe; et quelquefois en rondes monotones [1], qui ne sont en rien lascives et imitatives, quoi qu'on en ait dit [2]. Parmi eux la polygamie [3] est tolérée, chacun des chefs possède un grand nombre de concubines, cette condition étant le sort des prisonnières; leur mariage n'est, en quelque sorte, que l'achat d'une femme à très-haut prix, ce qui empêche beaucoup d'individus de se marier.

Ils ne sont pas plus navigateurs que les Patagons; néanmoins ceux qui avoisinent l'archipel de Chonos se servent de radeaux grossièrement construits.

Les progrès de l'industrie, un peu plus avancée que celle des autres nations du sud, sont dus, sans aucun doute, aux rapports qu'ils ont eu long-temps avec les Incas. Les hommes, comme tous les sauvages, ne s'occupent que de leurs armes, tandis que les femmes filent la laine de leurs moutons et la tissent, pour s'en faire des vêtemens. Ces tissus sont variés de diverses couleurs, au moyen de certaines teintures. Ils peignent aussi les peaux dont ils se font des couvertures; mais nous avons remarqué que leurs dessins, au lieu de reproduire, comme ceux de presque tous les hommes qui se rapprochent le plus de la nature, l'image d'êtres animés ou fantastiques, représentent simplement des grecques de formes variées.

Le costume des hommes est le poncho, le chilipa, adopté par les habitans de la campagne de Buenos-Ayres, consistant en une pièce d'étoffe qui s'attache autour du corps et couvre jusqu'au dessous du genou; celui des femmes est composé d'une pièce de tissu qui s'attache sous les bras, et d'une autre qui couvre les épaules, retenue en avant par une épingle, le topu des Incas. Pour le reste, les cheveux divisés en deux queues, les colliers, les peintures rouges de la figure, hommes et femmes suivent les habitudes des Patagons et des Puelches. A l'armée les hommes portent une cotte-de-mailles en cuir, comme les Patagons. [4]

Le gouvernement des Aucas est, en tout, semblable à celui des Patagons. Leurs chefs, choisis dans une assemblée [5], les guident à la guerre et deviennent presque leurs égaux, lorsqu'ils rentrent sous leurs tentes. Point de soumission à leur père, à leur cacique; point de châtimens pour les crimes; seulement, les parens d'un homme assassiné peuvent, s'ils sont puissans, tirer vengeance de l'assassinat sur le meurtrier,

---

1. Padre Ovalle.

Pedro de Oña, *Arauco domado, canto II, octava XII, folio* 20.

2 M. Lesson, *loc. cit.*, p. 165, parle de la *Sapatera* comme d'une danse des Araucanos, tandis que c'est une danse exclusivement propre aux Espagnols, ce qu'indique assez son nom; d'ailleurs, notre long séjour chez cette nation nous en a fourni la preuve certaine.

3. Lozano, *Hist. de la comp. de Jesus en la prov. del Paraguay*, t. I, p. 155, dit, comme nous l'avons vu, qu'ils sont polygames.

4. Le père Lozano, *loc. cit.*, t. I, p. 144, dit que ceux du Chili la portent aussi.

5. Le père Lozano, *loc. cit.* (1754), p. 142, l'avait appris aussi au Chili.

ce qui amène, entre les familles, des querelles interminables et provoque des divisions sans fin et des haines mortelles entre les tribus. On peut dire en somme qu'il n'y a aucun corps de nation.

La religion des Aucas et des Araucanos est, pour le fond, absolument la même que celle des Patagons : ils craignent leur *Quecubu* ou malin esprit, et admettent un être créateur de toutes choses, obligé de les protéger, de leur donner tout ce qu'ils désirent, sans qu'ils lui doivent aucune adoration, aucune prière. Ils croient l'homme libre de toutes ses actions; ne pensant même pas que leurs crimes puissent influer sur les faveurs d'un créateur ni sur le mal que leur fait le *Quecubu*. Les *machis* ou médecins[1] sont les agens du malin esprit, et interprètent une foule de choses, comme les rêves, les hurlemens des chiens, le chant d'un oiseau nocturne, etc. Ils font mille jongleries pour guérir les malades; et, s'ils n'y réussissent pas, ils interprètent la mort et presque toujours en rejettent la faute sur d'autres Indiens; de là encore poursuite et meurtre de ceux-ci par les parens du défunt; de là ces inimitiés héréditaires, tant individuelles que nationales. Ils croient à l'immortalité de l'ame, et comptent, après la mort, se retrouver dans un lieu de délices de l'autre côté des mers. On enterre avec eux ce qu'ils ont de plus précieux, pour qu'ils puissent se montrer dignement dans le séjour des morts; on tue les chevaux du défunt sur sa tombe; mais on ne détruit pas entièrement tout ce qui lui appartenait; aussi existe-t-il pour la nation une source de richesses, une tendance à la civilisation. Leurs morts sont enterrés assis, les genoux pliés sur la poitrine. Ils ont aussi, à l'occasion de l'âge de nubilité des jeunes filles, des cérémonies superstitieuses, mais ils ne leur font aucune blessure.

Nous ne croyons pas que les Aucas ou Araucanos soient, plus que les autres Américains, rapprochés de la grande race jaune océanienne. Ils ont, pour l'ensemble du caractère, des mœurs, de la religion, l'analogie la plus directe avec les Patagons, les Puelches, les Fuégiens; et il est impossible de les en séparer entièrement sous ce rapport, nonobstant même les petites nuances observées. Pour les caractères physiques, ils diffèrent essentiellement de ces mêmes Patagons, de ces mêmes Puelches, par une stature beaucoup moins élevée, des formes plus massives, un corps plus raccourci, plus large, une figure moins aplatie, des pommettes un peu plus saillantes. Ils ont la taille, la conformation caractéristique de tout le rameau des Américains montagnards; se rapprochent beaucoup, sous ce point de vue, des Fuégiens et surtout des Péruviens; mais leurs traits sont tout à fait différens de ceux des derniers, ainsi que leur langage, et s'en distinguent surtout par la douceur, par l'euphonie des sons. De tout cela nous concluons que les Aucas ou Araucanos appartiennent à la race des peuples montagnards; mais comme rameau particulier, servant, pour ainsi dire, d'intermédiaire entre les peuples des montagnes et ceux des plaines.

---

1. Ovalle, liv. VII, ch. V, p. 281, et Lozano, *Hist. de la comp. de Jesus en la prov. del Paraguay*, t. I, p. 154, disent que les Araucanos du Chili ont aussi des prêtres du même genre.

NATION FUÉGIENNE.

Si nous examinons les noms divers que les voyageurs ont donnés à cette nation, nous verrons qu'il est impossible de trouver entr'eux aucune analogie. Olivier de Noort dit[1] qu'elle se divise en plusieurs tribus, celles des *Enoo,* des *Kemenettes,* des *Kennekas,* des *Karaikes.* Beauchêne-Gouin[2] n'en forme que deux, celle des *Laguediches,* à l'est, et celle des *Aveguediches,* à l'ouest du détroit. Bougainville les nomme *Péchérais*[3], parce qu'il leur entend souvent prononcer ce mot. Molina les appelle *Caucau*[4]*;* et Falconer[5], qui ne les connaissait pas, donne le nom de *Key-Yus* ou *Keyos* à ceux qui sont à l'ouest du détroit de Magellan, le nom de *Yacana-Cunny* à ceux de l'est, confondant ainsi les nations du nord et du sud, de manière à ne laisser aucune ligne de démarcation entre les vrais Patagons et les Fuégiens. Enfin, en 1822, le capitaine Weddel[6] leur imposa le nom de *Fuégiens,* nom par lequel nous croyons devoir continuer à désigner cette nation, comme spécifiant mieux sa principale résidence.

Les Fuégiens habitent toutes les côtes de la Terre-du-Feu et des deux rives du détroit de Magellan, depuis l'île Élisabeth et le port Famine, vers l'est, jusqu'à cette multitude d'îles qui couvrent toutes les parties occidentales au nord et au sud du détroit; ils sont séparés des Patagons par la mer et par la chaîne de montagnes constituant l'isthme qui réunit la péninsule de Brunswick au continent. C'est toujours entre ces limites que les navigateurs ont aperçu les hommes qu'ils ont décrits comme des Patagons de petite taille. On en pourra juger par le tableau comparatif des voyages que nous donnons à l'article Patagon[7]. Les Fuégiens peuvent donc communiquer d'un côté avec les Patagons, à l'est du port Famine, ou avec la tribu des Araucanos, qui habite l'archipel de Chonos, sur la côte occidentale de l'Amérique, ce que prouvent, au reste, les mots espagnols que le capitaine Weddel[8] leur a entendu prononcer. Leur genre de vie et les glaces des pays montueux qu'ils habitent, les forcent à se tenir exclusivement sur les côtes.

Il nous est impossible de donner une idée exacte du nombre d'individus qui composent cette nation; en le portant à 4000, nous pourrions craindre de rester au-dessous de la vérité; c'est néanmoins à peu près le chiffre de population que les Patagons leur attribuent.

---

1. De Brosse, *Histoire des navigations aux Terres australes*, t. I, p. 298.
2. *Ibidem*, t. II, p. 120.
3. Bougainville, *Étoile et Boudeuse*, p. 147.
4. Molina, *Histoire naturelle du Chili*, p. 318.
5. *Terres magellaniques*, t. II, p. 38 et p. 66.
6. *Voyage towards the south pole.*
7. Voyez l'article Patagon, plus loin.
8. *Voyage towards*, etc., p. 152 et suiv.

Homme américain.

La couleur des Fuégiens est olivâtre ou basanée, mais plus pâle que celle des Péruviens et de leurs voisins les Araucanos.[1]

Nous avons vu, au Carmen, un jeune homme de cette nation dont les caractères physiques étaient parfaitement en rapport avec ceux que donnent les voyageurs, qui tous, à l'exception d'un seul, depuis Magellan jusqu'à nos jours, s'accordent à leur attribuer, dans les descriptions qu'ils en font, une taille tout à fait ordinaire; un seul, disons-nous, Sébald de Weert, en compagnie de Simon de Cord[2], bien qu'il ne les ait pas approchés, en fait des hommes de 10 à 11 pieds de hauteur; mais il est inutile de discuter la véracité de ce récit, puisque tous les observateurs qui l'ont précédé ou suivi, sont unanimes relativement à la question de la taille, et puisque d'ailleurs les mesures données par Wallis, par Forster et par Weddel ne varient entr'elles que de 1 mètre 620 à 1 mètre 670 millimètres (5 pieds à 5 pieds 3 pouces français). On peut donc, sans crainte, porter leur taille moyenne à 1 mètre 663 millimètres (5 pieds 1½ pouce).[3]

Leur corps est peu svelte, comme chez presque tous les Américains; ils ont les formes massives, la poitrine large, et sont néanmoins assez bien. La diversité d'opinion des voyageurs qui les ont vus robustes et ayant les membres bien fournis, comme Brak, Narborough, Degennes, Cook et Weddel, tandis que Duclos Guyot et Bougainville, au contraire, les représentent comme maigres, vient probablement de la saison où ils auront été aperçus, l'hiver devant avoir une grande influence sur l'abondance de leur nourriture. Leur démarche chancelante tient sans doute à ce que leurs jambes sont arquées, forme déterminée par la manière dont ils s'asseyent à terre, les jambes croisées à la manière des Orientaux; cette coutume porte naturellement les pieds en dedans. Les femmes paraissent avoir les mêmes formes que les hommes, et l'on chercherait vainement en elles les proportions consacrées par les arts de l'Europe.

Leurs traits annoncent du rapport avec les Araucanos, dont ils sont voisins; leur tête est assez grosse, leur visage arrondi; ils ont le nez court et un peu élargi, les narines ouvertes, les yeux petits, noirs et horizontaux; la bouche grande, à grosses lèvres, les dents blanches, bien rangées; les oreilles petites et les pommettes peu saillantes. Ils paraissent n'avoir que très-peu de barbe, et l'arrachent, ainsi que leurs sourcils. Leurs cheveux sont ceux de tous les Américains, noirs, longs et plats. Avec cet ensemble de traits on ne remarque jamais chez eux cet air féroce qui caractérise quelques nations de chasseurs; ils ont au contraire le sourire doux, plein de naïveté; leur caractère répond, au reste, parfaitement à leur extérieur : ils sont obligeans; et aucun navigateur ne s'en est plaint, tandis que beaucoup ont eu à s'en louer.

---

1. M. Bory de Saint-Vincent a été induit en erreur par les renseignemens qu'il a reçus, lorsqu'il décrit les Fuégiens comme entièrement noirs. L'Homme (*Homo*), *Essai zoologique sur le genre humain*, t. II, *XIV.e espèce, mélanienne*, p. 104.

2. *Recueil de la Compagnie des Indes;* Rouen, 1725, t. II, p. 300.

3. On voit qu'il y a loin encore de là à ces prétendus nains du pôle sud, représentans des Lapons du pôle nord, et que plusieurs auteurs s'obstinent à trouver dans les Fuégiens.

Homme américain.

Leur langage est guttural; et, d'après le peu de mots que nous en ont donnés les voyageurs, nous croyons pouvoir affirmer qu'il n'a d'autres caractères communs avec celui des Patagons, que de présenter aussi beaucoup de sons d'une prononciation difficile, et surtout beaucoup de ceux qui nécessitent l'emploi du *k*. Ces rapprochemens seuls nous paraissent justes; mais si l'on compare ces mots à ceux de la langue des Araucanos, on trouvera entr'eux quelque analogie, non dans les sons ni pour la dureté du langage, mais dans le sens; car la finale *che,* qui veut dire *homme* en araucano, se trouve, comme nous l'avons vu, dans les mots *Laguedi-che* et *Aveguedi-che* donnés par Beauchêne-Gouin, ce qui est tout à fait en rapport avec les traits, avec la taille, et les place très-près de ces derniers.

Essentiellement ambulans et vagabonds, leurs conditions d'existence ne leur permettent pas de se former en grandes sociétés. Ne vivant que de chasse et de pêche, ils vont toujours en petit nombre d'un lieu à un autre, changeant de séjour, dès qu'ils ont épuisé les animaux et surtout les coquillages des côtes. Comme ils habitent une terre morcelée en une multitude d'îles, ils sont devenus navigateurs, différant complètement en cela des nations qui les avoisinent; car les Patagons n'ont jamais eu la pensée de se construire un radeau pour passer une rivière. Les Fuégiens parcourent donc incessamment toutes les plages de la Terre-du-Feu et des contrées situées à l'ouest du détroit : on les voit réunis par deux ou trois familles ou quelquefois moins, se construire des pirogues d'écorce d'arbre, cousues avec des tendons d'animaux, leur donner jusqu'à douze ou quinze pieds de long, sur trois de large, boucher les joints avec du jonc, soutenir le dedans par des branches, et enduire le dehors de résine; le tout sans autres outils que des coquilles ou des morceaux de silex; puis ils abandonnent leurs cabanes, qui sont coniques, construites en branchages fichés circulairement en terre et réunis à leur sommet. Souvent établies à quelques pieds sous terre, elles sont recouvertes d'argile ou de peaux de loup marin; et vers leur centre, s'allume un feu dont la fumée ne peut sortir que par une seule ouverture basse qui leur sert de porte. Hommes, femmes, enfans et nombre de chiens s'embarquent dans la frêle nacelle. Les femmes rament, les hommes restent inactifs, toujours prêts, néanmoins, à percer le poisson qu'ils aperçoivent, d'un dard armé d'une pierre aiguë à son extrémité. Ils arrivent ainsi à une autre île : de suite les femmes sont chargées de la surveillance des pirogues, de la pêche des coquillages, tandis que les hommes songent à chasser à la fronde, et à l'arc avec des flèches armées d'un morceau de silex. Ils construisent ensuite une nouvelle cabane et y séjournent quelque temps; mais, dès que la chasse et la pêche deviennent moins abondantes, la famille se rembarque et va s'établir ailleurs. Chaque famille est ainsi constamment exposée aux dangers de la mer, aux intempéries d'une région presque toujours glacée et cela, pour ainsi dire, sans vêtemens : un morceau de peau de loup marin vient à peine couvrir les épaules de l'homme, tandis que la femme n'a qu'un petit tablier de même nature, ou, en hiver, des morceaux de peau de guanacos. Au sein de cette indigence, qui ne s'étonnerait de voir régner, parmi les Fuégiens, une sorte de recherche et de coquetterie? Ils se chargent le cou,

Homme américain.

les bras, les jambes de colifichets ou de coquilles; ils se peignent le corps et plus souvent la figure, de divers dessins blancs, noirs et rouges, usage commun aux Patagons [1]; les hommes s'ornent quelquefois la tête d'un bonnet de plumes. Tous portent des espèces de bottines faites de peau de loup marin.

Comme les peuples chasseurs, ils ont fréquemment entr'eux des querelles, de petites guerres, qui durent peu, mais paraissent se renouveler souvent.

Misérables par suite du climat, ils vivent principalement de coquillages cuits et crus, de poissons, d'oiseaux, de loups marins, dont ils mangent la graisse crue, partageant leur nourriture avec leurs chiens, qui les accompagnent en tout lieu. Ils passent ainsi la saison la plus rigoureuse, non pas sous terre, comme les habitans du pôle nord, mais sans que leur genre de vie éprouve la moindre influence de la température; chez eux, comme chez tant d'autres nations sauvages, la femme, que la civilisation dispense des travaux pénibles, est contrainte, outre les charges naturelles à son sexe, outre ses devoirs de mère, de vaquer aux occupations les plus fatigantes : elle rame, pêche, construit les cabanes, et brave jusque dans l'eau l'extrême rigueur du froid. En un mot, les Fuégiennes sont peut-être, de toutes les femmes sauvages de l'Amérique, celles dont le sort est le plus dur.

La religion des Fuégiens, d'après le peu qu'en ont pu dire les navigateurs, serait, au fond, celle des Patagons. Ils croiraient, de même, à une autre vie, marqueraient l'instant de la mort par un deuil et par des cérémonies superstitieuses. Malades, ils ont, comme les Patagons, comme les Araucanos, des jongleries pratiquées par une femme [2]; pression du ventre, succion des diverses parties du corps, paroles magiques adressées à un être invisible.... Seulement le médecin-prêtre a les cheveux poudrés et la tête ornée de deux plumes blanches; ce qu'on ne voit pas chez les Patagons.

Bien que rapportés à la race d'hommes noirs qui couvrent une partie de la Terre de Diémen [3], les Fuégiens n'ont, ainsi que l'avait pensé Forster [4], aucun des traits caractéristiques de la race du grand Océan; ils appartiennent bien certainement à la race américaine; pour les traits, pour les formes, ils ont beaucoup d'analogie avec les Araucanos; leur langage se rapproche, pour les sons, de celui des Patagons et des Puelches, de celui des Araucanos pour les formes. Leurs armes, leur religion, les peintures de leur visage, sont aussi celles des trois nations voisines; mais ils s'en distinguent par l'idiome. Leurs caractères physiques nous semblent en tout les rattacher au rameau des Aucas ou Araucanos du Chili.

1. Tous les voyageurs se sont accordés dans la description des Fuégiens quant à leur toilette, à la construction de leurs cabanes, à la forme de leurs pirogues. Voir à cet égard, pour plus ou moins de détails, Drake, Sébald de Weert, L'Hermite, Narborough, Degennes, Duclos-Guyot, Byron, Bougainville, Cook, Weddel et le capitaine King, dont nous citons les ouvrages à l'article des Patagons.

2. Bougainville, p. 159.

3. M. Bory de Saint-Vincent, dans son ouvrage sur l'Homme, les rapporte à son *Espèce mélanienne*, t. II, p. 105.

4. Forster, *Observations*, p. 244 et 249.

DEUXIÈME RACE.

PAMPÉENNE.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX. Couleur brun-olivâtre. Taille souvent très-élevée. Front bombé, non fuyant. Yeux horizontaux, quelquefois bridés a leur angle extérieur.

PREMIER RAMEAU.

PAMPÉEN.

Couleur : brun-olivâtre ou marron foncé. Taille moyenne, 1 mètre 688 millimètres. Formes herculéennes. Front bombé. Face large, aplatie. Nez très-court, très-épaté, à narines larges, ouvertes. Bouche très-grande. Lèvres grosses, très-saillantes. Yeux horizontaux, quelquefois bridés à leur angle extérieur. Pommettes saillantes. Traits mâles et prononcés. Physionomie froide, souvent féroce.

Le rameau de la race pampéenne auquel nous avons imposé le nom de Pampéen, parce que les Pampas ou terrains unis des parties australes de l'Amérique ont été le berceau du plus grand nombre des nations qui le composent, est peut-être, de toute l'Amérique méridionale, celui qui couvre la plus grande superficie. En effet, il commence au détroit de Magellan, au 53.e degré de latitude sud, sur les terrains arides et froids de la Patagonie, s'étend sur la totalité des immenses Pampas ; et, de là, suit les plaines tempérées, chaudes et quelquefois ombragées du grand Chaco, jusqu'aux premières collines de la province de Chiquitos, au 19.e degré. Ses limites sont, à l'ouest, les derniers contreforts des Andes ; à l'est, la mer, du détroit de Magellan au 53.e degré ; de là, les montagnes de la Banda oriental, le cours du Rio Uruguay, vers le 30.e degré, puis les rives du Parana et du Paraguay jusqu'à Chiquitos, embrassant ainsi le sol horizontal de la Patagonie, les Pampas de Buenos-Ayres, de la Banda oriental, de la Plata, de la province d'Entre-Rios et du grand Chaco ; le tout équivalant à une surface d'au moins 88,000 lieues marines, surface dont la forme allongée est comme resserrée entre la race ando-péruvienne, à l'ouest, et la race brasilio-guaranienne, à l'est.

Les pays habités par les Pampéens sont d'une grande uniformité, quant aux accidens du terrain : partout des plaines sans horizon, où l'homme chasseur devient naturellement vagabond, n'étant arrêté, dans ses excursions, par aucun obstacle; plaines où, dès-lors, toutes les tribus se connaissent. Au sud, une aridité désolante influe sur les migrations annuelles des peuples chasseurs; dans les Pampas, moins d'aridité; mais le manque d'eau, qui contraint le gibier à changer de lieu, obligerait souvent l'homme à voyager pour le poursuivre, s'il ne le faisait par habitude. Plus au nord, dans le Chaco, encore des plaines; mais celles-ci, inondées à la saison des pluies, sont privées d'eau pendant les sécheresses, et ces deux causes contraires obligent leurs habitans à changer fréquemment de place; aussi, quoiqu'il y ait d'assez grandes différences entre le sol uni de la Patagonie et des Pampas et celui du Chaco, dont quelques bouquets de bois viennent au moins rompre l'uniformité, l'homme s'y trouve conduit à un genre de vie à peu près analogue, qui n'est peut-être pas sans influence sur ses caractères physiques. Dans le rameau qui nous occupe, plus d'agriculteurs fixés et paisibles, comme ceux des impénétrables et sombres forêts des collines de Chiquitos, lesquels peuvent vivre ignorés, quoique voisins les uns des autres; plus de navigateurs intrépides, comme à Moxos, où les mille méandres de nombreuses rivières et des inondations périodiques offrent à l'industrieux indigène, au sein des forêts et des plaines, des moyens de communication dont ne pourraient jouir la plupart des Pampéens, faute de matières premières pour se construire des pirogues. Le rameau pampéen, au contraire, réunit des hommes presque toujours errans, belliqueux et cruels, en qui l'on trouve plus d'uniformité de caractères physiologiques, de mœurs, de croyances religieuses, que dans toutes les autres parties de l'Amérique, où des obstacles se sont opposés à la fréquence des communications. Comme preuve, nous allons rassembler, sous un seul point de vue, les caractères qui unissent les différentes nations dont se compose le rameau pampéen.

Ces nations, infiniment moins nombreuses que celles indiquées par les auteurs, se réduisent, pour nous, à dix, dont sept nous sont bien connues: les Patagons ou Téhuelches des parties les plus australes, les Puelches des Pampas, les Charruas de la Banda oriental et de la province d'Entre-Rios, les Mbocobis ou Tobas, les Abipones, les Lenguas et les Mataguayos du grand Chaco. Les trois autres, que nous croyons y pouvoir rapporter sans les avoir vues, sont les Payaguas, les Mbayas et les Guaycurus, décrits par Azara, et que nous nous contentons de citer à la suite des nations que nous avons

étudiées par nous-même. On sera peut-être étonné de n'en voir figurer ici qu'un nombre si peu élevé, tandis qu'il faudrait un volume pour transcrire les noms différens qui surchargent les cartes ou qui figurent dans les écrits sur le Chaco[1] et sur les Pampas[2]; mais un travail long et pénible nous a fait acquérir la conviction que cette multitude de dénominations devait se réduire à dix. Ces recherches nous ont, en même temps, fait connaître d'où provenait cette nomenclature si compliquée, et nous croyons pouvoir l'attribuer : 1.° au mépris qu'on a toujours fait de l'étude des langues, comme moyen d'arriver à réduire les tribus en nations; 2.° à la corruption des mêmes mots qui se reproduisent avec une orthographe différente et finissent par être regardés comme désignant des nations distinctes; 3.° au fait que ces noms changent continuellement, selon les historiens et les voyageurs, d'où cette multitude de nations prétendues éteintes, bien qu'elles existent toujours: les Espagnols donnent journellement de nouveaux noms, tenant aux lieux habités par les tribus ou aux caciques qui les commandent; puis chaque nation, chaque tribu ou même chaque famille indigène en donne aussi, dans sa langue, à chacune des autres réunions d'hommes dispersées au sein des déserts; et, comme ces tribus sont souvent ambulantes, leurs dénominations changent suivant les endroits qu'elles habitent ou suivant le nouveau chef qu'elles se sont choisi. Nous ne pouvons offrir une meilleure preuve de ce que nous avançons, que celle que nous fournissent trois rapports officiels faits au vice-roi de Buenos-Ayres, sur les expéditions[3] des gouver-

1. Sources principales : 1.° Dans son énumération des nations du grand Chaco (*Descripcion chorographica del gran Chaco Gualamba*, p. 51), le père Lozano cite d'abord un très-grand nombre de nations; mais, dans les pages suivantes, il en cite beaucoup d'autres, entièrement différentes, comme 36, tirées d'un manuscrit pris dans les archives de Cordova (même ouvrage, p. 52), puis tant de tribus de chaque nation, qu'il est extrêmement difficile de s'y reconnaître. 2.° Le père Fernandez (*Relacion historial de los Chiquitos*, 1723) indique, p. 419, dans le grand Chaco, 400 hameaux de différentes nations. 3.° Une relation insérée dans l'intéressant ouvrage de M. Arenales (*Noticias historicas sobre el gran pays del Chaco*, p. 86) parle de 54 nations.

2. Nous avons montré, aux descriptions partielles des nations, combien Falconer avait multiplié celles des Pampas.

3. Dans ces rapports, dont nous possédons les originaux : 1.° le gouverneur de Salta nomme les *Mataguayos*, les *Matacos*, les *Chunupies*, les *Malvalaes* et *Signipies;* 2.° le gouverneur du Paraguay parle des *Mbocobis*, des *Tobas*, des *Pitilagas*, des *Lenguas*, des *Guaycurus*, des *Enimagas*, des *Gentusés*, des *Chunupies* et des *Vilelas;* 3.° le gouverneur de Santa-Fe indique d'autres noms: les *Mabataras*, les *Lules*, les *Aquilotes*, les *Amulalaes*, les *Callagaes*, les *Palomos*, les *Torquicines*, les *Isistines*, les *Oristines*, les *Frentones*, les *Tobas*, les *Mbocobis*, les *Toquistines*, les *Abipones*, les *Calchaquies* et les *Naticas*.

Homme américain.

neurs de Salta, du Paraguay et de Santa-Fe, qui, en 1790, furent dirigées simultanément vers un même point, sur le cours du Rio Vermejo, et qui n'en ont pas moins donné une nomenclature tout à fait différente des nations qu'elles ont rencontrées.[1]

Le nombre des habitans des Pampas et du Chaco n'est pas, dans les historiens, moins exagéré que celui des nations : dans une relation que conservent les archives de Cordova[2], une liste de 54 nations du Chaco offrirait un total de 103,230 âmes; dans une autre, également du Chaco seul et publiée par le père Lozano[3], figurent les noms de 40 nations, dont la population serait de 62,650 âmes; mais, si l'on considère que cette dernière liste donne 12,000 âmes aux Guaycurus, tandis qu'Azara[4] dit positivement qu'en 1801 il ne restait plus qu'un seul homme de cette nation, on pourra se faire une idée de la discordance des opinions sur le nombre des individus qui peuplent encore le Chaco et les Pampas. Le tableau suivant présente les chiffres auxquels nous nous sommes arrêté, d'après les approximations les plus rigoureuses.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS DE CHAQUE NATION		NOMBRE TOTAL.
	RÉDUITS AU CHRISTIANISME.	ENCORE SAUVAGES.	
Patagons ou Téhuelches.......	"	10,000	10,000 ?
Puelches....................	"	600	600 ?
Charruas....................	"	1,500	1,500 ?
Mbocobis ou Tobas..........	"	14,000	14,000 ?
Mataguayos.................	"	6,000	6,000 ?
Abipones....................	100	"	100 ?
Lenguas[5]..................	"	300	300 ?
TOTAUX......	100	32,400	32,500

1. Le cours du Rio Vermejo n'est plus, depuis long-temps, habité que par les tribus des *Mataguayos* et des *Mbocobis* ou *Tobas*.

2. Voyez p. 86 de l'intéressant ouvrage de M. Arenales, *Noticias historicas*, etc.

3. *Descrip. chorog. del gran Chaco*, p. 52.

4. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 146.

5. Nous ne faisons figurer ici que les nations qui appartiennent, par leurs caractères, à notre rameau pampéen, et celles que nous avons vues; ainsi les Araucanos des Pampas vont avec la race ando-péruvienne, les Chiriguanos du Chaco avec la race guaranienne; et nous ne citons pas des Payaguas, des Mbayas, des Guaycurus, décrits par Azara, quoique devant rentrer dans ce rameau, parce que nous ne les avons pas vus.

Nous ne donnons aucun de ces chiffres comme positif; c'est une simple approximation obtenue des nations elles-mêmes et que de minutieuses recherches, faites sur les lieux, pour arriver à une solution satisfaisante, nous font croire voisine de la vérité. Peut-être, malheureusement, se passera-t-il bien des siècles avant qu'on puisse se procurer des données positives sur les nations du rameau pampéen, toutes encore à l'état sauvage.

La couleur est, dans ce rameau, d'une assez grande uniformité : les hommes qui le composent sont, sans aucun doute, de tous les Américains que nous connaissons, les plus foncés en teinte; leur couleur, en effet, n'a rien de cuivré; la sépia ou le brun-olivâtre la rappelle le mieux; elle tient beaucoup de celle des mulâtres. Toutes les nations du Chaco présentent une intensité de teinte égale à celle des Patagons. Les Charruas et les Puelches seuls nous ont paru plus foncés que les autres; les premiers peut-être un peu marron.

Si nous avons trouvé de l'uniformité dans la couleur des nations de ce rameau, nous en rencontrons beaucoup moins dans leur taille; surtout en nous rappelant qu'elles comprennent les fameux Patagons, ces géans de la fable, renouvelés par les auteurs. Néanmoins, en ramenant les choses à leur juste valeur, il y a beaucoup moins de disproportion qu'on ne le pense entre la taille des nations du rameau pampéen, ce qui vient de ce que toutes renferment les plus beaux hommes des parties de l'Amérique méridionale que nous avons visitées. Nous trouvons aux Patagons une taille moyenne de 1 mètre 730 centimètres (cinq pieds quatre pouces), et nous n'en avons pas vus qui passassent 1 mètre 92 centimètres (cinq pieds onze pouces). Si nous leur comparons les Mataguayos, les plus petits des nations pampéennes, nous aurons encore pour taille moyenne de ces derniers 1 mètre 67 centimètres (près de cinq pieds deux pouces), et 1 mètre 76 centimètres (cinq pieds cinq pouces) pour les plus grands. Dès-lors la moyenne entre toutes les nations serait de 1 mètre 688 millimètres (près de cinq pieds deux pouces et demi), taille incomparablement plus avantageuse que celle des autres rameaux de cette race. La décroissance de la taille suit une marche régulière; des plaines du sud à celles du nord on la voit successivement diminuer des Patagons aux Puelches, des Puelches aux Charruas. A partir de ceux-ci, elle devient stationnaire dans les plaines du Chaco; et baisse de nouveau pour les Mataguayos, en approchant des peuples montagnards. Tirera-t-on de cette remarque la conséquence que les Patagons sont le type, la souche primitive de la race, qui, s'avançant vers le nord et se mêlant aux autres

Homme américain.

nations, aurait diminué de taille; ou que les hommes, en passant des pays tempérés à la zone torride, ont subi des modifications d'influences qui les ont empêchés de prendre une stature semblable? Nous sommes loin de vouloir résoudre cette question, qui ne serait qu'hypothétique et sortirait des faits positifs, base de notre travail. Parmi toutes les nations pampéennes, la taille des femmes est en général plus élevée qu'elle ne l'est en Europe, comparativement à celle des hommes sur ce continent.

Les formes des Pampéens sont le type de la force réellement athlétique. Ils ont le tronc large et robuste, presqu'égal sur sa longueur; les épaules effacées, la poitrine saillante, les membres replets, arrondis, ce qui concourt à donner à ces peuples une apparence herculéenne. Néanmoins il ne faut pas chercher chez eux de muscles apparens : leurs membres sont bien fournis, mais il ne s'y manifeste aucune saillie musculaire; caractère particulier à la race, ou qui tient au peu d'emploi qu'ils font de leurs forces. Les femmes participent à cette complexion vigoureuse; aussi ne présentent-elles jamais de formes gracieuses : avec tous les signes de la force, elles sont trop robustes, trop larges, pour être bien faites; la nature les a douées, en revanche, de tous les avantages désirables pour le genre d'existence auquel elles sont appelées. Elles ont, pour la plupart, la main et le pied petits; leur gorge n'est pas trop volumineuse.

Les traits des diverses nations de ce rameau ont certainement entr'eux une analogie sensible. Chez les Patagons, la tête est grosse, la face large, aplatie; les pommettes sont plus ou moins saillantes, notamment dans la vieillesse; chez les nations du Chaco, les yeux sont petits, noirs, horizontaux, quelquefois légèrement bridés à l'extérieur; le nez court, épaté, large, à narines ouvertes; la bouche grande; les lèvres grosses et saillantes; les dents bien placées et belles; le front bombé; le menton court; les sourcils étroits et arqués; la barbe rare, non frisée, poussant seulement à la lèvre supérieure et au menton; les cheveux noirs, longs et plats. La physionomie, constamment sérieuse, est froide, réservée, souvent féroce; et si chez quelques nations on trouve une jeunesse joyeuse, et des traits efféminés dans les deux sexes, comme chez les Patagons, il en est chez lesquelles les jeunes gens participent à la taciturnité et à la tristesse de l'homme adulte. La différence à cet égard est énorme entre ces hommes et leurs voisins, les Chiquitéens, toujours prêts à rire et à s'amuser d'un rien. Les femmes ont presque toujours le même aspect que les hommes : très-peu sont passables dans la jeunesse, et toutes deviennent repoussantes dans l'âge de la décrépitude, chez elles fort prématuré.

Les langues du rameau pampéen ont entr'elles une très-grande analogie de sons et de formes, quoique tout à fait distinctes pour le fond : elles sont principalement caractérisées par des sons du nez, par une gutturation forte, un manque total d'euphonie, et surtout par une redondance de consonnes qui les rendent on ne peut plus dures, telles que *tz, nd, m̃b, zl, dl,* etc. Le caractère commun à ces langues est notamment ce grand nombre de terminaisons des mots en *ic, ec, oc, ac,* ou en *ap, eg, aq,* qu'on retrouve dans toutes, surtout dans celles du Chaco ; car elles ne sont qu'indiquées dans celle des Patagons. La gutturation du *j* espagnol est souvent remplacée, chez les Patagons, chez les Puelches, chez les Tobas, par l'*r,* fortement prononcée du gosier. L'*u* nasal se trouve dans les langues patagone et puelche. Les mêmes langues possèdent notre *ch,* et la patagone seule notre *z.* Si l'on rencontre, dans la langue des Patagons et des Puelches, un système de numération étendu, tandis qu'à peine va-t-il à cinq ou même moins dans les autres langues, on doit, à ce que nous avons reconnu par leur nombre 100 et 1000, l'attribuer au contact avec les Araucanos, qui avaient eux-mêmes emprunté ces nombres aux Incas. Un autre point de ressemblance, c'est que le son de l'*f* est inconnu chez toutes ces nations. Au reste la seule langue puelche offre une anomalie pour les noms des parties du corps, qui commencent tous par un *y.* Les trois mots suivans, dans les diverses langues, pourront en faire juger, et serviront de termes de comparaison avec les mots correspondans dans les autres rameaux de la race pampéenne.

NOMS FRANÇAIS.	NOMS PATAGONS.	NOMS PUELCHES.	NOMS MBOCOBIS OU TOBAS.	NOMS MATAGUAYOS.
Joue.	Capenca.	Yacaléré.	"	"
Oreille.	Guter.	Yatitco.	Equetela.	Noquiote.
Yeux.	Jéné.	Yaxyexké.	Yacte.	Notelo.

Le caractère des peuples du rameau pampéen forme un contraste frappant avec celui des Chiquitéens : autant le premier est triste, sérieux, froid et réservé, autant le second est gai, ouvert, expansif et enjoué ; aussi les uns, fiers, indomptables, ont toujours conservé leur indépendance sauvage ; tandis que tous les autres se sont soumis au christianisme. En un mot, les Pam-

péens, depuis les régions glacées de la Patagonie jusqu'aux plaines chaudes du grand Chaco, furent et sont encore aujourd'hui les hommes les plus fiers, les plus intraitables guerriers des nations américaines : ils se sont laissé décimer par les Espagnols plutôt que de jamais se soumettre à leurs lois ; d'où vient qu'ils sont aussi libres aujourd'hui qu'ils l'étaient lors de la conquête. On a vu les Charruas, les Payaguas, les Abipones, les Guaycurus, s'anéantir peu à peu, sans se ranger sous la domination de l'étranger. Tous sont cependant bons pères et bons maris.

Il y a encore, entre les nations de ce rameau, assez d'analogie pour les mœurs : en effet les Patagons, les Puelches, les Charruas sont continuellement vagabonds, errans, et vivent sous des tentes de peaux d'animaux, qu'ils transportent partout avec eux ; les Mbocobis, les Lenguas, les Abipones, les Mataguayos, sont souvent ambulans aussi ; mais le plus ordinairement ils se fixent sous des cabanes couvertes en paille. Les premiers ne sont que chasseurs et pasteurs ; les derniers sont chasseurs, pasteurs et quelquefois agriculteurs. Sauf ces différences, ils ont tous beaucoup d'analogie de coutumes ; car tous habitent des plaines, tous sont chasseurs aussi passionnés que guerriers intrépides, ce qui les force à vivre disséminés par petites tribus, au sein des vastes déserts, et à s'éviter pour ne pas compromettre mutuellement le succès de leur chasse. A la guerre, la surprise est toute leur tactique : ils ont pour armes l'arc, la flèche, la lance, la fronde, les bolas meurtrières et souvent la tranchante massue.

Leur industrie est on ne peut plus bornée : quelques-unes de leurs nations seulement doivent au contact des peuples montagnards l'art du tissage de la laine ; encore l'exécutent-elles assez grossièrement. Aucune d'elles ne se sert de hamac. Généralement les hommes ne s'occupent que de fabriquer leurs armes, tandis que les femmes confectionnent les vêtemens, font la cuisine, et, lors des changemens de domicile, servent de bêtes de somme, en transportant tout le bagage. Elles sont souvent aussi chargées de ce qui regarde l'agriculture. Parmi ces nations, les Payaguas seuls étaient navigateurs, et celles du Chaco, plus industrieuses que celles des Pampas, joignent la pêche à la chasse.

Leur costume a quelque chose d'analogue : toutes les nations vont tête nue, les unes relevant ou tressant leurs cheveux ; les autres s'en coupant une partie au ras de la tête ; toutes ont la coutume de se peindre la figure de diverses couleurs, de s'arracher les sourcils, les cils, la barbe ; et, parmi celles du Chaco, on est étonné de rencontrer le tatouage, si commun parmi la

race jaune de l'Océanie; cet usage n'existe que chez les femmes par suite d'une coutume superstitieuse, pratiquée à l'instant de la nubilité. Tous ces peuples s'attachent une pièce d'étoffe ou de peau autour des hanches et se couvrent les épaules d'un manteau de peaux d'animaux, sur lequel, du côté opposé au poil, ils figurent des grecques irrégulières et variées.

On pourrait dire que les nations pampéennes n'ont aucun gouvernement; car on ne peut regarder comme tel l'autorité momentanée de caciques ou chefs qui, en temps de guerre, conduisent au combat les tribus de chaque nation, et n'ont plus aucun pouvoir, quand ils rentrent dans l'état de paix. Il n'existe, en effet, aucune subordination entre les simples Indiens et leurs chefs, pas plus qu'entre le fils et le père : la liberté individuelle est illimitée; et aucun des peuples de ce rameau ne forme un corps de nation. Les chefs ne sont jamais revêtus de fonctions religieuses.

On dirait leurs croyances religieuses calquées les unes sur les autres et d'une origine commune, tant elles ont de rapport entr'elles. Tous redoutent un génie malfaisant, cause du mal, et ayant pour interprètes de vieilles femmes qui prétendent guérir les malades par une foule de jongleries superstitieuses, mais surtout par des succions. Ces nations croient à l'immortalité de l'âme; celles qui, comme les Patagons et les Mataguayos, ne brûlent pas ce qui appartient au défunt, enterrent tout avec lui, et tuent sur sa tombe son meilleur cheval, pour qu'il le retrouve dans l'autre vie. L'âge de nubilité, chez les femmes, est marqué par des cérémonies compliquées; et chez les nations du Chaco, celles-ci reçoivent alors, par le tatouage d'une partie de la figure ou de la poitrine, les marques ineffaçables de leur sexe. Si les croyances religieuses n'amènent jamais les Patagons et les Puelches à exécuter aucune scène sanglante, il n'en est pas ainsi des nations du Chaco, qui, par suite de superstitions, se livrent, à la mort d'un des leurs, à des jeûnes rigoureux ou se mutilent de la manière la plus barbare, en se coupant une articulation des doigts ou en se couvrant les bras, les jambes, les flancs, et même le sein, chez les femmes, d'un grand nombre de blessures, dont les cicatrices restent toujours; le tout, sans doute, comme chez les peuples chasseurs et guerriers, pour montrer leur courage.

En nous résumant, après avoir fait connaître les traits de ressemblance des diverses nations, il ne nous reste plus qu'à montrer les différences frappantes qui existent entre les Chiquitéens et les Pampéens. Les premiers sont, en effet, petits de taille, moins foncés en couleur; bons, gais, sociables, soumis; leurs langues sont euphoniques, leurs coutumes douces, tandis que

Homme américain.

les Pampéens, à la figure aplatie, sérieuse et froide, sont d'une taille élevée, d'une teinte foncée, d'un caractère hautain et indocile, d'une taciturnité remarquable; leurs langues sont aussi dures, aussi gutturales, aussi saccadées que leurs mœurs sont sauvages; néanmoins, par la couleur et par les caractères physiques, ces deux rameaux appartiennent à la même race, dont les Pampéens, et surtout les Patagons, seraient les types.

NATION PATAGONE OU TÉHUELCHE.

Ce que nous avons à dire de ce peuple se divisera naturellement en deux paragraphes distincts : le premier présentera un coup d'œil historique et critique sur la fameuse question qu'ont soulevée, parmi les auteurs, les exagérations contradictoires dans lesquelles ils sont tombés sur sa taille, en le confondant d'ailleurs avec les Fuégiens ou habitans de la Terre-du-Feu; le second résumera nos observations personnelles sur ses caractères physiques et sur ses mœurs, pendant le séjour que nous avons fait dans son sein.

§. 1.er *Coup d'œil historique et critique sur ce que les auteurs ont dit des géans des parties australes de l'Amérique méridionale.*

L'existence, dans les parties australes, de l'Amérique d'hommes tour à tour géans ou de taille médiocre, ayant occupé, plusieurs siècles, les savans et les philosophes, et étant devenue, pour eux, tout ce temps et jusqu'à nos jours, le sujet d'une lutte opiniâtre; nous avons pensé qu'une résidence de huit mois parmi ces nations nous permettrait d'essayer enfin de résoudre pour toujours cette question si controversée. Il nous a semblé que ce serait rendre un assez grand service à la science et à la cause de la vérité; mais pour atteindre ce but, il a fallu nous condamner à un travail long et fastidieux, dans lequel le désir d'être utile pouvait seul nous soutenir. Nous avons dû passer successivement en revue tous les voyageurs qui ont parlé des prétendus géans; analyser sévèrement leurs récits, y séparer le vrai du faux, retrancher tout ce qui appartenait à l'exagération du siècle où ils écrivaient; mettre, enfin, à part ce qui concerne les Patagons et ce qui concerne les Fuégiens, que l'insuffisance de connaissances géographiques locales avait constamment fait confondre, de manière à ce qu'il ne fût plus possible de s'y reconnaître.

Les premières notions sur ces hommes gigantesques furent recueillies en 1520 [1], par le voyage de l'immortel Magellan (*Magallanes* ou mieux *Magalhaes*), dont les détails nous ont été transmis par le chevalier Pigafetta. Cet intrépide voyageur toucha à l'embouchure de la Plata, par 34° 40′, où, sans doute, l'envie de trouver quelque chose d'extraordinaire lui fit voir dans les Charruas, qui habitaient alors ces rives, des cannibales, des géans. *L'un d'eux,* dit-il, *d'une figure gigantesque et dont la voix ressemblait à celle d'un taureau* [2]. Et plus loin : *Ils faisaient de si grandes enjambées, que,*

1. Herrera, *Dec. II,* p. 235.

2. Pigafetta, *Voyage autour du monde,* trad. franç., p. 22; et édition originale de 1536, §. 8 : *Uno grande como un gigante, che havea una voce come di un toro.* (Ouvrage dont nous devons la communication à l'extrême complaisance de M. Ternaux.)

Homme améri-cain.

même en courant et en sautant, nous ne pûmes jamais parvenir à les joindre[1]. Les Charruas sont trop connus, surtout depuis qu'on en a vu à Paris, pour que ces indications ne prouvent pas une tendance à l'exagération commune au siècle où chaque voyageur pouvait mentir impunément. Une longue relâche au port Saint-Julien, au 49° 30′ sud, fit enfin voir aux Espagnols ces géans auxquels Magellan, à cause de leurs pieds, donna le nom de Patagons[2], qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours. Pigafetta dit, en parlant du premier de ces géans : *Cet homme était si grand, que notre tête touchait à peine à sa ceinture*[3]. Il dit ensuite que ces hommes couraient aussi vite qu'un cheval au galop, et buvaient un demi-seau d'eau d'une haleine. Il observa leur costume, leurs mœurs, et recueillit, par signes, un court vocabulaire d'un Patagon que l'escadre emmena avec elle[4]. Si l'on retranche du récit de Pigafetta ce qu'il y a de trop dans la taille qu'il indique, on reconnaîtra dans tout le reste de ces détails, une exactitude remarquable, en raison de l'époque. Les vêtemens, les peintures de la figure, etc., sont bien décrits, ce qui donnait plus de poids à la fable des géans; mais ayant manifesté une tendance prononcée à ce genre d'exagération dans la description des Charruas, il était encore plus pardonnable de la reproduire à l'égard des Patagons, incomparablement plus grands que les derniers. Une autre preuve de mélange du faux avec le vrai, se trouve dans la description de flèches empoisonnées chez les Patagons, fait évidemment imaginé pour donner une plus haute idée des dangers courus par les navigateurs; car cette espèce d'armes n'existait pas là, reléguée qu'elle était, dans l'Amérique méridionale, seulement aux rives de l'Orénoque et de l'Amazone.

Dans le récit de Magellan, imprimé en 1557, par Oviedo[5], l'historien raconte, en

1. Pigafetta, *Voyage autour du monde*, p. 23. Il était tout naturel que, pour expliquer la mort de Solis, tué dans ces lieux, on exagérât la taille de ses assassins; et quoique les historiens qui ont précédé Pigafetta ne parlent pas de la stature des Charruas, il est positif que le récit de ce voyageur se ressent un peu de celui des compagnons du malheureux aventurier.

2. *Patagon*, dans la langue espagnole, signifie tout simplement *grand pied;* ainsi ce nom n'a pas été donné à la nation à cause de la ressemblance de son pied chaussé avec la patte d'un ours, comme le dit Debry, *Americæ*, liv. IV, p. 66; et Blumenbach, *De l'unité de la race humaine*, p. 255; ni, selon Harris (dans son abrégé de la relation de Magellan), parce que ces géans avaient cinq coudées de haut. On s'étonne de voir Buffon (édit. de Sonnini, t. XX, p. 400) demander en quelle langue le mot *Patagon* veut dire haute taille. Le premier dictionnaire espagnol eût levé toutes les difficultés sur son étymologie.

3. Voyez traduction française, p. 26, qui n'est que le sens littéral de *Costui era cosi grande, che li nostri non li arrivavano alla cintura*, de l'édition originale de 1536, §. 10; mais il ne dit pas, comme l'assure l'auteur des *Navigations aux Terres australes* (t. I, p. 129), qu'ils ont dix palmes ou sept pieds de haut.

4. La comparaison du vocabulaire avec celui que nous avons recueilli au Rio Negro, nous a fait reconnaître que nous avons vu les mêmes hommes que Pigafetta. Voyez plus loin la description des Patagons.

5. Oviedo, *Coronica de las Indias occidentales*, liv. XX, fol. VI. Nous devons à M. Ternaux la communication de ce livre extrêmement rare.

Herrera, *Dec. III, lib. VII;* de Brosse, *Navigations aux Terres australes*, t. I, p. 151.

parlant des Patagons, qu'ils ont *douze ou treize palmes de haut*[1]. Ce qu'il dit du reste des tentes couvertes de peaux, est on ne peut plus juste; seulement on y reconnaît, comme dans Pigafetta, une exagération qui tient à l'époque. Homme américain.

Dans le voyage de Jofre Loaysa, en 1525 et 1526, publié par Oviedo, on voit encore une suite de l'idée fixe de l'historien. « Ils rencontrèrent, dit-il[2], plusieurs cabanes « de Patagons, hommes de treize palmes de haut; leurs femmes sont de la même « taille; » et plus loin : « les Chrétiens qui s'y trouvèrent n'arrivaient pas avec leurs « têtes à la partie supérieure de leurs cuisses.[3] » Il serait possible que ce qu'en dit Oviedo, ne fût que la suite de ce qu'il avait avancé dans la relation de Magellan; cependant on ne saurait y voir autre chose qu'une exagération manifeste, prouvée d'ailleurs par ce qu'il dit plus loin, en parlant des Fuégiens, que l'expédition aperçoit dans leurs pirogues d'écorce, et auxquels il donne, comme aux Patagons, la qualité de géans.[4] L'écrivain est, jusqu'à un certain point, excusable; car il déclare n'avoir pas vu de près ces derniers.

Alcaçoba[5], dans son voyage au détroit de Magellan en 1535, voit les Fuégiens et les Patagons et ne parle pas de leur taille.

Dans celui de Drake, fait en 1578[6], les Anglais abordent au port Saint-Julien, le lieu même où était arrivé Magellan, cinquante-huit ans avant eux; ils rencontrent ces mêmes Patagons, qui n'ont plus la taille gigantesque que leur donnaient Pigafetta et Oviedo; aussi dit-on dans la relation publiée par Edwards Cliffe[7] : « Ces hommes « ne sont point d'aussi grande taille que les Espagnols le pensent, il y a des Anglais « plus grands que le plus haut d'entr'eux.[8] » Dès-lors, les Patagons prirent à peu près

1. Oviedo, *Coronica de las Indias occidentales*, liv. XX, fol. VI. L'auteur s'exprime ainsi: *Vieron algunos Indios de doce o treze palmos de alto.*

Herrera, *Dec. III, lib. VII;* de Brosse, *Navig. aux Terres austr.*, t. I, p. 151.

2. Oviedo, liv. XX, fol. 22, ch. IV. *Hallaron muchos ranchos y choças de los Patagones, que son hombres de treze palmos de alto, y sus mugères son de la misma altura.*

3. Oviedo, fol. 23 et 25. *Los christianos (que alli se hallaron), no legavan con las cabezas a sus miembros vergonçosos.* C'est, d'après la relation du père Juan d'Areycaga qu'Oviedo écrit cette relation, où il traite partout les Patagons de géans.

4. *Idem*, fol. 28.

5. Herrera, *Dec. V, lib. VII*, p. 161, et copie *Histoire des navigations aux Terres australes*, t. I, p. 164.

6. Voyez-en l'extrait dans de Brosse, *Histoire des navigations aux Terres australes*, t. I, p. 178.

7. Même ouvrage, t. I, p. 193.

8. Argensola, *Conquista de las Molucas*, liv. III, p. 105, fait dire à Drake que ce sont des géans : *Aqui aparecieron ocho Indios gigantes, que dexavan baxo el mas alto Ingles.* (Ici apparurent huit Indiens géans, qui firent paraître petit le plus grand Anglais.) On voit combien Argensola citait juste.

L'auteur du discours préliminaire de la *Relation du voyage de Pernetti*, t. I, p. 36, cite à son tour Argensola et lui fait dire que ceux-ci sont petits comme des Lapons; opinion aussi fausse que celle d'Argensola même.

Homme américain.

leur véritable stature, bien différens des naturels de la Terre-du-Feu, décrits dans le même voyage, lorsque Drake arrive à l'extrémité occidentale du détroit.

La relation de Pedro Sarmiento, en 1579, était peut-être assez véridique, avant qu'Argensola[1], son historien, y eût placé des *colosses de trois varas*[2] *de haut, qui ressemblaient à des cyclopes,* avec des villes et des temples sur les côtes du détroit de Magellan. Cette relation renferme effectivement beaucoup de faits véritables attestant l'esprit d'observation. Ce que l'auteur dit de la taille des habitans, reste donc au-dessous de toute critique; mais ses remarques sur les Fuégiens qu'il rencontre dans l'archipel de l'embouchure occidentale du détroit, sont très-judicieuses.[3]

Cavendish, dans son premier voyage en 1586[4], vit des Patagons au port Désiré: il ne parle pas de leur taille; et, suivant la remarque de Pretty[5], son silence ferait croire qu'il n'en a pas été frappé. Sa description des sépultures annonce pourtant bien qu'il a vu les Patagons. Il les distingue des Fuégiens qu'il rencontre dans la baie Élisabeth.[6] Dans son second voyage, en 1592, Cavendish vit encore, au port Désiré, des naturels, que la relation publiée par son secrétaire[7] dit être *grands et robustes,* sans spécifier leur taille. On peut avoir quelque confiance en cette relation; mais on n'en doit accorder aucune à celle de Knivet[8], qui faisait aussi partie de l'expédition. Ce dernier, abandonné sur les côtes du Brésil, y resta long-temps avant de revenir en Europe; et son récit, fait seulement de mémoire, est plein de faits exagérés, écrits dans le seul but de divertir le lecteur. Il ne donne que cinq ou six empans aux habitans du port Famine ou Fuégiens, en accorde quinze ou seize aux Patagons du port Désiré, par lui gratifiés d'*un pied quatre fois long comme le nôtre;* et en attribue *quatorze* aux *squelettes.* C'est lui qui parle des quartiers de rochers que les géans lancent au voyageur; faits évidemment empruntés au souvenir classique des fables d'Homère, d'Ovide et de Virgile, sur les Lestrigons et sur les Cyclopes. La seule conclusion que nous puissions

---

1. Voyez Argensola, *Historia de la conquista de las Molucas,* liv. III, p. 125, et l'extrait qu'en donne de Brosse, *Hist. des navig. aux Terres austr.,* t. I, p. 210, où ce dernier écrivain met trois aunes, au lieu de trois varas, ce qui double presque la mesure. Quoique Sarmiento eût exagéré, en décrivant le détroit, afin de décider le roi d'Espagne à lui permettre d'y fonder une colonie, il est évident pour nous que tous les détails purement imaginaires sont du fait de son interprète Argensola, qui à tout prix voulait du merveilleux.

2. *Tiene cada uno de estos mas de tres varas* (près de trois mètres), liv. III, p. 125.

3. Argensola, *Conquista de las Molucas,* liv. III, p. 117.

4. Harckluyt, t. III, p. 803, et la traduction dans de Brosse, *loc. cit.,* t. I, p. 221.

5. Relation des voyages de Cavendish.

6. En ce lieu les Anglais, que les naturels engagent, par des signes de paix, à pénétrer dans les terres, leur tirent un coup de canon qui en tue plusieurs.

7. Collection d'Harckluyt, t. III, p. 842, et traduction dans de Brosse, *Hist. des navig.,* t. I, p. 228.

8. Collection de Purchas, t. IV, liv. VI, ch. VII.

tirer des voyages de Cavendish, c'est que les Patagons sont d'une belle taille; ce qui est de la plus exacte vérité.

Homme américain.

John Chidley mouille, en 1590, au port Famine, où les sauvages Fuégiens lui tuent plusieurs hommes. Il les indique comme de taille ordinaire.[1]

L'Anglais Richard Hawkins (1593) dit que les Patagons du port Saint-Julien sont de haute taille, de véritables géans : il paraît, du reste, n'en parler que par ouï-dire.[2]

Sébald de Weert, dans la compagnie de Simon de Cord, vit en 1598 des naturels en pirogue, à l'entrée occidentale du détroit. Ceux-ci étaient petits : on en amena un en Hollande[3]. C'étaient évidemment des Fuégiens. Il rencontra, près de la baie Verte, « sept « canots de *sauvages hauts de dix à onze pieds*, autant qu'on en put juger; car on « ne les approcha pas : on tira dessus, on en tua quatre ou cinq; le reste, épouvanté, « retourna à terre. Là, ces géans arrachèrent de leurs mains des arbres qui paraissaient « de l'épaisseur d'un empan, et s'en firent des retranchemens.... Le vice-amiral « abandonna ces hommes sanguinaires à leurs propres fureurs.[4] » Cette relation est évidemment fausse en plusieurs points. Sébald de Weert, en donnant aux naturels une taille aussi élevée, dit qu'il ne les approcha pas; on peut en conséquence douter de l'exactitude de sa mesure; mais il y a plus.... Les Patagons n'ont jamais été et ne sont pas encore navigateurs. Toute cette histoire est donc basée sur une rencontre avec les habitans fuégiens, et leur taille si élevée n'exista jamais que dans l'imagination de l'écrivain.

Olivier de Noort, Hollandais, vit en 1599, au port Désiré, des Patagons de grande stature, qu'il ne désigne pas[5], tout en décrivant bien leurs armes. A l'ouest du détroit de Magellan il s'empara de plusieurs enfans des sauvages; et, plus tard, apprit de l'un d'eux qu'il était de la nation d'*Enoo;* que, parmi les habitans du détroit, il y avait plusieurs autres tribus de la même race de peuples navigateurs et de moyenne taille; que ceux-ci se nommaient *Kemenettes, Kennekas* et *Karaikes;* que les Patagons ou grands hommes étaient connus d'eux sous le nom de *Tiremenen.* D'après cette relation, il était assez facile de distinguer les véritables Patagons des Fuégiens, nation de petite taille du détroit; et dès-lors la confusion, à cet égard, n'aurait pas dû régner jusqu'à nos jours.

En 1610, Turner[6] fit voir à la cour de Londres le *femur* d'un géant du Mexique, dont les proportions étaient démesurées; il dit que près de la Plata, des géans allaient

1. Voyez la relation écrite par Guil. Magoths, dans le recueil d'Harckluyt, t. III, p. 839.

2. Collection de Purchas, t. IV, liv. VII, ch. V. Il fait descendre les Patagons des Anglais, du prince *Owen Guineth,* dont les enfans s'embarquèrent au 12.e siècle et se perdirent.

3. Renneville, *Recueil de la Compagnie des Indes,* imprimé à Rouen, 1725, t. II, p. 300; de Brosse, *Hist. des navig.,* t. I.er, p. 283.

4. Quelle naïveté dans ce récit! Ne pourrait-on pas se demander lequel est le plus barbare ou le plus sanguinaire, de celui qui répand le sang d'hommes inoffensifs, ou de ceux qui cherchent à se défendre, lorsqu'on les attaque aussi brusquement?

5. Voyez de Brosse, *Hist. des navig.,* t. I, p. 296, 298.

6. *Introduction générale aux voyages de Byron, Wallis,* etc., trad. franç., t. I.er, p. 56.

Homme americain.

tout nus, qu'il en avait vu un de douze pieds de haut, lequel, à la vérité, était le plus grand de la contrée. Il est probable que l'ossement était celui d'un mastodonte, et les géans de la Plata étaient de l'invention de Turner ou calqués sur ceux de Pigafetta; car, à la rive nord de l'entrée de la Plata, il n'y avait que les Charruas; et sur l'autre rive les Puelches, qui ne sont rien moins que des géans.

En 1614, George Spilberg[1] dit qu'étant à son bord, dans le détroit de Magellan, il aperçut, sur la Terre-du-Feu, un homme de grande taille, qui se montra plusieurs fois sur les collines. N'y aurait-il pas eu ici un peu d'illusion? Ce serait le seul exemple d'un homme de haute stature rencontré à la Terre-du-Feu, habitée seulement par des races d'une taille peu avantageuse. Il trouva deux tombeaux, l'un contenant des ossemens d'une taille ordinaire, l'autre de beaucoup plus grands.

Dans les lieux où Olivier de Noort avait vu les Patagons de haute stature, les Hollandais Lemaire et Schouten[2] ne trouvèrent, en 1615, que des sépultures, dont les ossemens leur firent croire que les habitans devaient avoir *dix à onze pieds de haut.* Il fallait que l'esprit d'exagération fût alors poussé bien loin, pour reconnaître, d'après des ossemens qui montrent toujours une taille inférieure à celle de l'homme vivant, une stature de dix à onze pieds; aussi ne chercherons-nous point à discuter quel fond on doit faire sur le récit de ces voyageurs, qui pourraient bien avoir pris des ossemens fossiles pour des ossemens d'hommes.

L'Espagnol Garcia de Nodal[3], en passant par le détroit de Lemaire, en 1618, ne vit que les Fuégiens, qu'il a représentés comme des hommes pleins de douceur.

Le Hollandais Jacques l'Ermite, passant par le détroit de Lemaire, aperçut aussi, en 1624[4], les habitans de la Terre-du-Feu. Son voyage est le premier où cette nation soit bien décrite pour la stature et pour le costume; c'est aussi celui qui présente le plus de faits vraisemblables.

Les Anglais Narborough et Wood[5] abordent, en 1670, au port Saint-Julien, y rencontrent des hommes de moyenne taille, dont ils décrivent si bien le costume et les armes, qu'il est impossible de douter que ce ne soient des Patagons. Ils voient aussi les Fuégiens près de l'île Élisabeth, et remarquent qu'ils répètent souvent le mot *Ursach.* Ils nient absolument l'existence de Patagons géans; et leur opinion a d'autant plus de poids, que tout, dans leur relation, est marqué du sceau de la vérité.

Degennes, parti de la Rochelle en 1696, voit des Fuégiens au port Famine[6], et annonce

1. Spilberg, p. 22 et 23; *Recueil de la Compagnie des Indes,* t. VIII, p. 29 à 31, et de Brosse, *Hist. des navig.,* t. I.er, liv. III, p. 344.

2. *Rec. de la Comp. des Indes,* 1725, t. VIII, p. 128; de Brosse, *Hist. des nav.,* t. I, liv. III, p. 353.

3. De Brosse, *Hist. des navig. aux Terres austr.,* t. I, p. 423.

4. *Hist. des navig.,* t. I, p. 442. C'est un voyage des plus véridique.

5. Voyez en l'extrait, *Hist. des navig.,* t. II, p. 21; *Voy. de Coreal,* t. II, p. 231-284 : c'est le voyage le plus judicieux pour tout ce qu'il décrit.

6. *Voyage de M. Degennes,* par Froger, en 1700, édit. in-12, p. 97, et *Hist. des navig.,* t. II, p. 109.

que ceux-ci habitent les deux rives du détroit. Il les décrit assez bien et dit que le plus grand n'avait pas six pieds. Homme américain.

Beauchesne-Gouin[1], parti du même port, voit, en 1699, les Fuégiens seulement; il rapporte aussi que ces peuples couvrent les deux rives du détroit; mais qu'ils sont divisés en deux tribus, celle des *Laguediche,* habitant depuis l'entrée occidentale jusqu'à Saint-Sébastien, et celle des *Aveguediche,* s'étendant du cap Saint-Jérôme au cap Gate; il les indique comme étant de moyenne taille.

Frézier, en 1712, passe en dehors de la Terre-du-Feu. On ne peut trouver que de vagues renseignemens dans tout ce qu'on a fait dire à cet auteur sur les Patagons, puisqu'il dit lui-même ne les avoir pas vus, et avoir appris des Chonos, qui les appellent *Caucahues ,* qu'ils existent à l'est des Cordillères. A ce propos, il cite[2] le capitaine Harenton, de Saint-Malo, qui, en 1704, les aperçut au cap Grégoire; le Carman, de Marseille, qui les vit à la baie Possession; et, d'après ces autorités, rapporte que leur *taille est de neuf à dix pieds.* Il est facile de juger que l'opinion de Frézier, si long-temps d'un grand poids dans la discussion, se base sur des ouï-dire de marins, et non sur ses propres observations; ce qui est bien différent. Il fait l'historique abrégé de ceux qui ont vu les Patagons géans, et les grandit encore.

En 1745, les pères Cardiel et Quiroga[3], envoyés pour reconnaître la côte de Patagonie à l'effet d'y fonder une colonie, ne rencontrent point de Patagons; mais au port Saint-Julien, ils voient un tombeau, et reconnaissent que les corps sont de stature ordinaire. Le tombeau était bien cependant celui d'un Patagon, avec des chevaux tués autour.

Le président de Brosse, dans son *Histoire des navigations aux Terres australes,* rassemble les rapports des voyageurs sur les Patagons, discute leurs relations, et finit par croire à leur existence en qualité de géans[4]; mais les considère très-judicieusement, comme bien distincts des nations de navigateurs du détroit, toutes de moyenne taille. Suivant lui, la raison qui empêcha les premiers de se montrer au dix-septième siècle, c'est qu'ils se sont retirés dans l'intérieur, de peur des navires, ou qu'ils ne viennent que par intervalles vers la côte.

L'amiral Anson, en 1741, ne vit pas d'Américains à l'extrémité australe de l'Amérique ; mais les officiers du *Wager* rencontrèrent les Fuégiens[5] sur la côte ouest de l'Amérique dans le détroit[6], et aperçurent de loin les Patagons à cheval, un peu au

---

1. La relation de cette expédition, écrite par Villefort, enseigne de vaisseau, est imprimée, mais seulement en extrait, dans l'*Hist. des navig. aux Terres austr.,* t. II, p. 113.

2. *Voyage de Frézier,* p. 78; mais les citations des deux capitaines ne sont faites que d'après des rapports verbaux de marins; car nulle part ces relations n'ont été imprimées; elles ont cependant servi de base à beaucoup d'auteurs.

3. Voyez Charlevoix, *Histoire du Paraguay,* t. III, p. 271, et Collection de M. d'Angelis, t. I; *Viage de los padres Quiroga y Cardiel,* p. 28, 16-20, et padre Guevara, *Historia del Paraguay,* p. 31.

4. *Hist. des navig. aux Terres austr.,* t. II, liv. V, p. 331.

5. *Voyage du Wager,* trad. franç., p. 27.

6. Même ouvrage, p. 63.

Homme américain.

nord du cap Sainte-Marie. Quant aux autres nations des Pampas dont ils donnent la taille[1], ce sont les Péhuenches et non les Patagons.

En 1762, Bernardo Hañez[2] dit n'avoir jamais rencontré de Patagons qui passassent *deux varas et trois pouces* (à peu près 5 pieds 9 pouces).

Byron, en 1764, s'arrêta à l'entrée orientale du détroit : il descendit à terre, vit des Patagons, dont le chef, qui vint le visiter, était un géant au milieu des autres. « Je ne « le mesurai point, dit-il[3]; mais si je puis juger de sa hauteur par comparaison de sa « taille à la mienne, elle n'était guère au-dessous de *sept pieds.* » — « Ils étaient presque « tous d'une taille égale à celle du chef; » et plus loin, en parlant de M. Cuming : « Cet officier, qui avait six pieds, se voyait pour ainsi dire transformé en pygmée à « côté de ces géans; car on doit dire des Patagons qu'ils sont plutôt des géans que des « hommes de haute taille. On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dut faire « sur nous la vue de cinq cents hommes, dont les plus petits étaient au moins de *six « pieds six pouces,* et dont la grosseur des membres répondait parfaitement à cette « hauteur gigantesque.[4] » Il dit, de plus, que ces géans ont de très-petits chevaux, très-vites à la course. En admettant l'indication de la taille de cette relation, tout approximative, puisqu'elle n'est que le résultat de comparaisons et non celui de mesures rigoureuses, on trouvera que sept pieds anglais, indiqués pour les plus grands, ne donneraient encore que six pieds sept pouces français à peu près, proportions peu d'accord avec celles de très-petits chevaux, qui porteraient cependant leurs cavaliers avec vitesse. Il faut plutôt croire que la taille a été exagérée, et qu'elle se fût renfermée en des bornes plus raisonnables, si elle avait été mesurée. Byron voit, plus avant dans le détroit, les Fuégiens avec leurs pirogues d'écorce.

En 1765, M. de Bougainville va des îles Malouines au détroit de Magellan : il rencontre aussi les Fuégiens près du port Famine.[5]

En 1766, MM. Duclos Guyot et La Giraudais pénètrent dans le détroit de Magellan. A son entrée orientale, un peu en dedans du cap Possession, ils rencontrent des Patagons. M. Duclos Guyot dit[6] : « On mesura le plus petit ou le moins haut, et il se trouva « de *cinq pieds sept pouces;* les autres étaient beaucoup plus hauts. » Au reste, il décrit bien les armes des sauvages. Les différens mots espagnols qu'il leur entend prononcer[7] annoncent les fréquentes communications qu'ils avaient pu avoir avec les

1. *Voyage du Wager,* trad. franç., p. 128.

2. *Reino jesuitico,* p. 238.

3. *Voyage de Byron,* trad. franç., t. I, p. 64.

4. Tel est le récit de la traduction française, édition de 1774, la seule que nous connaissions. Elle diffère beaucoup du texte imprimé dans les *Philosoph. trans.,* vol. LVII, p. 78, lequel donne aux Patagons une taille moyenne de *huit pieds,* et la plus haute de *neuf pieds et plus;* en traitant d'ailleurs leur langage « *de jargon confus, sans mélange de portugais et d'espagnol.* »

5. Lettre de M. de Bougainville à M. Pernetty. Pernetty, *Histoire d'un voyage aux îles Malouines,* t. II, p. 102.

6. Pernetty, *loc. cit.,* t. II, p. 106.

7. P. 108.

établissemens des Jésuites, commencés dans les Pampas dès 1739[1], ou plutôt avec la colonie espagnole, fondée en 1747[2] sur le Rio Negro, où nous avons vu les Patagons; ainsi nul doute que ces hommes ne soient ceux que nous avons retrouvés en 1828. Ce voyage leur attribue une taille semblable à celle que nous leur avons assignée. Plus loin le voyageur rencontre, dans leurs pirogues, les mêmes Indiens qu'il avait vus en 1765, remarque combien ils diffèrent des Patagons[3], en donne une bonne description, et fait judicieusement observer qu'ils sont vagabonds.

La relation de M. de La Giraudais s'accorde en tout parfaitement avec celle de M. Duclos Guyot; il a recueilli, sans en connaître la signification, quelques-uns des mots patagons le plus souvent répétés par eux[4]. En comparant ces mots à ceux que nous avons recueillis nous-même, nous les reconnaissons tous comme patagons, et notre vocabulaire[5] nous présente l'explication de plusieurs d'entr'eux.

En 1767, M. de Bougainville[6] passa le détroit avec l'*Étoile* et la *Boudeuse;* il vit et ses marins reconnurent les Patagons visités l'année d'avant, dans le même lieu, par M. Duclos Guyot. « Aucun, dit-il, n'était au-dessous de cinq pieds neuf à dix pouces. » — « L'*Étoile* les avait vus de six pieds; » et le savant Commerson, qui accompagnait Bougainville, dit[7] « que les Patagons ne sont que d'une taille un peu au-dessus de la notre ordinaire, « c'est-à-dire communément de *cinq pieds huit pouces à six pieds quatre pouces.* » Mais, comme M. de Bougainville, ce qu'il trouve de plus extraordinaire, c'est la corpulence de ces hommes; au reste, nous ne doutons, en aucune manière, que ce ne soient les mêmes Indiens que ceux que nous connaissons, et nous ne pouvons qu'applaudir à l'exactitude des descriptions données par ces voyageurs instruits, qui de même trouvent, chez les Patagons, beaucoup de mots espagnols, signes certains de leurs fréquentes communications avec les établissemens de ces derniers. M. de Bougainville les a nommés *Chaoua*[8], parce qu'il leur avait souvent entendu prononcer ce mot. Au cap Galant ce voyageur vit ensuite les Fuégiens avec leurs pirogues; il les a nommés *Pécherais,* pour la même raison qui lui avait fait donner aux Patagons le nom de *Chaoua*[9]. Il rapporte

---

1. Funes, *Ensayo de la historia del Paraguay,* t. II, p. 396.

2. *Idem,* t. III, p. 24.

3. Pernetty, *loc. cit.,* t. II, p. 114.

4. *Idem,* t. I, p. 124, et *Journal des Savans,* 1767, t. XXV, p. 33, dans lequel il ne leur donne que six pieds.

5. Entr'autres *ahi,* qui veut dire *avaler; ohi* peut-être *oki* et qui veut dire *marcher; quecallé,* sans doute *hécagné,* quatre, etc.

6. *Voyage autour du monde de la frégate la Boudeuse,* p. 129, in-4.°

7. *Voyage autour du monde,* in-8.°, t. I, p. 87.

8. Nous ne trouvons d'analogue à ce mot, dans notre vocabulaire, que le mot *chalua* ou *chaloua,* qui veut dire *poisson.*

9. Ne serait-ce pas *Pachpachéré,* que M. Duclos Guyot dit signifier *homme* dans la langue de ces naturels ?

Homme américain.

d'eux ce qu'ont mentionné tous les voyageurs[1] : « ces sauvages sont, dit-il, petits, vilains, maigres; » néanmoins il décrit on ne peut mieux leur costume et quelques-uns de leurs usages.

En 1767, Wallis avec le *Dauphin*, et Carteret, commandant un autre navire, abordèrent un peu au nord du lieu même où le capitaine Byron avait vu ses Patagons; mais ces observateurs véridiques ne les trouvèrent pas aussi grands que leur compatriote. Wallis dit[2] : « Nous prîmes la mesure de ceux qui étaient les plus grands; l'un d'eux « avait six pieds sept pouces, plusieurs autres avaient six pieds cinq pouces; mais la « taille du plus grand nombre était de cinq pieds dix pouces à six pieds. » Il est évident que si l'on réduit les mesures anglaises aux nôtres, la taille des hommes mesurés rentrera parfaitement dans celle qu'a donnée M. de Bougainville; car six pieds sept pouces, pour les plus grands, se réduiraient seulement à un peu plus de six pieds, tandis que la majorité aurait cinq pieds cinq pouces. Ces résultats sont encore si loin de la stature indiquée par Byron, que nous pouvons douter de l'exactitude de la relation de ce dernier. Wallis entendit les Patagons prononcer plusieurs mots espagnols; il décrit assez bien leur costume et ce qu'il a pu observer de leurs usages. Comme tous les autres circum-navigateurs, il fit rencontre, à la pointe d'York et plus à l'ouest[3], de Fuégiens, auxquels il ne trouva que cinq pieds six pouces de haut, ce qui équivaut à peu près à cinq pieds un à deux pouces français.

A cette époque chacun croyait de son devoir de faire l'histoire des Patagons; ainsi l'auteur de l'Introduction aux Voyages de Byron et de Wallis fait aussi la sienne d'après de Brosse : il récapitule ce qui a été dit sur les Patagons[4]; il copie les opinions de ce premier compilateur, en disant judicieusement que tous les géans ont été vus à l'est du détroit à la côte Saint-Julien, tandis que ceux qui ont aperçu de petits hommes, n'ont vu que les habitans du détroit. Il en conclut qu'il y a deux nations, finissant aussi par croire à l'existence des géans. Il cite à l'appui l'opinion de Frézier, qui n'a pas vu les Patagons[5], et transcrit l'opinion d'Anson, qui n'a pas été davantage à portée de les voir. Suivant ce dernier, les Patagons vivent au pied des Cordillères, ne venant à la côte qu'à des époques données.

En 1767, Pauw[6], qui, avant d'étudier les Américains, avait imaginé que l'Amérique ne devait produire que des êtres dégénérés, dénature quelquefois les relations pour établir son opinion : il reprend les auteurs, souvent avec justesse; mais sa critique serait bien plus judicieuse, s'il n'avait confondu les Fuégiens avec les Patagons[7], et s'il n'eût, dès-lors, trouvé fabuleux tout ce qui pouvait faire croire qu'il existait des hommes de grande

1. *Voyage autour du monde*, in-4.°, p. 154.
2. Traduction française, t. 3, p. 24.
3. Page 62.
4. *Introduction aux voyages de Byron, Wallis*, etc., t. I, p. 49, trad. franç.
5. Même ouvrage, p. 67.
6. *Recherches philosophiques sur les Américains.*
7. Page 366, édition de l'an 3.

taille, près des extrémités sud de l'Amérique. D'ailleurs l'idée qu'il s'était faite des Américains est tout à fait rendue par ce passage : « Malgré leur faiblesse et leur lâcheté, ils « s'irritent, ainsi que les animaux, contre quiconque les offense; et se laissent captiver « par les caresses. » Cet écrivain examine successivement les voyageurs, combat Pigafetta, cite Drake comme véridique, attaque avec raison Sarmiento, Knivet, Spilberg, Byron; approuve Cavendish; et, après une revue commentée, finit par nier l'existence de Patagons géans.

L'auteur de la nouvelle édition de Pernetty[1], rappelle, dans un discours préliminaire, tout ce qui a été dit sur les géans : il annonce d'abord qu'il croit à la réalité de colosses humains : pour la prouver, il remonte au temps fabuleux des Incas[2], afin de parler des géans sodomites, dont l'existence prétendue s'explique par la découverte probable d'os de mastodontes; et pour arriver à démontrer le contraire de Pauw, il dénature aussi toutes les relations des voyageurs. A l'occasion du voyage de Cavendish, il ne parle que de la relation de Knivet; à l'occasion de celui de Byron, que de l'édition[3] qui assigne neuf pieds et plus de hauteur aux Patagons. Il élague tout ce qui pourrait démontrer la non-existence de géans, et ne distingue jamais les Fuégiens des Patagons. Sa critique est amère, surtout contre Pauw, parce que ce dernier n'admet pas le géant de Spilberg, qui saute d'une colline à l'autre[4]. Il finit par dire que, puisqu'il y a des Albinos au Sénégal, des Hottentotes à tabliers, et surtout à Manille, des Nègres à queue, il peut bien y avoir des géans en Patagonie, et il y en reconnaît du double de notre taille.

Pernetty lui-même réfute Pauw sur les Patagons; il ne conçoit pas comment cet auteur a pu entreprendre « d'anéantir l'existence de Patagons géans.[5] » Il cite aussi, mais avec partialité, toutes les autorités, et surtout Duclos Guyot, qui aurait embarqué un squelette de douze à treize pieds[6]. Comme il n'est pas question de squelette dans la relation de Duclos Guyot, nous pouvons croire que Pernetty a voulu rendre les Patagons bien plus grands que ce voyageur ne les avait vus dans ses voyages. D'ailleurs, le squelette qu'il fait recueillir à Duclos Guyot, ne pourrait être celui d'un homme. Il y a évidemment exagération de part et d'autre.

Pauw réfute à son tour Pernetty[7]. On reconnaît sans peine qu'à cette époque Pauw fait la part des Patagons et celle des Fuégiens, qu'il ne confond plus. Il croit que M. de La Giraudais est le plus véridique pour la question de la taille, et admet enfin une horde de taille élevée.

Buffon, dans son *Histoire de l'homme,* commence par citer l'opinion de Commerson, qui voit, dans les Patagons, des hommes un peu plus grands que nous, mais non pas

1. *Histoire d'un voyage aux îles Malouines,* 1770.
2. Voyez Garcilaso de la Vega.
3. Elle ne ressemble en rien à l'édition de 1774, in-12.
4. Discours préliminaire à la nouvelle édition de Pernetty, t. I.er, p. 51.
5. Imprimé à la suite de Pauw, t. III, p. 57.
6. Page 84.
7. Œuvres de Pauw, l'an III, t. III, p. 383, 394.

Homme américain.

des géans[1]. Il les croit nomades, ajoute foi à la relation de Byron, et admet une race distincte des Fuégiens; il cite aussi, en abrégé, toutes les autorités que nous avons indiquées, s'étend seulement sur celle de Pigafetta, finissant par dire[2] que les voyageurs n'ont pas vu les mêmes hommes, et qu'il paraît que les grands Patagons habitent depuis le 22.e degré jusqu'au 40.e ou 45.e, ce qui est évidemment faux[3]. Il admet que les Patagons, s'ils existent, peuvent avoir, dans leurs grandes dimensions, jusqu'à *neuf et dix pieds de haut*.

Cook, dans son premier voyage, en 1769, passe, avec Banks et Solander, le détroit de Lemaire, où il voit les Fuégiens[4], qu'il décrit bien, et qu'il trouve de cinq pieds huit à dix pouces anglais.

Le Jésuite Falconer (ou mieux Falkner), qui a long-temps vécu dans les Pampas de Buenos-Ayres, parmi les nations auca et puelche, eut de fréquentes communications avec des députations de chefs patagons. Il dit, sans doute d'après les Puelches ou les Aucas, que la nation la plus australe du continent se nomme *Yacana cunny*[5]; la considère comme faisant partie de celle des *Telhuelhets* ou *Téhuelches*, et la croit la plus nombreuse et la plus vagabonde. Il n'admet point pour eux cette taille de géant. « Ils ont rarement, « dit-il, des hommes de sept pieds anglais de haut; le plus grand nombre n'en a que six.[6] » D'après la relation de cet auteur, où l'on trouve beaucoup de choses vraies, on voit qu'il s'accorde avec Bougainville et Wallis, en donnant encore une stature moindre. Il indique, tout en mêlant quelquefois les tribus australes, qu'il y a parmi elles des nations distinctes, et les divise en trois : les Téhuelhets (parmi lesquels il range les Fuégiens), les Puelches et les Moluches (Araucanos).

Dans le second voyage de Cook, en 1774, Forster[7] voit les habitans du cap Noël en dehors de la Terre-du-Feu : il les regarde comme une *race altérée qui n'appartient pas à celle du grand Océan, mais est tout à fait américaine*. Il pense, comme nous, que toutes les nations australes ont été confondues par les auteurs; et à l'exemple de tous les

---

1. Buffon, *Histoire de l'homme* (édition de Sonnini), t. II, p. 388.

2. *Ibidem*, p. 405.

3. L'opinion de Buffon était probablement influencée par le récit de Pigafetta, qui crut voir des géans dans les Charruas, et par celui de Knivet, qui parle d'un homme d'une haute stature au Brésil.

4. Traduction française, t. IV, p. 12 - 35.

5. *Description des Terres magellaniques* (trad. franç. de Lausanne, 1787), t. II, p. 62.

6. Page 68. Il nous paraît évident qu'il parle des Patagons et non pas des habitans de la Terre-du-Feu, qu'il n'a pu voir, ceux-ci n'abandonnant jamais le bord de la mer; ainsi la citation de Forster à cet égard doit être erronée. Falconer a cependant eu des notions vagues sur les tribus les plus australes; mais il les a confondues, n'ayant pas été à portée de vérifier les faits. On peut en juger par la taille qu'il assigne (page 70) aux Puelches, aux plus grands desquels il donne 7 pieds 6 pouces anglais, n'attribuant que six pieds aux plus petits; il n'en donnait également que six à la nation patagone. On sait que cet auteur n'a écrit que de souvenir, long-temps après son retour en Europe; la confusion est donc pardonnable.

7. *Observations*, p. 244 et suiv.

auteurs, il fait une récapitulation de ceux qui ont écrit sur les Patagons; mais ne cite que Wallis, Bougainville, La Giraudais, Cavendish et Falconer, qui lui paraissent de bonne foi. Il admet la taille des Patagons indiquée par ce dernier écrivain, décrit les Fuégiens[1] comme des Patagons dégradés et les appelle à tort *Yanaconni* d'après Falconer.[2]

Homme américain.

M. Gautier de Saint-Malo, faisant la pêche aux phoques à la baie de San-Blas[3], voit, en 1820, les mêmes Patagons que nous avons observés au Carmen, sur les rives du Rio Negro; sa courte notice est celle d'un marin peu observateur, et nous rappelle beaucoup trop les relations du seizième siècle. Il accorde aux Patagons une taille de près de six pieds, et prétend que la fable des géans provient de la coutume qu'ils avaient de choisir le plus grand d'entr'eux, lorsqu'ils communiquaient avec les navires anglais; fait du reste entièrement controuvé. Ce voyageur dit encore : « Dans chaque tribu de Patagons, « formée d'environ cent cinquante sauvages, il existe toujours une race particulière « d'individus qui sont au nombre de quinze à vingt, et qui vivent méprisés et séparés « des autres. Ces individus, par une bizarrerie surprenante de la nature, offrent réunis « tous les caractères des deux sexes.[4] » Cette seule remarque, si peu en rapport avec le siècle où elle a été publiée, fera juger du crédit que mérite cette notice.

C'est encore d'un pêcheur qu'est venue cette autre fable, que les Patagones ont le tablier des Hottentotes.[5]

En 1822 le capitaine Weddel[6] débarque en dehors de la Terre-du-Feu au cap Noël: il voit les habitans, qu'il nomme *Fuégiens*, d'après le lieu qu'ils occupent; il les décrit en bon observateur, et leur assigne de cinq pieds quatre pouces, à cinq pieds cinq pouces anglais; il reconnaît parmi eux quelques mots espagnols, preuve incontestable des communications fréquentes avec les Patagons ou les Chonos de l'ouest de l'Amérique; mais il ne voit point ces derniers.

En 1826, M. Lesson fit imprimer l'abrégé de ce qu'il avait lu sur les Patagons[7], abrégé dans lequel, comme de Brosse et Buffon, il énumère les auteurs qui ont parlé de cette nation; il professe la même opinion sur la haute taille, et comme eux aussi explique l'apparition d'hommes plus ou moins grands par l'habitude ambulante des tribus australes, parmi lesquelles il confond les Fuégiens de Weddel et de Cook avec les Patagons de Wallis, etc.

---

1. *Observations*, p. 249.
2. Voyez la note 6 de la page 210.
3. *Nouvelles annales des voyages*, t. XVII, p. 277.
4. Cette fable doit sans doute son origine à l'habitude qu'ont beaucoup de devins de prendre l'habillement des femmes, et de ne se livrer à aucun des travaux de l'homme. Voyez la partie historique de notre voyage, t. II, ch. XVIII, p. 91.
5. *Nouvelles annales des voyages*, t. XIII, p. 282.
6. *Voyage towards the south pole*, 1822-1824, p. 152.
7. *Archives géographiques*, t. XXX, p. 231. Le même mémoire est reproduit *Complément des Œuvres de Buffon*, t. II, p. 170, et *Atlas ethnographique du globe ou Classification des peuples anciens et modernes*, par M. Balbi, Paris, 1826, tableau XXVI.

Homme américain.

L'expédition du *Beagle* et de l'*Adventure*, sous le commandement du capitaine King, parcourt, en 1826 et 1827[1], avec une mission spéciale, toutes les rives du détroit de Magellan. Dans la baie Saint-Grégoire, le capitaine communique plusieurs fois avec les Patagons, et rapporte que leur taille variait de six pieds à cinq pieds dix pouces (mesure anglaise). Tout, dans cette relation, annonce des observations judicieuses; aussi la différence du pied anglais avec le nôtre réduirait-elle les plus hauts Patagons à cinq pieds sept pouces, et ceux de moyenne taille à cinq pieds cinq à six pouces, ce qui est, à peu de choses près, en rapport avec nos observations. Le capitaine King vit, pour la première fois, les Fuégiens à l'ouest du cap Negro[2], et les retrouva ensuite sur toute la Terre-du-Feu.

Après avoir passé successivement en revue tous les voyageurs et tous les écrivains qui ont traité spécialement des habitans des parties australes de l'Amérique méridionale, avant de discuter le plus ou moins de confiance qu'ils méritent, nous croyons devoir résumer, comparativement, tout ce qu'ils en ont dit, dans un tableau synoptique, pour qu'on puisse juger, par avance, des parties de leurs relations qui concernent spécialement ou les Fuégiens ou les Patagons. Nous avons eu soin de désigner positivement, dans le tableau, le lieu où les voyageurs ont vu les Américains grands et petits, ce qui montrera, dès le premier coup d'œil, la véritable circonscription des Patagons et des Fuégiens, et indiquera quand ces voyageurs ont parlé des uns ou des autres. (Voir le tableau ci-contre.)

Notre voyage sur les rives du Rio Negro en Patagonie n'avait pas seulement pour but de recueillir des collections et des faits relatifs à la zoologie, à la botanique et à la géologie de ces contrées, si long-temps ignorées; nous voulions encore chercher à débrouiller les notions si confuses admises jusqu'à ce jour sur le nombre et sur la circonscription des nations qui habitent cette partie de l'Amérique. Heureux dans nos investigations, nous avons pu observer et décrire comparativement, sur place, les traits, les mœurs le langage de chacune d'elles; et nous nous sommes convaincu que de l'embouchure de la Plata au cap Horn, en marchant du sud au nord, il en existe seulement quatre distinctes, qui parlent des langues différentes : 1.° les *Fuégiens,* habitant la Terre-du-Feu et la partie occidentale des deux rives du détroit de Magellan (les petits Patagons des premiers voyageurs); 2.° les *Patagons* ou *Téhuelches,* qui voyagent sur les plaines comprises entre le détroit de Magellan et le 40.e degré de latitude sud, à l'est des Andes (les grands Patagons des voyageurs); 3.° les *Puelches,* qui vivent au nord des Patagons et dans les plaines exclusivement, confondus avec les Patagons par beaucoup d'écrivains; et 4.° les *Aucas* ou *Araucanos,* connus pour habiter tout le Chili et l'est des Andes, sur la totalité des Pampas, depuis Buenos-Ayres jusqu'au Rio Negro.

Comme ces quatre nations n'appartiennent pas toutes au même rameau d'hommes,

---

1. Voyez l'extrait, *Nouvelles annales des voyages,* Juin 1832, t. XXIV, 2.e série, p. 326 et suiv. Quant au *christo* dont on parle, c'est évidemment une mystification faite par les Patagons pour avoir quelque chose des Anglais; car ils n'ont aucune communication avec les missionnaires et sont loin d'être chrétiens.

2. *Loc. cit.,* p. 333.

ÉPOQUE DU VOYAGE.	VOYAGEURS. LEURS NOMS.	LEUR NATION.	LEURS	OBSERVATIONS.
1520.	Magellan.	Portugais, au serv. de l'Espagne	Pigafetta · Oviedo. · ·	Taille exagérée, due à l'esprit de l'époque. *Idem.*
1526.	Loaysa.	Espagnol.	Oviedo. · ·	*Idem.*
1535.	Alcaçoba.	Espagnol.	. . . . · ·	Il paraît qu'il ne fut pas frappé de leur taille.
1578.	Drake.	Anglais.	Edw. Cl ·	Ce sont bien les Patagons.
1579.	Sarmiento.	Espagnol.	Argenso ·	Exagération de l'historien Argensola.
1583.	Sarmiento.	Espagnol.	Argenso · ·	Ne vit point les Patagons.
1586.	Cavendish.	Anglais.	Pretty. · ·	Signe que la taille ne les a pas surpris.
1590.	John Chidley.	Anglais.	Magots. · ·	Ne vit point les Patagons.
1592.	Cavendish.	Anglais.	Janc, so · · Knivet, · ·	De ces deux relations si différentes entr'elles, nous regardons celle de Knivet comme exagérée et fautive, écrite très-long-temps après l'expédition.
1593.	Hawkins.	Anglais.	Lui-mêr ·	Il paraît qu'il n'a pas vu de Patagons, et n'en parle que d'après les autres.
1598.	Sébald de Weert et Simon de Coord.	Hollandais.	Anonym · · . .	Les Patagons n'ont jamais été navigateurs; ainsi ce sont sans doute des Fuégiens.
1599.	Olivier de Noort.	Hollandais.	Anonym ·	Description vague.
1614.	Spilberg.	Hollandais.	De Maye ·	Il est évident que sur la Terre-du-Feu il n'y a pas de Patagons.
1615.	Lemaire et Schouten.	Hollandais.	Le comn ·	Sans doute des os de mastodonte; ce lieu est rempli de débris fossiles.
1618.	Garcia de Nodal.	Espagnol.	. . . . · ·	Ne vit point les Patagons.
1624.	L'Hermite.	Hollandais.	Decker. · ·	Ne vit pas les Patagons.
1670.	Narborough et Wood.	Anglais.	Wood. · ·	Voyage très-judicieux.
1696.	Degennes.	Français.	Froger. · ·	Ne vit pas les Patagons.
1699.	Beauchesne-Gouin.	Français.	Villefort · ·	Ne vit pas les Patagons.
1704.	Carman.	Français.	Point de · ·	Aucune relation exacte; ouï-dire de marin, rapporté par Frézier.
1712.	Frézier.	Français.	Lui-mên ·	Ne vit pas les Patagons; en parle par ouï-dire.
1741.	Anson.	Anglais.	. . . . · · Le Wag · ·	Ne vit pas d'Américains, en parle d'après les voyageurs. Le Wager les aperçut à cheval.
1745.	Cardiel et Quiroga.	Espagnols.	Lozano. · ·	Patagons à cheval, première fois.
1764.	Byron.	Anglais.	Relation t · · Edit. citée et · ·	Il est évident que la 2.ᵉ relation est plus exagérée encore que la première, qui l'est déjà un peu.
1765.	Bougainville.	Français.	Lettre. · ·	Ne vit pas les Patagons.
1766.	Duclos Guyot et La Giraudais.	Français.	Eux-mê plus	Premiers mots espagnols entendus. On pourrait se demander pourquoi l'on ne mesura que les plus petits.
1767.	Bougainville.	Français.	Lui-mên its. Commer p.s	Il les nomme Chaouas; ce sont évidemment les mêmes hommes que les nôtres.
1767.	Wallis et Carteret.	Anglais.	. . . . gl.; p.es	Au même lieu que Byron; ce sont évidemment les mêmes Patagons.
1767.	Falconer.	Anglais.	Lui-mên gl.; s.	Ce sont les mêmes Patagons que les nôtres.
1769.	Cook.	Anglais.	Premier · ·	Ne vit pas les Patagons.
1774.	Cook.	Anglais.	Forster. · ·	Ne vit pas les Patagons.
1820.	Gautier.	Français.	Lui-mên · ·	Relation peu étudiée; ce sont les mêmes Patagons que les nôtres.
1822.	Weddel.	Anglais.	Lui-mên · ·	Ne vit pas les Patagons.
1826.	King.	Anglais.	Lui-mên ngl.	Détails judicieux.
1829.	D'Orbigny.	Français.	Lui-mên uc.; anç.	Séjour de huit mois au milieu des Patagons.

TABLEAU COMPARATIF des observations faites par les voyageurs sur la taille des Patagons et des Fuégiens, depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours.

ÉPOQUE du VOYAGE.	VOYAGEURS.			NATIONS OBSERVÉES : FUÉGIENS.			PATAGONS.			
	LEURS NOMS.	LEUR NATION.	LEURS ÉCRIVAINS.	LIEUX où ils ont été vus.	LEUR TAILLE INDIQUÉE.	OBSERVATIONS.	LIEUX où ils ont été vus.	TAILLE DONNÉE PAR LES VOYAGEURS : APPROXIMATIVE.	MESURÉE.	OBSERVATIONS.
1520.	Magellan.	Portugais, au serv. de l'Espagne.	Pigafetta.	. . . . . .	. . . . . .	L'historien ne parle pas d'hommes rencontrés.	Port Saint-Julien.	*Notre tête touchait à peine à leur ceinture.*	. . . . . .	Taille exagérée, due à l'esprit de l'époque.
			Oviedo.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Port Saint-Julien.	Douze ou treize palmes.	. . . . . .	*Idem.*
1526.	Loaysa.	Espagnol.	Oviedo.	Terre-du-F., dét. de Mag.	Géans.	Taille exagérée.	Santa-Cruz.	Treize palmes.	. . . . . .	*Idem.*
1535.	Alcaçoba.	Espagnol.	. . . . . .	Port Famine.	. . . . . .	Description vague.	Au nord de Saint-Julien.	Il n'en donne pas.	. . . . . .	Il paraît qu'il ne fut pas frappé de leur taille.
1578.	Drake.	Anglais.	Edw. Cliffe.	Entrée O. du détroit.	Taille médiocre.	. . . . . .	Port Saint-Julien.	*Il y a des Anglais plus grands que le plus haut d'entr'eux.*	. . . . . .	Ce sont bien les Patagons.
1579.	Sarmiento.	Espagnol.	Argensola.	Entrée O. sur les îles.	Petite.	. . . . . .	Entrée E. du détroit, sur le continent.	*Colosses de trois varas.*	. . . . . .	Exagération de l'historien Argensola.
1583.	Sarmiento.	Espagnol.	Argensola.	Port Famine.	Aucune.	Description vague.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Ne vit point les Patagons.
1586.	Cavendish.	Anglais.	Pretty.	Baie Élisabeth.	Aucune.	Description vague.	Port Désiré.	Aucune.	. . . . . .	Signe que la taille ne les a pas surpris.
1590.	John Chidley.	Anglais.	Magots.	Port Famine.	Ordinaire.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Ne vit point les Patagons.
1592.	Cavendish.	Anglais.	Jane, son secrétaire.	Port Famine.	Aucune.	. . . . . .	Port Désiré.	Grands, robustes.	. . . . . .	De ces deux relations si différentes entr'elles, nous regardons celle de Knivet comme exagérée et fautive, écrite très-long-temps après l'expédition.
			Knivet, de l'expéd.	Port Famine.	5 ou 6 palmes.	Petitesse exagérée.	Port Désiré.	15 à 16 palmes; leur pied, quatre fois le nôtre.	. . . . . .	
1593.	Hawkins.	Anglais.	Lui-même.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Port Saint-Julien.	Grande; géans.	. . . . . .	Il paraît qu'il n'a pas vu de Patagons, et n'en parle que d'après les autres.
1598.	Sébald de Weert et Simon de Coord.	Hollandais.	Anonyme.	Entrée O. du détroit.	Petits.	L'un d'eux amené en Hollande.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Les Patagons n'ont jamais été navigateurs; ainsi ce sont sans doute des Fuégiens.
				Baie verte.	10 à 11 pieds. Autant qu'on pouvait en juger de loin, car on ne les approcha pas.	Ils étaient en pirogues; donc c'étaient des Fuégiens.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	
1599.	Olivier de Noort.	Hollandais.	Anonyme.	Île Élisabeth.	Petite stature.	Enfans amenés à bord.	S. du port Désiré.	Haute stature.	. . . . . .	Description vague.
1614.	Spilberg.	Hollandais.	De Maye.	Terre-du-Feu.	Grande, sur les collines	N'en approcha pas; illusion sans doute.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Il est évident que sur la Terre-du-Feu il n'y a pas de Patagons.
1615.	Lemaire et Schouten.	Hollandais.	Le commis.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	S. du port Désiré.	Squelettes qui firent croire à des hommes de 10 à 11 pieds.	. . . . . .	Sans doute des os de mastodonte; ce lieu est rempli de débris fossiles.
1618.	Garcia de Nodal.	Espagnol.	. . . . . .	Cap Noël, Terre-du-Feu.	Aucune.	Description vague.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Ne vit point les Patagons.
1621.	L'Hermite.	Hollandais.	Decker.	Cap Noël.	Européenne.	Bonne description.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Ne vit pas les Patagons.
1670.	Narborough et Wood.	Anglais.	Wood.	Port Famine, île Élisabeth	Médiocre.	Voyage judicieux.	Port Saint-Julien.	Moyenne.	. . . . . .	Voyage très-judicieux.
1696.	Degennes.	Français.	Froger.	Port Famine, Terre-du-F.	Plus haut, moins de 6 p.^{ds}	Taille exagérée.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Ne vit pas les Patagons.
1699.	Beauchesne-Gouin.	Français.	Villefort, enseigne.	Port Famine, Terre-du-F.	Ordinaire.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Ne vit pas les Patagons.
1704.	Carman.	Français.	Point de relation.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Baie Possession.	9 à 10 pieds franç.	. . . . . .	Aucune relation exacte; ouï-dire de marin, rapporté par Frézier.
1712.	Frézier.	Français.	Lui-même.	Cap Noël.	Moyenne.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Ne vit pas les Patagons; en parle par ouï-dire.
1741.	Anson.	Anglais.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Ne vit pas d'Américains, en parle d'après les voyageurs.
			Le Wager.	Détroit.	Moyenne.	. . . . . .	Près le cap S.^{e} Marie.	. . . . . .	. . . . . .	Le Wager les aperçut à cheval.
1745.	Cardiel et Quiroga.	Espagnols.	Lozano.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Port Saint-Julien.	Stature ordinaire.	. . . . . .	Patagons à cheval, première fois.
1764.	Byron.	Anglais.	Relation trad. en 1774.	Cap Quand.	Aucune.	. . . . . .	Baie Possession.	Grands, 7 pieds angl.; petits, 6 pieds 6 pouces.	. . . . . .	Il est évident que la 2.e relation est plus exagérée encore que la première, qui l'est déjà un peu.
			Edit. citée par Pernetty et Pauw.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Baie Possession.	Moyenne, 8 p.^{ds} angl.; grands, 9 p.^{ds}	. . . . . .	
1765.	Bougainville.	Français.	Lettre.	Port Famine.	Comme les autr. hommes	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Ne vit pas les Patagons.
1766.	Duclos Guyot et La Giraudais.	Français.	Eux-mêmes.	Port Famine.	Aucune.	Il les dit vagabonds.	Baie Possession.	. . . . . .	5 p.^{ds} 7 p.^{s} franç. les plus petits.	Premiers mots espagnols entendus. On pourrait se demander pourquoi l'on ne mesura que les plus petits.
1767.	Bougainville.	Français.	Lui-même.	Port Famine, Terre-du-F.	Petits.	Il les nomme Pécherais.	Baie Possession.	Aucun au-dessous de 5 p.^{ds} 9 à 10 p.	5 p.^{ds} 9 à 10 p. les plus petits.	Il les nomme Chaouas; ce sont évidemment les mêmes hommes que les nôtres.
			Commerson.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Baie Possession.	Taille un peu au-dessus de la nôtre	5 p.^{ds} 8 p.^{s} à 6 p.^{ds} 4 p.^{s}	
1767	Wallis et Carteret.	Anglais.	. . . . . .	Près de l'île Elisabeth.	5 pieds 6 pouces angl.	Bonne description.	Baie Possession.	. . . . . .	Grands, 6 p.^{ds} 7 p.^{s} angl.; ordinaire, 5 p.^{ds} 10 p.^{ces}	Au même lieu que Byron; ce sont évidemment les mêmes Patagons.
1767.	Falconer.	Anglais.	Lui-même.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Dans les Pampas.	. . . . . .	Rarement 7 pieds angl.; plus souvent 6 pieds.	Ce sont les mêmes Patagons que les nôtres.
1769.	Cook.	Anglais.	Premier voyage.	Cap Noël.	5 p.^{ds} 8 à 10 p.^{ces} angl.	Bonne description.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Ne vit pas les Patagons.
1774.	Cook.	Anglais.	Forster.	Cap Noël.	. . . . . .	Bonne description.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Ne vit pas les Patagons.
1820.	Gautier.	Français.	Lui-même.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Rio Negro.	Six pieds français.	. . . . . .	Relation peu étudiée; ce sont les mêmes Patagons que les nôtres.
1822.	Weddel.	Anglais.	Lui-même.	Cap Noël.	5 pieds 4 à 5 p.^{ces} angl.	Premiers mots espagnols entendus chez les Fuégiens.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Ne vit pas les Patagons.
1826.	King.	Anglais.	Lui-même.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Cap Grégoire.	Parut de 6 pieds anglais.	5 p.^{ds} 10 p.^{ces} à 6 p.^{ds} angl.	Détails judicieux.
1829.	D'Orbigny.	Français.	Lui-même.	. . . . . .	5 pieds 1 ½ pouc. moy.	. . . . . .	Rio Negro.	. . . . . .	Plus haute, 5 pieds 11 pouc.; moyenne, 5 p.^{ds} 4 p. franç.	Séjour de huit mois au milieu des Patagons.

nous renvoyons, quant à leurs descriptions comparatives, pour celles des Patagons et des Puelches, au rameau des Pampéens, qui nous occupe en ce moment, pour celles des Aucas et des Fuégiens aux peuples ando-péruviens.

§. 2. *Description des Patagons ou Téhuelches.*

Avant de parler du nom des Patagons et de leurs caractères physiques, nous croyons indispensable de démontrer qu'il existe une analogie parfaite entre les Patagons vus d'abord par Magellan, au port San-Julian, en 1520, puis revus successivement par les autres voyageurs, et ceux avec lesquels nous avons vécu huit mois, en 1829, sur les rives du Rio Negro, au 41.e degré de latitude australe; car de ce fait dépend l'éclaircissement de la question des géans, puisqu'il rendra manifeste les exagérations dans lesquelles plusieurs des anciens observateurs sont tombés à cet égard. Si le naïf historien du voyage de Magellan, le chevalier Pigafetta, n'eût fait, comme beaucoup des navigateurs qui l'ont suivi au détroit de Magellan, que donner une description des mœurs et des coutumes de ces prétendus géans, la seule identité de ces détails avec nos propres observations nous aurait amené sans peine à des résultats satisfaisans; mais ce premier circum-navigateur nous a laissé un autre moyen de vérification sans réplique. Il prit à bord de l'amiral, un de ces hommes extraordinaires; et, après l'avoir étudié pendant quelques mois, il obtint même de lui, par signes, un court vocabulaire, composé surtout des noms des parties du corps. La comparaison réfléchie de cette courte liste de mots avec le vocabulaire de la langue patagone que nous avons formé pendant notre séjour, à l'aide de bons interprètes parlant l'espagnol, a levé tous les doutes qui pouvaient nous rester encore sur l'identité du sujet, et nous avons dû reconnaître que les Patagons de Magellan et les nôtres sont absolument de la même nation; seulement la série des mots de Pigafetta, recueillis par signes, désigne quelquefois une chose pour une autre. Le tableau suivant suffira, du reste, pour établir les rapports cherchés.[1]

MOTS FRANÇAIS.	MOTS PATAGONS D'APRÈS		OBSERVATIONS.
	PIGAFETTA, EN 1520.	D'ORBIGNY, EN 1829.	
Jeune.	Calemi.	Caclem.	Veut dire *enfant* plutôt que *jeune*.
Œil.	Oter.	Guter.	
Nez.	Or.	Ho.	
Bouche.	Chian.	Ihum.	
Dents.	For.	Jor.	
Oreille.	Sané.	Jéné.	
Derrière.	Hoii.	Hoi.	Veut dire *dos*.
Main.	Chéné.	Chémé.	

1. Notre langue, malgré ses dictionnaires écrits, prouverait seule combien trois siècles peuvent apporter de changemens dans les mots signifiant les mêmes choses. On doit donc s'étonner de

Homme américain.

L'identité des géans de Pigafetta et des Patagons du Rio Negro, une fois incontestablement établie, rien de plus facile à reconnaître que l'exagération d'un siècle d'ignorance et de préjugés, où aucune relation ne se renfermait en des bornes naturelles; rien de plus facile à expliquer que les contradictions que présentent les détails relatifs aux naturels, vus sur le même point, à diverses époques, par des voyageurs dont quelques-uns voulaient ramener les choses à la vérité, tandis que le plus grand nombre cherchait à perpétuer la fable des géans de Pigafetta. Quoi qu'il en soit, en décrivant les Patagons tels que nous les avons vus, nous allons discuter la valeur relative des récits qui les concernent, afin de dissiper pour jamais, s'il est possible, les nuages dont la crédulité, l'ignorance ou la mauvaise foi ont, jusqu'à présent, enveloppé cette question importante de l'histoire naturelle de l'homme.

Le nom de *Patagon,* imposé à la nation en 1520 par Magellan lui-même, ainsi que nous l'avons déjà dit[1], est un mot espagnol, qui signifie tout simplement *grand pied.* C'est le nom sous lequel cette nation a toujours été connue, et nous le lui conservons. D'après Olivier de Noort[2], les Fuégiens désigneraient les Patagons sous celui de *Tiremenen;* les Chonos du Chili, d'après Frézier[3], les appelleraient *Caucahues.* Bougainville[4] les nomme *Chaoua,* parce qu'il leur a souvent entendu prononcer ce mot. Falconer[5], en les confondant fréquemment avec les nations voisines, les appelle *Téhuelhets.* Au Carmen, sur les rives du Rio Negro, les colons espagnols ne les désignent que par la dénomination de *Téhuelche,* la même sans doute qu'emploie Falconer; et nous croyons qu'elle leur a été imposée par la nation puelche. Les Aucas ou Araucanos les disent *Huiliche*[6] (homme du sud); enfin, les Patagons eux-mêmes prennent, comme nous avons été à portée de l'apprendre, deux noms différens, celui de *Téhuelche* pour ceux du nord, et celui d'*Inaken* pour ceux du sud.

Les Patagons habitent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Rio Negro, au 40.e degré de latitude sud; ils passent même plus au nord, jusqu'aux montagnes de la Ventana, au 19.e degré sud, et de l'est à l'ouest, des bords de l'océan atlantique austral jusqu'au pied oriental des Andes, c'est-à-dire du 65.e au 74.e degré de longitude occidentale de Paris, mais seulement dans les plaines; car ils ne sont point montagnards, comme le pensait Falconer[7]. Ils ne se trouvent en conséquence qu'à l'est de la péninsule de Brunswick, dans le détroit de Magellan et au port Saint-Julien, ainsi que sur toutes

---

retrouver encore, après un laps de temps semblable, chez un peuple qui n'a que la transmission orale, autant d'identité dans les mots. L'idiome patagon a probablement changé davantage quant aux verbes.

1. Voyez page 200.
2. Olivier de Noort, de Brosse, *Histoire des navigations aux Terres australes,* t. I.er, p. 296-298.
3. Frézier, *Voyage,* p. 31.
4. *Voyage autour du monde,* p. 129 et suiv.
5. Falconer, *Description des Terres magellaniques,* t. II, p. 62.
6. Falconer, *loc. cit.,* p. 38-62, applique mal à propos ce nom aux Aucas.
7. *Terres magellaniques,* t. II, p. 62.

les plaines étendues du pied des Andes à la mer. Essentiellement chasseurs, et par suite nomades, ils errent du nord au sud, et de l'est à l'ouest, sans avoir, à proprement parler, de résidence déterminée. Il en résulte qu'on peut successivement voir les mêmes individus soit au détroit de Magellan, soit sur les rives du Rio Negro[1]. En jetant les yeux sur notre résumé synoptique des observations comparatives des voyageurs, on se convaincra qu'ils ont toujours rencontré des hommes de grande taille au port Désiré, au port Saint-Julien, sur les côtes de l'Océan, dans la baie Possession, au cap Grégoire (détroit de Magellan), sur les parties non boisées étendues plus à l'ouest, et dépendant des plaines qui succèdent aux Pampas. Ils se divisent en une foule de petites tribus dispersées par familles au sein des vastes terres unies du sud. De tout temps ils ont eu de fréquentes communications avec les Puelches, leurs voisins du nord; avec les Aucas, leurs voisins de l'ouest, qui ne tardèrent pas à leur procurer des chevaux, et leur ont aussi probablement appris les premiers mots espagnols, recueillis au détroit par quelques-uns des navigateurs européens[2]. Leurs relations avec les Fuégiens paraissent très-rares, tandis qu'on les a vus, à plusieurs reprises, envoyer des députations au nord jusqu'au Tandil, dans les Pampas de Buenos-Ayres. Ils semblent, au reste, préférer aux bords de la mer, qu'ils ne gagnent que très-rarement, et seulement quand la saison le leur permet, le séjour de l'intérieur des terres et le voisinage des fleuves, où ils trouvent plus de gibier; ce en quoi ils diffèrent essentiellement des Fuégiens.

Leur nombre, d'après ce que nous avons pu savoir des chefs, ne s'élèverait guère au-dessus de 10,000 âmes, réparties sur plus de 28,000 lieues, ce qui donnerait à peu près un homme par 3 lieues de superficie.[3]

Leur couleur, plus foncée que celle des Fuégiens leurs voisins, et que celle des nations du nord-est, n'est pas cuivrée, mais brun-olivâtre foncé : c'est la nuance des mulâtres et non celle qu'on a généralement assignée à la race américaine; mais elle est d'une teinte aussi intense que celle des nations du Chaco. Les seuls Américains qui soient plus foncés que les Patagons, sont les Puelches et les Charruas; mais la différence est peu sensible.

La taille des Patagons fut bien long-temps un problème qui paraissait insoluble, et dont s'occupèrent avec une ardeur égale les écrivains anciens et modernes : les uns voulaient qu'ils fussent de petite taille; les autres en faisaient des géans. Quelques auteurs, plus sensés, supposèrent avec raison qu'il y avait confusion de nation; mais le défaut de lumières sur la géographie locale et des recherches superficielles avaient encore laissé jusqu'ici des doutes à cet égard. Le mal venait de ce que l'on confondait les Fuégiens avec les Patagons. Les voyageurs qui n'ont vu que les Fuégiens, comme Loaysa, Chidley, Sébald de Weert, Garcia de Nodal, l'Hermite, Degennes,

1. Voyez partie historique, t. II, ch. XVIII, et ch. XX, pour des détails plus étendus sur la nation patagone.

2. On a vu pour la première fois des chevaux aux Patagons lors du retour des bateaux des naufragés du Wager, compagnons infortunés de l'amiral Anson, en 1740 (Wager, p. 69).

3. Voyez à cet égard la partie historique, t. II, p. 97.

Homme américain.

Beauchêne-Gouin, Frézier, Anson, Cook, Forster et Weddel[1], ne devaient parler que de petits hommes, puisqu'ils n'en avaient pas vus d'autres, et la plupart alors nièrent absolument l'existence des géans. Une autre catégorie de voyageurs aurait pu éclaircir la question; ceux qui, ayant vu successivement les Patagons et les Fuégiens, ont parlé des uns comme d'hommes de grande taille, et des autres comme de taille ordinaire. De ce nombre sont Alcaçoba, Drake, Sarmiento, Cavendish, Olivier de Noort, Narborough et Wood, Byron, Duclos Guyot, Bougainville, Wallis et King. Ces derniers spécifient les lieux invariablement les mêmes où ils ont rencontré des hommes différens; il eût été dès-lors possible de se convaincre qu'il y avait deux nations distinctes, et d'établir sur cette base, ainsi que nous l'avons fait, une ligne de démarcation entre les Patagons et les Fuégiens.

Si, en distinguant les nations, il nous a été facile d'expliquer la discordance entre certains voyageurs qui ont vu des naturels sur des points différens, le même mode de conciliation ne s'applique pas aussi bien à ceux qui, dans une même localité, ont tour à tour aperçu des colosses ou des hommes ordinaires; cependant, après avoir prouvé l'identité des géans de Pigafetta avec nos Patagons, l'exagération devient évidente; car on ne peut croire que cette nation ait dégénéré. Il est bien plus simple d'admettre qu'à mesure que le progrès des lumières nous a rapprochés de la vérité, la taille chimérique des Patagons est peu à peu rentrée dans les bornes naturelles. La preuve de ce fait résultera de la comparaison de la taille approximative donnée par les voyageurs anciens, et de celle qu'indiquent des observateurs plus modernes.

En 1520, Magellan (selon Oviedo) disait : Ils ont de *douze à treize palmes de haut.*

En 1520, Pigafetta disait : *Notre tête touchait à peine à leur ceinture.*

En 1579, Sarmiento : *Colosses de trois varas* (3 mètres).

En 1592, Knivet (voyage de Cavendish) : *Quinze à seize palmes de haut; leur pied quatre fois le nôtre.*

En 1593, Hawkins : *Géans.*

En 1615, Lemaire et Schouten : Squelettes qui firent croire à des hommes de 10 à 11 pieds.

En 1704, Carman : 9 à 10 pieds.

En 1764, Byron : 7 pieds (anglais) les plus grands; 6 pieds 6 pouces les petits.

En 1766, Duclos Guyot : 5 pieds 7 pouces (français) les plus petits.

En 1767, Bougainville : 5 pieds 8 pouces à 6 pieds 4 pouces (français).

En 1767, Wallis : 6 pieds 7 pouces (anglais) les plus grands; 5 pieds 10 pouces les hommes de taille ordinaire.

En 1826, King : 5 pieds 10 pouces (anglais); pour les plus hauts, 6 pieds.

Parmi les voyageurs qui dès les temps reculés critiquèrent les relations exagérées, et ramenèrent la taille des Patagons à des appréciations raisonnables, on peut citer Drake,

1. On peut voir la citation des ouvrages de chacun de ces navigateurs dans l'historique des nations australes.

qui en 1578, parlant des hommes vus par Magellan, dit : *Il y a des Anglais plus grands que le plus haut d'entr'eux*[1]; et, en 1670, Narborough, judicieux observateur, les décrit comme ayant une taille ordinaire. Il existe parmi les auteurs modernes, un autre motif de discordance, dont on a peu tenu compte, la différence des mesures locales : ainsi, en traduisant les écrivains anglais, on a conservé le pied d'Angleterre, qui, de près d'un douzième moins grand que le nôtre, augmente la taille de cette même proportion. Cette différence appréciée, les mesures de Byron se réduisent à 6 pieds 5 pouces pour les plus grands, celles de Wallis à 6 pieds, et la taille moyenne à 5 pieds 5 pouces français; enfin, celles du capitaine King, données comme taille ordinaire, à 5 pieds 5 pouces, appréciation conforme à nos observations personnelles. Nous-même (et nous ne le dissimulerons pas), nous avons été trompé plusieurs fois à l'aspect des Patagons : la largeur de leurs épaules, leur tête nue, la manière dont ils se drapent de la tête aux pieds avec des manteaux de peaux d'animaux sauvages, cousues ensemble, nous faisaient tellement illusion, qu'avant de les mesurer, nous les aurions pris pour des hommes d'une taille extraordinaire, tandis que l'observation directe les ramenait à l'ordre commun. D'autres voyageurs n'ont-ils pu se laisser influencer par les apparences, sans chercher comme nous la vérité au moyen de mesures exactes?

En résumé, après avoir vécu huit mois au milieu des Téhuelches, après en avoir eu sous les yeux et mesuré successivement un grand nombre, et de ceux-là même qui venaient soit du port Saint-Julien, soit des rives du détroit de Magellan, nous n'en avons pas rencontré un seul qui dépassât *un mètre quatre-vingt-douze centimètres* (5 pieds 11 pouces métriques), leur taille moyenne ne s'élevant pas au-dessus *d'un mètre soixante-treize centimètres* (5 pieds 4 pouces). C'est, sans contredit, une belle taille; mais il y a loin de là au gigantisme[2], si l'on veut bien nous passer ce mot. Les femmes sont presqu'aussi grandes et surtout aussi fortes que les hommes; leur taille moyenne s'élève à 1 mètre 620 millimètres.

Les hommes sont remarquables par la largeur de leurs épaules et par la proéminence de leur poitrine. Leur corps est d'une venue[3], leurs membres sont bien fournis, leurs formes arrondies, leurs articulations grosses, leurs chairs fermes. On ne trouve pas chez eux ces constitutions efféminées des Indiens de certaines parties de la zone torride; ils sont, au contraire, massifs, bien que sans difformité. Presque tous ont la main et le pied petits comparativement au reste du corps, et méritent peu, sous ce rapport, le nom de Patagons. Leur coutume de s'asseoir à terre leur fait rentrer les pieds en dedans, et leur donne une démarche peu gracieuse. Les femmes offrent les mêmes formes que les hommes; mais leur taille élevée les fait paraître plus minces que ne le sont ordinairement les Américaines; elles ne sont pas mal faites, quoique leur extérieur soit peu féminin.

---

1. *Histoire des navigations aux Terres australes*, t. I.er, p. 186.
2. Les Caribes décrits par M. de Humboldt, *Voy.*, t. IX, p. 11, sont au moins aussi grands.
3. Nous n'avons pas reconnu cette disproportion observée par l'expédition du Beagle entre la longueur relative du corps et les extrémités.

Homme américain.

Leur tête est grosse, leur face large, pleine, carrée, aplatie, à pommettes peu saillantes, si ce n'est dans la vieillesse. Ils ont les yeux petits, noirs, vifs, horizontaux; le nez court, épaté, large, à narines ouvertes; la bouche grande, saillante, à grosses lèvres, montrant, lorsqu'elle s'ouvre, des dents magnifiques, blanches, bien rangées et qui résistent, même dans la plus grande vieillesse; le front bombé, proéminent; le menton assez court, un peu saillant; le cou gros; mais (chose remarquable pour des Américains), dans leur profil le front, la bouche ou même quelquefois le menton, saillent au point, qu'en abaissant une perpendiculaire du front aux lèvres, le nez à peine viendra l'effleurer et la dépassera rarement. L'ensemble des traits est souvent difforme; leur aspect sévère, mais néanmoins doux plutôt que désagréable; d'où vient qu'on se sent disposé à se rapprocher d'eux, tandis qu'il est des hommes, moins laids peut-être, dont l'air féroce repousse invinciblement. Les jeunes gens des deux sexes ont la physionomie vive, spirituelle, quelquefois même la figure assez passable, pour des Patagons; il est difficile d'y reconnaître les sexes jusqu'à l'instant où les traits prennent les caractères saillans de l'adulte. Ils ont tous alors ce *facies* pour ainsi dire uniforme, qui distingue immédiatement les nations les unes des autres. Leurs cheveux noirs, gros, longs et lisses, ne tombent jamais et blanchissent rarement; leur barbe paraît très-peu fournie, fait dont il est, au reste, difficile de s'assurer positivement, par suite de l'usage qui leur est commun avec les autres nations australes, de se l'arracher, ainsi qu'une partie des sourcils.

La langue patagone, tout à fait différente pour le fond de celle des Puelches, s'en rapproche pour les formes: elle est accentuée, gutturale, comme celle-ci, mais moins saccadée et moins dure. Elle renferme peu de sons compliqués de consonnes; les seuls qui soient durs, sont *jr* et le *j* espagnol dans toute sa gutturation; du reste, moins de consonnes terminales des mots, et seulement encore les suivantes : *em, ex, es, ar, el, et, in, ip, et, ec*. L'*u* nasal y est peu commun; le *ch* français n'y est pas rare; l'*f* et le *v* y manquent entièrement. On n'y trouve aucune anomalie pour les noms des parties du corps, comme on peut le voir par les trois mots suivans : *Capenca,* joues; *Guter,* yeux; *Jene,* oreille. Du reste, l'emploi du *k* est commun. Les adjectifs s'y déclinent. Le système de numération est décimal et va jusqu'à 100,000; mais, comme dans la langue puelche, les nombres 100 et 1000 sont empruntés à la langue des Incas[1]. La langue patagone a aussi, dans sa dureté, des rapports avec celle des Fuégiens.

Le caractère moral des Patagons est à peu près le même que celui des autres nations australes : hautains, indépendans, esclaves de leurs promesses entr'eux, serviables même et se soutenant mutuellement; ils sont, à l'égard des Chrétiens, faux, dissimulés, rancuneux, sans aucune parole, et volent par principe d'éducation; dispositions qui viennent sans doute, comme représailles, du peu de foi des Espagnols envers les Indiens. Incapables de trahir les leurs, discrets et courageux, ils unissent à ces vertus l'astuce des pays civilisés. Bons pères, bons maris, ils laissent néanmoins peser sur leurs femmes le fardeau de presque tout le travail journalier; mais ils ne les brusquent jamais.

1. Ils ont sans aucun doute été transmis par les Araucanos dans leurs échanges réciproques.

L'arrivée des Européens en Amérique a grandement modifié la manière de vivre des Patagons. Avant la conquête, ils voyageaient à pied, par petites familles, s'établissant dans un lieu tant qu'ils y trouvaient du gibier; puis, la contrée dégarnie, ils se transportaient ailleurs, errant ainsi sans cesse. Ils voyagent plus encore aujourd'hui, parce qu'à l'intérêt de la chasse, nécessaire à leur existence, se joint, dans leurs courses actuelles, le besoin de pâturages pour leurs chevaux; et si ces animaux leur facilitent la traversée de déserts dont ils n'osaient d'abord approcher, s'ils s'emparent du gibier avec moins de peine, ils résident aussi moins long-temps en des lieux plus promptement dépeuplés. Dès qu'une famille patagone a détruit tout le gibier du canton où elle s'était établie, les femmes seules, chargées du travail du ménage, s'occupent à rouler les peaux qui, soutenues sur des pieux, forment la tente (*Toldo*), son humble retraite; elles empaquètent tout, tandis que les hommes réunissent les chevaux; elles chargent leur bagage, et montent ensuite par dessus avec leurs jeunes enfans. Les hommes ne portent que leur arc, leurs flèches, armées d'un morceau de silex, comme celles des Fuégiens; ils ont aussi leur fronde et surtout leurs bolas[1], la plus terrible de leurs armes. Ils se rendent ainsi, à petites journées, au canton où ils doivent séjourner de nouveau. Dès qu'ils sont arrivés, les femmes reforment la tente, allument du feu; leurs maris, comme toujours, passant à dormir tout le temps qu'ils ne donnent pas à la chasse, leur occupation exclusive. De plus les femmes, avec une patience extrême, écorchent les animaux tués, en préparent les peaux, les assouplissent, les cousent ensemble, quand elles sont petites, au moyen de tendons d'animaux, et en confectionnent ainsi principalement de grands manteaux ornés de peintures, qui servent d'habillement aux deux sexes, indépendamment d'autres pièces qui entourent la ceinture. C'est là d'ailleurs toute l'industrie des Patagons; jamais ils n'ont songé à se construire même un radeau. Essentiellement terrestre, le Patagon s'abaisse rarement à manger des coquillages, lorsque les circonstances lui font diriger sa chasse vers les rivages maritimes. Les hommes relèvent leurs cheveux sur la tête et les attachent avec un petit ruban de tissu ou de cuir. Ils ne laissent pas fréquemment à leur figure sa couleur naturelle; ils se peignent en rouge et en noir, mettant le rouge sur les joues, le noir sous les yeux, quelquefois du blanc sur les sourcils. Les femmes emploient les mêmes couleurs, à l'exception du blanc; elles séparent leurs cheveux en deux parts, sur le milieu de la tête, les laissant ainsi flotter sur leurs épaules, ou en formant deux queues ornées de grelots et de verroteries; elles portent des boucles d'oreilles d'argent, larges de quelques pouces[2], et s'ornent les pieds de bracelets et de colliers en verroteries, qu'elles obtiennent par échange des autres nations, qui se les procurent dans les villes.

Le gouvernement des Patagons n'a rien de positif : les chefs qui les mènent à la guerre, sont leurs égaux en tout autre temps. Jamais ils ne se sont soumis au joug européen, et

1. Pour plus de détails, voyez partie historique, t. II, les chapitres XVIII et XX, où nous avons décrit tout ce qui a rapport à cette nation.

2. Voyez Coutumes, n.os 4 et 5, et Costumes, pl. 5.

Homme américain.

toujours ils surent au besoin défendre par les armes, la liberté dont ils jouissent encore.

Leur religion est, avec quelques modifications, celle des Puelches et des Aucas; ils redoutent plutôt qu'ils ne révèrent, leur *Achekenat-kanet,* tour à tour génie du mal et génie du bien. Éprouvent-ils quelqu'indisposition? Le génie est entré dans leur corps; et les devins, en même temps médecins, cherchent à l'en arracher par des succions, par mille conjurations, par mille jongleries. Égarent-ils quelque chose? C'est encore le génie qu'on accuse de la perte, sans que le bien qu'il fait soit l'équivalent du mal dont il est l'auteur. Leurs devins, déguisés en femmes, lorsqu'ils ne sont pas du sexe féminin, exercent aussi les fonctions d'interprètes du génie malfaisant, lui parlent et transmettent sa réponse à l'instant où, tout exaltés, comme les anciennes pythies des Grecs, ils sont encore remplis du dieu. Les Patagons croient à une autre vie, où ils goûteront une félicité parfaite; de là vient, chez eux, la coutume d'enterrer, avec le défunt, ses armes, ses bijoux, et même de tuer, sur sa tombe, tous les animaux qui lui ont appartenu, afin qu'il les retrouve dans le séjour de la béatitude. Ce dernier usage oppose une barrière insurmontable à toute civilisation; car ne conservant jamais rien de ce qu'ils ont pu amasser, ils demeurent toujours pauvres et ne sauraient assez multiplier les troupeaux pour subvenir à leur nourriture, ce qui les empêche de se fixer. Les plus superstitieux entre tous les sauvages, ils fêtent l'époque de la nubilité des femmes.

En résumé, si les Patagons doivent former une espèce séparée des autres Américains, ce n'est pas seulement en raison de la supériorité de leur taille, comme on l'a dit jusqu'à présent. Les Patagons, au contraire, nous semblent appartenir à un rameau d'hommes distingués surtout par des formes massives, nullement efféminées, et par une taille avantageuse; d'hommes propres aux plaines de l'est de l'Amérique méridionale, qui, par les Puelches, passent aux Charruas, aux Mbocobis ou aux Tobas du grand Chaco. Leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion sont celles des Puelches, surtout, et des Aucas. Sous ces divers points de vue, toutes ces nations australes ont la plus étroite analogie. Par le langage, les Patagons n'ont rien qui les rapproche des Aucas, l'idiome de ces derniers étant très-doux et très-harmonieux, tandis que celui des Téhuelches est dur. Ils paraissent, sous ce rapport, liés aux Puelches, dont la langue, plus gutturale encore, présente beaucoup des mêmes formes. On retrouve aussi, dans la manière dont prononcent les Mbocobis et les Tobas, les sons durs de la langue patagone, ce qui est un trait de ressemblance de plus. Comme le montrera la description comparative, les Patagons se distinguent des Aucas par leur taille, par leurs formes, par leurs traits, différence que nous avons trouvée partout en Amérique, entre les peuples montagnards et ceux des plaines.

NATION PUELCHE.

Les divers auteurs[1], et même les habitans des villes ou villages voisins des lieux où vivent les Aucas et les Patagons, confondent presque toujours les Puelches avec ces deux nations australes, sous la dénomination vague de *Pampas,* parce qu'ils habitent les immenses plaines de ce nom, situées au sud de Buenos-Ayres. Le nom de *Puelche,* que la nation se donne, lui est aussi appliqué par les Aucas; les Patagons l'appellent *Yonec.* C'est probablement le peuple connu sous le nom de *Querendis*[2] lors de la conquête de Buenos-Ayres.[3]

En contact au sud avec les Patagons, ils se mêlent fréquemment avec eux dans leurs courses. Passant pour avoir habité au seizième siècle les lieux occupés aujourd'hui par Buenos-Ayres, il est du moins certain que depuis plus de cent ans ils sont fixés du 39.e au 41.e degré de latitude méridionale sur les plaines d'entre le Rio Negro et le Rio Colorado, mais plus particulièrement encore sur les rives de ce dernier fleuve, à quelques degrés du bord de la mer dans l'intérieur. Ils voyagent au sud jusqu'au Rio Negro et au-delà, et vers le nord jusqu'à la Sierra de la Ventana, ne quittant ces parages que pour faire des excursions sur les terres de Buenos-Ayres ou sur celles des Aucas; au reste, ils sont au moins aussi nomades que les Patagons, et toujours divisés en plusieurs tribus errantes, qui se réunissent soit pour attaquer, soit pour se défendre.

De tout temps les Puelches ont eu de fréquentes relations avec les Patagons et les Aucas, souvent même ils ont eu à soutenir des guerres cruelles contre ces nations; par suite, leur nombre, d'abord de quelques milliers, était déjà considérablement diminué, lorsque, vers la fin du siècle dernier, les funestes effets de la petite vérole le réduisirent au quart; et décimés encore par les attaques journalières des Aucas, ils ne comptent plus aujourd'hui que cinq à six cents âmes[4], sous les ordres de plusieurs caciques. Tout porte à croire que la nation entière sera détruite d'ici à un siècle, ou tout au moins qu'elle se fondra dans celle des Araucanos.

La peau des Puelches, de la même teinte que celle des Patagons, est peut-être un peu plus foncée; leur couleur est aussi brun-olivâtre plutôt que cuivrée.

---

1. Falconer (*Terres magellaniques,* t. II, p. 45) les confond avec les Patagons dans sa description; et Azara (*Voyage dans l'Amér. mérid.,* t. II, p. 55 et suiv.), qui n'a vu aucune de ces nations australes, les mêle au contraire avec les Aucas. C'est à tort qu'on a presque toujours regardé le nom de *Puelche* comme identique avec celui de *Péhuenche,* tribu des Aucas.

2. Ce mot, qui n'est ni auca ni puelche, appartient évidemment à la langue guarani, parlée aussi près de Buenos-Ayres.

3. Rui Diaz de Guzman, *Historia argentina* (écrite en 1612), imprimée (*Collection de Angelis*) à Buenos-Ayres en 1835, dit, p. 9, qu'ils sont chasseurs, et p. 33, qu'ils emploient les *bolas,* ce qui ferait croire que ce sont bien des Puelches.

4. En 1535, selon Schmidel, *loc. cit.,* p. 9, ils étaient au nombre de 3,000.

Homme américain.

Leur taille est moins élevée que celle des Patagons; leur stature moyenne au moins de 1 mètre 70 centimètres (5 pieds 3 pouces). Peu d'hommes sont au-dessous de 1 mètre 62 centimètres (5 pieds), tandis que quelques-uns atteignent 1 mètre 75 à 80 centimètres (5 pieds 5 ou 6 pouces), et même plus. Les femmes sont presqu'aussi grandes que les hommes, et nous croyons, d'après nos mesures, que leur taille moyenne s'élève à 1 mètre 620 millimètres.

Les Puelches peuvent rivaliser avec les Patagons pour la corpulence, la largeur des épaules et la force des membres. Ils leur ressemblent tellement qu'on pourrait les regarder comme des Patagons plus petits, parlant une langue différente; même figure large et sévère, même bouche saillante, très-grande, à grosses lèvres et renfermant des dents magnifiques; mêmes yeux petits, horizontaux; même nez épaté, à narines ouvertes; mêmes cheveux noirs, lisses et longs; même barbe, qu'ils arrachent également. Les pommettes seules sont un peu plus saillantes que chez les Patagons et annoncent la transition aux Mbocobis et aux Charruas. Les femmes participent aux traits et à la force des hommes, et n'ont que dans l'extrême jeunesse la figure de leur sexe; sous ce rapport, elles ressemblent aussi beaucoup aux Patagones.

On se fera une idée plus exacte de la tête osseuse des Puelches par l'inspection de la planche 1, fig. 1, où nous en avons représenté une. On pourra trouver que, sauf la saillie des os maxillaires, ce crâne diffère peu de ceux des autres nations de l'ancien monde.

La langue puelche ne se rapproche de la langue patagone qu'en ce que cette dernière a de dureté; mais elle en est tout à fait distincte par le fond; gutturale, saccadée et rude, au point qu'en nous servant des lettres espagnoles, nous n'avons pas encore trouvé de moyens d'écrire certains mots. Employant souvent le *k,* et remplie de sons composés que forment les consonnes *tz* et *mz,* elle est fortement accentuée. Ce qui la rend plus dure encore, c'est que la moitié des mots sont terminés par les consonnes *at, ex, ec, l, am, ig, s, ep, eq, ch* et *tz.* Le *j* espagnol s'emploie fréquemment; mais il est encore une articulation plus forte, celle du *tr,* prononcée du fond du gosier. L'*u* nasal est peu commun, ainsi que les diphthongues, comme *ain;* le *ch* français y est d'un fréquent usage; le son de l'*f* tout à fait inconnu. On y remarque une anomalie dans les noms des parties du corps, qui commencent tous par un *y,* comme *Yacaléré,* joues; *Yatitco,* yeux; *Yaxyexké,* oreille; mais nous croyons devoir attribuer cette singularité à la contraction du pronom possessif, qui entre dans le composé de ces noms. Les adjectifs ne changent pas au masculin et au féminin. Le système de numération est étendu, il va jusqu'à 100,000; mais tous les nombres au-dessus de 99 sont empruntés à la langue des Incas.[1]

Le caractère des Puelches est identiquement celui des Patagons : même dissimulation, même fierté, mêmes idées d'indépendance.

---

1. Voyez partie de Linguistique. La meilleure preuve qu'Azara les confond avec les Aucas, c'est qu'il dit (p. 41) que leur langue n'a aucun son nasal ni guttural; ce qui est vrai des Aucas, mais non des Puelches, dont la langue est une des plus dures de celles qui se parlent en Amérique.

Les mœurs de la nation qui nous occupe sont celles des Patagons : comme ceux-ci, toujours en voyage, les Puelches sont ambulans et grands chasseurs; ils possèdent maintenant beaucoup de chevaux, et se retirent sous des tentes de peaux d'animaux, qu'ils transportent partout avec eux, armés également de l'arc, de la flèche et des bolas[1]; ils sont tout aussi peu avancés pour l'industrie, quoiqu'ils commencent à savoir tisser. Même costume, bien que souvent mêlé à celui des Aucas; mêmes ornemens, mêmes peintures de la figure; même paresse chez les hommes; même activité chez les femmes, chargées de tous les travaux du ménage. Les Puelches, comme les Patagons, ne vivent jamais sur les rivages de la mer, et ne sont pas plus navigateurs.

Leur gouvernement est semblable à celui des Patagons : ils ont des chefs ou *Ganac* qui les dirigent à la guerre, mais auxquels ils n'obéissent pas en temps de paix; c'est ordinairement le meilleur des orateurs et le plus brave qui devient cacique. Aussi indépendans aujourd'hui qu'à l'époque de la conquête, ils n'ont jamais reconnu la domination espagnole.

Leur religion est aussi celle des Patagons : ils croient à un génie du mal, nommé *Gualichu* ou *Arraken,* qui devient quelquefois bienfaisant, sans qu'on ait besoin de le prier. Leurs devins (*Calmelache*), également médecins, sont tellement redoutés, qu'après leur mort un Puelche ne passe qu'en silence au pied de leur tombe, dans la crainte de les réveiller. Ils croient à l'immortalité de l'âme, et, en conséquence, enterrent avec le défunt ses armes et ses bijoux les plus précieux[2]. Ils fêtent l'instant de la nubilité des femmes.

On a vu combien il y a d'analogie, pour les caractères physiques, pour les mœurs, pour la religion, entre les Puelches et les Patagons. Nous en conclurons qu'ils appartiennent au même rameau d'hommes; seulement plus petits que les Patagons, ils parlent un langage distinct. Par les traits et le parler, ils diffèrent des Aucas, et font ainsi le passage des Patagons aux autres nations des plaines du grand Chaco, telles que les Mbocobis ou Tobas et aux Charruas de la Banda oriental de la Plata.

---

1. Ils s'en servirent en 1536, lors de la première fondation de Buenos-Ayres. (Voyez *Historia argentina,* de Rui Diaz de Guzman, p. 34.)

Ulderico Schmidel, édit. de Buenos-Ayres, p. 7, dit la même chose et parle aussi de lances armées de pointes de silex.

2. Azara dit de cette nation, comme de toutes les autres (t. II, p. 49), qu'elle n'a pas de croyance religieuse : il fallait qu'il fût bien préoccupé de cette idée négative pour l'appliquer même aux Puelches, remarquables par la multiplicité des pratiques superstitieuses auxquelles ils se livrent.

Homme américain.

NATION CHARRUA.

Le nom de *Charruas*, connu depuis les premiers temps de la conquête de l'Amérique, n'est cependant pas le seul sous lequel cette nation soit désignée par les historiens. Nous croyons, contre le témoignage d'Azara[1], que les *Minuanes*, toujours confondus par les auteurs avec les Charruas[2], n'en étaient qu'une tribu, ce que nous paraît prouver l'identité parfaite de coutumes indiquée même par l'écrivain espagnol. Nous croyons également que les *Yaros*[3], qui vivaient entre les Charruas et les Minuanes, les *Bohanes* et les *Chanas*, leurs voisins, étaient aussi des tribus des Charruas, dont les noms ne figurent qu'au commencement de la conquête, ce qui a fait dire à Azara[4] qu'ils avaient été détruits par les Charruas.[5]

Lors de la conquête, les Charruas proprement dits s'étendaient depuis *la Lagoa dos Patos*, province de Rio Grande, jusqu'au débouché de l'Uruguay dans la Plata, sur tout le littoral maritime; et des côtes orientales de la Plata[6] jusqu'à une trentaine de lieues dans les terres. La tribu des *Minuanes* se tenait entre l'Uruguay et le Parana, tandis que les Yaros, les Bohanes et les Chanas vivaient, en très-petit nombre, les premiers sur la rive orientale de l'Uruguay, près du Rio Negro; les deux autres tribus dans les îles de l'Uruguay, en face du Rio Negro. Ils étaient donc, au seizième siècle, circonscrits, vers le nord, par des déserts, sans passer le 31.e degré de latitude sud; à l'est, par la mer; à l'ouest, par le Parana, et au sud par le confluent du Parana et de l'Uruguay, sur la Plata même. Les Minuanes passèrent, vers 1730, sur la rive orientale de l'Uruguay, se réunirent aux Charruas dans la Banda oriental et combattirent long-temps les Espagnols, qui, après la fondation de Montevideo et de la Colonia del Sacramento, les repoussèrent à leur tour. Ils s'enfuirent vers le nord, où ils furent encore attaqués; leur nombre diminua peu à peu; et, enfin, aujourd'hui les Charruas sont réduits à quelques petites tribus errantes, à l'est de l'Uruguay, au nord du 31.e degré de latitude sud, aux frontières et même sur le territoire des anciennes Missions. Jadis ils avaient

---

1. *Voyage dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 30.

2. On peut, à cet égard, consulter Funes, *Hist. del Paraguay;* Gonzalo Doblas, *Memoria historica de missiones*, p. 55.

3. Il est faux, d'après le manuscrit de Lastarria, art. 80, qu'ils vécussent encore en 1804 sur les rives du Rio Negro. Voyez *Art de vérifier les dates*, 3.e part., t. XIII, p. 181.

4. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 7.

5. Une preuve de plus de la confusion qui règne dans la nomenclature des nations américaines, c'est le travail de M. Warden (*Art de vérifier les dates*, t. XIII, 3.e partie) qui réunit, pour le Brésil seulement, plus de 400 nations. Il est vrai que nous trouvons, parmi celles-ci, des nations vivant en dehors de cette contrée.

6. *Historia argentina*, p. 6, 78.

pour voisins, du côté de l'ouest, les Aucas et les Puelches des Pampas, dont les séparaient le Parana et la Plata; et, au nord, les Guaranis.

Dans la dernière guerre entre Buenos-Ayres et le Brésil, en 1827, on nous assura que cinq caciques s'étaient avec cinq cents Charruas incorporés à l'armée argentine. S'il en est ainsi, comme tout paraît le prouver, il y aurait encore plus de 1,500 âmes de cette nation, jadis si formidable; mais ce nombre diminue journellement, soit par les guerres, soit par le mélange des naturels avec les Guaranis, soit parce qu'ils se sont laissé emmener dans les villages.

Leur couleur, plus foncée que celle des Patagons, est d'un brun-olivâtre souvent noirâtre ou marron. C'est peut-être la nation américaine que l'intensité de la couleur rapproche le plus du noir; elle contraste même, sous ce rapport, d'une manière frappante avec celle des Guaranis, ses voisins.

Nous avons été à portée de voir, en 1829, à Montevideo plusieurs Charruas; ils ne nous ont pas montré, malgré l'allégation d'Azara[1], *une taille qui parût dépasser d'un pouce celle des Espagnols*. Le plus grand que nous ayons vu, n'avait pas plus de 1 mètre 76 centimètres (5 pieds 5 pouces), et leur taille moyenne ne nous a pas semblé de plus de 1 mètre 68 centimètres (5 pieds 2 pouces). Comme chez les Puelches, les femmes sont presque aussi grandes et aussi robustes que les hommes; elles ont au moins 1 mètre 66 centimètres, ou 5 pieds 1 ½ pouce de taille moyenne.

Les formes des Charruas sont, comme celles des Puelches, on ne peut plus massives; toujours très-charnus, ils n'ont jamais l'obésité des Guaranis. Leurs épaules sont larges, leur corps d'une venue, leurs membres fournis, leurs mains et leurs pieds petits. Les femmes, dans les mêmes proportions, ont la gorge bien faite, le corps large, sans que jamais la ceinture soit notablement plus étroite que le reste du corps.

Les Charruas ont la tête grosse, la face large; les pommettes un peu saillantes; le nez assez étroit de la base, enfoncé dans cette partie, gros, à narines évasées et ouvertes; les sourcils saillans, fortement arqués, peu fournis; les yeux petits, noirs, enfoncés, peut-être un peu bridés, mais horizontaux; les lèvres grosses; la bouche grande; les dents belles et ne tombant jamais; la barbe rare; la lèvre supérieure et le menton en dessous, sont seuls garnis de poils droits et non frisés; leurs cheveux sont longs, noirs, gros et plats. L'ensemble des traits donne une figure des plus sérieuse, et souvent même d'un aspect dur et féroce; on trouve rarement chez leurs jeunes gens cet air enjoué et ouvert de ceux de quelques autres nations : on pourrait dire que, sous ce rapport, ils n'ont point de jeunesse. Leur maintien est toujours triste et taciturne.

Leur langue, dure et gutturale[2], se rapproche en cela de celle des Puelches et des autres nations des plaines, telles que les Mbocobis ou les Tobas du grand Chaco; mais c'est la seule analogie qu'on y rencontre; car elle est d'ailleurs très-différente. Leur voix n'est jamais élevée; ils parlent même presque toujours bas.

1. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 8.

2. Azara dit, t. II, p. 6 : « Leur langue est si gutturale, que notre alphabet ne saurait rendre « le son de ses syllabes. »

Homme américain.

Le caractère moral des Charruas est le même que celui des Puelches et des Patagons: fiers, indomptables, courageux, amis de leur liberté, guerriers par excellence, ils ont mieux aimé combattre toujours, se faire décimer par les conquérans du nouveau monde, que de suivre l'exemple de leurs voisins, en se soumettant aux exigences religieuses des Jésuites; et, quoiqu'aujourd'hui réduits à une poignée d'hommes, ils font encore tous leurs efforts pour se soustraire à l'esclavage.

Les Charruas sont exclusivement habitans des plaines et des pays entièrement découverts. Leurs mœurs ressemblent beaucoup à celles des Indiens des Pampas continuellement ambulans; comme eux ils sont vagabonds, ne vivent que de chasse, sans connaître la pêche, la navigation, la culture; comme eux, ils se construisent des tentes de cuir dans tous les lieux où ils veulent s'arrêter. Infatigables guerriers, ils ne sont pas longtemps sans attaquer surtout les Chrétiens qui les gênent[1]. A cet effet, ils abandonnent momentanément leurs déserts pour s'approcher de l'ennemi, cachent leurs familles dans les bois, prennent leurs chevaux; envoient des éclaireurs pour découvrir les forces à combattre; et, vers le point du jour, les hommes seulement cherchent à surprendre leurs adversaires, tous armés d'une lance de dix à douze pieds, ou d'un arc et de flèches courtes, qu'ils mettent dans un carquois suspendu sur l'épaule. Ils s'avancent ainsi lentement, souvent couchés sur le côté de leurs chevaux; mais dès qu'ils sont très-près, ils animent leurs coursiers, tombent au grand galop sur l'ennemi, en poussant des cris furieux; et tuent tous les hommes, ne conservant que les femmes et les enfans, dont ils font des concubines et des esclaves. Ils ne partagent pas le butin.

Le mariage n'est pour eux, des deux côtés, qu'une affaire de convenance. La polygamie leur est permise en ce sens, qu'ils prennent une jeune femme dès que la première est âgée; mais celle-ci a toujours la haute main sur les autres.

Leur industrie se borne à élever des chevaux et à se faire quelques pièces de vêtemens avec des peaux d'animaux; car jamais ils n'ont su tisser. Les hommes ne s'occupent que de leurs armes, tandis que les femmes tiennent lieu de bêtes de somme, lorsqu'ils voyagent et manquent de chevaux; elles sont aussi chargées de tous les détails du ménage. Les hommes vont toujours tête nue et portent quelquefois une chemisette sans manches, faite de peaux d'animaux; les femmes se procurent, des Guaranis ou des Chrétiens, des tissus dont elles font des chemises. Les hommes s'ornent souvent de la barbote,

---

1. On a maintenu, jusque dans ces derniers temps, l'énoncé des anciens auteurs que les Charruas sont anthropophages, parce que les premiers aventuriers ont dit qu'ils avaient mangé le corps de Diaz de Solis (Funes, *Ensayo de la historia del Paraguay*, t. I.er, p. 3); mais depuis il a été bien reconnu que ce n'était qu'une fable; que les Charruas, même lors de l'expédition de Gaboto (en 1526) gardèrent au milieu d'eux leurs prisonniers et n'eurent jamais l'intention de les manger. Voyez *Corogr. bras.*, I, p. 338; *Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 137. On peut donc s'étonner de voir cette fable reproduite en 1835 par M. d'Angelis, à la page 11 de la table de l'*Historia argentina*.

formée d'un morceau de bois qu'ils passent dans un trou pratiqué à la lèvre inférieure, à la base des dents. Leurs cheveux sont fréquemment relevés, et ils y posent verticalement des plumes blanches; les femmes les portent pendans. Elles se tatouent la figure à l'époque de la nubilité.

Leur gouvernement, selon Azara, se réduirait à un conseil formé par les chefs de famille, se réunissant et s'asseyant en rond pour délibérer s'il y a lieu ou non d'attaquer l'ennemi commun. Ils n'ont d'autres supérieurs que celui d'entr'eux momentanément chargé de diriger l'expédition; d'ailleurs aucune soumission à personne, pas même à leurs parens. Les querelles se vident entre les parties.

Leur religion, quoiqu'Azara[1] prétende qu'ils n'en ont aucune, est analogue à celle des Indiens des Pampas : comme ceux-ci, ils ont la coutume de marquer par une fète l'époque de la nubilité des jeunes filles, et c'est alors qu'ils tracent trois lignes bleues de tatouage, de la racine des cheveux au bout du nez, et deux autres transversales sur les tempes. Ils croient à une autre vie, ce que prouve la manière dont ils enterrent les morts, avec leurs armes et tous leurs habillemens; et, comme chez les Aucas, ils tuent leur meilleur cheval sur la tombe. Le deuil est barbare : les sœurs, les femmes et les filles se coupent, au décès de chacun des leurs, une articulation des doigts, en commençant par le petit; de plus, elles s'enfoncent, et toujours, la lance ou le couteau du parent dans la peau des bras, des seins et des flancs, de la ceinture en haut. Les hommes ne portent pas le deuil de leur femme; mais à la mort de leur père ils en observent un, plus rigoureux encore que celui des femmes : ils se font enfoncer de part en part dans la chair des morceaux de roseau, de pouce en pouce sur toute la longueur des bras, depuis le poignet jusqu'à l'épaule, et se soumettent à des jeûnes très-prolongés. Leurs médecins, également devins, ainsi qu'en Patagonie, prétendent opérer des cures au moyen de la succion des parties malades.

En résumé, les Charruas, ainsi que les Puelches, parcourent les plaines en nomades; comme eux ils sont fiers, belliqueux, indépendans, indomptables. Leur langue est aussi dure et gutturale; leurs mœurs, leur manière de se nourrir, leur gouvernement, sont à peu près les mêmes; ils vivent sous des tentes de cuir et attaquent l'ennemi à l'improviste. Le fond de leur religion présente beaucoup d'analogie avec celle des Puelches; ainsi, sous ces divers points de vue, les Charruas peuvent être considérés comme voisins de ces derniers, dont ils ont même encore quelques-uns des caractères physiques généraux, tels que les formes massives, la couleur foncée, les yeux horizontaux, les grosses lèvres; s'en distinguant néanmoins par un langage différent, des pratiques plus barbares dans leurs cérémonies religieuses, une taille moins élevée, une teinte plus prononcée, une figure plus féroce, plus sombre, des yeux plus grands. Nous ne pouvons, en conséquence,

1. *Loc. cit.*, p. 14 : *Ils n'adorent aucune divinité, et n'ont aucune religion.* Telles sont les paroles de l'auteur espagnol. Ne pourrait-on pas lui demander pourquoi ces mêmes Indiens, sont, comme il le rapporte, enterrés avec leurs armes ?

Homme américain.

ne pas considérer les Charruas comme appartenant au rameau américain propre aux plaines.[1]

1. Nous croyons qu'on a quelquefois mêlé des Charruas à cette réunion hétérogène d'Indiens indiqués sous le nom de Guaycurus. (Voyez *Art de vérifier les dates*, t. XIII, 3.e part., p. 147.) Les Espagnols et les Portugais donnent le nom de Guaycurus à tous les Indiens qui sont à cheval; et dès-lors cette nation, depuis long-temps éteinte, suivant Azara (*Amér. mér.*, t. II, p. 146), se reproduit tous les jours; ainsi nous avons entendu appeler Guaycurus les Tobas, les Mbocobis et une foule d'autres.

NATION MBOCOBI OU TOBA.

En confrontant les vocabulaires que nous avons recueillis de la langue des Mbocobis et de celle des Tobas, décrits par Azara[1] comme des nations tout à fait différentes, nous avons reconnu qu'elles n'en forment absolument qu'une, et d'après ce que nous avons appris d'eux-mêmes, il nous a été facile de nous apercevoir que bien certainement les *Pitilagas*[2] de cet auteur, ses *Aguilots*[3], ses *Mbocobys*, ses *Machicuys*[4] et ses *Tobas* ne sont que des tribus parlant la même langue que les Mbocobis et les Tobas. Les Tobas se nomment *Guanlang* dans la langue mataguaya. Les Lenguas les appellent *Natocoet* et *Incanabacte;* les Abipones du Chaco, *Caliazec.* Le père Lozano[5] dit aussi que les *Tobas*, les *Mbocobis* et les *Yapitalaguas* du Chaco sont de la même nation[6]; mais il cite quarante-trois noms de villages, que nous nous dispenserons de reproduire ici. Ses *Malbalas*[7] et peut-être ses *Taños*[8] nous paraissent encore être des Tobas.

En les réunissant aux Mbocobis, comme nous croyons le devoir faire ici, les Tobas couvrent la plus grande partie du grand Chaco, du 21.e au 32.e degré de latitude sud. Ils habitent toutes les rives du Pilcomayo, du lieu où cette rivière abandonne les derniers contreforts des Andes boliviennes jusqu'au Paraguay, le quart inférieur du cours du Rio Vermejo, près de son confluent, et de là, sous le nom de Mbocobis, le sud, jusqu'aux environs de Santa-Fe, sur les plaines élevées en dehors des marais des rives du Parana; ainsi, au nord-est, ils sont bornés par des nations de la province de Chiquitos; au nord-ouest, par les Chiriguanos de Bolivia; à l'est, par les Abipones, par le Rio Parana et le Paraguay qui les sépare des Guaranis; au sud, par les

1. Les nations du grand Chaco sont peut-être les plus embrouillées de toutes celles de l'Amérique, et Azara lui-même (*Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 160 et 162) n'a pas, sous ce rapport, rendu à la science tous les services qu'on pouvait attendre d'un observateur aussi distingué; il était malheureusement, ainsi que nous l'avons déjà fréquemment reconnu, préoccupé de la double idée que *les Américains ne devaient pas avoir de religion,* que chaque tribu dont il n'entendait pas le langage, devait avoir *un idiome tout à fait différent de tous les autres;* cette opinion il la professait sans avoir écrit les mots qui pouvaient l'amener à la conclusion contraire; aussi ses listes de nations se sont-elles accrues à l'infini.

2. *Loc. cit.*, p. 161.

3. Page 162.

4. Les dix-huit noms de tribus donnés par Azara (p. 155) annoncent évidemment que la langue des Machicuys présentait les mêmes sons que celle des Tobas. Les terminaisons en *ith*, en *ac* et en *op* le démontrent sans réplique; d'ailleurs les coutumes, les traits et les autres caractères physiques sont aussi en rapport.

5. *Descripcion chorographica del gran Chaco. Gualamba* (1733), p. 77.

6. Lozano, *Historia del Paraguay,* copie quelquefois son autre ouvrage. Voy. t. II, p. 173, etc.

7. Lozano, *Chaco,* p. 83 à 85.

8. *Ibidem*, p. 247.

Homme américain.

Pampas qu'habitent les Aucas, et, à l'ouest, par les nombreuses tribus des Mataguayos, enclavant peut-être quelques autres petites tribus distinctes.

Cette nation est spéciale aux plaines, et paraît se plaire principalement sur les rivages des fleuves, où elle vit de chasse et élève des troupeaux. Souvent elle se fixe en un lieu, dans le but d'y cultiver la terre; mais, plus souvent encore, elle aime le changement, voyageant d'un endroit à l'autre. Ces Indiens sont peu unis entr'eux. La tribu des Mbocobis, aujourd'hui des plus puissante, fait la guerre aux autres tribus des rives du Parana, tandis qu'au contraire celles du haut Pilcomayo attaquent fréquemment les Chiriguanos, malgré la supériorité numérique de ces derniers. Il y a de plus une foule d'autres petites tribus presque toujours en querelle les unes avec les autres. Azara[1], en 1800, évaluait le nombre des Mbocobis seuls à 2,000 guerriers, ce qui pourrait le porter à 6,000 âmes au moins; celui des Tobas à 500 guerriers, ce qui supposerait environ 1,500 âmes; celui des Pitilagas, à 200 guerriers (ou 600 âmes); les Aguilots à 100 guerriers (300 âmes), et enfin les Machicuys à 1,200 guerriers ou 3,600 âmes, ce qui ferait un total de 12,000, pour ceux que connaissait Azara. Si l'on songe ensuite que les Tobas des Cordillères font la guerre aux Chiriguanos, qui ont à leur disposition quelques milliers de combattans, on devra penser qu'ils ne sont pas inférieurs en nombre aux Mbocobis; et pour peu qu'on y ajoute toutes les petites hordes disséminées dans le Chaco, l'on pourra, sans s'éloigner de la vérité, supposer que la nation entière se compose au moins de 14,000 individus encore indépendans.[2]

La couleur des Tobas et Mbocobis, bronzée, ou plutôt brun-olivâtre, moins foncée que celle des Charruas, n'est pas jaune comme chez les Guaranis; se rapprochant beaucoup de celle des Puelches, elle est beaucoup plus foncée que parmi les nations du rameau chiquitéen.

Les Tobas que nous avons vus près de Corrientes sont d'une assez haute stature; on en trouve fréquemment de 1 mètre 73 à 76 centimètres (5 pieds 4 à 5 pouces), et leur taille moyenne paraît approcher de 1 mètre 68 centimètres (5 pieds 2 pouces). Celle des femmes est presque semblable, ou du moins dans de belles proportions relatives (1 mètre 590 millimètres).

Leur forme générale les rapproche des Charruas. Ils sont robustes, ont les jambes grosses, les épaules larges, la poitrine saillante, le corps peu svelte. Les femmes participent à leur extérieur : on ne peut plus fortes, elles sont larges des hanches et de la poitrine; leur ceinture est peu marquée; leurs seins ne sont pas trop volumineux, et surtout sont très-bien placés; mais c'est pour peu de temps, par suite de leur coutume de les aplatir et de se les allonger, de manière à pouvoir, en marche même, allaiter leurs enfans, qu'elles portent derrière le dos[3]. Nous n'avons jamais vu d'obésité parmi les Charruas. Leur démarche est peu gracieuse.

---

1. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 162.
2. Le père Lozano, *loc. cit.*, dit, p. 77, que cette nation forme 43 villages distincts.
3. Voyez partie historique, t. I.er, ch. X, p. 305.

Leurs traits ont aussi beaucoup de rapports avec ceux des Charruas; leur tête est grosse, leur face large sans être pleine, leur front saillant, leur nez élargi par des narines ouvertes; leurs pommettes sont prononcées dans l'âge adulte, ils ont la bouche grande, les dents magnifiques; les oreilles petites; les yeux petits, horizontaux, comme bridés quelquefois au côté externe, ce qui les ferait croire un peu inclinés vers le haut. Les sourcils (chez ceux qui ne s'épilent pas) sont peu larges, noirs et arqués; leur barbe est très-rare et ils se l'arrachent; leurs cheveux se rapportent à ceux de tous les autres Américains. L'ensemble des traits est des plus sérieux, et s'accorde parfaitement avec la taciturnité des hommes. Les jeunes femmes montrent quelquefois un sourire gracieux et une figure intéressante; mais, le plus souvent, dès qu'elles ont atteint vingt-cinq ans, leurs traits changent, leurs pommettes deviennent saillantes, et les deux sexes sont alors d'une laideur repoussante.

Leur langue, des plus facile à reconnaître par la multiplicité de ses terminaisons en *ic, ec, ac, oc, ap* et *et*, est excessivement saccadée, excessivement dure; d'autres sons, plus compliqués de consonnes, ceux, par exemple, de *nd*, de *mb*, de la double *nn* (la première de ces deux dernières lettres prononcée comme si elle était seule), lui donnent aussi un caractère tout particulier. La gutturation en est aussi extrêmement forte, extrêmement dure; mais ce n'est pas le *j* espagnol, c'est l'*r* qu'elle grasseye et tire de la gorge. Le *ch* français et espagnol lui manquent, ainsi que les sons des lettres *b, f, x.* Quoique cette langue soit privée d'euphonie, autant au moins que celle des Puelches, elle est encore plus saccadée, et en diffère de tous points; mais elle présente une analogie de sons remarquable avec les autres langues du Chaco. La voix est constamment rauque chez les deux sexes.

Leur caractère est aussi fier, aussi indépendant que celui des autres nations des plaines; il est de plus insouciant, et tout chez eux annonce une indolence qui ne cesse que lorsqu'il s'agit de chasse ou de guerre. Taciturnes autant que possible, ils ne rient presque jamais, et ne sont cependant pas méchans envers leurs femmes, qu'ils traitent même souvent avec beaucoup de douceur. Jamais on n'a pu réussir à les maintenir sous la tutelle des religieux.

Les mœurs des Tobas sont singulières; ils sont à la fois, par circonstance, errans et vagabonds, ou sédentaires et alors agriculteurs; pasteurs depuis la conquête, ils furent toujours chasseurs et guerriers. On voit dès-lors qu'ils servent de transition aux autres nations septentrionales. Les habitudes ne sont pas identiques dans les diverses tribus; mais elles ont partout un fond de ressemblance. Le Toba se fixe volontiers au bord des rivières, où il soigne ses troupeaux et sème le maïs, les patates douces, le mani, le manioc; se contentant, le plus souvent, de faire un trou dans la terre, lorsqu'elle est dégagée des bois qui la couvraient; mais, si la récolte vient à manquer, si les troupeaux ont été volés par d'autres nations, la moitié et plus des hommes laissent leurs femmes pendant une quinzaine, vont où ils comptent rencontrer du gibier, y chassent continuellement et boucanent ce qu'ils tuent chaque jour, tant avec leurs flèches armées de bois dur, qu'avec les bolas, qu'ils manient à cheval. Lorsqu'ils ont fait leur provision, ils

reviennent à leurs cabanes, où ils se reposent jusqu'à ce que la nécessité les force à retourner à la chasse; tandis que ceux qui étaient restés d'abord, partent pour le même objet. Leurs cabanes, ordinairement communes, sont dirigées est et ouest, et fermées du côté du sud; ouvertes aux deux bouts, elles forment de longues files, dont chaque famille possède une partie marquée extérieurement d'un seul côté par une ouverture latérale. Couchés sur des espèces de lits de camp, élevés de terre de quelques pieds, les couples ne se servent pas de hamacs. Au toit sont suspendus l'arc, la flèche, la lance et la massue du chef de la famille, ou les instrumens de pêche. En voyage, ils marchent sur une seule ligne, les vieillards en avant, les femmes les dernières; celles-ci portent leur bagage et leurs enfans. Dans tous les endroits où ils s'arrêtent, ils se font provisoirement de petites tentes qu'ils couvrent de paille; mais ils construisent des cabanes aussitôt qu'ils peuvent se fixer dans un lieu. Les Mbocobis ont maintenant des villages, et sont d'autant plus forts, qu'ils sont unis en plus grandes familles. Essentiellement chasseurs, ils sont en même temps guerriers; et, depuis la conquête, ils n'ont cessé que par intervalles de combattre les Espagnols et les nations voisines. Comme pour tous les Indiens, la surprise est leur seule tactique militaire. Leur mariage n'est qu'une affaire de convenance entre les parties intéressées et les familles. Ils ont souvent plusieurs femmes.

Leur industrie commence à faire plus de progrès que celle de quelques-unes des nations dont nous avons parlé; ils fabriquent leurs armes, sans avoir jamais conçu la pensée de se creuser des pirogues pour naviguer sur les fleuves. Leurs femmes tissent, avec des métiers formés de deux barres de bois fixées à terre, la laine de leurs brebis, et le coton qu'ils obtiennent des autres Indiens; elles teignent leurs fils de couleurs vives, rouges et jaunes; elles fabriquent de la poterie grossière, et font des cordes très-longues et très-fortes avec des feuilles de *Bromelia*. Les deux sexes sèment et cultivent la terre ou élèvent leurs bestiaux; les hommes seuls chassent et pêchent. Ils commercent surtout en pelleteries, qui leur servent aussi de vêtement.

Leur costume est fort simple : hommes et femmes laissent tomber leurs cheveux sur les épaules, en les divisant seulement vers la ligne médiane, d'avant en arrière; ils portent une pièce de tissu roulée autour des hanches, et se couvrent d'un manteau de tissu, ou plus souvent encore d'une grande pièce de pelleterie, ornée de dessins du côté opposé aux poils, de même que celles des Patagons; comme ceux-ci, ils se drapent à l'antique. Les femmes s'ornent le cou et les bras de perles de verre et de petites coquilles. Azara dit que les Tobas portent la barbote; mais ceux que nous avons vus, ainsi que les Mbocobis, doivent avoir perdu cette coutume; car ils n'ont aucune ouverture aux lèvres.

Leur gouvernement est analogue à celui des Charruas : ils ont un conseil composé des vieillards; et chaque tribu se choisit un cacique qui la dirige à la guerre, tout en étant plutôt conseiller que chef.

Leurs croyances religieuses sont bornées; ils ont cependant l'idée d'une autre vie, puisqu'ils enterrent avec les morts tout ce qui leur a appartenu. Selon le père Gue-

vara [1], l'âme des morts monte au ciel par l'arbre Llagdigua, qui unit la terre aux cieux. Leurs médecins pratiquent aussi des succions, des sortiléges; et, comme chez les Charruas, les femmes des Tobas proprement dits, à l'époque de leur nubilité, se tatouent, avec des raies noires, le haut du nez, les tempes, les joues; opération que les Mbocobis font au milieu de la poitrine. Le père Guevara [2] dit qu'ils reconnaissaient un dieu créateur, nommé *Gdoapidolgaté*. On peut croire, d'après le même auteur [3], que les Mbocobis ont, ainsi que les Patagons, un système de constellation compliqué, qui se mêle à leur histoire fabuleuse. La croix du sud est une autruche (*Amnic*), les étoiles qui l'entourent (*Apiogo*) sont des chiens qui la poursuivent; toutes les autres planètes sont, les unes des pénélopes (*Bagada*), les autres des tatous (*Natumnac*), des perdrix (*Nazalo*). La lune (*Adago*) est un homme, le soleil (*Gdazoa*) est sa compagne. Ce dernier tomba du ciel, un Mbocobi le releva et le plaça où il est; mais il tomba une seconde fois et incendia toutes les forêts. Les Mbocobis se sauvèrent en se changeant en *Gabiais* et en *Caïmans*. Un homme et une femme seuls montèrent sur un arbre pour fuir le danger et voir couler les flots de feu; une flamme leur brûla le visage et ils furent changés en singes.

Homme américain.

En résumant les faits connus, on voit combien il y a de rapports entre les Tobas et Mbocobis et les Charruas, tant pour les mœurs, pour les coutumes, pour les traits, que pour la langue; il y a surtout entr'eux un trait de conformité qui ne se retrouve que parmi les nations du grand Chaco et parmi les Charruas, c'est le tatouage. On s'étonne de le voir seulement chez ceux des Américains qui vivent à l'est des Andes, tandis que, si, comme l'ont pensé quelques auteurs, les nations américaines descendaient des peuples océaniens, chez lesquels cette coutume est si commune, elle devrait, tout au moins, se montrer à l'ouest de cette chaîne au milieu des nations de couleur jaunâtre, et non chez les plus foncés des indigènes du nouveau monde.

Les Tobas, à notre avis, appartiennent encore au rameau des plaines, servant de passage aux Puelches par les Charruas, mais commençant à s'en éloigner par quelques-unes de leurs coutumes plus pacifiques, et par un commencement de culture. Au reste, ils diffèrent complètement du rameau guarani, établissant déjà certains rapports avec les Chiquitos.

1. *Historia del Paraguay*, p. 32 (*Colleccion de obras y documentos*).
2. *Loc. cit.*, p. 23.
3. *Loc. cit.*, p. 34.

NATION MATAGUAYA.

Cette nation, comme toutes celles du Chaco, se divise en plusieurs tribus, que leurs noms différens avaient toujours fait considérer comme des nations distinctes, quoiqu'elles parlassent absolument la même langue. Ces tribus sont: 1.° les *Mataguayos*[1], vivant entre le Pilcomayo et le Vermejo, subdivisés en *Chanès*[2] (peut-être les mêmes que les *Guanas*[3]); en *Vilelas* ou *Vélelas*[4], et, enfin, en *Yoes;* 2.° les *Matacos* du sud du Rio Vermejo, qui se divisent en *Bejosos*[5], *Chunipis* ou *Chumipis*[6] et *Ocoles*[7]. Ce ne sont pas néanmoins les seules dénominations de cette nation; elle s'en donne d'autres dans sa langue; par exemple, les Mataguayos s'appellent *Taglélé* au singulier et *Tagléléys* au pluriel[8]; les Matacos, *Anal* (singulier) et *Analéys* (pluriel); les Bejosos, *Tatho* (singulier) et *Tationes* (pluriel); et, en lisant avec attention le père Lozano, ce que nous n'avons pu faire sans nous armer de beaucoup de patience, nous nous sommes convaincu que ses *Mataguayos*, divisés en *Coronados* et en *Curumatas*[9]; ses *Tentas*[10], peut-être les *Taunies* ou *Tayïnuis*[11], dont les noms ont du rapport avec ceux que se donnent les Bejosos (*Tatho*); ses *Isitineses*[12] et ses *Orystineses*, sont aussi des tribus de Mataguayos. Nous pourrions augmenter beaucoup cette synonymie, si nous voulions citer la multitude de noms qui couvrent les cartes géographiques, ou qu'on rencontre à chaque

---

1. Un vocabulaire manuscrit de la langue *mataguaya*, écrit par les religieux des anciennes Missions de la frontière orientale de Tarija et que nous possédons, porte en tête que les *Matacos* et les *Bejolos* parlent la même langue.

2. Padre Lozano, *Descripcion chorographica del gran Chaco*, p. 294, p. 55.

3. Azara (*Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 85) cite, comme synonyme des *Guanas*, les *Chanès*. Il paraîtrait alors, si c'est, comme nous le croyons, la même nation que celle des Mataguayos, qu'elle est venue en 1526 (voyez Barcia, *Historiadores de las Indias*, *Comentarios de Alvar de Nuñes Cabeza de Baca*, p. 43) du pied des Andes, avec Alexo Garcia, et qu'elle s'est fixée non loin de la rivière du Paraguay; ce qui, au reste, expliquerait parfaitement la route de cet intrépide aventurier, et jetterait un assez grand jour sur les lieux visités par lui.

4. Padre Lozano, *loc. cit.*, p. 89 et 399, et Azara, t. II, p. 167.

5. Ces deux noms sont employés aujourd'hui par les habitans de Salta et de Tarija.

6. Padre Lozano, p. 399; Azara, t. II, p. 167.

7. Soria, dans le journal de sa navigation du Vermejo (inséré dans l'ouvrage de M. Arenales, p. 254), dit positivement que ces deux tribus appartiennent à la nation mataguaya. Le manuscrit de Feliberto Mena (1764, Arenales, p. 96) dit la même chose.

8. Toutes ces dénominations sont empruntées au dictionnaire manuscrit que nous possédons.

9. Lozano, p. 76.

10. *Idem*, p. 76.

11. *Idem*, p. 75.

12. *Idem*, p. 51 et 423.

page dans les différens récits et écrits des Jésuites[1]; mais nous croyons en avoir dit assez, pour ne devoir pas y ajouter ceux de l'identité desquels nous ne sommes pas certain.[2]

Les Mataguayos, tels que nous les considérons, c'est-à-dire dans l'ensemble de leurs tribus, couvrent une assez grande surface du Chaco. Ils habitent plus spécialement le pied oriental des Andes, ne passent point au nord du Rio Pilcomayo, ou, pour mieux dire, ne s'approchent même pas de ses rives, restant toujours au sud du 22.e degré de latitude sud, d'où ils s'étendent jusqu'aux rives du Vermejo. C'est même là qu'ils sont en plus grand nombre, sous le nom de Mataguayos, et sous celui de Chanès; se répandant sur toute la rive sud de cette rivière, et, s'avançant vers le sud jusque près du 28.e degré, sous la dénomination de Matacos, de Bejosos, de Chunupis, d'Ocoles. A l'ouest, ils sont bornés par les derniers contreforts des Andes de Salta et du Tucuman; et à l'est, ils pénètrent dans l'intérieur du continent, sur les rives du Vermejo, qu'ils habitent jusqu'à l'ancienne Mission de Cangayé[3], à peu près vers le 64.e degré de longitude occidentale de Paris, la tribu des Mataguayos restant continuellement au nord, tandis que les Chunupis ne franchissent jamais le sud du Vermejo. Les nations avec lesquelles ils se trouvent en contact sont : au septentrion, les Chiriguanos, tribu des Guaranis, et les Tobas, des rives du Rio Pilcomayo; à l'est et au sud, encore les Tobas et les Mbocobis, qui, pour ainsi dire, les entourent; à l'ouest, ils avaient, avant la conquête, les Quichuas ou Incas du Tucuman, remplacés aujourd'hui par des établissemens espagnols.

Cette nation, comme celle des Tobas, paraît ne se plaire qu'au sein des plaines et rechercher les rivages des grands cours d'eau qui favorisent son genre de vie. Là, les Mataguayos se fixent souvent sur des tertres[4] un peu plus élevés que les plaines environnantes inondées au temps des pluies : ils s'y réunissent en petits villages, qu'ils n'abandonnent qu'en partie pour aller chasser aux environs, ou lorsque leurs guerres de tribu à tribu les forcent à déserter leur demeure. Ceux du nord du Vermejo ou

---

1. On peut en acquérir la preuve en jetant les yeux sur les cartes françaises, anglaises, espagnoles, où se trouvent une foule de noms plus ou moins estropiés par les copies inexactes qui s'en font journellement.

2. Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. II, p. 170, parle aussi des Mataguayos.

3. Toutes les relations sont unanimes sur ce fait; ainsi, depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à nos jours, ces deux tribus des Chunupis et des Mataguayos n'ont pas changé d'habitation. Voyez : 1.° la Relation de l'expédition de Filiberto Mena, en 1764 (Arenales, *loc. cit.*, p. 96); 2.° celle du gouverneur Matorras, en 1774 (même ouvrage, p. 182 et 183); 3.° celle du colonel Cornejo, en 1790 (même ouvrage, p. 201, 209 et 217); et enfin, 4.° la Relation de Soria, en 1826 (p. 253).

4. Le père Lozano, p. 77, les dit sédentaires, sous le nom de *Mataguayos*, tandis qu'il les indique comme vagabonds (p. 174). Il dit aussi les Mataguayos voyageurs, ce qui annoncerait que les uns sont ambulans, tandis que les autres sont fixes.

Mataguayos sont continuellement en mésintelligence avec les Chunupis de la rive opposée, et pour eux la rivière est une borne que respectivement ils n'ont pas franchie depuis des siècles.

En relisant tout ce qu'on a écrit sur le Chaco, nous sommes arrivé à croire que la nation entière des Mataguayos pouvait être évaluée à 6,000 âmes[1], chiffre que nous a donné un habitant de Tarija, qui pendant long-temps a vécu chez elle.

Leur couleur sépia foncée est identique à celle des Tobas et Mbocobis.

Leur taille est aussi très-voisine de celle des Tobas; il paraîtrait même qu'il se trouve chez eux de très-beaux hommes[2]; néanmoins nous n'en avons pas vu de plus de 1 mètre 72 centimètres (5 pieds 4 pouces), et leur taille moyenne est de 1 mètre 67 centimètres, un peu moins de 5 pieds 2 pouces.

On peut dire de leurs formes, comme de leur couleur, qu'elles ressemblent en tout à celles des Tobas. Les Mataguayos sont bien musclés, larges des épaules et généralement très-robustes; leurs traits sont aussi peu différens; néanmoins on remarque, chez eux, plus de gaîté, un air plus ouvert, moins de fierté dans le regard.

Quoiqu'il n'y ait pas, dans la langue mataguaya[3], de mots semblables aux mots tobas, ou qui en approchent, on y reconnaît néanmoins une certaine analogie de sons et de prononciation; car cette langue a, comme celle des Tobas, beaucoup de finales dures en *ic, ec, oc, ac;* en *ag, eg, ig, at, et,* etc. Elle a bien aussi des sons composés de consonnes, comme ceux de *zl, dl, gt;* mais elle n'a pas ceux de *mb* et de *nd* des Tobas; le *j* s'y présente très-souvent avec toute sa gutturation espagnole. Il n'y manque aucune lettre. Le singulier et le pluriel y sont différens. Le système de numération ne va que jusqu'à cinq.

Leur caractère a beaucoup de rapport avec celui des Tobas; cependant on remarque, chez les Mataguayos, plus de gaîté, de franchise, d'aménité, moins de fierté, beaucoup plus de dispositions à parler; aussi en a-t-on réuni en Missions à plusieurs reprises; mais leur inconstance ne leur a permis de se maintenir que peu de temps sous ce régime.

Les Mataguayos ont fait un peu plus de progrès que les Tobas dans la civilisation. Errans jadis, ils sont aujourd'hui sédentaires, agriculteurs, pasteurs et chasseurs tout à la fois, fixés près des cours d'eau, où ils se construisent des cabanes que plusieurs

1. Le père Lozano, dans une note empruntée aux archives de Cordova, dit (p. 52) que les Mataguayos sont au nombre de 2,000; plus loin (p. 76) il dit, d'après le Padre Techo, liv. VIII, ch. XV, que, sous le nom de *Taunies,* ils sont divisés en 188 villages; tandis que les Teutas le sont en 46 villages, les Mataguayos en 55; et, enfin (p. 109), il assure que 2,000 d'entr'eux furent baptisés en 1589.

2. Le père Lozano (p. 54) dit qu'ils sont très-grands et qu'on en a vu de deux *varas* et demi, ce qui équivaut à près de sept pieds français. Cette taille est, sans aucun doute, exagérée.

3. Nous possédons de cette langue un vocabulaire manuscrit assez étendu, recueilli, dans le courant du siècle dernier, par des missionnaires de Tarija.

familles habitent ensemble, élevant leurs troupeaux de chevaux, de vaches, de moutons. Lorsque les eaux se sont retirées des terrains d'atterrissement du Vermejo ou des marais du Chaco, ils y sèment du maïs, des citrouilles, quelques autres légumes; et, en attendant leurs récoltes, ils vont, aux environs de leur demeure, chasser les oiseaux et les mammifères, ou, avec leurs lignes et leurs filets, pêcher les poissons qui peuplent en grand nombre les rivières; ils se distinguent surtout dans ces derniers exercices par l'adresse et la patience. Leurs cabanes sont plus divisées que celles des Tobas; mais ils y couchent, de même que ceux-ci, sans hamacs, sur des lits de camp peu élevés de terre. Ils aiment beaucoup la danse, surtout lorsqu'ils sont animés par leur boisson de miel fermenté.

Si les Mataguayos ont toujours combattu les nations voisines des lieux qu'ils habitent, s'ils se sont fait respecter des belliqueux Tobas qui les entourent, par leur nombre et par leur adresse à manier l'arc, la flèche, la petite lance, l'assommoir ou macanna, ils ne se sont que rarement armés contre les Espagnols. Ils se souviennent même d'avoir été leurs alliés; et, depuis, ils ont, du moins les Matacos et Chunipis, contracté des habitudes qui leur rendent nécessaires les communications avec les colons européens. Suivant une ancienne relation[1], l'une de leurs tribus, les *Queanaes,* aurait été soumise aux Chiriguanos et les aurait aidés à cultiver la terre; ce qui semble d'autant plus vraisemblable, que tous les ans encore des troupes de Matacos et de Chunipis abandonnent momentanément leurs villages; hommes, femmes, enfans s'acheminent alors vers les frontières de Salta, de Jujui, d'Oran, de Tarija[2], pour se louer, au temps des récoltes, en échange des objets dont ils ont besoin, et retournent ensuite passer le reste de l'année dans leurs déserts, où ils jouissent en paix du produit de leur travail. Rien de plus curieux que l'attirail de ces familles voyageuses: les femmes portent tous les bagages, et se chargent même des chiens. Cette demi-servitude ferait penser qu'on pourrait, sans peine, réunir cette nation en villages, en ne lui imposant que des obligations faciles à remplir; néanmoins, jusqu'à présent, elle jouit encore de sa liberté, n'est soumise à aucunes lois, et, depuis la conquête de l'Amérique, n'a que momentanément changé de position.[3]

Son industrie a dû naturellement gagner au contact avec les Espagnols; aussi, indé-

---

1. Voyez Arenales, *loc. cit.,* p. 94, première relation des Indiens qui existent dans la province du Chaco, etc. On y assure que les Chiriguanos avaient comme esclaves plus de 4,000 Indiens *Queanaes.*

2. Il n'est aucun habitant de ces provinces qui ne puisse affirmer ce fait, aussi publié par Soria. (Voyez Arenales, *loc. cit.,* p. 253.)

3. Une partie s'était réunie à la Mission del Rosario, à l'est de Tarija, et d'autres, avec des Tobas, à celle de San-Bernardo, sur les rives du Vermejo; mais la révolution américaine a fait entièrement oublier ces établissemens, qui sont aujourd'hui tout à fait abandonnés; et les Indiens qui les formaient sont redevenus sauvages. Le père Lozano, p. 78, assure à tort, selon nous, qu'ils étaient anthropophages.

pendamment de ce que tout sauvage sait faire, c'est-à-dire ses armes, cette nation connaît le tissage de la laine, l'art de la teindre, fait des lignes de bromelia qu'elle vend aux colons, et paraît même, ce qui est rare parmi les Américains encore non civilisés, pouvoir faire des espèces de filets qui lui servent à pêcher. Le plus souvent pourtant les Mataguayos se procurent le poisson à coups de flèches; mais jusqu'à ce jour, ils n'ont jamais pensé à se creuser une pirogue, ni même à confectionner un radeau pour passer les rivières; s'ils en ont une à traverser, comme tous savent nager, ils jettent dans l'eau une branche de bois léger, à laquelle les plus forts de leurs enfans se cramponnent, et les hommes ou les femmes les poussent devant eux jusqu'à l'autre rive, tandis que les plus faibles sont portés sur la tête de leurs mères. Les femmes s'occupent des soins du ménage, du labourage, et se chargent des effets dans les marches. Elles se baignent aussitôt après être accouchées. La chasse et la pêche sont exclusivement dans les attributions de l'homme. Leur commerce extérieur se borne à la vente de quelques tissus, de lignes, et principalement de pelleteries.

Leur costume est analogue à celui des Tobas : en été ils vont nus de la ceinture à la tête; en hiver, ils se drapent avec des manteaux de peaux d'animaux sauvages, ou avec des tissus de laine fabriqués par leurs femmes. Ceux qui communiquent avec les blancs, en reçoivent des costumes dont ils ne font néanmoins que peu d'usage. Chez quelques tribus les femmes ont la coutume de se tondre les cheveux, d'avant en arrière, sur une large bande; elles se peignent souvent en rouge et toutes se tatouent de lignes noires le haut du nez et les joues. [1]

Le gouvernement des Mataguayos ressemble à celui des autres Indiens du Chaco; il se réduit à suivre le plus ancien d'une famille lorsqu'ils voyagent ou à se laisser, durant les guerres, diriger par un cacique. En tout autre temps, chacun est libre chez lui; la justice est personnelle. Ceux que l'on considère comme chefs n'ont que le droit de conseiller; le père même n'a aucune autorité sur ses enfans.

Leur religion est on ne peut plus analogue à celle des Patagons[2]. Ils croient à une autre vie; et, à la mort d'un des leurs, brûlent tout ce qui lui a appartenu, pour qu'il le retrouve dans l'autre monde. Ils ont un dieu du mal (*Avaqua*), et des médecins charlatans et suceurs. Ils fuient les épidémies et abandonnent leurs malades. Comme tous les peuples des plaines, ils ont un système de constellation. Les éclipses sont dues, selon eux, à un grand oiseau qui, les ailes ouvertes, tue momentanément l'astre éclipsé. Leurs morts sont enterrés assis, les membres ployés, comme chez les peuples méridionaux.

D'après leurs caractères physiques, leurs traits, leurs formes, leur couleur, les Mataguayos paraissent, à tous égards, se rapprocher des Tobas, des Charruas et même des Puelches; ils appartiennent évidemment aux races des plaines. Leurs coutumes sont aussi d'accord avec celles de cette série d'Américains; leur langage, plus que tous

1. Voyez Lozano, *loc. cit.*, p. 76 à 80.
2. *Ibidem*, p. 96, 97 et 100.

les autres caractères, les place positivement, ainsi que l'habitude du tatouage, près des Tobas et des Charruas, tandis qu'ils ont la même religion que les Patagons et les Puelches des plaines du sud. Au reste, des manières plus pacifiques, des habitudes agricoles et pastorales, une disposition plus marquée à la soumission en font un peuple intermédiaire entre les fiers chasseurs des parties australes des plaines et les humbles cultivateurs des collines de Chiquitos.

NATION ABIPONÈS.

Le père Lozano[1] nous a, le premier, fait connaître cette nation, à laquelle les Espagnols paraissent avoir imposé le nom sous lequel nous la désignons ici; ils lui donnent aussi celui de *Callages*. Azara[2] la décrit à son tour, et lui assigne comme synonymes les *Méponès*, les *Écusgina*, les *Lenguas*, les *Quiabanabaité*, les *Énimagas*.

Les Abiponès vivaient, du 28.e au 30.e degré de latitude sud, sur la rive occidentale du Parana, dans les parties voisines du grand Chaco; ils y formèrent même une Mission; mais d'anciennes haines contre les nations voisines les contraignirent à passer le Parana, et à se réunir aux villages espagnols de las Garzas, de Goyaz, province de Corrientes, où nous avons eu l'occasion d'en voir quelques-uns, derniers restes d'une nation formidable, qui, sous peu, va disparaître, et dont le nom bientôt témoignera seul de son existence. Le père Lozano[3] dit qu'il y avait 8,000 Abiponès dans un seul village. Azara ne parle pas de leur nombre; mais cette nation, d'abord en partie détruite par les habitans de Corrientes[4], décimée ensuite par ses voisins, est, aujourd'hui, réduite à très-peu d'individus dispersés dans la province de Corrientes, dans celle d'Entre-Rios; en évaluant son chiffre actuel à cent individus, nous craignons d'être encore au-dessus de la vérité.

La couleur et la stature des Abiponès sont les mêmes que celles des Tobas et Mbocobis, avec lesquels, du reste, ils ont les plus grands rapports; leurs formes et leurs traits sont identiques; et, en les considérant sous ces divers points de vue, il est impossible de ne pas leur croire une origine commune.

Leur langage offre aussi avec celui des Tobas l'analogie d'une prononciation dure, nasale, gutturale; mais le petit nombre de mots que nous en avons recueilli, nous a prouvé qu'il diffère essentiellement des autres langues du Chaco, et qu'il a moins de redondances de consonnes. Au reste, les données nous manquent pour entrer dans plus de détails sur cette langue.

La fierté et l'indépendance constituent le fond du caractère des Abiponès : sous ce rapport, ils ressemblent encore aux Mbocobis, qui, les plus forts, devaient nécessairement les anéantir. Comme eux, chasseurs, pêcheurs et agriculteurs, les Abiponès ont les mêmes armes, les mêmes coutumes guerrières, la même cruauté, et s'en rapprochent également beaucoup pour les mœurs et pour l'industrie. Leur costume est aussi à peu près semblable : les hommes vont presque nus, portant la barbote; les femmes se couvrent les épaules

---

1. Padre Lozano, *Historia del gran Chaco*, p. 89.

2. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 164.

3. Lozano, p. 89.

4. Voyez Funes. Dans les *Lettres édifiantes* (Choix), t. VII; *Missions de l'Amérique*, t. I, p. 77; il y a une description très-largement traitée des Abiponès.

de manteaux de peaux, se peignent le corps, se tatouent le haut du nez et les joues à l'instant de la nubilité; s'arrachent les sourcils et se rasent les cheveux sur une large bande d'avant en arrière.

Leur gouvernement se borne à reconnaître, en temps de guerre, l'autorité de chefs auxquels ils n'obéissent plus en temps de paix.

Quant à des croyances religieuses, tout en leur en refusant de la manière la plus absolue, Azara[1] leur attribue des usages qui nécessairement en font supposer quelques-unes. « Ils enterrent, dit-il, le défunt avec tout ce qui lui appartenait; » et plus loin : « Ils « tuent même sur sa tombe les chevaux dont l'Indien se servait le plus souvent. » L'auteur espagnol explique ces coutumes par l'horreur des Abiponès pour les morts; tandis qu'au contraire tout prouve que c'est la croyance d'une autre vie qui les porte, comme les autres nations des plaines, à ne pas éloigner du défunt les objets qu'il affectionnait le plus pendant sa vie, afin qu'il puisse s'en servir dans l'autre monde. Les Abiponès ont aussi beaucoup d'autres croyances religieuses analogues aux superstitions des peuples des plaines, comme celles des vieilles femmes interprètes du mauvais génie, et enlevant, par des succions, les causes du mal renfermé dans le corps des malades.

Par leurs caractères physiques, les Abiponès ne peuvent être séparés des Tobas; il en est de même de leur caractère moral, de leurs coutumes, de leur langage, de leur religion. Nous leur trouvons même, quant à cette dernière, des rapports intimes avec les Patagons et les Puelches des parties méridionales des plaines; nous croyons en conséquence, que les Abiponès font, ainsi que les Tobas et les Charruas, la transition entre les nations des Pampas et celles des Chiquitos, et qu'ils appartiennent au rameau pampéen.

---

1. *Voyage dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 166.

NATION LENGUA.

Ce nom fut imposé à la nation qui nous occupe par suite de l'usage qu'elle a de porter une barbote plate simulant une seconde langue. Selon Azara[1], elle se nomme elle-même *Juiadgé;* les Payaguas l'appellent *Cadalu;* les Machicuys, *Quiesmagpipo;* les Énimagas, *Cachaboth,* et les Tobas, *Cocoloth.* Nous croyons que les *Énimagas* et les *Gentuses* d'Azara sont aussi des tribus de cette nation.

Les Lenguas vivent aujourd'hui au 27.e degré de latitude sud, et au 62.e degré de longitude ouest de Paris, au milieu du grand Chaco. Ils sont entourés des diverses tribus de Tobas ou Mbocobis, avec lesquelles ils sont amis. Azara s'est trompé en disant que la nation, en 1794, était sur le point de s'éteindre; car nous en avons vu plusieurs individus en visite à Corrientes en 1828, et ils nous ont dit alors être encore au nombre de 300 âmes à peu près.

Pour la couleur, la stature et les autres caractères physiques, les Lenguas ne diffèrent en rien des Mbocobis et des Tobas. Leur langage est varié quant au fond; mais pour la gutturation, la dureté, il a beaucoup d'analogie avec celui de ces peuples. Comme eux, les Lenguas sont agriculteurs, chasseurs et pêcheurs; leur caractère est fier; leurs coutumes sont assez barbares; ils usent d'armes semblables, vont à cheval et voyagent de même. En un mot, ils ne s'en distinguent que par l'usage de se percer les oreilles et d'y passer un morceau de bois large de quelques pouces; par leur barbote aplatie, fortement saillante, passée dans un trou transversal pratiqué à la base des gencives de la mâchoire inférieure, et par l'ornement de plumes d'autruches dont ils se chargent la tête.

Leur croyance religieuse paraît avoir beaucoup de ressemblance avec celle des Tobas et des Abiponès; nous pensons que, sous tous les rapports, les Lenguas doivent être placés auprès de cette nation, et qu'ils appartiennent aussi au rameau pampéen.

---

1. *Voyage dans l'Amér. mér.,* t. II, p. 148.

NATIONS DU RAMEAU PAMPÉEN, NON OBSERVÉES.

Indépendamment des nations que nous venons de décrire, en les réduisant à leur juste valeur, après avoir nous-même reconnu leur identité ou leur plus ou moins de rapports mutuels, il en est encore quelques autres indiquées par différens auteurs, et dont les noms surchargent les écrits, ainsi que les cartes, publiés sur l'Amérique. Nous avons cherché à débrouiller ce chaos; et nous sommes arrivé aux résultats suivans, en réduisant la liste de ces nations à celles dont la description ne nous laisse aucune incertitude quant au rapprochement à faire à notre rameau pampéen; nous en indiquons aussi la synonymie.

Ces nations sont :

1.° Les *Payaguas*, anciens *Agaces* des historiens [1], nommés aussi *Sarigué, Cadigue, Siacuas* et *Tacumbu*, par Azara [2], vivaient, au temps de la conquête, sur le Rio Paraguay, jusqu'à son confluent avec le Parana. Ils appartiennent évidemment au rameau des plaines; leur langue très-gutturale, le tatouage des femmes à leur nubilité, leurs mœurs ambulantes, tout concourt à les placer auprès des Tobas et des Charruas.

2.° Les *Mbayas*, du nord du Chaco, dont le nombre, selon Azara [3], est de 3,800 âmes. Agriculteurs au langage doux et facile, ils se rapprochent beaucoup à cet égard des Chiquitos; néanmoins, par leurs mœurs féroces, leur religion, leurs médecins suceurs, les chevaux tués sur la tombe des morts, ils présentent quelques traits des peuples du Chaco. Nous croyons donc qu'ils doivent être intermédiaires entre les dernières nations du rameau pampéen et les premières du rameau chiquitéen.

3.° Les *Guaycurus* [4], nation éteinte ou connue maintenant sous un autre nom. Sa langue gutturale, ses mœurs ambulantes, guerrières et féroces, le tatouage des femmes

1. *Historia argentina* (1612) de Rui Dias de Guzman, p. 20, 37, 95. L'éditeur de cet ouvrage, M. d'Angelis, dit à la table, page 3, que les Payaguas parlaient la langue guarani, ce qui est tout à fait inexact.

Ulderico Schmidel, au *Rio de la Plata*, édit. espagn. de Buenos-Ayres, p. 15, 18.

Padre Guevara, *Hist. del Parag.*, p. 21.

2. Azara, *loc. cit.*, t. II, p. 119; voyez padre Lozano, p. 55; Funes, *Historia del Paraguay*, t. II, p. 3, 123, 135, etc.

3. *Loc. cit.*, t. II, p. 100.

Schmidel les vit en 1548; il parle avec naïveté du grand nombre d'individus de cette nation tués par l'expédition d'Irala (p. 44).

4. Azara, *loc. cit.*, t. II, p. 146; *Historia argentina* de Rui Dias, p. 11, 117; padre Lozano, *Historia del gran Chaco*, p. 62; padre Guevara, *Historia del Paraguay*, p. 20; Montoya (1639), *Conquista espiritual en las provincias del Paraguay, Parana*, etc., fol. 10.

Homme américain.

et beaucoup d'autres caractères, n'en feraient qu'une tribu des Tobas, ou tout au moins une nation très-voisine. Le père Lozano[1] divise les Guaycurus en *Codollate, Taquiyiqui, Napinyiqui* et *Ipiquayiqui,* et dit qu'ils sont au nombre de 1,500.[2]

Les Brésiliens et les Espagnols donnent le nom de *Guaycurus* à tous les indigènes du Chaco ou de la rive occidentale du Rio Paraguay, pour peu qu'ils soient cavaliers; ainsi nous avons entendu nommer Guaycurus les Tobas et les Lenguas; ce qui nous laisse dans le doute sur la question de savoir si les Guaycurus vus près du fort de la Coïmbre[3], sont les mêmes que décrit Azara.

Quant aux autres nations indiquées, sans pouvoir nous prononcer à leur égard, nous y voyons seulement des tribus de celles que nous avons citées dans notre rameau pampéen.

---

1. Lozano, *loc. cit.,* p. 63.

2. *Ibidem,* p. 52.

3. *Nouvelles annales des voyages,* t. III, p. 329, d'après M. Eschwege. Il est fâcheux qu'on publie des renseignemens aussi faux que ceux de cet article, où les Lenguas, les Guaranis, les Chiriguanos et les Tobas paraissent confondus sous le nom de Guaycurus.

DEUXIÈME RAMEAU.

CHIQUITÉEN.

Couleur : brun-olivâtre clair. Taille moyenne, environ 1 mètre 663 millimètres. Formes médiocrement robustes; face circulaire pleine; front bombé; nez court, peu épaté; bouche moyenne; lèvres minces, peu saillantes; yeux horizontaux, quelquefois légèrement bridés extérieurement; pommettes non saillantes; traits efféminés; physionomie enjouée, vive, gaie.

Nous avons appelé *Chiquitéens*, tous les indigènes américains de la province de Chiquitos, qui, bien qu'appartenant évidemment, par la couleur et par les formes, à notre race centrale ou pampéenne, s'en distinguent néanmoins, par un ensemble de caractères physiques et moraux qu'il est impossible de ne pas admettre.

Ce troisième rameau de la race pampéenne occupe un territoire d'environ 10,000 lieues marines de superficie, comprises entre le 15.e et le 20.e degré de latitude sud, et les 60.e et 65.e degrés de longitude ouest de Paris. Ses limites sont: au nord, les collines situées au septentrion du cours du Guaporé; à l'est, le Rio du Paraguay; au sud, les plaines du Chaco; à l'ouest, les forêts qui se prolongent jusqu'au Rio Grande. Nous croyons que ce rameau s'étend également sur tout le territoire de la capitainerie générale de Cuyaba ou de Matto-Grosso, situé à l'ouest des premières collines séparant ce pays des autres parties du Brésil. Les voisins des Chiquitéens sont, au nord et à l'orient, des peuples qui, tout en nous étant inconnus, nous semblent néanmoins appartenir à la race brasilio-guaranienne; au sud, les diverses nations du rameau pampéen; à l'occident, quelques Guaranis, entr'eux et les nations ando-péruviennes.

La plus grande uniformité caractérise le pays habité par les Chiquitéens: partout nous n'y apercevons que des montagnes basses, la plupart primitives, formant, au centre, un large plateau d'où partent plusieurs collines qui n'affectent pas de direction générale. Partout des cours d'eau diversement dirigés, partout une multitude de petits ruisseaux coulant au milieu de forêts épaisses, rarement interrompues sur les points de partage, et sur les plateaux

Homme américain.

par quelques clairières de très-peu d'étendue. C'est là que l'homme, trouvant des obstacles invincibles à ses migrations, a dû nécessairement fixer sa demeure au sein de la forêt qui l'a vu naître, sur le bord du ruisseau témoin de son enfance; c'est là que, devenu agriculteur et chasseur, il est disséminé en une multitude de petites nations, de tribus vivant isolées, souvent même ignorées les unes des autres, sans avoir néanmoins d'autre barrière que d'épaisses forêts.

Dans la région qu'habite le rameau dont nous nous occupons, plus de ces plaines sans horizon, où l'homme chasseur et guerrier devient naturellement nomade, n'étant arrêté, dans ses excursions, par aucun obstacle; où dès-lors, toutes les nations se connaissent, comme chez les Pampéens. Plus d'immenses plaines traversées par de larges rivières, dont les versans, confondus par des inondations périodiques, obligent l'industrieux Moxéen à naviguer constamment. L'homme chiquitéen, au contraire, n'a jamais voyagé, n'a jamais songé à se construire une pirogue; et toujours sédentaire, toujours paisible agriculteur, il reste au sein de ses collines ombragées, conservant des habitudes uniformes, déterminées par l'identité d'habitation.

Les nations qui appartiennent au rameau chiquitéen sont : celle des *Chiquitos*, occupant tout le centre de la province de ce nom, principalement sur les plateaux et les parties sud-ouest; celles des *Samucus*, des *Curavès*, des *Tapiis*, des *Corabécas*, placés avant la conquête, au sud-est des Chiquitos; celles des *Saravécas*, des *Otukès*, des *Curuminacas*, des *Covarécas*, des *Curucanécas* à leur nord-est; et, enfin, celle des *Païconécas*[1] à leur nord-ouest. Les Chiquitos, divisés en une multitude de sections, sont à eux seuls plus nombreux que tous les autres ensemble.

Si la confusion qui règne dans les premiers historiens sur les noms trop multipliés des peuples de la province de Chiquitos, ne permet pas d'y reconnaître ceux qu'on doit considérer comme nation ou comme simples tribus, il est plus difficile encore d'assigner précisément le lieu de leur habitation; aussi, dans la crainte d'augmenter la confusion, ne citerons-nous les nations indiquées d'une manière si vague par le seul historien qui s'en soit occupé[2], que

1. Comme nous le dirons plus en détail, en parlant de chaque nation, nous croyons qu'on peut joindre encore à celles que nous avons vues, celles des parties voisines du Brésil.

2. Padre Fernandez, *Relacion historial de las misiones de los Chiquitos*.

C'est à tort que M. d'Angelis, table de la *Argentina* de Rui Dias de Guzman, p. 40, dit que les Payaguas et les Chiquitos sont des Guaranis.

lorsque nous croirons pouvoir les rapporter avec certitude à nos propres observations, dont nous donnons ici le résultat.

Le nombre comparatif peut être évalué d'une manière presque positive; et le tableau suivant pourra donner une idée, non-seulement du chiffre de ceux qui, au sein des missions, ont été réduits au christianisme, mais encore du chiffre approximatif[1] des indigènes qui ont conservé leur liberté sauvage.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS DE CHAQUE NATION		NOMBRE TOTAL.
	RÉDUITS AU CHRISTIANISME.	ENCORE SAUVAGES.	
Chiquitos.	14,925	„	14,925
Samucus	1,250	1,000	2,250
Païconécas	610	300	910
Saravécas.	350	„	350
Otukès	150	„	150
Curuminacas	150	„	150
Curavès.	150	„	150
Covarécas.	50	100	150
Corabécas.	„	100	100
Tapiis	50	„	50
Curucanécas	50	„	50
TOTAUX.	17,735	1,500	19,235

D'après ce tableau il est facile de juger ce qui reste aujourd'hui d'indigènes sur le territoire de la province de Chiquitos. Si nous en croyons les historiens, le nombre en aurait été bien plus élevé; et des nations entières, ainsi que beaucoup de tribus des Chiquitos, auraient été décimées dans les expéditions de découverte exécutées par ces courageux aventuriers partis du Paraguay pour chercher de l'or[2]; dans les incursions des Mamelucos de San-Pablo

1. L'énoncé du chiffre des indigènes réduits au christianisme est le résultat de renseignemens pris en 1831, pendant notre séjour à Chiquitos. Celui du chiffre des Indiens encore sauvages est déduit de renseignemens donnés par les nations voisines, et quoiqu'on puisse croire qu'il approche de la vérité, il n'est cependant qu'approximatif.

2. L'expédition d'Alvar Nuñes Cabesa de Vaca, en 1542, fit tuer beaucoup de *Sacocies,* évidemment des Chiquitos (voyez Schmidel, p. 36); celles d'Irala, en 1547 (Funes, *Hist. del Parag.*, t. I.er, p. 129), et de Nuflo de Chaves, en 1557, coûtèrent aussi la vie à une quantité d'indigènes. Voyez père Fernandez (*Relac. histor. de las miss. de los Indios Chiquitos,* p. 46), et surtout Schmidel (édit. de Buenos-Ayres, p. 52), curieux pour le calme avec lequel il parle du grand nombre d'Indiens qu'on tuait chaque jour.

Homme américain.

du Brésil, qui chassaient les Indiens pour les vendre[1]; et, enfin, par une compagnie de marchands espagnols de Santa-Cruz de la Sierra[2], laquelle, à l'imitation des Portugais, fit un instant le commerce infâme des pauvres Chiquitos avec les propriétaires des mines du Pérou. Il n'y eut plus ensuite que des pestes; mais elles exercèrent des ravages affreux, dès l'instant de l'arrivée des Jésuites sur le territoire de la province[3], et continuèrent jusqu'à nos jours[4]. Toutes ces causes de dépopulation nous feraient croire qu'il n'existe pas maintenant plus de la moitié des habitans qui couvraient le sol de la province à l'époque de la découverte. Il est facile de s'apercevoir, en jetant les yeux sur le tableau, que la nation des Chiquitos forme, à elle seule, les six septièmes de la population du pays; tandis que, parmi les autres, celle des Samucus et celle des Païconécas ont seules encore une certaine importance; ce qui nous a déterminé à prendre le nom de Chiquitos comme type de ce rameau, auquel nous avons reconnu les caractères généraux suivans :

La couleur identique à celle des naturels du Chaco, quoiqu'un peu moins foncée, est bronzée, ou, pour mieux dire, d'un brun pâle, mélangé d'olivâtre, et non de rouge ou de jaune. Nous avons cru remarquer que les Samucus étaient plus fortement teintés que les autres nations de la province; de si peu toutefois, qu'il faut voir beaucoup d'individus réunis pour les reconnaître.

La taille des Chiquitéens, beaucoup moins élevée que celle des habitans des plaines du Chaco et du sud, ne varie guère. La moyenne en est de 1 mètre 663 millimètres (5 pieds 1 ½ pouce), tandis que les plus grands n'ont pas plus de 1 mètre 75 à 78 centimètres (5 pieds 5 à 6 pouces). Les femmes n'atteignent pas une stature presqu'égale à celle des hommes, comme on le voit parmi les nations du sud; elles conservent seulement leurs proportions relatives.

Les formes du corps sont, chez les Chiquitéens, peu différentes de celles des Indiens du Chaco; de même le tronc est robuste, la poitrine saillante; les épaules sont larges; mais, en général, il y a moins de force apparente. Le corps est d'une venue; les membres sont replets, montrant des formes arrondies et jamais de muscles apparens; du reste, les hommes sont droits, bien plantés; ils ont

1. En 1690, les Portugais de San-Pablo, sous le nom de Mamelucos, ravagèrent la province de Chiquitos. Voyez *Relacion hist. de las mis. de los Chiquitos,* p. 50.

2. Voyez le père Fernandez, *loc. cit.*, p. 59.

3. Voyez *Relacion* du père Fernandez.

1. En 1828, la petite vérole enleva un grand nombre des habitans de Chiquitos.

une démarche aisée. Les femmes, plus larges, plus massives que les hommes, conservent le même diamètre sur toute la longueur du tronc; aussi montrent-elles beaucoup de vigueur, et ne présentent-elles en rien la beauté idéale des formes antiques.

Les traits des Chiquitéens sont typiques; leur tête est grosse, presque ronde, non comprimée sur les côtés; la face très-pleine, arrondie; les pommettes ne sont nullement saillantes; le front est bas et bombé; le nez toujours court, est moins épaté que celui des races des plaines; les yeux sont petits, vifs, expressifs, presque toujours horizontaux; mais, chez quelques individus, l'angle extérieur en est bridé, et annonce une tendance à se relever, comme on le voit dans la race guaranie; les lèvres sont assez minces, la bouche beaucoup moins grande que chez les nations du Chaco, et toujours prête à sourire; le menton arrondi et court; les sourcils minces et bien marqués. La barbe ne couvre que le dessous du menton, et la moustache, constamment peu fournie, n'est pas frisée. La physionomie est ouverte, annonce la gaîté, la franchise, beaucoup de vivacité. On ne peut néanmoins dire que les figures soient jolies; la plupart, au contraire, sont moins que passables. Les femmes ont la face plus arrondie encore que les hommes, avec beaucoup de gaîté et de naïveté dans l'expression. En général, la figure des hommes n'a rien de mâle.

Les langues chiquitéennes sont aussi variées que les nations qui les parlent. Elles ne sont pas aussi gutturales que celles du Chaco; la plupart sont même très-douces et très-euphoniques, ne présentant ni des sons durs, ni cette redondance de consonnes si commune dans les dernières. La langue chiquita, par ses finales en *ch,* ainsi que la morotoca (section des Samucus) par les siennes en *od* et *ad,* offrent seules un dernier trait de ressemblance avec celles du Chaco. On retrouve le son guttural du *j* espagnol dans les langues saravéca, curuminaca, covaréca et païconéca; il manque dans toutes les autres. L'*u* français, prononcé du nez, se remarque dans la langue chiquita, dans l'otuké, dans la curuminaca, dans la covaréca et dans la païconéca. Plusieurs offrent notre *ch,* ainsi que le son doux de notre *z.* Une anomalie singulière se présente dans la langue chiquita, où, pour beaucoup de choses, l'homme emploie des mots différens de ceux dont se sert la femme, tandis que pour les autres, la femme emploie des mots dont l'homme se sert, en se contentant d'en changer la terminaison[1]. Quoique ces langues soient très-compliquées,

1. Voyez plus loin les détails spéciaux sur la langue chiquita.

Homme américain.

surtout celles des Chiquitos, on s'étonne qu'aucune d'elles n'ait un système de numération étendu, ce qui annonce peu de relations, et surtout le défaut absolu de commerce. Les Chiquitos, les Otukès, les Païconécas et, sans doute, les autres petites nations du nord-est, n'ont aucun terme numérique de comparaison; les Samucus et Saravécas ne vont que jusqu'à cinq ou dix, chiffre pris peut-être du nombre des doigts de l'une des mains ou des deux réunies. En un mot, il n'y a réellement aucune uniformité entre les différentes langues. Le seul trait de ressemblance que nous y trouvions, existe dans les noms des parties du corps commençant presque tous par une lettre déterminée, comme on peut le voir par le tableau suivant qui, en même temps, sera comparatif, pour les divers idiomes.

NOMS FRANÇAIS DES PARTIES.	NOMS CHIQUITOS.		NOMS SARAVÉCAS.	NOMS OTUKÈS.	NOMS SAMUCUS.	NOMS PAÏCONÉCAS.	
	Tribu chiquita.	Tribu cuciquia.				Tribu païconéca.	Tribu paunaca.
Joue.	Nochosté.	Oya.	Nozovivi.	Ivenara.	Yuréata.	Huimilo.	Ipiki.
Oreille.	Néñémosis.	Oñumasis.	Nunihijé.	Ichaparara.	Yanoénia.	Iseñoki.	Huichuca.
Yeux.	Nosuto.	Osuto.	Nohé.	Ichaa.	Yédodia.	Huikis.	Ihuiké.

Les Chiquitéens se font remarquer par une gaîté poussée à l'extrême, par leur goût pour la musique et pour la danse, par leur bonté à toute épreuve, leur sociabilité, leur hospitalité, le peu de jalousie que leur inspirent leurs femmes et leurs filles; par leur persévérance et par la facilité avec laquelle ils se sont rangés au christianisme. Il ne faudrait cependant pas croire que toutes les nations se montrèrent également dociles; la mort de plusieurs Jésuites[1], lors de la fondation des missions, prouverait le contraire; mais une fois chrétiennes, elles persévérèrent, et, aujourd'hui, pour rien au monde ne retourneraient dans les bois, bien différentes, sous ce rapport, du rameau des plaines, qui, loin de s'être jamais soumis à aucun joug, est encore ce qu'il était au temps de la découverte. La nation des Chiquitos fut la plus facile à réduire et sans doute entraîna les autres par son exemple. Le caractère indépendant des Samucus, donna plus à faire; aussi en reste-t-il encore de sauvages. Il en est de même des Païconécas,

1. Voyez Francisco Fernandez (1726) *Relacion historial de los Chiquitos*, p. 303 et p. 397.

des Covarécas et des Corabécas; les premiers et les Corabécas surtout, montrèrent, quant à leur attachement à la vie sauvage, plus de rapports qu'aucune des autres nations avec les habitans des plaines. En résumé, le caractère des Chiquitéens est aussi enjoué que celui des naturels du Chaco et des Pampas est taciturne et triste. Les premiers sont aussi communicatifs que les seconds le sont peu.

Quant aux mœurs, elles sont identiques pour toutes leurs nations; ils vivent sur le penchant des collines, au sein de forêts épaisses, où, jadis, ils étaient tous fixés et agriculteurs; néanmoins leur goût pour la chasse dut les faire se disséminer davantage; et de là, sans doute, le grand nombre de leurs tribus, dispersées au milieu des bois. Cependant la chasse n'était pour eux qu'un délassement, et n'avait lieu qu'après les récoltes. Les Chiquitéens en général avaient des villages, ne contenant qu'une seule famille; mais les Chiquitos construisaient de plus des maisons communes, où vivaient ensemble tous les jeunes gens, qui, à l'âge de quatorze ans, se séparaient de leurs parens, afin d'embrasser ce nouveau genre de vie. Des plus sociables et des plus hospitalières, leurs tribus étaient continuellement en visite, ce qui motivait des fêtes, des danses, des jeux durant autant que le séjour des étrangers ou que les boissons fermentées qui les animaient.

Leur industrie différait aussi de celle des peuples habitant les plaines. Les femmes filaient et tissaient soit des pièces d'étoffe pour elles, soit, pour leurs maris, le hamac, que nous n'avions jusqu'ici trouvé chez aucune autre nation. Il n'était à l'usage que des hommes; les femmes se contentant d'une natte artistement tissée. Les armes (l'arc, la flèche, la massue tranchante et quelquefois la lance), fabriquées par le mari, lui servaient à chasser, ou à combattre les nations voisines. Ils pêchaient au moyen de racines qui enivrent le poisson; mais n'ayant jamais pensé à se construire une pirogue, ils ne sont pas navigateurs.

Les hommes allaient nus; les femmes se couvraient d'une chemise sans manche, et s'ornaient de colliers et de bracelets. Le tatouage et les couleurs appliquées sur la peau étaient inconnus aux Chiquitéens; et si la coutume barbare de se percer les lèvres et la base du nez existait avant la conquête, elle a depuis entièrement disparu. On retrouve actuellement encore chez ces peuples le même fond de mœurs et de coutumes, seulement un peu modifiées par le christianisme.

Le gouvernement était semblable à celui des nations du Chaco; il y avait des chefs pour chaque tribu; mais jamais aucun corps de nation. Les vieil-

lards avaient une grande influence sur la nomination du chef, nomination dépendant presque toujours de la bravoure du candidat. Souvent ces chefs étaient en même temps médecins; mais leur pouvoir se trouvant toujours borné, il n'y avait pas de despotisme.

La religion présentait une unité, celle de croire à une autre vie, et d'attacher des influences malignes à une foule de causes naturelles, croyance accréditée par les médecins, qui pratiquaient des succions comme chez les peuples du sud, attribuant la mort tantôt à des causes puériles, tantôt à l'intervention d'une femme, souvent sacrifiée, plus tard, par les parens. Selon les historiens[1], les *Manacicas,* tribu des Chiquitos, auraient professé un polythéisme compliqué, en admettant que quelque Jésuite n'ait pas supposé celui-ci, dans le but d'établir une analogie plus frappante avec le culte catholique. Aujourd'hui beaucoup de missions poussent la religion catholique jusqu'au fanatisme.

Pour nous résumer, nous croyons que le rameau chiquitéen se distingue de celui des plaines par une teinte un peu moins foncée, une taille moins élevée, des pommettes moins saillantes, une figure plus ronde, plus enjouée; par un caractère gai, ouvert, bon, soumis; par des mœurs douces; par l'habitude de se livrer à la culture, à l'ombre des forêts; par la facilité avec laquelle il adopta le christianisme et se soumit au système des missions. Ses langues sont plus euphoniques que celles du Chaco et des Pampas, et présentent pour caractère général la singularité, que les noms des parties du corps commencent par une lettre spéciale, variée selon les idiomes. Si ce rameau diffère en tout point de celui des plaines, il a les plus grands rapports avec celui de Moxos, dont il ne se distingue, pour ainsi dire, que par quelques caractères physiques, et par l'ignorance de l'art de la navigation, très-connu au contraire de ses voisins, qu'on voit sans cesse en pirogue. Du reste, le rameau chiquitéen fait le passage à la race brasilio-guaranienne, par cette tendance à l'inclinaison des yeux, qu'on remarque chez quelques-uns des individus des nations qui le composent, ainsi que par les sons de certaines lettres de leurs idiomes; mais non par la couleur, qui est toujours différente.

1. Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos,* p. 228.

NATION SAMUCU.[1]

L'étude des langues nous a conduit à ce résultat, que le nom de *Samucu*[2], par lequel nous désignons cette nation, n'est propre qu'à une de ses tribus, tandis que d'autres sections, très-nombreuses, portaient, dès l'époque de la découverte, et portent encore des noms distincts, comme les *Morotocos*[3] ou *Morotocas*, que nous avons retrouvés encore sous cette même dénomination à la mission de San-Juan; les *Potureros*[4], que nous avons rencontrés à Santo-Corazon, et les *Guarañocas*, vivant à Santiago. Ce sont les quatre grandes sections encore existantes à Chiquitos, et que, dans le pays, on regarde comme distinctes, quoiqu'elles parlent bien certainement un langage identique, plus ou moins corrompu et mélangé d'idiomes différens; mais, si nous parcourons les historiens, nous y verrons qu'on doit encore regarder comme synonymes les *Coroïnos*, les *Caréras*, les *Ugaronos*[5], les *Ibirayas* des Jésuites, et peut-être beaucoup d'autres, qu'on ne peut y rapporter aussi sûrement, ainsi que les *Aguitegnédichagas* et les *Ninaquiguilas* d'Azara[6], qui n'en sont que des tribus désignées sous d'autres noms.

Les Samucus (nous appliquerons ce nom à la nation entière) étaient, lors de la fondation des missions de la province de Chiquitos, répandus sur la plus grande partie de ses frontières sud et sud-est, en contact avec les déserts du grand Chaco. Ils s'étendaient, en latitude, du 18.e au 20.e degré sud, et, en longitude, du 60.e au 62.e degré ouest de Paris, sur les dernières collines couvertes de forêts impénétrables qui bornent au nord les plaines du grand Chaco, et s'approchent du cours du Rio Oxuquis, avant son confluent avec le Paraguay. Ils avaient alors pour voisins, au sud, les nombreuses nations du Chaco, principalement les *Guanas*, les *Guatos* et les *Curaves;* à l'est, les *Xarayes* du lac de ce nom, et les *Otuquès;* au nord, les nations saravéca et curuminaca; à l'ouest, les nombreuses tribus des Chiquitos, ainsi que les Paunacas et les Païconécas. La nation entière vivait au sein des forêts, où sont encore aujourd'hui quelques tribus dérobées au zèle religieux des Jésuites, principalement près de la saline de Santiago et au Rio d'Oxuquis; tandis que les Samucus et les Potureros sont réunis à la mission de Santo-Corazon, les Guarañocas à Santiago, et les Morotocas à San-Juan. Ils aiment les forêts épaisses, et surtout les collines, où ils peuvent se soustraire aux inondations si communes dans les lieux qu'ils habitent. Là ils sont à la fois chasseurs adroits, cultivateurs intelligens,

1. Prononcez *Samoucou.*
2. Il a été question pour la première fois de ces Indiens dans la *Relacion historial de las missiones de los Indios que llaman Chiquitos,* publiée en 1726 par le père Fernandez, p. 318, 373, 398, etc.
3. Voyez le père Fernandez, *loc. cit.,* p. 316.
4. Azara, *Voyage dans l'Amér. mér.,* t. II, p. 83, les confond sous divers noms.
5. Père Fernandez, *loc. cit.,* p. 316, 370, 390.
6. *Loc. cit.,* p. 81 et 83.

Homme américain.

et, pour ainsi dire, fixes sur le même lieu, d'où ils rayonnent seulement afin de suivre le gibier. Leurs tribus encore sauvages, réduites à peu d'individus, se cachent au sein des bois, et leur faiblesse les empêche, sans doute, d'attaquer les nations voisines.

Il nous est facile de donner le chiffre presque positif des Indiens samucus existant encore dans les missions. En somme il peut s'élever à 1,250 [1]; et en y joignant à peu près 500 [2] individus sauvages de la saline de Santiago et 500 des rives du Rio Oxuquis, leur nombre total serait de 2,250, sur lesquels 1,000 encore tout à fait indépendans.

La couleur générale de la nation est moins foncée que celle des Tobas et autres Indiens du Chaco; mais, au lieu du jaune des Guaranis, c'est une teinte bronzée, ou, pour mieux dire, de bistre-olivâtre pâle, du même aspect que la couleur des races des plaines, avec moins d'intensité.

La taille des Samucus, une des plus belles de la province de Chiquitos, est au-dessus du médiocre, et peut rivaliser, sous ce rapport, avec celle des Européens. Nous avons mesuré un assez grand nombre d'individus, pour être à portée d'assurer que leur stature moyenne n'est pas au-dessous de 1 mètre 663 millimètres (5 pieds 1 ½ pouce). Les plus grands n'ont pas, néanmoins, plus de 1 mètre 760 millimètres (5 pieds 5 pouces). Les femmes, généralement grandes, sont dans des proportions relatives avec les hommes (1 mètre 535 millimètres).

Les formes du corps sont belles, les hommes robustes, bien musclés, sans jamais tourner à l'obésité; ils ont les épaules larges, carrées, la poitrine élevée, les membres bien nourris; mais le corps, loin d'être, comme chez les Européens, plus étroit à la ceinture, est, au contraire, tout d'une venue. C'est surtout chez les femmes qu'on remarque ce caractère, celles-ci ayant les mêmes formes que les hommes, et se trouvant dans des proportions peu gracieuses, qui ne sauraient annoncer que beaucoup de force. Elles sont larges des épaules, et, de là, presqu'aussi grosses jusqu'aux hanches; leurs seins, sont ordinairement très-bien placés, et presque toutes les ont plutôt bien proportionnés que trop volumineux; les mains et les pieds sont généralement petits; le bras est assez bien fait.

Les traits, dans ce rameau, prennent un caractère différent de tous ceux des nations des plaines. La tête est grosse; la face large et plus arrondie; les pommettes, non saillantes dans la jeunesse, sont à peine élevées chez les adultes; le front est très-court, peu bombé; le nez, moins large que chez les nations du Chaco, approche davantage des formes européennes, sans être jamais long; les narines, quoiqu'ouvertes, le sont beaucoup moins; la bouche est grande; les lèvres sont peu épaisses [3];

---

1. Ainsi répartis : à Santiago, 700 Guarañocas; à Santo-Corazon, 50 tant Potureros que Samucus; et à San-Juan, 500 Morotocas.

2. Les données que nous avons obtenues sur les lieux nous font regarder cette évaluation comme juste.

3. Les naturels d'aujourd'hui ne se mutilent plus; mais il paraît qu'au temps de la conquête

les dents magnifiques; les yeux sont généralement petits, horizontaux, mais un peu bridés, au côté externe, chez quelques individus seulement; les oreilles petites; les sourcils arqués, peu larges; la barbe est noire, rare, jamais frisée, poussant seulement après vingt ans, et ne couvrant que la lèvre supérieure et la partie antérieure et inférieure du menton; les cheveux sont noirs, droits et longs. L'ensemble des traits est laid plutôt qu'agréable; néanmoins on y remarque une expression de vivacité et de gaîté qui les fait distinguer de suite des nations du sud, où l'air sombre domine toujours. Les hommes ne sont pas généralement bien, les femmes sont souvent passables; la jeunesse offre des figures arrondies et pleines, changeant beaucoup moins dans l'âge adulte que chez les nations australes, et conservant presque toujours des traits moins repoussans, même dans la décrépitude.

Le langage accuse, dès le premier aperçu, une source tout à fait différente de celle des langues du Chaco; ce ne sont plus ces sons durs, cette sorte de croassement guttural, dont l'oreille est continuellement choquée; au contraire, dans la langue samucu, on trouve une douceur remarquable, une euphonie qui plaît; on l'entend avec plaisir: c'est l'italien des déserts. Elle est remplie de terminaisons en *a* et en *o*, surtout dans les sections *guarañoca* et *samucu;* mais la *morotoca* change souvent ces terminaisons en *od* et *ad*, ou en *it*, et dans cette dernière finale, supprime les voyelles qui la suivent. Elle présente cette particularité, que presque tous les noms des parties du corps commencent par la monosyllabe *ya*, *ye*, *yu*, comme dans *Yuréata*, joue; *Yanoénia*, oreilles; *Yédodia*, yeux. Les Samucus ont un système de numération qui va jusqu'à dix seulement (sans doute en raison du nombre des dix doigts).

Leur caractère fut toujours la fierté et l'indépendance; aussi ceux des missions donnèrent-ils beaucoup de peine aux Jésuites, qui, dans le cours de leur règne, n'ont pu soumettre qu'une partie de chaque tribu, le surplus restant toujours sauvage au milieu des forêts. Les Samucus ont conservé, parmi les Chiquitos, une réputation de bravoure et de force; aussi sont-ils, au moins les Morotocas, les plus redoutés de toutes les missions, et commandent-ils dans tous les lieux où ils se présentent. Essentiellement bons, sociables, intègres, des plus hospitaliers, même caressans pour les étrangers, leur abord est ouvert et gai. Tout annonce, en eux, du goût pour les plaisirs et en particulier pour la danse, que les femmes aiment passionnément.

Quant aux mœurs, on trouve également une grande différence entre les Samucus et les peuples du Chaco qui les avoisinent. Chasseurs comme eux, ils joignent constamment la culture à la chasse; et par là même ne sont pas ambulans, mais bien fixes dans le lieu de leur naissance; s'ils font la guerre, ce n'est que par représaille. C'est ainsi qu'ils attaquèrent long-temps les missions de San-Juan et de Santiago. Ils se

---

la nation samucu avait la lèvre inférieure, les oreilles et quelquefois les narines percées, afin d'y passer un gros morceau de bois: si du moins, comme tout l'annoncerait, les *Tarapecocies*, décrits dans les excursions de Nuñez Cabeza de Vaca de 1544 (p. 55 du recueil de *Barcia historiadores primitivos de Indios*, t. I.er), appartiennent à cette nation.

Homme américain.

tiennent au sein des grandes forêts, principalement sur les coteaux, cultivant les vallons dès que les eaux s'en sont retirées. Ils sèment le manioc, le maïs, le mani, ainsi que quelques espèces de citrouilles. Leur culture est peu dispendieuse; il leur suffit presque d'abattre des arbres, d'y mettre le feu et de jeter des graines sur la terre, ou, tout au plus, de les placer dans un très-petit trou. La récolte faite, la plupart des hommes abandonnent momentanément leurs femmes et s'enfoncent dans les bois, où, disséminés par petits groupes et vivant du miel des abeilles sauvages, ils chassent et *boucanent* le gibier qu'ils rapportent ensuite à leur demeure, cabane couverte en paille, au milieu de laquelle on allume le feu. Tandis que les femmes s'étendent à terre sur des nattes artistement tressées, les hommes couchent sur des hamacs faits de fils de coton. Leurs armes sont la lance, l'arc, la flèche et la massue à deux tranchans de bois très-dur, dont ils font le plus d'usage, s'en servant aussi comme de hache pour s'ouvrir une route au milieu des bois. Toujours disséminés par petits hameaux peu éloignés les uns des autres, dont chacun a son chef. Ils aiment beaucoup le plaisir et lorsque la récolte de maïs a été abondante, ils se font souvent les uns aux autres des visites qui donnent lieu à une fête. Ils composent alors de la bière de maïs, et pendant plusieurs jours ne cessent de danser et de boire, saisissant toutes les occasions possibles de s'amuser. Leurs danses singulières, imitatives et grotesques[1], sont accompagnées de chant; le plus souvent un Indien agite une calebasse au milieu d'un cercle de femmes, qui répètent la chanson en sifflant, en sautant et en prenant diverses attitudes. Quant à leur musique, ils ne se contentent pas de la musique vocale; tous les hommes, rangés en files, armés d'une flûte de Pan dans divers tons, trouvent, dans l'ensemble des sons produits séparément par chacun des musiciens, des mélodies sauvages qui, malgré leur monotonie, ne laissent pas que d'être assez harmonieuses[2]. Ce sont, en un mot, de tous les habitans de la province de Chiquitos les plus gais et les plus disposés au plaisir : riant sans cesse, ils sont toujours prêts à s'amuser d'un rien.

L'industrie des Samucus est très-bornée; les hommes confectionnent leurs armes avec assez d'adresse, tandis que les femmes filent le coton, pour en former des espèces de filets servant de hamacs à leurs maris, lorsque ces derniers vont à la chasse; elles tissent aussi la pièce d'étoffe qu'elles portent, de la ceinture au bas des jambes; elles fabriquent de la poterie assez belle. Les deux sexes travaillent à la terre et font les récoltes; les hommes seuls pêchent et chassent, tandis que les femmes se chargent de tous les détails du ménage. Jamais cette nation n'a songé à se construire de pirogues pour naviguer sur les rivières. Soumise au christianisme dans les missions, elle a pris les coutumes générales des néophytes ; les femmes seules filent, tandis que les hommes tissent et font les travaux de force. Ils ont intégralement conservé, dans l'état de demi-civilisation des missions, le caractère de leurs mœurs primitives.

---

1. Voyez partie historique.
2. Voir dans la partie historique, quelques morceaux de leur musique.

Homme américain.

Les hommes vont entièrement nus à l'état sauvage, et les femmes, dans la tribu des *Samucus* proprement dits, portent une pièce de tissu de la ceinture au bas des jambes[1] et des ornemens aux bras et au cou. Cette tribu se coupe aussi les cheveux très-courts, tandis que les autres se les laissent pousser, flottant sur les épaules. Nous n'avons vu chez elle aucun reste de tatouage ni de peinture du corps, non plus que l'usage barbare de se percer les lèvres et les oreilles; mais peut-être cette coutume a-t-elle cessé avec l'état sauvage.

Ces Indiens se gouvernent par un cacique, qui jouit du droit de conseil et même d'une certaine autorité. Chacune de leurs réunions partielles a son chef; et, comme ces réunions sont nombreuses, il n'existe, en fait, aucun lien entre les diverses tribus de la nation, qui se traitent en étrangères, lorsqu'elles sont restées long-temps sans communiquer.

La religion, autant que nous a permis d'en juger le peu de renseignemens que nous avons obtenus à cet égard, se bornerait à la croyance d'une autre vie, prouvée par la coutume d'enterrer les armes avec les morts. Les médecins pratiquent des succions pour la guérison des malades.

En résumé, nous pensons que les Samucus s'éloignent des nations du Chaco, par les traits, par la couleur moins foncée, et surtout par des mœurs plus douces, un caractère plus joyeux, un langage plus euphonique; nous croyons qu'ils appartiennent à un rameau particulier d'hommes propres aux collines boisées de la province de Chiquitos, qui établirait le passage des nations des plaines à celles des montagnes et aux nations guaranies brésiliennes, tenant aux premières par une teinte bistrée, aux secondes par des yeux bridés extérieurement; du reste, leur langage, quoiqu'entièrement différent, les rapproche plus des nations guaraniennes que de celles des Pampas.

---

1. Padre Fernandez, *loc. cit.*, p. 318.

Homme américain.

NATION CHIQUITO.

Nous allons nous occuper d'une nation fort nombreuse dont le nom a été appliqué à une province entière, sans néanmoins être indigène; car *Chiquito* veut dire *petit* dans la langue espagnole. Ce nom, selon les historiens, lui fut donné d'après les portes des maisons des naturels, si basses qu'on n'y pouvait entrer qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains [1]; ainsi cette dénomination, qui a fait croire à beaucoup d'auteurs que les hommes auxquels elle s'applique sont de petite taille, tient à une circonstance tout à fait étrangère à leur stature. Cependant, au milieu de cette multitude de noms propres à chacune des tribus, il eût été facile d'en choisir un indigène, et surtout plus approprié aux habitans.

Peu de nations portent autant de dénominations différentes que les Chiquitos, ce qui s'explique sans peine par leur manière de vivre. Disséminés en très-faibles tribus, afin de chasser plus à l'aise, chacune de ces réunions de famille se désignait par le lieu de son habitation ou par le chef qui la commandait; de là cette multitude de noms variant sans cesse, à mesure que les tribus changeaient de demeure ou que les caciques se succédaient. On chercherait donc vainement aujourd'hui toutes les tribus mentionnées dans les premiers historiens; aussi ne trouve-t-on plus les *Cercosis* vus par Irala [2] en 1548, les *Sacocies* et les *Arianicocies*, vus en 1543 par Nuñez Cabeza de Baca [3], et qui étaient certainement des Chiquitos; ni les *Piñocas*, les *Pénoquis*, les *Boxos*, les *Tapiquas*, les *Taus*, les *Xamaros* [4], les *Penotos*, les *Tapipuicas*, les *Caricas*, les *Pequiquias*, les *Arupores*, les *Tubacis*, les *Puraxis*, et une foule d'autres, parmi lesquels se rangent les *Manacicas*, à eux seuls divisés en soixante et une tribus, ayant chacune son nom, et entourées de vingt-neuf autres, se distinguant, de leur côté, par une dénomination particulière; tribus toutes citées par le père Fernandez, dans son Histoire de la province de Chiquitos, de 1696 à 1723 [5], et dont nous ne reproduisons pas ici la liste, cette nomenclature stérile devant nous demander trop de place. En

1. Voyez *Relacion historial de las missiones de los Indios que llaman Chiquitos*, par le père Fernandez, p. 34.

2. Herrera, *Decadas*, et Funes, *Ensayo de la historia del Paraguay*, t. I, p. 131.

3. Rui Diaz de Guzman, *Historia argentina*, p. 45, 73 (*Coleccion de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna del Rio de la Plata, por* Pedro de Angelis); Barcia, *Historiadores primitivos de Indias*, t. I (*Comentario de Alvar Nuñez Cabeza de Baca*, p. 42, 45, 55); Schmidel (*Coleccion de obras*, p. 29, 36-47).

4. Dans l'orthographe fixée par les Jésuites pour la langue chiquita, l'*x* ne représente pas le son du *j* espagnol, mais celui de notre *ch* français, qu'aucune lettre espagnole ne pouvait rendre. On doit donc prononcer *chamaros;* observation applicable à tous les cas où cette lettre se présente.

5. Voyez surtout page 227; car il serait trop long de les énumérer toutes.

1831, tandis que nous étions à Chiquitos, les sections de la nation étaient ainsi distribuées par missions : A San-Xavier vivaient cinq divisions ou *Parcialidades*, comme les appellent les missionnaires, les *Piococas*, les *Quemecas*, les *Quiriquias*, les *Punasiquias* et les *Xamanacas;* à Concepcion, les *Mococas*, les *Cuciquias*[1], subdivisés en *Cusiquias*, *Yurucaritias* et *Tapacuracas;* à San-Miguel, les *Péquicas*, les *Saracas*, les *Parahacas*, les *Guazoroch*, les *Yazoros* et les *Guarayos*[2]; à San-Ignacio, les *Sañepicas*, les *Quehuciquias*, les *Guarayocas*, les *Samanucas*, les *Piococas*, les *Xurubérécas* et les *Punasiquias;* à Santa-Ana, les *Guazorocas* et les *Xamanucas;* à San-Rafael, les *Matahucas* et les *Huatasis;* à San-José, les *Chamanucas*, les *Péroquiquiaz;* à San-Juan, les *Boros;* à Santiago, les *Macarañys*, les *Maxamanucas*, les *Matahucas* et les *Mataiminicas;* enfin, à Santo-Corazon, encore les *Matahucas* et les *Boros*, ainsi que beaucoup d'autres petites sections, qui, dans chacune des missions, pourraient, à leur tour, se diviser à l'infini; car chaque grande famille a, pour ainsi dire, un nom de tribu différent de sa voisine. Nous avons cru devoir donner cette nomenclature de sections, pensant qu'elle ne subira plus de changements, les mêmes noms s'étant toujours conservés depuis l'établissement définitif des missions. Les Espagnols confondent toutes les nations de la province sous la dénomination de *Chiquitos.*

Avant d'être réunie en missions, la nation des Chiquitos habitait tout le centre de la province de ce nom, principalement sur le plateau et sur les versans des collines granitiques qui constituent le sol montueux de sa partie sud-ouest. Elle s'étendait, en latitude, du 16.e degré sud au 18.e, et, en longitude, du 60.e au 64.e degré ouest, bornée au sud-est par les collines de San-José; au sud, par le commencement des plaines du grand Chaco; à l'est, par les chaînes de San-Carlos; au nord, par la fin des collines du versant au Guaporé, et à l'ouest, par le Rio San-Miguel, occupant ainsi un terrain de figure irrégulière et rhomboïdale, dirigée nord-ouest et sud-est. Elle était divisée en une multitude de petites tribus fixées au milieu des forêts qui couvrent toute la province, et dont chacune, sur son petit espace, vivait entièrement séparée des autres, ne les voyant que lorsqu'elle y était forcée, à moins qu'elle ne se regardât comme leur parente; car il y avait alors, entr'elles, de fréquentes visites, marquées par des fêtes continuelles. Sa principale tribu, celle des *Manacicas*, habitait le versant nord des montagnes; elle avait encore plus au nord les Cusiquias avec leurs tribus, tandis que les *Piñocas* étaient près du Rio San-Miguel; les *Pénoquis*, au lieu où se trouve aujourd'hui Concepcion; les *Boxos*, les *Tapiquas* et les *Taus*, près de San-Rafael; les *Tabicas*, les *Boxos* encore, les *Pénotos* et les *Xamaros*, occupant les parties sud de leur territoire[3], près de San-José. Il ne reste aujourd'hui aucun Chiquito sau-

1. Cette dernière section parle un dialecte tout à fait corrompu du chiquito, dialecte conservé jusqu'à nos jours, et certainement mélangé de mots qui appartiennent à une langue distincte, celle des Païconécas.

2. Il ne faut pas confondre cette dénomination, donnée par les Espagnols à une section des Chiquitos, avec un nom identique que porte une tribu des Guaranis dont nous parlerons plus tard.

3. Voyez père Fernandez, de la page 63 à la page 93.

Homme américain.

vage, tous ayant été réduits en missions. On les a répartis sur les différens points de la province, les mélangeant aux nations voisines, dans le but, fondé sur leur plus grand nombre, de rendre leur langue générale, et de faire disparaître les autres idiomes; c'est ainsi qu'on en a vu, dans la liste précédente de leurs tribus, jusqu'à Santo-Corazon, bien en dehors du lieu qu'ils habitaient étant sauvages. Dans leur état de liberté, ils avaient pour voisins, à l'est, les Samucus; au sud, les nations du Chaco, comme les Guanas, les Guatos et les Tobas; à l'ouest, les Sirionos du Rio Grande et les Guarayos du nord-ouest; au septentrion, non-seulement ils étaient bornés par beaucoup de nations distinctes, telles que les Sarabécas, les Otukès, les Tapiis, les Covarécas, les Païconécas, les Tapacuras et leurs tribus, mais encore ils en enclavaient plusieurs qui, pour ainsi dire, sous leur dépendance et vivant en bonne intelligence avec eux, n'étaient séparées les unes des autres que par un marécage ou une épaisse forêt.

Nous pouvons donner un chiffre exact des Chiquitos actuels, en nous servant du recensement fait en 1830[1] par ordre du gouvernement. En défalquant des missions les naturels appartenant à d'autres nations, leur nombre positif serait ainsi réparti :

A Buenavista de Santa-Cruz	2,719
A San-Francisco-Xavier de Chiquitos	946
A la Concepcion de Chiquitos	900
A San-Ignacio — —	2,934
A San-Miguel — —	2,510
A Santa-Ana — —	398
A San-Rafael — —	1,000
A San-José — —	1,900
A San-Juan — —	379
A Santiago — —	484
A Santo-Corazon — —	455
A Casalvasco du Brésil (enlevés par les Brésiliens)	300
Total	14,925.

Réduits au christianisme par les Jésuites, tous vivent encore, au sein des missions, sous l'ancien régime institué par les pères.

Leur couleur est à peu près celle des Samucus, quoiqu'un peu moins intense; mais la nuance est si peu distincte, qu'il faut en voir un grand nombre ensemble pour en juger. La teinte est bistré brun-pâle, tenant plutôt de l'olivâtre que du jaune.[2]

1. Nous nous sommes procuré sur les lieux tous les renseignemens relatifs à la statistique du pays, et nous croyons pouvoir en garantir l'authenticité.

2. Le père Fernandez, *loc. cit.*, p. 31, s'exprime ainsi sur leur couleur : *El color es de azeytuna* (la couleur est celle de l'olive); il les avait donc vus comme nous.

La taille des Chiquitos, à peu près la même que celle des Samucus, est assez belle, et peut s'élever à la moyenne de 1 mètre 663 millimètres (5 pieds 1 ½ pouce). Les plus hauts ne passent pas 1 mètre 760 à 790 millimètres (5 pieds 5 à 6 pouces). Les femmes, sans être grandes, sont dans la proportion des hommes; quelques-unes atteignent néanmoins 1 mètre 635 millimètres (5 pieds ½ pouce).

Les Chiquitos, en général des plus robustes, ont les épaules larges, la poitrine avancée et s'effaçant bien; le reste de leur corps, à peu près d'une venue, est des plus massif; leurs membres sont fournis, replets, sans muscles saillans. Il est rare de leur voir les extrémités amaigries. Bien plantés, se tenant très-droit, ils ont une démarche aisée; très-vigoureux seulement en apparence, ils ne résistent guère au travail. Les femmes présentent, à peu près, les mêmes formes que les hommes; excessivement larges des épaules et du corps, tout, chez elles, atteste la force; mais on y chercherait en vain des tournures gracieuses et élancées; elles sont même plus massives que les hommes. Leurs seins sont séparés et petits; leurs bras bien faits; leurs pieds et leurs mains dans des proportions minimes. Il n'y a que très-peu de villosité aux aisselles et au pubis; encore ne paraît-elle qu'à près de vingt ans. Elles sont des plus fécondes.

Les traits des Chiquitos, différens de ceux des nations du Chaco, peuvent servir de type au rameau des collines élevées du centre de l'Amérique. Ils ont la tête arrondie, plutôt grosse que moyenne, presque toujours circulaire, rarement comprimée des côtés; la face ronde et pleine, les pommettes nullement saillantes; le front bas et bombé; le nez toujours court et légèrement épaté; les narines peu ouvertes, comparativement à celles des nations australes. Les yeux, pleins d'expression et de vivacité, sont petits, horizontaux; cependant, chez quelques individus, ils sont légèrement bridés à l'angle extérieur, ce qui les ferait croire un peu relevés; mais le fait est exceptionnel. Les lèvres sont assez minces, les dents belles, la bouche est médiocre; le menton arrondi et court; les sourcils, bien marqués et minces, sont agréablement arqués; la barbe, peu fournie, non frisée, ne croît que dans l'âge avancé, et ne couvre jamais que la lèvre supérieure et le dessous du menton; les cheveux, longs, noirs et lisses, jaunissent dans l'extrême vieillesse, mais ne blanchissent pas. L'ensemble des traits ne se rapproche aucunement du type européen.... C'est un autre genre; néanmoins quelques figures sont passables; et l'on y remarque de la vivacité, de la gaîté, un fond de bonté, de franchise, une naïveté qui intéresse. Nous n'avons jamais vu, chez les Chiquitos, une seule figure longue. Les femmes ont également des traits d'un ensemble assez grossier; dans la jeunesse cependant, beaucoup sont assez bien, sans être précisément jolies. Leur face est beaucoup plus circulaire, beaucoup plus pleine que celle des hommes; leur bouche petite. En souriant, elles montrent, presque toutes, deux petites fossettes aux joues et aux angles extérieurs de la bouche. Après vingt-cinq ans leurs traits deviennent semblables à ceux des hommes; la décrépitude les rend des plus disgracieuses.

La langue des Chiquitos est une des plus étendues, des plus complètes de l'Amérique. A en croire le Jésuite auteur d'un vocabulaire in-folio de plus de cinq cents

Homme américain.

pages[1], elle serait fort riche et d'une fécondité illimitée, quant à la combinaison de ses particules. Elle se distingue, en tous points, des autres idiomes du Chaco et du guarani, et peut être considérée comme la souche des langues de quelques autres tribus des mêmes contrées. Néanmoins, en la considérant sous le rapport des sons, on y trouvera beaucoup de ceux qui caractérisent la langue guaranie, comme celui de notre *u*, prononcé du nez, un peu différemment de l'*u* français, très-rare chez les autres peuples, ainsi que les sons prononcés du nez et de la gorge; mais ces derniers s'écartent de ceux des langues des plaines, et ce n'est jamais une *gutturation* analogue à celle du *j* espagnol. En un mot, à l'exception de l'*u*, plus accentué que le nôtre, la langue peut être considérée comme plus douce que dure, particulièrement pour les Français accoutumés aux diphthongues. La langue chiquita n'a pas le *ch* espagnol. Il y est remplacé par le nôtre qui y devient caractéristique, s'employant très-fréquemment et surtout à la fin des mots, comme dans *Napeich*[2], les côtes, et *Paich*, femme; mais toujours sans *e* muet après, c'est-à-dire sans prolongation de son. Une particularité de cette langue, c'est la différence d'expression des mêmes objets pour les deux sexes. Non-seulement les noms des objets indiqués par la femme ont une terminaison autre que pour les hommes, mais encore il y a souvent des mots tout à fait dissemblables; ainsi l'homme exprime père par *Iyăĭ*, et la femme par *Yxupu* (prononcez *Ychoupou*). Comme nous l'avons fait remarquer pour la langue samucu, les noms des parties du corps commencent presque tous par une même lettre; dans la langue chiquita, c'est un *N*, exemple *Nochosté*, joue; *Néñémosis*, oreille, et *Nosuto*, yeux. La tribu des Cuciquias parle un dialecte du même idiome, c'est-à-dire que, dans presque tous les mots, elle supprime les finales en *ch*, ne se servant presque jamais de ces sons. Chez elle les noms des parties du corps ne commencent plus par un *N*, mais bien par un *O*. Exemple : *Oñumasis*, oreille; *Osuto*, yeux. Les Chiquitos ne savent compter que jusqu'à un (*tama*), n'ayant plus ensuite que des termes de comparaison.

Leur caractère consiste généralement en un fonds de bonté à toute épreuve; ils ont des goûts sociables, de la fixité dans les idées, aiment peu le changement, et se soumettent volontiers à tout ce qu'on leur ordonne; par de bons procédés, on peut en obtenir tout ce qu'on veut. Leur abord inspire la confiance; l'hospitalité est chez eux poussée à l'extrême. Nullement jaloux de leurs femmes, ils sont si peu rancuneux, qu'ils ont les attentions les plus délicates pour ceux-là même qui les font châtier. En un

---

1. Nous avons trouvé, dans les missions des Chiquitos, le dictionnaire de la langue générale, resté manuscrit et se composant de trois volumes : 1.° un volume in-folio de plus de 500 pages, *chiquito-espagnol;* 2.° un volume in-8.° de plus de 400 pages, *espagnol-chiquito;* 3.° une grammaire in-8.° Rien n'a été écrit de plus complet sur aucune langue américaine, et nous regardons ces trois ouvrages comme renfermant en ce genre les documens les plus précieux que nous ayons rapportés de ces contrées.

2. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les dictionnaires écrits par les Espagnols rendent ces sons par un *x*, la langue castillane n'ayant pas de signes qui représentent notre *ch*.

mot, semblables à de grands enfans, sans volonté, ils sont doués néanmoins d'un jugement sain et d'un esprit naturel, qui se manifestent à chaque instant; mais aussi, comme les enfans, ils aiment peu le travail; et libres, leur peu de prévoyance pourrait les exposer à manquer souvent du nécessaire dans les années de mauvaises récoltes. Autant ils sont peu travailleurs, autant ils sont ardens pour le plaisir, se livrant tour à tour à la danse et aux jeux d'adresse, surtout dans ces réunions motivées par le désir de boire des liqueurs fermentées, qui exaltent encore leur hilarité. Tous musiciens nés, ils composent même des airs et des chants. L'Indien chiquito passerait heureusement sa vie près d'un vase de liqueur de maïs fermenté, ne se dérangeant que pour chanter, danser, faire de la musique ou chasser; car la chasse, son exercice primitif, lui est toujours chère. Anciennement guerriers redoutés par leurs voisins, les Chiquitos ont conservé, dans l'état de domesticité, si l'on veut bien nous passer ce terme, leur goût pour la vie hasardeuse du chasseur. Capables de beaucoup d'attachement et de beaucoup de dévouement, ils n'ont pourtant pas tous cet amour paternel ou filial qui caractérise l'homme sauvage; ils se séparent facilement et sans émotion de leurs enfans; habitude qui leur était déjà familière avant d'être réunis en villages.[1]

Les mœurs des Chiquitos diffèrent essentiellement de celles des nations du Chaco. Tous agriculteurs, ils durent nécessairement se fixer en des lieux où ils trouvaient des ressources pour la culture; mais chasseurs en même temps, ils se divisèrent en très-petites tribus, afin de ne pas se nuire mutuellement; de là leur usage constant de vivre au sein des bois, sous des ombrages protecteurs de la chasse et conservateurs d'une humidité nécessaire à la réussite de leurs travaux agricoles; de là, pour eux, l'habitude de se séparer par familles, au lieu de former un corps de nation. Telle était leur manière de vivre avant que les Jésuites les amenassent aux missions[2]. Leurs maisons, couvertes en paille, avaient alors une porte si basse, qu'elle ne permettait d'y entrer qu'en rampant, ce qu'ils avaient imaginé pour se préserver des mouches et des attaques de leurs ennemis. Chaque famille laissait ses enfans entièrement libres jusqu'à l'âge de quatorze ans, époque à laquelle ceux-ci se séparaient de leurs parens et allaient vivre en commun dans une maison distincte, consacrée aussi à recevoir les étrangers, dont les visites déterminaient toujours des fêtes où l'on s'enivrait de bière de maïs. Les jeunes gens des deux sexes dansaient souvent la nuit.

Un garçon voulait-il se marier? il allait chasser, et déposait, à son retour, sa chasse à la porte des parens de sa belle, qui l'acceptaient pour leur gendre, s'ils étaient contens du produit. Les chefs seuls se permettaient la polygamie. Une fois mariée, la

---

1. Le padre Fernandez, *loc. cit.*, p. 41, dit qu'à l'époque où il écrivait (1723), les Chiquitos se vendaient. Nous avons, en 1831, retrouvé chez eux cette coutume.

2. Nous avons obtenu beaucoup de ces détails sur les lieux mêmes. Quelques-uns de ceux qui sont relatifs au temps antérieur à la conquête, sont tirés de l'ouvrage du père Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos*, et des renseignemens conservés dans le pays.

Homme américain.

femme s'occupait de la cuisine, du ménage, filait et tissait, couchait à terre, tandis que le mari s'étendait dans son hamac. Celui-ci cultivait le champ et chassait. Tous les matins, jusqu'à ce que le soleil eût séché la rosée, il jouait de la flûte, puis commençait sa journée de travail, achevée à midi. Alors, comme à présent, l'automne était une époque où tous les Indiens se séparaient et s'enfonçaient dans les forêts, pendant plus d'un mois, pour chasser, apportant ensuite chacun sa hotte ou *Panaquich* remplie de chair boucanée. Intrépides guerriers, maniant avec adresse l'arc et la flèche, ils attaquaient leurs voisins, et faisaient des esclaves, auxquels souvent leur bonté naturelle les portait à donner pour femmes jusqu'à leurs filles. Ils aiment la musique, cherchent tous les moyens possibles de s'amuser, dansent continuellement et sont toujours disposés à jouer. Parmi leurs jeux, il en est un caractéristique, celui du *Guatoroch,* jeu de balle, d'autant plus singulier, que deux ou trois cents individus peuvent s'y intéresser à la fois, et que la balle est lancée par les joueurs avec la tête[1]. Tous ces divertissemens se sont conservés dans les missions actuelles, ainsi que le fond de leurs anciennes coutumes. Dès l'instant où une femme est enceinte, elle interrompt, jusqu'à la fin de l'allaitement de son enfant, toute communication avec son mari.

Avant que cette nation se soumît au christianisme, l'industrie était chez elle dans l'enfance; cependant les femmes savaient filer et tisser; les hommes fabriquaient leurs armes, chassaient à l'arc et pêchaient au moyen d'une racine qui, jetée dans l'eau, étourdit momentanément le poisson, lequel vient de suite à la surface et se laisse prendre sans peine. Jamais les Chiquitos n'ont navigué sur les rivières. Dans les missions ils ont montré de l'aptitude à tout, et maintenant on trouve parmi eux des artisans de toute espèce.

Les hommes allaient nus, les femmes se couvraient d'une chemise sans manches[2]; et s'ornaient de bracelets et de colliers. Dans les jours de fête, avant d'être Chrétiens, les Chiquitos portaient des ceintures de plumes colorées, et comme signe de victoire, la queue et les plumes des oiseaux tués par eux. Ils avaient aussi une coutume qui n'existe plus aujourd'hui, celle de se percer les oreilles et la lèvre inférieure, afin d'y introduire des plumes de couleur. Les deux sexes ne se laissaient pousser les cheveux qu'après l'âge de vingt ans; usage encore suivi, ainsi que beaucoup d'autres, qui n'ont pas été modifiés par la demi-civilisation des missions. Le costume des femmes est toujours le même.

Les Chiquitos étaient gouvernés par une foule de petits chefs ou *Iriabos,* élus par le conseil des vieillards, et conduisant chacun sa petite tribu, tout en remplissant les fonctions de médecin. Souvent ils partaient avec les leurs et attaquaient les tribus voisines, dans le seul but de se faire une réputation de bravoure qui contribuait à leur donner beaucoup d'importance; mais il n'existait entre tous aucune union dont pût résulter une force réelle.

---

1. Nous avons souvent été témoin de ces jeux, un des grands divertissemens de cette nation.

2. Schmidel parle de leur costume, en 1548, lors de l'expédition d'Irala, édition de Buenos-Ayres, p. 48 à 52.

Ils se recherchaient peu, faisaient rarement cause commune; et, disséminés en centaines de sections, ne formaient point, à proprement parler, de corps national.

Homme americain.

Selon le père Fernandez[1], leur religion se réduisait, dans l'état sauvage, à la croyance d'une autre vie, motivant l'enterrement d'armes et de vivres avec les morts. Ils craignaient un être malfaisant, appelaient la lune leur mère, sans lui rendre de culte; mais, lorsque la planète s'éclipsait, pensant que des chiens la mordaient et lui tiraient du sang, ils sortaient de leurs cabanes et lançaient contre elle des flèches jusqu'à la fin de l'éclipse. Ils se figuraient aussi que les éclairs devaient être les âmes des défunts qui descendaient du séjour des étoiles. Superstitieux à l'extrême, ils croyaient et croient même encore à l'influence des astres sur l'avenir, tirant des augures du chant des oiseaux ou de la présence d'un animal, dans certaines circonstances données. Les Iriabos pratiquaient des succions sur les malades[2]; ils attribuaient quelquefois la maladie à des causes futiles, comme d'avoir donné de la chair de tortue à leur chien, ce qui poussait l'âme de la tortue à venir venger cette injure; mais si le mal résistait, l'Iriabos l'attribuait à une femme désignée par lui; et alors les parens allaient la tuer. La section des *Manacicas*, selon le même auteur[3], aurait eu une religion bien plus compliquée et une espèce de trinité, analogue à celle des catholiques : un Dieu père, un Dieu fils et un Saint-Esprit; une déesse, femme du père; un prêtre (*Manopo*), rendant les oracles, quand les dieux ne descendaient pas pour les rendre eux-mêmes; un cinquième dieu, *Isituuch*, dieu de l'eau, et un sixième, faisant passer le Styx. Aujourd'hui des plus religieux, les Chiquitos sont très-bons catholiques. Ils ont néanmoins conservé beaucoup des superstitions de leur état sauvage.

Le résumé de tout ce qui précède est : 1.° que les Chiquitos n'appartiennent pas au même rameau que les Indiens du Chaco, dont ils diffèrent par les traits, par la face beaucoup plus ronde, par la couleur moins foncée, par les mœurs, les habitudes; 2.° qu'ils ne sont pas non plus de la race guaranie, dont ils se distinguent par une couleur plus brune et l'horizontalité des yeux; mais qu'avec les Samucus et quelques autres petites nations des collines du centre de l'Amérique, ils doivent constituer un rameau particulier, rapproché des nations des plaines inondées de la province de Moxos et appartenant évidemment, par la couleur, à la race pampéenne.

1. Voyez *Relacion historial de los Chiquitos*, p. 39; description reproduite dans le *Choix de lettres édifiantes*, t. VIII, p. 260, et Charlevoix, Paraguay, t. II, p. 236.

2. *Relacion*, etc., p. 28 et 29.

3. *Loc. cit.*, p. 228 et suiv. Il est à craindre que cette religion ne soit apocryphe et toute d'invention; l'exposé en est fait par un Jésuite dont les récits ultérieurs semblent annoncer qu'il en impose. On en trouve une copie dans le *Choix de lettres édifiantes*, t. VIII, p. 194.

NATION SARAVÉCA.

Saravéca est le nom imposé sur les lieux à une nation que nous avons rencontrée au sein des missions de la province de Chiquitos, et dont jusqu'ici aucun historien n'a fait mention.

D'après ce que nous ont appris leurs vieillards, les Saravécas, avant d'être réunis dans les missions des Jésuites, vivaient au sein des forêts qui avoisinent la Réduction actuelle de Santa-Ana, vers l'est, sur les chaînes nord-est des dernières collines de la province de Chiquitos, vers le 16.e degré de latitude sud, et par le 62.e degré de longitude ouest de Paris, formant plusieurs petites tribus voisines les unes des autres, et, pour ainsi dire, enclavées par les Chiquitos sur la frontière nord-est du territoire qu'occupe cette nation. Aujourd'hui aucun Saravéca ne se trouve à l'état sauvage, tous étant soumis au christianisme, dans la mission de Santa-Ana.

Au nombre encore de deux cent cinquante, au moins, à Santa-Ana, et d'un cent environ à la Réduction de Casalvasco, où les Portugais les ont menés, leur chiffre total peut, en tout, s'élever à trois cent cinquante.

Leur couleur, leur taille, leurs formes, leurs traits, sont les mêmes que ceux des Chiquitos; mêlés avec ceux-ci, on ne peut les distinguer les uns des autres; seulement nous avons cru remarquer qu'on trouve, parmi les Saravécas, les plus jolies figures de la mission de Santa-Ana, sans qu'elles présentent toutefois la moindre différence dans les caractères particuliers.

Le langage seul diffère essentiellement; car la confrontation des vocabulaires écrits par nous sur les lieux, au moyen de bons interprètes, nous a fait reconnaître que ce n'était pas une variante d'une même langue, mais bien un tout autre idiome. On ne rencontre plus, chez les Saravécas, ni le son de notre *u*, ni le *ch* final des Chiquitos, ni le changement d'expressions selon les sexes. La langue saravéca se distingue d'une autre manière : elle présente, dans la prononciation du *j* espagnol, une forte gutturation, qu'on retrouve dans beaucoup de mots; mais c'est la seule intonation dure ou peu euphonique; car elle n'a ni diphthongues, ni son nasal. Des plus facile à écrire pour un Français espagnolisé, elle a le *ch* espagnol et le *ch* français, ainsi que le son du *z* de cette dernière langue, rare parmi les idiomes américains. L'emploi des voyelles, surtout de l'*i* final, comme dans *Ejarati*, les côtes, y est le plus fréquent, ainsi que celui de l'*u* espagnol (*ou* des Français), comme dans *Acunéchu*, femme. La même singularité que dans les langues chiquito et samucu s'y remarque pour la formation des noms des parties du corps; presque tous commençant, comme chez les Chiquitos, par un *N;* mais ils diffèrent en tout le reste, ainsi qu'on peut le voir par *Nozovivi*, joue; *Nunihijé*, oreille, et *Nohé*, yeux. Les Saravécas n'ont d'autre système de numéra-

tion que les noms des *cinq doigts de la main,* qu'ils étendent jusqu'à *cinq mains,* ce qui fait *vingt-cinq.* [1]

Leur caractère est analogue à celui des Chiquitos; même bonté, même gaîté soutenue, même goût pour les plaisirs et les fêtes.

Leurs mœurs, avant qu'ils ne fussent Chrétiens, paraissent aussi avoir été semblables à celles des Chiquitos. C'est au moins ce que nous avons cru pouvoir conclure des renseignemens, malheureusement trop vagues, que les Indiens nous ont procurés. Chrétiens, ils ressemblent absolument aux Chiquitos, soit par leur manière de vivre, soit par le costume des hommes et des femmes. Leur gouvernement devait, sans doute, être analogue. Quant à leur ancienne religion, nous n'en avons pu rien apprendre.

Ainsi les caractères physiques étant les mêmes chez les Saravécas que chez les Chiquitos, leurs mœurs et coutumes étant identiques, nous les regardons comme une nation distincte du même rameau, caractérisée seulement par une langue différente.

---

1. Lors de notre séjour à Santa-Ana (1831), quoique la langue saravéca se parlât encore entre les Indiens de cette tribu, elle commençait à disparaître et à se mélanger de chiquito; ce que nous avons su d'un vieil Indien de cette nation, interprète de l'espagnol et le seul qui la parlât purement. Nous ne doutons pas que dans quelques années, elle ne disparaisse entièrement, comme celle des Curuminacas et autres, dont nous aurons occasion de parler.

Homme américain.

NATION OTUKÈS.[1]

Cette nation se donne elle-même le nom d'*Otukés* ou *Otuques*, que lui appliquent les autres peuples de la province de Chiquitos, ainsi que les Espagnols des missions. Elle n'a jamais été indiquée par les anciens écrivains; et nous croyons être le premier à la faire connaître.

Les Otukès, s'il faut s'en rapporter à leurs compatriotes, habiteraient les forêts épaisses couvrant les parties nord-est de la province de Chiquitos, non loin des frontières du Brésil, et formeraient une lisière qui s'étendrait du sud-est au nord-ouest, entre le 17.e et le 18.e degré de latitude sud, et à peu près au 60.e degré de longitude ouest de Paris, ayant pour voisins, au sud, les Samucus, et même, peut-être, des tribus des Chiquitos, qui, avec les Saravécas, et surtout les Covarécas et les Curuminacas, les enveloppaient vers l'ouest. Tous, aujourd'hui, sont réduits au christianisme dans la mission de Santo-Corazon, et aucun, au moins à ce qu'ils assurent, n'est resté sauvage.

Leur nombre est d'environ cent cinquante.

Les Otukès ressemblent aux Saravécas, en ce qu'ils ont la couleur, la taille, les formes et les traits des Chiquitos; mais en général, nous avons cru remarquer que, tout en ayant les mêmes figures, ils sont plus laids et moins bien faits que les autres.

L'idiome des Otukès diffère essentiellement de celui des autres nations de la province. Nous en avons écrit un vocabulaire que nous avons confronté avec toutes les langues voisines, et parmi quelques centaines de mots, nous n'en avons trouvé que quelques-uns qui se rapprochassent de la langue chiquito, ce qui peut provenir de l'oubli de leur idiome primitif et de l'habitude qu'ils ont prise de parler le chiquito[2]. Nous avons cru y rencontrer aussi un petit nombre de mots ayant du rapport avec ceux des Saravécas; sans qu'on puisse néanmoins en déduire d'autre conséquence que celle de relations accidentelles avec ces derniers. La langue otukè n'a aucune gutturation, très-peu de diphthongues ou de sons venant du nez. Elle est des plus douce et des plus facile soit à entendre, soit à écrire; elle possède le *ch* espagnol et le *ch* français; mais aucune autre inflexion ou articulation du français que l'*u* nasal, encore cette articulation y est-elle

---

1. Prononcez *Otoukès*. Nous n'avons changé l'orthographe usuelle d'aucun nom, dans la crainte d'augmenter la confusion, déjà beaucoup trop grande.

2. En 1831, il ne restait plus à Santo-Corazon que deux Indiens âgés qui se rappelassent cette langue, déjà oubliée par leurs enfans; aussi, peut-être, n'y a-t-il aujourd'hui d'autre trace de leur langage que le vocabulaire que nous en avons rédigé. Les Jésuites voulaient amener toutes les nations à parler une seule langue, celle des Chiquitos, en forçant les naturels à prier dans celle-ci; ce qui a fait insensiblement disparaître tous les idiomes parlés par les moins nombreuses.

rare; la langue manque absolument de *z* et d'*s* simple. Ses mots ne finissent jamais par une consonne, mais toujours par les voyelles, en *a, e, i, o, u* et *ou*. Du reste, elle offre encore la singularité que nous avons fait remarquer dans la langue des Samucus, des Chiquitos et des Saravécas, que beaucoup des noms des parties du corps commencent par une lettre déterminée; exemple : *Ivérana,* joue; *Ichaparara,* oreille; *Ichaa,* yeux. Les Otukès n'ont aucun système de numération.

Leur caractère nous a paru analogue à celui des Chiquitos; à l'exception de leur gaîté, que nous n'avons pas trouvée aussi franche. Ils sont plus taciturnes; et tiennent à leur liberté, au point d'avoir quelquefois regagné les bois dont ils étaient sortis, lorsqu'ils se voyaient tourmentés par un administrateur peu facile; mais aussitôt qu'on les prenait par la douceur, ils rentraient sous le joug avec une extrême docilité.

Quant aux mœurs, au gouvernement et à la religion, nous ignorons entièrement ce qu'étaient les Otukès, avant leur conversion au christianisme; ils ont aujourd'hui les usages et le costume des Chiquitos.

Cette nation nous semble appartenir au rameau chiquitéen par ses caractères physiques; se distinguant néanmoins des Chiquitos par une langue toute différente.

NATION CURUMINACA.[1]

A la mission de Santa-Ana de Chiquitos, il existe une nation appelée *Curuminaca*, nom également consacré par les Chiquitos et par les Espagnols, sans que jamais il en ait été fait mention par les historiens.

Les rapports des vieux Indiens feraient croire que les Curuminacas ont dû habiter vers le nord-est de la province, entre les Saravécas et les Otukès, c'est-à-dire au milieu des forêts qui couvrent les plaines et les montagnes granitiques des frontières du Brésil, par le 16.e degré de latitude sud et à peu près par le 62.e degré de longitude. Leurs tribus, peu nombreuses, communiquaient fréquemment avec les Saravécas, qu'ils suivirent à la mission de Santa-Ana, lorsque ceux-ci embrassèrent le christianisme. Il n'en reste aucun de sauvage.

Leur nombre est à peu près de cent à la mission de Santa-Ana, et peut-être de cinquante parmi les Indiens enlevés de cette mission pour peupler Casalvasco, ce qui forme un total d'environ cent cinquante.

Pour tous les caractères physiques et moraux, ils ne diffèrent aucunement des Chiquitos, avec lesquels ils sont confondus, et dont ils se regardent maintenant comme les alliés.

Les Curuminacas ont oublié leur langue primitive. Un de leurs vieillards a pu seul nous en communiquer quelques mots, qui en sont les uniques vestiges. Il nous assura, d'accord avec les anciens de la mission, que la langue des Curuminacas devait se distinguer des autres langues de la province. La confrontation du peu de mots que nous avons recueillis, nous a fait reconnaître que sur quatorze, cinq avaient un peu d'analogie et dérivaient évidemment de la langue otukès, tandis que les autres différaient essentiellement des idiomes chiquitéens; ce qui nous donnerait lieu de croire que cette nation a été réellement distincte; mais qu'elle a eu de fréquens rapports avec les Otukès. Il résulte du peu de mots que nous possédons, que les Curuminacas avaient dans leur langage : 1.° beaucoup de sons gutturaux et nasals, tels que le *j* espagnol et l'*u* prononcé du nez; 2.° qu'ils avaient aussi le *ch* espagnol, le *ch* et le *z* français; 3.° que leurs mots ne devaient se terminer que par des voyelles.

Nous pensons donc que les Curuminacas ne sont autres qu'une très-petite nation bien voisine des Otukès, appartenant évidemment, par tous ses caractères, au rameau chiquitéen.

---

1. En français *Courouminaca.*

NATION COVARÉCA.

Sous ce nom vivait, à la mission de Santa-Ana de Chiquitos, une nation qui, selon les vieillards, y aurait été amenée par les Jésuites (du 17.e degré de latitude sud et du 61.e degré de longitude ouest de Paris) en même temps que les Saravécas et les Curuminacas, ces derniers étant leurs amis et alliés; mais les mœurs des Covarécas, caractérisées par un goût dominant pour la vie errante du chasseur, les auraient rendus indociles aux Jésuites, qui n'en firent jamais de bons chrétiens. Plusieurs d'entr'eux, au nombre de cent environ, regagnèrent les bois d'où ils étaient sortis; et quelques autres, en s'alliant à des nations différentes, finirent par se fixer à Santa-Ana, où il en reste peut-être encore une cinquantaine.

Leurs caractères physiques sont les mêmes que ceux des Chiquitos, dont on ne saurait les distinguer; mais, plus amis de leur liberté sauvage, ils furent toujours les plus incorrigibles voleurs de la province. Presque tous ceux qui existent aujourd'hui ont échangé leur langue contre celle des Chiquitos. Ne nous en rapportant pas entièrement aux indigènes, qui nous disaient leur langage distinct de celui de tous les peuples de la province, nous avons encore consulté un très-vieil Indien qui nous en dicta quelques mots, par lesquels nous avons pu nous assurer que, comme la langue curuminaca, avec laquelle elle a de l'analogie, la langue covaréca se rapproche, pour le tiers des mots, de celle des Otukès; ce qui pourrait faire croire, malgré le nombre des termes différens, que la nation covaréca en est peut-être une tribu, ou que, tout au moins, elle est voisine des Otukès. La langue a le son guttural du *j* espagnol, ainsi que l'*u* nasal des Américains, beaucoup de voyelles terminales, quelques-unes dans l'intérieur des mots et aucune prononciation de *ch;* mais, nous le répétons, nous possédons trop peu de documens pour pouvoir donner une solution positive relativement à cette langue. Le seul fait que nous soyons en mesure de garantir, c'est que les Covarécas appartiennent au rameau chiquitéen.

NATION CURAVÈS.[1]

A la mission de Santo-Corazon de Chiquitos, nous avons rencontré des indigènes portant le nom de Curavès, qui, avant d'être réunis aux autres Indiens de cette mission, auraient, selon les vieillards, habité les rives du Rio Tucabaca, au-delà de l'ancien Santo-Corazon, c'est-à-dire au 19.e degré de latitude sud, entre les 59.e et 60.e degrés de longitude, au milieu des forêts bornant, au sud, les dernières petites collines granitiques du plateau de Chiquitos. Aujourd'hui les Curavès peuvent être encore au nombre de cent cinquante dans la section (*Parcialidad*) qu'ils forment à Santo-Corazon.

En les considérant sous le rapport de leurs caractères physiques, nous ne les avons nullement trouvés différens des autres indigènes de la province. Leurs mœurs nous ont également paru identiques; et nous ne les aurions pas séparés des nombreuses sections des Chiquitos proprement dits, si tous les Indiens de leur nation, ainsi que les Poturéros et les Samucus, leurs voisins, ne s'étaient accordés à nous assurer qu'ils parlaient une langue distincte de celle des autres nations, ce dont nous n'avons pu nous assurer par nous-même; tous ayant entièrement oublié leur idiome primitif, par suite de l'obligation dans laquelle ils se sont trouvés de parler continuellement celui des Chiquitos. Aucun Indien même n'a su nous donner une idée de ce qu'il pouvait être. Du reste les Curavès appartiennent évidemment au rameau chiquitéen.

---

1. Prononcez en français *Couravès*.

NATION TAPIIS.

Nous avons rencontré, dans la mission de Santiago de Chiquitos la nation Tapiis, qui, pour les caractères physiques et moraux, se trouve dans les mêmes circonstances que celle des Curavès. Tous les naturels s'accordent à dire que les Tapiis parlaient une langue distincte des autres nations; mais comme ils l'ont entièrement oubliée, nous ne saurions dire jusqu'à quel point cette allégation doit être admise. Il y en a cinquante environ dans Santiago; et l'on doit sans doute attribuer à leur petit nombre la perte de leur langue primitive. D'après les renseignemens que nous avons obtenus, les Tapiis auraient habité les forêts situées au nord-est, entre le 17.e et le 18.e degré de latitude sud, et vers le 60.e degré de longitude ouest de Paris; ils se seraient alors trouvés enclavés par les Otukès, dont ils sont peut-être une section.

NATION CURUCANÉCA.

Les Indiens de ce nom, au nombre d'une cinquantaine, au plus, habitent encore la mission de San-Rafael, où ils sont mêlés aux Chiquitos, dont ils ont adopté le langage, en oubliant totalement le leur, que tous les autres naturels et eux-mêmes nous ont assuré être différent. Nous n'avons aucun moyen de vérification du fait; mais les Curucanécas ayant les traits, la couleur et les formes des Chiquitos, il nous est au moins possible d'affirmer qu'ils appartiennent au même rameau. Ils ont été amenés des forêts du nord-est de la mission (vers le 62.e degré de longitude ouest et le 16.e degré de latitude sud), et peuvent fort bien n'être qu'une tribu des nations qui occupaient cette partie, comme les Saravécas, les Otukès, les Curuminacas et les Covarécas.

NATION CORABÉCA.

Cette nation vivait au sud de San-Rafael (vers le 18.e degré de latitude sud et le 62.e degré de longitude ouest), aux frontières du grand Chaco, d'où elle fut amenée à cette mission par les Jésuites; mais, toujours indociles, toujours sauvages, rigoureusement châtiés pour de fréquentes violations du droit des gens, les Corabécas ne devinrent jamais bons chrétiens, finirent par abandonner San-Rafael et regagnèrent les forêts d'où ils étaient sortis, et où ils sont probablement encore. Ils étaient spécialement chasseurs; et, d'après ce qu'un de leurs vieillards nous affirma, ils auraient eu une langue distincte de celle des autres. Quoique nous ne puissions rien dire de formel sur leurs caractères physiques, qui nous ont paru les mêmes que ceux des Chiquitos, nous pensons qu'ils appartiennent au rameau chiquitéen et nous en faisons mention, afin que d'autres voyageurs, plus heureux que nous, puissent, en les voyant, déterminer positivement ce qu'ils peuvent être. On assure qu'ils ne sont pas plus d'une centaine environ.

NATION PAÏCONÉCA.[1]

C'est sous ce nom que la nation qui nous occupe est connue dans la mission de Concepcion de Chiquitos; on l'y regarde comme distincte de toutes les autres tribus habitant le même lieu; mais, en confrontant avec soin les langues, nous pensons qu'on y doit joindre les *Paunacas*[2] qui, sans doute, appartiennent à la même nation, quoique vivant plus au sud.

Les Païconécas furent amenés des forêts du nord-est à Concepcion par les Jésuites, qui les y réunirent aux Chiquitos, pour en faire des Chrétiens. Ils vivaient, divisés en petites tribus, sur le versant nord des collines granitiques de la province de Chiquitos, le long des cours d'eau, au sein d'épaisses forêts, dont l'ombre favorisait leur culture, tout en leur permettant la chasse, leur principal délassement. L'espace qu'ils occupaient

---

1. Ce seraient peut-être les *Paicunoes*, vus par Francisco Rivera en 1543. (Voyez Barcia, *Historiadores primitivos de las Indias; Comentarios de Alvar Nuñez Cabeza de Baca*, p. 55.)

2. Le père Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos*, p. 296, cite une fois le nom de cette tribu; c'est, au reste, tout ce qu'on en savait avant nous.

était assez vaste, et leurs tribus éparses s'étendaient au 16.e degré de latitude sud, et en longitude, du 63.e au 64.e degré ouest, entre les sources du Rio Blanco et du Rio Verde. Ils avaient pour voisins, au sud, toutes les tribus des Chiquitos; à l'est, les Saravécas; à l'ouest, les Chapacuras de Moxos, également dispersés vers le nord, en les enveloppant, pour ainsi dire. Aujourd'hui, la plus grande partie de la nation est fixée à la mission de Concepcion; mais il n'en reste pas moins quelques tribus sauvages, qui, après avoir déserté les missions, ont regagné leurs asiles primitifs.

Quant au chiffre des individus composant la nation, parmi ceux que réunit la mission de Concepcion, on compte à peu près 360 Païconécas et 250 Paunacas, nombres auxquels on peut ajouter au moins celui de 300, pour représenter les indigènes vivant au sein des forêts; le total serait donc de 910 âmes.

Leur couleur, semblable à celle des Chiquitos, est néanmoins un peu plus foncée ou plus olivâtre.

La taille des Païconécas est aussi absolument la même que celle des Chiquitos, c'est-à-dire que, terme moyen, ils peuvent avoir 1 mètre 663 millimètres (5 pieds 1 ½ pouce).

Les formes du corps ne diffèrent pas non plus de celles des Chiquitos. Il en est de même des traits; néanmoins on trouve, généralement, chez eux, des figures plus laides, des traits plus grossiers, le nez plus petit, et surtout une physionomie moins expressive et annonçant moins de gaîté dans le caractère. Également bons, et, à tous égards, différant peu des Chiquitos, ils sont seulement plus taciturnes et moins disposés à la joie; enfin, plus spécialement chasseurs, les Païconécas tiennent davantage à leur liberté.

Leur langue diffère essentiellement de celle des autres nations de la province, non par des caractères qui se saisissent au premier aperçu; mais par des mots venus évidemment d'une source distincte, puisqu'ils ne se rapportent en rien aux autres idiomes. Le son de l'*u* nasal, assez commun dans le dialecte des Paunacas, manque totalement dans celui des Païconécas; le *j* espagnol se retrouve avec toute sa dureté dans les deux tribus: ce sont, au reste, les seules intonations venant du gosier. Il n'en est pas ainsi des sons nasals, qui abondent surtout dans les diphthongues, comme *on, an.* La langue païconéca offre fréquemment la prononciation du *ch* espagnol, très-rarement celle des Français; du reste, sans rien avoir de bien caractéristique, elle ne manque pas d'euphonie. De même que les autres idiomes du rameau chiquitéen, elle présente, quoique moins régulièrement, cette singularité, que beaucoup des noms des parties du corps commencent par *I* ou *Hui,* comme dans *Ipïki,* joue[1] (prononcez *Ipuki*); *Huichuca,* oreille, et *Ihuiké,* yeux, qui se dit *Huikis* dans le dialecte Paunaca. Il n'y a, dans cette langue, aucun système de numération, qu'y remplacent à peine quelques termes de comparaison, eux-mêmes très-bornés.

Les mœurs, les habitudes, et jusqu'au costume des Païconécas, sont identiques à ceux des Chiquitos, au moins quant à leur manière d'être moderne. Ils vivent au

1. Les Paunacas disent *huimilo* (prononcez *houimilo*).

Homme améri-cain.

milieu des forêts, y semant du maïs et diverses espèces de légumes, qui leur servent de nourriture. Ils pêchent et chassent par délassement; et leurs femmes, au sein des bois, continuent à filer et à tisser, s'occupant en outre des autres travaux qui leur étaient connus avant l'arrivée des Espagnols, et de ceux auxquels on les a formées dans les missions. Les hommes ont repris leur coutume primitive; ils vont nus, et leurs femmes portent la chemise sans manches. Ils n'ont rétabli l'usage ni de la peinture ni de la barbote. Quant au gouvernement, il est probable qu'ils avaient jadis des chefs par tribu, puisqu'ils en conservent même encore aujourd'hui; mais lorsque les Indiens ne sont pas soumis aux coutumes des missions, ces caciques n'ont que très-peu d'autorité. Leur religion ancienne est tout à fait ignorée; il n'en reste plus qu'un grand nombre de superstitions.

En un mot, à l'exception du langage, qui est distinct, d'un peu plus d'intensité dans la couleur olivâtre, cette nation présente tous les caractères physiques et moraux des Chiquitos, aussi pour nous appartient-elle, sans aucun doute, au même rameau.

Observations.

Les *Yarayes*[1], *Jarayes* ou *Xarayes*[2], et sans doute les *Uleses*[3] des rives du Rio du Paraguay, près de la province de Chiquitos, étaient, en 1543[4], habillés de tipoy, couchaient dans des hamacs, étaient agriculteurs; faits qui nous portent à croire, malgré le tatouage qu'Azara leur attribue, qu'ils appartiennent au rameau chiquitéen, servant, pour ainsi dire, de chaînon entre les nations du Chaco et celles de Chiquitos. Comme il n'existe plus maintenant de nation de ce nom, nous croyons qu'elle en a changé, et que les *Yarayes* sont peut-être les mêmes que les Guanas ou Guatos.

---

1. Azara, *Voy. dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 167, et Schmidel, *Viage al Rio de la Plata* (édit. de Buenos-Ayres), p. 21, en vit en 1542, et en parle comme d'une nation civilisée.

2. Barcia, *Historiadores primitivos de las Indias, Comentarios de Alvar Nuñez Cabeza de Baca* (1543), p. 45, et Récit de Hernando Ribera, p. 67 (1543).

3. Récit de Hernando de Ribera, Barcia, *Historiadores de Indias, Com. real de Nuñez*, etc., p. 67.

4. *Ibid.*, p. 45; Ruiz Diaz de Guzman, *Historia argentina* (écrite en 1612), p. 14, parle des Jarayes.

Funez, *Historia del Paraguay*, I, p. 152, 163.

TROISIÈME RAMEAU.

MOXÉEN.

Couleur: brun-olivâtre peu foncé. Taille moyenne, 1 mètre 670 millimètres. Formes robustes. Front légèrement bombé; face ovalo-circulaire; nez court, peu large; bouche médiocre; lèvres un peu saillantes; yeux horizontaux non bridés; pommettes peu saillantes; physionomie peu enjouée, douce.

Le rameau de la race pampéenne ou des plaines, que nous avons nommé *moxéen*, d'après la dénomination de la province qu'il habite, de la plus nombreuse des nations qui s'y rattachent, les Moxos, ce rameau, disons-nous, est réparti sur une surface de terrain qui, formée seulement de la province de Moxos, serait d'à peu près 12,000 lieues marines, comprises entre les 11.e et 17.e degrés de latitude sud, et entre les 64.e et 72.e degrés de longitude ouest de Paris. Ce terrain est borné, au sud, par les forêts de Chiquitos et de Santa-Cruz de la Sierra, qui le séparent du grand Chaco; au sud-ouest et à l'ouest, par les forêts qui bordent le pied oriental des Andes boliviennes; à l'est, par les collines boisées de Chiquitos et du Brésil. Circonscrit de la sorte, il forme un immense bassin, ouvert seulement au nord, vers les plaines inconnues que traverse le Rio Béni, à l'est du Pérou proprement dit, vers le cours du Rio Madeiras, jusqu'à l'Amazone. Il est caractérisé par une uniformité de sol remarquable. On n'y voit aucune colline, ni, même entre les rivières, aucuns versans, qui ne soient sujets à se confondre, au temps des pluies; ce sont d'immenses plaines inondées la moitié de l'année, entrecoupées de bouquets de bois épars, d'amas d'eaux stagnantes, traversées par deux grandes rivières, dont les débordemens causent eux-mêmes des inondations, et par une multitude de cours d'eau, dont la pente est à peine sensible. On ne trouve que de loin en loin, dans cette province, des lieux assez élevés pour ne pas y être submergé. Là, plus de forêts impénétrables, couvrant le sol entier au milieu de collines, où l'homme peut vivre ignoré, quoiqu'entouré de voisins, comme à Chiquitos; plus de plaines, dont rien ne borne l'horizon,

où le sauvage entreprenant connaît jusqu'à la tribu la plus éloignée, comme dans les Pampas. A Moxos, le piéton indigène ne saurait faire quelques lieues sans être arrêté par des rivières, des lacs ou des marais; faits qui ont dû, nécessairement, exercer sur ses mœurs, sur ses coutumes, et même sur ses caractères physiques, une influence que nous allons chercher à rendre sensible, en résumant, sous leurs différens points de vue, les signes distinctifs des nations dont nous formons notre rameau moxéen.

Les circonstances nous ayant permis de voir successivement avec détail chacune des nations de ce rameau, d'étudier leurs caractères physiques, leurs mœurs, leurs coutumes, et de rédiger un vocabulaire de chacune de leurs langues, nous donnons ici le résultat des observations que nous avons faites sur les lieux, pendant un séjour de neuf mois. On n'avait, avant nous, que quelques notions vagues et très-incertaines, sur les hommes qui vont nous occuper. [1]

Les nations à nous connues qui composent notre rameau moxéen sont actuellement, au nombre de huit: celle des Moxos, qui, avec ses tribus des Baurès et Muchojéonès, occupait et occupe encore entièrement la lisière des forêts de l'est à l'ouest, sur toutes les parties sud et sud-ouest de la province de Moxos; au sud-est, les Chapacuras; au nord, les Cayuvavas, les Pacaguaras et les Iténès; et, au milieu de ceux-ci, les Itonamas, les Canichanas et les Movimas. Peut-être y pourrait-on rapporter aussi les nations sauvages qui habitent toutes les plaines inondées et boisées étendues au nord jusqu'à l'Amazone et ses affluens, sur des terrains analogues à ceux de Moxos; mais ne les ayant pas vues, nous ne les mentionnerons même pas, voulant nous borner à ce que nous pouvons formellement établir.

Le chiffre comparatif des individus de chaque nation, que nous donnons dans le tableau suivant, est positif pour les nations réduites au christianisme dans les missions; il résulte de recensemens faits avec soin pendant notre séjour. Quant à celui des tribus encore sauvages, il ne peut être qu'approximatif; mais nous le croyons néanmoins très-rapproché de la vérité, le tenant des nations elles-mêmes, et de la bouche de plusieurs individus différens, qui tous se sont accordés.

---

1. Les seuls ouvrages dans lesquels il en soit un peu question, sont : 1.° un petit imprimé de 67 pages, ayant pour titre : *Relacion de la mission apostolica de los Moxos,* 1696 (ouvrage des plus rare, dont nous devons la connaissance à la complaisance de M. Henri Ternaux; 2.° une lettre d'un missionnaire, insérée dans l'abrégé des *Lettres édifiantes,* tome VIII, p. 66.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS DE CHAQUE NATION		NOMBRE TOTAL.
	RÉDUITS AU CHRISTIANISME.	ENCORE SAUVAGES.	
Moxos	12,620	1,000	13,620
Chapacuras	1,050	300	1,350
Itonamas	4,815	=	4,815
Canichanas	1,939	=	1,939
Movimas	1,238	=	1,238
Cayuvavas	2,073	=	2,073
Pacaguaras	12	1,000	1,012
Iténès	3	1,197	1,200
TOTAUX	23,750	3,497	27,247

Le rameau moxéen, pour ce que nous en connaissons, n'offrirait donc, maintenant, qu'un total de 27,247 âmes, sur le territoire de la province de Moxos, en y comprenant les nations encore sauvages, dont les individus seraient à peu près au nombre de 3,497. Si, comme nous le pensons, on peut réunir à ce rameau les nations qui couvrent les rives du Rio Madeiras et les pays encore inconnus qu'arrose le Rio Béni, le chiffre en serait bien plus élevé. La province de Moxos a dû être beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est actuellement, du moins si nous en jugeons par ce que disent les historiens. En 1696, selon le père Diego de Eguiluz [1], le nombre des Moxos seul s'élevait à 19,789; ce qui pourrait prouver qu'au lieu d'augmenter, la population a considérablement diminué. Les Moxos proprement dits ne sont aujourd'hui qu'au nombre de 8,212 [2]; différence attribuable seulement aux maladies épidémiques, principalement à la petite vérole; car les habitans n'ont eu à souffrir d'aucune guerre. En admettant les supputations des historiens [3], il resterait à peine la moitié de la population qui couvrait alors la province. Si nous comparons l'importance des nations, en raison du nombre

1. *Relacion de la mission apostolica de los Moxos*, p. 65.

2. Nous parlons ici des Moxos séparés des Baurès.

3. Dans sa première visite aux Moxos, en 1691, le gouverneur Don Benito de Rivera y Quiroga avait trouvé 15,483 individus, dans les six missions fondées par les Jésuites; ce qui prouverait l'exactitude des énoncés de ces derniers.

des individus dont se compose chacune d'elles, les Moxos prendront le premier rang, puisqu'ils forment à eux seuls près de la moitié de la population totale de la province; les Itonamas viendront après; ensuite les Cayuvavas, les Canichanas, les Chapacuras, les Movimas, les Pacaguaras et les Iténès. Nous allons chercher à déterminer les traits caractéristiques de ce rameau.

La couleur des Moxéens est brun pâle, mélangé d'olivâtre; les Chapacuras, les Itonamas et les Canichanas, nous ont paru avoir absolument la même teinte que les Chiquitéens, tandis que les Moxos et les autres nations sont un peu moins foncés, ayant peut-être un peu de jaune mélangé à la nuance des premiers; mais cette différence est si légère, qu'on ne s'en aperçoit qu'à l'aide d'une attention soutenue: du reste, la teinte générale, peu distincte de celle des peuples du Chaco, est seulement plus pâle ou un peu plus jaunâtre.

Dans le rameau moxéen la taille, généralement plus élevée que dans celui des Chiquitéens, se rapproche beaucoup de celle des habitans du Chaco. Les plus grands atteignent jusqu'à 1 mètre 79 centimètres (5 pieds 6 pouces), et la taille moyenne des Movimas, des Moxos, des Canichanas et des Cayuvavas, est de plus de 1 mètre 677 millimètres (5 pieds 2 pouces). Les seules nations qui ne parviennent pas à la même stature, sont celles des Chapacuras et des Itonamas. On peut, jusqu'à un certain point, expliquer cette différence, chez les premiers, par le voisinage des montagnes de Chiquitos; mais alors les derniers ne doivent être considérés que comme se trouvant dans une condition anomale. Les femmes sont en général proportionnées aux hommes. Néanmoins celles des Canichanas nous ont paru petites, tandis que chez les Movimas, comme nous l'avons déjà observé parmi les nations des Pampas, les femmes sont, au contraire, presqu'aussi grandes que leurs maris, ou au moins bien au-dessus des proportions relatives ordinaires.

Les formes des Moxéens participent encore de celles des Chiquitéens et des habitans du Chaco; de même que chez ces derniers, de larges épaules, une poitrine fortement bombée, un corps des plus robuste annoncent beaucoup de force; avec cette différence néanmoins que les Moxéens, généralement encore plus vigoureux que les Chiquitéens, sont aussi forts, en apparence, que les nations du Chaco; se distinguant pourtant des uns et des autres par des formes un peu plus élancées, par un corps mieux dessiné, une ceinture plus marquée. Leurs membres, sans muscles saillans, sont généralement plus replets et plus arrondis. Ces caractères présentent une exception

qu'on remarque chez les Itonamas, qui, avec des formes semblables aux autres nations, ont constamment les membres amaigris, surtout les jambes. Les Moxéens sont bien plantés, marchent droit et avec beaucoup d'aisance. Le plus grand nombre, les Moxos en particulier, sont sujets à l'obésité. Les femmes diffèrent un peu de celles du rameau chiquitéen; elles ont les épaules et les hanches larges; mais leur corps moins d'une venue et leur ceinture un peu plus étroite, accusent une tendance à la forme svelte des Européennes. Plus agréables, en général, que les Chiquitéennes, elles sont des plus robustes, ont les seins bien placés et de médiocre grosseur; les mains et les pieds petits.

Les traits sont assez différens chez les Moxéens, et se distinguent facilement de ceux des Chiquitéens. La tête est grosse, un peu allongée postérieurement. La face, moins pleine et moins large que chez les Chiquitéens, est un peu oblongue; les pommettes sont peu apparentes; le front est bas et peu bombé; le nez court, épaté, sans être trop large; les narines sont ouvertes; la bouche moyenne, à lèvres peu grosses; les yeux sont généralement petits et horizontaux; les oreilles petites; les sourcils sont étroits et arqués; le menton est arrondi; la barbe, noire, peu fournie, pousse tard, seulement au menton et à la lèvre supérieure, et n'est jamais frisée; les cheveux sont noirs, longs, gros et lisses. Tels sont les caractères généraux que nous avons remarqués chez presque toutes les nations; néanmoins nous y avons aussi reconnu plusieurs exceptions. Les Movimas ont le nez un peu plus large que les autres; les Itonamas, la face plus allongée, les pommettes plus saillantes; mais une nation qui nous a montré une anomalie remarquable, quoiqu'elle soit placée au centre, est celle des Canichanas, où l'on retrouve beaucoup des traits des nations du Chaco. En effet, ils ont la face oblongue, les pommettes très-apparentes, le front court, le nez épaté, fortement rentré à sa base; les narines plus ouvertes, la bouche grande, les yeux petits, enfoncés, et légèrement relevés à leur angle extérieur.

La physionomie, quoique douce et ouverte chez les Moxéens, annonce moins de gaîté que chez les Chiquitéens. Les Moxos sont, de tous, ceux qui paraissent le mieux disposés à l'hilarité, tandis que les Cayuvavas, les Itonamas, les Iténès et les Pacaguaras ont la figure presque toujours sérieuse, comme les nations du Chaco. Les Canichanas l'ont tout à fait triste; ils ont même l'aspect féroce, tandis que les Itonamas offrent le type de l'astuce et de la fausseté. Les Moxéens ont une figure plus mâle que les Chiquitéens, sans qu'on puisse toutefois la comparer aux traits des Européens, ni même à celle des peuples

Homme américain.

du sud. Les Itonamas l'ont plus efféminée que toutes les autres nations, tandis que les Canichanas l'ont plus mâle. L'ensemble de leurs traits est généralement assez bien; beaucoup de figures sont intéressantes, et quelques-unes agréables. Les femmes sont passables, et même, chez les Moxos et les Cayuvavas, on en voit de réellement jolies. Leur face est un peu plus arrondie que celle des hommes.

Il serait difficile d'établir des caractères bien tranchés entre les langues de la province de Moxos et celles de Chiquitos et du Chaco; néanmoins il existe des nuances que nous allons chercher à faire ressortir. Les langues du rameau moxéen sont en général, bien plus dures, bien plus gutturales que celles des Chiquitéens; et, en cela, elles ont quelques rapports avec les idiomes du Chaco, à cette différence près, qu'elles ont peut-être encore plus de gutturation avec beaucoup moins de finales dures. Par un rapprochement assez singulier, la seule nation qui ait des traits féroces analogues à ceux des peuples du Chaco, la nation canichana, est aussi la seule dont beaucoup de mots soient terminés par des consonnes en *ac, ec,* etc. Dans les langues moxéennes, la plupart finissent par des voyelles, et même, chez les Iténès, aucun ne se termine par des consonnes. Dans d'autres langues, celles des Moxos, des Cayuvavas, des Pacaguaras, les finales en consonnes ne donnent encore que des sons composés ou diphthongues, comme les sons en *ain, on, an,* des Français; tandis que, dans les autres, les terminaisons par des consonnes présentent une assez grande variété. Chez les Chapacuras, c'est le *t,* le *p,* le *j;* chez les Movimas, seulement l'*l* et l'*s*. Aucune langue n'offre plus de dureté, dans ce genre, que celle des Canichanas. Toutes, excepté la langue iténès, ont la prononciation gutturale du *j* espagnol. L'*u* nasal ne manque que chez les Iténès, les Canichanas et les Movimas, tandis qu'il est employé par toutes les autres nations. Les sons divers du *ch* français et du *ch* espagnol se retrouvent dans toutes les langues, excepté dans celle des Iténès. Le son doux du *z* français n'existe que chez les Moxos, les Cayuvavas et les Pacaguaras. L'*e* muet français est prononcé par les Moxos, les Itonamas et les Cayuvavas. Les sons compliqués de consonnes réunies, qui rendent certaines langues si dures, sont assez communs; celle qui en emploie le plus, est la movima, où l'on trouve ceux de *lj, jn, jl, jr, chl,* dont le *j* espagnol a toute sa dureté, tandis qu'en d'autres langues, comme la cayuvava, les sons composés se réduisent au *dz* ou *dj* de la prononciation française. Les idiomes chapacura et moxo n'ont aucun son composé. Plusieurs lettres manquent dans les langues moxéennes : l'*f,* l'*x* ne s'y trouvent jamais; l'*l* est inconnu au

Cayuvava, à l'Iten, au Pacaguara; et quelques dialectes sont privés d'autres lettres. Les Iténès, par exemple, ne connaissent pas le *g* et le *j*. Si l'on compare la dureté relative des langues moxéennes, on s'apercevra bientôt que la movima est à la fois la plus gutturale et la plus dure; que la canichana, la pacaguara, l'itonama et la chapacura sont aussi dures et gutturales, bien qu'à un degré beaucoup moindre, tandis que la plus douce, et même peut-être la plus laconique de toutes les langues connues, est, sans contredit, celle des Iténès. En général, toutes sont peu riches. Il y en a plusieurs, comme la chapacura, l'itonama, la canichana, la movima et la pacaguara, où les adjectifs étant des deux genres, le singulier ne se distingue souvent pas du pluriel. Leur système de numération, très-restreint, annonce peu de commerce; chez les Itonamas, les Canichanas et les Movimas, il ne passe pas deux et quatre; chez les autres nations il va jusqu'à cinq, quelquefois jusqu'à dix, et porte alors, le plus ordinairement, le nom des doigts. Les Cayuvavas ont dans leur numération une anomalie singulière, celle de recommencer à compter après cinq, au lieu d'aller jusqu'à dix, ainsi que nous le voyons généralement, dans les autres langues américaines. Les idiomes moxéens ne présentent pas tous, comme ceux des Chiquitéens, cette bizarrerie de commencer les noms des parties du corps par une lettre déterminée; les seules nations qui l'offrent encore, sont celles qui, par leur position géographique, sont les plus voisines des Chiquitéens, comme les Moxos, et les Chapacuras; mais si chez les premiers on trouve une anomalie semblable à celle qui existe chez les Chiquitéens, il n'en est pas de même chez les Chapacuras, où la finale et non l'initiale garde l'uniformité. La langue canichana se distingue par une particularité bien plus remarquable : non-seulement les noms des parties du corps y commencent par une lettre déterminée; mais encore tout ce qui tient à l'homme suit la même règle; ainsi que tout ce qui appartient à la nature, comme les astres, les animaux et les plantes; mais ici la lettre est différente de celle des parties du corps. Le tableau suivant donnera l'idée des langues qui présentent cette anomalie, et servira, en même temps, de terme de comparaison avec celui des Chiquitéens.

NOMS FRANÇAIS.	LANGUES qui ont l'anomalie des noms des parties du corps.				LANGUES qui manquent d'anomalie.				
	NOMS MOXOS :		NOMS CHAPACURAS	NOMS CANICHANAS.	NOMS MOVIMAS.	NOMS CAYUVAVAS.	NOMS ITÉNÈS.	NOMS ITONAMAS.	NOMS PACAGUARAS
	Tribu baure	Tribu moxo.							
Joue.	*I*chemira	*H*uimira-raki.	Urutara-*chi.*	*E*icokéna.	Kinto.	Iribuyu.	Buca.	Capapana	Tamo.
Oreille.	*I*chaca-ney.	*H*uichara	Tapata*chi*	*E*ucomété	Lototo.	Iradiké.	Irini.	Mochtodo	Paoki.
Yeux.	*I*kisé.	*H*uiki.	Tucu*chi.*	*E*utot.	Sora.	Nicoyo.	To.	Icachi.	Huiro.

Les Moxéens, par l'anomalie des mots, tiennent de près au rameau chiquitéen : quelques-unes de leurs langues ont, par la dureté, beaucoup d'affinités avec celles des habitans du Chaco; mais nous ne trouvons, dans cet aperçu rapide, aucun caractère qui puisse bien en embrasser la totalité et les séparer nettement des idiomes propres aux autres rameaux de la même race.

Pour le caractère, les Moxéens ont beaucoup de rapport avec les Chiquitéens, dont les rapprochent leur bonté, leur sociabilité, leur hospitalité envers les étrangers, leur persévérance, et surtout la facilité avec laquelle ils ont changé de religion, pour se soumettre au christianisme et au régime des missions. Si à Chiquitos, plusieurs missionnaires furent victimes de leur zèle, avant qu'on arrivât à convertir les indigènes, il n'en fut pas de même à Moxos, où, successivement, toutes les nations embrassèrent la religion chrétienne, sans jamais se révolter contre les Jésuites. Les Moxéens diffèrent des Chiquitéens par un caractère moins gai, moins communicatif, plus taciturne, bien éloigné, cependant, sous ce rapport, de celui des habitans du Chaco et des Pampas. Les Moxos, les plus superstitieux de tous, portèrent les autres nations à se soumettre au joug de l'étranger. Les Itonamas et les Canichanas ont fait exception. Les premiers ne se firent pas chrétiens par conviction, mais par intérêt; car ils étaient bien les plus rusés, les plus fins, les plus voleurs de toute la province; les seconds, plus belliqueux, ne se convertirent que pour avoir des armes; et, en conséquence de leur position géographique, entourés qu'ils étaient de nations plus douces qu'eux, ni les uns ni les autres n'abandonnèrent entièrement leurs idées premières. Les Iténès seuls, plus indépendans, plus guerriers, sont encore ce qu'ils étaient au temps de la conquête. En un mot, le caractère des Moxéens tient le milieu, pour la gaîté, entre celui des Chiquitéens, qui la poussent à l'extrême, et celui des habitans du Chaco, fort taciturnes au contraire. Leur bonté,

ainsi que leur peu de goût pour les voyages, doivent les faire comparer aux Chiquitéens.

Les Moxéens ont des mœurs fort analogues à celles des Chiquitéens, et ces mœurs sont, à peu de modifications près, les mêmes pour toutes les nations. Avant la conquête, fixés par suite de leur croyance religieuse, ils étaient divisés en villages établis tant au bord des rivières, des lacs, que dans les bois ou au milieu des plaines, dont ils croyaient descendre; partout pêcheurs, chasseurs et surtout agriculteurs. La chasse n'était pour eux qu'un délassement, la pêche une nécessité, et l'agriculture leur procurait les provisions et les matières premières servant aux boissons qui, de même que chez les Chiquitéens, se faisaient dans une maison commune où l'on recevait les étrangers, et où, dans certains jours, les habitans se réunissaient pour boire, chanter et danser; mais ces diversions avaient un caractère de gravité qu'on ne trouvait pas chez les Chiquitos; leurs coutumes étaient aussi plus barbares. Un Moxos immolait, par superstition, sa femme, si elle avortait, et ses enfans, s'ils étaient jumeaux, tandis que de son côté la mère se débarrassait souvent de ses enfans quand ils l'ennuyaient. Le mariage était une convention résoluble à la volonté des parties, et la polygamie était ordinaire. L'habitude d'être toujours en pirogue leur faisait chercher les cours d'eau, qu'ils parcouraient incessamment, soit pour chasser, soit pour pêcher ou même pour aller à leurs champs. Ils étaient tous plus ou moins guerriers; mais les traditions et les écrits[1] ne nous ont conservé la mémoire que d'une seule nation anthropophage, mangeant ses prisonniers : c'était la canichana, qui, même aujourd'hui, est encore la terreur des autres. Les mœurs de cette nation ont été modifiées par le régime des missions; mais elle a conservé beaucoup de ses coutumes primitives.

L'industrie était plus avancée chez les Moxéens que chez les Chiquitéens. Les hommes ornaient leurs armes, qui consistaient en arcs, flèches et lances, creusaient leurs pirogues avec des haches de pierre et du feu, pêchaient à coups de flèche, chassaient et cultivaient. Les femmes filaient le coton, et en faisaient, avec beaucoup plus de délicatesse que dans la province de Chiquitos, des tissus pour leurs vêtemens ou pour leurs hamacs, indispensables dans un pays presque toujours inondé. Si nous devons en croire un écrivain assez moderne[2], les Moxos auraient, par des raies faites sur des

1. *Relacion de la mission apostolica de los Moxos* (1696), p. 34.

2. Viedma, *Informe general de la provincia de Santa-Cruz*, p. 89, §. 521; manuscrit dont nous possédons l'original.

planchettes, reproduit leurs pensées et conservé leurs annales, ce qui annoncerait un commencement de civilisation dont ils n'ont pas, du reste, conservé la moindre trace. Aujourd'hui les Moxéens sont, sans contredit, les plus industrieux, les plus adroits de tous les indigènes du haut Pérou, pour le tissage autant que pour une foule de petits ouvrages. Ils sont bons musiciens et peintres assez habiles; mais, jusqu'à présent, ils ne font qu'imiter, et n'ont pas le génie de l'invention.

Le costume annonçait jadis plus de civilisation parmi quelques nations des Moxéens que chez les Chiquitos. Les Baurès étaient complétement vêtus de chemises sans manches, faites de tissus ou d'écorces de *ficus;* les Moxos avaient à peu près le même costume. Toutes les nations s'ornaient la tête de plumes; presque toutes aussi avaient la coutume de se peindre la figure[1], et beaucoup se perçaient la lèvre inférieure et la base des narines, afin d'y suspendre des ornemens. Les hommes portaient, au cou, les dents de leurs ennemis tués à la guerre, tandis que de petits limaçons constituaient pour les femmes des colliers du même genre. Aujourd'hui plus de peintures sur la figure, plus de percement des lèvres; le costume général, le même pour les deux sexes, consiste en une chemise sans manches. Continuellement humectés d'huile de coco, les cheveux tombent en une longue queue au milieu du dos; le cou est orné de colliers et de chapelets. Le tatouage leur est tout à fait inconnu.

Le gouvernement des Moxéens était uniforme et ressemblait à celui des Chiquitéens. Chaque nation se divisait en beaucoup de tribus; chaque tribu avait un chef, dont l'influence était très-faible; et il n'existait, par le fait, aucun corps de nation. Ces chefs, nommés par la tribu, guidaient les guerriers dans les batailles, donnaient des conseils, et n'étaient jamais en même temps médecins et prêtres.

La religion était différente, non-seulement selon les nations, mais encore selon les tribus, qui toutes avaient des fêtes et des solennités sans nombre, dans lesquelles entrait pour beaucoup l'usage des boissons fermentées. Leur culte était souvent celui de la nature; ils révéraient un dieu présidant à la culture, à la chasse ou à la pêche, dirigeant les nuages, le tonnerre; mais ce culte n'était pas aussi répandu que celui que leur inspirait la crainte du jaguar, auquel ils érigeaient des autels, et consacraient des offrandes, se vouant à des jeûnes rigoureux, pour devenir ses prêtres[2]. La religion était

1. Voyez *Lettres édifiantes,* t. VIII, p. 70.

2. *Relacion de la mission apostolica de los Moxos,* p. 9.

basée moins sur l'amour que sur la crainte des dieux; elle n'admettait pas de véritable adoration; aussi les peuples se décidèrent-ils facilement à changer de croyance; mais, s'ils ont abandonné leur culte extérieur, beaucoup d'entr'eux conservent encore quelques-unes des nombreuses superstitions de leur état sauvage. Tous prétendaient descendre des lieux voisins de leur demeure, et suivaient à la lettre la religion de leurs pères. Les prêtres étaient, en même temps, médecins. Aujourd'hui, dans quelques-unes de leurs nations, ils sont chrétiens fanatiques, se livrent à des jeûnes rigoureux, et s'infligent les pénitences les plus barbares et les plus sanglantes.

En nous résumant, nous dirons que les Moxéens qui habitent un pays de plaines, sont intermédiaires, pour quelques-uns de leurs caractères, entre les habitans du Chaco et les Chiquitéens, tandis que, d'un autre côté, ils font le passage aux nations brasilio-guaraniennes, par une teinte généralement moins foncée que celle des Chiquitéens, et par un peu de jaune mélangé dans leur couleur brune. Leur taille, leurs traits et leurs formes, au contraire, doivent les placer entre les Chiquitos et les nations du Chaco. Plus grands que les Chiquitéens, leur corps plus svelte annonce évidemment des rapports avec les habitans du Chaco; les Canichanas ont même tout à fait les traits de ces derniers. Le caractère est également intermédiaire; moins gai, quoiqu'aussi bon que celui des Chiquitéens, il est loin d'être aussi sombre que celui des peuples du Chaco. En dernière analyse, les Moxos se sont soumis au christianisme plus facilement encore que les Chiquitéens; comme eux, ils ont toujours été agriculteurs, chasseurs et sédentaires; de plus, ils sont navigateurs. Leurs langages, pour la dureté, sont voisins de ceux du Chaco; mais, bien qu'opérant la transition des Chiquitéens aux Pampéens, ils se rapprochent plus des premiers que des derniers.

Homme américain.

NATION CHAPACURA.

Nous avons rencontré, sous le nom de *Chapacuras,* une nation tirée, en 1794, des bois bordant les rives du Rio Blanco, pour peupler la mission du Carmen, dans la province de Moxos. Ce nom étant usité maintenant dans cette mission, nous avons cru devoir le conserver; mais ce n'est pas la dénomination que se donne la nation même, qui s'appelle, dans sa langue, *Huachi.* Lorsqu'on amena ces Indiens au Carmen, on les nommait improprement *Guarayos*[1], dénomination propre à une section des Guaranis, voisine des Chiquitos; mais plus tard, le curé et l'administrateur leur donnèrent le nom de Chapacuras, venu probablement des *Tapacuras,* que nous retrouvons, dans les anciens auteurs[2], comme rameau des Moxos. Par la comparaison des langues, nous sommes parvenu à découvrir que les Chapacuras ne parlaient pas le même idiome; mais bien celui des *Quitémocas,* vivant à Concepcion de Chiquitos, et, d'après les renseignemens que nous avons recueillis, venus primitivement des mêmes lieux; ainsi les *Chapacuras* ou Tapacuras et les Quitémocas ne doivent former qu'une seule nation.

Avant d'être réunis aux missions, les Chapacuras vivaient épars sur les rives du Rio Blanco ou Baurès, non loin d'une très-grande lagune, au milieu des forêts qui séparent la province de Chiquitos de celle de Moxos, au-delà des dernières collines de la première province, à peu près par le 15.e degré de latitude sud et le 64.e à 65.e degré de longitude ouest de Paris. Ils avaient pour voisins éloignés, avec lesquels ils ne communiquaient pas, au sud les Chapacuracas et les Païconécas, et au nord les hordes de la tribu des Baurès. Aujourd'hui la plus grande partie de la nation est réunie en deux sections, aux missions des Jésuites; sous le nom de Chapacuras, à celle du Carmen de Moxos, et sous celui de Quitémocas, à celle de Concepcion de Chiquitos. Dans les lieux qu'ils habitaient jadis, il ne reste plus que très-peu d'individus non civilisés. Le nombre des Chapucuras est assez borné : au Carmen de Moxos il y en a 350; à Concepcion de Chiquitos, 700 environ; et, si l'on en croit les naturels, le nombre des individus encore sauvages doit être de 300; le total de la nation entière serait donc de 1350.

Leur couleur, bronzée ou bistre mélangé de brun-verdâtre, est absolument la même que celle des Chiquitos.

La taille est aussi analogue; la moyenne est de 1 mètre 663 millim. (5 pieds 1 ½ pouce);

---

1. Nous trouvons cette nation sous ce nom dans le procès-verbal dressé de la fondation du Carmen, par le gouverneur Zamorra, pièce que nous avons vue dans les archives de la mission. C'est probablement aussi des mêmes Indiens dont il est question dans le père Diego de Eguiluz, *Relacion de la mission de los Moxos* (1696), p. 24, sous le nom de *Huarayus.*

2. Même ouvrage, p. 24.

les plus grands ne passent pas 1 mètre 760 millimètres (5 pieds 5 pouces). Les femmes sont dans les proportions relatives avec les hommes; terme moyen elles ont 1 mètre 535 millimètres.

Les formes du corps sont identiques à celles des Chiquitos; néanmoins nous avons cru remarquer que généralement les hommes sont plus sveltes, plus élancés, quoiqu'ayant les membres bien fournis, sans muscles apparens. De même la poitrine est saillante, les épaules sont larges, carrées et les membres bien nourris..... Jamais d'obésité. Les femmes sont, pour le corps, beaucoup mieux que les Chiquitéennes; leurs hanches et leurs épaules sont larges, leurs seins bien placés, jamais trop volumineux; leur ceinture les rapproche des proportions européennes; leur main et leur pied sont petits.

Leurs traits sont aussi quelque peu différens de ceux des Chiquitéens : leur tête est grosse, leur face large, mais moins pleine que celle des Chiquitos; les pommettes sont plus apparentes; le front est court et légèrement bombé; le nez court, épaté, sans être très-large; les narines sont un peu ouvertes; la bouche est moyenne; les lèvres sont peu grosses; les yeux petits, horizontaux; les oreilles petites, les sourcils étroits, arqués; la barbe, noire, non frisée, très-rare, pousse tard, et ne se montre qu'au menton et à la lèvre supérieure; les cheveux sont noirs, longs, droits et gros. Moins animée que celle des Chiquitos, leur physionomie est triste. Les hommes sont généralement laids, et les femmes n'offrent que peu de figures passables, sans néanmoins être repoussantes; mais l'aspect général des deux sexes inspire la confiance, et tout en eux annonce de la douceur.

La langue est, pour la forme des mots, entièrement distincte de celles des Chiquitéens; quoiqu'assez dure, on aime pourtant à l'entendre. Elle contient beaucoup de finales terminées par des voyelles; mais aussi quelques-unes par les consonnes *n, m, t, p* et *j*, les seules que nous ayons remarquées. Le son guttural du *j* espagnol y est commun, ainsi que le son nasal de l'*u*. Plusieurs consonnes, telles que le *b*, l'*f*, le *v* et l'*x*, paraissent y manquer entièrement. Le *ch* espagnol y est très-souvent employé, tandis que celui du français est rare. On retrouve dans cette langue, comme dans celle des Chiquitéens, cette particularité propre aux noms des parties du corps, qui, au lieu de commencer par une lettre déterminée, sont terminés par une particule uniforme, comme dans *Urutarachi,* joue; *Taipatachi,* oreille, et *Tucuchi,* yeux; que les Quitémocas de Chiquitos rendent par *Urutaraché, Tatiataché* et *Cuché,* mots peu différens. Nous n'y avons pas trouvé de distinction entre le masculin et le féminin dans les adjectifs, ni de forme spéciale pour le pluriel. Leur système de numération, n'allant que jusqu'à dix, est, sans doute, dérivé du nombre des doigts. La tribu des Quitémocas possède beaucoup de termes entièrement différens de ceux des Chapacuras, ce qui provient peut-être d'anciennes relations avec quelqu'autre nation distincte.

Les Chapacuras, un peu indolens par caractère, sont d'une bonté extrême, disposés à l'obéissance et même à la servilité; hospitaliers pour les étrangers, ils sont des plus sociables, mais beaucoup moins gais que les Chiquitéens.

Homme américain.

Leurs mœurs ont des rapports avec celles des Chiquitos. Comme ceux-ci, ils vivaient par petites tribus éparses au sein des bois voisins des rivages du Rio Blanco ou Baurès; comme eux, ils cultivaient la terre, chassaient et se bâtissaient des cabanes couvertes en paille, où vivait chaque famille. Ils avaient les mêmes armes, l'arc, la flèche et la massue à deux tranchans, faite de bois de palmier; mais, de plus, ils se construisaient, avec des arbres creusés, des pirogues leur servant à parcourir le Rio Blanco, et les conduisant à la chasse et à la pêche, leur principale occupation, après la récolte du maïs. Ils avaient aussi de ces réunions où l'on buvait des liqueurs fermentées, motif perpétuel de danses et de jeux beaucoup moins animés pourtant que chez les Chiquitos. Des plus pacifiques, ils n'attaquaient que rarement leurs voisins. Aujourd'hui ceux qui sont restés sauvages conservent le même genre de vie, tandis que les Chapacuras, soumis au christianisme, suivent toutes les règles des missions. Ils sont médiocres rameurs, comparativement aux autres nations de Moxos.

L'industrie des Chapacuras est assez bornée : les hommes font leurs armes, creusent leurs pirogues au moyen de la hache et du feu, chassent, pêchent et cultivent leurs champs, tandis que les femmes filent le coton, tissent les hamacs de leurs maris, leurs vêtemens, fabriquent la poterie et sont chargées de tous les détails du ménage.

Jadis le costume des hommes était fort simple; ils allaient nus, se mettaient une pièce de peau entre les jambes ou se contentaient, lorsqu'ils étaient à la pêche, d'attacher l'extrémité du prépuce. Les femmes portaient le *Tipoy* des Chiquitos, chemise sans manches descendant jusqu'au bas des jambes; elles se paraient d'un collier et de bracelets, qu'elles mettent encore aujourd'hui, ainsi que leur chemise, également adoptée par les hommes. Ils laissent pousser leurs cheveux, les imprègnent continuellement d'huile de coco, et les lissent, en les faisant tomber en queue par derrière. Ils ne se peignent ni ne se tatouent; et rien ne semble indiquer qu'ils se soient jamais percé les lèvres ni le nez.

Ils étaient gouvernés par des chefs, dont l'autorité était bornée au conseil et au commandement de chaque tribu lors des guerres.

Nous ne connaissons de leur religion que l'habitude conservée par ceux qui sont encore sauvages, d'enterrer les armes avec les morts, ce qui dénote la croyance à une autre vie. Ils ont des médecins, et sont imbus d'une foule de superstitions.

Les Chapacuras ne diffèrent donc des Chiquitéens que par des formes plus élancées, une figure plus longue, des traits qui annoncent moins de gaîté; par leur langage et leur pratique de la navigation; s'en rapprochant, d'ailleurs, par tous les autres caractères physiques et par l'anomalie des noms des parties du corps. Nous ne les séparerions même pas de ces derniers, si leur position géographique ne les rattachait évidemment à notre rameau moxéen.

NATION MOXO.

Nous avons conservé comme nom de la nation la plus nombreuse de la province de Moxos[1], celui de sa principale tribu, qui a reçu le sien de la province même. Avant d'avoir comparé les langues entr'elles, nous croyions, de même que tous les Espagnols qui connaissent le pays, que les *Moxos* (ainsi nommés par les Espagnols) étaient une nation distincte des autres; mais la comparaison des idiomes nous a fait reconnaître que les *Baurès*[2] ou *Bauros,* regardés comme entièrement différens, n'en étaient qu'une tribu, dont la langue, tout en ne présentant qu'un huitième des mots analogues, n'est qu'une variante, ayant une origine commune. Il en est de même des *Muchojéonès,* qui se disent eux-mêmes alliés des Baurès. Les noms de Baurès et de Muchojéonès sont d'origine américaine; celui de Moxo paraît avoir été donné par les premiers Espagnols qui entrèrent dans la province. Chacune des grandes tribus que nous venons d'indiquer se subdivise encore en une multitude de sections portant des noms dissemblables. Les Baurès en ont à eux seuls jusqu'à vingt.[3]

Cette nation, telle que nous la considérons, habitait toute la partie sud de la province de Moxos, au milieu des plaines souvent inondées qui s'étendent entre le cours du Guaporé et le Mamoré, jusqu'à la lisière des forêts du pied oriental des Andes boliviennes, de celles de Santa-Cruz de la Sierra et de Chiquitos, sur les affluens des deux grandes rivières. Ils occupaient une large bande est et ouest, qui s'étendait du 13.ᵉ au 16.ᵉ degré de latitude sud, et du 64.ᵉ au 69.ᵉ degré de longitude ouest. Premiers habitans des plaines de Moxos, vers le sud, ils étaient séparés, de ce côté, des autres Américains par une centaine de lieues de forêts, inondées au temps des pluies, et réellement inhabitables. Ils vivaient sur les lieux peu sujets aux inondations, sur les rives du Rio Mamoré, du Rio Apéré, du Rio Sécuri et du Rio Tijamuchi, vers l'ouest; et, à l'est, sur les bords du Rio Baurès, du Rio San-Ramon, jusqu'au Guaporé.

---

1. Garcilaso de la Vega, *Comentario real de los Incas,* p. 240, à propos d'une incursion des Incas dans la province de *Musu,* à l'est du Cusco, parle d'une expédition, faite en 1564, par Diego Aleman, *dans la province de Musu, que les Espagnols nomment Moxos* (p. 248). Quant à l'incursion des Incas, elle n'était pas assurément dirigée vers Moxos; mais Diego Aleman, parti de Cochabamba, se porta sur le pays dont nous nous occupons. Dès-lors le Musu des Incas ne serait pas, comme on l'a cru, le Moxos des Espagnols.

2. Prononcez *Baourès.* On trouve le nom de cette tribu indiqué par le père de Eguiluz (1696), dans sa *Relacion de la mission de los Moxos,* p. 24.

3. Le père Eguiluz, *loc. cit.,* cite près de trente noms de nations, selon lui différentes, et qui ne sont probablement aussi que des tribus Moxos. Sa description est copiée dans le *Choix de lettres édifiantes,* t. VII; *Missions de l'Amérique,* t. I, p. 308, et t. II, p. 64.

Homme américain.

Leurs voisins, vers le sud, étaient les *Sirionos* des forêts de Santa-Cruz; au sud-est, les *Chapacuras;* à l'ouest, les *Yuracarès,* et, au nord, les *Movimas,* les *Canichanas* et les *Itonamas.* Depuis long-temps les Baurès et les Moxos, séparés par des déserts, ne communiquaient plus entr'eux. Aujourd'hui la nation habite encore les lieux où elle vivait jadis; seulement elle est réunie, ainsi qu'il suit, dans les missions de la province.

Muchojéonès du Carmen		230
Baurès du Carmen de Moxos	362	5,178
— de Concepcion de Moxos	3,126	
— de San-Joaquin de Moxos	690	
— encore sauvages	1,000	
Moxos de Loreto de Moxos	2,145	8,212
— de Trinidad	2,604	
— de San-Xavier	1,515	
— de San-Ignacio	1,948	
Total		13,620 [1]

On voit par le tableau précédent que si la presque-totalité des Moxos est réduite au christianisme, il y en a néanmoins encore à l'état sauvage. Ceux-ci, parmi lesquels une petite partie appartenant jadis aux missions des Jésuites, s'en sont séparés lors de l'expulsion, se divisent en tribus fixées non loin du cours du Guaporé, à l'est des missions de Concepcion et du Carmen, et maintenant ne communiquent jamais avec leurs compatriotes chrétiens. On y voit aussi le nombre relatif des différentes tribus des Moxos, des Baurès et des Muchojéonès; et, enfin, quelle importance peut avoir, au sein de ces pays inondés, une nation présentant encore un effectif de plus de 13,000 âmes.[2]

La couleur bronzée des Moxos, moins foncée que celle des Chiquitos et des Chapacuras, nous a paru contenir un peu de jaune; cependant la différence est si peu tranchée, qu'on ne s'en aperçoit qu'en comparant un grand nombre d'individus réunis.

Plus élevée que celle des Chapacuras, leur taille atteint souvent 1 mètre 785 millimètres (5 pieds 6 pouces); mais la moyenne ne nous a pas paru dépasser 1 mètre 677 millimètres (5 pieds 2 pouces). Les femmes sont dans les proportions relatives ordinaires : elles ont, terme moyen, environ 1 mètre 552 millimètres.

Les formes, semblables à celles des Chapacuras, sont généralement plus sveltes, plus élancées que chez les Chiquitéens. Tout en conservant à peu près les proportions

1. Tous ces chiffres sont le résultat de renseignemens exacts, recueillis en 1831.

2. En 1696 il y avait deux missions de plus, habitées par la nation moxo, celle de *San-José* et celle de *San-Borja;* et, selon le père de Eguiluz (*Relacion de la mission de los Moxos*, p. 65), la seule tribu des Moxos présentait un effectif de 19,789 âmes, ce qui prouverait qu'aujourd'hui cette nation est au moins réduite à la moitié de sa population.

de ceux-ci, les Moxos sont des plus robustes, ont des membres bien plus fournis, toujours arrondis, des épaules très-larges, une poitrine bombée; ils sont même sujets à l'obésité. Les femmes participent à leurs formes; elles sont bien proportionnées; des épaules, des hanches larges annoncent en elles une constitution des plus robuste. Leurs seins, bien placés, sont de médiocre grosseur; leurs mains et leurs pieds sont petits. La ceinture est chez elles moins large que parmi les Chiquitéennes.

Les traits sont ceux des Chapacuras, aussi ont-ils en général la face moins arrondie que celle des Chiquitéens, la physionomie moins gaie, quoiqu'ouverte et pleine de douceur. On trouve, chez les Moxos, des figures infiniment plus agréables que chez les Chapacuras; beaucoup d'hommes sont bien, et quelques femmes sont réellement jolies, sans que pour cela le détail des traits soit changé. Les hommes sont presque imberbes.

La langue diffère essentiellement de celle des Chapacuras et des autres nations de Moxos. Loin d'être dure, on pourrait dire qu'elle est euphonique; presque tous les mots en sont fortement accentués et se terminent en *a, e, i, o,* mais surtout par les trois premières voyelles. Un très-petit nombre ont une consonne; et encore ces dernières sont-elles des *m* et des *n,* qui, presque toujours, forment des diphthongues en *on, an, am,* sans que celles-ci soient prononcées aussi fortement que dans les langues dérivées du latin. Le son guttural du *j* espagnol est peu commun, celui de l'*u* nasal est très-rare. Les seules consonnes qui manquent sont l'*f* et l'*x*. Le *ch* français s'emploie fréquemment, ainsi que celui des Espagnols. L'*e* muet des Français se rencontre très-rarement, ainsi que leur *z*. On retrouve, dans la langue moxo, cette particularité que les noms des parties du corps commencent par une lettre déterminée, comme on en peut juger par le tableau suivant, pour les trois mots que nous avons toujours cités.

NOMS FRANÇAIS.	NOMS BAURÈS:		NOMS MOXOS:		NOMS MUCHOJÉONÈS,
	Écrits par nous, en 1831.	Tirés de la grammaire manuscrite de 1703.	Écrits par nous, en 1831.	Tirés du dictionnaire.	écrits par nous, en 1831.
Joue.	Ichémira.	„	Huimiro-raki.	Numiro.	Ichémira.
Oreille.	Ichacaney.	Chacané.	Huichoca.	Nuchoca.	Ichacanan.
Yeux.	Ikisé.	Kisé.	Yuki.	Nuuqui.	Ikise.

Nous avons reconnu qu'à ces mots écrits tels qu'ils le sont dans le dictionnaire, est joint un pronom possessif[1], ce qui doit exister de même pour les autres tribus. Chacune d'elles a des mots qui lui sont propres; ainsi, sur 400 mots muchojéonès,

1. Le pronom possessif *nu,* mon, le mien, est, sans aucun doute, joint au nom propre des parties. Voyez padre Marban, *Arte de la lengua moxa, con su vocabulario;* Lima, 1701, p. 8 et 9.

115 ont de l'analogie avec ceux des Baurès, et 49 leur sont identiques; tandis que, sur le même nombre, 50 mots des Baurès ont de l'analogie avec ceux des Moxos, et quatre seulement leur sont identiques. Le système de numération, qui s'étend jusqu'à vingt chez les Baurès et chez les Muchojéonès, est représenté par les noms des doigts des mains et des pieds. Les Moxos ne comptent que jusqu'à trois.

Habitués à l'obéissance, les Moxos ont le caractère bon, sociable, enjoué, patient au-dessus de toute expression; néanmoins, autant ils sont disposés à rire d'un rien, lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes, autant la servitude les a rendus craintifs et taciturnes, quand ils approchent d'un chef. Ils s'aiment entr'eux et sont susceptibles de beaucoup d'attachement. L'indolence habituelle aux nations des pays très-chauds n'est pas leur défaut. Toujours occupés, ils mènent une vie on ne peut plus active; les deux sexes se ressemblent sur tous ces points. A l'état sauvage, ils étaient cruels par superstition.

Les Moxos, pour les mœurs, se rapprochent, à certains égards, des Chapacuras; cependant, avant de se soumettre au christianisme, ils étaient beaucoup plus avancés que ces derniers dans la civilisation. Ils formaient de grands et nombreux villages, composés de cabanes basses, sur les rives des larges rivières traversant les plaines en partie inondées qui caractérisent la province, ainsi qu'au bord des lacs, des marais, au sein des plaines ou des forêts. Vivant en grandes familles dans des lieux fixes, sans jamais changer de demeure, par suite de la croyance religieuse qu'ils y étaient nés, leurs occupations habituelles étaient l'agriculture, la pêche et la chasse; ils semaient au milieu des bois; et, pour chasser et pêcher se servaient de longues pirogues faites d'arbres creusés, qui leur permettaient de communiquer entr'eux par les cours d'eau ou, lors des inondations, en traversant ce pays. Spécialement navigateurs, ils connaissaient ces interminables méandres des nombreuses rivières de leur territoire; et s'ils attaquaient leurs voisins, c'était encore sur leurs pirogues, ayant alors pour armes l'arc, la flèche et la massue. Amis des jeux et de la danse, ils étaient tous musiciens, se servant de flûtes de Pan, dont quelques-unes avaient plus de six pieds de long; l'emploi de cet instrument dans tous les tons procure une musique souvent originale, quoique monotone. Les réunions étaient toujours déterminées par le désir de boire des liqueurs fermentées, préparées à l'avance pour des fêtes religieuses, auxquelles les voisins étaient invités, ainsi que tout le village. Ces fêtes avaient lieu dans une chambre commune. Le mariage n'était qu'une convention, et les deux parties se séparaient souvent pour former de nouveaux liens; néanmoins, l'adultère était rigoureusement châtié. La polygamie était admise; et, au sein de mœurs généralement douces, on s'étonne de trouver les coutumes les plus barbares : ils tuaient les enfans jumeaux, par suite de la pensée que les animaux seuls pouvaient avoir plusieurs petits à la fois; souvent aussi la mère enterrait ses enfans vivans, seulement parce qu'ils l'importunaient, ou d'autres fois, à la mort de leur mère, ils étaient inhumés avec elle, s'ils étaient trop jeunes pour se passer de ses soins; les femmes qui avortaient étaient sacrifiées par le peuple[1]. Depuis, tous ces

1. *Relacion de los Moxos,* p. 11.

usages ont été abandonnés, ainsi que ceux tenant à des superstitions religieuses; mais, du reste, les Moxos ont à peu de chose près conservé les mêmes mœurs.

L'industrie chez eux devait être avancée, si, du moins, l'on en juge par ce qu'ils font aujourd'hui : les hommes fabriquaient leurs armes, cultivaient la terre avec des pelles de bois[1], chassaient, pêchaient à la flèche, et construisaient leurs pirogues : suivant un auteur peu ancien, mais remarquable par son exactitude[2], ils auraient connu une espèce d'écriture, au moyen de lignes tracées sur des planchettes. Eux seuls étaient musiciens. Leurs femmes filaient et tissaient leurs vêtemens, ainsi que les hamacs, indispensables dans un pays toujours inondé. Elles confectionnaient la poterie, aidaient leurs maris dans les récoltes et s'occupaient du ménage. Assez bons dessinateurs, leurs peintures représentent non-seulement des grecques, mais encore des animaux et des plantes passablement rendus; sculpteurs, tourneurs, ébénistes, tisserands adroits, ils font beaucoup de petits ouvrages et de tissus, qu'on importe par curiosité dans les villes du Pérou. Plusieurs ont parfaitement appris l'espagnol et le latin, et savent écrire correctement; en un mot, c'est la nation la plus susceptible de civilisation.

Le costume des hommes consiste en une chemise sans manches de tissu de coton ou d'écorce d'une espèce de *ficus*, presque toujours peinte de diverses couleurs. Dans les fêtes ils portent sur la tête des plumes de couleurs variées[3], des grelots aux pieds et dansent ainsi au son du tambourin. Les femmes ont habituellement le même costume; et de plus, se parent de colliers et de boucles d'oreilles. Constamment imprégnés d'huile de coco, les cheveux, chez les deux sexes, sont longs, et attachés en une queue qui tombe sur le dos. Nous n'avons retrouvé parmi eux aucune trace de tatouage ni de peinture; néanmoins, il paraît qu'ils se peignaient la figure, et se perçaient les lèvres et les narines.[4]

Leur gouvernement, si nous devions en juger par leurs coutumes actuelles, devait être des plus despotique. Un cacique, aujourd'hui, est obéi dans ses moindres caprices, exerçant un pouvoir absolu sur toute sa mission; cependant rien de semblable n'existait lorsqu'ils étaient sauvages; ils se partageaient en un grand nombre de villages, tous indépendans les uns des autres[5], et ayant un cacique ou chef, auquel ils n'obéissaient pas :

---

1. Robertson, *Histoire d'Amérique*, édit. espagn., t. II, p. 104, se trompe tout à fait lorsqu'il dit que les Moxos ne connaissaient pas l'agriculture.

2. Francisco Viedma, *Informe general de la provincia de Santa-Cruz* (manuscrit dont nous avons l'original), 1787, p. 89 : *Un Indio moxo escribe los anales de su pueblo en una tabla o un pedazo de caña por medio de varios signos, cuya inteligencia y manejo pide mucha convinacion y una memoria felis.* (Un Indien écrit les annales de son village sur une planche ou un morceau de roseau, au moyen de divers signes, dont l'intelligence et l'usage demandent une grande combinaison et une heureuse mémoire.)

3. Cet usage ne se trouve plus que dans les fêtes du christianisme.

4. *Lettres édifiantes*, t. VIII, p. 70.

5. Père de Eguiluz, *loc. cit.*, p. 7.

ainsi leur gouvernement primitif était tout à fait négatif, et il n'y avait, réellement, aucun corps de nation.

Leur religion primitive était des plus compliquée. Ils se croyaient enfans du lac, du bois ou du bord de rivière où ils vivaient, et, pour cela, ne changeaient jamais de demeure. Chaque village, d'ailleurs, avait sa foi différente; les uns espéraient des faveurs des dieux présidant aux moissons, à la pêche ou à la chasse; d'autres redoutaient ceux du tonnerre. Les sectes étaient des plus variées. La plus générale, celle qui avait le plus de culte extérieur, révérait le jaguar, et lui élevait des autels, dont les prêtres ou *Comocoïs* étaient les individus échappés aux griffes du féroce animal. Dans leur religion, la crainte dominait l'espérance, et il y avait au fait beaucoup de fanatisme. Des superstitions sans nombre influaient sur beaucoup d'actions de la vie privée. Les prêtres étaient médecins, et opéraient des succions curatives [1]. Tous croyaient à une autre vie. Aujourd'hui, si les Baurès sont des Catholiques assez tièdes, les Moxos proprement dits sont les plus ardens, parmi les Indiens de la province; ils poussent même le fanatisme si loin, qu'on les voit, tous les ans, dans la semaine sainte, arroser de leur sang les places publiques, par suite des atroces flagellations qu'ils s'infligent. Ils sont aussi des plus superstitieux.

En résumé, les Moxos diffèrent des Chapacuras par une couleur moins intense, une taille plus élevée, des formes plus robustes, des traits dont l'ensemble est assez agréable, une langue distincte, plus d'industrie et plus de superstitions; du reste, séparés seulement par des nuances presqu'insensibles, ils ont à bien peu de chose près les mêmes caractères physiques; aussi appartiennent-ils évidemment au même rameau.

---

1. Ces détails sont empruntés au père Eguiluz, p. 8 et 9.

NATION ITONAMA.

Sous le nom d'*Itonama* existe une des plus nombreuses nations de la province de Moxos. Cette dénomination paraît être celle que se donne la nation elle-même; et, depuis la conquête, elle n'en a pas changé. Les Itonamas sont divisés en plusieurs petites sections, portant chacune un nom différent.

Ils habitent la partie nord-est de la province de Moxos, sur les rives du Rio Itonama, depuis la grande lagune jusque près de son confluent avec le Rio Machupo, c'est-à-dire du 13.ᵉ au 14.ᵉ degré de latitude sud, et du 65.ᵉ au 67.ᵉ degré de longitude ouest de Paris. Jadis disséminés en quelques groupes, sur les terrains moins inondés, et au milieu des bois qui bordent leur rivière, ils avaient, au nord, pour voisins les Ités ou Iténès; à l'est, les Baurès; à l'ouest, les Canichanas; et au sud, les Moxos. Aujourd'hui aucun d'eux n'est sauvage. Tous ayant embrassé le christianisme, ils sont divisés en deux missions, celle de *Magdalena*, située sur le Rio Itonama, et celle de *San-Ramon*, sur le Rio Machupo. Leur nombre était, en 1830, à Magdalena, de 2,831; à San-Ramon, de 1,984; ce qui formait un total de 4,815 individus.

La couleur des Itonamas, plus foncée que celle des Moxos, nous a paru la même que celle des Chapacuras, mais appartenant toujours à la teinte bronzée.

Leur taille, beaucoup au-dessous de celle des Chapacuras, est généralement la moins élevée de la province; les plus grands ont à peine 1 mètre 730 millimètres (cinq pieds quatre pouces), et leur moyenne ne passe guère 1 mètre 649 millimètres (cinq pieds dix lignes). Les femmes sont, dans les proportions ordinaires: elles ont, taille moyenne, à peu près 1 mètre 550 millimètres.

Les formes des Itonamas sont aussi bien différentes de celles des autres nations de Moxos. On ne retrouve plus en eux cette structure herculéenne, cette corpulence remarquable des autres indigènes; ils ont bien encore les épaules assez larges; mais le reste de leur corps, maigre et mince, n'annonce aucune force. L'obésité leur est inconnue, et leurs membres sont constamment amaigris, même quand ils ont abondance de vivres. Leurs jambes sont grêles, avec les articulations assez épaisses, à tel point qu'on reconnaît immédiatement un Itonama au milieu des autres nations. Les femmes sont également moins fortes; cependant la différence n'est pas en elles aussi frappante que parmi les hommes. Elles sont, du reste, bien faites et plus minces que chez les peuples qui les entourent.

Si nous trouvons une différence remarquable dans la taille et dans les formes des Itonamas, comparées à celles des Moxos, il n'y en a pas une aussi sensible quant aux traits; néanmoins on s'aperçoit immédiatement que leur visage, moins arrondi, est beaucoup plus long, quoiqu'avec les mêmes détails de formes; que les pommettes sont plus saillantes; la tête plus petite, le front plus étroit. Les yeux sont petits et horizontaux. La face

Homme américain.

des hommes est efféminée, et leur barbe, lorsqu'ils en ont, est on ne peut plus rare. Leur physionomie, annonçant peu de gaîté et beaucoup de crainte, est néanmoins spirituelle et présente le type de la fausseté et de l'astuce; cependant, les hommes n'ont pas les traits repoussans, et quelques-uns sont même passables. Les femmes ne sont pas, à proportion, aussi bien : elles sont généralement laides.

La langue des Itonamas est tout à fait distincte de celles des autres nations de la province de Moxos; elle ne manque pas d'harmonie, et la grande quantité de voyelles qu'elle emploie la rend quelquefois euphonique, tandis qu'elle est très-dure pour beaucoup de mots: elle est accentuée et tous les mots en sont terminés par des voyelles, à quelques rares exceptions près, dans ceux que terminent un *t*, une *m*, une *s* ou notre *ch*. Le *j* espagnol, rarement seul, y est peu commun et prend le son composé des lettres qui lui sont unies, comme *jna, jle,* etc. L'*u* nasal est rare; l'*f* et l'*x* manquent absolument; l'*e* muet français se retrouve encore, mais peu fréquemment. Il n'y a aucune anomalie pour les noms des parties du corps. Le féminin et le masculin ne changent pas dans les adjectifs. Le système de numération est nul; ils ne comptent que jusqu'à deux.

Le caractère offre aussi des dissemblances notables avec celui des Moxos : il n'est plus franc, loyal, sociable et bon; les défauts opposés à ces vertus en font au contraire la base. Les hommes sont égoïstes, peu lians, sournois, obséquieux jusqu'à la bassesse pour les blancs, qu'intérieurement ils détestent: ce sont les plus déterminés voleurs et les hommes les plus lâches de toute la province; mais, d'autre part, ils sont laborieux et nullement jaloux de leurs femmes, ni de leurs filles.

Les mœurs des Itonamas peuvent, jusqu'à un certain point, être comparées à celles des Moxos. Également distribués par grands villages, ils habitaient les rives des cours d'eau, qu'ils parcouraient incessamment avec leurs pirogues; comme eux, ils étaient agriculteurs, pêcheurs et chasseurs : les plus pacifiques des habitans de la province, ils se servaient néanmoins d'arcs, de flèches et de massues à deux tranchans; ils aimaient la musique, la danse et surtout les réunions, où ils buvaient des liqueurs fermentées. Ils ont aujourd'hui conservé leurs goûts et leurs mœurs premières, que la religion catholique n'a pu déraciner. Dénués de toute pudeur, les parens enseignent les vices à leurs enfans, dès l'âge le plus tendre; dans leurs jours d'orgies, ils changent volontiers de femmes, et celles-ci sont obligées de se livrer tour à tour à leurs proches.

Leur industrie, la même que celle des Moxos, est seulement moins avancée. Ce sont pourtant les meilleurs tisserands de la province; mais leurs peintures sont inférieures à celles des autres nations.

Leur costume est celui des Moxos, si ce n'est que beaucoup d'entr'eux portent leur chemise noire. Nous avons remarqué, cependant, que leurs enfans attachaient, jusqu'à l'âge de puberté, une jarretière au-dessous du genou, et une autre au cou-de-pied, quoiqu'ils fussent entièrement nus; coutume que nous avons retrouvée chez les Guarayos. Les filles ont, de plus, une ceinture faite de perles enfilées; elles vont entièrement nues jusqu'à l'époque de leur mariage.

Nous supposons que le gouvernement des Itonamas devait ressembler à celui des Moxos. Homme americain.

Il ne reste plus que quelques traces de leur religion et de leurs superstitions primitives. Ils croyaient à une autre vie, n'adoraient aucun dieu bienfaisant, mais craignaient beaucoup le malin esprit *Chukiva.* Dès qu'une personne est malade, maintenant encore, quelle que soit la distance, elle va de suite se faire soigner dans la maison où elle est née. S'il y a lieu de croire que sa maladie soit promptement mortelle, ses parens ont grand soin de lui tenir hermétiquement fermée la bouche, les narines et les yeux, afin que la mort ne passe pas en d'autres corps, et qu'elle reste confinée dans le sien, de sorte que, le plus souvent, il leur arrive ainsi d'étouffer les pauvres malades. Ils ne suivent le catholicisme que par force et non par persuasion.

Malgré l'infériorité de leur taille, leur maigreur habituelle et les autres différences que nous avons remarquées entre eux et les Moxos, nous croyons qu'on ne peut les en séparer, et que leur couleur, leurs traits et leurs mœurs les rattachent au rameau moxéen.

NATION CANICHANA.

Canichana est le nom que porte, et que se donne elle-même, dans la province de Moxos, la nation la plus guerrière, la plus redoutée, la plus anomale du pays. C'est aussi la dénomination qu'elle reçoit des Espagnols des provinces voisines. Les Jésuites l'appelaient *Caniciana.*[1]

D'après les traditions, les Canichanas auraient habité les rives du Rio Mamoré, près des sources du Rio Machupo, et sur tout le cours de cette dernière rivière, jusqu'au lieu où se trouve aujourd'hui la mission de San-Joaquin. Nous avons été à portée de voir, entre San-Joaquin et San-Ramon, dans les plaines de l'ouest du Machupo, des retranchemens qu'ils avaient construits, afin de se garantir de leurs voisins. Ils habitaient un assez grand nombre de villages[2], compris entre les 13.e et 14.e degrés de latitude sud, et les 67.e et 68.e degrés de longitude ouest de Paris. Isolés de tous leurs voisins, qui néanmoins les serraient de très-près, ils étaient, à l'est, bornés par les Itonamas; à l'ouest et au nord, par les Itès; au sud, par les Moxos, et au nord-ouest, par les Cayuvavas. Ils furent tous transportés par les Jésuites sur les rives du Mamoré, où ils constituèrent la mission de San-Pedro, qui, après avoir plusieurs fois changé de place, est aujourd'hui fixée à la source du Machupo, non loin du Mamoré. Leur nombre s'élevait, en 1830, à 1,939 individus[3]. Il n'en reste aucun de sauvage.

La couleur, un peu plus foncée chez les Canichanas que chez les Moxos, est à peu près celle des Chapacuras, et présente les mêmes teintes.

Aussi grands que les Moxos, leur taille moyenne atteint environ 1 mètre 677 millimètres (5 pieds 2 pouces). Les femmes, proportionnellement aux hommes, sont de petite stature (1 mètre 550 millimètres).

Les formes du corps, identiques à celles des Moxos, sont peut-être un peu plus massives, moins élancées; leurs épaules sont larges et leurs membres nourris; du reste, ils annoncent autant de force, sans jamais tourner à l'obésité. Les femmes sont dans les mêmes proportions que chez les Moxos.

Si les formes du corps nous ont présenté une conformité avec les Moxos, il n'en est pas de même des traits, qui ne ressemblent en rien aux leurs. On ne trouve plus, chez le Canichana, une figure ouverte, annonçant la douceur; au contraire, il a l'aspect féroce et dur; la tête grosse, la face oblongue, comme celle des Tobas; les pommettes

---

1. Père de Eguiluz, *loc. cit.*, p. 35, 36.

2. Le père de Eguiluz dit (p. 35) qu'ils formaient 70 villages.

3. En 1694, selon le père de Eguiluz, ils étaient au nombre de quatre à cinq mille. Il faut que les pères aient considérablement outré la population de chacune de leurs missions ou que toutes les nations se soient depuis réduites à la moitié de ce qu'elles étaient alors.

apparentes, le front très-court, bombé; le nez très-large, court et épaté, fortement rentré à sa base; les narines ouvertes, la bouche grande, les lèvres un peu grosses; les yeux enfoncés, petits, légèrement inclinés, par en haut, à leur angle externe; les oreilles petites, les sourcils minces et arqués, les cheveux et la barbe comme les autres Moxéens. La physionomie est triste et d'une laideur repoussante; elle n'exprime pourtant pas l'abattement, mais une fierté sauvage. Les femmes ne sont pas jolies: on retrouve chez elles les mêmes traits que chez les hommes, et l'enfance même montre peu de gaîté; mais en revanche, beaucoup de méchanceté et d'indiscipline.

La langue des Canichanas ne contient aucun mot ayant du rapport avec les autres langues de la province; elle est musicale, fortement accentuée, quelquefois dure à entendre, à cause des sons gutturaux et des sons composés de plusieurs consonnes unies, comme *jl, tz, ts*. Presque tous les mots en sont terminés par des voyelles; mais il y a quelques exceptions, toutes très-dures, comme dans les mots en *ac, ec, ip, ij* et *ch*. Le *j* espagnol s'emploie très-souvent avec toute sa dureté; quelquefois il se joint à l'*l*, et donne alors un son fort rude, comme *jla*. L'*u* nasal n'existe point; les sons de l'*f* et de l'*x* sont inconnus; le *ch* français et le *ch* espagnol sont communs. La langue canichana est peut-être celle qui offre le plus d'anomalies sous le rapport du commencement des mots. On a vu que dans les langues chiquitéennes les parties du corps avaient une lettre déterminée; cette même singularité se retrouve dans celle-ci, comme dans *Eicokéna,* joue; *Eucomété,* oreille, et *Eulot,* yeux, et s'étend à tout ce qui se rapporte au physique de l'homme; mais une anomalie plus grande encore, c'est que les mots qui expriment des objets matériels appartenant à la nature, les animaux, les plantes, les minéraux, et même les astres, commencent invariablement par un *N,* comme *Nicolara,* singe; *Nitij,* le coton; *Nisep,* un lac; *Nicojli,* le soleil. Les autres consonnes servent seulement pour les pronoms et pour les verbes, etc. Les adjectifs sont des deux genres. Le système de numération ne va que jusqu'à trois. La prononciation a beaucoup de rapport avec celle des Movimas et des Itonamas.

Le caractère est aussi anomal que les traits et le langage; ce n'est plus la franchise des Moxos, et leur sociabilité, non plus que la pusillanimité des Itonamas. Hardis au-delà de toute expression, les Canichanas sont entreprenans et indépendans, froids, dissimulés, peu scrupuleux surtout, taciturnes, tristes, insociables. Aussi voleurs que les Itonamas, ils le sont avec d'autant plus de raison, que les autres nations les craignent au point de se laisser impunément piller par eux. Ils paraissent néanmoins susceptibles les uns envers les autres, d'un attachement dont ils ont donné plus d'une preuve; mais avec un tel caractère, n'est-il pas surprenant qu'ils se soient si facilement soumis au joug des Jésuites[1]?

D'après ce que nous en avons appris, leurs mœurs devaient être des plus guerrières; ils avaient une fortification formée de fossés, dans laquelle vivait une partie de la

1. Le père Eguiluz dit (p. 36) que les *Canicianas* se sont d'eux-mêmes réunis en grands villages, afin d'obtenir des missionnaires.

Homme américain.

nation, qui, de là, faisait des incursions sur le territoire de ses voisins, les Iténès, les Cayuvavas, et surtout chez les Itonamas, qui ont toujours excessivement redouté les Canichanas. Ils enlevaient des prisonniers, qui, si nous en devons croire les relations[1], auraient été mangés dans des festins solennels. Principalement chasseurs et pêcheurs, l'agriculture était chez eux très-peu avancée. Ils aimaient les liqueurs fermentées. Aujourd'hui, au sein même des missions, ils ont conservé beaucoup de leurs usages primitifs et sont la terreur des autres nations, auxquelles ils dérobent les fruits et le produit de leurs champs, sans que celles-ci osent s'en plaindre, tant est grande la crainte qu'ils inspirent. Ils sont très-brusques et n'ont pas la moindre politesse. Seuls ils mangent les caïmans et les chassent avec adresse.

Leur industrie se bornait jadis à la confection des armes et des pirogues; aujourd'hui encore ce sont les moins industrieux de tous les habitans des missions de Moxos. Ils connaissent néanmoins le tissage et tout ce qu'on fabrique dans les missions.

Leur costume est celui des autres nations moxéennes : les hommes et les femmes ont le *tipoy;* mais, assez habituellement, les hommes ne portent que l'écorce des *ficus*.

Leur gouvernement paraît avoir été celui de nombreux caciques, les dirigeant lors des attaques. Leurs fortifications annonceraient parmi eux plus d'unité qu'on n'en trouve chez les autres peuples de la province; c'est bien probablement de là que sera venue la terreur qu'ils inspiraient à toutes ces tribus éparses, en dépit de leur petit nombre, comparé à celui de leurs voisins.

Nous ignorons complétement ce qu'était leur religion primitive. Seulement nous avons encore retrouvé un usage religieux qui s'est conservé, malgré le christianisme, celui de marquer l'âge de nubilité des jeunes filles par un jeûne de huit jours que celles-ci sont obligées de subir, et de se réjouir ensuite, par des libations, de cet heureux événement. Nous avons déjà vu cette coutume parmi les nations australes, et nous la retrouvons encore sur le versant oriental des Andes boliviennes. Les Canichanas sont très-mauvais catholiques; ils redoutent toujours leur *Yinijama* ou génie malfaisant.

Pour la couleur, les formes et la taille, les Canichanas tiennent aux Moxos; mais par les mœurs et les traits, ils se rapprochent plutôt des Tobas et des Mbocobis du Chaco. Leur langue, par ses anomalies, les place auprès des Moxos et des Chiquitéens. Nous croyons néanmoins que les Canichanas appartiennent au rameau moxéen; mais qu'ils y constituent une anomalie d'autant plus étrange, qu'ils sont entourés de peuples réunissant des caractères d'uniformité remarquables sous tous les rapports physiques. Nous pourrions peut-être trouver, dans l'influence d'un autre régime et de mœurs opposées, l'explication de tout ce qui distingue les Canichanas des autres nations.

1. Père de Eguiluz, p. 36.

NATION MOVIMA.

La nation Movima qui nous occupe en ce moment porte cette dénomination dans la provincee de Moxos, et elle-même se la donne aussi.

Au temps de la conquête de la province de Moxos, les Movimas habitaient les plaines de l'ouest du Mamoré, sur les rives du Rio Yacuma, à peu près par le 14.ᵉ degré de latitude sud, et par les 68.ᵉ et 69.ᵉ degrés de longitude ouest de Paris. Ils étaient divisés en nombreux villages sur les bords des rivières, ayant pour voisins, au sud et au sud-ouest, les Moxos; à l'est, les Canichanas, et au nord les Cayuvavas. Ils étaient séparés de ces nations soit par des plaines inondées, soit par des forêts.

Les Movimas ont tous été réunis par les Jésuites à la mission de Santa-Ana, située près du confluent du Rio Yacuma et du Rio Rapulo, l'un des affluens du Mamoré, et il n'en reste aucun sauvage. D'après le recensement, leur nombre, en 1830, était de 1,238 individus.

La couleur des Movimas est absolument la même que celle des Moxos.

Leur taille, plus élevée, est en moyenne d'un mètre 690 millimètres (5 pieds 2 ½ pouces); ce sont tous de très-beaux hommes, et leurs femmes sont également remarquables par leur haute stature. Nous avons vu des jeunes filles de seize à dix-sept ans si grandes et si fortes, qu'elles pouvaient rivaliser avec l'autre sexe; et nous croyons que la taille, chez les femmes, est beaucoup au-dessus des proportions relatives qu'elles conservent ordinairement avec les hommes. Terme moyen, nous leur avons trouvé 1 mètre 620 millimètres (5 pieds).

Les formes des Movimas sont au moins aussi robustes que celles des Moxos, et en tout semblables, quant aux détails; seulement les femmes participent plus de celles des hommes. Les traits ne diffèrent en rien de ceux de la nation citée; ils annoncent beaucoup de douceur; mais, chez un grand nombre de femmes, on retrouve des traits masculins, et rarement cette délicatesse de détails qui caractérise l'autre sexe. En général, le nez paraît un peu plus large chez les Movimas que chez les Moxos.

La langue, quoique différente, pour le fond, des idiomes des autres nations de la province, se rapproche beaucoup, en raison de la dureté de ses sons et pour sa prononciation, de la langue des Canichanas et des Itonamas, quoiqu'elle soit plus dure encore que ces deux dernières. De même, elle a beaucoup de consonnes jointes ensemble, comme *tch, ch, chl, jn, jl, jr, lj* et *ts,* ce qui constitue des sons raboteux à l'oreille; la plupart des mots se terminent par des voyelles; néanmoins on y trouve des consonnes, comme l'*l,* l'*n,* l'*m,* le *p,* l'*s,* et les sons composés du *ch* français et du *ch* espagnol. Le *j* espagnol est très-souvent employé; l'*u* nasal n'existe point, non plus que l'*f.* Au reste, cette langue n'a aucune anomalie apparente. Les adjectifs y prennent les deux genres. Le système de numération ne s'étend que jusqu'à quatre, et n'a aucun rapport avec les noms des doigts.

Le caractère des Movimas est absolument le même que celui des Moxos; ils ont un grand fonds de bonté et sont des plus sociables. Leurs mœurs ont également dû être identiques, si l'on en juge par leur genre de vie actuel; ils sont pêcheurs, chasseurs, navigateurs et agriculteurs. Leur industrie, à peu près semblable à celle des Moxos, est seulement beaucoup moins avancée, le tissage excepté. Le costume est le même que chez les autres nations de la province.

Nous avons lieu de croire que l'ancien gouvernement des Movimas présentait beaucoup d'analogie avec celui des Moxos. Ils sont aujourd'hui soumis au régime des missions.

Leur religion primitive est tout à fait oubliée; ils se souviennent néanmoins, qu'un génie malfaisant, appelé *Canibaba Kilmo*, causait tous leurs malheurs; ils avaient aussi la croyance d'une autre vie. Nous avons retrouvé quelques traces de leurs superstitions premières, comme celle de ne jamais tuer un serpent, dans la crainte de devenir lépreux; ou, lorsqu'ils sont veufs, de ne jamais attaquer un jaguar, certains qu'ils sont alors de succomber.

En résumé, l'entière conformité des caractères physiques et moraux des Movimas et des Moxos, nous fait penser qu'ils appartiennent au même rameau, ne se distinguant de la nation type que par un langage tout à fait différent, et peut-être par plus de force corporelle.

NATION CAYUVAVA.

Dans la partie la plus septentrionale du cours du Rio Mamoré existe, à la mission d'Exaltacion, la nation nommée *Cayuvava* (prononcez Cayouvava). Quelques Espagnols écrivent *Cayubaba.*[1]

Cette nation, avant de se soumettre au christianisme, habitait la rive occidentale du Mamoré, à une quinzaine de lieues au-dessus de son confluent avec le Guaporé ou Iténès, sur les plaines entrecoupées de marais et de bouquets de bois qui caractérisent ces terrains. Les Cayuvavas étaient disséminés en tribus sur les bords de cette grande rivière, et sur les petits affluens des plaines de l'ouest[2], du 12.e au 13.e degré de latitude sud et au 68.e degré de longitude ouest de Paris. Leurs voisins étaient, au sud, les Movimas; à l'est, les Iténès; à l'ouest, les Maropas de Reyes, et, au nord, les Pacaguaras du Rio Béni. Ils étaient séparés, surtout des deux dernières nations, par des déserts d'une immense étendue. Tous Chrétiens, ils sont actuellement réunis dans la mission d'Exaltacion, sur la rive ouest du Mamoré, à douze lieues au-dessous de l'embouchure du Rio Yacuma. Le nombre des Cayuvavas était, en 1831, de 2,073 individus.[3]

Par la couleur, la taille élevée des hommes, leurs formes robustes, leurs membres replets, leurs traits réguliers et agréables, leur douce physionomie, les Cayuvavas ressemblent aux Moxos, dont ils ne diffèrent peut-être que par plus de sérieux dans l'aspect général, réunissant, du reste, tous leurs caractères physiques.

La langue cayuvava se distingue de toutes les autres langues de la province de Moxos, par le fond des mots; car, bien qu'elle présente encore un peu d'analogie avec les idiomes itonama, canichana et movima, pour la dureté de beaucoup de sons, elle est néanmoins plus euphonique. La complication des sons de consonnes réunies est assez fréquente. Celle de *dz* et de *dj,* devant des voyelles, est un peu dure; néanmoins alors la seconde consonne a toujours le son doux de la prononciation française. On retrouve encore, parmi les sons propres à cette langue, l'*u* légèrement nasal, le *z,* l'*e* muet, le *ch,* et des finales en *an* et *ain,* les seules, du reste, que terminent des consonnes, toutes les autres finissant invariablement par des voyelles. Le son guttural du *j* espagnol est très-commun, ainsi que le *ch* de cette langue, et l'*l* est la seule lettre qui manque. Nous n'avons remarqué aucune anomalie. Les adjectifs sont des deux genres. Le système de numération n'a pas de rapport aux noms des doigts; mais il

1. Père de Eguiluz, p. 35.

2. Si l'on devait en croire les matériaux sur lesquels Brué a construit ses cartes de l'Amérique méridionale, les *Cayubabas* habiteraient, d'après celle de 1826, jusqu'au 12.e degré de latitude sud, tandis que, dans celle de 1834, ils s'étendent jusqu'au 10.^e

3. Le père Eguiluz évaluait, en 1693, leur population à 3,000 âmes (p. 35).

offre une particularité nouvelle. Les nombres, qui ordinairement ne se joignent à d'autres qu'après dix, sont joints, dans la langue cayuvava, dès le nombre six; ainsi toutes les autres langues américaines ont des noms différens jusqu'à dix; puis elles comptent *dix et un*, pour onze, tandis que chez les Cayuvavas les nombres ne changent que jusqu'à cinq seulement; pour six, on dit *Carata rirobo*, cinq et un; *Mitia rirobo*, deux et cinq, pour sept, et ainsi de suite, jusqu'à dix; puis commencent les dizaines, allant seulement jusqu'à cent.

Le caractère des Cayuvavas a beaucoup de rapports avec celui des Moxos; néanmoins nous le croyons meilleur. Ardens, hardis, entreprenans, industrieux, francs et loyaux, les Cayuvavas se font aimer de tous ceux qui les connaissent. Par les mœurs également, ils ne diffèrent pas des Moxos; seulement, les plus habiles rameurs de la province, les plus habiles pilotes du Mamoré, ils connaissent mieux la navigation que les autres Moxéens. Ils sont pêcheurs, chasseurs et agriculteurs. Jadis ils étaient guerriers redoutés. Sous le rapport de l'industrie, ils ne le cèdent en rien aux Moxos, surtout en ce qui a trait à l'agriculture. Le costume national est actuellement celui des Moxos. Leurs armes, lorsqu'ils étaient sauvages, étaient l'arc, la flèche et la lance. [1]

Nous ne savons rien de positif sur leur ancien gouvernement; mais les huit sections qui les partagent à la mission d'Exaltacion[2], nous feraient croire que la nation a dû être divisée sous les ordres de chefs différens. [3]

Bons Catholiques, les Cayuvavas n'ont conservé de leur religion primitive que le nom d'un être protecteur de toutes choses, l'*Idaapa*, et celui d'un génie du mal, cause de tous les malheurs, le *Maïnajé*. Ils admettaient l'immortalité de l'âme. Ayant conservé quelques-unes des superstitions de leur état sauvage, ils croient, comme les Itonamas, empêcher la mort de sortir du corps d'un malade à l'agonie, en lui fermant la bouche et le nez. Les hommes ne se livrent à aucun travail pendant la menstruation de leurs femmes, et n'osent rien entreprendre lorsqu'ils sont veufs.

Les Cayuvavas, voisins des Moxos par tous leurs caractères, appartiennent évidemment au même rameau, comme nation distincte par le langage.

---

1. Père de Eguiluz, p. 35.

2. Ces sections ou *Parcialidades* sont les suivantes : *Maïsimaé*, *Maïdibochoké*, *Maïdépurupiñé*, *Maïrouaña*, *Maïauké*, *Maïdijibobo*, *Maïmajuya* et *Maïmosoroya*.

3. C'est chez cette nation que le père de Eguiluz (p. 35) avait placé le grand *Paititi*, *Dorado* ou *pays des Césars* de ces contrées.

NATION ITÉ OU ITÉNÈS.

Interrogée sur son nom, cette nation nous a dit s'appeler *Ité* et *Iten;* d'où nous avons conclu qu'elle avait donné ce nom à la rivière qui vient, de l'est, se réunir au Mamoré, vers le 12.e degré sud, et que les Brésiliens connaissaient sous celui de Guaporé. Dans la province, les Ités sont connus sous celui de *Guarayos,* dénomination appliquée tour à tour aux Guaranis et aux Chapacuras, et qui, de même que celle de *Guaycurus,* donnée à toutes les nations du Chaco et à beaucoup de peuples du Brésil, a successivement désigné pour les Espagnols de ces contrées, tous les indigènes encore sauvages.

Les Iténès ont jusqu'ici conservé leur état primitif de liberté. Possesseurs du territoire compris entre le Rio Iténès et le Rio Mamoré, dans le delta formé par le confluent de ces deux rivières, jusqu'à une trentaine de lieues vers le nord, ils sont tous sauvages, et habitent les mêmes lieux où ils ont toujours vécu. Ils vivent divisés en hameaux dans l'intérieur des terres, au milieu des bois, ou sur les rives des ruisseaux affluens du Mamoré, et de là parcourent incessamment le Rio Iténès et le Rio Mamoré, ainsi que les forêts qui s'étendent au nord du premier. Le pays qu'ils occupent est circonscrit entre les 12.e et 13.e degrés de latitude sud, et les 67.e et 68.e degrés de longitude ouest. Leurs voisins, avant la fondation des missions, étaient, au sud-est, les Canichanas; au nord-ouest, les Movimas, et à l'ouest, les Cayuvavas: ces mêmes nations les entourent encore aujourd'hui. Nous avons appris par quelques Iténès, captifs à Exaltacion, que leur nombre peut être de 1,000 à 1,200.

Autant que nous en pouvons juger par trois Iténès, les seuls que nous ayons vus, la nation ne doit en rien différer des Cayuvavas et des Moxos, pour la couleur, pour les formes, pour les traits; elle semble seulement avoir plus de sérieux dans la physionomie. L'un des trois Iténès, encore jeune, avait une figure des plus intéressante.

La langue des Ités est distincte des autres de la province, pour le fond et pour la prononciation; mais nous supposons qu'autrefois il y aura eu contact entr'eux et les Chapacuras; car il se trouve, dans les deux langues, quelques mots dont l'étroite analogie ne saurait être due au hasard; néanmoins tout est différent dans chacune. Celle des Iténès est, sans aucun doute, la plus laconique, la plus douce, la plus euphonique de toutes les langues américaines; tous les mots s'y terminent par des voyelles, et aucun ne contient de consonnes dures. Les sons gutturaux et nasals n'y sont pas connus, et les seuls composés de consonnes résultent de la jonction du *b* au *z* français, assez communs et sans dureté. Les lettres *f, g, j, l, x* manquent absolument. Il n'y a aucune anomalie dans les substantifs; les adjectifs sont en même temps des deux genres. En un mot, la langue ité est la plus simple dans sa prononciation, comme la plus laconique dans ses formes; souvent une seule émission de son suffit pour indiquer un objet quelconque. Le système de numération des Iténès ne va que jusqu'à cinq, et n'a aucun rapport aux noms des doigts.

Homme américain.

Leur caractère ressemble peu à celui des Moxos; mais il présente quelques rapports avec celui des Canichanas. Indépendans et fiers au-delà de toute expression, courageux jusqu'à la témérité et guerriers indomptables, ils ne paraissent pas manquer entr'eux de franchise et de bonté. Ils ont mieux aimé se voir décimer journellement depuis plus d'un siècle, que de se soumettre au zèle religieux des Jésuites ou au joug des Espagnols. Encore aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps de la découverte, ils doivent le maintien de leur indépendance à l'union qui semble régner entr'eux.

Leurs mœurs sont fort singulières. Vivant en des hameaux, au milieu de leurs déserts, défendus par d'immenses marais ou par des forêts peu accessibles, ils ne s'occupent de la demi-civilisation qui les entoure, que pour se glisser, à l'aide de leurs pirogues, dans les petits affluens du Mamoré et de l'Iténès. Là ils épient les Indiens des missions et les soldats brésiliens du fort de Beira, les attaquent à l'improviste, surtout à la faveur de la nuit, et les tuent seulement pour s'approprier des instrumens de fer. Chasseurs intrépides et pêcheurs infatigables, ils n'en sont pas moins agriculteurs. Jamais ils n'ont été anthropophages.

L'industrie chez les Iténès est assez bornée. Ils savent tisser et peindre; mais ils excellent surtout dans l'art de confectionner leurs armes; leurs flèches sont armées d'un os pointu, et ornées d'une foule de dessins qui les rendent des plus curieuses. Leurs pirogues sont très-longues et peu larges. Leur costume paraît ressembler à celui des autres Indiens de la province; de même leurs femmes portent la chemise sans manches. Ils se peignent la figure, et les jours de gala s'ornent la tête de plumes artistement placées.

Leur gouvernement se réduit réellement à rien. Des caciques les conduisent au combat, sans avoir, du reste, aucune autorité.

Leur religion, sur laquelle nous n'avons que des notions très-vagues, se bornerait à craindre un génie malfaisant, connu sous le nom de *Tuméké* (Touméké).

Tous les caractères physiques des Iténès sont les mêmes que ceux des Moxos; leurs mœurs les rapprocheraient des Canichanas, tandis que leur langage, le plus doux de toute la province, aurait, malgré ses différences de prononciation, quelques mots voisins de celui des Chapacuras. En résumé, les Iténès appartiennent évidemment au rameau moxéen.

NATION PACAGUARA.

Cette nation, connue des Espagnols des missions de Moxos et des indigènes, sous le nom de *Pacaguara,* est appelée différemment par les Brésiliens. Nous en avons rencontré plusieurs hommes et plusieurs femmes, qui nous en ont appris le peu que nous en savons, et d'après lesquels nous avons cherché à en déterminer les caractères physiques.

Les Pacaguaras qui ont habité de tout temps le confluent du Rio Béni et du Mamoré, vers le 10.ᵉ degré de latitude sud et du 67.ᵉ au 68.ᵉ degré de longitude ouest, forment de grands villages au sein des forêts bordant ces larges rivières. Ils sont, pour ainsi dire, en dehors du territoire de la province de Moxos, et appartiennent probablement à ces nombreuses nations disséminées sur les rives du Rio de Madeira, sur l'Amazone et sur ses affluens. Nous ne connaissons pas leurs voisins du nord; au sud, les plus proches étaient les Iténès et les Cayuvavas; encore n'avaient-ils de relations qu'avec ces derniers. Plusieurs fois on les amena à Exaltacion pour les convertir au christianisme; mais, comme on les a toujours trompés, tous sont rentrés dans leur asile primitif, sauf une douzaine d'entr'eux, restée à Exaltacion. Leur nombre total peut être de 1,000 environ.

Leur couleur nous a paru être, en tout, celle des Moxos. Leur taille, autant que nous avons pu en juger, serait peut-être un peu moins élevée; mais leurs formes et leurs traits réunissent tous les caractères de ceux des Moxos, et surtout des Cayuvavas par le plus de sérieux de leur physionomie.

Le langage *pacaguara,* tout en différant par le fond de celui des Cayuvavas, a néanmoins quelques rapports de prononciation avec ce dernier, et conséquemment par la dureté de ses sons, un peu d'analogie avec l'itonama, la canichana et la movima. On y trouve la complication de sons de consonnes réunies, tels que *tz, ts, dj* et *jn,* tantôt avec toute la gutturation de la prononciation espagnole, tantôt avec la prononciation plus douce des Français. Le *z,* le *ch* de cette dernière langue y sont fréquens; ainsi que ses diphthongues, comme *on, an,* et le son de l'*u,* pourtant plus nasal. Presque tous les mots se terminent par des voyelles, et il n'y a d'exceptions que pour les sons composés en *on* et *an,* et pour le *ch* français, sans qu'aucun de ces sons soit dur. Trois lettres, l'*f,* l'*l* et l'*x,* ne sont pas employées. Les adjectifs sont des deux genres à la fois; et la langue ne présente aucune anomalie. Le système de numération ne s'étend que jusqu'à dix et vient probablement du nombre des doigts.

Le caractère des Pacaguaras paraît ressembler à celui des Cayuvavas : même bonté, même hospitalité, même franchise, même loyauté; toutes vertus auxquelles ils joignent de la hardiesse et un génie entreprenant. Ils ont toujours été disposés à aider les Espagnols et les Brésiliens, sans néanmoins s'occuper jamais des querelles de ces deux

nations. S'étant plusieurs fois laissé conduire dans les missions des Jésuites, ils se montraient disposés à se soumettre sans résistance aux règles de conduite qu'on aurait voulu leur imposer. Pour les mœurs, les Pacaguaras ont aussi un grand fond de ressemblance avec les Moxos; spécialement navigateurs, chasseurs, pêcheurs et agriculteurs, ils sont très-pacifiques et ne paraissent pas chercher à indisposer leurs voisins, avec lesquels ils vivent toujours en bonne intelligence. Leur industrie se borne au tissage des étoffes pour vêtemens et à la confection d'armes et de pirogues, semblables à celles des Moxos.

Leurs chefs, avec très-peu d'autorité, ne sont guère que de simples conseillers.

Nous n'avons obtenu d'autre notion sur leur religion que celle de leur croyance en un être bon, nommé *Huara,* et en un malin esprit nommé *Yochina,* pour lesquels ils n'ont pas de culte extérieur.

En résumé, nous croyons qu'en raison de leurs caractères physiques et moraux, les Pacaguaras appartiennent positivement au rameau moxéen.

Homme américain.

TROISIÈME RACE.

BRASILIO-GUARANIENNE.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX. Couleur jaunâtre. Taille moyenne. Front peu bombé. Yeux obliques, relevés a l'angle extérieur.

RAMEAU UNIQUE.

Couleur jaunâtre, mélangée d'un peu de rouge très-pâle. Taille moyenne, 1 mètre 620 millimètres. Formes très-massives. Front non fuyant. Face pleine, circulaire. Nez court, étroit. Narines étroites. Bouche moyenne, peu saillante. Lèvres minces. Yeux souvent obliques, toujours relevés à l'angle extérieur. Pommettes peu saillantes. Traits efféminés. Physionomie douce.

La race à laquelle nous avons imposé le nom de brasilio-guaranienne, du lieu qu'elle habite et du nom de la principale nation dont elle se compose, couvrait toute la partie orientale de l'Amérique méridionale, depuis les Antilles jusque près de la Plata. Étendue en latitude, du 34.e degré de latitude sud, au 23.e degré de latitude nord, sur l'immense surface de 1,140 lieues marines, du nord au sud, elle occupe, de l'est à l'ouest, des côtes du Brésil au pied des Andes, entre les 37.e et 65.e degrés de longitude ouest de Paris, une largeur de 560 lieues marines, ou mieux encore, presque tout le Brésil, le Paraguay, les Missions, les Guyanes et les Antilles. Elle est bornée au sud par le rameau pampéen, à l'est et au nord par la mer, à l'ouest par les Pampéens, les Chiquitéens, les Moxéens et les Antisiens.

Le pays des Brasilio-Guaraniens, quoique très-étendu, a néanmoins une grande uniformité dans sa composition. Plus de ces montagnes élevées aux sommets glacés, aux plateaux tempérés habités par les Péruviens; plus de ces plaines découvertes, arides ou inondées, où vivent les Pampéens; partout un sol ondulé, couvert de petites collines, de petites chaînes de montagnes, partout de nombreux cours d'eaux, des forêts imposantes, aussi anciennes que le monde; partout la végétation la plus active, sur un sol coupé de bouquets de bois, de petites clairières, où l'homme, divisé et subdivisé en tribus nombreuses, vit isolément de chasse et de culture, au sein de l'abondance.

Homme américain.

Parmi les nations que nous avons observées, deux seulement se rattachent à ce rameau; la première, celle des Guaranis, couvrait à elle seule toute la surface indiquée, enclavant la seconde, celle des *Botocudos,* et sans doute plusieurs autres qui nous sont inconnues, disséminées au sein des forêts, et sur les rives des fleuves et des rivières.

Le tableau suivant indiquera la population relative de ces deux nations.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS DE RACE PURE DE CHAQUE NATION.		TOTAL.
	CHRÉTIENS.	SAUVAGES.	
Guaranis	222,036	16,100	238,136
Botocudos	"	4,000	4,000
	222,036	20,100	242,136

Nous n'étendrons pas plus loin nos généralités sur les Brasilio-Guaraniens, la description de la nation guaranie les renfermant toutes à elle seule, pour les caractères physiques et moraux. Nous y renvoyons pour éviter les redites.

Homme américain.

NATION GUARANIE.

Ce nom, porté d'abord par certaines tribus de cette grande nation, est ensuite devenu celui de la nation entière, et s'est vu, comme tel, admis dans presque toutes les langues. Nous croyons, avec ceux qui se sont trouvés plus à portée que nous d'étudier le guarani, que cette dénomination est une corruption du mot *Guarinì*[1] (guerre et guerrier); car nous le retrouvons, sous d'autres formes, dans les mots *Galibi*[2] (*Caribi*), *Caribe*[3] ou *Caraïbe*[4], qui n'en sont que des formes plus altérées encore, s'appliquant aux diverses tribus de la nation, qui se targuaient d'être les plus guerrières.

Avant de parler de l'extension du terrain occupé par cette nation, il est indispensable d'établir, en dehors des lieux que nous avons visités, les traces de ses migrations anciennes et modernes, en jetant, de proche en proche, des jalons dans les limites desquels on pourra renfermer la nation entière, telle que nous la comprenons. Nous partirons de la Plata, ses limites les plus méridionales, pour prendre ensuite ses points les plus occidentaux. D'après les historiens, nul doute qu'elle n'ait habité les îles du Parana à son embouchure, et le lieu nommé aujourd'hui San-Isidro[5], au 34.e degré de latitude sud. Si nous suivons, en le remontant, le Rio Parana, nous retrouvons

1. *Tesoro de la lengua guarani,* par le père Antonio Ruiz (1639), p. 130. *Guarânî, guerra* (guerre); *Guariny-hara, guerero* (guerrier).

M. d'Angelis (Table de *la Argentina* de Rui Diaz de Guzman, p. 40), croit que *Guarani* vient de *gua,* peinture; de *ra,* tacheté, et de *ni,* signe du pluriel, ce qui signifierait les *tachetés de peinture,* ou *ceux qui se peignent;* mais nous ne voyons pas pourquoi l'on irait dénaturer les mots, les mettre pour ainsi dire à la torture, pour trouver une étymologie autre que celle que nous donnent les Dictionnaires, écrits par des hommes qui possédaient parfaitement la langue.

2. C'est évidemment une corruption du même mot. Nous ne croyons pas que *Galibi* soit une transformation de *Caribe;* ce serait le contraire, si l'on admet notre négative. D'ailleurs il n'y a réellement, dans ce nom, d'autre changement que celui de *gua* en *ca.*

3. *Caribe.* D'après les observations de M. de Humboldt (t. III, p. 359), cette nation se nommerait elle-même *Carina.* En supposant, comme pour les Galibis, que la première syllabe *gua* ait été changée en *ca,* comme il arrive souvent, et comme nous l'avons observé chez d'autres tribus des Guaranis, il n'y aurait d'autres différences entre *Guarini* ou *Carini* et *Carina,* que la terminaison en *a.* D'ailleurs, Rochefort lève les difficultés en disant (*Hist. des Ant.,* p. 455) que *Caribe* signifie *guerrier;* ce serait donc absolument le mot *guarani.*

4. On sait que le mot *Caraïbe,* adopté par les Français et par les Allemands, n'est qu'une corruption du mot *caribe,* admis seulement dans ces langues, et analogue au changement de London en Londres, de Paris en Parigi, etc.

5. Voyez *Fundacion de la ciudad de Buenos-Ayres, por Juan de Garay,* 1582 (première répartition des Indiens, p. 27), où l'on donne en propriété aux fondateurs les Guaranis des îles. (*Collection* de M. d'Angelis, et Azara, *Voyage dans l'Amér. mérid.,* t. II, p. 53.)

Homme américain.

des Guaranis, sous le nom de *Mbéguas*[1] et de *Timbuez*[2], au Barradero; plus haut, vers l'ancien fort de Santi-Espiritu, sous celui de *Caràcaràs*[3]. Nous les avons vus à Corrientes, au confluent du Rio Parana et du Paraguay, où ils se nommaient anciennement *Tapès*[4], et formaient jadis, comme maintenant encore, la masse de la population. On sait combien ils étaient nombreux sur le territoire occupé aujourd'hui par la capitale du Paraguay où, du temps de la conquête, ils étaient plus généralement connus sous le nom de *Carios*[5]. D'après le rapport le plus unanime des historiens[6], c'est de ce point que vers 1541 une de leurs dernières grandes migrations traversa le Chaco, et, sous le nom de *Chiriguanos*, alla peupler le pied des derniers contreforts des Andes boliviennes, du 17.e au 19.e degré de latitude, où nous l'avons retrouvée. L'étude que nous en avons faite nous a prouvé qu'ils n'avaient rien changé à leur langue primitive. Nous pouvons en dire autant de ceux que nous avons rencontrés entre Santa-Cruz de la Sierra et Moxos, sous le nom de *Sirionos*, et entre Chiquitos et Moxos, sous celui de *Guarayos*[7]. Les auteurs[8] démontrent qu'ils habitaient encore le confluent du Rio Jaoru et du Paraguay, non loin de Matogrosso. Pour tous les points que nous venons d'indiquer, notre expérience personnelle et les rapports des écrivains nous assurent positivement que toutes ces tribus appartiennent à la souche mère du Guarani, dont elles ont les mœurs et le langage, sans presque aucune altération; mais il nous reste à remplir une tâche plus difficile; nous avons à prouver que des Guaranis ont aussi poussé leurs migrations sur le cours de l'Amazone et de ses affluens et sur celui de l'Orénoque.

Indépendamment de beaucoup de traits de mœurs, nous trouvons très-haut, sur le Rio Yapura, l'un des tributaires de l'Amazone, et à Porto dos Miranhas, plusieurs mots évidemment guaranis, comme celui de *Tata*, feu. Dans l'intéressante relation de MM. Spix et Martius, et dans la langue générale (*lengua geral*), qui n'est que le guarani plus ou moins corrompu, que ces savans voyageurs annoncent se parler sur une partie du cours du Marañon et de l'Amazone, nous voyons des preuves certaines que, si les tribus habitant ces lieux ne sont pas elles-mêmes des Guaranis, elles ont au moins

---

1. Rui Diaz de Guzman, *Argentina*, p. 133. (Écrite en 1602, imprimée à Buenos-Ayres, en 1835.)

2. Schmidel, *Viage al Rio de la Plata*, en 1534. Édition de Buenos-Ayres, p. 11.

3. Rui Diaz de Guzman, p. 10, 40.

4. *Idem*, p. 12.

Ce sont peut-être aussi les *Galgaisi* de Schmidel, p. 13.

5. Schmidel, p. 15, 17.

6. Rui Diaz de Guzman, p. 16.

Padre Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos*, chap. I, p. 4; Lozano, *Historia del gran Chaco*, p. 57.

7. Voyez plus loin la description spéciale que nous donnons de cette tribu.

8. Rui Diaz de Guzman, p. 14.

dû admettre dans leur sein, à des époques antérieures[1] ou postérieures[2] à la conquête, des migrations de cette grande nation. Du reste, en lisant l'ouvrage de Rodriguez[3], on trouve partout soit des noms de nation qui sont évidemment guaranis, soit des noms de rivière, comme *Parana Guazu* et *Parana Mini*.

A mesure que nous nous éloignons de la patrie primitive des Guaranis, que nous croyons être le Brésil et le Paraguay, nous devons accumuler les preuves de leur présence sur un fleuve où ils ne pouvaient pas arriver aussi facilement que sur l'Amazone; nous voulons parler de l'Orénoque. Nous les tirons, ces preuves, des savantes et judicieuses observations de M. de Humboldt, celui de tous les voyageurs qui a le mieux décrit ce pays; et, quoique les mœurs, les usages puissent nous les donner, nous les rechercherons aussi dans les langues des peuples, en mettant en regard quelques mots identiques, ou de source évidemment commune, comme on peut le voir par les suivans, choisis dans le petit nombre de ceux que M. de Humboldt a donnés:

FRANÇAIS.	GUARANIS du Paraguay.	CARIBES de l'Orénoque.	OMAGUAS de l'Orénoque.	MAIPURES de l'Orénoque.	TAMANAQUES de l'Orénoque.	PARENIS des affluens de l'Orénoque.	CHAÏMAS de Cumana.
Sorcier, médecin.	Paye[4].	=	=	=	Psiache[5].	=	Piache[5].
Mer, grande rivière.	Parana.	Parana[6].	=	Parana[7].	Parava[6].	=	=
Soleil.	Quaraçĭ.	=	Huarassi[9].	Kie[10].	=	Camosi[11].	Zis[8].
Lune.	Yacĭ.	=	Jacè[9].	Kejapi[10].	=	Keri[11].	=
Eau.	y̆ (pron. *u*).	=	=	Oueni[11].	Tuna[5].	Ut,[11] oueni.	Tuna[5].
Cabiai.	Capiiba.	Capigua[12].	=	=	Cappiva[12].	=	=
Tabac.	Pety̆.	=	Pete-ma[13].	=	=	=	=
Grand-père et Dieu.	Tamoî.	Tamussi[14].	=	=	=	=	=

1. Les communications des Omaguas du Marañon et des Otomaques de l'Orénoque sont au moins démontrées par ce qu'en dit M. de Humboldt, *Voyage*, édition in-8.°, t. VIII, p. 315.
2. MM. Spix et Martius en ont rencontré à Villa-Nova, et Texeira les a vus à l'embouchure du Rio Madeira.
3. *Marañon y Amazonas*. Madrid, 1684, liv. II, chap. 11, p. 131, etc.
4. Tous ces mots sont pris du *Tesoro de la lengua guarani*, par le père Antonio Ruiz (Madrid, 1639), et *Arte y Vocabulario de la lengua guarani*, par le même (Madrid, 1639).
5. M. de Humboldt, *Voyage*, édit. in-8.°, t. III, p. 318.
6. *Idem, ibidem*, p. 344; c'est le même mot dans la haute Guyane. *Loc. cit.*, t. III, p. 544.
7. *Idem, ibidem*, t. VII, p. 3.
8. *Idem, ibidem*, t. III, p. 375.
9. *Idem, ibidem*, t. VII, p. 183.
10. *Idem, ibidem*, t. VII, p. 362.
11. *Idem, ibidem*, p. 181. Une nation nommée *Paresi* vit aussi, à ce que nous avons appris, au nord de Diamantino, non loin de Matogrosso; serait-ce une tribu de cette même nation?
12. M. de Humboldt, *Voyage*, t. VI, p. 207.
13. *Idem, ibidem*, t. VIII, p. 316.
14. *Idem, ibidem*, t. III, p. 323. Ce mot surtout est important; car il se rattache à d'anciennes traditions sur l'origine des Guaranis.

Homme américain.

Nous n'avons pas toujours pu nous procurer les termes correspondans dans chacune des langues que nous venons d'indiquer; et par conséquent, il y a là beaucoup de lacunes à remplir; nous croyons néanmoins pouvoir déduire de la comparaison de ces mots entr'eux, la conséquence toute naturelle, que, si ces nations n'appartiennent pas au grand rameau guarani, il est au moins impossible de ne pas admettre qu'elles ont eu d'anciennes communications avec les tribus qui en dépendent, et même ont reçu dans leur sein des migrations assez considérables de la nation guaranie (peut-être sous le nom de Caribes[1]), pour que les principaux mots de cette langue aient passé dans celles des habitans des rives de l'Orénoque et de ses affluens, ainsi que dans celles des peuples de Cumana.

Si nous cherchons encore plus au nord des traces de ces grandes migrations, nous en trouverons de positives sur les nombreuses îles de l'archipel des Antilles; et quoique plusieurs auteurs aient voulu prouver que les Caribes (ou Caraïbes) sont venus du continent septentrional[2], tous les faits démontrent, au contraire, que les guerriers qui subjuguèrent les habitans primitifs des Antilles, en y portant leurs lois, leurs coutumes, leur langage, sont des Guaranis, dont le mot Caribe n'est qu'une corruption, et qui, cédant à l'impulsion générale des migrations de cette nation du sud au nord, sont arrivés du continent méridional. Plus tard, nous chercherons à le démontrer par les mœurs. Suivons maintenant les traces que nous en fournit la langue caribe.

---

1. M. de Humboldt, *Voyage*, édition in-8.°, t. IX, p. 15, dit : « Partout à l'Orénoque nous « avons trouvé les souvenirs de ces incursions hostiles des Caribes : elles ont été poussées jadis « depuis les sources du Carony et de l'Evevato jusqu'aux rives du Ventuari, de l'Atacavi et du « Rio Negro. » *Voyage*, t. VII, p. 251, 255, 441.

2. *Petri Martyr*, p. 6. Rochefort, *Hist. nat. des Antilles*, p. 351 (Amsterdam, 1665), les fait venir des *Apalachites* de la Floride : il oublie, sans doute, que, p. 347, il signale une grande conformité de leurs mœurs et de leur langage avec ceux de la terre ferme, et que, p. 349, il a dit que les Caraïbes s'accordent dans leur prétention à descendre des Galibis des Guyanes.

C'est sans doute en s'attachant à la première énonciation de Rochefort, que M. Bory de Saint-Vincent fait venir de la Floride les Caraïbes et les Galibis (l'Homme, deuxième édition, t. II, p. 2, 3); erreur dans laquelle sont tombés plusieurs autres auteurs.

FRANÇAIS.	GUARANIS DU PARAGUAY ET GUARAYOS DE LA BOLIVIA. Prononciation espagnole.	Prononciation française.	OYAMPIS DE CAYENNE. Prononciation française.	GALIBIS DE LA GUYANE. Prononciation française.	CARIBES DES ANTILLES. Prononciation française.	OBSERVATIONS.
Sorcier, médecin.	Paye[1].	Payé.	=	Piayé[5].	Kia neti[12].	=
Mer, grande rivière.	Parana[1].	Parana.	=	Parana[5 6]. Balana[7].	Balana[12].	=
Grand-père, le vieux du ciel.	Tamoi[1 2].	Tamoï.	Tamou-tairi[4]. Tamouchi[4].	Tamoussi[5 6 15]. Tamouco[8].	Itamoulou[13]. Tamou-cailou[12].	Ce mot, capital pour la comparaison, signifie en même temps *dieu* et *grand-père*.
Jeune, enfant.	Raï[1]. Rahu[2].	Rahu.	=	Heu[6].	Raheu[12 13].	Le Dict. caraïbe donne *petit*.
Blanc (couleur).	Ty[1]. Moroti[2].	Ty. Moroti.	= =	= =	Alouti[12].	=
Noir (couleur).	Hu[1]. Suhu[2].	Hou. Souhou.	Epi ou[4].	Tibourou[6].	Ou louti[12].	=
Arc.	Guirapa[1]. Uraba[2].	Gouirapa. Ouraba.	Ourupapa[4].	Ouraba[5 7].	Oulaba[12 13].	=
Épine.	Yu[1].	You.	Gniou[4].	Aoura[5 9].	You[12 13].	=
Herbe.	Caa[1].	Caa.	=	Carara[10].	Kalao[12 13].	=
Chaleur brûlante, Jour de chaleur, Fièvre chaude.	Araa[1]. Ara ali[1]. Ara cu[3].	Araa. Ara ali. Ara cou.	Carayeu[4].	Accoleou[7]	Ara a ra[12]. Ara a li[12].	Brûler, chaleur d'une partie. Temps chaud.
Manger.	Acarapii[1]. Ica ru[2].	Acarapii. Icarou.	=	=	Aika[13]. Baica[13]. Taica cani[12].	Manger. Mange. Mangeaille.
Pleurer.	Ayaceo[1].	Ayaceo.	=	=	Aya kouaba[12 13].	=
Toi.	Nde, ne[1].	Ndé, né.	=	Ne[11].	Ne[14].	Ils entrent dans la comp. d. mots.
Il (pronom de compos.)	Ndi, ni[1].	Ndi, ni.	=	Ni[11].	Ni[14].	*Idem.*
Bien, bon, plus, etc. (diction affirmative la plus employée).	Catu[1].	Catou.	=	=	Catou[12].	Diction affirmat.
Qui ou que.	Aba[1]	Aba.	=	Anac[6].	Aba li[12].	=

1. Dictionnaire guarani (*Tesoro de lengua guarani*), par Antonio Ruiz. Madrid, 1639.

2. Mots empruntés au vocabulaire que nous avons formé de la langue guaranie, telle que la parlent les Guarayos du centre de la Bolivia.

3. Mots guaranis tirés d'un Dictionnaire manuscrit des Chiriguanos, du pied des Andes boliviennes.

4. Mots de la langue des Oyampis de la Guyane française, extraits du Vocabulaire publié par M. Leprieur, dans le *Bulletin de la société de géographie* (avril, 1834).

5. Biet, *Voyage de la France équinoxiale en l'île de Cayenne*, p. 408, 421, 219, 404, 431.

6. Boyer, *Véritable relation de tout ce qui s'est fait et passé, etc., au voyage de M. de Bretigny* (Paris, 1654), avec vocabulaire galibi, p. 416, 404, 408, 397, 421, 430, 423.

7. Pelleprat, *Relation des missions des Jésuites dans les îles et dans la terre ferme, etc.* (Paris, 1655), avec dictionnaire galibi, p. 16, 21, 22.

8. Laet, p. 641.

9. Dictionnaire galibi, etc. Paris, 1763 (compilation des autres auteurs), p. 17.

10. Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, p. 77. Paris, 1743. Il indique ce mot comme désignant une espèce de luzerne.

11. Les pronoms *ni* et *ne* se voient évidemment dans leur adjonction aux verbes. Voy. Dictionnaire galibi, p. 205; Biet, Boyer, Pelleprat, etc. Le dictionnaire galibi, inséré par de Préfontaine, dans sa *Maison rustique de Cayenne*. Paris, 1763, est une compilation de plusieurs langues distinctes.

12. P. Raymond Breton, *Dictionnaire caraïbe*, p. 229, 436, 450. Auxerre, 1665.

13. Rochefort, *Hist. nat. des Ant.* (Rotterdam, 1565), avec dictionnaire caraïbe, p. 573, 574, 575, 576, 580, 581.

14. Ces pronoms se trouvent indiqués et joints aux verbes. Voyez Dict. caraïbe, p. 369 et 377.

15. *Voyage à la Guyane et à Cayenne, fait en* 1789 et suivantes, avec vocab. galibi, p. 372.

Homme américain.

Nous espérons que la comparaison des différens mots de ce tableau en fera reconnaître la source commune, ou tout au moins y accusera la présence de la langue guaranie; car, s'il n'en était pas ainsi, pourquoi la mer, les grands fleuves porteraient-ils les mêmes noms, depuis la Plata jusqu'aux Antilles, depuis le rivage oriental de l'Océan jusqu'au pied des Andes? Il est évident, que s'il n'y eût eu ni communication ni transmigration, ou si les peuples eussent eu une autre origine, la mer aurait porté un autre nom aux Antilles. Pourquoi aussi ces mots, qui tiennent aux croyances religieuses, qui s'appliquent à des pensées abstraites, peut-être à des souvenirs historiques, remontant au berceau de ces peuples, les mots *Tamoï, Itamulou, Tamou-cailou,* le *grand-père,* le *vieux du ciel,* le *Dieu,* se trouvent-ils les mêmes? ainsi que le nom de celui qui le servait, le *Paye, Piache,* sorcier, prêtre et médecin tout à la fois? Pourquoi les substantifs, les adjectifs, les pronoms, les verbes, les adverbes, présentent-ils tout au moins des rapports immédiats, sinon toujours une identité parfaite de sons? Pourquoi le nom des armes est-il semblable, des armes, premier attribut d'un peuple guerrier; pourquoi tous ces rapports évidens, si ces mots n'appartiennent pas à la même langue? Nous croyons que ces comparaisons acquièrent encore une plus grande importance, et décident tout à fait la question, quand on considère que cette langue se trouve, sans interruption, sur tous les points intermédiaires, comme nous l'avons démontré pour les Oyampis, pour les Galibis de la Guyane, pour les nations des rives de l'Orénoque; qu'elle se parle sur l'immense superficie du Brésil; que d'ailleurs, les Caraïbes eux-mêmes, d'après les traditions reproduites par les anciens auteurs, conservaient le souvenir de leurs migrations[1] et avaient, dans toutes les îles, un langage et des coutumes uniformes.[2]

Si maintenant, abandonnant les îles, nous repassons sur le continent méridional, si nous suivons les rivages de la mer, en marchant vers le sud, pour arriver au point d'où nous sommes parti, nous y retrouvons, comme nous l'avons indiqué, des traces sensibles du passage des Guaranis. A la Guyane, les langues galibi[3] et oyampi[4] ne

1. Rochefort, *loc. cit.,* p. 349, dit que les Caraïbes des Antilles s'accordent pour descendre des Galibis, et plus loin, p. 448 : « Ils ont la prononciation plus douce que les Caraïbes du « continent; mais, d'ailleurs, ils ne diffèrent qu'en dialecte. »

Raymond Breton, *Dictionnaire caraïbe,* p. 229 : « Les Caraïbes disent qu'ils sont venus du con- « tinent pour conquérir les îles. »

2. Oviedo, *Coronica de las Indias. De la Historia general de las Indias* (1547), liv. XVIII, fol. CLII, dit, à propos de la Jamaïque : « *De los ritos y ceremonias de la gente de la isla de « Santiago, no hablo, porque, como he dicho, en todo tenia esta gente la costumbre y manera que « los Indios de la isla de Hayti y de Cuba.* » (« Je ne parle pas des rites et cérémonies des « habitans de l'île de Santiago (Jamaïque), attendu qu'en tout, comme je l'ai dit, ils avaient « les coutumes et les manières des Indiens de l'île d'Haïti et de Cuba. »)

Rochefort, p. 448, dit : « Tous les Caraïbes des diverses îles s'entendent entr'eux. » C'est aussi ce qu'écrit l'auteur du Dictionnaire caraïbe, le père Raymond Breton.

3. Voyez tous les Dictionnaires galibis que nous avons cités à propos de notre tableau.

4. Voyez le Dictionnaire oyampi publié par M. Leprieur, dans lequel on reconnaît la langue guaranie à peine altérée.

sont que des dialectes peu différens de la langue primitive, et là des tribus entières sont déjà guaranies. Plus au sud, sur la côte du Brésil, se trouvent partout des indices du guarani: les noms de rivières, de montagnes, tout ce qui tient au sol, porte encore sur les cartes des dénominations qui appartiennent à cette langue, et sur le territoire on parle presque en tous lieux la *lengua geral,* qui n'est autre que le guarani. D'ailleurs, les descriptions des peuples et les Dictionnaires publiés par les anciens auteurs, nous en donnent une preuve on ne peut plus concluante[1]. A l'embouchure de l'Amazone[2], à Pernambouc[3], et de là jusqu'à Rio de Janeiro[4]; de ce dernier point à l'île Sainte-Catherine[5], et en suivant la côte jusqu'à la Lagoa dos Patos et Lagoa Mirim[6], au 34.e degré de latitude sud, il n'y avait presque partout que des tribus de Guaranis.

1. *Os quaes ainda que estejam divisos, et aja entre elles diversos nomes de nacôen, todavia na semelhança, condiçam, costumes, et ritos gentilico todos sam hûs.* (Car quoiqu'ils soient divisés en plusieurs nations qui ne portent pas le même nom, leur figure, leurs mœurs, leurs coutumes et leurs cérémonies religieuses sont absolument les mêmes.) *Historia da provincia Sancta-Cruz,* p. 33 (Lisbonne, 1576), et traduction française de M. Henri Ternaux, p. 108. Nous devons à la complaisance toute particulière de M. Ternaux la connaissance de l'original de cet ouvrage, des plus rare. M. Noyer, *Mémoire sur les naturels de la Guyane,* 1824, p. 10, dit que la langue galibi s'étend sur toutes les Guyanes.

2. Padre de Acuña, *Amazonas,* chap. 68.

3. Marcgrave, *Historia naturalis Brasiliæ* (1648), liv. VIII, p. 282, le prouve par les tribus des *Tapuyis* des environs de Pernambouc, dans lesquelles on retrouve les noms de *Cariri vasu* (les grands Guaranis), et de *Cariri jou* (Guaranis jaunes), etc.; et, d'ailleurs, tout ce qu'il dit de leurs mœurs s'y rapporte parfaitement. Le dictionnaire qu'il reproduit, d'après le père Joseph Anchieta, liv. VIII, p. 276, est conforme au Dictionnaire de la langue guaranie, qui se parle au Paraguay. Ce Dictionnaire est celui du père Antonio Ruiz.

Pernambouc vient de *Paranambu.*

Les Tupinambas, les premiers habitans de Pernambouc, étaient aussi des Guaranis (*Roteiro geral,* chap. 150), et couvraient une grande partie de la côte. (*Corografia Brasilica,* t. V, p. 92, 112, etc.)

4. *Voyage de Magellan,* relation de Pigafetta, p. 15.

Voyez dans notre *Voyage dans l'Amérique méridionale,* partie historique, t. I, chap. 2, p. 28, ce que nous avons dit des habitans primitifs des environs de Rio de Janeiro, appartenant tous, sans aucun doute, à la nation guaranie.

Voyez *Roteiro geral,* chap. 58.

Brito Freyre, liv. I, n.º 61. Voyez *Memorias historicas de Rio de Janeiro,* liv. I, chap. 1. *Expedicion de Mendo da Sa* (1567).

Schmidel, édition de Buenos-Ayres, dit, p. 6, que les Tupis de Rio de Janeiro, vus par lui en 1531, avaient une langue peu différente des *Carions* du Paraguay. *Tapis* est le même mot que *Tapès,* nom des premiers habitans de Corrientes et des missions.

5. *Comentario de Alvar Nuñez Cabeza de Baca* (Barcia, *Historiadores primitivos,* p. 5).

Rui Diaz de Guzman, p. 5.

6. Rui Diaz de Guzman, *Argentina,* p. 4 et 5.

Homme américain.

On voit donc que la nation qui nous occupe s'est étendue depuis les rives de la Plata jusqu'aux Antilles, c'est-à-dire du 34.ᵉ degré de latitude sud au 23.ᵉ degré de latitude nord, ou sur l'immense surface de 1,140 lieues marines du nord au sud. Elle habite, de l'est à l'ouest, des côtes du Brésil au pied des Andes boliviennes, entre le 37.ᵉ et le 65.ᵉ degré de longitude ouest de Paris, ou 560 lieues marines. En donnant ces points extrêmes comme limites des Guaranis, nous ne voulons pas faire entendre que la nation couvre entièrement de ses tribus la superficie qu'ils renferment, superficie à peine au-dessous de celle de notre Europe; aussi devons-nous chercher à distinguer la patrie originaire des Guaranis, le lieu où ils sont autocthones, des contrées qui n'ont été qu'envahies ou partiellement occupées par leurs hordes guerrières.

D'après nos propres observations, d'après les faits consignés dans les historiens du temps de la conquête du nouveau monde, nous devons supposer que la nation guaranie habitait primitivement tout le sud du Brésil, du bord de la mer à la Laguna Mirim[1], où elle confinait vers le sud, avec les Charruas de la Banda oriental de la Plata, dont elle était séparée par la Sierra de San-Ignacio, qu'elle suivait vers l'ouest, couvrant toutes les provinces actuelles du Rio Grande do Sul[2], de Santa-Catalina[3], de San-Paulo[4], de Rio de Janeiro[5], ainsi que la plus grande partie de Minas Geraës, et, sous le nom de Tupinambas et Tupis[6], etc., presque tout le littoral du Brésil[7], où elle enveloppait souvent, vers le nord, des tribus qui lui étaient étrangères. Sur les possessions espagnoles les Guaranis occupaient en entier, sous le nom de *Tapès,* les provinces des missions[8], celles de Corrientes, le sud du Paraguay[9], sans jamais passer à l'ouest de la rivière de ce nom. Telle est, à

1. Rui Diaz de Guzman, p. 4.

2. Vasconcellos, *Chronica da compania de Jesus do estado do Brasil,* liv. I, n.° 62, sous le nom de *Carios;* on les appelait aussi *Cariges,* le même nom que ceux du Paraguay.

Rui Diaz de Guzman, p. 4.

3. *Comentario de Alvar de Nuñez Cabeza de Baca* (*Historiadores primitivos* de Barcia, p. 4, 5).

Rui Diaz de Guzman, p. 5.

4. *Comentario, etc.,* p. 8.

Rui Diaz de Guzman, p. 7, 8, 15.

5. *Memorias historias de Rio de Janeiro, por Pizarro e Araujo,* t. I, liv. 1, chap. 1, n.° 18.

Schmidel, p. 6, 55.

6. Voyez *Corografia Brasilica.*

Padre de Acuña, *Amazonas,* chap. 68.

7. *A lengoa de que usan toda pela costa he huna* (la langue qu'on parle partout sur la côte est une). Pero de Magalhanes de Gandavo, *Historia da Santa-Cruz,* p. 33. *Lisboa,* 1576.

Voyez Vasconcellos, §. 152.

8. Rui Diaz de Guzman, p. 7.

Gonzalo de Doblas, *Memoria historica, geografica, politica, etc., de la provincia de Misiones,* écrite en 1785, imprimée en 1836 à Buenos-Ayres, p. 5.

Corografia Brasilica, I, p. 157. C'est sans doute une dénomination corrompue de Tupis.

9. Rui Diaz de Guzman, p. 2.

Padre Guevarra, *Historia del Paraguay, Rio de la Plata y Tucuman,* p. 96, 6.

peu près, l'extension primitive de la nation guaranie, telles sont du moins les provinces où, tout en se divisant en une multitude de tribus distinguées par divers noms, elle formait un corps compacte d'hommes parlant tous la même langue, et se rattachant, sans aucun doute, à une origine commune.

Passons aux migrations des Guaranis, aux routes qu'ils ont pu suivre, et cherchons le point où ils se sont arrêtés. Presque toujours stationnaire, l'homme que la nature a placé au sein de forêts épaisses, ne saurait se représenter des régions lointaines; aussi croyons-nous que trois circonstances locales distinctes peuvent seules engager un peuple à voyager, en lui révélant l'étendue du sol qu'il habite : 1.° le littoral de la mer dont le vaste horizon lui montre sans cesse des terres nouvelles : à peine a-t-il doublé un cap, qu'il en découvre un nouveau, et l'éloignement même de cette terre, qu'il distingue à peine, lui inspire le désir de la connaître; 2.° le cours d'un fleuve qui, par le volume de ses eaux, lui dévoile une extension immense, une contrée inconnue, qu'il poursuit soit en le remontant, soit en le descendant; 3.° enfin, une plaine qui, facilement franchie, lui permet d'apercevoir au loin des collines, des montagnes, annonçant un pays nouveau. Stimulés par l'espoir de montrer leur courage, par le désir de conquérir de nouvelles compagnes, dont la possession était un honneur, les Guaranis ont émigré, en suivant les trois routes que nous venons de tracer.

Vers le sud, nous les voyons s'arrêter au lac Mirim, parce que les fiers Charruas, plus guerriers qu'eux encore, les empêchaient d'atteindre les rives de la Plata; mais des provinces, des missions de Corrientes ou du Paraguay, ils ont descendu le cours du Paraguay et du Parana, et sont venus, par tribus, s'enclaver au milieu des nations belliqueuses des plaines. C'est ainsi, sans doute, que, sous le nom de *Gualachos*[1], ils ont habité les îles du Rio de Coronda, au-dessous de Santa-Fe; que sous celui de *Carácarás*[2] ils se sont fixés à Santi-Espiritu; au Baradero, sous celui de Timbuès et sous celui de Mbéguas[3]; et qu'enfin ils sont arrivés jusqu'aux nombreuses îles qui obstruent la jonction du Parana et du Rio Uruguay, sur les bords de la Plata, près de Buenos-Ayres.[4] C'est encore du Paraguay, mais à une époque connue (1541), qu'on vit un corps de 4,000[5] Guaranis traverser le Chaco, sous prétexte de fuir le châtiment dont les Portugais menaçaient les meurtriers d'Alexo Garcia[6]; et, franchissant les plaines, aller à près de

1. *Argentina* de Rui Diaz de Guzman, p. 10.
Schmidel, p. 13.
2. Rui Diaz de Guzman, p. 10.
3. *Idem*, p. 10.
Schmidel, p. 11.
4. *Actas de la fondacion de Buenos-Ayres*, en 1582, p. 28.
Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. II, p. 53.
5. Padre Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos*, chap. I, p. 4.
6. Padre Fernandez, *loc. cit.*, p. 4.
Rui Diaz de Guzman, p. 17, 18.
Lozano, *Historia del gran Chaco*, p. 57.

Homme américain.

deux cents lieues au nord-ouest se fixer, sous le nom de Chiriguanos, au pied oriental des Andes boliviennes, où nous les avons retrouvés. Enfin, peut-être antérieurement, les Sirionos des rives du Rio Piray, près de Santa-Cruz de la Sierra, sont-ils venus par la même route, ainsi que les Guarayos, que nous avons rencontrés au sein des forêts qui séparent les grandes nations distinctes des Chiquitos et des Moxos. La tribu qui paraît avoir habité au confluent du Rio Paraguay et du Rio Jaoru[1], a sans doute remonté le Rio Paraguay. Comme sur tous les points de la côte, depuis la partie primitivement habitée par les Guaranis, jusqu'à l'embouchure de l'Amazone, nous reconnaissons des traces évidentes de cette nation, nous devons supposer qu'elle a suivi tout le littoral, et qu'ensuite, à diverses époques, soit antérieures, soit contemporaines à la conquête, elle a, dans ses pirogues, remonté le grand fleuve et ses affluens, jusqu'au Yapura et la rivière de Madeira[2]. Ce sont encore des tribus de Guaranis qui, cédant à l'impulsion des migrations du sud au nord, ont suivi la côte; et, sous les noms de Galibis, de Caribes, ne pouvant s'arrêter dans leurs conquêtes, ont passé aux Guyanes, remonté l'Orénoque, et sont enfin arrivées aux Antilles, où les premiers Européens les ont rencontrés.

Nous avons cru devoir nous étendre sur ce qui se rapporte au lieu d'habitation des Guaranis, leur extension et leur nombre leur faisant jouer le premier rôle parmi les nations américaines : ce fait, que le premier nous avons reconnu, jette, il nous semble, un grand jour sur les migrations des peuples.

Avant de considérer la nation sous ses rapports physiques, nous ajouterons un mot sur les races avec lesquelles elle s'est trouvée en contact, et sur les nombreuses tribus qui la composent.

Comme nous l'avons dit, elle avait pour voisins, au sud, les Charruas et les Querendis des Pampas ou Puelches; sur les rives du Parana, les Mbocobis, les Tobas; ces derniers encore sur les rives du Paraguay, où, au nord, différentes petites nations étaient enclavées dans son sein. Au Brésil, elle entourait aussi plusieurs nations distinctes, les Botocudos, par exemple, anciens Aypures, et beaucoup d'autres, dont nous ne traiterons pas, ne les ayant pas vues; tandis que, dans la Bolivia, ses tribus se trouvent entre les Quichuas, les nations du Chaco et celles de Chiquitos et de Moxos.

Si nous voulons jeter un coup d'œil sur la synonymie des Guaranis, sur les noms que portaient au temps de la conquête et que portent encore leurs diverses tribus, nous serons réellement effrayé de leur nombre, et un volume de recherches suffirait à peine pour les discuter toutes convenablement; car la même tribu, changeant de lieu, de chef, changeait en même temps de dénomination : de là cette immense quantité de nations prétendues éteintes; puis chaque historien, selon la manière dont il avait

1. Rui Diaz de Guzman, p. 14.

2. Hans Stade, *Wahrhaftige Historia und Beschreibung einer Landschaft* (Francfort, 1536), parle des Tupinambas. MM. Spix et Martius les ont rencontrés à *Villa-Nova*, et Texeira, en 1739, les trouva à l'embouchure du Rio de Madeira.

entendu le nom, selon l'orthographe qu'il lui donnait, en créait aussi de nouveaux, que les compilateurs reproduisaient en les copiant sans critique les uns les autres, en dénaturant eux-mêmes ces noms, et en ouvrant ainsi une nouvelle source d'erreurs. D'un autre côté, les Espagnols, les Portugais, les Français, les Anglais, les Hollandais, chacun suivant sa manière d'écrire, suivant le génie de sa langue, présentaient les mêmes dénominations sous une forme différente, ce qui les multipliait gratuitement. La meilleure preuve que nous puissions en donner, est la compilation, très-bonne d'ailleurs, qu'en a faite M. Warden, dans l'*Art de vérifier les dates*, où, pour le Brésil, il indique 387 nations [1], et pour la Guyane française seulement 104 [2], ce qui en donne 491 pour les lieux où il y avait le plus de Guaranis. Nous ne croyons pas exagérer en établissant, d'après l'inspection de l'origine de ces noms de nations, que plus de 400 doivent appartenir à la nation guaranie, ne faisant que désigner des tribus dont les dénominations ont été dénaturées par l'orthographe. Si, indépendamment des noms de tribus déjà indiqués, nous voulons donner une courte synonymie pour les lieux qui nous occupent plus particulièrement, nous verrons les Guaranis, sous le nom d'*Arachanes*, au Rio Grande do Sul [3]; de *Mbéguas* et de *Timbuès*, au Baradero; de *Caracarás*, au-dessous de Santa-Fe; de *Tapès*, à Misiones; de *Carions*, au Paraguay; de *Guayanas*, près de la grande cascade du Parana [4]; enfin, nous les avons retrouvés, sous celui de *Guarayos*, entre Moxos et Chiquitos en Bolivia; de *Sirionos* et de *Chiriguanos*, près de Santa-Cruz de la Sierra. Nous bornerons là cette nomenclature fastidieuse, pour embrasser un autre point de vue non moins embrouillé, celui du nombre actuel des Guaranis.

Homme américain.

En ne nous occupant que des lieux que nous avons visités ou qui les avoisinent le plus, nous voyons, qu'en 1612 Rui Diaz de Guzman [5] avait connaissance des chiffres suivans, sans doute approximatifs:

Arachanes du Rio Grande	20,000
Guaranis de la Lagoa dos Patos	10,000 [6]
Du Rio Ubai à San-Pablo	200,000
Au Rio Paranà Pane et Atibijiba	100,000
Aux environs de l'Assomption du Paraguay	27,000
A l'Espiritu Santo	8,000
	365,000.

1. *Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 120 et suiv.
2. *Idem*, t. XV, p. 47.
3. *Argentina* de Rui Diaz de Guzman, p. 4.
4. Gonzalo de Doblas, *Memoria historica, etc., sobre la provincia de Misiones*, p. 51. M. de Humboldt, qui, près de Cumana, a rencontré une nation sous ce même nom, dit que la langue paraît appartenir au grand rameau caribe. (*Voyage*, édit. in-8.°, p. 418.)
Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. II, p. 75, en fait à tort une nation distincte.
5. Voyez *Argentina*, p. 4, 5, 8, 10, 97, 98.
6. M. d'Angelis, table du même ouvrage, met par erreur, sans doute, un zéro de plus, et donne 100,000 au lieu de 10,000.

Homme américain.

Ainsi cet auteur, sans parler des Guaranis du haut Pérou, élevait leur nombre à 365,000. Nous ne discuterons pas ce chiffre, qui nous semble, pour quelques points, un peu au-dessous de la vérité, mais qui, en revanche, est exagéré pour d'autres. En 1717, le père Fernandez[1] accordait à la seule province des Missions 121,167 Guaranis. En 1744, dans la même province, selon Gonzalo de Doblas[2], on n'en comptait plus que 84,606, qui s'étaient élevés à 100,000 lors de l'expulsion des Jésuites en 1767, et à l'époque où écrivait l'auteur cité (en 1785), ce nombre était descendu à 70,000; mais si nous voulons rentrer en des limites plus modernes et plus exactes, nous les trouverons dans les chiffres donnés, en 1801, par Azara[3], auxquels nous ajoutons ceux des Guaranis du haut Pérou, dont nous avons eu des recensemens faits en 1831.

	Chrétiens.	Sauvages.	Total.
Guaranis de la province des Missions et de Corrientes.	40,355[4]	«	40,355
— de la province du Paraguay	26,715[5]	«	26,715
Chiriguanos de la Bolivia.	3,966[6]	15,000	18,966
Guarayos de Bolivia	1,000	100	1,100
Sirionos de Bolivia	«	1,000	1,000
Guaranis du Brésil.	150,000[7]	«	150,000
	222,036	16,100	238,136

Abordons, enfin, la description physique des Guaranis.

Leur couleur, dont nous avons pu juger sur un très-grand nombre d'individus,

1. Padre Fernandez, *Memoria historica de los Chiquitos.*

Gonzalo de Doblas, *Mem. hist. de la prov. de Misiones,* p. 5.

2. *Memor. historica sobre la prov. de Misiones,* p. 5.

3. *Voyage dans l'Amérique méridionale,* t. II, p. 338 (tableau).

4. Il est positif qu'on ne pourrait retrouver les habitans de la province des Missions où il n'existe plus aucune bourgade; mais ils n'ont pu qu'être dispersés aux environs et non pas anéantis; aussi regardons-nous encore ce chiffre comme vrai.

5. Azara, dans ce recensement, n'a pas compris tous les Guaranis, à peu près aussi nombreux, qui habitaient les villes et paroisses.

6. Nous n'avons pas non plus indiqué les Chiriguanos répartis sur les fermes et dans la ville de Santa-Cruz de la Sierra.

7. D'après les renseignemens recueillis à Lisbonne par M. Balbi, M. de Humboldt (*Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent,* in-8.°, t. IX, p. 179, et t. XI, p. 164) porte, en 1819, le nombre des indigènes brésiliens à 259,400; somme reproduite dans la *Miscelanea hispaño-americana,* t. II, p. 299. Si nous comparons ces données avec celles qui ont été publiées en 1822 par Veloso de Oliveira, t. I, §. 4, lequel donne 800,000 Indiens sauvages et catéchisés, et aux renseignemens que vient de nous communiquer M. le vicomte de Santarem, sur les notes que lui avait remises, antérieurement à ces époques, le père Damazo, conservateur de la bibliothèque royale de Rio de Janeiro, et d'après lesquelles les Brésiliens indigènes sont au nombre de 1,500,000, on trouvera si énormes les différences entre ces diverses sommes, qu'il en faudra conclure que nous n'avons encore rien de positif relativement à la population indigène du Brésil. Aussi, en donnant

tant à la frontière du Paraguay qu'en Bolivia, les distingue tout à fait des autres rameaux décrits : elle est jaunâtre, un peu rouge et très-claire[1]; c'est, en un mot, la teinte qu'on accorde généralement aux peuples océaniens, mais moins jaune que celle-ci. Elle n'a pas non plus cet aspect brun qui caractérise les peuples des montagnes et ceux des plaines. La nuance n'est pas partout la même, et nous avons observé que la localité influe beaucoup sur son intensité : les Guaranis de Corrientes et les Chiriguanos de Bolivia ont une teinte infiniment plus foncée, parce qu'ils habitent les plaines ou des lieux découverts, tandis que les Guarayos et les Sirionos, qui vivent constamment au sein de forêts impénétrables aux rayons du soleil, ne le sont pas beaucoup plus que nombre d'hommes de nos contrées méridionales.

Homme américain.

La taille est en général peu élevée chez les Guaranis[2] : dans les provinces de Corrientes et des Missions nous avons trouvé qu'en moyenne elle s'élevait rarement à 1 mètre 62 centimètres (5 pieds); les Chiriguanos nous ont offert des proportions un peu plus grandes, et chez eux il est rare de rencontrer un homme de 1 mètre 73 centimètres (5 pieds 4 pouces). Les Guarayos ont subi une modification qui tient peut-être aux conditions favorables d'existence des lieux qu'ils habitent[3]; aussi atteignent-ils la taille moyenne de 1 mètre 66 centimètres (5 pieds 1 ½ pouce). Les femmes sont le plus ordinairement petites, et conservent des proportions souvent au-dessous de la taille relative que nous leur voyons en Europe; leur taille moyenne est de 1 mètre 490 millimètres[4]; la seule tribu des Guarayos fait encore une exception à cet égard; car chez elle la taille

---

le chiffre de 150,000 comme Guaranis du Brésil, nous nous rapprochons davantage de la somme indiquée par M. de Humboldt, tout en étant bien certain d'être plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité; car les provinces entières de *San-Paulo* et du *Rio grande do Sul* ne sont habitées que par des Guaranis. C'étaient aussi les premiers habitans de la plus grande partie du littoral de l'océan atlantique jusqu'aux Guyanes, où ils se retrouvent encore, soit soumis, soit sauvages.

1. Oviedo, au seizième siècle, dans son Mémoire dédié à Charles V, *De la Isla española.* Barcia, *Historiadores primitivos,* chap. III, p. 5, dit : *Color loros claros* (couleur jaune-clair).

2. Oviedo, *De la Isla española.* Barcia, *Historiadores,* chap. III, p. 5, dit : *La gente de esta isla es de estatura algo menor que la de España.* (Les habitans de cette île sont de stature un peu moindre que celle des Espagnols). Chap. X, p. 12, il dit encore : « *Estos Indios de tierra ferme* « *son de misma estatura y color que los de las islas.* » (Les Indiens de la terre ferme sont de même stature et couleur que ceux des îles.)

3. La grande taille que M. de Humboldt (*Voyage,* édit. in-8.°, t. IX, p. 11) a trouvée aux Caraïbes de l'Orénoque (de 5 pieds 6 pouces à 5 pieds 10 pouces), est sans doute une anomalie dans la nation, comme le croit cet illustre savant (t. III, p. 355); il faudrait admettre qu'ils se sont trouvés encore en des circonstances plus favorables, qui ont modifié la taille médiocre qui leur est propre.

4. La description que Rochefort donne (p. 351) des Caraïbes est parfaitement en rapport avec nos observations; il en est de même des relations suivantes.

Quatuor Americi Vesputii navigationes. Navigatio prima de moribus ac eorum vivendi modis. Saint-Dié, 1507.

Historia de colon., p. 20. Barcia, *Historiadores primitivos.*

Homme américain.

des femmes se rapproche beaucoup de celle des hommes. Les formes du corps, chez les Guaranis, sont généralement on ne peut plus massives; la poitrine est élevée, le corps d'une venue, les épaules larges[1], les hanches grosses, les membres très-replets, arrondis et sans muscles saillans; les mains et les pieds sont petits. Comparativement aux nations des plaines, on reconnaît de suite un Guarani à ses larges proportions. Les femmes présentent les mêmes formes; elles sont on ne peut plus massives, larges et courtes; elles ont tout ce qu'il faut pour être vigoureuses, pour résister aux travaux pénibles et pour être propres à la reproduction; leur gorge est toujours volumineuse et très-bien placée. Tels sont les caractères que nous avons trouvés chez les Guaranis des missions et parmi les Chiriguanos. Les Guarayos, au sein de leurs belles forêts humides, ont eu les leurs modifiés, sans doute, par l'influence locale, si puissante et si productive : les hommes et les femmes ont de belles proportions, presque européennes, quoiqu'un peu plus lourdes; la peau très-lisse et fine, le maintien en même temps fier et gracieux.

Les traits des Guaranis se distinguent au premier coup d'œil de ceux des nations pampéennes : leur tête est arrondie, non comprimée latéralement; leur front ne fuit pas en arrière; il est, au contraire, élevé, et son aplatissement, dans quelques-unes des tribus, tient à des causes artificielles[2]. La face est presque circulaire[3], le nez court, très-peu large, à narines beaucoup moins ouvertes que celles des peuples des plaines; la bouche moyenne, quoiqu'un peu saillante; les lèvres assez minces, les yeux petits, expressifs, toujours relevés à leur angle extérieur, et quelquefois comme bridés à cette partie[4]; le menton rond, très-court et n'avançant jamais jusqu'à la ligne de la

1. Rochefort, *Histoire naturelle des Antilles*, p. 351 (1665), dit, en parlant des Caraïbes, qu'ils sont de moyenne taille, et qu'ils ont les épaules larges; caractères parfaitement en rapport avec ce que nous avons vu.

2. Rochefort, *loc. cit.*, p. 437, dit, en parlant des Caraïbes, le front et le nez aplatis, « mais « par artifice et non pas naturellement; car leurs mères les leur pressent à leur naissance, et con- « tinuellement pendant tout le temps qu'elles allaitent. »

On trouvait encore des têtes aplaties chez les habitans de la Guyane. Barrère, p. 239.

La même coutume avait lieu chez les Omaguas des îles du Maranhan. *Corografia brasilica*, t. II, p. 326.

Oviedo, liv. III, chap. 5.

D'ailleurs Oviedo, au seizième siècle, disait qu'ils ont *la frente ancha* (le front large). *De la Española.* Barcia, *Historiadores primitivos de Indias*, chap. III, p. 5.

3. On peut voir des figures guaranies très-ressemblantes dans le beau *Voyage au Brésil*, par M. Debret, pl. 23, 24, 25.

4. Rochefort, *loc. cit.*, p. 351, dit des Caraïbes des Antilles : « Visage rond, ample, yeux « petits, noirs, aussi bien que les Chinois. » N'y a-t-il pas ici encore une concordance parfaite avec les Guaranis?

M. Auguste de Saint-Hilaire a aussi reconnu le caractère des yeux relevés ou bridés à leur angle extérieur. *Voyage*, chap. XVII.

bouche; les pommettes non prononcées dans la jeunesse, saillent un peu plus dans l'âge avancé; les sourcils sont bien arqués, très-étroits, les cheveux longs, droits, gros et noirs; la barbe, chez les tribus du Paraguay et des missions, ainsi que chez les Chiriguanos, se réduit à quelques poils courts, droits et peu nombreux au-dessus de la lèvre supérieure et au menton seulement. Nous nous sommes bien assuré que ce peu de barbe ne provient pas de la coutume de l'épilation, comme chez beaucoup des tribus sauvages, l'ayant trouvée la même chez les Guaranis soumis au christianisme, et qui ont abandonné cet usage[1], général parmi la nation; mais un fait bien curieux est cette exception remarquable qui existe chez les Guarayos, tous pourvus d'une barbe longue qui couvre la lèvre supérieure, le menton et même le côté des joues[2]. Cette barbe pourrait se comparer à celle des Européens, si elle n'avait un caractère constant, celui de n'être jamais frisée, et d'être même aussi droite que les cheveux. La présence d'une barbe fournie chez une tribu de cette nation presque imberbe, serait-elle encore la suite de l'influence locale, qui amène, comme on l'a vu, tant d'autres modifications physiques? Nous serions tenté de répondre affirmativement; car il nous est bien prouvé, par les recherches que nous avons pu faire sur les lieux, que ce fait ne résulte pas du mélange de cette tribu aux races européennes, avec lesquelles elle n'a jamais eu de contact.

Nous avons pu remarquer aussi combien la position morale influe sur la physionomie des tribus d'une même nation. Au Paraguay et à Corrientes, les Guaranis soumis, presque esclaves des colons, ont l'air triste, abattu, l'indifférence peinte sur les traits, et ne montrent extérieurement ni passions ni vivacité dans la pensée[3]. Les comparons-nous aux Guarayos libres? Nous trouvons, chez ces derniers, une figure intéressante, pleine de fierté, mais, en même temps, de douceur, et leur aspect dénote des hommes spirituels; tandis que les Sirionos et les Chiriguanos ont bien la fierté, mais non la douceur caractéristique des Guarayos. On voit, chez ces trois dernières tribus, chaque individu plein de la conscience de sa valeur personnelle, tandis que, dans les missions, l'esprit de servilité étouffe chez lui tout sentiment d'amour-propre et de dignité.

---

1. L'épilation avait lieu chez les Caraïbes (Rochefort, *loc. cit.*, p. 439) et chez les Brésiliens. Voyez Pigafetta, *Voyage de Magellan en* 1519, p. 18, édit. française.

Père Raymond Breton, Dictionnaire caraïbe, p. 240.

Mugalhanes Gandavo, p. 34, dit la même chose.

2. C'est à tort qu'on a donné une barbe touffue aux Patagons et aux Guaranis du Paraguay. Les Patagons n'en ont pas; et Azara (t. II, p. 58), qui a donné lieu à cette erreur pour les Guaranis, dit seulement : « Les hommes ont quelquefois un peu de barbe, et même du poil sur « le corps. » Il est évident qu'il parle du peu de barbe cité par tous ses devanciers; et, quant aux poils du corps, c'est celui des parties sexuelles, qui en sont toujours pourvues, lorsqu'il n'y a pas épilation.

3. Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. II, p. 60, représente tous les Guaranis comme ayant ce même aspect. On voit bien qu'il n'avait rencontré que des Guaranis soumis.

Homme américain.

Les Guarayos seuls ont une figure mâle; les autres tribus ont toujours les traits efféminés, ce qui tient probablement au manque de barbe.

La langue guaranie n'est composée que de particules ou de monosyllabes combinées avec art, pour rendre même les idées abstraites; la réunion de ces particules, diversement arrangées, forme les mots, variant autant que le besoin l'exige. Si les faits ne venaient prouver que la nation qui la parle n'a jamais été réunie en corps, quoiqu'elle occupât une surface immense, on serait tenté de croire que la langue a été le produit des mûres réflexions d'une civilisation avancée, d'un esprit d'analyse réellement extraordinaire; mais, pour ne pas sortir ici[1] du cercle que nous nous sommes tracé, nous ne nous étendrons pas davantage sur les principes, suivant seulement la marche comparative adoptée pour les autres langues.

Le guarani, quoique rempli de sons prononcés du nez et de diphthongues, ce qui caractérise cette langue et la distingue facilement des autres idiomes américains, n'a que très-peu de gutturations, et peut même passer pour être assez douce. Les finales y étant presque toujours longues, elle est des plus accentuée. Les seules complications de consonnes sont un peu dures; mais elles sont si communes, qu'elles peuvent faire reconnaître immédiatement la langue à laquelle elles appartiennent : ce sont *mb* et *nd* qui ont un son identique, résultant du mélange de l'une et de l'autre avant de faire sentir la voyelle qui la suit. Les mots finissent presque tous par des voyelles, notamment l'*a* et l'*i;* et seulement pour les infinitifs, et pour les adverbes nous trouvons la terminaison en *p* ou en *g,* qui changent selon les cas. Nous avons dit que la langue contenait beaucoup de voyelles composées; en effet, nous y reconnaissons, à chaque phrase, des sons en *an, ain, en, on*[2], et enfin nombre de diphthongues que nous pouvons rendre facilement en français, mais qui ont fort embarrassé les Jésuites espagnols[3]. Nous y voyons encore notre *u,* mais avec une prononciation nasale et gutturale intermédiaire entre celle de cette lettre en français, et celle de l'*i*[4]; c'est même la langue où l'*u* se rencontre le plus souvent, et il y est toujours long. La gutturation du *j* espagnol n'existe pas dans la langue guaranie. Le son

1. On pourra voir, plus tard, notre travail spécial sur les langues américaines, dans lequel nous reproduirons les nombreux vocabulaires que nous avons recueillis.

2. Cette observation a été faite par tous les missionnaires jésuites; aussi Lozano, qui était un érudit dans cette langue, ne craint-il pas de dire : « *Esta lengua es sin controversa, de las mas* « *copiosas y elegantes que reconoce el orbe.* » (Cette langue est, sans contredit, une des plus étendues et des plus élégantes du monde.) *Historia de la compania de Jesus en la provincia del Paraguay,* t. I, liv. 11, chap. XIX, p. 259.

3. C'est précisément l'impossibilité de rendre ces sons avec les lettres espagnoles, qui, dans le *Tesoro de la lengua guarani* du père Antonio Ruiz, a contraint à employer cette multitude d'accens ou de signes de convention, dont on tient si peu de compte lorsqu'on cite ce vocabulaire.

4. Les Jésuites ont rendu ce son par *ỹ*, pour montrer qu'il devait se prononcer, en même temps, du nez et de la gorge, comme dans *Paragua ỹ,* la rivière du *Paragua,* corruption de *Payagua.*

de l'*f,* de l'*l,* du *v,* de l'*x,* y manque entièrement; celui du *d* est toujours joint à celui de l'*n,* comme *nd.* Nous n'avons pas remarqué d'anomalie dans les noms des parties du corps. Il n'y a point de terminaison différente pour le pluriel et pour le singulier, dans les substantifs; et les adjectifs sont toujours du même genre. La numération est le nom des cinq doigts de la main; les Guarayos seuls ne comptent pas au-delà de dix : ce manque de connaissance des nombres dénote un défaut absolu de commerce. La construction des phrases se fait ainsi : *ahá cherope,* de *aha,* je vais; *che,* moi; *ro,* de *og,* contracté pour l'euphonie, et qui prend toujours l'*r,* pour rendre la phrase plus douce, maison (ma maison); et de *pe,* à, adverbe de mouvement. La traduction littérale est : *Je vais moi maison à,* qui veut dire, *je vais à ma maison.* Les Guaranis emploient beaucoup les contractions ou les additions de lettres, pour rendre les sons plus euphoniques[1]. Chaque tribu a plus ou moins modifié son langage; ainsi toutes les terminaisons en *ti,* sont changées en *chi* chez les Guarayos.

Les Guaranis sont généralement bons, affables, francs, hospitaliers, faciles à persuader, et suivant aveuglément un principe une fois adopté. On en a une grande preuve dans la manière dont ils reçurent les premiers Espagnols et les Portugais[2], et dans la promptitude avec laquelle ils se soumirent à leur joug[3] ou aux missionnaires[4], tandis que d'autres nations, plus guerrières, plus jalouses de leur liberté, ne cédèrent jamais ni à la force des armes, ni aux efforts du prosélytisme, afin de garder leurs mœurs, leurs usages, et surtout pour ne pas servir des étrangers. Si nous prenions pour type les Guarayos que nous avons trouvés dans leur simplicité primitive, nous dirions que les

1. Les deux langues, parlées l'une par l'homme, l'autre par la femme, chez les Caraïbes, attestent positivement qu'il y a eu invasion; et ce ne serait pas une preuve que les conquérans ne fussent pas des Caribes ou des Guaranis. Le père Raymond Breton explique ce fait d'une manière satisfaisante dans son Dictionnaire caraïbe, p. 229, en disant : « Les Caraïbes sont venus du con« tinent pour conquérir les îles; ils tuèrent les hommes et gardèrent les femmes : de là l'origine « des deux langues. » Voyez aussi Rochefort, p. 440.

Barcia, *Origen de los Indios del nuevo mundo,* p. 172-175.

2. Voyez *Comentario de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca,* p. 8, dans son Voyage de Sainte-Catherine au Paraguay, en 1541 (Barcia, *Historiadores primitivos de Indias*).

Voyez Herrera, *Dec. I,* p. 28; premier voyage de Colon, 1492.

Les habitans de la partie du Brésil vue par Cabral en 1500, reçurent les Portugais avec une bonté toute particulière. *Lettre de Pedro vas Caminha, Art de vérifier les dates,* t. XIII, p. 445 et suivantes.

3. Schmidel, édit. de Buenos-Ayres, p. 16, parle de la complaisance avec laquelle, en 1539, les Guaranis les aidèrent à construire le fort de l'Assompcion. Guevarra, *Hist. del Paraguay,* p. 96, dit la même chose.

4. Padre Lozano, *Historia de la compania de Jesus en la provincia del Paraguay,* 1754, t. I.er, p. 57 et suiv.

Pero de Magalhanes de Gandavo, 1576, tient le même langage sur les habitans du Brésil. *Voy., cap. XIII, p.* 45.

Homme américain.

Guaranis sont ennemis du vol et de l'adultère, qu'ils punissent de la peine de mort.[1] Ils ne connaissent pas l'envie, sont bons pères, bons maris; et, dans leur état sauvage, ils admettent l'autorité patriarchale au sein de chaque famille. On retrouve la même hospitalité chez les Chiriguanos, et quoique les anciens écrivains les aient calomniés[2], nous croyons qu'ils ont le même caractère; seulement on veut avoir tous les droits possibles de les vexer, sans les laisser se plaindre: ils ne demandaient que de la réciprocité dans les procédés; ne l'ayant pas obtenue, ils sont restés sauvages. Les Sirionos font exception; ils fuient le contact des autres hommes, demeurant toujours au sein de leurs forêts. On a surtout reproché aux Guaranis d'être cruels, sanguinaires; mais, si l'on veut fouiller les annales de l'histoire, ne trouvera-t-on pas, chez nos ancêtres, des coutumes atroces envers leurs prisonniers? Tout ce qu'on allègue contre les Guaranis, ne vient que d'un fait : la vengeance les portait, par représailles, à tourmenter les vaincus, et même, dans beaucoup de tribus, à les manger[3], après les avoir d'abord bien traités. C'est plus particulièrement chez les Guaranis qu'existait cette coutume barbare, ce qui l'a fait attribuer à beaucoup d'autres nations qui en étaient innocentes; néanmoins l'anthropophagie n'avait lieu que pour les prisonniers de guerre, et n'allait jamais jusqu'à dévorer leurs enfans et leurs pères, comme l'ont prétendu quelques historiens exagérés[4]. Elle n'était pas commune à toutes les tribus des Guaranis[5]; elle a cessé dès l'instant de la conquête, et n'a

1. Herrera, *Decad. I,* p. 29. Les Caribes des Antilles ne volèrent rien à Colon, lorsqu'un de ses navires fit naufrage en 1492, à son premier voyage.

Oviedo, *Historia general de las Indias,* 1547, *lib. V, cap. IV, fol.* 4, dit aussi que les habitans d'Haïti châtiaient rigoureusement le vol.

2. Garcilaso de la Vega, *Coment. real de los Incas, lib. VII, p.* 244.

Padre Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos,* etc.

3. Geraldini, *Itinerarium,* p. 186.

Hist. venet., 1551, p. 83 : *Insularum partem homines incolebant feri trucesque, qui puerorum et virorum carnibus, quos aliis in insulis bello aut latrociniis cœpissent, vescebantur; à fœminis abstinebant cannibales appellati.*

Pero Magalhanes Gandavo, 1576, p. 40.

Pigafetta, *Voy. de Magellan en* 1519, p. 17, dit que les Brésiliens ne mangeaient que leurs ennemis. C'était aussi la coutume primitive des Guaranis du Paraguay (voy. *Comentario de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca* (1541), p. 15; Barcia, *Historiadores primitivos de las Indias,* et Schmidel, p. 15) et à la côte ferme: voyez Oviedo, *De la Isla Española;* Barcia, *Hist. primit. de Indias, cap. X, p.* 15, dit que les Caribes de Carthagène et de la plus grande partie de la côte avaient cette coutume.

4. Vespucci, p. 91.

Herrera, *Decad. I,* p. 13.

L'auteur du *Nouveau monde et navigations faites par Améric de Vespuce* (Paris, 1516), dit naïvement, en son vieux français, feuillet CVIII : *De ceste chouse soyez asseurez parequil a esté veu, le pere avait mengé ses enfans et ses femmes, et iay congneu ung homme auquel iay parlé, lequel se diuulguet avait mangie plus de troys cens corps humains.*

5. Les Guarayos ne paraissent pas avoir jamais été anthropophages, et beaucoup d'autres tribus du Brésil sont dans le même cas.

été présentée comme existant toujours que par quelques voyageurs plus amis de l'extraordinaire que de la vérité. L'anthropophagie n'avait lieu en effet que sur le territoire occupé par les Guaranis, et ne s'étendait pas sur la partie occidentale de l'Amérique méridionale. Le fond du caractère des Guaranis est peu gai; on ne voit point chez eux cette hilarité de tous les instans qu'on remarque chez les Chiquitos : toujours sérieux dans leurs discours, ils sont réfléchis, parlent peu; ils ont cependant des jeux et des fêtes, et sont néanmoins loin d'être tristes. Quoiqu'on en ait voulu faire des êtres pusillanimes[1], leurs longues migrations, leurs conquêtes, leurs guerres contre les Espagnols, prouvent qu'ils ont, au contraire, du courage[2], et surtout beaucoup de résignation.

Les mœurs des Guaranis sont presque identiques dans toutes leurs sections. Divisés par petites tribus, par familles, ils se fixent toujours au bord d'une rivière, d'un lac, à la lisière d'un bois, soit près des plaines, soit au sein des forêts : ordinairement ils sont sédentaires, agriculteurs[3] et chasseurs en même temps; manière de vivre qui leur donnait une grande prépondérance sur les autres peuples simplement chasseurs. Les Guarayos se construisent de grandes cabanes souvent octogones[4], avec une porte à chaque extrémité. Assez spacieuses pour contenir toute la famille[5], ce n'est que lorsqu'elles deviennent trop petites que les enfans les abandonnent, afin de s'en construire une particulière. Ils se marient jeunes. Le prétendu, dès qu'il a fait ses preuves d'aptitude à la chasse ou à la guerre, se présente aux parens, qui l'admettent après quelques

---

1. Azara, *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 64 : « Toutes les autres nations leur inspirent une « terreur panique; jamais ils ne leur font la guerre : je doute que dix ou douze Guaranis réunis « osassent tenir tête à un seul Indien des autres nations. »

2. *Temerarias na guerra* (téméraires à la guerre), Pero Magalhanes de Gandavo, *Historia da provincia de Santa-Cruz,* Lisbonne, 1576, p. 33 et 37. Il en était de même aux Antilles. Voyez *Vida de Colon.* Barcia, *cap.* 47, 48.

3. Les Caribes des Antilles étaient agriculteurs. Voyez Oviedo, *Historia,* 1547, *lib. V, cap. IV;* Herrera, *Decad. I, lib. XIV.*

Les Guaranis du Paraguay l'étaient aussi du temps de la conquête; voyez *Comentario de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca,* 1541; Barcia, *Historiadores primitivos de Indias,* p. 5; ainsi que les Brésiliens, Pero Magalhanes Gandavo, 1576, p. 36.

4. C'est la maison que décrit et figure Oviedo, *Historia general de las Indias, lib. VI, cap. I, fol. LVIII,* comme étant celle des habitans primitifs de l'île d'Haïti, aux Antilles.

5. Les maisons étaient aussi spacieuses aux Antilles. Voyez Herrera, *Decad. I,* p. 24 (1492); premier voyage de Colon et Oviedo.

Celles de la terre ferme étaient semblables. Voyez Herrera, *Dec. IV, cap. I, p.* 198; *Voyage d'Améric Vespuce* (1499).

Il en était de même à la Guyane. Wilson's *Account of Guyana; Purch. pilgr.,* vol. IV, p. 1263 et 1291; Barrère, *Nouv. relat. de la France équin.,* p. 146 et 147.

Au Brésil c'était la même chose, *Lettre de vas de Caminha,* voy. de Cabral (1500); *Art de vérifier les dates,* t. XIII, p. 451; Pigafetta, *Voy. de Magellan* (1519), édit. franç., p. 16; Pero de Magalhanes (1576), p. 33.

Homme américain.

formalités, à la condition qu'il fera des présens. Tous usent de la polygamie[1], prenant une seconde femme quand la première est âgée; mais ils conservent toujours celle-ci comme la plus digne d'être respectée. C'est même ce désir d'avoir plusieurs femmes, grand honneur chez les Guaranis, qui les stimulait dans leurs invasions, dans leurs migrations guerrières, les prisonnières leur servant de concubines. C'est à tort qu'Azara les regarde comme tenant peu à la fidélité conjugale[2]; dans l'état primitif ils sont, au contraire, fort jaloux, et punissent de mort l'adultère[3]. Autant une jeune fille est libre de ses actions, autant, une fois mariée, elle est soumise à son mari; mais, chose singulière, il y a rarement entre les femmes une querelle sur la préférence que leur accorde le chef de la maison. C'est sur elles que retombe tout le travail intérieur; les hommes abattent les arbres pour faire un champ, tandis que leurs compagnes sèment, récoltent, transportent les produits à la maison et préparent des boissons fermentées pour les visiteurs; car les Guaranis sont constamment les uns chez les autres, surtout les Chiriguanos, et chaque visite commence par des pleurs, en mémoire des parens morts[4], puis amène des fêtes où les hommes boivent, et quelquefois dansent; mais toujours avec gravité. A la naissance d'un enfant, chez les Chiriguanos, c'est le père qu'on soigne[5], tandis que la nouvelle accouchée ne suspend pas un seul instant ses travaux. L'enfant est élevé par ses parens avec la plus tendre sollicitude. Si c'est un garçon, le père lui enseigne le maniement des armes; si c'est une fille, la mère se charge de son éducation. A l'instant de la nubilité, la jeune fille doit subir quelques épreuves, souvent très-pénibles[6]; d'autres fois on se contente de lui imprimer des stigmates sur la poitrine et de la tatouer

1. Cette coutume était générale aux Antilles (Oviedo, *Coronica de las Indias, lib. V, cap. III, fol. XLVIII*) : les chefs avaient jusqu'à trente femmes, ainsi qu'au Brésil (Pero Magalhanes, p. 34) et au Paraguay.

Padre Montoya, *Conquista espiritual en las provincias del Paraguay*, etc., *fol.* 13.

2. *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 60 : « Ils ignorent la jalousie. » C'était encore une suite du système de l'auteur. D'ailleurs il dit lui-même (p. 56) qu'il ne les a jamais vus que dans les missions, où ils ont changé leurs coutumes primitives.

3. Voyez ce que nous avons dit des Guarayos.

Pigafetta, *Voy. de Magellan*, p. 20, en 1519, trouva la même coutume chez les Guaranis des environs de Rio de Janeiro.

4. Montoya, *Conquista espiritual en las provincias del Paraguay*, etc., *fol.* 13.

5. Le padre Guevarra (p. 17) dit, pour les Guaranis du Paraguay : *Luego que paria la muger, el hombre ayunaba rigurasamente quinze dias, sin salir.* (Aussitôt que la femme accouchait, le mari jeûnait rigoureusement pendant quinze jours, sans sortir.)

Montoya, *Conquista espiritual*, etc., 1639, *fol.* 13, dit la même chose.

6. Montoya, *Conq. espirit.*, etc., *fol.* 14, parle d'un jeûne et des cheveux coupés à cette occasion.

Padre Guevarra, *Historia del Paraguay*, écrite en 1770, imprimée à Buenos-Ayres, p. 16: *Cosian las en una hamaca, dejando una pequeña abertura hacia la boca para respirar, y en esta postura, las tenian dos o tres dias envueltas, y las obligaban a rigidisimo ayuno.* (On les cousait dans un hamac, laissant une petite ouverture vis-à-vis de la bouche pour respirer; et dans cette posture on les tenait deux ou trois jours enveloppées, en les obligeant au jeûne le plus rigoureux.)

sur les bras : c'est une nouvelle occasion de réjouissances. À la mort d'un homme, on le pare de ses vêtemens, de ses peintures de fête; il est enterré dans un vase de terre[1] ou dans une fosse garnie de clayonnage[2], au milieu même de sa maison[3], où, pendant longtemps, avant le lever du soleil, la famille entière qui l'habite néanmoins, pleure, sanglote, en se rappelant ses vertus.

Tous les Guaranis étaient cultivateurs par nécessité et chasseurs par goût : leur champ de culture, situé au sein des bois, leur fournissait abondamment de quoi se nourrir et de quoi faire des boissons fermentées. Sur le sol le plus fécond du monde, le travail en commun d'une famille pendant quelques jours procurait des vivres pour l'année; le reste du temps était employé à la chasse à l'arc et à la flèche, exercice dans lequel ils excellaient; en fêtes, en danses monotones et toujours sérieuses. Vivaient-ils loin des fleuves, loin de la mer? à cela se bornaient leurs occupations. Habitaient-ils au contraire près des eaux? alors, aussi habiles pêcheurs que chasseurs adroits, ils se construisaient des pirogues d'un seul tronc d'arbre creusé d'abord avec des haches de pierre et du feu, puis avec le fer que leur apportèrent les Européens; navigateurs intrépides, ils suivaient le littoral de la mer et devenaient pêcheurs à l'arc ou pêchaient en écrasant dans l'eau une racine, dont le suc étourdissait momentanément le poisson et leur permettait de s'en emparer[4], ou bien remontaient ou descendaient les fleuves de leur voisinage; c'est même, comme nous l'avons vu, ces routes qu'ils suivirent dans leurs migrations guerrières. Indépendamment de leurs armes, consistant en un arc de quatre à cinq pieds, en flèches, en un casse-tête arrondi ou tranchant[5], fait de bois de palmier, leur industrie se bornait à la construction de leurs cabanes, de leurs pirogues, au tissage de leur hamac[6] (dont toutes les tribus se servaient pour se coucher), et à celui du costume des femmes[7]. Ils s'occupaient beaucoup de leurs ornemens de plumes artistement tissées, de colliers, de bracelets de diverses formes. Leurs meubles se bornaient à des bancs pour s'asseoir. La fabrication des vases de terre propres à contenir les bois-

---

1. Cet usage des Chiriguanos se retrouve sur les bords de l'Orénoque (Humboldt, *Voyage*, in-8.°, t. VIII, p. 264) et chez les Coroados du Brésil (*Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 214), et au Paraguay, voy. Montoya (1639), *Conquista espiritual*, etc., *fol.* 14.

2. Cette coutume, que nous avons rencontrée chez les Guarayos, a été remarquée par M. de Humboldt à la Guyane espagnole, t. VIII, p. 274.

3. On retrouve le même usage chez les habitans primitifs d'Haïti. Oviedo, *Hist. gen. de las Indias*, 1547, *lib. V, cap. IV, fol. XLVIII.*

4. Ce genre de pêche que nous avons vu exécuter se faisait aussi à la Guyane et au Brésil. Piso, *lib. IV, cap. LXXXVIII;* Bancroft, *Nat. hist. of Guyana*, p. 106.

5. Ces armes étaient aussi celles des naturels des Antilles. Herrera, *Dec. II*, p. 35, 1493; premier voyage de Colon : *Con arcos, y flechas, y espada de madera, de palma durisima.*

6. La même coutume existait à l'île d'Haïti en 1547 (voy. Oviedo, *Historia general de Indias, lib. V, cap. II, fol. XLVII*), et au Brésil, Pero Magalhanes Gandavo, 1576, p. 36.

7. Aux Antilles Christophe Colon rencontra des tissus chez les habitans. *Vida de Colon;* Barcia, *Historiadores primitivos, cap. XXIV*, p. 22.

Homme américain.

sons ou à placer les morts, était l'affaire des femmes, qui, bien qu'elles ne connussent pas le tour du potier, excellaient dans ce genre d'industrie. Les mêmes coutumes, la même industrie existent encore aujourd'hui chez les Guaranis non civilisés.

Le costume était à peu près uniforme : à l'état primitif, les hommes allaient nus[1], ou se couvraient, seulement en voyage, les parties sexuelles; coutume encore en usage chez les Guarayos, et tenant sans doute à leurs croyances religieuses. Les femmes sont également nues, sauf une pièce de tissu qui leur couvre quelquefois des hanches à l'origine des cuisses[2], ou même moins. Les Sirionos des deux sexes n'usent d'aucun vêtement. Qu'on ne croie pourtant pas que ces peuples n'aient affecté un certain luxe, même dans ce costume de la nature. Ils se couvraient le corps de peintures noires, rouges, jaunes, y mettant autant de recherche[3] que les dames de nos cités peuvent en apporter à leur brillante toilette. C'était la moitié du corps d'une couleur; des lignes longitudinales, transversales, des compartimens; mais toujours des lignes droites, et jamais de dessins qui représentassent des êtres naturels. Quelques tribus portaient et portent encore des bracelets, des jarretières dessinant leurs formes; des colliers, des boucles d'oreilles plus ou moins grosses; dans les fêtes, comme chez les Guarayos[4], ils s'ornent la tête des plumes brillantes des oiseaux de leurs forêts, artistement tressées. Les uns ne coupaient jamais leurs cheveux; les autres, au contraire, se les coupaient carrément par devant, ou même se les enlevaient entièrement de certaines parties[5]. Le tatouage était connu, mais le plus souvent réservé comme signe de nubilité chez les femmes. Les hommes, pour montrer leur courage ou pour se rendre plus horribles à

1. Les Brésiliens vus par Cabral en 1500, *Lettre de vas Caminha, Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 443, étaient absolument semblables aux Guarayos. Pero de Magalhanes, 1576, p. 36, dit la même chose, ainsi que Pigafetta, en 1519, édit. franç., p. 16, qui trouva les Brésiliens entièrement nus.

Oviedo, *Hist. de las Ind.*, 1547, *lib. V, cap. III, fol. XLVIII*, rencontre les habitans d'Haïti également nus, et il le répète dans la lettre à Charles V. Barcia, *Hist. primit. de Ind., cap. III, p.* 6; *Historia de Fernando Colon*, p. 20; Barcia, *Histor. primit.;* Jean de Lery, Paris, 1578, *p.* 108.

2. C'était le costume des femmes de l'île Fernandina, vues en 1492 par Colon. Herrera, *Dec. I*, p. 22 : *Las mugeres cubrian las partes secretas con una faldeta de algodon desde el ombligo, hasta media muslo.*

3. Les Brésiliens se peignaient. *Lettre de Pedro vas de Caminha*, 1500, *Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 449.

Pigafetta, *Voy. de Magellan*, en 1519, p. 18. Il est curieux de remarquer le rapport des usages avec les migrations. M. de Humboldt, *Voy.*, t. VI, p. 322, dit que ce sont les Caribes qui ont apporté, chez les peuples de l'Orénoque, l'usage de se peindre; ce qui est parfaitement en rapport avec les faits que nous avons cités sur les migrations.

Les Guaranis du Paraguay se peignaient aussi au temps de la conquête. Padre Guevarra, p. 12.

4. C'était également la coutume des premiers habitans du Paraguay, à ce que nous apprend Montoya, *Conquista espiritual..... del Paraguay*, 1639, *fol.* 16.

5. Azara, *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 62, et les historiens du Brésil.

Homme américain.

la guerre, se trouaient la lèvre inférieure pour y placer une pierre ou un os; coutume que nous avons encore retrouvée chez les Chiriguanos[1]. D'autres tribus plus guerrières se mutilaient toute la figure, afin d'y placer trois ou cinq ornemens de ce genre[2], les uns aux côtés de la bouche, les autres aux côtés du nez, indépendamment des trous qu'elles se faisaient aux oreilles. Aujourd'hui les Guarayos ont encore le costume primitif; mais, lorsqu'ils visitent les missionnaires, les hommes se couvrent de tuniques d'écorce. Les Chiriguanos sont vêtus comme les colons montagnards, quoiqu'ils aient toujours la lèvre percée; et les Guarayos se passent encore des ornemens dans la cloison du nez.[3]

Cette nation, que nous avons vue couvrir une partie du continent méridional du nouveau monde; cette nation, à laquelle le nombre des individus qui la composent, et l'immense étendue superficielle du terrain qu'elle occupe, doivent assigner le premier rang parmi celles de l'Amérique, les Guaranis, le croira-t-on? n'avaient cependant aucun corps politique, aucune importance comme peuple; on peut dire même qu'ils n'avaient point de gouvernement; car, divisés et subdivisés en milliers de tribus distinctes, tour à tour amies et ennemies, selon les caprices de ces petits chefs de canton, maîtres absolus chez eux, ou même par suite d'un outrage personnel fait au représentant d'une nombreuse famille, ils ne pouvaient se réunir lorsqu'ils étaient menacés d'une guerre commune, ou de l'invasion des conquérans espagnols et portugais; aussi leur défaut d'ensemble les porta-t-il à se soumettre, dès le premier moment, à des hommes qui leur étaient si supérieurs, et dont l'union faisait surtout la force. Au Paraguay et dans tout le sud du territoire occupé par la nation, les Guaranis étaient on ne peut plus divisés[4]; et aucun chef, lors de la conquête, n'avait sous ses ordres une grande

---

1. C'était la coutume des Caribes des Antilles, en 1492, lors du premier voyage de Colon; Herrera, *Dec. I*, p. 23. Voyez Vespuce (*Lettera al confalon. Soderini*), Ramusio, t. I, p. 131. Les Brésiliens avaient la même coutume. Voyage de Pedro Alvarez Cabral en 1500, *Lettre de Pedro vas de Caminha*, *Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 449; Pero Magalhanes Gandavo, p. 34.

Les anciens Guaranis du Paraguay avaient aussi cette coutume en 1535. Voyez Schmidel, p. 15.

2. Cette coutume était répandue chez les Brésiliens vus par Magellan, en 1519, Pigafetta, p. 19; chez les Guaranis du Parana, *Argentina* de Rui Diaz de Guzman, p. 10. Ulderico Schmidel, p. 11, dit l'avoir trouvée en 1535 chez les Tembucs de San-Pedro.

Elle existait aussi à la côte ferme. Voy. Herrera, *Dec. IV*, p. 98, Voyage d'Améric Vespuce en 1499.

3. Coutume également en usage chez les Caraïbes des Antilles. Dutertre, *Histoire générale des Antilles*, t. II, p. 276, dit qu'ils s'y passaient les longues plumes de la queue des phaétons, *Phaeton æthereus*, Linn.

4. Voyez Padre Guevarra, *Historia del Paraguay*, p. 9 : *Mas facil seria multiplicar a millares los reyezuelos, que los subditos de cada uno.*

Il en était de même au Brésil.

Esta gente nam te entre si nhun rey ne outro genero de justiça, senâ hû principal en cada aldea. (Ces gens n'ont ni roi, ni souverain; cependant il y a un chef dans chaque village.) Pero de Magalhanes de Gandavo, *Hist. da S. Cruz*, Lisboa, 1576, p. 34; trad. franç. de M. Ternaux, p. 111.

Oviedo, *Hist. gen. de Indias*, en dit autant des habitans d'Haïti.

Homme américain.

circonscription. On s'étonne même que quatre mille Chiriguanos aient pu se réunir pour gagner le pied des Andes: il fallait probablement le passage de Garcias pour déterminer cette réunion; mais il n'en est pas ainsi au nord du Brésil, où les Tapuyas[1], les *Tupis*[2], les Caraïbes purent former un corps assez considérable pour subjuguer toutes les autres nations qui se trouvaient sur leur passage, et arriver aux Antilles en traversant un pays habité. Les chefs sont héréditaires[3], n'ayant, néanmoins, en temps de paix, que le droit de conseiller et celui de diriger l'attaque en temps de guerre, habillés du reste comme tous les autres Indiens. S'agit-il d'une expédition? Les chefs subalternes se réunissent, discutent la question pendant la nuit[4]; et le lendemain, après avoir pris préalablement un bain et s'être peints de nouveau, ils décident l'expédition à la pluralité des voix, désignent en même temps celui qui la conduira, et auquel tous les autres devront obéir. C'est alors surtout que les guerriers se défigurent pour faire peur à l'ennemi.

Plusieurs auteurs systématiques[5] ont voulu prouver que les Guaranis n'avaient aucune croyance religieuse. Il eût fallu pour cela qu'ils ne fussent pas hommes; car nous avons rencontré une foi quelconque, ou tout au moins des coutumes qui en décèlent une, chez tous les Américains que nous avons été à portée d'observer. Pour se convaincre du fait, il ne s'agit que de lire les premiers historiens. La religion des Guaranis était simple comme leurs mœurs, et aussi douce que le caractère de quelques-unes de leurs tribus, si, comme nous en sommes convaincu, et comme nous pouvons même le prouver, elle était, sauf quelques modifications, presque identique sur tout l'immense territoire occupé par la nation, et pareille à celle des

---

1. *Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 169; *Diario da viagem*, *Roteiro giral*, etc.

2. C'est la nation vue par Cabral, *Lettre de vas de Caminha*, *Art de vérifier les dates*, t. XIII, p. 451.

Damien de Goes, *Cron.*, ch. LVI, p. 1; *Corografia brasilia*, II, p. 57, etc.

Padre Guevarra, *Historia del Paraguay*, etc., 1770; imprimé en 1836 à Buenos-Ayres, p. 6.

3. Montoya (1639), *Conquista espiritual en las provincias del Paraguay*, *Parana*, etc., *fol.* 12, dit qu'il en était ainsi au Paraguay. Padre Guevarra, p. 11.

Les mêmes coutumes étaient communes aux chefs des habitans des Antilles. Voyez Oviedo, *loc. cit.*, 1547, *lib. V*, *cap. IV*, *fol. XLIX.*

Aussi à Cuba, Herrera, *Dec. I*, *lib. I*, *cap. XVI*, et *lib. III*, *cap. XLIV*, *p.* 88.

Vida de Colon, p. 32.

Magalhanes de Gandavo, p. 34, en dit autant des Brésiliens.

4. Il en était de même chez les anciens Guaranis. Montoya, *Conquista espiritual en las prov. del Paraguay*, etc., *fol.* 16.

5. Azara, *Voy. dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 60 : « Ils ne reconnaissent ni divinité, ni récom« penses, ni lois, ni châtimens. » C'est, au reste, ce qu'il dit de toutes les nations qu'il décrit, tout en prouvant le contraire de sa thèse par les faits mêmes qu'il allègue pour l'appuyer.

M. d'Angelis, *Table de la Argentina de Rui Diaz de Guzman*, p. 41, en dit autant, sans doute d'après Azara.

Guarayos actuels. La religion, pour ces derniers, se réduit à révérer et non à craindre un être bienfaisant, le *Tamoï*, le *grand-père* ou le *vieux du ciel*[1]. Ce dieu, leur premier ancêtre, après avoir vécu parmi eux, leur avoir enseigné l'agriculture, s'éleva vers le ciel, à l'orient, et disparut, en leur promettant de les secourir sur la terre, et de les transporter, du haut d'un arbre consacré, dans une autre vie, où ils auraient abondance de chasse et se retrouveraient tous. C'est comme souvenir que les Guarayos, assis en rond dans un temple octogone[2], frappent la terre avec des bambous, en chantant des hymnes[3], dans lesquelles ils engagent la nature entière à se revêtir de sa parure pour les aider à manifester l'amour qu'ils portent au Tamoï, auquel ils demandent de la pluie dans les sécheresses[4] et abondance de récoltes dans la disette. Ainsi, non-seulement les Guaranis ont une religion, puisqu'ils révèrent leur premier père, mais encore ils admettent, ainsi que tous les hommes, la croyance consolante d'une autre vie. C'est afin d'y paraître dignement que les morts sont parés de tous leurs ornemens, qu'on les peint comme pour un jour de fête, que toutes leurs armes les accompagnent, et qu'on leur tourne la face vers l'orient, où ils doivent aller. Les Guaranis avaient de plus beaucoup de superstitions; leurs *Payés* (sorciers et médecins tout à la fois) exerçaient sur eux, particulièrement lorsqu'ils étaient malades, une puissante influence par leurs jongleries.[5] C'est aussi par suite de leur superstition que la nubilité de leurs jeunes filles, que la grossesse de leurs femmes étaient marquées par des jeûnes; que les hommes jeûnaient à l'accouchement de leurs femmes, et qu'ils ne chassaient pas les bêtes féroces pendant leur grossesse.[6]

Homme américain.

En résumé, après avoir démontré que le nom de Caribe (Caraïbe) n'est qu'une corruption du mot Guarani (guerre, guerrier); après avoir cherché à prouver, par la

---

1. Les Caribes des Antilles le connaissaient sous le nom de *Tamou-caila* (*Dictionnaire caraïbe du père Raimond Breton*, Auxerre, 1665, p. 450), ou d'*Itamoulou* (Rochefort, *Histoire naturelle des Antilles*, Rotterdam, 1665, p. 573), et l'appelaient *dieu, ancien, grand-père* ou le *vieux du ciel.* Peut-on trouver une identité plus complète de nom et d'application?

On le connaissait aussi au Brésil, où il donna son nom aux Tamoyos. *Notes on Rio Janeiro*, by J. Luccock, ch. X, London, 1820.

2. Le même temple était en usage chez les habitans d'Haïti, au temps de la conquête. Voyez Oviedo, *Coronica general de las Indias* (1547), *lib. V, cap. IV, fol.* 4.

3. Cette coutume se retrouvait dans les évocations des habitans primitifs de l'île d'Haïti. Voyez Oviedo, *Coronica general de las Indias, lib. V, fol.* 45.

4. Un fait identique existait aussi aux Antilles. Oviedo, *loc. cit., lib. V, cap. IV, fol.* 50. Les cérémonies des peuples décrits par l'auteur espagnol sont presque toutes semblables à celles que pratiquent aujourd'hui les Guarayos de l'intérieur de la Bolivia; fait on ne peut plus curieux et qui vient appuyer l'identité de nation.

5. Montoya, *Conquista espiritual del Paraguay* (1639), *fol.* 14, dit qu'ils guérissaient les malades au moyen de succions.

Padre Guevarra, *Historia del Paraguay,* p. 27, 28, dit la même chose.

6. Padre Guevarra, *Historia del Paraguay,* p. 17.

comparaison des langues, que les Guaranis ont poussé leurs migrations jusque sur les rives de l'Orénoque et sur presque toutes les Antilles; après avoir signalé le mode de leurs migrations, les motifs qui les ont déterminées, et les traditions qui s'y rattachent, nous avons constaté une identité parfaite entre les Guaranis, les peuples brésiliens, les Caribes des Antilles, sous le rapport de leurs caractères physiques, de leur taille [1], de leurs formes, de leurs traits. Passant ensuite aux rapports moraux, nous avons retrouvé cette même identité des Guaranis et des Caribes dans leur caractère, dans leurs lois, dans leurs coutumes privées, dans leurs usages, dans leurs mœurs, dans leur industrie, dans leur costume, dans leurs ornemens, dans leurs parures, dans leur gouvernement, dans l'hérédité de leurs chefs et dans leurs principes religieux. Si donc la comparaison faite et l'accumulation des preuves que nous avons réunies démontrent au lecteur, comme à nous, qu'on ne saurait douter des migrations des Guaranis; si, comme nous, le lecteur admet qu'ils ont couvert une aussi grande surface du sol américain, il devra s'étonner qu'aucun écrivain, qu'aucun naturaliste, n'ait avant nous signalé ce fait; et peut-être nous saura-t-il quelque gré d'avoir, par un travail approfondi, tiré du néant la plus grande, la plus nombreuse des nations américaines, qui à elle seule occupait presque la moitié du continent méridional, et, néanmoins divisée et subdivisée à l'infini, n'avait aucun corps politique, ne formait, sous le rapport de la civilisation, qu'un dernier échelon, le plus rapproché de l'état sauvage.

Avant de parler de la nation des Botocudos, nous allons donner quelques détails spéciaux sur différentes tribus des Guaranis.

TRIBU DES GUARAYOS.

La petite tribu des Guaranis qui porte le nom de Guarayos [2], et dont aucun auteur n'a parlé jusqu'à présent, habite les immenses forêts qui séparent la province de Chiquitos de celle de Moxos, non loin des rives du Rio San-Miguel (Bolivia), vers le 17.ᵉ degré de latitude sud et le 66.ᵉ degré de longitude ouest de Paris. Les Guarayos sont bornés, au sud, par des déserts qui les séparent des Chiquitos; au nord et à l'ouest, par des forêts et par des marécages, qui les isolent entièrement des nations de Moxos. Divisés en trois petits villages et en familles répandues au sein des forêts, où néanmoins chacune est fixée, ils occupent une surface d'à peu près 40 lieues d'extension ou 1600 lieues de superficie.

---

1. Voyez les notes placées à chaque page sur la conformité des caractères physiques et moraux des Guaranis de ces divers points, au temps de la conquête.

2. Le nom de Guarayos, que les Indiens prononcent *Guarayu*, vient de *Guara*, tribu, nation, et de *yú*, jaune (tribu jaune), ou du moins plus pâle que le reste des Guaranis, ce qui est, en effet, très-vrai.

Leur nombre est d'environ 1,100 âmes.[1] Homme américain.

Les Guarayos, par tradition, se rappellent encore être anciennement venus du sud-est (probablement du Paraguay), avoir eu pour amis les Chiriguanos, avec lesquels des brouilleries leur auraient fait ensuite rompre leurs relations, et cela peut-être depuis des siècles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à partir du seizième siècle, ils n'ont pas changé de lieu d'habitation.

Leur couleur jaunâtre est celle de la nation; mais, sous ce point de vue, ils sont extraordinaires; car cette couleur est si claire, qu'il y a peu de différence entr'eux et les blancs un peu bruns; elle contraste surtout avec celle de leurs voisins les Chiquitos. Leur taille, qui n'a rien de particulier, comparée à celle des nations pampéennes, est remarquable pour la nation guaranie. Les hommes ont généralement plus de 1 mètre 66 centimètres (5 pieds 1½ pouce); mais nous n'en avons pas vu au-dessus de 1 mètre 73 centimètres (5 pieds 4 pouces). Les femmes ont aussi de belles proportions, et il semble que la nature si vigoureuse, si productive dans le pays qu'habite la nation, ait influé sur l'espèce humaine; car ces Guarayos, placés à côté des Guaranis du Paraguay et des Chiriguanos, sont bien mieux proportionnés. En effet, on trouve chez eux, dans les deux sexes, un extérieur presqu'européen, quoiqu'un peu plus massif; leur corps est robuste, leur maintien noble, ouvert; leurs formes sont gracieuses, et nous ne craignons pas d'avancer que, de tous les Américains que nous avons observés, les Guarayos sont ceux qui nous ont le plus frappé par tous leurs caractères physiques et moraux. Il est fâcheux d'avoir à dire qu'un excès d'embonpoint défigure souvent les deux sexes, et que chez les femmes, après la première jeunesse, la gorge, qu'elles ont si bien placée et si bien faite, devient beaucoup trop volumineuse et la taille trop grosse. Quant aux traits, les Guarayos sont on ne peut mieux: leur figure arrondie, presque circulaire, est toujours douce et intéressante; le nez est court, peu large, la bouche moyenne; les yeux, de médiocre grandeur, sont expressifs, spirituels, toujours légèrement relevés à leur angle extérieur; le menton est rond, le front assez élevé; les sourcils sont bien arqués, les cheveux noirs, longs et lisses; mais ce qui les distingue des autres Guaranis, et même des autres Américains, c'est, chez les hommes, une barbe longue, souvent fournie, qui couvre tout le menton, la lèvre supérieure et une partie des côtés des joues. Cette barbe pourrait être comparée à celle de la race européenne, si elle n'était constamment droite au lieu d'être frisée; anomalie on ne peut plus remarquable au milieu d'une nation presque toujours imberbe, et qui nous semble difficile à expliquer, à moins qu'elle ne soit due à l'influence des lieux.

Le langage des Guarayos est le guarani, et nous avons été étonné de le trouver peu différent de celui du Paraguay et de Corrientes, où nous avions appris les

1. Ce chiffre est celui qui nous a été donné, pendant notre séjour au milieu de cette tribu, par un missionnaire (le père Lacueba), qui depuis neuf années vivait chez elle et cherchait à la convertir au christianisme. Il résulte de recensemens faits aussi bien dans les villages que dans les forêts et dont la rigoureuse exactitude nous a été garantie par les caciques.

Homme américain.

termes les plus usuels de cette langue. En effet, depuis au moins trois siècles que les Guarayos ont abandonné les autres Guaranis, leur langue n'a subi que de très-légères modifications, qui tiennent seulement à la prononciation, et n'ont été que des changemens de terminaisons des mots. La particule *chi,* par exemple, y remplace toujours le *ti* de la langue primitive, mais on ne peut guère y noter que quelques autres variantes aussi peu remarquables.

Le caractère, chez les Guarayos, répond parfaitement aux traits. Ils offrent le type de la bonté, de l'affabilité, de la franchise, de l'honnêteté, de l'hospitalité, de la fierté de l'homme libre, qui regarde tous les autres comme au-dessous de lui, même les Chrétiens, parce qu'il les croit esclaves, et parce que ces derniers ont des vices inconnus d'eux, le vol et l'adultère; aussi, bons pères, bons maris, quoique graves par habitude, se croient-ils, dans leur état sauvage, au sein de l'abondance, les plus heureux des hommes; et tout ce qu'ils craignent dans l'avenir, c'est qu'on ne les force à changer de manière de vivre. Leurs vieillards sont des patriarches, l'oracle de la famille, et trouvent chez les enfans le respect et la soumission.

Leurs mœurs sont aussi paisibles que leur caractère est doux; ils se divisent soit par petites familles au sein des forêts, soit par familles plus grandes en villages, près ou au milieu des bois impénétrables, où ils sont fixés. Les Guarayos se construisent des cabanes spacieuses, allongées, de forme octogone, qui par un singulier rapprochement sont les mêmes que celles des Caraïbes d'Haïti au temps de la conquête[1]. Ils y vivent en particulier, s'occupent d'agriculture et se délassent à la chasse. Ils se marient jeunes; mais usent presque tous de la polygamie, à mesure que leurs premières femmes deviennent âgées. Ils sont on ne peut plus jaloux; l'adultère est puni de mort; aussi les femmes, si libres lorsqu'elles ne sont pas mariées, changent-elles de conduite dès qu'elles s'engagent ou du moins que leurs frères disposent d'elles; car c'est à eux et non à leur père qu'elles appartiennent, et ceux-ci les font payer cher par les prétendans, qui les prennent ou pour femmes ou pour un temps déterminé. Le mariage est simple: celui qui veut se marier, peint de la tête aux pieds et armé de sa *Macana,* va pendant plusieurs jours se promener autour de la maison de celle qu'il recherche; et, un jour de boisson, les prétendus consomment le mariage. Jamais, dans leurs ménages, on n'entend de querelle; l'envie n'étant pas connue entre les familles, il est rare qu'ils aient des différens. Toujours stimulés par des boissons fermentées, ils aiment la danse.

L'industrie des Guarayos consiste en la construction de leurs maisons, solidement bâties en bois et artistement couvertes en feuilles de palmier; mais, si l'édifice a une certaine apparence extérieure, le mobilier y répond peu, consistant seulement en hamacs de fil de coton pour se coucher, en bancs pour s'asseoir, en vases nombreux fabriqués par les femmes, pour contenir les boissons fermentées, dont ils sont avides, et en armes : arcs de six pieds, flèches de quatre, et casse-têtes à deux tranchans.

1. Voyez *Historia general de las Indias,* par Oviedo, édit. de 1547, *lib. VI, fol.* 59, où est représentée une de ces maisons.

Les armes sont faites par les hommes, les femmes tissent les hamacs et en général les costumes, qui sont d'un tissu original, mais très-grossier. Ils se font, avec des troncs d'arbres creusés, des pirogues qui ont jusqu'à trente pieds de long, sur un pied et demi de large. Le labourage est toujours un instant de plaisir. L'Indien qui a récolté beaucoup de maïs fait faire de la *Chicha* par ses femmes, et invite tous ses voisins à venir travailler et boire, tandis que, nonchalamment étendu sur son hamac, il dirige les travailleurs, qui, dans une demi-journée, achèvent la tâche, et passent le reste du temps à boire et à danser.

Le costume est peu varié : les hommes vont entièrement nus par préjugé religieux, et ceux-là seulement qui communiquent avec les Chrétiens se couvrent quelquefois d'une tunique sans manches, faite d'écorce de *ficus;* les femmes sont également nues, sauf une bande de tissu de coton qui pend des hanches jusqu'à mi-cuisse. Les deux sexes se couvrent le corps de peintures noires ou rouges, exécutées avec assez de goût. Comme signe distinctif de la nation, ils portent des jarretières au-dessous des genoux; et, au-dessus de la cheville du pied, ils ont des colliers de verroterie. Lors des fêtes, les hommes s'ornent la tête de turbans artistement tissés avec les plumes les plus brillantes des oiseaux de leurs forêts; ils se passent des ornemens dans la cloison du nez.[1] Ils ne se coupent jamais les cheveux, qui tombent derrière la tête et sur les épaules; les femmes seulement se les équarrissent sur le front. Quelques lignes de tatouage sur les bras, ainsi que des cicatrices au-dessous des seins, annoncent la nubilité chez les jeunes filles.

Leur gouvernement est tout à fait patriarchal. Chaque grande réunion de familles a son chef, dont les fonctions sont héréditaires; mais il n'a que le droit de conseiller en temps de paix, et de diriger les opérations à la guerre. Les Guarayos n'ont que deux lois sévères, l'une contre le vol, abhorré d'eux; l'autre contre l'adultère des femmes.

Leur religion, simple comme leurs mœurs, est aussi douce que leur caractère. Ils révèrent un être bienfaisant, auquel ils doivent beaucoup, leur *Tamoï*[2] ou *grand-père,* qu'ils aiment sans le craindre. Ce dieu a vécu au milieu d'eux; il leur a enseigné l'agriculture; et, avant de les quitter, leur a promis de les secourir, lorsqu'ils en auraient besoin, et de les transporter au ciel après leur mort; puis il s'est élevé, vers l'orient, tandis que des anges frappaient la terre de tronçons de bambous, dont le son discordant flattait l'oreille divine. C'est en souvenir de cette ascension que les Guarayos ont des maisons octogones, où ils réclament l'accomplissement de la promesse du Tamoï. Des hommes entièrement nus, assis en rond autour de la maison consacrée[3], tiennent chacun un tronçon de bambou; le plus ancien, de la voix la plus lugubre et dans le

---

1. Voyez planche de Costumes n.° 9.

Cet usage se trouvait chez les Caribes des Antilles; ceux-ci se passaient les longues plumes du paille-en-queue, suivant Dutertre, *Histoire générale des Antilles*, t. II, p. 276.

2. Voyez page 337.

3. Nous avons assisté à ces cérémonies lugubres, mais réellement imposantes.

Homme américain.

ton le plus bas, entonne une hymne, en frappant la terre, en mesure, de son bambou; les autres en font autant, les yeux fixés sur le sol, tandis que les femmes, debout derrière, chantent aussi, en faisant des génuflexions en mesure. Ils demandent ainsi, en style poétique, des récoltes abondantes ou une pluie bienfaisante, et terminent toujours la cérémonie par des libations. Après leur mort, du sommet d'un arbre sacré, qu'ils plantent toujours près de leurs maisons, le Tamoï les enlève vers l'orient, où ils ressuscitent et jouissent de tout ce qu'ils possédaient pendant leur vie terrestre. Lorsqu'ils sont malades, ils ont recours aux sorciers ou *Payés,* qui exécutent des jongleries. Morts, on les enterre dans leurs maisons même, après leur avoir peint le corps comme pour un jour de fête. On leur tourne la tête vers l'est, on brûle leurs armes, et ils sont placés dans une fosse profonde, garantie de la terre par des clayonnages et par des branchages croisés[1]. Les parens jeûnent en signe de deuil.

TRIBU DES CHIRIGUANOS.

Le nom de *Chiriguano*[2] ou *Chirihuana,* sous lequel nous avons trouvé une très-nombreuse tribu des Guaranis au pied des derniers contreforts des Andes boliviennes, est-il le nom primitif de cette même tribu, ou celui d'une autre qui, après y avoir anciennement vécu, aurait été remplacée par cette dernière? C'est une question difficile à résoudre, mais que nous voulons néanmoins tâcher d'éclaircir. Les Incas, sous Yupanqui, à peu près en 1430, cherchèrent à subjuguer les Chirihuañas; et Garcilaso de la Vega nous apprend[3] qu'alors, assez nombreux pour ne pas être vaincus par les troupes quichuas, ils vivaient nus, sans maisons et étaient anthropophages; mœurs qui s'accordent assez avec celles des Sirionos, que nous décrirons plus tard[4]. D'un autre côté, suivant l'assertion des historiens[5], ne doit-on pas croire qu'un corps de Guaranis d'environ 4,000

.1 Oviedo (*Historia general de las Indias,* 1547, *lib. V, cap. IV,* 48) dit absolument la même chose des anciens habitans d'Haïti.

2. L'étymologie donnée dans les *Lettres édifiantes* (*Choix*), t. VIII, p. 247, serait trop forcée: elle viendrait de *chiri* (froid) en quichua, et de *huanana* (homme rebelle), et non, comme on le dit : *le froid les tuera.*

3. *Comentarios reales de los Incas, lib. VII, p.* 244.

4. Voyez plus loin, page 347.

5. Padre Fernandez, *Relacion historial de los Chiquitos, cap. I, p.* 4.

Lozano, *loc. cit.,* p. 57.

Rui Diaz de Guzman (en 1612, imprimé à Buenos-Ayres en 1835), *Historia argentina,* p. 15 à 17 : il dit que les uns furent à Tarija, les autres au Guapay.

Il est curieux de voir, dans les *Lettres édifiantes,* t. VIII, p. 247, attribuer cette migration à l'idée de ne pas se soumettre au christianisme; allégation tout à fait erronée.

âmes[1], serait, après le meurtre d'Alexis Garcia, vers 1541, parti du Paraguay pour aller s'établir au pied des Cordillères, soit dans la crainte d'être châtié par les Portugais, soit parce que le pays lui aurait plu? Ces Guaranis sont bien certainement ceux qui habitent aujourd'hui les mêmes lieux; mais rien ne prouve, comme l'assure le père Lozano[2], que ces nouveaux Guaranis aient entièrement anéanti les habitans qu'ils rencontrèrent; et l'unité de langage entre les deux sexes, le peu de corruption de la langue, le grand nombre de Chiriguanos actuels, nous donneraient la certitude que les Chirihuanas des Incas étaient aussi des Guaranis, auxquels se mêlèrent les nouveaux venus du Paraguay, ne faisant plus avec eux qu'une seule et même nation, qui dès-lors devint plus civilisée, se construisit des maisons, comme les Guaranis du Paraguay, et bientôt abandonna l'anthropophagie, que tous les auteurs attribuent aux Chiriguanos, quoique les relations des missionnaires prouvent au moins que dès 1690[3] ils avaient déjà abandonné cette coutume, répandue chez toute la nation des Guaranis, si toutefois on l'y a jamais appliquée à d'autres qu'à des prisonniers de guerre.

Homme américain.

Non-seulement les Chiriguanos habitent le pied des Cordillères du département de Santa-Cruz de la Sierra et de Chiquisaca, mais encore ils s'étendent sur le cours du Rio Grande, jusqu'aux premières forêts épaisses qui séparent la province de Santa-Cruz de celle de Chiquitos; cependant la plus grande partie est fixée au pied même des dernières collines des contreforts des Andes. Ils occupent, du 17.e au 21.e degré de latitude, et vers le 65.e degré de longitude occidentale de Paris, une immense surface de terrain comprise entre le Rio Pilcomayo et le Piray. Ils sont divisés en villages nombreux dans les plaines voisines des bois.[4]

Les recherches statistiques faites sur les lieux pour déterminer leur nombre, nous ont été faciles quant à ceux qui sont réduits au christianisme; mais il n'en a pas été ainsi pour la partie de la nation encore indépendante; néanmoins voici les résultats que nous avons obtenus:

Chiriguanos réduits à la mission de Porongo.	1,173[5]
— réduits à la mission de Santa-Rosa	800
— réduits à Bibosi de Santa-Cruz	776
A reporter. . . .	2,749

1. Fernandez, *loc. cit.*, p. 4.

2. *Historia del gran Chaco*, p. 57.

Rui Diaz, *loc. cit.*, p. 17, porte le nombre des Indiens détruits par les Chiriguanos à 100,000. Les *Lettres édifiantes* (*Choix*), t. VIII, p. 256, portent ce nombre à 150,000.

3. Padre Fernandez, *loc. cit.*, p. 12.

4. Le père Charlevoix donne aussi une copie de ce qui a été relaté par le père Fernandez, t. II, p. 221.

5. En 1787, sa population était de 1,701 âmes, selon Viedma, *Informe de Santa-Cruz* (manuscrit dont nous possédons l'original).

Homme américain.

Report. . . .	2,749
Chiriguanos réduits à Piray de la Cordillera	252
— réduits à Cabezas de la Cordillera	421
— réduits à Abapo de la Cordillera.	544
Total des Chiriguanos chrétiens.	3,966[1]
Chiriguanos encore sauvages.	15,000
Total de la tribu.	18,966 âmes.

Il reste aujourd'hui, quoique le nombre en ait beaucoup diminué, près de 4,000 Chiriguanos convertis au christianisme, tandis que 15,000 environ sont encore à l'état sauvage. Nul doute que la nation entière ne se fût soumise aux conquérans, si ceux-ci n'avaient pas voulu commencer par lui faire entièrement abandonner ses coutumes, et l'astreindre à un travail auquel elle n'était pas habituée.[2]

La couleur des Chiriguanos, la même que celle des Guarayos, est jaune, un peu rougeâtre, mais beaucoup moins claire que celle de cette dernière tribu; néanmoins elle est si loin de ressembler à celle des Indiens quichuas des plateaux, que, par rapport à ceux-ci, les Chiriguanos sont presque blancs. Leur taille est très-ordinaire: les hommes ont, terme moyen, 1 mètre 62 centimètres (5 pieds); ils sont, dès-lors, au-dessous des Guarayos, mais plus grands que les Guaranis du Paraguay; leurs femmes conservent une taille relative. Les formes sont moins belles que celles des Guarayos, et ressemblent beaucoup plus à ce que nous avons vu à Corrientes et aux missions, c'est-à-dire qu'elles sont massives; leurs membres sont fournis, leurs épaules larges, leur corps est d'une venue; ils sont cependant loin d'être aussi lourds que les Indiens des races montagnardes. Leurs traits sont les mêmes que chez les Guaranis du Paraguay; seulement ils ont plus de fierté dans le regard, moins de servilité et moins de tristesse dans l'expression. Ils s'épilent avec soin la barbe à l'état sauvage; mais nous avons acquis, par les Chiriguanos chrétiens, la certitude qu'ils sont presqu'imberbes, et qu'ils ont à peine quelques poils aux moustaches et au-dessous du menton.

---

1. Ces chiffres sont le résultat du recensement rigoureux fait en 1832, tandis que nous étions à Santa-Cruz.

Selon Viedma (*Informe,* manuscrit) le total des Chiriguanos chrétiens était, en 1789, de 5,700 âmes, et celui des Chiriguanos sauvages (nombre approximatif) de 4,600; ce qui donne un total de 10,300 âmes, chiffre qui nous paraît au-dessous de la vérité. D'un autre côté, Fernandez, en 1726 (p. 4), l'élevait à 20,000; aussi ne craignons-nous point, d'après beaucoup de données recueillies dans le pays, de porter le nombre des Chiriguanos encore sauvages à 15,000, divisés au moins en trente villages.

2. Les premiers missionnaires furent envoyés en 1600 (Fernandez, p. 5); puis les Jésuites y entrèrent en 1686; mais la première mission n'eut lieu qu'en 1691 (voy. Fernandez, p. 21). On les attaqua souvent pour les forcer à se convertir (Lozano, p. 226), et c'est ce motif qui a le plus contribué à les faire persister dans leurs anciennes idées.

Leur langage est le guarani très-peu altéré, et par conséquent peu différent de ce qu'il est aujourd'hui au Paraguay. La modification des finales *ti* en *chi* semblerait annoncer qu'ils sont venus à une autre époque que les Guarayos.

Le caractère des Chiriguanos est un mélange de fierté sauvage et de soumission aveugle, lorsqu'ils ont une fois adopté un principe. Les Incas[1] et les anciens missionnaires[2] en faisaient des hommes terribles dans l'état de barbarie le plus complet, se mangeant les uns les autres, quand ils n'avaient pas de captifs, vivant sans abri, faux, inconstans, sans parole, sacrifiant tout à leurs intérêts. La vérité est que ce sont des hommes sensibles aux procédés, recevant les étrangers avec une hospitalité franche, cherchant en tout à leur être agréable; mais n'aimant pas qu'on abuse de leur complaisance, soit en violant envers eux le droit des gens, soit en cherchant à leur faire changer des coutumes qui font leur bonheur. Nous ne doutons pas qu'on n'eût fait des Chiriguanos, comme des Guaranis du Paraguay, les néophytes les plus zélés, si l'on se fût toujours montré juste envers eux; aussi regardons-nous les Chiriguanos comme des hommes réfléchis, doux, plutôt que méchans; bons pères, bons époux, et ayant entr'eux des mœurs tout à fait patriarchales. Ils sont divisés en un grand nombre de villages, placés dans les plaines qui avoisinent les bois au pied des dernières montagnes des Andes boliviennes. Agriculteurs et chasseurs, ils ont des cabanes spacieuses; leurs champs de culture sont dans les forêts : là, sans peine, ils grattent la terre plutôt qu'ils ne la remuent, y sèment du maïs, et quinze jours de travail par an, tout au plus, leur procurent une récolte assez abondante pour qu'ils aient des vivres, et même de quoi subvenir à leur luxe de boisson, pendant plus d'une année; d'où il résulte qu'ils passent la moitié de leur existence en visites de tribus à tribus, de villages à villages, et en fêtes, dans lesquelles ils jouent, dansent et boivent la liqueur fermentée du maïs. On comprend qu'une manière d'être aussi peu fatigante, ne les dispose pas à s'astreindre au christianisme, et qu'ils préfèrent leur liberté, leur abondance à la contrainte d'un travail forcé.

Ils se marient jeunes, les chefs seuls usant de la polygamie; et une fois mariées, les femmes sont obligées à une conduite exemplaire, tout en obtenant de leurs maris des égards, qui ne vont jamais, néanmoins, jusqu'à les soulager du poids des travaux du ménage et des récoltes. Ils aiment les plaisirs, la danse, la société.

La chasse n'est pour eux qu'un délassement, ou un reste de leurs coutumes primitives. Naturellement peu belliqueux, ils n'attaquent pas; mais leur nation, toujours

---

1. Garcilaso de la Vega, *Comentario de los Incas*, p. 244, dit d'eux : *Son peores que bestias fieras*, etc. (Ils sont pis que des bêtes féroces.)

2. Fernandez, *loc. cit.*, p. 9.

Lettres édifiantes (*Choix*), t. VIII, p. 256, il est dit : « Ils enlèvent les habitans, qu'ils emmènent « dans les terres, où ils les engraissent de même qu'on engraisse les bœufs en Europe; et après « quelques jours, ils les égorgent pour se repaître de leur chair dans les fréquens festins qu'ils « se donnent. » Ce qui est évidemment faux.

unie, a montré chaque fois qu'on l'y a forcée, qu'elle pouvait vaincre successivement les Incas, les Espagnols et les peuples voisins.

Leur mariage n'est qu'une convention, souvent accompagnée de quelques cérémonies superstitieuses. Chez eux a lieu (comme on nous l'a garanti dans le pays, car nous ne l'avons pas vu) la singulière coutume en vertu de laquelle une femme, immédiatement après son accouchement, vaque à ses travaux comme d'ordinaire, tandis que son mari se met à la diète pendant plusieurs jours, couché dans son hamac, où, soigneusement garanti du contact de l'air extérieur, il devient l'objet de la plus tendre sollicitude.

A la mort de l'un d'eux, on reploie ses membres, on place le corps dans un grand vase de terre[1] avec tout ce qui lui a appartenu, on l'enterre dans sa propre maison; et pendant long-temps toute la famille, avant le lever du soleil, pousse des gémissemens sur sa mort et rappelle ses actions avec douleur. Ceux d'entr'eux qui reconnaissent les lois du christianisme, sont en tout dévoués à leur nouvel état et asservis au système général des missions.

Leur industrie se bornait anciennement à ce qui avait rapport à la chasse ou à l'agriculture; ils ont pris aujourd'hui des Espagnols qui les entourent une partie de leurs habitudes de travail. Leurs maisons sont solides; leurs meubles tiennent le milieu entre l'état sauvage et la demi-civilisation des campagnes. Les femmes filent, tissent et font des vases à contenir les boissons. Les Chiriguanos élèvent des bestiaux, surtout des chevaux, qu'ils montent bien, avec un simple bât de jonc; ils savent tanner les cuirs des animaux qu'ils tuent à la chasse.

Leur costume est des plus simple : les deux sexes portent une pièce qui leur cache seulement le bas du corps; les hommes se couvrent, à cheval, d'un vêtement de cuir tanné, qui ressemble à celui des campagnards bretons. Les deux sexes aussi se peignent le corps et la figure de rouge et de noir, tandis qu'à l'homme seul est réservé l'honneur de se faire une ouverture à la lèvre inférieure, afin d'y passer la barbote, qui consiste en un bouton de plomb ou d'étain, de la grosseur d'une pièce de deux francs; lui seul encore peut s'orner la tête des plumes des oiseaux de son pays.

Leur gouvernement est celui de caciques ou de chefs de famille, chefs de village, chefs de contrées; mais, quoique ceux-ci aient, en tout temps, le droit de réprimande, ils ne montrent leur pouvoir qu'à la guerre, et sont néanmoins toujours respectés; leur autorité est héréditaire. S'agit-il d'une insulte à la nation? Les chefs se réunissent de nuit, commencent par un concert de flûtes, dansent ensuite, puis se consultent et agitent la question. A la pointe du jour, ils vont se baigner (leur grand moyen pour se former le jugement), se peignent la figure, s'ornent de plumes, déjeûnent et décident après ce qu'ils feront, à la majorité des voix.

Leur religion paraît simple. Ils révèrent leurs ancêtres; et, autant qu'il nous a été permis d'en juger (car ils sont très-réservés sous ce rapport), ils n'ont réellement

1. M. de Humboldt a trouvé ces mêmes vases sur les bords de l'Orénoque (*Voy.*, t. VIII, p. 264); ce qui annonce des coutumes semblables.

aucun culte ostensible; ils se souviennent de leur premier père, auquel ils adressent quelquefois des demandes; croient à une autre vie, où ils seront toujours en fêtes; aussi, pour s'y présenter dignement, enterrent-ils avec eux tout ce qu'ils ont de plus précieux. Ceux qui ont adopté le christianisme ne sont pas plus dévots que ceux qui sont restés sauvages; ils n'ont réellement aucun véritable culte, ou demeurent fort indifférens à celui qu'ils pratiquent.

TRIBU DES SIRIONOS.

Moins nombreuse que celle des Guarayos, cette tribu vit au sein de forêts plus sombres encore, qui séparent le Rio Grande du Rio Piray, entre Santa-Cruz de la Sierra et la province de Moxos, du 17.ᵉ au 18.ᵉ degré de latitude sud et à peu près par 68 degrés de longitude ouest de Paris. Les Sirionos occupent une très-grande surface de terrain, quoique, d'après plusieurs captifs de cette tribu que nous avons vus à la mission de Ribosi, près de Santa-Cruz, leur nombre s'élève à peine à 1,000 individus.

Aucun historien n'en a parlé; leur nom figure seulement sur quelques anciennes cartes des Jésuites; et, suivant les renseignemens que nous avons obtenus dans le pays, les Sirionos, ayant toujours, depuis la conquête, habité les mêmes forêts, sont peut-être les restes de ces anciens Chiriguanos, combattus vers le quinzième siècle par l'Inca Yupanqui [1], et plus tard, obligés de fuir les Guaranis venus du Paraguay au commencement du seizième siècle [2], lesquels prirent leur place, et, selon les historiens [3], les anéantirent alors. Quoi qu'il en soit, on doit supposer que, bien antérieurement aux Chiriguanos, les Sirionos sont aussi venus du sud-est, et ont poussé leurs migrations jusqu'à ces contrées lointaines du berceau de la nation guaranie.

Vivant sous les mêmes conditions que les Guarayos, ils en ont la teinte pâle, à peu de chose près, la taille et les belles proportions, si nous en pouvons juger par le peu d'individus que nous avons vus. Leurs traits sont aussi les mêmes pour l'ensemble; mais avec un air sauvage, craintif et une expression de froideur qu'on ne rencontre jamais chez les Guarayos. Ils ont l'habitude de s'épiler, en sorte que nous ne saurions dire s'ils auraient la barbe aussi fournie que ces derniers.

Leur langage, comme nous nous en sommes assuré, est le guarani corrompu, mais pas assez, néanmoins, pour qu'ils ne puissent s'entendre parfaitement avec les Chiriguanos. Quant à leur caractère, il diffère essentiellement de celui des Guarayos; ils sont si sauvages et tiennent si fort à leur indépendance primitive, qu'ils n'ont jamais voulu avoir de communications avec les Chrétiens. On n'a pu s'en approcher que les

1. Voyez Garcilaso de la Vega, *Comentario real de los Incas*, p. 244 et 226.

2. Padre Fernandez, 1726, *Relacion historial de los Chiquitos*, p. 4.

Padre Lozano, *Historia del Paraguay, cap. II, lib. II.*

Lozano, *Historia del gran Chaco*, p. 57.

3. Lozano, *loc. cit.*, p. 57, dit qu'ils mangèrent plus de 150,000 Indiens, chiffre sans aucun doute exagéré, comme beaucoup des allégations de cet auteur; Rui Diaz de Guzman dit 100,000.

armes à la main. Autant les premiers sont doux et affables, autant ceux-ci sont peu communicatifs. Ils vivent par familles éparses et errantes au sein des forêts les plus impénétrables, se livrant seulement à l'exercice de la chasse. Ils ne se construisent que des huttes formées de branchages, et ne connaissent aucune des commodités de la vie; tout annonce chez eux l'état sauvage le plus complet. Ils n'ont d'autre industrie que la confection de leurs armes, qui consistent en arcs de huit pieds de long et en flèches de même longueur, dont ils se servent le plus souvent assis, s'aidant du pied et des mains pour les lancer avec plus de force; aussi ne doivent-ils chasser que le gros gibier. Les deux sexes vont entièrement nus, sans se charger en rien de vêtemens, ni même de peintures, et sans porter aucun ornement.

Dans leurs courses journalières, ils ne font aucun usage de pirogues; s'ils ont une rivière à passer, ils coupent des lianes, les attachent à terre à un arbre ou à des pieux, qu'ils placent à cet effet, les enroulant autour des troncs d'arbres arrêtés par les courans au sein des eaux, et formant ainsi une espèce de pont, auquel les femmes s'accrochent pour passer avec leurs familles[1]. Chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion, ils attaquent les pirogues de Moxos qui remontent à Santa-Cruz, et tuent les rameurs, pour s'emparer des haches ou autres instrumens dont ceux-ci sont munis. C'est, du reste, tout ce que nous avons appris sur cette tribu, sans doute la plus sauvage de la nation.

TRIBU DES TUPYS.

Azara[2] décrit sous ce nom une nation qu'il considère comme différente des Guaranis. Elle habite à l'est de la province des Missions sur les rives de l'Uruguay, vers le 27.e degré de latitude sud. D'après les renseignemens que nous avons obtenus aux missions et de quelques Brésiliens de San-Paulo, ce ne serait pas une nation distincte, mais bien une simple tribu de chasseurs et d'agriculteurs, qui auraient conservé l'habitude de vivre au sein des forêts. D'ailleurs, le nom seul de *Tupys* est celui d'une des grandes sections des Guaranis primitifs[3], et sans doute le même que celui des *Tapès* des missions espagnoles.

TRIBU DES GUAYANAS.

C'est encore une simple tribu des Guaranis. Ce que dit Gonzalo de Doblas[4] à ce sujet étant tout à fait concluant, Azara[5] se serait encore trompé dans cette circonstance.

---

1. Voyez partie historique, Vues, pl. 19.

2, *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 70.

3. Damien de Goes, *Cron.*, p. 1, ch. LVI.

Corografia brasilia, II, p. 57, etc.; padre Guevarra, *Historia del Paraguay,* 1770, p. 6; Gonzalo de Doblas, p. 54.

4. *Memoria historica, etc., sobre la provincia de Missiones,* p. 51.

5. *Loc. cit.,* p. 75.

NATION BOTOCUDO OU AYMORE.

La première de ces deux dénominations vient de la langue brésilienne, et tient à l'habitude qu'a cette nation de se mettre un morceau de bois arrondi dans un trou de la lèvre inférieure; la seconde désigne, sans doute, l'une des principales tribus de la nation. Au seizième siècle[1] les Botocudos vivaient dans les capitaineries d'Ilheos, jusqu'à Porto Seguro, d'où ils faisaient une guerre cruelle aux colons portugais; ils habitent aujourd'hui dans l'intérieur, sur une surface parallèle à la côte de l'océan Atlantique, une zone comprise entre le Rio Doce et le Rio Pardo, du 18.e au 20.e degré de latitude sud.

N'ayant vu qu'un seul Botocudo, et n'ayant pas été dans le pays qu'habite cette nation, nous nous bornerons à citer nos observations personnelles, afin de suivre la marche que nous nous sommes imposée, renvoyant, du reste, pour de plus amples détails, aux savans ouvrages de MM. Spix et Martius, de M. Auguste de Saint-Hilaire et de M. le prince Maximilien de Neuwied.

D'après les notes que nous devons à la complaisance de M. le vicomte de Santarem, le nombre des Botocudos ne s'élèverait pas au-dessus de 4,000 individus.

La couleur jaunâtre des Botocudos nous a paru être en tout celle des Guaranis; mais, sans doute par suite de leur genre de vie au milieu des forêts, elle est un peu moins foncée que celle de la masse de la nation, et se rapproche davantage de celle des Guarayos. L'individu que nous avons vu, de la taille ordinaire des Guaranis, leur ressemblait par ses formes et même par ses traits, sauf cette différence, que les pommettes nous ont paru plus saillantes, le nez plus court, la bouche plus grande, la physionomie plus sauvage, la barbe presque nulle, les yeux encore plus petits et plus obliques à leur angle extérieur; ce qui les fait ressembler beaucoup aux hommes de la race *mongolique* de Cuvier.

Un vocabulaire que nous avons formé, en questionnant ce Botocudo, nous a prouvé, par à peu près deux cents mots, qu'il n'y avait aucune analogie entre sa langue et celle des Guaranis. Quelques sons demandent une prononciation nasale, mais aucun n'est guttural; et, sans l'extrême dureté des consonnes, on ne pourrait dire que la langue soit dure. Elle est fort accentuée, les finales en étant toujours longues; elle a quelques sons compliqués, comme ceux de *nt* et de *tz*, dont on prononce séparément les consonnes avant de faire sentir la voyelle qui les suit. Les trois quarts des mots finissent par une consonne : les plus employées sont l'*m*, l'*n*; les autres sont le *c* et le *t*, comme dans *ic*, *oc*, *at*. Les diphthongues sont très-communes, et nous retrouvons souvent tous les composés de voyelles que nous avons en français, *on*, *ain*, etc. L'*u* français n'est pas

1. Pero Magalhanes de Gandavo, *Historia da provincia de Santa-Cruz*, 1576, fol. 43.

en usage; mais le *ch* et le *j* de cette langue sont souvent indispensables pour bien rendre les mots, tandis que la manière dont on les prononce en espagnol n'est pas connue. Les lettres *d, r, s, v* ne sont pas non plus nécessaires; leur valeur phonétique ne se trouve pas dans la langue des Botocudos. Les noms des parties du corps ne présentent point d'anomalies. Nous ne pouvons rien dire des adjectifs, des verbes, ni du système de numération de cette langue, le manque d'interprète ne nous ayant permis de prendre à cet égard aucun renseignement positif.

Le caractère des Aymores paraît rempli de fierté; mais, d'après ce que nous avons pu apercevoir, il est, à peu de chose près, semblable à celui des Guaranis; il en est de même de leurs mœurs et de leurs usages. Ils vivent au sein des forêts, par familles ou par petites tribus guerrières, qui aujourd'hui ont encore les coutumes primitives des Guaranis, tout en étant beaucoup plus sauvages. Ce sont les plus intrépides chasseurs à l'arc et à la flèche. Peu d'entr'eux se livrent à l'agriculture.

En résumé, les Botocudos, bien que différant des Guaranis par le langage, se rattachent évidemment au même rameau que cette grande nation, par tous leurs caractères physiques de couleur, de formes, de traits. Il en est ainsi des coutumes et des mœurs. Si l'on prenait pour type l'inclinaison des yeux, ils seraient les plus parfaits du rameau; car leurs yeux, plus relevés à l'angle extérieur, leurs pommettes plus saillantes, leur teinte plus jaune, les font ressembler en tout aux hommes de la race jaune des côtes de la Chine. Ce sont, en un mot, des Guaranis dont les caractères physiques sont très-prononcés.

NATION NUARA.[1]

Cette nation, si toutefois elle n'est pas une tribu des Guaranis, nous paraît appartenir évidemment à la race guaranienne.

NATION NALICUECA.[2]

C'est le nom d'une nation indiquée par Azara comme vivant au 21.e degré sud, à l'est de Xérès. Par le peu qu'en rapporte l'auteur espagnol, nous devons croire qu'elle appartient à la même race que les Nuaras.

NATION GUASARAPO.[3]

Cette nation nous paraît être dans le cas des deux précédentes : elle vivait à l'est du Rio Paraguay, vers le 19.e degré 46 minutes de latitude australe.

---

1. Azara, *Voy. dans l'Amér. mér.*, t. II, p. 77.
2. *Idem, ibidem.*
3. *Idem, ibidem*, p. 78.

NATION GUATO.[1]

Nous croyons qu'on peut aussi réunir avec certitude cette nation au rameau guaranien. Azara, sans doute, a donné trop de créance aux rapports des Indiens, en les décrivant comme vivant au milieu des lagunes. Nous en avons beaucoup entendu parler par des habitans de Cuyaba, comme d'une nation d'agriculteurs, avec lesquels ils ont des rapports fréquens.

NATIONS CABASA ET BORORO.

Les Cabasas habitant les rives du Rio de ce nom, entre le Jaoru et le Rio du Paraguay, non loin de Matagrosso, ainsi que les Bororos des plaines voisines de ces deux rivières, nous paraissent également appartenir au même rameau, sans que nous puissions rien dire de positif sur leur langage.

La plupart des nations du Brésil dont nous avons vu les portraits dans les beaux ouvrages de MM. Spix et Martius, de M. le prince Maximilien de Neuwied, de MM. Rugendas et Debret, appartiennent évidemment, par tous les caractères de leurs traits, à notre race brasilio-guaranienne. Tels sont les *Bogres* de la province de San-Paulo, les *Camacans,* les *Puris,* les *Coroados* et les *Coropos.* Quant aux *Macuanis,* aux *Penhams* de Minas-Geraes, aux *Machacalis,* aux *Capoxos,* aux *Cataxos,* aux *Comanaxos* des frontières de Porto Seguro et de Bahia, aux *Cariris,* aux *Sabujas,* aux *Masacaras* de Bahia; aux *Geicos,* aux *Apogenicrans,* aux *Pimenteiras* et aux *Purecamecrans* du Maragnan; aux *Muras,* aux *Mundrucus,* aux *Uainumas,* aux *Manaxos,* aux *Canna Mirim,* aux *Passes,* aux *Juris,* aux *Culinos,* aux *Catuquinas,* aux *Camperas,* aux *Maravas,* aux *Araquaxus,* aux *Cauixanas,* aux *Mariates,* aux *Maxurunas,* aux *Tocunas,* aux *Manaos,* aux *Bares* et aux *Cariays* du Para et du Rio Negro, dont parlent MM. Spix et Martius, nous avons la certitude que presque tous appartiennent aussi à notre race brasilio-guaranienne, mais sans pouvoir dire si c'est comme nations distinctes ou comme simples tribus des Guaranis ou des autres grandes nations de la race.

---

1. Azara, *Voy. dans l'Amér. mér.,* t. II, p. 80.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des noms de nations, de tribus, de leurs synonymies et des matières traitées dans cet ouvrage.

D

E

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

X

Y

TABLE DES MATIÈRES
DE L'HOMME AMÉRICAIN.

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

(Le Brésil, la République orientale de l'Uruguay, la République Argentine, la Patagonie, la République du Chili, la République de Bolivia, la République du Pérou).

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT.

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

(LE BRÉSIL, LA RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY, LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE, LA PATAGONIE, LA RÉPUBLIQUE DU CHILI, LA RÉPUBLIQUE DE BOLIVIA, LA RÉPUBLIQUE DU PÉROU),

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832 ET 1833,

PAR

ALCIDE D'ORBIGNY,

DOCTEUR ÈS SCIENCES NATURELLES DE LA FACULTÉ DE PARIS; CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR, DE L'ORDRE DE S. WLADIMIR DE RUSSIE, DE LA COURONNE DE FER D'AUTRICHE; OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR BOLIVIENNE; MEMBRE DES SOCIÉTÉS PHILOMATHIQUE, DE GÉOLOGIE, DE GÉOGRAPHIE ET D'ETHNOLOGIE DE PARIS; MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE LONDRES; MEMBRE DES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES DE TURIN, DE MADRID, DE MOSCOU, DE PHILADELPHIE, DE RATISBONNE, DE MONTEVIDEO, DE BORDEAUX, DE NORMANDIE, DE LA ROCHELLE, DE SAINTES, DE BLOIS, ETC.; AUTEUR DE LA PALÉONTOLOGIE FRANÇAISE, ETC.

Ouvrage dédié au Roi,

et publié sous les auspices de M. le Ministre de l'Instruction publique

(commencé sous le ministère de M. Guizot).

TOME QUATRIÈME.

2.e Partie : MAMMIFÈRES.

PARIS,

CHEZ P. BERTRAND, ÉDITEUR,

Libraire de la Société géologique de France,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 65.

STRASBOURG,

CHEZ V.e LEVRAULT, RUE DES JUIFS, 33.

1847.

MAMMIFÈRES,

PAR

M. ALCIDE D'ORBIGNY,

ET

M. PAUL GERVAIS,

PROFESSEUR DE ZOOLOGIE A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE MONTPELLIER, ETC.

1847.

NOTA.

Les planches I, II et II *bis* des Mammifères, ayant rapport aux races américaines, ont été citées dans le tome IV, 1.re partie, intitulée *L'Homme américain*.

Les planches VII et XIX n'ont pas été publiées et ne doivent pas l'être.

AVERTISSEMENT.

DURANT mon voyage en Amérique (de 1826 à 1833) j'ai recueilli de nombreuses observations sur les mammifères de toutes les régions que j'ai successivement visitées, dans le but de donner une suite de considérations relatives aux limites d'habitation, en latitude et en élévation sur les montagnes, de chaque espèce en particulier, et d'arriver ainsi à des lois générales. J'ai de plus réuni une foule de documens sur les mœurs, sur les habitudes de chacun de ces animaux, de manière à définir quelle est l'influence de la configuration orographique et de la composition phytographique et zoologique de toutes les zones d'habitation, sur leur répartition à la surface de l'Amérique méridionale.

Depuis mon retour (de 1834 à 1846), obligé de faire marcher de front, presque seul, les diverses parties dont se compose ma vaste publication, les mammifères se sont trouvés par hasard réservés en dernier. J'avais l'intention de leur donner le développement convenable, en rapport avec leur importance réelle; mais comme je me trouve aujourd'hui forcé de changer de cadre et de rester en des limites très-restreintes, je n'ai plus de place pour les traiter suivant mes désirs. Je me résigne donc, aidé du savant concours de M. PAUL GERVAIS, si versé dans l'étude mammologique, à indiquer seulement une petite partie des espèces que j'ai déposées au Muséum d'histoire naturelle de Paris, et sur lesquelles j'ai des notes bien plus étendues. J'espère que ces matériaux, obtenus au prix de tant de fatigues, ne seront pas perdus pour la science, et qu'ils feront, quelque jour, l'objet d'un travail plus complet.

Paris, ce 10 janvier 1847.

ALCIDE D'ORBIGNY.

Grâce aux recherches aussi actives qu'éclairées des nombreux naturalistes voyageurs qui ont parcouru l'Amérique méridionale dans ces dernières années, ou qui ont visité les principaux points de son littoral, les productions de cette vaste région sont aujourd'hui bien mieux connues. Les différens musées de l'Europe ont pu se les procurer; les mammalogistes les y ont étudiées avec soin et comparativement, et des publications spéciales leur ont également été consacrées soit dans les récits des voyageurs, soit dans les recueils des académies savantes ou dans les principaux journaux zoologiques. Cette abon-

dance de récoltes et les publications aussi nombreuses qu'intéressantes qui en ont été le résultat, ont contribué d'une manière remarquable aux progrès de la mammalogie. Nous nous en félicitons avec tous les naturalistes, bien qu'elles réduisent de beaucoup la part des découvertes qui nous était réservée, et qu'il ne nous reste plus qu'à glaner là où nous aurions pu moissonner aisément. En effet, la plupart des mammifères d'espèces entièrement nouvelles, que M. d'Orbigny avait recueillies avec peine et envoyées ou rapportées en Europe depuis 1826 jusqu'en 1835 [1], ont été depuis lors découvertes et décrites par d'autres observateurs. Beaucoup d'entre elles, celles surtout de l'ordre des Rongeurs, sont actuellement vulgaires dans les collections et même dans le commerce. Bennett, MM. Isid. Geoffroy, J. E. Gray, Waterhouse, Wagner, Tschudi et plusieurs autres savans mammalogistes, ont trop bien fait connaître les mammifères de l'Amérique méridionale pour que nous regrettions le retard que des circonstances indépendantes de notre volonté ont apporté dans cette partie de la présente publication.

Après la faune australasienne et presque autant qu'elle, la faune mammalogique de l'Amérique méridionale est le meilleur exemple que l'on puisse citer à l'appui des grandes lois que le génie de Buffon a entrevues dans la répartition géographique des animaux, lois que les découvertes récentes des zoologistes et celles des paléontologistes ont si heureusement formulées. Non-seulement elle nous montre un ensemble d'espèces qu'on ne retrouve point ailleurs, mais aussi des genres et même des familles qui lui sont tout-à-fait propres. Ce qu'une étude plus analytique et plus difficile peut seule montrer dans les diverses faunes de l'ancien monde et de l'Amérique septentrionale réunis, un premier coup d'œil peut le faire voir ici. Ajoutons que dans l'Amérique méridionale comme dans l'Australasie et même dans l'ancien monde la faune paléontologique relève elle-même des mêmes lois que la faune actuelle. Ce sont des espèces particulières qu'elle nous montre, mais ces espèces appartiennent pour la plupart aux mêmes genres et aux mêmes familles qui caractérisent aujourd'hui l'Amérique méridionale. Ce fait, non moins important que le premier, résulte clairement des travaux de Cuvier et de ceux de MM. de Blainville, Lund, Owen, Claussen, etc.

Décembre 1846.

PAUL GERVAIS.

---

1. Quelques-unes ont été indiquées dans le Rapport fait à l'Académie en 1834 et imprimé dans le tome IV des *Nouvelles Annales du Muséum de Paris.*

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

MAMMIFÈRES.

ORDRE DES QUADRUMANES.

Le nombre des quadrumanes américains s'est beaucoup accru dans ces derniers temps; mais, quoique ces animaux forment plusieurs genres très-bien caractérisés, tous sont de la même famille, et cette famille peut être aisément distinguée de celle des singes de l'ancien monde ou des lémuriens. Nous renverrons pour son histoire aux travaux des mammalogistes et en particulier à ceux de Spix et de MM. Étienne et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, nous contentant de parler ici de quelques espèces seulement. Mammifères.

STENTOR STRAMINEUS.

Simia straminea, Humb., *Recueil d'observ.*, t. I, p. 355; *Stentor stramineus*, Ét. Geoffr., *Ann. du Mus. d'hist. nat. de Paris*, t. XIX, p. 108; *Mycetes stramineus*, Desmarest, *Mammalogie*, p. 78; Spix, *Sim. brasil.*, p. 45, pl. 31.

Hab. Tout le centre du continent méridional, principalement dans les provinces de Santa-Cruz, de Chiquitos et de Moxos, en Bolivia.

CEBUS FULVUS, var.

Pl. III.

Cebus flavus? Ét. Geoffr., *Ann. du Mus. d'hist. nat. de Paris*, t. XIX, p. 112; J. B. Fischer, *Syn. mamm.*, p. 49; *Cebus fulvus*, Desm., *Mammalogie*, p. 83.

Nous avons rencontré cette variété dans les grandes forêts qui avoisinent la ville de Santa-Cruz de la Sierra, république de Bolivia.

Mammifères.

SAIMIRIS ENTOMOPHAGUS.

Pl. IV. Sous le nom de *Callithrix entomophagus* d'Orb., 1836.

Callithrix boliviensis, Nouv. Ann. du Mus. d'hist. nat. de Paris, t. III, p. 89; *Saimiris entomophagus*, Is. Geoffr. Saint-Hilaire, *Voyage de la Vénus, Mamm.*, p. 99; *Chrysothrix entomophagus*, André Wagner, *Ann. and Mag. of nat. hist.*, t. XII, p. 42.

Espèce voisine du Saïmiri (*Cebus sciureus* des auteurs), mais néanmoins très-facile à en distinguer. Elle est en général fauve, avec des teintes verdâtres sur le dos, la gorge blanchâtre, les lèvres, la calotte et le bout de la queue noirs. Ses formes sont grêles et gracieuses, comme celles du Saïmiri, mais sa queue est un peu plus longue; les poils sont annelés de fauve et de noirâtre sur une grande partie du corps; les avant-bras, les mains et les pieds sont fauve doré.

Cette espèce habite toutes les grandes forêts chaudes et humides du centre de l'Amérique méridionale. Nous l'avons en effet rencontrée successivement dans les provinces de Chiquitos, de Moxos et de Santa-Cruz de la Sierra (république de Bolivia). Elle voyage en grandes troupes, et se nourrit principalement d'insectes orthoptères et d'araignées.

CALLITHRIX DONACOPHILUS.

Pl. V. Sous le nom de *Callithrix donacophilus*, d'Orb., 1836.

Isid. Geoffroy Saint-Hilaire, *Voyage de la Vénus, Mamm.*, p. 99.

La face est nue, noirâtre, tout le corps gris-roux, plus foncé sur la tête et le ventre. La queue est gris-brun. Le poil du corps est annelé de noir, de blanc et de roux, celui de la queue est d'une seule teinte.

Nous avons rencontré cette espèce dans les bois et parmi les roseaux qui bordent les rivières de la province de Moxos, dans la république de Bolivia. Elle est très-craintive et vit ordinairement par paires.

ORDRE DES CHEIROPTÈRES.

Les Cheiroptères sont nombreux dans l'Amérique, ainsi que dans les autres parties du monde. Beaucoup de leurs espèces sud-américaines se rapportent à des genres qu'on ne retrouve point ailleurs et qui sont, comme les Sapajous, caractéristiques de cette grande région zoologique. Tels sont les *Phyllostomes*, les *Stenodermes*, tels que les définit M. de Blainville, les *Desmodes*, les *Glossophages* et les *Noctilions*. Les autres appartiennent aux deux grandes familles des *Molosses* et des *Vespertilions*, familles qui paraissent être cosmopolites. On remarque parmi les Vespertilions des Nycticées du sous-genre Lasiure et des espèces de presque tous les autres groupes connus dans l'ancien monde. L'Amérique, même dans ses parties méridionales, n'a fourni aucune espèce de la famille des Roussettes, ni de celle des Rhinolophes.

LOPHOSTOMA SYLVICOLUM.

Pl. VI. Sous le nom de *Lophostoma sylvicolum*, d'Orb., 1836.

Animal du même groupe que les Phyllostomes proprement dits, c'est-à-dire voisin par son système dentaire insectivore des *Phyllostoma spectrum* et *vampirus*, et différent au contraire des Stenodermes, Blainv., dont les molaires sont plus frugivores. Le crâne est suballongé, ainsi que les mâchoires, et celles-ci ont cinq paires de molaires supérieurement et six inférieurement, les deux antérieures les plus petites. Le nez est surmonté d'une feuille simple hastiforme. Les oreilles sont grandes, en cornet élevé et garnies intérieurement d'un oreillon échancré à sa base interne. La queue est beaucoup plus courte que la membrane interfémorale qui est au contraire ample et descend au niveau des ongles; sa dernière vertèbre est libre à la face supérieure de la membrane; les éperons qui soutiennent la membrane sont assez forts, mais de peu d'étendue. Le corps est couvert de poils doux et assez longs, surtout en dessus. Leur couleur est gris de souris brun en dessus et sur la tête, cendrée en dessous avec la région du cou un peu plus claire. Les poils de la face sont courts et bruns.

Voici les dimensions de ce cheiroptère :

Corps et tête	0,090.	Éperons	0,017.
Queue seule	0,013.	Avant-bras	0,055.
Membrane interfémorale	0,040.	Envergure	0,350.

Le groupe des *Lophostoma*, d'Orb., proposé pour cette seule espèce devra être placé parmi les Phyllostomes proprement dits (genres *Sturnira* et *Vampirus*, J. E. Gray).

L'espèce type est des grandes forêts qui bordent le pied oriental de la Cordillère bolivienne, au pays des sauvages Yuracarès. Elle attaque souvent les personnes endormies en plein air.

DESMODUS RUFUS.

Pl. VIII. Sous le nom de *Edostoma cinerea*, d'Orb., 1836.

Desmodus rufus, Maximilien, *Beiträge*, II, p. 233. J. B. Fischer, *Synopsis mammalium*, p. 140. De Blainville, *Ostéographie, Fascicule des Cheiroptères*, p. 16, etc.; pl. 7, etc.

Cette singulière espèce de chauve-souris n'était que fort incomplétement connue, lorsque la figure en a été publiée dans cet ouvrage; depuis lors son histoire a été beaucoup éclaircie par les travaux de M. de Blainville et de quelques autres mammalogistes, et il ne nous reste rien à ajouter à ce qu'ils ont dit, si ce n'est quelques détails sur ses mœurs.

Nos exemplaires sont de Santo-Corazon, province de Chiquitos en Bolivia. L'espèce vit autour des habitations et mord souvent les enfans endormis.

STENODERMA PERSPICILLATUM.

Pl. IX, fig. 7-9.

Vespertilio perspicillatus, Linn., *Mus. Adolph. Frid.*, p. 7. *Phyllostoma perspicillatum*, Ét. Geoffr., *Ann. du Mus. de Paris*, t. X, p. 176. P. Gerv. *in* Lasagra, *Hist. nat. et*

pol. de Cuba, Mamm., p. 32; *Stenoderma perspicill.*, Blainv., *Ostéographie, Cheiropt.*, p. 103, pl. 13.

Cette espèce est très-commune dans toutes les régions chaudes du centre de l'Amérique méridionale, où elle se tient dans les forêts. Nous l'avons surtout rencontrée à Guarayos et dans le Monte-Grande, province de Chiquitos (Bolivia).

NOCTILIO LEPORINUS.

Pl. IX, fig. 1-4. Sous le nom de *Noctilio rufipes*, d'Orb., 1836.

Noctilio leporinus, Linn., *Syst. nat.*, édit. 10, p. 32; *Noctilio americanus, idem, ibid.*, édit. 12, p. 88.

Un nouvel examen nous fait considérer comme ne différant pas suffisamment du *Noctilio leporinus*, pour qu'on en fasse une espèce distincte, les noctilions de la figure citée.

Nous avons rencontré cette variété seulement dans les grandes forêts qui bordent le Rio de San-Miguel, au pays des sauvages Guarayos (Bolivia), tandis que les autres vivent toujours sous les toits des maisons, dans la province de Moxos. Cette différence dans les mœurs, jointe aux caractères distinctifs qui existent dans la taille et la teinte des ongles, nous l'ont fait désigner d'abord comme espèce nouvelle.

NOCTILIO AFFINIS.

Pl. X, fig. 1-2.

De couleur brun-cannelle assez claire, plus pâle en dessous qu'en dessus; un indice de raie plus claire longeant la ligne médio-dorsale et résultant plutôt de la disposition particulière des poils que d'un changement de couleur. Taille un peu moindre que celle du *Vespertilio leporinus* ou *rufipes*. Longueur de l'avant-bras 0,058 au lieu de 0,062 comme dans celui de Moxos.

Ce Cheiroptère ne nous paraît pas pouvoir être distingué spécifiquement du *Noctilio dorsatus*, Desm., *Mamm.*, pag. 118, qui est la *Chauve-souris brun-cannelle* d'Azara, *Mamm. du Paraguay*, t. II, p. 290. Quelques auteurs sont encore indécis si ce *Noctilio dorsatus* est une variété du *Noctilio leporinus* ou une espèce distincte.

Il habite sous les toits dans la province de Moxos (Bolivia). A Concepcion surtout, les individus sont très-nombreux et répandent dans l'air une forte odeur musquée.

MOLOSSUS VELOX.

Pl. XI, fig. 1-4. Sous le nom de *Mol. moxensis*, d'Orb., 1836.

Mol. velox, Temm., *Monogr. de mammalogie*, t. I, p. 234.

Les Molosses de Moxos et de Guarayos (Bolivia), figurés sous le nom d'une de ces localités dans notre atlas, ne paraissent pas différer du *Molossus velox* d'une manière assez considérable pour que nous les regardions comme une espèce distincte.

MOLOSSUS NASUTUS.

Pl. X, fig. 3-5. Sous le nom de *Molossus rugosus*, d'Orb., 1836.

Molossus nasutus, Spix, *Sim. et Vesp.*, p. 60, pl. 65, fig. 7; *Nyctinomus brasiliensis*, Is. Geoff., *Ann. des sc. nat.*, 1.re sér., t. I, p. 337, pl. 22; *Mol. nas.*, Temm., *Mon. de mamm.*, t. I, p. 233.

La chauve-souris de Corrientes (république Argentine) figurée dans notre atlas sous le nom de *Mol. rugosus* ne paraît pas différente du *Mol. nasutus* de Spix dont un des principaux caractères est d'avoir le nez crénelé sur son pourtour.

VESPERTILIO FURINALIS. [1]

La dentition de cette chauve-souris est celle-ci:

$\frac{2}{3}$ incisives, $\frac{1}{1}$ canines, $\frac{4}{5}$ molaires.

---

1. Les espèces de Vespertilio proprement dits et de Nycticées, qu'on a signalées dans l'Amérique méridionale, paraissent présenter dans leur système dentaire une série de modifications analogues à celles qu'on a constatées chez les Chauves-souris européennes et qui ont permis d'établir divers sous-genres parmi ces dernières. Malheureusement plusieurs Chauves-souris sud-américaines n'ont pas encore pu être observées sous le rapport de la dentition. On ignore encore la disposition des dents molaires chez les suivantes : *Vespertilio nasutus,* Shaw; *albescens,* Ét. Geoffroy, d'après d'Azara; *Maugei,* Desm.; *brasiliensis,* Desm.; *polythrix,* Is. Geoffr.; *lævis*, Is. Geoffr.; *nigricans,* Maxim.; *ænobarbus,* Temm.; *parvulus,* Temm., et *lacteus,* Temm.

Voici les noms des Vespertilions dont on a fait connaître la formule dentaire :

a. *Espèces à quatre molaires supérieures* (de chaque côté) *et cinq inférieures.*

Vespertilio Dutertræus, P. Gerv., dans l'Hist. de Cuba de M. de la Sagra (habite l'île de Cuba). — *Vespertilio innoxius,* P. Gerv., dans la Partie zoologique du voyage de la *Bonite* (du Pérou). — *Plecotus velatus,* Is. Geoffroy, d'après des exemplaires dus aux recherches de MM. Aug. de Saint-Hilaire, d'Orbigny et Cl. Gay[1]. — *Vespertilio Hilarii,* Is. Geoffroy, d'après M. de Blainville, Comptes rendus de l'Acad. des sc.; Décembre 1837. — *Vespertilio noveboracensis,* d'après M. de Blainville, dans son *Ostéographie.* — *Vespertilio ferrugineus,* Temm., d'après M. Temminck, *Monogr. de mamm.* (de la Guyane hollandaise). Nous ajoutons à ces espèces le *Vespertilio furinalis,* décrit ci-dessus.

b. *Espèces à cinq molaires supérieurement et inférieurement.*

Vespertilio Blossevillei ou *bonariensis,* Less., Voyage. P. Gervais, dans l'Hist. de Cuba de M. de la Sagra[2]. — *Vespertilio ruber,* E. Geoffroy, la *Chauve-souris cannelle* d'Azara. D'après un exemplaire figuré dans cet ouvrage, il paraît que cette espèce ne présente que des $\frac{1}{2}$ incisives. — *Vespertilio leucogaster,* Temm., d'après l'observation de M. Temminck.

c. *Espèces à cinq paires de molaires supérieures et six inférieures :*

Furia horrens, Fréd. Cuvier, d'après F. Cuvier et M. de Blainville, dans son *Ostéographie* (de la

1. M. Temminck (*Monographies de mammalogie*, t. II, p. 241), donne à cette espèce cinq molaires en haut et six en bas, d'après des exemplaires qu'il a reçus de M. Natterer, sous le nom de *Vespertilio euryotis.* Nous n'avons pas en ce moment à notre disposition les matériaux nécessaires pour décider si l'erreur de détermination provient de nous ou du savant naturaliste de Leyde.

2. Cette espèce et le *Vespertilio noveboracensis,* qui lui ressemble beaucoup à l'extérieur, sont des Nycticées à membrane inter-fémorale velue.

Mammifères.

Les incisives supérieures sont inégales; l'interne, de beaucoup la plus forte, est un peu bifide; la canine est assez longue et il n'y a que quatre molaires toutes fortes et dont la première répond à la carnassière caniniforme des autres chauves-souris. A la mâchoire inférieure les trois paires d'incisives sont serrées et obliques; la canine est forte, et il y a cinq paires de molaires dont l'antérieure est la plus petite. L'animal lui-même est de la taille du *Vespertilio ruber,* mais de couleur moins rousse. Il est brun-cannelle en dessus, plus pâle sous la gorge et lavé ou mêlé de gris sur le reste des parties inférieures du corps. L'oreille est de forme ordinaire, et son oreillon en couteau, assez semblable à celui de la Pipistrelle, mais un peu plus étroit vers son sommet. Le museau est large et le nez peu proéminent. Les membranes sont brunes, sauf le dessous de l'interfémorale qui est grisâtre et présente quelques poils rares et courts de couleur blanchâtre.

Longueur du corps et de la tête	0,045.
— de la queue	0,027.
— de l'avant-bras	0,038.

Cette espèce habite la province de Corrientes (république Argentine).

PLECOTUS VELATUS.

Plecotus velatus, Is. Geoffroy, *Mag. zool. de Guerin,* cl. I; *id., Ann. des sc. nat.,* 1.re série, t. III, p. 446; *Vespertilio velatus*, Temm., *Monogr. de mamm.,* t. II, p. 241, pl. 58, fig. 3; Gay et Gervais, *Hist. fisica e politica de Chile*, *mamm.*, avec figure du crâne.

Le crâne nous a montré pour formule dentaire $\frac{2}{3}$ incisives, $\frac{1}{1}$ canines, $\frac{4}{5}$ molaires de chaque côté. La paire externe des incisives supérieures est très-petite; l'interne au contraire beaucoup plus forte et subbifide.

Nous avons rencontré cette espèce dans la ville même de Chuquisaca, capitale de la république de Bolivia, où elle est rare.

VESPERTILIO RUBER.
Pl. XI, fig. 5-6.

Chauve-souris onzième ou *cannelle*, Azara, *Hist. nat. mamm. du Paraguay,* édit. fr., t. II, p. 292; *Vespertilio ruber,* Geoffroy, *Ann. du Mus. de Paris*, t. VIII, p. 204; Desmarest,

---

Guyane française). — *Vespertilio euryotus*, Natterer, d'après M. Temminck, qui considère l'espèce comme identique avec son *Plecotus velatus.*

d. *Espèces à six paires de molaires supérieures et six inférieures,* variant dans leur forme et leur proportion, suivant les espèces.

Vespertilio lepidus, P. Gervais, d'après la description publiée dans l'Histoire de Cuba de M. de la Sagra, et celle de M. de Blainville, dans son *Ostéographie* (de Cuba). — *Vespertilio chiloensis,* Waterhouse, d'après la description insérée dans l'Histoire du Chili de M. Gay (des îles Chiloë et du Chili). — *Vespertilio arsinoë*, Temm., d'après la description de M. Temminck, dans sa *Monogr. de mamm.* (de Surinam). Nous ajouterons à cette section les *Vespertilio hypothrix* et *Isidori.*

Mammalogie, p. 143; *Vespertilion cannelle*, Temminck, *Monogr. de mammal.*, t. II, p. 255.

Les caractères assignés par d'Azara à sa chauve-souris onzième ou chauve-souris cannelle s'appliquent bien à l'individu que nous avons représenté. Notre chauve-souris cannelle est bien de couleur cannelle et sa teinte est à peu près la même sur tous les points du corps; le dessus néanmoins est un peu plus foncé et le dessous un peu lavé de plus clair. La base des poils est brunâtre en dessous; les poils du dessus sont à peu près unicolores. Les membranes alaires et interfémorale sont brunâtres, un peu transparentes, à nervures assez nombreuses. L'interfémorale assez grande et subcarrée embrasse presque entièrement la queue; elle est soutenue par des éperons assez forts, mais qui ne font cependant que la moitié du bord libre entre chaque patte et la queue. Les oreilles sont nues, en cornet de médiocre grandeur, non rapprochées sur la ligne médiane et pourvues intérieurement d'un oreillon en couteau un peu plus grêle que celui du *Vespertilion pipistrelle* d'Europe.

Longueur du corps et de la tête	0,032.
— de la queue	0,028.
— de l'oreillon	0,005.
— de l'avant-bras	0,038.
— du tibia	0,016.

Le crâne du *Vespertilio ruber* est assez court et présente dans la partie faciale quelque chose de celui du *Plecotus*. Son système dentaire est fort particulier.

Incisives $\frac{1}{2}$, canines $\frac{1}{1}$, molaires $\frac{5}{5}$ de chaque côté.

Nous ne voyons en effet à la mâchoire supérieure qu'une seule paire d'incisives, lesquelles sont assez fortes; une paire de canines et cinq paires de molaires, dont la première plus petite que les autres, mais sur le même rang qu'elles, et les autres fortes et épaisses; la dernière est comme d'habitude transversale. A la mâchoire inférieure nous n'apercevons que deux paires d'incisives au lieu de trois, comme dans les autres *Vespertilions;* un très-petit espace vide sépare ces molaires de la canine. Après celle-ci viennent les molaires au nombre de cinq, deux fausses et trois vraies; la première des cinq est plus petite que les autres.

Nous n'osons pas affirmer qu'il ne manque pas à cet exemplaire une paire d'incisives que présenteraient d'autres chauves-souris de la même espèce.

Cependant cette disposition est conforme à ce que d'Azara rapporte. Voici comment M. Temminck (*Monographie de mammalogie*, t. II, p. 255) parle de l'indication fournie par ce naturaliste : « les dents, *s'il faut en croire l'auteur espagnol,* auraient une seule incisive en haut et de chaque côté, laissant un espace vide au milieu, et puis deux réunies en bas : *formule dentaire que nous présumons mal observée ou mal indiquée.* »

Page 258 du même volume de sa Monographie, M. Temminck cite le *Vespertilio ruber* figuré dans notre atlas, mais sans faire remarquer que c'est celui dont il vient de parler trois pages plus haut.

Habite la province de Corrientes (république Argentine), où elle est rare.

VESPERTILIO HYPOTHRYX.

De la taille et de l'apparence du *Vespertilio mystacinus* d'Europe et pourvu également de six paires de molaires à chaque mâchoire. Face suballongée, subaplatie, peu velue, narines écartées avec un sillon longitudinal sur la ligne médiane du nez; oreilles en cornet étroit, un peu échancré au bord externe. Oreillon allongé, étroit, en couteau rétréci vers son sommet. Membranes non velues, si ce n'est en dessous de la partie interfémorale où l'on voit quelques petits poils épars de couleur grise. Les poils du corps sont brun-enfumé, plus foncés en dessus qu'en dessous, où ils sont mêlés de quelques poils gris. Les poils des moustaches sont petits et peu nombreux.

Longueur de l'avant-bras	0,033.
— du corps et de la tête	0,050.
— de la queue	0,032.

Nous avons dit que cette espèce était du nombre des Vespertilions à molaires $\frac{6}{6}$. Ses incisives inférieures ne sont pas très-larges; sa canine n'a qu'un faible bourrelet au collet, sans talon épineux en avant; sa première fausse molaire est presque de même forme que la carnassière inférieure des felis et un peu plus forte que la seconde.

Elle est assez commune dans la province de Moxos (Bolivia), c'est-à-dire dans les plaines chaudes et boisées du centre du continent méridional.

VESPERTILIO ISIDORI.

Espèce à $\frac{2}{3}$ incisives, $\frac{1}{1}$ canines et $\frac{6}{6}$ molaires de chaque côté. Ses incisives supérieures sont assez fortes, subégales, un peu bifides : elles sont séparées par un petit intervalle de la canine. La première molaire de la même mâchoire est plus forte que la seconde; inférieurement, les incisives sont larges, sans intervalle; la canine a un petit talon épineux en avant et un en arrière réunis l'un à l'autre par un petit bourrelet qui longe le collet de la dent; la première fausse molaire est un peu plus forte que la seconde.

L'oreille a la forme la plus ordinaire et son oreillon est en couteau subaigu; les narines sont peu saillantes. La tête est médiocrement allongée et les poils du corps présentent en dessus un glacé gris-fauve dû à leur partie terminale qui est de cette couleur, tandis que le reste de leur longueur est brun-noir. Le brun est plus franc aux épaules et sur les côtés du cou; la tête est aussi plus brune que le dos et les reins, mais moins que les épaules. Les joues et le dessous du cou passent au brun-cannelle. Le ventre est gris sale avec la base des poils brun-noir. Il n'y a point de poils sur les membranes.

Longueur de la tête et du corps	0,040.
— de la queue	0,028.
— de l'avant-bras	0,033.

Cette petite chauve-souris est voisine du *Vespertilio mystacinus* d'Europe par plusieurs de ses caractères. Elle a été prise à Corrientes (république Argentine).

ORDRE DES AMPHIBIES.

L'un de nous a nommé *Thalassothériens*[1] les mammifères de genres essentiellement marins, c'est-à-dire les phoques ou amphibies, les gravigrades aquatiques ou cétacés herbivores, et les cétacés proprement dits : trois groupes d'animaux fort différens, par l'ensemble de leurs caractères, des autres espèces de la même classe et qui offrent cette particularité remarquable que toutes leurs espèces ou presque toutes vivent dans les eaux de la mer; les autres mammifères ou les *Géothériens* sont au contraire destinés à vivre sur terre[2] ou dans les eaux douces.

Les mammifères géothériens qui visitent les côtes de l'Amérique méridionale, échappent aux règles de géographie mammalogique dont nous avons parlé. On sait en effet maintenant qu'il y a une répartition hydrographique de ces animaux en rapport avec celles des grands bassins maritimes, dont ils constituent la population. Aussi les Thalassothériens des côtes équinoxiales de l'Amérique diffèrent-ils spécifiquement, suivant qu'on les étudie dans l'Atlantique ou dans le grand Océan.

PHOCA PROBOSCIDEA.

Phoca leonina, Linné, *Syst. nat.*, édit. 12, p. 55; *Phoca proboscidea*, Desm., *Mammal.*, p. 238; J. B. Fischer, *Synops. mamm.*, p. 234; *Macrorhinus proboscideus*, F. Cuvier, *Dict. des sc. nat.*, t. XXXIX, p. 552.

Cette espèce vient tous les ans sur les plages sablonneuses de *Punta rasa*, près de l'embouchure du Rio Negro en Patagonie. Nous avons décrit ses mœurs et la pêche dont elle est l'objet, *Partie historique*, t. II, p. 57 et suivantes.

OTARIA JUBATA.

Phoca jubata, Schreber; *Otaria jubata*, Desmarest, *Mamm.*, p. 248.

Nous avons rencontré cette espèce sur les côtes rocailleuses de la Patagonie septentrionale au sud du Rio Negro. Ses mœurs sont décrites, *Partie historique*, t. II, p. 140 et suivantes.

OTARIA PORCINA.

M. Tschudi a récemment signalé sur les côtes du Pérou une espèce d'otarie différente de l'*Otaria jubata*. Il la désigne et la représente sous le nom d'*Otaria Ulloœ*. Le crâne

---

1. *Ann. des sc. nat.*, 3.e sér., 1846.

2. L'*Inia boliviensis*, qui est un dauphin d'eau douce, découvert dans l'Amérique méridionale par M. Alc. d'Orbigny, et l'*Enhydra marina*, qui est une loutre essentiellement marine de la côte nord-ouest d'Amérique, sont les principales exceptions que l'on puisse signaler à cette grande règle de la répartition géographique des mammifères.

Mammifères.

d'un individu du même lieu qui a été rapporté au Muséum de Paris par M. d'Orbigny indique aussi une espèce différente de l'*O. jubata* ou tout au moins une variété fort distincte. Serait-ce l'*Otaria Ulloœ* de M. Tschudi, le *Phoca porcina* de Molina ou quelque autre des espèces également mal connues que l'on a signalées ? C'est un point que l'état actuel de nos connaissances sur les Otaries ne permet pas de décider, mais sur lequel nous devions appeler l'attention des naturalistes.

Comme il n'y a bien certainement qu'une seule espèce d'Otarie sur toute la côte du Chili et du Pérou, il paraît certain que l'espèce signalée par Molina, ainsi que l'*O. Ulloœ* de M. Tschudi, et le crâne que nous avons rapporté, appartiennent à cette même espèce.

ORDRE DES CARNIVORES.

Les Carnivores de l'Amérique méridionale ne sont pas nombreux : ce sont une, ou, d'après MM. Roulin et Tschudi, deux espèces d'*Ours*, quelques *Plantigrades*, voisins des Ours, tels que le *Kinkajou*, le *Coati* et le *Raton*, des *Mustéliens*, à part les deux espèces du genre *Galictis*, des *Mephitis*, diverses espèces de *Loutres*, des *Canis* et des *Felis*, mais aucune espèce des genres *Mangusta* et *Viverra*, dont les nombreux représentans sont tous de l'ancien monde. Le genre *Bassaris*, qui vit au Mexique, est le seul carnassier d'Amérique qui ait de l'analogie avec les Viverriens.

URSUS ORNATUS.

Ursus ornatus, F. Cuv., *Hist. nat. des mamm.*, avec fig.; Blainv., *Ostéogr.*, genre *Ursus*, p. 25, pl. 4, etc.

Cette espèce, connue en Bolivia sous le nom d'*Ujumari*, habite surtout le sommet des montagnes boisées et tempérées élevées seulement de 3500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle se trouve dans les provinces de Yungas, de Sicasica, de Cochabamba et de Chuquisaca, où elle est très-rare.

CERCOLEPTES CAUDIVOLVULUS.

Cercoleptes caudivolvulus, Illiger. J. B. Fischer, *Synopsis mamm.*, p. 150.

Elle est rare, et nous ne l'avons trouvée qu'au sein des forêts chaudes et humides du pied oriental des Andes boliviennes au pays des Yuracares.

NASUA.

On a dans quelques ouvrages admis l'existence de plusieurs espèces de Coatis, mais il a été jusqu'ici impossible de trouver dans les caractères organiques de ces animaux la preuve de cette opinion. Aussi M. de Blainville (*Ostéographie*, genre *Subursus*, p. 20) n'admet-il qu'une seule espèce de Coatis.

Cependant nous avons été à portée de voir souvent des Coatis, et nous pouvons affir-

mer qu'il existe des espèces distinctes, qui se séparent en troupes particulières et ne vivent pas dans les mêmes lieux. Par exemple le *Nasua rufa* ne sort pas des régions tropicales dont il habite les forêts les plus chaudes, tandis que le *Nasua fusca,* tout en habitant les régions chaudes, s'avance vers le sud jusqu'au 30.e degré de latitude, et s'élève également bien plus haut sur les montagnes. Jamais les deux espèces ne se mêlent, à l'état sauvage, dans toutes les parties américaines que nous avons parcourues.

PROCYON CANCRIVORUS.

Raton crabier, Buffon, *Hist. nat., suppl.*, t. VI, p. 236, pl. 32; *Agouara popé,* d'Azara, *Hist. nat. mamm. Paraguay*, t. I, p. 327; *Procyon cancrivorus,* Desmarest, *Mammal.*, p. 169.

Cette espèce habite la zone torride et s'étend vers le sud jusqu'au 30.e degré de latitude. Nous l'avons rencontrée à Corrientes (république Argentine) et à Chiquitos (république de Bolivia), où partout elle est très-rare.

MEPHITIS CASTANEUS, Nob.

Pl. XII et Pl. XIII, fig. 2, sous le nom de *Mephitis Humboldtii.*

Conepatus Humboldtii? J. E. Gray, *Loudon's Magaz. of nat. hist.*, 9.e série, t. I, p. 581, 1837; *Mephitis Humboldtii*, Blainville, *Ostéographie,* genre *Mustela,* p. 41, pl. 13.

M. de Blainville qui a parlé dans son *Ostéographie* des dents de l'une des Moufettes de cette espèce, la considère comme étant la même que celle indiquée peu de temps avant par J. E. Gray sous le nom de *Mephitis Humboldtii.* Plusieurs animaux, semblables à celui que M. de Blainville nomme ainsi, ont été déposés dans les Galeries du Muséum. Leur taille est plus petite que celle des Moufettes des États-Unis et des parties chaudes de l'Amérique méridionale. Leur nez est assez proéminent dans sa partie dénudée, mais leur tête est large, leurs oreilles sont courtes, velues et assez largement ouvertes; ils ont les ongles antérieurs bien plus longs que les postérieurs et leurs pattes sont presque aussi velues que l'avant-bras et la jambe; toutefois la paume est en partie nue, ainsi que le dessous des doigts antérieurement et en arrière la moitié de la plante et le dessous des doigts sont dans le même cas. La fourrure du corps et de la queue est abondante, assez longue, accompagnée à la base d'une bourre laineuse et généralement de couleur brun-marron. Le blanc forme une double ligne qui commence à la base du cou ou sur le dessus de la tête entre les oreilles, mais pas sur la ligne médiane, se rapproche sans se réunir vers les épaules et s'écarte plus en arrière pour finir vers la région lombaire; certains individus ont le manteau, c'est-à-dire la région comprise entre les lignes blanches d'une teinte plus claire. Les poils de la queue sont longs, touffus et plus durs que ceux du dos; la plus grande portion de leur partie cachée est de couleur blanchâtre : leur dernier tiers ou à peu près est au contraire de la couleur marron du dos, mais un peu plus foncée. La couleur marron de la tête est également un peu plus foncée que celle du reste du corps; le dessous de la gorge, la poitrine et le ventre sont au

contraire plus pâles et plus ternes. Toutefois le lustre des poils, ainsi que la teinte foncée reparaissent à la région anale et à la face interne des membres.

Ces petites Moufettes ont la même forme du crâne que les autres ou à peu près, mais elles diffèrent par leur système dentaire de la majorité des espèces de ce genre. Leur mâchoire supérieure n'a que trois paires de molaires.

Longueur du corps et de la tête	0,24.
— de la queue seule	0,15.

M. Gray a donné son *Conepatus Humboldtii* comme étant le *Mephitis Conepalt*, Desm. (sans doute la Moufette Conepalt d'Hernandez), qui est des régions équatoriales de l'Amérique, tandis que nos Moufettes viennent des parties australes de ce continent. Ce fait et quelques différences existant entre les caractères indiqués par M. Gray et ceux des individus que nous décrivons nous fait supposer que notre espèce est probablement différente. Aussi lui donnerons-nous jusqu'à preuve du contraire le nouveau nom de *Mephitis castaneus*.

LUTRA PLATENSIS.
Pl. XV.

Lutra platensis, Waterhouse *in* Darwin, *Voyage du Beagle*, *Mamm.*

Les caractères de cette espèce ont été décrits par M. Waterhouse. Nous avons reproduit la figure qu'il a publiée de son crâne.

Elle habite tout le cours du Rio Parana depuis Buenos-Ayres jusqu'au-dessus de Corrientes. Elle est surtout commune dans cette dernière province.

MUSTELA (PUTORIUS) BRASILIENSIS.
Pl. XIII, fig. 3.

Mustela brasiliensis ? Sevastianoff, *Mém. de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, t. IV, p. 56, pl. 4; J. B. Fischer, *Synopsis mammalium*, p. 222.

Nous avons fait figurer le crâne de cette espèce pour montrer que son système dentaire la rapporte au genre des Putois. Son crâne est long de 0,075.

MUSTELA (LYNCODON) PATAGONICA.
Pl. XIII, fig. 4.

Putois du Chili, Blainv., *Ostéogr.*, genre *Mustela*, p. 42, ou *Putois du Paraguay*, *id.*, *ibid.*, p. 81, pl. 13 (sous le nom de *M. patagonica*). Sous-genre *Lyncodon*, P. Gervais, *Dict. univ. d'hist. nat. de Ch. d'Orbigny*, t. IV, p. 685 (article *Dents*).

Le crâne figuré est la seule partie que nous connaissions de l'animal dont il est ici question; il indique une espèce plus petite que le Putois (*Mustela putorius*) et plus grande que l'hermine (*Mustela erminea*), mais distincte de toutes celles du genre Putorius par son système dentaire. Elle n'a en effet au lieu de $\frac{4}{5}$ molaires que $\frac{3}{3}$ molaires, c'est-à-dire trois paires à chaque mâchoire. Cette disposition remarquable rappelle le système dentaire des Lynx, et c'est ce que nous avons voulu indiquer par le nom de *Lyncodon*.

Ce crâne est long de 0,050. Mammifères.

Nous avons rencontré cette espèce près du Rio Negro en Patagonie, où elle est très-rare.

FELIS ONÇA.

Yaguareté, Azara, *Mamm. du Paraguay*, édit. fr., t. I, p. 114. *Felis onca*, Linn.; J. B. Fischer, *Synopsis mammalium*, p. 198. F. Cuv., *Hist. nat. des mamm.*

Cette espèce, si connue, ne s'avance vers le sud que jusqu'au 40.e degré de latitude, et dépasse rarement, dans les Pampas, les environs de la chaîne du Tandil. Les individus qui atteignent ces régions australes sont ordinairement d'un jaune presque blanc.

FELIS CONCOLOR.

Couguar, Buffon, *Hist. nat.*, t. IX, pl. 19. *Felis concolor*, Linn., etc. J. B. Fischer, *Synops. mamm.*, p. 197. *Gouazouara*, D'Azara, *Mamm. du Taraguay*, édit. fr., t. I, p. 333.

Le Cougouar s'avance beaucoup plus vers le sud que le Jaguar, et les Indiens patagons nous ont assuré qu'il habite jusqu'au détroit de Magellan. Nous le croyons d'autant plus volontiers qu'il vit également sur les montagnes de Bolivia, où le Jaguar n'arrive jamais.

FELIS GEOFFROYI.

Pl. XIV et Pl. XIII, fig. 1.

Felis Geoffroyi, Al. d'Orb. et P. Gervais, *Bull. de la soc. philom. de Paris*, 1844, p. 40 (6 Mai) et Journ. *l'Institut*, même année.

Cette espèce est voisine par ses caractères principaux de l'Ocelot, du Chati et du Marguay; elle est de taille un peu supérieure à ce dernier, de proportions moins trapues que tous trois et distincte des uns et des autres par les taches nombreuses ponctiformes et noirâtres qu'elle présente sur tout le corps, y compris les épaules et sur une grande partie des cuisses. Sous ce rapport notre *Felis Geoffroyi* a une analogie réelle avec le *Felis Guigna* de Molina, qui est ainsi caractérisée:

Fulva, maculis rotundis, diametri circa 5 lin., nigris, dorsum ad caudam usque occupantibus; magnitudo et figura Cati.

Mais qu'est-ce que le *Felis Guigna*? Les renseignemens trop peu significatifs de Molina ne permettent pas de le dire et les notes publiées depuis lui par M. Pœppig[1] n'ont pas éclairci la synonymie de cette espèce. Les auteurs de la Mammalogie du Chili publiée dans l'Histoire physique et politique du pays n'ont pas obtenu un résultat plus satisfaisant.

Les taches de notre *Felis Geoffroyi* sont pleines, petites, disposées en séries obliques et semblent prêtes, dans certains endroits, à se continuer linéairement, ce qui toutefois n'a pas lieu. Elles ne forment pas d'encadremens comme celles des espèces citées. Sur la tête et derrière le cou, elles sont remplacées par des lignes; celles-ci sont mieux for-

1. *Bull. univ. de Féruss.*, t. XIX, p. 99, et *Froriep's Notizen*, 1829, n.° 529.

mées au cou qu'à la tête. Il y a deux barres génales, dont la première ou l'inférieure se termine à la hauteur de la première bande transversale du devant du cou. Cette bande ou collier est plus forte et plus écartée que les quatre autres bandes transversales qui sont au-dessous d'elle, également sur la partie antérieure du cou. Deux bandes noirâtres existent à la face interne de l'avant-bras; le dessous du corps présente quelques bandes moins foncées que celles des autres parties. La queue est annelée par la transformation en anneaux de mieux en mieux définis des taches dorsales. Les deux ou trois premiers de ses anneaux sont encore formés de taches ponctiformes, disposées assez irrégulièrement; les onze suivans sont mieux arrêtés, mais ils sont incomplets en dessous; six d'entre eux, les six postérieurs, sont seuls bien réguliers; le dernier de tous est à peu près terminal. Le fond du pelage est gris-fauve en dessus, gris-blanchâtre en dessous; le blanc et le fauve y sont moins tranchés que dans l'Ocelot, le Chati et le Marguay, auquel M. Pœppig rapporte, bien que dubitativement, le *Felis Guigna*. L'oreille de notre espèce a une grande tache blanche à sa face postérieure, près du bord externe; le menton est blanchâtre, le sourcil jaune-clair et la face postérieure des carpes et des tarses brunâtre.

Longueur du corps et de la tête	0,55.
— de la queue	0,32.
— de la partie basilaire du crâne	0,098.

Le crâne a beaucoup de ressemblance avec celui de l'Ocelot.

Cette espèce, dont trois exemplaires sont déposés au Muséum de Paris, a été prise sur les bords du Rio Negro.

Elle habite les Pampas de Buenos-Ayres jusqu'au 44.[e] degré de latitude sud. Elle est surtout commune sur les bords du Rio Negro en Patagonie, où elle se tient dans les joncs. Elle fait la chasse aux différentes espèces de Tinamous et à l'Eudromie.

FELIS PAGEROS.

Chat Pampa, d'Azara, *Mammif. du Paraguay*, édit. fr., t. I, p. 129. *Felis pageros*, Desm., *Mammal.*, p. 231. Waterhouse, *in* Darwin, *Voyage du Beagle*, *Mamm.* P. Gervais, *in* Eydoux et Souleyet, *Voyage de la Bonite*, *Zool.*, t. I, p. 34, pl. 7, fig. 1, 2. D'Orbigny, et P. Gervais, *in* Guerin, *Mag. zool.*, cl. I, pl. 20, 1844.

On trouve cette espèce du 35.[e] au 45.[e] degré de latitude sud, dans les petits bois des régions désertes de la Patagonie. Elle est surtout commune près des rives du Rio Negro.

CANIS JUBATUS.[1]

Aguara guazu, d'Azara, *Mamm. du Paraguay*, t. I, p. 307. *Canis jubatus*, Desmarest,

1. Les *Canis* de l'Amérique méridionale sont encore assez imparfaitement connus et leur diagnostique paraît assez difficile. Plusieurs auteurs anglais, MM. J. E. Gray, Waterhouse, Hamilton Smith, s'en sont déjà occupés, et l'on est sur la voie d'une caractéristique complète de ces animaux. Assez récemment M. de Blainville (*Ostéographie*, genre *Canis*) a signalé sous le nom de

Mammalogie, p. 198. *Canis campestris*, Maxim., *Beiträge*, II, p. 334. Blainville, *Ostéographie*, genre *Canis*. Mammifères.

Nous l'avons rencontrée dans toutes les régions chaudes de l'Amérique méridionale et vers le sud jusqu'au 41.e degré de latitude sud. Elle n'est commune nulle part.

CANIS AZARÆ.

Aguarachay, d'Azara, *Mamm. du Paraguay*, t. I, p. 317. *Canis Azaræ*, Maximilien, *Beiträge*, II, p. 338. Waterhouse *in* Darwin, *Voyage du Beagle*, *Mamm.*

D'après les recherches des naturalistes anglais, il est admis aujourd'hui que l'on a confondu sous ce nom plusieurs espèces répandues dans les différentes parties de l'Amérique méridionale, depuis la Nouvelle-Grenade et la Guyane jusqu'au Chili et aux Malouines. Voir à cet égard les publications de MM. Waterhouse, Gray, Hamilton Smith, etc.

CANIS CANCRIVORUS.

Chien des bois, Buffon, *Hist. nat.*, *Suppl.*, t. VII, p. 146, pl. 38. *Canis cancrivorus*, Desm., *Mamm.*, p. 199.

Il est rare dans la province de Chiquitos en Bolivia.

ORDRE DES MARSUPIAUX OU DIDELPHES.

La tribu des Sarigues est exclusivement propre à l'Amérique; la Monographie qu'en a faite M. Waterhouse, dans son ouvrage sur les Marsupiaux, dans le *Naturalist's library* et dans son *History of mammals*, nous dispense d'entrer à leur égard dans des détails descriptifs.

ORDRE DES RONGEURS.

Les Rongeurs, nombreux partout, le sont principalement dans l'Amérique méridionale; leurs espèces sont toutes distinctes de celles des autres régions et souvent même elles constituent des genres ou même de petites familles qu'on ne retrouve point ailleurs. Les derniers travaux des mammalogistes, ceux de F. Cuvier, de M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire et de quelques autres zoologistes en France, ceux de M. Waterhouse en Angleterre, et d'autres encore, ont beaucoup avancé nos connaissances zoologiques sur les Rongeurs. Nous ne parlerons ici que d'un petit nombre d'espèces; notre travail au contraire en aurait fait connaître un bien plus grand nombre, s'il avait pu paraître il y a quelques années.

Canis brachyteles une espèce dont le crâne et la peau ont été rapportés au Muséum de Paris par M. Aug. de Saint-Hilaire, sous le nom de *Guaracha* ou *Guarachaim*. Cet animal méritait déjà d'être signalé d'une manière toute spéciale aux recherches des naturalistes.

SCIURUS IGNIVENTRIS.[1]

Sciurus igniventris, Natterer *in* Andr. Wagner, *Ann. and Mag. of nat. hist.*, t. XII, p. 44.

Cette espèce est voisine par son crâne du *Sc. stramineus*, P. Gervais, *in* Eydoux et Souleyet, *Voyage de la Bonite, Zool.*, t. I, p. 37, et doit entrer dans la même section.

Nous l'avons observée dans la province de Chiquitos (Bolivia), c'est-à-dire dans les régions chaudes du centre du continent. Elle est très-rare.

ELIGMODONTIA TYPUS.

Eligmodontia typus, F. Cuvier, *Ann. des sc. nat.*, 2.e série, t. II (d'après un exemplaire recueilli par M. d'Orbigny).

Nous avons rencontré cette espèce dans la province de Corrientes, où elle est peu commune.

OCTODON GLIROIDES.
Pl. XVI.

Octodon gliroides, P. Gervais et d'Orbigny, *Bull. de la soc. philom. de Paris*, 1844, p. 22 (9 Mars) et Journal *l'Institut*, même année.

La nature et la couleur des poils de cette espèce, rappellent à la fois par leurs caractères ceux du Loir (*Myoxus glis*) et du Chinchilla. Les poils sont doux au toucher, gris-cendré en dessus, blancs en dessous; la queue est brun-noirâtre en dessous, complétement terminée de la même couleur et un peu en balai; le dessus des pattes est blanc. Ces couleurs suffisent pour faire distinguer tout d'abord l'*Octodon gliroides* de l'espèce du Chili plus anciennement connue et que l'on a nommée *Octodon degus* ou *Cumingii* (*Mus degus*, Molina) dont il offre à peu près la taille et les proportions. Il s'en distingue aussi par la forme de ses molaires qui sont un peu moins allongées, surtout celles de la quatrième paire ou les postérieures; celles-ci ont leurs replis moins obliques. Les molaires supérieures sont plus triangulaires que dans l'*O. degus;* les inférieures au contraire sont plus régulièrement en forme d'un *huit* arabe, sauf la postérieure, dont la partie éburnée est virguliforme et à échancrure externe et non interne comme dans l'*O. degus.* Dans ce dernier, la même paire de dents molaires, soit à la mâchoire supérieure, soit à l'inférieure, diffère moins des précédentes que dans notre *Octodon gliroides,* aussi bien par sa forme que par son volume.

Longueur du corps et de la tête	0,16.
— de la queue	0,12.

L'*Octodon gliroides* a été recueilli près de la Paz dans les Andes boliviennes. Il vit au milieu des Cactus, dans les haies des jardins de la ville, au niveau de 3700 mètres au-dessus de l'Océan.

1. Le genre Écureuil est loin d'être aussi commun dans l'Amérique méridionale que dans l'Amérique septentrionale et dans l'Inde. Toutefois il a été constaté à la Nouvelle-Grenade, dans plusieurs parties du Brésil, au Pérou, à Chiquitos en Bolivie.

OCTODON DEGUS.

Mus degus, Molina, *Hist. du Chili. Octodon Cumingii*, Bennett, *Proceed. zool. soc. London*, 1832, p. 46. *Idem*, *Trans. zool. soc. London*, t. II, p. 81, pl. 16. *Dendrobius degus*, Meyen, *Nova acta nat. curios.*, t. XVII, avec planches.

Espèce très-commune dans la campagne aux environs de Santiago au Chili.

CTENOMYS BRASILIENSIS.
Pl. XVII.

Ctenomys brasiliensis, Blainv., *Bull. de la soc. philom. de Paris*, 1826, p. 62. *Idem*, *Ann. des sc. nat.*, 1.re série, t. IX, p. 97.

Cette espèce habite les régions chaudes de l'Amérique méridionale. Nous l'avons successivement recueillie dans la province de Corrientes (république Argentine) et près de Santa-Cruz de la Sierra (Bolivia).

CTENOMYS MAGELLANICA.

Ctenomys magellanica, Bennett, *Proceed. zool. soc. London*, 1835, p. 190. *Idem*, *Trans. zool. soc. London*, t. II, p. 84, pl. 17.

Cette espèce diffère du *Ctenomys brasiliensis* par quelques particularités assez faciles à saisir par la petitesse de ses molaires et surtout par une forme un peu différente de l'enveloppe de l'émail.

Elle est répandue sur tous les terrains sablonneux arides et secs de la Patagonie septentrionale, où elle laboure le sol de manière à rendre très-dangereux les voyages à cheval.

DASYPROCTA NIGRICANS.

Dasyprocta nigricans, Natterer *in* Andr. Wagner, *Ann. and mag. of nat. hist.*, t. XII, p. 45.

On rencontre cet agouti dans les régions chaudes de l'Amérique méridionale. Il vit également dans les plaines et sur les montagnes, où partout il est redouté du cultivateur.

DOLICHOTIS PATAGONICA.

Lièvres du port Désiré, J. Narborough, *Voyages to the streights of Magellan*, p. 33. *Lièvre Pampa*, d'Azara, *Mamm. du Paraguay*, trad. fr., t. II, p. 51. *Cavia patagonica*, Shaw, *Gen. zool.*, t. II, p. 266, pl. 165. *Dasyprocta* (Dolichotis) *patagonica*, Desmarest, *Mammalogie*, p. 358. *Mara magellanica*, Lesson, *Centurie de zoologie*, p. 113, pl. 42.

La dentition de cette espèce a été figurée dans l'*Iconographie du règne animal*, éditée par Crochard, *Mammif.*, d'après un des crânes rapportés par M. d'Orbigny. Les molaires ont une analogie presque complète avec celles des Kerodons, genre établi parmi les Cavia par Fréd. Cuvier.

On le trouve sur toutes les plaines orientales sèches et arides de la Patagonie septen-

Mammifères.

trionale, surtout près des rives du Rio Negro. On le rencontre encore à ce qu'il paraît jusqu'aux environs de Cordova (république Argentine).

CAVIA AUSTRALIS.

Pl. XVIII, fig. 1-4.

Cavia australis, Is. Geoffroy et d'Orbigny *in* Guerin, *Mag. de zoologie*, 1833, pl. 12. P. Gervais, *Dict. univ. d'hist. nat. de Ch. d'Orbigny,* t. IV, p. 40.

Poils médiocrement longs, doux au toucher, annelés de gris, de jaune paille et de noirâtre sur la tête, le cou, le dos et le croupion, qui paraissent olivâtre cendré; les flancs brun-grisâtre, le devant du cou et une partie du dessous gris-cendré; gorge blanchâtre, ainsi que plusieurs parties de la région pectorale et ventrale; pattes grises, à ongles noirs assez aigus, au nombre de quatre en avant et de trois en arrière; moustaches noirâtres.

Les jeunes ont le pelage plus moelleux, un peu plus long et plus uniformément gris.

Longueur du corps et de la tête environ 0,18.

L'inspection des caractères ostéologiques de ce Cobaye confirme parfaitement sa distinction spécifique. Ils présentent même une certaine analogie avec ceux des Kérodons. Le crâne est plus court que celui de l'*Aperea* du Brésil, sa région antémolaire est plus étroite, son trou sous-orbitaire est plus régulièrement triangulaire et les caisses auditives sont bien plus renflées. Le volume de ce crâne, comparé à celui de l'*Aperea,* est aussi d'un tiers moindre. Ses incisives sont blanches en avant et ses molaires sont en doubles cœurs aussi réguliers que ceux qui caractérisent les Kérodons.

Nous l'avons recueilli aux environs de Rio Negro en Patagonie.

CAVIA FLAVIDENS.

Pl. XVIII, fig. 6-7.

Cavia flavidens, Brandt, *Mém. de l'Acad. impér. de Saint-Pétersbourg* pour 1834 et 1835, p. 436. P. Gervais, *Dict. univ. d'hist. nat. de Ch. d'Orbigny,* t. IV, p. 40.

Un peu plus petit que le *Kerodon moco,* à dents incisives de couleur fauve en avant; à dos brun jaunâtre assez luisant, mêlé de brun pâle; dessus de la tête et une bande au-dessous des yeux et des oreilles plus foncée, noirâtre; gorge et parties inférieures du corps blanc-jaunâtre un peu sale; devant du cou cendré; pieds brun-jaunâtre comme les flancs. Le système dentaire molaire, comparé à ceux de l'aperea et du cochon d'Inde domestique, présente quelques légères différences dans la disposition des replis confirmant la distinction qui a été faite de cette espèce par M. Brandt, d'après la considération seule de ses caractères extérieurs. La taille est un peu supérieure à celle de l'*Aperea.* La longueur du corps égale environ 0,23.

Nous l'avons rencontré sur toutes les montagnes de la Bolivia, comprises entre Cochabamba, Chuquisaca et la ville de la Paz. Elle se tient dans les limites de 3000 à 4500 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

ORDRE DES RUMINANS.

Famille des CERFS.

Le grand genre *Cervus* de Linné est représenté dans l'Amérique méridionale par un nombre d'espèces plus considérable qu'on ne l'avait cru jusque dans ces derniers temps. Outre les cerfs décrits par d'Azara et dont nous allons parler (*Cervus paludosus, campestris* et *simplicicornis* ou *rufus* et *nemorivagus*), cette vaste partie du nouveau monde nourrit encore le *Cervus antisensis,* d'Orb., et plusieurs autres, dont voici les noms : *Cervus virginianus,* Gmel. (une variété de cette espèce a été rapportée de Colombie par M. Roulin). — *Cervus Goudotii,* Gerv., des hautes régions de la Colombie. — *Cervus chilensis,* Gay et Gerv., voisin de l'*Antisensis;* peut-être l'*Equus bisulcus* de Molina. — *Cervus spinosus,* Gerv., de la Guyane. — *Cervus pudu,* Gerv., ou le *Capra pudu* de Molina, et le *Cervus humilis* de Bennett.

CERVUS PALUDOSUS.

Guazu pucu, d'Azara, *Essai sur les quadrupèdes du Paraguay,* t. I, p. 70 de l'édit. fr. *Cervus paludosus,* Desmarest, *Mammalogie,* p. 443.

Il se tient seulement dans les marais du centre du continent; nous l'avons rencontré dans la province de Corrientes (république Argentine) et à Chiquitos (Bolivia).

CERVUS SIMPLICICORNIS.

Cariacou, Buffon, *Hist. nat.,* t. IX, p. 90. *Petite biche de Surinam, idem, ibid.,* t. XII, p. 311. *Guazu-pita,* d'Azara, *Essai sur l'hist. nat. des quadr. du Paraguay,* trad. fr., t. I, p. 82; le *Cervus rufus,* Fr. Cuvier, *Dict. des sc. nat.,* t. VII, p. 485. *Guazu-bira,* d'Azara, *loco cit.,* t. I, p. 86 (le *Cervus nemorivagus,* Fr. Cuvier, *loco cit.,* p. 485). *Cervus simplicicornis,* Illiger.

Ces petits cerfs se trouvent dans une grande partie de l'Amérique méridionale, mais il n'est pas encore certain s'ils forment une seule espèce ou deux comme le pensait d'Azara. Il a été mis hors de doute, dans ces derniers temps, que les petits cerfs du Chili qui ressemblent au *Guazu-bira* et au *Guazu-pita*, forment une espèce bien distincte de l'un et de l'autre.[1]

Les jeunes cariacous ont une livrée, et les parties roussâtres de leur pelage sont plus vives que chez les adultes.

On le trouve dans toutes les régions chaudes et boisées du centre de l'Amérique méridionale. Il ne s'avance jamais au-delà du 28.e degré de latitude sud.

---

1. Voir leur description dans les *Annales des sciences naturelles,* Février 1846, par MM. Gay et Gervais.

Mammifères.

CERVUS CAMPESTRIS.

Guazu-ti, d'Azara, *Essai sur l'hist. nat. des quadrup. du Paraguay,* édit. franç., t. I, p. 77; *Guazu-para* des Brésiliens; *Cervus campestris,* F. Cuv., *Dict. des sc. nat.,* t. VII, p. 484; Desm., *Mamm.*, p. 444; Waterhouse *in* Darwin, *Voy. du Beagle, Mamm.*

Nous avons fait représenter, pl. 20, fig. 2, des bois fort singuliers de *C. campestris*, qui sont actuellement au Muséum de Paris, où ils ont été déposés par M. d'Orbigny. La torsion flabellée de ces bois leur donne un aspect tout particulier.

Les jeunes du *Cervus campestris* n'ont pas de livrée : leur pelage est plus fauve-roussâtre que celui des adultes. Un de ces jeunes cerfs, qui est actuellement dans les galeries du Muséum, nous a présenté les particularités suivantes : il n'a pas encore de blanc pur aux régions où en ont les adultes, si ce n'est sous la queue; celle-ci n'a pas encore de noir en dessus; les pieds sont fauves : il y a un peu de blanc à la face postéro-interne du calcanéum.

On rencontre cette espèce seulement dans les plaines, depuis les régions chaudes jusqu'aux régions froides de la Patagonie.

CERVUS ANTISENSIS, d'Orb., 1834.

Pl. XX, fig. 1.

Cervus antisensis, d'Orb., *Nouv. Ann. du Mus. de Paris*, t. III, p. 91; *Cerf d'Antis*, Pucheran, *Dict. univ. d'hist. nat. de Ch. d'Orbigny*, t. III, p. 328.

Cette curieuse espèce de cerf n'avait point encore été signalée aux naturalistes. Elle ne rentre véritablement dans aucune des divisions établies dans ce grand genre par les naturalistes modernes, et elle devra y former une coupe nouvelle essentiellement caractérisée par ses bois bifurquées dès la meule, à divisions simples, l'une dirigée en avant et l'autre en arrière, quoique médiocrement divergentes entre elles.

Il n'a encore été parlé du *Cervus antisensis* que dans un petit nombre d'ouvrages récents et d'après les exemplaires que M. d'Orbigny a rapportés en Europe. Ce cerf est à peu près de la taille de l'Axis, mais son port est plus lourd et rappelle davantage celui du cerf cochon ou du cerf mexicain. Le mufle est nu; il y a audevant des yeux des larmiers de longueur moyenne, et tout le pelage, dont les poils sont assez longs, durs, un peu cassants et plus ou moins tournés en spirale ou ondulés, est de couleur brunâtre, piqueté de fauve-paillé. Chaque poil est d'un brun mat, assez clair dans sa partie cachée, brun également, mais plus luisant et d'une teinte plus intense vers le sommet. Chacun a sa pointe comprise par un anneau de couleur jaune-paille, dont l'étendue a deux ou trois lignes. La portion tout à fait terminale redevient brune, la tête, le cou, le tronc et la face externe des membres présentent la même coloration tiquetée. Le mufle est encadré de blanchâtre; les oreilles sont tiquetées en dehors comme le corps lui-même et elles ont des poils blanchâtres à leur face interne. Il n'existe aucune trace de cette dernière couleur à l'œil, mais on la retrouve, plus ou moins mêlée de jaunâtre ou de gris, sous le menton, au haut du cou, aux aisselles, aux aines, à la face

interne des jambes, à la région anale, sous le dessous et dans une grande partie de la queue, aux talons et sur les canons à leur face postérieure. Le blanc de la région anale est plus pur que celui des autres parties. Le dessus et la base supérieure de la queue sont de la couleur du dos. Les poils de la région fessière sont plus longs que les autres, et il est probable que le peaucier jouit ici comme dans le chevreuil d'Europe et quelques autres espèces, de la possibilité de les redresser.

Le mâle et la femelle adultes se ressemblent par la disposition des couleurs.

Le corps et la tête mesurent	$1^{m},200$.
La queue a	$0^{m},100$.
Les oreilles	$0^{m},125$.
La hauteur au garrot est de	$0^{m},700$.
Celle du bois en arrière	$0^{m},170$.
— en avant	$0^{m},140$.

Les jeunes de cette espèce n'ont pas de livrée : ils ont les poils plus doux que ceux des adultes, d'un brun plus roussâtre et peu piqueté. L'anneau fauve pâle du sommet des poils chez les adultes, est ici fauve roussâtre et le corps paraît moins tiqueté; le front, la croupe et la base de la queue, tirent au brun noirâtre; le ventre est plus clair que le dessus du corps. Il y a du blanchâtre à la face interne des cuisses et des bras.

Comme dans presque toutes les espèces de la famille des Cerfs, les bois n'existent que dans le sexe mâle : ils ne sont pas d'un volume considérable; mais ils varient néanmoins en force suivant l'âge. Leur forme, ainsi que nous l'avons dit en commençant, est tout à fait particulière à cette espèce, et elle paraît se rapprocher, sauf plus de brièveté dans le pédoncule, des Cerfs fossiles en Europe, auxquels on a donné le nom de *Dicrocères*. La seule espèce vivante qui paraisse s'en rapprocher notablement par l'ensemble de ses caractères, car ses bois sont encore inconnus, est le *Cervus chilensis,* Gay et Gervais.

Une paire de bois, rapportée de Bolivia par M. Pentland et déposée au Muséum de Paris, appartient à un individu plus vigoureux et plus adulte que celui que nous avons fait figurer. Ces bois sont dépouillés de leur enveloppe cutanée ou, comme disent les véneurs, ils ont perlé. Leur pédoncule est encore plus court que dans ceux de l'individu figuré de notre planche XX. De leur meule part une rame ou pédoncule élargi d'avant en arrière, c'est-à-dire un peu comprimé et long de 0,050 seulement. Cette rame se partage en deux pointes ou andouillers : l'une antérieure, un peu plus petite et plus recourbée, est haute de 0,145, mesurée suivant sa corde; l'autre s'élève à 0,225 depuis le point de bifurcation et complète avec la précédente une sorte de fourche à branches inégales et écartées entre elles de 0,130 environ. Le bois a des perlures dans sa moitié inférieure et à la meule, ainsi que des veinures; il devient lisse vers sa pointe.

On rencontre ce cerf sur les régions les plus élevées de la Cordillère orientale de la Bolivia; il est surtout commun aux environs de la Paz, de Cochabamba et de Chuquisaca, mais descend rarement au-dessous du niveau de 3500 mètres, se tenant de cette zone jusqu'aux neiges perpétuelles. Son agilité est très-remarquable.

ORDRE DES CÉTACÉS.

INIA BOLIVIENSIS.

Pl. XXII.

Inia boliviensis, d'Orb., *Nouv. Ann. du Mus. de Paris*, t. III, p. 22, pl. 3 (copié par F. Cuvier, *Hist. nat. des cétacés*, p. 123, pl. 10*bis* et 11); *Delphinus Geoffrensis?* de Blainv., *in* Desmarest, *Nouv. Dict. d'hist. nat.*, t. IX, p. 151.

Les caractères tout particuliers du crâne de ce cétacé ont été dessinés avec soin dans notre planche XXII.

Il est possible que l'*Inia boliviensis* soit connu plus anciennement des naturalistes qu'on ne l'avait pensé d'abord. Ainsi, en comparant ses caractères tels qu'ils ont été décrits dans la notice publiée dans les Nouvelles Annales du Muséum avec ceux du *Delphinus Geoffrensis*, Blainv. (le *Delph. Geoffroyi*, Desm.), on remarque une similitude assez frappante; cependant l'histoire du *Delph. Geoffrensis* est si incomplétement connue, qu'il était impossible de prime abord d'arriver à ce résultat.

M. de Blainville a nommé *Delph. Geoffrensis*, dans l'article Dauphins, inséré par Desmarest dans le *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, un dauphin dont le seul individu connu a été rapporté des collections de Lisbonne dans celles du Muséum de Paris par E. Geoffroy Saint-Hilaire en 1810. C'est une peau bourrée et repeinte; le crâne est encore dans cette peau et la manière dont celle-ci a été préparée laisse voir les dents. Le grand nombre d'objets uniques et précieux, originaires du Brésil et des régions voisines, que possédait le cabinet d'Ajuda, est un premier argument à l'appui de notre manière de voir. Rien n'a confirmé en effet que l'espèce du Dauphin de Geoffroy existât sur la côte du Brésil, comme on l'a dit. La caractéristique publiée de ce cétacé est un autre argument qui nous paraît avoir plus de valeur encore. Voici comment elle a été établie par Desmarest, dans sa *Mammalogie:*

Corps allongé, presque cylindrique, front très-bombé; museau analogue à celui du crocodile du Gange ou du gavial; mâchoires émoussées à l'extrémité, égales entre elles en longueur, à bords parallèles, armés de chaque côté de vingt-six grosses dents coniques, également espacées; les antérieures étant plus petites que les autres et un peu émoussées à la pointe; toutes coniques, obtuses, à surface rugueuse et ayant un collet à leur base; yeux placés un peu au-dessus de la commissure des lèvres; nageoires pectorales grandes et attachées très-bas; un pli longitudinal de la peau sur la partie postérieure du dos (pour nageoire dorsale); *évents ayant les cornes tournées en arrière.*

La comparaison du crâne de l'*Inia boliviensis* que nous avons figuré et de celui qui est encore dans la peau de l'exemplaire actuellement au Muséum, et sur lequel repose le *Delph. Geoffrensis,* confirmera très-probablement le rapprochement que nous indiquons ici. Cette opinion est aussi celle de M. de Blainville.

Un des motifs qui ont retardé la détermination du *Delph. Geoffrensis* est l'erreur échappée à Cuvier et admise par quelques auteurs que le dauphin du cabinet de Lisbonne, est de la même espèce que son *Delphinus frontatus.* F. Cuvier a rétabli ce point de synonymie, mais sans supposer l'identité du *Delphinus Geoffrensis* et de l'*Inia boliviensis.*

On le rencontre dans toutes les rivières des provinces de Moxos et de Chiquitos, en Bolivia, ou sur tous les affluens supérieurs de l'Amazone, à plus de 700 lieues de la mer. (Voyez, pour ses mœurs, la notice de M. d'Orbigny indiquée à la synonymie.)

DELPHINUS BLAINVILLEI.
Pl. XXIII.

Delphinus Blainvillei, P. Gervais, *Bullet. de la Soc. philomat. de Paris*, 1844, p. 38 (27 Avril), et Journ. *l'Institut*, même année.

Un crâne de dauphin pris à Monte-Video, c'est-à-dire à l'embouchure de la Plata, et déposé au Muséum de Paris par M. de Fréminville, officier de la marine royale et naturaliste très-zélé[1], démontre l'existence d'une espèce de dauphin à bec allongé, qui était restée jusqu'à présent ignorée des zoologistes. Ce crâne a des affinités avec ceux des Platanistes et des Inias sous quelques rapports; mais il diffère assez de l'un et de l'autre, ainsi que du crâne de tous les dauphins connus, pour qu'on fasse de l'espèce à laquelle il appartient un sous-genre que nous nommerons Stenodelphis.

Ce crâne est long de 0^{m},23 seulement, depuis les condyles occipitaux jusqu'à l'extrémité des mâchoires; il est très-grêle et très-allongé dans sa partie maxillaire, ce qui est ordinaire aux dauphins vivants ou fossiles, propres aux embouchures des grands cours d'eau. On peut dire qu'il rappelle grossièrement par sa forme générale celui des Bécasses et des Huîtriers. Il est en effet presque sphérique dans sa partie crânienne et olfactive, et au-devant d'elles se voit un long bec simulé par les mâchoires elles-mêmes. Les dents qui arment les bords de celles-ci sont petites, longues de 5 ou 6 millimètres au plus, toutes plus ou moins aigues, et au nombre de 53 ou 54 supérieurement, ainsi qu'inférieurement. Les postérieures sont un peu moins aigues que les autres, et leur partie terminale est un peu recourbée. Les faces externes de la mâchoire supérieure et de l'inférieure présentent une gouttière longitudinale assez forte; la symphyse de la mâchoire inférieure est fort longue, elle a 0^{m},255. La partie crânienne n'a point de saillie en arrière des évents, ni de crête fronto-maxillaire, comme chez le plataniste ou dauphin du Gange. La plus grande largeur de ce crâne ne dépasse pas 0^{m},120. Sa fosse temporale, dont la surface est plus considérable que dans les dauphins ordinaires, est limitée en arrière par une crête qui se joint à celle qui la borde en dessus, et à celle que termine en arrière la surface où sont percés les évents. Cette dernière crête, qui est horizontale, se joint à la saillie orbitaire du frontal. L'os temporal envoie une apophyse zygomatique en forme de lame assez forte, qui va se perdre à l'apophyse post-orbitaire du frontal, et dont la longueur est considérable. Il n'y a point en dessous de rudiment de l'os molaire, ou du moins nous n'en avons pas vu sur le crâne que nous décrivons. Ce crâne curieux nous a été communiqué par M. de Blainville, à qui nous dédions l'espèce qu'il indique. Il est figuré réduit de moitié dans l'atlas mammologique de cet ouvrage, à la pl. XXIII, fig. 1-4. Les figures 3 et 4 sont de grandeur naturelle.

1. D'après un renseignement fourni par M. de Fréminville, le dauphin dont provient ce crâne est long de quatre pieds, et il est blanc, avec une bande dorsale noire.

Mammifères.

Il nous a paru qu'un dauphin, observé et dessiné par M. d'Orbigny sur la côte de Patagonie, mais dont il lui a été impossible d'obtenir les dépouilles, était de la même espèce que le *Stenodelphis Blainvillei.* Ce dauphin était long de 1^{m},20; il avait le bec très-long et très-grêle, et présentait une nageoire dorsale. Sa figure, faite sur un individu en décomposition, est reproduite dans notre atlas, pl. XXIII, fig. 5.

DELPHINUS CRUCIGER.

Pl. XXIII, fig. 1-4.

Delphinus cruciger, Quoy et Gaimard, *Zool. de l'Uranie,* pl. II, fig. 3 et 4; *Delph. bivittatus,* Less., *Bull. des sc. nat.,* t. VIII, p. 373, et *Zool. de la Coquille,* t. Ier, p. 178, pl. IX, fig. 3; *Delph. cruciger* et *Delph. bivittatus,* F. Cuv., *Hist. nat. des Cét.,* p. 225.

C'est avec doute que nous rapportons aux dauphins décrits par MM. Quoy, Gaimard et Lesson, celui que nous avons figuré dans l'atlas de cet ouvrage sous le nom de *Delphinus cruciger.* Les collections ne possèdent rien des dauphins observés par les naturalistes de l'*Uranie* et de *la Coquille.* Notre dauphin cruciger est noir au menton et sur le museau, et cette couleur se continue le long du dos en comprenant la nageoire dorsale, et enveloppant ensuite la queue, qui est échancrée. A la hauteur du pectoral et sur le dessus de la région coccygienne la bande noire est plus étroite qu'à la partie dorsale. Une autre bande noire règne bilatéralement depuis la queue jusqu'à l'œil, elle se rétrécit à la hauteur de l'anus, augmente plus antérieurement et embrasse les nageoires pectorales. Entre la bande bilatérale noire et la bande médio-supérieure, ainsi que sur la face inférieure du corps, la peau est d'un blanc plus ou moins pur.

Ce dauphin avait le bec court, peu séparé de la convexité frontale. Son crâne est déposé dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle. Il est plus large que celui du *Delphinus delphis* et moins long; sa mâchoire supérieure a 26 dents d'un côté et 29 de l'autre, et l'inférieure 27 et 28. Ces dents sont aiguës, et semblables pour la forme à celles de la majorité des dauphins du sous-genre *Delphis.* La longueur du crâne égale 0^{m},39; la plus grande largeur a 0^{m},22. Nous en avons donné la figure (pl. 21, fig. 1 et 2) réduite au tiers. La figure 3 représente une partie de la région maxillaire, de grandeur naturelle. Nous avons rencontré cette espèce du 57.e au 76.e degré de latitude sud, ou à l'est et au sud du Cap Horn. Le dessin que nous en donnons a été fait par nous sur le vivant avec tout le soin possible.

DELPHINAPTERUS PERONII.

Pl. XXI, fig. 5.

Delphinus Peronii, Lacép., *Cétacés,* p. 317; *Delphinapterus Peronii,* Less., *Zool. de la Coquille,* pl. IX, fig. 1; *Delphinus Peronii,* F. Cuv., *Cétacés,* p. 164, pl. XV, fig. 2.

Nous l'avons rencontré du 48.e au 64.e degré de latitude sud, autour du cap Horn. Un individu harponné nous a permis de le dessiner avec toutes ses proportions prises avec beaucoup de soin; c'est pour cette raison que nous avons tenu à donner (fig. 5) une copie de notre dessin original.

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

(Le Brésil, la République orientale de l'Uruguay, la République Argentine, la Patagonie, la République du Chili, la République de Bolivia, la République du Pérou).

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE Ve BERGER-LEVRAULT.

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

(LE BRÉSIL, LA RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY, LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE, LA PATAGONIE, LA RÉPUBLIQUE DU CHILI, LA RÉPUBLIQUE DE BOLIVIA, LA RÉPUBLIQUE DU PÉROU),

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832 ET 1833,

PAR

ALCIDE D'ORBIGNY,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR DE LA RÉPUBLIQUE BOLIVIENNE, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE ET MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

Ouvrage dédié au Roi,

et publié sous les auspices de M. le Ministre de l'Instruction publique

(commencé sous le ministère de M. Guizot).

TOME QUATRIÈME.

3.e Partie : OISEAUX.

PARIS,

CHEZ P. BERTRAND, ÉDITEUR,

Libraire de la Société géologique de France,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 38.

STRASBOURG,

CHEZ V.e LEVRAULT, RUE DES JUIFS, 33

1835—1844.

OISEAUX,

PAR

ALCIDE D'ORBIGNY.

1835—1844.

CLASSE DES OISEAUX.

AVERTISSEMENT.

Au moment de livrer au public les résultats de nos études ornithologiques[1], nous avons un premier devoir à remplir, soit envers ce même public, soit envers nous-même. Ce devoir, c'est celui de payer un juste hommage aux talens de deux hommes, dont les travaux ne seront rien moins qu'étrangers à la justesse et à la précision des nôtres, si, d'ailleurs, nos efforts personnels ne trahissent pas trop l'expectative de succès, dont l'espoir nous soutient dans une entreprise aussi épineuse. Livré, dès notre début dans la carrière des sciences naturelles, à l'étude de l'ornithologie, le Voyage de Don Félix d'Azara dans l'Amérique méridionale fixa naturellement notre attention, et nous donna l'idée la plus favorable de la rectitude de jugement et de la bonne foi de son auteur. Long-temps avant notre départ pour l'Amérique, nous avions beaucoup étudié Félix d'Azara; et quand, plus tard, notre destinée nous entraîna sur le théâtre même de ses observations, notre premier soin fut de vérifier, le livre d'Azara à la main, toutes ses allégations, dont plusieurs, en Europe, étaient regardées comme fabuleuses. Ayant toujours considéré cet écrivain comme un observateur aussi exact que consciencieux de tous les animaux qu'il a vus, nous reconnûmes bientôt, non sans une secrète jouissance d'amour-propre, que nous ne nous en étions pas le moins du monde exagéré le mérite; plus particulièrement en ce qui concerne ses

remarques sur les mœurs et sur les habitudes des animaux, ainsi que les parties secondaires de ses groupes. C'est une justice qui lui est due; justice qui, bien que tardive, doit le replacer au rang des observateurs les plus distingués.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'Azara nous a toujours servi de guide; mais nous devons à un autre observateur, plus profond sans être moins exact sous le point de vue scientifique, un complément heureux de cette partie de nos observations. Tandis qu'au bord des lacs, au bord des fleuves ou dans les lagunes de l'Amérique, au sein de ses plaines immenses ou sur ses montagnes sourcilleuses, nous comparions, après une chasse souvent pénible, les descriptions de l'ingénieur espagnol à leurs sujets tombés sous nos coups, un savant, éminemment doué de cette patience minutieuse, l'une des premières vertus du naturaliste, M. de La Fresnaye, de Falaise, depuis longtemps avantageusement connu par des travaux utiles à la science; M. de La Fresnaye, disons-nous, s'appliquait laborieusement, au sein de ses belles collections, à reconnaître, dans les espèces décrites par les modernes, les espèces déjà observées et décrites par Azara, et souvent reproduites par Vieillot. De retour dans nos foyers, et rendu aux douces habitudes de l'amitié dont il nous honore, on sentira combien dut être piquant et curieux pour nous le rapprochement de ses déductions scientifiques, tirées de l'observation des pattes, des becs, de la longueur respective des ailes, et autres caractères extérieurs, avec nos observations pratiques faites sur le vivant, dans le pays même; et nous avons été plus d'une fois surpris de la précision avec laquelle ces moyens, tout artificiels, lui faisaient deviner, en quelque sorte, pour tels ou tels sujets, une manière d'être dont une longue suite d'expériences et de recherches avait pu seule nous instruire. Nous devons à sa complaisance et à son zèle pour la science une détermination plus exacte de nos espèces, et une partie de notre synonymie, indépendamment d'observations de la critique la plus saine et la plus judicieuse que nous nous ferons un honneur et un plaisir de citer, toutes les fois que l'occasion s'en présentera. Les citations montreront au reste de combien nous sommes redevable à ce digne collaborateur, aussi désintéressé qu'instruit.

Nous finirons par une sorte de profession de foi générale, que nous reproduirons probablement de temps à autre dans le cours de ces études, au risque même de tomber en des redites, mais avec laquelle nos convictions les plus intimes ne nous permettent pas de transiger. Nous voulons parler de l'extrême importance dont il nous paraît être aujourd'hui de réunir, en zoologie, l'appréciation comparée des caractères moraux des êtres à celle de leurs carac-

tères physiques et extérieurs. Les méthodes purement artificielles n'y sont, en effet, dans l'ordre actuel des idées, pas plus admissibles qu'en botanique et dans les autres branches des sciences naturelles qui, avec tant de raison, n'en admettent plus, ou du moins en restreignent beaucoup l'empire exclusif. Nous tenons, en effet, plus que personne, aux bonnes classifications, et nous reconnaissons, des premiers, qu'on leur doit les progrès réels qui ont immortalisé nos maîtres; mais nos réflexions spéciales, d'accord avec notre expérience personnelle, ne nous ont pas moins convaincu que la saine logique et les vrais intérêts de la science repoussent également, dans les études nouvelles, tout système qui n'allierait pas à l'observation des caractères physiques des animaux, celle de leurs mœurs et de leurs habitudes. Aussi nous efforcerons-nous toujours de reproduire, dans toute leur simple et énergique naïveté, sans autre ambition que celle de les faire, autant que possible, reconnaître à tous, les traits de cette nature si variée, dans son inépuisable richesse; de cette nature, source de jouissances si douces pour qui ne veut que l'admirer, éternel désespoir de quiconque ose prétendre à la peindre!

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

OISEAUX.

PREMIER ORDRE.

OISEAUX DE PROIE, *Accipitres.*

(Linné, Cuvier, Vieillot.)

La distribution comparative des oiseaux de proie sur l'ancien et sur le nouveau continent place dans l'ancien monde, en Europe, en Afrique ou en Asie, les vautours proprement dits; et dans le nouveau, les vautours à caroncules ou sarcoramphes. Parmi les derniers, le roi des vautours paraît exclusivement cantonné entre les parallèles des tropiques ou les dépasse peu, n'habitant que les lieux boisés et chauds; tandis que le condor, qui joue un si grand rôle chez les anciens Incas, fréquente les zones glaciales; et, là même, non pas exclusivement la région des Andes, comme on l'a cru jusqu'à ce jour, mais aussi les terrains ondulés et froids, depuis le sud de la Patagonie jusqu'à la ligne. Dans cette dernière localité, on le trouve successivement à toutes les hauteurs, au niveau de la mer, où règne une chaleur étouffante, aux derniers sommets des Andes, en des lieux où nulle autre créature vivante ne peut résister à la raréfaction de l'air. Le condor est, sans doute, de tous les oiseaux connus, celui dont le vol est le plus élevé; circonstance qui lui aura probablement valu, chez les Aymaras et chez les Incas, le rang qu'il paraissait tenir auprès du soleil, comme l'être qui s'en

Oiseaux de proie.

Oiseaux de proie.

approchait le plus[1]. Les cathartes sont tous d'Amérique[2], où ils habitent toutes les hauteurs et toutes les latitudes, sans, néanmoins, s'élever autant que le condor, des glaces du pôle sud aux feux de la zone équinoxiale, où ils vivent également dans les plaines ou sur les montagnes, et rendent, par l'abjection même de leurs mœurs, de grands services à certaines villes, dont ils corrigent la malpropreté, en enlevant les immondices qu'y accumule la négligence de leurs habitans. Le reste de la série des vautours de Linné appartient à l'ancien monde.

Nous croyons pouvoir séparer de la série des *Accipitres*, qui formait le genre faucon de Linné, et cela, afin d'en former une sous-famille des falconidées, des oiseaux appartenant exclusivement à l'Amérique, les caracaras d'Azara et de Cuvier, et ces rancancas de Vieillot, caractérisés par les mœurs dégoûtantes des vautours, qui ne vivent, le plus souvent, que d'animaux morts et corrompus, ou d'excrémens; ce qui les porte, comme les cathartes, à se rapprocher des lieux habités, émigrant en même temps que les hordes voyageuses et sauvages des plaines de l'Amérique. Ces oiseaux ont été disséminés dans différens genres, sans égard pour les rapprochemens faits de leurs mœurs, par le judicieux observateur Don Félix de Azara.

Vient ensuite une grande série d'oiseaux répandus dans les deux hémisphères, les aquiléides ou oiseaux de proie ignobles de Cuvier; et, d'abord, se présentent les rostrames de Lesson, qui ne se trouvent qu'en Amérique, dans les lieux inondés, où ils vont en grandes troupes, se servant de leur bec singulier et de leurs ongles démesurément longs, pour saisir les poissons. Parmi les pygargues, l'Amérique a aussi ses espèces propres. L'aguia d'Azara (*falco aguia*, Temm.) est répandu partout dans les contrées froides et tempérées, surtout au bord de la mer ou des rivières, où il remplace notre orfraie ou pygargue. Les circaëtes, oiseaux voisins de notre jean-le-blanc (*circaëtus gallicus*, Vieill.), sont également des deux continens; et la seule espèce de grande taille que nous en présente l'Amérique méridionale[3], est aussi la seule qui veuille s'approcher des mouffettes empestées des régions australes qu'elle habite. La sanguinaire harpie, propre seulement aux immenses forêts chaudes

1. Voyez la description des monumens antérieurs aux Incas, Relation historique.

2. Nous ne pouvons, en effet, séparer des cathartes le *Vultur urubu*, que Cuvier range parmi les Percnoptères, et qui ne diffère que très-peu par les mœurs du *Vultur aura*, Lin., type de cette division.

3. *Circaetus coronatus*, Temm.

et humides de la zone torride de l'Amérique est, peut-être, dans cette zone, l'oiseau de proie le plus fort, et celui qui détruit le plus de ces paisibles singes, quelquefois les seuls habitans de ces forêts silencieuses. Les aigles-autours ou spizaëtes habitent les deux continens. Ceux d'Amérique sont des pays entrecoupés de bois, de plaines et de marais, et l'urubitinga même peut être considéré plutôt comme un oiseau de marécages. Les autours et les éperviers appartiennent aussi aux deux continens. En Amérique, ils peuplent plus particulièrement les bois et les montagnes boisées; ce sont les plus nombreux dans toutes les régions de l'Amérique méridionale. C'est parmi les autours que se trouve le plus criard, peut-être, de tous les oiseaux de proie, l'autour rieur, dont les cris ont donné lieu à des traditions superstitieuses très-répandues parmi les indigènes américains et même parmi les colons. Les milans (sous-genres *Nauclerus*, Vigors, et *Elanus*, Savigny) sont d'Amérique et d'Afrique; ceux du premier sous-genre, au moins le *nauclerus furcatus*, Vigors, planent des journées entières au-dessus des lacs et des marais. Les buses sont aussi communes aux deux mondes; mais nous les croyons beaucoup plus nombreuses en Amérique qu'en Europe, et même qu'en Afrique, la grande quantité et l'étendue des marais et des terrains entremêlés de plaines et de bouquets de bois, favorisant beaucoup leur genre de vie. Elles se trouvent sous toutes les latitudes, depuis la Patagonie jusqu'à l'équateur, et du niveau de la mer à une très-grande hauteur sur les Andes. Il en est de même des busards, qui, assez voisins des buses par les mœurs, sont aussi répandus en Amérique, mais seulement dans les plaines boisées.

Oiseaux de proie.

Les falconides se trouvent dans les deux mondes, mais sont beaucoup moins nombreux en espèces dans le nouveau que dans l'ancien. Ce sont des oiseaux voyageurs, aussi peu sauvages que notre cresserelle d'Europe, et d'une adresse extrême pour la chasse. On les employait, après la conquête, à la chasse aux tinamous; et il n'y a pas long-temps qu'au Pérou et en Bolivia on les appliquait au même usage.

Les oiseaux de proie nocturnes ou strixidées, contenus dans l'ancien genre *Strix*, Lin., et dont on a fait, avec raison, une série distincte de celle des autres oiseaux rapaces, sont également répandus dans l'un et l'autre continent. Les effraies nous offrent, entre l'espèce d'Europe (*strix flammea*) et son analogue en Amérique, des rapports tels qu'il serait difficile de dire au juste si ces espèces ne sont pas identiques. De même qu'en Europe, les effraies américaines inspirent la terreur aux ames pusillanimes. Elles vivent aux lieux habités, dans les vieilles maisons ou dans les églises, et dans les rochers des

Oiseaux de proie.

déserts, occupant toutes les latitudes et toutes les hauteurs. Le *duc* barré n'habite que les forêts des lieux tempérés sous toutes les latitudes de l'Amérique méridionale, où il remplace notre grand duc de France. Les chevêches, qui abondent dans les deux continens, sont également réparties sous les latitudes les plus différentes, depuis la Patagonie jusqu'aux régions chaudes, et depuis le rivage de la mer jusqu'à 17,000 pieds au-dessus de l'Océan. Ce sont tous des oiseaux criards, attristant de leurs accens plus ou moins mélancoliques les vastes solitudes dont le voyageur se trouve à chaque pas entouré dans l'Amérique méridionale. Il est deux espèces de chevêches qui ne s'approchent jamais des lieux boisés, et qui n'aiment que les immenses savanes, ou les sommets arides des montagnes, où l'une d'elles se blottit quelquefois dans des terriers appartenant à des mammifères. Les scops sont des parties chaudes et tempérées des deux continens.

On voit par les généralités qui précèdent, que presque toutes les séries d'oiseaux de proie sont également propres à l'ancien et au nouveau monde.

En résumé, les seuls genres qui appartiennent exclusivement à l'Amérique sont : parmi les vulturidées, les sarcoramphes et les cathartes, remplaçant, dans cette partie du monde, les véritables vautours, propres seulement à notre hémisphère; parmi les falconidées, le petit groupe des caracaras, qui n'ont point d'analogues dans l'ancien monde, et qui, dans le nouveau, ne diffèrent des vautours que par leurs formes; car leurs mœurs les rattachent véritablement à ce genre. La harpie et le rostrame sont aussi des oiseaux purement américains, manquant d'analogues en Europe; car aucun de nos aigles n'est aussi fort que la harpie, et aucun de nos oiseaux aussi sociable que le rostrame.

Considérons maintenant les oiseaux de proie sous le rapport de leur distribution géographique ou du nombre d'espèces de ces oiseaux, que présentent les diverses localités de l'Amérique méridionale.

Nous divisons en trois zones tout le terrain sur lequel s'étendent nos observations; et ces trois zones seront considérées, chacune, sous le triple point de vue de leur latitude, de leur élévation au-dessus du niveau de la mer, et de la nature des terrains dont elles se composent.

Notre *première*[1] zone s'étend, en latitude, du 11.e au 28.e degré; et, en

1. Cette division est celle que nous avons établie dans nos généralités sur toutes les branches de l'histoire naturelle, et qui fait le sujet de la planche géographico-zoologique de l'atlas géographique.

élévation, de 0 à 5,000 pieds, au-dessus du niveau de la mer; notre *seconde*, du 28.e au 34.e degré en latitude, et de 5,000 à 11,000 pieds en élévation; notre *troisième*, enfin, du 34.e au 45.e degré en latitude, et comprend, en élévation, toute hauteur supérieure à celle de 11,000 pieds.

Oiseaux de proie.

La *première zone en latitude* (celle qui s'étend du 11.e au 28.e degré) réunit naturellement, outre ses immenses plaines et ses immenses forêts, les terrains les plus élevés des Andes; aussi comprend-elle le plus grand nombre d'espèces ; car, indépendamment des espèces propres à la zone chaude et tempérée, on y trouve celles qui habitent une latitude moins élevée, la décroissance proportionnelle de la chaleur, à mesure qu'on s'élève sur le plateau des Andes, rendant bientôt la température de cette latitude égale à celle de la latitude la plus méridionale. Ainsi, pour peu que nous examinions, dans leur ensemble, sans tenir compte des zones d'élévation, toutes les espèces comprises entre ces deux parallèles, nous y en trouvons trente-huit, tandis que le nombre total des espèces observées ne s'élève qu'à quarante et une; calcul d'après lequel il ne reste plus, pour les deux autres zones en latitude, que trois espèces étrangères à la première, et propres aux plaines australes. Ce chiffre semblera d'abord énorme; mais les explications dans lesquelles nous allons entrer le feront paraître moins extraordinaire.

Si nous considérons, dans cette première zone, les espèces propres à une élévation de 0, par exemple, à 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, au 12.e degré; élévation dont nous croyons la température moyenne équivalente à celle de la latitude de quatre à cinq degrés en dehors des tropiques, on verra, de suite, notre grand total diminuer de toutes les espèces n'habitant cette latitude qu'en conséquence de l'extrême hauteur qu'y atteignent les Andes; et le nombre en sera borné à vingt-huit; encore ce nombre se rapproche-t-il des deux tiers de la totalité des espèces observées; tandis que les espèces différentes, et propres aux 2.e et 3.e zones d'élévation, ne donnent qu'un nombre minime de dix; nombre dans lequel, il est vrai, ne sont pas comprises celles qui habitent également une zone d'élévation moindre.

La *deuxième zone en latitude* (du 28.e au 34.e degré) n'offre pas, à beaucoup près, autant d'espèces que la première; mais la diminution y est graduelle, ou de la moitié, si nous y faisons entrer la totalité des espèces qui se trouvent à toutes les hauteurs de la zone en latitude; et d'un tiers seulement, si nous n'en comparons les espèces qu'à celles de la zone proprement dite; car nous y trouvons dix-neuf espèces, dont neuf sont propres aux plaines et

Oiseaux de proie.

dix aux montagnes. On voit donc que le nombre des espèces y est plus grand, ou au moins égal, sur les montagnes; tandis que, dans la première zone en latitude, les oiseaux de plaine sont plus nombreux. Parmi ces espèces, quatre seulement sont propres aux plaines; les autres sont alpines ou de la 3.e zone.

La *troisième zone en latitude* (du 34.e au 45.e degré) est celle qui comprend le moins d'espèces; car nous n'y en avons pas trouvé plus de dix-sept, toutes des plaines ou des terrains peu élevés qui s'étendent des bords de l'océan Atlantique au pied des Cordillières du Chili. La proportion est de moins d'un tiers, comparée à la totalité des espèces de la première zone en latitude, et de près de la moitié, eu égard au nombre des espèces de la zone même dont nous parlons. Parmi ces dernières, huit se trouvent aussi au sommet des Andes, et neuf sont patagones ou propres soit aux plaines sèches, soit aux rives maritimes de la zone.

Considérons maintenant les oiseaux de proie relativement à la distribution de leur habitation en hauteur, tout en comparant les espèces des zones d'élévation aux espèces des zones en latitude, pour les plus australes.

La *première zone en élévation* (de 0 à 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer) comprend les espèces qui, au 27.e degré de latitude, par exemple, vivent surtout dans les plaines; mais la différence de température est si peu sensible, que toutes les espèces, à moins qu'elles ne soient propres à tels ou tels terrains, en occupent indifféremment les parties les plus basses ou les plus élevées.

Dans la *seconde zone en élévation* (de 5,000 à 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer) nous trouvons neuf espèces, dont deux seulement propres à cette région ou à ses localités, outre les autres appartenant à la 2.e ou à la 3.e zone de latitude, où elles vivent dans les plaines dont la température est à peu près la même, et dont le terrain présente à peu près le même aspect que dans la zone élevée; ces espèces ayant, d'ailleurs, retrouvé, lors de leurs migrations, des terrains analogues à ceux qu'elles habitent dans les plaines australes.

La *troisième zone en élévation* (celle qui se trouve à plus de 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer) nous a offert neuf espèces, sur lesquelles il ne s'en trouve qu'une alpine, toutes les autres appartenant à la Patagonie et aux Pampas.

On peut conclure de tout ce qui précède, que les oiseaux de proie suivent toujours la même loi de distribution géographique que les autres séries d'oiseaux; c'est même parmi eux que, dans la 3.e zone en élévation, ou dans la

3.e zone en latitude qui lui correspond, nous retrouvons, le plus souvent, la même espèce, au lieu des espèces seulement analogues que nous présentent quelques genres des ordres suivans.

La structure des terrains doit influer beaucoup sur le lieu qu'habite chaque espèce. Celles qui couvrent une plus grande surface nous en offrent une preuve. Le condor, par exemple, qui habite depuis les terres les plus australes jusqu'à la ligne, ne pousse jamais ses migrations jusqu'aux plaines éloignées des montagnes sèches et arides; et, s'il se voit en Patagonie, c'est qu'il y est attiré par les hautes falaises du littoral de la mer, par le voisinage des montagnes de *San-Jose*, et par l'analogie des terres de la contrée avec celles qui lui sont propres. Il en est de même de la buse tricolore et de l'aigle *aguia,* qui appartiennent surtout aux localités montueuses; mais certaines espèces échappent à cette influence; car le caracara ordinaire et les deux espèces de cathartes habitent indifféremment, sous toutes les zones, les plaines ou les montagnes, pourvu qu'il s'y trouve, à défaut d'arbres, soit quelques buissons, soit même seulement des rochers escarpés, où ils puissent se poser.

Si nous examinons, maintenant, la distribution des espèces sous le seul point de vue des localités particulières, nous voyons, par exemple, que très-peu d'entr'elles habitent les grandes forêts; encore n'en habitent-elles que les lisières, et non l'intérieur, comme on a paru le croire jusqu'à présent. Les terrains qui abondent le plus en oiseaux de proie, et où ces oiseaux vivent et chassent de préférence, sont les terrains peu élevés, ou plutôt entièrement plats, ou les terrains entrecoupés de plaines, de bouquets de bois épars, de marais étendus, et d'un grand nombre de canaux naturels d'écoulement, dont les bords sont toujours boisés. La grande harpie même, qui, sans contredit, peut être, plus que tout autre, considérée comme un oiseau forestier, ne suit jamais que les bords des rivières.

En divisant tous les oiseaux en trois classes, et par le nombre des espèces qui habitent, d'abord, les terrains boisés que nous venons de décrire; ensuite, les plaines arides et seulement couvertes de petits buissons; puis, enfin, les montagnes; le nombre d'espèces, pour les plaines boisées, sera de trente-trois, c'est-à-dire de plus des trois quarts de la totalité des espèces observées; pour les plaines arides, il sera de dix-neuf, c'est-à-dire de moins de la moitié de ce chiffre, et de seize, ou un peu plus du tiers, pour les montagnes. Il est bien entendu qu'à ces nombres se joignent toujours les espèces qui passent sans cesse d'une localité à l'autre.

Oiseaux de proie.

De toutes ces observations il résulte que le nombre des espèces décroissant proportionnellement aux yeux de l'observateur qui marche des parties chaudes au pôle, ou s'élève des régions basses des tropiques au sommet des Andes, diminue en raison à peu près égale, dans leur passage des terrains boisés aux plaines, et des plaines aux montagnes. Le petit tableau suivant offre, en résumé, l'échelle comparative de ce système de diminution dans le nombre des espèces.

NUMÉRO des ZONES.	ZONES					
	DE LATITUDE (échelle des degrés).	Nombre des espèces.	D'ÉLÉVATION au-dessus du niveau de la mer (au 15.e degré de latitude).	Nombre des espèces.	D'HABITATION, selon la nature des terrains.	Nombre des espèces.
I.re	Du 11.e au 28.e	28	De 0 à 5,000 pieds	28	Lieux boisés; marais; canaux naturels.	33
II.e	Du 28.e au 34.e	19	De 5,000 à 11,000 pieds ..	9	Plaines arides et buissonneuses.	19
III.e	Du 34.e au 45.e	17	A plus de 11,000 pieds...	9	Montagnes élevées	16

On pourra demander pourquoi le plus grand nombre d'espèces d'oiseaux de proie habite les régions chaudes, et particulièrement les parties où se trouvent des marais et des bouquets de bois séparés. C'est parce que la plupart des oiseaux de proie de l'Amérique méridionale ne se nourrissent pas seulement de petits oiseaux et de mammifères, comme la plupart de nos oiseaux d'Europe, mais aussi de reptiles aquatiques et terrestres qui abondent dans ces terrains, ainsi que de poissons, et même d'insectes. Les faucons sont, en Amérique, les seuls oiseaux de proie qui chassent spécialement aux oiseaux et aux mammifères; tous les autres mangent des animaux de toutes autres sortes; ce qui a fait supposer à Azara[1] que les oiseaux de proie américains pourraient bien participer à l'indolence caractéristique des habitans de cette partie du monde. Ils sont, en effet, moins agiles que ceux d'Europe, à l'exception, pourtant, des falconides, qui conservent, partout, leur vivacité caractéristique, ce qui est, au reste, très-facile à concevoir; car, d'après leur genre de vie, ils ont, le plus souvent, besoin de se percher au bord des eaux ou à la lisière d'un bois, afin d'y guetter la sortie d'une grenouille, d'un lézard ou d'un insecte, qu'ils saisissent aussitôt, et qu'ils mangent à terre; aussi ne les voit-on que rarement planer à la manière de notre jean-le-blanc ou de nos

1. Voyages dans l'Amérique méridionale, tom. III, pag. 5.

aigles; car l'aguia même et les buses, qui sont les oiseaux qui planent le plus, ne le font que peu d'instans dans la journée, et surtout le matin. Oiseaux de proie.

Nous avons trouvé, dans beaucoup d'espèces d'oiseaux de proie américains, un instinct de sociabilité entièrement étranger à ceux d'Europe, qui, les vautours exceptés, ne se réunissent jamais en troupes. Les vautours d'Amérique sont aussi sociables que ceux d'Europe; ils se réunissent pour dépecer les animaux morts; et les caracaras, leurs fidèles imitateurs, se réunissent, comme eux, sur les mêmes pâtures, aussi familiers et aussi peu défians; mais, dans les réunions des caracaras, nous voyons un motif d'intérêt de plus, l'appât d'un aliment qui leur est commun, et peut-être y entre-t-il peu d'idées vraiment sociales. Il n'en est pas ainsi de la réunion en grandes troupes d'oiseaux de la même espèce appartenant aux autres séries, lesquels voyagent de concert, s'arrêtent au bord du même lac, se posent tous sur le même arbre, ou sur le même buisson, voisins des eaux, dans les plaines boisées, et ne se séparent que rarement, au moins pendant leurs voyages; car nous ne savons pas encore s'ils ne se rassemblent pas pour une migration annuelle. Quoi qu'il en soit, les oiseaux doués de cette faculté sont les cymindis bec en hameçon (genre *Rostramus*), qui restent ainsi réunis au moins trois mois de l'année, comme nous avons pu nous en assurer par nos propres observations, à la frontière du Paraguay.

Les buses plombées (*Falco plumbeus*, Lath.) ont les mêmes habitudes. Nous les avons vues, à la lisière des bouquets de bois, se poser, en grandes troupes, sur le même arbre mort, et rester là toute la journée, les unes chassant, les autres se reposant, et ces dernières reprenant leur vol, quand leurs compagnes revenaient au gîte. On s'étonne de rencontrer cet instinct social parmi des oiseaux que leur genre de vie semblerait devoir rendre jaloux, querelleurs, et disposer mal à se réunir; car, sauf les espèces que nous venons de citer, les oiseaux de proie vivent toujours isolés, sans éprouver cette sorte d'attraction qui rapproche les animaux de même espèce. A peine, même au temps des amours, ces oiseaux voraces restent-ils unis par couples deux mois au plus, pour s'abandonner et ne plus se reconnaître ensuite. Il est vrai que, dans cet intervalle, soumis comme le reste de la nature, à la loi qui régit tout être sensible, ils paraissent devenir aussi aimans qu'ils étaient farouches, et se partagent le soin d'élever leur nichée; mais dès que les petits sont assez forts pour chercher leur nourriture, le couple se sépare, et ne présente plus, comme auparavant, que des êtres égoïstes et féroces. Plus ils sont carnassiers, moins ils sont disposés à la société, leur

Oiseaux de proie.

genre de vie les en éloignant naturellement; et nulle part on ne les voit vivre ensemble pendant presque toute l'année, comme font habituellement les passereaux, les grimpeurs, les gallinacées, les échassiers et les palmipèdes.

Un autre genre de réunion, purement fortuite, a lieu dans les immenses savanes de l'Amérique. Les habitans ont la coutume d'incendier, tous les ans, les campagnes, afin d'en renouveler les pâturages. Cet incendie porte le désespoir au sein d'une foule innombrable d'êtres paisibles qui se croyaient, dans leurs riches plaines, à l'abri des serres acérées de leurs mortels ennemis. Les petits mammifères, les reptiles, et des insectes en bien plus grand nombre, fuient, en toute hâte, ces torrens de flamme, au-delà desquels les attendent des myriades d'oiseaux de proie que leurs mœurs tiennent d'ordinaire éloignés les uns des autres, mais qu'un instinct commun de voracité rassemble, momentanément, sur ce théâtre de destruction, où les caracaras surtout se précipitent en majorité, plus criards et plus acharnés que les autres, au milieu du pétillement des feux dévorateurs, et parmi des flots d'une épaisse fumée, tandis que quelques buses, intimidées par les flammes, auxquelles les caracaras sont aguerris, planent lentement autour du brasier, en y cherchant leur proie, que le faucon léger, plus rapide dans son vol, vient audacieusement leur soustraire, à l'instant même où elles croient s'en saisir. Rien de plus singulier que cette réunion spontanée d'oiseaux, devançant à tire d'ailes la marche accélérée des flammes, et se disputant avec avidité la conquête de faibles victimes, qui, déjà vaincues par l'épouvante, n'échappent à un fléau que pour succomber à un autre. Quand le feu vient à cesser, tous ces oiseaux se dispersent, et commencent isolément une chasse plus facile, quoiqu'aussi productive. Ils parcourent les terrains incendiés et couverts de cendres, afin d'y chercher les cadavres à moitié brûlés des reptiles et des petits mammifères qui n'ont pu se dérober aux flammes; mais alors, rentrés dans leur caractère, on les voit éviter l'approche de leurs semblables, en emportant leur proie dans leurs serres, afin d'aller la dépecer dans un lieu solitaire, où, quoiqu'isolés, ils jettent encore, de temps en temps, autour d'eux, un regard inquiet, dans la crainte d'avoir à la partager, délivrés de toute inquiétude seulement quand ils ont consommé leur sanglant festin.

Dans un pays où le plus grand nombre des oiseaux de proie se nourrissent de reptiles et d'insectes, il est curieux de voir les oiseaux des autres ordres devenir aussi carnivores. Les oiseaux domestiques sont, pour la plupart, nourris avec de la viande, dont les poules sont très-friandes, ainsi que les canards; et il n'est pas jusqu'aux oiseaux sauvages qui abandonnent les graines

et les insectes, leur nourriture habituelle, pour venir manger la viande que les habitans exposent au soleil, afin de la faire sécher. Nous avons vu des fringiles, des troupiales et des gobe-mouches rechercher cet aliment avec une voracité et un acharnement qui ne leur sont pas naturels à l'état sauvage, et qu'on ne peut attribuer qu'à l'extrême facilité qu'ils ont de se le procurer.

Comme le démontreront nos comparaisons partielles des genres ou des espèces, la plupart des oiseaux de proie présentent, dans l'ancien et dans le nouveau monde, le même nombre d'œufs de ponte, la même disposition générale de nids; et, nous ne craignons pas de l'assurer, les taches de leurs œufs ont la même forme et sont généralement distribuées de la même manière.

La marche des oiseaux de proie diffère beaucoup en raison de leurs diverses séries. Ainsi la marche lente et compassée des vautours et des caracaras se distingue bien du sautillement des faucons et des buses. Les oiseaux de ces deux premières séries restent, en effet, volontiers, à terre; quelques-uns même s'y tiennent continuellement, perchés par intervalle, et encore sur les rochers; tandis que les autres, quoique se promenant quelquefois, aiment à passer presque toute leur vie seulement sur les arbres.

Les aquiléides et les falconides, par exemple, posent très-rarement sur le sol; d'ailleurs, ils ne vont que par sauts, pour se rapprocher de l'objet qu'ils cherchent; mais, le plus souvent, ils saisissent leur proie au vol, l'enlèvent avec leurs serres, et vont la manger au loin. Ils ne demeurent à terre que peu de temps, reprennent leur vol, et vont faire la digestion sur les branches basses ou élevées des arbres de la lisière des bois.

Le vol diffère aussi beaucoup, en raison de la diversité des séries; parmi les vautours même il varie tellement, qu'il serait difficile d'en fixer, pour eux, le caractère général. Le plus souvent, néanmoins, leur vol est élevé, rapide par intervalle, la plupart du temps assez lent. C'est parmi les vautours, et non parmi les aigles, comme le pensait Buffon, que se trouvent les oiseaux dont le vol s'élève le plus; car le condor disparaît à la vue, au-delà du plateau des Andes, d'un point déjà placé à plus de deux mille toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer, ce qui peut faire supposer une hauteur au moins égale au-dessus de son point de départ; hauteur effrayante, sans doute, pour tout le monde, mais que trouve plus extraordinaire encore l'observateur victime de la raréfaction de l'air, dans une région de 16 à 17,000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Quelques autres oiseaux ont la singulière habitude de tournoyer sur un lieu quelconque, à une élévation pro-

Oiseaux de proie.

digieuse, et de s'y laisser tout d'un coup tomber comme une balle, faisant alors un bruit semblable au sifflement d'une flèche lancée avec force; puis, en arrivant près de terre, ils reprennent leur vol habituel. Les vautours sont, en général (car très-peu d'espèces font exception à cette règle), les seuls oiseaux qui planent à une très-grande hauteur au-dessus du sol. Quelques espèces d'aigles s'élèvent assez haut dans les airs; mais elles y restent peu, et préfèrent les régions plus tempérées. Les buses planent à la manière des jean-le-blanc, sans toutefois parcourir jamais, avant de se reposer, une aussi grande surface de terrain qu'en Europe; ce qu'il faut peut-être attribuer à la plus grande facilité qu'elles ont de saisir leur pâture. Les oiseaux de proie qui, dans les autres parties du monde, sont toujours défians, inquiets, et peu accoutumés à vivre auprès de l'homme, semblent vouloir s'en rapprocher en Amérique. Les cathartes et les caracaras ne se voient jamais dans les lieux déserts, à moins qu'ils n'y soient attirés par quelques troupes de grands mammifères, comme celles d'otaries, sur la côte de Patagonie. Ces oiseaux sont devenus les compagnons fidèles des migrations des nations sauvages; et, comme nous l'avons établi déjà, les voisins utiles des habitans des cités, où quelquefois même des lois spéciales les protègent. Les faucons sont généralement plus farouches; mais quelques faucons proprement dits adoptent pour demeure une maison, une église, au sommet desquelles on les voit se reposer un instant, pour en partir ensuite à tire d'ailes, afin de parcourir les environs, sans paraître en rien s'inquiéter de la présence de l'homme.

Les buses et, en général, tous les oiseaux ignobles de Cuvier ou aquiléides, sont, comparativement, moins sociables; se tenant toujours à distance des lieux habités, et même, par instinct de nature, plutôt que par besoin réel, s'envolant à la première approche de l'ennemi de tous les êtres. Ces oiseaux sont, pourtant, beaucoup moins farouches que les espèces européennes, que l'on ne peut prendre que par surprise; ils ne s'envolent pas, à beaucoup près, d'aussi loin; mais le caractère de défiance propre aux animaux carnassiers se trahit à chaque instant dans toutes les espèces de cette série. Les oiseaux de proie nocturnes suivent les mêmes lois que ceux d'Europe, pour le degré d'instinct qui les rapproche de notre espèce. Les effraies d'Amérique vivent, comme les nôtres, dans les édifices, au milieu des villes, tandis que tous les autres se tiennent, le jour, au plus épais des bois, pour chercher, la nuit, au sein des déserts, une nourriture abondante.

Nous avons cru remarquer que quelques espèces d'oiseaux de proie présentaient, en Amérique, une disproportion bien moins grande qu'en Europe

entre la taille du mâle et celle de la femelle; disproportion telle, que quiconque ne les verrait pas réunis, serait tenté d'en faire des espèces distinctes. Cette disproportion se remarque surtout dans le *nisus hemidactylus*, Tem.; mais nous voyons, au contraire, que, dans la plupart des autres, elle se réduit presqu'à rien, et disparaît même entièrement. Les faucons proprement dits, par exemple, et quelques buses, ne diffèrent que très-peu pour la taille. Nous avons observé, dans les oiseaux de proie, une autre modification de forme résultant de la différence d'âge. Nous voulons parler du plus ou moins de longueur de la queue dans les jeunes et dans les adultes. Il est reconnu que, parmi les passereaux et les gallinacées, par exemple, les jeunes sont tout à fait privés de cet ornement dont se pare, chez eux, le mâle adulte; et, en raisonnant par analogie, la queue des oiseaux de proie devrait être aussi plus longue dans les adultes que dans les jeunes; mais l'observation nous a constamment présenté le phénomène contraire, qu'on peut regarder comme un caractère propre aux oiseaux de proie; les jeunes, en effet, ont toujours, chez eux, la queue plus longue que les adultes... exemple unique dans la série des oiseaux.

Une dernière observation complétera, du moins dans nos vues, ces indications générales.

Buffon, assez plausiblement, a pu classer parmi les oiseaux de proie les pies-grièches, parce que, bien que privées de beaucoup de caractères du genre, elles en reproduisent quelques habitudes, puisqu'elles mangent de la viande, et même quelquefois tuent des oiseaux de petites espèces. Azara, d'un autre côté, a pu, jusqu'à un certain point, se croire autorisé à joindre aux oiseaux de proie les toucans, parce que, dans une saison de l'année, ils cherchent les nichées, pour en dévorer les œufs, et même les jeunes oiseaux; mais Cuvier, faisant justice de ces rapprochemens erronés, détache, avec raison, de la série des oiseaux de proie, et les pies-grièches et les toucans, qui appartiennent à des séries bien différentes, pour réduire la série qui nous occupe aux sujets qui la composent effectivement, et qui, probablement, lui appartiendront toujours; aussi ne saurions-nous trop nous étonner de voir notre savant collègue, M. Lesson[1], y placer le cariama ou sariama, uniquement parce qu'il mange des reptiles et surtout des serpens. Ne pourrait-on pas lui objecter que, comme le cariama, la cigogne habite les hauteurs, et s'y nourrit de serpens, sans avoir pourtant jamais été mise au nombre des oiseaux de

1. Traité d'ornithologie, pag. 16.

proie? Nous avons beaucoup étudié les mœurs du sariama; et, sans parler de ses longues jambes nues, du manque d'ongles crochus, et de son bec peu semblable à celui des oiseaux de proie, nous croyons pouvoir assurer qu'il appartient bien certainement à la série des échassiers, dont il a tous les caractères et dans laquelle il figure depuis long-temps. La description détaillée que nous donnerons de cette espèce à son ordre, pourra convaincre de ce que nous avançons.

Le tableau suivant présente la division générale des oiseaux de proie telle que nous la concevons, en nous renfermant toujours exclusivement dans les espèces américaines.

OISEAUX DE PROIE.	I.re Famille : Vulturidées. *Vultur*, Lin.		Sarcoramphes. Cathartes.
	II.e Famille : Falconidées. *Falco*, Lin.	1.re Sous-famille : *Caracarides*	Rancancas. Phalcobènes. Caracaras.
		2.e Sous-famille : *Aquiléides*	Rostrames. Circaëtes. Aigles-pêcheurs. Harpies. Aigles-autours. Autours. Milans. Cymindis. Buses. Busards. Éperviers.
		3.e Sous-famille : *Falconides*	Falco.
	III.e Famille : Strixidées. *Strix*, Lin.		Strix. Ducs. Chevèches. Scops.

I.re FAMILLE.

VULTURIDÉES, Vigors.

Famille des VAUTOURS, Cuv.; Vautourins, Vieill.; *Vultur*, Lin.

Ceux des caractères des vulturidées qui les distinguent des falconidées sont trop connus pour que nous ayons à nous en occuper; et nous croyons même devoir relever seulement ceux qui sont propres aux genres américains, objet spécial de nos recherches.

Oiseaux de proie.

Nous avons déjà démontré que les vulturidées, bien que se rapprochant beaucoup, quant à leur distribution géographique, puisqu'ils appartiennent à presque toutes les zones de latitude et de hauteur, n'en ont pas moins des mœurs et des lieux d'habitation très-différens. Les cathartes, en effet, sont toujours vagabonds et sans aucun domicile fixe; tantôt planant au sommet des montagnes glacées, tantôt abattus sur les plaines les plus chaudes, et vivant indifféremment dans les lieux arides, ou sur la lisière de ces immenses et majestueuses forêts, qui couvrent une partie des vastes déserts du pays; mais il en est autrement des sarcoramphes. Ainsi le *vultur papa*, craintif par nature, s'éloigne, seulement dans les pays chauds, des forêts ou de leur lisière; tandis que le condor cherche, tour à tour, les terrains arides et découverts, soit des lieux où l'homme pasteur porte sa domination habituelle, soit des lieux les moins accessibles; et s'élève du niveau de la mer à celui des neiges perpétuelles, vivant depuis les régions polaires jusqu'à la ligne. En général, les cathartes aiment les habitations, autour desquelles ils se montrent très-familiers, tandis que les sarcoramphes ne s'en approchent qu'à la dérobée, et seulement dans le cas où s'y trouvent des troupeaux.

Les cathartes exhalent continuellement une odeur que les habitans comparent, pour quelques espèces, à celle du musc; aussi, dans l'intérieur de la Bolivia, disent-ils toujours, en flairant l'odeur du musc, qu'ils sentent le *sucha* (catharte). Il est vrai que l'odeur qu'exhale le corps de ces oiseaux et la liqueur sécrétée de leurs narines, ont quelque rapport avec celle du musc, mais désagréable et nauséabonde.

Autant les cathartes sont dédaignés ou regardés avec indifférence, en ce qu'ils ne nuisent en aucune manière aux habitans, à qui même, comme nous l'avons dit, ils épargnent, dans les villes, la peine d'enlever les immondices; autant les sarcoramphes s'en font redouter, en portant souvent la terreur et le ravage parmi les troupeaux et dans les basses-cours. Ils compromettent constamment les intérêts des agriculteurs, et les embarrassent beaucoup, en les obligeant à une surveillance d'autant plus active, qu'ils sont plus promptement réunis par bandes, dès qu'une proie commune les attire dans un même lieu; sociables alors, mais alors seulement, sauf à se disputer, plus tard, le fruit de leur conquête; car chez eux, comme chez tous les brigands, la part du plus faible est toujours confisquée au profit du plus fort. Point de distinctions d'espèces dans ces associations dévastatrices. Tous les membres de la famille, y compris même les caracaras, s'acharnent sur la même curée. Ils mangent alors avec tant de voracité, que leur jabot devient

saillant après leur repas, qu'ils ne volent plus qu'avec peine, obligés qu'ils sont de parcourir un assez grand espace de terrain avant de reprendre leur essor, ce qui même cause la mort de beaucoup d'entr'eux, surtout de beaucoup de sarcoramphes, les habitans saisissant ce moment pour les poursuivre, et les atteignant alors sans peine. Le catharte *aura* est le seul qui n'ait point à souffrir de son avidité dans cette circonstance.

Tous ne volent pas de la même façon; mais, généralement, leur vol est très-prolongé. On les voit, pendant plusieurs heures, planer, en suivant la lisière des bois, ou les sinuosités des montagnes et des vallons, ou tournoyer à une grande hauteur; puis, dès qu'ils sont repus, rester des journées entières perchés, soit au faîte d'une maison, soit sur un arbre, soit dans les anfractuosités d'un rocher ou d'une falaise. Là, le col enfoncé dans les épaules, le corps presque horizontal, ils font la digestion, ou attendent la fin de l'orage, si le mauvais temps est le motif qui les oblige à s'arrêter. Ils marchent par sauts, et rarement à pas lents, comme les caracaras.

Leur vue est au moins aussi perçante que celle des falconidées; car ils distinguent une proie et se laissent tomber dessus, bien que perdus au sein des nuages, à une hauteur telle qu'on ne saurait quelquefois les apercevoir; et nous supposons que leur odorat n'est pas moins fin, car ils paraissent flairer, au milieu d'un bois, telle proie que l'épaisseur du feuillage dérobe à leur vue. Nous les avons vus aussi sentir, d'assez loin, un corps caché sous terre, et dont leur odorat pouvait seul leur révéler l'existence. Leur cri, généralement, est rauque et désagréable; mais ils ne le font entendre que lorsqu'ils se disputent une proie, ou dans les querelles amoureuses. On ne les voit par paires qu'au temps des amours; ils dépouillent alors momentanément leur égoïsme naturel. La femelle pond, d'ordinaire, deux à trois œufs, jamais plus, et rarement moins de deux, toujours couvés par la femelle seule; mais, dès que les petits sont nés, le père et la mère, devenus de tendres parens, se partagent leur éducation. Tous sont couverts, dès le premier âge, d'un duvet blanchâtre, long et doux, qu'ils ne perdent que lentement.

Les Américains indigènes, naturalistes par instinct, savent bien distinguer, pour quelques-uns, les caractères génériques qui réunissent telles ou telles espèces ou les rapprochent de telle autre. Ainsi, par exemple, les Guaranis désignent tous les vulturidées par le nom générique d'*iribu*[1]; et, en leur

1. Ce mot, qui s'écrit *iribu,* suivant le dictionnaire guarani, doit se prononcer *urubou,* en donnant aux *u* un son guttural intermédiaire entre le son de cette lettre et celui de l'*i.*

donnant, de plus, un nom distinctif d'espèces, les Indiens Chapacuras de Moxos leur conservent le nom générique de *Motojo;* tandis que les Muchojeones de Moxos font entrer, dans la composition des noms spécifiques, une radicale, par exemple, celle d'*I*, comme dans *I-sevi*, *I-chan*, *I-ochere*. Il en est de même des Moxos pour la radicale *ni*, dans *ni-cuya*, *ni-quetzo*, *ni-reech*.

Genre SARCORAMPHE, *Sarcoramphus*, Duméril.

Comme nous l'avons déjà vu, ce genre n'est composé que de deux espèces, toutes deux exclusivement américaines. Les oiseaux qu'il rassemble sont si connus, qu'il nous paraît inutile d'en reproduire ici les caractères génériques, dont les principaux sont la présence de caroncules et de crêtes charnues.

Temminck réunit sous le nom de Cathartes d'Illiger, les Percnoptères, les Cathartes et les Sarcoramphes; il les divise en deux séries, selon leur distribution géographique, mettant, dans la première, les Cathartes et les Sarcoramphes, qui sont des espèces américaines; et, dans la seconde, les espèces de l'ancien monde. Nous ne sommes pas de son avis, et nous croyons pouvoir conserver les deux genres déjà établis de Cathartes et de Sarcoramphes.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, dans un mémoire de généralités sur les oiseaux [1], distingue, avec raison, le Condor des Sarcoramphes, en en formant, sous le nom de *Gryphus*, un sous-genre caractérisé par plusieurs rapports de formes et de taille, et surtout par la position du pouce, placé si haut qu'il peut à peine toucher à terre.

SARCORAMPHE CONDOR, *Sarcoramphus gryphus*, Lin.

Sarcoramphus cuntur, Duméril; *Vultur gryphus*, Humboldt, Zool. pag. 31, pl. 8, 9; Temm. pl. 133-408.

Sarcoramphus carunculâ verticali, oblongâ, integrâ; gulâ nudâ, torque albo, reliquo corpore ex atro cinerascente. Humb.

Le condor a été trop bien décrit par MM. de Humboldt et Temminck, pour qu'il soit besoin de le décrire de nouveau. Cet article se réduira donc, quant aux caractères, à quelques éclaircissemens qui nous paraissent indispensables sur les divers âges de l'animal; et, quant à ses mœurs, à tous les renseignemens que nous avons pu obtenir, pendant cinq années de séjour aux lieux qu'il habite.

1. Mémoires de l'Académie des sciences (savans étrangers), tom. III.

Le mâle adulte seul porte la crête; la femelle en est toujours dépourvue, ainsi que des plis du cou. Les jeunes, au sortir de l'œuf, sont couverts d'un duvet long et frisé, que M. de Humboldt compare avec raison à celui des jeunes chouettes. Ce duvet, qui couvre également les jeunes de toutes les espèces de sarcoramphes et de cathartes, se maintient quelques mois. Il est gris-blanc dans le condor et bientôt recouvert de plumes d'un brun noirâtre, qui conservent deux ans cette teinte, d'ailleurs plus ou moins foncée. La seconde année, à l'époque de la mue, qui précède l'époque des amours, les plumes repoussent un peu plus noires, sans montrer encore la tache blanche des rémiges. La collerette blanche commence à paraître dès cette époque, et non pas, comme on l'a dit à M. de Humboldt, seulement la troisième année. Il est vrai qu'elle est alors étroite. Le mâle n'a pas encore de crête charnue et ne commence à la prendre que la troisième année, époque à laquelle la collerette devient touffue et aussi belle qu'elle doit l'être tout le temps de la vie de l'animal. C'est à cette même époque que les plumes, d'abord d'une couleur partout uniforme, commencent à blanchir aux rémiges; nous disons, commencent, parce qu'au dire des habitans, les condors ont d'autant plus de blanc qu'ils sont plus vieux. C'est cette tache blanche qui a fait dire à Garcilaso de la Vega[1] qu'ils étaient noir et blanc, par pièces, comme les pies.

Nous avons remarqué que toutes les figures données jusqu'à présent ont outré la couleur des parties charnues, en les faisant beaucoup trop rouges. La crête est ordinairement noirâtre, et le bas du cou de couleur livide.

Il serait inutile d'augmenter le nombre des discussions déjà publiées par les auteurs sur la véritable taille des condors, qu'on peut voir, d'ailleurs, tous les jours au Jardin des plantes. Nous nous contenterons de dire que ceux que nous avons mesurés dans le pays n'avaient pas plus de trois mètres d'envergure. Nous en avons mesuré sur les Andes et sur la côte de la Patagonie, et tous approchaient plus ou moins de cette taille. Leur longueur ordinaire est d'un mètre vingt-cinq à trente centimètres. Parmi ceux que nous avons mesurés sur les Andes et dans les régions australes, nous n'avons observé aucune différence de taille notable, quoique MM. Temminck et de Humboldt disent, d'après les voyageurs, que ceux du Chili doivent être plus grands. La femelle du condor est un peu plus grande que le mâle, ce qui est vrai de presque tous les oiseaux de proie; mais nous avons cru remarquer que la différence est moins sensible dans cette espèce que dans toutes les autres.

Nous ne voyons donc plus ces géans des oiseaux du nouveau monde, décrits avec tant d'exagération par le père Acosta[2], qui dit qu'ils sont de force non-seulement à ouvrir un mouton, mais encore à manger un veau; ou par Garcilaso de la Vega, contant, avec son ingénuité ordinaire, que deux condors attaquent une vache et un taureau et les mangent, et qu'ils ont tué des jeunes gens de quinze à seize ans; ou par Desmarchais, enfin, qui prétend que le condor enlève un cerf. Cette taille et cette force si exagérées,

1. « Son blancos y negros à remiendos como las urrucas. » *Comentario real de los Incas.*
2. *Lib. IV, cap.* 37.

et auxquelles a donné crédit le témoignage de tant d'auteurs, nous les ramènerons à leur juste valeur, comme l'a déjà fait M. de Humboldt. Elles ne sont pas au-dessus de celles du *vultur barbatus* ou *Lämmergeyer*.

Le condor exhale, comme tous les vautours, une forte odeur de chair en putréfaction, qu'il faut, sans doute, attribuer à son genre de nourriture. Aucun des auteurs qui ont parlé de cet oiseau si célèbre, n'a signalé cette particularité, que nous croyons nécessaire de citer, parce que toutes les espèces n'exhalent pas, au même degré, cette odeur nauséabonde.

M. de Humboldt, qui n'avait vu le condor que sur les montagnes, dit[1] : « Le condor, « comme la llama, la vigogne et l'alpaca, et plusieurs plantes alpines, est particulier à la « grande chaîne des Andes. La région du globe qu'il paraît préférer à toute autre, est celle « qui s'élève de 3,100 à 4,900 mètres de hauteur. Chaque fois que nos herborisations « nous ont menés jusqu'aux neiges perpétuelles, nous avons été entourés de condors. »

Quelque respect que nous professions, en général, pour les opinions de ce grand observateur, il nous est impossible de les adopter ici sans réserve. Il est bien certain que les condors habitent les hauteurs des Andes où paissent les llamas et les vigognes, mais nous ne croyons pas que cette zone soit leur zone spéciale d'habitation; nous ne croyons pas non plus que la chaîne des Andes soit seule habitée par eux; car nous en avons rencontré un grand nombre sur toute la côte de l'océan Pacifique et sur celle de l'océan Atlantique, au bord de la mer, à la côte de Patagonie, où les montagnes les plus voisines sont encore éloignées au moins de cent lieues, et où il est très-sûr qu'ils vivent, nichent et demeurent habituellement. Il est vrai qu'on peut supposer que les familles que nous vîmes sur le bord des falaises de la côte ont pu pousser peu à peu leurs migrations du sud vers le nord, en allant des montagnes du détroit de Magellan à l'embouchure du Rio Negro de Patagonie. Par les mêmes raisons, nous ne croyons pas que les condors préfèrent une zone élevée à celle du niveau de la mer; car ceux de Patagonie sont tout aussi gros et tout aussi bien portans que ceux des Andes; et, de plus, nous en avons vu si souvent sur toute la côte du Pérou, surtout à Arica, planer, toute la journée, le long de la côte, en cherchant à découvrir des animaux morts rejetés par les vagues; nous en avons vu si souvent coucher sur les roches avancées de la colline dite *Morro* d'Arica, que nous les croyons susceptibles d'habiter également la zone la plus froide et le sol brûlant des côtes de la mer, au Pérou. Il est probable que les hauteurs que visitait M. de Humboldt étaient voisines d'habitations ou de troupeaux; car nous n'avons jamais rencontré de condors sur le sommet des Andes, sans que l'une ou l'autre de ces deux circonstances les y attirât. Nous croyons donc devoir assigner aux condors une plus ample extension de limites, tant en latitude qu'en hauteur, et leur donner, en latitude, depuis le cap Horn (56.ᵉ degré de latitude sud[2]) jusqu'au 8.ᵉ degré de latitude nord, dans les parties élevées des Andes, ou sur leur versant ouest, sur la totalité du territoire du Pérou, de la Bolivia

1. Zool., pag. 36.

2. Le capitaine Middleton l'ayant rencontré dans le détroit de Magellan, la description qu'il en donne dans l'ouvrage de Shaw, *Museum leverianum,* vol. II, pag. 5 (Lond. 1796), qui a étonné

et du Chili, et depuis le niveau de la mer, où ils nichent et séjournent, jusqu'aux régions glacées des Andes; car nous les avons vus souvent disparaître à nos yeux, étant déjà nous-même à plus de 4,700 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Le condor est, sans contredit, de tous les oiseaux celui dont le vol est le plus élevé. Nous l'avons vu jusqu'au niveau du sommet de l'Ilimani, qui a 3,753 toises de hauteur, tandis qu'à la hauteur de 18,000 pieds, l'homme ne peut résister à la raréfaction de l'air, qu'autant qu'il est né sur ces plateaux élevés des Andes. A l'est des Andes, le condor ne va que jusqu'à leurs derniers contreforts, c'est-à-dire le long du rameau oriental de la Cordillière orientale jusqu'à Cochabamba, et même quelquefois jusqu'au commencement des plaines de Santa-Cruz de la Sierra; mais, comme, de là, aucune chaîne de montagnes ne réunit les Andes aux premières chaînes de la province de Chiquitos, il ne passe pas cette limite, et ne peut se rencontrer sur les montagnes du Brésil.

Nous croyons que plusieurs autres motifs influent, plus que la latitude et la hauteur, sur la préférence que donne le condor à certains lieux. Son genre de vie l'oblige à choisir, pour asyle, des terrains couverts de rochers ou de falaises, parce qu'il ne se perche jamais sur les arbres, et qu'il lui faut non-seulement des points culminans d'où il puisse découvrir autour de lui la campagne, mais aussi des anfractuosités, qui lui servent de perchoir, et qui le garantissent de la pluie; aussi ne descend-il ni dans les Pampas de Buenos-Ayres, quoiqu'il habite les montagnes qui les bornent à l'ouest, ni au milieu des forêts, ni même au milieu des montagnes boisées, où les branches le gêneraient. Le condor habite donc spécialement soit les montagnes sèches ou seulement peu boisées, soit les côtes maritimes où les falaises escarpées remplacent les montagnes. On ne doit cependant pas croire qu'il habite toutes les montagnes ou tous les lieux élevés dépourvus de verdure. Il faut qu'il y soit attiré par de paisibles troupeaux appartenant à l'homme, comme ceux de brebis, de llamas ou d'alpacas, ou par beaucoup d'animaux sauvages, réunis en troupe. De là le grand nombre de condors qui suivent les côtes où se réunissent habituellement beaucoup de loups marins, comme celles du Pérou, et même celles de la Patagonie, toujours couvertes d'otaries et de phoques. Où il n'y a point de loups marins, il n'y a plus de condors; ou bien on les voit, comme au Pérou, soit planer sur les détours des Andes, soit les parcourir d'un vol rapide, afin d'y chercher les petites troupes isolées, seuls restes de la destruction générale des vicuñas et des guanacos, dont la disparition graduelle entraîne celle des condors, qui, pour cette raison, se tiennent de préférence aux environs des lieux habités et sur les routes.

A la différence des cathartes, qu'on voit, en tous lieux, par centaines, le condor s'isole tout le temps qu'il chasse, et ne se réunit guère à d'autres oiseaux que pour prendre sa part d'une pâture commune. On en voit cependant, quelquefois, deux ensemble se reposer dans le même creux de rocher.

M. de Humboldt, parce qu'il indiquait les pieds blancs, n'a pourtant rien d'extraordinaire; ceux que nous avons vus en Patagonie les avaient blancs aussi, parce qu'ils étaient couverts d'une matière étrangère blanchâtre.

Le condor est assez paresseux. Après avoir passé la nuit dans une crevasse de rocher ou de falaise escarpée, la tête enfoncée dans les épaules, ce qui lui donne un air sournois, il s'éveille à l'aube du jour, secoue deux ou trois fois la tête, attendant, assez souvent, le lever du soleil pour quitter son gîte, surtout s'il n'est pas pressé par la faim; s'incline au bord du rocher, en agitant ses vastes ailes, comme s'il balançait à partir; les déploie enfin, et s'élance dans l'espace. Il ne prend que difficilement son essor, et ne s'envole pas horizontalement, ainsi que beaucoup d'autres oiseaux. On le croirait d'abord peu sûr de sa marche aérienne; car il commence par décrire un arc de cercle, en cédant à son propre poids; mais reprenant de suite son majestueux élan, les ailes arrondies, les rémiges écartées les unes des autres, il se joue dans les airs avec aisance, sans paraître éprouver la moindre fatigue. Par des mouvemens oscillatoires[1] peu sensibles, il imprime à son vol toutes les directions imaginables; il suit gracieusement toutes les sinuosités du terrain qu'il parcourt; il monte et descend, toujours rapide; tout à l'heure, abaissé jusqu'à raser le sol; perdu, maintenant, dans les nues; mais que, du haut des airs, une proie vienne frapper sa vue perçante; alors il se précipite ou plutôt se laisse tomber sur elle, égal en promptitude à la flèche, avec une circonstance que signalent soigneusement les anciens auteurs : « Quand il descend, dit Garcilaso de la Vega[2], il fait un si grand bruit « qu'il étonne. *Cuando bajan, cayendo de lo alto, hacen tan gran sombrido que* « *asombra;* » circonstance des plus vraies, en effet; car nous avons nous-même, plus d'une fois, éprouvé cet étonnement, dont parle Garcilaso de la Vega; mais, dans laquelle circonstance, pourtant, on ne pouvait, sans risquer d'être démenti par les voyageurs, voir, ainsi que l'ont fait plusieurs écrivains, un des caractères généraux du vol du condor. En tout autre cas, le vol du condor est peu bruyant.

Le condor, seul, parcourt successivement les côtes, afin d'y chercher les animaux de tout genre que la mer rejette, ou bien les environs des lieux habités et les détours des chemins, afin d'y recueillir des restes d'animaux, jetés par l'homme; et quand il n'a rien trouvé, il se pose sur un pic ou sur une pointe de rocher voisine des troupeaux, et attend là qu'une brebis ou une llama s'éloigne de la troupe, pour mettre bas son petit. Alors, si les bergers ne sont pas en mesure de défendre le jeune animal, le condor prend son vol; et, tournoyant, à une grande hauteur, au-dessus de la pauvre bête, il attend qu'elle ait mis bas, fond sur elle, non pour l'attaquer elle-même, mais pour s'acharner sur son placenta, et tuer ensuite le jeune animal, en le déchirant par le cordon ombilical; et, si le berger n'accourt pas promptement pour lui faire lâcher sa proie, l'avide oiseau, dans un instant, a, malgré les efforts de la pauvre mère, dévoré les entrailles du petit. Nous avons remarqué que s'il se trouve quelque animal déjà attaqué par un condor, dans un lieu où l'on n'en aperçoit aucun autre, il s'en présente sur-le-champ plusieurs, sans qu'on puisse imaginer d'où ils viennent. Nous

1. Stevenson, Voyages en Araucanie, etc., trad. franç., tom. II, pag. 59, est l'auteur qui a le mieux décrit le vol du condor; il n'en est pas de même de ses mœurs.

2. *Comentario real de los Incas*, pag. 290-2.

Oiseaux de proie.

avons été témoin d'une de ces scènes sanglantes, dans un voyage d'Arica à Tacna, sur la côte du Pérou. C'est un trajet de onze lieues sans eau, au milieu d'un désert de sable brûlant que la pluie ne rafraîchit jamais, et dont la poussière salée fait encore plus sentir la sécheresse. Des troupes de mules et d'ânes pesamment chargés parcourent incessamment le pays; et les ânes qui, là, plus qu'ailleurs, sont les souffre-douleurs des habitans, le traversent, allée et retour, sans qu'on les ménage le moins du monde, le plus souvent sans qu'on leur donne à manger; aussi en meurt-il beaucoup, dont on voit les cadavres desséchés, disséminés sur la route. Quand, dans une de ces caravanes, un âne vient à se fatiguer, on l'abandonne, sauf à lui à regagner, s'il ne meurt de soif, son habitation ordinaire. Un de ces pauvres animaux, ainsi abandonné, n'en pouvant plus, se coucha sur la route, prêt à rendre le dernier soupir. Des urubus s'en approchèrent de suite, et venaient lui donner quelques coups de bec, peu redoutables pour le mourant; mais bientôt un condor, qui avait aperçu cette lutte du haut des airs, fondit sur cette proie, que lui abandonnèrent à l'instant les urubus, restés à quelques pas en arrière, et attendant, sans doute, avec impatience la fin du repas du condor, dont ils n'osaient approcher. Ce premier condor ne tarda pas à se voir suivi d'abord de deux, et, bientôt après, de sept à huit autres, qui, s'acharnant à l'envi sur leur victime, lui déchiquetaient de leur bec tranchant, ceux-ci les yeux, ceux-là les parties génitales, et le délivraient ainsi, promptement, d'un reste de vie, que tant de douleurs devaient lui rendre bien pénible.

Nous nous approchâmes de l'âne; et, alors les condors se retirèrent, à une courte distance, sur les petites collines des environs, ou planaient au-dessus; puis, dès que nous feignîmes de nous retirer, ils revinrent à la charge. Une fois repus, ils s'envolent, mais non sans beaucoup de peine, ne pouvant prendre leur essor qu'après avoir long-temps couru, en battant des ailes; ou lorsqu'ils sont poursuivis, ils cherchent à se rendre plus légers, en dégorgeant une partie de ce qu'ils ont mangé. S'ils ne sont pas inquiétés, ils s'envolent, et vont se reposer dans les crevasses de quelque rocher, leur séjour habituel; et là, comme on l'a vu plus haut, ils font tranquillement la digestion, la tête enfoncée entre les deux épaules. Quand un condor n'a pas trouvé de proie, il chasse jusqu'à la nuit tombante, et ce n'est qu'au commencement du crépuscule qu'il regagne son repaire. Il supporte patiemment la faim pendant plusieurs jours, mais se dédommage amplement de ses privations, lorsqu'il trouve une proie facile.

Garcilaso de la Vega avait dit, dès le commencement du 17.ᵉ siècle, que « le condor « n'a pas de serres, comme les aigles, et qu'il a les pieds semblables à ceux d'une « poule.[1] » Ce témoignage si positif et d'autant plus digne de foi qu'il émane d'un auteur péruvien, généralement bien informé, n'a pas empêché tous les écrivains plus modernes de donner à l'oiseau des mœurs qui n'appartiennent qu'aux falconidées. Stevenson, par exemple, prétend que « le condor tombe sur sa proie, et que, si c'est

1. *Comentario real de los Incas,* pag. 290-2.

« un agneau, ou tout autre petit mammifère, il l'emporte avec ses serres sur quelque « montagne voisine.[1] » M. de la Condamine[2], antérieurement à Stevenson, avait été imbu de cette erreur, dans laquelle est aussi tombé notre grand voyageur, M. de Humboldt, dont la réputation européenne n'a, d'ailleurs, rien à craindre de la vérité. Il parle souvent de la force des serres du condor. Il va jusqu'à dire que « deux condors « se jettent, non-seulement sur le cerf des Andes, sur le petit lion *Puma*, ou sur la « vigogne ou guanaco, mais même sur une génisse; ils la poursuivent si long-temps, « la blessant de *leurs griffes* ou de leur bec, que la génisse, essoufflée et accablée de « fatigue, étend la langue en mugissant.[3] » Le condor a des ongles longs, il est vrai; mais ces ongles, qu'il n'emploie qu'à soutenir son corps, sont généralement usés, parce qu'il ne se pose que sur les rochers; et, comme l'a judicieusement remarqué M. Temminck, ne peuvent lui servir à saisir quelque proie que ce puisse être. Nous ajoutons qu'il ne pourrait pas même s'en aider pour la manger. Il ne fait véritablement usage, à cet effet, que de son terrible bec, avec lequel il la déchire et la dépèce, en tirant fortement sur la portion saisie. Nous ne croyons pas non plus que le condor puisse attaquer des brebis, des cerfs et des llamas, et moins encore des génisses. Les habitans américains, amis du merveilleux pour tout ce qui concerne leur pays, inclinent toujours à exagérer les choses. Nous pouvons assurer que le condor n'attaque jamais un animal adulte, ne fût-il que de la taille du mouton, à moins que cet animal n'expire; mais, attiré par l'appât du cordon ombilical, il attaque toujours les animaux qui naissent dans les champs. Nous pouvons assurer aussi que le condor ne chasse jamais aux oiseaux, et nous n'oserions assurer qu'il chasse même les plus faibles mammifères.

Ces renseignemens nous dispensent de démentir les fables écrites sur l'attaque des enfans par des condors; et nous ne croyons pas qu'on en puisse citer un seul exemple dans le pays. Il y a plus; les Indiens chargent ordinairement, dès l'âge le plus tendre, leurs enfans de la garde de leurs troupeaux, que ces enfans savent fort bien préserver des condors, en prenant à côté d'eux les mères en gésine, ou en emportant les nouveau-nés dans leurs bras; sans compter qu'on voit fréquemment des bambins de six à huit ans poursuivre ces énormes oiseaux, fuyant timidement à leur approche, quand, de moitié plus gros qu'eux, ils pourraient les renverser d'un seul coup d'aile et les tuer d'un seul coup de bec.

Il n'est pas moins inutile de réfuter les exagérations qu'on trouve dans Acosta et dans Garcilaso de la Vega lui-même, ordinairement si exact, relativement à la force du bec du condor, qu'ils prétendent pouvoir entamer la peau d'un bœuf. Nulle part les condors, du moins ceux d'aujourd'hui, ne nous ont paru aussi vigoureux; et il n'est aucun voyageur à la côte du Pérou ou sur le sommet des Cordillières qui n'ait vu les mules et les ânes morts sur les chemins, et dont les condors avaient mangé tout ce qu'ils en

1. Voyage en Araucanie, etc., trad. franç., tom. II, pag. 60.
2. Relation abrégée du voyage à l'Amazone.
3. Zool., pag. 41.

pouvaient saisir, entamés seulement au ventre, autour de l'anus et de la bouche, tandis que le reste de la peau avait séché sur les chairs, sans avoir pu être dépecé par les condors.

Comme le roi des vautours et les cathartes, le condor mange de tout ce qui est animal. Nous l'avons vu se nourrir de mollusques, quoique ce soit là son dernier aliment. Il mange tous les animaux morts, sans exception, les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les poissons, ne manifestant quelque prédilection que pour la chair des mammifères. Il mange jusqu'à des excrémens quand la faim le presse.

Les condors ne sont rien moins que familiers; ils fuient, de très-loin, l'approche de l'homme; et, si ce n'est en Patagonie, où, voyant des hommes peut-être pour la première fois, ils nous laissèrent passer à cent cinquante ou deux cents mètres au-dessous de leur habitation, nous n'avons jamais pu approcher un condor d'assez près pour le tirer, sans nous cacher dans le voisinage d'une proie présentée à son avidité, afin de le surprendre; différant beaucoup en cela des autres vulturidées d'Amérique, des urubus surtout, qui vivent, pour ainsi dire, avec les habitans.

Il serait difficile d'apprécier au juste la véritable durée de la vie d'un condor; mais, si nous en croyons les indigènes, sa longévité surpasserait de beaucoup celle de tous les autres oiseaux. Les Indiens nous ont assuré en revoir encore, de temps à autre, quelques-uns, marqués par leurs pères, il y avait plus de cinquante ans, de certains signes particuliers. Le lecteur sent avec nous que le fait même et sa preuve auraient ici besoin, l'un et l'autre, d'une vérification plus désirable qu'aisée à se procurer; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que les condors multiplient peu, et que, comparés aux cathartes, ils sont toujours en petit nombre.

Les condors ne font point de nids; ils se contentent de choisir, dans les rochers, ainsi que nous avons pu le reconnaître, en parcourant les falaises de la Patagonie, des concavités assez larges pour recevoir leurs œufs, préférant toujours, pour faire leur ponte, les points inaccessibles, moins par leur élévation que par l'âpreté de leur pente.

Le condor femelle pond deux œufs, de dix à douze centimètres. Les naturels nous les ont dits blancs; mais un fragment que nous en avons vu nous ferait croire que, comme pour l'œuf de l'aura et de l'urubu, le blanc est couvert de taches espacées d'un brun rougeâtre. C'est surtout de Novembre en Février qu'a lieu la couvée. Les couples, alors, s'éloignent encore davantage des lieux habités, pour chercher un emplacement propice. Les habitans nous ont assuré que la femelle couve seule, ce qui nous paraît difficile à croire, parce qu'en des régions quelquefois froides et sans arbres, le petit aurait le temps de périr dans la coquille. En tout cas le mâle et la femelle s'occupent, de concert, du soin de nourrir les jeunes condors, en dégorgeant dans leur bec les alimens qu'ils ont pris eux-mêmes. Les jeunes grandissent assez lentement, et peuvent à peine voler au bout d'un mois et demi. Ils suivent long-temps encore le couple, qui les guide dans leurs premières chasses; mais le plus long terme de leur éducation ne passe jamais quelques mois; et, dès ce moment, on voit les jeunes condors s'isoler de leurs parens, et chercher eux-mêmes à pourvoir à leur nourriture. Plus voraces alors

que les vieux, mais moins prévoyans et moins défians, parce qu'ils ont moins d'expérience, ils tombent plus facilement dans les embûches des chasseurs; aussi tue-t-on souvent de jeunes condors et rarement des condors adultes.

Les condors nuisent beaucoup aux troupeaux, en tuant les animaux nouveau-nés; c'est pourquoi les habitans actuels leur font une guerre d'extermination et mettent en jeu, pour les détruire, beaucoup de ruses différentes. La plupart du temps, ils les guettent, cachés près d'un lieu garni par eux d'un appât propre à les attirer, et les tuent à coups de fusil; ou bien, attendant qu'ils soient repus, ils les poursuivent à cheval, les enveloppant, le plus souvent, de leur terrible *lazo;* d'autres fois, enfin, ils les surprennent, gorgés de nourriture, dans un cercle étroit de palissades formé d'avance autour de la proie tentatrice, et les assomment à coups de bâton, sans qu'ils puissent fuir, faute d'espace, ni s'envoler, par suite de la gloutonnerie qui vient appesantir leurs ailes en surchargeant leur estomac. Nous n'avons pas entendu parler de la chasse décrite par Molina[1]: selon cet auteur, un homme se couche sur le dos, affublé de la peau d'un bœuf fraîchement égorgé; le condor, trompé par l'aspect de cette peau, qu'il prend pour un animal mort, s'en approche, afin de le manger. L'homme, dont les mains sont armées de gants, saisit alors l'oiseau par les pattes, et d'autres chasseurs viennent promptement l'assommer.

Nous croyons qu'on a trompé M. de La Condamine[2] en lui garantissant qu'on emploie, pour attirer le condor, une figure d'enfant pétrie d'une argile très-visqueuse, où l'oiseau vient engager ses serres. C'est une suite de l'erreur consacrée, que le condor se sert de ses ongles.

Comme tous les oiseaux de proie, en général, le condor a la vie très-dure; mais les habitans tombent quelquefois, à cet égard, dans une exagération pareille à celle d'Ulloa[3], qui prétend que le tissu des plumes du condor est si serré que la balle n'y pénètre pas, et ajoute même qu'on lui a tiré de huit à dix coups de fusil de suite sans lui faire du mal, les balles renvoyées par les plumes rebroussant vers le chasseur. Ce fait n'a pas besoin de réfutation. Nous avons tué des condors, et de très-loin, non-seulement avec des balles ordinaires, mais encore avec de petites balles ou plomb n.° 0, des chasseurs. Néanmoins le condor, étant plus grand et plus fort qu'aucun autre oiseau de proie, doit nécessairement être plus difficile à tuer; aussi vole-t-il long-temps encore, avant de tomber, même après avoir été grièvement blessé. Nous avons acquis la certitude que le condor est très-difficile à mettre à mort par telle autre voie, celle, par exemple, de la strangulation. Oserons-nous avouer qu'après en avoir blessé un d'une balle, sur la côte de la Patagonie, nous voulûmes l'achever de cette manière, et ne pûmes y parvenir qu'après une heure des plus pénibles efforts? Cette

1. Essai sur l'histoire naturelle du Chili, trad. franç., pag. 249.
2. Relation abrégée du voyage de l'Amazone, pag. 171.
3. *Noticias americanas,* pag. 158, §. 18.

Oiseaux de proie.

observation est applicable, et plus directement encore, aux oiseaux de mer, comme les albatrosses.

Le nom du condor vient peut-être de *cuntur*, mot par lequel les anciens auteurs le désignent; et M. de Humboldt fait dériver cuntur du verbe quichua *cuntuni*[1] qui signifie exhaler une bonne odeur, sentir bon. Nous ne sommes pas de son avis. Dans la langue quichua ou des Incas, quand on veut parler de choses qui ont une bonne odeur, on se sert, en effet, de la radicale *cuntun* ou *cuntuy;* mais quand, au contraire, on veut désigner des choses de mauvaise odeur, on emploie la radicale *aznak*, *aznay*. Or ne pouvant, en conscience, admettre que les Quichuas eussent l'odorat assez dépravé pour trouver une bonne odeur au condor, nous ne croyons pas trop nous écarter de la vérité en tirant le mot cuntur de *conturi*, nom du condor dans la langue aymara[2], que nous croyons antérieure à celle des Quichuas, qui pourrait bien lui devoir son origine; à moins qu'on ne veuille expliquer cette sorte d'anomalie étymologique par une anti-phrase analogue à celle dont usaient les anciens Grecs, en donnant à leurs furies le nom d'*Euménides*, qui veut dire *douces*.

Les Indiens Araucanos du Chili et des Pampas, du sud de Buenos-Ayres, nomment le condor *mauké;* les Puelches, qui habitent du 39.e au 41.e degré sud, le nomment *chanana*, et les Patagons ou Tehuelches, de l'extrémité la plus méridionale du continent américain, le nomment *huirio*. Les Espagnols le nomment *buytre*, appellation par laquelle ils désignent les vautours d'Europe.

Il nous reste à considérer le condor sous un point de vue tout à fait neuf, ou qui n'a été, du moins, que partiellement indiqué par les anciens auteurs espagnols de l'histoire du Pérou. Nous voulons parler du rôle qu'a joué cet oiseau dans les antiques superstitions religieuses des grandes nations Quichua et Aymara. Il est curieux, sans doute, de voir un oiseau de proie révéré dans les deux vastes empires du Mexique et du Pérou, tandis que les vieux Aztèques faisaient, de leur côté, jouer un si grand rôle mythologique à leur *cozcaquauthli*, qui paraît être la grande harpie, et non pas le *vultur papa*, comme on l'a cru jusqu'à présent. Il est curieux aussi de retrouver des traces de l'adoration du condor bien avant l'époque des Incas, et peut-être même avant celle des Aztèques.

Garcilaso de la Vega dit[3] vaguement, en parlant des diverses religions antérieures aux Incas, que quelques nations adoraient le condor à cause de sa taille, et parce qu'elles se glorifiaient d'en descendre. Ces traditions ne s'étaient, sans doute, conservées que par ouï-dire, et sans qu'on désignât la nation à laquelle on pouvait les rapporter. Il dit encore, en parlant des conquêtes que fit le onzième roi des Incas, *Tupac Inca*

1. *Vocabulario del padre Diego Gonçalez Holguin* (Lima, 1608), pag. 33 et 34.

2. *Vocabulario de la lengua Aymara, por Ludovico Bertonio* (Juli, 1612), pag. 52. C'est, peut-être, de tous les ouvrages de ce genre, le plus curieux sous le rapport bibliographique; car il est le seul livre imprimé par un Jésuite dans un petit village du sommet des Andes.

3. *Comentario real de los Incas*, pag. 12-2.

Oiseaux de proie.

Yupanqui, que, quand ce prince pénétra à l'est de *Cajamarca*[1], au 6.ᵉ degré sud, chez la nation *Chachapuya,* cette nation avait le condor pour principal dieu. Enfin, parlant des offrandes des chefs ou *curacas* à l'Inca, lors de leur visite, à l'occasion de la grande fête annuelle du soleil, appelée *Raymi*[2], il dit que les Indiens donnaient à l'Inca beaucoup d'animaux, parmi lesquels on remarquait des condors. Dans cette même fête, où les Indiens se déguisaient de diverses manières, on en voyait quelques-uns se présenter avec des ailes de condor attachées aux épaules, comme prétendant descendre de cet oiseau[3]. Nous avons vu les mêmes images se reproduire dans les déguisemens des Indiens Aymaras de la Paz (Bolivia), lors des grandes fêtes du catholicisme, par exemple, le jour de la Saint-Pierre et de la Fête-Dieu. Il est assez singulier que les Indiens Aymaras aient conservé jusqu'à nos jours le goût de ces scènes burlesques, qu'ils représentaient lors des anciennes fêtes du soleil; mais il l'est plus encore que cette coutume se soit maintenue chez un peuple qui, dès les premiers temps de son histoire, que nous rappellent seuls aujourd'hui les monumens de Tiaguanaco, sur le lac de *Titicaca,* était sous l'empire d'idées religieuses, dans lesquelles le condor entrait pour beaucoup. En effet, sur des statues colossales, sur des portiques monolithes, nous avons trouvé partout des figures de condor, tantôt entières et tenant un sceptre, pour représenter allégoriquement les messagers du soleil, tantôt par fragmens, soit que les ailes de l'oiseau s'adaptent aux épaules des rois qui viennent rendre hommage à l'astre dominateur, soit que sa tête orne la couronne même ou le sceptre du dieu; sa tête prodiguée, d'ailleurs, dans toutes les sculptures de ces temps reculés, que nous croyons de beaucoup antérieurs au règne des Incas, regardés par nous, non sans quelques raisons, comme les derniers rejetons des Aymaras, cette nation brillante, bien plus avancée dans les arts que ne l'ont été depuis les Incas eux-mêmes.[4]

Les Incas regardaient aussi le condor comme l'animal le plus noble, sans quoi ils ne se seraient pas représentés sous cet emblême, comme nous le voyons dans l'histoire de Viracocha, leur huitième roi[5], qui, après la mort de son père Yahuar Huacac, fit, au lieu même où son père s'était lâchement retiré, lors de l'attaque des Chancas, sculpter, sur une très-haute pierre, deux condors, l'un, les ailes fermées, la tête basse et enfoncée entre les épaules, comme s'il se cachait, et le bec dirigé vers le sud ou *Collasuyo,* tournant le dos au *Cuzco;* l'autre, le bec tourné vers la ville, l'air fier, les ailes éployées, comme s'il fondait sur une proie; celui-là représentant Yahuar Huacac soustrait au danger par la fuite, celui-ci Viracocha lui-même accourant à la défense de la capitale de l'empire. L'auteur du commentaire des Incas nous apprend que ces figures existaient encore en 1580.

---

1. *Comentario real de los Incas,* pag. 264-1, sous le nom de *Cassamarca.*
2. *Idem,* pag. 139-1. — 3. *Idem,* pag. 196-1.
4. Voyez partie historique : Environs de la Paz.
5. Garcilaso de la Vega, *Comentario real de los Incas,* pag. 161-1.

Plusieurs endroits ont tiré leur nom de celui du condor. Nous trouvons, sur la route de Potosi à Oruro, la côte de Condor-apacheta (la gorge du condor), et beaucoup de dérivés, comme Cuntur-marca (la demeure du condor, etc.) dont on a fait, par corruption, Cuntumasca.

SARCORAMPHE PAPA, *Sarcoramphus papa.*

Vultur papa, Lin., Gmel.; *Vultur elegans*, Gerini; *Gypagus papa*, Vieillot, Gal. pl. 3; Encycl. tom. III, pag. 1176; Buff., Enl. 428; *Iribu rubicha*, Azara, n.° 1; Spix, pl. 1; Cuvier, tom. II, pag. 316.

Cet oiseau, qu'on a vu souvent dans les ménageries d'Europe, est assez connu pour que nous puissions nous dispenser d'en reproduire la description. Comme le dit judicieusement Azara[1], les jeunes naissent vêtus d'un duvet blanchâtre, bientôt recouvert de plumes noirâtres, dont se pare, pendant une année, cet oiseau, non encore pourvu des belles couleurs qui doivent, plus tard, orner son cou. Cette partie est noirâtre, ainsi que la crête, alors seulement rudimentaire, assez petite, libre et tachetée. La seconde année, le cou devient jaunâtre et le noir commence à se teinter en violet; la crête demeure toujours noire et peu développée; tout le corps conserve encore la couleur noirâtre. A trois ans, l'oiseau présente encore quelques tectrices noires, qui disparaissent entièrement, la quatrième année, pour faire place au blanc rougeâtre dont cette partie se couvre dans l'adulte.

L'odeur que répand le sarcoramphe papa est bien moins forte que celle qu'exhalent le condor et surtout le catharte; il est vrai qu'il est aussi moins sale dans ses goûts.

Il paraît répandu dans les parties chaudes des deux continens américains, commun au Mexique, en Colombie, à la Guyane, dans tout le Brésil, à l'est du Pérou et de Bolivia. Vers le sud, il pousse ses dernières migrations jusqu'au 28.e degré, au Paraguay et à Corrientes, où, cependant, il devient rare; car il ne semble pas s'éloigner volontiers des tropiques. On ne le rencontre jamais, non plus, sur les hautes montagnes; à peine au 15.e degré sud atteint-il la hauteur de cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et il ne se trouve que rarement sur quelques points voisins des plaines, sans jamais s'étendre jusqu'aux régions tempérées; d'où nous concluons que, circonscrit, pour l'Amérique méridionale, aux pays situés à l'est des Andes ou de leurs contreforts, nous croyons pouvoir garantir qu'on ne le voit jamais à l'ouest des Andes, vivant ainsi dans les lieux où le condor ne paraît pas; remarque de statistique ornithologique qui pourra n'être pas sans utilité pour la science.

Le genre de vie du sarcoramphe dont nous nous occupons est tout à fait différent de celui du condor. Celui-ci, par exemple, aime les lieux découverts et dégarnis d'arbres; le sarcoramphe papa, au contraire, ne vit que sur les montagnes ou collines basses,

1. Azara, tom. III, pag. 19.

couvertes de bois, ou, plus particulièrement dans les plaines boisées, préférant à toutes autres localités les terrains coupés de bois et de marais. Bien loin de montrer cette familiarité caractéristique des cathartes, il se cache toujours, ne paraît qu'à la dérobée, et fuit à l'approche de l'homme. Nous l'avons rencontré presque toujours par couples, mais si rarement, qu'on peut dire, avec raison, que son espèce est la plus rare de toutes. À peine, en effet, dans les pays qu'il fréquente le plus, en pourrait-on comparer le nombre à la moitié de celui des condors, au quinzième de celui des auras, et au centième, au moins, de celui des urubus; aussi n'est-il pas étonnant qu'on n'en voie jamais plus de quatre à cinq ensemble; encore faut-il que l'appât d'une proie commune les tente depuis quelques jours. Nous les croyons aussi moins voyageurs et plus casaniers que les autres espèces, fait dont la campagne de *San-Carlos*, près de Santa-Cruz de la Sierra nous a offert un exemple frappant. Depuis la fondation de Santa-Cruz, moins soigneux, peut-être, que les Indiens des Andes, placés, d'ailleurs, au milieu de bouquets de bois où la surveillance exacte des troupeaux devient impossible, les fermiers des environs de cette ville ont beaucoup de peine à élever leur bétail, et perdent, tous les ans, un grand nombre de veaux, malgré la guerre à mort qu'ils ne cessent de faire au roi des vautours, tandis que leurs confrères n'éprouvent jamais les mêmes pertes en des lieux à peine éloignés de dix ou douze lieues; et qu'en d'autres localités de la même province, non moins favorables à la vie de l'oiseau dévastateur, les habitans n'en ont jamais vu.

Ce sarcoramphe aime la lisière des bois. Il passe ordinairement la nuit sur les branches basses des arbres, assez souvent en société; et semble, en chaque endroit, adopter une place à laquelle il revient tous les soirs, à quelque distance que ses courses de la journée l'en aient porté. Il est plus matinal que le condor. Chaque matin, soit seul, soit avec sa compagne, dès que l'aurore éclaire l'horizon, il prend son essor comme l'urubu, et planant surtout à la lisière des bois, il parcourt les environs, en cherchant à s'assurer, par la vue ou par l'odorat, si des jaguars ne lui ont pas laissé une proie facile et de la pâture pour la journée. Nous l'avons vu, volant au-dessus d'un bois, s'abattre tout à coup sur un cadavre, qu'il ne voyait assurément pas. S'il n'aperçoit rien, il plane encore d'un vol léger peu différent de celui du condor, sans jamais se laisser tomber sur sa proie, et sans tournoyer dans les airs, comme le condor et les cathartes; et, après avoir ainsi parcouru la campagne, il va, de même que le condor, au sommet d'un pic, se percher sur le faîte d'un arbre mort, voisin des troupeaux, pour attendre là que quelque vache ou quelque brebis mette bas; puis, descendant avec rapidité, il parvient souvent, malgré la mère, à saisir le petit par le cordon ombilical, et le tue. Nous avons vu une pauvre vache nouvellement délivrée, prendre son veau entre ses pattes, avec une sollicitude toute maternelle, et le défendre contre deux ou trois sarcoramphes qui n'attendaient que le moment de s'en emparer.

Les urubus, si nombreux, sont, la plupart du temps, les premiers à se réunir autour du cadavre d'un animal dont ils se disputent entr'eux la jouissance. Mais un sarcoramphe papa vient-il à s'abattre auprès, de suite les urubus se retirent à quelques pas,

Oiseaux de proie.

dans la crainte de recevoir de lui des coups de bec, plutôt que par respect, comme le croient les Américains; ce qui, ainsi que nous le verrons plus tard, lui a valu, dans plusieurs des langues indiennes, le nom de roi, de chef ou de capitaine des cathartes. Son bec est au moins aussi tranchant que celui du condor, ce qui fait qu'il déchire la peau des animaux avec la même facilité. Ses pieds ne lui servent pas plus qu'au condor, pour saisir sa proie. Nous ne croyons pas, en conséquence, et nous n'avons jamais entendu dire aux habitans qu'il attaque d'autres oiseaux, ni même des mammifères. Le vautour papa est, peut-être, de tous les vautours le moins familier et le plus difficile à tuer sans surprise, parce que, perchant au sommet des arbres, il aperçoit facilement les chasseurs et s'envole au plus tôt.

Nous n'avons jamais vu son nid; mais les Indiens nous ont assuré, comme ils l'ont fait à Don Félix d'Azara, qu'il niche dans les bois, dans les trous des gros arbres morts, et que ses œufs sont blancs. Les naturels nous ont appris aussi que le couple donne des soins très-assidus à ses petits, qu'on voit ensuite accompagner leurs parens pendant quelques mois, à l'expiration desquels ils les abandonnent; et comme, le plus souvent, ces jeunes sont de sexe différent, ainsi que nous avons cru le remarquer pour tous les oiseaux qui ne pondent que deux œufs, ils se trouvent tout naturellement accouplés, le frère et la sœur finissant par former un ménage semblable à celui de leurs pères.

Les habitans usent de tous les moyens pour les détruire. Souvent ils les tentent par une proie placée à la lisière d'un bois dans lequel ils se cachent, afin de les tuer à coups de fusil; mais la chasse la plus singulière est celle qu'on leur fait aux environs de Santa-Cruz de la Sierra. Comme ils ont l'habitude de revenir jucher, tous les soirs, sur le même arbre, les habitans cherchent à découvrir cet arbre; et, la nuit, ils montent, tout doucement, dessus, les mains garnies de gants épais, les saisissent endormis, et puis les tuent. C'est ainsi qu'on nous a dit avoir réussi à en diminuer un peu le nombre. Ils n'éprouvent point, après leurs repas, cette difficulté de voler qu'éprouve le condor à la suite des siens.

Le nom de roi des vautours, que Buffon donnait au sarcoramphe papa, lui vient, sans doute, de celui de roi des *couroumous*, qu'on lui donne à la Guyane française, pour le distinguer des cathartes, qu'on y désigne, nous a-t-on dit, par ce nom même de couroumous. Cette désignation se retrouve chez les Guaranis, qui le nomment *iribu-rubicha*[1], roi ou chef des iribus (cathartes). Ce nom est celui qu'on emploie au Paraguay; car les Guaranis de la section des Guarayos, qui habitent au 16.e degré dans l'intérieur du haut Pérou, nomment notre sarcoramphe *urubu chi*[2]. Dans la langue des Saraveca de Chiquitos, on le nomme *acaso-amooré* (capitaine des oiseaux). Dans cette même province il a son nom dans chaque langue particulière. Les Chiquitos le nomment *upamacaïtuch*, que les Cuciguia corrompent en *pumacaïich;* en Guaranoca, on l'appelle *nanucutu*[3]; en Samucu, *nanïecuto;* en Morotoca, *nanïoguto*, trois noms qui ont évidemment la même racine. Les Otukès de la même province le nomment *acaracapa;* les

1. Prononcez *urubou-roubitcha.* — 2. Pron. *ouroubou-tchi.* — 3. Pron. *nanoucoutou.*

Quitemocas, *huitiara;* les Paunacas, *chenacone;* les Paiconecas, *isole.* Si nous passons aux langues de la province de Mojos, nous trouvons quelques noms analogues à celui que lui donne la nation Paiconecas, dans celui de *isevi,* qu'il reçoit des Baures et des Muchojeones; mais tous les autres noms qu'il porte dans la même province, chez les autres nations, n'ont pas d'analogie entr'eux, comme on peut le voir dans le nom de *motojo,* que lui donnent les Chapacuras; dans ceux de *kirapupui,* des Itonamas; de *irapachahua,* des Cayavara; de *bocota,* des Iten; de *puicoroa,* des Pacaguaras; de *talotalo,* des Movimas; de *nicutuya,* des Canichanas, et de *chognoï,* des Mojos. Les Espagnols du Pérou le nomment *buytre* (vautour), et ceux du Paraguay, *cuervo blanco* (corbeau blanc), en désignant l'urubu par un nom tout à fait contraire, emprunté à la couleur inverse de son plumage.

Genre CATHARTE, *Cathartes,* Illig.

Cuv., Temm.; *Gallinazes, Catharista,* Vieillot; *Vultur,* Lin., Lath.; Percnoptères, Cuv.

Linné plaçait ces oiseaux dans le genre Vautour; Vieillot en forma ses Gallinazes; mais nous croyons ne pas devoir mettre les deux espèces américaines dans deux genres différens, comme le fait Cuvier, dans la nouvelle édition de son Règne animal. En effet, après avoir, dans sa première édition, confondu les deux espèces sous un nom identique, il range, dans la seconde, l'*Aura* parmi les Cathartes; et l'*Urubu,* son bec un peu plus alongé et grêle le détermine à le placer au rang des Percnoptères, ainsi qu'il l'avait fait dans sa première édition. Comme nous trouvons une grande analogie de mœurs et même de forme entre ces deux oiseaux, nous croyons qu'il serait difficile de les séparer l'un de l'autre, sans forcer un peu leurs caractères distinctifs, qui ne sont que spécifiques.

CATHARTE URUBU, *Cathartes urubu,* Vieillot.

Vultur aura, Wils, Orn. am., tom. IX, pl. 75, fig. 1; Vautour du Brésil, Buffon, Enl. 187; *Vultur brasiliensis*, Lath., *Sp.* 8; *Cathartista urubu*, Vieillot, Amér. sept., pl. 1; *Cathartes Jota*, Ch. Bonap.; *Iribu*, Azara, n.° 2.

Cathartes toto nigro-coruscante; trunco, basi remigium albicantibus; capite, collo nudis, verrucosis, obscuro-nigris; extremo rostro albicante; caudâ brevi, æquali.

Cet oiseau avait été confondu par les auteurs, sous le nom de *vultur aura,* avec l'espèce suivante, dont le nom est dérivé d'une langue américaine. Azara, le premier, les sépara. Vieillot adopta cette division; mais sans tenir aucun compte de l'opinion de ces deux bons observateurs, on a, pendant long-temps encore, réuni, sous un même nom, les deux espèces. Dernièrement, enfin, on a reconnu la justesse de l'observation, et l'on y a fait droit. Il est singulier qu'on ait confondu dans la même espèce deux oiseaux des plus

communs de l'Amérique méridionale, et les plus anciennement décrits par les auteurs espagnols, quand il ne s'agissait que de les voir une seule fois sur les lieux pour les distinguer toujours, en raison de la dissemblance de leur vol, de leurs mœurs, de la couleur de leurs parties charnues, ainsi que des caractères de leur bec et de leurs ailes, caractères par lesquels, plus tard, Cuvier s'est cru suffisamment autorisé à placer l'un parmi les cathartes et l'autre parmi les percnoptères.

Nous n'avons pas conservé le nom de *jota* que Cuvier donne à l'urubu, d'après Charles Bonaparte, parce que ce nom, emprunté à Molina, dans son Histoire naturelle du Chili, n'était pas destiné à l'oiseau dont nous nous occupons, ainsi qu'il est facile de le reconnaître par sa description, mais bien aux *cathartes aura;* et nous croyons devoir conserver à cette espèce, comme l'a fait Lesson[1], le nom de *cathartes urubu,* que lui avait imposé Vieillot, d'après son nom guarani.

L'urubu est un des oiseaux les plus anciennement décrits; mais nous pensons que les descriptions en ayant toujours été faites sur des sujets empaillés et déformés, on n'a pas assez insisté sur la forme des parties nues. Ces parties se composent d'un grand nombre de protubérances charnues, régulières, oblongues, courtes sur le cou, mais présentant de longues lignes transversales sur le dessus de la tête. Il y en a plusieurs petites autour des yeux, surtout en avant; fermes pendant la vie de l'animal, mais peu visibles; dès qu'on alonge le cou, elles s'effacent, excepté celles qui forment la paupière, et celles-ci même disparaissent entièrement dans le sujet empaillé.

Comme toutes les autres espèces, l'urubu naît avec un duvet blanc, long et frisé, qui, contrastant avec la noirceur de sa face, lui donne une physionomie des plus originales. Le duvet se recouvre peu à peu de plumes noires, qui ont encore, pendant quelque temps, une teinte brune; teinte qui ne disparaît entièrement que la troisième année. La première année, l'urubu a quelque peu de duvet sur le cou, sur lequel les rides de l'oiseau adulte ne se dessinent qu'à la troisième mue.

Indépendamment de l'odeur cadavéreuse de l'urubu, il exhale aussi une très-forte odeur de musc, ce qui a fait prendre cette odeur en aversion par tous les habitans du Pérou et de la Bolivia... Avis aux commerçans qui expédient pour ces contrées de la parfumerie européenne. Les auteurs, même les plus anciens, qui ont traité de l'Amérique, parlent déjà de cette odeur. Ainsi Oviedo, dans son Histoire naturelle des Indes[2], dédiée à l'empereur Charles V, décrit parfaitement l'urubu sous le nom de *gallina olorosa* (poule odorante), en disant de cet oiseau : *huelen como almizcle* (il sent le musc). Cela est si vrai que, dans les lieux où des troupes d'urubus ont coutume de se poser, cette odeur se répand au loin, avec une force qui la rend insupportable.

Nous n'avons pas reconnu pour l'urubu de zone distincte d'habitation; car nous l'avons rencontré depuis les parties les plus australes de l'Amérique méridionale jusqu'à la ligne, et nous savons qu'il se trouve dans une partie de l'hémisphère nord. Nous

---

1. Traité d'ornithologie, pag. 27.
2. Barcia, *Historiadores primitivos de Indias,* tom. I, pag. 30.

l'avons vu également depuis les plaines ou les rivages de la mer jusqu'aux régions les plus élevées. Il est vrai qu'il ne se trouve dans ces dernières localités qu'accidentellement et de passage, n'en faisant jamais son séjour habituel. Nous dirons donc que nous avons rencontré l'urubu dans tout le Brésil, dans la république de l'Uruguay, en Patagonie, au Paraguay, au Chili, au Pérou, dans la Bolivia; et nous savons, de science certaine, qu'il se trouve dans toute la Colombie et au Mexique. Nous savons aussi qu'il pousse ses migrations beaucoup plus au nord, jusqu'aux États-Unis. Peut-être même serait-il plus logique de substituer au nom des lieux qu'il habite celui des lieux qu'il n'habite pas. Commun, par exemple, à Maldonado, dans la *Banda oriental* de la Plata, on s'étonne de ne plus le trouver à Buenos-Ayres, où le remplacent, pendant une saison de l'année, des troupes innombrables de mouettes. Il ne commence à redevenir commun qu'en Patagonie, ce qui a fait dire à Don Félix d'Azara qu'il ne se trouve pas au sud du Rio de la Plata. Nous croyons pouvoir attribuer sa disparition au défaut d'arbres ou de buissons dans les Pampas; car il reparaît en nombre aux approches de la Cordillière des Andes. Il disparaît également et se montre peu dans les régions élevées de cette Cordillière. Nous l'avons rencontré, le plus souvent et en plus grandes troupes, en Patagonie, sur les rives du Rio Negro, près des villes du Chili, et, surtout, sur les côtes maritimes du Pérou, ainsi que dans l'intérieur des plaines de la Bolivia; mais il est rare dans les montagnes.

Il est à remarquer que des familles d'urubus sont quelquefois dispersées à de grandes distances les unes des autres, comme nous l'avons reconnu dans toute la partie sud de l'Amérique méridionale, depuis le 32.e degré de latitude, et dans toutes les régions élevées des montagnes, où les attire soit le voisinage d'habitations et de troupeaux, soit le voisinage de bois, qui manquent en d'autres localités, tandis qu'il est des régions où l'on ne saurait faire un quart de lieue sans les trouver partout. Il nous est démontré que l'urubu ne fréquente point les déserts ou les grandes forêts, dont il n'aime même les lisières que lorsqu'elles sont voisines de plaines; mais, dans les campagnes habitées, on le rencontre partout, particulièrement autour des maisons, où il habite en troupes nombreuses. Rien de plus curieux que de le voir suivre les migrations des indigènes, en s'arrêtant et se remettant en marche avec eux; fait qui peut expliquer la présence de quelques-unes de ses colonies isolées en des lieux qu'il n'habitait pas avant, comme le dit Azara[1], d'après le témoignage duquel il ne serait venu à Montevideo que long-temps après la conquête, ce que nous croyons sans peine; car, avant cette époque, il n'aurait pu trouver en ces lieux ni arbres pour se percher, ni habitations entourées de bestiaux pour se nourrir.

L'urubu est, sans contredit, le plus commun de tous les oiseaux de proie, pour ne pas dire de tous les oiseaux américains. Il n'est pas rare d'en voir des centaines réunies sur un seul cadavre. Sa familiarité et les services qu'il rend aux villes l'y font regarder, en quelque sorte, comme partie intégrante de la population; et comme, d'ailleurs, sa chair infecte n'est pas mangeable, comme il est dégoûtant au point de faire craindre

1. Tome III, page 20.

Oiseaux de proie.

de le toucher, ce qui fait qu'on ne peut tirer aucun parti ni de sa peau ni de ses plumes, il est rare de voir les habitans, même dans les villes où les lois ne le protègent pas, chercher à lui faire du mal; aussi multiplie-t-il à l'infini partout, tandis que le condor et le roi des vautours deviennent de plus en plus rares.

Pour faire mieux connaître la vie privée de l'urubu, nous allons tenter de le suivre dans l'emploi de ses journées.

L'urubu passe la nuit soit sur les branches inférieures des gros arbres, soit sur les assises des rochers ou des falaises des côtes, soit sur le faîte des maisons, soit même sur les buissons, lorsqu'il ne trouve pas d'arbres. Comme il aime la société, il est rare de le voir seul. On le voit, le plus souvent, en nombre sur le même arbre ou sur le même toit. Il revient toujours au même gîte, et les arbres sur lesquels il perche se reconnaissent facilement, tout couverts qu'ils sont d'une fiente blanchâtre, qui les fait promptement périr. Dans l'attitude du repos, on le voit, la tête rentrée dans les épaules, le bec horizontal, les pattes verticales et les ailes légèrement pendantes, position qui lui donne un air stupide et disgracieux. L'urubu, de tous les oiseaux celui qui se couche le plus tard, car il vole encore au crépuscule, est aussi le plus matinal de tous. En cas de mauvais temps et de pluie, il reste au gîte quelques momens de plus, secouant la tête par intervalles; et, si la faim ne le presse pas, il s'y tient toute la journée; mais, quand il fait beau, c'est au crépuscule du matin qu'il prend son essor. A-t-il en réserve, quelque part, une proie entamée de la veille, il s'y rend à l'instant et déjeûne. N'a-t-il, au contraire, aucune provende assurée, il parcourt, d'un vol circonspect, les environs de sa demeure, s'élevant quelquefois très-haut, comme pour s'assurer s'il n'apercevra pas, au loin, quelque réunion de ses congénères. S'il ne voit ou ne rencontre rien, il va, de suite, s'abattre sur une muraille, sur une barrière, sur un poteau, sur l'arbre le plus voisin de quelque habitation; d'où, la tête enfoncée entre les épaules, il regarde attentivement autour de lui, restant ainsi quelquefois des heures entières à ce poste, pour ne s'envoler que lorsqu'un autre urubu plus fort vient l'en débusquer; ou, s'il y a quelque proie aux environs, il passe toute la journée près des habitations, et couche dans les bois voisins.

L'urubu est incontestablement l'oiseau qui peut rester le plus long-temps sans manger; mais s'il arrive qu'à portée de l'observatoire qu'il s'est choisi, on tue un bœuf ou un mouton, il descendra soudain, et viendra disputer aux chiens du logis les intestins de l'animal, jetés au loin dans la campagne, suivi bientôt de quelques-uns des siens, et de quelques caracaras, à la piste dans le voisinage, de sorte qu'en moins de rien, il n'en restera pas vestige. On le voit même souvent attendre que quelque besoin fasse sortir les habitans de la maison, les suivre à l'écart, et se repaître de leurs déjections. C'est ainsi, comme nous l'avons dit, que, dans les villes du Pérou, il remplace avantageusement, pour les habitans, le percnoptère des Égyptiens, en purgeant les rues des immondices de toute sorte que laissent s'y accumuler l'indolence et la paresse des citoyens, complices, à cet égard, de la négligence des autorités. Les Espagnols ont si bien senti la nécessité de protéger les urubus, que, dans les villes de Lima et d'Arequipa, quiconque en tue un, est passible d'une amende de cinquante piastres (250 francs); aussi

les y voit-on, toute l'année, descendre, sans crainte, des toits des maisons, dans les cours et dans les rues. Comme le condor, ils suivent, sur les côtes maritimes, les troupes d'otaries ou de phoques, ou les innombrables volées d'oiseaux de mer qui couvrent quelquefois de grandes portions de la côte. Lors de la descente sur le Paraguay et sur le Parana jusqu'à Buenos-Ayres, de ces immenses radeaux (*angadas*), mis en mouvement par plus de trente rameurs, et qui portent assez de bestiaux pour la nourriture de leurs équipages, l'urubu suit, en troupes nombreuses, ces caravanes fluviatiles, et s'arrête avec elles, dans l'espoir de saisir au passage quelques morceaux de chair, ou les restes des repas de leurs conducteurs, qui couchent habituellement à terre.

Lorsqu'un urubu aperçoit dans la campagne le cadavre d'un animal, il se met de suite en devoir de l'entamer par les yeux, par la bouche, ou par les autres orifices; mais il n'est pas long-temps seul. Un grand nombre des siens se joignent à lui, avec les caracaras, leurs fidèles compagnons de fortune. Une journée suffit pour en assembler des milliers. Alors, acharnement égal entre tous et rixes de tous les momens, les plus affamés poussant les autres et cherchant à les chasser à coups de bec. Leurs luttes présentent un spectacle assez singulier; ils sautent continuellement les uns contre les autres; et, de loin, on les croirait en danse. Quand ils sont parvenus à détacher un morceau trop gros pour être avalé, deux d'entr'eux se mettent à le tirer, chacun de son côté, espèce de joûte, à laquelle se joint quelquefois, en tiers, un caracara. Ils font entendre, alors, mais alors seulement, une espèce de croassement rauque, assez semblable à celui des corbeaux d'Europe. On les voit aussi, sans motifs apparens, s'élever, tous à la fois, de quelques pieds, puis retomber, de nouveau, l'instant d'après, sur leur proie. Quand ils sont très-nombreux, les plus avides s'acharnent sur l'animal, occupés à en arracher des lambeaux; les autres, en bien plus grand nombre, se promènent à une certaine distance, perchent sur les arbres des environs ou tournoient, à diverses hauteurs, dans les airs, au-dessus, ceux-ci digérant le repas déjà fait, ceux-là se préparant au repas à faire, en attendant leur tour d'y être admis.

Le tournoiement dont nous venons de parler est, pour l'habitant des campagnes, un signe infaillible qu'il va trouver, au-dessous, le cheval ou la vache qui lui manque. Il ne saurait rendre un plus grand service aux urubus que de dépouiller de sa peau le cadavre de l'animal; car ces oiseaux ne peuvent en entamer les parties dures; aussi les voit-on s'écarter de la bête, dès que le propriétaire s'en approche pour l'écorcher; mais, l'opération terminée, ils se rassemblent de nouveau, toujours plus nombreux, autour des chairs dénudées, et les réduisent, en un jour ou deux, à l'état de squelette parfait, n'y laissant que les tendons les plus durs, auxquels même ils reviennent bientôt, s'ils ne trouvent pas de meilleure nourriture. Ces festins des urubus les réunissent tant qu'il reste quelque chose à manger. Les mieux repus demeurent encore un jour aux environs, puis ils se dispersent, et vont, de nouveau, chercher fortune ailleurs.

Quand les urubus sont poursuivis immédiatement après leur repas, ils ont peine à s'envoler, et dégorgent la nourriture qu'ils viennent de prendre, non pas tant, peut-être, pour accélérer leur fuite, en allégeant le poids de leur corps, que pour obéir à l'instinct

qui les porte à vomir leur manger devant les caracaras qui les poursuivent, afin de leur échapper, en retardant leur poursuite.

L'urubu n'attaque jamais un animal vivant : il se contente de ceux qu'il trouve morts dans la campagne. Nous avons vu en Patagonie des réunions d'urubus des plus nombreuses. On avait tué, dans un seul établissement, douze mille têtes de bétail, pour les saler, dans l'intérêt d'une opération commerciale. Pendant cette boucherie de quelques mois, les os, encore assez charnus, avaient été entassés au bord du Rio Negro, ce qui ne cessa d'y attirer des urubus et des caracaras, que devait séduire une si riche et si facile curée; aussi les carcasses en étaient-elles incessamment couvertes, et nous ne croyons pas exagérer en évaluant à plus de dix mille le nombre d'urubus alors agglomérés sur ce point.

La familiarité des urubus est extrême. Nous en avons vu, dans la province de Mojos, lors des distributions de viande faites aux Indiens, leur en enlever des morceaux, au moment même où ils venaient de les recevoir. A Concepcion de Mojos, au moment d'une de ces distributions, un Indien nous prévint que nous allions voir un urubu des plus effrontés, connu des habitans, parce qu'il avait une patte de moins. Nous ne tardâmes pas, en effet, à le voir arriver, et montrer toute l'effronterie annoncée. On nous assura qu'il connaissait parfaitement l'époque de la distribution, qui a lieu tous les quinze jours, dans chaque mission; et, la semaine suivante, étant à la mission de Magdalena, distante de vingt lieues de celle de Concepcion, à l'heure même d'une distribution semblable, nous entendîmes crier les Indiens, et reconnûmes l'urubu boiteux, qui venait d'arriver. Les curés des deux missions nous ont garanti que cet urubu ne manquait jamais de se trouver, aux jours fixés, dans l'une et dans l'autre, ce qui dénoterait, dans l'urubu, un instinct très-élevé, joint à un genre de mémoire rare chez les oiseaux.

Un autre fait, s'il faut l'admettre, prouverait que l'urubu n'est pas moins audacieux que familier. On nous a donné pour certain qu'il ne craint pas de disputer sa proie, même au terrible jaguar.

La marche de l'urubu est grave et lente; il alonge beaucoup les jambes pour faire de grands pas; mais, quand il est pressé d'arriver sur une proie ou de se sauver, il saute des deux pieds à la fois, surtout s'il veut s'envoler. En général, il marche peu.

Son vol est quelquefois élevé, lorsqu'il cherche pâture ou qu'il sent l'approche de l'orage; mais ordinairement il est bas et se fait entendre de loin. L'urubu diffère beaucoup de l'aura pour son vol; car il plane rarement et ne peut parcourir un grand espace sans mouvoir ses ailes, tandis que l'aura plane tout à fait comme la buse. Lorsque le temps est à l'orage, l'urubu s'élève en tournoyant, en troupes nombreuses, à une grande hauteur, et se perd alors au sein des nuages, d'où quelquefois il se laisse tomber comme une flèche, avec bruit, jusqu'auprès du sol, puis reprend tranquillement son vol ordinaire, ou recommence à monter, en tournoyant, pour aller rejoindre ses compagnons, qui l'attendent dans les airs. Il vole contre le vent avec une extrême facilité; mais s'il commence à pleuvoir, il se pose sur les branches inférieures des arbres, et cherche à se préserver de la pluie. Les ailes basses, la tête enfoncée entre les épaules, il attend le

retour du beau temps; va se placer, alors, au faîte d'un arbre, sur le pignon d'une maison, se tourne du côté du vent, et étend ses ailes, qu'il tient, des heures entières, à demi ouvertes, sans se fatiguer. Rien de plus singulier que de voir, après un orage, un grand nombre d'urubus rangés en ligne sur une maison, tous les ailes ouvertes, pour les faire sécher; et quand, au contraire, il fait grand chaud, on les voit également ouvrir les ailes, pour recueillir le peu de fraîcheur qui circule dans l'air.

Au temps des amours, qui ont lieu de Novembre en Février, l'urubu se réunit par couple. Il s'éloigne alors des lieux qu'il habite ordinairement et cherche un endroit écarté, propre à recevoir ses œufs. Le plus souvent il les dépose dans un trou de rocher, ou dans les anfractuosités des hautes falaises qui bordent souvent les grandes rivières en Amérique. On nous a garanti qu'au sud, dans les parties froides, il fait son nid sur les saules du bord des fleuves ou sur les buissons, et qu'il le compose alors d'épines et de petites branches; mais, dans les parties chaudes, nous pouvons assurer qu'il ne fait aucun nid, se contentant de déposer ses deux œufs sur la terre. Ces œufs ont, sur leur grand diamètre, 7 ½ centimètres, et, sur le petit, 5 centimètres. Ils sont d'un blanc sale, légèrement verdâtre, semés de taches d'un brun violet, irrégulières, de grandeur variable, le plus souvent arrondies, en plus grand nombre sur le gros bout que sur l'autre. Le couple donne à sa nichée et aux jeunes des soins assez attentifs. Nous avons vu l'urubu se baigner, mais seulement au temps des amours, sans pouvoir nous expliquer ce qui le fait aimer l'eau à cette époque plutôt qu'à telle autre.

Il serait facile de faire contracter à cet oiseau les habitudes de la domesticité, mais il est rare que les habitans veuillent s'en donner la peine, d'autant plus qu'ils l'ont en horreur, à cause de son odeur forte et nauséabonde. Cependant nous en avons vu de domestiques dans quelques maisons. Azara nous cite plusieurs urubus qui avaient même pris de l'attachement pour leurs maîtres et qui répondaient à leur appel. Nous le croyons en tout, à cet égard; et nous ajouterons qu'un habitant digne de foi nous a dit qu'un urubu qu'il avait élevé l'aimait au point de l'accompagner partout, et devint très-triste en voyant son maître tomber malade. Le narrateur ajoutait qu'un jour la chambre où il était couché s'étant ouverte, l'oiseau vola avec empressement auprès du malade, pour lui témoigner la joie de le revoir.

Les Guaranis appliquent la graisse de l'urubu à divers usages médicaux. Ils l'emploient en frictions contre les rhumatismes chroniques. Ils croient aussi guérir les fous de leur folie, en leur frottant les épaules de cette graisse.

L'urubu étant très-commun dans toute l'Amérique méridionale et dans une partie de l'Amérique du nord, nous allons présenter, avec assez d'extension, sa synonymie américaine, qui donnera une idée des dérivés des langues[1]. Nous commencerons par le sud, en marchant toujours au nord. Les Tehuelches ou Patagons le nomment *tebel-tebel,*

---

1. Il nous semble qu'on a, jusqu'ici, attaché trop peu d'importance à l'orthographe des noms américains. Nous les trouvons tronqués ou dénaturés outre mesure dans tous les auteurs. Nous pensons qu'on ne saurait apporter trop de soin à les rectifier, ces rectifications pouvant n'être pas

Oiseaux de proie.

qui est aussi son nom dans la langue des Puelches. Les Araucanos des Pampas du sud le nomment *kelhui* ou *canin*. Les Guaranis, la nation la plus répandue sur le sol de l'Amérique, le nomment *iribu* (pron. *urubou*), au Paraguay, et *urubu* (pron. *ouroubou*), soit au Brésil soit chez les Guarayos de Bolivia, l'un de leurs rameaux. Le nom de *couroumou*, que lui donnent les Oyampis de la Guyane, lesquels sont également une section des Guaranis, n'est, sans doute, qu'une corruption de son nom propre dans cette langue. Les Bocobis du Chaco, entre Santa-Fe et Corrientes, le nomment *oïc;* les Tobas du Chaco, *mbotagni;* les Matacos, à l'est de Salta, *cheguoo* (pron. *tchégouoo*); les Incas ou Quichuas, *suyuntu* (*souyountou*); les Chiquitos de Bolivia, *pachpakich*. Les autres Indiens de la même province ont aussi leur manière particulière de le désigner. Par exemple, les Guarañocas, les Samucus, les Poturero et les Morotocas le nomment *cohaboto* ou *comoto*, dérivé, sans doute, du même nom; les Otukès le nomment *asenavo;* les Saravecas, *acasso;* les Quitemocas, *mutojo;* les Cucikia, *pénoki;* les Paunacas, *séhuma* (*séhouma*); les Païconecas, *chachirè* (*tchatchirè*). Les indigènes de la province de Moxos lui donnent aussi un nom propre, chacun dans sa langue. Ainsi les Chapacuras le nomment *motojo;* les Muchojeones et les Baures, *ihan* ou *ijan;* les Itonamas, *séréman;* les Cayuvava, *bado;* les Iten, *také;* les Pacaguaras, *poïco;* les Moyimas, *tuspa;* les Canichanas, *nérêch;* les Moxos, *chupuki* (pron. *tchoupouki*); les Yuracarès du versant oriental des Andes, *suné* (pron. *souné*).

Les Espagnols ne lui donnent pas le même nom dans toute l'Amérique. Quelquefois les mots par lesquels ils le désignent sont analogues à ceux qui désignent des oiseaux d'Europe, et lui ont été appliqués à cause de ses mœurs; d'autres fois, ils dérivent de quelques langues indiennes. Dans toute la république Argentine, on le nomme *cuervo* (corbeau). Au Chili, les Espagnols lui ont conservé son nom araucano; sur toute la côte du Pérou et en Bolivia, on le nomme *gallinazo*, à cause de sa forme si analogue à celle des poules. A Santa-Cruz de la Sierra, on le nomme *sucha;* en Colombie, *zamuro;* les Mexicains l'appellent *zopilote*, nom qu'il conserve jusqu'à l'isthme du Panama.

CATHARTE AURA, *Cathartes aura*, Illig.

Vultur aura, Lin., Lath., *Sp.* 8; *Jota*, Molina, Chili, pag. 245; *Cathartes Jota*, Ch. Bonap., Syn., esp. 5; *Vultur atratus*, Wils, Ornith. am., tom. IX, pl. 75, fig. 2; *Cathartista aura*, Vieillot, Gal., pl. 4; Cuvier, Règn. anim., p. 317; Prince Max. de Neuwied, p. 64.

Cathartes toto nigro-brunneo, trunco remigium nigro; capite, collo nudis, purpureis; rostro roseo; caudâ elongatâ, graduatâ; tarsis roseis.

Il est impossible de s'expliquer par quelle préoccupation des ornithologistes habiles ont pu confondre, un seul moment, cet oiseau avec celui dont nous venons de nous

moins utiles à l'historien qu'au naturaliste. Nous avons eu déjà, et nous aurons souvent encore l'occasion de faire cette remarque, dont l'application constante nous semble être un devoir pour l'observateur consciencieux.

occuper. En les comparant, en effet, avec la moindre attention, ils auraient vu, de suite, combien les formes en sont différentes. Ils auraient vu que la queue de l'aura est toujours étagée, tandis que celle de l'urubu est coupée carrément; que le premier a le bec comparativement plus gros, les ailes plus aiguës et se rapprochant beaucoup plus de celles des falconidées, et qu'il diffère aussi beaucoup par la couleur. Dans l'aura, le bec, la tête entière sont rouges, et le tarse est rosé; tandis que, dans l'urubu, ces mêmes parties sont noires. Son plumage, d'ailleurs, est toujours moins noir que celui de l'urubu. Enfin, quiconque le verra voler ne pourra le confondre avec son congénère. Son vol, comme l'a judicieusement fait remarquer Azara [1], ressemble beaucoup à celui de la buse des champs ou busard des auteurs; car, ainsi que les busards, il tient les ailes plus élevées que le corps, plane, ainsi qu'eux, plus près du sol, des heures entières; et, souvent, il nous est arrivé de le confondre, de loin, avec les falconidées en général; d'autant plus que les pennes de ses ailes, loin d'être écartées les unes des autres, dans le vol, comme chez les sarcoramphes et chez l'urubu, sont, au contraire, pour ainsi dire, réunies.

Azara est l'auteur qui a le mieux décrit l'aura; néanmoins, il indique le jaune-paille comme couleur de l'iris de l'œil, tandis que nous l'avons toujours vu rouge de carmin, avec un liséré bleu autour de la prunelle. La tête est d'un rouge plus ou moins violet, passant au jaunâtre, à la base de la commissure des mandibules. Sur la tête sont quatre rides profondes qui circonscrivent quatre sillons élevés d'une teinte jaunâtre. On en remarque encore six à huit de la même couleur, sur le derrière de la tête; le reste de la peau est lisse ou légèrement verruqueux au col. Le tour de l'oreille est garni de poils noirs, et une touffe des mêmes poils se voit en avant des yeux. Ses pieds sont rosés, mais cette teinte est toujours altérée par les corps étrangers qui les recouvrent. Le bec est rose très-pâle. Quant au reste de l'animal, il est trop connu pour que nous ayons à nous en occuper davantage.

L'aura répand une forte odeur de putréfaction, plus supportable toutefois que celle que répand l'urubu. L'odeur du musc ne s'y mêle en rien, et l'on peut la comparer tout à fait à celle du roi des vautours.

L'aura habite toutes les zones, depuis les pays les plus froids jusqu'aux pays les plus chauds de l'Amérique. Il vit aussi dans les plaines brûlantes de la zone torride, jusqu'à la hauteur de 2,000 toises au-dessus du niveau de la mer. Nous ne croyons pas qu'il aille plus haut, et encore ne l'y avons-nous vu qu'accidentellement. Il habite, comme l'urubu, toute l'Amérique méridionale, et s'étend même dans l'Amérique du nord; mais il est généralement moins répandu que ce dernier; et, commun nulle part, ne l'est que par familles sédentaires dans des localités spéciales; aussi cesse-t-on souvent de le trouver sur une surface de terrain de plusieurs degrés de largeur, qui en séparent les diverses familles. Par exemple, après l'avoir perdu de vue au 28.e degré de latitude sud, dans la province

1. Voyages, tom. III, pag. 24.

Oiseaux de proie.

de Corrientes, nous ne l'avons plus retrouvé que dans la Patagonie, au 41.e degré; d'où il résulte qu'une distance de treize degrés sépare, là, des familles d'une même espèce. On pourrait se demander comment cette petite colonie, ainsi que celle que MM. Lesson et Garnot nous disent avoir rencontrée aux îles Malouines, ont gagné des lieux aussi éloignés de la demeure habituelle du reste de leur espèce? On peut supposer que les auras de Patagonie y sont venus par le sud, ou en suivant les Indiens qui descendent le Rio Negro, depuis la Cordillière; mais il n'est pas aussi facile d'expliquer l'émigration des auras des îles Malouines. L'aura est commun sur toute la côte de l'océan Pacifique, depuis Chiloé jusqu'à Guayaquil; c'est même là que les familles sont plus rapprochées les unes des autres; c'est là que nous l'avons rencontré plus nombreux et plus familier que partout ailleurs.

On ne voit jamais l'aura par troupes, comme l'urubu. Le plus souvent il vit ou par couple ou dans l'isolement. Il couche aussi également partout, sur les rochers, sur les branches inférieures des arbres à la lisière des bois, ou même encore sur les maisons, à la côte du Pérou, principalement à Arica, où nous l'avons vu, avec l'urubu, percher sur les mâts ou sur les vergues même des bâtimens qui transportent le fumier du pays (*guaneros*). Le plus souvent, un couple, tout au plus, reste aux environs d'une habitation, dans la campagne, se posant, comme l'urubu, sur les barrières, sur les palmiers, lorsqu'il y en a autour des maisons, mais jamais avec autant de familiarité, et toujours pour peu de temps; car les mœurs de l'aura sont plus inquiètes. Sa posture diffère peu de celle de l'urubu; seulement il laisse moins tomber ses ailes et tient la tête plus droite. Il est beaucoup moins paresseux que l'urubu. On le voit bien plus souvent voler. Il est très-matinal, et presque crépusculaire. Tous les matins, l'aura parcourt les environs de sa demeure, en planant, à la manière des buses, pour chercher de la pâture. Son vol, nous l'avons dit, ne ressemble pas à celui de l'urubu. Il parcourt plus fréquemment, au ras de terre, les détours de la lisière des bois, ou les environs des lieux habités par les hommes, les ailes comparativement plus élevées que le reste du corps. A peine une légère oscillation annonce-t-elle qu'il les remue, quand, des heures entières, on le voit décrire, avec aisance, des cercles pleins de grâce et de majesté, sans jamais, comme l'urubu, s'élever à de grandes hauteurs, toujours prêt, en apparence, à prendre pied sur terre; mais, plus grave que l'urubu dans sa marche, ne s'y posant guère que pour manger.

Les auras ont la vue très-perçante, caractère qui leur est, au reste, commun avec tous les oiseaux de proie. Nous ne les avons jamais entendus pousser aucun cri. Leurs habitudes sont celles de tous les cathartes, dégoûtantes, mais un peu moins sales que celles des urubus. Ils se nourrissent également d'animaux morts, qu'ils mangent de la même manière, et des immondices des villes, se rendant en cela non moins utiles aux habitans du Pérou; mais ils sont moins voraces, et chassent quelquefois aux reptiles, aux coquilles et aux insectes, ce que les urubus ne font pas. Il est rare d'en voir plus d'un couple auprès de chaque animal mort. Ils se mêlent quelquefois aux urubus et aux caracaras, pour manger une proie, mais jamais avec cet instinct d'avide fraternité

qu'on remarque entre l'urubu et les caracaras. On ne le voit jamais se familiariser avec les habitans, et même, dans certains lieux, il s'en éloigne et les fuit.

Les amours de l'aura commencent au mois de Septembre ou d'Octobre, suivant la latitude où il se trouve, ou plus tard, dans les régions australes. Il marche alors par paires et cherche plus particulièrement le voisinage des bois. C'est ainsi que nous l'avons vu au milieu des bouquets de bois isolés et déserts de la fameuse laguna d'Ybera, au 27.ᵉ degré, et dans les bois de saules des rives du Rio Negro, en Patagonie. Souvent il construit, au milieu d'un fourré très-épais, son nid, composé de bûchettes. C'est du moins ce que les Indiens nous ont dit, ajoutant qu'il bouche avec des épines l'entrée du buisson qui communique au nid, et que, lorsqu'un des deux couve, l'autre à soin de fermer en dedans, pour dérober l'asile commun aux regards indiscrets. Les Indiens disent aussi que, souvent, lorsqu'il est pressé, ou peut-être par paresse, l'aura ne se donne pas la peine de construire un nid, se contentant de pondre entre les broussailles sèches, sur le sol, ou même entre les pierres. Sa ponte se compose invariablement de deux œufs oblongs, acuminés à l'une de leurs extrémités, et longs de 83 millimètres sur 54 de diamètre. Ces œufs sont d'un blanc bleuâtre, agréablement marqués de larges taches d'un rouge brun, plus ou moins foncées, très-distantes les unes des autres, et bien plus rapprochées du gros bout que du bout opposé. Indépendamment de ces grandes taches, toute la surface est couverte de taches également espacées et très-peu apparentes, d'un beau violet. Tant que dure l'incubation, le mâle et la femelle couvent alternativement et s'éloignent peu de leur nichée. Les petits naissent couverts d'un duvet blanc, et sont plus d'un mois avant de sortir du nid; après quoi ils suivent leurs parens, quelque temps encore, avant de se hasarder à vivre sans appuis et sans guides.

L'aura paraît, comme l'urubu, susceptible de se plier aux habitudes de la domesticité; mais, pour des raisons analogues à celles qui les éloignent de s'occuper de l'urubu, les habitans songent rarement à élever des auras. Nous en avons cependant vu plusieurs chez des particuliers de la province de Corrientes, où ils nous ont paru plus farouches que les urubus.

La synonymie américaine de l'aura n'est pas moins étendue que celle de l'urubu. Les naturels du pays, meilleurs observateurs que les premiers historiens, ont le plus souvent distingué par un nom différent, l'aura de l'urubu, et nous ne trouvons même de noms semblables que chez les peuples les plus méridionaux de l'Amérique, les Patagons ou Tehuelches, les Puelches et les Araucanos, qui l'appellent *tebel-tebel*, ces derniers lui donnant aussi le nom de *canin* et de *jote*, selon Molina [1]. La nation Guarani, qui a consacré le nom *iribu* ou *urubu* comme nom générique, donne à cette espèce le nom d'*iribu* (pron. urubou) *acâpiraï* [2], qui veut dire *tête pelée par la lèpre*, ou seulement *iribu piraï* (iribu lépreux), à cause de sa tête rouge. Les Guarayos, qui habitent l'intérieur de la Bolivia, au 16.ᵉ degré de latitude sud, le nomment, dans leur guarani corrompu, *urubu*

1. Essai sur l'histoire naturelle du Chili, pag. 245.
2. *Piraï* veut dire *nu* ou *pelé, dénudé* ou *pelé par la lèpre.*

bébué (ouroubou béboué). Nous lui trouvons une grande variété de noms chez les nations du grand Chaco; par exemple, la nation Bocobis, du 31.e degré, le nomme *oïc;* les Tobas, du 27.e degré, le nomment *ndatéésa.* Si nous pénétrons dans l'immense province de Chiquitos, à l'est de la république de Bolivia (centre de l'Amérique méridionale), nous trouvons aussi que les Chiquitos l'appellent *okechoropès;* les Guarañocas, *sugnaégno;* les Samucus, *sonahagno;* ces deux derniers noms évidemment corrompus du même. Les Otukès, de l'est de Chiquitos, le nomment *chokétoné émésèra;* les Saravecas, du centre de la province, *maripihuré;* les nations du nord-ouest, comme la Quitémoca, *chétu* (pron. tchétou); la Cucikia, *manunakich;* la Paunaca, *isichéti;* la Païconeca, *isovi.* Au milieu des immenses plaines de la province de Moxos, nous retrouvons encore l'aura avec son nom propre chez toutes les nations; par exemple, les Muchojeones et les Baures du nord-est de la province le connaissent sous le nom de *iochéré;* les Itonamas, du centre nord, sous celui de *oochi* (pron. ootchi); les Cayuvara, du nord-ouest, le nomment *dakéé-bado;* les Itès, du centre nord, *chakiyé;* les Pacaguaras, des rives du Rio de Madeiras, *canapoïco;* les Movimas, du centre ouest, *talatalo;* les Canichanas, du centre, *niketso;* les Moxos, du sud, *ojoro.*

A Corrientes, les colons le confondent avec l'urubu, sous le nom de *cuervo* (corbeau), ou l'appellent *cabeza pelada* (tête pelée). Au Pérou, on le nomme *gallinazo.* Son nom d'*aura* ou *aoura* vient, dit-on, d'une langue de la Guyane.

II.e FAMILLE.

FALCONIDÉES.[1]

GENRE FALCO, Lin.; Faucons, Cuv.; *Accipitrini*, Illig.; Accipitrins, Vieill.; Falconées, Lesson.

Nous ne pourrions insister sur les caractères qui distinguent les falconidées des vulturidées, sans sortir du cadre que nous nous sommes tracé; car l'élève le plus novice les reconnaîtrait sans peine à la première vue.

Il serait difficile d'établir des généralités de distribution et même de mœurs parmi les falconidées. Nous nous étendrons sur ce sujet dans chacune des trois grandes divisions que nous croyons pouvoir adopter pour cette série, savoir : 1.° celle des *caracarides*, composée d'oiseaux de proie mangeurs d'animaux morts, et aussi dégoûtans que les cathartes; 2.° celle des *aquiléides*, comprenant les aigles et les buses, ou pour mieux dire, tous les oiseaux de proie *ignobles* de Cuvier; tous chasseurs, mangeant des reptiles, des insectes et même des coquilles, mais, du moins en Amérique, jamais de charognes,

1. Nous n'avons pas conservé le nom de *Falconées*, pour établir, avec celui de *Vulturidées*, une sorte de symétrie grammaticale, qui nous paraît plus logique.

comme le dit M. Lesson, dans son Traité d'ornithologie[1]; et 3.° celle des *falconides,* oiseaux essentiellement carnassiers, aux habitudes pétulantes, ne mangeant que des oiseaux ou de petits mammifères, qu'ils dédaignent le plus souvent, quand ils sont morts. Oiseaux de proie.

La famille entière des falconidées n'a pas de limite propre d'habitation; cependant nous croyons pouvoir affirmer, comme nous l'avons démontré dans nos généralités sur l'ordre, que les espèces de ces oiseaux varient bien plus dans les régions chaudes, surtout parsemées de bois, que dans les parties australes ou montueuses. Ils sont, à quelques exceptions près, sauvages, méfians et peu sociables. Leur première sous-famille toute entière (les caracarides) se distingue des deux autres par ses habitudes de familiarité avec l'homme, qu'elle accompagne partout, tandis que les aquiléides et les falconides s'en éloignent. Si les cathartes sont méprisés et regardés avec indifférence, il n'en est pas de même des falconidées, redoutés, en général, par les dégâts que quelques-unes de leurs espèces font dans les couvées de jeunes poulets; aussi les habitans les poursuivent-ils par leurs cris, et emploient-ils toutes les ruses possibles pour les détruire.

Leur vol, quoique généralement plus rapide que celui des vulturidées, varie beaucoup, et nous croyons qu'il serait difficile de lui assigner des caractères généraux, propres à la famille; car il est tantôt très-élevé, comme chez les aigles, tantôt bas, comme chez les busards; rapide chez les faucons; lent et majestueux chez les buses. Excepté les caracarides, que leur genre de vie attache à la terre, les falconidées ne sont pas marcheurs. Ils ne font jamais que sauter, sans pouvoir bien déployer leurs doigts, ce à quoi s'oppose la forme de leurs ongles crochus, qu'ils doivent tenir à ne pas émousser, puisque ces ongles sont leurs armes. Les falconidées sont, sans contredit, de tous les oiseaux, ceux dont la vue est la plus perçante. On les voit, au milieu d'une course, le plus souvent rapide, s'arrêter tout à coup pour un objet très-éloigné d'eux, et fondre sur leur proie, soit du haut des airs, comme quelques faucons, soit de près de terre, comme les buses. Ce sont aussi les plus criards de tous les oiseaux de proie, surtout les caracaras, et certaines espèces d'aigles qui, du sein de l'espace, épouvantent de leur cri de guerre toute la gent ailée; mais il arrive aussi quelquefois qu'avertis par ces bruyantes clameurs, de petits oiseaux, ligués contr'eux, les poursuivent à coups de bec et les contraignent à fuir, compensant par leur nombre l'infériorité de leurs forces.

1. Page 31.

Oiseaux de proie.

Les falconidées ne sont pas tous, comme les vulturidées, réduits à pondre seulement deux œufs; leur ponte est plus variable, et nous croyons que, le plus souvent, elle est de quatre œufs, quoiqu'elle s'élève quelquefois jusqu'à six. Ce sont les oiseaux dont le plumage varie le plus ses teintes, en raison de la différence d'âge et de sexe; variété poussée au point que, le plus souvent, le jeune ne ressemble en aucune manière à l'adulte, ce qui explique comment, pendant long-temps, on en a indéfiniment multiplié les espèces.

Nous avons déjà eu l'occasion de reconnaître avec quelle rectitude de jugement les indigènes, naturalistes par instinct, désignent, le plus souvent, par des noms collectifs, une série d'animaux identiques pour la forme ou pour le genre de vie. Les noms qu'ils ont imposés aux oiseaux de proie, en général, nous en offrent une nouvelle preuve. Nous trouvons, par exemple, que les Patagons ou Puelches les nomment *guineguil;* les Araucanos des Pampas du sud de Buenos-Ayres, *culfu* (pron. coulfou). En marchant vers le nord, nous voyons les Tobas, qui habitent le grand Chaco, du 27.e au 16.e degré de latitude sud, les nommer *cagnardi,* tandis que les Botocudos, qui vivent bien loin d'eux, au milieu des forêts du Brésil, et dont la langue est différente, leur donnent le nom de *cagnard,* évidemment venu de la même source. Selon Azara, la grande nation Guarani les nomme *taguato;* mais nous croyons que ce nom désigne plus spécialement les éperviers et les buses[1]; tandis que nous avons souvent entendu désigner cette série sous le nom de *guira-porú*[2], qui vient de *guira,* oiseau, et de *porú,* mangeur de viande; et nous croyons pouvoir assurer que tel est bien le véritable nom collectif.

I.re SOUS-FAMILLE.

CARACARIDES, *Caracaridæ,* Nob.

Caracaras, Azara; genre *Caracara,* Cuvier, Lesson; *Gymnops,* Spix.

Nous croyons qu'on peut séparer du reste des falconidées des oiseaux que leurs mœurs et leurs principaux caractères doivent nécessairement réunir dans un même groupe, comme l'avait bien senti D. Félix d'Azara, mais dispersés, néanmoins, par d'autres auteurs en des genres tout à fait distincts. Nous voyons, par exemple, Cuvier, tout en conservant le *polyborus vul-*

1. *Tesoro de la lengua guarani,* du Père Antonio Rues (1639), page 351.
2. Même dictionnaire, page 133.

garis, Vieillot, comme type de ses caracaras, en séparer le *falco degener*[1], Illig., ou *chimachima* d'Azara, pour le placer avec les aigles-pêcheurs; et Lesson, après avoir, dans son Traité d'ornithologie, formé une tribu pour les caracaras, et y avoir aussi placé le *polyborus vulgaris*, renvoyer de même, très-loin de là, les autres espèces d'Azara, le chimachima et le chimango, pour les placer dans le genre pygargue[2], tout en disant qu'elles sont anomales. Quelques rapports de forme avec les aigles-pêcheurs ont pu déterminer à faire ces rapprochemens; mais aucune de ces espèces ne peut être regardée comme appartenant aux aigles-pêcheurs, puisqu'aucune d'elles ne pêche, et que toutes ont des caractères de mœurs qui leur sont spéciaux, comme ceux de ne jamais chasser les animaux adultes vivans, ou ne le faisant que pour de jeunes poulets; de vivre, ainsi que les cathartes, de charognes, et même d'excrémens; de marcher beaucoup à terre, d'être fort criards, et surtout, les plus familiers de tous les oiseaux de proie. Nous voyons que les indigènes américains eux-mêmes les ont réunis sous un seul nom générique, sans jamais les confondre avec les aigles. Quand viendra donc l'époque où, tenant un compte plus exact des mœurs des animaux, enfin mieux connus, nos naturalistes sentiront l'indispensable nécessité de réunir dans un même groupe les espèces que rapproche leur genre de vie; et, sans plus s'abandonner à l'esprit de système, réunir par coupes naturelles des êtres presque identiques, et qui vivent, en quelque sorte, ensemble? Nous sommes loin de nier l'avantage des systèmes; mais nous croyons fermement qu'ils ne doivent pas être exclusifs, et qu'il faut surtout y faire entrer pour beaucoup les rapprochemens de mœurs, traités, jusqu'à ce jour, avec trop d'indifférence, et qui, dans notre conviction intime, doivent devenir, tôt ou tard, la base première de l'histoire naturelle, la dépouillant dès-lors de l'aridité qu'on lui reproche avec tant de raison, pour en faire une des sciences les plus agréables, comme elle est déjà l'une des plus utiles.

Nous caractérisons donc les caracaras ainsi qu'il suit : bec fortement comprimé, non courbé dès sa base, sans aucunes dents, muni quelquefois d'un simple sinus; cirrhe alongé, communiquant avec une partie nue, plus ou moins large, qui entoure les yeux; le dessus des orbites non saillant, comme chez les aigles; tarses longs et nus, souvent entièrement écussonnés, plus ou moins régulièrement; doigts, en général, plus longs que dans tous les

1. Règne animal, page 327.
2. Lesson, Traité d'ornithologie, page 43.

autres falconidées, l'intermédiaire très-long comparativement aux latéraux; des proportions bien plus grandes que chez les autres oiseaux de proie; tous les doigts sont terminés par des ongles peu arqués, permettant une marche facile, et, le plus souvent, usés ou émoussés à leur extrémité; la troisième rémige des ailes la plus longue de toutes; les deuxième, troisième, quatrième et cinquième presque égales en longueur, donnant à l'aile ouverte une forme tronquée et oblongue. Caractères de mœurs: oiseaux essentiellement marcheurs.

Plus amis de l'homme que les autres falconidées, les caracarides ont nécessairement dû le suivre partout dans ses migrations lointaines; aussi les trouvons-nous à toutes les zones de latitude et de hauteur. Ainsi nous avons vu des caracarides depuis les terres les plus australes jusqu'à la ligne, et depuis le niveau de la mer jusqu'aux sommets les plus élevés des Andes; mais tous ne sont pas de même espèce, et chacune de ces espèces, bien qu'ayant une large limite d'habitation, n'en a pas moins sa zone propre. Le caracara ordinaire vit partout, depuis la zone glaciale, en passant par la zone tempérée, jusqu'à la zone brûlante des tropiques; mais on ne le voit jamais s'élever sur les hautes sommités, où il est remplacé par notre phalcobène montagnard, qui, bien différent du premier, vit seulement dans les régions élevées, sèches et arides, tandis que le caracara chimango, fidèle imitateur du caracara ordinaire, l'accompagne partout au milieu des plaines, et suit ses habitudes demi-domestiques, sans oser jamais gravir la cime des montagnes, dont il n'habite guère que le pied ou les coteaux les plus bas. Le caracara chimachima, au contraire, quoique de mœurs non moins paisibles, ne se voit qu'isolé près des maisons voisines des bois, et seulement dans les plaines chaudes, où il reste, pour ainsi dire, circonscrit entre les tropiques, car il ne s'en éloigne au sud que de quatre degrés.

Les caracaras sont, en général, les parasites importuns de l'homme dans les divers degrés de sa civilisation. Compagnon fidèle du sauvage voyageur, le caracara l'accompagne de la lisière d'un bois à celle d'un autre, ou sur le bord des rivières, ou dans les plaines, transportant son domicile accidentel partout où l'homme veut s'établir. Que l'homme se fixe quelque part, et s'y construise une cabane, le caracara vient se percher dessus, comme pour en prendre possession le premier, et séjourne aux alentours, prêt à profiter des restes d'alimens rejetés par le colon isolé. Si l'homme bâtit un hameau, le caracara l'y suit encore, campé dans le voisinage, et rôdant sans cesse autour des maisons, qui lui promettent alors une nourriture plus abondante et plus facile. Que l'homme, enfin, plus entreprenant, vienne à former de

vastes établissemens agricoles, ou s'entoure d'un grand nombre d'animaux domestiques, l'avide assiduité du caracara croît plus active, en raison de l'espoir mieux fondé qu'il conçoit de trouver, dans une riche ferme, une pâture encore et toujours mieux assurée. Stimulé par cet appât, l'intrépide oiseau ne craindra pas même de s'abattre au milieu des villes ou des basses-cours, enlevant de jeunes poulets, et profitant de la négligence des habitans, pour leur ravir le morceau de viande qu'ils font sécher au soleil, suivant l'usage du pays, ou toute autre partie de leur approvisionnement animal. Comme les cathartes, les caracaras remédient à l'incurie des villageois et des citadins, en dévorant les animaux morts et les immondices des campagnes et des villes, alors véritables cathartes à serres; ou changés souvent en vautours à forme d'aigle, on les voit disputer, avec acharnement, à leurs dégoûtans rivaux, la possession d'un lambeau de chair; mais les caracaras sont plus ou moins familiers, selon les espèces.

Le caracara commun et le caracara chimango sont toujours à portée des habitations, au milieu des plaines et près des bois. Le phalcobène montagnard, quoique menant en tout le même genre de vie, n'habite que les montagnes cultivées par l'homme, et couche sur les rochers; tandis que le chimachima, plus sauvage, se montre seulement par intervalle, pour dévorer des restes d'animaux, ou pour attaquer de pauvres bêtes de somme blessées par leur bât, et qui n'ont d'autre moyen de défense que de se rouler par terre.

Les caracarides sont, de tous les falconidées, les plus disposés à la sociabilité, se rapprochant en cela des cathartes, autant qu'ils s'éloignent, sous ce rapport, des aquiléides; et, comme nous l'avons dit ailleurs, soit esprit de société, soit plutôt calcul d'intérêt, un de leurs caractères distinctifs est de se réunir sur la même pâture, sauf à s'en disputer ensuite, à chaque instant, le moindre lambeau. Ce sont enfin des oiseaux criards et querelleurs au dernier point. Ils sont doués d'une extrême sagacité.

Les habitans n'ont pas moins de haine pour les caracarides que d'indifférence pour les cathartes. Ils les poursuivent à outrance par tous les moyens possibles; mais les légers et rusés caracaras se rient, le plus souvent, de leurs piéges et de leurs efforts, sans en devenir plus sauvages; car on les prendrait plutôt pour des oiseaux domestiques appartenant au propriétaire d'une ferme, que pour des oiseaux de proie, défians, d'ordinaire, et surtout peu habitués à vivre avec l'homme. Si un animal mort au milieu de la campagne attire les caracarides, on verra le *polyborus vulgaris,* le chimachima, le chimango et le *phalcobœnus montanus* prendre part au festin, les trois premiers chacun

dans les plaines, et le dernier sur les montagnes. Le caracara *vulgaris* est muni de cette poche saillante du col qu'on remarque chez les vautours; et, seul de tous les caracaras, présente ce caractère, qui le rapproche des vautours.

Les caracarides ont tous un vol qui les fait reconnaître de très-loin. Leur aile est coupée carrément à son extrémité, et ouverte, de manière à présenter une forme oblongue, égale en largeur. Les rémiges en sont écartées dans l'action du vol. Cette aile, ainsi faite, est, dans les quatre espèces que nous décrivons, de couleur blanchâtre à sa base, ce qui la rend plus facile à reconnaître. Le vol des caracaras est, en général, rapide, quand l'oiseau le veut; mais, le plus souvent, il n'est que léger. Le caracara plane, ou, pour mieux dire, parcourt lentement la lisière des bois ou les alentours des maisons; il se repose très-souvent, et n'embrasse jamais une grande surface de terrain, comme les buses. Si, tout en volant, il aperçoit une proie, il pousse des cris désagréables et souvent répétés, qui sont, sans doute, des cris de joie. Le caracara commun a aussi un chant d'amour qui lui a valu le nom qu'il porte. Comme, en volant, ces oiseaux regardent partout au-dessous d'eux pour découvrir pâture, la vivacité de leurs mouvemens de tête atteste assez qu'ils ont la vue très-perçante; et, en effet, tout en passant rapidement, ils voient tout ce qui peut les intéresser.

Leur marche les distingue de tous les autres falconidées. On les voit se promener, à pas lents, par terre, et y séjourner long-temps. Un de leurs genres même ne se perche jamais sur les branches des arbres, et ses ongles usés à leur extrémité, sont encore un caractère qui le rapproche des vautours. Ce genre, pour cette raison, préfère les rochers ou les pics les plus escarpés, voisins des habitations.

Ces oiseaux nichent également à terre; mais, le plus souvent, sur des buissons. Leurs œufs ont la forme arrondie des œufs de la cresserelle d'Europe, et les taches même qui les recouvrent ont le plus grand rapport avec celles de cet oiseau. Leur ponte est variable, suivant les espèces. Ils sont attentifs pour leurs petits.

Les Guaranis donnent à cet oiseau le nom de *carácará,* par analogie avec le chant d'amour du *polyborus vulgaris,* qui reproduit, en effet, assez distinctement, les syllabes dont ce mot se compose. Ce même nom, adopté d'abord par Azara, l'a été, depuis, par Vieillot, par Cuvier, par Lesson, etc. Nous en formons aujourd'hui le mot *caracarides,* destiné à désigner les oiseaux que leur forme rapproche des caracaras, et dont on ne devra chercher l'étymologie ni dans le grec ni dans le latin, puisqu'il est tout américain. Les

Guaranis du Paraguay ont aussi le genre carácará; mais, comme ils n'en possèdent que deux espèces, ils désignent la seconde, qui est le *chimachima,* par le mot de *caràcarà-í* (*í,* contracté de *mírí* ou *míní,* petit), *petit carácará,* quoique ce dernier n'ait pas le chant de l'autre, mais seulement parce qu'il lui est analogue pour la forme et pour les mœurs.

Les Guaranis de l'intérieur du haut Pérou, moins jaloux des contractions euphoniques, le nomment *carácará míní.* En d'autres langues américaines nous retrouvons encore ces noms collectifs. Par exemple, les Samucus du sud-est de la province de Chiquitos (république de Bolivia) ont le nom générique *alor,* qui s'applique au *polyborus vulgaris,* tandis que la petite espèce, ou chimachima, est nommée par eux *alor-énap.* Les Indiens Chapacuras du sud-est de la province de Moxos ont aussi évidemment un nom générique, *chuc;* car ils appèlent *chuc-tara,* le carácará ordinaire, et *chuc-an,* le chimachima.

Autant que nous pouvons en juger par les formes, la marche et les mœurs du *secrétaire* ou *messager* (*falco serpentarius,* Lin.), cet oiseau doit appartenir à notre série des caracarides, plutôt qu'à toute autre. Il constituerait alors un genre voisin de celui du carácará, caractérisé également par la forme de son bec sans dents, de la partie nue du tour des yeux, et même de la huppe, remplacée, chez certains carácarás, par des plumes frisées; chez certains autres, par la faculté qu'ils ont de relever, à volonté, les plumes du derrière de leur tête. Nous lui trouvons un rapport de plus avec les carácarás dans la nudité de son tarse; et, enfin, il est, avec les carácarás, le seul oiseau marcheur, et plutôt omnivore que carnassier. Ce serait l'analogue, en Afrique, des carácarás américains, qui habitent également les hauteurs ou les terrains secs et arides; car la longueur proportionnelle du tarse ne peut suffire, à notre avis, ce à l'égard de quoi nous ne partageons pas celui de M. Lesson, pour autoriser la formation d'une famille; et nous sommes persuadé qu'on adoptera notre opinion, dès qu'on attachera quelque prix aux indications de mœurs, comme caractères accessoires venant à l'appui des caractères extérieurs que nous présente le messager. Il n'est pas jusqu'à sa manière de tuer les serpens, en les laissant tomber de haut, qui ne lui soit commune avec les carácarás, ainsi que nous l'avons reconnu plusieurs fois.

Nous réunissons aussi aux caracarides le genre *ibycter* de Vieillot, que nous croyons appartenir aux caracarides proprement dits.

Oiseaux de proie.

Genre RANCANCA, *Ibycter,* Vieillot.

Ce genre nous paraît devoir appartenir encore à notre groupe de caracarides. Ce sont des oiseaux que leurs habitudes rapprochent des aigles-pêcheurs, en ce qu'ils suivent les rives des fleuves, se perchant plus volontiers que les carácarás proprement dits; mais ce sont encore des oiseaux qui n'attaquent aucune proie vivante, se contentant des animaux morts, ou, le plus souvent, d'insectes.

RANCANCA GYMNOCÉPHALE, *Ibycter gymnocephalus,* Nob.

Dans un de nos voyages de découvertes, fait en descendant de la Cordillère orientale de Cochabamba, en Bolivia, aux plaines inondées de la province de Moxos, pendant une navigation sur le Rio Securi et autres, nous avons souvent aperçu, sans jamais pouvoir nous le procurer, un oiseau de la taille du carácará ordinaire, entièrement noir, les pieds jaunes, la tête tout à fait nue et d'une belle couleur rouge. Son cri et ses allures nous font croire qu'il doit appartenir aux caracarides; et, sans doute, au genre rancanca.

Genre PHALCOBÈNE[1], *Phalcobœnus,* Nob.

Caractères. — Bec fortement comprimé, sans aucune dent ni sinus, à commissure très-arquée à son extrémité; cire alongée et droite; un large espace nu entourant la partie antérieure et inférieure de l'œil, et s'étendant sur toute la mandibule inférieure; tarses emplumés sur un tiers de leur longueur, le reste réticulé; doigts longs, semblables à ceux des gallinacés, terminés par des ongles longs, déprimés et élargis, très-peu arqués, toujours à extrémité obtuse ou fortement usée; ailes de la famille, la troisième penne plus longue que les autres.

Nous formons ce genre, afin d'y placer une espèce qui fait le passage des vulturidées aux falconidées et aux carácarás ordinaires, dont elle diffère, cependant, par des tarses réticulés et par des doigts proportionnellement bien plus longs. Cette espèce ne se perche jamais sur les arbres; ses pieds, analogues à ceux des cathartes, ne peuvent servir que très-imparfaitement à saisir une proie quelconque. Elle appartient aux terrains arides du sommet des Andes. Il est curieux de rencontrer, parmi les falconidées américains, des oiseaux spécialement marcheurs, qui ne se perchent jamais sur les arbres, leur préférant les rochers nus. C'est une anomalie assez singulière au milieu d'oiseaux qui peuvent à peine marcher à terre. On a déjà remarqué, chez le secrétaire, une certaine analogie de forme avec quelques gallinacés; mais aucun cara-

1. De φάλκων, faucon, et de βαίνω, je marche : *Faucon marcheur.*

caride ne nous paraît présenter un aspect plus frappant que l'espèce que nous rapportons à ce genre; le port, la démarche, les habitudes même en étant celles des coqs et des poules.

PHALCOBÈNE MONTAGNARD, *Phalcobænus montanus*, Nob.
Oiseaux, pl. II, fig. 1, 2.

Mas et fœm. : Rostro cærulescente; vertice pennis crispatis ornato; regione ophtalmorum aureo; pileo, cervice, dorso, alis et pectore nigre coruscantibus; partibus alarum, crissi ventrisque inferioribus albis, nec non extremis tectricibus remigibusque; caudâ nigrâ, in extremâ parte albâ; tarsis flavis. Jun. : Toto corpore rufo-brunescente, et partibus posterioribus maculis bruneis variatis.

Caractères. — *Formes.* Toutes les plumes de la tête frisées, celles du cou effilées et terminées en pointe; les ailes longues, mais beaucoup plus courtes que la queue; les rémiges au nombre de douze et larges, la première plus courte de deux pouces que la seconde et égale à la sixième, la seconde presque égale à la troisième, quoiqu'un peu moins longue, la quatrième seulement un peu plus courte que la troisième, et toutes les autres allant en diminuant brusquement de longueur; les plumes du haut du tarse longues et soyeuses, sa base marquée de quatre squamelles; tout le reste réticulé par de larges écailles irrégulières. Le doigt médius est couvert de seize à dix-sept squamelles onguéales; les autres en ont beaucoup moins, quoiqu'en ayant sur toute leur longueur. Ongles longs, fortement déprimés, larges et un peu tranchans à leur côté interne, très-usés à leur extrémité. Tout l'espace compris entre le bec et l'œil, nu, et muni seulement de quelques poils; le haut de la gorge également nu. Les narines petites, arrondies et placées au bord antérieur de la cire. Les oreilles couvertes de petites plumes rondes.

Dimensions. Longueur totale, du bout du bec au bout de la queue, 55 centimètres: envergure ou vol, 1 mètre 18 centimètres; longueur du pli de l'aile à son extrémité, 36 centimètres; longueur de la queue, 20 centimètres; circonférence du corps sur les ailes, 33 centimètres; développement du bec, 3 centimètres; du tarse au bout des doigts, 12 centimètres; du doigt du milieu, 5 centimètres; de l'ongle du pouce, 22 millimètres.

Couleurs. Le bec, bleu verdâtre; la cire et les parties nues de la tête sont du plus bel orangé; les yeux bruns; les tarses ont une teinte de jaune-orangé qui s'étend sur les ongles; la tête, le cou, la poitrine, le dos, les flancs, le dessus des ailes et la queue sont noirs, à reflets métalliques peu apparens; tout le dessus de l'aile, le ventre, les cuisses et les couvertures supérieures et inférieures de la queue sont blancs; l'extrémité et la base de chaque tectrice sont blanches sur un pouce de largeur; une petite bordure blanche termine aussi les rémiges et les tectrices : les premières sont transversalement rayées de blanc à leur base.

Le plumage que nous venons de décrire est celui des adultes, mâle et femelle. Celui des jeunes est si différent qu'on serait tenté de les prendre pour des espèces distinctes.

Dans les jeunes, en effet, les teintes vives des parties nues de la tête sont remplacées par des teintes beaucoup plus pâles; les tarses sont jaune-verdâtre; la couleur générale est roux-brun assez clair, avec une bordure plus pâle à chaque plume, et la tige noirâtre; les rémiges sont brunes; les grandes ont du jaune-roux à leur base, avec quelques raies irrégulières brunes; le dessous de chacune est d'un beau roux vif, surtout au milieu; le croupion et les couvertures supérieures et inférieures de la queue sont d'un jaune sale, avec quelques lignes irrégulières transversales d'un brun pâle; les cuisses ont les mêmes raies; les tectrices sont toutes terminées par une tache jaune, excepté les deux médianes, qui sont brunes; les autres n'ont que le côté externe de cette couleur, et le reste, ainsi que la base, est d'un jaune sale; le dessous est jaune avec une tache oblique brune, placée près de l'extrémité interne de chaque tectrice. Tel est le plumage d'un individu d'une année; car ces teintes sont peu à peu remplacées par les couleurs tranchées des adultes; et, la troisième année, l'oiseau a revêtu toutes celles qu'il doit conserver toute sa vie.

Cette espèce, par une antinomie assez remarquable dans la distribution géographique des oiseaux, se montre où disparaît le *polyborus vulgaris;* aussi n'avons-nous jamais rencontré ensemble ce dernier et notre phalcobène; et, s'ils se réunissent, c'est seulement aux confins de leurs zones respectives d'habitation. Nous avons vu, pour la première fois, notre espèce, en gravissant les contreforts occidentaux de la chaîne des Andes, sur le chemin de Tacna, du Pérou, à la Paz (Bolivia). Nous l'avons vue encore sur le plateau particulier des Andes, et notamment sur le grand plateau des Cordillères, qui conserve une élévation de 4000 mètres au-dessus du niveau de la mer. A notre descente sur le versant est de la Cordillère orientale, elle disparut entièrement, et nous ne la retrouvâmes ensuite que sur le sommet de la chaîne orientale, à Cochabamba, sur la chaîne de Potosi, et sur tous les points qui correspondent à notre troisième zone d'élévation (la zone au-dessus de 11,000 pieds), ou dans toute la zone élevée que les habitans du Pérou nomment *puna.* Nous concluons de nos observations que cette espèce habite du 12.e au 20.e degré de latitude sud, seulement sur les montagnes de notre troisième zone. Elle descend cependant quelquefois jusque près de la mer, sur la côte du Pérou, mais ce n'est que pour peu de temps, et peut-être afin d'y chercher momentanément une nourriture qui lui manque dans son séjour habituel; peut-être aussi la nature du sol l'y attire-t-elle; car elle y trouve les terrains arides qui lui sont propres; au contraire, elle ne descend jamais sur le versant oriental des Andes, où une végétation active et une chaleur humide ne conviennent pas, à ce qu'il paraît, à son genre de vie. Elle aime les terrains secs et dépourvus de grands végétaux, qui lui seraient inutiles; car il nous est prouvé qu'elle ne se perche pas sur les branches; au moins ne l'avons-nous jamais vue ailleurs qu'à terre ou perchée soit sur les pics, soit sur les points culminans des rochers. Elle s'élève très-haut sur les montagnes, où l'on peut la voir, le plus souvent, à terre, ou planer, par intervalle, comme les carácarás; elle s'élève ainsi de rochers en rochers jusqu'au niveau des neiges, mais très-rarement, parce que ses habitudes et son genre de vie lui rendent nécessaire le voisinage de l'homme; aussi n'est-elle sédentaire qu'aux lieux

où l'homme lui-même est fixé. Si donc elle le suit quelquefois dans ses voyages, c'est seulement parce qu'elle espère profiter des restes de ses repas. Nous ne croyons pas qu'elle passe à l'est de Cochabamba, à cause des bois, qui commencent promptement à couvrir les ravins, et de l'abaissement graduel des montagnes.

Nos montagnards ne se réunissent jamais en troupes, comme les carácarás ordinaires, lorsqu'il se présente une proie à exploiter en commun. Nous les avons vus sédentaires, dans les mêmes lieux, parcourir, le plus souvent, à deux, la campagne, et s'y partageant, mais non pas toujours sans querelles, le butin qu'ils rencontrent ensemble. Il est rare d'en voir plus de trois ou quatre réunis; mais, alors même, leur caractère querelleur les porte à jeter des cris désagréables, en se poursuivant mutuellement pour se ravir leur proie. Ils ne se mêlent jamais aux cathartes ni aux condors, pour partager avec eux une pâture, attendant, le plus souvent, sur les pics voisins, que leur tour soit venu de prendre part au repas. Quoique répandus sur une surface de terrain immense, ils sont peu communs, et, sans doute, les moins nombreux de tous les caracarides. Il nous est arrivé souvent de n'en voir aucun pendant toute la journée; mais, à peine nous étions-nous arrêté dans un ravin ou sur les coteaux des Andes, afin d'y passer la nuit, que nous en voyions paraître deux ou trois sur le haut des montagnes voisines. Ils y restaient en sentinelle jusqu'au lendemain; et, le lendemain, à peine étions-nous à quelques centaines de pas de notre halte de la veille, qu'ils y descendaient au plus tôt et y cherchaient avec empressement, à terre, en se promenant avec gravité, les restes de nos repas. Nous avons remarqué que chaque groupe de cabanes d'Indiens pasteurs du sommet des Andes a son couple de notre espèce vivant aux dépens des habitans ou des troupeaux; car, également aux aguets des llamas femelles qui mettent bas, on les voit en disputer le placenta au fidèle chien berger, ou causer la mort des petits, en les déchirant par le cordon ombilical, à la manière du condor et des cathartes, mais avec une extrême facilité, en raison de la force de leur bec. Quoique peu craintifs, ils sont défians, comme tous les oiseaux de proie, et ne se laissent pas approcher aussi volontiers que les carácarás ordinaires ; ce qui vient, sans doute, de ce que les bergers des Andes ne cessent de leur donner la chasse à coups de pierres, au moyen de la fronde, leur arme habituelle, dont ils se servent assez adroitement.

Le vol du phalcobène montagnard est, en tout, celui de la famille des caracarides, et, en particulier, celui du *polyborus vulgaris,* quoique plus aisé et plus prolongé. Ses ailes aussi déploient, dans cet exercice, un carré long; il y est agile, rapide et léger à la fois. Il ne saute pas à la manière des faucons. Il est, de tous les caracarides, le plus essentiellement marcheur; il marche, réellement, d'un pas grave et mesuré, comme les coqs, tenant le corps horizontal et non pas incliné, ainsi qu'on représente toujours les oiseaux de proie. Il ne se pose que sur les rochers, lorsqu'il est au repos, au lieu de se percher sur les arbres, comme les autres caracarides; aussi ses ongles sont-ils tout usés, et le voit-on toujours à terre. Sa vue est aussi perçante que celle des autres espèces, et son cri, quoique très-fort et très-désagréable, est tout à fait différent de celui du *polyborus vulgaris.* On ne le voit jamais, comme ce dernier, replier sa

tête sur le dos, pour faire entendre ce chant d'amour qu'exprime le mot *carácará*.

Nous n'avons jamais vu notre espèce chasser aux animaux vivans. Il serait cependant possible qu'elle chassât les cobayes, qui couvrent, en grand nombre, tout le plateau des Andes. Elle vit ordinairement des restes d'animaux morts, rejetés des maisons des Indiens, ou par les voyageurs; et l'on nous a même assuré qu'elle ne dédaigne pas les excrémens. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle ne chasse pas aux oiseaux, et même que ces derniers la regardent sans crainte. Elle ne poursuit pas, non plus, les jeunes poulets, comme le carácará ordinaire, et se montre, en cela, moins carnassière. Nous n'avons jamais vu son nid. Elle s'accouple au mois de Novembre. Les Indiens disent qu'elle couve dans les anfractuosités des rochers abruptes, ce que nous croyons sans peine; car elle paraît aimer les rochers, vivant toujours dans leurs parties les plus déchirées.

Les Indiens Aymaras et Quichuas des Andes nomment cet oiseau, quand il est adulte, *allcamari*[1], et *suamari,* quand il est jeune. Les Espagnols le nomment *dominico* (dominicain), à cause des couleurs noire et blanche de son plumage.

Genre CARACARA, *Polyborus,* Vieillot.

Carácará, Marg., Azara, Cuvier, Lesson; *Falco*, Lin., Lath., Temm.

Caractères. — Bec comprimé, muni d'un indice de dent près de l'extrémité de la mandibule supérieure, ou, quelquefois, d'un simple feston, à commissure droite, arquée seulement à son extrémité; cire large et couverte de poils; un espace nu, plus ou moins large, entourant l'œil, et s'étendant jusqu'au bec; tarses entièrement nus, ou montrant quelques plumes soyeuses à la partie supérieure; le reste écussonné par des lignes de squamelles, dont deux antérieures et deux postérieures, et, d'ailleurs, réticulé; doigts plus longs que dans les aigles ordinaires, et plus courts que chez les phalcobènes, munis d'ongles peu arqués, permettant encore au sujet une marche facile, tous comprimés et bicarénés en dessous; le médius seul élargi à son côté interne; tous plus ou moins émoussés à leur extrémité; aile longue, oblongue, la quatrième penne la plus longue de toutes.

Nous réunissons, dans ce genre, non-seulement le carácará ordinaire ou *polyborus vulgaris* de Vieillot, mais encore les *polyborus chimango* et *chimachima* du même auteur, que Cuvier et Lesson ont placés parmi les aigles-pêcheurs, quoiqu'il soit bien difficile de les séparer, pour peu que l'on

---

1. *Allca-mari* a la même signification dans les deux langues. *Allca* veut dire *de deux couleurs*, et *mari* est la radicale du verbe *fuir* et ses dérivés. L'oiseau se trouve ainsi désigné, tout à la fois, avec une précision remarquable, au propre, par l'un de ses caractères extérieurs, et au figuré, par l'une de ses habitudes.

connaisse leurs mœurs; ou, même indépendamment de cette connaissance, les caractères de leurs formes les liant intimement les uns aux autres.

Tous sont aussi des oiseaux marcheurs, quoiqu'ils ne le soient pas autant que les phalcobènes, puisqu'ils se perchent sur les maisons et sur les arbres; mais ce sont, parmi les falconidées, les seuls oiseaux qui aient encore une marche réelle et les mœurs des cathartes; aussi sont-ils toujours, comme ces derniers, les voisins peu agréables de l'homme civilisé et de l'homme sauvage, aux dépens desquels ils vivent. Ce qui les distingue des phalcobènes, c'est qu'ils enlèvent leur proie avec leurs serres, et sont très-friands de reptiles, de serpens, surtout, comme le secrétaire d'Afrique. Ils habitent toutes les latitudes et tous les terrains, depuis la ligne jusqu'aux régions méridionales froides, et les montagnes aussi bien que les plaines chaudes.

I.re SECTION.

Carácarás à jabot saillant et nu.

Nous ne retrouvons ce caractère que parmi les vulturidées; et le *polyborus vulgaris* nous en présente seul un exemple parmi les falconidées.

CARACARA COMMUN, *Polyborus vulgaris,* Vieill., Gal. pl. 7, 4 Juin; Spix, pl. 1. Son œuf; Oiseaux, pl. I, fig. 5.

Cuvier, Règne animal, tom. I, pag. 328; *Falco brasiliensis*, Gmel.; le Busard du Brésil, Briss.

Polyborus pileo nigro-bruneo; genis rubris; gutture albicante; pectore dorsoque nigro- et squalido-albo transverse lineatis; ventre et hypochondrio nigricantibus; caudâ albidâ, griseo-radiatâ, extremâ nigrâ; remigium basi albo variatâ.

Caractères. — Bec, bleuâtre; yeux, jaune-roux; tarses, jaune-foncé; parties nues du tour des yeux, aurore; mêmes teintes pour l'adulte, mâle et femelle; mais dans le jeune, les lignes transversales de la poitrine sont remplacées par des plumes brunes, au milieu de chacune desquelles s'étend, en longueur, une tache longitudinale blanchâtre; queue bien plus longue que chez l'adulte, et teintes des parties nues beaucoup plus pâles. Tous ont une odeur de putréfaction due à la nature de leurs alimens, mais beaucoup moins forte que chez les cathartes.

Ce carácará, indiqué par Margrave[1], d'une manière incomplète, mais très-bien décrit par Azara[2], est, sans contredit, le plus commun de tous les falconidées américains; et nous répéterons même, avec l'observateur espagnol, qu'il l'est autant à lui tout seul que tous les autres falconidées ensemble. Nous l'avons rencontré dans toutes les parties froides, tempérées et chaudes de l'Amérique méridionale, sur les montagnes peu élevées, comme

1. *Hist. Brasil.*, page 211. — 2. Tome II, page 32, n.° IV.

Oiseaux de proie.

dans l'immensité des plaines. Nous l'avons vu, tour à tour, sur les collines de la Banda oriental et de la Plata; au milieu des Pampas de Buenos-Ayres et des marais de la frontière du Paraguay; sur les côtes arides de la Patagonie; dans toutes les parties montagneuses et buissonneuses du Chili; dans les déserts de la côte du Pérou; sur les montagnes de second ordre de la Bolivia, ainsi que dans toutes les plaines boisées et sur les collines du centre de l'Amérique méridionale; mais nous ne l'avons pas trouvé sur les Andes, sur les montagnes qui atteignent une hauteur de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, ou dans les forêts humides et chaudes au milieu desquelles on ne voit plus de plaines; encore vit-il sur le bord des rivières qui les traversent, si, déjà, le bord de ces rivières est habité par l'homme sauvage. En effet, le carácará suit l'homme, soit dans la civilisation des villes, soit dans la simplicité de sa vie pastorale, au sein des plaines; il le suit, parcourant par hordes dévastatrices les immenses Pampas du sud, ou se fixant, enfin, et commençant à cultiver le sol si fécond des contrées chaudes. De même que le catharte, le carácará ne trouverait pas assez de nourriture s'il ne s'associait à l'homme, dont il partage alternativement les privations et l'abondance, souffrant, comme lui, la faim, sans se plaindre, ou consommant, en un seul jour, les provisions d'une quinzaine. Sobre ou vorace, tour à tour, il sait se faire à tout, sans jamais abandonner l'homme, qui est quelquefois, malgré lui, son protecteur, mais, bien plus souvent, son persécuteur volontaire.

Le carácará n'a donc pas d'asyle qu'il affectionne particulièrement; et, comme le chien chez les mammifères, et la poule chez les oiseaux, il habite tous les lieux où l'homme peut habiter, puisque celui-ci lui devient indispensable; c'est, en un mot, un animal parasite, vivant, ainsi que tous les êtres de son espèce, aux dépens de ceux-là même qu'il craint le plus, et qui ne cessent de lui faire la guerre.

Le carácará se couche bien avant les cathartes. Il passe ordinairement la nuit à côté de sa fidèle compagne, sur les branches inférieures d'un vieil arbre adopté par lui. Dans les lieux où les arbres sont éloignés, sa journée s'achève bien plus tôt, un trajet de cinq à six lieues ne l'effrayant pas pour aller retrouver son gîte habituel; et, cet espace, il le franchit en un instant. C'est particulièrement en Patagonie que nous avons pu remarquer ce manège des carácarás qui, chaque soir, allaient dormir sur les saules du haut du Rio negro, et descendaient, tous les matins, autour des différentes fermes où l'on élève les bestiaux. Dans les lieux où les arbres manquent, le carácará choisit, pour domicile, le point le plus élevé des buissons; ou, à défaut de buissons voisins, un tertre; mais cela, très-rarement; car il aime beaucoup à se percher. Le matin, sans jamais devancer l'aurore, comme l'urubu, pour commencer sa chasse, il se lève avec le soleil, et commence sa journée. Planant d'abord ou plutôt volant avec assez de rapidité, en regardant tout sur sa route, il se dirige tout droit sur des fermes qu'il a choisies pour son terrain de chasse ordinaire, ou sur la maison dont il sait qu'il doit attendre la nourriture la plus abondante. Il se pose habituellement sur les arbres des environs, sur les barrières, sur le toit même des maisons, ou bien il parcourt les alentours à pas lents, visitant avec soin les ossemens répandus sur le sol pour en arracher le

moindre lambeau de chair; souvent par paires, mais, le plus souvent, en troupes nombreuses, dans lesquelles se perdent et se confondent les individus de chaque couple, pour ne plus se retrouver et se reconnaître que le soir, en regagnant la retraite commune. Toute la journée, ils se mêlent avec les chimangos, avec les deux espèces de cathartes; et, en d'autres saisons, avec les innombrables cohortes de mouettes et de goëlands qui viennent, comme eux, vivre, quelques mois, aux dépens de l'homme. Leur caractère querelleur devrait leur faire préférer la solitude; et nul doute que l'intérêt seul les rassemble; car ils ne montrent jamais entr'eux cet esprit de vigilance qui caractérise les oiseaux vivant en grandes familles; aussi ces réunions ne sont-elles que fortuites, et chacun n'y est-il que pour soi. Autour des établissemens où l'on sale la viande, et desquels on rejette souvent des centaines de carcasses, encore couvertes de chair, on voit quelquefois réunis des milliers de cathartes et de carácarás qu'attire de loin cette pâture; car le carácará, sans jamais quitter le pays, le parcourt dans un rayon de cinquante lieues et plus, en suivant la marche des voyageurs et des Indiens, ou quand le manque d'alimens le force à pousser au loin ses migrations. Les ressources épuisées, les carácarás se dispersent, et chacun va, de son côté, chercher, de nouveau, fortune ailleurs.

Les carácarás sont, peut-être, les plus familiers des falconidées. Ils sont si peu sauvages, dans certaines parties de l'Amérique méridionale, où les bestiaux abondent, qu'à peine se dérangent-ils au passage du voyageur; ou, s'ils se croient trop près, ils s'en éloignent seulement de quelques pas, soit en marchant, soit en sautant, pour se poser à peu de distance. Généralement querelleurs, ils se livrent sans cesse des combats sanglans, soit pour un perchoir, soit, et bien plus souvent encore, pour une proie. Alors, comme toujours et partout dans le monde, le plus faible doit céder. Impertinent et se fiant, sans doute, à la force de son bec, le carácará s'attaque non-seulement aux siens, mais encore aux autres espèces de carácarás, aux cathartes, aux mouettes, ou à tel autre oiseau qui le gêne ou dont il est jaloux. A-t-il vu, par exemple, une mouette ou un catharte avaler un bon morceau? Soudain il s'acharne à sa poursuite, le presse, le harcèle, jusqu'à ce qu'il l'ait contraint à dégorger, pour s'en nourrir lui-même, cet aliment qu'il lui envie; et, nouveau stercoraire, vit ainsi, fort souvent, des déjections des autres oiseaux. Les mouettes, peu belliqueuses, dégorgent facilement, parce qu'elles sont accoutumées à le faire, quand, à la mer, elles sont poursuivies par les stercoraires et par les puffins: mais les cathartes osent quelquefois résister; et, alors, bataille sanglante, où les carácarás obtiennent toujours la victoire, qu'ils doivent à la supériorité de leurs armes. Nous n'avons jamais vu plusieurs carácarás ensemble sans être témoin de quelques différens et de quelques coups de bec. Le carácará, sans nul doute, est le plus bruyant et le plus effronté de tous les oiseaux de proie d'Amérique. Il est très-vif dans ses manières; il marche le corps horizontal, la tête élevée, en regardant fièrement autour de lui. Si quelque chose l'inquiète, il dresse les plumes qu'il porte sur l'occiput, et qui, alors, dessinent une espèce de capuchon. S'il attend, perché sur un arbre ou sur tout autre objet, il rentre la tête entre les épaules, et ses ailes sont alors un peu pendantes,

surtout lorsqu'il a froid. Dans sa marche lente et composée, pendant laquelle il retourne de temps en temps la tête, pour ne rien laisser échapper de ce qui peut mériter son attention, il forme des pas assez alongés, en avançant alternativement les jambes l'une devant l'autre, et cela, des heures entières, sans jamais sauter, à la manière des aquiléides et des falconides. Il aime aussi beaucoup à percher, et c'est toujours sur les branches des arbres ou sur les maisons qu'il établit son observatoire de jour.

Sa vue est très-perçante, et ses cris sont des plus désagréables. Ceux qu'il fait entendre lorsqu'il poursuit un autre oiseau ou dans les combats, sont bien différens de celui qu'exprime son nom guarani de *carácará*, et le nom que lui donnent beaucoup d'autres nations américaines. Il ne fait entendre ce dernier cri que dans le repos, et seulement à terre, tout en retournant la tête en arrière, de manière à ramener le sinciput sur le dos. Ce cri, quand un carácará le profère, est répété, bientôt, à plusieurs reprises, et comme à l'envi, par son compagnon et par tous les carácarás du voisinage. C'est principalement au temps des amours qu'il le fait entendre; et, pourtant, il est difficile de le prendre pour un chant d'amour, surtout en se rappelant les mélodieux accens de notre rossignol. Le vol du carácará est toujours horizontal, très-rapide, et ses ailes forment alors un angle droit avec le corps. Il ne plane pas, comme la buse, et n'a pas de manière particulière de voler, quand il chasse. Quelquefois, après la pluie, il étend ses ailes, pour les faire sécher; mais une forme distincte de vol n'annonce jamais chez lui, comme chez les urubus, l'approche du mauvais temps.

Le carácará est omnivore, et se nourrit de toute substance animale, putréfiée ou non; mais il préfère les animaux vertébrés, et, parmi ces derniers, les reptiles ophidiens, remplaçant, à cet égard, en Amérique, le secrétaire du cap de Bonne-Espérance. Nous avons été plusieurs fois témoin de la préférence qu'il donne aux serpens. Un domestique à cheval ayant laissé traîner derrière lui une lanière de cuir ou courroie, un carácará la prit pour un serpent, et suivit, en courant, le cavalier, jusqu'à ce qu'il eût enfin reconnu son erreur. Il mange quelquefois des limaçons et des insectes, mais il faut qu'il soit pressé par la faim. Les sauterelles lui servent plus souvent de pis-aller que les autres insectes. Il prend quelques petits mammifères vivans, mais préfère, en général, une chasse plus facile, et se contente des restes des charognes. Jamais il ne chasse aux oiseaux dans la campagne, quoique, dans certaines contrées, il ne puisse voler, sans se voir incessamment poursuivi par des troupes de gobe-mouches, surtout, qui le harcèlent pendant long-temps, sûrs qu'il ne cherchera pas à se défendre; mais plus hardi parmi les oiseaux domestiques, et vivant quelquefois près d'une couvée de poulets, on le voit descendre inopinément dans une basse-cour, et enlever dans ses serres, malgré la pauvre mère, accourue à la défense de ses poussins, un poulet qu'il va dépecer au loin. Ce corsaire de la gent volatile accompagne quelquefois le chasseur, sans que ce dernier s'en doute; et, dès que le chasseur a touché un oiseau, s'il n'est prompt à le relever, plus alerte que lui, le carácará lui enlève sa chasse avec une effronterie sans exemple. L'oiseau, blessé par le chasseur, est, de suite, achevé par le carácará, qui, pourtant, n'attaquerait jamais le plus petit oiseau plein de vie. Les carácarás se réunissent aux cathartes pour dépecer

un animal mort dans la campagne; et c'est alors que ces avides rivaux se livrent les plus sanglans combats. Que le berger attentif ne perde pas un instant de vue sa brebis prête à mettre bas; car le carácará la guette, et la moindre négligence peut coûter la vie au jeune agneau, bientôt déchiré par le cordon ombilical; aussi avons-nous vu le chien berger de la province de Corrientes, actif autant que judicieux, s'empressant autour du troupeau que, seul, il conduit, surveille et ramène, n'en laisser jamais impunément approcher un carácará. Le voyageur a pu se croire entièrement seul au sein des vastes solitudes.... erreur; des hôtes cachés l'y accompagnent. Qu'il suspende sa marche; et, soudain, il verra plusieurs carácarás paraître aux environs, se percher sur les arbres voisins, ou attendre, auprès, les restes de son repas. Eux repus, et le voyageur endormi, plus de carácarás, jusqu'au lendemain... mais ils partent avec lui, le suivent toujours, sans se montrer, et ne reparaîtront de nouveau qu'à sa halte prochaine. Met-on, enfin, le feu à la campagne, pour renouveler les pâturages? Le carácará, le premier, plane sur ce théâtre de destruction, et vient y saisir, au passage, tous les pauvres animaux qu'une fuite rapide allait dérober à leur perte.

Le carácará s'accouple toute l'année, comme les animaux domestiques, dont peut-être il a pris les mœurs. Les plus grands froids, même ceux du 28.[e] degré, comme nous en avons fait l'observation à Corrientes, n'y mettent pas le moindre obstacle; mais nous croyons pouvoir assurer qu'il ne fait qu'une ou deux couvées par an. Il commence ordinairement à construire son nid dans les mois d'Août et de Septembre; il le place sur les arbres les plus touffus et les plus enlacés de lianes, ou dans les halliers, à défaut de grands arbres. Ce nid se compose, à l'extérieur, de branchages secs et épineux; quelquefois il en tapisse de crins l'intérieur. Il y dépose deux œufs d'un rouge violet, couvert de taches plus foncées de la même couleur, et plus rapprochées sur le gros bout que sur l'autre. Ces œufs sont longs de 74 millimètres, sur un diamètre de 46 millimètres. Le diamètre en est un peu moins grand d'un côté que du côté opposé, sans que la forme en soit pourtant aussi acuminée que celui des œufs de cathartes. Les jeunes naissent avec un long duvet blanchâtre. Ils reçoivent de leurs parens les soins les plus tendres, tant qu'ils sont dans le nid; mais leurs parens les abandonnent dès qu'ils commencent à pouvoir se suffire à eux-mêmes. Ils sont, pendant quelques mois, d'une voracité extrême, mais aussi d'une imprudence égale à leur voracité; ce qui fait que les habitans en tuent beaucoup.

Quoique le carácará rende de grands services aux habitans, en les débarrassant de leurs immondices et des animaux morts que leur indolence laisserait s'accumuler dans les campagnes, ceux-ci le détestent et le poursuivent partout avec acharnement, parce qu'il détruit leurs poulets, et les oblige à surveiller leurs troupeaux de moutons à l'époque où les femelles mettent bas.

Le nom du *carácará*, d'origine guarani, est le même chez toutes les tribus de cette grande nation. Ce nom est-il formé de la réduplication de *cará*, qui signifie adresse, astuce, curiosité, etc., toutes qualités que nous retrouvons chez l'oiseau qu'il désigne? Ou, comme nous penchons à le croire, ne serait-il pas plus naturel d'y reconnaître l'expression de son chant d'amour, dont nous retrouvons l'analogue dans beaucoup

de mots des dialectes ou des langues américaines, par exemple, dans le *chuctara* des Chapacuras, du sud-est de la province de Moxos; le *catavora* des Baurès, leurs voisins; le *chara* des Cayuvara, du nord-ouest de la même province; le *palapala* des Iten; le *tayna* des Pacaguaras, du nord du pays; le *taruba* des Movimas, et le *huaya* des Moxos? A Chiquitos, nous constaterons également l'influence du chant du carácará, dans les noms que lui donnent les diverses nations de cette contrée, comme les Morotocas et les Guarañocas, qui le nomment *kirakira,* et les Saravecas, du centre de la province, qui le nomment *acachacacha.* Tous les autres noms qu'il porte chez d'autres nations ont, sans doute, une autre étymologie que celle qu'on peut tirer de son chant. Ainsi, parmi les nations méridionales, les Patagons le nomment *kejru* (prononcez *kéjrou*); les Puelches, *chamcham* (prononcez *tchamtcham*), et les Araucanos des Pampas et du Chili, *traru, taaru* ou *taru* (prononcez *trarou, taarou* ou *tarou*); les Bocobis du Chaco, près de Santa-Fe, l'appèlent *iriartaic,* et les Tobas du même Chaco le connaissent sous le nom de *anéaradé.* Dans la province de Chiquitos, certaines nations lui donnent une appellation étrangère à l'analogie de son chant. Ainsi la nation Chiquita l'appèle *nutuich;* les Samucas le nomment *alor;* les Otukés *aravo;* les Quitemocas, *tipan;* les Cucikia, *nacogné;* les Paunacas, *silla,* et les Paiconecas, *ketseco.* Dans la province de Moxos, certaines tribus lui donnent encore des noms différens. Par exemple, il se nomme *catavo* chez les Muchojeones; *catavora* chez les Baurès; *uhuéké* chez les Itonamas; *neuchararu* chez les Canichanas, du centre de la province, et *ajuckag* chez les Matacos du Chaco. Les Espagnols du Rio de la Plata l'appèlent *carancho* (pelé ou sans plumes), mot qui paraît dérivé de la langue quichua, comme la parlent les habitans du sud du Haut-Pérou. A Santa-Cruz de la Sierra, dans l'intérieur de la Bolivia, on le nomme *tui* (prononcez *toui*).

II.e SECTION.

Carácarás à jabot non saillant et emplumé.

CARACARA CHIMANGO, *Polyborus Chimango,* Vieillot.
Ses œufs. Oiseaux, pl. II, fig. 3, 4.

Chimango, Azara; *Pycargue Chimanzo*[1], *Haliætus Chimanzo*, Lesson.

Polyborus corpore toto bruneo; pennis margine pallidioribus; rostro livido; ventre, uropygio squalide flavis; cauda transverse variegata, fascia extrema fusca, albo margine; tectricibus majoribus albicantibus, nigricante variatis; remigibus bruneis; tectricibus inferioribus rufis.

Le jeune et la femelle ont toujours les mêmes couleurs. Teinte générale, le roux-brun; le dessus du sinciput plus pâle; les couvertures inférieures de l'aile, roux-jaune; le

---

1. Nous ne savons pourquoi M. Lesson a changé le nom de *Chimango* en *Chimanzo,* ce premier nom étant celui que porte l'oiseau dans le pays, et le nom adopté par Vieillot.

dessous, jaune-sale; les rémiges brunes, variées de cette couleur sur un fond jaunâtre à leur base; les grandes tectrices presque blanches, avec quelques lignes irrégulières transversales, brunes. Les tectrices ont une bande brune près de leur extrémité, bordée d'une teinte blanchâtre, le reste de leur superficie est plus ou moins marbré de brun sur une teinte blanchâtre; ces marbrures diminuent en nombre, à mesure qu'elles se rapprochent de la base des pennes, et sont remplacées par des lignes irrégulières, placées à distance les unes des autres. Les rectrices latérales ont peu de marbrures; leurs lignes sont plus marquées, et leur teinte est roussâtre. Le derrière, les cuisses et le dessous de la queue sont jaune-sale. Bec jaune; yeux jaune-roux; tarses jaune-clair. Le mâle ne diffère de la femelle que par des teintes plus sombres.

Sa longeur totale, prise sur le vivant, est de 36 à 37 centimètres; la circonférence de son corps, de 19 centimètres, et son vol ou envergure, de 75 centimètres.

Il n'est pas étonnant qu'on ait long-temps confondu cette espèce avec le *falco degener,* Illiger, et qu'on l'ait cru de sa famille. Il est impossible de présenter plus de rapports de forme et surtout de couleur. Nous les avions nous-même confondus au premier abord; mais, en remarquant, ultérieurement, que le sujet que nous regardions comme le mâle ne se trouvait qu'à Corrientes, tandis qu'il y avait seulement des femelles sur les rives de la Plata, l'étude plus attentive des mœurs de ces oiseaux, et des localités respectives qu'habite chacun d'eux, ne tarda pas à nous y faire reconnaître, avec Azara, deux espèces vraiment très-distinctes; mais qui, depuis, ont encore été confondues, sous le même nom, par M. le Prince Maximilien de Neuwied.[1]

Fidèle compagnon du carácará ordinaire, le chimango ne l'accompagne pourtant pas servilement partout. Nous l'avons rencontré principalement dans toute la république Argentine; depuis la Patagonie jusqu'aux frontières du Paraguay; sur la côte du Chili et sur celle du Pérou. Au sud, il se trouve jusqu'au détroit de Magellan; et dans le nord, il remonte jusque près d'Arica, par le 16.e degré de latitude sud. Il préfère les plaines aux montagnes, et à toutes autres localités, les terrains secs et couverts de buissons. Il habite indifféremment à l'est ou à l'ouest des Andes; mais il est incomparablement plus commun dans les plaines orientales que sur les montagnes de l'occident. C'est surtout dans les Pampas de Buenos-Ayres et dans la Patagonie qu'il établit ses colonies les plus nombreuses. Il ne suit point le carácará dans l'intérieur des plaines chaudes de la Bolivia, ni sur les montagnes secondaires de cette république, ni sur celles du Pérou: mais, dans tous les lieux qui les retrouvent ensemble, les mœurs, les habitudes, les goûts du chimango sont ceux du carácará. Comme le carácará, il s'attache à l'homme dans ses établissemens, dans ses migrations, dans ses voyages; il a le vol du carácará, ses manières vives et bruyantes, son esprit querelleur; mais ici, différant de son modèle, il ne tourmente, n'attaque, ne combat que les oiseaux de son espèce; et, sans doute en raison du sentiment de sa faiblesse, ne poursuit jamais les autres oiseaux pour les forcer à rendre leur nourriture, afin de s'en nourrir lui-même. Il se montre moins

1. Tome III, page 162.

fier que le carácará, sans lui céder en familiarité, en audace et en effronterie. Sa nourriture est celle du carácará, les animaux morts, les chairs rejetées des maisons indiennes, les reptiles, les insectes, les jeunes poulets; et, comme dévastateur des basses-cours, il ne mérite et ne s'attire pas moins que lui l'animadversion des fermiers. Quant aux détails, nous nous référons à ceux que nous avons donnés dans l'article précédent, pour épargner à nos lecteurs des répétitions gratuitement fastidieuses.

Le chimango est, après le carácará ordinaire, l'espèce la plus commune, sans qu'on puisse, néanmoins, en porter le nombre même à un dixième de celui de cette première espèce. Plus marcheur que le carácará, il ne recherche pas autant les grands bois pour s'y coucher, se contentant, le plus souvent, du toit d'une maison, ou d'une butte élevée en terre ou en pierre. On le voit, comme nos poules, en été, se rouler, avec délices, dans la poussière des chemins. Il a une sorte de cri de guerre qu'on peut traduire par la syllabe *chiii;* cri prolongé, cri aigu, répété continuellement, et de l'effet le plus désagréable.

Ses amours commencent au mois de Septembre ou d'Octobre. Le chimango s'éloigne alors un peu des habitations, pour déposer sa nichée sur des arbustes touffus, ou même sur des arbres. Il y construit un nid volumineux, composé d'épines et de racines, et dans lequel il pond cinq à six œufs, dont les diamètres sont de 42 sur 34 millimètres. La couleur en est rougeâtre, avec des taches rouge-brun, surtout au gros bout, quoiqu'il y ait quelquefois exception. La forme de ces œufs et la distribution de leurs taches les font ressembler beaucoup aux œufs des cresserelles de France, les plus familiers de tous nos oiseaux de proie, puisqu'ils nichent dans les vieilles constructions. Le chimango, à cette époque, perd un peu de son égoïsme ordinaire. Il partage souvent, alors, ses alimens avec sa compagne, et prodigue aux jeunes les soins les plus tendres; mais, dès que ceux-ci peuvent se suffire à eux-mêmes, il les abandonne pour ne les reconnaître jamais, et reprend, sur-le-champ, son caractère de voracité et d'indépendance.

Le nom que porte cette espèce lui a été donné par les Espagnols établis sur les rives de la Plata, lors de la conquête de l'Amérique, et s'est conservé jusqu'à nos jours. Nous n'avons pu savoir s'il vient de la langue des Charruas, habitans primitifs du territoire de la *Banda oriental;* mais nous sommes sûr qu'il n'appartient à aucune des autres langues américaines qui, dans leurs divers dialectes, désignent aussi le chimango par un nom particulier. Ainsi les Patagons ou Tuelches le nomment *yuna;* les Puelches, *kéanché* (prononcez *kéantché*); les Araucanos de Patagonie, *chiuco* ou *chiucu* (prononcez *tchiouco* ou *tchioucou*), et ceux des Pampas, *chima* (prononcez *tchima*). Les habitans du Grand Chaco lui donnent aussi des noms différens. Les Bocobis, par exemple, le nomment *acalecta.* Sur toute la côte du Chili, on l'appèle *tiuké;* et c'est aussi, comme nous l'avons déjà dit, le *carácará-í,* ou petit carácará des Guaranis.

Oiseaux de proie.

CARACARA CHIMACHIMA, *Polyborus Chimachima*, Azara.[1]

Falco degener, Illig., Prince Max. de Neuwied; *Polyborus chimma*, Vieillot, Ornith. Encycl., tom. III, pag. 1181; *Milvago ochrocephalus*, Spix, *Brasil.*, pl. 1; Aigle-pêcheur de Cuvier; *Pycargue chimachima*, *Haliœtus chimachima*, Lesson, Traité d'ornithologie, pag. 43.

Polyborus capite, collo, uropygio subtus albido-flavis; superciliis nigris; alis, dorso atro-bruneis; tectricibus majoribus nigris; remigibus basi albis; rectricibus nigro-variatis atque in extrema parte nigra zona ornatis.

Mâle adulte, tout entier d'un jaune-sale en dessous, mais cette couleur plus vive sous les ailes, et plus pâle sur la tête et sur le croupion; au-dessus des yeux, un trait noir, qui se prolonge derrière la tête; le dos et le dessus de l'aile, noirs; les grandes tectrices, noires aussi, mais terminées par une teinte blanchâtre; la base des rémiges blanche; queue terminée en noir; le reste rayé de brun sur un fond gris-sale aux rectrices intermédiaires; les autres jaunâtres, sans lignes transversales; yeux blanchâtres; bec plus pâle, ainsi que les tarses. Les parties nues du tour des yeux, communiquant avec le bec, sont d'une légère teinte rosée.

Sa taille est de 40 centimètres. La femelle ne diffère du mâle que par des indices de bordure plus pâles aux plumes du dos et des ailes; par de nombreuses taches noires, irrégulières et transversales sous l'aile, à la base des rémiges et aux rectrices; par un grand nombre de petites taches entre les bandes noirâtres des rectrices intermédiaires.

Jeune de l'année: le dessus de la tête noirâtre, avec une ligne jaune au milieu de chaque plume; une espèce de collier jaune-sale; gorge gris-sale; poitrine de même couleur, avec des lignes jaunes longitudinales, ressemblant à celles de la tête; derrière roux-pâle; tout le noir du dos de l'adulte remplacé par du brun; les plumes scapulaires présentant, de plus, des lignes transversales rousses; les rémiges brunes, seulement à leur extrémité; le reste marbré de brun sur du blanc-brun, formant des lignes transversales; la queue ornée de dix bandes transversales brunes sur jaune-sale, mais non terminée en noir, comme dans l'adulte.

La synonymie montre combien il y a eu d'indécision sur la place que devait occuper le chimachima, Cuvier lui-même ayant cru pouvoir le ranger, en raison de l'analogie de ses formes, parmi les aigles-pêcheurs; mais, puisque les savans veulent, en zoologie comme en botanique, établir des groupes naturels, revenant, encore une fois, sur la nécessité de tenir compte du genre de vie et des mœurs des animaux, pour parvenir,

---

1. Voyages dans l'Amérique méridionale, page 37. Il est fâcheux qu'Azara, si bon observateur, n'ait pas donné à cet oiseau un autre nom que celui-ci, adopté par Vieillot et par les autres auteurs; car ce nom, appliqué, sur les rives du Rio de la Plata, au chimango qui habite la province, ne peut l'être également à un oiseau qu'on n'y voit jamais. Nous aimons mieux cependant lui conserver un nom impropre, que de lui en donner un nouveau; et cela, par respect pour les règles que nous nous sommes prescrites.

enfin, à une bonne classification zoologique, nous pensons qu'en cette circonstance, comme en tant d'autres, ils auraient dû moins dédaigner l'opinion d'Azara, observateur le plus souvent très-exact et toujours consciencieux des oiseaux propres aux contrées qu'il a parcourues.

Le chimachima n'a rien des mœurs des aigles-pêcheurs; et, nous le répétons, tous les rapprochemens qu'on pourrait tenter entre l'aigle-pêcheur et le chimachima, seraient des plus forcés et des moins naturels.

Nous avons vu le carácará ordinaire et le chimango couvrir de leurs familles éparses une surface immense de terrain. Ainsi ne fait pas le chimachima, restreint en des limites bien plus étroites. Après l'avoir rencontré, pour la première fois, sur les frontières du Paraguay, nous ne l'avons jamais vu au sud du 28.ᵉ degré, ni au Chili ni au Pérou, et ne l'avons retrouvé qu'au centre de la république de Bolivia. Nous en concluons qu'il habite seulement la zone tropicale, la passant à peine de quelques degrés, et qu'il ne vit dans la zone chaude du centre de l'Amérique méridionale, que sur les versans orientaux des Andes; car il n'a poussé aucune migration dans l'ouest. Son cercle d'habitation ne s'étend pas au-delà des lieux variés de bois et de plaines, et surtout des lieux habités, quoiqu'il soit le moins familier de toutes les espèces de son genre. On ne le voit jamais, par exemple, au milieu des immenses plaines, comme le chimango, non plus qu'au centre des forêts. Jamais nous ne l'avons trouvé, même sur les montagnes les plus basses de la chaîne des Andes, dans la république de Bolivia; tandis qu'il est assez commun dans les plaines boisées de Santa-Cruz de la Sierra et sur les petites collines de la province de Chiquitos; assez commun, disons-nous, sans trop savoir si c'est bien là le mot propre; car le chimachima n'est réellement commun nulle part. On ne le rencontre, en effet, qu'à de longs intervalles, soit isolé, soit par paire, sans qu'il soit même jamais aussi répandu que beaucoup d'espèces de buses. Nous croyons donc pouvoir n'en porter le nombre qu'à un centième de celui des carácarás, et à un dixième de celui du chimango.

C'est toujours à la lisière des bois que se voit le chimachima. C'est là qu'il s'établit, auprès d'une ferme à bestiaux; c'est là qu'il vit aux dépens de l'homme, sans néanmoins avoir tout à fait les mœurs des autres carácarás. Abandonnant, chaque matin, les bois qui lui ont servi de retraite pendant la nuit, il vient se percher sur les poteaux des parcs où l'on renferme les bêtes à corne et les chevaux, et regarde aux environs, en poussant, de temps en temps, un cri aigu et prolongé, ressemblant assez à celui que répète si souvent le chimango, et qu'on peut aussi traduire par la syllabe *chiii.* Confiant, par habitude, quoique moins sociable que les autres espèces, il ne craint pas l'homme, avec lequel il vit le plus souvent; mais ne montre jamais cette familiarité et cet esprit de rapine qui rassemble les autres espèces, telles que le carácará, le chimango et les cathartes. La plupart du temps il est seul, et semble se complaire dans son isolement, quand, près d'une maison, il peut se croire maître de tout ce qui l'entoure, et chercher en liberté, à terre, ce qui tente son appétit; plus sobre, cependant, qu'aucune des autres espèces, et s'acharnant moins sur les animaux morts, qu'il n'approche que

lorsqu'il est seul. Il reste moins à terre que le chimango, mais il affecte, en tout, la marche, le vol et les allures du carácará, dont il partage aussi les habitudes querelleuses; car il demeure rarement en bonne intelligence avec les siens, et plus rarement encore avec le chimango. Nourri, comme les autres carácarás, d'animaux morts, de reptiles et d'insectes, il a, de plus, une coutume qui lui est exclusivement propre, et qui le distingue des autres espèces. Dès qu'il aperçoit, dans un parc, un cheval blessé par son bât, il vole sur son dos, s'y cramponne, et déchire impitoyablement, de son bec, l'escarre déjà formée sur la plaie, sans s'inquiéter, le moins du monde, des bonds et des soubresauts du pauvre animal, qui n'échappe à son bourreau qu'en se roulant par terre, ou qu'en s'enfuyant au grand galop, au milieu des halliers, s'il est près d'un bois.

On pourrait se demander quel était le genre de vie de cette espèce carnassière, avant que les Espagnols amenassent des bestiaux en Amérique; car, antérieurement à la conquête, aucune bête de somme n'étant employée dans les lieux chauds par les indigènes, les chimachimas n'avaient assurément pas cette habitude de déchirer ainsi les plaies des animaux domestiques. Cette observation prouverait seule combien la civilisation peut modifier les mœurs des animaux en général; et, en l'appliquant aux cathartes et aux carácarás, il deviendra présumable qu'avant l'introduction des bestiaux en Amérique, ils y devaient être beaucoup moins nombreux qu'à présent, faute d'y trouver la nourriture nécessaire pour multiplier autant qu'ils le font aujourd'hui.

Si le chimachima est habituellement moins familier que les autres espèces, il le devient bien moins encore, pendant ses amours. Il s'éloigne alors des lieux habités, et va construire son nid à la lisière d'un bois isolé. Les Guaranis nous ont assuré qu'il le construit de la même manière que le chimango, et qu'il y pond à peu près le même nombre d'œufs.

Le nom guarani du chimachima est, au Paraguay et dans la province de Corrientes, *carácará-í* (petit carácará); et chez les Guarayos, qui parlent la même langue, *cará-cará-miní*, même mot que ci-dessus, et présentant le même sens, mais sans contraction.[1]

Dans la grande province de Chiquitos, au centre de l'Amérique méridionale (république de Bolivia), on le trouve désigné par un nom différent chez beaucoup de peuples divers. Par exemple, les Chiquitos l'appellent *apacavahuch;* les Guarañocas, du sud-est de la province, *miagapa;* les Samucus, leurs voisins, *alorenap;* les Otukès, *caaca;* les Paiconecas, du nord-ouest, *piripiri.* Dans la province de Moxos, au nord-est de la république de Bolivia, on lui assigne aussi des noms propres. Ainsi, les Chapacuras le connaissent sous celui de *chucan;* les Muchojeones, *cachicano,* évidemment dérivé du dernier mot; les Baurès, *palasan;* les Itonamas, du centre nord de la province,

1. Voyez page 49.

Oiseaux de proie.

huachpiriri; les Cayuvaras, *tiyé;* les Iten, du nord, *uhuiyé;* les Pacaguaras, *ironotetejna;* les Movimas, *yucamopa-chia;* les Canichanas, *nisïa*, et, enfin, les Moxos, *chopo.*

Nous avons déjà signalé, dans le mot *carácará*, une sorte d'onomatopée : il est à remarquer que beaucoup des mots ci-dessus rapportés en présentent une autre. En effet, on y trouve quelque chose qui indique cette espèce de chant flûté que nous avons rendu par la syllabe *chiii*, et que les habitans de Santa-Cruz de la Sierra traduisent par *chui*, nom qu'ils donnent à l'oiseau même. L'onomatopée est surtout frappante dans les mots *piripiri, huach-piriri, tiyé, uhuiye, chïa* et *nisïa* des langues paiconecas, itonamas, cayuvaras, iten, movimas et canichanas. Nous rencontrerons souvent de ces appellations qui expriment, soit le cri des animaux, soit quelques singularités de leurs mœurs, qui, également remarqués chez tous les peuples, ont dû nécessairement amener à d'autres analogues pour le sens, quand ils cessent de l'être pour les sons.

IIe SOUS-FAMILLE.

AQUILÉIDES, *Aquileidæ*, Nob.

Oiseaux de proie ignobles, Cuvier; Aigles, Lesson, R.

Leurs caractères sont : ailes aussi longues que la queue; la quatrième rémige presque toujours la plus longue, la première très-courte; le dessus des orbites le plus souvent très-saillant; bec très-robuste, droit sur sa longueur, arqué vers la pointe seulement; la mandibule supérieure quelquefois festonnée sur le milieu de sa longueur; le plus souvent lisse, sans dent près de la pointe. Le tarse plus ou moins long, en partie emplumé, jamais entièrement nu; les doigts robustes, peu allongés, terminés par des ongles fortement arqués et aigus, jamais émoussés, ne permettant pas une marche aisée.

Autant les caracarides sont, pour ainsi dire, liés au sort de l'homme qu'ils accompagnent partout comme d'importuns parasites, autant les aquiléides fuient les lieux habités, ou les lieux trop fréquentés par lui, pour vivre, de préférence, au sein des déserts arides, sur des marais impénétrables ou au bord des rivières qui traversent les sombres et paisibles forêts vierges de l'Amérique; aussi les aquiléides ont-ils dû moins se répandre sur le continent américain, et chaque espèce occupe-t-elle des zones d'habitation plus restreintes et des lieux plus spéciaux, dont elle ne sort jamais, les suivant partout à travers l'Amérique, parce qu'elle y rencontre la nourriture qu'elle préfère. On ne la voit sur une grande surface de terrain qu'autant que s'y

présentent les circonstances qu'elle recherche; ainsi donc, si tel oiseau habite également à l'est et à l'ouest des Andes, barrière difficile à franchir, c'est qu'il a pu passer d'un côté à l'autre, sans perdre de vue les terrains analogues à ceux qu'il fréquente, soit sur la côte occidentale, soit dans les plaines de l'est. Il en est de même pour ceux qui se trouvent sur une grande surface du centre de l'Amérique. S'ils habitent les marais, ils suivent les terrains plans ou les savanes noyées, depuis les Guyanes jusqu'au Paraguay; si, au contraire, ils appartiennent à la lisière des grandes forêts humides, on les retrouvera depuis les Guyanes jusqu'au pied des Andes (haut Pérou), parce que des terrains identiques paraissent couvrir tout le cours de l'Amazone. Nous allons étudier les oiseaux de cette série, que nous avons observés, suivant les divisions naturelles de la géographie américaine, avant de les considérer selon la distribution des espèces d'un genre sur le sol de l'Amérique.

En considérant, d'abord, les espèces qui couvrent les parties chaudes de l'Amérique, à l'est des Andes, c'est-à-dire depuis la ligne jusqu'au 28.e degré de latitude, ou bien, sous la zone chaude, de 0 à 5,000 pieds de hauteur sur les montagnes, ce qui forme nos deux premières zones d'habitation[1] ou de hauteur, sur quinze espèces, qui ne s'écartent jamais des 28 degrés de latitude sud, et qui ne passent aucunement à l'ouest des Andes, nous verrons que:

1.° La *harpyia maxima*, le *nisus concentricus*, le *nisus striatus*, se trouvent seulement sur les rives des nombreuses rivières qui coulent au sein des forêts humides du pied des montagnes de la Bolivia, et, pour l'une d'elles, jusque sur le versant est de ces mêmes montagnes. Il est singulier de reconnaître que toutes ces espèces sont également propres à la Guyane, où s'étendent des forêts aussi épaisses et aussi humides, tandis que nous ne les avons jamais vues dans les lieux où des plaines et des marais entrecoupent les terrains.

2.° Le *nisus poliogaster*, l'*astur magnirostris*, l'*astur nitidus*, l'*astur unicinctus*, le *macagua* et l'*ictinia plumbea*, vivent seulement dans les terrains médiocrement boisés, entrecoupés de plaines et de petits bois, et ne s'enfoncent jamais dans les forêts, ni ne montent sur les montagnes, sans rechercher non plus spécialement le bord des eaux, comme les cinq suivans.

3.° Le *buteo rutilans*, le *buteo busarillus*, le *nisus hemidactylus*, ainsi

1. Voyez, page 8, le tableau des généralités sur les oiseaux de proie.

que le *milvus furcatus* et le *rosthramus*, fréquentent les eaux stagnantes, les trois premiers restant taciturnes et presque toujours perchés autour, tandis que les autres tournoient continuellement au-dessus.

4.° Le *buteo unicolor* est relégué seulement sur les montagnes boisées et chaudes de la Bolivia.

Il y a des espèces qui, se trouvant dans toute la zone chaude jusque sous la ligne, ne s'étendent pas moins au sud. De ce nombre est le *morphnus urubitinga* et le *circus macropterus*. Le premier, surtout, se rencontre depuis le centre de la Bolivia jusqu'à la Plata, tandis que le second ne va pas jusqu'au nord du Paraguay. Tous deux aiment les marais et ne cessent d'exister vers le sud que lorsqu'ils n'y voient plus de grands amas d'eau. Une autre espèce, encore propre au versant oriental des Andes, le *circaetus coronatus*, se trouve depuis le 28.e jusqu'au 42.e degré sud, c'est-à-dire depuis le Paraguay jusqu'en Patagonie.

Il est à remarquer que, dès qu'une espèce habite notre troisième zone de latitude, ou celle du 34.e au 45.e degré, quand même elle remonterait bien plus au nord, elle fréquente, de suite, les deux versans des Andes, répandue également à l'est et à l'ouest de cette chaîne, qui divise l'Amérique en deux parties; tandis qu'à l'exception des carácarás, aucun des oiseaux des régions boisées et chaudes n'habite le versant occidental. Nous devons donc croire que c'est l'identité des terrains qui a stimulé les oiseaux à passer sur l'autre versant, d'abord parce qu'ils peuvent supporter une température beaucoup moins élevée; puis, parce qu'ils retrouvent toujours dans les Andes, soit celles du Chili, soit celles de la Bolivia, les terrains buissonneux, arides et secs de la Patagonie. Cette hypothèse nous paraît d'autant mieux fondée que, comme nous l'avons dit, aucune autre espèce des parties boisées et marécageuses ne passe à l'ouest des Andes, où d'abord elle ne pourrait vivre à cause de la sécheresse et du manque de plaines; puis, comment aurait-elle pu passer par les régions glacées des Andes, ayant l'habitude de vivre dans des régions chaudes? car, selon ce que nous avons été à portée d'observer, sauf un très-petit nombre d'espèces propres, le versant occidental des Andes n'est peuplé que d'oiseaux des parties australes du versant oriental; ce qui est vrai, du moins, de tout ce qui est au sud de Lima. Nous verrons que trois des quatre espèces communes aux deux versans se trouvent aussi au Paraguay, à la Plata, en Patagonie et au Chili. Ce sont le *milvus leucurus*, le *circus cinereus* et l'*haliœtus melanoleucus;* mais ce dernier se trouve aussi sur les montagnes de Bolivia, à 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

La quatrième, notre *buteo tricolor*, ne se rencontre dans les plaines qu'au sud du 34.e degré et s'étend, à ce qu'il paraît, jusqu'à l'extrémité sud de l'Amérique. Elle se trouve, aussi, sur le sommet des Andes, au 15.e degré, au-dessus de 11,000 pieds. On voit donc, comme nous l'avons établi dans les généralités, que les espèces qui habitent le sud de l'Amérique, habitent aussi le sommet des Andes sous les tropiques, où elles ont une température égale (due à l'élévation) à celle que leur présentent les régions australes.

Considérons, maintenant, la distribution géographique des genres, ce qui pourra jeter quelque lumière sur les rapports de mœurs des espèces qui les composent. Les *rosthramus* sont du versant oriental, des marais, où ils vivent en société, et de passage, depuis les parties chaudes jusqu'aux parties tempérées; ils ne montent pas sur les montagnes. Les *circaëtes* vivent depuis les régions tempérées jusqu'aux plus froides, au bord des rivières, chassant les mammifères du versant est. L'*aigle-pêcheur*, que nous avons vu, appartient à tout le midi de l'Amérique méridionale, à l'est et à l'ouest des Andes, depuis le Paraguay jusqu'au sud de la Patagonie, et depuis le niveau de la mer jusqu'au sommet des Andes. La *harpie* est des forêts humides et chaudes, seulement; l'*aigle-autour urubitinga*, du versant est, dans tous les lieux plans où se forment des amas assez considérables d'eau, dont les environs boisés lui permettent de mener son genre de vie habituel; il ne passe pas à l'ouest des Andes. Les *éperviers* sont tous du versant oriental et des régions équatoriales, parce qu'ils vivent plutôt à la lisière des bois ou au bord des rivières, et qu'ils ne trouvent que là ces circonstances nécessaires à leur existence; à peine quelques-uns gravissent-ils les montagnes les plus basses. Les *autours* sont tous aussi du même versant des Andes et des régions très-chaudes; c'est tout au plus si l'une de leurs espèces va jusqu'au Rio de la Plata, et tous vivent dans les terrains entrecoupés de bois et de plaines; aimant à rester posés, à attendre leur proie, et n'allant pas sur les montagnes. Le *macagua* vit sur le versant oriental, au bord des rivières. Les *milans* sont des deux versans. Le *milvus furcatus* est des régions équatoriales seulement; et, par cette même raison, du versant est, où il vit au bord des eaux voisines des forêts humides, tandis que le *milvus leucurus* se trouve des deux côtés des Andes, et depuis le Paraguay jusqu'à la Plata, dans les terrains secs, montagneux ou unis. L'*ictinie* est des régions chaudes, boisées et planes du versant est; c'est, sans contredit, l'animal le plus sociable. Dans les *buses* nous voyons trois genres de vie différens: 1.° les buses des marais, toutes du versant est, des lieux tempérés, chauds et plans, parce que là, seulement, on trouve des amas d'eau,

Oiseaux de proie.

entourés de bois, leur habitation spéciale; 2.° la buse tricolore, reléguée dans les régions froides de l'Amérique, à droite et à gauche des Andes, depuis le niveau de la mer jusqu'au sommet des montagnes, dans les terrains secs et arides; et 3.°, notre buse unicolore, qui vit sur les montagnes boisées, chaudes et humides de l'équateur. Les *busards* sont des régions tempérées et froides; une de leurs espèces se rencontre sur les deux versans des Andes; la première au Paraguay, en Patagonie et au Chili, dans les lieux unis, comme sur les montagnes; mais toujours dans les lieux non boisés. On voit, par ce qui précède, que, si quelques genres vivent absolument dans les mêmes régions, comme les éperviers et les autours, la plus grande partie des autres sont assez bien distribués sur toute la superficie de l'Amérique méridionale, d'un côté et de l'autre des Andes; mais que ceux qui appartiennent au versant occidental sont tous en petit nombre, comparativement à ceux du versant opposé.

Le vol n'est pas uniforme chez les aquiléides, comme chez les caracarides. Il est, au contraire, on ne peut plus varié. Nous l'avons vu très-élevé, soutenu et prolongé chez le pygargue aguya, qui plane majestueusement, soit en tournoyant, perdu au sein des nuages, soit en longeant les falaises escarpées du bord de la mer; ou bien encore, en s'élevant au-dessus des sombres forêts, comme chez la harpie, qui, ainsi que l'aguya et le *circaetus coronatus*, fait retentir les airs de ses cris aigus, surtout à l'approche de l'orage. Les milans tournoient aussi, même bien plus long-temps que les oiseaux que nous venons de citer, mais toujours au-dessus des eaux, voyageurs par excellence, dans toutes les parties chaudes de l'Amérique; tandis que les busards rasent la terre et pendant long-temps, s'élevant très-rarement et paraissant vouloir se poser à chaque minute, ce qu'ils ne font, pourtant, qu'à de longs intervalles. Les autours, le macagua, les aigles-autours, les ictinies et les buses des marais, ne volent que très-peu, encore seulement le matin ou le soir, pour aller d'un marais à l'autre, en suivant toujours la lisière des bois d'une manière lente et furtive. D'autres buses (les *buteo tricolor*, nob.), au contraire, aiment assez à voler, planant souvent au-dessus des déserts. Tous les oiseaux dont nous venons de parler tournent auprès des bois, mais n'y entrent jamais; ils ont besoin d'un air pur, d'un vaste champ pour s'exercer. Aux éperviers seuls est réservé de parcourir d'un vol aussi rapide que léger ce labyrinthe impénétrable de branches croisées en tous sens, de lianes tombantes, qui se trouvent sous la voûte formée par la cime des arbres, au sein de ces vastes et sombres forêts vierges des déserts; et, seuls, ils osent en

troubler le silence au sein duquel le timide passereau se croyait à l'abri des serres acérées des oiseaux de proie. Ils le saisissent au passage, et le dévorent ensuite, en dépit de l'essaim de timides hôtes de ces bois, rassemblés pour tâcher de sauver leur camarade, en effrayant son ravisseur.

Parmi les aquiléides aucune espèce n'a de marche proprement dite. Le besoin qu'ils éprouvent de conserver leurs ongles affilés, ainsi que la conformation particulière de ces ongles, les empêchent de marcher; aussi ne les voit-on à terre que pendant qu'ils dévorent leur proie. Les buses seules et les busards y restent plus long-temps que les autres oiseaux. Tous aiment à se percher. Les aigles-autours, les buses, les autours, etc., sont toujours juchés à la lisière des forêts, ainsi que la terrible harpie; les premiers au bord des marais et sur des arbres morts, la dernière le long des bois; tandis que le busard cendré, par une habitude anomale dans cette série, ne se pose que sur les dunes de sable ou sur les buttes de terre, et la buse tricolore aux sommets des buissons ou des très-petits arbres. Les éperviers sont aussi perchés dans leur profondeur; et de plus au bord des forêts; sur les branches basses des arbres.

La plus grande partie de ces oiseaux sont sédentaires, et nous croyons que s'ils se déplacent, c'est seulement pour parcourir les environs du lieu qu'ils ont choisi. Nous en avons au moins rencontré toute l'année dans la même province; cependant nous avons cru remarquer que plusieurs d'entr'eux voyageaient les uns en troupes, comme les *rosthramus*, l'*ictinia plumbea* et le *milvus furcatus*, et quelques autres isolément.

Tous ne mènent pas le même genre de vie et ne se nourrissent pas des mêmes animaux. La harpie chasse aux singes, qui ne peuvent pas lui résister. Le circaëte couronné, quoique ne vivant pas d'aussi grands animaux, aime aussi les mammifères, et le plus désagréable de tous, la mouffette, dont l'odeur fait fuir le plus affamé des carnassiers, lui sert exclusivement de pâture; il la tue en la laissant tomber de haut. Les busards, les buses et presque tous les autres aquiléides, mangent de petits mammifères, mais également les plus faibles et ceux qui offrent le moins de défense, comme les paisibles rongeurs. Les éperviers vivent, le plus souvent, de proie vivante, et seulement d'oiseaux qu'ils chassent avec beaucoup d'adresse; quelques buses et quelques busards recherchent aussi particulièrement les gallinacés, mais non les oiseaux qu'il faut surprendre ou poursuivre long-temps. Presque tous les aquiléides mangent des reptiles : l'urubitinga, les autours, les macaguas, les ictinies, les buses et les milans, en vivent presque

exclusivement; cependant les derniers prennent aussi des poissons, lorsqu'ils sont morts au bord des eaux. D'autres oiseaux de proie dévorent des mollusques et des insectes, comme les autours, les milans, les ictinies, les busards et quelques buses, plutôt omnivores que mangeurs de proie sanglante, comme le sont d'ordinaire les aquiléides d'Europe.

Tous les oiseaux de cette sous-famille sont ordinairement confondus ensemble, par les indigènes américains, sous un même nom, auquel ceux-ci en ajoutent quelquefois, pour les distinguer, un de couleur ou caractéristique des mœurs. Nous commencerons leur synonymie par les parties plus australes, en marchant vers le nord. Les Puelches des Pampas de la Patagonie les appellent *tataha;* les Bejosos mataguayo et Matacos du Grand Chaco les nomment *yesnag;* les Chiquitos du centre de l'Amérique méridionale, *utasikioch;* les Guarañocas de la même province, *aorita;* les Morotocas, *curasuguto* (*courasougouto,* pron. franç.), et les Guarayos, *guira-été.* Si nous passons à Moxos, province de la Bolivia centrale, nous leur trouverons encore des noms propres chez chaque nation, savoir : chez les Chapacuras du sud de la province, *huiyupi;* chez les Mucheojones, *piro;* chez les Baurès, *huajé* et *piripiri;* chez les Itonamas du centre de la province, *huambo,* les grandes espèces, *caruca,* les moyennes; chez les Cayuvaras, *kéré-kéré;* chez les Iten, leurs voisins, *cahui.* Les Pacaguaras du bord du Rio de Madeiras, au nord de Moxos, les nomment *tétépahua;* les Movimas, *jlijli;* les Canichanas, *nitsaha,* et enfin, les Moxos, *yacaha;* les Indiens Yuracarès les appellent, selon leur taille, *siji, essa, gigi.*

Genre ROSTHRAME, *Rosthramus,* Lesson.

Cymindis, Cuvier, Temminck; *Falco,* Linn.

La série des aquiléides s'ouvrira pour nous par un genre qui, sous le rapport des mœurs, de sa sociabilité et de sa manière de vivre, se rapproche encore un peu des caracarides; ses espèces, en effet, au lieu de vivre isolées dans la campagne, comme tous les autres oiseaux de cette série, qui, en vrais égoïstes, s'éloignent les uns des autres, pour déchirer seuls la proie qu'ils possèdent, se réunissent, au contraire, en troupes nombreuses, vivent en bonne intelligence et parcourent les lieux inondés, où ils cherchent avec soin les poissons et les reptiles aquatiques, dont la longueur démesurée de leur mandibule supérieure et de leurs ongles leur rend la capture facile. Il est bien positif que le

bec des autres genres ne pourrait retenir les poissons, dont le gluten superficiel le ferait glisser, ce qui n'a pas lieu pour les rosthrames, à cause de leur conformation particulière. Jusqu'à présent ces oiseaux paraissent se restreindre aux parties tempérées et chaudes de l'Amérique méridionale, principalement où de petits bouquets de bois isolés au milieu de marais et voisins des lacs leur permettent de suivre leur genre de vie. Jamais ils ne vont dans les pays montueux et semblent habiter exclusivement les plaines marécageuses.

De tous les oiseaux de proie ce sont, peut-être, les plus faciles à caractériser par la grande longueur de leurs ongles, la forme en croc allongé de leur mandibule supérieure, d'abord peu courbée et ayant, alors, beaucoup de rapports avec le bec des cathartes; conditions de conformation propres, d'ailleurs, aux oiseaux se nourrissant d'animaux couverts d'une viscosité qui les défendrait de l'action d'un bec différemment conformé. Il est évident que les rosthrames doivent être éloignés des cymindis, dont les mœurs sont celles des buses, et qu'il faut les placer auprès des aigles-pêcheurs.

ROSTHRAME SOCIABLE, *Rosthramus sociabilis.*

Buse sociable, Azara (jeune), n.° 16[1]; *Herpetotheres sociabilis*, Vieill., Encyclop., t. III, p. 1248; *Rosthramus niger*, Less., Traité, p. 56; *Falco rosthramus*, Prince Max. de Neuwied, t. 3, p. 182, n.° 21; *Cymindis leucopygus*, Spix, t. 2?

Rosthramus (*Mas*). *Nigricans, abdomine et cauda brunnescentibus; crisso et cauda ad basim albis.*

Capite fusco et albido vario; corpore supra fusco, subtus sordide albido; rostro nigro; pedibus aurantiis (*Jun.*).

Le bec est noir et la base en est d'un jaune rosé clair; les yeux sont d'un rouge carmin; les tarses sont noirs.[2]

Longueur totale : 45 centimètres.

Nous avons rencontré cette espèce dans la province de Corrientes, au 28.e degré de latitude sud, à la frontière du Paraguay, et même jusque près de Buenos-Ayres, absolument dans les lieux où Azara l'a observée. M. Spix dit l'avoir trouvée sur les bords

1. Il est étonnant que les auteurs n'aient pas reconnu, dans l'espèce d'Azara, son identité avec le rosthrame, et qu'ils aient demandé des renseignemens sur les mœurs de cet oiseau, quand l'écrivain espagnol les décrit si bien.

2. Comme on n'a pas toujours été à portée d'observer les couleurs des parties nues, prises sur le vivant de l'animal, nous avons cru devoir les indiquer, afin que ces renseignemens puissent servir à ceux qui ne voient ces oiseaux que préparés. Nous suivrons la même méthode pour les dimensions des parties qui peuvent varier par la dessiccation.

Oiseaux de proie.

de l'Amazone; M. Auguste Saint-Hilaire, au Brésil. Nous en conclurons qu'elle habite une zone étendue, qu'on peut limiter de la ligne au 28.e degré, et bien plus encore; qu'elle a, dans cet espace, des lieux spécialement propices à son genre de vie, tels que des plaines marécageuses, de petits bouquets de bois et des buissons, qui lui permettent de se percher au bord des eaux stagnantes. Nous avons plusieurs fois rencontré cette espèce, et toujours dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire auprès des lacs et des marais. Elle était par troupes nombreuses, composées de plus de trente individus perchés sur les buissons ou sur les arbres baignés des bords des eaux; ces oiseaux sont tellement rapprochés les uns des autres, qu'une douzaine d'entr'eux se trouvent souvent réunis sur le même buisson. Là, farouches, moitié posés, moitié volant, ils jettent des cris aigus, en tournoyant, un instant, au-dessus des eaux près des rives, et se reposant ensuite, pour s'envoler de nouveau une minute après, et chercher à découvrir des poissons et des reptiles aquatiques, dont ils se nourrissent.

Ils voyagent d'un marais à l'autre, sans être, néanmoins, aussi inconstans que les autres oiseaux de proie; rien ne les épouvante; on les trouve quelquefois une demi-journée de suite dans les environs du même lieu. Quoique sociables, ils sont on ne peut plus craintifs, et ils prennent tant de précautions pour n'être pas surpris, que nous n'avons jamais pu en approcher, sans être bien favorisé par les localités. On sent que leur genre de vie les oblige à se tenir souvent à terre, afin d'y saisir leur proie; aussi les voit-on quelquefois se jeter tout à coup, du haut de leur perchoir ou en volant, sur un poisson ou sur un reptile aquatique, le retenir, malgré la viscosité dont il est généralement recouvert, au moyen du long croc de leur bec ou de leurs ongles, et le transporter sur un lieu plus sûr, à l'effet de le dépecer et de s'en repaître, puis s'envoler et revenir faire la digestion auprès des leurs, perchés sur une branche, où ils restent immobiles, jusqu'à ce qu'il plaise à la troupe de prendre son vol. Alors ils l'accompagnent aussi, la suivant partout et s'arrêtant toujours avec elle.

Il serait bien possible que les volées que nous avons pu observer dans la province de Corrientes, fussent celles qu'ont rencontrées M. Auguste Saint-Hilaire au Brésil, et M. Spix en Colombie; car nous croyons pouvoir assurer que celles que nous avons vues, n'étaient que de passage. Elles parurent pendant les mois de Mars, d'Avril et de Mai, sans doute repoussées des parties plus septentrionales par les grandes inondations qu'y causent les pluies continuelles de cette saison, au sud de la ligne, en dedans des tropiques; inondations qui, ne leur permettant plus de se procurer facilement leur nourriture, les forcent à fuir et à chercher, vers le Sud, des lieux moins submergés.

Nous serions d'autant plus disposé à le croire que, du mois de Juin au mois de Février, intervalle pendant lequel sont secs ces mêmes lieux naguères inondés, nous n'en rencontrâmes jamais, dans la province de Corrientes; tant il est vrai que le chaud et le froid ne sont pas les seuls motifs des migrations des oiseaux, et que, sur le continent américain, les circonstances locales influent au moins autant que les variations de température.

Lorsque les rosthrames sociables ont momentanément fixé leur domicile dans un pays, leur vol, quoique léger et facile, est bas et ressemble beaucoup à celui des caràcaràs,

comme l'avait bien observé Azara; mais, quand ils émigrent ou changent de contrées, ils s'élèvent dans les airs, volent très-haut, assez rapidement et suivant une direction donnée.

Les Espagnols du pays les confondent avec beaucoup d'autres oiseaux de proie sous le nom de *gabilan*.

CIRCAËTE, *Circaetus*.

CIRCAËTE COURONNÉ, *Circaetus coronatus*.

Aigle couronné, Azara, n.° 7; *Falco coronatus*, Temm., pl. 234; *Harpiya coronata*, Vieillot, Encyclop., t. III, p. 1252.

Circaetus corpore fusco, cœruleo misto, delutione, subtus; occipite pennis quatuor elongatis cristato; tectricibus caudœ apice albis; remigibus primariis, rectricibus nigricantibus; cauda alba, transversim striata; cera pedibusque flavis.

Bec, bleu corné, à base jaune-clair; yeux, rouge-brun; pieds, jaune-foncé; longueur totale du bout du bec à l'extrémité de la queue, 73 centimètres; du vol, 1 mètre 77 centimètres; circonférence du corps, 64 centimètres.

Cette espèce est trop connue pour que nous ayons à nous étendre sur ses caractères. Nous nous contenterons de donner quelques renseignemens nouveaux sur ses mœurs et sur ses habitudes, déjà décrites, en partie, par Azara. Assez souvent elle relève les plumes effilées du dessus de sa tête et en forme une huppe plus ou moins haute; les couleurs de ses parties dénuées de plumes sont les suivantes : l'iris est roux-brun; le bec, bleu-corné et jaune-clair à sa base; ses pieds sont d'un jaune foncé. C'est, du reste, l'espèce d'oiseau de proie qui varie le moins dans son plumage selon l'âge; car il est seulement plus ou moins bleuâtre ou teinté de brun sale.

Nous avons rencontré cette espèce dans la Patagonie, sur les bords du Rio negro et près du Paraguay, dans la province de Corrientes. M. Auguste de Saint-Hilaire l'a recueillie au Brésil, et Azara l'a observée au Paraguay. On pourrait en conclure que cet oiseau habite toute la partie sud-est de l'Amérique méridionale, en dehors du tropique du Capricorne ou, pour mieux dire, le sud du Brésil et l'est de la république Argentine, jusqu'en Patagonie. Nous l'avons constamment vue habiter les bords des rivières où elle pouvait trouver des perchoirs sur les arbres ou sur les hauts buissons; là, séjourner long-temps, en attendant sa proie; puis parcourir la campagne en suivant les bords des rivières ou la lisière des bois. En Patagonie, elle se repose sur les saules qui bordent le haut du Rio negro. Elle se nourrit particulièrement de mammifères; et, le soir ou le matin, elle guette le moment où de petites espèces de cette classe d'animaux sortent de leurs terriers, pour les surprendre et les enlever. Nous avons même été témoin d'un fait assez curieux : la mouffette, dont l'odeur met en fuite jusqu'aux mammifères les plus carnassiers, est préférée par elle; d'où vient que, sur les peaux transportées et conservées dans les collections, on trouve encore un reste de cette odeur, si forte, quand l'animal est frais, qu'elle ferait fuir la personne la moins susceptible. De tous

les oiseaux de proie de ces lieux, c'est la seule espèce qui veuille s'abaisser jusqu'à cet animal infect. Pour le saisir, elle se met en faction; dès qu'elle le voit à portée, elle fond dessus et l'enlève dans les airs, à ce que disent les habitans; puis le laisse tomber de très-haut pour le tuer et le dépecer plus facilement. Dans la petite colonie du Carmen, en Patagonie, on m'a aussi assuré que les tatous pichis lui servent de pâture, et que, pour les tuer et entamer avec moins de difficulté la carapace de ces animaux, elle les enlève également dans les airs et les laisse retomber ensuite. C'est le seul exemple de ce genre que nous ayons pu observer dans nos voyages; car aucune des autres espèces d'oiseaux de proie d'Amérique n'est aussi exclusivement mangeuse de mammifères; ses voisins d'habitation, les aigles aguyas, soumis au même besoin, dans les mêmes circonstances, ne les recherchent pas, préférant se nourrir d'oiseaux et de poissons.

LES PYGARGUES ou AIGLES-PÊCHEURS, *Haliœtus,* Savi.

Détachant des pygargues de Lesson le chimachima d'Azara, ainsi que son chimango, pour les placer plus naturellement parmi les carácarás, il ne nous reste plus en Amérique qu'une seule espèce de pygargue, dont nous allons décrire les mœurs, afin qu'on puisse les comparer à celles de notre pygargue d'Europe, et voir quelles sont les modifications qui peuvent résulter de l'influence du climat sur des oiseaux assez voisins pour les formes. Ils vivent à l'est et à l'ouest des Andes.

PYGARGUE AGUYA, *Haliœtus melanoleucus.*

Aigle noirâtre et blanc, Azara, n.° 8; *Aigle à queue blanche*, Azara, n.° 10; *Spizaetus melanoleucus*, Vieillot, Encycl., t. 3, p. 1256; *Spizaetus leucurus*, Vieillot, Encycl., t. 3, p. 1257; *Falco aguya*, Temm., pl. 304; *Haliœtus aguya*, Lesson, Traité, p. 42; Calquin, de Molina.

Haliœtus. Pennis capitis, colli superioris, corporisque supra, nigricantibus, cœruleo mixtis, apice sordide albis; cauda nigricante, albo punctata; tectricibus alarum cinereo lineatis; corpore subtus albo, rostro cœruleo, apice nigro; pedibus flavis. Vieillot.

Nous croyons devoir dire, avant de décrire cette espèce, qu'il nous paraît convenable de lui restituer le nom que lui a donné Vieillot, d'après la description d'Azara, et de ne pas lui conserver celui d'aguya, qu'il a reçu postérieurement de M. Temmink; car nous regardons toujours comme une propriété sacrée le nom d'abord imposé. Nous croyons aussi devoir présenter une description complète des diverses livrées de cette espèce, selon son âge, pour qu'on puisse juger du changement qui s'opère dans les couleurs des oiseaux de proie. Nous commencerons par l'âge adulte.

Couleurs. Le dessus de la tête, du col, du dos, de la queue et de la poitrine, noir, avec du blanc à la base des plumes; sur le derrière du col et de la poitrine, on remarque,

souvent, une très-petite tache blanche, à l'extrémité de chaque plume; l'extrémité des rectrices est blanc sale; la gorge bleu plombé clair; le ventre et les cuisses sont blancs, rayés quelquefois transversalement de petites lignes noirâtres; les petites tectrices supérieures sont bleu plombé pâle, variées de lignes transversales noirâtres rapprochées, la tige noire; les inférieures sont seulement plus pâles; les grandes tectrices sont gris-bleu, rayé de noir, plus largement que les petites tectrices. Le bout de chaque plume est noir, avec l'extrémité blanchâtre; les rémiges sont de la même couleur; les yeux sont roux-brun clair; la base du bec et les tarses, jaune-foncé; le bec d'abord jaune verdâtre, puis noirâtre à son extrémité. Sa longueur totale est, alors, de 70 centimètres et son vol de 1 mètre 80 centimètres. Suivant un observateur indigène, qui en avait élevé et conservé pendant long-temps et qui voulut bien examiner ceux que nous possédions, ce n'est qu'à l'âge de quatre ans que le plumage est à l'état parfait; alors il n'y a de différence entre les sexes que celle de la taille.

Un individu de trois ans a le dos, le dessus de la tête et la queue noirs comme l'adulte; les plumes du côté du col et de la gorge sont mélangées de roux au milieu du noir, et cette teinte se voit encore en arrière de la commissure des mandibules. Les rémiges, les grandes tectrices, sont comme dans l'adulte; les petites tectrices ont du roux et du noir mélangé au bleu plombé; le ventre est muni de lignes transversales, beaucoup plus larges, sur un fond varié de roux et de brun; les tectrices inférieures et les cuisses sont rayées transversalement.

La deuxième année, la gorge est déjà bleuâtre; le dos, la queue et les rémiges ont les couleurs de l'adulte; le dessus du col, la poitrine et le haut du ventre sont roux vif, avec une tache noire longitudinale sur le milieu de chaque plume. Au reste, les petites rectrices et les cuisses sont beaucoup plus mélangées de roux; les yeux roux; le bec est verdâtre à sa base; les pieds sont jaune-clair.

La première année, la gorge n'a pas encore de bleu; elle est entièrement rousse, avec des flammes noires sur toutes les plumes, couleur qui couvre tout le dessus de la tête et du col. La poitrine est d'un beau roux, avec un petit nombre de taches noirâtres; la partie postérieure du dos est rousse, avec des raies noires transversales; le milieu du ventre, presque noir; les cuisses et le bas-ventre, roux, rayé transversalement de noir; les tectrices inférieures sont celles des deuxième et troisième années, mais avec plus de noir et du roux plus foncé; les petites tectrices supérieures sont brunes, avec de petites taches transversales noires; enfin, on ne voit, du plumage de l'adulte, que les rémiges, les grandes tectrices et l'extrémité de la queue. Tout le reste est si différent, qu'il serait impossible de pouvoir le rapporter à la même espèce, si l'on n'avait pas tous les passages sous les yeux. Sa longueur totale est de 64 centimètres; celle du vol est de 1 mètre 55 centimètres.

Cet oiseau, ainsi que plusieurs autres que nous décrirons successivement, pourrait montrer combien Azara s'est égaré en ne tenant pas compte des modifications que l'âge détermine entre les individus d'une même espèce; aussi cet auteur a-t-il beaucoup multiplié les espèces américaines, en les décrivant à mesure qu'il obtenait les oiseaux

et les comparant ensuite, pour les classer. Il est bien évident qu'en conférant les descriptions disparates entr'elles du jeune âge et de l'adulte, de l'espèce dont nous nous occupons, il en aurait fait deux bien distinctes; mais il nous est démontré que les oiseaux de proie américains sont sujets à des variations au moins aussi grandes que celles que subissent les oiseaux de proie d'Europe; seulement on a été plus à même d'observer ces derniers.

Cette espèce, répandue sur toutes les parties sud de l'Amérique méridionale, est une des plus importantes du continent américain. Nous l'avons rencontrée d'abord dans la province de Corrientes, à la frontière du Paraguay; ensuite sur toutes les rives escarpées du bord du Parana, dans les provinces d'Entre-rios, de Santa-Fe et de Buenos-Ayres, dans la Banda oriental; puis, en force, en Patagonie, jusqu'au 42.e degré. Nous avons appris qu'elle se trouvait jusque vers le détroit de Magellan. Nous l'avons revue, plus tard, sur le versant occidental des Andes, dans tout le Chili, où elle monte jusqu'au pied des Cordillères. Nous pouvons donc conclure de ces observations et de celles d'Azara, qu'elle habite les plaines, depuis le tropique du Capricorne jusqu'au 45.e degré de latitude sud, et s'élève jusqu'à une assez grande hauteur sur les montagnes chiliennes. On voit qu'elle habite des lieux assez différens; car, au Paraguay et à Corrientes, elle vit dans d'immenses plaines, au bord des rivières, surtout dans les lieux où il y a de hautes falaises. Il en est de même pour les provinces qui longent le Parana. En Patagonie, c'est également au bord des rivières ou sur les côtes maritimes arides et dépourvues même de buissons, mais munies de falaises d'une grande hauteur, qu'elle paraît se plaire; au Chili, on la rencontre dans les montagnes, près des rivières, ou près de la mer. On voit que, si elle ne trouve pas de montagnes sur les rives du Parana, elle choisit, au moins, comme en Patagonie, les lieux garnis de hautes falaises et toujours le voisinage des eaux : elle ne se voit pas, comme beaucoup d'autres oiseaux de proie, près des grandes forêts; et, lorsqu'elle perche, elle choisit même, parmi les arbres du rivage, ceux qui sont morts et dépourvus de petites branches; car elle paraît, dans tous les cas, préférer les rochers.

Elle couche ordinairement sur un arbre mort voisin des eaux, sur les branches les moins hautes, ou, le plus souvent, dans les anfractuosités des falaises; elle se réveille dès la pointe du jour; et, sur les falaises du bord de la mer, en Patagonie, elle s'envole presque aussitôt et suit la côte, en tournoyant dans les airs, à une grande hauteur, guettant les petits mammifères des plaines voisines, ou regardant si la mer n'a pas rejeté quelques poissons, des oiseaux aquatiques morts ou les cadavres de quelques otaries, qui abondent sur ces côtes; elle s'abat, alors, dessus et les dispute aux condors et aux cathartes; ou bien, si elle est au bord d'une rivière, elle cherche également à découvrir une proie, soit vivante, soit morte; car la délicatesse de son goût ne va pas jusqu'à manger exclusivement des animaux morts récemment; dans ce cas, elle s'abat et se repaît; dès que son repas est terminé, elle s'envole de nouveau, regagne le faîte d'un arbre ou la partie avancée d'une falaise, et s'y perche pour faire la digestion. Son attitude, dans ce moment, est stupide; la tête rentrée dans les épaules, elle reste immobile,

non sans regarder, tout autour d'elle, les objets qui peuvent lui donner des craintes; car elle est si défiante, qu'elle laisse rarement approcher le chasseur d'assez près pour qu'il puisse la tirer; elle reste ainsi une partie de la journée et ne paraît vouloir reprendre sa chasse que lorsque, le soir arrivant, elle doit, de nouveau, se remplir l'estomac; alors elle recommence sa tournée aérienne et fait le même manége que le matin, pour revenir, ensuite, se coucher sur le perchoir qu'elle s'est choisie; ce n'est que dans ce moment que le chasseur peut espérer de l'atteindre; car, de jour, elle se perche bien plus haut que la nuit. On la rencontre constamment au bord des eaux douces et salées, et jamais à une grande distance de ces lieux; là, le mâle et la femelle, unis toute l'année, vivent en bonne intelligence; et, tournoyant assez près l'un de l'autre, ils cherchent, sans trop d'égoïsme, leur nourriture particulière. Il est très-rare de voir un individu isolé, et c'est nécessairement un jeune; car les adultes sont invariablement accouplés et se séparent rarement. Au Rincon de Luna, province de Corrientes, après avoir tué l'un des consorts, nous vîmes l'autre voler, pendant plus d'une heure, au-dessus de nous, sans doute pour nous redemander son compagnon, ce qui prouverait même de l'attachement chez ces oiseaux féroces. Nous avons cru remarquer que l'espèce suit, en Patagonie et même à la frontière du Paraguay, ces troupes innombrables de pigeons qui, en hiver, couvrent toutes les rives du Rio negro et des plaines qui bordent le Parana; nous avons cru remarquer aussi qu'elle y est rare l'été, tandis que, l'hiver, nous en avons vu jusqu'à trente, sur un bois de saules de trois lieues au plus. Nous avons dû, tout naturellement, en conclure qu'elle venait là pour vivre plus à son aise, y trouvant une chasse si facile; et le grand nombre de pigeons qu'elle mange dans la campagne nous convainquit que notre opinion était fondée. Dès-lors nous ne pouvons pas dire que notre espèce soit sédentaire, puisqu'elle suit les migrations annuelles de ces pigeons, qui, l'été, sont disséminés, à ce qu'il paraît, sur le versant oriental des Andes, au pied de ses derniers contreforts, et ne se réunissent que vers les mois d'Avril et de Mai. C'est à cette époque qu'elle accompagne partout les nuages ambulans de ces gallinacés, qu'on voit en si grand nombre depuis le Paraguay jusqu'en Patagonie. Nous l'avons vue, souvent, se jeter au milieu d'une de ces troupes qui obscurcissent l'air à l'horizon, et en sortir toujours avec un de ces pauvres oiseaux dans ses serres.

Du plus loin qu'on puisse apercevoir l'aguya, il se distingue, par son vol, de tous les autres oiseaux de proie américains. En effet, ses ailes sont courtes et le paraissent encore bien plus, en raison de la longueur démesurée des petites rémiges qui, jointes au corps, ne laissent dans l'aile aucune ligne de séparation, en formant de tout l'oiseau un rhomboïde allongé. L'extrémité des rémiges est aussi toujours relevée, et l'on croit reconnaître, dans l'ensemble du vol, quelque chose qui le rapproche de celui des cathartes urubus, ce qui n'existe dans le vol d'aucune autre espèce américaine. Son vol est le plus souvent élevé; et toujours très-aisé, sans être rapide. Cette espèce plane d'abord très-long-temps, en tournoyant, et décrit, tout en chassant, des cercles à une grande hauteur; puis elle se laisse tomber tout à coup sur sa proie, avec une extrême promptitude; mais si elle la manque, ce qui est rare, elle s'élève de nouveau, jusqu'à

ce qu'elle ait atteint sa portée habituelle, et continue de planer, en attendant une meilleure occasion. Lorsque le temps est à l'orage, elle monte dans les airs, toujours en tournant au-dessus du même lieu, jusqu'à ce qu'elle se soit dérobée à la vue, et faisant entendre, seulement alors, un cri aigu qui arrive jusqu'à terre et qui pronostique aux habitans de la campagne l'approche du mauvais temps, présage rarement démenti; aussi est-elle un bon hygromètre pour le campagnard.

On ne la voit à terre que pendant qu'elle dépèce sa proie, ce qui n'est pas long; elle ne marche que rarement et se contente de rester dans la même place.

Nous avons remarqué qu'elle se nourrit de beaucoup de choses diverses; comme nous l'avons déjà dit, c'est une des plus cruelles ennemies des troupes voyageuses de pigeons, dans la saison où ces oiseaux restent réunis; elle s'en nourrit presque exclusivement, les suivant à cet effet, dans leurs migrations. Le reste de l'année, elle chasse aux petits mammifères, tels que les coboyes et les rats, et aux oiseaux, lorsqu'ils se trouvent dans la campagne; car elle n'entre jamais dans les bois, afin d'y chercher sa proie. Néanmoins, en temps de disette, elle mange tout ce qui peut apaiser sa faim, comme des poissons ou même des cadavres d'animaux. Pour chasser aux pigeons, elle se contente de fondre sur une troupe qui couvre la terre, quelquefois sur plus de dix-mille mètres carrés, et s'empare sans peine d'un de ces pauvres oiseaux; ou bien elle fond sur une volée et saisit au vol sa victime.

Les habitans nous ont assuré qu'elle se construit un nid volumineux au sommet des arbres; que ce nid est composé de nombreuses bûchettes et qu'il contient ordinairement deux œufs seulement, de couleur rouge-brun foncé. On nous dit aussi en Patagonie, qu'elle niche, quelquefois, dans les anfractuosités des falaises, ce que nous avons peine à croire. C'est là, au reste, tout ce que nous avons pu apprendre sur sa nichée; car, pour ce moment, elle s'éloigne tellement des lieux fréquentés, qu'il nous eût été difficile de vérifier le fait.

Les Indiens, qui, comme nos anciens médecins, emploient toujours comme remèdes quelques parties de presque tous les animaux, attachent beaucoup de prix à l'aguya, à cause du duvet blanc du dessous de son aile, qui sert à la guérison des blessures. Nous avons retrouvé cette croyance chez les Guaranis, les Puelches et les Tehuelches ou Patagons. Les premiers appliquent le duvet sur la blessure fraîche et saignante; il s'y attache, étanche le sang et ne tombe que lorsque la suppuration commence.

Nous avons recueilli le nom de cette espèce dans quelques langues américaines. Les Tehuelches ou Patagons l'appellent *tahamnété;* les Puelches, leurs voisins, *chactal* (*tchactal,* pron. franç.); et les Araucanos du sud des Pampas la désignent sous le nom de *iñamcu* (*ignamcou,* pron. franç.). Les Guaranis paraissent la connaître sous celui de *yupacani,* qui veut dire aigle. Lorsqu'il est jeune, cet oiseau porte, au Chili, le nom de *guanca,* et lorsqu'il est adulte, on l'appelle *calquin.*

HARPIE, *Harpyia*, Cuvier.

HARPIE HUPPÉE, *Harpyia destructor*, Daud.

Grand aigle de la Guyane, Maud., Encycl.; *Falco destructor*, Daud., Ornith., t. 2, p. 60; *Autour destructeur*, Temm., pl. 14; *Harpyia maxima*, Vieill., Encycl., t. 3, p. 1249; *Uzquantzli*, Fernandez?

Harpyia capite pennis elongatis cristato; corpore supra nigro, candido et fulvo mixto, subtus albo; pedibus flavis.

Cette espèce est trop connue pour que nous ayons à nous en occuper sous le rapport descriptif. Ses mœurs feront seules le sujet de cet article, déjà elle a été décrite très-souvent. Peintes de couleurs plus ou moins exagérées, notre tâche est donc de ramener la fable à l'histoire. On a long-temps cru que la harpie se trouvait spécialement à la Guyane; on y avait rapporté les espèces d'aigles indiquées, dans l'Histoire des Incas, par Garcilaso de la Vega, mais, selon nous, sans aucun fondement; car cet auteur ne donne aucun caractère qui puisse justifier ce rapprochement. On sait seulement qu'elle habite les Guyanes, au milieu des immenses forêts de ces contrées, et ce n'est vraiment que là que son existence est bien avérée. Nous dûmes donc d'abord être surpris, lorsque nous la rencontrâmes au pied des Andes (république de Bolivia), vers le 17.[e] degré de latitude sud; que nous la vîmes, ensuite, dans une dépendance du département de Cochabamba, au milieu des forêts sauvages habitées par les Indiens yuracarès, et que nous la retrouvâmes encore dans les forêts qui avoisinent Santa-Cruz de la Sierra; mais notre étonnement cessa dès que, lisant la description des voyageurs et remarquant l'analogie de conformation, de végétation et d'ensemble des deux pays, nous eûmes la certitude que ces forêts communiquaient, par les affluens des Amazones et par le cours même de ce fleuve, avec celles de la Guyane, et quand nous nous fûmes aperçu que beaucoup d'oiseaux identiquement les mêmes, se retrouvaient dans les mêmes lieux. Dès-lors nous dûmes croire, d'après nos propres observations et d'après celles des autres voyageurs, que la harpie a pour habitation les immenses forêts humides et traversées par cette multitude de rivières comprises entre le pied oriental des Andes, dans la Bolivia, le Pérou à l'ouest, la Colombie au nord, les forêts des Guyanes colombienne, hollandaise, anglaise et française, ainsi que l'immense province du Para, à l'est; et au sud les bois de la province de Moxos, en Bolivia. Ces indications prouvent qu'une surface des plus considérable composée seulement de terrains inondés et couverts de forêts, et en même temps un grand pays voisin de la ligne ou tout au moins intertropical, et toujours humide, servent d'habitation à la harpie, qui ne monte jamais sur les montagnes, et se trouve, tout au plus, au bord des rivières voisines des derniers contreforts. Nous ne l'avons observée que sur les berges des rivières et jamais au sein même des forêts; là, elle se perche sur les branches basses d'un arbre et paraît si peu craintive, qu'on l'approche presque à la toucher. A la vérité, dans toutes les contrées où nous l'avons vue, elle était au milieu

de contrées où l'homme n'apparaît que de loin en loin et où elle ne peut craindre, encore très-rarement, que les nations américaines, qui la recherchent pour ses plumes; alors elle paraît fière et attend son ennemi, habituée peut-être à tout dominer, au sein des vastes forêts où elle se retire.

Les indigènes des lieux qu'elle habite, interrogés par nous sur ses mœurs, ont complété nos observations sur son genre de vie et nous l'ont fait positivement connaître. Le matin elle vole, ordinairement, en tournoyant, le long des rives des canaux naturels, multipliés à l'infini, qui traversent les forêts, surtout des plus larges; dans son vol, elle épie les cris des nombreuses troupes de singes qui peuplent les lisières; et dès qu'elle en a vu une, elle cherche, d'abord, à la surprendre, en s'abattant du haut des airs; puis, malgré les efforts des singes et leur agilité, elle saisit l'un d'eux, le tue facilement, en lui brisant le crâne à coups de bec, le dépèce et le dévore. Nous n'avons pu savoir si elle mange les paresseux qui se trouvent aussi sur les rives des mêmes fleuves. Cela pourrait bien être et n'aurait rien d'étonnant; mais, pour les singes, la chose est avérée. Nous avons aussi fait des questions aux indigènes sur sa force et sur ce qu'écrit Mauduit, qu'elle peut fendre le crâne à des hommes à coups de bec; ils nous ont assuré que cette dernière assertion est entièrement fausse, ce que nous avons pu vérifier sur les sujets qu'ils gardent à l'état de captivité. Nous ne saurions croire, non plus, que cette espèce soit assez forte pour enlever des faons, et nous sommes convaincu que l'on a beaucoup exagéré sa force, comme on l'a fait pour le condor; cependant une circonstance, qui nous fut assez désagréable, nous a montré qu'au moins elle ne craint pas d'attaquer un homme, lorsqu'il s'agit de se défendre. Dans une reconnaissance géographique, nous naviguions sur le Rio Securi, l'une des nombreuses rivières, inconnues jusqu'à nos jours, qui, descendant de la Cordillère de Cochabamba, en Bolivia, viennent grossir les eaux du Rio Mamoré, l'un des affluens de l'Amazone. Notre pirogue était conduite par trois sauvages yuracarès, grands admirateurs de la harpie; et, justement, nous en aperçûmes une, perchée sur les branches basses d'un arbre. Nous voulions débarquer pour la tirer; mais le terrain était fangeux, et nos Indiens, plus alertes, sautèrent les premiers à terre avec leur arc et leurs flèches, la tirèrent et la blessèrent, avant que nous eussions pu descendre; elle s'envola, quoique percée d'une flèche, et alla reposer à peu de distance. Les Indiens la tirèrent encore; elle tomba, enfin; ils l'étourdirent, en lui donnant des coups sur la tête, se partagèrent sur le lieu même toutes les plumes des ailes, de la queue et de la tête, qu'ils estiment beaucoup, et commencèrent même à la dépouiller de son duvet; ils la rapportèrent ainsi toute mutilée, ce qui nous contraria d'autant plus, que c'était un sujet d'une taille extraordinaire. Regardé comme mort, l'oiseau fut placé dans la pirogue, en face de nous; et nous ne remarquâmes pas que, revenu de son étourdissement, il revivait peu à peu; nous ne nous en aperçûmes que lorsque, furieux, et voulant, sans doute, se venger, il s'élança violemment sur nous, ne pouvant, par bonheur, se servir avec avantage que d'une seule de ses serres; pourtant, il nous traversa l'avant-bras de part en part, entre le *cubitus* et le *radius,* des formidables ongles du point de la partie intacte, tandis que de l'autre, il nous déchirait le reste du bras. En même temps

il faisait des efforts, heureusement inutiles, pour nous percer de son bec; et malgré ses blessures, il fallut deux personnes pour lui faire lâcher prise. Au milieu de forêts sauvages, loin de tout secours, et par les grandes chaleurs auxquelles nous étions exposé tout le jour, nous faillîmes rester estropié, par suite de la forte déchirure que les tendons avaient éprouvée.

On nous a assuré que la harpie ne chasse jamais aux oiseaux; que les mammifères seuls font sa nourriture; qu'elle préfère les singes à tous les autres animaux; que, cependant, elle mange aussi fréquemment les jeunes cabiais et même les jeunes de quelques autres mammifères; mais nous croirions volontiers qu'elle se trouve rarement dans la nécessité de faire diète, au milieu des nombreuses troupes de singes qui couvrent le bord des rivières dans ces impénétrables forêts. Nous avons aussi remarqué qu'elle n'abandonne jamais les bois pour entrer dans les plaines, sans pourtant pénétrer dans l'intérieur, se contentant de parcourir les bords des rivières qui les traversent; et là, après avoir pris son repas, elle se perche sur l'une des branches basses des arbres, afin d'y faire digestion. Nous n'avons pas remarqué qu'ainsi que l'espèce précédente, elle vive accouplée toute l'année; au contraire, elle paraît se plaire isolée, craignant sans doute la concurrence, comme tous les animaux carnassiers et voraces, symbole de l'égoïsme. Nous ne voyons pas de raison, non plus, pour la croire voyageuse, et nous avons aussi appris des Indiens qu'elle n'abandonne point les environs du lieu de sa naissance : sa rareté au milieu de ces forêts paraît extraordinaire; il semblerait que, maîtresse de tout ce qui l'entoure, elle devrait multiplier beaucoup plus; mais elle est si peu commune, que dans une navigation de dix à douze jours, au milieu des bois qui lui servent d'asyle, on en voit à peine une ou deux. Il est difficile de croire que cette rareté vienne de la chasse qu'en font les indigènes; car ceux-ci n'habitent guère que la millième partie de l'étendue des forêts.

Il nous reste à parler des motifs qui portent les Indiens yuracarès à rechercher avec tant de soin les dépouilles de la harpie, et des usages auxquels ils les emploient. D'abord c'est un grand honneur pour eux de posséder cette espèce vivante, à l'état de captivité, et celui qui est assez heureux pour en avoir une, est regardé comme un homme privilégié. Nous avons été à portée d'en examiner deux à l'état domestique. Pour s'en procurer, les Indiens cherchent à découvrir la retraite qu'elle se ménage au bord d'une rivière, sur le sommet d'un très-grand arbre; ils épient l'instant le plus favorable, transportent les jeunes chez eux, et les femmes mettent le plus grand zèle à les soigner et à les nourrir du surplus de la chasse de leurs maris. Devenus adultes, le martyre des harpies commence; deux fois par an leur propriétaire leur arrache les grandes plumes de la queue et des ailes pour empenner ses flèches; et, bien plus souvent encore, il leur enlève le duvet du dessous des plumes, pour s'en parer dans les grandes occasions. Ce qu'il y a d'incroyable, c'est que les Indiens font, pour ainsi dire, ce qu'ils veulent de cet oiseau, l'attachant avec facilité pour le plumer ou pour voyager d'un lieu à un autre; car, lorsqu'ils changent de résidence, les femmes sont obligées de porter tous les animaux qu'ils possèdent, et, comme on le pense bien, la harpie ne s'oublie jamais. Nous l'avons vue ainsi portée en voyage.

Les plumes de harpie sont de beaucoup préférées à toutes autres pour orner les flèches; et l'Indien qui n'a pas été assez heureux pour en tuer une ou pour s'en procurer des plumes par échange, étant obligé de se servir du plumage des autres oiseaux, ne passe pas pour bon chasseur. Le duvet, que les indigènes préfèrent à tout, ne leur sert que dans les occasions solennelles, lors d'une visite chez des parens éloignés, ou bien lorsqu'ils se battent en duel; leurs cheveux sont, dans ce cas, bien peignés, bien huilés, avec de l'huile de coco, et saupoudrés de ce duvet blanc, ce qui ferait croire qu'ils ont la tête couverte de neige. Nous les avons vus ainsi parés, dans une visite que nous firent les Indiens des environs du lieu où nous nous étions arrêté, comme au premier homme blanc qu'ils eussent vu sur les rives du Rio Securi. Nous remarquâmes aussi qu'ils suspendaient à leur cou les ongles de l'oiseau, comme un trophée dont ils étaient fiers.

Ces Indiens connaissent la harpie sous le nom de *veso*.

AIGLES-AUTOURS, *Morphnus*, Cuvier.

Ce sont les buses mixtes d'Azara; ils habitent seulement à l'est des Andes.

AIGLE-AUTOUR URUBITINGA, *Morphnus urubitinga*, Cuvier.

L'*Urubitinga*, Marcg., p. 214, Buff.; *Falco urubitinga*, Lath., Gmel.; *Autour urubitinga*, Temm., Pl. col., 55 (*m*); *Falco longipes*, Illig. (*jun.*); *Aquila picta*, Spix, pl. 1, *c*; *Buse mixte noire*, Azara, n.° 20, mâle, et *Buse mixte à longues taches*, n.° 17; peut-être aussi la *Buse mixte peinte*, n.° 18; *Falco urubitinga*, Pr. Max., p. 196, n.° 24. C'est, sans doute, aussi, l'*Aigle de Montevideo* de Sonnini, Ois., t. 2, p. 81; *Pandion fulvus*, Vieillot, Encyclop., t. 3, p. 1200; *Falco brasiliensis*, Briss., Ornith., p. 445.

Morphnus (*mas*) *cira pedibusque flavis, corpore toto nigricante; alis cinereo admixto, rectricibus albis, apice nigricantibus, albo terminatis.*
(*Jun.*) *Corpore rufo, cinerescente-nigro maculato.*

Le bec, noir à son extrémité, jaune-pâle à sa base; yeux, roux-foncé; pieds, jaune-vert; longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 68 centimètres le mâle, 73 la femelle; circonférence du corps, 45 centimètres.

Cette espèce est encore une de celles qui offrent les plus grands changemens de couleurs, selon la diversité des âges. En effet, entièrement noire, avec le croupion, la base de la queue et son extrémité blancs, quelques fascies cendrées sur les ailes, dans l'âge adulte, pourrait-on y voir cet oiseau qui, très-jeune, a le dessus de la tête, la poitrine et le ventre roussâtre maculé de noir-brun; les ailes noires, variées de roux et de gris; les cuisses brunes; la queue rayée transversalement de noir sur un fond roux? ou bien, pour être moins avancé en âge, dans un oiseau à la tête variée de noir et de roux; à la gorge noire, et au reste du corps presque noir, varié de roux? En un mot, dans sa jeunesse et dans sa vieillesse, on n'y peut trouver de semblable à l'adulte que les rémiges, qui conservent toujours les lignes transversales grises et noires; et ce

n'est qu'à ce caractère que les jeunes se font reconnaître comme appartenant à cette espèce. C'est ce qui en a tant fait multiplier les noms, chez les auteurs; mais nous sommes étonné que l'on n'ait pas reconnu, d'après les bonnes descriptions d'Azara, l'urubitinga dans sa *buse mixte noire;* ainsi que dans le jeune âge, sa *buse mixte à longues taches.* Il nous semble, en général, qu'on n'a pas assez rendu justice à cet observateur, celui de tous pourtant, qui, en raison de l'époque à laquelle il a écrit, a mis le plus de conscience dans son travail.

Nous avons vu l'urubitinga sur une surface immense du continent américain; nous l'avons souvent rencontré à la frontière du Paraguay, dans la Banda oriental de la Plata (république Argentine) et entre les tropiques, au centre de l'Amérique, dans les immenses déserts de la province de Chiquitos (république de Bolivia). Nous croyons donc pouvoir assurer qu'il habite la zone torride et tempérée au sud de la ligne, jusqu'au 32.e degré de latitude; mais seulement à l'est des Cordillères, et dans les pays plats, entrecoupés de forêts, de marais étendus, plus encore d'eaux stagnantes et de petites plaines. Jamais nous ne l'avons rencontré ni sur les montagnes, ni dans les forêts épaisses, pas plus qu'au milieu des grandes plaines. Il est en Amérique, comme partout ailleurs, des accidens de terrain indispensables pour l'existence de tel ou tel animal; tandis que tel autre ne peut y vivre, et cherche, au contraire, des sites tout à fait différens. Aussi sommes-nous persuadé que, dans tous les lieux où se rencontreront les terrains nécessaires à la vie de l'urubitinga, joints au degré de chaleur qu'il préfère, on le trouvera communément. Nous savons d'une manière positive qu'il se voit dans la plus grande partie du Brésil, où les terrains sont si variés. Dans la province de Corrientes nous l'avons toujours remarqué au bord des lacs, des marais ou des rivières, perché sur le plus haut des arbres morts des environs, lorsqu'il chasse; ou bien sur les branches inférieures des gros arbres, lorsqu'il veut dormir. Taciturne, toujours seul, il reste immobile des heures entières, regardant avec attention autour de lui, pour découvrir une proie quelconque, un reptile, un petit mammifère ou un oiseau mort. Alors il descend avec rapidité, dévore sa proie et revient gravement à son poste. Bien rarement l'avons-nous vu voler; car, le plus souvent, il chasse tout en restant posé. Le matin, seulement, il se donne la peine de parcourir les environs du lieu où il a couché, pour prendre son premier repas; ou bien le soir, lorsqu'inutilement il a attendu tout le jour. Alors il vole lentement à une assez grande hauteur, se reposant souvent sur des arbres isolés, afin de mieux observer; repartant de nouveau, pour se reposer bientôt encore, et attendre, sans prolonger son vol. Jamais nous ne l'avons vu accouplé d'une manière intime; au temps même de la couvée le rapprochement n'est pas aussi continu que chez certaines autres espèces. Le mâle et la femelle ne se réunissent alors que momentanément, et le reste de l'année ils vivent dans le plus grand isolement. Ce n'est bien certainement pas un oiseau voyageur. Nous le croyons on ne peut plus sédentaire, dans les lieux qu'il choisit pour domicile, des causes locales, comme des sécheresses, qui chassent ou détruisent les animaux dont il se nourrit, pouvant seules le faire éloigner. Il ne faudrait néanmoins pas croire qu'il soit restreint dans un cercle étroit; nous voulons dire simplement qu'il reste dans la même province.

L'urubitinga se nourrit principalement de reptiles, de petits mammifères, d'oiseaux morts, et peut-être de poissons; il ne paraît pas chasser aux oiseaux, et nous croyons qu'il n'attaque que ceux qu'il rencontre déjà blessés dans la campagne. Il reste peu sur le sol; cependant, lorsqu'il s'y pose, c'est de préférence dans les lieux fangeux; ce que nous avons supposé, d'après la terre qui couvre toujours ses pieds.

Nous avons été à portée d'en voir à l'état domestique; il s'apprivoise assez bien; et vient alors, tous les jours, prendre sa nourriture, quand il a faim, passant le reste de la journée à voler sur les maisons et sur les arbres environnans.

Dans tous les pays espagnols on le nomme indifféremment *gabilan* ou *aguila*. Pour les Indiens guaranis c'est un *guiraporu-hú*, qui veut dire oiseau de proie, ou bien *yapacani hú* (aigle noir). Si nous cherchons sa synonymie dans les langues des nations du centre de l'Amérique, nous trouverons l'urubitinga confondu avec les autres buses sous divers noms, selon chaque nation. Dans la province de Moxos, au centre de l'Amérique, en Bolivia, on voit les Chapacuras le nommer *huiyupi;* les Muchojeones, *piro;* les Baures, *huajé;* les Itonamas, *huabo;* les Cayubaba, *hérékéré;* les Iten, *tahui;* les Pacaguaras, *tétépahua;* les Movimas, *jlijli;* les Canichanas, *nitsaha,* et les Moxos, *yacaha.* Si, ensuite, nous cherchons les autres noms de cette espèce, dans l'immense province de Chiquitos, même république, nous verrons les Chiquitos l'appeler *utasikioch;* les Guarañocas, *arorita;* les Morotocas, *burasoguto.* Pour les Guarayos, qui ne sont qu'une tribu éloignée des Guaranis, ils la nomment *guira-été* (le grand et bel oiseau).

ÉPERVIERS, *Nisus,* Cuvier.

Accipiter, Ray.

En Amérique, les éperviers sont vifs dans leurs manières, légers dans leur vol, chassent aux petits oiseaux et aux mammifères, ne cherchent jamais à s'approcher des animaux morts et paraissent vivre exclusivement de proie vivante. Plus qu'aucun autre oiseau de cette famille ils habitent les forêts, se plaisent à voler sous l'ombrage des grands arbres, et restent peu en place, surtout sur les arbres isolés des plaines. Du reste, ils aiment, en même temps, les lieux secs et marécageux; le versant oriental des Andes; la zone torride.

ÉPERVIER A DOIGT COURT, *Nisus hemidactylus.*

Buse mixte couleur de plomb, Azara, n.° 22; *Falco hemidactylus*, Temm., pl. 3, Prince Maxim. de Neuw., t. 3, p. 97.

Nisus supra cinereo cœrulescens; femoribus, transversim albescente et cinereo infernis radiatis; remigiis nigris, ad extremam partem maculatis; cauda longa, ternis fasciis nigris transversaliter variata; femoribus tarsisque longis atque gracilibus; digitis curtis.

Bec noir, à base jaunâtre; yeux, jaune pâle; tarse, d'un rouge de vermillon très-vif[1]; longueur totale du bout du bec à l'extrémité de la queue, de 55 à 57 centimètres; vol, 1 mètre 5 centimètres; circonférence, 31 centimètres.

Les mâles diffèrent tellement des femelles pour la taille, qu'on pourrait les regarder comme d'une autre espèce; ils sont plus foncés en couleur. Il nous est difficile de croire que le *Nisus gracilis* ou *Falco gracilis* de Temm., pl. 91, ne soit pas la même espèce, différant seulement par le sexe du *Nisus hemidactylus;* cependant l'assertion du prince de Neuwied, qui l'a disséqué, porterait à croire le contraire. Ainsi donc, pour décider, attendons encore.

Nous avons rencontré cet épervier vers le 29.e degré de latitude sud, dans la province de Corrientes. Nous l'avons retrouvé ensuite au centre de l'Amérique, dans la province de Chiquitos, république de Bolivia, au 18.e degré. Il a été observé au Paraguay, par Azara; au Brésil, par M. de Saint-Hilaire et par M. le prince de Neuwied; aussi croyons-nous qu'il habite presque tout le Brésil, la Bolivia et le Grand Chaco, depuis les plaines du sud des derniers contreforts des Andes, ce qui lui donnerait pour habitation une surface immense de terrain; mais, si nous en jugeons par nos propres observations, cette espèce choisirait seulement, au milieu de ces contrées, les endroits les plus marécageux et les plus retirés; car nous ne l'avons vue qu'au sein des marais ou à la lisière de ces immenses plaines de joncs inondées, qui occupent le lit des rivières dont le cours est peu sensible, ou dans les grands esteros qui caractérisent toutes les plaines du centre de l'Amérique méridionale. C'est toujours sur les palmiers ou sur les grands arbres de la lisière de ces lieux humides qu'elle perchait, d'abord le long des rives du Rio Batel, et puis dans les marais de San-Jose de Chiquitos : elle était par couple, même au mois de Juin, qui, dans ce pays, est comme on le sait en hiver, ce qui ferait croire qu'elle reste accouplée toute l'année. Ordinairement elle vole peu, reste perchée, en attendant sa proie; et, si elle prend son essor, ce n'est que pour se poser à peu de distance; son vol est aisé et assez rapide. Quant à sa nourriture, nous ne la connaissons pas au juste; mais l'habitude qu'elle a d'être toujours près des eaux, nous donnerait lieu de penser qu'elle vit de reptiles aquatiques ou même de poissons.

Sous le rapport des mœurs cette espèce s'éloigne beaucoup des éperviers proprement dits; car elle n'est pas à beaucoup près aussi vive que ceux-ci, et paraît, au contraire, par son genre de vie et par les lieux qu'elle habite, se rapprocher des buses, des busards ou des aigles-autours; néanmoins, en nous attachant aux caractères généraux, nous la plaçons en tête des éperviers, comme formant la transition des dernières divisions des aigles à ceux-ci. L'on sait, au reste, que, parmi les oiseaux de proie, il est bien difficile d'établir des coupes dont quelques espèces ne soient pas le passage de l'une à l'autre. Azara avait placé celle-ci parmi ses *buses mixtes,* et non parmi les éperviers. Il avait donc, comme nous, remarqué cette anomalie de mœurs.

---

1. Ici s'applique l'observation que nous avons faite sur l'importance des couleurs prises sur le vivant; car Lesson, dans son Traité, pag. 63, le décrit comme ayant les tarses jaunes.

ÉPERVIER A QUATRE LIGNES, *Nisus concentricus.*

Falco concentricus, Illiger, Cuvier, 334.

Nisus oculis circum nudis; occipite, dorso, pallio, alis cærulescentibus; cauda curta, brunnea albidaque; pectore et ventre brunneo circumlimbatis; rostro et tarsis fulvis.

Pieds, base du bec et partie nue autour des yeux, d'un beau jaune orangé; yeux, jaune-clair; bout du bec et ongles noirs; longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 34 centimètres; du vol, 56 centimètres; circonférence du corps, 20 centimètres.

Cette espèce a été rapportée de Cayenne au Muséum par M. Poiteau; aussi nous a-t-il paru assez intéressant de la retrouver au sein des montagnes boisées qui couvrent le versant oriental des Cordillères des Andes, dans la province de Yungas, république de Bolivia, contrées si éloignées de Cayenne. Nous l'avons encore rencontrée au sein des immenses forêts qui bordent le pied oriental des derniers contreforts des Andes, chez les Indiens yuracarès. En comparant l'ensemble zoologique de ces deux pays, dont la végétation paraît avoir les plus grands rapports, nous avons reconnu qu'un grand nombre des mêmes oiseaux leur sont communs.

Nous pouvons donc supposer qu'elle occupe les forêts des Cordillères, qui communiquent, par le cours des Amazones, à celles de la Guyane. Au reste, nous l'avons retrouvée sur les montagnes jusqu'à la hauteur de 2,500 mètres, et dans les parties les plus basses de notre seconde zone d'élévation.[1]

Elle paraît surtout aimer la lisière des bois, où elle chasse aux petits oiseaux et aux petits mammifères : ses manières sont pleines de vivacité; elle vole avec rapidité presqu'au rez de terre, et s'élève rarement. Elle se perche toujours sur les branches inférieures des arbres, où elle épie sa proie, lorsqu'elle ne chasse pas au vol; du reste, comme les éperviers ordinaires, elle se repose très-souvent. Les Aymaras de la province de Yungas la nomment *mamani.*

ÉPERVIER MALFINI, *Nisus striatus.*

Falco striatus, Vieill., Amér. sept., pl. 14; Encycl., t. 3, p. 1265; le *Malfini*, Sonnini, Ois., t. 3, p. 67; *Nisus malfini*, Less., Traité, p. 58.

Nisus supra fuscus; alis caudaque transversim striatis; gula ventreque sordide albis; jugulo pectoreque dilute rufis, fasciatis; rostro nigro; pedibus flavis. Vieillot.

Le bec est bleuâtre; sa base, le tour des yeux et les tarses sont d'un beau jaune; longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 17 centimètres.

Plus encore que la précédente, cette espèce montre que les oiseaux de proie sont beaucoup plus répandus que les autres sur les continens; en effet, le malfini, décrit

1. Voyez le tableau de la distribution géographique des oiseaux, page 8.

par Vieillot comme habitant l'île de Saint-Domingue, se retrouve, sur le continent, à la Guyane française, et s'avance, ensuite, vers l'Ouest, par les forêts des rives de l'Amazone et de ses affluens, jusqu'au pied des derniers contreforts des Andes, dans les pays que peuplent les Yuracarès, au 16.e degré de latitude sud (république de Bolivia). C'est là, du moins, que nous l'avons rencontré, au bord des rivières qui traversent les immenses et majestueuses forêts constituant une large zone au pied même de ces montagnes. Jamais nous ne l'avons aperçu sur les montagnes mêmes.

Ainsi que l'espèce précédente, celle-ci a des manières très-vives: elle vole sous les arbres touffus, parcourant, avec vîtesse, le dessous de cette voûte épaisse, et saisissant à l'improviste le malheureux oiseau qui, tranquille au sein de ces vastes déserts, est assez imprudent pour ne pas se défier d'un agresseur rusé et redoutable. Le vol du malfini est rapide, et ses manières le rapprochent, en tout, de nos éperviers d'Europe, si ce n'est qu'il aime plus les forêts que ces derniers. Les Indiens yuracarès appellent cet oiseau *tiyutiyuti* (prononcez *tiyoutiyouti*); nom de tous les petits oiseaux de proie à mœurs de faucons, comme celui-ci.

ÉPERVIER A VENTRE GRIS, *Nisus poliogaster.*

Falco poliogaster, Natterer; *Autour à ventre gris*, Temm., pl. 264 (mâle), et 295 (fem.); *Nisus poliogaster*, Lesson, Traité, pag. 62.

Nisus supra fuscus, jugulo albido; pectore clare cinereo, super ventrem saturatiori colore; genis brunneis, oculos circum nudis; cera tarsisque flavis.

Le bec bleuâtre; sa base et les parties nues du tour des yeux, jaune verdâtre; les yeux jaune-vif; les paupières jaunes; longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 45 centimètres; vol, 77 centimètres; circonférence du corps, 28 centimètres.

Comme la plupart des oiseaux de proie, le jeune de l'année est presque roux, marqué de flammes brun-foncé sur le milieu de chaque plume, principalement de celles du dessous du corps et du col. Les individus plus âgés ou femelles ont encore le dessous du col et de la poitrine blanchâtre, avec une flamme noire sur la longueur de chaque plume; le milieu du ventre est rayé transversalement de larges bandes noirâtres, sur du blanc; tandis que les mâles adultes ont tout le ventre entièrement blanc. Les cuisses aussi sont rousses, rayées transversalement de brun, chez les femelles; blanches, teintées de roux, et seulement tachetées de noir à leur partie postérieure, chez les vieux mâles. Du reste, la queue présente toujours les cinq zones blanches et les cinq zones noires, d'égale largeur. Nous avons aussi remarqué que les adultes ont la queue un peu plus longue que les jeunes, ce qui est peu commun chez les oiseaux de proie.

Nous avons rencontré cette espèce dans la république de Bolivia, au milieu des immenses plaines, en partie boisées, qui occupent l'intervalle compris entre les derniers contreforts des Andes orientales, près de Santa-Cruz de la Sierra, et les frontières du Brésil, dans la province de Chiquitos. Elle a aussi été rapportée du Brésil par M. Auguste de Saint-Hilaire; ce qui nous porterait à croire qu'elle habite également la plus grande

partie du Brésil équatorial. Nous ne l'avons vue, en effet, que dans des régions chaudes; elle se tient soit à la lisière des bois, soit au milieu de taillis ou grands buissons assez clair-semés, qu'on nomme dans le pays *chaparales.* Nous ne savons pas si elle préfère les lieux humides; car nous l'avons rencontrée un peu partout, menant à peu près le même genre de vie que nos éperviers d'Europe, volant, comme eux, avec rapidité, se perchant au sommet des arbres, entrant quelquefois au sein des bois, qu'elle parcourt sous l'ombrage, et poursuivant, sans cesse, les petits oiseaux et les petits mammifères, dont elle fait sa nourriture habituelle. Quoique répandue sur une grande surface de terrain, elle n'est commune nulle part.

ÉPERVIER CHAPERONNÉ, *Nisus pileatus.*

Falco pileatus, Temm., pl. 205; prince Max. de Neuw., t. 3, n.° 7, p. 107; Lesson, Traité, p. 57, n.° 2.

Nisus corpore supra cinereo-brunnescente; collo antice, thoraci, ventre cinereis; fulvis femoribus; cauda brunnea, duabus tribusve lineis intersecta.

Cette espèce est remarquable par sa petite tête et par le large espace nu qui entoure les yeux et s'étend jusqu'au bec; du reste, elle a les serres longues comme celles des éperviers, ainsi que leur bec court; son acrotarse est recouvert d'une seule squamelle. L'individu d'après lequel nous avons rédigé cette description, diffère du sujet décrit par Temminck, en ce que le blanc du bas-ventre et de l'anus en est tacheté de roux.

Le bec est bleuâtre et noir à son extrémité; le tour des yeux, le tarse et les yeux sont jaune-foncé; le dessus de la tête noir; la gorge, la poitrine et le dessus du col, bleu-ardoisé clair; le dos, bleu-foncé; les ailes et les tectrices supérieures sont brunes, les intérieures rousses; le ventre est mélangé de roux vif, teinté de carmin; les couvertures inférieures de la queue sont blanches, munies de taches rousses; les rectrices sont brunâtres, marquées de quatre lignes transversales plus pâles; la longueur totale du bec au bout de la queue, est de 40 centimètres.

Nous n'avons vu cette espèce qu'à la frontière du Paraguay, dans la province de Corrientes, du 27.[e] au 28.[e] degré de latitude sud, principalement dans les bois qui bordent le Parana; près du village d'Itaty et à Iribucua. Elle se tient toujours à leur lisière et dans l'intérieur des forêts: là, elle se perche sur un arbre près d'un sentier, et attend que quelques petits oiseaux ou quelques petits mammifères passent à sa portée; alors elle fond dessus avec la rapidité d'une flèche, et se met en devoir de les dévorer. Souvent aussi elle guette les paisibles tinamous qui, sans défense aucune, deviennent facilement sa victime: elle est si légère dans ses manières, et surtout dans son vol, qu'elle paraît peu se défier de l'homme, par la conscience qu'elle a, sans doute, des puissans moyens qu'elle possède pour se soustraire à ses coups; même au milieu d'une épaisse forêt son vol est des plus rapide, suivant avec adresse les sinuosités sans nombre de ce labyrinthe naturel; aussi à peine l'a-t-on aperçue, qu'elle a déjà disparu au sein des bois. D'ailleurs cet épervier est si peu connu des habitans, que nous n'avons pu obtenir de renseignemens sur sa nichée.

AUTOURS, *Astur*, Bechst.

Au lieu d'être vifs et fins, comme les éperviers, ces oiseaux sont assez lourds. En Amérique, ils vivent à la lisière des bois seulement, n'y pénètrent jamais et ne volent qu'en rase campagne. Ils se perchent, le plus souvent, au sommet des arbres isolés dans les plaines, et y attendent longtemps qu'une proie vienne s'offrir à eux. Du reste ils sont omnivores, mangeant des insectes, des vers et des limaçons; fréquentant, de préférence, les marécages; en un mot, ils ne ressemblent sous aucun rapport aux éperviers dans leur genre de vie. Ils habitent le versant oriental des Andes et les régions chaudes.

AUTOUR A GROS BEC, *Astur magnirostris.*

Falco magnirostris, Lath., Linn., Syst. nat., 3.e édit., *Sp.* 115, Gmel.; *Épervier à gros bec de Cayenne*, Buff., Enl., 460 (mâle); Temm., pl. 86 (jeune); l'*Indayé*, Azara, n.° 30; *Sparverius magnirostris*, Vieillot, t. 3, p. 1265; *Nisus magnirostris*, Lesson, p. 57; *Falco insectivorus*, Spix, 17, tab. VIII *a*; *Falco magnirostris*, Prince Max. de Neuwied, t. 3, p. 102; Enl. 464.

Nisus capite gutturaque nigricantibus; pectore rufo, variegato subtus uropygioque rufo-brunneo radiatis; dorso remigibusque obscuris; cauda fasciis quatuor nigris variegata.

Bec noir bleuâtre, jaune-vert à sa base; yeux, jaune-vif; tarses, jaune-foncé; les jeunes ont les yeux jaune-roux; longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 40 centimètres le mâle, 47 la femelle. Les jeunes ont la queue bien plus longue que les adultes.

Il existe bien certainement, dans cette espèce, deux variétés distinctes, différenciées par des couleurs plus vives ou plus pâles. Tous les individus qu'on voit au Muséum, venant du Brésil, ont les teintes si faibles que, confrontés avec ceux que nous avons rapportés de Corrientes et de la république de Bolivia, on les aurait pris pour des oiseaux décolorés; du reste, tous les caractères sont exactement les mêmes. De là, nous conclurons qu'il existe des éperviers à gros bec de deux variétés distinctes et constantes, qui proviennent, probablement, de l'influence du lieu qu'elles habitent.

Les jeunes diffèrent des adultes en ce qu'ils n'ont pas les teintes uniformes de la poitrine, du devant du col, de la tête, et qu'au contraire ces parties sont constamment marquées de taches longitudinales brunes, sur un fond jaunâtre ou brun. La queue a aussi plus de bandes transversales que chez les adultes; on en remarque jusqu'à six, au lieu de quatre.

Si nous considérons cette espèce sous le rapport de ses mœurs, nous verrons qu'elle forme anomalie parmi les éperviers, dont elle n'a réellement aucune des habitudes; tandis qu'elle partage celles des macaguas et des autours proprement dits, sans être aussi criarde que les premiers; aussi avons-nous cru, malgré l'opinion des auteurs, devoir la ranger

parmi les autours, où elle vient naturellement se placer, lorsqu'on la considère sous le point de vue de ses mœurs.

Après avoir aperçu cette espèce vers le Sud, jusqu'auprès de Buenos-Ayres, sur les rives du Parana, nous l'avons rencontrée sur tout le cours de ce fleuve, jusqu'aux Missions; dans les provinces de Santa-Fe, d'Entre-Rios, de Corrientes et des Missions. Nous savons par Azara, qu'elle se trouve dans tout le Paraguay; par M. Auguste de Saint-Hilaire, qu'elle habite le Brésil; par d'autres zoologistes, qu'elle est commune à la Guyane, et nous l'avons vue dans la république de Bolivia, dans les montagnes comme dans les plaines inondées; ce qui nous prouve incontestablement qu'elle a pour patrie une surface immense du continent américain; car elle occupe, en latitude, une zone qui s'étend du 6.e degré de latitude nord, au 34.e degré de latitude sud; et, en longitude, tous les pays compris entre les derniers contreforts des Andes, de la Bolivia et du Pérou, à l'Est, jusques aux côtes de l'Océan atlantique. On voit, dès-lors, que c'est une des espèces d'oiseaux de proie le plus répandues sur le sol de l'Amérique méridionale, où elle est même partout commune, multipliée plus que toutes les autres, à l'exception de celle des carácarás; cependant, il nous a semblé qu'elle devenait plus rare au Sud sur les montagnes que dans les plaines ou vers les régions tropicales. L'autour à gros bec est une des espèces qui, à proprement parler, n'ont pas de lieu spécial d'habitation. Il vit dans les plaines, auprès des eaux et dans les lieux les plus secs; mais nous ne saurions dire laquelle de ces localités il préfère. Dans les provinces de la république Argentine nous l'avons presque toujours rencontré au bord des rivières, et en Bolivia sur les montagnes de la province de Yungas, élevées au moins de 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer; cependant, nous avons pu reconnaître que, sur l'immense surface de terrain que nous signalons comme sa demeure habituelle, il y a beaucoup de lieux où il ne se trouve jamais, par exemple, au sein des immenses forêts, ou dans les plaines dénuées d'arbres; et nous avons aussi remarqué que de petites familles isolées étaient séparées les unes des autres par d'assez grandes distances, pour qu'il leur fût difficile de se réunir. Cette espèce, d'ailleurs, est sédentaire, et n'émigre jamais comme certaines autres, restant en des cantons spéciaux, où chaque couple paraît fixé pour le temps de son existence, visitant toujours les mêmes endroits, se reposant souvent sur le même arbre et quelquefois sur la même branche. Elle habite toujours de préférence les points entrecoupés de petits bois et de plaines. Aussi l'avons-nous rencontrée dans la province de Corrientes, à la lisière des taillis peu élevés, principalement des bois d'espinillos ou acacias épineux, dispersés çà et là, dans la campagne. En Bolivia, elle s'est offerte à nous au bord des ravins ou sur les arbres qui avoisinent les petits bois; c'est sur les arbres morts qu'elle se repose le plus volontiers, et qu'elle vient attendre sa proie. Le mâle et la femelle, unis toute l'année, ne s'abandonnent jamais, se suivant sans cesse de très-près, se plaçant souvent sur le même arbre, quelquefois à côté l'un de l'autre. On ne voit pas entr'eux cet égoïsme qui caractérise, en général, les oiseaux de rapine; si l'un des deux consorts s'éloigne de l'autre, ils font entendre un sifflement de rappel assez plaintif, que tous deux répètent tour à tour; jamais

nous ne les avons vus se quereller; mais nous avons cru remarquer que des rixes ont lieu entre les mâles, principalement au temps des amours. Au reste, cette espèce est peu craintive et ne redoute pas la rencontre de l'homme, qu'elle attend de très-près, en faisant entendre son sifflement habituel, pour se prévenir du danger; s'envolant, ensuite, pour se reposer, à une cinquantaine de pas, tout au plus, sur un autre arbre, d'où elle ne s'envole de nouveau qu'avec peine, après avoir sifflé, sans jamais chercher une retraite dans l'épaisseur des bois.

Dans le repos, l'attitude de l'autour à gros bec est assez stupide; il rentre sa tête entre ses deux épaules et ne semble s'occuper de rien; mais, si quelque chose l'inquiète, il tourne continuellement la tête vers l'objet qui l'effraie et vers son compagnon, en sifflant sans cesse, ce qui le fait paraître comme fou, et lui a valu le nom espagnol de *gabilancito bobo* (petit busard fou), qu'il porte dans le Paraguay et à Corrientes. Son vol est peu rapide, quoiqu'assez léger, et rarement il s'élève dans les airs, se contentant de voler d'un arbre à l'autre ou restant long-temps immobile, lorsqu'il n'est pas dérangé: il y a dans le vol de ces oiseaux quelque chose de léger qui rappelle, jusqu'à un certain point, celui des oiseaux nocturnes. Ils ne vont à terre que pour manger, et n'ont pas l'habitude de marcher; car à peine leur repas est achevé qu'ils vont se percher sur l'arbre le plus voisin, où ils font la digestion, en regardant si quelque proie ne passe pas à terre à leur portée. Ils se nourrissent principalement d'insectes, de vers, de grillons, de coquilles terrestres; mais lorsqu'ils rencontrent des oiseaux morts, ils ne les dédaignent pas.

Nous avons tué un autour à gros bec pendant qu'il dévorait un poisson mort; mais jamais nous ne l'avons vu s'approcher des grosses proies mortes. Le peu d'hostilités qu'il exerce envers les oiseaux vivans, explique peut-être pourquoi ceux-ci ne le poursuivent pas, comme ils ont coutume de le faire pour beaucoup d'autres espèces. Dans la saison des amours, qui commence en Septembre, et dure jusqu'en Janvier, les couples sont plus étroitement unis; on nous a assuré, qu'ils construisent leur nid à la lisière des bois sur les arbres touffus, que ce nid se compose de branches entrelacées, et qu'ils pondent quatre à cinq œufs, de couleur rougeâtre et presque ronds.

Outre le nom de *gabilancito bobo,* que leur donnent les Espagnols, ou celui de *gabilan de cabeza negra* (busard à tête noire), qui leur vient de ce que leur tête paraît, de loin, entièrement noire, ils portent, chez les Guaranis, le nom d'*indayé,* et celui d'*inkico* chez les Aymaras du Yungas.

AUTOUR A QUEUE CERCLÉE, *Astur unicinctus.*

Falco unicinctus, Temm., pl. 313; *Buse mixte noirâtre et rousse*, Azara, n.° 191[1]; *Nisus unicinctus*, Lesson.

Astur. Humeris viride rufis, nigro maculatis; brunneo occipite; femoribus rufis,

1. M. Temminck n'a pas reconnu, dans la description d'Azara, cette espèce, qu'il décrit comme nouvelle.

transversaliter rufo radiatis; pennis nigris; regione anali albida; cauda subtus nigra, albido limbata.

Bec noir à son extrémité, bleuâtre sur le reste; la base et le tour des yeux est jaune verdâtre clair; les yeux brun-roux; les tarses jaune-clair; longueur totale du bout du bec à l'extrémité de la queue, 55 centimètres le mâle, 60 centimètres la femelle; circonférence du corps, 36 centimètres.

Dans l'âge adulte cette espèce est, pour ainsi dire, noire, avec les épaules et les cuisses rousses, les premières variées de noir, les dernières rayées transversalement de roux-foncé; la base et l'extrémité de la queue, blanches; mais, moins elle est avancée en âge, plus elle est variée en couleurs, c'est-à-dire que le noir se mélange davantage de mouchetures rousses ou brunes; le ventre a beaucoup plus de taches blanches et rousses; les cuisses sont plus fortement rayées, et les couvertures inférieures de la queue plus marquées; la gorge est presque blanche, avec une tache noirâtre au milieu de chaque plume. Si nous la prenons encore plus jeune, c'est-à-dire pourvue du plumage de la première année, nous trouvons sa tête presque noire, variée de taches roussâtres; son col jaune, longitudinalement taché de brun; sa poitrine et son ventre de la même couleur; les couvertures de ses ailes noires, tachetées de roux; sa queue et ses ailes noirâtres, rayées transversalement de noir plus foncé; son croupion et l'extrémité de sa queue, blancs; et ses cuisses jaunes, rayées de brun.

Ses dimensions sont aussi très-variables; nous avons trouvé sa longueur totale de 55 à 60 centimètres, selon le sexe.

Cette espèce est encore une de celles dont les limites d'habitation sont très-étendues, et qui, cependant, paraissent propres aux régions chaudes et tempérées. Azara l'a observée au Paraguay; M. de Saint-Hilaire l'a rapportée du Brésil; pour nous, nous l'avons rencontrée assez fréquemment dans la province de Corrientes, au 27.e degré de latitude sud, et retrouvée, ensuite, dans la république de Bolivia, au 17.e degré de latitude; ce qui nous ferait présumer qu'elle doit rester entre les tropiques ou quelques degrés en dehors. Nous la croyons bornée aux lieux formés de plaines découvertes et de petits bois, situés seulement à l'est des Andes, qu'elle ne paraît franchir nulle part. Nous avons remarqué qu'habitant spécialement les terrains plans dans la province de Corrientes, elle étendait sa demeure jusque sur les montagnes peu élevées des derniers contreforts des Andes, à l'est; car nous l'avons vue près de *Valle grande,* département de Santa-Cruz de la Sierra, en Bolivia, à plus de mille mètres au-dessus des plaines de Santa-Cruz. Notre opinion se fortifie encore de ce fait, que beaucoup d'espèces cherchent partout la température à laquelle elles sont habituées, ce qui les décide souvent à gagner les hauteurs dans les régions chaudes, parce qu'elles y rencontrent le climat recherché par elles, plus au Sud, vers le pôle; tandis que d'autres espèces ne recherchent que des accidens de terrains semblables. Nous dirons donc que cette espèce est plus particulièrement propre aux plaines, et qu'elle n'habite les régions élevées que lorsque celles-ci, cessant de se couvrir de cette végétation active et épaisse des lieux humides, sont, au contraire, redevenues arides.

Nous avons rencontré cette espèce au bord des eaux, comme les buses, volant peu long-temps au-dessus des bosquets ou autour d'arbres épars, se reposant au sommet des plus élevés, et surtout sur ceux qui sont morts, à la lisière des petits bois inondés ou non, attendant sa proie ou chassant, en rasant la terre de son vol : elle est assez peu commune, et paraît néanmoins sédentaire dans le pays qu'elle choisit pour demeure : toute l'année elle vit dans l'isolement, et paraît même fuir son espèce; la saison des amours seule change ses dispositions, modifie son égoïsme, et seulement alors elle s'accouple. Ses manières sont, en tout temps, craintives; cependant sa pusillanimité n'est que l'effet des dangers qui l'entourent, et le résultat de l'expérience; car nous avons tué un jeune de l'année dans un jardin du milieu même de la ville de Corrientes; il ne paraissait pas effrayé de se trouver au sein du bruit d'un lieu habité; tandis que les adultes cherchent les déserts les plus silencieux. Son vol, quoique rapide par momens, est ordinairement peu précipité, et surtout peu prolongé; car, lorsque la faim ne la presse pas, elle passe à peine d'un arbre élevé au plus voisin; mais l'appétit lui donne un peu plus d'activité dans sa chasse : elle fond sur sa proie du haut de son perchoir, quoiqu'avec beaucoup moins de vivacité que les autres oiseaux de son ordre. Elle fait souvent entendre une espèce de sifflement aigu, répété plusieurs fois de suite, surtout lorsqu'elle aperçoit quelque chose qui l'intimide : sa nourriture paraît consister en oiseaux, en petits mammifères, en reptiles et même en poissons; lorsqu'elle vole dans la campagne, elle est souvent poursuivie par les petits oiseaux, qui la forcent de se percher.

Vers les mois d'Octobre et de Novembre, les individus, qui se craignaient naguères, commencent à se rechercher et à s'accoupler, pour quelques mois; ils s'éloignent plus encore des lieux habités, et cherchent, au milieu des bois d'acacias épineux ou espinillos de la province de Corrientes, un arbre bien touffu, voisin des eaux, sur lequel ils construisent un nid spacieux, composé d'épines à l'extérieur, à l'intérieur de bûchettes, dans lequel la femelle dépose quatre à cinq œufs entièrement blancs, dont les diamètres sont de 53 et 58 millimètres, de ceux du moins qu'on nous dit, dans le pays, appartenir à un nid que nous avions vu construire; mais nous les donnons avec doute, parce que cette couleur blanche n'est pas ordinaire aux œufs d'oiseaux de proie diurnes, qui sont, au contraire, rougeâtres, et toujours tachetés de brun ou de roux.

C'est encore un *gabilan* des Espagnols américains, et un *taguato* des Guaranis du Paraguay et de Corrientes.

AUTOUR MILLE-RAIES, *Astur nitidus.*

Falco nitidus, Lath., Temm., pl. 87 (adulte), et 294 (jeune), sous le nom de *Falco striolatus*, 394; *Asturina cinerea*, Vieill., Gmel., pl. 20; *Dædalion nitidus*, Less., Traité, n.° 2.

Astur. Capite corporeque plumbeus, lineolatus; jugulo, cauda subtus, alisque albidis; cauda nigra, larga zona albida transversaliter terminata.

Bec noirâtre, la base jaune-vif; yeux, brun-clair; tarses, jaune-clair; ongles, noirs;

Oiseaux de proie.

longueur totale du bout du bec à l'extrémité de la queue, 42 centimètres; du vol, 96 centimètres; circonférence du corps, 33 centimètres.

Nous croyons que cette espèce appartient plus particulièrement à la zone torride; on l'a toujours rencontrée à Cayenne, et nous l'avons vue assez communément au centre de l'Amérique méridionale, dans la province de Chiquitos, à l'est de la république de Bolivia; ce qui nous fait croire qu'elle doit se trouver dans toutes les contrées intermédiaires, ou dans tout le Brésil équatorial, dans la Bolivia et dans les Guyanes; mais jamais sur les contreforts des Andes, ni dans les immenses forêts de leurs bords; elle est donc propre aux terrains peu élevés, mélangés de plaines et de bosquets, et non aux forêts, pas plus qu'aux immenses savanes. Nous l'avons toujours observée au bord des petites plaines environnées de bois, sur les collines ou les terrains plans; là, elle se montrait toujours isolée, perchée au sommet du plus haut des arbres morts des environs, immobile, en attendant sa proie, sur laquelle nous l'avons vue fondre plusieurs fois, la dévorant, lorsqu'elle la saisissait, puis allant reprendre sa position taciturne. Son vol est lourd et peu rapide : lorsqu'elle s'élance, elle plane peu, se contentant d'aller chercher un arbre d'où elle puisse recommencer son observation; elle paraît chasser principalement aux reptiles. Au reste, quoique très-répandue, elle nous a paru toujours assez rare.

MACAGUA, *Macagua*, Azara.

Cette section doit nécessairement être séparée des autours ordinaires, tant à cause de ses caractères singuliers, qu'en raison de ses mœurs plus singulières encore. Nous n'avons rencontré que l'espèce la plus anciennement connue.

MACAGUA RIEUR, *Macagua cachinnans.*

Falco cachinnans, Linn., esp. 18; Lath., esp. 88; *Herpetotheres cachinnans*, Vieill., Gal., pl. 19; Spix, pl. 3, *a*; le *Macagua*, Azara, n.° 15.

Macagua, cera pedibusque luteis, palpebris albis, corpore fusco albidoque vario, annulo nigro verticem album cingente. Lath.

Le bec est noir, sa base jaune; les yeux sont roux-foncé; les tarses jaune-sale; longueur totale, du bout du bec au bout de la queue, 47 centimètres; du vol, 91 centimètres; circonférence du corps, 33 centimètres.

Un individu très-jeune, que nous avons été à portée d'observer, différait de l'adulte par une taille bien plus petite, puisque son vol n'était que de 84 centimètres; ses couleurs étaient un peu différentes; le collier était peu marqué; la tête et le ventre étaient variés de longues taches noires sur le milieu de chaque plume; le dos varié de roux, en bordure aux plumes, qui sont noires, et les raies de la queue obscures.

On a, sans doute, beaucoup écrit sur le macagua; mais nous croyons qu'il y aurait encore

beaucoup à dire sur ses mœurs singulières. Azara, de tous les auteurs, est celui qui l'a le mieux étudié; nous savons, par lui, que le macagua vit au Paraguay. On le trouve aussi, communément, à la Guyane; et nous l'avons, de plus, observé dans les immenses plaines du centre de l'Amérique méridionale (république de Bolivia). Là, nous l'avons rencontré depuis les forêts qui bordent les derniers contreforts des Andes à l'Est, jusqu'à la rivière du Paraguay, dans les provinces de Santa-Cruz de la Sierra, de Moxos et de Chiquitos; ce qui nous donne lieu de croire qu'il habite sur toute l'immense étendue comprise entre les Andes et Cayenne; car c'est bien certainement dans ces lieux qu'existent, en Amérique, le plus de terrains unis, de marais, de canaux naturels et de savanes noyées, lieux où se tient exclusivement le macagua; car nous ne l'avons jamais vu en rase campagne, ni au plus épais des forêts, et moins encore sur les montagnes. On est sûr de le rencontrer toujours à la lisière des bois, soit dans les plaines sèches, soit, plus fréquemment, sur le bord des rivières, soit, enfin, au bord des eaux stagnantes. Il est sédentaire et assez répandu, sans être commun; nous l'avons toujours vu seul, isolé, perché sur le haut d'un arbre sec, dans une immobilité parfaite, présentant, alors, par sa grosse tête enfoncée entre les épaules, la position et les formes d'un oiseau de proie nocturne. Il est peu craintif, ou du moins s'éloigne peu lorsqu'il aperçoit quelqu'un, se contentant, alors, de répéter, d'une voix sonore, à peu près l'expression de son nom indien, tout en restant au même lieu ou dans les environs; et fatiguant le voyageur des cris bruyans et cadencés qui lui ont valu l'épithète de rieur, parce qu'on y a cru remarquer une espèce de ricanement. Les Indiens et même, par imitation, les Espagnols de Santa-Cruz et de Moxos, ont tiré de ce ricanement l'idée que le cri du macagua annonce, infailliblement, l'arrivée prochaine d'une pirogue venant des contrées lointaines; aussi, sans autre indice que celui-là, se rendent-ils, de suite, au port, pour attendre les arrivans. Quoique souvent trompés dans leur absurde croyance, ils n'y sont pas moins attachés depuis des siècles. Il est à remarquer que, tant que le macagua n'est pas troublé par la crainte, au sein des déserts qu'il a choisis, il ne crie pas, et ne commence ses conversations joyeuses que lorsque le silence imposant des rives boisées des nombreuses rivières de ces régions, est interrompu par l'arrivée de quelque gros mammifère, ou d'une pirogue battant, au loin, les eaux des coups précipités des pagayes de ses conducteurs indiens; d'où, sans doute, l'origine de la superstition dont j'ai parlé.

Son vol est lourd, jamais prolongé; s'il part, c'est toujours pour aller se reposer sur l'arbre le plus voisin, ou pour parcourir, en s'arrêtant souvent, les rives d'un marais ou d'une rivière. Nous ne l'avons jamais vu planer à la manière des buses: il va rarement à terre, si ce n'est afin d'y dépecer sa proie, lorsqu'il l'a saisie; mais, dès qu'il a fini, il retourne se percher sur son arbre favori. D'après ce que nous avons pu observer, nous sommes de l'avis de tous les auteurs, qui disent qu'il se nourrit de reptiles qu'il paraît tuer à coups d'aile, comme beaucoup de buses; nous croyons aussi qu'il mange quelquefois des insectes, et même des poissons, quand ils sont morts au bord des eaux. C'est, au reste, le seul aquiléide qui ait le jabot nu et saillant, rappelant, par ce dernier trait, le *Polyborus vulgaris,* quand celui-ci a beaucoup mangé.

Il s'établit, au dire des habitans, sur la lisière des bois, au sommet de très-hauts arbres, y construit un nid énorme, dans lequel il dépose de quatre à cinq œufs. Le couple, alors, semble devenir plus ricaneur que jamais, et poursuit long-temps les importuns, répétant avec plus de force encore ses cris aigus, sans doute pour mieux les éloigner de sa nichée.

Son nom de *macagua* vient de la langue guarani; il est connu depuis le Paraguay jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra, et adopté par tous les Espagnols du pays. Les Indiens yuracarès, du pied oriental des Andes, le nomment *biyo.*

MILANS, *Milvus,* Bechst.

Les milans, par la longueur démesurée de leurs ailes et de leur queue, sont des oiseaux spécialement voyageurs, faciles à distinguer par leur tête aplatie, leur bec court et leur bouche fortement fendue. Ils sont presque toujours en l'air, volant beaucoup plus long-temps sans se reposer qu'aucun autre oiseau de proie. Ils habitent les lieux marécageux, perchant rarement. On les trouve sur les deux versans des Andes.

MILAN A QUEUE BLANCHE, *Milvus leucurus,* Vieillot.[1]

Le *Faucon blanc,* Azara, n.° 36; *Milvus leucurus,* Vieill., Dict. d'hist. nat., t. 20, p. 556; *Elanoides leucurus,* Vieill., Encycl., t. 3, p. 1205; *Milan à queue irrégulière, Falco dispar,* Temm., pl. 319; *Elanus dispar,* Less., Traité, p. 72.

E. macula nigra circum oculos; corpore supra cærulescente; subtus, capitis lateribus, rectricibus lateralibus albis, intermediis duabus cærulescentibus; rostro nigro; pedibus pallide flavis.

Nous avons reconnu, avec M. de Lafresnaye, que cette espèce, décrite depuis bien long-temps par Azara (Voyage dans l'Amérique méridionale, t. III, p. 96), sous le nom de *faucon blanc* (n.° 36), a été reconnue comme milan, dans les notes de la traduction de cet ouvrage par Sonnini; plus tard, Vieillot, laborieux ornithologiste, a scrupuleusement reproduit les excellentes descriptions d'Azara, et celle de l'oiseau qui nous occupe, dans le Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, t. XX, p. 556[2], en donnant à l'espèce le nom latin de *Milvus leucurus.* Nous devons donc nous étonner de voir, dans le bel ouvrage du savant naturaliste, M. Temminck, faisant suite à Buffon, pl. 319, décrite et figurée sous le nom de milan à queue irrégulière (*Falco dispar*), l'espèce même dont

1. Nous rétablissons ici le nom le plus anciennement donné.

2. Dans cet ouvrage, Vieillot a intercalé, suivant les genres et les familles, toutes les espèces d'Azara, en conservant religieusement les noms spécifiques, toutes les fois que l'application en a été possible.

parlent Azara et Vieillot, et qu'adopte M. Lesson, dans son Traité d'ornithologie, p. 72. Il est fâcheux pour la science que, de nos jours, on impose des noms nouveaux à des espèces anciennement décrites par des auteurs soit français, soit étrangers; il est fâcheux, surtout, que l'on conserve ces nouveaux noms seulement parce qu'ils sont accompagnés de belles planches; et, cela, au détriment de descriptions soignées. L'individu figuré par M. Temminck (pl. 319) est un individu femelle, qu'il décrit comme tel, et que M. Lesson a copié également dans son traité; mais M. Temminck copie aussi textuellement la description du mâle adulte dans Azara. Pourquoi n'a-t-il donc pas conservé le nom assigné par Vieillot?

Le milan à queue blanche que nous avons observé avait le bec noir; sa base, ainsi que les tarses, jaune pâle; l'œil était orangé; longueur totale, 43 centimètres.

Cette espèce a les plus grands rapports avec le milan black, *Falco melanopterus,* Lath., du cap de Bonne-Espérance. Au premier aperçu, il est facile de les confondre; peut-être l'ont-ils été par les auteurs américains, entr'autres par Charles Bonaparte, qui l'a figurée dans le tome II, pl. 11, n.° 1, sous le nom de black, Vaillant, *Falco melanopterus,* avec un individu qui était peut-être le milan à queue blanche d'Azara, originaire du nouveau monde, et dont il est ici question. On n'a aucune certitude que le black habite l'Amérique, et il est certain qu'il existe dans l'Inde; car il se trouve, dans les Proceedings of zool. soc. of Lond., cahier 1830-1831, page 115, au nombre des espèces rapportées de cette contrée par le major Franklin. Comme il serait extraordinaire, d'après la distribution géographique des êtres sur les continens, de le retrouver en Amérique, l'intérêt de la science demande qu'on fasse des recherches à cet égard.

C'est une des espèces qui paraissent le plus répandues dans l'Amérique méridionale; en effet, Azara l'a observée depuis le Paraguay jusqu'aux frontières du Brésil, par 32 degrés de latitude sud; nous l'avons vue près de Buenos-Ayres, au 34.e degré, dans les Pampas; M. de Saint-Hilaire l'a rapportée du Brésil. Voilà pour le versant oriental des Andes, où elle paraît habiter toutes les parties tempérées au sud du tropique du Capricorne, jusqu'au 34.e degré; mais, ce qui nous a paru le plus extraordinaire, ç'a été de la rencontrer aussi à l'ouest des Andes, au Chili, où elle n'est même pas très-rare. D'après nos descriptions, on a pu voir que les espèces qui se trouvent également sur les deux versans ne sont pas nombreuses, et qu'elles n'ont jamais que peu de lieux spéciaux d'habitation. Il serait plus curieux encore de constater l'existence de celle-ci dans l'Amérique septentrionale; ce qui nous porterait à admettre la description du black de M. Ch. Bonaparte.

Elle paraît habiter indistinctement tous les lieux où se présente à elle, de loin en loin, de quoi percher; aussi la trouve-t-on tantôt à la lisière des plaines des Pampas, au bord des rivières, tantôt sur les collines buissonneuses du Chili. Partout nous l'avons vue voler long-temps avant de se reposer et planer en tournoyant, pour saisir, à l'occasion, de petits mammifères et de petits oiseaux, dont elle paraît faire sa nourriture. Elle est vive dans ses mouvemens; et, comme le dit Azara, elle a beaucoup des manières des faucons proprement dits.

Oiseaux de proie.

MILAN DE LA CAROLINE, *Milvus furcatus*, Cuv.

Falco furcatus, Gmel., Catesby, pl. 4; *Elanoides furcatus*, Vieill., Encycl., t. 3, p. 1204; *Milvus furcatus*, Cuv., *Icon.*, pl. 3, fig. 1; *Nauclerus furcatus*, Vigors, Less., Traité, p. 73.

Milvus, cera obscura; pedibus flavescentibus; corpore supra cinereo, subtus albido; cauda furcata, longissima.

Yeux saillans, non entourés de paupières nues; bec noir, bleuâtre à sa base; yeux, roux-foncé; tarses bleuâtres; longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 55 centimètres; vol, 1 mètre 17 centimètres; circonférence du corps, 35 centimètres.

Cette espèce paraît occuper les parties chaudes des deux Amériques. Décrite d'abord comme étant de la Caroline, on a dû s'étonner de la rencontrer au Brésil. Elle habite aussi tout le centre de l'Amérique méridionale, dans les provinces de Moxos et de Chiquitos (république de Bolivia); c'est là, du moins, que, du 15.e au 20.e degré, nous avons pu l'observer assez fréquemment. Nous ne l'avons jamais vue que près des eaux. Dans la province de Chiquitos elle était quelquefois par troupes, d'autres fois par paires, voyageant d'un lac à l'autre; restant près de l'un d'eux quelques jours; puis, l'abandonnant pour aller en visiter un autre. Pendant tout le temps qu'elle ne donne pas aux amours, elle voyage ainsi, occupée des heures entières à tournoyer au-dessus des eaux, tantôt près de la surface, tantôt très-haut dans les airs; ouvrant parfois sa queue, et la refermant, comme des ciseaux; se reposant très-rarement et toujours au sommet des plus hauts arbres, où elle ne demeure que quelques instans, pour recommencer bientôt ses tournées aériennes. C'est surtout le matin qu'elle tournoie au bord des eaux: la crainte ordinairement la fait s'élever dans les airs; car elle ne commence à monter que lorsqu'on l'inquiète. Son genre de vie nous porte à croire qu'elle rase aussi la surface des fleuves, afin d'y saisir les poissons morts qui y surnagent; la longueur de ses ongles indiquerait encore ce genre de chasse. Nous croyons, toutefois, que les insectes sont la base de sa nourriture habituelle, surtout les orthoptères, qui abondent au bord des eaux. Vers le mois de Décembre, les couples abandonnent les pays de plaines et se rapprochent des forêts, afin de s'occuper de leur nichée; nous les avons rencontrés, en cette saison, au milieu des forêts qui séparent les provinces de Chiquitos et de Moxos, dans le pays des Guarayos, vivant autour des lacs de ces lieux ou sur les bords des rivières. Les Indiens guarayos nous ont assuré qu'ils y nichent au sommet d'un des plus hauts arbres; au reste, ils désignent cet oiseau par le nom propre de *tapè*, qui est, sans doute, un dérivé ou une contraction du mot guarani *tapecurïi* (oiseau pêcheur).

ICTINIES, *Ictinia*, Vieillot.

Encycl., t. 3, p. 1207.

Quoique ces oiseaux aient les plus grands rapports de forme avec les buses, auxquelles Cuvier a réuni l'espèce qui nous occupe, nous consi-

dérons ce groupe comme servant, tant pour ses caractères qu'en raison de ses mœurs, de transition des milans aux buses. On pourra voir, au reste, par ce que nous en disons, combien peu de rapports existent entre la manière de vivre de cet oiseau et celle des derniers nommés. Il est du versant oriental des Andes et des régions tempérées.

ICTINIE BLEUATRE, *Ictinia plumbea,* Vieill.

Vieillot, Encycl. méth., t. 3, p. 1208; *Falco plumbeus*, Linn., Syst. nat., *gen.* 42, *sp.* 117; Lath., Syst., *gen.* 2, *sp.* 118; *Hobereau couleur de plomb*, Buffon de Sonnini, t. 39, p. 237; Vieill., Amér. sept., pl. 10 *bis; Milan cresserelle*, Temm., pl. 130, jeune; Spix, pl. 86; *Buteo plumbeus*, Cuv., t. 1, p. 337; *Faucon d'un bleu terreux*, Azara, n.° 37; *Ictinia plumbea*, Less., Traité, p. 74; *Falco plumbeus*, prince Max. de Neuw., p. 126, n.° 12.

Ictinia, cera obscura; pedibus flavis; capite, dorso infimo abdomineque cinereis; remigibus intus ferrugineis; rectricibus lateralibus intus maculis tribus albis. Lath.

Bec noir, sa base noir bleuâtre; yeux, rouge de carmin très-vif; tarses, jaune rougeâtre foncé; longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 32 centimètres; vol, 83 centimètres; circonférence du corps, 24 centimètres.

Les jeunes ont toutes les plumes du dos bordées de blanc; celles de la tête, ainsi que celles du ventre, variées de blanc et de plombé.

L'ictinie plombée paraît être commune aux deux Amériques, puisqu'on la trouve au Mexique, au sud des États-Unis, à la Guyane, au Brésil, au Paraguay (selon Azara), et dans les provinces de Chiquitos et de Moxos (république de Bolivia), où elle s'est offerte à nous. Nous croyons pouvoir assurer que, toute répandue qu'elle soit sur une aussi grande surface de terrain, elle ne paraît point passer à l'ouest des Andes, ni même remonter les plus basses montagnes de leurs contreforts orientaux; elle semble habiter spécialement toute la partie légèrement accidentée, boisée ou marécageuse du centre de l'Amérique méridionale. Nous l'avons assez fréquemment rencontrée dans la province de Chiquitos; toujours observée à la lisière des bois, près des marais, sur les collines, ou même au bord des rivières qui traversent les immenses forêts étendues entre cette province et celle de Moxos. Bizarre dans ses habitudes, cette espèce paraît constituer une anomalie singulière au milieu des oiseaux de proie; en effet, on trouve, en elle, non pas une sociabilité due à des circonstances qui lui facilitent les moyens de trouver sa nourriture, comme nous l'avons indiqué chez les caràcaràs, qui se réunissent, afin de se partager une curée, et se séparent, dès qu'il n'y a plus de quoi manger; non pas une réunion fortuite, comme celle de tous les oiseaux de proie, lorsque le feu est à la campagne, mais un véritable instinct de société, comme celui que nous avons décrit chez les rostrames, et qui consiste dans la réunion d'un grand nombre d'individus voyageant de concert, se posant sur le même arbre, restant unis des mois entiers, ne se divisant par couples que dans la saison des amours; et encore ces couples restent-ils

dans le voisinage, prêts à se rejoindre, dès que les jeunes sont assez grands pour accompagner les parens. C'est du moins ainsi que nous avons toujours vu se comporter cette espèce : chaque fois que nous en apercevions un individu, nous le suivions des yeux, et nous le voyions se réunir, non loin de là, à beaucoup d'autres, perchés et immobiles sur la partie la plus élevée d'un grand arbre mort; souvent ils étaient associés au moins au nombre de trente; alors la plupart s'envolaient en tournoyant à une grande hauteur; ou, séparément, parcouraient tous les environs d'une manière peu ordinaire aux oiseaux de proie, et analogue au vol de certains pigeons; puis, revenant se poser de nouveau sur le même arbre, que quelques autres abandonnaient à leur tour, où ils reparaissent quelque temps après. Ils ont, quelquefois, tellement l'habitude d'un arbre, qu'il nous est arrivé d'en tirer à plusieurs reprises, dans la même journée, sur le même, avant de voir la troupe renoncer à cet asyle. Ils sont, d'ailleurs, si peu sauvages que, dans le jardin de la Mission de San-Xavier, nos coups de fusil réitérés ne les empêchaient pas de s'y poser cinq ou six fois, ne l'abandonnant que le lendemain. Comme nous ne les avons jamais rencontrés deux jours de suite dans les mêmes endroits, nous devons présumer qu'ils sont voyageurs, et ne se trouvent que de passage dans les lieux où nous les avons observés par troupes, suivant, en cela, la règle générale des oiseaux qui voyagent toujours réunis; ce qui expliquerait, peut-être, leur répartition sur l'immense étendue de terrain qu'ils habitent.

Nous ne les avons jamais vus à terre : leur vol, parfois élevé, a, dans son tournoiement, quelque chose d'analogue à celui des milans; ils semblent chasser aux insectes, sans paraître se plaire à poursuivre les oiseaux. Ils arrivent, sans doute, dans la province de Chiquitos à l'approche de la saison des amours; nous les y avons aperçus, par troupes, de Septembre à Décembre; en Janvier, ils étaient, au milieu des forêts qui séparent les provinces de Chiquitos et de Moxos, sur le bord des rivières, divisés par couples, occupés de leur nichée, placée, à ce que nous ont assuré les Indiens guarayos, au sommet des plus hauts arbres des rives du Rio de San-Miguel, ou à la lisière extérieure de ces forêts.

BUSES, *Buteo*, Bechst., Cuv.

Les buses d'Amérique, comme on pourra le voir par les descriptions suivantes, n'ont pas toutes les mêmes mœurs. Sur quatre espèces que nous décrivons, les deux premières vivent aux bords des eaux stagnantes des régions chaudes du versant est des Andes, et appartiennent aux buses des savanes noyées d'Azara; assez stupides dans leurs manières; se perchant sur un arbre et y attendant paisiblement leur proie, qui ne consiste qu'en reptiles aquatiques, insectes et mollusques. La troisième espèce, au contraire, n'habite que les terrains arides des deux versans; ne se perche que sur des buissons, où elle attend que de petits oiseaux, des mammifères et des reptiles terrestres passent

à sa portée; ne reste pas dans les terrains chauds et humides, et on la voit s'élever sur le sommet des plus hautes montagnes; tandis que la quatrième espèce paraît vivre au sein des forêts montagneuses du versant oriental des Andes, et y mener à peu près le même genre de vie que la troisième espèce. On voit, dès-lors, que dans cette série, sauf quelques caractères qui leur sont communs, toutes les espèces ne vivent pas absolument de la même manière, quoiqu'elles aient les mêmes caractères. Nous ferons remarquer, cependant, que les deux dernières ont les ailes proportionnellement bien plus longues que les premières, ce qui, au reste, s'accorde parfaitement avec leur manière de vivre.

BUSE BUSERAI, *Buteo busarellus.*

Falco busarellus, Shaw; le *Buserai*, Levaill., Afriq., pl. 20; *Buse des savanes noyées à tête blanche*, Azara, n.° 13, p. 53; *Falco busarellus*, prince Max., t. 3, p. 213, n.° 27; le *Buserai*, Buff., Sonn., t. 36, p. 324; *Circus busarellus*, Vieill., Encycl., t. 3, p. 1212. C'est aussi le *C. leucocephalus*, Vieill., Encycl., t. 3, p. 1216.

Buteo fasciatus, supra rufo-fuscus, subtus flavescens; remigibus rostroque nigris; pedibus flavis.

Son bec et sa membrane sont noirs; les yeux roux-noir; les tarses blanc-rosé; les ongles noirs; la longueur totale du bout du bec au bout de la queue, est de 65 centimètres.

Le buserai paraît occuper tout le centre de l'Amérique méridionale, au nord et au sud de la ligne : il a été rapporté de Cayenne; Azara l'a rencontré au Paraguay, et nous l'avons trouvé aux mêmes lieux, dans la province de Corrientes, jusqu'au 29.e degré de latitude sud, qu'il ne dépasse jamais. Nous avons été à portée de le revoir dans la république de Bolivia, à l'est des derniers contreforts orientaux des Andes, et dans les provinces de Chiquitos et de Moxos; ce qui nous porterait à croire qu'il habite toutes les plaines que couvrent des marais entremêlés de bois, depuis Cayenne jusqu'aux Andes, et depuis les Guyanes jusqu'au sud de Corrientes, où cessent les terrains marécageux boisés; car il ne se rencontre que dans les endroits ainsi constitués, et jamais sur les collines, ni dans les terrains secs. On le voit toujours isolé, perché silencieusement vers le tiers inférieur des arbres (le plus souvent des arbres morts), qui avoisinent les eaux stagnantes : il y reste immobile des heures entières, regardant tout autour de lui; s'il aperçoit une proie quelconque, il descend d'un vol léger, s'en empare, la dévore sur place; puis vient reprendre sa place, jusqu'à ce qu'il découvre un nouvel aliment et qu'il l'ait saisi; ou bien, il abandonne son poste, lorsqu'il croit l'attente inutile; ou bien encore, si l'homme vient le troubler dans sa solitude, il s'envole, tournoie quelque temps, et va se reposer, non loin de là, sur un autre arbre. Cet oiseau est des plus farouche; il vit seul, se défiant de tout, paraissant ne jamais avoir de tranquillité réelle. Nous l'avons vu, quelquefois, marcher en sautant, sur les rives des marais, sur les

Oiseaux de proie. lieux fangeux, pour chercher sa nourriture, et descendre même sur les plantes flottantes (camalota des habitans), afin d'y saisir les reptiles et les mollusques qu'il préfère; son vol n'est jamais prolongé ni très-élevé. Il parcourt aussi, le matin, en tournoyant, la circonférence des marais, qu'il fréquentera le jour, volant à la hauteur des arbres, afin d'y chercher un perchoir d'où il puisse faire une pêche facile; il ne plane pas aussi souvent que les aigles pêcheurs, et jamais comme les busards. Il paraît, de tous les oiseaux de proie, le moins propre à un vol soutenu; il est vrai que son genre de vie demande moins d'activité par la facilité qu'il a de se procurer les animaux dont il se nourrit, qui sont des reptiles aquatiques, tels que grenouilles, crapauds et quelques serpens; des poissons morts, des insectes, et, parfois, dans les disettes, des mollusques fluviatiles. On nous a assuré qu'il était doué d'une adresse toute particulière pour ouvrir l'opercule des ampullaires, et pour en retirer l'animal; les petits oiseaux ne le poursuivent jamais.

Il niche, le plus ordinairement, dans les bois qui avoisinent les eaux : il choisit un arbre élevé et touffu sur lequel il construit un énorme nid, composé d'épines, dans lequel il pond deux à quatre œufs; son égoïsme habituel ne le quitte que dans la saison des amours; il s'accouple, alors, pour deux ou trois mois. Nous n'avons pas vu régner, même dans cette saison, une très-grande intimité entre les deux consorts.

Les Espagnols du pays le nomment *gabilan de cabeza blanca;* et les Guaranis, *guira poru pyta* (oiseau de proie rouge).

BUSE ROUSSATRE, *Buteo rutilans*.

Falco rutilans, Licht., Temm., pl. 25; *Buse des savanes noyées rousse*, Azara, n.° 11; *Circus rufulus*, Vieill., Encycl., t. 3, p. 1216 [1]; *Buteo rutilans*, Less., Traité, p. 79; *Buserai* ou *Busard roux de Cayenne*, Buff., Sonn.; *Falco rutilans*, pr. Max. de Neuw., t. 3, p. 218, n.° 28.

Buteo pennis capitis cœrulescente-rufis; marginibus rufis, cœrulescente striatis; corpore supra nigricante; subtus rufo nigricanteque striato; cauda sordide albo, albido striata; rostro nigro; pedibus flavis.

Le bec est noirâtre, sa base jaune-clair; les yeux jaune-roux; les tarses jaune-clair; longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 53 centimètres; vol, 1 mètre 28 centimètres; circonférence du corps, 34 centimètres.

La buse roussâtre habite sur une très-grande surface de l'Amérique méridionale chaude, mais non *toute l'Amérique méridionale chaude,* comme l'ont dit quelques auteurs, ce qui est trop généraliser. On devrait donc la rencontrer également sur la côte ouest, au Pérou; tandis que, non-seulement elle ne passe point à l'ouest des Andes, mais même ne remonte pas sur les moins élevés des derniers contreforts

1. Si, comme nous le pensons, Vieillot est le premier qui ait imposé un nom latin à l'espèce d'Azara, il faudrait revenir à ce nom et abandonner celui de *rutilans,* donné par Lichtenstein et adopté par les auteurs.

orientaux des Andes. Nous croyons donc désigner plus exactement sa patrie, en disant qu'elle occupe toutes les plaines marécageuses et boisées du centre de l'Amérique méridionale, depuis la province de Corrientes, un peu au sud du Paraguay, jusqu'aux Guyanes; et depuis les plaines du pied oriental des Andes jusqu'à l'Océan atlantique, dans le Brésil, le Paraguay, la république de Bolivia et les Guyanes. Il paraît, au reste, qu'on la rencontre presque partout où se voit le *Buteo busarellus,* sur la surface de terrain que nous avons indiquée comme lui étant propre: mais on ne la trouve assurément pas en tous lieux. Jamais, par exemple, on ne l'aperçoit ni sur les montagnes, même les plus basses, ni au sein des grandes plaines, pas plus qu'au milieu des forêts; il lui faut des terrains marécageux, couverts d'eau stagnante, de grands arbres, de petits bois, ou, au moins, de grands buissons, qui lui permettent de se reposer. Elle ne se voit jamais où ces conditions ne sont pas réunies. Nous dirons que ses mœurs, au reste, sont plus conformes à celles du *Buteo busarellus;* comme lui, elle vit sédentaire et isolée, se perche vers le tiers inférieur de la hauteur des arbres, au bord des eaux, et y attend sa proie, avec patience, des heures entières. Elle est très-craintive, et ne se tient que dans les déserts, d'où elle s'envole dès qu'elle aperçoit l'homme: son attitude la plus habituelle, lorsqu'elle est perchée, est d'avoir le col perpendiculaire aux pattes, et le corps presque horizontal; elle va souvent à terre, pour chercher, dans les lieux humides, la proie qui ne se présente pas assez vîte; lorsqu'elle est aux aguets, sa démarche est assez grave, quoiqu'elle ne fasse jamais que quelques pas; elle porte, alors, la tête basse, afin de regarder à terre. Le matin, elle vole en tournoyant autour des marais, afin d'y découvrir sa proie; mais qu'elle soit heureuse ou non dans sa recherche, elle ne paraît pas prolonger sa promenade aérienne au-delà d'une heure, et vient prendre son poste d'observation sur l'un des arbres voisins des eaux, d'où elle ne s'envole que lorsqu'elle y est forcée, pour aller retrouver un autre arbre, d'où elle puisse recommencer son inspection, soit autour du même marais, soit autour de ceux des environs. Elle ne chasse jamais aux petits oiseaux, ni ne plane à la manière des busards; elle se nourrit de poissons morts, qu'elle prend au bord des eaux, de reptiles batraciens, et, quelquefois, d'insectes et même de coquilles. Comme l'espèce précédente, elle se laisse tomber du haut de son arbre sur sa proie avec beaucoup de légèreté; et, quand elle l'a saisie, elle ne la mange qu'après avoir regardé, d'un air inquiet, tout autour d'elle, pour s'assurer qu'elle est bien seule; car, à la moindre apparence de danger, elle s'envole, et va chercher un lieu où elle puisse la dévorer sans craindre d'être dérangée. Ordinairement elle ne fait entendre aucun cri; mais, blessée d'un coup de fusil, elle se met à crier de manière à étourdir. Lorsqu'on incendie la campagne, pour détruire les insectes, cette occasion fortuite de trouver une nourriture plus facile rassemble, de tous les points environnans, les individus isolés dans le pays; alors, réunis momentanément par l'appât d'une curée commode, ils abandonnent pour un instant leur égoïsme ordinaire, qui se trahit, néanmoins, toujours, à la moindre occasion, dans la manière même d'épier les reptiles que les flammes et la fumée contraignent à quitter leur retraite.

Vers les mois de Septembre et d'Octobre, ces oiseaux farouches changent de manière de vivre; au lieu de se fuir, ils se recherchent, se forment par couples, et restent unis jusqu'en Janvier. Leur nid est ordinairement placé sur les arbres touffus des bords des marais : il se compose de petites bûchettes et d'épines, et offre un diamètre de plus de 60 centimètres; il contient, selon Azara, deux œufs rouge tanné et tachetés de couleur de sang, dont les diamètres seraient de 27 lignes 1/3, et de 21 lignes 3/4; mais, si l'analogie n'est pas complète entre ces œufs et ceux des *Polyborus vulgaris*, il pourrait bien y avoir confusion avec les œufs de cet oiseau, tant pour les couleurs que pour les diamètres.

Nous n'avons vu nulle part le busard à ailes longues à l'état de domesticité; et la fureur avec laquelle se débattaient les individus que nous avions blessés, en se couchant sur le dos, et faisant agir, en même temps, leur bec et leurs serres acérées, nous ferait croire très-difficile de garder l'oiseau vivant, à moins de l'élever.

Les Espagnols du pays l'appellent *gabilan rojo* ou *encanelado* (buse rousse); les Guaranis le nomment de même *taguato pytâ*, ou bien *guira poru pytâ* (oiseau de proie rouge); c'est le *cagnardi* des Indiens tobas du Chaco.

BUSE TRICOLORE, *Buteo tricolor*, Nob.[1]

Oiseaux, pl. III, fig. 1 (mâle), 2 (fem.).

Mas. Alis longissimis; tarsis longis; cunctis quidem superioribus partibus, necnon capite, cœrulescentibus; inferioribus vero albidis; cauda alba, nigro limbo terminata.

Fœm. Iisdem coloribus, basi posteriori, colli, dorsique virido-rufescente; cauda nigris transversaliter lineis variegata.

Jun. Rufo-pallescente, ad unamquamque plumam brunneis flammis partibus inferioribus sigillato; dorso brunneo, rufo variegato; uropygio rufo; cauda plumbea, lineis brunneis crassissimis ornata.

Le *mâle*, tête grise, bleuâtre en dessus; cette teinte entourant les yeux, et occupant la moitié postérieure du col; gorge, ventre, couvertures inférieures de la queue et cuisses, blanches; les côtés du ventre rayés transversalement de noirâtre; tout le dessus d'un brun bleuâtre, avec indice de bandes transversales gris-bleu; les rémiges de la même couleur, terminées par du noir, et blanches à leur base; queue blanche, avec une large bande noire près de son extrémité, que termine du blanc; bec bleuâtre, noir à son extrémité; la cire, jaune verdâtre; pieds, jaune-vif; yeux, brun-roux.

La *femelle* adulte diffère du mâle, en ce qu'elle a la base du col et le dos d'un beau roux vif; les côtés du ventre variés de roux foncé en lignes transversales; le dessus des cuisses et la queue, rayés transversalement de noirâtre par lignes peu marquées.

Passant du plumage jeune à celui de l'adulte, la femelle est très-variée. La tête et la

1. Après la gravure et la publication de la planche, nous nous sommes aperçu que M. Meyen a décrit et figuré, sous le nom d'*aquila braccata*, un oiseau qui pourrait bien être un jeune mâle.

poitrine sont brunes, avec une bordure roussâtre aux plumes; la gorge noirâtre, le dessous roux, mélangé de brun; quelques plumes sont blanches, rayées transversalement de brun-noir, ce sont celles de la troisième livrée, ou celles qui précèdent l'âge adulte; les cuisses sont rousses, avec des raies transversales plus foncées; le dos est déjà roux, ainsi que les petites tectrices; les rémiges ont les couleurs de l'adulte; queue blanc-gris, marquée en travers de petites lignes brunes; les plumes de la tête ont toutes une flamme noirâtre au milieu.

Les jeunes des deux sexes, avant de prendre les couleurs de l'adulte, ont tout le dessous varié de roux et de brun, couleur qui domine surtout sur la poitrine; la gorge est variée de taches longitudinales noires et blanches; le dessus est roux vif, et la queue comme chez les adultes.

Dans les premières années, les teintes sont tout à fait différentes. La tête est brune, quelquefois mélangée de jaune; de la commissure des mandibules part une tache brune, qui descend sur les côtés du col, et une autre au milieu de la gorge. Ces taches sont peu prononcées chez quelques individus; la poitrine et le ventre sont jaune-roux, avec une tache brune au milieu de chaque plume; couvertures inférieures de la queue, jaunes, avec des taches transversales rousses; dos brun, varié de roux; croupion roux; queue grise, avec des indices de lignes transversales brunes rapprochées.

Ses dimensions sont variables. La femelle adulte a de longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 52 centimètres; du vol, 1 mètre 27 centimètres; circonférence du corps, 40 centimètres; de la queue, 22 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 44 centimètres; du tarse au bout des doigts, 15 centimètres; du doigt du milieu, 5 centimètres. Le mâle, longueur totale, 50 centimètres; du vol, 1 mètre 20 centimètres; circonférence du corps, 36 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 40 centimètres; de la queue, 20 centimètres. Les jeunes mâles sont encore plus petits dans leur envergure; du pli de l'aile à son extrémité, nous n'avons trouvé que 16 centimètres; tandis que la queue est bien plus allongée chez les deux sexes, puisqu'une jeune femelle l'avait de 24 centimètres de longueur.

Cette espèce diffère de la buse polysome de MM. Quoy et Gaimard (Uranie, pl. 14, p. 92), parce que celle-ci a le dessous bleuâtre, et non pas blanc.

Nous avons pu l'observer très-souvent, et sur une très-grande surface de la partie australe de l'Amérique méridionale. Elle nous offre l'exemple le plus frappant de ce que nous avons dit, aux généralités de distribution géographique, des espèces sur le sol américain, que, lorsque l'une d'elles habite les parties australes, où une température assez froide lui est habituelle, elle doit, si des habitudes de vie ou de trop grandes dissemblances de nature de terrain ne s'y opposent pas, se retrouver sur les hautes montagnes dans une zone d'élévation qui lui offre la même température et surtout le même aspect de pays. En effet, nous l'avons d'abord observée au-delà du 41.e degré de latitude sud, sur toute la côte de Patagonie, près des rives du Rio negro et de la mer. Nous l'avons retrouvée, ensuite, du côté opposé des Andes, dans les environs de Santiago du Chili. Jusque-là nous devions nous y attendre, vu l'analogie de terrain, et

Oiseaux de proie.

surtout de végétation; mais nous n'en fûmes pas moins surpris de la rencontrer encore à une élévation de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, au 16.e degré de latitude sud, sur le sommet des Andes, près de la Paz (Bolivia), dans des terrains encore analogues à ceux de Patagonie. Dès-lors nous dûmes rechercher si les autres oiseaux suivaient la même loi de distribution, et nous n'eûmes plus de doute à cet égard, en voyant beaucoup des mêmes oiseaux que nous avions déjà observés en Patagonie, ou au moins des espèces très-analogues, quand ce n'étaient pas tout à fait les mêmes.

La buse tricolore paraît habiter toute la Patagonie, jusqu'au détroit de Magellan, si nous devons en croire les relations des Indiens tehuelches ou Patagons. Nous l'avons toujours observée dans ces contrées, soit près des rivières, soit près de la mer, en des terrains arides, secs, et couverts seulement de buissons; nous l'avons également reconnue sur des terrains analogues, au Chili et sur le sommet des Andes. Elle aime surtout les coteaux, les montagnes ou bien la proximité des falaises : elle va toujours par paire, et se pose sur les buissons des points élevés des rochers; et, quoiqu'il y eût, non loin de là, au bord des eaux des saules élevés, nous ne la vîmes jamais s'en approcher; tandis que nous l'avons trouvée jusqu'à huit ou dix lieues de distance du Rio negro, au milieu de plaines sèches et arides, où de très-petits buissons couvraient seuls le sol. Elle plane, quelquefois, à la manière des buses des marais, d'un vol léger, quoique peu prolongé; car, bientôt, le couple vient se poser sur des buissons d'où il regarde autour de lui; et si l'un part de nouveau, l'autre le suit de près. Nous n'avons jamais vu les deux consorts à plus de 200 mètres l'un de l'autre : ces oiseaux planent toujours, de préférence, le soir et le matin. Comme ils volent peu long-temps, et que nous les avons vus toute l'année dans les lieux qu'ils habitent, nous devons supposer qu'ils y sont sédentaires, non pas comme certains autres qui abandonnent rarement leur canton natal; mais parcourant continuellement le même pays. Quelquefois très-fuyards, ils évitent l'approche de l'homme, qui ne peut se dérober à leur vue dans une contrée assez découverte; d'autres fois ils paraissent plus familiers, ou moins craintifs. Il est vrai que, dans les déserts de la Patagonie, nous sommes probablement le premier qui ait cherché à les tirer; car les Indiens n'ont aucun besoin de les poursuivre, et ne se servent que très-rarement de flèches, seules armes qu'ils pussent craindre.

Souvent cette buse chasse en planant, et nous l'avons plusieurs fois vue s'abattre pour saisir sa proie, et rester à terre pendant qu'elle la dévorait; mais, bien plus fréquemment encore, nous l'avons vue épier sa proie du haut d'un buisson, où elle restait des heures entières, regardant continuellement autour d'elle, d'un air fin et avec des manières vives. Sa nourriture consiste principalement en reptiles ophidiens et batraciens; mais elle chasse aussi aux oiseaux, aux tinamous et aux petits passereaux; car l'inspection de son estomac nous a montré souvent des détritus de ce genre d'alimens; elle chasse aussi probablement aux jeunes cobayes qui abondent dans les mêmes lieux. Elle paraît nicher sur les petits buissons des lieux déserts, loin de l'homme sauvage; c'est au moins ce que nous dirent les Indiens, qui avaient rencontré plusieurs fois leurs nids, dans leurs voyages annuels, en remontant le Rio negro vers la Cordillère.

Les naturels des contrées qu'elle habite lui donnent des noms propres, chacun dans leur langue. Les Tehuelches ou Patagons et leurs voisins les Puelches l'appellent *tataha*. Les indigènes du sommet des Andes lui donnent aussi des noms différens; les Aymaras la connaissent sous celui de *ancca* ou *pacapaca*, et les Quichuas sous celui de *huamantu* (*houamantou*, pron. française).

On voit, par ce qui précède, que cette espèce a des mœurs bien différentes de celles des buses des marais, que nous venons de décrire; elle est beaucoup plus terrestre que les premières, et, quoique s'en rapprochant par ses manières, elle ne peut être regardée comme ayant le même genre de vie.

BUSE UNICOLORE, *Buteo unicolor*, Nob.

Buteo. Toto corpore nigricante; basi plumarum albida; basi rostri et occipite albescentibus; remigibus, rectricibusque plumbeis, transversaliter lineis distinctis; tarsis squamellatis.

Les formes de cette espèce sont celles de la précédente: son bec est assez court, courbé, très-aigu; une cire nue autour des narines seulement; les ailes longues, la troisième rémige la plus longue; queue médiocre, égale; partie supérieure et antérieure du tarse emplumée sur près de la moitié de sa longueur; doigts forts, ongles longs et très-aigus; tarses couverts de squamelles moyennes. Elle a les yeux bistrés; le bec noirâtre à son extrémité et bleuâtre à sa base; la cire est verdâtre, et les tarses jaune de paille très-clair. Toutes les parties supérieures et inférieures sont noirâtres; la base des plumes est blanche; du blanc à la base du bec, au derrière de la tête et au col; les rémiges et les rectrices rayées transversalement de gris ardoisé; le dessous de l'aile rayé de blanchâtre et de noirâtre; les lignes des rectrices plus étroites; le dessous au côté interne presque blanc; quelques indices de taches rousses sur les couvertures inférieures de l'aile et aux cuisses.

Dimensions: longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 47 centimètres; du vol, 1 mètre 8 centimètres; circonférence du corps, 32 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 37 centimètres; du tarse au bout des doigts, 13 centimètres; du doigt du milieu, 5 centimètres; de l'ongle du pouce, 2 centimètres.

La buse unicolore, pour ses teintes, n'a réellement aucun rapport avec aucune des espèces connues; par sa forme et par ses caractères, elle se rapproche beaucoup de notre buse tricolore. Nous ne l'avons, au reste, rencontrée qu'une seule fois près de Palca, province d'Ayupaya, département de Cochabamba (république de Bolivia), dans les montagnes du versant oriental des Andes, à au moins 8,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle était au milieu des forêts qui couvrent toutes les montagnes de ce versant, perchée, solitaire, sur le haut d'un arbre. Elle paraît chasser aux rats et aux reptiles, ce que nous avons reconnu par l'inspection de son estomac; elle semble très-rare.

BUSARDS, *Circus*, Bechst., Cuv.

Il est étonnant que, depuis Vieillot, les ornithologistes n'aient pas reconnu, comme cet auteur, que les *buses des champs* d'Azara n'étaient autres que nos busards, judicieusement réunis en un groupe par ce dernier.

Ces oiseaux, en Amérique, passent toute la journée à planer, légèrement et avec majesté, au-dessus des marais et des plaines; se posent très-rarement et le plus souvent à terre, vivant de petits mammifères, d'oiseaux gallinacés, et même d'insectes et de mollusques; ne s'approchant jamais des grandes forêts, cherchant ou les plaines inondées, ou les terrains arides et nus. Dans les deux espèces que nous avons observées, l'une est purement aquatique, tandis que l'autre vit sur les terrains élevés, et s'étend très-loin vers les parties australes de l'Amérique méridionale; ils sont des deux versans des Andes.

BUSARD CENDRÉ, *Circus cinereus*, Vieillot.

Buse des champs cendrée, Azara, n.° 30; *Circus cinereus*, Vieill., Dict. des sc. nat., t. 4, p. 454; Encycl., t. 3, p. 1213; *Busard bariolé*, *Falco histrionicus*, Quoy et Gaim., Zool. de l'Uranie, pl. 15 et 16, p. 93 et 94; Lesson, Traité, p. 85; Cuv., p. 337. Peut-être la *Buse brune des champs*, Azara, n.° 33; *Circus campestris*, Vieill., Encycl., t. 3, p. 1213.

C. supra cinereus, fusco mixtus; nucha, torque albis; corpore subtus albo, rufoque transversim striato; remigibus quatuor primoribus nigris, reliquis cinereis, albo marginatis, versus apicem nigro striatis; rectricibus lateralibus basi albis, nec reliquo cinereis; uropygio, rostro cœruleis, apice albo; pedibus aurantiis.

Bec, bleuâtre; yeux et tarses, jaunes; longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 47 centimètres.

Il est facile de reconnaître, dans la description qu'a faite Azara de sa *Buse des champs cendrée,* et dans celle que Vieillot a faite, d'après Azara, de son busard cendré (*Circus cinereus*), l'oiseau décrit de nouveau, long-temps après, figuré sous le nom de busard bariolé, *Falco histrionicus,* par MM. Quoy et Gaimard, dans la Zoologie de l'Uranie, et donné, par eux, comme espèce nouvelle. Il serait donc tout à fait juste de lui rendre son premier nom, celui de *Circus cinereus,* sous lequel Vieillot l'avait déjà décrit, et qui est plus conforme à celui que lui avait donné Azara, le premier qui l'ait fait connaître.

Il est certain que l'individu donné comme femelle, par MM. Quoy et Gaimard, n'est pas une femelle adulte, mais bien le plumage du jeune des deux sexes, tous ayant également des mouchetures sur la poitrine, et le dessous, avec le dos, presque brun. Azara dit qu'il n'y a point de différence de couleur due au sexe. Il est vrai que nous n'en avons trouvé que dans la taille; mais cet auteur ne tient que très-rarement compte de

la livrée du jeune âge; aussi la *Buse brune des champs* (n.° 33) ne nous paraît-elle que le jeune âge de l'espèce : les dimensions sont, à la vérité, un peu plus fortes; mais nous avons remarqué aussi que les jeunes ont toujours la queue plus longue; d'ailleurs le peu de différence qu'il indique peut provenir du sexe.

Cette espèce est encore une de celles qui paraissent se trouver dans toutes les parties les plus australes de l'Amérique méridionale, à l'est et à l'ouest des Andes. En effet, Azara l'a découverte au Paraguay et au Rio de la Plata; MM. Quoy et Gaimard l'ont rencontrée aux îles Malouines, et nous l'avons vue, ensuite, dans la province de Corrientes, à la frontière du Paraguay. Nous l'avons retrouvée à Buenos-Ayres et en Patagonie, jusqu'au 42.e degré de latitude sud; sur les bords du Rio negro, et sur les côtes maritimes. Nous l'avons rencontrée encore au Chili, à l'ouest des Andes. Nous nous croyons, en conséquence, autorisé à penser qu'elle habite depuis le tropique du Capricorne jusqu'au 52.e degré de latitude sud, à l'est et à l'ouest des Andes, dans tous les terrains non boisés, arides ou marécageux de toutes ces régions étendues et presque toujours désertes, qui couvrent l'extrémité sud de l'Amérique. Quoique répandue sur une aussi grande surface, elle est rare partout; et l'on n'en voit jamais que, de loin en loin, des individus isolés parcourir, en volant assez près de terre avec aisance et légèreté, bien que lentement, soit les bords des eaux stagnantes et des marais, soit les dunes des côtes de la mer, soit les rivages des rivières. Elle plane ainsi toute la journée, presque toujours en ligne droite et contre le vent, ne se repose que pour déchirer une proie, ne va pas sur les arbres faire la digestion, comme tous les autres aquiléides, et ne se repose même jamais sur ceux-ci, se couchant, le soir, au sommet d'une dune, ou à terre, au bord d'un ruisseau. Alors, elle a l'aspect d'un oiseau nocturne; mais, lorsqu'elle marche, ce qu'elle fait quelquefois, après avoir mangé ou en allant se coucher, elle ressemble, pour la démarche, à un carácará chimango. Il est impossible de planer avec plus de majesté : il semble alors que ses ailes sont sans mouvement, ou du moins à peine y remarque-t-on une légère oscillation; cependant elles sont presque toujours obliques ou rarement horizontales, l'une touchant, le plus souvent, la terre, tandis que l'autre est relevée, ce qui ferait croire, à chaque instant, qu'elle veut se poser. C'est ainsi qu'elle parcourt tous les lieux où elle croit rencontrer une proie facile. Si elle s'élève dans les airs, c'est pour s'y dérober aux regards, tant elle vole haut; mais elle descend avec la même facilité, et continue ensuite à planer. Elle chasse aux petits mammifères, aux tinamous, aux reptiles, aux mollusques et même aux insectes; dès qu'elle les aperçoit, dans son vol, elle s'abat vivement dessus; et, s'ils s'enfuient, elle les suit soit en volant, soit en courant après, les dévore sur les lieux, quand elle les a saisis, et recommence incontinent sa chasse. Cette espèce, au reste, a des manières vives et pleines de grâce : elle est spécialement voyageuse, et ne paraît séjourner que par saison dans les différens lieux; aussi supposons-nous que c'est dans les froids qu'elle s'avance vers le Nord, et vient jusqu'au Paraguay, tandis qu'en été elle reste en Patagonie. A l'est des Andes, elle ne se trouve que sur un sol plan, ou peu ondulé; tandis qu'à l'ouest elle est obligée de se tenir sur les pentes des montagnes, les terrains étant, là, beaucoup moins unis.

Oiseaux de proie.

Il est vrai de dire que ces lieux lui offrent très-peu de végétation, l'aspect sauvage et stérile de la Patagonie, et, par suite, sans doute, les mêmes alimens. Elle paraît nicher à terre, habitude qu'a seule, parmi les oiseaux de proie, la chevêche urucurea, si toutefois nous en croyons les indigènes; car nous n'avons jamais été à portée de vérifier personnellement le fait. Ce sont des oiseaux fuyards qui se laissent difficilement approcher dans leur vol, mais qui ont peine à s'envoler, lorsqu'ils sont occupés à manger; aussi n'est-ce qu'alors qu'on peut les tuer.

BUSARD A AILES LONGUES, *Buteo macropterus,* Vieill.

Buse des champs à ailes longues, Azara, n.° 31; *Busard longipenne*, *Circus macropterus*, Vieill., Dict., t. 4, p. 458; Encycl., t. 3, p. 1215; *Falco palustris*, prince Max. de Neuw., t. 2, p. 224, n.° 29; Temm., pl. 22; *Circus superciliosus*, Lesson, Traité, p. 87, pl. 3, fig. 1.

C. fronte, superciliis mentoque albis; vertice corporeque supra plumbeis et nigricantibus; subtus albo; pectore nigro maculato; quatuor rectricibus lateralibus rufescentibus; fasciis quinque nigris; rostro cæruleo, apice nigro.

Le bec est bleuâtre, noir à son extrémité; la cire, jaune vif, ainsi que les yeux et les tarses: la taille est très-variable. La femelle a 65 millimètres de longueur totale; de la queue, 23 centimètres. Le mâle a 38 centimètres, et de la queue, 22 centimètres; ce sont cependant des individus identiquement les mêmes, différant seulement par le sexe.

Nous avons reconnu, avec M. de Lafresnaye, que cette espèce a été décrite, pour la première fois, par Azara, sous le nom de *Buse des champs à ailes longues.* Comme nous l'avons dit, il était facile de retrouver les busards dans les buses des champs de cet auteur; aussi Vieillot l'y reconnut-il; et, d'après la description d'Azara, il plaça cette espèce dans les busards, lui donnant seulement un nom scientifique, qui n'était que la traduction de celui d'Azara, *Circus macropterus.* Plus tard, M. le prince Maximilien de Neuwied l'appela *Falco palustris,* dénomination adoptée par M. Temminck dans ses planches coloriées, n.° 22; et changée par M. Lesson, qui, dans son Traité, le nomma *Circus superciliosus.* Il est impossible de se méprendre sur l'identité de ces trois descriptions; on reconnaît seulement que l'individu décrit par Azara n'était pas encore entièrement adulte. Ainsi donc nous croyons devoir revenir au nom le plus anciennement imposé, ce qui n'étendra pas la synonymie, et aura l'avantage de rendre justice à celui qui, le premier, enrichit la science d'espèces nouvelles. Il est fâcheux qu'on néglige autant de consulter Azara, et surtout Vieillot, qui a reproduit toutes les espèces de cet auteur; ce serait un moyen de simplifier la science, qu'on surcharge, au contraire, d'une synonymie fatigante.

Cette espèce se trouve, selon Azara, depuis le Paraguay jusqu'au Rio de la Plata; M. le prince de Neuwied l'a rencontrée aussi au Brésil, et nous avons pu la voir aussi à la frontière du Paraguay, à Buenos-Ayres et dans l'intérieur de la Bolivia (province de

Chiquitos). Elle existe donc depuis la zone équinoxiale jusqu'au 34.ᵉ degré de latitude sud, sur toutes les plaines ou terrains peu accidentés, qui s'étendent des derniers contreforts des Andes, à l'est, à la mer. Nous croyons pouvoir affirmer que, sur cette étendue du sol américain, elle n'habite soit momentanément, soit toute l'année, que les marais, ou tous les lieux inondés; c'est là, du moins, que nous l'avons toujours rencontrée, planant sans relâche, se reposant très-rarement, mais le faisant, indifféremment, soit à terre pour dévorer une proie, soit sur les branches basses des arbres morts du bord des eaux, où elle paraît passer la nuit. Elle a, au reste, les mêmes allures et le même genre de vie que l'espèce précédente, dont elle ne diffère que par la préférence qu'elle donne au séjour des marécages, et en ce qu'elle est plus disposée à percher sur les arbres; car elle chasse, vole et se nourrit absolument de même, et il est impossible de ne pas la reconnaître de suite comme étant de la même série. Son vol est moins vif, et ressemble beaucoup, de loin, à celui du *cathartes aura*, avec lequel, comme l'a bien dit Azara, il est facile de la confondre, lorsqu'on n'en distingue pas encore la couleur.

III.ᵉ SOUS-FAMILLE.

FALCONIDES, *Falconidæ*, Nob.

Oiseaux de proie nobles, Cuvier; genre *Faucon*, Linn., Auteurs; *Rapaces nobles* ou *Faucons*, Lesson.

Leurs caractères sont assez connus pour que nous n'en donnions ici que les principaux: ailes plus longues que la queue dans plusieurs espèces; la deuxième rémige la plus longue; la première l'est presqu'autant que la troisième; bec fort, courbé dès sa base, muni d'une ou de plusieurs dents robustes sur les côtés de la mandibule; le tarse réticulé ou scutellé, souvent emplumé, jusqu'au tiers supérieur; ongles très-courbes, acérés et robustes.

Il semble que les oiseaux les plus carnassiers devraient être les plus fuyards, et rechercher, avec un soin particulier, les déserts les plus impénétrables, afin d'y vivre et d'y faire une chasse plus abondante; il en est, cependant, tout autrement. De tous les oiseaux de proie les falconides, en Amérique, sont les plus familiers, après les vulturides et les caracarides; ils le sont, surtout, beaucoup plus que les aquiléides; et l'on pourrait même dire de quelques-unes de leurs espèces, qu'elles ont besoin de l'homme pour s'assurer une vie plus facile, et qu'elles le recherchent, vivant, pour ainsi dire, en famille avec lui, au milieu des villages, se montrant toujours sur les points culminans, semblant se regarder comme maîtresses des lieux publics, tels que les églises, et disputant même aux effraies la possession du lieu le plus reculé des édifices, afin d'y établir

Oiseaux de proie.

leur domicile nocturne. Aucune d'entr'elles ne vit au sein des sombres forêts, et toutes celles qui ne fréquentent pas immédiatement l'homme, habitent au moins en des lieux variés de bois, de rochers et de plaines; encore n'ont-elles pas de résidences aussi exclusives que les autres séries d'oiseaux de proie. Il en résulte que les faucons devaient se répandre sur toute la surface du continent américain, et vivre également partout; c'est, en effet, ce que nous avons observé dans le peu d'espèces que possède l'Amérique; et, à l'exception de l'une d'elles, nous croyons qu'aucune ne préfère bien spécialement des lieux identiquement les mêmes, pouvant en habiter aussi qui n'ont entr'eux aucun rapport ni pour la température, ni pour l'aspect, ni pour les accidens. De là vient, sans doute, qu'elles se trouvent, quelquefois, indifféremment à l'est et à l'ouest des Andes.

Des trois espèces que nous décrivons, les deux premières (les faucons proprement dits) vivent sur une surface très-étendue de l'Amérique; tandis que la troisième (le diodon) n'existe qu'aux régions équatoriales, et en des lieux spéciaux, comme les terrains entrecoupés de bois et de plaines. Les faucons mêmes ne sont pas également répandus partout; nous voyons que le *Falco femoralis* ne passe pas les Andes, et reste seulement à l'est de ces barrières naturelles, occupant, néanmoins, une assez grande surface de terrain, puisqu'on le trouve depuis les régions équatoriales jusqu'au 34.e degré de latitude sud, et qu'il remonte du bord de la mer à la hauteur de 9,000 pieds au-dessus de son niveau, sur les montagnes du Pérou ou de la Bolivia, ce qui devrait lui permettre de franchir quelques points de la Cordillère des Andes. L'émerillon de la Caroline (*Falco sparverius*), au contraire, couvre, à peu près, toutes les Amériques des individus de son espèce, puisqu'on le trouve au nord et au sud de la ligne, tant dans l'Amérique septentrionale, aux Antilles, que dans l'Amérique méridionale; et, dans cette dernière, nous l'avons observé depuis les régions équatoriales jusqu'aux terres les plus australes du continent américain; ainsi que depuis les côtes maritimes jusque sur le plateau des Andes, à une hauteur qui n'était pas moindre de 4,000 mètres, ou 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; mais on pourrait croire, qu'ainsi que tous les oiseaux qui ont besoin de l'homme, les émerillons de la Caroline suivent ce dernier dans tous les lieux qu'il habite, parce qu'il porte ou amène avec lui toutes les circonstances favorables à leur existence. Ils sont souvent voyageurs et non sédentaires.

Le vol, chez les falconides, n'est pas aussi variable que chez les aquiléides; cependant nous ne le trouvons pas absolument semblable. Nous pouvons dire,

néanmoins, qu'il n'est jamais élevé chez les premiers, qui ne tournoient jamais dans les airs, et qui n'y planent non plus jamais. Le seul vol qu'affectent les oiseaux de cette série, est rapide, bas, très-aisé, presque toujours près de terre, ou peu au-dessus de la cime des arbres ou du sommet des édifices. Parmi eux, les diodons ont une manière de voler plus calme et plus rapprochée de celle des autours; aussi se contentent-ils, le plus souvent, d'aller d'un arbre à l'autre; tandis que les faucons, au contraire, fatiguent les airs de leurs mouvemens répétés. Ils peuvent aussi long-temps battre des ailes au-dessus d'une proie, sans avancer ni reculer; lorsqu'ils veulent s'élever, ils sont obligés d'aller contre le vent.

Ils ne marchent jamais à terre ou n'y restent, tout au plus, que pour manger. Tous aiment à se percher; mais ils sont moins difficiles que les aquiléides pour le choix de leurs perchoirs. Les diodons ne se posent que sur les branches inférieures des arbres; tandis que les faucons se placent partout, sur les arbres, sur les rochers, sur le toit des maisons, sur les clochers, et même sur les girouettes de ces derniers, ainsi que sur les vergues des navires, au bord des rivières et dans les ports, cherchant toujours les points les plus élevés.

Les mœurs des faucons sont bien différentes de celles des aquiléides : ils sont voraces, aiment le carnage; et, loin d'être craintifs, sauvages, taciturnes, loin de vivre au fond des déserts, ils sont vifs, pétulans, chassent ouvertement au milieu des hommes et souvent en leur présence, semblant les braver jusqu'à ne pas fuir le mal qu'ils pourraient en avoir à craindre, rassurés, sans doute, par l'espèce d'association habituelle qu'ils ont formée avec eux. C'est au moins ce qui a lieu pour l'une de nos espèces, quoique toutes soient aussi peu timides. Ils épient les petits mammifères, le soir et le matin, soit de leur perchoir, soit en volant rapidement, les saisissant alors, le plus souvent s'en s'arrêter; ils chassent aussi aux oiseaux, qui constituent le fonds de leur nourriture, préférant, parmi ceux-ci, les tinamous, comme plus faciles à saisir à terre; ils poursuivent au vol les petits oiseaux, passant au milieu d'une de leurs troupes ou lorsqu'ils sont posés. Plusieurs ne dédaignent même pas les reptiles et les insectes; mais ces deux dernières séries d'animaux ne sont que pour les temps de disette. Pour nicher, ils ne cherchent pas le plus épais des bois, ni des lieux retirés; les clochers servent à l'une de leurs espèces, qui paraît s'être identifiée avec l'homme; aussi celui-ci a-t-il dû chercher à se la rendre utile. Il l'a élevée pour chasser aux souris dans sa maison; puis, lorsque les habitudes de l'ancien monde furent transportées dans le nouveau, les colons cherchèrent à les utiliser pour la fauconnerie, qui était

Oiseaux de proie.

fort à la mode chez les grands au moyen âge. Après beaucoup d'essais inutiles, on y réussit enfin; et nous avons vu encore, près de Cochabamba, en Bolivia, des Indiens chasser aux petits tinamous, avec des faucons dressés à cet effet.

Les Espagnols-Américains leur ont conservé le nom générique d'*halcon* (faucon), qu'ils portent en Europe; seulement ceux de Bolivia l'ont changé en celui de *cernicalo* (cresserelle). Les Américains ont aussi leurs dénominations génériques, qui s'appliquent indifféremment aux deux espèces que nous décrivons. Parmi les montagnards de la Bolivia, nous voyons les Incas ou Quichuas les nommer *huaman;* les Aymaras, *mamani;* les Yuracarès, *tiyu-tiyu* (tiyou-tiyou, prononc. franç.). Parmi les nations des plaines centrales de la même république, celles de la province de Chiquitos, les Chiquitos proprement dits, les appellent *ocinaus;* les Guarañocas, *aroramamita;* les Otukès, *cadéchu* (cadetchou); les Morotocas, *tillidaté;* des Guarayos, *taguato-mini* (petit oiseau de proie). Les Indiens de la province de Moxos les connaissent aussi: les Moxos proprement dits, sous le nom de *moti;* les Baures, sous celui de *piri-piri;* les Itonamas, sous celui de *caruca* (carouca).

FAUCONS, *Falco*, Bechst., Cuv.

Les faucons sont lestes, pétulans, toujours en mouvement; ce sont, sans contredit, les oiseaux de proie les plus vifs; leur vol est aussi incomparablement plus prompt; ils couvrent toutes les parties de l'Amérique méridionale de leurs espèces, quoiqu'elles soient peu nombreuses. On les rencontre depuis les frimas du pôle austral jusqu'aux régions brûlantes équatoriales; et du niveau de la mer au sommet des Andes, à l'est et à l'ouest de la Cordillère.

FAUCON A CULOTTE ROUSSE, *Falco femoralis*, Temm.

Temm., pl. 121 et 343 (mâle adulte); Cuv., *Icon.*, pl. 2, fig. 1; *Émerillon couleur de plomb*, Azara, n.° 39, t. III, p. 103; *Falco aurantius*, Gmel.? Var. *Bidens femoralis*, Spix, pl. 8, ou *cinerascens*, p. 15.

Rufiventri affinis; plumbeo niger supra, subtus plumbeus; rostro obsolete bidentato; gula et crisso albicantibus; femoribus castaneis; cauda nigra, cinereo obscure fasciata. Spix.

Les seules variétés déterminées par l'âge sont des teintes plus pâles dans les jeunes.

Bec bleuâtre; cire jaune-clair, ainsi que le tarse; parties nues du tour des yeux, jaune-clair; yeux, jaune-foncé. Le mâle a 35 centimètres de longueur totale du bout du bec

au bout de la queue; la femelle a quelquefois jusqu'à 43 centimètres. Vol, 82 centimètres 1/2; circonférence, 25 centimètres.

Nous avons observé cette espèce successivement à Buenos-Ayres, dans toute la province de Corrientes, à la frontière du Paraguay; puis, au centre de l'Amérique, à l'est des provinces de Moxos et de Chiquitos (Bolivia), ainsi que sur les montagnes du versant oriental des Andes; aux environs de Chuquisaca, même république. Elle a été rencontrée au Paraguay, par Don Félix d'Azara; et au Brésil, par M. le prince Maximilien de Neuwied. Nous devons en conclure qu'elle occupe tous les pays compris entre le 16.ᵉ et le 34.ᵉ degré de latitude sud, depuis le versant oriental des Andes jusqu'à la mer; et, en hauteur, depuis le niveau de la mer jusqu'à près de 9,000 pieds au-dessus, dans les montagnes de Chuquisaca, ce qui s'accorde avec les zones d'habitation relatives que nous avons indiquées. Nous avons été à portée de remarquer qu'elle ne se trouvait pas partout sur cette immense étendue de terrain, qu'elle ne vivait ni au sein des grandes forêts, ni au milieu des plaines inondées; mais que ses conditions d'existence étaient des terrains assez secs, recouverts de petits arbres épars et non serrés entr'eux, comme les lieux nommés, dans le pays, *Espinillares* ou *Algarrobales;* ou bien encore des bois de palmiers yataïs ou carondaïs, toujours assez clair-semés. Aussi croyons-nous pouvoir lui assigner, comme habitation de choix, tout le grand Chaco, ou, pour mieux dire, tous les terrains compris entre le pied oriental des Andes et les bords de la rivière du Paraguay, parce que c'est là plus particulièrement que se trouvent les arbres épars dont nous venons de parler. Quoique répandue sur une vaste surface de terrain, elle n'est, à proprement parler, commune nulle part. On en rencontre quelquefois des individus isolés; mais, le plus souvent, ils vont par paires, épars dans les campagnes, et séparés les uns des autres par une grande distance; car ils sont des plus égoïstes. Dans la province de Corrientes nous avons été porté à croire qu'ils étaient de passage; car nous ne les y avons trouvés qu'au temps des froids, et jamais en été; ce qui nous a fait supposer, peut-être avec raison, qu'ils y viennent des régions plus australes ou des montagnes qui bordent le grand Chaco à l'ouest; toutefois, ailleurs, nous les avons vus toute l'année; il est vrai de dire que les oiseaux qui vivent dans ces lieux n'émigrent pas; tandis que, dans la province de Corrientes, beaucoup d'espèces de passereaux ne viennent en troupe que l'hiver, descendant, alors, des contreforts des Andes et des régions australes. Ils couchent sur le sommet des palmiers, sur les feuilles sèches, ou sur les branches inférieures des arbres, à la lisière des bois: là, les deux consorts sont rapprochés sur le même arbre, et quelquefois sur la même branche; le matin ils s'éveillent dès le point du jour, et commencent leur promenade. On les voit voler avec rapidité entre les arbres épars, souvent au rez de terre, cherchant à découvrir leur proie, qu'ils saisissent au vol avec leurs serres, et qu'ils emportent assez loin de là pour la dévorer, dans un lieu qui leur paraît sûr; puis, ils viennent se poser sur le point culminant d'un palmier ou de tout autre arbre isolé; là, ils restent quelquefois des heures entières à guetter une nouvelle prise, ou à se reposer, perchés non loin l'un de l'autre. Si l'on s'approche assez près d'eux pour leur donner des craintes, ils s'envolent et vont s'abattre sur un arbre voisin,

Oiseaux de proie.

sans paraître trop s'effrayer de l'approche de l'homme. On pourrait même dire qu'ils sont insolens. Nous les avons vus, dans les campagnes, voler, souvent, en avant du voyageur qui traverse les hautes herbes, afin de saisir les petits oiseaux que sa marche en fait sortir : si l'un s'envole, l'autre le suit aussitôt, et tous deux s'occupent de la sûreté commune; car ils tournent, continuellement, de tous les côtés, la tête avec pétulance et vivacité, comme pour observer ce qui se passe autour d'eux. Ils paraissent peu sociables, et nous en avons vu ne faire que passer furtivement près des lieux embrasés, afin d'y saisir leur pâture, puis s'éloigner pour la dévorer, tandis que d'autres oiseaux y restent toute la journée sur place; il est vrai que, plus alertes, ils peuvent, bien plus vite, satisfaire leur voracité sur le malheureux animal qui cherche à échapper aux flammes. Ils sont querelleurs, et montrent toujours beaucoup de bravoure; ils combattent quelquefois entr'eux, le plus souvent dans la saison des amours, pour la possession d'une femelle; alors ils se poursuivent des heures entières, tandis que la femelle reste passive; cependant nous l'avons aussi vue prendre parti pour l'un des deux combattans; et, dans ce cas, la lutte n'étant plus égale, la querelle se trouve assez souvent terminée. Ils ne peuvent pas, non plus, demeurer en paix avec les autres oiseaux : ils attaquent les carácarás, et les poursuivent long-temps au vol; ceux-ci, quoique bien plus gros, redoutent leur approche. Blessés, ils menacent encore; ils se couchent sur le dos et se défendent à coups de bec et d'ongles. Il paraît que les petits oiseaux cherchent à les épouvanter; car s'ils volent, tous les suivent en jetant des cris; les plus acharnés sont toujours les gobe-mouches à longue queue (*Muscicapa savanha*); mais il arrive souvent que les faucons rusés, tout en se dérobant à leur poursuite, saisissent un de leurs persécuteurs, qu'ils vont déchirer plus loin, toujours en se cachant des autres oiseaux de proie, et montrant beaucoup de défiance de tous. Ils ne se posent à terre que pour manger, et y marchent rarement, étant presque toujours perchés. Leur vol est rarement élevé, toujours très-rapide et le plus souvent au rez de terre, ou à la hauteur des arbres, jamais très-long; mais ils parcourent, en la moitié moins de temps que les autres oiseaux de proie, les lieux qu'ils veulent explorer; si, en volant au rez de terre, ils aperçoivent une proie, souvent ils la saisissent au passage; mais, plus souvent encore, ils s'élèvent, de suite, à trente ou quarante pieds au-dessus, battant des ailes, sans changer de place, et regardant toujours à terre, comme font nos cresserelles d'Europe; puis fondant, comme un trait, sur leur proie, qu'ils saisissent presque toujours; car leur vue paraît on ne peut plus perçante, et leur coup d'œil des plus juste. Le seul cri que nous leur connaissions, c'est celui qu'ils poussent lorsqu'étant posés, ils veulent se prévenir mutuellement, ou se poursuivent et se battent; ce cri peut se traduire par les syllabes *cricri-cri cri*. En tout temps, ils ne vivent absolument que de proie fraîche, de mammifères et d'oiseaux, surtout des derniers, qu'ils préfèrent à tout, et qu'ils poursuivent avec une agilité et une adresse extraordinaires.

Il paraît qu'ils nichent, vers le milieu d'Octobre ou de Novembre, sur les mêmes arbres isolés où ils se perchent de préférence : leur nid est construit de branchages croisés; ils pondent quatre ou cinq œufs presque ronds, tachetés de rouge-brun sur un fond sanguinolent.

Les Espagnols les nomment *halcon* ou *halconcito*, *faucon* ou *petit faucon*, dans toute la république Argentine; mais, au Pérou, ils les appellent *cernicalo* (cresserelles).

ÉMERILLON DE LA CAROLINE, *Falco sparverius*, Gmel.

Émerillon de Saint-Domingue, Buff., Enl., 465; *Falco dominicensis*, Linn.; Wils. Amér., Orn., t. II, pl. 16, fig. 1, p. 117 (fem.), et t. IV, pl. 32, fig. 2, p. 57 (mâle); Ch. Bonaparte, *Synops.*, esp. 10, p. 27; *Malfini*, Buff., Sonini, t. XXXIX, p. 245; la *Cresserelle*, Azara, n.° 41, t. III, p. 107; *Falco sparverius*, prince Max. de Neuw., t. III, p. 116, n.° 9; *Falco sparverius*, Vieill., Encycl., t. III, p. 1234.

Falco, superne rufo-vinaceus, nigro transversim striatus, capite cinereo-cærulescente; vertice rufo-vinaceo; tectricibus alarum superioribus cinereo-cærulescentibus (*mas*); *rufo-vinaceis* (*fem.*); *nigro transversim striatis; rectricibus rufo-vinaceis, nigro terminatis* (*mas*), *nigro transversim striatis* (*fem.*).

La femelle a le dos beaucoup plus rayé de noirâtre; la queue rayée transversalement sur toute sa longueur.

Les jeunes sont couverts de taches nombreuses, et ont toutes les teintes plus pâles.

Le bec est bleuâtre; la cire et le tour des yeux sont d'un jaune très-vif, qui est aussi la couleur du tarse; les yeux sont jaune-pâle. La longueur totale, du bout du bec au bout de la queue, est de 29 centimètres.

Cet oiseau est, sans contredit, le plus répandu dans les deux Amériques; décrit d'abord comme habitant des Antilles, par le père Dutertre, il fut reconnu au Paraguay, par Azara; au Brésil, par M. de Saint-Hilaire, et dans une partie de l'Amérique septentrionale, par Wilson et par Charles Bonaparte. Nous étendrons de beaucoup les limites de son habitation, en annonçant que nous l'avons aussi rencontré successivement à Corrientes, dans les provinces d'Entre-rios et de Santa-Fe, sur les rives du Parana, à Buenos-Ayres, dans une partie de la Patagonie, jusqu'au 42.e degré; sur tous les contreforts orientaux des Andes, dans la Bolivia, sur les sommets élevés même de 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans tout le Chili, et dans une partie du Pérou. Nous pouvons dire, de plus, que nous l'avons rencontré dans toute l'Amérique méridionale, excepté dans les plaines chaudes et humides du centre de la Bolivia, et au sein des grandes forêts. On pourrait donc en conclure que cet oiseau habite, dans l'Amérique méridionale, depuis le niveau de la mer jusqu'à la hauteur de 12,000 pieds, et depuis la ligne jusqu'au 42.e degré de latitude sud, à l'est et à l'ouest des Andes. Il paraîtrait qu'il n'est pas moins répandu dans l'Amérique septentrionale; c'est, avec l'Urubu et l'Aura, l'oiseau de proie le plus commun sur le sol américain. Quelques auteurs ont prétendu qu'en hiver il passe de l'Amérique du Nord dans l'Amérique méridionale; nous croyons, nous, qu'il y reste toute l'année, dans les régions froides comme dans les régions tempérées; car nous l'y avons toujours vu en toutes saisons.

Quoiqu'il lui faille, pour vivre, des terrains montueux, peu humides et surtout boisés par intervalles, nous croyons pouvoir affirmer que cette espèce est bien plus répandue

et bien plus commune que le *Falco femoralis ;* ses convenances sont moins restreintes que celles de l'espèce que nous citons; et non-seulement elle vit au milieu des déserts, soit dans les montagnes, soit sur les falaises du bord de la mer, comme en Patagonie; mais elle est aussi un peu parasite de l'homme; car nous l'avons toujours rencontrée dans les endroits où l'homme construisait des maisons, imitant, en cela, notre cresserelle d'Europe, avec laquelle elle a, d'ailleurs, beaucoup d'autres points de ressemblance. Il lui faut, néanmoins, des lieux où des arbres épars lui permettent d'apercevoir, au loin, autour d'elle, ou un rocher, ou une maison; aussi est-on sûr de la rencontrer perchée sur la plus haute maison d'un village, sur le clocher, et même sur les croix ou les girouettes. Elle est si familière qu'elle vit, le plus souvent, au milieu des villes, et que, même en Patagonie, nous l'avons vue à bord d'un navire, à la baie de San-Blas et dans le Rio negro, se percher sur les vergues. On sait que les oiseaux ne viennent se reposer sur les navires que lorsqu'ils se trouvent à la mer et fatigués; mais que, dans un port, et au milieu d'un pays le plus souvent sauvage, aucun oiseau n'ose approcher de ces objets nouveaux pour lui. Notre espèce, au contraire, paraît les rechercher sans aucune crainte, sans doute comme point culminant, d'où elle peut voir de plus loin; il est vrai que son genre de vie lui fait rechercher naturellement le voisinage de l'homme, entouré de beaucoup d'animaux qui lui servent de nourriture. De tous les oiseaux de proie, cette espèce est, bien certainement, la plus matinale, son genre de chasse l'exigeant; aussi la voit-on, le matin, voler, dès le point du jour; chercher, dès-lors, sa proie; et, le soir, ne se coucher que long-temps après que les oiseaux crépusculaires ont commencé à parcourir les campagnes. Nous croyons que sa première chasse consiste en chauves-souris, et en petits rongeurs, qu'elle saisit au lever de l'aurore; aussi parcourt-elle, d'abord, les environs des édifices dans les lieux peuplés, les vieux arbres dans les campagnes, les falaises ou les rochers sur les montagnes ou le bord de la mer. Lorsque le soleil paraît, sa chasse est, souvent, faite; alors on la voit perchée sur le point le plus élevé des lieux, sur les clochers, sur les pointes de rochers ou sur le faîte des arbres morts ou isolés; là, tout en s'agitant continuellement, manifestant de l'impatience, et examinant tout ce qui se passe autour d'elle, elle reste long-temps; mais, le plus souvent, s'il y a un autre individu de la même espèce dans les environs, ce dernier viendra lui disputer son perchoir; et, alors, tous deux s'envoleront pour se poursuivre, en criant quelques momens, jusqu'à ce que l'un des deux revienne au premier poste; tandis que l'autre erre pour prendre position sur un autre point élevé du voisinage. Si cette espèce s'ennuie de son repos, elle vole autour du village, presque au rez de terre, à la hauteur du toit des maisons, le long des rochers, ou bien entre les arbres, et chasse ainsi pendant quelques instans; puis, elle regagne son poste, ou tel autre point élevé du lieu qu'elle a choisi. Nous n'avons pas pu déterminer d'une manière bien certaine si elle vivait toute l'année accouplée ou non; nous serions cependant porté à croire qu'elle vit par couple, car nous avons cru remarquer qu'il y en avait toujours deux par village, par montagne, ou dans chaque canton, et que ces individus paraissaient assez unis. Cette espèce, loin d'être craintive, montre tant de familiarité, que les habitans même s'y attachent et

s'intéressent à elle; au reste, elle est d'une bravoure extraordinaire, s'inquiétant peu des centaines de petits oiseaux qui la harcèlent dans son vol; et, la première, elle poursuit les carácarás et les cathartes qui s'approchent de son domicile, surtout lorsqu'elle a son nid. Son vol est, comme celui de tous les faucons, très-rapide, mais peu prolongé; elle se tient immobile, en battant des ailes, au milieu des airs, et, ces momens exceptés, elle crie presque toujours en volant, surtout quand elle n'est pas seule. Elle ne demeure à terre que pour saisir une proie, ne marchant jamais, et inactive seulement sur son perchoir habituel.

Elle se nourrit de chauves-souris et de petits mammifères rongeurs, ce qui l'oblige à voler depuis le crépuscule du matin jusqu'à la nuit close; le jour, elle poursuit quelquefois de petits oiseaux. Les tinamous sont ceux qu'elle chasse le plus souvent; et, dans ce cas, le couple se réunit pour les attaquer; mais elle se nourrit, aussi, de reptiles sauriens, d'insectes, et principalement d'orthoptères, ce que nous avons pu reconnaître par l'inspection de son estomac. Elle ne s'approche jamais d'un animal mort; elle chasse absolument comme notre cresserelle d'Europe. Vers le mois d'Octobre ou de Novembre, selon les pays, elle commence à s'occuper de sa nichée. Le couple, alors, est plus intimement lié, cherchant un lieu propre à déposer ses œufs; s'il est en possession d'une église, ou de tout autre bâtiment élevé, il niche dans les galeries, dans les trous des murailles, presque tous les ans au même lieu; et les habitans ont remarqué que, si quelque cause que ce soit ne lui faisait pas abandonner la place une année, ou s'il n'était pas remplacé par un autre, il venait toujours nicher dans le même trou. Sur les rochers ou sur le bord des falaises, il niche dans un trou; son attention pour la surveillance de sa nichée est extrême. Jamais les deux consorts ne l'abandonnent en même temps. Ils déposent, selon Azara, deux œufs blancs. Les habitans nous ont assuré qu'ils en pondent souvent jusques à quatre; et ces derniers, dans tout le Haut-Pérou, sont bien à portée de le savoir, puisqu'ils les laissent vivre au milieu d'eux, sans jamais leur faire de mal, se contentant de les dénicher, quelquefois, quand ils veulent élever des jeunes, afin de les accoutumer, chez eux, à la chasse aux souris. Depuis la conquête, les Espagnols de Chuquisaca et de Cochabamba tenaient à honneur de les dresser pour la chasse aux tinamous, comme on dressait les faucons en Europe; ils y réussirent parfaitement, à ce qu'il paraît, et s'en servaient avec succès. Depuis l'introduction de l'usage des fusils, et surtout depuis les guerres de l'indépendance, ce genre de chasse, réservé, jadis, aux premiers personnages des deux mondes, mais aujourd'hui tout à fait abandonné, n'est plus mis en pratique que par quelques Indiens quichuas, de la province de Cochabamba.

Notre oiseau a dû être remarqué de toutes les nations américaines, qui lui ont donné des noms que les Espagnols n'ont pas conservés, puisqu'ils l'ont appelé *halconcito* (petit faucon); ou bien, au Pérou et en Bolivia, *cernicalo* (cresserelle). Dans la province de Chiquitos, république de Bolivia, qu'habitent un grand nombre de nations diverses, quelques-unes lui donnent des noms particuliers. Les Chiquitos l'appellent *ocínaâs* (okunaas, pron. fr.); les Guarañocas, *aroramamita;* les Otukès, *cadéchu;* les Morotocas, *tididaté,* et les

Guarayos, *taguato-mini*. Dans la province de Moxos, où ces oiseaux sont très-rares, trois nations seulement purent nous les indiquer nominalement. Les Moxos les nomment *moti;* les Baures, *piri-piri,* et les Itonamas, *caruca* (*carouca,* pron. franç.). Les Aymaras du sommet des Andes les nomment *kili-kili,* ou mieux *mamani;* les Incas ou Quichuas, *huaman.* En yuracarès on les appelle *tiyutiyuti* (tiyoutiyouti, prononc. franç.).

Nous décrivons ici, comme une variété singulière, dont la livrée n'est pas due à l'âge, mais bien à un changement de couleurs, un *F. sparverius,* couvert des mêmes taches, et qui est de la même ville; mais qui, au lieu de se parer des teintes vives propres à l'espèce, présente une couleur plombée, uniformément répandue sur toutes les autres teintes. Nous l'avons tué dans la province de Chiquitos, en Bolivia, au milieu de beaucoup d'autres individus revêtus des couleurs normales. Nous avons obtenu aussi plusieurs individus, rapportés par M. de la Sagra, de l'île de Cuba, et nous nous sommes assuré que c'est cette variété qui a servi à M. Vigors pour l'établissement de son *F. sparverioides.*

DIODON, *Diodon.*

Sous-genre DIODON, Lesson, Traité, p. 95.

Les diodons nous paraissent avoir les mœurs indolentes des autours, et non celles des faucons; ils sont beaucoup moins répandus et semblent appartenir aux régions chaudes, à l'est des Andes.

DIODON BIDENTÉ, *Diodon bidentatus.*

Falco bidentatus, Lath.; Daud., t. II, p. 118; Temm., pl. 38 et 228 (jeune); *Falco diodon*, Temm., pl. 198 (mâle); *Bidens rufiventer*, Spix, 6, col. 38, ou *Bidens albiventer*, Spix, 7; prince Max. de Neuw., t. III, p. 132, n.° 13.

Diodon, rostro bidentato fusco; corpore plumbeo; pectore abdomineque rufis; crisso albo; remigibus fasciis plurimis, rectricibus tribus albis. Lath.

Couleurs. Bec corné; yeux rouge pâle; partie nue de la face, jaune-vert; tarse jaune vif. Longueur totale, du bout du bec au bout de la queue, 33 centimètres; du vol, 68 centimètres; circonférence du corps, 25 centimètres.

Cette espèce avait été découverte au Brésil et à la Guyane. Nous l'avons trouvée près de la frontière occidentale du premier territoire, dans la province de Chiquitos, qui termine, à l'est, la république de Bolivia, non loin de la Mission de *Santo-Corazon.* Comme nous ne l'avons vue que rarement, nous n'en pouvons dire autre chose sinon qu'elle se tient à la lisière des bois, où elle chasse aux petits oiseaux. Nous ne lui avons jamais vu les mœurs agiles des faucons proprement dits; elle semble plutôt avoir l'apathie des autours. Presque toujours perchée sur les branches inférieures des arbres, elle attend long-temps sa proie, qui paraît consister en oiseaux, en reptiles et en mammifères. Le diodon bidenté est rare partout; son vol est peu prolongé, et beaucoup moins rapide que celui des faucons.

III.e FAMILLE.

STRIXIDÉES, *Strixideæ.*

Strix, Linn.; *Oiseaux de proie nocturnes*, Cuv.; *Strigidæ*, Leach.

On peut, même sans être naturaliste, distinguer un oiseau de proie nocturne d'avec un oiseau de proie diurne; car il est impossible de se méprendre sur les caractères qui distinguent cette troisième famille des deux précédentes; aussi nous dispenserons-nous de les retracer ici.

Les strixidées n'ont pas tous les mêmes mœurs, ni les mêmes manières de vivre; quoique nocturnes ou crépusculaires, nous avons remarqué qu'en Amérique ils sont loin de l'être au même degré, ne craignant pas tous également l'action de la lumière du jour. Le duc barré, la chevèche à collier et le scops choliba s'enfoncent au plus épais des bois pour la fuir, se blottissant le long des grosses branches des plus grands arbres; la chevèche caburée (*strix passerinoides*, Temm.), dort, au contraire, pendant que le soleil darde ses rayons, sur les branches les plus extérieures des arbres de la lisière des bois; et, enfin, l'effraie perlée se cache dans l'intérieur des édifices ou dans les fentes des rochers des pays déserts. Tous ces oiseaux sont également nocturnes; et, quoique vivant d'une manière si différente, quand on les surprend de jour, ils tournoient sans savoir de quel côté se cacher, et montrent autant d'inquiétude qu'un oiseau de jour qu'on réveille dans l'obscurité. Telle est, ordinairement, la manière de vivre des oiseaux de nuit; mais il y a plusieurs exceptions assez singulières. On voit, par exemple, dans l'Amérique méridionale, plusieurs espèces dont les mœurs semblent participer de celles des oiseaux diurnes et de celles des oiseaux nocturnes. A leur tête, nous citerons la chevèche urucuréa, qui se promène en plein jour ou vole avec presque autant de facilité que les oiseaux diurnes, vivant en rase campagne. Il en est de même du hibou (*Otus brachiotos*), qui habite également les plaines, et plane très-long-temps le jour, à la vérité sans chasser. On voit donc que tous les oiseaux de proie nocturnes sont plus ou moins crépusculaires, et qu'ils n'ont pas tous besoin des pleines ténèbres pour voir et pour vivre.

L'Amérique n'a point de genres particuliers de strixidées; tous ceux dont se compose cette famille se trouvent, au contraire, partout. Nos Chevèches ont, en Amérique, leurs espèces voisines : les Scops en ont une qui se rapproche tellement des nôtres, qu'elle a été long-temps confondue avec le type européen; et, réellement, il y a si peu de différence entr'elles

Oiseaux de proie.

deux, qu'on pourrait n'y voir que l'influence du climat. Par un rapprochement singulier, les strixidées américains sont les seuls oiseaux de proie qui offrent de semblables analogies avec les oiseaux d'Europe; car, si le petit duc d'Amérique diffère peu de celui de l'ancien monde, l'effraie du nouveau n'en diffère pas davantage; et l'on serait tenté de la confondre avec celle d'Europe; car elle a, en tout, les mêmes mœurs et vit aussi près des lieux habités. Le hibou chouette, identiquement le même que celui d'Europe, vit partout en Amérique. Nous trouvons donc trois espèces sur sept ayant leurs analogues, ou tout au moins des espèces tellement voisines, qu'il est facile de les confondre. Le duc barré n'est-il pas aussi, en Amérique, comme espèce distincte, le représentant de notre grand duc? Quand on trouve, sur le nouveau continent, des animaux entièrement différens de ceux de l'ancien, il est bien singulier de n'y retrouver des analogues que parmi les oiseaux de proie nocturnes.

Ce qui viendrait appuyer l'opinion que les espèces américaines qui ont beaucoup de rapports avec celles de l'ancien continent, n'en sont, souvent, que des variétés tenant au pays, et ne sont pas, comme on l'a pensé, des espèces distinctes, c'est que ces mêmes espèces, l'effraie perlée et le hibou chouette, n'ont pas de zone d'habitation qui leur soit propre; ainsi, nous les avons rencontrés, également, dans les parties australes de l'Amérique et sous la zone torride, à l'est et à l'ouest des Andes, barrières que franchissent rarement même les oiseaux, à cause de leur grande élévation et qui séparent deux zoologies distinctes. Il n'y a que bien peu d'exceptions à cette règle, comme les deux espèces citées qui, s'accommodant de toutes les températures, se trouvent aussi bien dans les plaines brûlantes du centre de l'Amérique qu'aux sommets neigeux des Andes. Si le duc barré, et surtout celui-ci, le scops choliba et la chevèche caburée, ont des mœurs qui les font habiter des zones très-différentes de température, il n'en est pas ainsi des autres espèces; car la chevèche à collier est reléguée seulement sous la zone torride, tandis que la chevèche caburée ne vit qu'à l'est des Andes, sur une étendue de latitude au moins égale à celle du duc barré.

Nous avons examiné ces oiseaux sous le point de vue de leur distribution géographique. Quant à la zone de température, il nous reste à les considérer sous le rapport des lieux qu'ils habitent. Nous avons déjà dit que leur conformation et leur genre de vie doivent leur faire rechercher les bois plutôt que les plaines; aussi leurs espèces, à l'exception de deux, vivent-elles dans les forêts ou à leur lisière, et ne peuvent-elles vivre qu'où elles trouvent à se

percher. Ne doit-on pas, dès-lors, s'étonner de voir la Chevèche urucuréa et le Hibou-chouette ne vivre qu'en rase campagne, et, surtout la première, habiter des terriers de mammifères, et marcher, en plein jour, sur la terre unie, sans crainte d'émousser ses ongles? Tous, à l'exception de l'effraie perlée, fuient, ordinairement, la présence de l'homme, pour rester soit au fond des forêts, soit dans les lieux les plus déserts; mais l'espèce citée, au contraire, paraît s'identifier avec l'homme, et l'accompagner partout dans ses migrations. En effet, vient-on de construire un clocher dans un nouveau village? bien certainement l'effraie, inconnue au pays tant qu'il est resté désert, ne tardera pas à s'y établir; et, dès-lors, un couple prendra toujours possession de ce nouveau monument, et s'y verra successivement remplacé par d'autres couples.

Au reste, les strixidées ne portent, pour ainsi dire, jamais ombrage au cultivateur et au campagnard, ils ne leur nuisent en aucune manière; on pourrait même dire qu'ils leur sont utiles, en détruisant tous les animaux malfaisans ou incommodes, tels que les rats et les chauves-souris, qui abondent, partout, d'une manière effrayante. Cependant, ainsi qu'en Europe, le cri de l'oiseau nocturne est regardé comme de mauvais présage, et cette cause seule pourrait le faire craindre.

Tout le monde connaît le vol léger des oiseaux nocturnes, et leur facilité à battre l'air, sans faire aucun bruit; faculté toute spéciale, due à une conformation particulière des plumes, qui leur permet de s'approcher de l'animal convoité et de le saisir, avant même qu'il se doute de l'approche d'un ennemi si redoutable. Ils ne peuvent, au reste, parcourir, en l'air, une grande distance; aussi les voit-on s'envoler, se reposer un instant, s'envoler encore, pour aller se percher quelques minutes après. Ils ne sont pas, non plus, marcheurs; comme tous les oiseaux carnassiers, ils craindraient d'émousser leurs armes; ce qui fait qu'ils ne restent sur le sol que le temps voulu pour dépecer leur proie. On trouve, néanmoins, en Amérique une exception à cette manière de vivre. La chevèche urucuréa se tient presque toujours à terre, marche même, quelquefois, et fait anomalie, au milieu d'oiseaux dont les doigts ne sont pas conformés pour marcher.

Si nous voulons, enfin, considérer leurs différens cris, nous verrons qu'ils en ont deux qu'on retrouve chez presque toutes leurs espèces. Ce sont les deux intonations si diverses qu'ils font entendre : l'une, sorte de cri aigu, qui annonce, dans presque tous, la surprise ou la crainte; l'autre, roucoulement monotone, cadencé et prolongé, qui a valu au plus grand nombre

d'entr'eux des noms à peu près analogues dans toutes les langues américaines, comme on peut le voir aux espèces.

CHEVÈCHE, *Noctua*, Sav., Cuv.

I.re Section. SILVICOLES.

Les chevèches proprement dites ont les jambes plus ou moins longues. Toutes habitent les bois les plus épais, vivant soit dans leur intérieur, soit à leur lisière, se perchant toujours sur des branches d'arbres et jamais sur les tertres. On ne les voit à terre que le temps indispensable pour dévorer une proie; d'ailleurs, elles ne savent pas marcher, et n'avancent que par sauts, comme tous les oiseaux qui ne sont pas marcheurs; elles sont spécialement forestières et des plus nocturnes, fuyant les rayons du soleil. Elles appartiennent aux parties chaudes et tempérées de l'Amérique méridionale, et sont toutes de l'est des Andes.

CHEVÈCHE A COLLIER, *Noctua torquata.*

Strix torquata, Daud., t. II, p. 193; Levaill., Afriq., pl. 42; Vieill., Encycl., t. III, p. 1290; le *Ñacurutu sans aigrettes*, Azara, n.° XLIII, t. III, p. 115?

N. vertice facieque nigris; superciliis gulaque albis; corpore supra nigricante-fusco; corpore subtus rufescente-albo; collo inferiori torquato; rostro cœrulescente, apice flavo; pedibus rufescente-albis.

Les adultes diffèrent beaucoup des jeunes. Les premiers sont toujours munis d'une large ceinture brune qui manque chez les jeunes. Nous avons vu un jeune ayant la face entièrement noire; le reste du col et de la tête, blanc; le ventre et les cuisses, jaune-roux pâle, uniforme; le dos brun, varié de quelques taches roux-jaune; les tectrices rayées de brun et de jaune; la queue et les ailes noirâtres, rayées de plus pâle.

Sur le vivant le bec est toujours jaune-blanc; la cire livide; les yeux sont jaunes, les tarses verdâtres. Ses dimensions sont les suivantes: longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 46 centimètres; du vol, 1 mètre 8 centimètres; circonférence du corps, 36 centimètres.

Cette espèce paraît propre seulement aux régions équatoriales. Elle avait été observée à Cayenne et au Brésil, et nous l'avons rencontrée jusque dans les forêts qui bordent les derniers contreforts des Andes, près de Santa-Cruz de la Sierra, république de Bolivia; nous l'avons vue dans la province de Moxos. Nous croyons, en conséquence, qu'elle vit habituellement au milieu des forêts bordant les innombrables rivières qui sillonnent, en tous sens, le territoire américain, depuis le pied des Andes jusqu'à la mer; dans toutes les Guyanes et dans le Brésil. Si nous en jugeons par nos observations particulières, nous pourrions la croire propre aux forêts humides du bord des rivières, au plus épais desquelles elle se cache de jour, paraissant alors ne distinguer qu'à peine les

objets. Elle se tient tapie sur une enfourchure de branches et dort toute la journée, ne se réveillant qu'au crépuscule; alors elle parcourt, en tous sens, le dessous des voûtes touffues, chassant aux petits mammifères, aux chauves-souris principalement; et, à ce qu'il paraît, quelquefois aux oiseaux, en faisant retentir de ses lugubres accens l'écho des sombres forêts. Elle ne vit que dans les lieux les plus sauvages et les plus éloignés des habitations : elle y est fort rare, et nous ne l'avons rencontrée qu'isolée dans les bois. Au crépuscule, elle suit aussi, en chassant, les bords des rivières, se perchant, de temps en temps, sur les arbres morts, pour épier sa proie. Elle ne reste à terre que pour la dépecer.

CHEVÊCHE CABURÉE, *Noctua ferox,* Vieillot.

Le Caburé, Azara, n.° XLIX, p. 129, t. III[1]; *Strix ferox*, Vieill., Encycl., t. III, p. 1289; *Strix passerinoides*, Temm., Pl. col., 344; *Chevéchette*, Levaill., Hist. des Ois. d'Afr., t. I, p. 46.

Noctua, capite nigricante fusco, albido maculato; superciliis albis; corpore supra obscure-fusco; rectricibus albo maculatis; gula, jugulo, pectore fuscis; ventre albido; rostro virescente; cauda brunnescente, fasciata.

Sur le vivant : yeux d'un beau jaune; pieds jaune verdâtre; bec de même couleur. Longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 16 1/2 centimètres; vol, 36 centimètres; circonférence du corps, 14 centimètres.

Nous avons eu plusieurs individus qui paraissaient femelles, différant de ceux figurés par Temminck, en ce qu'ils n'avaient pas quatre rangs de taches blanches espacées, dessinant des bandes étroites sur la queue. Ils portaient, au contraire, huit ou neuf lignes rousses; la tête était aussi couverte de taches rousses et non pas blanches. Nous pourrions croire que cette différence vient de l'âge et que c'est une livrée de jeune, qui disparaît à la seconde année.

Azara, le premier, a fait connaître cette espèce; il l'a découverte au Paraguay et l'a rencontrée vers le Sud, jusqu'au 29.e degré de latitude. Elle avait aussi été observée au Brésil par divers naturalistes; et, en retrouvant des terrains analogues à ces derniers, dans la province de Chiquitos (république de Bolivia), nous n'avons pas dû nous étonner de l'y rencontrer, jusqu'au 17.e degré de latitude, près de la Mission de San-Xavier, et ensuite bien plus au Nord, dans la province de Moxos; mais nous ne l'avons pas, sans surprise, retrouvée vers le Sud, jusqu'au 41.e degré de latitude, dans la Patagonie, ce qui nous amène à conclure qu'elle habite des régions les plus chaudes aux pays tempérés, ou de la ligne au 41.e degré. Nous avons cru remarquer qu'elle se trouvait, surtout, à la lisière des grands bois humides qui bordent les rivières, au milieu des plaines; car nous ne l'avons jamais vue dans les arbres des montagnes, ni dans les lieux secs et arides. Le jour on la rencontre toujours dormant, non au milieu des forêts, comme certaines espèces, qui fuient le soleil, mais toujours à leur lisière et sur les petites branches

1. Cette espèce a été décrite d'abord par Azara, sous le nom de caburé, que Vieillot a traduit, en latin, par le nom de *Strix ferox.* M. Temminck ne l'a décrite que bien plus tard.

Oiseaux de proie.

basses, mortes ou peu feuillées, les plus extérieures. Là, elle se laisse souvent balancer au gré des vents, dormant ainsi, sans se réveiller au bruit; car souvent, presque touchée, elle gardait la même immobilité, ce qu'il faut attribuer à la pesanteur de son sommeil ou à la difficulté qu'elle éprouve d'ouvrir les yeux, de supporter les rayons du soleil et de voir en plein jour. Elle est peu commune et on la rencontre constamment seule et jamais par couples, hors le temps des amours. Le soir, elle ne commence à voler que lorsque le crépuscule est déjà avancé; alors elle parcourt tous les environs, suivant la lisière des bois, chassant aux insectes et aux petits rongeurs, seulement. Elle vole ainsi toute la nuit, faisant souvent entendre un chant lugubre, mais très-faible. Son vol est léger, comme celui de tous les oiseaux nocturnes : il est peu prolongé et surtout peu élevé; sa marche est gênée et par sauts, et non précipitée comme celle des urucuréas; nous croyons même qu'elle pose rarement à terre. Elle niche au sein des bois, dans les trous des arbres morts, sans aucune préparation. Elle dépose dans son nid deux œufs à peu près sphériques et entièrement blancs. Le couple n'est uni qu'alors, et toute liaison est rompue, dès que les petits sont assez grands pour se suffire à eux-mêmes.

A Moxos la nation Cayuvava la nomme *vadzi;* les Chiquitos, *okiich,* et les Morotocas, *sédségué.*

IIe Section. MARCHEUSES.

Nous croyons qu'on pourrait séparer des chevèches ordinaires des espèces qui ne vont jamais dans les bois, comme les chevèches proprement dites. Elles restent toujours à terre sur le sol, se perchant sur les tertres et très-rarement sur de petits buissons; jamais sur les arbres. Elles marchent sur le sol, long-temps, avec vîtesse, et non par sauts, se cachant dans des terriers de mammifères, passant, le plus souvent, toute la journée en rase campagne, menant presque le genre de vie des oiseaux diurnes. Elles sont reléguées dans les plaines ou sur les terrains les plus arides du sud de l'Amérique méridionale. On les trouve à l'est comme à l'ouest des Andes, et depuis le niveau de la mer jusque sur les sommets des montagnes.

CHEVÈCHE URUCURÉA, *Noctua cunicularia.*

Chevèche lapin, Feuillée, Journ. des observ. phys., t. II, p. 562; *Le Pequen, Strix cunicularia*, Molina, Chili, p. 243; Linn., *Syst. nat., gen.* 43, *sp.* 28; Lath., *sp.* 38; *Chouette de Coquimbo*, Buff., Sonn., t. XL, p. 167; *l'Urucurea*, Azara, t. III, p. 123, n.° 47; *Strix cunicularia*, Vieill., Encycl., t. III, p. 1293; *Noctua urucurea*, Less., Traité, p. 103; *Strix cunicularia*, prince Max. de Neuw., t. III, p. 248, n.° 4; Meyen, Zool., *Vögel*, p. 70.

N. corpore supra fusco, subtus albo; pedibus tuberculatis, pilosis; rostro virescente-albo.

Les jeunes sont plus chargés de couleur brune en dessous; les teintes, en eux, sont généralement très-sombres.

Si on les prend avant qu'elles aient revêtu leur livrée d'adulte, elles sont toutes brunes en dessus, marquées, sur le milieu du dos, de larges taches indistinctes roux pâle; le dessous est blanc-jaune, et le collier fortement marqué.

Il est à remarquer que les individus que nous avons tués en Patagonie, sont beaucoup plus blancs que ceux de Buenos-Ayres.

L'urucuréa subit à peu près les mêmes lois de distribution géographique que la chouette (*otus brachiotos*), ce qui paraîtra d'autant plus naturel qu'elle a, presque en tout, le même genre de vie et les mêmes habitudes. Azara avait observé cette espèce au Paraguay; le père Feuillée et Molina l'avaient vue au Chili; on savait donc qu'elle était commune aux deux versans des Andes. Plus tard, M. de Saint-Hilaire et le prince Maximilien de Neuwied l'ont rapportée du Brésil; puis, nous avons pu l'observer dans toute la *Banda oriental*, de la Plata à Montevideo, à Maldonado; dans les provinces d'Entre-rios, de Santa-Fe, de Corrientes, de Buenos-Ayres; ainsi qu'en Patagonie, au Chili, et même au milieu des plaines de la province de Chiquitos, en Bolivia. On voit qu'elle habite toute la zone chaude, tempérée et froide de l'Amérique méridionale, depuis le 16.e jusqu'au 42.e degré de latitude sud, à l'est et à l'ouest des Andes. Il est cependant bon de dire que, sur cette surface immense de terrains, elle choisit seulement ceux qui lui plaisent et sont conformes à son genre de vie; aussi ne se trouve-t-elle jamais au milieu des bois, ni même des plaines buissonneuses, à moins que, sur ces dernières, il n'y ait des clairières étendues; encore faut-il que celles-ci soient arides et sèches; car ce qu'elle préfère, ce sont ces immenses plaines ou Pampas, qui occupent tout le sud de l'Amérique méridionale, ainsi que les coteaux également dépourvus de bois des versans est et ouest des Andes, près de Mendoza ou au Chili, et les dunes côtières.

L'urucuréa est assez commune dans les lieux que nous venons de désigner, c'est-à-dire qu'elle est disséminée de manière à ce qu'on n'en trouve jamais de très-voisines l'une de l'autre, excepté les deux consorts; car elle reste accouplée toute l'année, et paraît vivre ainsi constamment. Chaque couple choisit son canton, où il s'établit pour la vie, ne voyageant pas, et ne permettant guère aux autres de s'établir près de lui. L'urucuréa prend pour domicile un terrier abandonné de tatous, de biscachas, de renards ou d'autres animaux des contrées qu'elle habite, et y passe sa vie; si l'on s'approche de sa résidence vers le milieu du jour, heure à laquelle les autres oiseaux nocturnes sont plongés dans le sommeil le plus profond, on la trouve, quelquefois, dans son trou; mais, le plus souvent au dehors, le mâle et la femelle l'un près de l'autre. Elle voit, de très-loin, ceux qui viennent troubler son repos, et fait entendre alors son cri de guerre ou d'alarme, qu'on peut exprimer par les monosyllabes *tchii-tchii-tchi-tchi* long-temps prolongés. Elle s'envole pour aller se poser à quelques pas de là sur une butte, où, tout en tournant la tête avec crainte, et regardant, avec une effronterie apparente, l'importun qui la dérange, elle se laisse approcher de très-près, puis s'envole encore, ainsi que sa compagne, va se percher sur un tertre voisin, au sommet d'un petit buisson ou d'un chardon, et recommence son cri, ne pensant à s'aller cacher au fond de son terrier que lorsqu'elle a grand'peur, ce qui est très-rare. Elle reste ainsi toute

Oiseaux de proie.

la journée autour de son nid, chasse même, quelquefois, pendant le jour; cependant c'est de préférence vers le soleil couchant, à l'heure où les petits rongeurs sortent de leurs terriers, qu'elle commence sa chasse, en planant, comme le font les autres oiseaux de proie; et nous avons cru remarquer qu'au milieu de la nuit elle se reposait de nouveau, pour chasser dès le crépuscule du matin. Il nous a semblé qu'elle dormait également pendant les nuits obscures et pendant les fortes chaleurs du jour, chassant plus spécialement le matin et le soir : le matin, après le soleil levé, quelque temps encore; ainsi que le soir, avant la nuit. Elle vole dans la campagne, comme le font au crépuscule seulement les autres oiseaux de proie nocturnes. Nous pouvons donc dire que c'est presque un oiseau diurne, ou, tout au moins, le plus diurne de toute sa série : au crépuscule, elle s'éloigne davantage de sa demeure, et parcourt tous les environs à un quart de lieue à la ronde, en chassant; se perchant, alors, plus volontiers, sur les arbres secs, les barrières, les ruines, les maisons et les rochers. Elle fait, dans ce cas, entendre un chant plaintif, qu'on peut traduire par *hou-hou-ouououou*, visitant tous les lieux habités des environs avec moins de crainte que de jour, quoique ce soit, même alors, un oiseau assez familier qui se laisse facilement approcher.

Sa pose habituelle, lorsqu'elle est à terre dans l'inaction, est presque perpendiculaire, les ailes basses, et la tête enfoncée entre les épaules; si quelque bruit vient troubler sa tranquillité, ou si la sentinelle des autres oiseaux des plaines, le vanneau armé [1], fait retentir les environs de son cri d'alerte, l'urucuréa dresse la tête, et son attitude, alors, est grotesque; elle tourne la tête de tous côtés. Perchée, son corps est également vertical; et, même lorsqu'elle marche, il ne prend pas la position horizontale, qu'il affecte chez presque tous les autres oiseaux de proie : elle marche vite et à pas précipités; on peut dire qu'elle est presque toujours à terre, se perchant seulement par occasion, et plus particulièrement lorsqu'elle chasse. Son vol est celui des chevèches ordinaires, léger et rapide; quand elle poursuit sa proie, elle vole au rez de terre, ou à quelques pieds au-dessus, planant, le plus souvent, en tournoyant soit sur les terriers des rongeurs, soit autour des buissons ou des haies. Le jour, elle ne s'envole que pour aller à vingt-cinq ou trente pas de distance, se reposer de nouveau, continuant ce manège tout le temps qu'elle est poursuivie; elle se nourrit de rats, de jeunes coboyes, de reptiles et d'insectes.

Quelques auteurs, comme le père Feuillée et Molina, prétendent qu'elle se creuse des terriers profonds dans la campagne. Nous croyons pouvoir affirmer que cette assertion est dénuée de tout fondement; ce qu'il est facile de vérifier par la nature de ses ongles toujours aigus, jamais émoussés, et peu propres, d'ailleurs, à ce genre d'exercice. Il nous est, au contraire, démontré qu'elle s'approprie un terrier de tatou, de renard, de mara, et, surtout, de biscacha, plus commode à cause de ses diverses issues et de ses divers compartimens souterrains; aussi est-on certain de rencontrer l'urucuréa dans les endroits où la campagne est infestée de cette dernière espèce de mammifère. Les habi-

1. *Tringa cayennensis*, Lath.

tans nous ont assuré que, lorsqu'un couple prend possession d'un de ces terriers, les véritables propriétaires sont obligés de l'abandonner, à cause de la ténacité de l'urucuréa, et, sans doute, aussi, pour raison de propreté; car la biscacha, si soigneuse, ne peut, à ce qu'il paraît, supporter l'odeur désagréable que porte avec elle l'urucuréa; odeur commune, au reste, à tous les oiseaux de proie nocturnes. On sent que le couple, intimement lié toute l'année, n'a pas besoin de se réunir pour la saison des amours, ni de chercher, au loin, un lieu où il puisse nicher commodément; son terrier habituel lui en offre les moyens. Il se contente donc de déposer, au fond, trois ou quatre œufs blancs, dont les diamètres sont de 31 et 34 millimètres; et c'est là qu'il couve alternativement. Les jeunes naissent avec un duvet blanc: ils grandissent avec promptitude, le couple leur portant fréquemment de la nourriture; dès qu'ils sont assez grands pour marcher, on les voit, tous les jours, venir, en dehors du terrier, s'exposer au soleil. Ils s'habituent ainsi, peu à peu, à chasser; dès qu'ils sont assez forts, les parens ne souffrent plus qu'ils rentrent dans le terrier paternel, et ils n'ont plus qu'à se chercher une compagne et à s'approprier dans la campagne, et toujours assez loin de leurs parens, un terrier qui deviendra leur domicile pour toute la durée de leur existence. On voit, par ce qui précède, combien l'urucuréa empiète sur les mœurs qui n'appartiennent ordinairement qu'aux mammifères; c'est, en effet, une anomalie singulière que les mœurs de cet oiseau.

On l'élève, quelquefois, à cause de sa douceur, chez les habitans de la campagne, en le nourrissant de viande crue; et il y peut, en quelque sorte, remplacer les chats dans les maisons; cependant nous dirons que les habitans s'en donnent rarement la peine. Le père Feuillée vante la bonté de sa chair; nous avons voulu vérifier son assertion, et nous avons trouvé cette chair très-dure et sans saveur. Les habitans, au reste, ne mangent nulle part les urucuréas, ayant une aversion marquée et fondée contre cette espèce, au moins comme nourriture; car ils sont tellement indifférens pour elle, qu'elle s'établit, sans se voir dérangée, quelquefois à moins de cent pas des habitations. Les Espagnols la confondent avec les autres oiseaux de proie sous le nom de *lechuza*. Les Patagons ou Téhuelches la connaissent sous le nom de *kes-kes,* qui est, sans doute, l'expression de son chant; leurs voisins, les Puelches, la dénomment, aussi, d'après son chant, mais par un mot plus dur, comme tous ceux de leur langue, en l'appelant *ketz-ketz*. Les Araucanos du Sud la nomment *péké* ou *pékel*, appellation très-voisine de celle de *péquen,* qui est son nom chilien. Les Indiens bocobis du grand Chaco la nomment *kuettiic,* et les Guaranis *urucuréa*. Il est à remarquer que tous les noms qui lui sont imposés par les nations du Sud, sont évidemment l'expression de son cri de jour, rendu de différentes manières, selon leur prononciation; son seul nom guarani est, au contraire, l'expression de son chant nocturne. Nous aurons souvent l'occasion de faire remarquer des noms dérivés des cris des animaux.

SCOPS, *Scops*, Sav., Cuv.

Les scops sont des chevèches munies de petites aigrettes et dont les doigts sont nus, au lieu d'être couverts de poils. Si nous les comparons à ces dernières, sous le rapport des habitudes, nous voyons que, du moins en Amérique, ce sont de véritables chevèches pour les mœurs et pour la manière de vivre. Ils sont des parties chaudes de l'Amérique méridionale, à l'est des Andes seulement.

SCOPS CHOLIBA, *Scops choliba.*

Choliba, Azara, n.° XLVIII, t. III, p. 126; *Strix choliba*, Vieill., Encycl., t. III, p. 1279; *Strix decussata*, Lichtenst., *Cat.*, p. 59, n.° 615? Peut-être le *Strix crucigera*, Spix, t. 9.

S. pennis corporis nigricantibus, dilute fusco, nigricante punctato marginatis; remigibus primoribus nigricantibus, maculis magnis rufescentibus; rectricibus fuscis, punctatis; scapularibus albis nigrisque; rostro dilute cæruleo; apice flavescente.

Bec verdâtre; cire de la même couleur; yeux jaunes; tarses et doigts gris. Longueur totale, du bout du bec au bout de la queue, 21 centimètres; du vol, 55 centimètres; circonférence du corps, 20 centimètres.

Cette espèce varie à l'infini dans ses teintes, selon les différens âges : si nous la prenons dans sa livrée de l'année, elle a partout, en dessus et en dessous, des lignes transversales gris pâle, sur du gris foncé; la queue participe de ces deux teintes par zones. L'année d'après, elle est encore grise; mais, alors, tout le dessus est agréablement varié de petites taches et de lignes irrégulières plus foncées; le dessous a, sur chaque plume, une ligne longitudinale noire assez large, et de petites lignes transversales de la même couleur placées irrégulièrement; tandis que, dans l'âge adulte, l'oiseau est entièrement roux, avec les mêmes taches du ventre qu'on remarque à la seconde année de la livrée; et le dos, qui est roux vif, est muni, sur chaque plume, d'une ligne longitudinale brune. On voit, par ces changemens successifs, combien il est difficile de bien caractériser une espèce d'oiseau de proie, lorsqu'on n'en peut pas comparer tous les âges.

Cette espèce paraît habiter toutes les parties chaudes de l'Amérique méridionale : elle a été désignée par Azara comme habitant le Paraguay; on l'avait aussi rencontrée à la Guyane; et nos propres observations sont venues étendre encore son domicile en Amérique. Nous l'avons trouvée à Corrientes jusqu'au 30.ᵉ degré de latitude sud; et, de nouveau, dans les vastes régions de la république de Bolivia, qui bordent, à l'est, le Brésil, dans la province de Chiquitos; ce qui nous ferait croire qu'elle habite toute l'immense étendue de plaines comprise entre les derniers contreforts des Andes et la mer, en suivant le cours de l'Amazone; et, en latitude, depuis la ligne jusqu'au 30.ᵉ degré sud. Nous ne l'avons vue que dans les lieux boisés, et surtout auprès des habitations et des villages; elle est sédentaire. Le jour, elle se tient d'ordinaire au

plus épais des bois, surtout de ceux qui avoisinent les villages, se cachant, endormie, sur les branches les plus surchargées de feuillage. Le plus souvent les consorts sont ensemble, et posés si près l'un de l'autre qu'on peut facilement les tuer tous deux du même coup de fusil : comme l'espèce est on ne peut plus nocturne, elle ne commence pas à voler dès le crépuscule, si ce n'est sous la feuillée la plus sombre des bois; on ne la voit s'approcher des lieux habités que lorsqu'il fait très-obscur. Aux alentours des maisons champêtres, elle passe la nuit voltigeant d'un toit à l'autre, visitant tous les enclos, les cours, les jardins, se posant sur les arbres du voisinage, sur les murailles, sur les poteaux; elle se familiarise alors, plus que jamais, avec les hommes, et les débarrassant de tous les animaux incommodes, comme rats, chauves-souris, blattes, etc.; et les hommes, en retour, ne lui font jamais de mal. Ils la protègent, au contraire, autant que possible, l'élevant même chez eux, pour lui faire remplacer les chats. C'est au milieu de leurs courses de nuit, que les *cholibas* font retentir les airs de leur chant monotone, qui a deux caractères différens; un cri de crainte ou de colère, qu'ils font entendre rarement, espèce de sifflement accompagné, le plus souvent, d'un claquement du bec, ou bien un chant de rappel ou d'habitude, qu'ils poussent lorsqu'ils sont posés, et qu'on peut rendre par les sons de *tourourou-tou-tou,* qui, comme on le verra à la synonymie américaine, se traduisent de bien des manières par les diverses nations; chant que le paisible cultivateur, ou le voyageur bivouaquant au sein des campagnes, entend, de temps à autre, résonner, autour de lui, dans le silence imposant des belles nuits des pays chauds, et qui lui fait apprécier davantage cette nature entièrement plongée dans le sommeil.

Le choliba fait son nid au milieu des bois épais; il choisit le creux d'un arbre mort, et y dépose deux ou trois œufs entièrement blancs, des diamètres de 28 et de 32 millimètres. Le mâle et la femelle couvent alternativement pendant la nuit; le jour l'un couve, tandis que l'autre est perché sur une branche voisine. Les habitans les recherchent pour les élever, parce qu'ils se familiarisent facilement et mangent de tout; mais s'ils manquent de nourriture, ils attaquent et dévorent tous les autres oiseaux domestiques. Leur vol est léger et peu prolongé; et leur marche un sautillement qui leur est peu habituel à l'état sauvage, qu'ils exécutent péniblement lorsqu'ils sont captifs déjà âgés, mais qu'ils apprennent, lorsqu'ils sont élevés très-jeunes.

Des noms que donnent au choliba les indigènes américains, la plupart viennent de son chant de repos, et quelques autres de son chant de colère. Parmi les premiers, nous pouvons citer, en Bolivia, les Chiquitos, qui le nomment *nosoomo;* les Otukès, qui l'appellent *simiurucucu* (*simiouroucoucou,* pron. franç.); les Morotocas, *gossogossoco;* les Quitemocas, *tiorococo;* les Cucikias, *usupupuch* (*oussoupoupouche,* pron. franç.); les Paunacas, *turucuco* (*touroucouco*, pron. franç.); les Paiconécas, *nonomococué.* Dans la province de Moxos, on retrouve encore la traduction littérale de son chant dans les langues suivantes: la cayuvava, qui le nomme *niomorocoto;* la movima, *orococo;* celle des Moxos, qui le désigne par le mot *curumucucu* (*couroumoucoucou*, pron. franç.). D'autres nations n'expriment pas précisément ce chant; mais emploient une redondance de sons analogues: à

Chiquitos, chez les Samucus, *néago;* à Moxos, chez les Muchojeonès, *macacao;* chez les Itonamas, *ococha;* chez les Pacaguaras, *téutéu* (*téoutéou,* prononc. franç.). D'autres noms paraissent évidemment dérivés de son cri de colère, comme on peut le voir dans celui des Guaranocas, *dikiriki,* et des Canichanas, *nikitip;* tandis que d'autres semblent vouloir réunir les deux expressions de chant contractées dans un seul mot, comme le nom des Chapacuras, *chichéru* (*tchitchérou,* prononc. franç.) ; des Baures, *kiyahua* (*kiyahoua,* pron. franç.), et des Sarabéca, *aritia éché.* Les Guaranis le nomment *suinda,* et les Guarayos *urucuréa* (*ouroucouréa,* prononc. franç.), mot où l'on retrouve encore l'expression de son chant. On voit, par les différens noms de cette espèce, que le chant des oiseaux est, le plus souvent, employé par toutes les nations, comme désignation spéciale et distinctive; que, selon le génie de leur langage, elles ont cherché, par une redondance de sons, reproduits de diverses manières, à exprimer ce qu'elles entendaient journellement; fait que nous aurons fréquemment occasion de prouver, surtout pour les oiseaux de proie nocturnes dont nous avons encore à parler.

HIBOU, *Otus,* Cuvier.

HIBOU CHOUETTE, *Otus brachyotos,* Linn.

Chouette, Buffon, Enl., 438; *Strix ulula*, Linn., *Syst.*, *ed.* 3, *gen.* 43, *sp.* 10.

Otus, albo rufescens, maculis longitudinalibus fuscis varia; remigibus exterius rufis, tæniis transversis fuscis variis, interius albo-rufescentibus; rectricibus rufescentibus fusco transversim striatis. Briss.

Il est bien singulier que cette espèce se soit rencontrée partout en Amérique; anciennement connue en Europe, elle a été tour à tour rapportée de l'Amérique du Nord, du Brésil, par M. Auguste de Saint-Hilaire; des îles Marianes, des îles Sandwich, du Bengale; nous l'avons vue en Bolivia, au Pérou, au Chili, en Patagonie, depuis les plaines jusqu'à la hauteur de 14,000 pieds au-dessus de la mer, sur les Andes; de sorte qu'elle paraît aussi bien répandue sur les parties chaudes que sur toutes les parties les plus australes de l'Amérique méridionale. Nous l'avons aperçue pour la première fois, vers le 42.ᵉ degré de latitude sud, sur les côtes maritimes de la Patagonie, au-delà du Rio negro; nous l'avons retrouvée, ensuite, au Chili, sur les montagnes; et, enfin, encore au sommet des Andes, près du Tacora, dans la république du Pérou, et sur tout le plateau élevé de la Bolivia. Il paraîtrait aussi qu'elle existe au Brésil, dans les parties australes. Nous devons naturellement en conclure que cet oiseau habite les parties froides, tempérées et chaudes des plaines de tous les pays qui bordent la mer sur la côte orientale de l'Amérique; et, sur le versant opposé des Andes, les montagnes, mais seulement jusqu'au 15.ᵉ degré de latitude. Nous avons déjà fait remarquer que les terrains qui couvrent les régions élevées et glacées des Andes, sont absolument dans les mêmes conditions que les parties australes de la Patagonie, sous le rapport du froid, de la température et de l'aridité du terrain; et, enfin, de l'aspect général, à tel point

qu'une personne transportée tout à coup de la Patagonie au Tacora, croirait ne pas avoir changé de pays. La raréfaction de l'air seule lui prouverait qu'elle a changé de lieu; aussi n'est-il pas étonnant que l'espèce se trouve également dans les deux régions. Nous ne l'avons rencontrée que dans les terrains ondulés, ou dans les plaines rocailleuses, sablonneuses, arides ou couvertes de hautes graminées; elle se cache quelquefois, pendant le jour, au milieu de ces herbes. Le plus souvent, elle dort peu dans la journée; car on la voit, sans être poursuivie, s'élever du milieu des herbes, s'envoler, planer long-temps; puis, aller se poser sur un tertre, sur un petit buisson ou dans les herbes, d'où elle repart dès qu'on s'en approche, même de très-loin; et nous pouvons assurer qu'elle est beaucoup moins crépusculaire que les autres espèces de sa famille, puisque, même dans la journée, elle chasse encore lorsque le soleil n'est pas fort, et paraît y voir parfaitement. Elle est toujours seule dans la campagne, où elle marche au milieu des herbes; dès que le soleil se couche, avant même que le crépuscule soit arrivé, elle commence à la parcourir, faisant, parfois, entendre un chant mélancolique qui rompt d'une manière désagréable le silence sauvage de ces affreux déserts; et, là, se met à poursuivre les innombrables rongeurs qui peuplent ordinairement ces contrées, faisant bien facilement sa chasse habituelle; aussi, le reste de la nuit continue-t-elle à faire retentir les échos de ses chants lugubres.

Ses postures ordinaires sont celles de nos individus d'Europe: son vol est le vol commun à tous les oiseaux nocturnes, quoiqu'avec plus de rapports avec celui de quelques oiseaux diurnes, surtout lorsqu'elle plane en tournoyant au-dessus des plaines à une hauteur de 15 à 20 pieds seulement. Elle se perche sur les rochers, sur les tertres, et, parfois, sur les grandes plantes ou les petits et rares buissons des contrées qu'elle habite; tournant alors continuellement la tête tout autour d'elle, avec inquiétude ou défiance, elle répète son cri favori. Au dire des habitans, qui parcourent plus fréquemment ces contrées, elle nicherait soit entre les rochers, soit dans des terriers de mammifères.

Les Espagnols des contrées qu'elle habite, la confondent sous le nom générique de *lechuza* (chouette).

EFFRAIE, *Strix*, Sav., Cuv.

Les effraies d'Amérique ont, en tout, les manières de nos effraies d'Europe. Elles aiment les ruines, les églises, les roches, et se trouvent partout, sous toutes les latitudes et à toutes les hauteurs.

EFFRAIE PERLÉE, *Strix perlata*, Lichtenst.

Strix perlata, Licht., *Cat.*, p. 59, n.° 613; *Tindara*, Marcgr., p. 205; *Effray*, d'Azara, Voy., vol. III, p. 122; *Strix perlata*, prince Max. de Neuw., t. III, p. 263, n.° 5.

Valde affinis strici flammeæ, sed tarsis longioribus insignis.

Cette espèce se trouve partout dans l'Amérique méridionale, au moins l'avons-nous rencontrée dans tous les lieux où nous sommes allé : elle se montra à nous à Rio de

Janeiro au Brésil, à Montevideo et à Maldonado, sur les rives de la Plata, à Buenos-Ayres, sur les bords du Rio negro, en Patagonie, dans les provinces riveraines du Parana, celles de Santa-Fe, d'Entre-rios, de Corrientes, au Paraguay; nous l'avons vue, aussi, dans toute la république de Bolivia, sur les versans des Andes, ainsi que sur les plaines brûlantes du centre de cette république; au sein des provinces de Santa-Cruz, de la Sierra, de Chiquitos et de Moxos; enfin, en deux mots, depuis le 13.ᵉ degré de latitude sud jusqu'au 42.ᵉ degré en longitude; depuis les Andes jusqu'à la mer; en hauteur, depuis le niveau de l'Océan jusqu'à 12,000 pieds sur les Andes. Nous avons lieu de croire qu'elle se trouve, encore, dans toutes les contrées américaines voisines de celles que nous avons visitées; ce qui peut s'expliquer très-facilement. L'effraie paraît ne vivre qu'où l'homme a commencé à bâtir des édifices; elle doit donc le suivre partout, ce qui la fait s'étendre, peu à peu, sur tout le sol américain. Une chose qui nous a cependant étonné dans cette espèce, c'est cette facilité même à s'établir en tous lieux; en effet, si dans un endroit désert, sans rochers, aux environs duquel il ne peut y avoir aucune effraie, endroit souvent séparé des habitations par une très-grande étendue de terrains sauvages; si dans un tel endroit, disons-nous, on établit une ville ou seulement un grand village, il ne se passera pas deux ans avant qu'un couple d'effraies ne vienne prendre possession des nouveaux édifices, sans qu'on sache comment il aura pu s'y rendre et franchir l'espace qui le séparait de son nouveau séjour. C'est surtout au milieu de ces immenses plaines inondées de la province de Moxos, en Bolivia, que nous avons été frappé de cette idée, rencontrant partout des effraies, dans des Missions modernes, séparées souvent des autres par une traite de cinquante lieues de marais ou de terrains inondés, où l'effraie pouvait difficilement vivre. On doit donc supposer que la nuit elle s'éloigne beaucoup de sa demeure habituelle, ou qu'elle voyage plus que ne le font d'habitude les espèces d'oiseaux de proie ordinaires; on pourrait encore supposer que les jeunes couples, chassés du lieu de leur naissance par leurs parens, dès qu'ils sont en âge de pourvoir à leur existence, ne pouvant pas vivre dans le même édifice, ou ne trouvant pas d'édifices voisins, errent long-temps dans les campagnes, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré un lieu habité où ils puissent se fixer. Ces faits expliqueraient peut-être cette migration journalière; néanmoins, dans nos voyages, nous n'avons jamais rencontré l'effraie au milieu des bois; et, si nous l'avons aperçue loin des habitations, c'est en des endroits où des rochers caverneux viennent remplacer les édifices; mais ces localités sont rares, et ne pourraient, en rien, expliquer ce qui se passe au milieu des plaines des Pampas, non plus que la manière dont vivaient ces oiseaux lorsque, avant la conquête, de simples huttes d'Indiens ne leur permettaient pas de faire société avec l'homme, habitant primitif de ces contrées.

Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur les mœurs des effraies en Amérique; elles sont, en tout, les mêmes qu'en Europe, où ces oiseaux sont connus de tout le monde. De même ils se cachent dans les églises, dans les ruines, dans les trous de rochers; de même ils sont tellement nocturnes qu'ils ne sortent que lorsque le crépuscule est déjà très-sombre, et chassent alors aux petits mammifères, tels que les rongeurs et les chauves-souris. Ils

saisissent aussi quelquefois les jeunes poulets dans les basses-cours. Ainsi que les effraies européennes, celles d'Amérique sont craintives, sauvages et bizarres dans leurs postures. Elles pondent également quatre à cinq œufs blancs dans les trous de rochers et dans les églises; leur cri, encore, est identique; aussi, soit que les superstitions répandues en Europe dans la classe peu éclairée, aient été transportées en Amérique, soit que ces superstitions appartiennent originairement au pays, on les retrouve partout. Depuis l'Espagnol jusqu'à l'Indien, tous craignent d'entendre l'effraie attrister de son chant les environs, lorsqu'elle se pose sur leur maison; comme en Europe, ce chant est profondément mélancolique, lorsque l'oiseau est au repos; il se change en un sifflement aigu, quand il s'irrite ou quand il a peur.

L'effraie américaine porte une quantité de noms, que nous allons classer d'après leur dérivé du chant de crainte ou du chant habituel de l'espèce, en commençant par le dernier. Dans la Bolivia, les Chiquitos la nomment *osupupuch* (osoupoupouche, pron. franç.); les Guarañocas, *urucoco* (ouroucoco, pron. franç.); les Otukès, *simiurucucu* (simiouroucoucou, pron. franç.); les Cucikias, *usupupuch*. A Moxos, d'autres nations lui donnent encore des noms analogues à ce chant : par exemple, elle est nommée, chez les Iténes, *coromoco;* chez les Pacaguaras, *popo;* chez les Movimas, *suhunta* (souhounta, pron. franç.). Tous les autres noms qu'elle porte à Moxos ont rapport à son cri de colère, ou dérivent de quelques circonstances de sa vie. Elle est nommée, chez les Muchojéones, *ovirropiri;* chez les Baures, *cacharaké;* chez les Itonamas, *ochi;* chez les Cayuvavas, *taho;* chez les Canichanas, *nicha*, et chez les Moxas, *yusa* ou *huakirina*. A Chiquitos elle est aussi nommée, par les Samucus, *kiriséna;* par les Saravécas, *sihi-huaré;* chez les Kitémocas, *chichi* (tchitchi, pron. franç.); chez les Paunacas, *séhu*. Les nations des Andes ont aussi leurs noms : les Incas ou Quichuas l'appellent *chhuisik;* et les Aymaras, *cchusica*, ou *chuseja*, à Yungas.

DUC, *Bubo*, Cuvier.

Caractérisés par une tête surmontée de deux aigrettes de plumes, par le disque de la face, qui n'est presque pas apparent, et par les tarses emplumés jusqu'aux ongles. Les ducs, en Amérique, sont, pour les mœurs, de véritables chevêches, en ce qu'ils habitent constamment les bois épais, loin des habitations, se perchant sur les arbres seulement, n'allant pas à terre et marchant par sauts, lorsqu'on les force à s'y tenir. Ce sont des oiseaux très-nocturnes, qui habitent également les régions chaudes, tempérées et froides des deux Amériques, à l'est et à l'ouest des Andes.

GRAND-DUC BARRÉ, *Bubo magellanicus*.

Strix magellanica, Gmel., Buff., Enl. 585; *Strix virginiana*, Gmel.; *Strix punicola*, Vieill., Amér., pl. 19; Encycl., t. III, p. 1282 (var.); *Jacurutu*, Marcg., *Hist. nat. bras.*, p. 199;

Oiseaux de proie.

le *Ñacurutu*, Azara, n.° XLII, p. 3, pag. 113; *Strix nacurutu*, Vieill., Encycl., t. III, p. 1281; *Strix nacurutu*, prince Max. de Neuw., t. III, p. 274, n.° 7.

Bubo. Corpore fusco-rufo cinereoque lineato, subtus cinerascente; striis transversis fuscis; remigibus rectricibusque fusco striatis. Lath.

On a réuni, jusqu'à présent, sous la même espèce, le *Strix virginiana* et le *Strix magellanica*, quoiqu'ils soient toujours différens l'un de l'autre. Le premier, plus grand, plus foncé, plus tacheté de noir, la bande blanche du thorax moins large, appartient à toute l'Amérique septentrionale; le second, au contraire, plus petit, moins tacheté et à collier moins large, habite l'Amérique méridionale.

Nous ne nous occuperons que de cette seconde variété, parce que c'est la seule que nous ayons observée en Amérique. Nous l'avons vue, successivement, à la frontière du Paraguay, sur les rives du Parana, jusqu'à Buenos-Ayres, et encore bien plus au sud, en Patagonie, sur les rives du Rio negro, au 41.e degré de latitude sud. Elle avait été rencontrée, antérieurement, aux îles Malouines, et même près du détroit de Magellan. Azara l'avait vue au Paraguay; puis, nous l'avons rencontrée dans la république de Bolivia, dans les provinces de Chiquitos et de Moxos, jusqu'au 12.e degré sud. Nous croyons donc qu'elle n'habite pas seulement les régions australes, comme on l'a assuré, mais qu'elle vit encore depuis la zone torride jusqu'aux régions les plus australes de l'Amérique méridionale; et, sans doute, depuis le pied des Andes, à l'est, jusques aux côtes de l'Océan. Cet oiseau est peu commun; on ne le rencontre que dans les bois, et, surtout, dans ceux qui avoisinent les rivières ou les lieux humides, principalement dans les plus touffus, voisins de plaines ou tout au moins de clairières. Le jour on le voit, le plus souvent, seul, isolé, dormant sur les grosses branches les plus cachées des arbres touffus, dans des endroits où le soleil pénètre peu. Nous avons cru remarquer qu'il est sédentaire, et qu'il vient souvent au même perchoir de jour, restant ainsi long-temps possesseur du même bois; aussi, excepté dans la saison des amours, rencontre-t-on rarement deux de ces oiseaux l'un près de l'autre. Surpris dans leur retraite de jour, ils cherchent peu à s'envoler, contens de siffler et de faire claquer leur bec, en se balançant d'un pied sur l'autre, sur leur branche; cependant, quand on les approche trop, ils s'envolent; mais, éblouis par la lumière du jour, ils se dirigent mal et cherchent promptement à se cacher dans le fourré voisin. Il n'en est pas ainsi quand le crépuscule est arrivé; alors, ils sortent de leur léthargie, s'envolent légèrement, et planent, sans bruit, à la lisière des bois ou au bord des marais, s'approchant même, quelquefois, des habitations voisines de leur demeure; ils se perchent, à chaque instant sur les arbres morts, sur les pieux des parcs à bestiaux; et, chaque fois, font retentir les échos des forêts de leurs accens monotones et mélancoliques. Ils paraissent même très-curieux; car nous n'avons pas dormi dans la campagne, auprès de leur habitation, sans les avoir vus se percher, à plusieurs reprises, sur l'arbre le plus voisin, comme pour faire retentir les environs de leur chant. Ce chant de rappel ou de contentement peut être exprimé ainsi: *gnacouroutou-tou;* les deux derniers sons

long-temps prolongés, et d'un ton nazillard et fort. Un autre de leurs cris s'entend seulement dans la crainte ou dans la colère; c'est un son aigu et cadencé. Un troisième son, accompagné, presque toujours, du claquement de bec, est un sifflement analogue à celui qu'on peut produire en serrant les dents. Ces oiseaux, lorsqu'ils sont pris, ont des postures un peu moins ridicules que celles de l'effraie; mais ils tournent aussi leur tête d'une manière extraordinaire. Blessés, ils se renversent, de suite, sur le dos, comme les oiseaux de proie diurnes, et cherchent à se défendre avec leurs serres acérées : ils ne marchent pas ou sautillent, lorsqu'on les force à se tenir à terre; car, habituellement, ils ne se posent que pour dépecer une proie. S'ils voient peu le jour, la nuit ils paraissent découvrir les plus petits objets, et, alors, font une chasse abondante, d'autant plus que leur vol est si peu bruyant qu'ils ne réveillent pas les oiseaux qu'ils veulent saisir à l'improviste, ou qu'ils fondent plus facilement sur les petits mammifères, rongeurs et chauves-souris, qui constituent le fonds de leur nourriture; ils se contentent de leur briser la tête d'un coup de bec, et les avalent ensuite tout entiers, avec les plumes ou les poils, rejetant, subséquemment, en paquets, les os, les poils ou les plumes, qui ne peuvent pas se digérer. Ils nichent au plus épais des bois, sur les branches croisées et chargées de feuilles. Les naturels nous ont montré un nid voûté, qu'ils nous disaient appartenir à cette espèce. Les habitans prétendent qu'elle pond deux œufs blancs, et qu'alors le couple est très-attentif pour la nichée. On élève facilement les petits dans les maisons; mais ils finissent toujours par se jeter sur les volailles; ce qui fait qu'on ne les conserve pas.

Le nom qu'Azara donne à cette espèce, est l'expression de son chant paisible, prononcé à l'espagnole et non à la française; car, dans ce dernier cas, il ne serait pas l'expression fidèle de ce chant. Nous voulons aussi donner les noms de l'oiseau selon leur dérivé du chant paisible, ou du premier sifflement (cri d'alarme).

Noms dérivés du chant paisible.

Chez les Puelches des Pampas, *hoho.*
— — Auraucanos des Pampas, *ucutrel* (oucoutrel, pron. franç.).
— — Guaranis, *ñacurutu* (gnacouroutou, pron. franç.).
— — Chiquitos de Bolivia, *utamohochich* (outamohochiche, pron. franç.).
— — Samucus de Bolivia, *nigoroco.*
— — Otukès de Bolivia, *cucu* (coucou, pron. franç.).
— — Morotocas de Bolivia, *gogoassaga.*
— — Paunacas de Bolivia, *turucuco* (touroucouco, pron. franç.).
— — Guarayos de Bolivia, *ñacoroto* (gnacoroto, pron. franç.).
— — Chapacuras de Bolivia, *turucoco.*
— — Muchojéonès de Bolivia, *tomorokéké.*
— — Itonamas de Bolivia, *churupupu* (tchouroupoupou, pron. franç.).
— — Cayuvavas de Bolivia, *curuhupu* (courouhoupou, pron. franç.).
— — Iténes de Bolivia, *tucu* (toucou, pron. franç.).

Chez les Pacaguaras de Bolivia, *popoha*.
— — Movimas de Bolivia, *tucuco* (toucouco, pron. franç.).
— — Canichanas de Bolivia, *nichupégucuru* (nichoupégoucourou, pron. franç.).

Noms dérivés du sifflement.

Chez les Patagons ou Téhuelches, *maméké*.
— — Botocudos du Brésil, *kékégnocgnou*.
— — Guarañocas de Bolivia, *dikiriki*.
— — Poturéros de Bolivia, *tiriki*.
— — Sarabécas de Bolivia, *sihi*.
— — Kitémocas de Bolivia, *ihuico* (ihouico, pron. franç.).
— — Paiconécas de Bolivia, *tiaka*.
— — Moxos de Bolivia, *chinchiri* (tchinthiri, pron. franç.).

Deux dénominations seulement ont peu de rapports avec les chants : ce sont le nom des Baures de Moxos, qui appellent cet oiseau *bocaya;* et le nom des Bocobis du Chaco, chez lesquels il est nommé *cagnorec*. Il est à remarquer que, parmi tous ces noms, qui expriment si bien les différentes inflexions du chant de cette espèce, celui que lui donnent les Chiquitos, *utamohochich,* et celui que lui donnent les Muchojéonès, *tomorokéké,* expriment, en même temps, ces deux chants réunis.

Passe-reaux.

SECOND ORDRE.

PASSEREAUX, *Passeres.*

Passeres, Linn., Lath.; Passereaux, Cuv., Lacép., Dumér.; *Ambulatores,* Illig.; *Insessores,* Vig.

Nous allons nous occuper de la série la plus nombreuse des oiseaux américains, des passereaux, si souvent ornés de couleurs brillantes; de ces oiseaux dont le plumage diapré, si varié dans ses teintes, fait l'ornement des zones chaudes; de ces êtres sémillans et légers qui couvrent, de leurs innombrables familles, les coteaux et les plaines ou font retentir les campagnes de leurs mélodieux accens.

Les généralités que nous avons à présenter sont d'autant plus importantes qu'elles roulent sur un total de 395 espèces, nombre beaucoup plus élevé que celui des passereaux d'Europe; aussi pourront-elles servir de base à toute comparaison qu'on voudra établir entre l'hémisphère boréal et l'hémisphère austral, sur cette partie de l'ornithologie. Nous considérons d'abord, comparativement, le nombre des espèces que présentent les diverses localités de l'Amérique méridionale, dans leurs différentes zones de latitude et de hauteur au-dessus du niveau de la mer, sans avoir égard aux distinctions de familles et de genres, que nous traiterons ultérieurement.

Commençons par diviser les régions de l'Amérique méridionale, que nous avons visitées, 1.° en *trois zones de latitude* [1], pour l'hémisphère austral: la I.re, du 11.e au 28.e degré; la II.e, du 28.e au 34.e degré, et la III.e, du 34.e au 45.e degré; 2.° en *trois zones d'élévation* au-dessus du niveau de la mer, entre les tropiques du Capricorne et la ligne, celles-ci correspondant, en tout, aux zones de latitude: la I.re, de 0 à 5,000 pieds; la II.e, de 5,000 à 11,000 pieds, et la III.e, de toutes les hauteurs supérieures à 11,000 pieds.

Nous allons, successivement, faire connaître le nombre des espèces propres à chacune de ces zones en particulier.

Au lieu de diviser en zones d'élévation toutes les régions comprises entre le 11.e et le 28.e degré de latitude sud (notre I.re zone en latitude), nous pouvions les confondre, sans tenir compte ni de la décroissance proportion-

1. Nous avons déjà fait connaître cette division dans nos généralités relatives aux oiseaux de proie. (Oiseaux, p. 4 et 5.)

Passereaux.

nelle de la chaleur, à mesure qu'on s'élève sur les plateaux des Andes, ni des modifications qu'apporte à la végétation et aux moyens d'existence des êtres, cette plus ou moins grande hauteur, qui crée, sous la zone torride, des terrains absolument analogues à ceux des régions glacées de l'extrémité sud de l'Amérique méridionale. Dans ce cas, nous aurions dû réunir aux oiseaux propres aux immenses plaines boisées, les oiseaux particuliers aux montagnes, et, dès-lors, y faire figurer presque tous les passereaux que nous avons observés; car, sur nos 395 espèces, 354 y peuvent vivre, et il ne resterait plus, aux zones plus méridionales, que 41 espèces étrangères, au 15.e degré de latitude, par exemple. Aussi, avant de parler des autres zones en latitude, croyons-nous devoir faire connaître la répartition des 354 espèces de la première, selon les zones d'élévation qu'elles habitent, et qui correspondent parfaitement aux zones en latitude.

Des plaines du 11.e au 28.e degré sud (I.re zone de latitude)	189	espèces.
Des montagnes élevées de 0 à 5,000 pieds (I.re zone d'élévation) . . .	32	—
Espèces qui se trouvent, en même temps, dans ces deux zones . . .	51	—
Des montagnes élevées de 5,000 à 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer (II.e zone d'élévation), qui correspondent, par leur température, à la II.e zone de latitude, du 28.e au 34.e degré sud.	60	—
Des montagnes élevées de plus de 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer (III.e zone d'élévation), qui correspondent, par leur température, à la III.e zone de latitude, du 34.e au 45.e degré sud. . . .	22	—
Total égal	354	—

I.re *zone de latitude* (du 11.e au 28.e degré sud).

Cette première zone offre 240 espèces. En comparant ce nombre avec celui de 395 (totalité des espèces observées), nous avons été étonné de le voir en former presque les deux tiers, ce qui est réellement énorme, mais, néanmoins, n'a rien de surprenant, lorsqu'on réfléchit que c'est dans cette zone que la nature varie le plus; que la végétation y déploie toute sa grandeur, toute sa force, que des myriades d'insectes y prennent naissance, comme pour alimenter cette multitude d'oiseaux insectivores, formant plus des deux tiers des passereaux; tandis que l'extrême variété des graines et des fruits permet aux autres d'y trouver aussi une nourriture abondante. Sur les 240 espèces, 51 vont également sur les montagnes qui n'excèdent pas en hauteur 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, parce qu'elles y rencontrent les mêmes moyens

d'existence; de sorte qu'il reste 189 espèces de passereaux propres aux plaines de cette première zone. Passereaux.

IIe *zone de latitude* (du 28.e au 34.e degré sud).

Nous avons rencontré, dans cette zone, 72 espèces, nombre qui montre combien elles diminuent, à mesure qu'on s'avance vers le Sud; en effet, il n'est, comparativement au nombre total des espèces observées, que d'un peu plus du cinquième, et que d'un peu plus du tiers, comparativement à celui de la première zone. Cette grande diminution vient du changement de la nature des terrains.... Plus de forêts épaisses, de plaines si variées par leur végétation : le sol de cette zone prend un aspect uniforme; le nombre des plantes, et, par suite, celui des insectes qui les courtisent, a diminué d'une manière plus tranchée que la disproportion trouvée entre la première zone et celle-ci. De ces 72 espèces, 29 se rencontrent également au 15.e degré de latitude, sur les montagnes élevées de 5,000 à 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer (notre IIe zone d'élévation), qui, en raison de leur température et du changement qu'elle amène dans la nature entière, correspondent, en tout, à la latitude de cette zone. Il ne reste donc plus que 43 espèces spéciales à cette latitude.

IIIe *zone de latitude* (du 34.e au 45.e degré sud).

Le nombre des espèces diminue encore plus rapidement dans cette zone; elles ne s'y élèvent qu'à 37, et ne sont plus, comparativement au nombre total, que de près d'un onzième; à celui de la Ire zone, que d'un peu moins d'un septième, et à celui de la IIe, de la moitié. Cette diminution est encore une suite des changemens comparatifs qui se sont opérés dans la végétation sous cette latitude: un hiver rigoureux, une nature stérile, ou, du moins, plus uniforme encore que sous l'autre....; de là, diminution de ressources pour tous les êtres. En général, la diminution du nombre des espèces d'oiseaux passereaux, suit, dans chaque localité, celle du nombre des plantes et des insectes, et ces derniers gardent, toujours, dans leur quantité, une proportion relative à celle des végétaux; aussi les oiseaux insectivores et granivores doivent-ils devenir d'autant plus rares, qu'on se rapproche davantage des régions froides. Des 37 espèces de passereaux de cette zone, on s'étonne, malgré l'éloignement du 15.e degré, d'en rencontrer encore huit qui se trouvent, également, sur les montagnes élevées de plus de 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer (notre IIIe zone d'élévation); ce qui

Passereaux.

prouve encore que les changemens qui ont eu lieu dans la nature, en marchant de la zone torride vers le pôle, se sont reproduits en s'élevant du niveau de la mer sur les montagnes, dans les régions équinoxiales; et que l'analogie de température y a créé, pour eux, des moyens d'existence analogues. Il ne reste donc plus que 29 espèces spéciales à cette zone.

Nous avons vu le nombre des espèces de passereaux diminuer successivement, en marchant de la zone torride vers le pôle sud, et suivre, en cela, la diminution graduelle de la variété des plantes et des insectes. Nous allons, maintenant, examiner, comparativement avec les zones de latitude, le nombre d'espèces observées dans les trois zones de hauteur, qui, ainsi que nous l'avons dit, leur correspondent le plus exactement possible.

I.re *zone d'élévation* (de 0 à 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, au 15.e degré de latitude sud).

La totalité des espèces que nous y avons rencontrées ne s'élève qu'à 83[1], qui, comparées au nombre des espèces observées, est d'un peu plus d'un cinquième; et à celui de la I.re zone de latitude, à peu près le tiers. Ainsi, les montagnes boisées et chaudes n'offrent pas aux passereaux autant de moyens d'existence, que la grande variété de terrains qui caractérise les plaines, où des marais, des buissons, donnent naissance à une multitude d'insectes divers, auxquels la grande humidité des impénétrables forêts des montagnes n'offre pas autant de conditions propices. Des 83 espèces, 51 descendent également sur les plaines; de sorte qu'il n'en resterait plus aux montagnes des régions chaudes que 32, ce qui est bien peu, comparativement au 189 propres aux plaines des terres équatoriales.

II.e *zone d'élévation* (de 5,000 à 11,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, au 15.e degré de latitude sud).

Nous y avons rencontré 60 espèces, ce qui est, à peu près, le sixième des passereaux observés; comparativement à la I.re zone d'élévation, les trois quarts, et à la II.e zone de latitude, qui lui correspond, moins d'un douzième. Ces comparaisons montrent que, s'il y a peu de rapports entre la diminution graduelle des nombres des deux premières zones de latitude et d'élévation, il y en a un très-grand entre les nombres de cette zone et les nombres de la zone

1. Ce nombre augmenterait beaucoup, si nous y réunissions les espèces de passereaux de la province de Chiquitos; mais nous croyons devoir considérer celles-ci comme propres aux plaines, où elles se trouvent toutes.

de latitude qui lui correspond; ce qui devait être.... Car les changemens indiqués dans la nature des terrains, entre la I.re et la II.e zone de latitude, ont lieu sur les montagnes, comme le prouve l'existence simultanée de 29 espèces sur 60, dans cette zone et dans la II.e de latitude. Il ne reste donc plus, à celle-ci, que 31 espèces propres aux montagnes.

III.e *zone d'élévation* (de plus de 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, au 15.e degré de latitude australe).

Cette zone nous a encore offert 22 espèces, nombre qui, comparé à celui des espèces observées, n'en est que la dix-huitième partie; et la III.e zone en latitude, qui lui correspond, n'en présente que les quatre sixièmes. De ces 22 espèces, 8 se rencontrent aussi du 34.e au 45.e degré de latitude sud, dans notre III.e zone en latitude; ce qui montre encore, évidemment, que, sous les tropiques, l'élévation fait subir, aux terrains des montagnes, des modifications susceptibles d'y réunir, en faveur des oiseaux, des conditions d'existence égales à celles de la Patagonie. En conséquence, il ne reste plus que 14 espèces propres aux montagnes élevées.

Ce qui précède démontre l'unité de moyens d'existence que présentent nos zones de hauteur et nos zones en latitude; puisque non-seulement toutes les espèces qui y vivent sont voisines, entre les zones qui se correspondent, mais encore que plus du tiers des espèces des montagnes sont identiquement les mêmes que celles des latitudes plus australes. Ceci se conçoit sans peine; car la loi de distribution géographique des êtres sur notre globe est l'unité de la température, et surtout des moyens d'existence; ainsi, la plus ou moins grande élévation des montagnes, amenant, par la raréfaction de l'air, un changement semblable à la décroissance de chaleur qu'on remarque en marchant de la ligne vers le pôle, on devait s'attendre à trouver, dans ces localités, la nature entière soumise à cette loi. Les plateaux des Andes, du 15.e au 23.e degré de latitude australe, offrent, en effet, avec la Patagonie, pour la végétation et pour les différentes classes d'êtres qui les habitent, une identité d'aspect réellement remarquable. Mêmes genres de plantes, mêmes genres de mammifères, d'oiseaux, de reptiles, d'insectes. Cette identité de produits et de température devait amener, sur les plateaux des Andes, malgré l'énorme distance de vingt-deux degrés en latitude, ou de 440 lieues marines, qui les sépare de la Patagonie, des animaux de même espèce; c'est ce que nous venons de démontrer pour les passereaux.

La décroissance graduelle du nombre des espèces, en marchant des régions

Passereaux.

chaudes vers le pôle sud, ou en montant du niveau de la mer jusqu'aux sommets des montagnes, au 15.e degré de latitude sud, peut être comparée, comme nous l'avons déjà fait aux généralités sur les oiseaux de proie[1], à une division de la totalité des espèces en trois séries : 1.° les espèces des plaines et des montagnes boisées et humides; 2.° les espèces des plaines buissonneuses ou sèches; et 3.° les espèces des montagnes élevées et sèches.

Nos espèces ainsi divisées, la première série nous présentera le chiffre 291, qui est près des trois quarts de la généralité des espèces observées; la seconde, le chiffre 109, c'est-à-dire beaucoup plus du tiers de la première, et la troisième, le chiffre 85, ou un peu plus du quart de la même série.

Le tableau suivant offre, en résumé, l'échelle comparative de nos trois systèmes de distribution, et de diminution graduelle de nos 395 espèces de passereaux. [2]

NUMÉRO des ZONES.	ZONES					
	DE LATITUDE SUD (échelle des degrés).	Nombre des espèces.	D'ÉLÉVATION au-dessus du niveau de la mer (au 15.e degré de latitude sud).	Nombre des espèces.	D'HABITATION, selon la nature des terrains.	Nombre des espèces.
Ire	Du 11.e au 28.^{e}	240	De 0 à 5,000 pieds	83	Plaines et montagnes boisées.	291
IIe	Du 28.e au 34.^{e}	72	De 5,000 à 11,000 pieds. . .	60	Plaines arides et buissonneuses	109
IIIe	Du 34.e au 45.^{e}	37	A plus de 11,000 pieds . . .	22	Montagnes élevées.	85
	Total des espèces des plaines.[2]	349	Total des espèces des montagnes[2]	165		

Ainsi, il y aurait 349 espèces des plaines, et seulement 165 espèces des montagnes; ce qui confirme ce que nous avons dit plus haut, que les montagnes, en général, n'offrent pas, en Amérique, autant d'espèces distinctes que les plaines, surtout sous la zone torride.

Nous avons déjà fait remarquer que l'habitation simultanée d'espèces identiques sur les plateaux des Andes et dans les plaines australes, n'était due qu'à une similitude exacte de température et de terrains. Nous insistons sur ce fait; car l'analogie des terrains exerce la plus grande influence sur l'habitation de beaucoup d'animaux; et nous trouvons, même parmi nos passereaux,

1. Voyez Oiseaux, page 7.

2. Il est bien entendu que le nombre est augmenté de toutes les espèces qui se trouvent dans plusieurs zones à la fois.

quelques espèces qui, sans égard pour la différence des températures, suivent cette analogie dans les plaines, depuis la zone torride jusqu'en Patagonie; dans les montagnes du sommet des Andes, sous les tropiques, jusqu'au niveau de la mer; ou, encore, au sein des plaines et sur les montagnes, de toutes les zones, pour peu qu'ils y trouvent leurs conditions d'existence. A l'appui de ce fait, nous pouvons citer : 1.°, pour la première série, le *Fluvicola perspicillata,* qui parcourt les plaines inondées, depuis les rives du Rio negro en Patagonie, jusqu'aux marais brûlans de la province de Moxos; le *Pepoaza polyglotta,* le *Furnarius rufus* et l'*Anumbius vulgaris,* qui, au contraire, cherchent les pays couverts de buissons, depuis la Patagonie jusqu'à la zone torride; 2.°, pour la seconde série, le *Muscisaxicola ruficeps,* qui, au 15.e degré, habite, également, les sommets des Andes ou les rivages de la mer, pour peu que les terrains y soient secs et arides; et, enfin, 3.°, pour la troisième série, le *Muscisaxicola mentalis,* habitant toutes les zones de montagnes sous les tropiques, ainsi que les bords de la mer et la Patagonie, où ils recherchent les terrains secs et stériles; l'*Anthus fulvus,* marchant au bord des eaux, aussi bien au sommet des Andes que sur les marais de la Patagonie et sur ceux des plaines chaudes; tandis que le *Certhilauda communis,* Nob., préfère, par toutes les températures de hauteur et de latitude, les plaines sèches, couvertes de parties stériles et de quelques graminées. Après avoir cité ces espèces comme indifférentes à la température, et ne cherchant que l'analogie des terrains, nous croyons devoir faire remarquer qu'elles font seulement exception à la règle générale; car le plus grand nombre des espèces sont circonscrites dans des limites plus ou moins larges, qui, le plus souvent, rentrent dans les zones fixées. Il sera facile de se convaincre du fait, en comparant, dans le tableau suivant, l'ensemble des espèces observées à celui des exceptions.

Espèces communes à toutes les zones de température [1]	14
Espèces communes à la II.e et à la III.e zone de température	18
Espèces communes à la I.re et à la II.e zone de température	24
Espèces propres à nos zones de température déterminées.	339
Total égal au nombre d'espèces observées	395

Ainsi, sur la totalité, il n'y aurait qu'un septième, à peu près, des espèces

1. Ayant admis, en fait, la correspondance des zones d'élévation à celles de latitude, nous confondons les espèces dans ces sommes, sans tenir compte de leur habitation sur les montagnes ou sur les plaines.

Passereaux.

observées, non circonscrit dans nos zones d'élévation ou de latitude, qui se correspondent.

Si, maintenant, nous voulons comparer, entr'eux, les chiffres des espèces propres aux deux versans des Andes, sans avoir égard aux différentes zones de latitude ou de hauteur, nous trouverons, avec surprise, 374 espèces sur le versant oriental; tandis que, sur le versant occidental, nous n'en rencontrons que 46, nombre qui n'est que le huitième du premier. Vingt-cinq espèces passant également des deux côtés des Andes, il n'en reste plus, à l'est, que 252, et 20, à l'ouest. Cette énorme disproportion est encore un effet du changement que les vents régnans, venant du Nord-Est, arrêtés par les Andes, produisent dans la nature entière. A l'est, sous la zone torride, des montagnes couvertes d'impénétrables forêts, où des pluies bienfaisantes alimentent continuellement une végétation des plus active; au pied de ces montagnes, des plaines couvertes de forêts, tantôt entrecoupées de bouquets de bois et d'espaces libres, tantôt noyées de marais. A l'ouest, par la même latitude, quel contraste! les montagnes montrent à peine soit quelques buissons, soit des cactus rabougris, qui croissent entre des rochers secs et arides, où jamais il ne pleut: plus bas, presque plus de végétation naturelle; des torrens, dus à la fonte des neiges des pics élevés, et qui, divisés à l'infini, font croître des plantes européennes transportées. On sent quelle modification cette différence si remarquable de terrains [1] doit apporter aux moyens d'existence des passereaux; néanmoins le Chili offre, sous ce rapport, moins de disproportion avec l'est, que n'en présente la côte du Pérou. En général, les espèces des régions chaudes du versant occidental ont plus de rapport avec les espèces des montagnes ou des zones méridionales, qu'avec celles des zones chaudes qui leur correspondent, à l'est des Andes.

Nous allons, actuellement, donner le chiffre comparatif des passereaux de points déterminés, et éloignés les uns des autres en latitude, à l'est et à l'ouest des Andes, pour qu'on puisse juger des espèces propres à chaque localité.

---

1 Nous ne doutons pas que, vers Guayaquil, l'ornithologie ne soit beaucoup plus riche, la végétation y étant rendue à sa vigueur tropicale; mais, comme nos observations ne vont pas au-delà du 11.e degré, nous ne pouvons établir de généralités que de cette région vers le Sud.

Passereaux.

VERSANT ORIENTAL.		VERSANT OCCIDENTAL.	
Patagonie, du 40.e au 42.e degré de latitude sud.	37 espèces.[1]	. . . .	
Buenos-Ayres et Montevideo, du 34.e au 35.e degré de latitude australe.	20 —	Valparaiso, au Chili, au 34.e degré de latitude sud	28 espèces.
Bolivia et Corrientes, du 11.e au 28.e degré de latitude australe, sans distinction de hauteur	354 —	Pérou (Arica et Lima) du 11.e au 18.e degré de latitude sud	29 —

Prenons, parmi ces localités, les points extrêmes, à l'est et à l'ouest des Andes, pour établir, comparativement, l'analogie qui peut exister entre les espèces de passereaux qui les habitent, ainsi que celles qui appartiennent, également, à des zones de latitude plus chaudes, ou aux différentes zones d'élévation sur les montagnes.

Patagonie, du 40.e au 42.e degré de latitude sud.

Espèces qui se trouvent également à Valparaiso, au Chili.	3
— — — à Valparaiso, au Chili, et en Bolivia (II.e zone de hauteur)	2
— — — à Valparaiso, au Chili, et en Bolivia (III.e zone de hauteur)	3
— — — à Valparaiso, au Chili, et en Bolivia (III.e zone de hauteur), ainsi qu'à Corrientes.	4
— — — à Valparaiso, au Chili, et au Pérou.	1
— — — sur la II.e zone de hauteur, en Bolivia	5
— — — sur la II.e zone de hauteur, en Bolivia et à Buenos-Ayres.	4
— — — sur la I.re zone de hauteur, en Bolivia et à Buenos-Ayres.	3
— — — à Buenos-Ayres	2
Espèces propres seulement à la Patagonie.	10
	37

Ainsi, sur 37 espèces, 13 se trouvent également au Chili, dans la même zone de latitude; et 21 dans les différentes zones de hauteur correspondantes en Bolivia.

Valparaiso, au Chili, au 33.e degré de latitude sud.

Espèces qui se trouvent en Patagonie	3
— — — en Patagonie et en Bolivia (III.e zone de hauteur) . . .	4
— — — en Patagonie et en Bolivia (III.e zone de hauteur) et Buenos-Ayres	2
A reporter.	9

1. Il est bien entendu que ces chiffres sont donnés sans déduction des espèces qui se trouvent simultanément dans plusieurs localités.

Passereaux.

Report	9
Espèces qui se trouvent en Patagonie et en Bolivia (IIe zone de hauteur) et à Buenos-Ayres	3
— — — en Patagonie et au Pérou	1
— — — en Bolivia (IIe zone de hauteur)	1
— — — au Pérou	2
— — — à Buenos-Ayres	1
Espèces propres au Chili	13
	30

Ainsi, sur 30 espèces chiliennes, 13 se trouvent aussi en Patagonie, dans la même zone de latitude, et 10 dans les différentes zones de hauteur correspondantes, en Bolivia.

Sur les 28 espèces de passereaux observées au Pérou, 10 lui sont propres, et ne se trouvent pas ailleurs.

Nous allons, maintenant, passer, successivement, en revue tous les genres de passereaux que nous avons observés dans l'Amérique méridionale, depuis les zones glacées jusqu'aux plus chaudes, et depuis le niveau de la mer jusqu'aux sommets élevés des Andes, en indiquant, pour chacun, les limites de latitude et d'élévation sur les montagnes, tout en cherchant à fixer, d'après nos propres observations, les régions spéciales qu'ils habitent dans l'Amérique du Sud.

Nous avons pensé que le meilleur moyen de faire juger, d'un seul coup d'œil, de la distribution géographique des passereaux sur le sol américain, était de présenter, dans un tableau, les limites d'habitation de chaque genre, ainsi que le nombre par genre et par famille des espèces que nous avons observées, ce qui permettra de réunir, en un seul cadre, toutes les généralités qui doivent précéder chaque division, dans la description des espèces, et pourra donner, en même temps, une idée de la classification que nos observations sur les mœurs nous ont fait adopter, classification des plus naturelle, puisqu'elle repose sur l'analogie des habitudes et du genre de vie avec les caractères zoologiques.

TABLEAU COMPARATIF

De l'habitation, en latitude et en élévation au-dessus du niveau de la mer, à l'est et à l'ouest des Andes, des Passereaux que nous avons observés dans l'Amérique méridionale; montrant, aussi, le nombre des espèces de chaque genre et de chaque famille, ainsi que la classification que l'étude de leurs mœurs nous a déterminé à adopter.

CLASSIFICATION DES PASSEREAUX.				NOMS DES GENRES ET DES SOUS-GENRES.	LIMITES D'HABITATION DES GENRES: à l'est ou à l'ouest des Andes.	en latitude australe.	en élévation en pieds, au-dessus du niveau de la mer, au 15.e degré de latitude australe.	Nombre des espèces des genres.	Nombre des espèces des familles.
DENTIROSTRES.	Section A. *A bec comprimé.*	I.re Famille. Laniadées.	....	Laniagra	E.	11° au 28°	0 à 5,000	1	2
			....	Vireo	E.	11° au 28°	0 à 5,000	1	
		II.e Famille. Myothérinées.	Dumicoles...	Thamnophilus..	E.	11° au 32°	0 à 7,000	13	27
				Formicivora....	E.	11° au 18°	0 à 6,000	6	
				Myrmothera....	E.	11° au 18°	. . . . .	3	
			Humicoles...	Conopophaga...	E.	11° au 23°	0 à 5,000	3	
				Myothera......	E.	11° au 23°	. . . . .	2	
		III.e Famille. Rhinomydées.	....	Rhinomya	E.	41° au 45°	. . . . .	1	5
			....	Pteroptochos...	O.	33° au 53°	. . . . .	4	
		IV.e Famille. Turdusinées.	Sylvicoles....	Turdus........	E. et O.	11° au 45°	0 à 11,000	5	12
			Dumicoles ...	Orpheus.......	E. et O.	11° au 45°	0 à 11,000	5	
			Arundinicoles	Donacobius	E.	11° au 28°	. . . . .	2	
		V.e Famille. Sylviadées.	Sylvicoles....	Sylvia.........	E. et O.	11° au 28°	0 à 5,000	5	37
				Hylophilus.....	E.	11° au 28°	. . . . .	1	
				Dacnis........	E.	11° au 23°	0 à 5,000	4	
			Dumicoles ...	Synallaxis.....	E. et O.	11° au 45°	0 à 11,000	15	
				Troglodytes....	E. et O.	11° au 45°	0 à 11,000	7	
			Humicoles ...	Anthus........	E. et O.	11° au 45°	0 à 18,000	5	
		VI.e Famille. Tanagridées.	Sylvicoles....	Nemosia.......	E.	11° au 23°	0 à 5,000	3	46
				Tachyphonus...	E.	11° au 28°	0 à 5,000	6	
				Euphonia......	E.	11° au 28°	0 à 5,000	4	
				Tanagra.......	E. et O.	11° au 34°	0 à 11,000	14	
				Pyranga.......	E.	11° au 28°	0 à 5,000	2	
			Dumicoles ...	Ramphocelus...	E.	11° au 23°	0 à 5,000	1	
				Embernagra....	E.	11° au 43°	0 à 8,000	4	
				Saltator	E.	11° au 34°	0 à 11,000	9	
				Phytotoma.....	E. et O.	11° au 34°	5 à 11,000	3	
	Section B. *A bec déprimé.*	VII.e Famille. Pipradées.	....	Rupicola.......	E.	11° au 18°	0 à 5,000	1	3
			....	Pipra	E.	11° au 28°	. . . . .	2	
		VIII.e Famille. Coracinées.	....	Cephalopterus..	E.	11°	0 à 5,000	1	1
		IX.e Famille. Ampélidées.	....	Querula.......	E.	11° au 20°	. . . . .	1	5
			....	Ampelis.......	E.	11° au 28°	0 à 5,000	3	
			....	Tersina........	E.	11° au 23°	. . . . .	1	
								A reporter.....	138

Passereaux.

CLASSIFICATION DES PASSEREAUX.			NOMS DES GENRES ET DES SOUS-GENRES.	LIMITES D'HABITATION DES GENRES: à l'est ou à l'ouest des Andes.	en latitude australe.	en élévation en pieds au-dessus du niveau de la mer, au 15.e degré de latitude australe.	Nombre des espèces des genres.	Nombre des espèces des familles.
							Report.	138
	X.e Famille. Muscicapidées	Sylvicoles	Psaris	E.	11° au 23°	....	5	88
			Pachyrhynchus	E.	11° au 23°	....	1	
			Tyrannus	E.	11° au 45°	0 à 8,000	14	
			Hirundinea	E.	11° au 28°	0 à 8,000	1	
			Muscipeta	E. et O.	11° au 34°	0 à 5,000	17	
			Muscicapa	E.	11° au 34°	0 à 8,000	14	
		Dumicoles	Alecturus	E.	11° au 34°	....	4	
			Tachuris	E. et O.	31° au 34°	....	2	
			Culicivora	E. et O.	11° au 45°	0 à 11,000	4	
			Gubernetes	E.	11° au 23°	....	1	
			Fluvicola	E.	11° au 45°	0 à 11,000	8	
		Humicoles	Muscigralla	O.	18°	....	1	
			Pepoaza	E. et O.	11° au 45°	0 à 18,000	12	
			Muscisaxicola	E. et O.	11° au 45°	0 à 18,000	4	
FISSIROSTRES	I.re Famille. Caprimulgidées.	....	Nyctibius	E.	11° au 28°	....	1	6
		....	Caprimulgus	E.	11° au 41°	....	5	
	II.e Famille. Hirundinées.	....	Hirundo	E. et O.	11° au 45°	0 à 18,000	8	11
		....	Cypselus	E. et O.	11° au 23°	0 à 18,000	3	
CONIROSTRES	I.re Famille. Alaudinées.	....	Certhilauda	E. et O.	11° au 45°	0 à 18,000	3	3
	II.e Famille. Fringillidées.	Dumicoles et Graminicoles.	Emberiza	E. et O.	11° au 34°	0 à 13,000	5	44
			Passerina	E. et O.	11° au 45°	0 à 18,000	22	
		Sylvicoles	Fringilla	E.	11° au 34°	....	1	
			Carduelis	E.	11° au 45°	0 à 11,000	2	
			Linaria	E.	11° au 23°	0 à 11,000	2	
			Pitylus	E.	11° au 28°	0 à 9,000	3	
			Pyrrhula	E. et O.	11° au 23°	0 à 5,000	9	
	III.e Famille. Corvidées.	....	Garrulus	E.	11° au 28°	0 à 5,000	4	4
	IV.e Famille. Sturnidées.	Sylvicoles	Cassicus	E.	11° au 28°	0 à 5,000	6	22
		Graminicoles	Icterus	E. et O.	11° au 45°	0 à 18,000	14	
			Sturnella	E. et O.	11° au 45°	....	2	
TÉNUIROSTRES	I.re Famille. Certhidées.	....	Dendrocolaptes	E.	11° au 28°	0 à 5,000	10	10
	II.e Famille. Sittadées.	Grimpeurs	Xenops	E.	11° au 28°	0 à 5,000	2	16
			Anabasitta	E.	11° au 28°	0 à 5,000	4	
		Dumicoles	Anabates	E.	11° au 45°	....	4	
			Anumbius	E.	11° au 45°	0 à 8,000	5	
			Furnarius	E.	11° au 34°	0 à 8,000	1	
	III.e Famille. Uppucerthidées.	....	Uppucerthia	E. et O.	11° au 45°	0 à 18,000	7	7
	IV.e Famille. Cœrébidées.	....	Cœreba	E.	11° au 28°	0 à 5,000	3	5
		....	Serrirostrum	E.	11° au 21°	0 à 7,000	2	
	V.e Famille. Trochilidées.	....	Trochilus	E. et O.	11° au 34°	0 à 11,000	25	36
		....	Ornismya	E.	11° au 28°	0 à 11,000	11	
SYNDACTYLES.	....	....	Prionites	E.	11° au 23°	0 à 5,000	1	1
	....	....	Alcedo	E. et O.	11° au 34°	0 à 8,000	4	4
							TOTAL.....	395

Passe-reaux.

Nous n'avons jusqu'à présent considéré les oiseaux passereaux que d'après le nombre des espèces réparties dans nos diverses zones d'habitation, sans distinction de famille ni de genre; mais, après avoir fait connaître, dans le tableau, l'ensemble de ces familles et de ces genres, nous ne pouvons nous dispenser d'en tirer les déductions qui se présentent naturellement à nous.

La première est la comparaison des familles que nous avons observées dans l'hémisphère austral, avec celles de notre Europe. Elles se divisent en deux séries distinctes: 1.°, celles qui sont communes à l'ancien et au nouveau monde; et 2.°, celles qui sont spéciales à l'Amérique méridionale.

Dans la première série, les Laniadées ou Pies-grièches nous offrent un très-petit nombre d'espèces. Les Turdusinées ou les Merles s'y présentent en nombre à peu près égal à ceux de l'Europe; mais il n'en est pas de même des Sylviadées ou Becs-fins, qui, comparativement, sont bien plus variés en espèces, en Europe, que dans les pays que nous avons visités; tandis que le contraire a lieu pour les Muscicapidées ou Gobe-Mouches. Cette dernière famille, à peine représentée, chez nous, par quelques espèces, forme, à elle seule, en Amérique, beaucoup plus d'un cinquième de la totalité des passereaux; ce qui montre, évidemment, que les insectes y sont bien plus communs que dans nos régions tempérées. Les Caprimulgidées ou Engoulevents sont plus variés en espèces dans les régions chaudes que dans notre Europe; les Hirundinées ou Hirondelles sont à peu près en proportions relatives de nombre. On en peut dire autant des Alaudinées ou Alouettes et des Fringillidées ou Moineaux. Les Corvidées ou Corbeaux sont en minorité dans l'Amérique méridionale, où quelques petites espèces à mœurs de geais viennent à peine remplacer ces oiseaux, si communs dans nos pays tempérés. Les Sturnidées ou Étourneaux offrent les résultats contraires. L'Europe possède, tout au plus, deux espèces de ces passereaux, amis de la société; tandis qu'ils couvrent de leurs légions les plaines, les marais, la lisière des bois des zones tempérées, comme des zones brûlantes, de l'Amérique du Sud. Les Certhidées ou Grimpereaux sont, dans le pays qui nous occupe, beaucoup plus variés qu'en Europe; il en est de même des Sittadées ou Sittelles; mais les Alcyonidées ou Martins-pêcheurs n'y sont pas très-nombreux, quoiqu'ils le soient plus que chez nous.

Dans la seconde série (celle des familles propres seulement à l'Amérique), nous voyons les *Rhinomydées* relégués vers ses parties les plus australes, où leurs teintes sombres sont en harmonie avec une nature généralement aride; tandis que les *Tanagridées*, les *Pipradées*, les *Ampélidées* au plumage brillant, varié des couleurs les plus vives, habitent, au contraire, spéciale-

Passereaux.

ment des régions chaudes, au sein de cette végétation active et si diverse de la zone torride. Il en est de même des légers *Trochilidées* ou Oiseaux-Mouches, répandus, le plus souvent, dans les seules régions chaudes et tempérées, dont ils ne sont pas le moindre ornement.

Si nous venons, ensuite, à considérer les familles en raison du nombre d'espèces qu'elles renferment, elles se présenteront dans l'ordre suivant :

Muscicapidées	88	Caprimulgidées	6
Tanagridées	46	Ampélidées	5
Fringillidées	44	Cœrébidées	5
Sylviacées	37	Rhynomydées	5
Trochilidées	36	Corvidées	4
Myothérinées	27	Alcyonidées	4
Sturnidées	22	Pipradées	3
Sittadées	16	Alaudinées	3
Turdusinées	12	Laniadées	2
Hirundinées	11	Coracinées	1
Certhidées	10	Prionites	1
Uppucerthidées	7		

Il nous reste à envisager les passereaux de notre tableau sous un dernier point de vue, celui de la comparaison des genres qui s'avancent le plus vers les parties australes de l'Amérique méridionale, ou de ceux qui s'élèvent davantage sur les Andes, au 15.[e] degré de latitude. Le tableau suivant les présentera sur la même ligne.

NOMS DES GENRES.	LATITUDE AUSTRALE.	ÉLÉVATION au-dessus du niveau de la mer, au 15.[e] degré sud.
		Pieds.
Ptéroptochos.	55°	=
Rhinomya.	45°	=
Turdus.	55°	11,000
Orphæus.	45°	11,000
Synallaxis.	45°	11,000
Troglodytes.	45°	11,000
Anthus.	45°	18,000
Culicivora.	43°	11,000
Fluvicola.	45°	11,000
Pepoaza.	45°	18,000
Muscisaxicola.	45°	18,000
Hirundo.	45°	18,000
Certhilauda.	45°	18,000
Passerina.	45°	18,000
Icterus.	45°	18,000
Sturnella.	45°	=
Uppucerthia.	45°	18,000

Passereaux.

Il est facile de juger, comme nous l'avons déjà fait remarquer, en parlant de nos zones de latitude et de hauteur, qu'il y a concordance parfaite entre les genres qui habitent les parties australes du continent américain et ceux qui s'élèvent le plus sur les Andes. De tous les passereaux, ceux qui nous ont semblé arriver à une plus grande hauteur au-dessus du niveau de la mer, sont principalement les Huppucerthies, les Sirlis, les Muscisaxicoles et les Passerines, qu'on rencontre peu au-dessous des neiges perpétuelles et sur tous les plateaux élevés.

Si nous considérons les passereaux sous le rapport de leur habitation, de leurs mœurs et de leur division, suivant qu'ils vivent dans les forêts, dans les plaines buissonneuses, dans les marais, sur les rochers ou sur les plaines de graminées, leur étude nous présentera les résultats suivans:

Oiseaux forestiers . . .	125	de l'extérieur des branches	67	espèces.
		de l'intérieur des branches	58	—
Oiseaux buissonniers . .	219	du sommet des buissons	149	—
		de l'intérieur des buissons	70	—
Oiseaux des marais, sur les joncs ou plantes aquatiques			14	—
Oiseaux des rochers ou des maisons			11	—
Oiseaux des plaines, spécialement marcheurs et non percheurs . . .			26	—

Ces chiffres comparatifs montrent, de suite, que les lieux couverts de buissons recèlent le plus d'espèces; aussi, dans les régions chaudes, comme nous l'avons vu, le nombre des passereaux des plaines se trouve-t-il bien supérieur à celui des passereaux des montagnes; parce que, là, se rencontrent plus de buissons que partout ailleurs; et parce qu'ils trouvent aussi, là, plus d'insectes et de graines propres à leur nourriture.

La migration des passereaux, si régulière en Europe, est tout à fait différente dans l'hémisphère austral. Plus d'oiseaux voyageurs qui pondent dans une région, dans une saison déterminée, pour aller, ensuite, en faire autant en des régions plus chaudes en hiver, plus tempérées en été. Beaucoup de passereaux de l'Amérique méridionale voyagent, il est vrai, soit pour fuir les rigueurs du froid, soit pour chercher les alimens qui leur manquent; mais aucun n'émigre dans le sens que nous donnons à ce mot en Europe, et quoique, souvent, l'une de ces causes y amène, nécessairement, l'autre, il n'en est pas toujours ainsi en Amérique.

La migration des passereaux, déterminée par le froid, les force bien à se diriger du Sud au Nord, ainsi que le dit Azara [1]; mais non pas invariablement,

1. Azara, Voy. dans l'Amér. mérid., t. III, p. 10.

Passereaux.

comme le croit l'auteur espagnol, qui n'a vu que des pays de plaine; car, si les espèces des régions froides ou tempérées des pays plats suivent cette marche, en s'avançant vers des zones plus chaudes, il arrive précisément le contraire pour les oiseaux montagnards, lesquels descendent, alors, des sommets élevés dans les plaines, se dirigeant de l'Ouest à l'Est, sur le versant oriental des Andes, et sur le versant occidental, de l'Est à l'Ouest. Ce fait établi, l'on voit facilement que la direction des migrations, due à l'abaissement de la température, ne suit pas, invariablement, la marche du soleil, ni même une direction fixe. En effet, indépendamment des oiseaux sédentaires des parties froides, comme la Patagonie (du 41.e au 45.e degré), et qui sont en petit nombre, tous les autres en partent peu après la nichée, en Mars ou en Avril, et s'avancent vers le Nord, jusqu'à Buenos-Ayres, au 34.e degré; tandis que ceux de ces contrées en partent à la même époque, pour aller jusqu'au 28.e degré de latitude, à Corrientes, au Chaco et au Brésil méridional, remplacer, dans ces nouvelles régions, les espèces qui s'en éloignent, afin d'aller encore plus vers le Nord. Ainsi, l'on voit, dans ces trois zones, des espèces distinctes se remplacer périodiquement, tous les ans, les unes en été, les autres en hiver; mais ces oiseaux, dans leurs migrations d'hiver, ne font jamais leur nid[1], et nous les avons toujours vus, aussitôt les froids passés, en Août et en Septembre, repartir par troupes, comme ils sont, le plus souvent, venus, et retourner nicher dans les contrées qu'ils fréquentent, tous les ans, pendant les chaleurs. Ces migrations sont on ne peut plus régulières dans tous les pays au sud des tropiques, sur les plaines et sur les collines orientales des Andes, depuis la Patagonie jusqu'au Brésil et au Paraguay; mais, sur le versant occidental des Andes, nous n'en avons vu aucune du Sud au Nord, n'y ayant rencontré que celle d'hiver des montagnes vers les vallées.

La migration des espèces montagnardes vers les plaines, s'opère aux mêmes époques et dans les mêmes conditions que celles des plaines; ces espèces passent aussi tout l'hiver dans des régions plus tempérées; mais elles n'y font pas leur nid. Ainsi presque toutes les espèces des Andes descendent les unes vers les plaines des Pampas, du Chaco ou même plus au Nord, dans celles de Santa-Cruz de la Sierra; tandis que les espèces du versant opposé vont jusqu'aux rivages de la mer, au Chili, au Pérou, et retournent, ensuite, dans leurs montagnes, afin d'y nicher. Les genres qui exécutent, le plus régu-

---

1. Le savant observateur, M. le prince de Neuwied, a fait la même observation au Brésil. Voyez p. 25 du t. III, *Beiträge zur Naturg. von Brasilien.*

lièrement, ces voyages annuels, sont : les Merles, les Becs-fins, les Synallaxes, les Pipis, les Embernagres; presque toutes les divisions des Gobe-Mouches; les Engoulevents, les Hirondelles; tous les Fringillidées, les Troupiales, les Anabates; et, enfin, les Martins-pêcheurs. On sent bien que, puisque des oiseaux insectivores et granivores viennent remplacer, en des contrées déterminées, des oiseaux ayant le même genre de vie, ce n'est pas toujours le manque de nourriture, mais souvent le froid, qui chasse vers le Nord les espèces d'une latitude méridionale. De ce que les nouvelles arrivées trouvent à vivre pendant toute la saison froide, on doit conclure que l'abaissement de la température a plus de part aux migrations que le manque réel d'alimens, à moins, toutefois, que quelques espèces n'aient besoin de graines ou d'animaux particuliers, qui disparaissent, momentanément, pendant les froids.

Il est une seconde classe d'oiseaux émigrans, dont les voyages ne sont pas déterminés par l'abaissement de la température, mais bien par l'habitude ou par le besoin de chercher leur nourriture; ce sont ceux de la zone torride, quelques-uns voyageant périodiquement et d'autres continuellement, sans suivre des directions toujours régulières. On pourrait croire que ceux qui paraissent périodiquement observent la loi générale des migrations; mais doit-on attribuer les habitudes voyageuses de ceux qui ne paraissent pas à des époques fixes, à l'influence de la saison sur la maturité des graines ou sur l'éclosion de telles ou telles espèces d'insectes? ou l'irrégularité de l'époque de leur apparition serait-elle due à des circonstances locales tout à fait exceptionnelles, qui peuvent faire manquer totalement, dans tels lieux déterminés, les graines ou les insectes, et forcer les passereaux qui s'en nourrissent à en aller chercher ailleurs? Ces deux circonstances nous paraissent influer également sur ces voyages, que nous regardons moins comme des migrations réelles, que comme des changemens accidentels de localités.

Quoi qu'il en soit, la proportion relative des passereaux voyageurs et des passereaux sédentaires est de 129 pour les premiers, et de 266 pour les seconds; ainsi, dans les parties de l'Amérique méridionale que nous avons parcourues, les passereaux sédentaires l'emporteraient en nombre d'un peu plus de la moitié sur les passereaux voyageurs. Ces derniers sont particulièrement des régions tempérées et froides; néanmoins, il y a des passereaux sédentaires par toutes les latitudes; et si, dans notre tableau, nous n'avons pas indiqué les genres qui suivent ces diverses lois, c'est que, très-souvent, chacun d'eux offre des espèces qui appartiennent aux deux catégories.

Passereaux.

Dans un pays où les insectes sont si nombreux, il devait, nécessairement, y avoir plus d'oiseaux insectivores que d'oiseaux granivores ou frugivores; et c'est ce que nous avons observé; car, des espèces recueillies, 267 vivent d'insectes, tandis que 128 seulement se nourrissent de graines ou de fruits; ainsi les insectivores ne seraient supérieurs en nombre aux granivores que d'un peu plus de la moitié. Néanmoins, l'Amérique méridionale est, peut-être, le pays du monde où les oiseaux suivent le moins un régime régulier; aussi voit-on beaucoup de granivores et surtout de frugivores manger, selon les circonstances, des insectes et des mollusques. Il serait plus juste de dire qu'en hiver beaucoup d'entr'eux sont omnivores; car nous avons vu, souvent, dans cette saison, près des fermes où l'on élève les bestiaux, des passereaux insectivores et granivores venir manger, avec plaisir, la chair de bœuf, qu'on étend, fréquemment, sur des cordes, pour la faire sécher. La pie acahé, les diverses espèces de troupiales, des tyrans et autres gobe-mouches, le fringille pavoare, se disputent, alors, à l'envi, des lambeaux de chair, qui remplacent leur nourriture habituelle.

La sociabilité est, proportion gardée, plus rare chez les passereaux que parmi les gallinacés, les échassiers et les palmipèdes; non-seulement beaucoup d'entr'eux, comme les fringillidées et quelques tanagridées, se réunissent par troupes, aussitôt après la pariade, mais encore on voit plusieurs autres espèces, les caciques et les troupiales, se rapprocher davantage, en cet instant, qui, parmi les autres oiseaux, motive, d'ordinaire, une séparation momentanée par couples. En général, les plus sociables sont ceux des plaines, presque toujours les granivores, d'où provient la minorité numérique des oiseaux sociables; car, parmi les insectivores, nous ne rencontrons que quelques gobe-mouches, les hirondelles et les engoulevents, qui se réunissent seulement pour les migrations lointaines.

Ici se termine l'exposé des généralités que nos observations nous ont permis de recueillir sur les passereaux. Tous les autres points de vue sous lesquels nous pourrions les envisager, sont trop spéciaux pour trouver place ailleurs qu'en tête de chaque genre en particulier. Nous renvoyons donc aux descriptions partielles pour tout ce qui se rapporte aux mœurs et aux habitudes des espèces, aux modes si divers de vol, de marche, de chant, et, surtout, de nidification, aussi variés que les oiseaux qui les composent.

I.re FAMILLE.

LANIADÉES, *Laniadæ*.[1]

Laniadiées, Lesson.

Nous ne laissons, parmi les vrais laniadées d'Amérique, que les genres Laniagre et Viréon, les seuls, entre les oiseaux insectivores à bec fort, crochu et denté à son extrémité, qui conservent, au nouveau monde, des mœurs analogues à celles des pies-grièches de l'ancien. Ce sont, en effet, les seuls qui soient essentiellement voyageurs, et qui se tiennent exclusivement au sommet des arbres et des buissons, ne pénétrant jamais dans les halliers. Ils habitent exclusivement à l'est des Andes dans l'Amérique méridionale. Quelques-uns se trouvent, aussi, aux Antilles et dans l'Amérique du Nord; de sorte qu'ils s'étendent bien plus que les myothérinées, ce qu'explique la longueur de leurs ailes, qui leur permet de passer des zones chaudes aux zones tempérées et d'habiter également les continens et les îles.

Genre LANIAGRE, *Laniagra*, Nob.

Tanagra, des auteurs; *Lanius*, Licht.; *Thamnophilus*, Temm.; *Laniagra*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*

Caractères. Tête très-grosse; corps raccourci; bec très-élevé, fort, peu long, arqué, dès sa base, fortement comprimé, crochu à son extrémité, et muni, à cette partie, d'une légère échancrure; commissure presque droite; narines arrondies, placées à la base des plumes; queue longue, égale, grêle[2]; ailes courtes, la cinquième rémige la plus longue, la première très-courte; tarses médiocres, robustes; doigts forts, à ongles brusquement recourbés.

Nous formons ce nouveau genre, afin d'y placer un oiseau (le *Tanagra guyanensis*, Gmel.) renvoyé, successivement, par les auteurs, dans plusieurs genres, auxquels on ne pouvait le rapporter en aucune manière. Décrit parmi les Tangaras, par Gmelin, Buffon et Azara, il y a été conservé par M. Lesson; Cuvier, dans son Règne animal[3], le renvoie aux pies-grièches;

---

1. Une revue sévère des espèces et de leurs mœurs nous a forcé de changer quelques-unes des divisions que nous avons établies, avec M. de Lafresnaye, dans notre *Synopsis avium*.

2. Les pies-grièches de cette division et les viréons qui suivent, sont les seules pies-grièches dont la queue ne soit pas étagée, celles d'Europe, d'Afrique et les bataras d'Amérique ayant toujours ce caractère.

3. Seconde édition, t. I, p. 368, notes, et p. 351.

Passereaux.

Lichtenstein le place dans le genre *Lanius;* M. le prince Maximilien de Neuwied, avec les Thamnophilus, où M. Temminck l'a conservé. Cependant il est, à la première vue, facile de se convaincre que cet oiseau n'a que des rapports éloignés avec les bataras, qui ont, en effet, le bec toujours beaucoup plus long, le tarse plus allongé, la queue étagée. Ses mœurs n'y sont pas plus analogues, puisqu'il se tient au sommet des arbres, et non dans les halliers; d'un autre côté, comme la compression de son bec à l'extrémité crochue l'éloignait des tangaras, nous prenons le parti d'en former un nouveau genre, auquel nous imposons le nom de *Laniagra,* qui rappelle, en même temps, ses ressemblances avec les deux genres auxquels on l'a rapporté. On peut dire, en un mot, que cet oiseau est une piegrièche à mœurs de tangaras. On ne l'a rencontré qu'à l'est des Andes. Le sexe n'amène aucun des changemens de couleurs qu'on remarque chez les bataras. Ce groupe serait bien voisin des falconelles de la Nouvelle-Hollande; car il en a le bec.

LANIAGRE VERDEROUX, *Laniagra guyanensis,* Nob.

Tanagra guyanensis, Linn., Gmel., *Syst. nat.*, *edit.* 13, *gen.* 3, *sp.* 30; le *Verderoux*, Buff., t. VII, p. 385; Lath., *gen.* 37, *sp.* 24, Syn. II, p. 231, n.° 25; *Lindo verte de frente de canela*, Azara, n.° XCVII; *Lanius guyanensis*, Licht., n.° 527; *Thamnophilus guyanensis*, prince Max., p. 1016; *le Sourci-roux*, Levaill., Ois. d'Afr., t. II, p. 81, t. 76, fig. 2; *Tanagra guyanensis*, Desm.; *Tangaras*, 44, Less., Traité, t. I, p. 162.

Laniagra. Capite supra griseo rufo; superciliaribus rufis; genis guttureque griseis; supra viridi; pectore abdomineque fulvis; remigiis, rectricibusque brunneis, viridi limbatis.

A l'état vivant. Bec brun, rosé à la mandibule supérieure; bleu vif à la base de l'inférieure; yeux aurore vif; tarse rosé pâle. Longueur totale, 16 centimètres; vol, 26 centimètres; circonférence du corps, 10 1/2 centimètres.

L'âge et le sexe amènent peu de changemens : les mâles ont constamment les couleurs plus vives, la tête plus bleuâtre, et le ventre roussâtre; chez les femelles ou chez les jeunes, le ventre est presque blanc, et le jaune du devant du col à peine distinct du gris de la gorge.[1]

Le verderoux paraît être répandu sur presque toutes les parties chaudes du versant oriental des Andes. En effet, il a été observé à la Guyane, par Sonnini; au Paraguay, par Azara; dans la province des Mines du Brésil, par M. le prince Maximilien; tandis que, d'un autre côté, nous l'avons rencontré beaucoup plus au Sud, dans la province de

1. Nous avons fait en voyage même, sur le vivant, les descriptions complètes de chaque espèce d'oiseaux; mais nous nous abstenons de les reproduire ici, lorsque ce sont des espèces connues.

Corrientes, dans celle de Chiquitos (Bolivia), et sur toutes les montagnes boisées du versant oriental des Andes boliviennes, dans les provinces de Yungas, d'Ayupaya et de Rio grande. Nous pouvons en conclure qu'il habite depuis la ligne jusqu'au 28.e degré de latitude sud; et depuis les Andes jusqu'à l'Océan atlantique. S'il y a, pour les oiseaux, des parages préférés, où les individus d'une même espèce soient plus communs, cette règle n'est pas applicable à tous; car l'oiseau qui nous occupe, cité comme rare par Sonnini et par Azara, dans les lieux qu'ils ont visités, nous a paru l'être également partout. Nous l'avons pourtant trouvé moins rare dans les ravins des montagnes de la province de Yungas, à la hauteur d'à peu près cinq à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Cet oiseau, sous beaucoup de rapports, a les mœurs des tangaras proprement dits: on le voit, comme ceux-ci, toujours au sommet des arbres des ravins ou des bois, surtout dans les lieux chauds et humides; rarement il descend sur les branches basses, et jamais nous ne l'avons vu à terre; mais on ne le rencontre pas par troupes, ainsi qu'eux; il vit, au contraire, par couple ou isolé. Il mène, sur les petites branches, à peu de choses près, le même genre de vie que les bataras, dans les halliers; toujours en mouvement, parcourant toute la coupe d'un arbre, y poursuivant les insectes dont il se nourrit, tout en faisant entendre, à chaque instant, un cri assez fort, qui décèle sa présence avant qu'on ne l'aperçoive; mais, dans certains cas, pour saisir un insecte, il se cramponne aux branches, à la manière des mésanges, ce que ne font jamais les bataras. Il est assez familier pour s'approcher même des habitations; il ne se mêle pas aux autres oiseaux, ceux-ci le fuyant, sans doute parce que, souvent, il les attaque et même les tue. Un oiseau de cette espèce, qu'on avait mis dans une cage à Corrientes, pour nous l'apporter en même temps que beaucoup d'autres espèces de passereaux, avait mis à mort, en un jour, deux de ses compagnons de captivité, dont il avait mangé la cervelle. Il serait possible que, dans les contrées où nous avons rencontré le verderoux, il y fût seulement de passage; car nous ne l'avons aperçu que dans les mois de Juillet à Septembre, qui correspondent à la fin de l'hiver et au printemps de l'hémisphère austral.

Genre VIRÉON, *Vireo,* Vieill.

Sylvia, Wils.; *Pie-grièche,* Cuv.; *Tangaras*, Less.

Les viréons diffèrent essentiellement des pies-grièches proprement dites, par leur bec plus allongé et plus mince; ils se confondraient avec les *Thamnophilus,* s'ils n'en différaient par leur queue terminée carrément, et même échancrée, par leurs ailes longues, dont les deuxième, troisième et quatrième pennes sont égales. Leur *facies* est celui des fauvettes; mais leur bec est, en tout, celui des bataras, et non celui des tanagridées, dont Vieillot et M. Lesson les avaient rapprochés. Ce sont des *Thamnophilus* à queue égale et allongée, et à bec grêle. Le sexe n'amène, en eux, aucun changement de couleur, caractère

Passereaux.

négatif qui distingue encore les viréons des bataras. Ces oiseaux sont forestiers. Quelques-unes de leurs espèces habitent également les deux Amériques et les Antilles; mais, dans l'Amérique méridionale, on ne les trouve qu'à l'est des Andes.

VIRÉON VERDÂTRE, *Vireo olivaceus*, Nob.

Motacilla olivacea, Linn., Gmel., *Syst. nat.*, n.° 14? *Sylvia olivacea*, Lath., *Syn.*, III, p. 351, n.° 52? *Muscicapa olivacea*, Wils., *Am. orn.*, t. II, pl. 12, fig. 3; *Lanius olivaceus*, Licht., n.° 525; *Vireo virescens*, Vieill., Dict., t. 36, p. 407, et Encycl. méth., p. 786; *Thamnophilus agilis*, Spix, pl. 34, fig. 1.

Vireo. Viridi-olivaceus, pileo leucophaco, superciliis flavicantibus, gastræo albo, remige prima quartam æquante.

Sur le vivant. Bec bleuâtre; yeux bistrés; pieds bleus. Longueur totale, du bout du bec au bout de la queue, 14 centimètres.

Les seules différences de couleur que nous ayons remarquées sont des teintes plus sombres chez les femelles, qui ont la tête moins bleue; et, chez les jeunes de l'année, le ventre quelquefois entièrement jaune.

Cette espèce est du nombre de celles qu'on rencontre également dans les deux Amériques. Jusqu'à notre voyage, elle n'avait été trouvée que dans l'Amérique septentrionale, où elle paraît commune; mais nous l'avons rencontrée, successivement, depuis le 30.e degré de latitude sud, sur les rives du Parana, à Corrientes, jusque dans les plaines chaudes du centre de l'Amérique méridionale (provinces de Moxos et de Chiquitos), ainsi que sur les montagnes boliviennes des provinces de Yungas et de Yuracarès, seulement jusqu'à la hauteur de trois à quatre mille pieds au-dessus de la mer, et sur le versant oriental des Andes; et, comme M. de la Sagra l'a aussi rapportée de l'île de Cuba[1], on peut dire, avec certitude, qu'elle habite toutes les parties chaudes des deux Amériques et des Antilles.

Ce n'est pas exclusivement au sein des halliers, demeure habituelle des *Thamnophilus*, que nous avons rencontré notre viréon : il y descend bien quelquefois, lorsqu'il les trouve assez élevés; mais il aime plus particulièrement les bois, qu'il parcourt incessamment, en tous sens, sans paraître au sommet des grands arbres, ni approcher beaucoup des lisières. Là, commun par cantons seulement, on le voit, dès le matin, sautiller de branches en branches, surtout sur les plus basses, avec une extrême vivacité, sans jamais prendre de repos, et parcourir l'intérieur des bois, y cherchant les insectes, dont il se nourrit. Non-seulement les grandes forêts des plaines lui servent de demeure, mais encore celles des montagnes, ainsi que les ravins humides des rivières, le milieu des coteaux secs. Nous avons tout lieu de croire qu'il vit, toute l'année, dans les mêmes lieux; car nous l'avons également rencontré, chaque saison, parcourant, avec détail,

---

1. Nous rappellerons cette circonstance dans le bel ouvrage que publie, en ce moment, M. de la Sagra, sur l'île de Cuba, et pour lequel nous nous sommes chargé de la partie ornithologique.

le plus épais des forêts. Il est presque toujours solitaire, hors la saison de la nichée; et son petit cri, qu'il fait entendre continuellement, en sautillant, avertit seul de sa présence. Cependant il ne se cache pas, et l'apparition de l'homme l'effraie rarement; son vol a beaucoup de rapport avec celui des bataras; il est, néanmoins, plus prolongé et peut fournir de bien plus longues traites. Nous ne l'avons jamais vu à terre.

II.e FAMILLE.

MYOTHÉRINÉES, *Myotherinæ.*

Myotherinæ, Richards., Ménétr.; *Myotheridæ*, Boie; *Fourmiliers*, Less.

Cette famille, dans laquelle nous réunissons les genres *Thamnophilus, Formicivora, Myrmothera, Conopophaga* et *Myothera,* nous paraît on ne peut plus naturelle; car elle ne renferme que des oiseaux qui vivent, pour ainsi dire, ensemble, dans les mêmes lieux. Bien différens des pies-grièches de l'ancien monde, qui se tiennent sur les arbres ou, au moins, sur les buissons, des laniagres et des viréons, qui ont le même genre de vie, ils sont tous essentiellement buissonniers, habitant le plus épais des halliers et des fourrés. En comparant ces oiseaux avec les pies-grièches, on trouvera que les bataras s'en rapprochent par leur bec crochu et denté, par leur queue longue et étagée; mais qu'ils en diffèrent essentiellement par la brièveté de leurs ailes arrondies, qui en fait des oiseaux sédentaires et non voyageurs, par leurs tarses et leurs doigts longs et grêles, qui les rapprochent des espèces à mœurs purement terrestres, des fourmiliers, par exemple, auxquels ils se lient intimement par des passages insensibles. En effet, que, de ces *Thamnophilus* à bec fort, comme le *T. major,* on passe aux *Formicivora,* on trouvera, en tout, les mêmes mœurs, le même genre de vie; mais ils ont déjà le bec faible et comprimé des fourmiliers, ne ressemblent déjà plus à nos *Lanius,* et présentent, au contraire, les premiers chaînons qui unissent les bataras aux fourmiliers, par les myrmothères, aux mœurs semblables, encore distingués de ceux-ci seulement par une queue plus courte, caractère de peu d'importance, et qui annonce pourtant, déjà, des oiseaux plus marcheurs. D'ailleurs, nous le répétons, toutes les espèces de cette famille, indépendamment de ce qu'elles mènent le même genre de vie, ont un *facies* qui les rapproche les unes des autres. Leurs traits les plus saillans sont d'avoir les tarses et les doigts allongés, grêles; le doigt externe réuni à l'intermédiaire à sa base; les ongles médiocres; les plumes coccygiennes longues et fines, et surtout du blanc, qui se montre à la base des plumes des interscapulaires, chez les mâles

Passereaux.

de presque toutes les espèces. Ce dernier caractère est, il est vrai, de peu d'importance en zoologie; mais il annonce, au moins, des rapports intimes qu'on chercherait vainement dans beaucoup d'autres familles. Nous en concluons, qu'il est on ne peut plus naturel de séparer entièrement cette famille des pies-grièches de l'ancien monde, tant à cause de ses habitudes et de ses caractères, si différens, que d'une certaine unité de formes et de mœurs qui lie toutes les espèces que nous y plaçons.

On voit que, par cette division, nous avons restreint, de beaucoup, les Laniadées américains, pour augmenter largement les *Myotherinæ,* en y ajoutant tous les véritables *Thamnophilus,* qui sont, tout simplement, des Myothérinées à bec plus fort, mais également buissonniers. Après y avoir mûrement et long-temps réfléchi, nous avons été amené à changer l'ordre des idées admises. Huit années d'observations sur le sol américain, et, à notre retour, une revue des travaux de nos devanciers, nous ont tout à fait fixé à cet égard, et nous présentons, ici, le résultat de ces recherches.

Pendant long-temps, le genre *Myothera,* créé par Illiger, était le réceptacle de tous les oiseaux qui avaient, parmi les passereaux dentirostres, peu de caractères tranchés; aussi nos ornithologistes, tels que Cuvier[1], Temminck[2], Vieillot[3] et Lichtenstein[4], n'avaient-ils pu réussir à le débrouiller, faute d'observations sur les mœurs, propres à fixer les coupes à établir, et à faire que celles-ci fussent plus naturelles qu'artificielles. Azara[5] n'avait parlé que des bataras; en vain M. le prince de Neuwied[6] jeta-t-il de la lumière sur cette famille, dans son excellent ouvrage sur les oiseaux du Brésil; en vain, aussi, Swainson[7] établit-il quelques coupes génériques. Il restait encore à faire un travail d'ensemble, qui demandait du courage, et qu'un voyageur ayant vu les espèces vivantes pouvait seul entreprendre. M. Ménétries vient enfin de combler cette lacune, en publiant sa monographie de la famille des *Myotherinæ*[8]. Nous ne saurions donner trop d'éloges à ce travail, pour la justesse des coupes génériques et pour le fonds d'observations qu'il demandait.

1. Règne animal.
2. Planches coloriées et Système général.
3. Encyclopédie méthodique et Dictionnaire d'histoire naturelle.
4. *Verzeichniss der Doubletten,* etc.
5. *Apuntamientos para la historia de los Pajaros.*
6. *Beiträge zur Naturgeschichte von Brasilien.*
7. *Zoological Journal,* t. I, n.° VI.
8. Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg.

On verra que, dans le nôtre, nous avons adopté presque toutes les divisions de ce savant, joignant seulement les bataras à la famille des *Myotherinæ,* généralisant beaucoup moins les mœurs de la famille, qui varient infiniment, selon les genres, et les spécialisant à chaque coupe, la seule chose que laisse à désirer la monographie de M. Ménétries.

Les oiseaux que renferme cette famille, sont tous du versant oriental des Andes et des plaines boisées de l'est; restreints entre les tropiques, ou s'avançant à peine à quelques degrés en dehors, ils ne paraissent jamais dans les régions froides, ne s'élèvent pas, par la même raison, à plus de quelques mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sur les montagnes; ne sont pas voyageurs et se tiennent toujours au sein des halliers et des forêts.

I.re Division. MYOTHÉRINÉES DUMICOLES, *Dumicolæ,* Nob.

BATARA, *Thamnophilus,* Vieill.

Caractères. Bec fort, droit, arrondi en dessus, fortement courbé et denté à son extrémité, comprimé; mandibule inférieure concave en dessous, à sa base, et munie d'une échancrure à son extrémité; narines ovales, quelquefois cachées en partie; tarses forts, assez courts; doigts robustes, l'externe et l'intermédiaire faiblement unis à leur base, ce doigt plus long que l'interne; ailes courtes, la première rémige très-courte, la quatrième ou cinquième la plus longue; queue étagée, le plus souvent longue et large; plumes coccygiennes longues; le plus souvent du blanc à la base des plumes interscapulaires, chez les mâles; les deux sexes tout à fait différens de teintes; les mâles généralement avec la tête noire, et plus ou moins variés de cette teinte; les femelles presque toujours roussâtres.

Les bataras sont, en Amérique, les représentans de nos pies-grièches, avec cette différence importante dans les mœurs, qu'au lieu d'être continuellement sur les buissons, ils sont, au contraire, toujours dans l'intérieur et paraissent rarement en dehors. Ce sont des buissonniers par excellence, qui tous vivent à l'est des Andes; au moins n'en connaissons-nous aucune espèce qui ait été apportée du versant occidental de cette grande chaîne. Ils sont circonscrits entre les tropiques, et peu de leurs espèces en sortent; encore restent-elles dans des régions tempérées. Nous ne les avons pas vus passer, vers le Sud, le 32.e degré de latitude, ni remonter sur les montagnes au-delà de cinq à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Ils vivent en tous les lieux où se présentent des fourrés épais, soit dans les haies, autour des maisons, soit dans

Passereaux.

les champs abandonnés, au sein des forêts, ou bien dans ces petits bois peu élevés et chargés d'épines, nommés *chaparrales* par les Espagnols, et qui caractérisent certaines parties du centre de l'Amérique méridionale. Ils vont habituellement isolés ou par couples; et, des plus familiers, s'approchent des lieux habités, toujours en sautillant sur les branches basses des buissons, qu'ils parcourent, en tous sens, afin d'y chercher des insectes et leurs larves, et des fourmis; ils descendent très-rarement à terre, et seulement à l'effet d'y saisir une proie, qu'ils vont manger, ensuite, sur les branches basses des arbustes. Ils nous ont paru sédentaires dans les contrées où ils naissent, mais passant toujours d'un lieu à l'autre. Quel voyageur, au sein de ces sites sauvages, si communs en Amérique, n'a été frappé, surtout au printemps, des chansons bruyantes des bataras, de ces gammes sonores que les mâles font entendre, surtout au temps des amours? Tout leur corps frémit de bonheur; leur huppe se relève; ils ouvrent les ailes, et montrent tous les signes du plaisir, tandis que la femelle s'apprête à répondre à leurs transports, mais par des accens moins prononcés. Ces conversations frappent souvent l'oreille; cependant on cherche en vain qui les produit, les oiseaux étant presque toujours cachés en des fourrés si épais que les rayons du soleil y pénètrent à peine. C'est même là qu'ils déposent, à quelques pieds au-dessus de terre, leur nid, formé de bûchettes, en dehors, et, quelquefois, de crin en dedans; leurs œufs ont beaucoup de rapports avec ceux de nos pies-grièches; de même ils sont souvent blanchâtres, tachetés de rouge-violet.

Ce sont les *Bataras* des Guaranis.

Section A. *Queue longue et large.*

Caractères. Queue longue, fortement étagée, large; bec fort, comprimé, arrondi en dessus. Les mâles toujours d'une couleur différente des femelles.

LE GRAND BATARA, *Thamnophilus major.*

Thamnophilus major, Vieill., Encycl., p. 744; *Batara el major*, Azara, n.° 211; *Lanius stagurus*, Licht., n.° 487; *Thamnophilus albiventer*, Spix, p. 341; *Thamnophilus stagurus*, prince Max., p. 990; d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 1, p. 10; Mag. de zool.

Thamnophilus. Mas. Subcristatus (pennis verticis elongatis angustis), supra ater; subtus albus, maculis albis ad apices tectricum et ad latera rectricum omnium. Variat adultior maculis rectricum majoribus, confertioribus, subtus confluentibus; cauda subtus septem fasciata; remigibus albo marginatis. Long. 21 cent.

Fem. Subcristata, supra cinnamomea; subtus sordide alba; tectricibus apice cinerascentibus.

Sur le vivant. Pieds bleuâtres; yeux rouges; bec noir à son extrémité et en dessus, bleu ailleurs. Longueur totale, du bout du bec au bout de la queue, 21 centimètres; vol, 29 centimètres; circonférence du corps, 12 centimètres.
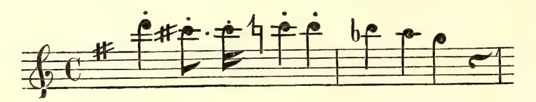
Les mâles adultes ont toutes les parties supérieures noires, les inférieures blanchâtres, la base des plumes du dos blanc vif. Chez les jeunes mâles, les rémiges, au lieu d'être bordées, extérieurement, de blanc, le sont de roux assez vif; il en est de même des couvertures inférieures de la queue et des tectrices supérieures des ailes. L'oiseau n'a pris qu'à la troisième année les teintes qu'il doit conserver. Les femelles n'offrent aucune variété d'âge; elles ont toujours les parties supérieures rousses, les inférieures blanchâtres.

Jusqu'à nous, on n'avait vu le grand batara qu'au Paraguay et au Brésil, où M. le prince Maximilien et Spix l'ont observé; mais nos voyages lui donnent des limites bien plus larges, puisque nous l'avons rencontré vers le Sud, bien au-delà des tropiques, dans la province de Corrientes, et même jusques au 32.e degré de latitude sud, sur les rives du Riacho de Coronda, près Santa-Fe, sur le Parana; puis, nous l'avons retrouvé, de nouveau, en Bolivia, à l'est des Andes, dans les provinces de Yungas, de Cochabamba, de Santa-Cruz de la Sierra; et, vers l'Est, dans toute celle de Chiquitos, jusqu'à la rivière du Paraguay. Nous croyons, en conséquence, qu'il couvre de ses individus le Brésil entier, le Paraguay, la république Argentine, jusqu'à Santa-Fe, tout le versant oriental des Andes, depuis la hauteur de cinq à six mille pieds, dans les montagnes, jusqu'aux plaines les plus chaudes du centre de l'Amérique.

Comme nous l'avons dit aux généralités sur le genre, cette espèce, sur la grande surface de terrain qu'elle habite, ne se trouve pas partout : il lui faut ou ces bois d'espinillos petits et rabougris, caractérisant le grand Chaco et la province de Corrientes, ou ces *chaparrales* qui, parmi les plaines du centre de l'Amérique méridionale, sont formés de buissons d'épines et de petits arbres seulement; ou bien, encore, les haies ou les halliers qui, au sein des bois, viennent toujours remplacer, dans les lieux cultivés, les champs momentanément soustraits, par l'homme, à l'ombre des forêts éternelles (les *capuaires* des Brésiliens); mais jamais on ne la trouve dans les forêts élevées. C'est invariablement au plus épais de ce tissu croisé de mille branches épineuses, que la vue perce à peine, qu'elle reste presque toujours, n'en sortant que quelques instans pour parcourir, quelquefois, l'intérieur d'un buisson isolé, sans jamais arriver à son extérieur; car elle se tient, de préférence, sur les branches basses, sur lesquelles elle sautille continuellement, en cherchant sa nourriture, qui consiste en insectes de tous genres. Elle est très-commune partout, et il est rare de ne pas l'entendre, lorsqu'on est près des halliers épais. Si, en parcourant le branchage, elle aperçoit, à terre, un insecte, elle descend aussitôt, mais remonte immédiatement sur le buisson, pour le manger. Nous devons supposer qu'elle n'est pas de passage, parce que nous l'avons vue dans toutes les saisons. Toute l'année elle vit seule, excepté l'instant des amours, qui est, pour elle, une époque de régénérescence; car, alors, les individus se recherchent, s'unissent; leur cri devient plus joyeux; ce n'est plus l'habitude qui le leur fait répéter, mais peut-être le désir qu'a

Passereaux.

le mâle d'égayer sa femelle. Celui-ci, au milieu des épines, relève les longues plumes de sa tête, bat des ailes et articule, fréquemment, une gamme que nous avons bien souvent entendue, et que M. le prince Maximilien de Neuwied exprime par les notes suivantes[1]:



Cette chanson est sonore et s'entend de très-loin. Le couple recherche le plus épais des fourrés, et la femelle y construit, assez près de terre, un nid composé de racines tressées à l'intérieur, protégé, à l'extérieur, par beaucoup de petites branches épineuses; elle y dépose deux à quatre œufs blancs, tachetés de violet[2], dont les diamètres ont 26 et 20 millimètres. Il serait difficile de peindre jusqu'où va la sollicitude des parens pour leurs petits: si l'on approche d'eux, ce sont des cris, des menaces, même; la tête hérissée, les deux époux poursuivent l'importun, jusqu'à ce qu'il se soit éloigné; mais, dès que les jeunes peuvent se suffire, tous les liens sont rompus, les parens ne les connaissent pas plus qu'ils ne se recherchent eux-mêmes, et chacun reprend ses habitudes solitaires.

Loin d'être craintif, toujours voisin des habitations, le grand batara se contente de s'enfoncer dans les épines, et paraît peu s'inquiéter de la présence de l'homme. Essentiellement querelleur, il poursuit fréquemment les individus même de son espèce, ou les autres petits oiseaux, qui viennent le déranger dans la solitude: alors ses allures sont celles de l'amour; sa huppe est relevée et sa pose menaçante. Il est toujours vif dans ses mouvemens, empressé dans ses manières, vole, néanmoins, paisiblement et seulement d'un buisson à l'autre; ce qu'explique la brièveté de ses ailes. Il ne va point à terre, et n'y descend qu'afin d'y saisir une proie.

BATARA RAYÉ, *Thamnophilus doliatus*.

Mâle. *Lanius doliatus*, Linn., Gmel., *Syst. nat.*, *ed.* 13, p. 309, n.° 16; Lath., *Syn.*, 1, p. 190, n.° 44; *Pie-grièche rayée de Cayenne*, Buff., Sonn., v. 3, p. 360, et Enl., n.° 297, fig. 1; *Batara listado*, Azara, n.° 212; *Lanius doliatus*, Licht., n.° 492; *Thamnophilus doliatus*, prince Max., p. 995; d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 2, p. 10; *T. radiosus*, Spix, *Av.*, p. 24, t. 35-2, et 38-1.

Fem. *Lanius rubiginosus*, Bechst.? *Lanius ferrugineus*, *Act. Par.*; le *Rousset*, Levaill., Afr., t. 77, fig. 2; *Thamnophilus radiatus*, Vieill., Encycl. méth., p. 746.

Thamnophilus. Mas. Ater, albo undique confertim fasciatus.
Fem. Supra castanea, subtus ferruginea, torque albo nigroque varia.

Sur le vivant. Bec bleu, teinté de noirâtre à son extrémité; pieds et ongles bleu céleste;

1. *Beiträge zur Naturg.*, p. 994.
2. Ces œufs, que j'ai vus à Santa-Cruz, ressemblent beaucoup à ceux de notre écorcheur.

yeux, blanc jaunâtre. Longueur totale, du bout du bec au bout de la queue, 18 centimètres; vol, 23 centimètres; circonférence du corps, 11 centimètres. Passereaux.

Les vieux mâles ont le dessus de la tête noir, avec le milieu blanc; toutes les parties supérieures et inférieures rayées, transversalement, de noir et de blanc bleuâtre, la première teinte dominant en dessus, la seconde en dessous; gorge grivelée de noir, en long. Chez quelques individus, les stries ne se continuent pas sur le bas-ventre, qui, alors, est d'un blanc teinté de bleu. *Les jeunes mâles* ont les mêmes distributions de taches noires; mais, partout, le bleuâtre est remplacé par du roux vif; le ventre n'a que des mouchetures noires, indiquant les stries qui doivent les remplacer, à la mue de la seconde année. *Les femelles* sont roux vif en dessus, roux très-pâle en dessous, avec quelques-unes des mouchetures noirâtres des mâles, seulement sur la gorge et sur les côtés de la tête.

Le batara rayé avait été rencontré, avant nous, seulement à la Guyane et au Brésil; dès-lors, il était tout naturel de le retrouver dans toutes les zones chaudes des autres parties de l'Amérique méridionale; aussi l'avons-nous vu, successivement, dans toutes les parties de la république de Bolivia qui sont à l'est des Andes, depuis les montagnes boisées, élevées de cinq à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, jusqu'aux plaines centrales les plus chaudes; car nous l'avons observé, d'abord, à Chulumani et à Irupana, province de Yungas; ensuite dans celles de Santa-Cruz de la Sierra, de Chiquitos et de Moxos; de sorte que, si nous en jugeons par nos observations personnelles, il ne serait propre qu'aux régions comprises entre les tropiques, et seulement à l'est des Andes.

Cette espèce, beaucoup plus commune que la précédente, vit absolument dans les mêmes conditions; et, s'il est possible, recherche, avec plus de soin encore que les autres, les halliers les plus épais et les fourrés les plus impénétrables, où elle se croit tellement à l'abri des attaques de l'homme, qu'il faut, quelquefois, frapper long-temps sur un buisson, pour l'en faire sortir. Jamais nous ne l'avons aperçue dans les bois, ni même dans les fourrés des grandes forêts, où, quelquefois, le grand batara se rencontre encore. Elle est toujours en mouvement, le plus souvent isolée, sautillant au milieu du tissu le plus épais des épines croisées, cherchant les insectes dont elle se nourrit, et faisant entendre un cri fort et sonore, qu'elle répète fréquemment : elle descend rarement à terre; et son vol est toujours court et lourd, ne s'étendant que d'un buisson à l'autre; nous la croyons sédentaire. A l'instant des amours, elle niche au sein de ces mêmes halliers; son nid, très-profond, est attaché, par des fils, aux branches basses de l'intérieur des buissons; le dedans du nid est composé de paille fine, de crin, et recèle, selon Azara[1], deux œufs blancs, jaspés, rayés de violet rougeâtre, et dont les diamètres sont de 11 3/4 et de 8 lignes. Les deux sexes les couvent alternativement.

Les Espagnols de la province de Yungas, en Bolivia, connaissent les mâles sous le nom de *recolete,* à cause de leur plumage, varié de noir et de blanc.

1. *Apuntamientos para la historia natural de los Pajaros del Paraguay,* t. II, p. 197.

Passe-
reaux.

BATARA ARDOISÉ, *Thamnophilus schistaceus*, Nob.

Oiseaux, pl. V, fig. 1 (sous le faux nom de *T. fuliginosus*[1]), et cité sous le même nom, *Syn.*, p. 10, n.° 3.

Thamnophilus. Totus schistaceus, obscurus; subtus pallidior; remigibus posterioribus albescente limbatis; rostro pedibusque cæruleis.

Sur le vivant. Yeux jaune rougeâtre; pieds bleus; bec ardoisé. Longueur totale, du bout du bec au bout de la queue, 14 centimètres; vol, 22 centimètres; circonférence du corps, 11 centimètres.

Entièrement bleu ardoisé foncé, un peu plus clair en dessous; une bordure blanchâtre aux rémiges postérieures.

Nous n'avons rencontré cette espèce qu'une seule fois, dans les halliers d'un champ abandonné, au sein des immenses forêts habitées par les Indiens yurucarès, au pied des derniers contreforts des Andes boliviennes, voisines de Cochabamba. Elle paraissait avoir les mœurs des autres oiseaux de ce genre; elle voltigeait au plus épais des buissons, tout en jetant un petit cri, d'instans en instans.

BATARA TACHETÉ, *Thamnophilus nævius*.

Lanius nævius, Linn., Gmel., *Syst. nat.*, p. 304, n.° 203; Licht., n.° 496, p. 36; *mas*, *Batara negro y aplomado*, Az., n.° 213, et *fem.*, *Batara pardo dorado*, n.° 214; *Thamnophilus nævius*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 10, n.° 4; *Thamnophilus cærulescens*, Vieill., Enc., p. 743, et *T. auratus*, *id.*, p. 743.

Thamnophilus. Mas. Cæsius; vertice medio atro; alis caudaque atris, albo maculatis; remiges extus albo limbatæ.

Fem. Supra olivaceo fusca; pileo castaneo; abdomine cinerascente pictura maris, sed rectricibus non, nisi apice, albis; quod quoque in junioribus masculis observamus. Licht.

Sur le vivant. Yeux blanchâtres; bec bleu, plus foncé en dessus; pieds bleus. Longueur totale, du bout du bec au bout de la queue, 14 centimètres; vol, 21 centimètres; circonférence du corps, 10 centimètres.

Le mâle. Tête noire en dessus; la queue, les ailes et le milieu du dos noir varié de blanc; une bordure blanche aux rémiges; les tectrices et les rectrices terminées de cette couleur; le reste du corps ardoisé, foncé en dessus, très-pâle en dessous. *La femelle* a les mêmes taches blanches, mais le dessus de sa tête est roux vif. Cette couleur remplace aussi le noir du dos et de la queue; le reste du corps, en dessus, est brun, et fauve très-clair, en dessous.

Cette espèce a été rencontrée à Cayenne et au Brésil; Azara l'a observée au Paraguay,

1. C'est par erreur que ce nom a été donné dans la planche.

et nous l'avons vue au milieu des halliers de la province de Chiquitos (république de Bolivia), au centre de l'Amérique méridionale; mais nous ne l'avons pas aperçue sur les montagnes du versant oriental des Andes. Elle paraîtrait, alors, habiter dans la zone équinoxiale, le Brésil, la Guyane, la Bolivia et le Paraguay; mais là seulement les plaines boisées ou les montagnes peu élevées du système brésilien. Elle est assez commune aux environs des Missions de San-Miguel, de Conception et de Santa-Ana de Chiquitos. On la rencontre toujours au plus épais des fourrés, des chaparrales, où elle vit de la même manière que les espèces précédentes, et plus particulièrement comme le *Thamnophilus doliatus*, dont elle a même le chant, la vivacité, les mœurs. On la voit, quelquefois, isolée, mais aussi par couples. Elle nous a paru sédentaire.

BATARA A VENTRE VARIÉ, *Thamnophilus aspersiventer*, Nob.

Oiseaux, pl. IV, mâle et femelle.[1]

Thamnophilus aspersiventer, d'Orb. et Lafr., *Syn.;* Magasin de Guérin, p. 10, n.° 5.

Thamnophilus. Mas. Supra ater; pennis dorsi longioribus intus basi nivæis; tectricibus omnibus superis alæ caudaque maculis albis terminatis; remigibus primariis angustissime albo marginatis; secundariis eodem colore vix conspicue, apice tenuissime fimbriatis; cauda cuneata, rectricibus omnibus (duabus intermediis exceptis) apice albo maculatis, extima laterali in medio duabus externis maculis ejusdem coloris notata; subtus, a gutture ad ventrem, aterrimus; abdomine tectricibusque, caudæ inferis griseis, nigro quasi aspersis. Long. corp., 16 cent.
Fem. Differt colore griseo non atro supra, olivaceo tinto occipite nigro; tectrices alæ nigræ albo terminatur, ut in mare; abdomen et tectrices caudæ inferiores rufescunt.

Sur le vivant. Pieds bleus; bec noir; yeux bistrés. Longueur totale, du bout du bec à l'extrémité de la queue, 16 centimètres; du vol, 23 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 75 millimètres; de la queue, 5 centimètres; du tarse au bout des doigts, 4 centimètres; du doigt du milieu, 2 centimètres; de l'ongle du pouce, 6 millimètres; du bec, 14 millimètres; sa hauteur, 6 millimètres; sa largeur, 5 millimètres; circonférence du corps, 10 centimètres.

Sa forme est celle du *Thamnophilus nævius*, avec la queue plus longue, en coin et très-étagée; le bec plus fort, surtout un peu plus large; la cinquième rémige la plus longue; la première et la seconde très-courtes.

Couleurs. Mâle adulte. Tout noir en dessus, les plumes du dos blanches, terminées de noir, le croupion ardoisé; petites tectrices supérieures de l'aile blanches, les grandes noires, terminées de blanc; rémiges noirâtres, bordées de blanc; rectrices noires, terminées de blanc, les deux intermédiaires entièrement noires; couvertures inférieures de

2. C'est mal à propos que la figure II porte le nom de *T. schistaceus;* c'est la femelle du *T. aspersiventer,* Nob.

l'aile blanches; cette teinte colore aussi le côté interne des rémiges; gorge et poitrine noires; le ventre en entier bleuâtre, aspergé, ou comme rayé, transversalement, de noirâtre.

Jeune mâle. Tout le croupion et le bas du dos ardoisés; les plumes terminées de roussâtre; cette couleur couvrant aussi le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue. *Femelle.* Parties supérieures ardoisées, passant au bleu sur la tête, et à l'olivâtre sur le croupion; la base des plumes du dos blanchâtre, comme chez les mâles; la gorge et la poitrine gris mélangé de roux; une vive couleur rousse couvre tout le reste des parties inférieures, sans en excepter les tectrices des ailes et de la queue; celles des mâles, avec beaucoup moins de blanc; il en est de même des rectrices.

Cette espèce, au lieu de se rencontrer, comme les autres, sur une grande surface du sol de l'Amérique méridionale, paraît être propre, seulement, aux montagnes du versant oriental des Andes boliviennes, dans les provinces de Yungas, de Sicasica et d'Ayupaya; au moins ne l'avons-nous rencontrée que là, au 17.[e] degré de latitude sud; ce qui pourrait nous faire croire qu'elle préfère l'humidité continuelle qui caractérise ces contrées. Cependant, elle y mène encore le genre de vie des autres espèces; car elle ne se trouve que dans les halliers les plus épais, les haies, principalement au milieu des coteaux cultivés ou autour des habitations. Elle y est assez commune, des plus familière; et rarement passe-t-on une journée dans une ferme quelconque, sans qu'elle fasse entendre, aux environs, en sautillant au sein des broussailles, son cri, qu'on peut comparer à un miaulement plaintif. Elle est toujours en mouvement, cherchant les insectes dont elle se nourrit: elle vit, ordinairement, isolée; cependant il n'est pas rare d'en rencontrer plusieurs individus dans les mêmes halliers, mais non ensemble. Son vol est on ne peut plus court, et elle ne part d'un buisson qu'à la dernière extrémité; encore est-ce pour aller se poser sur les branches les plus basses du buisson voisin, qu'elle parcourt, de suite, en sautillant. Dans la province de Yungas, on nous montra, placé sur les dernières branches d'un buisson, son nid, construit de petites racines et contenant trois œufs blancs, teintés de taches violettes.

BATARA TACHETÉ, *Thamnophilus maculatus*, Nob.

Thamnophilus maculatus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 7; Magas. de zool., p. 11.

Thamnophilus. Mas. Supra griseus; pileo nigro; maculis dorsi nonnullis; cauda, tectricibusque alæ nigris, his macula alba terminatis; rectrices etiam, duabus intermediis exceptis, apice albo notantur, extima laterali pogonio externo versus medium macula alba. Subtus griseo pallidior; abdomine pallide rufescenti.

Fem. Supra rufescenti-olivacea, pileo uropygioque rufescentioribus; alæ nigro-fuscæ, rufescente limbatæ; tectricibus nigris, apice albo notatis, ut in mare, caudaque nigro-fusca, albo terminata.

Sur le vivant. Yeux bruns; bec bleuâtre; pieds bleus. Longueur totale, du bout du bec à l'extrémité de la queue, 16 centimètres; de la queue, 6 centimètres; du pli de

l'aile à son extrémité, 8 centimètres; du tarse à l'extrémité des doigts, 35 millimètres; du bec, 11 millimètres; sa hauteur, 5 millimètres.

Mâle. Dessus de la tête noir, le reste des parties supérieures gris ardoisé, excepté les plumes du milieu du dos, qui sont blanches, à leur base, et marquées d'une tache noire, en contact avec le blanc; tectrices supérieures, grandes et petites, noires, terminées de blanc; rémiges brunes, bordées, extérieurement, de gris pâle; couvertures inférieures des ailes, ainsi que la bordure postérieure inférieure des rémiges, blanches, teintées de roux; gorge et côté de la tête gris-bleu pâle, comme nuagé de blanchâtre, cette couleur couvrant la poitrine; ventre et couvertures inférieures de la queue roussâtres; queue longue, étagée; les deux rectrices intermédiaires noirâtres; les autres ont, de plus, l'extrémité terminée de blanc; les deux inférieures ont une seconde tache blanche sur le côté externe de la moitié de leur longueur. *Femelle.* Dessus de la tête et croupion roux-brun, le reste des parties supérieures verdâtre; gorge et joues variées comme chez le mâle, mais avec une teinte roussâtre; le dessous du corps roux, plus vif sur le derrière; ailes et queue noir-brun bordé de roux.

Cette espèce a beaucoup de rapports avec le *Thamnophilus nævius;* mais elle en diffère par une taille bien plus grande, une queue beaucoup plus longue; par une couleur plus foncée en dessus, le manque de bordure blanche aux rémiges secondaires, et par le ventre roux. La femelle est aussi bien différente; elle n'a pas la tête rousse, ni aucune des couleurs de la femelle du *T. nævius,* surtout sur le ventre, qui est roux vif. Elle est voisine aussi du *Thamnophilus albo notatus,* Spix (pl. 38, fig. 2); mais elle s'en distingue parce qu'elle a plus de blanc aux tectrices.

Nous n'avons rencontré cet oiseau que dans la province de Corrientes (république Argentine), dans les halliers de la lisière des bois des rives du Parana, près du village d'Itaty; c'était aux mois de Septembre et d'Octobre : nous le voyions toujours isolé, au plus épais, sur les branches basses, sautillant continuellement, dans toutes les directions, inclinant le corps en tous sens, et tournant la tête de manière à apercevoir tout ce qui pourrait se trouver là, tout en parcourant, ainsi, même les bois peu élevés. Le mâle fait entendre un cri qui ressemble au miaulement d'un jeune chat, ce qui lui a valu des Guaranis le nom de *guira-mbaracaya* (oiseau-chat). Il vole peu, seulement lorsqu'il y est forcé, descend très-rarement à terre, et se nourrit, principalement, d'araignées; on ne le voit par paires qu'au mois d'Octobre, époque à laquelle il niche, au plus épais des buissons.

BATARA A COIFFE NOIRE, *Thamnophilus atropileus,* Nob.

Batara encanelado, Azara, n.° 215 (peut-être la femelle du nôtre); *Thamnophilus atropileus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 6 ; Magas. de zool. de Guérin, p. 11 ; *Thamnophilus rutilus*, Vieill., Encycl., p. 747 ?

Thamnophilus. Supra rufescenti-griseus; alis rufis; pileo rectricibusque nigris, his pogonio interno albo maculatis; subtus griseo-albescens; pectore nigro transversim radiato.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, bleuâtre en dessous. Longueur totale, 17 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 7 centimètres; de la queue, 5 centimètres; du tarse au bout des doigts, 42 millimètres; du doigt du milieu, 18 millimètres; du bec, 13 millimètres; sa hauteur, 5 millimètres.

Mâle. Dessus de la tête noir; front, joues et dessus du corps, gris cendré, mélangé, sur le dos, d'un peu de roux; gorge gris-blanc, ainsi que le milieu du ventre; poitrine grise, rayée, transversalement, de noir; ailes et leurs couvertures supérieures, roux vif; les rémiges ont les barbes internes noirâtres; couvertures inférieures blanc teinté de fauve, cette couleur couvrant aussi le côté interne du dessous des rémiges; queue longue, étagée, noire, marquée, sur les rectrices supérieures, de six larges taches blanches, au côté interne; les inférieures rayées, en travers, des deux côtés. Le *batara roux* d'Azara, n.° 215, est, sans aucun doute, la femelle de celui-ci; car il n'en diffère que par sa tête, qu'il a rousse, au lieu de l'avoir noire, caractère distinctif de toutes les femelles : ainsi le batara à coiffe noire est, bien certainement, une espèce distincte, assez voisine, par ses formes, du *T. doliatus,* mais ayant le bec plus grêle; d'ailleurs, ses couleurs l'en distinguent facilement. C'est la première qui manque de plumes blanches au dos.

Nous n'avons rencontré cette espèce qu'une seule fois, au milieu de halliers épais des champs abandonnés, au sein des immenses forêts qui couvrent le pays habité par les Indiens guarayos, au nord-ouest de la province de Chiquitos, république de Bolivia : elle nous a paru avoir, en tout, par son sautillement et par son cri, les mœurs des espèces voisines; au reste, selon Azara, elle nicherait au Paraguay à la fin d'Octobre, construisant son nid comme le batara rayé; et pondrait deux œufs blancs, légèrement tachetés de rouge.

BATARA A MANTEAU, *Thamnophilus palliatus.*
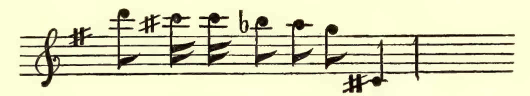
Lanius palliatus, Licht., *Doublett.*, p. 46, n.ºs 492 et 493; *Thamnophilus palliatus*, prince Max., p. 1010, n.° 6; d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 8; Mag. de zool. (1837), p. 11; *Thamnophilus lineatus*, Spix.

Thamnophilus. Mas. Castaneus, capite, gastrœo toto atris, albo transversim undulatis; gutture alba et nigra striata; pileo atro.
Fem. Pileo castaneo, dilutior, fasciis abdominalibus pallidis latioribus.

Sur le vivant. Bec bleuâtre, plus foncé, en dessus; yeux jaune pâle; pieds bleus. Longueur totale, 15 1/2 centimètres; de la queue, 5 1/2 centimètres; vol, 23 centimètres; circonférence du corps, 11 centimètres.

Les couleurs, chez le mâle, sont très-vives; plus pâles chez la femelle, dont le ventre est teint de jaune roux. Cette espèce a été rencontrée au Brésil par M. le prince Maximilien, qui a été à portée de l'étudier; mais elle n'avait été indiquée par aucun naturaliste comme propre aux autres parties de l'Amérique méridionale. Nous l'avons trouvée au centre du continent américain, dans les lieux habités par les Indiens guarayos, au nord de la province de Chiquitos (Bolivia); ainsi, nous pouvons supposer qu'elle

est propre aux régions chaudes du Brésil et des pays voisins. Nous ne l'avons jamais vue que sur les bords des rivières, au sein du fourré formé par les branches des bambousiers; on l'entend là, bien long-temps, avant de l'apercevoir, tandis qu'elle sautille, en poursuivant les insectes dont elle se nourrit. C'est, sans contredit, l'espèce qui nous a donné le plus de peine à obtenir, quoiqu'elle ne soit pas rare, parce qu'elle se cache toujours au plus épais. Nous devons au savant observateur, M. le prince Maximilien de Neuwied, la connaissance de son chant, qu'il exprime ainsi[1] :



Les Indiens guarayos la nomment *Uraï pyta*.

Section B. *Queue longue, grêle.*

Queue longue et très-grêle; bec un peu déprimé et subcariné.

BATARA A COIFFE, *Thamnophilus pileatus.*

Myothera pileata, Licht., *Verz. der Doubl.*, p. 44, n.° 479; prince Max., p. 1078, n.° 10; *Griff. Anim. Kingd.*, t. VI, p. 406; *Formicivora pileata*, Ménétr., Mon. des Myothères, p. 43; *Thamnophilus pileatus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 13; Magas. de zool. (1837), p. 12.

Thamnophilus. Interscapularibus basi superciliisque niveis; supra cinerea; pileo, regione ophthalmica et parotica atris; tectricibus rectricibusque nigris, albo terminatis; subtus dilutior, gula ventrique albis.

Sur le vivant. Bec corné en dessus, bleu à la mandibule inférieure; yeux bruns; tarses bleuâtres. Longueur totale, 12 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 48 millimètres; de la queue, 48 millimètres; du bec, 12 millimètres; du tarse au bout des doigts, 3 centimètres.

Cette espèce est surtout remarquable par sa queue longue, des plus grêle et fortement étagée; son bec est aussi haut que large; ses tarses sont grêles. Nous l'avons rencontrée une seule fois aux environs de la Mission de San-José, province de Chiquitos, république de Bolivia, au plus épais des halliers et des chaparrales qui couvrent cette partie de l'ancien Haut-Pérou; elle a, en tout, le genre de vie des bataras.

BATARA A TÊTE VARIÉE, *Thamnophilus affinis*, Nob.

Thamnophilus affinis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 17; Magas. de zool. (1837), p. 12.

Thamnophilus. Subtus griseus; capite nigro, albo striato; fronte rufescente; subtus sordide flavescente; remigibus nigris, griseo externe limbatis; rectricibus nigris,

1. P. 1012.

albido terminatis; cauda graciliore; rectricibus quidem supernis nigris; alis albido terminatis; inferioribus fere albidis; tarsis gracilibus.

Sur le vivant. Bec bleu, yeux blanchâtres, pieds bleus. Longueur totale, 15 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 45 millimètres; de la queue, 45 millimètres; du tarse au bout des doigts, 3 centimètres; du doigt du milieu, 15 millimètres; du bec, 13 millimètres; circonférence du corps, 9 centimètres.

Bec assez robuste; ailes courtes, la quatrième penne la plus longue; queue très-grêle, longue, étagée; tarse long; doigts courts. Dessus de la tête noir, moucheté de blanc au milieu; front varié de roux; toutes les parties supérieures gris-bleu, passant au blanchâtre au croupion, et au vert aux parties interscapulaires; gorge blanchâtre; le dessous blanc, fortement teinté de roux pâle; tectrices des ailes noires, toutes terminées de blanc; rémiges brun-noir, bordées de gris jaune; les dernières bordées de blanc; queue noirâtre, terminée de blanc; les rectrices inférieures presque entièrement blanches. Tel est le seul individu que nous ayons de cette espèce: il nous a paru adulte et mâle; il se rapproche un peu de l'espèce précédente; mais il en diffère par une taille plus forte, par le bec moins large, et par ses teintes.

Nous l'avons rencontré isolé au milieu d'un hallier, près de la Mission de Santa-Ana de Chiquitos, république de Bolivia; il paraissait avoir les mœurs des bataras, en général; car il sautillait sur les branches basses d'un buisson. Son estomac contenait des larves d'insectes hémiptères.

BATARA A POITRINE STRIÉE, *Thamnophilus striato-thorax.*

Myothera striato-thorax, Temm., Col., 197-1-2; *Lanius guttulatus*, Licht., n.os 500 et 501? *Thamnophilus striato-thorax*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 16; Mag. de zool. (1837), p. 12.

Thamnophilus. Capite supra nigro, albido maculato; gutture, capitis lateribus, collo pectoreque albis, nigro variatis; supra brunneus; uropygio et abdomine rufis; rectricibus nigris, albo maculatis; remigibus brunneis, viridescente limbatis; cauda brunnea pallidiori terminata.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, bleuâtre en dessous; yeux bruns; pieds livides. Longueur totale, 12 centimètres; de la queue, 32 millimètres; circonférence, 8 centimètres.

Nous avons tué cette espèce au sein des halliers des champs cultivés abandonnés des forêts chaudes et humides du pays habité par les Indiens yurucarès, au nord de la ville de Cochabamba, république de Bolivia. Elle y était peu commune et y menait le genre de vie des espèces précédentes.

Section C. *Queue courte.*

Queue très-courte, étagée; bec fort, en tout semblable au groupe *A*. Mâles et femelles peu différens de couleur; leurs mœurs sont celles du genre.

BATARA MOUCHETÉ, *Thamnophilus guttatus*, Nob.

Myrmothera guttata, Vieill., Gal., 155, p. 251; *Thamnophilus guttatus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 19; Mag. de zool. (1837), p. 13.

Thamnophilus. Corpore antice nigrescente, postice rufo; pennis interscapularibus ad basim albidis; abdomine albescente; rectricibus rufis; parvis remigium tectricibus nigrescentibus, rotunde albo maculatis; aliis rufis, nigra macula, necnon altera saturatius clara terminatis.

Sur le vivant. Bec noir; yeux bruns; pieds bleuâtres. Longueur totale, 14 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 55 centimètres; de la queue, 3 centimètres; du bec, 13 millimètres; sa hauteur, 4 1/2 millimètres; sa largeur, 5 millimètres; circonférence, 11 centimètres.

Toutes les parties antérieures du corps noires, bleuâtres en dessus; toutes les parties postérieures rousses; la base des pennes interscapulaires blanche; milieu du ventre blanchâtre; petites tectrices des ailes, noires, terminées d'une tache blanche; les autres, rousses, ornées d'une tache noire et d'un roux clair; épaules blanches.

Nous avons obtenu cette espèce au sein des immenses forêts qui bordent le pied oriental des Andes boliviennes, au nord de Cochabamba, dans le pays habité par les Indiens yuracarès. Là, au milieu des halliers les plus épais, au bord des rivières ou dans les champs depuis long-temps abandonnés, on la voit sautiller, à la manière des autres bataras, en faisant entendre un petit cri plaintif. Elle descend souvent à terre, afin d'y chercher les insectes qu'elle ne trouve pas sur les branches basses des buissons, qu'elle parcourt incessamment. Elle est rare.

BATARA GORGERET, *Thamnophilus mentalis*, Nob.

Myothera mentalis, Temm., Pl. col., 179-3; *Myothera poliocephala*, prince Max., p. 1098; *Thamnophilus mentalis*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 15; Mag. de zool. (1837), p. 12.

Thamnophilus. Gutture, collo pectoreque, albescentibus, cæruleo variegatis, infra viridescentibus; humeris albis; ardesiaco capite; dorso griseo-ardesiaco; uropygio viridescente.

Sur le vivant. Pieds et bec bleuâtres; yeux bruns. Longueur totale, 13 centimètres; vol, 21 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 64 millimètres; de la queue, 35 millimètres; du tarse au bout des doigts, 3 centimètres; du bec, 1 centimètre; sa hauteur, 4 millimètres; sa largeur, 5 millimètres; circonférence du corps, 8 centimètres.

Tout le dessus de la tête ardoisé foncé, passant au noirâtre, sur les oreilles; cette couleur s'étend, en diminuant d'intensité, sur le dessus du col et sur le dos, où elle prend une teinte verte, qui domine au croupion; gorge, devant du col et poitrine blanchâtre, nuagé de bleu, surtout sur la poitrine; ventre jaune verdâtre, vert sur les

flancs; épaules blanches; les petites tectrices supérieures noires, terminées de verdâtre; les autres et les rémiges brunes, bordées de verdâtre; queue brun-vert, peu étagée. Le bleu de la poitrine s'étend plus ou moins sur le ventre, selon le sexe.

Nous n'avons rencontré cette espèce qu'à l'est des Andes boliviennes, province de Yungas, au 17.e degré de latitude sud, dans les ravins boisés et humides, toujours au milieu des buissons épais, sautillant comme les autres *Thamnophilus,* en cherchant des insectes. Elle se tient de préférence loin des habitations, dans les champs abandonnés et dans les halliers des bords des rivières et des torrens, où elle fait entendre, par intervalle, son petit cri plaintif.

Genre FORMICIVORE, *Formicivora,* Swains.

Genus Drymophila, Pars.; *Formicivora*, Swains., Ménétr.; *Fourmilier à longue queue*, Temm., Licht.; *Thamnophili tenuirostres*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*

Bec droit, un peu allongé, subcariné supérieurement, un peu comprimé vers l'extrémité, courbé et échancré vers la pointe; narines arrondies, peu recouvertes; langue frangée; tarses longs, minces; doigts médiocres; l'externe réuni à l'intermédiaire, à sa base; ongle du pouce recourbé; ailes courtes, arrondies; queue longue, étagée.

Les oiseaux de cette division ont les mœurs des *Thamnophilus* proprement dits; comme ceux-ci, ils vont seulement dans les fourrés et dans les halliers les plus épais, où ils sautillent continuellement, en cherchant des larves d'insectes; faisant, parfois, entendre soit un sifflement plaintif, soit une gamme chromatique, terminée par un petit gazouillement. Ils volent mal et descendent peu à terre; ils diffèrent, cependant, un peu des bataras proprement dits, en ce que quelques-unes de leurs espèces nichent encore à terre, tandis que les autres placent leur nid sur les troncs d'arbres et même sur les buissons; ils s'élèvent moins aussi que les espèces à bec fort, au sein des halliers, montant rarement plus haut que huit ou dix pieds. Ils sont tous du versant oriental des Andes.

FORMICIVORE NOTODÈLE, *Formicivora domicella.*

Lanius domicella, Licht., *Doubl.*, p. 47, n.os 502 et 503; *Drymophila trifasciata*, Swains., *Zool. journ.*, t. 1, p. 302, et n.° VI, p. 152; Less., *Man.*, t. 1, p. 196; Griff., *Anim. Kingd.*, v. 7, p. 283; *Myothera leuconota*, Spix, *Av.*, p. 72, fig. 2 (fem.); *Formicivora domicella*, Ménétr., Mon. des Myoth., p. 61, n.° 28; *Thamnophilus domicella*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 9; Mag. de zool. (1837), p. 11.

Formicivora. Mas. Aterrimus, interscapularibus basi, humeris, tectricibus mediis majoribusque apice niveis.

BATARA MOUCHETÉ, *Thamnophilus guttatus*, Nob.

Myrmothera guttata, Vieill., Gal., 155, p. 251; *Thamnophilus guttatus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 19; Mag. de zool. (1837), p. 13.

Thamnophilus. Corpore antice nigrescente, postice rufo; pennis interscapularibus ad basim albidis; abdomine albescente; rectricibus rufis; parvis remigium tectricibus nigrescentibus, rotunde albo maculatis; aliis rufis, nigra macula, necnon altera saturatius clara terminatis.

Sur le vivant. Bec noir; yeux bruns; pieds bleuâtres. Longueur totale, 14 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 55 centimètres; de la queue, 3 centimètres; du bec, 13 millimètres; sa hauteur, 4 1/2 millimètres; sa largeur, 5 millimètres; circonférence, 11 centimètres.

Toutes les parties antérieures du corps noires, bleuâtres en dessus; toutes les parties postérieures rousses; la base des pennes interscapulaires blanche; milieu du ventre blanchâtre; petites tectrices des ailes, noires, terminées d'une tache blanche; les autres, rousses, ornées d'une tache noire et d'un roux clair; épaules blanches.

Nous avons obtenu cette espèce au sein des immenses forêts qui bordent le pied oriental des Andes boliviennes, au nord de Cochabamba, dans le pays habité par les Indiens yuracarès. Là, au milieu des halliers les plus épais, au bord des rivières ou dans les champs depuis long-temps abandonnés, on la voit sautiller, à la manière des autres bataras, en faisant entendre un petit cri plaintif. Elle descend souvent à terre, afin d'y chercher les insectes qu'elle ne trouve pas sur les branches basses des buissons, qu'elle parcourt incessamment. Elle est rare.

BATARA GORGERET, *Thamnophilus mentalis*, Nob.

Myothera mentalis, Temm., Pl. col., 179-3; *Myothera poliocephala*, prince Max., p. 1098; *Thamnophilus mentalis*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 15; Mag. de zool. (1837), p. 12.

Thamnophilus. Gutture, collo pectoreque, albescentibus, cæruleo variegatis, infra viridescentibus; humeris albis; ardesiaco capite; dorso griseo-ardesiaco; uropygio viridescente.

Sur le vivant. Pieds et bec bleuâtres; yeux bruns. Longueur totale, 13 centimètres; vol, 21 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 64 millimètres; de la queue, 35 millimètres; du tarse au bout des doigts, 3 centimètres; du bec, 1 centimètre; sa hauteur, 4 millimètres; sa largeur, 5 millimètres; circonférence du corps, 8 centimètres.

Tout le dessus de la tête ardoisé foncé, passant au noirâtre, sur les oreilles; cette couleur s'étend, en diminuant d'intensité, sur le dessus du col et sur le dos, où elle prend une teinte verte, qui domine au croupion; gorge, devant du col et poitrine blanchâtre, nuagé de bleu, surtout sur la poitrine; ventre jaune verdâtre, vert sur les

Passe-reaux.

flancs; épaules blanches; les petites tectrices supérieures noires, terminées de verdâtre; les autres et les rémiges brunes, bordées de verdâtre; queue brun-vert, peu étagée. Le bleu de la poitrine s'étend plus ou moins sur le ventre, selon le sexe.

Nous n'avons rencontré cette espèce qu'à l'est des Andes boliviennes, province de Yungas, au 17.ᵉ degré de latitude sud, dans les ravins boisés et humides, toujours au milieu des buissons épais, sautillant comme les autres *Thamnophilus,* en cherchant des insectes. Elle se tient de préférence loin des habitations, dans les champs abandonnés et dans les halliers des bords des rivières et des torrens, où elle fait entendre, par intervalle, son petit cri plaintif.

Genre FORMICIVORE, *Formicivora,* Swains.

Genus Drymophila, Pars.; *Formicivora*, Swains., Ménétr.; *Fourmilier à longue queue*, Temm., Licht.; *Thamnophili tenuirostres*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*

Bec droit, un peu allongé, subcariné supérieurement, un peu comprimé vers l'extrémité, courbé et échancré vers la pointe; narines arrondies, peu recouvertes; langue frangée; tarses longs, minces; doigts médiocres; l'externe réuni à l'intermédiaire, à sa base; ongle du pouce recourbé; ailes courtes, arrondies; queue longue, étagée.

Les oiseaux de cette division ont les mœurs des *Thamnophilus* proprement dits; comme ceux-ci, ils vont seulement dans les fourrés et dans les halliers les plus épais, où ils sautillent continuellement, en cherchant des larves d'insectes; faisant, parfois, entendre soit un sifflement plaintif, soit une gamme chromatique, terminée par un petit gazouillement. Ils volent mal et descendent peu à terre; ils diffèrent, cependant, un peu des bataras proprement dits, en ce que quelques-unes de leurs espèces nichent encore à terre, tandis que les autres placent leur nid sur les troncs d'arbres et même sur les buissons; ils s'élèvent moins aussi que les espèces à bec fort, au sein des halliers, montant rarement plus haut que huit ou dix pieds. Ils sont tous du versant oriental des Andes.

FORMICIVORE NOTODÈLE, *Formicivora domicella.*

Lanius domicella, Licht., *Doubl.*, p. 47, n.ᵒˢ 502 et 503; *Drymophila trifasciata*, Swains., *Zool. journ.*, t. 1, p. 302, et n.° VI, p. 152; Less., *Man.*, t. 1, p. 196; Griff., *Anim. Kingd.*, v. 7, p. 283; *Myothera leuconota*, Spix, *Av.*, p. 72, fig. 2 (fem.); *Formicivora domicella*, Ménétr., Mon. des Myoth., p. 61, n.° 28; *Thamnophilus domicella*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 9; Mag. de zool. (1837), p. 11.

Formicivora. Mas. Aterrimus, interscapularibus basi, humeris, tectricibus mediis majoribusque apice niveis.

Fem. Fusco rufescens, subtus cinerascente et fusco-olivaceo; gastrœo medio pallidiore; alis fuscis, rufo-marginatis; cauda nigra.

Sur le vivant. Bec noir, chez le mâle; noir en dessus, bleu rose à la base de la mandibule inférieure, chez la femelle; pieds violets; yeux rouges. Longueur totale, 17 centimètres; vol, 23 centimètres; de la queue, 5 1/2 centimètres; circonférence du corps, 10 1/2 centimètres.

Cet oiseau, que les auteurs que nous avons cités avaient observé ou reçu du Brésil, s'est montré à nous au centre de l'Amérique méridionale, dans la province de Chiquitos, république de Bolivia, surtout aux environs de la Mission de Santa-Ana. Nous ne l'avons pas rencontré au sein des forêts, où M. Ménétries[1] l'a observé au Brésil; mais bien, seulement, dans les chaparrales ou petits arbustes et buissons, qui équivalent aux *capuaires* des Brésiliens; là, il menait le genre de vie des bataras à gros bec, sautillant toujours au milieu des fourrés, assez près de terre, en faisant entendre un sifflement monotone et plaintif, et cherchant les insectes mous, tels que les larves d'hémiptères et de lépidoptères. Il est plus commun sur les coteaux que partout ailleurs, allant par couples, isolés ou en petites troupes de quelques individus seulement. Il descend rarement à terre.

FORMICIVORE NOIR, *Formicivora atra.*

Planche V, fig. 2.[2]

Drymophila atra, Swains., *Zool. journ.*, n.° VI, p. 153; Less., Man., 1, p. 196; *Formicivora atra*, Ménétr., Mon. des Myoth., p. 63, n.° 29; *Thamnophilus aterrimus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 10; Mag. de zool. (1837), p. 11.

Formicivora. Totus ater, interscapularibus, pennis tantummodo basi niveis, apice nigris.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs; yeux rouge vif de carmin. Longueur totale, 20 centimètres; vol, 26 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 8 centimètres; queue, 65 millimètres; du tarse au bout des doigts, 55 millimètres; du doigt du milieu, 24 millimètres; du bec, 15 millimètres; sa hauteur, 5 1/2 millimètres; sa largeur, 5 millimètres; circonférence du corps, 11 centimètres.

Tout noir profond; la moitié de la base des plumes interscapulaires blanche; l'extrémité noire, de manière que, lorsqu'elles sont couchées, on n'aperçoit pas le blanc. Cette espèce diffère du *Formicivora domicella* par le manque de blanc aux tectrices des ailes, et du *Lanius luttuosus*, Licht., n.° 504, par le manque de blanc à la queue et aux scapulaires.

M. Swainson avait obtenu cette espèce de Bahia au Brésil; et, jusqu'à notre voyage, elle n'avait été reçue que de cette contrée, où même elle paraît rare; cependant le

---

1. Mon. des Myoth., p. 62.

2. Lorsqu'avec M. de Lafresnaye nous imposâmes à cette espèce le nom d'*aterrimus*, qu'elle porte dans la planche citée, nous n'avions pas connaissance du travail de M. Swainson.

Passereaux.

Brésil n'est pas exclusivement sa patrie; car, dans la république de Bolivia, lorsque nous eûmes passé les Andes au 17.e degré de latitude sud, et que nous parvînmes sur le versant oriental de cette chaîne, aux montagnes élevées de cinq à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, nous commençâmes à en rencontrer quelques individus près du Rio de Chajro, province de Yungas; et, de là, nous la retrouvâmes dans l'immense province de Chiquitos, à plus de trois cents lieues à l'est; ainsi nous pouvons affirmer qu'elle habite le Brésil et la Bolivia, depuis les plaines les plus chaudes des tropiques, jusqu'aux montagnes peu élevées du versant oriental des Cordillères.

A Yungas, elle paraît rare, tandis qu'elle est très-commune à Chiquitos et dans les bois des Guarayos. Nous l'avons rencontrée au milieu des plantations, autour des maisons, sur les coteaux, près des bords des rivières, mais, plus souvent, dans les chaparrales de Chiquitos, surtout les plus fourrés; là, elle sautille continuellement, en jetant, d'instans en instans, un petit cri perçant. Elle est, la plupart du temps, isolée; ses mœurs sont celles des autres espèces.

FORMICIVORE ROUX-NOIR, *Formicivora rufatra,* Nob.

Thamnophilus rufater, d'Orb. et Lafresn., *Syn.*, n.° 12; Mag. de zool. (1837), p. 12.

Formicivora. Mas. Supra fuliginoso-rufescens; capite obscuriore; superciliaris tæniaque ad latera colli et pectoris alba; tectricibus alæ rectricibusque nigris, albo terminatis et fuliginoso limbatis, his basi fusco fuliginosis; gutture, pectore, abdomineque medio atris; hypocondriis rufescentibus.

Fem. Minimæ quædam longitudinalis nigræ maculæ albescente superpositæ nigræ, juguli pectorisque vicem implent.

Sur le vivant. Bec noir; yeux bruns; pieds bleu clair. Longueur totale, 14 centimètres; vol, 17 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 56 millimètres; de la queue, 4 centimètres; du tarse, 39 millimètres; du bec, 13 millimètres; circonférence du corps, 8 centimètres.

Mâle. Toutes les parties supérieures roux fuligineux, plus teinté de brun sur la tête; gorge, poitrine et milieu du ventre seulement, noirs; un large sourcil blanc part des narines et circonscrit le noir; plis de l'aile blancs; les tectrices noires, terminées chacune d'une goutte blanche; les postérieures teintées et bordées de roux; rémiges brunes, bordées, des deux côtés, de roux; flancs blanchâtres, derrière et couvertures inférieures de la queue fauves; queue longue, étagée, brune en dessus, noire en dessous, surtout à l'extrémité, qui est terminée, pour toutes, par une tache blanche plus large sur les rectrices inférieures.

Jeune mâle. Le noir du dessous ne s'étend pas sur le milieu du ventre; cette teinte y est remplacée par du blanc.

Femelle. Les mêmes teintes que le mâle: tout le devant du cou, de la gorge, de la poitrine et du haut du ventre, blanc, moucheté, en long, de taches noires, une sur chaque plume.

Fem. Fusco rufescens, subtus cinerascente et fusco-olivaceo; gastræo medio pallidiore; alis fuscis, rufo-marginatis; cauda nigra.

Sur le vivant. Bec noir, chez le mâle; noir en dessus, bleu rose à la base de la mandibule inférieure, chez la femelle; pieds violets; yeux rouges. Longueur totale, 17 centimètres; vol, 23 centimètres; de la queue, 5 1/2 centimètres; circonférence du corps, 10 1/2 centimètres.

Cet oiseau, que les auteurs que nous avons cités avaient observé ou reçu du Brésil, s'est montré à nous au centre de l'Amérique méridionale, dans la province de Chiquitos, république de Bolivia, surtout aux environs de la Mission de Santa-Ana. Nous ne l'avons pas rencontré au sein des forêts, où M. Ménétries[1] l'a observé au Brésil; mais bien, seulement, dans les chaparrales ou petits arbustes et buissons, qui équivalent aux *capuaires* des Brésiliens; là, il menait le genre de vie des bataras à gros bec, sautillant toujours au milieu des fourrés, assez près de terre, en faisant entendre un sifflement monotone et plaintif, et cherchant les insectes mous, tels que les larves d'hémiptères et de lépidoptères. Il est plus commun sur les coteaux que partout ailleurs, allant par couples, isolés ou en petites troupes de quelques individus seulement. Il descend rarement à terre.

FORMICIVORE NOIR, *Formicivora atra.*

Planche V, fig. 2.[2]

Drymophila atra, Swains., *Zool. journ.*, n.° VI, p. 153; Less., Man., 1, p. 196; *Formicivora atra*, Ménétr., Mon. des Myoth., p. 63, n.° 29; *Thamnophilus aterrimus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 10; Mag. de zool. (1837), p. 11.

Formicivora. Totus ater, interscapularibus, pennis tantummodo basi niveis, apice nigris.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs; yeux rouge vif de carmin. Longueur totale, 20 centimètres; vol, 26 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 8 centimètres; queue, 65 millimètres; du tarse au bout des doigts, 55 millimètres; du doigt du milieu, 24 millimètres; du bec, 15 millimètres; sa hauteur, 5 1/2 millimètres; sa largeur, 5 millimètres; circonférence du corps, 11 centimètres.

Tout noir profond; la moitié de la base des plumes interscapulaires blanche; l'extrémité noire, de manière que, lorsqu'elles sont couchées, on n'aperçoit pas le blanc. Cette espèce diffère du *Formicivora domicella* par le manque de blanc aux tectrices des ailes, et du *Lanius luttuosus,* Licht., n.° 504, par le manque de blanc à la queue et aux scapulaires.

M. Swainson avait obtenu cette espèce de Bahia au Brésil; et, jusqu'à notre voyage, elle n'avait été reçue que de cette contrée, où même elle paraît rare; cependant le

1. Mon. des Myoth., p. 62.

2. Lorsqu'avec M. de Lafresnaye nous imposâmes à cette espèce le nom d'*aterrimus,* qu'elle porte dans la planche citée, nous n'avions pas connaissance du travail de M. Swainson.

Passereaux.

Brésil n'est pas exclusivement sa patrie; car, dans la république de Bolivia, lorsque nous eûmes passé les Andes au 17.e degré de latitude sud, et que nous parvînmes sur le versant oriental de cette chaîne, aux montagnes élevées de cinq à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, nous commençâmes à en rencontrer quelques individus près du Rio de Chajro, province de Yungas; et, de là, nous la retrouvâmes dans l'immense province de Chiquitos, à plus de trois cents lieues à l'est; ainsi nous pouvons affirmer qu'elle habite le Brésil et la Bolivia, depuis les plaines les plus chaudes des tropiques, jusqu'aux montagnes peu élevées du versant oriental des Cordillères.

A Yungas, elle paraît rare, tandis qu'elle est très-commune à Chiquitos et dans les bois des Guarayos. Nous l'avons rencontrée au milieu des plantations, autour des maisons, sur les coteaux, près des bords des rivières, mais, plus souvent, dans les chaparrales de Chiquitos, surtout les plus fourrés; là, elle sautille continuellement, en jetant, d'instans en instans, un petit cri perçant. Elle est, la plupart du temps, isolée; ses mœurs sont celles des autres espèces.

FORMICIVORE ROUX-NOIR, *Formicivora rufatra,* Nob.

Thamnophilus rufater, d'Orb. et Lafresn., *Syn.*, n.° 12; Mag. de zool. (1837), p. 12.

Formicivora. Mas. Supra fuliginoso-rufescens; capite obscuriore; superciliaris tæniaque ad latera colli et pectoris alba; tectricibus alæ rectricibusque nigris, albo terminatis et fuliginoso limbatis, his basi fusco fuliginosis; gutture, pectore, abdomineque medio atris; hypocondriis rufescentibus.

Fem. Minimæ quædam longitudinalis nigræ maculæ albescente superpositæ nigræ, juguli pectorisque vicem implent.

Sur le vivant. Bec noir; yeux bruns; pieds bleu clair. Longueur totale, 14 centimètres; vol, 17 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 56 millimètres; de la queue, 4 centimètres; du tarse, 39 millimètres; du bec, 13 millimètres; circonférence du corps, 8 centimètres.

Mâle. Toutes les parties supérieures roux fuligineux, plus teinté de brun sur la tête; gorge, poitrine et milieu du ventre seulement, noirs; un large sourcil blanc part des narines et circonscrit le noir; plis de l'aile blancs; les tectrices noires, terminées chacune d'une goutte blanche; les postérieures teintées et bordées de roux; rémiges brunes, bordées, des deux côtés, de roux; flancs blanchâtres, derrière et couvertures inférieures de la queue fauves; queue longue, étagée, brune en dessus, noire en dessous, surtout à l'extrémité, qui est terminée, pour toutes, par une tache blanche plus large sur les rectrices inférieures.

Jeune mâle. Le noir du dessous ne s'étend pas sur le milieu du ventre; cette teinte y est remplacée par du blanc.

Femelle. Les mêmes teintes que le mâle: tout le devant du cou, de la gorge, de la poitrine et du haut du ventre, blanc, moucheté, en long, de taches noires, une sur chaque plume.

On voit, par la description, que cette espèce a les plus grands rapports avec le *Formicivora nigricollis,* Swains. et Ménétr.; mais ce dernier diffère de l'autre par le manque de bordure blanche aux rémiges postérieures, parce que les rectrices sont toutes terminées de blanc, tandis que, dans l'autre, il n'y a que les six inférieures qui le soient; par le manque de noir jusqu'aux couvertures de la queue, en dessous, chez les mâles; et, enfin, parce que sa femelle a des couleurs qui rendent toutes différentes les grivelures de sa poitrine; cependant il y a, d'un autre côté, tant de ressemblance, que, tout en lui imposant un nom nouveau, nous n'oserions pas annoncer comme positif que ce ne fût pas une variété de l'espèce citée.

Nous l'avons rencontrée au centre de la république de Bolivia, principalement dans les provinces de Chiquitos et de Moxos, toujours au milieu des halliers des lieux cultivés, au sein des chaparrales les plus épais, et dans les haies, où elle sautillait à la manière des autres espèces du genre, cherchant les insectes, principalement sur les branches basses, tout en faisant entendre, de temps en temps, un petit cri plaintif. Elle va isolément.

FORMICIVORE ALAPI, *Formicivora alapi.*

Turdus alapi, Gmel., Linn., 1, 826; Lath., *Ind. orn.*, 1, 359; l'*Alapi de Cayenne*, Buff., Enl., 701-2; *Thamnophilus alapi*, Vieill., Dict., t. III, p. 311, et Enc., p. 742; Griff., t. VI, p. 279; *Myothera alapi*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 3; Mag. de zool. (1837), p. 14.

Formicivora. Fusco-olivacea; dorso macula alba notato; tectricibus minoribus mediisque albo punctatis; subtus cinerea; gutture pectoreque nigris; cauda nigra.

Sur le vivant. Bec noir; yeux bruns; pieds bleuâtres. Longueur totale, 14 1/2 centimètres; vol, 19 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 6 centimètres; de la queue, 45 millimètres; du tarse au bout des doigts, 47 millimètres; du bec, 13 millimètres; sa hauteur, 4 1/2 millimètres; sa largeur, 5 millimètres; circonférence du corps, 10 centimètres.

On retrouve encore, dans cette espèce, un caractère propre aux bataras : c'est d'avoir la base des plumes du dos blanche, comme dans beaucoup des espèces de ce genre, caractère de plus qui rapproche ces deux genres. Cependant l'alapi est un de ces oiseaux qu'on ne sait réellement où placer. Il a le bec des myrmothères; les tarses allongés des fourmiliers; la queue longue et large des bataras, ainsi que les plumes longues du derrière de ce genre; et, avec tout cela, ses mœurs participent également des uns et des autres. Buissonnier comme les bataras et les myrmothères, il aime les grandes forêts comme les fourmiliers, et marche souvent à terre, ainsi qu'eux, sans néanmoins être aussi terrestre. Nous l'avons rencontré dans la république de Bolivia, dans les immenses forêts du pied oriental des Andes, à Yuracarès, et bien au-delà vers l'Est, dans le pays des Guarayos; il est partout rare, mais surtout difficile à apercevoir, par suite de son habitude de se cacher entre les broussailles ou sur les branches les plus basses; il se nourrit exclusivement d'insectes.

FORMICIVORE LAFRESNAYE, *Formicivora Lafresnayana*, Nob.

Oiseaux, pl. VI, fig. 1; *Thamnophilus Lafresnayanus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 18; Mag. de zool. (1837), p. 13.

Formicivora. Rostro superne brunneo, inferne cærulescente; cæruleis pedibus; flavescentibus oculis; supra griseo viridescente, subtus pallide rufus; alæ caudaque nigricantibus et rufescente limbatis.

Sur le vivant. Bec brun en dessus, bleuâtre en dessous; pieds bleus; yeux jaunâtres. Longueur totale, 11 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 5 centimètres; de la queue, 3 centimètres; du tarse au bout des doigts, 25 millimètres; du bec, 12 millimètres; sa hauteur et sa largeur, 4 millimètres; circonférence du corps, 8 centimètres.

Toutes les parties supérieures gris ardoisé, devenant verdâtre au croupion; toutes les parties inférieures roux pâle; joues gris clair; ailes et queue noirâtres, bordées de roux brun; tarses faibles, ainsi que les pieds. Cet oiseau, qui, par la faiblesse de ses tarses, le peu de longueur de sa queue, doit faire le passage des formicivores aux myrmothères, se trouve au sein des halliers, des vieux champs abandonnés, des grandes forêts humides et chaudes du pays habité par les Indiens yuracarès, à l'est des Andes boliviennes, département de Cochabamba. Il nous a paru des plus rare, et avait, en tout, les mœurs des bataras.

MYRMOTHÈRE, *Myrmothera*, Vieill.

Turdus, Lath.; *Fourmiliers*, Buff.; *Myothera*, Illig., Licht., prince Max.; *Thamnophilus*, Spix; *Formicivora*, Swains.; *Myrmothera*, Ménétr.

Caractères. Bec presque droit, grêle, allongé, caréné en dessus, courbé brusquement et échancré à sa pointe, légèrement déprimé à sa base; mandibule concave à sa base, puis relevée, insensiblement, jusqu'à l'extrémité; langue concave, frangée à son extrémité; narines ovales; tarses courts et faibles; le doigt externe réuni à l'intermédiaire, à sa base; ailes médiocres, souvent arrondies; queue courte, étagée; les plumes coccygiennes longues, soyeuses. Peu de différences de teintes entre les deux sexes. Les espèces que nous connaissons manquaient de blanc à la base des interscapulaires.

Les myrmothères sont tous des régions intertropicales, situées (dans l'Amérique méridionale) à l'est des Andes, et ne remontent même pas sur les montagnes qui forment les derniers contreforts des Cordillères; ils habitent les forêts vierges, mais principalement les halliers de celles-ci, et les chaparrales ou petits bois composés d'épines; ils vont souvent par couples, descendant fréquemment à terre, mais se tenant, plus souvent encore, sur les branches

On voit, par la description, que cette espèce a les plus grands rapports avec le *Formicivora nigricollis*, Swains. et Ménétr.; mais ce dernier diffère de l'autre par le manque de bordure blanche aux rémiges postérieures, parce que les rectrices sont toutes terminées de blanc, tandis que, dans l'autre, il n'y a que les six inférieures qui le soient; par le manque de noir jusqu'aux couvertures de la queue, en dessous, chez les mâles; et, enfin, parce que sa femelle a des couleurs qui rendent toutes différentes les grivelures de sa poitrine; cependant il y a, d'un autre côté, tant de ressemblance, que, tout en lui imposant un nom nouveau, nous n'oserions pas annoncer comme positif que ce ne fût pas une variété de l'espèce citée.

Nous l'avons rencontrée au centre de la république de Bolivia, principalement dans les provinces de Chiquitos et de Moxos, toujours au milieu des halliers des lieux cultivés, au sein des chaparrales les plus épais, et dans les haies, où elle sautillait à la manière des autres espèces du genre, cherchant les insectes, principalement sur les branches basses, tout en faisant entendre, de temps en temps, un petit cri plaintif. Elle va isolément.

FORMICIVORE ALAPI, *Formicivora alapi.*

Turdus alapi, Gmel., Linn., 1, 826; Lath., *Ind. orn.*, 1, 359; l'*Alapi de Cayenne*, Buff., Enl., 701-2; *Thamnophilus alapi*, Vieill., Dict., t. III, p. 311, et Enc., p. 742; Griff., t. VI, p. 279; *Myothera alapi*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 3; Mag. de zool. (1837), p. 14.

Formicivora. Fusco-olivacea; dorso macula alba notato; tectricibus minoribus mediisque albo punctatis; subtus cinerea; gutture pectoreque nigris; cauda nigra.

Sur le vivant. Bec noir; yeux bruns; pieds bleuâtres. Longueur totale, 14 1/2 centimètres; vol, 19 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 6 centimètres; de la queue, 45 millimètres; du tarse au bout des doigts, 47 millimètres; du bec, 13 millimètres; sa hauteur, 4 1/2 millimètres; sa largeur, 5 millimètres; circonférence du corps, 10 centimètres.

On retrouve encore, dans cette espèce, un caractère propre aux bataras : c'est d'avoir la base des plumes du dos blanche, comme dans beaucoup des espèces de ce genre, caractère de plus qui rapproche ces deux genres. Cependant l'alapi est un de ces oiseaux qu'on ne sait réellement où placer. Il a le bec des myrmothères; les tarses allongés des fourmiliers; la queue longue et large des bataras, ainsi que les plumes longues du derrière de ce genre; et, avec tout cela, ses mœurs participent également des uns et des autres. Buissonnier comme les bataras et les myrmothères, il aime les grandes forêts comme les fourmiliers, et marche souvent à terre, ainsi qu'eux, sans néanmoins être aussi terrestre. Nous l'avons rencontré dans la république de Bolivia, dans les immenses forêts du pied oriental des Andes, à Yuracarès, et bien au-delà vers l'Est, dans le pays des Guarayos; il est partout rare, mais surtout difficile à apercevoir, par suite de son habitude de se cacher entre les broussailles ou sur les branches les plus basses; il se nourrit exclusivement d'insectes.

Passe-
reaux.

FORMICIVORE LAFRESNAYE, *Formicivora Lafresnayana*, Nob.

Oiseaux, pl. VI, fig. 1; *Thamnophilus Lafresnayanus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 18; Mag. de zool. (1837), p. 13.

Formicivora. Rostro superne brunneo, inferne cærulescente; cæruleis pedibus; flavescentibus oculis; supra griseo viridescente, subtus pallide rufus; alæ caudaque nigricantibus et rufescente limbatis.

Sur le vivant. Bec brun en dessus, bleuâtre en dessous; pieds bleus; yeux jaunâtres. Longueur totale, 11 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 5 centimètres; de la queue, 3 centimètres; du tarse au bout des doigts, 25 millimètres; du bec, 12 millimètres; sa hauteur et sa largeur, 4 millimètres; circonférence du corps, 8 centimètres.

Toutes les parties supérieures gris ardoisé, devenant verdâtre au croupion; toutes les parties inférieures roux pâle; joues gris clair; ailes et queue noirâtres, bordées de roux brun; tarses faibles, ainsi que les pieds. Cet oiseau, qui, par la faiblesse de ses tarses, le peu de longueur de sa queue, doit faire le passage des formicivores aux myrmothères, se trouve au sein des halliers, des vieux champs abandonnés, des grandes forêts humides et chaudes du pays habité par les Indiens yuracarès, à l'est des Andes boliviennes, département de Cochabamba. Il nous a paru des plus rare, et avait, en tout, les mœurs des bataras.

MYRMOTHÈRE, *Myrmothera*, Vieill.

Turdus, Lath.; *Fourmiliers*, Buff.; *Myothera*, Illig., Licht., prince Max.; *Thamnophilus*, Spix; *Formicivora*, Swains.; *Myrmothera*, Ménétr.

Caractères. Bec presque droit, grêle, allongé, caréné en dessus, courbé brusquement et échancré à sa pointe, légèrement déprimé à sa base; mandibule concave à sa base, puis relevée, insensiblement, jusqu'à l'extrémité; langue concave, frangée à son extrémité; narines ovales; tarses courts et faibles; le doigt externe réuni à l'intermédiaire, à sa base; ailes médiocres, souvent arrondies; queue courte, étagée; les plumes coccygiennes longues, soyeuses. Peu de différences de teintes entre les deux sexes. Les espèces que nous connaissons manquaient de blanc à la base des interscapulaires.

Les myrmothères sont tous des régions intertropicales, situées (dans l'Amérique méridionale) à l'est des Andes, et ne remontent même pas sur les montagnes qui forment les derniers contreforts des Cordillères; ils habitent les forêts vierges, mais principalement les halliers de celles-ci, et les chaparrales ou petits bois composés d'épines; ils vont souvent par couples, descendant fréquemment à terre, mais se tenant, plus souvent encore, sur les branches

basses des buissons; ce sont, en un mot, des bataras un peu plus marcheurs que les grandes espèces: ils volent peu, sont assez familiers, et vivent de larves et de petits insectes. D'après M. Ménétries, qui, plus que personne, a été à portée de les observer, ils nichent à terre ou sur les troncs d'arbres.

MYRMOTHÈRE GRISIN, *Myrmothera axillaris*, Vieill.

Le Grisin de Cayenne, Buff., Enl., 643, fig. 2; *Turdus cirrhatus*, Lath., *Ind. orn.*, 1, 359? Gmel., 1, 826? *Myrmothera axillaris*, Vieill., Dict. des sc. nat., t. 17, p. 321; Ménétr., Mon. des Myoth., 1, p. 36, n.° 13; *Myothera fuliginosa*, Illig., Licht., *Doubl.*, p. 45, n.os 483 et 484; prince Max., t. III, p. 1067; *Formicivora brevicauda*, Swains., *Zool. journ.*, 1825, p. 148; *Thamnophilus melanogaster*, Spix, p. 3, pl. 43, fig. 1; *Thamnophilus axillaris*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 11, Mag. de zool. (1837), p. 12.

Myrmothera. Schistacea, axillaris albis; jugulo, pectore, ventreque mediis nigris; abdominis lateribus albidis; remigibus secundariis, tectricibusque atris, albo terminatis.

Sur le vivant. Bec bleuâtre, en dessous; yeux brun foncé; pieds bleus. Longueur totale, 10 centimètres; vol, 15 1/2 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 5 centimètres; de la queue, 2 centimètres; du tarse au bout des doigts, 27 millimètres; du doigt du milieu, 11 millimètres; du bec, 12 millimètres; sa hauteur, 3 millimètres; sa largeur, 4 millimètres; circonférence, 9 centimètres.

Nous avons cru nous apercevoir qu'il y avait confusion dans les caractères donnés par Lichtenstein pour cette espèce, lorsqu'il dit qu'elle varie beaucoup; et nous sommes persuadé que plusieurs espèces ont été confondues en une seule, comme on peut le voir par la description de l'espèce suivante, qu'il était difficile de distinguer de celle-ci; c'est pourquoi nous reproduisons ici les véritables caractères du *Myrmothera axillaris*.

Mâle. Gris ardoisé, foncé en dessus; dessous de la même couleur, avec le milieu de la gorge, du col, de la poitrine et du ventre noir; les flancs sont d'un blanc brillant; et cette teinte entoure, postérieurement, le noir du ventre; côtés de la tête comme variés; couvertures inférieures de la queue noirâtres, terminées de gris-blanc; queue noire, terminée de blanc; toutes les épaules, ainsi que les couvertures inférieures de l'aile et une bordure aux rémiges postérieures, d'un blanc brillant; tectrices supérieures des ailes noires, terminées de blanc; les rémiges brunes.

Femelle. Grise en dessus, roussâtre au croupion; dessous jaune ferrugineux; gorge et ventre blanchâtres.

Cette espèce habite la Guyane et le Brésil, et nous l'avons rencontrée au sein des hautes forêts humides du pied des Andes orientales, république de Bolivia; à l'est de la ville de Cochabamba, dans le pays habité par les Indiens yuracarès. Là elle ne vit pas dans les forêts mêmes, mais au bord des ruisseaux et des rivières, et principalement dans les champs abandonnés, où des halliers touffus ont remplacé les forêts. Elle

se tient sur les branches basses des arbustes, sur lesquelles elle sautille continuellement, en cherchant les larves des insectes dont elle se nourrit. Son cri est monotone et souvent répété. Nous ne l'avons que bien rarement aperçue à terre. M. Ménétries nous apprend, dans son excellent travail sur les Myothères (p. 37), que la femelle pond trois ou quatre œufs, qu'elle dépose sur de petites élévations à surface plane.

MYRMOTHÈRE DE MÉNÉTRIES, *Myrmothera Menetriesii,* Nob.

Toto griseo-cœrulescens, subtus pallidior; gutture et pectore supra mediis nigris; regione ophthalmica albescente; humeris subtus albidis; tectricibus parvis superioribus nigris, albido terminatis; remigibus griseo-brunneis, griseo albescente limbatis; cauda brevi, grisea, pallidiore terminata.

Sur le vivant. Bec bleu en dessous, noirâtre en dessus; yeux bruns; pieds bleus. Longueur totale, 11 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 47 millimètres; de la queue, 2 centimètres; circonférence, 9 centimètres.

Mâle. Toutes les parties supérieures gris-bleu clair, uniforme; le dessous est aussi de cette teinte, mais un peu moins foncée, surtout sur le derrière; bas de la gorge, haut du col et le haut de la poitrine, au milieu, noirs; du blanchâtre autour des yeux; épaules blanches; petites tectrices des rémiges noires, terminées de blanc; les grandes grises, terminées de deux taches, l'une noire et la dernière blanche; les couvertures inférieures de l'aile gris pâle; rémiges gris-brun, bordées de plus pâle; queue gris-bleu, terminée de plus pâle.

Cette espèce diffère du *Myrmothera axillaris,* Vieill., par le manque de blanc sur les côtés du ventre; par une teinte uniforme bleuâtre bien plus claire; par le manque de blanc sous l'aile; parce que les tectrices des ailes, ainsi que les pennes des ailes et de la queue, sont bleues, au lieu d'être noires; et, enfin, par un bec plus étroit, plus long, et une queue moins étagée. Elle diffère aussi du *Myrmothera unicolor,* Ménétr., parce que celui-ci n'a pas de blanc aux épaules ni aux tectrices; mais, en dépit de ces dissemblances, ces trois espèces ont, entr'elles, la plus grande analogie de formes et même de couleurs, et peut-être Lichtenstein les a-t-il regardées comme n'étant que des variétés l'une de l'autre; cependant, il ne nous reste aucune incertitude sur leurs caractères distinctifs.

Nous avons rencontré celle-ci dans les mêmes lieux et dans les mêmes circonstances que le *Myrmothera axillaris.*

MYRMOTHÈRE PETIT, *Myrmothera minuta*, Nob.

Gobe-moucheron ou *petit gobe-mouche tacheté de Cayenne*, Buff., Enl., 831-2; *Thamnophilus minutus*, *Syn.*, d'Orb. et Lafr., n.° 14; Mag. de zool. (1837), p. 12.

Myrmothera. Capite, collo, dorso superiore superne flavo-rufis, nigro maculatis; uropygio schistaceo, flavo terminato; cauda brevi, brunnea, albescente terminata, subtus flava; pectore nigro maculato; tectricibus alarum remigiisque nigrescentibus, pallide flavo limbatis; ala subtus flavescente.

basses des buissons; ce sont, en un mot, des bataras un peu plus marcheurs que les grandes espèces: ils volent peu, sont assez familiers, et vivent de larves et de petits insectes. D'après M. Ménétries, qui, plus que personne, a été à portée de les observer, ils nichent à terre ou sur les troncs d'arbres.

MYRMOTHÈRE GRISIN, *Myrmothera axillaris*, Vieill.

Le Grisin de Cayenne, Buff., Enl., 643, fig. 2; *Turdus cirrhatus*, Lath., *Ind. orn.*, 1, 359? Gmel., 1, 826? *Myrmothera axillaris*, Vieill., Dict. des sc. nat., t. 17, p. 321; Ménétr., Mon. des Myoth., 1, p. 36, n.° 13; *Myothera fuliginosa*, Illig., Licht., *Doubl.*, p. 45, n.ºs 483 et 484; prince Max., t. III, p. 1067; *Formicivora brevicauda*, Swains., *Zool. journ.*, 1825, p. 148; *Thamnophilus melanogaster*, Spix, p. 3, pl. 43, fig. 1; *Thamnophilus axillaris*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 11, Mag. de zool. (1837), p. 12.

Myrmothera. Schistacea, axillaris albis; jugulo, pectore, ventreque mediis nigris; abdominis lateribus albidis; remigibus secundariis, tectricibusque atris, albo terminatis.

Sur le vivant. Bec bleuâtre, en dessous; yeux brun foncé; pieds bleus. Longueur totale, 10 centimètres; vol, 15 1/2 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 5 centimètres; de la queue, 2 centimètres; du tarse au bout des doigts, 27 millimètres; du doigt du milieu, 11 millimètres; du bec, 12 millimètres; sa hauteur, 3 millimètres; sa largeur, 4 millimètres; circonférence, 9 centimètres.

Nous avons cru nous apercevoir qu'il y avait confusion dans les caractères donnés par Lichtenstein pour cette espèce, lorsqu'il dit qu'elle varie beaucoup; et nous sommes persuadé que plusieurs espèces ont été confondues en une seule, comme on peut le voir par la description de l'espèce suivante, qu'il était difficile de distinguer de celle-ci; c'est pourquoi nous reproduisons ici les véritables caractères du *Myrmothera axillaris.*

Mâle. Gris ardoisé, foncé en dessus; dessous de la même couleur, avec le milieu de la gorge, du col, de la poitrine et du ventre noir; les flancs sont d'un blanc brillant; et cette teinte entoure, postérieurement, le noir du ventre; côtés de la tête comme variés; couvertures inférieures de la queue noirâtres, terminées de gris-blanc; queue noire, terminée de blanc; toutes les épaules, ainsi que les couvertures inférieures de l'aile et une bordure aux rémiges postérieures, d'un blanc brillant; tectrices supérieures des ailes noires, terminées de blanc; les rémiges brunes.

Femelle. Grise en dessus, roussâtre au croupion; dessous jaune ferrugineux; gorge et ventre blanchâtres.

Cette espèce habite la Guyane et le Brésil, et nous l'avons rencontrée au sein des hautes forêts humides du pied des Andes orientales, république de Bolivia; à l'est de la ville de Cochabamba, dans le pays habité par les Indiens yuracarès. Là elle ne vit pas dans les forêts mêmes, mais au bord des ruisseaux et des rivières, et principalement dans les champs abandonnés, où des halliers touffus ont remplacé les forêts. Elle

se tient sur les branches basses des arbustes, sur lesquelles elle sautille continuellement, en cherchant les larves des insectes dont elle se nourrit. Son cri est monotone et souvent répété. Nous ne l'avons que bien rarement aperçue à terre. M. Ménétries nous apprend, dans son excellent travail sur les Myothères (p. 37), que la femelle pond trois ou quatre œufs, qu'elle dépose sur de petites élévations à surface plane.

MYRMOTHÈRE DE MÉNÉTRIES, *Myrmothera Menetriesii,* Nob.

Toto griseo-cærulescens, subtus pallidior; gutture et pectore supra mediis nigris; regione ophthalmica albescente; humeris subtus albidis; tectricibus parvis superioribus nigris, albido terminatis; remigibus griseo-brunneis, griseo albescente limbatis; cauda brevi, grisea, pallidiore terminata.

Sur le vivant. Bec bleu en dessous, noirâtre en dessus; yeux bruns; pieds bleus. Longueur totale, 11 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 47 millimètres; de la queue, 2 centimètres; circonférence, 9 centimètres.

Mâle. Toutes les parties supérieures gris-bleu clair, uniforme; le dessous est aussi de cette teinte, mais un peu moins foncée, surtout sur le derrière; bas de la gorge, haut du col et le haut de la poitrine, au milieu, noirs; du blanchâtre autour des yeux; épaules blanches; petites tectrices des rémiges noires, terminées de blanc; les grandes grises, terminées de deux taches, l'une noire et la dernière blanche; les couvertures inférieures de l'aile gris pâle; rémiges gris-brun, bordées de plus pâle; queue gris-bleu, terminée de plus pâle.

Cette espèce diffère du *Myrmothera axillaris,* Vieill., par le manque de blanc sur les côtés du ventre; par une teinte uniforme bleuâtre bien plus claire; par le manque de blanc sous l'aile; parce que les tectrices des ailes, ainsi que les pennes des ailes et de la queue, sont bleues, au lieu d'être noires; et, enfin, par un bec plus étroit, plus long, et une queue moins étagée. Elle diffère aussi du *Myrmothera unicolor,* Ménétr., parce que celui-ci n'a pas de blanc aux épaules ni aux tectrices; mais, en dépit de ces dissemblances, ces trois espèces ont, entr'elles, la plus grande analogie de formes et même de couleurs, et peut-être Lichtenstein les a-t-il regardées comme n'étant que des variétés l'une de l'autre; cependant, il ne nous reste aucune incertitude sur leurs caractères distinctifs.

Nous avons rencontré celle-ci dans les mêmes lieux et dans les mêmes circonstances que le *Myrmothera axillaris.*

MYRMOTHÈRE PETIT, *Myrmothera minuta*, Nob.

Gobe-moucheron ou *petit gobe-mouche tacheté de Cayenne*, Buff., Enl., 831-2; *Thamnophilus minutus*, *Syn.*, d'Orb. et Lafr., n.° 14; Mag. de zool. (1837), p. 12.

Myrmothera. Capite, collo, dorso superiore superne flavo-rufis, nigro maculatis; uropygio schistaceo, flavo terminato; cauda brevi, brunnea, albescente terminata, subtus flava; pectore nigro maculato; tectricibus alarum remigiisque nigrescentibus, pallide flavo limbatis; ala subtus flavescente.

Sur le vivant. Bec bleuâtre; yeux bruns; pieds bleus; longueur totale, 10 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 43 millimètres; de la queue, 15 millimètres; du tarse, 27 millimètres; du bec, 13 millimètres; sa hauteur, 3 1/2 millimètres; sa largeur, 4 1/2 millimètres; circonférence du corps, 7 centimètres.

Bec allongé, un peu déprimé, crochu et denté à son extrémité; dessus de la tête et haut du dos, tachetés de noir sur du jaune fauve; une large tache sur chaque plume; joues, côtés du col et de la poitrine, également mouchetés, mais moins largement sur la teinte jaune qui couvre ces parties, tout le dessous du corps et des ailes; toutes les tectrices supérieures des ailes et les rémiges noires, terminées et bordées de jaunâtre plus pâle sur les tectrices. Les rémiges postérieures tout à fait entourées de cette teinte; queue des plus courte et des plus grêle, légèrement étagée, noirâtre, terminée de jaune pâle.

Cet oiseau, qui, par ses caractères et par ses mœurs, doit nécessairement être placé ici, fait le passage avec les *todirostres*, dont, cependant, il n'a pas le bec. Sa cinquième rémige est la plus longue; il a les plumes du dos longues et soyeuses des *Thamnophilus.* Nous l'avons rencontré dans les halliers des lieux habités par les Indiens yuracarès, au pied des derniers contreforts orientaux des Andes boliviennes, au 17.e degré de latitude sud, dans les mêmes circonstances et avec le *Myrmothera axillaris.* Il est des plus rare.

2.e Division. FOURMILIERS MARCHEURS, *Ambulatores.*

CONOPOPHAGES, *Conopophaga,* Vieill.

Turdus, Lath.; *Fourmiliers*, Buff.; *Myothera*, Temm., Licht.; *Moucherolle*, Cuv.; *Myioturdus*, prince Max.; *Myiagrus*, Boie, prince Max.; *Conopophaga*, Ménétr.

Placé, par quelques auteurs, parmi les gobe-mouches, le genre Conopophage doit, d'autant plus naturellement, figurer dans cette série, que, par ses mœurs, il fait le passage entre les *Myothères* et les *Myrmothères.* On le caractérise ainsi : Bec plus ou moins long, muni d'une arête souvent très-marquée, large à sa base et déprimée; pointe courbée assez brusquement; mandibule inférieure arrondie en dessous; tarses longs, ainsi que les doigts; les latéraux presqu'égaux; l'externe réuni jusqu'à la première articulation; ailes arrondies, courtes; la quatrième ou la cinquième rémige la plus longue; queue plus ou moins longue, presqu'égale. Les plumes coccygiennes longues et soyeuses. Peu de différence de teintes entre les mâles et les femelles.

Tous les Conopophages connus ont été rencontrés à l'est des Andes et seulement dans les régions intertropicales chaudes; car jamais nous n'en avons vu à plus de quatre ou cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, encore dans les bois exposés à l'Est ou au Nord-Est et continuellement échauffés par les rayons du soleil. Ils vivent tantôt au sein des immenses forêts vierges, tantôt dans les halliers. Nous les avons rencontrés soit dans les bois les plus

Passe-reaux.

chauds et les plus humides, soit dans les bois constamment secs et peu feuillés. Ils voyagent toujours isolés ou deux ou trois ensemble, se tenant tantôt à terre, tantôt sur les branches basses des halliers ou même se perchant sur les arbres. Beaucoup moins terrestres que les fourmiliers, ils se perchent aussitôt qu'ils éprouvent des craintes. Ils courent avec agilité à terre et volent peu; ils se tiennent, le plus souvent, dans les lieux sauvages, loin des habitations, sifflant là d'une manière assez monotone; ils vivent d'insectes et de leurs larves. M. le prince de Neuwied a rencontré un nid d'une des espèces du genre (*Conop. nigrogenys*, Less.), placé à trois pieds au-dessus du sol et contenant trois œufs ponctués.[1]

1.re Section. *Conopophages pie-grièches*, Nob.

A queue assez longue; tête petite; formes élancées; bec assez long, fortement déprimé; tarses et jambes médiocres en longueur. Quelques-uns montrent encore la base des plumes interscapulaires blanche des *Thamnophilus*. Ils sont plus buissonniers que les autres et beaucoup plus agiles.

CONOPOPHAGE TACHETÉ, *Conopophaga nævia*, Vieill.

Pipra nævia, Lath., *Syn.*, 11, p. 527, n.° 12; Gmel., *Syst. nat.*, *ed.* 13, p. 1003, n.° 18; *Fourmilier tacheté de Cayenne*, Buff., Enl., 823, fig. 2; Dict. des sc. nat., t. 17, p. 321; *Conopophaga nævia*, Vieill., Dict., v. 7, p. 458; d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 1; Mag. de zool. (1837), p. 13.

Conopophaga. Suprà fusca; subtùs alba; tectricibus nigris rectricibusque albo terminatis; gulâ colloque atris; pectore maculis elongatis nigris signato; abdomine crissoque rufo aurantiacis; pennis interscapulariis basi niveis.

Sur le vivant. Bec noir; yeux bleu-noir; pieds blancs. Longueur totale, 13 centimètres; du vol, 20 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 6 centimètres; de la queue, 34 millimètres; du tarse au bout des doigts, 32 millimètres; du bec, 11 millimètres; sa hauteur, 4 millimètres; sa largeur, 6 millimètres; circonférence du corps, 11 centimètres.

La femelle diffère du mâle par une teinte plus sombre en dessus, par le manque de plumes noires, ornées d'une goutte blanchâtre sur les interscapulaires, celles-ci n'étant pas non plus blanches à leur base, comme celles du mâle. Sa gorge est blanchâtre, au lieu d'être noire; la poitrine est rousse, sans taches noires, et cette couleur couvre aussi tout le haut du ventre.

Cette espèce fait, en tout, le passage des genres précédens aux véritables Conopophages; mais elle ne peut, en aucune manière, entrer dans le groupe des espèces à bec court,

1. *Beitr. zur Naturg. von Brasil.*, t. III, p. 1045.

par lesquelles nous terminons ce genre : c'est, en un mot, un Myrmothère à queue moins courte et à bec plus déprimé. On retrouve encore, dans cette espèce, la base des interscapulaires blanche; caractère qui ne se retrouve que dans les oiseaux de la famille des Myothéridées. Nous l'avons rencontrée au sein des forêts du pied oriental des Andes boliviennes, dans le lieu habité par les Indiens yuracarès. Là on ne la voit, comme les *Thamnophilus,* qu'au plus épais des halliers, dans les champs abandonnés; elle descend souvent à terre, mais remonte aussitôt sur les buissons, sur lesquels elle cherche les insectes dont elle se nourrit. Elle y est assez commune et les Indiens l'y connaissent sous le nom de *churu,* venu, probablement, de son chant. Comme on ne l'a rapportée que de la Guyane, où des forêts humides et chaudes couvrent le sol, et qu'à Yuracarès les bois sont dans le même cas, on pourrait croire que c'est une condition nécessaire à son existence; car on ne la trouve pas dans les lieux plus secs du Brésil.

CONOPOPHAGE A CEINTURE NOIRE, *Conopophaga nigro cincta,* Nob.

Oiseaux, pl. VI, fig. 2.

Conopophaga nigro cincta, d'Orb. et Lafresn., n.° 3, Mag. de zool. (1837), p. 13.

Conopophaga. Suprà fusco-olivacea, pileo paululum grisescente; subtùs alba; pectore maculis magnis nigris confluentibus quasi cincto; aliis minoribus concoloribus; medio abdomine et lateribus sparsis; rostro elongato, corneo, mandibulâ albâ; pedibus violaceis; tarsis valdè elongatis.

Sur le vivant. Bec brun en dessus, jaunâtre en dessous; yeux bruns; pieds violet noirâtre. Longueur totale, 14 centimètres; vol, 20 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 65 millimètres; de la queue, 45 millimètres; du tarse au bout des doigts, 4 centimètres; du doigt du milieu, 15 millimètres; du bec, 11 millimètres; sa hauteur, 5 millimètres; sa largeur, 5 millimètres; circonférence du corps, 9 1/2 centimètres.

Toutes les parties supérieures vert sombre olivâtre; gorge blanc jaunâtre; ventre blanc; poitrine couverte de larges taches noires, qui forment une ceinture, en se confondant entr'elles; quelques mouchetures de cette couleur sur les côtés; rémiges, rectrices et leurs couvertures supérieures brunes, bordées de la teinte du dessus; queue presqu'égale, longue.

Nous avons tué cette espèce dans les ravins de la province de Chiquitos, aux environs de la Mission de Santa-Ana (république de Bolivia). Elle se tenait sur les branches basses des arbres, sautillant à la manière des Bataras, descendant souvent à terre, mais remontant sur les branches, dès qu'elle était effrayée. Elle se nourrit d'insectes et paraît rare. Nous ne l'avons vue qu'isolée.

2.e Section. *Conopophages proprement dits.*

Queue courte, faible; tête grosse, souvent munie, sur les côtés, de plumes allongées, roides et blanches; formes raccourcies; bec court et déprimé;

Passereaux.

tarses et jambes longs. Ils sont plus terrestres et moins agiles que les précédens.

CONOPOPHAGE A POITRINE ARDOISÉE, *Conopophaga ardesiaca*, Nob.

Conopophaga ardesiaca, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 2; Mag. de zool. (1837), p. 13.

C. suprà tota fusco-olivacea; subtùs lateribusque colli ardesiacis; abdomine medio albicante; hypocondriis parum olivascentibus; fasciculo plumarum nivearum longiorum utrinque pone oculos, tarsis longioribus; rostrum nigrum, mandibula rosea; pedes plumbei.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, rosé en dessous; yeux brun-roux; pieds livides. Longueur totale, 14 centimètres; vol, 24 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 68 millimètres; de la queue, 33 millimètres; du tarse au bout des doigts, 55 millimètres; du doigt du milieu, 23 millimètres; du bec, 1 centimètre; sa longueur, 7 millimètres; sa hauteur, 4 millimètres; longueur des plumes blanches des joues, 15 millimètres; circonférence du corps, 11 centimètres.

Dessus de la tête et du corps brun olive, un peu plus intense sur la tête: deux faisceaux de plumes longues, roides, blanches, partant du dessus des yeux, forment comme deux cornes; côtés de la tête, gorge, poitrine et les côtés du corps, bleu ardoisé foncé; le milieu du ventre blanc; les flancs et le bas-ventre brun-roux clair; rémiges et rectrices, ainsi que leurs couvertures supérieures, brunes, bordées de brun olive; tectrices inférieures des ailes bleuâtres. Cette espèce a, par les taches blanches des côtés de la tête, les plus grands rapports de formes avec le *Conopophaga leucotis* (*Turdus auritus*, Less.), et le *C. vulgaris*, Ménétr.; mais elle en diffère essentiellement par des couleurs ardoisées sur la poitrine et par d'autres détails de teinte que peuvent signaler les descriptions comparatives.

Nous avons rencontré cette espèce à l'est des Cordillères boliviennes, sur les montagnes boisées du versant oriental des Andes, dans la province de Yungas, département de la Paz, principalement aux environs du Rio Meguilla et du village de Carcuata. Elle se tient toujours au sein des forêts humides des coteaux escarpés, où elle est très-rare, se cachant dans les fourrés élevés et épais de la lisière des bois, sautillant, quelquefois, au milieu des arbres et des hauts buissons, descendant souvent à terre, afin d'y courir et d'y chercher les insectes dont elle se nourrit; mais se perchant, aussitôt qu'elle éprouve la moindre crainte. Elle n'est pas, à beaucoup près, aussi vive que les Bataras; elle est moins légère dans les broussailles; son vol est bas, lourd et surtout des plus court.

MYOTHÈRES, *Myothera*, Illig.

Myothera, Illig., Cuv., Temm.; *Myrmecophaga*, Lacép.; *Fourmilier*, Buff.; *Turdus*, Lath.; *Grallaria*, Vieill.; *Myioturdus*, Boie, prince Max., Ménétr.

De ce grand nombre d'espèces dont se compose le genre *Myothera* des auteurs, nous ne conservons, sous cette dénomination, que les véritables

Fourmiliers de Buffon, ceux dont Vieillot a fait son genre *Grallaria,* et que M. Boie a nommé *Myioturdus,* genre adopté par MM. le prince Maximilien et Ménétries. Nous voulons parler des espèces dont le bec est droit, fort, convexe, souvent subcariné en dessus, comprimé et légèrement courbé à son extrémité; des espèces dont la mandibule inférieure est droite sur la moitié de la longueur; de celles qui ont les narines ovales, souvent cachées par les plumes; une langue bifide cornée, un peu frangée; les tarses longs, forts; les doigts peu longs, l'intermédiaire réuni, par sa base, à l'externe, les autres séparés; l'externe et l'interne presqu'égaux; les ailes courtes, arrondies; la première rémige très-courte, la quatrième ou cinquième la plus longue; la queue courte, peu étagée; les plumes coccygiennes (au moins pour nos deux espèces), courtes et non touffues, comme dans tous les autres oiseaux voisins; des teintes peu variées entre les sexes, et jamais de blanc à la base des interscapulaires. En un mot, ce sont des oiseaux seulement marcheurs, qui représentent, en Amérique, les *Brèves* de l'ancien monde; et, dans les régions chaudes, ce sont les représentans des *Leptonyx,* propres aux parties froides du versant oriental des Andes.

Ces véritables myothères sont aussi différens des genres précédens par leurs mœurs que par leurs caractères. Tous ceux qu'on connaît jusqu'à ce jour ont été rencontrés à l'est des Andes et seulement dans les régions chaudes et boisées du Brésil, de la Guyane, de la Bolivia. Nous ne les avons jamais aperçus sur les montagnes un peu élevées; mais dans les forêts des plaines, encore dans les plus étendues, le plus souvent humides et chaudes, bien qu'ils entrent aussi dans les halliers. Seuls dans leur série, ils préfèrent les forêts vierges aux fourrés, quoique leurs mœurs soient tout à fait terrestres. On les voit d'ordinaire parcourir, isolés, l'intérieur des bois, toujours marchant, sautillant avec une rapidité extrême, entre les broussailles; se blottissant, lorsque quelque objet les épouvante. Ils ne se perchent que très-rarement; ils voyagent d'un lieu à l'autre, parcourant toute l'étendue des contrées qui se trouvent dans les mêmes conditions, sans jamais émigrer, comme beaucoup d'autres passereaux; d'ailleurs, la brièveté de leurs ailes s'opposerait, en eux, à un vol prolongé. Ils se tiennent, de préférence, au milieu des lieux sauvages, où ils sont peu troublés dans leur manière de vivre. C'est là principalement qu'ils font entendre, le matin, un chant sonore, répété par l'écho; mais ils se taisent aussitôt qu'ils ont peur. Leur nourriture consiste en insectes, qu'ils cherchent à terre, entre les feuilles mortes. Ils préfèrent les fourmis. Selon M. Méné-

tries[1], qui a le mieux étudié ces oiseaux, ils nichent vers le mois de Septembre, déposent à terre, sans apprêts, deux ou trois œufs blanchâtres, variés de roussâtre; leurs petits courent à terre peu après leur naissance et suivent leur mère presqu'à la manière des gallinacés. Au Brésil on les nomme *perdix* ou *galinha do mato* (poules de bois). Les Espagnols les connaissent aussi sous le nom vague de *gallineta* (petite poule).

MYOTHÈRE TACHETÉ DE NOIR, *Myothera nigro maculata*, Nob.

Oiseaux, pl. VI *bis*, fig. 2.

Myothera nigro maculata, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 2; Mag. de zool. (1837), p. 14.

Myothera. Pennis dorsi et scapularibus, tectricibus superis alæ, caudâ, remigibusque secundariis totis, latè nigro maculatis ac terminatis distinguitur; caput, collum, pectusque atra; tectrices remigisque primariæ, pogonio externo cinnamomeæ; illis antè apicem maculis minutis hastatis nigris notatis; circuitu oculorum et spatio postoculari nudis.

Sur le vivant. Un très-grand espace nu, d'un beau rouge carmin vif, entoure l'œil et se prolonge en arrière; yeux bruns; bec et pieds noirs. Longueur totale, 18 centimètres; vol, 27 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 9 centimètres; de la queue, 5 centimètres; du tarse au bout des doigts, 54 millimètres; du doigt du milieu, 25 millimètres; du bec, 17 millimètres; sa hauteur, 6 millimètres; sa largeur, 5 millimètres; circonférence du corps, 10 centimètres.

Bec assez long et fort, cariné en dessus; les plumes de la tête petites et comme villeuses; ailes courtes; tarses longs et forts. Tête, haut du col et le dessous du corps, noir vif; tout le dos et le dessus des ailes, brun; chaque plume, à son extrémité, munie d'une grande tache noire; rémiges rousses, les secondaires ayant une large tache noire à leur extrémité; les tectrices supérieures des ailes rousses, avec une tache noire au milieu; de petites taches blanches au pli de l'aile; rectrices roux vif, chacune munie, devant son extrémité, d'une petite tache noire, en forme de fer de lance.

C'est du *Palikour* ou *Turdus formicivorus*, Gmel., que se rapproche le plus cette espèce. Mêmes formes de corps et de pieds, seulement ses ongles sont plus forts et plus courbés; même espace nu derrière les yeux; même réunion du doigt externe avec l'intermédiaire, sur leurs deux premières articulations; mais il suffit de jeter les yeux sur leurs descriptions pour voir combien ils diffèrent spécifiquement. Nous avons découvert cette espèce remarquable au sein des immenses forêts qui couvrent

1. Monogr. des Myoth., p. 21.

les plaines centrales de l'Amérique méridionale, dans le nord-est de la république de Bolivia et au nord de la province de Chiquitos, au pays habité par les Indiens guarayos. Elle se tient presque toujours à terre, y courant avec légèreté, surtout sous les fourrés des champs abandonnés. On a de la peine à la faire s'envoler, et son vol, alors, est court et lourd. Nous avons souvent entendu l'écho des forêts répéter son chant sonore, auquel nous en devons la possession. Elle se pose quelquefois sur les branches basses des buissons.

MYOTHÈRE A DERRIÈRE ROUX, *Myothera analis,* Nob.

Oiseaux, pl. VI *bis*, fig. 1.

Myothera analis, d'Orb. et Lafr., n.° 1; Mag. de zool. (1837), p. 14.

Myothera. Suprà brunneo-olivacea; subtùs grisea; gutture, collo anteriore, caudaque nigris; tectrices, alæ inferæ remigisque infra basi pallide rufæ, his nigro variis; tectricibus caudæ inferis intensè cinnamomeis.

Sur le vivant. Un large espace nu, blanchâtre, autour des yeux; yeux roux; pieds violets. Longueur totale, 19 centimètres; vol, 31 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 9 centimètres; de la queue, 4 centimètres; du tarse au bout des doigts, 55 millimètres; du doigt du milieu, 25 millimètres; de l'ongle du pouce, 10 millimètres; circonférence, 13 centimètres.

Mâle. Toutes les parties supérieures brun olivâtre, plus foncé sur la tête, passant au roux, au croupion; dessous cendré bleuâtre; gorge et devant du col, noir; milieu du ventre blanchâtre; rémiges noirâtres, bordées de verdâtre; base des rémiges en dessous et couvertures inférieures de l'aile roux clair, tacheté de noirâtre; couvertures inférieures de la queue, roux vif; bec droit, comprimé, crochu à son extrémité; narines dans une petite fosse; ailes très-courtes; queue courte, légèrement étagée.

La *femelle* diffère du mâle par le manque de noir sous la gorge, sous le col et par des couleurs plus blanchâtres en dessous.

Cette espèce a les plus grands rapports avec le *Turdus colma*, Gmel., *Myiothera tetema,* Illig.; mais elle s'en distingue par le manque de roux sur la tête, par les couvertures inférieures de la queue, qui sont constamment roux vif dans les deux sexes; et par un bec plus élevé en dessus.

Nous n'avons vu cette espèce qu'au centre de la république de Bolivia, au milieu des immenses forêts qui séparent Santa-Cruz de la Sierra de la province de Chiquitos ou dans celles du pied oriental des Andes, à Yuracarès. Elle se tient toujours dans les forêts vierges, y vit continuellement à terre, en retournant les feuilles pour chercher les insectes dont elle se nourrit; son chant sonore se fait entendre surtout lorsqu'elle change de place; elle est si peu farouche, qu'on peut facilement s'en approcher sans qu'elle s'en inquiète.

III.e FAMILLE.

RHINOMYDÉES, *Rhinomydæ*, Nob.

Il est impossible de ne pas reconnaître les caractères qui rapprochent les Leptonyx et les Rhinomyes des Myothéridées : l'ensemble de leurs formes, la brièveté de leurs ailes, la grandeur de leurs tarses et de leurs doigts, en rapport avec leurs habitudes buissonnières et terrestres, les unissent plus intimement encore à cette dernière famille. S'ils paraissent s'en éloigner par le peu de longueur et par la configuration de leur bec, ce ne sera que dans l'ensemble; car nous trouvons que, chez les Myothéridées, cette partie subit aussi de grandes modifications, se trouvant assez élevée chez les uns, allongée chez les autres; ainsi, le bec un peu plus arqué chez les Rhinomydées ne doit pas empêcher de les grouper tout auprès.

M. Lesson, d'après la longueur des ongles des Leptonyx (*Megalonyx*, Less.), rapprochait ces derniers des Mégapodes et des Ménures; mais ceux-ci n'ont pas les ongles semblables : ils les ont longs, déprimés, élargis à leur base, aigus à leur extrémité, semblant destinés à assurer leur marche sur les sables mouvans; tandis que ceux des Rhinomydées, comprimés plutôt que déprimés et usés à leur extrémité, annoncent des oiseaux marcheurs, grattant la terre ou vivant sur des terrains rocailleux. Cette différence, ainsi que des mœurs toujours très-distinctes, nous font penser que tous les rapprochemens avec les Mégapodes ne seraient que forcés et peu naturels.

Le caractère le plus essentiel des oiseaux de cette famille est la forme des narines, toujours recouvertes d'un opercule cartilagineux bombé, de sorte que l'ouverture est au-dessous, comme une fente longitudinale. Leur plumage est lâche et de couleurs sombres, roux et blanchâtre.

Ils sont, en général, spécialement marcheurs et buissonniers, ne se perchent presque jamais, courent à terre avec vitesse, y grattent et volent très-peu; tous relégués, dans l'Amérique méridionale, sur les parties situées au sud du 34.e degré de latitude, à l'est et à l'ouest des Andes; ainsi, non-seulement leurs caractères, mais encore leurs mœurs et leur distribution géographique, en font le groupe le plus naturel.

Genre RHINOMIE, *Rhinomya*[1], Isid. Geoffr.

Rhinomya, Isid. Geoffr., Mag. de zool. (1832), cl. 2, pl. 3.

Caractères. Bec médiocre, assez court, comprimé, arrondi et arqué en dessus, légèrement denté, près de l'extrémité de la mandibule supérieure; mandibule inférieure droite, non échancrée à son extrémité. Narines placées dans une cavité profonde de la base du bec, formant une fente longitudinale, recouverte par un opercule ovale, fortement convexe. Tarses forts et longs; doigts très-robustes, à ongles assez longs et peu arqués. Ailes très-courtes, la première rémige très-courte, la quatrième la plus longue : toutes n'arrivant qu'à la base de la queue. Cette dernière partie assez longue et étagée, composée de douze rectrices. Plumes coccygiennes lâches et longues.

Nous avons, de Patagonie, adressé cet oiseau à M. Isidore Geoffroy, en l'accompagnant de nos observations personnelles. Ce savant, dans ses intéressantes considérations sur les rapports de la Rhinomie[2], la rapproche des Geais, avec lesquels il lui trouve de l'analogie, et indique ensuite sa place entre les Mainates et les Martins. Nous reconnaissons la précision de son travail et l'identité des rapports constatés par lui; mais les caractères et les mœurs de la Rhinomie nous conduisent à la placer de préférence près des Fourmiliers, avec lesquels elle en a de plus immédiats encore. Quand on compare les Leptonyx aux Rhinomies, il est impossible de ne pas reconnaître que ce sont des animaux on ne peut plus voisins, qui ne diffèrent qu'en ce que le bec de la Rhinomie et son ongle du pouce, qui n'est pas arqué, sont un peu plus courts. Nous retrouvons d'ailleurs ce dernier caractère dans les Leptonyx pittoïdes, tandis que toutes les autres parties sont absolument semblables. La brièveté des ailes, la force des tarses, la longueur des doigts, dénotent, pour les uns et pour les autres, des oiseaux spécialement marcheurs; aussi les Rhinomies et les Leptonyx ne se perchent-ils presque jamais et mènent-ils, au contraire, absolument le genre de vie des *Myothères*, dont tous leurs caractères et leurs mœurs les rapprochent intimement, ainsi qu'on peut le reconnaître par la comparaison des formes.

Nous ne connaissons, jusqu'à présent, que l'espèce que nous avons découverte : elle est des côtes de la Patagonie.

---

1. De ῥινες, *narines*, et de μύω, *je ferme*.
2. Mag. de zool., 1832, pl. 3.

Passe-reaux.

RHINOMIE LANCÉOLÉE, *Rhinomya lanceolata*, Isid. Geoffr. et d'Orb.

Oiseaux, pl. VII, fig. 1, 2.

Rhinomya lanceolata, Isid. Geoffr. et d'Orb., Mag. de zool. (1832), cl. 2, pl. 3.

R. gutture pectoreque cinereis, hypocondriis rufis; ventre albescente; capite suprà, pennis elongatis, brunneo-rufis, albo striatis; suprà brunneo olivascens; remigiis brunneis, griseo-rufo limbatis; caudâ nigrescente.

Sur le vivant. Yeux bruns; bec corné; pieds noirs. Longueur totale, 22 cent.; du vol, 25 cent.; de la queue, 6 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 8 cent.; circonférence du corps, 11 cent.

Mâle. Dessus de la tête couvert de longues plumes effilées, que l'oiseau tient toujours relevées en huppe. Le dessus de la tête, la huppe, le dessus du cou, brun-roux fauve; chaque plume ayant, au milieu, une ligne blanche longitudinale, circonscrite de brun foncé; gorge et poitrine gris ardoisé; dos et toutes les parties supérieures olive foncé; milieu du ventre blanc, ses côtés roux vif; queue noirâtre, légèrement olive à sa base et au bord des rectrices.

Les *jeunes* ont les couleurs moins vives.

Nous n'avons rencontré cette espèce que sur les rives du Rio negro en Patagonie. Elle se tient toujours à terre, dans les buissons les plus épais, d'où elle ne sort que pour courir aux environs, et y rentre au moindre bruit; aussi est-il difficile de se la procurer, quoiqu'on l'entende souvent. Lorsqu'elle n'éprouve aucune crainte, elle répète deux fois par minute, tout en marchant au pied des buissons, un petit cri que rendent assez bien les syllabes *clot, clot.* L'inquiète-t-on? Elle se taît aussitôt, se cache dans les buissons, et attend en silence, pour reparaître, que la tranquillité renaisse autour d'elle; mais, si l'on s'approche de sa retraite, il est on ne peut plus difficile de l'en faire sortir, même en frappant sur le buisson. A peine s'est-elle assurée de la cessation du danger, qu'elle avance la tête entre les branches, regarde de tous côtés, puis sort en sautillant, tenant sa huppe très-relevée et la queue perpendiculaire, comme les Leptonyx, démarche qui lui a fait donner, par les habitans espagnols du pays, le nom de *gallito,* petit coq.

Tous ses mouvemens sont pleins de vivacité: elle court autour des buissons, toujours sautillant, toujours regardant autour d'elle; sa marche est rapide et elle l'accélère encore en s'aidant de ses ailes, comme certains râles; alors, moitié marchant, moitié volant, elle arrive avec promptitude au buisson voisin. Elle ne vole que très-rarement et très-mal, seulement pour franchir une très-courte distance, sans jamais s'élever à plus de deux mètres au-dessus du sol.

La Rhinomie lancéolée est sédentaire sur les rives du Rio negro; elle vit d'ordinaire isolée; mais plusieurs individus dans le même canton se répondent les uns aux autres par leur chant. Nous ne l'avons jamais rencontrée loin de la rivière; elle aime néanmoins les coteaux arides, couverts de buissons et les haies sèches. On ne la trouve point à

l'embouchure du Rio negro; elle est rare près du Carmen et devient commune en remontant ce fleuve, près de la *Salina d'Andres Paz*.

Elle se nourrit principalement d'insectes, d'araignées, peut-être de petites graines, ce dont nous ne sommes pas bien certain; car il y en avait très-peu dans son estomac. Elle niche dans les buissons presqu'à terre; son nid est composé de plusieurs couches d'herbes sèches.

Genre LEPTONYX, *Leptonyx*, Swainson.

Genre *Leptonyx*, Swains., 1821, *Zool. illust.*, 2.e série, n.° 26, pl. 117; *Pteroptochos*, Kittlitz, 1830, Mém. prés. à l'Acad. impér. des sc. de S. Pétersb., t. 1, p. 175; *Hylaetes*, King, 1830, *Proc. zool. soc. of Lond.*, p. 15; *Megalonyx*, Less., 1830, Cent., p. 200, pl. 66.

M. Swainson, dès 1821, a bien décrit et bien figuré, sous le nom de *Leptonyx*, l'espèce la plus commune de ce genre. Nous devons donc nous étonner que, neuf ans après, presque simultanément, en Russie, en France et surtout en Angleterre, patrie du naturaliste qui en a donné la description, on lui ait imposé de nouvelles dénominations génériques; ce qui montre d'abord que les caractères de cet oiseau sont assez marqués pour avoir frappé tous ces auteurs à la fois; et prouve ensuite que, pour ne pas surcharger la science d'une synonymie tout à fait gratuite, on ne saurait mettre trop de soin à s'assurer si le nouveau groupe qu'on veut former ne l'a pas été déjà.

Il est peu de genres mieux caractérisés, disons-nous, que celui des Leptonyx: en effet, leur bec médiocre, mais fort, comprimé sur les côtés; leurs narines protégées par un large opercule ovale ou allongé, leur grosse tête, leurs plumes coccygiennes très-longues et soyeuses, leurs ailes courtes, très-concaves; leur queue médiocre, étagée; mais surtout leurs tarses forts, leurs doigts robustes, leurs ongles souvent longs et peu arqués, en font des oiseaux assez distincts des autres passereaux décrits, pour qu'on ne balance pas à les en séparer entièrement.

Les Leptonyx, par leur distribution géographique, doivent encore être placés ensemble; car tous sont relégués, surtout sur les parties les plus méridionales du continent américain, à l'est et à l'ouest des Andes, s'avançant à peine vers le nord, encore du côté des montagnes, jusqu'au 34.e degré. Comme on l'a vu aux caractères de la famille, tous sont buissonniers, constamment sur le sol, où ils vivent sédentaires, courant avec vitesse, volant peu. Chaque espèce se cantonne dans une région qui lui est propre.

Nous divisons les Leptonyx en deux groupes : le premier, celui qui se rapproche le plus des Rhinomies, se composera des espèces qui ont les tarses et

les pieds robustes, mais qui n'ont pas les ongles allongés et droits, comme les véritables Leptonyx, n'en différant, du reste, que par ce caractère. Nous les nommerons :

* LEPTONYX A FORME DE BRÈVE, *Leptonyx pittoides.*

LEPTONYX A COL BLANC, *Leptonyx albicollis,* Nob.

Oiseaux, pl. VIII, fig. 2.

Pteroptochos albicollis, Kittlitz, 1830, Mém. prés. à l'Acad. impér. des sc. de S. Pétersb., t. I, p. 180, pl. 3; *Megalonyx medius*, Less., 1834, *Illust.*, pl. 60; *Megalonyx albicollis*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 15, n.° 3.

L. suprà rufescenti-olivaceus; fronte, vertice, uropygio, rectricibus remigibusque rufis, harum duabus primariis limbo externo dilutioribus; vittâ superciliari à fronte ad cervicis fossam ductâ; gulâ, collo antice pectoreque medio albis; colli pectorisque lateribus dilutè rufescentibus; abdomen totum, tectricesque infere caudæ rufescentes, striis fuscis, transversis, flexuosis notantur. Quædam tectrices alæ superæ, maculis nigro alboque variis terminantur; lora nigra; rostrum nigrum, corneum.

Sur le vivant. Yeux bruns; bec corné noirâtre; pieds plombés. Longueur totale, 20 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.; de la queue, 74 mill.; du bec, 18 mill.; sa largeur, 6 mill.; du haut du tarse au bout des doigts, 58 mill.; de l'ongle du pouce, 7 mill.

Cette espèce est surtout très-commune dans le sud du Chili, principalement à Concepcion et à Valdivia, d'où elle nous a été communiquée par M. Fontaine. Elle vit autour des buissons et y court à terre, comme les autres espèces, sans cesser de relever sa queue verticalement, comme les Troglodytes.

LEPTONYX RUBÉCULE, *Leptonyx rubecula,* Nob.

Oiseaux, pl. VII, fig. 3, 4.

Pteroptochos rubecula, Kittlitz, Mém. prés. à l'Acad. impér. de S. Pétersb., t. I, p. 179, pl. 2; *Megalonyx rubecula*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1835), p. 16, n.° 4.

L. suprà brunneo-rufescens, vittâ superciliari, à naribus ad regionem paroticam ductâ; gutture, collo anticè, pectoreque intensive rufis, pectoris inferis abdominisque lateribus griseis, eorum medio vittis nigris et albis transversis notato, abdomine uno pallide rufescente. Caudâ rectricibus mollioribus et gradatioribus. Pedes digitis, intermedio præcipue, longioribus, ungulis anticis brevibus ac debilibus, hallucis vero multo fortiore.

Bec brun, pieds brun pâle. Longueur totale, 16 1/3 cent.

Cette espèce vient de Valdivia, au sud du Chili, d'où elle nous a été rapportée par M. Fontaine. Nous ne l'avons point vue vivante; mais M. Fontaine nous a appris qu'elle mène le même genre de vie que l'espèce précédente.

Nous croyons qu'on peut encore rapporter à ce genre le *Troglodytes paradoxus* de M. Kittlitz (Mém. prés. à l'Acad. impér. de S. Pétersb., 1830, t. I, p. 184, pl. 5); alors ce serait le

Leptonyx paradoxus, Nob.,

caractérisé par sa taille plus petite; le dessus et les côtés de la poitrine gris ardoisé; les ailes et la queue brun noirâtre; les rémiges secondaires terminées par une petite tache rousse et noire; le devant du col et le milieu de la poitrine blancs; flancs et bas-ventre roussâtres, rayés en travers de noirâtre; le bec conique, à narines operculées.

** LEPTONYX PROPREMENT DITS.

Tarses longs, très-robustes; doigts très-longs et forts, terminés par des ongles presque droits, légèrement comprimés, très-longs, constamment usés à leur extrémité.[1]

LEPTONYX A GRANDS PIEDS, *Leptonyx macropus*, Swains.

Leptonyx macropus, Swains., 1821, *Zool. illust.*, 2.e série, pl. 117; *Pteroptochos megapodius*, Kittlitz, Mém. de l'Acad. de S. Pétersb., 1830, t. I, p. 182, pl. 4; *Megalonyx rufus*, Less., 1830, Cent., p. 200, pl. 66; *id.*, d'Orb. et Lafresn., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 16, n.° 1.

L. suprà brunneo-olivascens; pennis griseo limbatis, uropygio rufescente, striis transversis albidis radiatis; vittâ superciliari, gulâ, latere colloque albescentibus; pectore brunneo-rufescente; ventre albescente, brunneo transversìm radiato; uropygio rufo-brunneo, rufo transversìm radiato; caudâ brunneâ; remigiis brunneo-fulvo limbatis.

Longueur totale, 25 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 92 cent.; de la queue, 70 mill.; du bec, 19 mill.; sa hauteur, 8 mill.; du tarse au bout des doigts, 80 mill.; de l'ongle du pouce, 18 mill.

Cette espèce est bien caractérisée par sa couleur brun grisâtre, plus foncée sur le milieu de chaque plume en dessus, par ses sourcils blancs, par sa gorge, et par deux lignes de chaque côté de son cou, de la même couleur; par le haut de la poitrine roux-brun; par son ventre blanc, avec une tache en croissant brun-noir et roux sur chaque plume; par son croupion et par les couvertures inférieures et supérieures roux rayé de blanc en travers. Ses teintes la distinguent essentiellement du *Leptonyx Tarnii.*

Un jeune individu, qui n'avait pas encore pris sa livrée complète, offre les différences suivantes avec les adultes : les parties supérieures à peu près les mêmes, avec une teinte

1. On a, tout à fait à tort, rapproché ces oiseaux des Mégapodes, avec lesquels ils n'auraient d'autres rapports que la longueur de leurs ongles; car, du reste, ils en sont très-éloignés, par les mœurs et par les autres caractères.

Passereaux.

roussâtre répandue partout; le croupion roux uniforme, sans stries transverses; le ventre et la poitrine roux pâle, marqué seulement, au bas-ventre, de quelques lignes transversales; les tectrices de la queue d'un roux pâle uniforme; ses ongles sont longs, mais crochus à leur extrémité, ce qui prouve évidemment que c'est l'action continue de gratter la terre, qui, dans les adultes, en use l'extrémité.

Nous avons souvent aperçu cet oiseau aux environs de Valparaiso, Chili; néanmoins il paraît plus commun vers les régions plus australes de cette république. Il se tient au milieu des ravins, dans les lieux couverts de buissons, y court continuellement à terre, avec une grande vivacité, se cache dans les broussailles, reparaît un instant après, en sautillant, gai, agitant sa tête, tenant sa queue droite et ayant, en tout, les allures de la *Rhinomya lanceolata,* à l'article de laquelle on peut voir, avec plus de détails, l'exposé de ses mœurs. Nous l'avons vu souvent gratter à terre, pour chercher les insectes, dont il paraît se nourrir exclusivement; car nous n'avons jamais rencontré de graines dans son estomac.

Les Chiliens l'appellent *Tapa-culo.*

LEPTONYX DE TARN, *Leptonyx Tarnii*, Nob.

Oiseaux, pl. VIII, fig. 1.

Hylactes Tarnii, King, *Proc. zool. soc. of Lond.*, 1830, p. 15; *Megalonyx ruficeps*[1], d'Orb. et Lafresn., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 16, n.° 2.

L. brunneo-rufescens; pileo, uropygio, pectore hypocondriisque cinnamomeis, ultimâ parte nigro latè squamosis; tectricibus superis alæ fuscis, apice rufescentibus, lineâque nigrâ tenuissimâ terminatis; tectricibus superis ac inferis caudæ rufescentibus, nigro vittatis; caudâ nigrâ; tectricibus basi pogonio externo rufescentibus.

Longueur totale, 24 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 110 mill.; de la queue, 80 mill.; du bec, 17 mill.; sa hauteur, 7 mill.; du tarse au bout des doigts, 92 mill.; de l'ongle du pouce, 19 mill.

Son bec est étroit, allongé, comme celui du *Leptonyx macropus,* conique, mais un peu plus étroit; ses pieds sont au moins aussi forts; ses ongles longs et aussi peu arqués, surtout celui du pouce. *Couleur* brun foncé, passant au roux sur plusieurs parties; le front et la poitrine roux vif; cette même teinte, ornée, sur chaque plume, d'un croissant noir, couvre les flancs et le ventre; le croupion et les couvertures supé-

1. Nous reproduisons ici la courte phrase de M. King, pour qu'on voie s'il est possible de reconnaître une espèce avec aussi peu de détails : *Hyl. saturatè fusco-brunneus; fronte, dorso, abdomineque rufis, hoc fusco fasciato.* Réellement, il vaudrait mieux ne rien dire que de dire aussi peu; car un pareil procédé conduit à des doubles emplois, auxquels il est impossible de remédier. C'est, dans notre siècle, une triste innovation, qui pouvait être bonne au temps de Linné, mais qui, vu la multiplicité toujours croissante des espèces, devient une véritable calamité pour ceux qui s'occupent de science.

rieures et inférieures de la queue, roux, avec des indices de bandes transversales noirâtres; ailes et queue noirâtres, bordées d'olive roussâtre; les couvertures supérieures des ailes brun olivâtre, bordées extérieurement de roux; derrière de la tête, gorge et devant du cou, noirâtres. Bec brun en dessus, rose à la mandibule inférieure; pieds violacés.

La description démontre que cette espèce est, par son plumage, tout à fait distincte de l'espèce la première connue (*Leptonyx macropus*), quoiqu'elle ait la même taille et la même forme.

Elle habite les environs de Valdivia, au sud du Chili, où elle a été tuée par M. Fontaine, chirurgien-major du brick le Griffon, commandé par M. du Petit-Thouars. Il paraîtrait qu'elle y est assez commune et y mène le même genre de vie que ses congénères.

Son nom est aussi, au Chili, *Tapa-culo* (qui se couvre le derrière), dû à son habitude de relever la queue perpendiculairement.

IV.e FAMILLE.

TURDIDÉES, *Turdidæ.*

Nous n'avons rencontré, en Amérique, que trois genres de cette famille, des Merles, des Moqueurs, des *Donacobius.* Les deux premiers sont de l'est et de l'ouest des Andes, tandis que le troisième reste toujours à l'est et dans les régions chaudes; aussi trouve-t-on les deux premiers sur une surface beaucoup plus étendue en latitude et en élévation sur les montagnes. Ce sont, au reste, des oiseaux tous plus ou moins buissonniers.

*TURDIDÉES SYLVICOLES, *Turdidæ sylvicolæ,* Nob.

Nous réunissons, sous cette dénomination, les espèces qui entrent, plus volontiers, dans les bois, par opposition avec la division suivante, qui se tient, au contraire, seulement sur les buissons.

Genre MERLE, *Turdus,* Linn.

Les caractères de ce genre sont trop vulgaires pour que nous les reproduisions ici. Nous nous bornerons à quelques généralités relatives à la distribution des espèces sur le sol américain. Si nous voulons examiner comparativement le nombre des Merles que nous avons rencontrés en Amérique avec celui de nos espèces d'Europe, nous verrons de suite que l'Europe est, pour la quantité de ces oiseaux, beaucoup plus favorisée que le continent américain, puisque, sur l'immense surface que nous en avons visitée, nous n'avons trouvé

Passereaux.

que quatre espèces de Merles proprement dits. De ces quatre espèces, l'une (le *Turdus Falklandiœ*) est reléguée sur les parties les plus froides de la partie méridionale; l'autre (le *Turdus chiguanco*) ne se trouve qu'à l'ouest des Andes, dans les régions chaudes; la troisième ne se rencontre que sur les parties élevées des Andes, au 16.ᵉ degré de latitude, tandis que la quatrième habite toutes les régions chaudes et tempérées des vastes plaines orientales de l'Amérique. Il est curieux de voir chacune de ces espèces circonscrite dans son canton particulier, sans se mêler jamais aux autres. De ces faits nous pouvons conclure que les Merles sont de toutes les régions américaines, depuis les parties glacées jusqu'aux plus chaudes, et depuis le niveau des mers jusqu'à 11,000 pieds (près de 3,700 mètres), au-dessus, sur les montagnes. Du reste, ils ont le même genre de vie que nos Merles européens.

MERLE NOIRÂTRE, *Turdus fuscater*, Nob.

Oiseaux, pl. IX, fig. 5.

Turdus fuscater, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 16, n.° 1.

T. suprà totus fusco-ater; dorso paulò brunneo olivaceo cincto; capite, alis caudâque parum gradatâ saturatioribus, ferè nigris, subtùs dilutioribus; ano grisescente; rostro pedibusque flavis.

Sur le vivant. Yeux brun-roux; paupières, bec et pattes jaune vif. Longueur totale, 29 cent.; queue, 11 cent.; vol, 45 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 10 cent.; du bec, 23 mill.; sa hauteur, 8 mill.; sa largeur, 8 mill.; du tarse au bout des doigts, 7 cent.; circonférence du corps, 14 cent.

Formes de notre merle ordinaire; bec long, droit, légèrement denté à son extrémité; ailes longues, la quatrième penne la plus longue; queue allongée, les deux rectrices inférieures un peu plus courtes que les autres; tarses longs; acrotarse muni d'une seule squamelle; une paupière charnue.

Couleurs : Partout en dessus noirâtre, un peu brun, comme teinté d'olivâtre; la tête, les ailes, la queue, un peu plus foncées; chaque plume noirâtre, bordée de plus pâle, dessous plus pâle, passant au grisâtre; toujours chaque plume bordée de plus pâle; le derrière entièrement gris. Les seules différences apportées par le sexe sont des teintes plus roussâtres en dessus et plus grises en dessous.

Variété accidentelle. Nous avons tué un individu ayant un grand nombre de plumes blanches sur les parties supérieures du cou; le tour des yeux entièrement blanc, ainsi que la gorge; du reste, aucune autre différence.

Cette espèce habite toute notre II.ᵉ zone d'élévation, sur les montagnes de la république de Bolivia, c'est-à-dire de 1,700 à 3,700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous l'avons successivement rencontrée aux environs de la ville de la Paz; puis à l'est de la

Cordillère orientale, à Enquisivi, dans la vallée de Cochabamba, à Mezque, Valle grande, et à Chuquisaca. Elle se tient ordinairement dans les ravins couverts de buissons, surtout près des lieux habités, entre volontiers dans les jardins; quelquefois même, en hiver, elle se montre assez familière pour pénétrer dans l'intérieur des maisons. On la voit tantôt seule, tantôt en compagnie de deux ou trois individus de son espèce, sautiller auprès des haies, des buissons, retourner les feuilles sèches, afin d'y chercher sa nourriture; relever fréquemment la queue, surtout lorsqu'elle s'arrête; entrer dans les buissons, s'y enfoncer, en sortir ensuite pour parcourir, de nouveau, d'un air gai, les environs. Poursuivie, ses mœurs, si peu craintives, la portent à ne s'envoler qu'à la dernière extrémité, et encore est-ce pour ne se porter qu'à peu de distance. Sédentaire dans le pays, elle y est très-commune, ne se mêlant jamais aux autres espèces d'oiseaux; mais, du reste, y menant, à peu de choses près, le genre de vie du Merle ordinaire d'Europe. Son chant même, au temps des amours, a beaucoup des accens mélodieux de celui-ci.

Elle se nourrit de petites graines et d'insectes. Au mois d'Août et de Septembre, elle construit, dans les buissons, qu'elle fréquente habituellement, un nid qui ressemble à celui du Merle commun, excepté qu'il n'est pas extérieurement enduit d'une couche de terre. Souvent on l'élève dans le pays, où les Aymaras lui appliquent la dénomination de *Chiguanco,* générique pour les Merles.

MERLE CHIGUANCO, *Turdus chiguanco,* Nob.

Oiseaux, pl. IX, fig. 2.

Turdus chiguanco, d'Orb. et Lafresn. (1835), *Syn.*, Mag. de zool., p. 16, n.° 2.

T. suprà totus griseo-marinus, alæ caudæque pennis paulò saturatioribus; subtùs pallidior; gutture albo-rufescente, striis longitudinalibus fuscis; ano albescente; tectricibus caudæ inferis margine scapoque albis; tectricibus alæ inferis, rufo limbatis; rostro pedibusque flavis.

Sur le vivant. Bec et pieds jaune vif; yeux bruns. Longueur totale, 27 cent.; du vol, 38 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 13 cent.; de la queue, 9 cent.; du haut du tarse au bout des doigts, 7 1/2 mill.; circonférence du corps, 16 cent.

Formes. Bec fort; tarses robustes et longs; ailes longues; la quatrième rectrice la plus longue; queue allongée, presqu'égale.

Couleurs. Toutes les parties supérieures gris-brun; les ailes et la queue un peu plus foncées, mais bordées de la même teinte; le dessous gris très-pâle; la gorge couverte de taches allongées, brun très-clair, sur le milieu de chaque plume; le derrière presque blanc; les couvertures inférieures de la queue gris bordé de blanchâtre; les tectrices inférieures de l'aile roux pâle.

Cette espèce, quoique peu différente de la précédente, s'en distingue par une taille moindre, par les grivelures de sa gorge, par des teintes beaucoup plus pâles. Il y a aussi

un caractère plus tranché, celui des tectrices inférieures de l'aile, qui sont d'un beau roux pâle, ce qu'on ne voit point dans l'autre espèce. Elle est aussi voisine du Griveroux.

Nous n'avons rencontré ce Merle que sur le versant occidental des Andes péruviennes, du niveau de la mer à 2,000 mètres au-dessus, c'est-à-dire aux environs de la ville de Tacna; et de là, en remontant la Cordillère, jusqu'au village de Palca. Dans tous ces lieux, il est très-commun au fond des ravins, et en général, sur tous les points où se montrent soit des buissons, soit des arbres fruitiers, soit des haies, qu'il n'abandonne jamais. Souvent par couples, souvent isolé, on le voit, surtout autour des lieux habités, y vivre sans crainte et avec beaucoup de familiarité, comme s'il était chez lui. Il gratte souvent la terre, retourne les feuilles mortes, se perche toujours sur les branches basses des buissons, court avec vivacité, en relevant fréquemment la queue; en un mot, pour les allures et pour le vol, nous ne pouvons mieux le comparer qu'à notre espèce commune d'Europe.

Il est sédentaire, se nourrit de graines et d'insectes. Nous avons voulu en manger; mais sa chair est dure, désagréable, et les habitans la méprisent. On nous a assuré qu'au temps des amours son chant est harmonieux, ce qui a déterminé quelques personnes à en élever; chose très-facile. Les Indiens Aymaras le nomment aussi *Chiguanco*, nom que nous avons pris comme spécifique.

MERLE DES MALOUINES, *Turdus Falklandiæ*, Quoy et Gaim.

Turdus Falklandiæ, Quoy et Gaim., Zool. de l'Uranie, p. 104; Pernetti, Hist. d'un voy. aux îles Malouines, t. 2, p. 20; *Turdus magellanicus*, cap. King, *Proc. zool. soc. of Lond.* (1830), p. 14; *Turdus magellanicus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1835), p. 16, n.° 3.

T. suprà griseo-rufescens; capite, remigibus primariis caudâque fusco-atris, subtùs pallidè rufus; gulâ albo-flavicante, fusco-atrâ, guttatâ.

Sur le vivant. Bec et pieds jaune aurore; yeux roux-brun. Longueur totale, 27 cent.; de la queue, 8 cent.; du vol, 44 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 14 cent.; circonférence du corps, 16 cent. Paupières charnues, jaunes.

Remarquable par le dessus de sa tête noir, par ses ailes et par sa queue noirâtres, par ses parties supérieures gris-brun, par sa poitrine brun-roux, par son ventre roux, par sa gorge très-agréablement mouchetée, en long, de grivelures noires. Ce Merle, indiqué, dès 1770, dans Pernetti, comme propre aux Malouines, a été décrit ensuite, zoologiquement, dans la Zoologie de l'expédition de l'Uranie, par MM. Quoy et Gaimard, qui lui ont imposé le nom de *Turdus Falklandiæ*. Il paraîtrait que M. King n'a pas consulté cet intéressant ouvrage; car nous trouvons plusieurs des mêmes espèces reproduites par lui sous de nouveaux noms, et notamment celle-ci, qu'il décrit sous la dénomination de *Turdus magellanicus*.

La femelle a la tête beaucoup moins noire, et quelquefois des taches blanches sur les côtés du col et sur le tour des yeux.

Comme on l'a vu par les deux noms que porte cette espèce, elle habite, en même temps, le détroit de Magellan et les îles Malouines, d'où il paraîtrait qu'elle émigre à l'instant des grands froids, pour aller s'établir momentanément en des régions plus tempérées; c'est au moins ce que nous pouvons inférer de sa présence en hiver sur les rives du Rio negro, dans la partie septentrionale de la Patagonie, où nous l'avons trouvée assez abondante. Elle vit dans l'intérieur des bois de saules des îles du Rio negro, à douze ou quinze lieues au-dessus de son embouchure, surtout dans les lieux marécageux; sautille d'une branche à l'autre des arbres, principalement sur les basses branches; descend souvent à terre; et là, gratte et retourne les feuilles tombées, afin d'y chercher sa nourriture. Rarement isolée, elle va plus ordinairement par couple, mais jamais par troupes, et fuit la société des autres oiseaux. Chose assez remarquable pour un oiseau peu inquiété par l'homme, elle est des plus sauvage. Ses mœurs sont celles de nos grives; son vol est court, saccadé, peu prolongé, jamais élevé; vive dans ses mouvemens, elle marche avec vitesse et fait souvent entendre une espèce de sifflement de rappel entre les différens individus. Nous croyons l'avoir retrouvée à Valparaiso, au Chili; mais les individus différaient en ce que la tête n'était pas noire, ce qui pourrait indiquer une livrée du jeune âge.

Les habitans nous ont assuré que quelques couples nichent dans les bois de saules.

MERLE BRUN ET ROUX, *Turdus rufiventris*, Vieill.

Oiseaux, pl. X, fig. 1, son œuf.

Mas. *Zorzal obscuro y rojo*, Azara, *Apunt. de los Paj.*, t. 1, p. 336, n.° 79; *Turdus chochi*, Vieill., Dict. d'hist. nat., t. 20, p. 226, et Encycl., t. 2, p. 639 (d'après Azara); *Turdus rufiventris*, Vieill., Encycl., t. 2, p. 639? *Turdus rufiventris*, Licht., *Doubl.*, p. 38, n.° 435; *id.*, prince Max., *Beitr. zur Naturg. von Bras.*, III, p. 639; *id.*, Spix, *Av.*, t. 1, p. 68.

Fem. *Zorzal obscuro y blanco*, Azara, *Apunt.*, t. 1, p. 341, n.° 80; *Turdus leucomelas*, Vieill., Dict. d'hist. nat., t. 20, et Enc. méth., t. 2, p. 644 (d'après Azara); *Turdus crotopezus*, Licht., *Doubl.*, n.° 436, p. 38; *Turdus albiventer*, Spix, *Av.*, t. 1, p. 70, t. 69; *Turdus crotopezus*, Illig., prince Max., t. III, p. 646.

T. Mas. *Suprà brunneo-olivascens; gulâ juguloque albis, brunneo striolatis; pectore ventreque rufis; palpebris fuscis.*

Fem. *Suprà brunneo-olivascens; gulâ juguloque albis, brunneo striolatis; pectore brunneo-pallescente; ventre griseo-albido.*

Sur le vivant. Yeux bruns, le tour pourvu de bourrelets jaunes; bec jaunâtre dans le mâle, quelquefois noirâtre chez la femelle et chez les jeunes mâles; pieds bruns. Longueur totale, 27 cent.; femelle, 24 cent.

Une circonstance favorable, celle de la nichée, nous ayant mis à portée d'étudier les deux espèces de Merle d'Azara (les n.os 79 et 80), nous nous sommes bientôt convaincu que l'une était la femelle de l'autre, et qu'il devenait indispensable de les réunir

en une seule, quoique plusieurs ornithologistes célèbres, ainsi qu'on a pu le voir à la synonymie, aient suivi et suivent encore l'auteur espagnol. Nous nous étonnions de rencontrer constamment ces deux espèces ensemble, et nous soupçonnions que le couple devait se composer d'individus des deux sexes. L'instant de la nichée est venu fixer tout à fait nos idées à cet égard. Les jeunes Indiens que nous stimulions à nous chercher des nids, nous annoncèrent qu'ils en avaient rencontré un de cette espèce; nous vîmes effectivement, dans les environs, le mâle et la femelle, et les tirâmes même près de leur nid; dès-lors nous n'eûmes plus d'incertitude, à moins qu'un hasard bien singulier n'eût rassemblé, dans le même lieu, deux individus de sexes différens, ce qui nous eût paru d'autant plus extraordinaire que partout nous avions rencontré les deux espèces volant et voyageant de concert, et que l'inspection de leur intérieur nous avait toujours montré des mâles dans les individus roux, et des femelles dans ceux à ventre blanchâtre.

Nous avons trouvé cette espèce, des environs de Buenos-Ayres aux plaines brûlantes de Santa-Cruz de la Sierra, en Bolivia, où, sans être commune, elle est assez répandue, mais selon la saison; car, dans les mêmes lieux, il s'est écoulé de longs intervalles de temps, sans que nous l'aperçussions; ce qui dénoterait un oiseau voyageur. Elle ne vient qu'en hiver à Buenos-Ayres. Elle se tient plus particulièrement dans les lieux buissonneux ou boisés; mais, l'été, fréquente la lisière des bois. On la rencontre isolée ou par petites troupes; sa timidité est extrême. Quoiqu'elle préfère les environs des lieux habités, elle se cache au plus épais des buissons, lorsqu'elle est effrayée, et c'est là qu'elle passe ordinairement la nuit; le jour, elle se tient constamment sur le tiers inférieur des arbres ou dans les buissons, ne se perchant jamais au sommet des premiers. Ses allures sont celles de nos Merles : elle vole au rez de terre, le matin principalement; se tient à terre près des haies, des buissons, à la lisière des bois; y sautille, s'arrête, afin de retourner les feuilles sèches, où elle cherche les graines et les insectes dont elle se nourrit.

En hiver, son chant peut être exprimé par la syllabe *cot* ou *pot,* que répètent souvent les individus mâles ou femelles d'une même troupe, ce qui vient encore appuyer notre opinion qu'elle ne forme qu'une seule espèce; mais, au temps des amours, quand les couples sont formés et séparés pour la nichée, commencent de nouvelles chansons, variées, quoique souvent mélancoliques. Le jour, leurs couplets sont différens, préludant souvent par *choché,* comme l'a dit Azara, puis continuant d'une manière agréable; le soir, c'est un miaulement plaintif assez monotone. En Octobre, le couple s'occupe de sa nichée : il construit alors au centre d'un buisson épais, un nid de 25 à 30 centimètres de diamètre, composé, à l'extérieur, d'une grande quantité de branchages, formant un tissu serré, qui protège un lit de plantes sèches, principalement d'une espèce d'immortelle, dont les tiges sont très-serrées, souvent de deux centimètres d'épaisseur, sur lequel est une garniture de crin bien contourné. La forme en est profonde (7 centimètres de diamètre intérieur, 4 de profondeur). Les œufs, au nombre de quatre à cinq, sont verts, tachetés de rougeâtre; mais les taches y sont plus rapprochées sur le gros bout; les diamètres sont 31 et 22 millimètres. Le mâle et la femelle paraissent

couver tour à tour et avoir le plus grand soin de leurs petits. On les élève avec facilité à l'état domestique.

Les Guaranis connaissent ces oiseaux sous le nom générique d'*Habia*, et en raison de l'harmonie de leur chant, quelques Espagnols leur appliquent celui de *Calandria*.

Nous avons, dans notre *Synopsis*, p. 17, n.° 5, donné, sous le nom de *Turdus olivaceus*, des Merles rencontrés, province de Yungas (république de Bolivia), au sein des bois épais et humides du versant oriental des Andes. Nous n'en avons vu, alors, que des individus à plumage de femelles; mais, comme aucun caractère ne peut les distinguer des femelles du *Turdus rufiventris*, nous pensons qu'on doit les y réunir. Néanmoins nous avons souvent cherché à nous expliquer pourquoi, dans ce dernier lieu, nous ne rencontrions aucun mâle, tandis que, partout ailleurs, il y avait à peu près nombre égal d'individus des deux sexes. Il faudrait peut-être admettre que, dans ces montagnes, il existe une espèce en tout semblable à la femelle du *T. rufiventris*, et différente spécifiquement.

* TURDIDÉES DUMICOLES, *Turdidæ dumicolæ*.

Au lieu de fréquenter les bois, de chercher l'ombrage, d'entrer dans les buissons, cette division des Turdidées se tient surtout dans les plaines couvertes de quelques broussailles, sur le point le plus élevé desquelles elle se perche constamment.

Genre MOQUEUR, *Orpheus*, Swains.

Les Moqueurs se distinguent des Merles principalement par un bec plus grêle, plus convexe, par une queue longue, par des plumes souvent usées sur le front, tout en ayant les autres caractères de ce genre; mais ils s'en distinguent, plus nettement encore, par leurs mœurs: ce ne sont plus ces oiseaux craintifs, amis de l'ombrage, toujours cachés sous les arbres ou dans l'intérieur des buissons. Les Moqueurs, au contraire, sont familiers, vivent près de l'homme et souvent à ses dépens, se perchent sur sa demeure ou sur les buissons qui l'environnent et semblent toujours vouloir qu'on les aperçoive; car non-seulement ils se posent sur les points culminans, mais encore ils font entendre leurs mélodieux accens, si justement vantés chez tous les peuples, même chez les plus sauvages; accens qui, variables au dernier point, ont été souvent regardés comme une imitation de ceux des autres oiseaux, ce qui leur a valu, sans doute, le nom de *Moqueur*. Les Merles ne chantent, pour ainsi dire, qu'au temps des amours; les Moqueurs chantent toute l'année.

Nous décrivons cinq espèces d'*Orpheus*, dont, sur le sol américain, chacune a une région déterminée qui lui est propre, sans que jamais aucune d'elles

empiète sur le territoire de l'autre. L'*Orpheus patagonicus* est confiné à l'est des Andes, dans les régions les plus méridionales; l'*Orpheus thenca* habite une latitude un peu plus septentrionale, seulement à l'ouest des Andes du Chili. L'*Orpheus calandria* se montre où cesse de se montrer l'*O. patagonicus*, et il est très-commun du 34.ᵉ au 28.ᵉ degré. Au lieu qu'il cesse d'habiter vers le nord, paraît l'*Orpheus triurus*, qui vit au sein des plaines les plus chaudes de la Bolivia, tandis que notre *Orpheus dorsalis* se tient spécialement sur les montagnes élevées de plus de 2,000 mètres au-dessus du niveau des mers, mais à l'ouest des Andes; ainsi les *Orpheus*, allant au sud jusqu'au 45.ᵉ degré, s'étendent de là jusqu'aux régions les plus chaudes; et, en élévation, du niveau des mers à 3,300 mètres au-dessus. Ils ont donc, sous ce rapport, les mêmes limites d'habitation que les Merles; et, comme les Merles américains, sont des oiseaux sédentaires.

Ce genre est encore peu connu, quant aux espèces qui le composent, souvent confondues ensemble; et, quoique nous n'ayons rien négligé de tout ce qui pouvait jeter quelque jour sur l'histoire de celles que nous avons été à portée d'observer, nous signalons aux ornithologistes le genre entier, comme ayant besoin d'une monographie complète.

MOQUEUR CALANDRIA, *Orpheus calandria*, Nob.

Oiseaux, pl. X, fig. 2.

La Calandria, Azara, *Apunt. de los Paj.*, t. II, p. 231, n.° 223; *Turdus thenca*, Vieill., Dict. d'hist. nat., t. XX, p. 297; Encycl., t. II, p. 679; *Turdus Orpheus*, Spix, *Av.*, t. I, t. 71, fig. 1; *Mimus saturninus*, prince Max., *Beitr.*, p. 658? *Orpheus calandria*, d'Orb. et Lafr., *Syn.* (1835), p. 17, n.° 1.

Mas. *Suprà fusco-fuliginosus, pennis disco obscurioribus; tectricibus alœ, remigibusque secundariis, apice sordide albescentibus; remigiis primariis angustissimè albo marginatis; flexurâ alœ albâ; vittâ latâ superciliari, corpore subtùsque sordide albescentibus; caudâ fusco-nigrâ, quatuor lateralibus tectricibus utrinque apice maculâ magnâ albâ.*

Junior. *Staturâ minore, gutture hypocondriisque fusco striolatis.*

Sur le vivant. Yeux bruns; bec et tarses noirs. Longueur totale, 25 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 11 cent.; de la queue, 11 cent.; du doigt du milieu, 3 cent.; du bec, 15 mill.

Mâle. Toutes les parties supérieures brun fuligineux, uniforme; chaque plume légèrement bordée de plus pâle. Grandes et petites tectrices supérieures de l'aile, ainsi que les rémiges secondaires, de la même couleur que le dessus du corps, terminées de

blanc sale; rémiges primaires bordées extérieurement d'une ligne étroite blanche; le pli de l'aile blanc, ainsi que les couvertures inférieures. Parties inférieures blanc sale, légèrement cendré; queue noirâtre, les quatre rectrices extérieures de chaque côté terminées de blanc : cette teinte est plus étendue sur la plus extérieure, et diminue graduellement sur les autres; une bordure blanche à la rectrice intérieure; un large sourcil blanc passe au-dessus des yeux, et une ligne brune prend à la base du bec et traverse les yeux.

Jeune. Il diffère des adultes en ce que toutes ses parties postérieures en dessus, les rémiges secondaires et leurs couvertures, sont terminées de roussâtre. La gorge, la poitrine et les flancs sont couverts de taches brunes assez marquées.

Cette espèce, bien décrite par Azara, a été confondue, par Vieillot, avec le *Turdus thenca* de Molina, quoique ces deux espèces soient on ne peut plus distinctes : il est vrai que la simple phrase de Molina lui rendait la distinction difficile. Quelques années après, M. Lichtenstein donna, de son *Turdus saturninus,* une très-courte description, qui nous montre clairement que c'est une espèce voisine de l'*Orpheus calandria,* sans qu'on puisse toutefois l'y rapporter avec certitude, puisqu'il ne parle pas du nombre de rectrices terminées de blanc, caractère général chez toutes les espèces; et puisque, d'ailleurs, les taches indiquées sur les flancs annoncent un individu jeune et non pas un adulte. Néanmoins, M. le prince de Neuwied, dans son intéressant ouvrage sur les oiseaux du Brésil, rapporte la *Calandria* d'Azara au *Turdus saturninus* de Lichtenstein, et donne, pour synonyme, le *Turdus thenca* de Molina. Il y a toute probabilité que c'est avec raison; mais, dans la crainte d'embrouiller davantage le genre *Orpheus,* bien assuré que notre *Orpheus calandria* est l'espèce décrite par Azara, puisque nous l'avons trouvé dans les mêmes lieux, nous conservons à l'oiseau le nom que cet auteur lui a donné, sans adopter celui de M. Lichtenstein, appartenant peut-être à une espèce différente.

Cette espèce s'est montrée à nous dans toute la Banda oriental de la Plata, aux environs de Maldonado, de Montevideo, près de Buenos-Ayres; et de là jusqu'aux frontières du Paraguay : elle est partout commune et se rencontre dans les lieux couverts de buissons, par intervalles; jamais elle ne se montre dans les bois, ni au sein des plaines entièrement dénuées d'arbres ou d'arbustes. C'est peut-être l'oiseau le plus familier de ces contrées; on l'y voit, sans cesse, aux alentours des lieux habités, sur les haies, sur les barrières; et, l'hiver surtout, il ne craint pas d'entrer dans les fermes et autres habitations des campagnes, afin d'y manger la viande ou les fromages qu'on y fait sécher. On ne le voit jamais se cacher, comme les Merles.... au contraire; comme les *Pepoaza,* il se tient sur les buissons et toujours sur les points élevés des environs. Il ne chante pas en hiver; mais, au mois de Septembre, les couples s'unissent : alors commence pour eux une nouvelle vie. C'est en ce moment que le mâle se perche sur les points culminans, s'envole de là, s'élève verticalement à quelques pieds seulement du sol, et se met à chanter, en se laissant tomber doucement, le corps horizontal, les ailes ouvertes, sur le point d'où il était parti, où il continue et achève sa chanson joyeuse, pour reprendre, un instant après, le même manége. Posé, il chante tout à fait immobile;

son chant est on ne peut plus varié et des plus harmonieux. Il nous est arrivé de l'entendre des heures entières sans qu'il reproduisît jamais les mêmes sons. Ce chant, proverbial dans le pays, mérite bien la réputation acquise à l'artiste ailé.

Nous avons été assez heureux pour rencontrer plusieurs nids de Calandria : ils étaient toujours placés sur des buissons ou sur des cactus et peu élevés de terre, peu cachés. Ces nids sont composés d'herbes sèches, tressées, à l'extérieur et à l'intérieur, de petites racines contournées avec art. Leur diamètre intérieur est de 7 centimètres; leur diamètre extérieur de 15. Les œufs (voy. pl. X, fig. 2, *a*), au nombre de trois, sont bleu verdâtre très-pâle, avec des taches rougeâtres assez grandes, formant une large couronne à l'extrémité du petit côté; leurs diamètres sont 25 et 18 millimètres. Les parens sont des plus attentifs à défendre leur nichée : ils veillent continuellement autour et ne permettent pas aux autres oiseaux de s'en approcher; les poursuivant même à outrance, pour peu qu'ils paraissent insister.

Les colons espagnols nomment l'espèce *Calandria*, par allusion à son chant. Les Indiens bocobis du Chaco, non loin de Santa-Fe, lui donnent le nom d'*Actonic*.

MOQUEUR A TROIS QUEUES, *Orpheus triurus*, Nob.

Calandria de tres colas, Azara, *Apunt. de los Paj.*, t. II, p. 237, n.° 224; *Turdus triurus*, Vieill., Dict., t. XX, p. 276; Enc., t. II, p. 668 (d'après Azara); *Orpheus tricaudatus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1835), p. 18, n.° 4.

O. suprà anticè brunneo-griseus, uropygio rufescente; alis nigris; remigibus primariis totis nigris, externo apice albescentibus; secundariarum sex prioribus ferè totis albis, scapo nigro, tribus aut quatuor maculis ante apicem nigro notatis, tribus ultimis nigris, margine rufescentibus. Caudâ mediâ nigrâ, rectricibus tribus lateralibus totis albis, quartâ albâ lateraliter latè nigro limbatâ; subtùs cinerascens; gulâ abdomineque medio albescentibus; hypocondriis pectorisque lateribus rufescentibus; rostro pedibusque nigris.

Sur le vivant. Yeux bruns; pieds et bec noirs. Longueur totale, 24 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 10 cent.; de la queue, 9 cent.

En dessus, les parties antérieures gris-brun assez clair; le bas du dos, le croupion et les couvertures supérieures de la queue roux sale; rémiges primaires noirâtres, bordées, très-légèrement, de blanchâtre à leur extrémité; les six premières rémiges secondaires presqu'entièrement blanches, avec la tige noire; les trois premières marquées, en outre, d'une tache noire, près de leur extrémité; les trois dernières noires, bordées de roussâtre. Queue longue, les quatre pennes médianes noires, les deux extérieures de chaque côté blanches, à tige noire; la troisième, blanche aussi, avec une ligne longitudinale noire à son côté externe; la quatrième, noire, avec une ligne blanche longitudinale oblique, commençant au côté externe à la base, passant au côté interne vers la moitié de sa longueur, en s'élargissant jusqu'à l'extrémité. Le dessous du corps gris, presque blanc sur la gorge et au milieu du bas-ventre, passant au roux pâle sur les flancs.

Nous avons observé cette espèce au centre de l'Amérique méridionale, dans la province de Chiquitos, principalement près de la Mission de San-José. De ce qu'Azara l'a aussi rencontrée au Paraguay, nous pouvons conclure qu'elle habite les plaines chaudes, depuis le 15.e degré jusqu'au 26.e de latitude australe; mais, comme Azara, nous avons la certitude qu'elle ne passe pas les régions chaudes et qu'elle ne s'approche point du Rio de la Plata.

Cet oiseau, assez rare, a les mœurs de l'espèce précédente : il se tient de même dans les lieux buissonneux et peu couverts, au sommet des arbustes et des arbres; mais il est très-farouche. Nous ne l'avons pas entendu exécuter les chants joyeux de la Calandria. Azara l'a nommé *de tres colas,* à trois queues, parce que, lorsqu'il vole, sa queue s'ouvre; et comme le milieu en est noir et que les deux côtés en sont blancs, il paraît, en effet, avoir trois queues distinctes.

MOQUEUR THENCA, *Orpheus thenca,* Nob.

Oiseaux, pl. X, fig. 3.

Turdus thenca, Molina, Hist. nat. du Chili, trad., p. 231; Lath., *Ind.*, *Merle thenca*, n.° 46; *Turdus thenca*, Vieill., Dict., t. XX, p. 297, et Enc., t. II, p. 679.

O. suprà fusco-brunnescens; capitis pennis disco obscurioribus; remigibus primariis nigris, angustè albo marginatis; tectricibus remigibusque secundariis nigris, rufo marginatis, albo terminatis; rectricibus nigris, lateribus maculâ cuneatâ, terminali, albâ, versùs intermedium sensìm minore. Subtùs, præcipue ad pectus, tectricibus caudæ hypocondriisque maculis elongatis nigris striolatis, sordide rufescens; vittâ superciliari post oculos multo latiore sordide albâ; vittâ inferiore, per oculos transeunte, fusco-nigrâ; gutture longitudinaliter albo, utrinque vittâ nigrâ circumdato; lateralibus capitis infrà oculos collique maculis minutis, nigro variegatis.

Sur le vivant. Yeux bruns; bec et pieds noirs. Longueur totale, 26 cent.; de la queue, 10 cent.; du vol, 34 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 12 cent.; du tarse au bout des doigts, 7 cent.; circonférence du corps, 16 cent.

Parties supérieures brunes, un peu fauves; dessus de la tête couvert de plumes longues, étroites, ornées d'une tache plus foncée au milieu; rémiges primaires noires, bordées d'une ligne étroite blanche; rémiges secondaires et tectrices supérieures des ailes noirâtres, bordées de brun roussâtre et terminées de blanc. Queue étagée; les deux rectrices médianes noires, bordées et terminées de plus pâle; les autres terminées par une tache blanche plus longue sur les plus externes, qui ont aussi leur côté extérieur blanc. Les parties inférieures sont roux-brun pâle, légèrement striées en travers de plus pâle sur la poitrine, passant au roux sur les flancs, où l'on remarque de longues taches longitudinales noires, passant au blanchâtre sur le derrière. Un très-large sourcil blanc jaunâtre s'étend sur chaque œil; une bande brune le traverse et se prolonge sur les côtés du cou; les joues sont roussâtres, légèrement variées de plus foncé; la gorge est blanchâtre : de

chaque côté part, de la base de la mandibule inférieure, une tache noire qui s'élargit en descendant sur les côtés du col, et se divise en un assez grand nombre de petites mouchetures de cette couleur.

Les jeunes manquent entièrement des moustaches et des grivelures des côtés du cou.

Cette espèce, indiquée seulement par Molina, avait été confondue, par Vieillot, avec la Calandria d'Azara; mais nous nous sommes assuré que c'étaient bien deux espèces distinctes : celle-ci a surtout comme caractère qui la distingue de tous les autres Moqueurs, les moustaches des côtés de sa gorge, ainsi que les longues plumes du dessus de sa tête.

Nous ne l'avons rencontrée qu'aux environs de Valparaiso, au Chili, où elle est très-commune. Elle se tient principalement près des lieux habités, dans les vallées ou dans les plaines couvertes de buissons; et nos observations nous ont prouvé qu'elle a les mêmes mœurs que l'*Orpheus calandria*, occupant de préférence les points élevés des buissons et des parcs à bestiaux. Le chant de cet oiseau est très-célèbre dans tout le Chili. Non-seulement on lui attribue l'avantage de varier à l'infini ses intonations, mais encore celui d'imiter le chant d'un oiseau quelconque. Tout en retranchant ce qu'il y aura d'exagéré dans cette croyance, nous ne craignons pas d'assurer que la réputation dont jouit le Moqueur dont il s'agit, et même celle de tous les Moqueurs que nous décrivons, restent de peu au-dessous de la vérité; car ils peuvent tous prendre toutes les inflexions, rendre toutes les gammes.

Molina [1] s'est trompé dans la description du nid de cette espèce, celui qu'il indique appartenant à l'Anumbi et non pas au Thenca.

MOQUEUR DE PATAGONIE, *Orpheus patagonicus*, Nob.

Oiseaux, pl. II, fig. 2.

Orpheus patagonicus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 19, n.° 5.

O. suprà fusco-cinereus, vittâ superciliari angustâ, albicante; tergo parùm rufescente; alæ nigræ, remigibus primariis angustè, secundariis tectricibusque latè albo marginatis; rectricibus nigris, lateralibus maculâ cuneatâ, terminali, albâ; caudâ pro mole breviori, subtùs cinerascens; gulâ abdomineque medio albis, hypocondriis rufescentibus, fusco striolatis; gutturis albidine maculis minutis, fuscis, lateralibus quasi limbatis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs; yeux bruns. Longueur totale, 23 cent.; du vol, 31 cent.; circonférence du corps, 12 cent.

Mâle. Dessus gris-brun clair, passant au gris fauve sur le croupion; plumes de la tête longues, plus foncées au milieu; dessous gris très-pâle, passant au blanc pur sur la gorge, et au roussâtre sur le ventre; tout le milieu plus pâle. La poitrine a chaque plume légèrement terminée de plus pâle ou même de blanchâtre, ce qui rend cette partie

1. Molina, Hist. nat. du Chili, trad., p. 231.

comme nuagée. Sourcil étroit, blanc; joues variées de gris et de blanchâtre; ailes noires; les rémiges primaires bordées d'une ligne étroite, blanche; les tectrices largement bordées et terminées de blanc, ainsi que les rectrices secondaires, dont la bordure est un peu roussâtre. Queue noire, un peu étagée; chaque rectrice terminée d'une tache en coin, d'un beau blanc; les deux supérieures terminées de gris.

Jeune. La taille est beaucoup moindre; les teintes en dessus sont plus fauves; la poitrine et les flancs maculés de brun fauve; du roussâtre remplace les bordures blanches des tectrices, des ailes et des rémiges secondaires.

Cette espèce diffère essentiellement de l'*Orpheus thenca* par le manque de moustaches et des grivelures constantes de la gorge et des flancs, par ses rémiges plus largement terminées de blanc. Elle diffère aussi des autres espèces par des caractères tranchés : par sa queue, de l'*Orpheus triurus*, et de l'*Orpheus calandria,* par ses rémiges et par leurs rectrices, largement terminées de blanc.

Nous avons observé et recueilli cette espèce sur les bords du Rio negro, en Patagonie : elle y est commune l'été, mais beaucoup plus encore l'hiver, parce qu'un grand nombre d'individus viennent, dans les froids, des parties plus méridionales ou du versant oriental des Andes. On la voit toujours sur les petits buissons, sur les haies, dans les parcs où l'on renferme les bestiaux et sur les maisons; car c'est une espèce on ne peut plus familière, qui fréquente surtout les lieux habités. En tout temps et même au milieu de l'hiver, elle fait entendre ses harmonieux concerts. Nous ne connaissons aucun oiseau qui ait un chant aussi varié; il en change d'un moment à l'autre: tantôt ce sont des cadences suivies ; tantôt c'est un gazouillement doux ou des gammes chromatiques; en un mot, dans chacune des occasions où nous l'avons entendu, nous avons cru entendre un nouvel oiseau, quoique ce fût toujours le même; et si la mélodie n'est pas aussi riche que celle du Rossignol, elle est du moins bien plus variée.

Cette espèce vit comme les Merles, marche avec vivacité, relève sa queue, de temps en temps, en cherchant les insectes dont elle se nourrit. Elle a été distinguée par tous les sauvages des contrées méridionales : les Patagons la nomment *Ejé,* les Puelches *Ocansoa,* et quelques Araucanos, pour la distinguer du Thenca du Chili, lui donnent le nom de *Teca* ou *Thenca tehuelcha,* c'est-à-dire *Thenca du sud* ou de la terre des Patagons.

MOQUEUR A DOS ROUX, *Orpheus dorsalis,* Nob.

Oiseaux, pl. XI, fig. 1.

Orpheus dorsalis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 18, n.° 3.

O. suprà totus rufescens, capite anticè pallidè rufescente; subtùs totus albescens; pectore et hypocondriis parùm grisescentibus; caudâ albâ, quatuor exceptis rectricibus mediis, quarum duabus intermediis totis nigris, duabus sequentibus nigro et albo variatis, his quatuor basi rufescentibus; alis nigris, duabus primoribus remigibus subtilissimè albo fimbriatis, secundariis eodem colore marginatis

ac terminatis; omnibus remigibus basi, primariis usquè ad medium, secundariis basi tantummodò, albis, coloreque dorsali rufo.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs; yeux verdâtre pâle. Longueur totale, 25 cent.; du vol, 34 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 11 1/2 cent.; de la queue, 10 cent.; circonférence du corps, 13 cent.

Parties supérieures roux-brun, passant de la tête, qui est brun pâle, avec une tache plus foncée au milieu de chaque plume, au roux-brun sur le dos, et au fauve ou roux clair au croupion et sur les couvertures supérieures de la queue. Parties inférieures entièrement blanches, colorées de gris-fauve très-pâle, sur la poitrine et sur les flancs. A la queue, les deux rectrices intermédiaires noires, terminées et bordées de plus pâle; celles qui les suivent, de chaque côté, noires, terminées de blanc; les huit autres rectrices externes blanches, excepté la quatrième, qui a du noir aux côtés internes et externes; les quatre supérieures roussâtres à leur base. Ailes noires; les deux premières rémiges légèrement bordées de blanc; les autres primaires, noires, blanches à leur base, et un liséré de cette couleur à leur extrémité; les rémiges secondaires également blanches à leur base, bordées et terminées de blanc; les grandes et les petites tectrices terminées de blanc. Un sourcil blanc assez large.

Cette espèce, à l'extérieur de laquelle le sexe et l'âge apportent peu de modifications, se distingue facilement de toutes celles que nous venons de décrire, par ses huit rectrices inférieures entièrement blanches et par la teinte rousse de ses parties supérieures.

Nous avons rencontré ce Moqueur dans la république de Bolivia, sur toutes les parties montagneuses, sèches et arides du versant oriental, entre la Paz, Cochabamba et Chuquisaca, c'est-à-dire sur tous les points élevés de 2,000 à 3,700 mètres au-dessus du niveau de la mer, seulement dans les lieux couverts de buissons, jamais dans les lieux boisés et humides, ni dans les plaines chaudes. Très-répandu, sans être commun, sédentaire, il vit souvent par couples, et se distingue de tous les autres oiseaux de ces contrées par son caractère querelleur. Au reste, il mène le même genre de vie que les autres espèces. Toujours perché sur le point le plus élevé des buissons, il fait entendre un chant des plus mélodieux et tellement varié, qu'il nous est toujours arrivé de le prendre pour une tout autre espèce : tantôt c'est un gazouillement doux et agréable; tantôt ce sont des sifflemens qui s'entendent de loin.

A Cochabamba, les habitans lui ont donné le nom de *Corejidor*, juge, sans doute parce qu'il se perche sur les lieux élevés, d'où il paraît dominer et commander, par ses accens, à tous les autres oiseaux.

** TURDIDÉES ARUNDINICOLES, *Turdidæ arundinicolæ*.

Cette division, en Amérique, ne comprend que des oiseaux qui ne sortent pas des endroits couverts de roseaux ou des autres lieux marécageux.

Genre DONACOBIE, *Donacobius*, Swains.

Ce genre peut être regardé comme le passage des Merles aux Becs-fins; en effet, par son bec allongé et grêle, il nous représente, en grand, celui de notre Rousserolle, *Turdus arundinaceus*, qui de même vit toujours au bord des eaux, dans le plus épais des roseaux. Il est remarquable par les côtés nus de sa gorge, par sa tête petite et étroite, par les plumes serrées qui la recouvrent, par sa queue longue et étagée, par ses tarses et par ses doigts longs et grêles. Nous ne l'avons rencontré que dans les régions chaudes des plaines situées à l'est des Andes.

DONACOBIE JACAPANI, *Donacobius brasiliensis*, Nob.

Jacapani, Marcgr., p. 212; *Turdus brasiliensis*, Linn., Gmel., *Syst. nat.*, *ed.* 13, *gen.* 107, *sp.* 111; Lath., *Syn. ornith.*, *gen.* 32, *sp.* 49; *Oriolus jacapani*, Lath., Gmel., t. I, p. 385, n.° 26; *Icterus jacapani*, Daud., vol. II, p. 343; Briss., *Appendix*, p. 47, n.° 66; *Merle à tête noire du cap de Bonne-Espérance*, Buff., Ois., t. III, p. 388; Enl. 392; *Merle du Brésil*, Sonnini, t. 46, p. 265, et *Merle des Savanes*, Sonnini, t. 46, p. 266; *Batara agallas peladas*, Azara, *Apunt. de los Pax.*, t. II, p. 214, n.° 219; *Turdus pratensis*, Vieill., Dict., t. XX, p. 286, et Enc., t. II, p. 672; *Troupiale jacapani*, Vieill., Enc. méth., t. II, p. 717; *Mimus brasiliensis*, prince Max., *Beitr.*, t. III, p. 662, n.° 3; *Donacobius vociferans*, Swains., *Zool. illust.*, pl. 72, *new ser.*; *id.*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 19, n.° 1.

D. suprà nigricans, subtùs ferrugineo-flavescens; capite nigro, uropygio ferrugineo; caudâ subcuneatâ; rectricibus extimis totis, cæteris apice albis; hypocondriis nigro striatis; rostro nigro. Long. 21 *cent.*

Nous avons rencontré un seul couple de cette espèce dans les parties les plus septentrionales de la province de Corrientes, au milieu des marais les plus couverts de joncs. Nous entendions, depuis long-temps, les deux oiseaux qui faisaient retentir l'écho de leur cri de rappel souvent répété, tout en changeant de place au sein des joncs, sans néanmoins se montrer au dehors; et ce n'est qu'après une longue attente que nous avons pu les apercevoir et les tirer. Il paraît qu'ils ne quittent jamais les lieux noyés, si ce n'est momentanément le matin.

D'après ce qu'en disent les auteurs, cet oiseau serait répandu depuis le 28.e degré jusqu'à la ligne, sur tout le Paraguay, au Brésil, dans les Guyanes. Il avait déjà fixé l'attention des premiers voyageurs, puisque Marcgrave l'a décrit en 1648.

DONACOBIE A BANDELETTE BLANCHE, *Donacobius albo vittatus*, Nob.

Oiseaux, pl. XII, fig. 1.

Donacobius albo vittatus, d'Orb. et Lafr.; *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 19, n.° 2.

D. Mas. *Capite niger; suprà brunneo-nigrescens; uropygio ferrugineo; subtùs ferru-*

gineo-flavescens; vittâ superciliari albâ, ad nucham per latere capitis ductâ; caudâ subcuneatâ, rectricibus apice albis, albo terminatis, duabus superioribus exceptis; hypocondriis nigro striatis.

Sur le vivant. Yeux jaune vif; pieds bleuâtres; bec noir; partie nue de la gorge jaune vif. Longueur totale, 22 cent.; du vol, 25 1/2 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 82 mill.; de la queue, 80 cent.; du bec, 19 mill.; circonférence du corps, 14 cent.

Mâle. Tête en dessus et sur les côtés noir velouté, cette teinte s'étendant sur le haut du cou; le reste des parties supérieures brun noirâtre, passant au ferrugineux vif, sur le croupion. Une large ligne blanche prend derrière l'œil et s'étend sur les côtés du cou; parties inférieures jaune-roux uniforme; quelques stries transversales noires sur les flancs. Ailes et couvertures supérieures noirâtres; huit des grandes rémiges blanches à leur base, sur près de la moitié de leur longueur. Queue étagée, noire, terminée de blanc, les deux supérieures exceptées.

Les *jeunes* et les *femelles* diffèrent en ce qu'ils n'ont pas le dessus de la tête noir, mais brun, comme le reste du dessus.

Cette espèce ne diffère de la précédente qu'en ce qu'elle a toujours deux lignes blanches aux côtés de la tête; elle présente les mêmes couleurs. La présence de ces lignes blanches ne peut être un accident, puisque nous avons indistinctement rencontré ce caractère sur tous les individus que nous avons tués au centre de l'Amérique, tandis que ceux que nous avons vus à Corrientes et tous ceux que les auteurs ont décrits, en étaient dépourvus. Azara seul avait vu, parmi un très-grand nombre de l'autre espèce, deux individus de celle-ci, qu'il regarde comme le jeune âge du *Donacobius brasiliensis;* mais, comme nous avons rencontré des mâles et des femelles au mois de Septembre, époque de la nichée, et qu'ils pouvaient alors n'être qu'adultes, nous sommes autorisé à penser que le *Donacobius albo vittatus* forme bien une espèce distincte.

Nous avons rencontré cette espèce dans les marais des environs de San-José, Mission de la province de Chiquitos, en Bolivia, et au sein des lacs entourés de forêts, au lieu qu'habitent les sauvages Guarayos. Il est rare qu'il y en ait plus d'un couple par lac; mais chacun paraît avoir le sien. Toujours au plus épais des roseaux et des joncs, on entend plutôt qu'on ne voit les deux consorts se répondre à la distance d'une trentaine de pas l'un de l'autre. Au temps des amours, leurs chants redoublent de force : ils en font alors retentir au loin le marais; ils semblent vouloir couvrir à eux seuls le chant des autres oiseaux. Jamais nous ne les avons entendus ailleurs que dans les lieux inondés, où ils vivent d'insectes; ce que nous avons pu reconnaître par l'inspection de leur estomac.

V.e FAMILLE.

SYLVIDÉES, *Sylvidæ.*

Les caractères généraux de cette famille sont assez connus pour que nous soyons dispensé de les reproduire ici : nous nous bornerons à dire que

nous y réunissons les genres *Sylvia, Hylophilus, Dacnis,* comme *Sylvidées sylvicoles;* le genre *Anthus,* comme *Sylvidées humicoles*[1]*;* puis les genres *Troglodytes, Synallaxis, Anabates* et *Anumbius,* comme *Sylvidées dumicoles.* Ces oiseaux, ayant du reste, suivant leurs genres respectifs, des caractères bien tranchés de formes, de mœurs, de lieu d'habitation, nous ne pouvons établir de faits généraux; aussi renverrons-nous, pour les caractères d'ensemble, aux têtes de chaque genre.

† SYLVIDÉES SYLVICOLES, *Sylvidæ sylvicolæ,* Nob.

Les oiseaux de cette division se tiennent, presque toujours, au sommet des arbres des bois épais; et, en Amérique, ne sortent pas des régions chaudes; à peine s'étendent-ils dans les plaines, à quelques degrés en dehors des tropiques, et toujours on les trouve au pied des montagnes ou, tout au plus, sur les plus basses de la zone torride, à l'est comme à l'ouest des Andes.

Genre BEC-FIN, *Sylvia,* Auctor.

Ce genre, si riche en espèces en Europe, qu'il y forme la plus grande masse des Passereaux, n'est, dans l'Amérique méridionale, représenté que par un petit nombre; on le croirait même remplacé, au nouveau monde, par les Muscicapidés, aussi nombreux là qu'ils sont rares en Europe, et y formant la plus grande partie des oiseaux insectivores. Il semble aussi qu'au lieu de mener le genre de vie de nos gracieuses fauvettes, qui, tout en se trouvant quelquefois dans les bois, ne dédaignent pas les buissons, les haies, les fourrés, les Becs-fins d'Amérique craignent de descendre jusqu'à terre; aussi les trouve-t-on, presque toujours, au sommet des arbres les plus élevés et seulement dans les bois. On s'étonne aussi de les voir, dans l'Amérique du Sud, ne pas sortir des régions chaudes, tandis que le plus grand nombre, en Europe, vit au sein des pays tempérés et même très-froids; aussi nos espèces n'émigrent-elles jamais, sur le nouveau continent; tandis que sur l'ancien les Becs-fins sont constamment en voyage. Nous les avons rencontrés à l'est et à l'ouest des Andes.

Sous-genre BEC-FIN, *Sylvia.*

Nous n'avons observé que trois espèces de ce groupe sur une surface presque aussi étendue que notre Europe. Elles habitent les deux versans des Andes boliviennes.

---

1. On pourrait joindre à cette division les Alouettes proprement dites.

Passe-
reaux.

BEC-FIN UNIFORME, *Sylvia concolor,* Nob.

Oiseaux, pl. XVIII, fig. 1.

Sylvia concolor, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 20, n.° 5.

S. suprà tota schistacea, fronte lorisque nigrescentibus; alis brevioribus, apice obtusis; tectricibus fusco-nigris, margine extùs cinerascente; caudâ elongatâ, cuneatâ; rectricibus fuscis, margine angustè cinerascente; subtùs tota cinerascens, abdomine medio pallidiore; rostro pedibusque flavis.

Sur le vivant. Yeux brun clair; bec et pieds jaune vif. Longueur totale, 18 cent.; du vol, 21 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 7 cent.; de la queue, 6 1/2 cent.; du tarse au bout des doigts, 4 cent.; du bec, 11 mill.; circonférence du corps, 10 cent.

Toutes les parties supérieures sont bleu schisteux; le front, le lorum noirâtres; ailes courtes, la troisième rémige la plus longue; elles sont noirâtres, bordées de bleu-gris; queue longue, étagée, noirâtre, bordée de gris-bleu. Les parties inférieures gris-bleuâtre pâle, moins foncé au milieu du ventre et sous la queue.

Cette espèce, par son bec conique, un peu arqué, légèrement caréné en dessus, nous paraît indiquer le passage aux Némosies; elle est, du reste, très-grande pour le genre *Sylvia.* Sa teinte uniforme, ses pieds, son bec, jaunes, la distinguent facilement des autres espèces connues.

Nous n'avons rencontré ce Bec-fin que sur la côte occidentale de l'Amérique méridionale, dans la vallée d'Arica, au Pérou, et il ne s'en est offert à nos yeux qu'un individu, qui, toujours en mouvement, perché sur un figuier, sautait d'une branche à l'autre, et paraissait rechercher des insectes. Il s'envola, en jetant de grands cris et s'alla reposer sur un arbre voisin, où nous l'avons tué.

BEC-FIN CONTRE-MAITRE, *Sylvia leucoblephara,* Vieill.

Oiseaux, pl. XII, fig. 2.

El Contramaestre, Azara, *Apunt. de los Pax.*, t. II, p. 40, n.° 153; *Sylvia leucoblephara*, Vieill., Dict., t. II, p. 206, et Enc., t. II, p. 459; *id.*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 20, n.° 3.

S. capite ardesiaco, corpore suprà obscurè viridi, flavo mixto, subtùs albo grisescente; crisso flavescente; palpebris albis; vittâ superciliari albâ; rostro nigricante; pedibus flavis.

Sur le vivant. Bec noir; pieds jaunes; yeux roux vif. Longueur totale, 14 cent.; de la queue, 4 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 6 1/2 cent.; du tarse au bout des doigts, 35 mill.; du bec, 9 mill.

Tête ardoisé foncé; toutes les parties supérieures, ainsi que la queue, vert-jaune brillant; gorge et ventre blancs; poitrine et flancs blancs, nuagés de gris ardoisé; dessous

de l'aile gris perlé; pli de l'aile jaune pur, ainsi que les couvertures inférieures de la queue et les cuisses; rémiges noirâtres, bordées de vert jaunâtre; les paupières blanches; les deux côtés du front blancs.

Cette espèce, que Don Félix d'Azara décrit bien, a été rencontrée par nous, province de Corrientes, dans les lieux où cette province confine au Paraguay, et dans les grands bois qui bordent les affluens du Parana, en face de Corrientes (grand Chaco). Nous ne l'avons vue qu'au milieu des grands bois épais, où elle paraît être sédentaire et vivre on ne peut plus isolée; peu craintive, néanmoins, les chasseurs sauvages de ces contrées n'ayant jamais songé à l'inquiéter. Son vol est court, mais rapide; elle ne fait que passer d'un arbre à l'autre; on ne la voit jamais à plus de dix pieds au-dessus du sol, se tenant toujours sur les branches inférieures des arbres, où elle saute d'une première à la suivante, sans jamais déployer beaucoup d'agilité, cherchant partout les petits insectes dont elle se nourrit et faisant entendre, à chaque instant, un léger sifflement doux et expressif, peu varié, qui ne sort pas de l'octave. Elle descend toujours, en sautant dans les branchages, jusqu'à ce qu'elle arrive à terre, se tait alors et se met à retourner les feuilles sèches. Nous avons remarqué qu'elle était plus souvent à terre que perchée. M. d'Azara nomme cette espèce *Contre-maître,* pour la distinguer de son *Gabier,* celui-ci se tenant toujours au sommet des arbres, comme les Gabiers se tiennent dans les hunes d'un navire, tandis qu'à l'exemple du Contre-maître, qui reste sur le pont, celui-là est plus souvent à terre que perché. Cette comparaison est très-juste, ainsi que ce que dit l'auteur cité, que ces deux espèces se sont partagé les forêts par étages; l'une restant à la partie supérieure, l'autre à la partie inférieure des arbres.

BEC-FIN VOILÉ, *Sylvia velata,* Vieill.

Sylvia velata, Vieill., Ois. de l'Amér. sept., t. II, p. 22, pl. 74, Dict., t. II, p. 232; Enc., t. II, p. 434; *Contramaestre verde pecho de oro*, Azara, *Apunt.*, t. II, p. 54, n.° 155; *Tanagra canicapilla*, Swains., *Zool. illust.*, v. III; *Sylvia canicapilla*, prince Max., *Beitr.*, t. III, p. 701; *Sylvia velata*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 20, n.° 2.

S. fronte genisque nigris, vertice ardesiaco; corpore suprà viridi-cœrulescente, subtùs flavo.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, rose en dessous; yeux bruns; pieds rosés. Longueur totale, 14 1/2 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 58 mill.; de la queue, 4 cent.; circonférence du corps, 9 cent.

Les *jeunes* n'ont point de noir aux côtés de la tête et le dessus de cette partie est verdâtre.

Nous avons rencontré cette espèce successivement à Rio de Janeiro, au Brésil, à Corrientes, sur la frontière du Paraguay et au centre de l'Amérique méridionale, au sein de la province de Chiquitos. Plusieurs naturalistes l'ont observée en d'autres parties du même continent et dans l'Amérique septentrionale; ce serait donc une espèce des plus répandue. Nous l'avons toujours vue se tenir dans les halliers ou sur les arbres de moyenne hauteur, jamais dans les grands bois; et là, par paire au printemps, isolée

le reste de l'année, elle sautille de branche en branche, en faisant entendre un petit cri de rappel et cherchant les insectes dont elle se nourrit. Son chant, dans la saison des amours, est mélodieux, mais peu fort et ressemble beaucoup à celui de notre Fauvette.

FAUVETTE MIGNONNE, *Sylvia venusta*, Temm.

Pico de punzon celeste pecho de oro, Azara, *Apunt.*, t. I, p. 421, n.° 109; *Sylvia petiayumi*, Vieill., Dict., t. II, p. 276; Enc. méth., t. II, p. 479; *Sylvia venusta*, Temm., Pl. col. 293, fig. 1[1]; *id.*, Prince Max., t. III, p. 705, n.° 2; *Sylvia plumbea*, Swains., *Zool. illust.*, v. III, pl. 139; *Sylvia venusta*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 20, n.° 1.

S. corpore suprà saturatè cœruleo, dorso viridescente; subtùs aurato; ventre crissoque albescente, tectricibus alæ albo terminatis.

Sur le vivant. Bec jaune en dessous, noir en dessus; yeux bruns; pieds brun violacé. Longueur totale, 12 cent. Les jeunes diffèrent des adultes par le manque de noir entre le bec et l'œil.

Nous avons fréquemment rencontré cette charmante espèce aux environs de Corrientes, à la frontière du Paraguay, au sein des plaines de la province de Chiquitos, au centre de l'Amérique méridionale, ainsi que sur les montagnes élevées de cinq à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, au versant oriental des Andes, dans les provinces de Yungas, de Sicasica, de Valle grande. Partout nous l'avons vue se tenir au sommet des buissons, des grands arbres, surtout sur ceux qui étaient couverts de fleurs, mais toujours aux parties les plus hautes, sans qu'elle descendît jamais jusqu'à terre. Elle est sédentaire et ne voyage que pour chercher sa nourriture, vivant seule ou par paires, selon les saisons, et si peu craintive, qu'elle vient jusque dans les jardins, sur les arbres fruitiers; là, continuellement en mouvement, sautillant d'une branche à l'autre, se glissant sous les feuilles, sous les fleurs, paraissant et disparaissant tour à tour, elle fait entendre, par intervalles, un léger sifflement, tout en poursuivant les petits insectes, surtout les petites araignées, dont elle se nourrit presque exclusivement. Lorsqu'elle se pose sur la cime d'un arbre, elle ne l'abandonne qu'après en avoir visité toutes les parties. Elle ne s'envole jamais que pour passer à l'arbre le plus voisin, mais d'un vol rapide et droit.

Vers le mois d'Octobre, elle abandonne les buissons, s'enfonce dans les forêts, y choisit un grand arbre, couvert de lianes ou de ces lichens qui pendent en chevelure; et là, construit un nid composé de coton à l'intérieur, couvert extérieurement de lichens et bien caché; nous ne l'avons découvert que par hasard. Ayant fait abattre un arbre, afin de nous procurer des lichens, que nous voulions employer en guise de l'étoupe qui nous manquait, à préparer des oiseaux, nous rencontrâmes le nid au milieu; il con-

---

1. Nous avons adopté le nom de M. Temminck; mais, si celui de M. Vieillot est plus ancien, nous croyons qu'en bonne justice on y devra revenir.

tenait quatre œufs blanc verdâtre, marqués de points rouges, plus rapprochés sur le gros bout; leurs diamètres sont 17 et 20 millimètres.

Sous-genre HYLOPHILE, *Hylophilus*, Temm.

Ils ont en tout les mœurs des Becs-fins ordinaires. Nous n'en avons rencontré qu'à l'est des Andes.

HYLOPHILE RUFICEPS, *Hylophilus ruficeps*, Prince Max.

Oiseaux, pl. XIII, fig. 1.

Hylophilus ruficeps, Prince Max., *Beitr.*, t. III, p. 725 [1]; *Sylvia ruficeps*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 20, n.° 4.

H. suprà viridi-olivascens, capite cinnamomeo; subtùs flavus, hypocondriis olivascentibus. Color cinnamomeus, genarum sensìm ad gutturis latera in flavum; rostro pedibusque plumbeis.

Sur le vivant. Bec bleuâtre; yeux bruns; pieds bleuâtres. Longueur totale, 13 1/2 cent.; du vol., 21 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 64 mill.; de la queue, 5 cent.; du haut du tarse au bout des doigts, 38 mill.; du bec, 8 mill.; sa hauteur, 4 1/2 mill.; circonférence du corps, 9 cent.

Bec médiocre, assez court, presque conique, un peu caréné en dessus; tête roux-jaunâtre vif, passant à l'aurore sur les joues et aux côtés de la gorge; gorge et les parties médianes inférieures jaunes, passant au jaune verdâtre sur la poitrine, et au verdâtre sur les flancs; parties supérieures vert-olive vif; ailes courtes, la quatrième rémige la plus longue; elles sont noirâtres, bordées de vert; queue un peu fourchue, verdâtre, bordée extérieurement de vert tendre.

Nous avons recueilli cette charmante espèce sur le versant nord-est de la Cordillère orientale de Bolivia, dans la province d'Ayupaya, aux environs de Palca. Elle paraît y être rare, et se tient dans les ravins humides et boisés, au sommet des grands arbres, où elle cherche les insectes dont elle se nourrit. Nous ne l'avons aperçue que dans les lieux les plus sauvages et les plus escarpés des montagnes boisées et chaudes.

Genre PITPIT, *Dacnis*, Cuv.

Sous-genre *Dacnis*, Cuv.; *Sylvia*, Vieill., Temm.

Les Dacnis sont, comme les Hylophiles, remarquables, parmi les Becs-fins, par leur bec droit, conique, fort, à peine échancré à son extrémité; par leurs pieds courts, mais robustes, dénotant des oiseaux qui s'accrochent aux branches,

1. Lorsque nous avons choisi le nom de *ruficeps*, nous ne connaissions pas la description de M. le prince Maximilien; mais les caractères tranchés de cette espèce nous ont fait lui imposer le même nom que ce savant voyageur.

ainsi que les Mésanges, habitude qu'en effet l'étude de leurs mœurs nous a dévoilée. Ils ne sont qu'américains, faisant réellement par les caractères de leurs mœurs, le passage entre les Becs-fins et les Mésanges. On leur reconnaît facilement au bec la légère échancrure que n'ont pas les Mésanges; et d'ailleurs, quant à leur genre de vie, bien qu'ils s'accrochent aux arbres, ils ne le font qu'afin de saisir les petits insectes, ainsi que presque tous les Sylvidées sylvicoles. Ils se tiennent au sommet des arbres, sans jamais descendre plus bas. Nous n'avons rencontré de Dacnis qu'à l'est des Andes et seulement encore dans les parties les plus chaudes et les plus humides, naturellement toujours les plus boisées. A peine ces oiseaux s'élèvent-ils sur les montagnes à quatre ou cinq mille pieds au-dessus du niveau des mers.

PITPIT A VENTRE JAUNE, *Dacnis flaviventer,* Nob.

Oiseaux, pl. XIII, fig. 2.

Dacnis flaviventer, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 21, n.° 3.

D. Mas. *Capite suprà obscurè viridescente; fronte, oculorum circuitu, dorso superiori, alis, caudâ, gutture et antero collo, nigris; corpore et alis infrà, tectricibus, infero dorso uropygioque splendidè flavescentibus; pectore nigrescentibus maculis variegato.*

Fem. *Suprà obscurè viridescens, infrà griseo-brunneo variata; alis caudâque brunneis pallidiore limbatis.*

Sur le vivant. Mâle. Bec noir; yeux rouges; pieds noir bleuâtre.

Femelle. Bec corné; yeux bruns; pieds bleus. Longueur totale, 12 cent.; du vol, 20 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 6 1/2 cent.; de la queue, 35 mill.; du haut du tarse au bout des doigts, 24 mill.; du bec, 1 cent.; circonférence du corps, 10 cent.

Mâle. Bec droit, pointu, aussi large que haut, muni, près de son extrémité, d'un indice de dent; dessus de la tête vert foncé; tour des yeux, front, oreilles, gorge, ailes, queue et haut du dos noirs. Toutes les parties inférieures d'un beau jaune, ainsi que les côtés de la gorge; à partir de la mandibule inférieure, les couvertures supérieures des ailes et la partie postérieure du dos, verdâtres; le noir du milieu de la gorge, en descendant sur le devant du cou, forme de petites taches comme ondées.

Femelle. Tout le dessus du corps verdâtre obscur, uniforme, plus clair sur le croupion; le dessous gris jaunâtre, passant au jaune roux sur les couvertures inférieures des rectrices; rémiges et rectrices brun foncé, bordées de plus clair.

Cette charmante espèce diffère beaucoup de ses congénères par ses teintes brillantes de jaune; nous l'avons rencontrée au milieu des forêts chaudes et humides du pied oriental des Cordillères boliviennes, dans la partie habitée par les Indiens yuracarès. On la voit, au bord des rivières, se tenir constamment par paires, au sommet des plus

hauts arbres et des palmiers, s'y cramponner, afin d'y chercher sa nourriture, qui consiste en petits insectes. Elle est assez rare, mais le paraît plus encore par l'extrême difficulté qu'on éprouve à l'atteindre sur la coupe élevée des arbres, où le plomb n'arrive qu'avec peine.

PITPIT BLEU, *Dacnis cayanus.*

Motacilla cayana, Linn., *ed.* 12, p. 336, et Gmel., *Syst. nat.*, *ed.* 13, *sp.* 40; *Sylvia cayana*, Lath., *Syst. ornith.*, *gen.* 43, *sp.* 143; *Pitpit bleu*, Buff., t. X, p. 14, Enl. 669; *Sylvia cayana*, Vieill., Enc., t. II, p. 478, etc.; *Sylvia cayanensis cœrulea*, Buff., Orn., t. III, p. 534, pl. 28, fig. 1; *Dacnis cayanus*, d'Orb. et Lafresn., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 20, n.° 1.

D. totus cœruleus, fronte, capistro, humeris, alis caudâque nigris; abdomine crissoque albis; rostro nigricante, pedibus cœrulescentibus.

Sur le vivant. Bec bleu noirâtre; pieds bleuâtres; yeux rougeâtres. Longueur totale, 12 cent.; du vol, 22 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 6 cent.; du bec, 9 mill.; circonférence du corps, 8 cent.

Les nombreuses recherches que nous avons faites pour découvrir si cette espèce est bien une des livrées de sexe du *Pitpit vert*, Buff., et du *Sylvia cyanocephala*, Linn., nous ont démontré jusqu'à l'évidence qu'elle en diffère essentiellement; il ne s'agit que de les confronter pour reconnaître, au premier coup d'œil, que le bec de celle-ci est toujours beaucoup plus court, moins arqué, plus robuste, ce que nous avons aperçu sur tous les individus sans distinction. Les pieds, qui varient peu de couleurs, selon les espèces, sont aussi toujours de couleurs différentes; dans celle-ci ils sont bleuâtres, presque noirs; dans l'autre, ils sont toujours rosés, à tous les âges; d'ailleurs nous ne l'avons rencontrée que sur un seul point, tandis que l'autre, avec ses livrées d'âge, se trouve sur une grande étendue, toujours par troupes et jamais avec les autres. Nous croyons qu'on n'a pas besoin de plus de preuves pour se ranger à notre opinion, d'autant plus qu'à l'espèce suivante on verra que nous en avons suivi les changemens de livrée sur un très-grand nombre d'individus, au temps des amours comme après.

Nous avons rencontré cette charmante espèce au pays des Yuracarès, en des forêts chaudes et humides, aussi belles que celles de la Guyane, et qui leur ressemblent beaucoup. Elle y est très-rare et se tient sur la coupe la plus élevée des grands arbres.

Les Yuracarès la connaissent sous le nom de *Chuspi.*

PITPIT A TÊTE BLEUE, *Dacnis cyanocephalus*, Nob.

Mâle. *Manakin bleu*, Edw., *Glan.*, pl. 263; *Dacnis cyanater*, Less., Traité, p. 458; *id.*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 21, n.° 2; *Pico de punzon celeste y negro*, Azara, *Apunt.*, t. III, p. 408, n.° 103.

Passereaux.

Femelle. *Motacilla cyanocephala*, Linn., *Syst. nat.*, *gen.* 114, *sp.* 163; *Sylvia cyanocephala*, Lath., *Syst. orn.*, *gen.* 43, *sp.* 144; *Pitpit vert*, Buff., t. X, p. 13; *Sylvia viridis*, Briss., Orn., t. III, p. 531, pl. 28, fig. 4.

D. Mas. *Totus cæruleus, fronte, humeris, gutture caudâque nigris; remigiis nigris, cæruleo limbatis; rostro cæruleo; pedibus roseis.*

Fem. *Viridis, capite suprà, humerisque cæruleis; alis caudâque nigris, viridescenti limbatis; gutture griseo-cærulescente*

Sur le vivant. Bec noirâtre en dessus, bleuâtre en dessous; pieds rosés; yeux rouges. Longueur totale, 13 cent.; du bec, 11 mill.; circonférence du corps, 8 1/2 cent.

Mâle adulte. Bleu de ciel; une tache entre l'œil et le bec, la gorge, le haut du dos, la queue, les ailes noires; cette dernière partie bordée de bleu.

Femelle. Entièrement vert vif; le dessus de la tête et l'épaule bleu de ciel, la gorge gris bleuâtre. C'est seulement à la seconde année que les jeunes mâles, en tout semblables à la femelle, prennent les teintes bleues et noires.

Cette espèce diffère essentiellement de la précédente par son bec toujours de deux millimètres plus long, par les teintes que nous venons d'indiquer, par ses pieds constamment rosés. Nous ne doutons pas de cette séparation comme espèce : nous avons en effet trouvé, plusieurs fois, le mâle et la femelle, au temps des amours, près de leur nid, en des contrées où jamais l'autre espèce n'a paru; car, tandis que le *Dacnis cayanus* ne se trouve que dans les forêts les plus humides et les plus chaudes des vingt premiers degrés de chaque côté de la ligne, et seulement dans les plaines, on voit celle-ci s'étendre bien au-delà, jusqu'au Paraguay, où elle a été rencontrée par Azara, et s'élève par la même raison sur les montagnes, jusqu'à cinq ou six mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nous l'avons communément rencontrée dans la république de Bolivia, au Rio Tamampaya, province de Yungas; aux environs de Santa-Cruz de la Sierra, et dans les forêts habitées par les Indiens yuracarès et guarayos. Elle se tient toujours au sommet des plus hauts arbres, principalement de ceux qui sont en fleurs, et par conséquent, ne se rencontre que dans les lieux boisés, habités ou non, toujours par paire et même par troupe; au mois d'Octobre, elle fait son nid au sommet des arbres isolés, et nous avons été assez heureux pour en suivre un de près; ce qui nous a entièrement fixé sur ce que nous avons dit relativement aux caractères distinctifs d'espèces.

†† SYLVIDÉES HUMICOLES, *Sylvidæ humicolæ*, Nob.

Les espèces de cette série vivent constamment à terre. Non-seulement elles n'abandonnent jamais les plaines, les terrains unis, mais encore elles ne se perchent que très-rarement sur les buissons les moins élevés. On les rencontre à l'est et à l'ouest des Andes à toutes les latitudes comme à toutes les hauteurs.

Genre PIPI, *Anthus*, Bechst.

Les caractères de ce genre peuvent être décrits en quelques mots de manière à ce qu'on les reconnaisse facilement : ce sont des Alouettes dont le bec est grêle et marqué d'une dent, dont les habitudes sont un peu moins terrestres; ils se perchent quelquefois. Quoique ce caractère de dent ait fait on ne peut plus éloigner ces genres l'un de l'autre, nous croyons qu'ils doivent être réunis. Si nous ne le faisons pas ici, c'est pour ne pas intervertir l'ordre de nos planches; car, du reste, nous sommes intimement persuadé qu'il n'y a pas lieu de les séparer. Peut-être ne présentent-ils pas même des caractères suffisans pour qu'on en fasse plus que des sous-genres d'un même genre.

Les Anthus sont de toutes les latitudes, de toutes les régions, de toutes les zones d'élévation au-dessus du niveau de la mer. L'*Anthus fulvus* et l'*A. furcatus* se trouvent, en même temps, sur les plaines glacées de la Patagonie, sur les plateaux élevés des Andes; l'*A. correndera* paraît se borner aux plaines chaudes et tempérées situées à l'est des Andes; tandis que l'*A. rufescens* est relégué sur les montagnes encore assez chaudes de la zone torride. Ainsi les uns semblent fixés en des contrées distinctes, et les autres, au contraire, se trouvent simultanément dans les plaines méridionales et sur les montagnes élevées de la zone torride, où ils retrouvent la température qu'apporte l'élévation. En résumé, les *Anthus* vivent en latitude depuis la zone torride jusqu'au 50.e degré, et, en élévation, depuis le niveau de la mer jusqu'à 6,000 mètres au-dessus, sous la zone torride, à l'est comme à l'ouest des Andes.

En Amérique, ils mènent le même genre de vie qu'en Europe, tout en étant peut-être plus terrestres; sous ce point de vue, ils se rapprochent beaucoup plus des vraies Alouettes, et sont moins disposés aux voyages ou du moins ne se réunissent point par troupes pour émigrer, comme quelques-unes de nos espèces. Nous pourrions dire aussi qu'ils sont, en général, moins communs, moins répandus.

Le sol du nouveau monde en nourrit à peu près autant d'espèces que celui de l'Europe.

PIPI A DOS FAUVE, *Anthus fulvus*, Vieill.

Alouette noire à dos fauve, Buff., Ois., t. IX, pl. 33; Enl. 738, fig. 1; *Alondra de espalda roja*, Azara, *Apunt. de los Paj.*, t. II, p. 15, n.° 149; *Alauda rufa*, Linn., Gmel., *Syst.*

Passereaux.

nat., *ed.* 13, *gen.* 105, *sp.* 7; *Alauda fulva*, Lath., *Syst orn.*, *gen.* 41, *sp.* 2; *Alauda fulva*, Vieill., Enc. méth., t. I, p. 309; *Anthus fulvus*, *id.*, *loc. cit.*, p. 328, et Dict. de Déterv., t. 26, p. 502; *Alauda rufa*, Less., Traité; *Anthus variegatus*, Gerv. et Eydoux, Voy. de la Favor., p. 38, pl. 15; *Anthus fulvus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 26, n.° 1.[1]

A. Mas. *Totus niger, dorso scapularibusque fulvis.*
Junior. *Coloribus suprà pallidioribus, rufescens, subtùs fulvo alboque variatis; gulâ albâ.*

Sur le vivant. Bec, yeux et pieds noirs. Longueur totale, 12 cent.; de la queue, 3 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 7 cent.; du bec, 8 mill.

Cette espèce habite, en été, les parties les plus méridionales de l'Amérique du Sud, c'est-à-dire au-delà du 41.e degré de latitude australe; mais, lorsque l'hiver la chasse de ces régions froides, elle s'avance sur toutes les Pampas de Buenos-Ayres, et même jusqu'à la province de Corrientes, au 28.e degré de latitude. Nous l'avons retrouvée à l'ouest des Andes, dans la république du Chili, et sur toutes les Andes boliviennes, au milieu des plaines, des plateaux élevés au-dessus de 4,000 et 5,000 mètres. En résumé, dans les plaines orientales des Andes, cette espèce habite depuis le 27.e jusqu'au 43.e degré de latitude sud; et, en élévation, dans la zone tropicale, depuis le niveau de la mer jusqu'à 6,000 mètres au-dessus. Sans être, nulle part, bien commune, elle est on ne peut plus répandue. On la voit, par petites troupes composées d'un très-petit nombre de mâles et de beaucoup de femelles ou de jeunes, se tenir principalement dans les plaines, surtout dans les plaines inondées, ou du moins très-humides, ou au bord des ruisseaux et des rivières, comme les Alouettes, dont elle a les mœurs: elle préfère soit les sentiers battus, soit les ornières, où tantôt elle court avec vitesse, tantôt marche gravement, sans jamais s'inquiéter des personnes qui s'approchent d'elle, recherchant les petits vers et les graines dont elle se nourrit. Jamais nous ne l'avons vue perchée. Son vol est léger, rapide, souvent prolongé. En Octobre et en Novembre elle fait son nid dans les plaines ou au bord des eaux et le cache entre les herbes. Nous n'avons été à portée de la suivre, à cet instant, que sur les rives du Rio negro, en Patagonie; car elle ne niche pas dans les plaines situées au nord du 46.e degré de latitude.

---

1. Nous ne rapportons pas, comme synonymie, la *Variole* de Buffon, Ois., t. 9, p. 99; *Anthus variegatus*, Vieill., Encycl., t. I, p. 317, parce qu'elle nous laisse du doute sur son identité avec cette espèce, pouvant bien être la *Correndera* d'Azara, n.° 145.

PIPI CORRENDERA, *Anthus correndera,* Vieill.

Alondra correndera, Azara, *Apunt. de los Pax.*, t. II, p. 2, n.° 145; *Anthus correndera*, Vieill., Dict. d'hist. nat., t. 26, p. 491; Enc. méth., t. I, p. 325.[1]

A. corpore suprà plumis nigricantibus, albo auratoque marginatis vestito; subtùs aurato, maculis nigricantibus lateralibus ornato; pectore aurato, nigro maculato; gulâ albidescente, tectricibus minoribus alarum aurato-rufescentibus; remigibus fuscis, albo limbatis; caudâ nigricante, rectricibus extimis albis.

Sur le vivant. Bec brun à son extrémité, rosé ailleurs; yeux bruns; pieds rosés. Longueur totale, 17 centimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 75 mill.; de la queue, 43 mill.; du bec, 10 millim.; de l'ongle du pouce, 21 mill.

Cette espèce, bien décrite par Azara, s'est montrée à nous principalement aux environs de Buenos-Ayres et jusqu'en Patagonie; Azara l'a rencontrée au Paraguay; ainsi, l'on doit supposer que sa patrie d'adoption est au sein des plaines, depuis le tropique du Capricorne jusqu'au 41.e degré de latitude sud. L'auteur espagnol en a parfaitement observé les mœurs; car, ainsi que lui, nous l'avons rencontrée dans les plaines, suivant les sentiers, la tête levée et marchant gravement: par paires, pendant la saison des amours, elle est, presque toujours, par petites troupes, le reste de l'année. Elle se tient le plus souvent à terre et ne se pose que sur les petits buissons, et cela encore très-rarement. Silencieuse presque toute l'année, en Septembre et Octobre, saison de la nichée, elle rompt le silence et commence ses chants, mais seulement aux instans où, s'élevant presque verticalement dans les airs, elle se laisse ensuite, tout en gazouillant, tomber perpendiculairement jusqu'à la moitié de son ascension; puis remonte un instant après, s'élevant ainsi, par saccades, à une telle hauteur, qu'on finit par la perdre de vue; enfin, elle termine ce manége en se laissant tomber jusqu'à terre. Son nid, artistement tissé avec de la paille, est placé sur le sol et attaché à une touffe d'herbes qui le cache; ses œufs, au nombre de quatre, sont blancs, pointillés de roux, surtout au gros bout.

PIPI CHII, *Anthus chïi,* Vieill.

Alondra chïi, Azara, *Apunt. de los Pax.*, t. II, p. 6, n.° 146; *Anthus chïi*, Vieill., Dict. d'hist. nat., t. 26, p. 490; *id.*, Enc. méth., t. I, p. 326; Licht., *Verz.*, p. 37; Prince Max. de Neuw., *Beitr.*, *Vögel*, p. 631; d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool., p. 26.

A. corpore suprà fusco, maculis nigrescente fuscis ornato; subtùs albescente; pectore gulâque nigro-fusco maculatis; caudâ nigricante; rectricibus intermediis fuscis, albido marginatis; tectricibus lateralibus albis.

---

1. Les traits de la description de l'*Alouette variole* ou *de Buenos-Ayres,* tels que les donne Buffon, ne sont pas assez précis pour que nous osions prononcer sur l'identité du *Pipi correndera* avec cette espèce; néanmoins il serait possible que la *Correndera* fût cette espèce et non l'*Anthus fulvus,* auquel on l'a rapportée.

Sur le vivant. Bec brun en dessus, jaunâtre à la mandibule inférieure; yeux brun-roux; pieds gris. Longueur totale, 14 1/2 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 8 cent.; de la queue, 5 cent.; du bec, 11 millim.

Cette espèce, décrite pour la première fois par Azara, sous le nom de *Chii,* fut placée, par Vieillot, dans le genre *Anthus,* avec le nom spécifique imposé par l'auteur espagnol, et le docteur Lichtenstein, qui lui a conservé ce nom, ne l'a donné qu'après Vieillot.

Elle diffère de la précédente par une taille beaucoup moindre, par des taches beaucoup plus nombreuses, et enfin, parce qu'elle n'a que très-rarement un peu de jaune mélangé au blanc grisâtre qui forme le fond de sa couleur.

Nous l'avons rencontrée surtout dans les plaines de la Banda oriental, à l'embouchure de la Plata, aux environs de Maldonado et de Montevideo; puis nous l'avons revue près de Corrientes, à la frontière du Paraguay. Elle se tient dans les lieux humides et secs, particulièrement sur les pelouses, et court avec rapidité ou se faufile entre les herbages, faisant alors entendre, de temps en temps, un petit sifflement qui exprime son nom; mais, si quelque chose l'inquiète, elle se tapit à terre, se réfugie derrière une touffe de plantes, et se croit tout à fait en sûreté, dès qu'elle ne peut voir l'objet qui l'a effrayée. Au mois de Novembre, saison de ses amours, elle vit par couples, s'envole, plane, en battant des ailes, et se laisse tomber à peu près comme l'espèce précédente, sans jamais s'élever aussi haut. Son nid, composé de tiges de graminées contournées en cercle et caché au milieu des herbes, contient cinq à six œufs bruns, tachetés de plus foncé, à peu près comme ceux de notre Alouette commune de France. Elle se nourrit de graines.

PIPI BRUNÂTRE, *Anthus rufescens,* Nob.

Anthus rufescens, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 27, n.° 5.

A. suprà rufescens, pennis totis disco nigro ornatis; alis nigris; tectricibus remigibusque rufo marginatis; caudâ nigrâ, rectricibus utrinquè extimis limbo extùs et apice pallidè rufescentibus, duabus mediis margine æquè pallidè rufescentibus; subtùs totus rufescens, medio abdomine pallidiore, hypocondriis obscurioribus; collo lateribus, punctis vix conspicuis, pectore rufo maculis parvis, fusco-nigris notatis.

Sur le vivant. Bec corné en dessus, rosé en dessous; pieds blanc-jaunâtre sale; yeux bruns. Longueur totale, du bout du bec à l'extrémité de la queue, 16 cent.; du vol, 26 1/2 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 75 cent.; de la queue, 5 cent.; du tarse au bout des doigts, 44 mill.; de l'ongle du pouce, 1 cent.; du bec, 12 mill.; sa hauteur, 4 1/2 mill.; sa largeur, 5 mill.; circonférence du corps, 10 cent.

Les parties supérieures de la tête et du corps brun noirâtre, chaque plume bordée de roux jaunâtre; gorge jaune sale; les côtés du col et de la poitrine jaunâtre roux, varié de petites taches brun noirâtre; ventre et couvertures inférieures de la queue jaune-roux; flancs variés de roux; ailes et leurs tectrices noir-brun, bordées de roux-jaune sale; cou-

vertures inférieures jaunâtres. Queue noire, bordée en dehors de jaune pâle, les deux rectrices extérieures brun sur la barbe externe, blanc jaunâtre sur l'autre.

Cette espèce diffère essentiellement des espèces précédentes par ses teintes beaucoup plus foncées, plus rousses, et en ce qu'au lieu d'être entièrement blanche, la rectrice externe de chaque côté n'a de cette couleur que son côté externe; encore est-il teinté de jaune.

Nous n'avons rencontré qu'une seule fois cette espèce, sur le sommet de la montagne dite du Biscachal, non loin du village de Carcuata, dans la province de Yungas, département de la Paz (Bolivia), c'est-à-dire sur les contreforts orientaux de la chaîne des Andes orientales, à peu près à la hauteur de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle se tenait sur les plateaux couverts de graminées qui forment le sommet de cette montagne, s'y cachant si soigneusement, qu'il nous était difficile de la faire partir; elle faisait alors entendre un sifflement de rappel analogue à celui de l'*Anthus arboreus*, et allait se cacher de nouveau, à peu de distance.

PIPI A QUEUE FOURCHUE, *Anthus furcatus*, Nob.

Anthus furcatus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 27, n.° 4.

A. suprà fuscus, plumis totis grisescente rufo marginatis; alarum eâdem picturâ, remigibus primariis angustè albo marginatis; caudâ nigro-fuscâ, rectricibus utrinque duabus extimis albis, primâ basi tantùm margine, secundâ margine toto intùs nigris; subtùs non rufescens; pectore maculis minoribus fuscis, hypocondriis longioribus notatis.

Sur le vivant. Bec corné à la mandibule supérieure, jaunâtre à la base de l'inférieure; pieds rosés; yeux bruns. Longueur totale, du bout du bec à l'extrémité de la queue, 16 cent.; du vol, 26 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 8 cent.; de la queue, 47 mill.; du tarse au bout des doigts, 4 cent.; de l'ongle du pouce, 9 mill.; du bec, 10 mill.; sa hauteur, 4 mill.; sa largeur, 4 mill.; circonférence du corps, 10 cent.

Queue légèrement fourchue; dessus du corps et de la tête orné de plumes brun-gris clair, bordées de roux-jaunâtre très-clair; gorge blanche; côtés du cou variés de blanc et de noirâtre; poitrine jaune-roux, avec une tache noirâtre au côté interne de chaque plume; ventre et couvertures inférieures de la queue blancs; flancs jaunâtres, avec quelques indices de mouchetures brun pâle; rémiges et leurs tectrices supérieures brunes, bordées largement de jaune-roux très-pâle; le côté externe des pennes primaires presque blanc; les deux rectrices médianes brun-roux, largement bordées de jaunâtre; les autres noirâtres, excepté les deux latérales, dont le côté externe et une partie de l'autre sont blancs.

Plus grande, beaucoup plus forte que l'*Anthus correndera*, cette espèce en diffère encore par sa tête plus grosse, par ses ongles toujours moins longs, par son plumage, dont les taches en dessus sont moins vives, plus nombreuses, moins distinctes; par son ventre blanc, par sa queue plus large.

Nous l'avons d'abord rencontrée aux environs du Carmen, en Patagonie, au 41.e degré de latitude sud; puis dans la vallée tempérée de Cochabamba (république de Bolivia), sur les plateaux élevés de 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, au 17.e degré de latitude ou par une température à peu près égale à celle de Patagonie. Voilà donc une espèce qui habite, en même temps, au 41.e et au 17.e degré de latitude, sans s'être montrée à nous sur tous les points intermédiaires. Elle se tient, à Cochabamba, dans les champs cultivés, sur les chemins et reproduit, en tout, les mœurs de notre Alouette des champs en France; mais elle est moins commune et ne se réunit pas en grandes troupes, comme cette dernière, vivant presque toujours isolée ou par paires, comme notre Cochevis.

††† SYLVIDÉES DUMICOLES, *Sylvidæ dumicolæ*, Nob.

Les oiseaux de ce groupe ne vont jamais au sommet des arbres : ils se tiennent constamment au sein des halliers les plus épais, des buissons isolés, et même des grandes plantes. Ils descendent souvent à terre, sans jamais y rester long-temps. Ils habitent toutes les latitudes, toutes les zones d'élévation, sur les montagnes, à l'est et à l'ouest des Andes.

Genre TROGLODYTE, *Troglodytes*, Cuv.

Tout le monde connaît les caractères généraux des Troglodytes ou, tout au moins, leurs manières vives, leur sautillement autour des habitations, dans lesquelles, en Amérique comme en Europe, ils entrent même pour nicher. Tout le monde a remarqué leur petit bec grêle et allongé, leurs ailes courtes et concaves, leur queue à chaque instant relevée; mais tout le monde n'a pas été à portée de les étudier sur le continent américain; aussi nous reste-t-il à parler des espèces que nous y avons rencontrées. Notre premier sous-genre (*Thryothorus*) est seulement des pays chauds et boisés et des forêts situées à l'est des Andes. Les *Troglodytes* proprement dits ne nous offrent pas, à beaucoup près, la même distribution géographique : tous oiseaux buissonniers et sédentaires, ils sont également répartis dans toutes les régions; ainsi le *Troglodytes platensis* se trouve dans notre seconde zone de latitude et de hauteur, c'est-à-dire du 28.e au 34.e degré à l'est et à l'ouest des Andes, et sur les montagnes, dans la zone torride, de 1,000 à 3,700 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que, des trois autres espèces, la première est de l'ouest des Cordillères, dans la zone torride; la seconde, des mêmes régions, mais seulement à l'est; la troisième, reléguée sur les parties les plus méridionales du continent américain. De ces faits nous tirons la conséquence

que les Troglodytes habitent depuis le niveau de la mer jusqu'à près de 4,000 mètres au-dessus, sur les montagnes de la zone torride, et en latitude, depuis la ligne jusqu'au 41.e degré de latitude.

Sous-genre THRYOTHORE, *Thryothorus*, Vieill.

Nous ne concevons cette subdivision des Troglodytes qu'autant qu'on n'y mettra que les espèces ayant pour caractère un bec assez long, comprimé, plus large verticalement à la base qu'au milieu, ou, pour mieux dire, les espèces dans lesquelles cette partie conique diminue graduellement de la base à l'extrémité, d'une manière égale; avec les espèces ayant de plus les tarses et les doigts robustes. Tels sont les caractères distinctifs des véritables Troglodytes; mais, si nous voulons considérer leurs mœurs, nous trouverons, de suite, des oiseaux bien différens; les Thryothores se tenant seulement dans les pays chauds et sur les arbres près de leur coupe, tandis que les Troglodytes ne sont que buissonniers. Ce sont encore les oiseaux chanteurs par excellence, parmi les américains, et ceux qu'on peut, à plus juste titre, comparer au Rossignol; car, s'ils lui cèdent par la variété, ils le dépassent par la force, par la pureté, par l'harmonie de leurs hymnes.

THRYOTHORE CORAYA, *Thryothorus coraya*, Vieill.

Le Coraya, Buff., t. IV, p. 484, Enl. n.° 701, fig. 1; *Turdus coraya*, Lath., *Syst. orn.*, *gen.* 22, *sp.* 117; Linn., Gmel., *Syst. nat.*, *ed.* 13, *gen.* 107, *sp.* 88; *Myothera coraya*, Spix, pl. 73, fig. 2.

T. capite suprà brunneo-viridescente, corpore suprà rufo-fuscus, subtùs dilutior; superciliis albis, capitis lateribus nigro maculatis, gutture albo; caudâ griseâ, lineis nigricantibus transversìm variâ.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, bleuâtre en dessous; yeux rouge de carmin vif; pieds brun-violet. Longueur totale, 16 cent.; du vol, 21 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 7 cent.; de la queue, 56 mill.; du bec, 24 mill.; sa hauteur, 5 mill.; sa largeur, 5 mill.; circonférence du corps, 10 cent.

Cette espèce ne s'est montrée à nous que dans les régions chaudes et boisées de la zone torride, tant sur les montagnes peu élevées qu'au milieu des plaines; ainsi, nous l'avons rencontrée dans la province de Yungas, aux environs du village de Carcuata (Bolivia); puis dans la province de Chiquitos, près de Concepcion; et enfin, au milieu des forêts humides habitées par les Indiens guarayos. Partout elle est assez rare, quoique très-répandue. Nous l'avons toujours vue sur les branches basses des arbres de moyenne hauteur, entre les feuilles ou les lianes enlacées, sautillant et cherchant les

insectes, qu'elle préfère à toute autre nourriture. Son vol est lourd et jamais prolongé. Sa voix est assez agréable, sans pouvoir être comparée à celle de l'espèce suivante.

THRYOTHORE CHANTEUR, *Thryothorus modulator*, Nob.[1]

T. suprà brunneo-fuscescente, fronte, superciliis, gutture, pectoreque rufis; subtùs brunneo-fuscescente dilutior; remigiis nigrescentibus, pogonio externo rufo, nigroque transversìm maculatis; caudâ brevi, brunneo-fuscescente, nigro transversìm radiatâ; rostro compresso.

Sur le vivant. Yeux bruns; bec noirâtre; pieds bruns. Longueur totale, 15 cent.; du vol., 22 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 63 mill.; de la queue, 30 mill.; du tarse au bout des doigts, 43 mill.; du bec, 13 mill.; sa largeur et sa hauteur, 5 1/2 mill.; circonférence du corps, 12 cent.

Toutes les parties supérieures brun-roussâtre foncé et uniforme; le front, un large sourcil, qui s'étend jusque derrière la tête, la gorge, le devant et les côtés du cou, le haut de la poitrine, d'un beau roux uniforme foncé; parties inférieures d'une teinte semblable à celle du dessus, mais beaucoup plus pâle; les rémiges et leurs tectrices supérieures brun noirâtre, rousses et tachetées, transversalement, de noir sur leur côté externe. Queue de la teinte générale supérieure, avec de petites bandes noirâtres, interrompues et en travers.

Dès le premier coup d'œil, il est facile de s'apercevoir que cette espèce diffère essentiellement de l'Arada, *Turdus cantans,* Linn., par sa teinte uniforme supérieure, par le manque de collier et de taches noires et blanchâtres des parties antérieures du haut du dos, ainsi que par une taille toujours beaucoup plus forte. Toutes ces différences, constantes chez tous les individus que nous avons vus, nous ont déterminé à les séparer entièrement.

Nous n'avons rencontré cette espèce que sur les montagnes basses et boisées du pied oriental de la chaîne des Andes boliviennes, principalement dans la province de Yungas et dans le pays habité par les Indiens yuracarès, toujours dans les ravins des lieux les plus escarpés, au sein des précipices les plus affreux, pour peu qu'ils soient couverts d'une végétation active. C'est là que, perchée sur les branches basses des arbres suspendus au bord des torrens, son chant sonore et mélodieux vient contraster avec le triste aspect des environs : ses accens, que nous ne pouvons comparer à rien de ce que nous connaissons en Europe, sont beaucoup plus forts que ceux du Rossignol; et, sans en avoir peut-être toute la flexibilité, ils sont bien plus sonores, bien plus clairs; ils sont beaucoup plus remplis d'effet. Souvent ce sont des gammes chromatiques rendues par des notes flûtées, qui s'entendent à une grande distance; d'autres fois, des cadences variées, interrompues par des éclats de voix, par les plus belles basses, ou, enfin, une musique

---

1. C'est par erreur que, dans notre *Synopsis,* nous avons rapporté cette espèce au *Turdus arada,* Lath., qui en est bien différent.

grave, formée des sons les plus purs. En un mot, nous n'avons réellement aucun terme assez fort pour rendre l'impression que ce chant nous a faite, au milieu de cette nature si active, mais en même temps si accidentée, des montagnes déchirées des lieux solitaires qu'il habite.

Connu de tous les habitans des montagnes, le Thryothore chanteur reçoit d'eux le nom d'*Organito* (petit orgue) : il est, pour eux, le sujet de beaucoup de contes absurdes. Comme on l'entend aussi souvent qu'il est rare qu'on l'aperçoive, les habitans de la province de Yungas croient, pour la plupart, que l'animal qui produit de si beaux accords n'est pas un oiseau, mais bien un insecte, caché sous l'écorce des arbres; aussi assurent-ils qu'on chercherait vainement à le voir. Nous en devons la découverte et la capture aux Indiens yuracarès, meilleurs observateurs, qui nous ont dit le nommer *Bijubiju.*

Sous-genre TROGLODYTE, *Troglodytes*, Cuv.

Les Troglodytes diffèrent des Myothères par un bec plus mince, moins conique, par une taille beaucoup moindre, par des mœurs tout à fait buissonnières et familières.

TROGLODYTE DE BUENOS-AYRES, *Troglodytes platensis.*

Troglodyte de Buenos-Ayres, Buff., Enl., n.° 780, fig. 2; *Troglodyto basacaraguay*, Azara, *Apunt.*, t. II, p. 17, n.° 150; *Troglodytes platensis*, Prince Max., *Beitr.*, t. III, p. 742, n.° 1; *Sylvia platensis*, Vieill., Dict., t. 34, p. 510, et Enc. méth., t. II, p. 472; *Troglodytes hyemalis* et *Troglodytes fulvus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 26, n.os 6 et 7.

T. suprà brunneo-rufescente, uropygio rufo; subtùs fulvo-albescente; remigibus, rectricibus nigrescentibus, pogonio externo rufo nigroque maculato; rectricibus rufescente-nigro transversìm radiatis; rostro tenui, subarcuato.

Sur le vivant. Bec noirâtre en dessus, jaune à la base de la mandibule inférieure; yeux bruns; pieds roses. Longueur totale, 14 cent.; du vol, 19 cent.; circonférence du corps, 8 cent.

Parties supérieures du corps brun-roussâtre uniforme ou portant quelquefois de très-légers indices de stries transversales fines, plus foncées. La teinte roussâtre passe graduellement au roux au croupion; mais cette teinte est plus ou moins vive, selon les individus. On remarque aussi que les plumes coccygiennes sont terminées de roux, que la base en est blanche, et qu'une légère bande noire transversale sépare ces deux couleurs sur certains individus, tandis que d'autres montrent seulement un indice du blanc. Gorge, devant du col et poitrine fauves; couleur de tourterelle, passant au roux, sur les flancs et sur les couvertures inférieures de la queue; rémiges noirâtres, dont le côté externe est rayé transversalement de noirâtre et de brun-roux plus ou moins vif;

queue roux-brun, rayée en travers de noirâtre, par bandes souvent interrompues. C'est une variété *A*.

Une variété *B*, constante et locale des montagnes du Haut-Pérou, que nous ne pouvons réellement pas distinguer comme espèce, car les caractères n'en sont pas assez distincts, ne diffère de celle-ci qu'en ce que les couleurs des parties inférieures en sont uniformément roux très-pâle, sur la poitrine et sur la gorge, sans qu'on y remarque cette teinte fauve, couleur de tourterelle; elle est aussi généralement plus rousse au bas-ventre et au croupion.

Nous avons rencontré la variété *A* dans les environs de Buenos-Ayres, à Corrientes, frontière du Paraguay, et près de Valparaiso, au Chili. Nous avons vu la variété *B* non loin de Rio de Janeiro, au Brésil et en Bolivia, depuis l'élévation de 3,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, en descendant presque jusqu'aux plaines chaudes du centre de l'Amérique méridionale, aux environs de la ville de la Paz, de l'autre côté de la chaîne orientale, provinces de Yungas, de Sicasica, de Valle grande; ainsi, voilà un oiseau qui se trouve du 34.e au 28.e degré de latitude à l'est et à l'ouest des Andes, et au 16.e degré seulement sur le versant oriental, mais du niveau de la mer jusqu'à près de 4,000 mètres au-dessus.

Quant à ses mœurs, elles sont bien décrites par Azara, notre illustre devancier; nous nous bornerons donc à confirmer quelques-unes de ses observations, en y en ajoutant de nouvelles. Un des plus familiers parmi les oiseaux américains, ce Troglodyte vit toujours près de l'homme dans les haies, dans les jardins, dans les buissons voisins des habitations, dont, en hiver, il se rapproche encore davantage; car alors il entre dans les maisons, sous les hangars, probablement afin d'y chercher la nourriture plus facile que lui offrent les espèces d'araignées si abondantes aux pays chauds. Sans être très-commun, on le voit partout sautiller légèrement sur la terre ou dans les halliers, en relevant constamment la queue, et se faufilant, en tous lieux, comme une souris, ce qui lui a valu le nom de *Ratoncito* (petit rat), qu'il porte à Buenos-Ayres.

Son chant ressemble à celui des Fauvettes : agréable sans être fort, varié sans être continu, il est remarquable, surtout dans la saison des amours. Ce Troglodyte niche sous les poutres des maisons et dans les trous des murailles. Son nid, composé de quelques plumes et de paille, est, en dedans, tapissé de crins; sa ponte, de quatre œufs rosés, tachetés de rouge, de 13 et 17 millimètres de diamètre, a lieu en Septembre et en Octobre.

Les Guaranis du Paraguay le nomment *Basacaraguay*. Au Chili, on le connaît sous la dénomination de *Chircan*.

TROGLODYTE A QUEUE EN DAMIER, *Troglodytes tecellata*, Nob.

Troglodytes tecellata, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836); p. 25, n.° 4.

T. suprà omninò brunneo clarè tincta, et transversìm obscurè brunneo striata, striis in dorso largioribus; uropygio paulatìm rufo; remigibus nigrescentibus, extrinsecùs

griseis maculis parvis limbatis; rectricibus nigrescentibus, lineis rufescentibus interruptis ornatis; subtùs griseo-fulvo, hypocondriis rufescentibus; crisso rufo, nigroque variegato.

Sur le vivant. Bec brun au bout, jaune à sa base; yeux roux; pieds brun rosé. Longueur totale, 11 1/2 cent.; du bec, 12 mill.; de la queue, 30 mill.; du tarse au bout des doigts, 30 mill.; du vol., 465 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 55 mill.

Tout le dessus du corps brun-gris, légèrement teinté de roux sur le dos, et passant au roux sur le croupion, avec des stries transversales noirâtres, beaucoup plus larges au milieu du dos; du jaune roux au-dessus des yeux; rémiges primaires noirâtres, avec une série de taches jaune pâle sur le côté extérieur; rémiges secondaires noirâtres, rayées transversalement de gris-fauve; rectrices rayées transversalement aussi de très-larges bandes noirâtres et roux-gris; mais ces lignes sont interrompues et représentent des taches ressemblant aux carrés d'un jeu de dames. Couvertures inférieures de la queue roux clair, tachetées, en travers, de brun; dessous du corps gris-fauve, passant au roux sur les flancs; couvertures inférieures des ailes blanchâtres.

Cette espèce diffère de la précédente par une teinte supérieure beaucoup plus grise; par les stries toujours très-prononcées de cette partie; par sa queue plus courte, beaucoup plus large, ayant les lignes transversales du double plus larges et toujours brusquement interrompues; par les couvertures inférieures des ailes blanchâtres.

Nous l'avons rencontrée seulement à l'ouest des Andes boliviennes, dans la vallée de Tacna (Pérou), au milieu des haies et des buissons, où, du reste, elle mène le même genre de vie que l'espèce précédente.

TROGLODYTE DE GUARAYOS, *Troglodytes guarayanus*, Nob.

Troglodytes guarayanus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 24, n.° 5.

T. suprà obscurè brunneo-rufescente ad uropygium rufescens; vittâ, superciliis, guttureque albescentibus; pectore, ventreque rufis; remigibus brunneo-nigris, pogonio externo rufo maculato; remigibus secundariis rufis, nigro irregulariter zonatis; caudâ gracili, elongatâ, rectricibus rufis, nigro irregulariter zonatâ et variegatâ.

Sur le vivant. Bec corné en dessus, jaune en dessous; yeux roux; tarses violets. Longueur totale, 13 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 50 mill.; de la queue, 40 mill.; du tarse au bout des doigts, 37 mill.; du bec, 15 mill.; sa hauteur et sa largeur, 4 mill.; circonférence du corps, 80 mill.

Dessus de la tête gris-brun, passant sur le dos au brun-roux, et au roux foncé au croupion; un large sourcil blanchâtre passe sur l'œil; oreilles et joues variées de gris et de blanchâtre; gorge et devant du cou blanc grisâtre, le reste du dessous du corps et des ailes roux foncé; tectrices des ailes et rémiges primaires noirâtres, bordées extérieurement de petites taches rousses; les dernières rémiges secondaires rousses, rayées et variées irrégulièrement, surtout à leur extrémité, par des bandes noirâtres en zigzag. Queue longue, très-grêle, rousse, avec des raies noires espacées, d'abord par

bandes irrégulières transversales, à la base des rectrices; mais ensuite elles sont disposées irrégulièrement par zigzags, suivant, à leur extrémité, la forme de la plume.

Cette espèce se distingue de suite des précédentes par sa gorge et par ses sourcils blanchâtres; par la couleur roux foncé qui colore ses parties inférieures; par sa queue longue et grêle, et surtout par les zigzags que forment les taches noirâtres de la queue et des dernières rémiges, lesquelles, au lieu de présenter des bandes transversales, suivent le contour de l'extrémité des pennes.

Nous ne l'avons rencontrée que dans les halliers épais qui entourent les habitations des sauvages Guarayos, au sein des forêts chaudes et humides qui séparent la province de Chiquitos de celle de Moxos (république de Bolivia); ses mœurs sont les mêmes que celles de l'espèce précédente, et elle n'est pas moins rare.

TROGLODYTE PÂLE, *Troglodytes pallidus*, Nob.

Troglodytes pallidus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 25, n.° 3.

T. capite suprà, colloque griseo-cinerescens; dorso griseo-rufescente; uropygio rufo-pallidissimo, subtùs griseo-flavo pallidiore; remigiis brunneo-pallescentibus, pogonio externo griseo maculatis; rectricibus angustatis, rufescentibus, brunneo transversìm striatis.

Sur le vivant. Yeux bruns; bec corné; pieds rosés. Longueur totale, 10 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 55 mill.; de la queue, 39 mill.; du bec, 12 mill.

Dessus de la tête, du col et haut du dos gris cendré pâle, passant au gris-roux pâle sur le dos et au fauve très-pâle, au croupion; parties inférieures uniformes, fauve-gris très-pâle; les couvertures inférieures de la queue roussâtres; rémiges brun-gris, bordées extérieurement de roussâtre, et rayées, en travers, sur cette partie, de brun pâle; queue longue, grêle, légèrement roussâtre, rayée transversalement de bandelettes non interrompues et rapprochées, d'un brun très-pâle.

Ce Troglodyte se distingue, au premier aperçu, de toutes les autres espèces par ses teintes infiniment plus pâles sur toutes les parties, tout en offrant, du reste, à peu près la même distribution de couleurs que le *Troglodytes platensis :* en lui c'est le gris qui domine, tandis que c'est le brun dans les autres.

Nous ne l'avons rencontré qu'en Patagonie, sur les coteaux buissonneux des rives du Rio negro, au 41.e degré de latitude sud : il y est peu commun, et par ses mœurs ressemble aux autres espèces du genre.

Genre SYNALLAXE, *Synallaxis*, Vieill.

Le genre Synallaxe est trop connu pour que nous en reproduisions ici les caractères. Comme on le verra par les mœurs de chaque espèce en particulier, ce sont des oiseaux essentiellement buissonniers ou graminicoles; car ils ne sortent des halliers, des grandes herbes, que pour marcher aux environs,

en relevant la queue d'instans en instans, en sautillant avec gaîté, mais s'enfonçant immédiatement au milieu du fourré, dès qu'ils éprouvent la moindre crainte. Il est impossible de ne pas voir, dans les Synallaxes, pour beaucoup de leurs espèces, indépendamment des caractères de bec et de pieds, qui les rapprochent des *Anabates* et des *Anumbius*, des mœurs tout à fait identiques à celles des oiseaux appartenant à ces genres. D'un autre côté, sauf le bec beaucoup moins long, quelques-uns ont les manières des Huppucerthies, tandis que d'autres font évidemment le passage aux Becs-fins par les Troglodytes et les Anthus; ainsi, considérant séparément les espèces qui ont des rapports certains avec ces différens groupes, placés, par les auteurs, plus ou moins près les uns des autres, nous trouvons : 1.° que le *Synallaxis dorso maculatus* et le *S. maluroides* se rapprochent, quant aux mœurs, du *Donacobius*, dont ils ont les habitudes marécageuses, tandis que, jusqu'à un certain point, leur queue aiguë leur sert, comme aux *Dendrocolaptes*, de point d'appui pour grimper sur les arbres; 2.° que le *Synallaxis torquatus*, le *S. Maximiliani*, le *S. phryganophilus* et le *S. ruficauda*, par leur ongle du pouce assez allongé et droit, qui en fait des oiseaux plus spécialement marcheurs dans les grandes herbes, se rapprochent des Anthus; 3.° que le *Synallaxis ruficeps*, le *S. humicola*, le *S. fuliginiceps* et le *S. striaticeps*, buissonniers et marcheurs à la fois, par leur queue longue, étagée, souvent usée, par leurs tarses longs, par leur coutume de marcher autour des buissons, en relevant constamment leur queue, par leurs mouvemens toujours craintifs et empressés, ressemblent, on ne peut plus, à quelques Huppucerthies et aux *Furnarius;* et 4.°, enfin, que le *Synallaxis albiceps*, le *S. ægythaloides*, le *S. leucocephalus*, le *S. patagonicus*, par la manière dont ils se cramponnent aux branches, qu'ils abandonnent peu, par leur bec court, quelquefois sans dent marquée, par leur queue usée, par leurs jambes fortes, nous offrent un passage évident aux *Anabates*, aux *Anumbius* et aux autres oiseaux buissonniers.

Malgré tous ces rapprochemens, qui démontrent la difficulté de grouper naturellement certaines séries de passereaux, il nous paraît évident qu'on ne peut séparer les Synallaxes des *Sylvidées*, avec lesquels ils ont, du reste, tant de rapports intimes, ni placer, près d'eux, tous les genres que nous avons signalés comme s'en rapprochant par quelques traits de ressemblance. Il est vrai que les genres *Anabates* et *Anumbius*, que nous croyons cependant devoir plus particulièrement leur adjoindre, sont eux-mêmes intimement unis aux Sittines, qui conduisent aux *Dendrocolaptes*, dont on ne peut les éloigner. Dans cet embarras, que faire? Nous laissons les Synallaxes avec les *Sylvidées;*

nous y adjoignons, contrairement au tableau placé en tête des Passereaux, les *Anabates* et les *Anumbius;* et nous renvoyons les deux derniers genres aux Ténuirostres.

La distribution géographique des Synallaxes n'est pas moins singulière, par les exceptions qu'elle présente : les uns sont sédentaires en des contrées spéciales, comme nos cinq premières espèces et quelques autres encore; mais par des latitudes différentes, depuis la Patagonie jusqu'aux régions les plus chaudes, sur les plaines et sur les montagnes, tandis que d'autres, au contraire, viennent parfaitement confirmer nos observations sur la concordance d'habitation, selon la latitude ou selon l'élévation sur les montagnes de la zone torride. Par exemple, le *Synallaxis striaticeps,* les *S. humicola, S. ruficeps,* se sont montrés à nous au milieu des plaines, seulement dans notre seconde zone d'habitation, c'est-à-dire du 28.e au 34.e degré de latitude. Sur les montagnes de la zone torride, ils ont dû chercher une température analogue, et, dès-lors, nous ne les avons retrouvés que dans notre II.e zone d'élévation, c'est-à-dire de 1,700 à 3,700 mètres (11,000 pieds) au-dessus de la mer. Le *Synallaxis œgithaloides* nous a montré la même concordance, mais, entre les troisièmes zones, se trouvant en Patagonie et à près de 4,000 mètres sur les Andes boliviennes. En résumé, les Synallaxes habitent, en latitude, depuis la zone torride jusqu'au 45.e degré de latitude, et, en élévation, depuis le niveau des mers jusqu'à 4,000 mètres au-dessus. Trois espèces sont, en même temps, des deux versans des Andes, tandis que 12 appartiennent seulement au versant oriental.

† SYNALLAXES ARUNDINICOLES, *Synallaxes arundinicolæ,* Nob.

Ce groupe de Synallaxes ne comprend que les espèces que nous avons rencontrées parmi les roseaux et parmi les joncs des marais, sans qu'ils paraissent jamais se poser sur les buissons : ils ont tous le bec plus long, plus grêle que les autres Synallaxes, les doigts plus longs, les ongles beaucoup plus pointus; du reste, les mêmes caractères d'ailes et de queue. Nous ne les avons rencontrés qu'au sud des tropiques, et de là jusqu'au 41.e degré de latitude australe, seulement à l'est des Andes, au sein des marais des Pampas ou de la Patagonie et jamais sur les montagnes.

SYNALLAXE A DOS TACHETÉ, *Synallaxis dorso maculatus*, Nob.

Oiseaux, pl. XIV, fig. 1, 2.

Cola aguda de escapulario chorreado, Az., *Apunt. de los Pax.*, t. II, p. 260, n.° 232; *Sylvia melanops*, Vieill., Dict., t. II, p. 232, et Enc. méth., t. II, p. 434 (copié d'Azara[1]); *Synallaxis dorso maculata*, d'Orb. et Lafresn., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 21, n.° 1.

S. suprà rufo nigro, cinereo, albidoque variegatus; pileo nigro-fusco subtilissimè rufo-striato, maculis dorsalibus nigris, albo striatis; alis fusco-nigris; vittis duabus longitudinalibus cinnamomeis; caudâ valdè gradatâ, rectricibus nigris apice maculâ griseâ, duabus intermediis rufis; superciliis à naribus ad nucham, gutture, collo anteriore medioque abdomine albis; lateribus collis et pectoris, hypocondriis, anoque, olivaceo rufescentibus.

Sur le vivant. Bec noirâtre en dessus, jaunâtre à la base de la mandibule inférieure; pieds brun noirâtre; yeux bleuâtres. Longueur totale, 12 cent. 7 mill.; de la queue, 3 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 55 mill.; du haut du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du bec, 13 mill.; du vol, 16 cent.

Bec très-allongé, grêle, un peu arqué, comprimé et caréné en dessus; dessus de la tête brun noirâtre, la tige des plumes plus pâle; un large sourcil jaune blanchâtre part de la base des narines et va se perdre sur les côtés du cou; toutes les parties inférieures blanc roussâtre, plus foncé sur la poitrine et plus brun sur les flancs; dessus du cou roux, avec une tache brune au milieu de chaque plume; sur le dos, chaque plume a sa moitié extérieure gris ardoisé; l'autre noire, séparées par une ligne blanche; queue en coin, étagée, les rectrices les plus supérieures terminées par une pointe; croupion et les deux rectrices médianes roux-brun, les autres noirâtres; petites tectrices supérieures des ailes rousses, les grandes de la même teinte, avec une tache noire ovale, sur sa longueur; rémiges brun noirâtre, avec la moitié inférieure d'un beau roux vif; couvertures inférieures de l'aile de la même couleur.

Chez les jeunes individus la tête est variée de roux, les pennes scapulaires postérieures sont variées de roux, mais avec des teintes moins vives, moins distinctes.

Nous n'avons rencontré cette charmante espèce qu'aux environs de Buenos-Ayres, et seulement dans les joncs inondés des marais de la Plata, du côté de Barracas. Nous avons souvent entendu son sifflement aigu et de rappel, sans apercevoir l'oiseau, qui sautillait en se cramponnant aux joncs et ne se montrant jamais au dehors. Ses mouvemens sont vifs et légers, son vol court. L'inspection de son estomac nous a démontré qu'il se nourrit de petits moucherons. Comme nous ne l'avons jamais aperçu l'été aux environs de Buenos-Ayres, nous devons supposer qu'il y est de passage, et vit, sans doute, dans les marais des Pampas.

---

1. Nous n'avons pas conservé le nom imposé par M. Vieillot, parce que l'espèce qui nous occupe n'a pas les *yeux noirs*.

Passe-
reaux.

SYNALLAXE MALUROÏDE, *Synallaxis maluroides*, Nob.

Oiseaux, pl. XIV, fig. 3, 4.

S. capite subtùs rufus; occipite dorsoque nonnullis nigris longitudinalibus maculis signatis; oculorum circuitu, gutture antero, collo, medioque ventre albicantibus; lateribus colli griseo-brunneis; caudâ elongatâ, acutâ, rufescente ad inferiores rectrices, scapis albescentibus; remigibus brunneis, externè griseo pallidiore limbatis, basi rufis; internè medio nigris.

Sur le vivant. Yeux bruns; bec brun en dessus, jaunâtre en dessous; pieds jaunâtres. Longueur totale, 15 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 54 mill.; du bec, 9 mill.; de la queue, 55 mill.

Bec long, grêle, fortement comprimé sur les côtés, caréné en dessus; doigts et ongles longs; rectrices longues, étagées, pointues à leur extrémité; dessus de la tête roux vif; quelques petites taches noires se mêlent à cette teinte, sur le derrière de l'occiput; dessus du col et toutes les parties supérieures roux-gris pâle, chaque plume ornée d'une longue tache médiane, longitudinale. Côtés du col et flancs roux-gris uniforme; tour des yeux, gorge et milieu du ventre blanchâtres; rémiges rousses à leur base; deux rectrices supérieures noirâtres, bordées de roux, toutes les autres rousses, avec une tache noirâtre à leur base.

Cette espèce, dont les individus ne nous ont montré aucune différence entr'eux, s'est présentée à nous absolument dans les mêmes circonstances que l'espèce précédente, seulement aux environs de Buenos-Ayres, en hiver, parmi les joncs qui bordent la Plata, du côté de la *Boca*. De même, elle ne sort jamais des joncs, qu'elle parcourt en tous sens, sautillant d'une tige à l'autre, en poursuivant les petites espèces de diptères dont elle se nourrit. Elle est assez rare.

SYNALLAXE TROGLODYTOÏDE, *Synallaxis troglodytoides*, Nob.

S. capite dorsoque subtùs flavicantibus nigroque striatis; dorso brunneo-rufescente; caudâ elongatâ, gracili, transversìm nigro griseoque rufescente radiatâ, inferiùs griseo rufescente; remigibus brunneis, pallidè rufo limbatis.

Sur le vivant. Bec brun au bout, jaunâtre à la base; yeux bistrés; pieds rosés. Longueur totale, 11 cent.; de la queue, 4 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 45 mill.; du bec, 10 mill.; du tarse à l'extrémité des doigts, 3 cent.; circonférence du corps, 7 cent.

Dessus de la tête brun noirâtre, avec une tache jaunâtre au milieu de chaque plume; col en dessus de la même couleur, la tache jaunâtre beaucoup plus grande; gorge et ventre d'un blanc teinté de roux-jaune pâle; dos roux très-clair; tectrices supérieures de l'aile tachetées, par lignes irrégulières transversales, de brun foncé sur du jaune-roux; tectrices inférieures blanches; rémiges brunes, la barbe externe marquée alternativement, sur sa longueur, d'une tache brune et d'une tache jaune-roux; queue longue, étagée, grêle, faible, d'une teinte roux-jaune clair, avec dix bandes transversales noirâtres sur les plus grandes rectrices.

Nous avons rencontré cette espèce en Patagonie, mais seulement aux environs de la Bahia de San-Blas, au 40.e degré de latitude sud. Un matin, une troupe de dix à douze de ces oiseaux voltigeait sur les plantes maritimes, et chaque individu restait à peine deux minutes en place, toujours en mouvement, en parcourant chaque tige, montant et descendant toujours et sans s'effrayer. La troupe s'envolait tout à coup, pour aller se poser à peu de distance. Un coup de fusil, qui coucha l'un d'eux par terre, fit disparaître le reste de la famille ambulante, dont jamais nous n'avons depuis revu d'autres membres. C'était au mois de Janvier.

†† SYNALLAXES BUISSONNIERS ET MARCHEURS, *Synallaxes dumicolæ*, Nob.

Nous avons séparé, des espèces qui précèdent, celles qui, au lieu d'entrer au sein des marais et de ne vivre qu'au-dessus des eaux, sur les joncs, se tiennent sur les buissons et sur les grandes plantes, quelquefois assez près des eaux, mais aussi souvent sur les coteaux les plus arides; c'est parmi ceux-ci que se rencontrent les plus marcheurs du genre, qui même, par cette manière de vivre, font, par le caractère de leur ongle du pouce allongé et souvent peu arqué, le passage entre les Synallaxes et les Anthus. Ces espèces sont plus répandues que les autres : elles occupent les régions froides, tempérées et chaudes du continent américain, et s'élèvent sur les montagnes jusqu'à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Quelques-unes des espèces de ce groupe font évidemment le passage aux *Anabates* et aux *Anumbius*.

SYNALLAXE À GORGE TRICOLORE, *Synallaxis phryganophilus*, Nob.

Cola aguda de horqueta tricolor, Azara, *Apunt.*, t. II, p. 255, n.° 229; *Sylvia phryganophila*, Vieill., Dict., 1810, t. II, p. 207, et Encycl., t. II, p. 460 (d'après Azara); *Synallaxis tecellata*[1], Temm., Col., tab. 311, fig 1; *Synallaxis phryganophila*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 22, n.° 4.

S. vertice humerisque rufis; plumis colli superioris, dorsi anterioris, brunnescentibus, in medio fulvo marginatis; dorso uropygioque fusco-fulvescentibus; gutture albescente, in medio flavo nigroque pectore fusco; ventre albescente, caudâ elongatissimâ, acutâ, brunnescente.

Sur le vivant. Bec bleu; pieds rosés; yeux rouge-aurore. Longueur totale, 22 cent.; de la queue, 12 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 6 cent.; du bec, 9 mill.

Cette charmante espèce, bien caractérisée par sa longue queue et par sa gorge trico-

---

1. M. Temminck n'a décrit cet oiseau qu'après le retour de M. Saint-Hilaire. Il est, dès-lors, évident que Vieillot l'avait décrit au moins cinq ans avant lui.

Passe-reaux.

lore, s'est offerte à nous, principalement en hiver, dans toute la province de Corrientes (république Argentine), où elle est très-rare. Nous l'avons toujours vue dans les lieux marécageux, dans les petits buissons, dans les grandes herbes, surtout les plus sauvages, où elle paraît vivre sédentaire et presque toujours par couples. On la voit se poser constamment à la partie moyenne de la hauteur des buissons ou même sur les branches les plus basses. De là, elle descend, en sautant d'une branche à l'autre, s'enfonçant, de plus en plus, vers le centre, jusqu'au sol, où elle cherche, le plus souvent, les insectes dont elle se nourrit; d'autres fois, elle s'enfonce de suite, dans une touffe d'herbes et s'y cache si bien, qu'il nous est arrivé de la poursuivre long-temps, sans pouvoir l'apercevoir où elle s'était posée, tandis qu'elle s'envolait de dessous nos pieds. Son vol est saccadé, pesant; sa marche assez agile à terre, ce qui s'annonce par le peu de courbure et la longueur des ongles du pouce; mais alors on la voit exclusivement parmi les grandes herbes; elle fait entendre un léger cri, lorsqu'elle s'envole. Nous n'avons rien appris touchant sa reproduction.

SYNALLAXE A QUEUE ROUSSE, *Synallaxis ruficauda*, Vieill.

Cola aguda anegadizos, Azara, *Apunt. de los Pax.*, t. II, p. 262; *Sylvia russeola*, Vieill., Dict., t. II, p. 217, et Enc. méth., t. II, p. 463 (d'après Azara); *Synallaxis ruficauda*, Vieill., Dict., t. XXXII, p. 310; Enc. méth., t. II, p. 623; *Opetiorynchus inundatus*, Temm.; *Synallaxis ruficauda*, Spix, *Av.*, t. LXXXV, fig. 2; *Synallaxis caudacutus*, Prince Max., *Beitr.*, t. III, p. 692, n.° 3; *Synallaxis ruficauda*, d'Orb. et Lafresn., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 22, n.° 5.

S. suprà rufo-fuscus, subtùs albescens; gulâ flavâ; fronte, caudâ alisque rufis; remigibus nigrescente terminatis; caudâ acutissimâ.

Sur le vivant. Yeux brun pâle; bec brun; pieds bleus. Longueur totale, 17 cent.; de la queue, 5 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 6 cent.; du bec, 11 mill.; du tarse au bout des doigts, 6 cent.

Ce Synallaxe, remarquable par sa gorge jaune, par ses parties supérieures brun-roux, par son front, ses ailes, sa queue roux vif, ainsi que par ses parties inférieures blanchâtres, ne s'est offert à nous que dans les parties méridionales de la province de Corrientes, dans les plaines marécageuses du Rincon de Luna et seulement en hiver. Il est rare, se tient près des maisons, sur les buissons, dans lesquels il n'entre pas, perché sur les grandes plantes, ou marche à terre avec rapidité, cherchant les insectes et les petites graines dont il se nourrit. Peu craintif, il s'inquiète peu de la présence de l'homme, vient dans les jardins, sur les haies sèches, toujours par petites troupes, composées de couples; il vole par saccades et assez lourdement, tout en faisant entendre, par instans, un léger cri de rappel.

SYNALLAXE A TÊTE STRIÉE, *Synallaxis striaticeps*, Nob.

Oiseaux, pl. XVI, fig. 1.

Synallaxis striaticeps, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 22, n.° 6.

S. suprà rufescenti-griseus; tectricibus alœ, rectricibusque acuminatis, totis cinnamomeis; remigibus fuscis, margine exteriore rufescentibus; frontis et verticis pennis elongatis, acuminatis, rufescente-albis, in medio longitudinaliter nigro striatis; superciliis ad nucham intensis; gulâ pectoreque albescentibus; hypocondriis abdomineque rufescente-grisescentibus.

Sur le vivant. Yeux rouge carmin; bec noirâtre en dessus, rose violet à sa base; pieds gris. Longueur totale, 16 centimètres; du vol, 21 1/2 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 68 mill.; de la queue, 6 cent.; du tarse au bout des doigts, 33 mill.; du bec, 13 mill.; sa hauteur, 3 1/2 mill.; circonférence du corps, 8 cent.

Mâle. Sur la tête des plumes longues, effilées, jaunâtres, dont chacune est pourvue, sur sa longueur, d'une tache noire; dessus gris roussâtre, passant au brun sur le derrière du col, et au roux au bas du dos; gorge et devant du cou blancs; poitrine, ventre et flancs gris-brun. Tectrices supérieures de l'aile, de la queue et rectrices d'un beau roux vif; tectrices inférieures de l'aile blanchâtres; un large sourcil blanc sur chaque œil; une ligne grisâtre prend à la commissure du bec, traverse les yeux et se prolonge sur les oreilles, qui sont variées de roux et de brun; rémiges noirâtres, bordées extérieurement de brun clair.

Le *jeune* ne diffère du mâle adulte qu'en ce qu'il a le dessus de la tête brun, les taches longitudinales à peine marquées et les plumes de cette partie moins allongées.

Nous avons rencontré cette espèce d'abord au sud de la province de Corrientes (république Argentine), en hiver; puis sur les vallées du Haut-Pérou, aux environs de Cochabamba et à Valle grande, à une hauteur de plus de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui amenait une température à peu près semblable à celle du 29.e degré de latitude sud, où nous l'avions observée primitivement. Partout elle paraît très-rare, se tient près des buissons et des grandes plantes qui avoisinent les petits cours d'eau. Presque toujours isolée, on la voit s'enfoncer dans l'intérieur des buissons ou courir autour; mais, entend-elle quelque bruit? elle s'y cache de suite et ne reparaît que lorsque ses craintes sont calmées. En marchant, elle relève constamment la queue et montre beaucoup de vivacité. Elle se nourrit de petits insectes.

SYNALLAXE A COIFFE BLANCHE, *Synallaxis albiceps*, Nob.

Oiseaux, pl. XVI, fig. 2.

Synallaxis albiceps, d'Orb. et Lafresn., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 23, n.° 7.

S. suprà cinnamomeus; uropygio olivascente; pileo albo, albidine super collum extensâ; collo fusco-grisescente; genis superciliisque usque ad nucham nigrescentibus; alis

Passereaux.

caudâque rufis; remigibus pogonio externo fusco nigris; subtùs totus fusco-griseus, hypocondriis parùm rufescentibus; caudâ mediocri, rectricibus gradatis.

Sur le vivant. Bec noirâtre en dessus, bleuâtre en dessous; yeux rouge carmin; pieds verdâtres, pointe des ongles jaune. Longueur totale, 16 cent.; du vol, 20 1/2 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 63 mill.; de la queue, 60 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du doigt du milieu, 20 mill.; du bec, 13 mill.; sa hauteur, 4 mill.; circonférence du corps, 9 1/2 cent.

Dessus de la tête blanc, quelquefois teinté d'un peu de roux au front, mais d'une couleur pure, en s'étendant sur la nuque; du noirâtre circonscrit le blanc, entoure les yeux et couvre les oreilles; gorge, col et poitrine gris-bleuâtre foncé; ventre, flancs et derrière brun-verdâtre pâle; haut du dos, couvertures supérieures de l'aile et queue d'un beau roux vif; rémiges noirâtres à la barbe interne, bordées, des deux côtés, de roux clair; tectrices inférieures de l'aile roux-jaunâtre clair; rectrices très-étagées, usées à leur extrémité; leur tige noire à sa base; ailes courtes, la quatrième rémige la plus longue; bec long, arqué, comprimé sur les côtés, sans carène supérieure; narines en fentes longitudinales et comme operculées; tarses forts et courts; doigts robustes, longs, à ongles fortement crochus.

Nous avons rencontré cette charmante espèce dans les ravins boisés des environs du village de Capiñata, province de Sicasica, sur le versant oriental des Andes boliviennes, à une élévation d'à peu près 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous l'avons toujours aperçue dans les halliers élevés et les plus épais des ravins, se tenant dans le fourré et surtout près de terre, sautillant d'une branche à l'autre, restant peu en place, et cherchant les insectes dont elle se nourrit. Quelquefois par couples, d'autres fois isolée, elle paraît préférer les lieux sauvages et éloignés des habitations, et là même elle est très-rare.

SYNALLAXE A COIFFE ENFUMÉE, *Synallaxis fuliginiceps*, Nob.

Oiseaux, pl. XVII, fig. 1.

Synallaxis fuliginiceps, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 23, n.° 8.

S. suprà rufescente-griseus; uropygio pallidè rufescenti; pileo cristato, fumigato; remigibus nigris, primariis basi ad medium tantummodò, secundariis toto extùs margine cinnamomeis. Caudâ elongatâ, apice acutâ; rectricibus rufis, scapo nigro valdè gradatis, duabus intermediis apice angustatis, in medio nigro striatis; subtùs totus pallidè murinus; gulâ albescente; ano rufescente; rostro minuto.

Sur le vivant. Bec corné; pieds vert jaunâtre; yeux brun-roux. Longueur totale, 17 cent.; du vol, 20 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 64 mill.; de la queue, 9 cent.; du tarse au bout des doigts, 35 mill.; du bec, 8 mill.; sa hauteur 2 1/2 mill.; circonférence du corps, 8 1/2 cent.

Adulte. Dessus de la tête couvert de plumes longues, sans être effilées, d'une couleur

enfumée, brun-roux; les parties supérieures, d'abord grisâtres, teintées de roux sur le cou, se teintent, de plus en plus, de la même couleur, jusqu'au croupion, qui est d'un roux très-pur; dessous gris, plus saturé de roussâtre vers le bas-ventre et vers les couvertures inférieures des rectrices; queue très-longue, fortement étagée, roux pâle; les rectrices inférieures très-courtes, les deux intermédiaires très-longues, aiguës, rousses, leurs tiges noires; yeux entourés d'une teinte gris blanchâtre; tectrices supérieures des rémiges brunes, bordées de roux, les inférieures roux pâle; rémiges primaires noirâtres, bordées de roux à leur base interne et externe; rémiges secondaires rousses, ayant sur le milieu une large tache noirâtre, qui continue jusqu'à l'extrémité. Bec très-court, comprimé, grêle, légèrement arqué; tarses et doigts médiocres; ongles arqués, de moyenne force.

Cette espèce ne nous a montré aucune variété d'âge ni de sexe; seulement les jeunes de l'année sont d'une couleur beaucoup plus terne. Nous l'avons rencontrée sur le versant oriental des Andes boliviennes, au 16.e degré de latitude sud, tant aux environs du bourg d'Enquisivi (province de Sicasica), que près de Valle grande, toujours dans une limite de hauteur comprise entre 1,700 à 2,700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est assez rare et se tient dans les ravins couverts de buissons épars, voisins des eaux. On la voit sautiller avec vitesse aux environs, en relevant souvent, presque perpendiculairement, la queue; mais, à la moindre crainte, s'allant cacher au plus épais des halliers, d'où il est bien difficile de la faire sortir; alors elle vole au rez de terre, jusqu'au buisson voisin. Elle se nourrit d'insectes.

SYNALLAXE ÆGYTHALOÏDE, *Synallaxis œgythaloides*, Kittlitz.

Synallaxis œgythaloides, Kittlitz, Mém. des sc. de S. Pétersb. (1830), pl. 7; *id.*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 23, n.° 9.

S. suprà rufescente-griseus; pileo rufo nigro striato, striisque albis post nucham torque, formibus; alis fusco-nigris; tectricibus ferè totis, remigibus primariis basi usque ad medium margine cinnamomeis; caudâ nigrâ, valdè gradatâ, rectricibus apice acutis, marginè extùs albo, griseis, primâ laterali brevissimâ duabus intermediis longè cœteras superantibus; superciliis à naribus ad nucham extensis, gutture albis; genis collique lateribus maculis albis fuscisque variatis; pectore abdomineque medio griseis; hypocondriis anoque parum rufescentibus; rostro breviore quam in omnibus cœteris, recto compressiusculo; digitis unguiculisque brevibus et fortibus.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs; yeux bruns. Longueur totale, 16 cent.; vol, 18 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 6 cent.; queue, 8 à 10 cent.; du bec, 7 mill.; circonférence du corps, 7 cent.

Cette petite espèce, comme les autres Synallaxes, ne nous a pas offert de variétés d'âge ni de sexe, mais seulement des variétés locales. Les individus recueillis en Patagonie, au Chili et sur la côte du Pérou, sont constamment plus petits, d'une teinte très-claire, tandis que les individus pris sur les Andes chiliennes et ceux des Andes boli-

viennes sont toujours plus grands et fortement saturés d'une teinte roussâtre, répandue sur toutes les parties du corps et principalement sous le corps; ils montrent néanmoins les mêmes distributions de teintes et les mêmes caractères de formes.

Cette jolie petite espèce se rencontre sur une surface immense de l'Amérique méridionale : nous l'avons d'abord vue sur les rives du Rio negro en Patagonie, au 41.e degré de latitude sud. Nous l'avons retrouvée sur le versant opposé des Andes, tant aux environs de Valparaiso au Chili, que sur les montagnes jusqu'à Santiago; elle s'est montrée encore à nous aux environs du port de Cobija; puis, et même très-commune, au 15.e degré de latitude, sur les plateaux des Andes boliviennes, jusqu'à la hauteur de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; ainsi l'on doit supposer que, sur le versant oriental des Andes, elle suit, de la Patagonie jusqu'aux environs de la Paz en Bolivia, la zone d'élévation qui amène les mêmes circonstances locales, en s'élevant, de plus en plus, jusqu'à la zone torride; ce qu'elle fait encore à peu près sur le versant opposé, circonstance parfaitement d'accord avec ce que nous avons dit, aux généralités, des modifications apportées par l'élévation dans toute la nature animée.

Sédentaire en tous les lieux qu'elle habite, on la voit, toute l'année, sur les petits buissons des coteaux arides et secs, sautiller d'une branche à l'autre, avec une extrême agilité, les parcourant ainsi en tous sens; puis les abandonner, pour voler, non sans peine, à cause de sa longue queue, jusqu'au buisson le plus voisin, où elle recommence, tout en cherchant les petits insectes dont elle se nourrit, et faisant entendre un sifflement perçant, qui paraît être plutôt d'habitude que de rappel, entre les divers individus répandus dans la même contrée. Toujours seule, elle parcourt ainsi tout le pays, en changeant, à chaque instant, de place, sans jamais paraître s'inquiéter de ce qui l'entoure. Elle se tient particulièrement dans l'intérieur des arbustes, même les plus bas, s'y cramponnant comme les Mésanges, avec lesquelles elle a beaucoup d'analogie pour les mœurs. Elle ne descend pas à terre dans les lieux où il y a des buissons; mais à Cobija, où nous l'avons aussi rencontrée, comme il n'y a pas du tout de végétation, elle suit le bord de la mer, entre les rochers.

En Patagonie, elle s'accouple au mois de Septembre et niche au milieu des buissons, qu'elle fréquente le reste de l'année; son nid, construit de mousse et de petites racines, est placé au plus épais des halliers.

SYNALLAXE A TÊTE BLANCHE, *Synallaxis leucocephalus*, Nob.

Synallaxis leucocephala, d'Orb., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 24, n.° 10.

S. subtùs rufus, infrà brunneo-rufescens; capite suprà albido; caudâ elongatâ.

Dans les environs du Carmen en Patagonie, sur les coteaux du Rio negro, à l'instant des plus grands froids de l'hiver, nous avons vu, sur les buissons, deux individus d'une charmante espèce de Synallaxe, facile à distinguer, par ses teintes, des espèces voisines; mais, comme dans le moment où nous l'avons aperçue, nous n'étions point armé, force nous fut de les suivre long-temps des yeux et de très-près, tandis qu'ils sautillaient au

sein des buissons, comme ceux de l'espèce précédente, sans pouvoir toutefois les joindre à notre collection. La taille de cette espèce est un peu plus grande que celle du *Synallaxis ægythaloides*, dont elle se rapproche aussi par ses formes et par sa longue queue; sa couleur est rousse, un peu teintée de brun en dessus et sa tête d'un beau blanc.

SYNALLAXE HUMICOLE, *Synallaxis humicola*, Kittlitz.

Oiseaux, pl. XVII, fig. 2.

Synallaxis humicola, Kittlitz, Mém. des sav. de S. Pétersb. (1830), pl. 6; *id.*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 24.

S. suprà griseo-rufescens; pileo obscuriore, uropygio cinnamomeo; alis nigris, tectricibus remigibusque secundariis margine latè rufis; caudâ atrâ, rectricibus omnibus basi, lateribus margine extùs cinnamomeis; subtùs sordidè albus, hypocondriis anoque rufis; pennis gularibus, basi cinnamomeis, apice tantummodo albis; rostro corneo.

Sur le vivant. Bec bleuâtre; yeux brun-roux; pieds bleus. Longueur totale, 16 1/2 cent.; de la queue, 6 cent.; du vol, 21 1/2 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 6 cent.; du bec, 1 cent.; sa hauteur, 4 mill.; du tarse au bout des doigts, 4 cent.; circonférence du corps, 10 cent.

Cette espèce est encore du nombre de celles qui se trouvent sur une grande surface du continent américain, et qui suivent en tout les lois de distribution que nous avons établies aux généralités sur les Passereaux. Nous l'avons rencontrée, en hiver seulement, aux environs de Corrientes. Cette circonstance nous a fait penser qu'elle descendait alors des montagnes du versant oriental des Andes; elle se trouve aussi au Chili, dans les environs de Valparaiso, au 33.e degré de latitude sud; et là, habite le niveau de la mer. La loi des vraisemblances devait nous la faire rencontrer sur les Andes, dans notre seconde zone d'habitation ou dans la zone comprise entre 1,700 et 3,700 mètres au-dessus du niveau des mers, au 16.e degré de latitude, ce qui est arrivé; car elle est, en effet, très-commune dans le ravin de la Paz, dans la vallée de Cochabamba, aux environs de Palca, province d'Ayupaya, dans la république de Bolivia; ainsi, en latitude, elle paraît habiter du 27.e au 33.e degré, et en hauteur, de 5,000 à 11,000 pieds (ou de 1,700 à 3,700 mètres) au-dessus du niveau des mers, sous la zone torride.

Elle est buissonnière par excellence et ne va jamais dans les bois, tandis qu'elle se trouve à sa convenance dans les lieux où les coteaux sont couverts seulement de petits buissons, et principalement près des ruisseaux. Là, tantôt enfoncée au plus épais des fourrés, elle sautille, de branche en branche, surtout sur les plus basses, cherchant les insectes qui font la base de sa nourriture; tantôt elle court rapidement autour de ces mêmes buissons, relevant, de temps en temps, sa queue dans la direction perpendiculaire; mais, entend-elle du bruit? elle va se cacher dans un buisson ou s'envole au rez de terre, d'une manière lourde, fournissant à peine une carrière d'une cinquantaine de pas, pour se réfugier dans un autre fourré. Nous l'avons toujours vue isolée.

Passe-
reaux.

SYNALLAXE CHICLI, *Synallaxis ruficapilla*, Vieill.

Cola aguda chicli, Azara, *Apunt. de los Pax.*, t. II, p. 266, n.° 236; *Synallaxis ruficapilla*, Vieill., Dict., t. 32, p. 810; Enc. méth., t. 2, p. 622; *Synallaxis albescens*, Temm., Pl. col., 227, fig. 2; *Sphænura ruficeps*, Licht., *Doubl.*, p. 42, n.° 463; *Parulus ruficeps*, Spix, pl. 86; *Synallaxis cinereus*, Prince Max., *Beitr.*, t. III, p. 686, n.° 1; Vieill., Dict., t. 28, p. 474, et Encycl., t. II, p. 497; d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 24, n.° 11.

S. fronte fuscus; vertice, tectricibus alarum superioribus cinnamomeis; caudâ castaneo-cinnamomeâ; corpore suprà fusco-rufescente, abdomine schistaceo; hypocondriis olivaceis; gutture nigro, albo punctato; caudâ elongatâ, gradatâ, dilutiore.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, bleuâtre à la base; yeux gris-roux; pieds verdâtres. Longueur totale, 15 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 55 mill.; de la queue, 73 mill.; du bec, 10 mill.; sa hauteur, 4 mill.

Nous avons été à portée d'examiner et de comparer entr'eux un très-grand nombre d'individus de cette espèce, et jamais nous n'avons remarqué que la gorge fût, comme le dit M. Lichtenstein, entièrement blanche; elle est toujours noir bleuâtre, avec l'extrémité des plumes blanchâtre, mais seulement l'extrémité; et, bien loin que les jeunes aient plus de noir, nous croyons, au contraire, que les adultes en ont davantage; car, d'après l'inspection de leur intérieur, nous les avons toujours reconnus comme mâles, tandis que les femelles avaient beaucoup plus de blanc. Les jeunes de l'année ont toutes les parties supérieures uniformes, olivâtres et la gorge presque blanche. Ils ne prennent qu'à la première année les plumes rousses du dessus de la tête et des couvertures supérieures de l'aile.

Un individu, que nous avons tué dans la république de Bolivia, est d'une taille beaucoup plus grande (longueur totale, 20 1/2 centimètres, et 9 centimètres pour la queue). Il présente la même distribution de teinte, et diffère des autres : 1.° en ce que le roux de sa tête est beaucoup plus vif et s'étend sur les parties supérieures du cou; 2.° par le roux plus pâle des tectrices des ailes; 3.° par la queue également roux clair et beaucoup plus longue que chez les autres. Représenterait-il une race plus grande? une espèce distincte? Nous pencherions pour cette hypothèse; et si notre opinion paraît fondée, nous nommerions cette espèce *Synallaxis Azaræ,* la dédiant à l'illustre observateur, à qui la science doit tant.

Nous avons rencontré cette espèce, en hiver, aux environs de Corrientes, au 28.e degré sud; puis toujours sur le versant oriental des Andes boliviennes, dans les limites inférieures de notre IIe zone d'élévation, c'est-à-dire de 2,700 à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, aux environs de Carcuata (Yungas), d'Enquisivi (province de Sicasica), à Chaluani, province de Mizqué; mais nous l'avons aussi rencontrée dans les plaines de la province de Moxos, ce qui lui donnerait des limites d'habitation très-étendues. Elle se tient toujours dans les petits buissons, et s'y fait entendre plutôt qu'apercevoir; car, tout en sautillant au plus épais des halliers, sur les branches les plus

rapprochées de terre, elle profère souvent un petit sifflement qu'Azara traduit par *chicli;* elle abandonne pourtant quelquefois son asile; et, dans ces occasions, on la voit mener à terre le même genre de vie que l'espèce précédente. Vive à l'excès, à peine les yeux peuvent-ils la suivre dans ses mouvemens; aussi, quoiqu'elle soit partout commune, a-t-on beaucoup de peine à se la procurer.

SYNALLAXIS DE MAXIMILIEN, *Synallaxis Maximiliani*, Nob.[1]

Oiseaux, pl. XV, fig. 1.

Cola aguda pardo de collar negro, Azara, *Apunt. de los Pax.*, t. II, p. 264, n.° 235; Vieill., Dict., t. 28, p. 474, et Encycl. méth., t. II, p. 497; *Synallaxis torquata*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 26, n.° 14.

S. superciliis albo-flavescentibus, capitis lateribus nigris; gutture flavescente; corpore suprà brunneo-viridescente; interscapulariis basi albis; subtùs rufus; torque nigro.

Sur le vivant. Bec noirâtre en dessus, bleu à sa base; yeux bleuâtres; pieds rose clair. Longueur totale, 16 cent.; vol, 17 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 5 cent.; de la queue, 54 mill.; du tarse au bout des doigts, 4 cent.; du bec, 1 cent.; sa hauteur, 3 mill.; circonférence du corps, 8 cent.; narines comme operculées.

Toutes les parties supérieures sont d'un gris-verdâtre foncé; la base des plumes interscapulaires blanche, comme dans les *Thamnophilus*, et cette teinte bordée de noir; un large sourcil blanc, légèrement jaunâtre, prend à la narine et s'étend jusqu'au-dessus de l'oreille; la gorge et le devant du cou sont de la même teinte; les côtés de la tête compris entre le sourcil et la gorge, sont d'un beau noir velouté; un large demi-collier, placé à la partie supérieure de la poitrine, sépare le jaune de la gorge du roux foncé qui colore toutes les parties inférieures; pli de l'aile varié de noir et de gris, les deux plumes du point de l'aile noires, extérieurement bordées de blanc.

Cette charmante espèce a été rencontrée, par Azara, au Paraguay; nous ne l'avons vue qu'au sommet d'une montagne (celle du Biscachal), aux environs du village de Carcuata, province de Yungas, sur le versant oriental des Andes boliviennes, à 2,000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Elle se tient sur les parties dépourvues de bois, sur les grandes herbes, où elle sautillait de branche en branche, se cachant souvent au rez de terre.

Il est évident que cette espèce, ainsi que la suivante, tout en ayant réellement les mœurs des Synallaxes, a aussi beaucoup de rapports avec certaines petites espèces de

1. Nous avions désigné cette espèce sous le nom de *S. torquata,* ne l'ayant pas reconnue dans celle qui porte ce nom, dans l'ouvrage du Prince Maximilien de Neuwied; mais, après nous être aperçu que c'était l'espèce suivante que décrivait ce savant, nous avons rétabli la dénomination de celle-ci, décrite par Azara et que le Prince rapporte, avec doute, à son espèce, dont elle est différente, nous nous empressons de la lui dédier, comme une marque de la haute estime que nous professons pour ses utiles travaux.

Passereaux.

Thamnophiles, par la base blanche de ses plumes interscapulaires, par ses plumes coccygiennes lâches, et même par son bec légèrement crochu, plus fort que chez les autres Synallaxes.

SYNALLAXE À COLLIER, *Synallaxis torquatus*, Prince Max.

Oiseaux, pl. XV, fig. 2.

Synallaxis torquatus, prince Max., *Beitr.*, t. III, p. 697; *Synallaxis bitorquata*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool. (1836), p. 24, n.° 12.

S. capite suprà brunneo, superciliis albido-flavis, subtùs nigro marginatis; hocce colore auribus circuituque oculorum maculatis; gutture et parte inferiori rufis; duplici torque albido nigroque; rectricibus, remigiis et dorso brunneis; uropygio atque collo superiore rufis.

Sur le vivant. Bec bleuâtre; yeux rouges; tarse rose-jaune. Longueur totale, 16 1/2 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 55 mill.; de la queue, 62 mill.; du tarse au bout des doigts, 38 mill.; du bec, 11 mill.; sa hauteur, 4 mill.; sa largeur, 3 1/2 mill.; circonférence du corps, 9 cent.

Dessus de la tête et du corps, gris-brun; un sourcil blanc passe sur l'œil et s'étend sur les côtés et sur le dessus du col, où il est formé de taches de cette couleur, circonscrites de noir, comme une ligne qui l'accompagne supérieurement. Une large bande noir velouté prend à la base de la mandibule, traverse les yeux et couvre les oreilles; gorge, devant du col et parties inférieures roux très-clair; sur le devant du col un double collier blanc en dessus et noir sur le côté; un large collier roux vif; queue longue, grêle, roux-brun; rémiges brun-roux, bordées extérieurement de roux; les petites couvertures noires, bordées de blanc; la base des plumes du haut du dos blanc brillant; le croupion roux.

Nous avions d'abord considéré cette espèce comme une variété de la précédente; mais une comparaison scrupuleuse nous a, pour ainsi dire, convaincu que ce devait être une espèce différente; car, non-seulement elle en diffère par des teintes toujours distinctes, comme le double collier, la teinte uniforme et beaucoup plus pâle des parties inférieures, au lieu des teintes tranchées de l'autre espèce; par le collier roux supérieur, qui n'existe point dans la première espèce; par son croupion roux, au lieu d'être brun-gris; ainsi que par bien d'autres détails; mais elle en diffère encore par sa queue longue, grêle, tandis qu'elle est large dans le *S. torquatus*, et par son bec, qui, bien que de la même forme, nous a toujours paru plus petit. On voit donc que, malgré les rapports de forme qui existent entre cette espèce et la précédente, nous pouvons les considérer comme n'étant pas du tout les mêmes.

Nous avons rencontré ce Synallaxe au centre de l'Amérique méridionale, dans la province de Chiquitos en Bolivia, principalement aux environs de la Mission de Concepcion. Il se tient presque toujours dans la campagne découverte, au sein des grandes plantes et même à terre, où il est d'autant plus difficile de l'apercevoir, qu'il s'y cache constamment au milieu des fourrés. Il y est toujours rare.

N.° 128. SYNALLAXE PATAGON, *Synallaxis patagonica*, Nob.

S. suprà griseo-fuliginescente; capite suprà brunneo; gutture et antice collo, griseo-albescente; abdomine crissoque rufescentibus; rectricibus fuscis, fuligine limbatis; caudâ nigrâ, gradatâ; rectricibus rufo-limbatis.

Sur le vivant. Yeux brun-vert pâle; bec noir en dessus, bleu en dessous; pieds bruns. Longueur totale, 15 cent.; de la queue, 5 cent.; du vol, 19 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 55 mill.; du tarse au bout des doigts, 34 mill.; du doigt du milieu, 26 mill.; du bec, 9 mill.; sa hauteur, 5 mill.; sa largeur à la base, 2 1/2 mill.; circonférence du corps, 8 cent.

Bec droit, court, un peu courbé, fortement comprimé, sans dents bien marquées; ailes courtes, la troisième rémige la plus longue; queue large, assez longue, un peu étagée, fortement usée à son extrémité, qui forme une pointe arrondie. Dessus de la tête brun-roux; toutes les parties supérieures gris fuligineux uniforme; gorge et devant du cou gris blanchâtre; la base des plumes noirâtre, ce qui ne s'aperçoit qu'en les relevant; poitrine gris-roux, passant par gradation au roux vif, qui colore le bas-ventre et les tectrices inférieures de la queue; cette même couleur se remarque sur les couvertures inférieures des rémiges. Ailes brun noirâtre; la barbe extérieure de chaque penne bordée de roussâtre. Queue noire; les deux rectrices supérieures brun-roux à leur base; les rectrices latérales bordées extérieurement de roux vif.

Nous n'avons rencontré cette espèce que sur les coteaux des rives du Rio Negro en Patagonie, où, quoique très-rare, elle séjourne toute l'année; isolée, elle se tient sur les buissons, même sur ceux qui avoisinent les habitations; et là, sautille continuellement d'une branche à l'autre, cherchant les petits insectes dont elle se nourrit, sans descendre à terre; du moins ne l'y avons-nous jamais vue. Son vol est court, et ses manières, quoique vives, le sont beaucoup moins que celles des espèces précédentes.

Genre FOURNIER, *Furnarius*, Vieill.

Opetiorhynchos, Temm.; *Figulus*, Spix; *Merops*, Linn.

Dans ce genre nous ne réunissons point, comme Vieillot, le véritable Fournier, qui fait son nid en terre, aux *Anumbius*, plus buissonniers, qui construisent le leur avec des épines; nous sommes loin aussi d'y joindre, comme le font MM. Temminck et Lesson, des oiseaux purement marcheurs, dont les habitudes, si différentes des Fourniers, nous ont déterminé à former le genre *Huppucerthia*. En effet, les mœurs de l'oiseau qui nous occupe ne permettent, en aucune manière, ainsi que nous le prouverons plus tard, de le placer avec ceux-ci. Nous ne classons dans le genre *Furnarius* que la seule

Passereaux.

espèce qui se construit un nid en terre, espèce caractérisée, en outre, par son bec assez long, courbé, un peu élargi à sa base, comprimé, à bords lisses, à arête arrondie; par ses ailes médiocres, sa queue peu longue, presqu'égale; par les plumes de sa tête allongées ou acuminées; par ses habitudes marcheuses et percheuses à la fois; par son chant composé de gammes chromatiques sonores, par sa grande familiarité; caractères que nous rencontrons en partie chez les *Anumbius*, mais qu'on ne trouve point chez les *Huppucerthia* aux mœurs sauvages, aux habitudes purement marcheuses, et auxquelles tout chant harmonieux est étranger.

N.° 129. FOURNIER ROUX, *Furnarius rufus*, Vieill.

Oiseaux, pl. LV, fig. 2 (son nid).

Merops rufus, Gmel., 1789, Syst. nat., p. 465, n.° 20; *Fournier*, Buff., Enl., 739; *Hornero*, Az., 1805, *Apunt. para la hist. de los Paxar.*, t. 2, p. 221, n.° 221; *Furnarius rufus*, Vieill., 1823, Enc., t. 2, p. 513; *Turdus badius*, Licht., 1823, *Doubl.*, p. 40, n.° 451; *Figulus albogularis*, Spix, 1824, *Av.*, t. 78; *Opetiorhynchus rufus*, Prince Max., 1831, t. 3, p. 667; *Furnarius rufus*, d'Orb. et Lafresn., *Synopsis.*

F. caudâ, remigibusque secundariis cinnamomeis, primoribus fuscis, subtùs dilutè ferrugineis; gulâ et flexurâ alœ albis.

Sur le vivant. Bec brun-jaune; yeux aurore, pieds jaunâtres.

Nous avons rencontré successivement cet oiseau à l'embouchure de la Plata, à Buenos-Ayres, à Corrientes, à la frontière du Paraguay; à Chiquitos, à Santa-Cruz de la Sierra, dans les plaines du centre de la Bolivia, à Cochabamba, à Valle Grande, sur les contreforts des Andes boliviennes au-dessous de 3,000 mètres d'élévation au-dessus du niveau des mers. Comme il a été trouvé au Brésil par MM. Spix, Martius et le prince Maximilien de Neuwied, nous croyons pouvoir lui assigner, pour habitation, l'espace compris entre les 25.ᵉ et 35.ᵉ degrés de latitude sud, nos deux premières zones d'élévation et de latitude.

Depuis les importantes descriptions d'Azara, de M. Spix et du prince Maximilien de Neuwied, il reste peu à dire sur les mœurs de cet intéressant animal. Nous devons donc nous borner à affirmer ce que ces savans en ont dit. Le Fournier vit par paires dans les environs des lieux habités, au sein même des villes, des villages, plaçant son singulier nid sur les églises, sur les barrières et sur les arbres : ce nid, bâti en terre, décrit dans l'intérieur deux tours d'une spire, au milieu de laquelle est un lit de plumes et d'herbe sèche, où sont déposés des œufs blancs, dont les diamètres sont de 23 et de 34 millimètres. L'entrée de ce nid étant, comme celle des limaçons, sur le côté, il est impossible de toucher les œufs sans le rompre; mais les Fourniers sont amis des habitans, et l'on respecte partout leur asile; ce qui ne contribue pas peu à les rendre des plus familiers.

Marcheurs et percheurs, on les voit à terre mener le même genre de vie que les merles, y courir, y gratter pour y chercher des insectes et des graines; perchés, ils sont vifs, gais, aimant autant les murailles que les arbres, et faisant entendre ces gammes chromatiques si particulières, que nous ne retrouvons que chez les *Anumbis*, dans lesquelles le mâle chante avec force, en baissant par demi-ton, tandis que, le plus souvent, sa femelle répète les mêmes sons à la tierce et bien plus bas. Rien de plus curieux que ce couple uni, défendant l'approche de son nid par ses cris, par ses postures menaçantes; rien de plus comique que ces petites scènes de jalousie entre le mâle et la femelle, lorsque le premier la voit s'approcher des autres oiseaux; ce qui ne les empêche pas de faire bon ménage.

Remarquable par ses habitudes, le Fournier est partout connu des habitans; c'est le *Casero* (faiseur de case) des habitans de Santa-Fe, république Argentine; l'*Hornero* (le Fournier) des Espagnols; le *Fornero* des Brésiliens; l'*Aloncito garsia* des Correntinos; le *Tiluchi* des habitans de Santa-Cruz de la Sierra. Il a aussi des dénominations propres dans les langues indigènes. C'est en mbocobi, *Sotare-conec;* en chiquito, *Poychch;* en guarañòca, *Asabio;* en samucu, *Tochihuap;* en otukè, *Kekiki;* en morotoca, *Kichabeta;* en saraveca, *Caanapare;* en kitemoca, *Tucham;* en cuciquia, *Otauma* (Otaouma); en paunaca, *Mocha;* en païconéca, *Moseren;* en guarayo, *Ayumbi;* en chapacura, *Chucchure;* en muchojéone, *Isisi;* en itonama, *Tiòki;* en cayuvava, *Tutu* (Toutou); en iten, *Capare;* en pacaguara, *Isapistia;* en movima, *Tititi;* en moxo, *Chikeo;* en canichana, *Nichinichijlé*. Plusieurs de ces dénominations sont des imitations de son chant.

Genre ANUMBI, *Anumbius*, Nob.

Añumbi, Azara; *Furnarius*, Vieillot; *Anabates*, Spix; *Sphænura*, Licht.; *Malurus*, Swains.

Nous réunissons sous ce nom des oiseaux ayant le chant par gammes des Fourniers, leurs habitudes sédentaires, leur démarche, leur vol, leur forme de bec, quoique moins long; mais s'en distinguant par ce qu'ils sont plus percheurs, qu'ils pénètrent plus dans les halliers, et que leur nid non moins remarquable, suspendu aux branches des arbres, est composé d'un très-grand amas d'épines, artistement enlacées, qui laissent dans l'intérieur deux compartimens communiquant entr'eux par un corridor tortueux. Ils diffèrent encore zoologiquement par une queue longue, très-étagée, comme celle de certains synallaxes; par des ailes plus courtes, des tarses plus robustes, moins longs; par les plumes du front plus effilées encore; par les ongles plus aigus.

On peut dire, en résumé, que les *Anumbius* sont des Fourniers plus buissonniers, ayant un nid différent, nous représentant les coutumes des Synallaxes et des Anabates surtout, dont ils se distinguent néanmoins par quelques

Passereaux.

différences zoologiques, par leur mode de nidification et par leur chant. Les analogies de leurs mœurs avec celles des *Synallaxis*, et leur voix sonore comme celle des *Triothorus*, nous ont déterminé à les placer à la suite des Sylvidées, en les enlevant aux Ténuirostres, parmi lesquels on ne trouve aucun oiseau chanteur.

Comme on le verra par les espèces, les *Anumbius* sont des oiseaux propres, dans l'Amérique méridionale, à toutes les régions, à toutes les zones de hauteur, puisque nous en trouvons depuis le 11.e jusqu'au 41.e degré sud, et depuis le niveau de la mer jusqu'aux plateaux élevés des Andes.

Nous en connaissons déjà six espèces, réunissant tous les caractères généraux que nous avons indiqués.

N.° 130. ANUMBI ANTHOÏDE, *Anumbius anthoides*, Nob.

Añumbí, Azara, 1805, *Apunt. de los Pax.*, t. 2, p. 226, n.° 222; *Furnarius Anumbi*, Vieill., Dict. d'hist. nat., t. 12, p. 117, et 1823, Enc., t. 2, p. 514; *Anthus acuticaudatus?* Less., 1831, Trait., p. 424; *Anumbius anthoides*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool.

A. suprà murino rufescens, pileo brunneo, pennis verticis et dorsi supremi in medio nigro-fuscis; loris vittâque superciliari à naribus ad nucham, ochraceo albescentibus, infràque maculâ paroticâ brunneâ. Alæ rufescentes, remigibus intùs fusco-nigris, extùs pallidè rufis. Caudâ angustâ, valdè gradatâ; rectricibus apice intùs angustatis et parùm acuminatis, omnibus, duabus intermediis exceptis, basi fusco-nigris, apice albis; intermediis rufescentè-fuscis. Subtùs totus ochraceo albescens, pectore et hypocondriis parùm obscurioribus; mento guttureque purè albis, hoc albidâ lineâ punctis nigris à rictu ad pectus protensâ lateraliter circumdato.

Sur le vivant. Bec brun-roux, pieds rosés, yeux roux. Longueur totale, 18 à 19 cent.; de la queue, 8 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 9 cent.; du bec, 13 mill.; circonférence du corps, 12 cent.

Les seules variétés que nous ayons vues se bornent à une teinte plus ou moins claire en dessus et en dessous, ce que nous croyons pouvoir attribuer à l'instant plus ou moins éloigné de la mue; il en est de même d'une teinte plus ou moins rousse du front; du reste, on ne remarque aucune variété d'âge ni de sexe.

Nous avons observé cette espèce sur les rives du Rio Negro et près de la baie San-Blas en Patagonie. On la rencontre fréquemment dans toute la Banda oriental de la Plata, aux environs de Montevideo et de Maldonado, et de là jusqu'à la frontière du Paraguay, c'est-à-dire du 28.e au 41.e degré de latitude sud, où partout elle est également commune et sédentaire.

Azara le premier a parfaitement décrit ses mœurs remarquables, que nous avons également observées avec soin. On la trouve toujours par paires au sein des bois de

mimoses ou à la lisière des halliers; là, toute l'année elle se perche non loin de son énorme nid, sa demeure habituelle, et ne s'en éloigne que pour chercher sa nourriture et y revenir ensuite, défendant avec courage l'approche de cette demeure contre les autres oiseaux, qu'elle attaque alors sans réserve et sans s'inquiéter de leur grosseur. On ne peut plus familiers, les Anumbis anthoïdes vivent souvent tout près des maisons champêtres, et même on aurait lieu de croire qu'ils préfèrent ce voisinage; néanmoins nous en avons quelquefois trouvé près des eaux, en des lieux sauvages.

Perchés, leur posture est menaçante et animée comme celle des Fourniers : c'est alors que le mâle commence une gamme chromatique des plus sonore et baissant d'un demi-ton ; chant dont la femelle répète les dernières syllabes, à peu près comme le Fournier. Lorsqu'ils volent, ce n'est que pour aller d'un buisson à l'autre et par saccades, se poser sur le point le plus élevé. Souvent on les voit à terre marcher d'un pas grave et chercher les petits insectes, les vers et les mollusques terrestres, dont ils se nourrissent.

Leur habitation, à laquelle ils travaillent constamment, est placée à l'extrémité des branches inclinées des arbres épineux, ou au milieu des buissons isolés. Dans le premier cas, ils la construisent souvent au-dessus des eaux, et il n'est pas rare d'en voir deux réunies ensemble. Ce domicile ou nid, dans lequel tous les soirs le couple vient dormir, est réellement extraordinaire, pour la taille des constructeurs, en ce qu'il a jusqu'à 40 centimètres de longueur, représentant un ovale allongé, dont la plus grande largeur est en bas; son extérieur est protégé par beaucoup de grandes branches d'épines, croisées avec un tel art, qu'on ne peut les arracher sans les rompre; l'intérieur, tapissé de chiffons, de plumes, de crins et de paille, se compose de deux chambres, dont l'une, assez spacieuse, s'ouvre latéralement; dans cette première chambre existe un corridor qui, montant d'abord, descend ensuite dans un second appartement, mieux tapissé que le premier. Au mois d'Octobre commencent les amours; alors les chansons redoublent, et l'on répare mieux encore la demeure, dans laquelle la femelle dépose quatre à cinq œufs blancs, dont les diamètres sont 26 et 17 millimètres. Les parens, qui ont un soin tout particulier de leur nichée, chassent pourtant leurs petits des environs de leur demeure, dès que ceux-ci sont assez forts pour se suffire.

On ne les élève pas à l'état domestique. Les Guaranis les nomment *Añumbi* ou *Guira añumbi;* mais à Corrientes on les connaît sous le nom de *Alonzito cercobe*.

N.° 131. ANUMBI ROUGE, *Anumbius ruber*, Nob.

Añumbi roxo, Azara, 1805; *Apunt. de los Pax.*, t. 2, p. 217, n.° 220; *Furnarius ruber*, Vieill., Nouv. Dict. d'hist. nat., t. 12, p. 118, et Tableau encycl., 1823, t. 2, p. 514; *Anumbius ruber*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, Mag. de zool.

A. suprà totus brunnescens aut rufescente-brunneus; pileo, alis caudâque rufo-cinnamomeis; frontis pileique plumis rigidis apice angustatis et acuminatis,

illarum scapis lævibus, nitidis ultra apicem earum protensis. Alæ brevissimæ, obtusæ, remigibus intùs fusco-nigris, apiceque fuscescentibus. Cauda elongata, lateribus expansa, latè rufa, rectricum pogoniis utrinque dilatatis, apice latè rotundatis. Subtùs pallide rufescens, gutture abdomineque medio griseo albescentibus; pectore hypocondriisque paulò obscurioribus.

Sur le vivant. Bec brun; pieds rosés; yeux jaune aurore. Longueur totale, 20 à 22 centimètres; de la queue, 7 centimètres; du bec, 15 millimètres.

Les seules différences que nous ont présentées les divers individus, consistent en des teintes plus ou moins vives, ce qui dépend de l'âge.

Nous avons rencontré cette espèce dans la province de Corrientes, république Argentine, et dans celle de Moxos en Bolivia; Azara l'a observée dans tout le Paraguay; ainsi elle habiterait les plaines du 12.ᵉ au 28.ᵉ degré de latitude sud; nulle part elle n'est très-commune.

Ayant en tout les mœurs de l'espèce précédente, elle vit également par paires et dans les mêmes lieux, y est sédentaire, a des mœurs inquiètes pour les autres oiseaux; tout en se montrant moins familière avec l'homme, elle a les mêmes allures, le même genre de chant cadencé et en gammes, se nourrit de la même manière, pénètre davantage dans l'intérieur des buissons et reste peu à terre. Son nid, un peu plus grand, est identique, sur les mêmes lieux; et ces oiseaux mettent le même soin dans sa construction; seulement plusieurs couples vivent souvent les uns près des autres sur la même branche, les nids se confondant en une seule masse d'épines. De même, ils nichent aux mois d'Août et de Septembre; leurs œufs, blancs et au nombre de quatre à cinq dans les deux espèces, ont 27 et 18 millimètres de diamètre. Leur vol ressemble un peu à celui des grimpereaux.

Ils portent, au Paraguay, les mêmes noms que l'espèce précédente.

Celle-ci se distingue de l'autre par l'absence de stries à la poitrine, par son front, qui seul est rouge, au lieu du dessus de la tête tout entier, par sa teinte brune générale, et par son bec plus large à l'extrémité.

Commun au Brésil, où il a été observé par M. Spix et par le prince Maximilien de Neuwied, l'Anumbi rouge se rencontre encore jusque dans la province de Chiquitos, république de Bolivia, où nous l'avons recueilli, quoiqu'il y soit rare : il habiterait ainsi toute la largeur du Brésil dans les régions chaudes. Il se tient dans les buissons par paires, et y fait entendre ses cadences sonores et souvent répétées, propres à toutes les espèces du genre.

N.° 132. ANUMBI À COIFFE STRIÉE, *Anumbius striaticeps*, Nob.

Anumbius striaticeps, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 5.

A. suprà fusco-brunnescenti; uropygio, alæ medio, illius flexurâ, caudâque exceptis, duabus rectricibus intermediis rufis; frontis verticisque plumis acuminatis, rufis,

sed apice puncto minimo argenteo notatis; loris superciliisque rufescente-albis. Subtùs sordidè albescens; hypocondriis anoque rufescentibus.

Sur le vivant. Bec brun en dessus; yeux rougeâtres, pieds violacés. Longueur totale, 170 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 72 mill.; de la queue, 61 mill.; du bec, 13 mill.; sa hauteur, 4 mill.; sa largeur, 4 mill.

Parties supérieures, brun foncé olivâtre, passant graduellement au roux vif sur le croupion; cette dernière couleur colore les rectrices (excepté les deux médianes), et l'extrémité de quelques-unes des plus longues, se montre à la base et en bordure aux rémiges, ainsi qu'aux petites couvertures supérieures et aux inférieures des ailes. Le front et le dessus de la tête sont couverts de plumes étroites, raides, acuminées, rousses, terminées chacune par un petit point blanc argenté; joues rousses; sourcils roux, très-pâles; dessous du corps, blanc grisâtre, passant au roux pâle sur les flancs et aux tectrices inférieures des rectrices.

Cette espèce diffère des deux précédentes, avec lesquelles elle a beaucoup de rapports, par les points de sa coiffe, et par une teinte plus foncée en dessus; elle se distingue de l'*A. striaticollis* par le manque de stries et par la teinte inférieure toute différente; de l'*A. frontalis*, par le roux de sa queue, ainsi que par d'autres détails que fait ressortir la comparaison immédiate.

N.° 133. ANUMBI À COU STRIÉ, *Anumbius striaticollis*, Nob.

Anumbius striaticollis, d'Orb. et Lafr., *Synopsis*, n.° 3.

A. pectore toto hypocondriisque rufis, illorum collique plumarum scapis albidis nitidis, striam albidam angustissimam formantibus; alis caudâque, rectricibus duabus intermediis fusco-rufescentibus; pileo rufo-cinnamomeo.

Sur le vivant. Bec jaunâtre, la mandibule supérieure brune; yeux jaunes, pieds rosés. Longueur totale, 85 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 57 mill.; de la queue, 74 mill.; du bec, 14 mill.

Dessus de la tête roux vif, chaque plume effilée, ferme et luisante sur son milieu; dessus du corps et les deux rectrices supérieures d'un brun-roussâtre uniforme; gorge bleu roussâtre, devenant roux clair sur la poitrine et passant au roux-brun sur le ventre et les flancs. Chaque plume de la poitrine est marquée, sur le milieu et en long, d'une teinte plus claire et brillante, ce qui rend cette partie comme striée; ailes brunes, bordées en dedans et en dehors de roux clair; rectrices inférieures roussâtres.

Cette espèce, bien différente de la précédente par les stries de la poitrine, par moins de roux sur la tête, et la queue brune au lieu d'être rousse, s'en distingue encore par une taille bien moins grande, par la queue plus arrondie.

Nous l'avons rencontrée en assez grande abondance aux environs de Montevideo, de Maldonado et de Buenos-Ayres, dans les lieux humides, sur les buissons et les arbustes, où elle se cache sous les feuilles et vit par paires. Elle a en tout, pour la nidification, les mœurs des espèces précédentes.

Passereaux.

N.° 134. ANUMBI À FRONT ROUX, *Anumbius frontalis*, d'Orb.

Sphænura frontalis, Licht., 1823, *Doubl.*, p. 42, n.° 460; *Malurus garrulus*, Swains., *Zool. illust.*, pl. 138; *Anabates rufifrons?* Spix, 1823, pl. 85-1; Prince Max., 1831, *Beitr. von Bras.*, t. 3, p. 1191; *Anumbius rufifrons*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 4.

A. suprà totus fusco-olivascente unicolor; fronte rufo-cinnamomeo, plumis rigidis, angustatis, acuminatis; stria ante oculos alba, postque vix conspicua, sordide pallescente. Subtùs griseo-albescens, hypocondriis anoque rufescentibus; cauda gradata, fusca.

Sur le vivant. Bec corné, pieds bruns, yeux rougeâtres. Longueur totale, 18 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 63 mill.; de la queue, 60 mill.; du bec, 12 mill.; circonférence du corps, 11 cent.

Nous avons rencontré cette espèce sur les plateaux des Andes boliviennes, dans la province de Sicasica, à près de 4,000 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer; elle y est rare, s'y tient principalement dans les ravins, seuls endroits où elle trouve les halliers ou les buissons nécessaires à sa nidification. Elle a, du reste, les mêmes allures, les mêmes habitudes générales, le même chant, le même nid que les autres espèces. Elle est toujours rare.

N.° 135. ANUMBI DES BOIS, *Anumbius scolopaceus*, Nob.

Turdus scolopaceus, Licht., 1823, *Doubl.*, p. 39, n.° 444; *Campylorhynchus scolopaceus*, Spix, 1823, *Av.*, pl. 79, fig. 1; *Picolaptes scolopaceus*, Lafr., Mag. de zool., p. 46.

A. suprà fusco-cinereus, pennis margine albo punctatis, vittâ superciliari utrinque albâ; subtus albescens; pectore maculis cordatis; hypocondriis, femoribus crissoque fasciis fuscis.

Sur le vivant. Bec corné pâle, yeux rouges ou roux vif; pieds bleuâtres. Longueur totale, 20 cent.; du vol, 27 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 85 mill.; de la queue, 70 mill.; du bec, 18 mill.; circonférence du corps, 11 cent.

Les jeunes de l'année manquent des taches de la poitrine, des flancs et des zones des couvertures inférieures de la queue; les rémiges et les rectrices sont largement bordées de roux clair.

Cette espèce démontre l'abus des coupes basées sur la seule inspection des caractères extérieurs. Il est certain que son bec se rapproche de celui des *Picolaptes;* mais, en la confrontant avec les Fourniers, on y trouve encore plus de rapports, et sa place ne peut être pourtant parmi des oiseaux grimpeurs, puisqu'elle ne grimpe jamais (ce dont on peut s'assurer par l'inspection des ongles, toujours usés, indiquant un oiseau marcheur). On doit la placer parmi les *Anumbius*, dont elle a les mœurs.

Nous l'avons rencontrée au centre de la Bolivia, dans les provinces de Chiquitos, de Santa-Cruz et au pays des Guarayos et des Yuracarès, toujours au sein des bois, mais seulement près des habitations, et par paires unies et sédentaires; elle vit, comme les autres, très-familièrement près de l'homme, tout en cherchant souvent querelle aux oiseaux qui veulent s'approcher de son domicile. De même si l'un s'envole, l'autre le suit. Le mâle, perché toujours sur les grosses branches des arbres, fait entendre ses gammes chromatiques; la femelle, non loin de lui, prend l'octave au-dessous, comme les Fourniers, pour l'accompagner; et alors, tout à sa chanson favorite, il bat des ailes, manifestant une joie extrême, une incessante vivacité.

Ces oiseaux se perchent rarement sur les petites branches; ils restent sur les enfourchures des troncs ou sur les grosses branches, ce qui explique pourquoi leurs ongles sont usés; car ils ne descendent que très-peu à terre, cherchant sur les arbres leur nourriture, qui consiste en insectes. Leur nid est absolument semblable à celui de l'*Anumbius anthoides,* et de même souvent plusieurs sont réunis.

Ce qui précède démontre que l'oiseau qui nous occupe n'a rien des oiseaux grimpeurs, tels que les Picucules, les Grimpereaux, les Sittines, etc., tandis qu'au contraire il ne peut être séparé des *Anumbius.*

Genre ANABATE, *Anabates,* Temm.

Nous ne gardons parmi les Anabates que les oiseaux qui ne grimpent pas, renvoyant aux Sittines tous ceux qui y ont été classés d'après la forme seule du bec, caractère souvent bien insuffisant et qu'on ne doit jamais employer exclusivement; ainsi les oiseaux que nous plaçons dans ce genre tel que nous l'envisageons, ont en tout les mœurs des *Synallaxis* buissonniers et des *Anumbius,* sans rien avoir de commun, dans leurs habitudes, avec les Sittines ni avec les Picucules. Ils n'entrent jamais dans les bois et sont essentiellement buissonniers. Leur bec est long, comprimé, la mandibule supérieure plus longue que l'inférieure; les narines sont en fente et presqu'operculées; les tarses robustes; la queue faible, la troisième penne de l'aile la plus longue.

Nous avons recueilli trois espèces de ce genre, depuis les régions froides de la Patagonie jusqu'aux parties les plus chaudes; mais seulement dans les plaines et jamais sur les montagnes.

N.° 136. ANABATE A GORGE BICOLORE, *Anabates gutturalis,* Nob.

Pl. LV, fig. 3.

Anabates gutturalis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 6.

A. suprà fusco-cinereus, remigibus rectricibusque obscurioribus, pallido marginatis; subtùs dorso concolor, sed pallidior; mento gulaque niveis, jugulo schistaceo, crisso pulvescente, apice albo.

Sur le vivant. Yeux noir-bleu, bec noir en dessus, bleu à la base en dessous; pieds bleus. Longueur totale, 25 cent.; du vol, 34 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 10 à 11 cent.; de la queue, 9 cent.; du tarse au bout des doigts, 6 cent.; du doigt du milieu, 22 mill.; du bec, 23 mill.; sa hauteur à la base, 8 mill.; sa largeur, 6 mill.; circonférence du corps, 4 cent.

Toutes les parties supérieures brun-cendré, beaucoup plus clair en dessous; gorge blanche; au-dessous une large tache bleu ardoisé noirâtre; ailes et queue plus foncées que le corps, bordées de plus pâle; couvertures inférieures de la queue roussâtres, terminées de blanc. Formes robustes, tête grosse, couverte de plumes longues, effilées, se relevant en huppe; queue longue, peu étagée, chaque rectrice formant une pointe sur le côté externe, les barbes étant très-inégales. Aucune variété de sexe.

Nous avons rencontré cette espèce non loin des rives du Rio Negro en Patagonie, dans les lieux couverts de buissons, où elle est sédentaire. Nous avons remarqué qu'elle est plus commune dans les environs de la rivière qu'ailleurs, sans doute parce qu'elle y trouve plus de buissons épineux, qu'elle paraît préférer aux autres. Sans s'approcher beaucoup des habitations, elle est néanmoins peu craintive; constamment en mouvement, sautant de branche en branche dans l'intérieur des fourrés; descendant quelquefois à terre, et y marchant en sautant autour des arbustes, elle ne vole que pour franchir un court espace. Elle paraît se nourrir d'insectes et peut-être aussi de quelques graines. On la rencontre le plus souvent par troupes de dix à douze individus dispersés sur des arbustes voisins, et s'appelant sans cesse par un petit cri; mais, lorsqu'elle s'est posée, on la voit relever sa huppe et faire entendre un chant très-sonore, assez varié, composé d'un sifflement assez agréable ou de gammes cadencées analogues à celles que nous avons signalées parmi les *Anumbius* et les *Furnarius*. Des plus querelleuse, elle est également criarde et peu endurante pour les autres oiseaux.

En résumé, nous ne trouvons rien dans ses mœurs qui rappelle celles des Sittines, tandis que tout, au contraire, y est analogue à ce que nous avons dit de quelques Synallaxes et des *Anumbius*.

N.° 137. ANABATE HUPPÉ, *Anabates cristatus,* Spix.

Anabates cristatus, Spix, 18, pl. LXXXIV.

A. suprà cinnamomeus, subtùs uropygioque fusco-rufescens. Capite suprà fusco-nigricante.

Sur le vivant. Les plumes de la tête se relevant en huppe; yeux jaune pâle, pieds bruns, bec rembruni. Longueur totale, 27 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 13 cent.; de la queue, 10 cent.

Nous avons rencontré une seule fois cette espèce dans les bois d'Espenillards (mimoses épineux) des rives du Parana, près de San-Lorenzo, province de Santa-Fe, république Argentine; elle sautait de branche en branche, sans rester en place un instant, dans les buissons et dans les arbustes, ayant en tout les allures de l'espèce précédente.

N.° 138. ANABATE ROUX, *Anabates unirufus*, Nob.

Pl. LV, fig. 1.

A. suprà subtùsque rufus, unicolor; remigibus totis (tertiariis prope dorsum exceptis) pogonio interno nigris.

Bec corné, pieds bleuâtres. Longueur totale, 23 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 88 mill.; de la queue, 93 mill.; du bec, 16 mill.; sa largeur, 5 mill.; sa hauteur, 6 mill.

Teinte uniforme d'un roux assez vif, plus intense sur la queue et les ailes, plus pâle en dessous; teintée de brun au milieu des plumes du dessus de la tête; rémiges noirâtres au côté interne et à leur extrémité; les trois secondaires, les plus près du dos exceptées, ont la teinte rousse générale. Les plumes du dessus de la tête peuvent se relever en huppe; elles sont effilées, mais moins longues que chez les espèces précédentes. Queue longue, étagée, large et faible; cependant l'extrémité de chaque rectrice est un peu acuminée.

Nous n'avons rencontré cette espèce qu'une seule fois, sur un arbre épineux, dans les plaines de la province de Moxos (Bolivia), près de la mission de Magdalena. Elle nous a paru avoir les habitudes des espèces précédentes.

VI.e FAMILLE.

TANAGRIDÉES, *Tanagridæ.*

Nous nous dispenserons de rappeler les caractères si connus qui distinguent les Tanagridées des familles voisines. Nous ne donnerons pas non plus de généralités sur la famille, les mœurs disparates des genres nous obligeant à les donner en tête de chaque division. Nous dirons seulement que nos observations immédiates sur les habitudes des oiseaux de ce groupe nous les ont fait classer ainsi qu'il suit:

			Nombre des espèces.
TANAGRIDÉES.	SYLVICOLES.	Nemosia	3
		Pyranga	5
		Euphonia	4
		Bethylus	1
		Tanagra	13
		Tachyphonus	5
	DUMICOLES.	Ramphocelus	1
		Arremon	3
		Embernagra	3
		Saltator	7
		Phytotoma	3
			48

Sur ce nombre de quarante-huit espèces, que nous avons recueillies dans nos voyages, *trente-trois* sont de notre première zone de latitude ou des régions les plus chaudes, situées à l'est des Andes boliviennes; *huit* appartiennent à la deuxième zone de latitude : de ces dernières, une seule est propre au versant occidental des Andes, et *une* seule s'avance jusqu'à notre troisième zone de latitude.

Presque toutes les espèces de la première zone de latitude se trouvent également dans notre première zone d'élévation, tandis que cinq seulement sont spéciales à la deuxième zone. Dès-lors il est facile de juger que les régions chaudes sont celles que préfèrent en général les Tanagridées; quelques *Saltator* et les Phytotoma paraissent seuls rechercher les régions tempérées.

† TANAGRIDÉES SYLVICOLES, *Tanagridæ sylvicolæ*, Nob.

Non-seulement tous les oiseaux de cette division sont des plus épaisses forêts de l'Amérique, mais encore ils ne se tiennent habituellement qu'au sommet des arbres, sans descendre sur les petites branches inférieures. Ils ne sortent jamais des régions chaudes, et n'habitent que le versant oriental des Andes.

Genre 1. NÉMOSIE, *Nemosia*, Vieill.

Tanagra, Lath., Gmel., Temm.; *Nemosia*, Vieill.

Les *Némosies*, par leur bec étroit, assez long, par leurs formes élancées, établissent le passage entre les Sylvidées et les Tanagridées. Elles n'habitent que les forêts chaudes. Nous avons dû renvoyer dans les autres séries quelques espèces que Vieillot avait données comme Némosies.

N.° 139. NÉMOSIE A GORGE NOIRE, *Nemosia nigricollis*, Vieill.

Tangara à gorge noire, Buff., Ois. 4, p. 283; *idem*, enl. 720; fig. 1; *Black troated*, Lath., 1783; *Syn.*, 11, p. 337, n.° 33; *Tangara nigricollis*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, p. 694, n.° 31; *Pico de punzon amarillo de barba negra*, Azara, 1802, t. 1, p. 400, n.° 102; *Nemosia nigricollis*, Vieill., 1818; Dict., t. 22, p. 491; *idem*, Enc. méth., 1823, t. 2, p. 788; d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 1.

N. suprà olivacea, subtùs flava; gulâ nigrâ; pectore uropygioque aurantiis; superciliis flavis; remigibus rectricibusque fuscis, margine olivaceis.

Sur le vivant. Bec jaune, brun en dessus, pieds bleuâtres, yeux jaunes. Longueur totale, 14 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 68 mill.; de la queue, 50 mill.; du bec, 11 mill.

La femelle manque du noir à la gorge, et de l'aurore à la poitrine et au croupion, ces couleurs étant remplacées par du jaune-verdâtre plus ou moins foncé; le reste des teintes, seulement un peu plus pâle, est en tout semblable. Les individus qu'Azara regarde comme femelles, nous paraissent être des jeunes de l'année; car nous n'avons jamais vu de taches aux femelles.

Nous avons rencontré cette espèce en Bolivia, près du Rio Tamampaya, province de Yungas; près de San-Xavier, province de Chiquitos, et aux pays des Guarayos et des Yuracarès. Gmelin l'a dite de la Guyane, Azara du Paraguay; ainsi nous pourrions croire qu'elle habite toutes les régions chaudes et boisées situées à l'est des Andes, remontant sur les premiers contreforts de cette chaîne. Comme les Tangaras sylvains, elle se tient par troupes au sommet des grands arbres, sans jamais sortir des bois ni des forêts; elle se nourrit de petites graines, de bourgeons et peut-être même d'insectes. Des plus vive, elle est toujours en mouvement et vole avec rapidité. Elle n'est commune nulle part.

N.° 140. NÉMOSIE YURACARÈS, *Nemosia sordida*, Nob.

Pl. XVIII, fig. 2.

Nemosia sordida, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 2, p. 28.

N. suprà olivascente-grisea; fronte, lateribus capitis stramineis; gutture, collo antico pectoreque pallidè stramineis; abdomine medio albescente; hypocondriis anoque rufescentibus.

Sur le vivant. Bec rosé, yeux jaunes, pieds bleuâtres. Longueur totale, 14 cent.; du vol, 23 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 65 mill.; de la queue, 50 mill.; du tarse au bout des doigts, 33 mill.; du doigt du milieu, 13 mill.; du bec, 9 mill.; sa hauteur, 4 1/2 mill.; sa largeur égale; circonférence du corps, 80 mill.

Le front, le tour des yeux, la gorge et la poitrine d'un beau jaune d'or, passant au roux sur les sourcils; la tête jaune verdâtre; toutes les parties supérieures verdâtres; ailes et queue noirâtres, les plumes bordées de verdâtre; il en est de même des petites rectrices supérieures des rémiges; le pli de l'aile jaune, ainsi que les couvertures inférieures; ventre blanc au milieu, roussâtre sur les flancs et les couvertures inférieures de la queue.

Cette espèce, voisine de la précédente par la taille, s'en distingue tout à fait par les couleurs. Nous l'avons rencontrée au sein des immenses forêts qui couvrent le pied oriental des Andes boliviennes, au pays des Yuracarès; elle se tient au sommet des arbres et des palmiers, où elle ne paraît pas commune.

N.° 141. NÉMOSIE À COIFFE NOIRE, *Nemosia pileata*.

Tangara à coiffe noire, Buff., Ois., 4, p. 284; enl. n.° 720, fig. 2; *Tanagra pileata*, Lath., 1783, p. 223, n.° 11; *idem*, Gmel., 1789, p. 898, n.° 40; *Pico de punzon negro, azul y*

Passereaux.

blanco, Azara, 1802; *Apunt. para la hist. de los Pax.*, t. 1, p. 414, n.° 105; *Pico de punzon azul y blanco*, Azara; *ibid.*, p. 423, n.° 110; *Nemosia pileata*, Vieill., Dict., 1818, t. 22, p. 490; Enc. méth., t. 2, p. 787.

N. suprà cœrulescente-cinerea, subtùs albida; vertice, temporibus collique lateribus nigris; maculâ oculari albâ; rostro atro; pedibus flavis.

Sur le vivant. Bec brun en dessus, jaunâtre en dessous; yeux jaune vif; pieds d'un beau jaune. Longueur totale, 14 cent.; du vol, 24 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 75 mill.; circonférence du corps, 9 cent.

La femelle manque de noir; ses parties inférieures sont roussâtres au lieu d'être blanches.

Nous avons rencontré cette espèce à San-Miguel et à San-Jose, province de Chiquitos en Bolivia; peu commune, elle se tient souvent par paires au sommet des arbres, dont elle parcourt la cime avec vivacité, afin d'y chercher sa nourriture. Ses mœurs sont, du reste, identiques à celles des autres espèces.

Genre 2. PYRANGA, *Pyranga*, Vieill.

Tanagra, Linn., Lath., Gmel.; *Tangaras cardinals*, Cuv.

Nous ne plaçons dans ce genre que les espèces dont le bec, bien caractéristique, allongé et renflé, a le bord de la mandibule supérieure pourvu d'une dent ou d'une saillie vers le milieu de sa longueur; dont les ailes sont longues, la queue allongée, souvent fourchue; aussi n'aurons-nous que des oiseaux forestiers assez remarquables par les livrées si différentes qu'affectent les deux sexes dans toutes les espèces. Dans ce genre, une seule, le *Pyranga Azaræ*, s'avance jusqu'au 34.e degré de latitude sud; toutes les autres sont des régions chaudes.

N.° 142. PYRANGA VERSICOLOR, *Pyranga versicolor*, Nob.

Pl. XIX, fig. 1.

Tachyphonus versicolor, d'Orb. et Lafr., *Syn.* n.° 1, p. 28, Mag. de zool.

P. capite gulâque olivaceo-nigris; remigibus tectricibusque nigris, subtùs dorsoque flavis; dorso anticè pectoreque aurantio-castaneis; tectricibus alarum albis.

Sur le vivant. Bec noir, pieds bleus, yeux bruns. Longueur totale, 140 mill.; vol, 240 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.; de la queue, 65 mill.; du tarse au bout des doigts, 25 mill.; du doigt du milieu, 14 mill.; du bec, 12 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

Mâle. Dessus de la tête, les ailes et la queue d'un beau noir; front, tour des yeux, la gorge et une bordure aux rémiges, brun verdâtre; toutes les parties inférieures, le dos et le croupion jaune vif: cette teinte passe à l'aurore sur le haut du dos et un

peu sur la poitrine; tectrices des ailes blanches; cette couleur forme une ligne transversale sur l'aile; bec assez long, courbé, aigu, comprimé à son extrémité, pourvu d'une dent à son extrémité, et d'une autre très-grande à la moitié de sa longueur; de fortes moustaches; queue longue, égale, tarses et doigts médiocres, grêles.

Femelle. Entièrement vert-roux en dessus, passant au vert foncé sur la tête; gorge, cou, poitrine, aurore verdâtre, passant au jaune vif sur le milieu du ventre, et au roux sur les flancs et les couvertures inférieures de la queue.

Son bec étroit et ses teintes, nous ont fait, dans notre Synopsis, ranger cette espèce parmi les *Tachyphones;* mais la dent du milieu du bec, ainsi que ses mœurs forestières, bien distinctes des mœurs buissonnières des Tachyphones, la font évidemment rentrer, d'après nos observations, dans le genre *Pyranga* de Vieillot, où nous la plaçons aujourd'hui.

Nous l'avons rencontrée au sein des forêts chaudes, humides et des plus épaisses du pied des Andes boliviennes, au pays des Yuracarès. De même que d'autres Tangaras, elle voyageait par petites troupes, toujours sautillant au sommet des plus hauts arbres et des palmiers, cherchant là les petites graines et les bourgeons, dont elle se nourrit. Elle est peu commune et surtout très-difficile à obtenir, par suite de la grande élévation où elle se place.

N.° 143. PYRANGA EN DEUIL, *Pyranga luctuosa,* Nob.

Pl. XX, fig. 1-2.

Tachyphonus luctuosus, d'Orb. et Lafr., *Syn.* n.° 4, p. 29, Mag. de zool.

P. totus niger, tectricibus alæ superis minoribus ac mediis totis niveis; rostro nigro; basi infrà cæruleâ.

Sur le vivant. Bec noir, bleuâtre à sa base inférieure; pieds bleus, yeux bruns. Longueur totale, 132 mill.; du vol, 190 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 60 mill.; de la queue, 45 mill.; du tarse au bout des doigts, 30 mill.; du doigt du milieu, 13 mill.; du bec, 11 mill.; sa hauteur, 5 1/2 mill.; sa largeur, 5 mill.; circonférence du corps, 80 mill.

Mâle. Entièrement noir lustré foncé; les couvertures supérieures de l'aile d'un beau blanc argenté; bec assez long, arqué; la mandibule supérieure à bords arqués et marqués, dans le milieu de leur longueur, d'une dent ou renflement peu marqué; la troisième rectrice la plus longue; queue longue, égale, un peu fourchue, grêle.

Femelle. Tête gris foncé en dessus; gorge gris pâle; parties supérieures vertes, diminuant d'intensité du cou au croupion, où cette teinte est fortement mélangée de jaune; parties inférieures jaunes; rémiges noirâtres, bordées de vert; queue verte.

Dans notre Synopsis, cette espèce a été placée parmi les Tachyphones; mais, pour les motifs exposés à l'article précédent, il est évident qu'elle doit appartenir aux *Pyranga,* tant en raison de l'indice de dent de la commissure de son bec, que de ses mœurs purement forestières.

Passereaux.

Nous l'avons observée au pays des Indiens guarayos, entre les provinces de Moxos et de Chiquitos, république de Bolivia, ainsi que dans les immenses forêts humides et chaudes qui couvrent ces plaines; nous l'avons retrouvée encore au pays des Yuracarès, au pied oriental des Andes boliviennes, dans les mêmes circonstances. Elle va par paires, et sautille continuellement au sommet des plus hauts arbres, tout en faisant entendre un petit cri de rappel.

N.° 144. PYRANGA D'AZARA, *Pyranga Azaræ*, Nob.

Habia punzo, Azar., 1802; *Apunt. de los Pax.* t. 1, p. 359, n.° 88 (mâle); *Habia amarilla*, *id.*, n.° 87, p. 358 (fem.); *Saltator ruber*, Vieill., 1823, Enc. méth., p. 792 (d'après Azara, n.° 88); *Saltator flavus*, Vieill., *ibid.*, p. 791 (d'après Azara, 87); *Tanagra mississipensis*, Licht., 1823, *Doubl.*, p. 30, n.° 333, 334; *Pyranga mississipensis*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 1.

P. superciliis corporeque subtùs rubro-miniatis, suprà rubro-fusco mixto; remigibus fuscis rubro limbatis; rostro obscurè cyaneo.

Sur le vivant. Bec corné, noirâtre ou bleuâtre; yeux rouges; pieds bleuâtres. Longueur totale, 21 cent.; du vol, 29 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 85 mill.; de la queue, 65 mill.; du bec, 16 mill.; sa hauteur, 9 mill.; sa largeur, 10 mill.; circonférence du corps, 11 cent.

Cette espèce diffère du *Pyranga æstiva* par une taille un peu plus forte, par son bec plus foncé, ainsi que par sa teinte générale toujours d'un rouge de minium et non couleur de carmin. La femelle est jaune en dessous, verdâtre en dessus; les jeunes mâles tiennent souvent des deux teintes propres aux deux sexes, et sont aussi fréquemment bigarrés.

Azara, n'ayant pas reconnu les sexes, a décrit le mâle et la femelle sous deux noms différens, en les plaçant dans ses Habias; de là Vieillot a donné deux noms latins à ces mêmes descriptions d'Azara, en les plaçant dans son genre Saltator. Quoiqu'il ait l'antériorité, nous ne pouvons conserver sa dénomination de *Ruber*, déjà prise pour une autre espèce du même genre. Nous ne croyons pas non plus pouvoir prendre le nom de *Mississipensis*, de M. Lichtenstein; dans la conviction où nous sommes que le *Tanagra mississipensis* de Gmelin est le *Pyranga æstiva* des auteurs, et non pas notre Pyranga. D'ailleurs, le nom de *Mississipensis* ne peut être conservé à un oiseau cantonné seulement dans l'hémisphère méridional. Ces raisons nous ont déterminé à le dédier à l'auteur espagnol, qui le premier en a donné une bonne description.

Nous avons rencontré cette espèce jusqu'aux environs de Buenos-Ayres, où néanmoins elle n'arrive qu'accidentellement; elle est, suivant Azara, assez commune au Paraguay. Nous l'avons ensuite retrouvée en Bolivia, dans les provinces de Chiquitos, de Yungas et de Valle Grande, c'est-à-dire en latitude depuis le 15.e jusqu'au 34.e degré sud, et depuis le niveau de la mer jusqu'à près de 2,000 mètres au-dessus dans les Andes, sur leur versant oriental seulement. Elle se tient au sommet des grands buissons

et même des petits arbres; elle y mène le genre de vie des autres espèces, c'est-à-dire qu'elle est criarde, toujours en mouvement, se nourrissant de bourgeons, de graines et peut-être d'insectes.

N.° 145. PYRANGA A GORGE BLANCHE, *Pyranga albicollis*, Nob.

Pl. XXVI, fig. 2.

Pyranga albicollis, d'Orb. et Lafr., Syn., n.° 2, p. 33.

P. suprà olivacea; uropygio flavescente; capite colloque sordidè griseis; subtùs flava; collo antico latè albo; mandibulâ pallidâ, maxillâ corneâ; pedibus roseis.

Sur le vivant. Bec corné, yeux bruns, pieds rosés. Longueur totale, 180 mill.; du vol, 290 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 90 mill.; de la queue, 60 mill.; du tarse au bout des doigts, 37 mill.; du bec, 13 mill.; sa hauteur, 7 mill.; sa largeur, 8 mill.; circonférence du corps, 110 mill.

Dessus de la tête gris-verdâtre pâle; gorge et devant du cou blancs; toutes les parties inférieures jaune très-vif; toutes les supérieures vert-olive, plus teinté de jaune au croupion; rémiges brunes, bordées extérieurement de vert; du jaune au pli de l'aile et aux tectrices inférieures de l'aile; queue verdâtre. Son bec est renflé à la mandibule supérieure, comme celui des autres Pyrangas, sans avoir cependant la dent du milieu du bec; la queue est longue, un peu étagée; en un mot, elle a tous les autres caractères du genre.

Elle est voisine de la femelle de l'espèce précédente, tout en s'en distinguant par sa gorge blanche et quelques autres différences de teintes; son bec est aussi très-différent.

Nous avons observé ce Pyranga dans la province de Chiquitos en Bolivia, près de la mission de Santa-Ana et au pays des Guarayos, toujours au sommet des arbres moyens, où il paraissait avoir les habitudes de l'espèce précédente.

N.° 146. PYRANGA ROUGEATRE, *Pyranga rubicus*, Nob.

Habia roxisa, Azar., 1802; *Apunt.*, t. 1, p. 351, n.° 85; *Saltator rubicus*, Vieill., 1817, Dict. d'hist. nat., t. 14, p. 1807 et 1823; Enc. méth., t. 2, p. 792 (d'après Azara); *Tanagra porphyrio*, Licht., 1823, *Doubl.*, p. 31, n.os 335, 336; *Tanagra flammiceps*, Prince Max., 1830, p. 497, n.° 13; Temm., pl. col. 177; *Saltator rubicus*, d'Orb. et Lafr., Syn., p. 36, n.° 6.

P. cristâ ignicolore, suprà fusco-rubra; gutture, crissoque rubris; ventre sordidè rubro; remigibus fuscis, rubro limbatis, rectricibus fusco-rubris.

Sur le vivant. Bec corné, yeux bleu noirâtre, pieds livides. Longueur totale, 180 mill.; du vol, 290 mill.; de la queue, 70 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

Cette espèce, dont la femelle est brune en dessus, grisâtre en dessous, porte beaucoup de noms, comme on le voit par la synonymie; néanmoins celui de Vieillot étant, sans aucun doute, le plus ancien, nous avons dû le conserver, tout en plaçant l'oiseau

Passereaux.

non parmi les *Saltator*, mais bien avec les Pyrangas, dont il a les mœurs, les habitudes, tous les caractères zoologiques de bec, de queue, et jusqu'aux couleurs si disparates du mâle et de la femelle, que nous retrouvons dans toutes les espèces du genre. Nous avons rencontré ces Pyrangas aux pays des Guarayos et des Yuracarès, au milieu des plus épaisses forêts; Azara nous dit avoir recueilli les siens également dans les forêts; ainsi, indépendamment des caractères, voilà déjà une habitude tout à fait contraire à celles des Habias purement buissonniers. Comme tous les autres Pyrangas, celui-ci se tient en effet au sommet ou au moins près de la coupe des arbres, sans descendre près de terre, et ne diffère en rien, pour les habitudes, des Tangaras qui précèdent et qui suivent.

Genre 3. EUPHONE, *Euphonia*, Desm.

Tanagra, Linn., Lath., Gmel.; *Euphones*, Desm.; *Tangaras Bouvreuils*, Cuv.

Faciles à distinguer des autres Tanagridées par leur bec court, bombé, convexe, fortement denté, crochu et un peu comprimé sur les côtés; par leurs ailes courtes, leur queue médiocre, les Euphones diffèrent davantage des Pyrangas par leurs mœurs; néanmoins ils sont encore plus forestiers, plus pétulans, et le plus souvent vivent par petites troupes. On les rencontre, dans l'Amérique méridionale, seulement au milieu des régions chaudes situées à l'est des Andes.

N.° 147. EUPHONE A BEC DE PIE-GRIÈCHE, *Euphonia laniirostris*, Nob.

Pl. XXII, fig. 1.

Euphonia laniirostris, d'Orb. et Lafr., Syn., p. 30, n.° 1.

E. suprà nigro-violaceo nitens; remigibus rectricibusque nigris, violaceo marginatis; maculâ frontali, posticè rotundatâ subtùsque aureo-flavâ.

Sur le vivant. Bec et yeux noirs; pieds bleus. Longueur totale, 130 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 60 mill.; de la queue, 30 mill.; du bec, 7 mill.; sa hauteur, 6 mill.; sa largeur, 6 mill.; circonférence du corps, 90 mill.

Mâle. Au front une large tache arrondie et élargie sur le dessus de la tête, d'un beau jaune doré : la même couleur couvre, depuis le menton jusqu'aux couvertures inférieures des rectrices, toutes les parties inférieures, la gorge comprise; la tête, le dos, le croupion et les tectrices supérieures des ailes et de la queue, d'un beau noir à reflets bleu-violet; rémiges et rectrices noires; la base des rémiges, et une tache sur la rectrice externe, blanches. Bec court, très-épais, fortement crochu, avec une carène peu marquée en dessus.

Femelle. Verdâtre olive en dessus, plus mélangé de jaune au croupion; les parties inférieures jaune verdâtre; les jeunes mâles ressemblent aux femelles, et ne prennent la livrée du mâle qu'à la seconde année; alors ils sont tachetés.

Voisine de l'*Euphonia violacea* par sa teinte générale, cette espèce s'en distingue par une taille plus grande, par un bec beaucoup plus gros et ressemblant à celui des Pies-Grièches et par la tache du front beaucoup plus arrondie en arrière. Nous l'avons rencontrée dans les immenses forêts du pied oriental des Andes boliviennes, dans les provinces de Yungas et de Santa-Cruz de la Sierra, et aux pays des Yuracarès et des Guarayos, toujours en petites troupes au sommet des arbres, surtout de ceux qui avoisinent les clairières ou le bord des rivières. Des plus vive, des plus pétulante dans ses mouvemens, elle change continuellement de place.

N.° 148. EUPHONE A TÊTE BLEUE, *Euphonia aureata,* Nob.

Lindo azul y oro cabeza celeste, Azara, 1802, *Apunt.*, t. 1, p. 290, n.° 98; *Tanagra aureata*, Vieill., 1823, Enc. méth, t. 2, p. 782 (d'après Azara); *Euphonia nigricollis*, Vieill., d'Orb. et Lafr., Syn., n.° 2, p. 30.

E. fronte, genis, mento, dorso, tectricibus alarum nigro-cæruleo nitens, remigibus rectricibusque nigris, capite suprà cyaneo; pectore, ventre, uropygio crissoque flavis.

Sur le vivant. Bec noir, yeux bruns, pieds bleus. Longueur totale, 110 mill.; de la queue, 10 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 60 mill.; du tarse, 25 mill.; du bec, 6 mill.; sa largeur, 5 mill.

Bien différente par son front noir et bleu, au lieu d'être jaune, par son bec à trois dents à son extrémité, de l'*Organiste* avec lequel elle a été confondue, cette espèce, observée par Azara au Paraguay, s'est également montrée à nous dans la province de Corrientes, où elle paraît rare. Le mois de Juin, époque où nous l'avons tuée dans le Rincon de Luna, est celui où Azara dit l'avoir rencontrée; comme c'est l'hiver, on pourrait croire qu'elle n'y est alors que de passage. Nous l'avons vue au sommet des mimoses, dans un bois près du Rio Batel.

N.° 149. EUPHONE A BEC EN SCIE, *Euphonia serrirostris,* Nob.

Pl. XXI, fig. 2, 3.

Euphonia serrirostris, d'Orb. et Lafr., Syn., n.° 3, p. 30.

E. suprà olivacea, cæruleo-grisea, remigibus rectricibusque nigris olivaceo limbatis, subtùs aureo-flavis; collo olivaceo; maxillâ quatuor minutis dentibus.

Sur le vivant. Bec bleuâtre, yeux roux, pieds bleus. Longueur totale, 110 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 57 mill.; de la queue, 24 mill.; du tarse au bout des doigts, 26 mill.; du doigt du milieu, 15 mill.; du bec, 7 mill.; circonférence du corps, 50 mill.

Partie supérieure olivâtre, passant au bleu-gris sur le derrière de la tête; rémiges et rectrices noirâtres, bordées de vert olivâtre; partie inférieure jaune, passant au vert sur les flancs. Bec court, conique, arqué, un peu caréné en dessus, renflé à sa base,

pourvu de quatre dents à la mandibule supérieure, près de son extrémité. D'autres individus, qui peuvent être femelles, ont le front jaune, passant au vert sur le dessus du corps; gorge, flancs jaune vif; devant du cou et milieu du ventre cendré blanchâtre.

Nous avons considéré cet Euphone comme espèce distincte des précédentes. Il en diffère essentiellement par son bec plus mince, plus long et muni de quatre dents; par sa tête plus petite et par ses couleurs. Pendant quelque temps nous avons cru que ce pouvaient être les jeunes de l'Euphone à bec de Pie-Grièche, parce qu'ils sont du même pays; mais alors il faudrait supposer que le bec pourvu de dents à cet âge, deviendrait lisse et bien plus volumineux chez les adultes, changement que nous ne trouvons dans aucun Tangara. Nous croyons donc que c'est bien une autre espèce.

Nous avons rencontré celle-ci en petites troupes dans les clairières des forêts qui bordent le Rio Grande, au hameau de Pacu, province de Santa-Cruz de la Sierra (Bolivia). Avec les allures des espèces précédentes, elle se posait sur les arbres isolés, tout en faisant entendre un léger sifflement.

N.° 150. EUPHONE CHICANA, *Euphonia ruficeps*, Nob.

Pl. XXII, fig. 2.

Euphonia ruficeps, d'Orb. et Lafr., Syn., p. 30, n.° 4.

E. suprà toto gutture colloque nigro-violacea; fronte castaneo; infrà flava; pectore, abdomine mediis, crissoque rufescentibus; remigibus, rectricibus nigris. Duabus rectricibus lateralibus intùs maculâ albâ notatis.

Sur le vivant. Bec noir, bleu à sa base; pieds noirâtres; yeux bruns. Longueur totale, 120 mill.; du vol, 300 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 65 mill.; de la queue, 30 mill.; du tarse au bout des doigts, 33 mill.; du doigt du milieu, 15 mill.; du bec, 12 mill.; circonférence du corps, 100 mill.

Mâle. Front et la moitié antérieure de la tête en dessus, d'un beau marron foncé; toutes les parties supérieures, la gorge et le devant du cou, noir à reflets bleus métalliques; tout le dessous jaune, passant au roussâtre sur la poitrine, au milieu du ventre et sur les couvertures inférieures de la queue; ailes et queue noires; une tache blanche aux côtés internes des deux rectrices latérales. Bec court, gros, pourvu de trois dents.

Femelle. Front roux-brun, mélangé de vert; le haut du cou en dessus bleuâtre, le reste des parties supérieures olivâtre; gorge verdâtre; poitrine gris-cendré foncé; ventre et couvertures inférieures de la queue roux pâle; flancs vert-olive; point de taches à la queue.

Par ses teintes bien tranchées, cette espèce se distingue des autres Euphones connus. Nous l'avons rencontrée seulement dans ces immenses forêts sombres et humides du pied oriental des Andes boliviennes, au pays des Yuracarès, où les indigènes la nomment *Chicana*. Elle vit par petites troupes et se tient au sommet des grands arbres. Sans être très-commune, elle est peu rare.

Genre 4. BÉTHYLE, *Bethylus*, Cuv.

Lanius, Lath., Gmel.; *Cissopis*, Vieill.

Ce genre, établi par Cuvier dès 1816, appelé ensuite *Cissopis* par Vieillot, comprend une seule espèce d'oiseaux classée parmi les *Lanius* par Latham et Gmelin. Cuvier, dans sa classification, place, ainsi que Vieillot, ce genre dans la grande série des Pies-Grièches; mais, en examinant avec soin ses caractères de bec, en consultant ses mœurs, nous le croyons infiniment mieux parmi les Tanagridées, dont il a le bec et les habitudes. Illiger avait déjà senti ces rapprochemens, puisqu'il le range parmi les Tangaras.

N.° 151. BÉTHYLE PIE, *Bethylus picatus*.

Lanius picatus, Lath., 1781, Syn., t. 1, p. 192, n.° 49; *Lanius leverianus*, Gmel., 1789, Syst. nat., p. 302, n.° 31. Genre *Béthyle*, Cuv., 1816, Règne anim., t. 1; *Cissopis bicolor*, Vieill., 1818, Nouv. Dict., t. 26, p. 417, et Enc. méth., 1823, t. 2, p. 750.

B. capite, collo, pectore, rectricibus, remigibusque nigris; dorso, tectricibus alarum minoribus, remigium secundariarum margine, corpore subtùs, rectricibus lateralibus apice albis; rostro pedibusque nigris.

Sur le vivant. Bec, pieds et yeux noirs. Longueur totale, 260 mill.; du vol, 390 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 110 mill.; de la queue, 130 mill.; du bec, 13 mill.; sa hauteur, 10 mill.; sa largeur, 9 mill.; circonférence du corps, 140 mill.

Nous avons rencontré cette espèce dans les immenses forêts qui couvrent le pied oriental des Andes boliviennes, au nord de Cochabamba, pays habité par les sauvages Yuracarès. Comme tous les autres Tangaras sylvains, elle se tient au sommet des plus hauts arbres, et paraît y vivre de bourgeons et de fruits. Elle est rare.

Genre 5. TANGARA, *Tanagra*, Linn.

Tanagra et *Aglaia*, Sw.

Les vrais Tangaras se distinguent facilement des autres Tanagridées, par leur bec court, un peu plus long néanmoins que celui des Euphones, convexe en dessus, à pointe recourbée, à mandibules un peu renflées sur leurs bords; leurs ailes sont assez courtes et pointues; leur queue est médiocre. Ils ont en tout les habitudes des Euphones, voyagent par petites troupes et se tiennent au sommet des arbres. Tous sont des régions chaudes.

Passereaux.

N.° 152. TANGARA YENI, *Tanagra yeni,* Nob.

Pl. XXIV, fig. 2.

Aglaia chilensis, Vigors, 1832, *Proceedings*, p. 3; *Aglaia yeni*, d'Orb. et Lafr., Syn. n.° 1, p. 31.

T. dorso, caudâ crissoque nigris; uropygio rubro; capite viridi; gutture, alisque violaceis; pectore hypocondriisque cœruleis.

Sur le vivant. Bec et yeux noirs; pieds violet-bleu. Longueur totale, 150 mill., du vol, 245 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.; de la queue, 50 mill.; du tarse au bout des doigts, 32 mill.; du doigt du milieu, 9 mill.; du bec, 8 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

Plumes du dessus de la tête et des joues, écailleuses, vert tendre brillant; gorge, cou en avant, une ligne sur les tectrices de l'aile et une bordure aux rémiges d'un beau bleu de cobalt violacé; la poitrine, les flancs, d'un bleu céleste d'outre-mer; le croupion rouge de feu; tout le reste d'un beau noir velouté.

Cette espèce, voisine du *Tanagra tatao,* en diffère par une taille plus forte, par son croupion rouge au lieu d'être jaune, ainsi que par quelques autres petits détails. M. Vigors l'a nommée *Aglaia chilensis;* mais nous ne pouvons conserver ce nom à un oiseau qui, loin d'habiter aucun point du Chili, ne se trouve qu'à plus de cent lieues de ses parties les plus septentrionales, sur le versant opposé des Andes et seulement dans les forêts chaudes et humides des Yungas et des Yuracarès, en Bolivia. Cette circonstance montre combien il importe de s'abstenir de donner des noms locaux, lorsqu'on est peu sûr de l'habitat des espèces. Comme tous les Tangaras proprement dits, celui-ci se tient au sommet des grands arbres et des palmiers, par troupes isolées ou mélangées avec quelques-unes des espèces suivantes. Les Indiens yuracarès le nomment *Yeni yeni,* de son petit cri de rappel, entre les différens individus. Il est peu commun.

N.° 153. TANGARA SEPTICOLOR, *Tanagra tatao,* Linn.

Tanagra prima, Marg., 1648, *Hist. nat. Bras.*, p. 214; Briss., Orn., t. 3, p. 3; *Tanagra tatao*, Gmel., 1789, Syst. nat., éd. 13, sp. 11; Buff., Ois., 4, p. 379, Enl. 7, fig. 1, etc.

T. violacea; dorso nigro; uropygio fulvo, capite viridi; pectore alisque violaceis.

Nous avons trouvé cette espèce aux environs de Saint-Christophe, près de Rio de Janeiro au Brésil; nous ne l'avons revue nulle autre part dans nos voyages.

N.° 154. TANGARA DE SCHRANK, *Tanagra Schrankii,* Spix.

Pl. XXIV, fig. 1.

Tanagra Schrankii, Spix, *Aves*, pl. 51; *Aglaia Schrankii*, d'Orb. et Lafr., Syn., n.° 3, p. 31.

T. fronte, regione paroticâ, dorso, alis caudâque atris; vertice, uropygio, pectore, ventreque mediis flavis; pennis omnibus collaribus et dorsalibus, tectricibus viridi-aureo limbatis; remigibus rectricibusque cœruleo marginatis; hypocondriis viridibus.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, bleuâtre en dessous; pieds bleus. Longueur totale, 130 mill.; du vol, 180 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 65 mill.; de la queue, 34 mill.; du tarse au bout des doigts, 32 mill.; du doigt du milieu, 13 mill.; du bec, 8 mill.; sa hauteur, 6 mill.; sa largeur, 6 mill.; circonférence du corps, 110 mill.

La femelle ne diffère que par des couleurs moins vives. Nous avons rencontré cette espèce en grandes troupes, mélangées souvent avec le Tangara yeni, parcourant le sommet des arbres et se posant sur les grappes des palmiers en fleurs, dans les forêts humides et chaudes du pied des Andes boliviennes, au pays des Yuaracarès. Constamment en mouvement, nous ne lui avons entendu proférer qu'un petit cri de rappel.

Voisine du *T. thoracica*, Tem., cette espèce en diffère beaucoup par ses couleurs.

N.° 155. TANGARA À CHAPERON BLEU, *Tanagra cyanicollis*, Nob.

Pl. XXV, fig. 1.

Aglaia cyanicollis, d'Orb. et Lafr., Syn., p. 33, n.° 11.

T. atra; capite colloque totis nitide cæruleis; remigibus, rectricibus viridi-cæruleo limbatis; tectricibus minoribus viridi-stramineo splendentibus; uropygio viridi-stramineo; hypocondriis violaceis.

Sur le vivant. Yeux bistrés; bec et pieds noirs. Longueur totale, 140 mill.; du vol, 230 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 70 mill.; de la queue, 40 mill.; du tarse au bout des doigts, 31 mill.; du doigt du milieu, 15 mill.; du bec, 9 mill.; circonférence du corps, 110 mill.

Mâle. Front et l'espace compris entre le bec et l'œil, le dos, la poitrine, le ventre, les ailes et la queue, d'un beau noir velouté; toute la tête et le cou entier d'un beau bleu céleste brillant; le croupion et les tectrices supérieures, les rémiges, vert doré métallique, plus vert sur le croupion; derrière et flancs bleu de cobalt; les rémiges et rectrices bordées de bleu en dehors. La *Femelle* a seulement les teintes moins vives.

Cette jolie espèce, une des plus brillantes du genre par son chaperon bleu céleste, vit, avec les Tangaras yenis et les Tangaras de Schrank, dans les forêts habitées par les Indiens yuracarès, qui la nomment *Pisuta.* Elle se trouve aussi en petites troupes, constamment perchées au sommet des arbres et des palmiers.

N.° 156. TANGARA DIABLE ENRHUMÉ, *Tanagra flaviventris*, Vieill.

Tanagra mexicana, Gmel., 1789, Syst. nat., p. 893, n.° 10; Lath., Index, n.° 23; *Tanagra Diable enrhumé*, Buff., Ois., 4, p. 270; Enc., 290, fig. 2; *Tanagra flaviventris*, Vieill., Dict. d'hist. nat., t. 32, p. 410; Enc. méth., t. 2, p. 774; *Aglaia mexicana*, d'Orb. et Lafr., Syn., p. 32, n.° 9.

T. nigra, subtùs flavicans; pectore, uropygio, fronte, gutture, collo, tectricibusque alarum cæruleis; remigibus nigris cæruleo limbatis; rectricibus nigris, cæruleo-viridi marginatis; hypocondriis cæruleo nigroque maculatis.

Passereaux.

Sur le vivant. Bec et pieds noir bleuâtre. Longueur totale, 125 mill.; du vol, 220 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 65 mill.; de la queue, 40 mill.; circonférence du corps, 100 mill.

Nous n'avons pas conservé à cette espèce le nom de *T. mexicana,* pensant qu'elle n'est pas du Mexique, et que la description de Fernandez, qui a donné lieu à ce nom, s'applique à un tout autre oiseau; c'est probablement même ce motif qui avait déjà déterminé Vieillot à lui donner une nouvelle dénomination, que nous adoptons. Nous ne l'avons rencontrée que dans les forêts humides du pays des Yuracarès et des Guarayos en Bolivia, où elle est peu commune, se tenant toujours au sommet des arbres, comme les espèces précédentes.

N.° 157. TANGARA ROUVERDIN, *Tanagra gyrola,* Gmel.

Fringilla gyrola, Linn., 10.ᵉ édit., Syst. nat., sp. 12; *Tangara*, Briss., Orn., t. III, p. 23, pl. 4, fig. 1; *Tanagra gyrola*, Gmel., 1789, Syst. nat., *id.*, 13, p. 891, n.° 7; Vieill., Encycl., t. 2, p. 778; *Rouverdin*, Buff., Ois., t. 4, p. 286; *Aglaia gyrola*, d'Orb. et Lafr., Syn., p. 32, n.° 10; Prince Max., *Beitr.*, t. 3, p. 471.

T. viridis; infernè uropygioque cœruleis; capite castaneo-rubro; collari maculâ in alis luteâ; remigibus rectricibusque fuscis, viridi limbatis.

Sur le vivant. Yeux bruns, pieds bleus, bec corné. Longueur totale, 140 mill.; du vol, 240 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 75 mill.; de la queue, 40 mill.; du bec, 10 mill.; circonférence du corps, 110 mill. Les femelles manquent de bleu au croupion, du collier jaune, et le reste des teintes est beaucoup moins vif.

Cet oiseau, connu des Indiens yuracarès du pied oriental des Andes boliviennes sous le nom de *Chachindala,* est aussi commun dans ces lieux que les espèces précédentes, et en présente absolument les mœurs.

N.° 158. TANGARA DE CAYENNE, *Tanagra Cayana,* Gmel.

Tangara cayennensis, Briss., *Av.*, 3, p. 21; *Passe-vert*, Buff., Ois., t. 3, p. 494, Enl., 290; *Tanagra cayana*, Gmel., 1789, Syst. nat., p. 892, n.° 8; *Lindo precioso*, Azar., 1802, *Apunt.*, t. 1, p. 281, n.° 95; Vieill., 1823, Enc. méth., t. 2, p. 777.

T. capite rufo; tectricibus alarum uropygioque aureo-viridibus; remigibus rectricibusque nigris, viridi limbatis; genis, pedibus, rostroque nigris.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs. Longueur, 125 mill.

Nous avons rencontré ce charmant oiseau au mois de Juillet, dans les jardins de la ville de Corrientes, sur les orangers. Azara dit qu'il se montre au mois d'Octobre, ce qui ferait supposer deux passages annuels de cette espèce.

Passe-
reaux.

N.° 159. TANGARA ONGLET, *Tanagra striata*, Gmel.

L'œuf, pl. LXII, fig. 3.

Tanagra striata, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, *ed.* 13, p. 899, n.° 44; Lath., *Syn.*, 11, p. 224, n.° 14; l'*Onglet*, Buff., Ois., 4, p. 256; *Lindo celeste*, *oro y negro*, Azar., 1802, *Apunt. de los Paxar.*, t. 1, p. 377, n.° 94; Vieill., 1823, Enc. méth., t. 2, p. 776.

T. Mas. *Subtùs uropygioque aurantio-flavis, capite, collo, tectricibus alarumque cœruleis; dorso superiori nigro; caudâ remigibusque nigris, cœruleo-limbatis.* Fœm. *Dorso viridis.* Jun. *Suprà fusco-olivascente; uropygio viridi; subtùs griseo-fulvus; remigibus rectricibusque fuscis, griseo-cœruleo-marginatis.*

Sur le vivant. Bec noirâtre en dessus, corné ailleurs; yeux brun-roux assez vif; pieds bruns. Longueur totale, 180 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 90 mill.; de la queue, 55 mill.; du bec, 12 mill.

Cette espèce des plus connue, rapportée pour la première fois en Europe par Commerson, est peut-être, de toutes, celle qui occupe le plus grand espace sur le continent américain. Nous l'avons d'abord rencontrée dans la Banda oriental près de Montevideo, à Buenos-Ayres, à Corrientes; nous l'avons ensuite retrouvée à l'ouest des Andes dans le ravin de Palca, au Pérou; puis près de la Paz et dans les provinces de Yungas, de Sicasica, de Cochabamba, de Valle Grande, de Chiquisaca, dans la Bolivia; ainsi son habitation serait en latitude du 24.e au 34.e degré sud, et en élévation toute notre seconde zone d'habitation, à l'est et à l'ouest des Andes.

Très-commune partout où elle se trouve, cette espèce paraît sédentaire; car toute l'année nous l'avons rencontrée par petites troupes, dont les membres sont dispersés sur des arbres voisins ou sur le même arbre. Des plus familière, nous ne l'avons vue qu'auprès des lieux habités, principalement dans les vergers, les jardins, où elle devient la terreur des cultivateurs par les dégâts qu'elle exerce sur les bourgeons des arbres, et sur leurs fruits, qu'elle préfère comme nourriture. Constamment en mouvement, sautant d'une branche à l'autre, surtout vers la coupe des arbres, elle s'y mêle aux autres Tangaras et aux Habias, auxquels elle dispute fréquemment la possession de leurs alimens. Elle descend rarement à terre, ne vole que par saccades, et seulement en franchissant de petites distances. Son cri, assez perçant, assez désagréable, n'est qu'un rappel entre les individus d'une même troupe. A la Paz et dans les autres lieux de la Bolivia, elle fréquente surtout les pommiers, les poiriers, les cerisiers; mais à Corrientes et à Buenos-Ayres, c'est sur les pêchers et les orangers qu'elle semble surtout élire son domicile.

Vers le mois d'Octobre, les Tangaras onglets s'accouplent, choisissent un oranger touffu ou tout autre arbre et y construisent un nid, de paille et de petites branches à l'extérieur, de foin fin à l'intérieur. Ils y déposent ensuite trois à quatre œufs verdâtres, marqués de petits points irréguliers violet foncé, de taches peu apparentes violettes,

Passereaux.

et de taches allongées irrégulières noires; leurs diamètres sont 27 et 16 millimètres. La femelle seule couve; mais le père et la mère se partagent la surveillance de leurs petits.

A Corrientes on nomme cette espèce *Santa Lucia;* à l'Arroyo de la China, *Siete colores* (les sept couleurs); à Buenos-Ayres, *Siete vestidos;* les Guaranis l'appellent *Chobi.*

N.° 160. TANGARA ÉVÊQUE, *Tanagra episcopus,* Licht.

L'œuf, pl. XXII, fig. 3.

Episcopus avis, Briss., *Av.*, 3, p. 40, n.° 23, t. 1.er, fig. 2; *Bluet,* Buff., Ois., 4, p. 265; *Évêque, id.*, Enl., n.° 178; *Tanagra episcopus,* Lath., *Syn.*, 11, p. 226, n.° 18; *id.*, Gmel., 1789; *Syt. nat.*, p. 896, n.° 19; Vieill., 1823, Encyc., t. 2, p. 775, *Tanagra sayaca,* Gmel., n.° 20; *Lindo Saihobi,* Azar., 1802, *Apunt.*, t. 1.er, p. 370, n.° 92; Licht., 1823, n.° 350; Prince Max., *Beit.*, t. 3, p. 484.

T. griseo-cærulea, alis caudâque cæruleis.

Sur le vivant. Bec et pieds brun clair; longueur totale, 190 millimètres.

Nous avons rencontré successivement cette espèce dans tous les lieux où se trouve la précédente, avec laquelle elle se mêle souvent; ainsi elle habite toute notre seconde zone d'habitation, depuis la Plata jusqu'en Bolivia, seulement sur le versant oriental des Andes, à Cochabamba, Valle Grande, Yungas, etc. Elle a en tout les mœurs du *Tanagra striata;* elle va de même par troupes, fréquente les vergers, les jardins, où elle se montre des plus familière, et se nourrit aussi de bourgeons, de fruits et d'insectes, faisant de grands dégâts dans les plantations. Son cri se borne à l'articulation d'un rappel monotone, qu'on peut exprimer par *cui cui-cui-cui cui.* Au mois d'Octobre, une fois accouplés, ces Tangaras construisent sur les orangers ou tel autre arbre voisin des habitations, un nid composé de branches sèches à l'extérieur, et à l'intérieur de crin artistement contourné. Le diamètre extérieur en est de 15 centimètres, et en dedans de 8 centimètres. Ils y déposent deux à trois œufs bleuâtres, tachetés de brun bistré, principalement sur le gros bout, et en outre de taches noires, larges et arrondies; leurs diamètres sont de 19 et 25 millimètres.

Aux missions on nomme ces oiseaux *Piririquiti,* dénomination dérivée de leur cri habituel.

N.° 161. TANGARA OLIVATRE, *Tanagra olivascens,* Licht.

Tanagra Sayaca, fem., Auct.; *Tanagra olivascens,* Licht., 1823, *Doubl.*, p. 32, n.° 351.

T. lucido-olivacea, vertice virescente; alis caudâque fuscis, olivascente limbatis; tectricibus alarum viridi-cyaneis.

Sur le vivant. Yeux bruns, bec noir corné, ainsi que les pieds. Longueur totale, 200 millimètres; vol, 290 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 100 mill.; de la queue, 55 mill.; du bec, 13 mill.; circonférence du corps, 125 mill.

Cette espèce, confondue bien à tort avec la femelle du *Tanagra episcopus* ou *T. sayaca* des auteurs, en diffère par des caractères bien tranchés, par sa tête vert-pomme,

par son plumage lustré et de teinte distincte, ainsi que par une plus grande taille. D'ailleurs, nous n'avons jamais rencontré cette espèce en des lieux où l'autre était très-commune; et si le Tangara évêque est largement répandu sur le continent américain, il n'en est pas ainsi de ce dernier, que nous avons rencontré dans les provinces de Santa-Cruz de la Sierra, à Guarayos et à Yuracarès, dans la Bolivia, ou seulement dans les régions chaudes des plaines situées à l'est des Andes. A Santa-Cruz il venait jusque dans le jardin de la maison que nous occupions, sur des orangers, dont il recherchait les fruits et les fleurs, paraissant avoir les mêmes habitudes que les deux précédentes espèces.

N.° 162. TANGARA DE MONTAGNE, *Tanagra montana*, Nob.

Pl. XXIII, fig. 1.

Aglaia montana, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 32, n.° 4.

T. capite, gulâ, colloque atris; suprà nitide cærulea, ad nucham pallidior; dorso intensiore; tectricibus alarum minoribus, superis caudâque cæruleis; subtùs flava.

Sur le vivant. Yeux rouges; bec corné en dessus, rosé en dessous; pieds noirâtres. Longueur totale, 240 millimètres; vol, 400 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 130 mill.; de la queue, 80 mill.; du tarse au bout des doigts, 55 mill.; du doigt du milieu, 28 mill.; du bec, 13 mill.; sa hauteur, 11 mill.; sa largeur, 10 mill.; circonférence du corps, 160 mill.

Toute la tête, la gorge et le devant du cou, noir foncé; dessus du cou en contact avec le noir, d'un beau bleu céleste pâle, passant au bleu céleste foncé et au bleu de cobalt foncé sur le dos et sur les parties supérieures; ce bleu descend de chaque côté du cou en avant et est alors bordé de noirâtre. Toutes les parties inférieures sont d'un beau jaune très-vif; tectrices supérieures des rémiges et des rectrices, bleu de cobalt; couvertures inférieures bleuâtres; grandes couvertures supérieures de l'aile, rectrices et rémiges noirâtres, bordées extérieurement de bleu vif.

Cette magnifique espèce, sans doute la plus grande du genre, s'est montrée une seule fois à nous, au sommet de la montagne dite *del Biscachal*, près du village de Carcuata, province de Yungas, sur le versant oriental des Andes boliviennes; elle formait une troupe composée de quatre individus, voltigeant au sommet des arbres d'un petit bouquet de bois. Comme elle était très-sauvage, et se posait sur les points très-élevés des arbres, nous ne pûmes nous procurer que l'individu qui a servi à cette description. Nous n'en avons jamais vu d'autres pendant nos nombreuses excursions dans la Bolivia.

N.° 163. TANGARA A VENTRE ROUGE, *Tanagra igniventris*, Nob.

Pl. XXV, fig. 2.

Aglaia igniventris, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 32, n.° 5.

T. suprà nigro cærulea, capite colloque nigris; uropygio tectricibusque alarum cæruleis; alis caudâque nigris, cæruleo limbatis; subtùs maculâque oculari rubro miniato.

Bec et pieds noirs. Longueur totale, 200 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 88 mill.; de la queue, 70 mill.; du tarse au bout des doigts, 37 mill.; du doigt du milieu, 20 mill.; du bec, 11 mill.; sa hauteur, 7 mill.; sa largeur, 6 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

Tête et cou noirs; dos et parties supérieures noir un peu bleuâtre; poitrine, ventre, derrière, couvertures inférieures de la queue et une tache derrière l'œil, d'un beau rouge aurore; petites couvertures des ailes et croupion d'un beau bleu de cobalt brillant; rémiges et rectrices noires, bordées extérieurement de bleu verdâtre.

Cette espèce, bien distincte par ses teintes de toutes celles connues, habite la province d'Apolobamba, au nord de la Paz, république de Bolivia; elle y est assez rare.

N.° 164. TANGARA A TÊTE BLEUE, *Tanagra Maximiliani*, d'Orb.

Pl. XXIII, fig. 2.

Aglaia cyanocephala, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 32, n.° 6.

T. Lineâ interoculari nigrâ, auribus nigrescentibus; capite colloque suprà cœruleis; jugulo, pectore, ventre griseo-cœruleis; suprà viridescentibus; caudâ alisque nigrescentibus, viridi marginatis.

Sur le vivant. Bec noir en-dessus, bleuâtre à la base de la mandibule inférieure; pieds bleuâtres teintés de vert; yeux brun-roux. Longueur totale, 200 millimètres; du vol, 270 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 90 mill.; de la queue, 72 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du doigt du milieu, 18 mill.; du bec, 11 mill.; sa hauteur, 8 mill.; sa largeur, 8 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

Un trait noir entre l'œil et le bec; oreilles noirâtres; dessus de la tête et cou bleu vif; gorge, poitrine et le milieu du ventre gris bleuâtre; toutes les parties supérieures, les flancs et la queue d'un beau vert tendre; tectrices inférieures de la queue, les cuisses et les couvertures inférieures des rémiges, jaune clair; rémiges noirâtres, bordées extérieurement de vert tendre.

Au nord de la Cordillère qui s'étend de la Paz à Cochabamba (Bolivia), sur les montagnes dominant le village d'Enquisivi, province de Sicasica, nous avons rencontré, sur les haies d'un champ de blé, deux oiseaux de cette espèce; ils s'envolèrent et allèrent se poser sur un arbre voisin, où nous avons tué l'individu qui a servi à cette description.

Nous n'avons pas conservé le nom de *Cyanocephala*, donné à cette espèce dans notre *Synopsis*, parce que Vieillot l'a employé pour une autre espèce, dans l'Encyclopédie méthodique, p. 780. Nous l'avons alors dédiée à M. le prince Maximilien de Neuwied.

†† TANAGRIDÉES DUMICOLES, *Tanagridæ dumicolæ*, Nob.

Les oiseaux de cette division habitent les lieux plus découverts, les buissons, les halliers; au lieu de se tenir dessus, ils pénètrent toujours dans

l'intérieur, et descendent quelquefois à terre, ce que ne font point ceux de la première division; c'est parmi eux que se trouvent les espèces qui s'avancent le plus avant vers les régions méridionales.

Genre 6. TACHYPHONE, *Tachyphonus*, Vieill.

Tanagra, Auct.; *Tangaras-Loriots*, Cuv.

Les Tachyphones ont le bec allongé, convexe, presque droit, à peine denté à son extrémité, comprimé sur les côtés, à bords rentrés aux mandibules; les ailes courtes, la queue longue, large. Ce sont des buissonniers par excellence, mais qui habitent plus particulièrement l'intérieur des halliers.

N.° 165. TACHYPHONE NOIR, *Tachyphonus leucopterus*, Vieill.

L'œuf, pl. LXII, fig. 4.

Tanagra nigerrima, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, éd. 13, p. 899, *sp.* 45; *Oriolus leucopterus*, *ibid.*, p. 392, n.° 40; Lath., *Syn.*, 1, 1, p. 440, n.° 29, et *Syn.*, 2, 1, p. 225, n.° 15; *Tangara noir d'Amérique* et *Tangara roux de Cayenne*, Buff, Enl., n.° 179, f. 2 et n.° 711; *Tordo de Monte negro cobijas blancas*, Azar., 1802, *Apunt.*, t. 1.er, p. 326, n.° 76; *Tachyphonus leucopterus*, Vieill., 1823, Encycl. t. 2, p. 803; *Tanagra nigerrima*, Prince Max., 1830, p. 534, n.° 22.

T. Nigra, maculâ ad alas albâ. Fœm. *rufa.*

Sur le vivant. Yeux et pieds noirs, bec bleuâtre. Longueur, 210 millimètres.

Nous n'avons vu cette espèce que dans la province de Corrientes, à la frontière du Paraguay. Elle se tient dans l'intérieur des bois et des halliers, d'où elle ne paraît sortir que pour se promener très-rarement à terre; elle est peu craintive, et peu active dans ses mouvemens. On nous a vendu à Corrientes un nid qu'on nous a dit appartenir à cette espèce : il est composé de foin à l'intérieur, et à l'extérieur de petites racines; les œufs, au nombre de trois, sont verdâtres, marqués de quelques grandes taches rares d'un noir brun; au gros bout se remarquent encore quelques taches violettes peu apparentes. Leurs diamètres sont de 16 et 22 millimètres. A Corrientes on nomme ces oiseaux *Guira hu* (oiseau noir).

N.° 166. TACHYPHONE A GORGE ROUSSE, *Tachyphonus ruficollis*, Nob.

Tanagra ruficollis, Licht., 1823, *Doubl.*, p. 30, n.° 330; *Tachyphonus ruficollis*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 28, n.° 6.

T. Nigra, gutture rufo, versus pectus sensim dilutiore; abdomine, crisso uropygioque albidis; maculâ alarum duplici et tergo albis; rostro pedibusque nigris.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 180 millimètres; vol, 280 mill.; du pli de l'aile, 80 mill.; de la queue, 50 mill.; du tarse au bout des doigts, 46 mill.; du doigt du milieu, 20 mill.; du bec, 13 mill.; sa hauteur, 7 mill.; circonférence, 110 mill.

Cette espèce, qui évidemment se rapproche autant des Fringilles que des Tangaras, est remarquable par sa couleur noire, sa gorge rousse, dont la teinte diminue graduellement sur la poitrine; par ses parties inférieures et son croupion blanchâtres; par la base des tectrices, des ailes et des rémiges d'un beau blanc. La femelle, au lieu de noir, a partout du brun.

Nous l'avons rencontrée seulement dans la province de Chiquitos, république de Bolivia, auprès des missions de Concepcion et de Santiago. Elle voyageait par petites troupes composées de quatre à six individus, voltigeant de buissons en buissons sur les coteaux peu boisés, restant peu en place, et jetant continuellement des cris aigus, en se rappelant les uns les autres. Elle paraissait se nourrir de graines et de bourgeons.

N.° 167. TACHYPHONE CAPITA, *Tachyphonus capitatus,* Nob.

Pl. XIX, fig. 2.

Chipiu capita, Azara, 1802, *Apunt. para la hist. de los Pax.*, t. 1.er, p. 509, n.° 137;
Tachyphonus capitatus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 29, n.° 5.

T. suprà nigra, subtùs alba; capite rubro; gutture colloque anticè nigris; remigibus nigris; rostro pedibusque roseis.

Sur le vivant. Bec et pieds rouges chez les mâles; mandibule supérieure noirâtre chez les femelles; yeux carmin vif. Longueur totale, 170 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.; de la queue, 54 mill., du bec, 10 mill.

Mâle. Tête entièrement d'un beau rouge cramoisi; gorge et devant du cou noir-brun; un collier et toutes les parties inférieures blanches; toutes les parties supérieures, les ailes et la queue, noires.

Jeune de l'année. Noirâtre en dessus, blanc en dessous, dessus de la tête brun pâle; côtés de la tête, gorge et devant du cou, roux très-clair.

Cette espèce, confondue avec le *Tachyphonus gularis* (Rouge-cap, Buffon) par Vieillot (Encyclopédie méthodique, t. II, p. 788), s'en distingue par une taille beaucoup moindre, par son bec entièrement rougeâtre, au lieu d'être noir en dessus et jaune en dessous, et par ses pieds rosés, au lieu d'être noirs; le rouge de la tête est aussi moins foncé; car, du reste, ces deux oiseaux ont absolument la même distribution de couleurs.

Nous avons souvent rencontré cette espèce, mais seulement dans les provinces de Santa-Fe, d'Entre-Rios et de Corrientes, république Argentine, c'est-à-dire du 28.e au 32.e degré de latitude sud, principalement sur les rives du Parana; car, amie des lieux humides et boisés, elle se tient dans le voisinage des fleuves et des rivières, par petites troupes composées d'un assez grand nombre d'individus. Tout l'été, au prin-

temps et en automne, ces oiseaux se montrent en grand nombre par 30 et 32° de latitude sud, et alors manquent, pour ainsi dire, au 28.e degré, ou ne s'y trouvent que rarement et seulement dans les bois de saules des îles du Parana; mais, aussitôt que les froids se font sentir, ils gagnent le nord, et deviennent très-communs à Corrientes et au Paraguay; ils se dispersent ensuite dans les campagnes, recherchent le voisinage des maisons, les jardins, vont même jusque sous les corridors, pour y manger la viande qu'on y fait sécher, en se mêlant aux Habias et aux Fringilles, ayant soin néanmoins de se rendre, tous les soirs, dans les lieux couverts de grands buissons ou dans les bois de saules, pour s'y coucher. Plus rarement à terre que perchés, ils se tiennent de préférence sur les buissons qui bordent les eaux, et là sautent avec vivacité d'une branche à l'autre, cherchant les graines et les bourgeons dont ils se nourrissent. Leur vol est rapide, interrompu et assez lourd. Leur cri habituel est un sifflement aigu dépourvu de tout charme. Au mois de Novembre ils s'accouplent et se dispersent par paires.

On les élève quelquefois à Corrientes, en leur donnant toute espèce de nourriture. Les Guaranis de cette province les nomment *Camytâ* ou *Capytâ*, qui veut dire *tête rouge*.

N.° 168. TACHYPHONE ROUGE-CAP, *Tachyphonus gularis*, Nob.

Cardinalis americanus, Briss., *Aves. app.*, p. 67, n.° 34; *Rouge-cap*, Buff., Oiseaux, 4, p. 267, Enl., 155; *Tanagra gularis*, Lath., 1783, *Syn.*, 2, 1, p. 228, n.° 21; *Tanagra gularis*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, éd. 13, t. 2, p. 894, n.° 13; *Nemosia gularis*, Vieill., 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 788.

T. suprà nigra, subtùs alba; capite rubro; gutture colloque anticè fusco-rubescente; rostro suprà nigro, subtùs aurantio; pedibus fuscis.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, jaune-orange en dessous, pieds bruns. Longueur totale, 190 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 87 mill.; de la queue, 70 mill.; du bec, 11 mill.

Cette espèce bien connue, dont nous avons décrit les différences à l'article de l'espèce précédente, s'est montrée à nous seulement dans les provinces de Chiquitos et de Moxos, république de Bolivia, c'est-à-dire au centre du continent américain, du 12.e au 18.e degré de latitude sud, où elle mène, à peu de chose près, le même genre de vie que le *Tachyphonus capitatus*, tout en étant moins riveraine que celle-ci et plus buissonnière. Elle nous paraît dès-lors spéciale aux régions chaudes, où elle est assez commune.

N.° 169. TACHYPHONE MAGNIFIQUE, *Tachyphonus flavinucha*, Nob.

Pl. XXI, fig. 1.

Tachyphonus flavinucha, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 29, n.° 2.

T. suprà sericeoater, subtùs maculâque longitudinali nuchæ flavis; axillis, dorso imo, uropygioque cæruleis; remigibus primariis quinis, primâ exceptâ, basi, viridi-cæruleo marginatis.

Passereaux.

Sur le vivant. Yeux rouge foncé, bec noirâtre, pieds noirâtres en dessus, jaunâtres en dessous. Longueur totale, 190 millimètres; vol, 280 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 90 mill.; de la queue, 65 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du bec, 15 mill.; sa hauteur, 7 1/2 mill.; sa largeur, 8 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

D'un beau noir velouté en dessus; sur le derrière de la tête est une large tache allongée jaune brillant, s'étendant au-dessus du cou; toutes les parties inférieures de la même couleur; de larges épaulettes, le bas du dos et le croupion d'un beau bleu de ciel vif; des rémiges primaires cinq, la première exceptée, sont, à leur base, largement bordées en dehors, de bleu verdâtre brillant; queue noire, bordée extérieurement de bleu terne; dessous de l'aile d'un beau jaune.

Ce bel oiseau, l'un des plus brillans du genre, s'est offert à nous dans la province de Yungas, seulement dans les ravins des parties élevées des montagnes du versant oriental des Andes boliviennes de la Paz; principalement auprès des villages de Chupé, d'Irupana et de Suri. Ne descendant pas dans les régions chaudes de ces mêmes montagnes, il se tient sur les grands buissons et même sur les arbres, où il paraît (en hiver) vivre isolé et solitaire, tout en étant très-rare. Il ne va pas à terre, sautillant constamment de branche en branche pour chercher les bourgeons et les graines dont il se nourrit.

Genre 7. RAMPHOCÈLE, *Ramphocelus,* Vieill.

Tanagra, Auct.; *Tangaras ramphocèles*, Cuv.

Le bec des Ramphocèles est robuste, comprimé sur les côtés, épais, les bords de la mandibule inférieure recouverts par la supérieure; les branches de la mandibule inférieure se prolongent fortement sur les côtés, sont renflées et entament les plumes; leurs ailes sont courtes, leur queue médiocre; leurs tarses sont grêles. Plus buissonniers encore que les précédens, ils se tiennent toujours au plus épais des halliers et des buissons, où ils sont tristes et taciturnes, sans jamais montrer beaucoup d'activité. Nous ne les avons vus que dans les régions chaudes.

N.° 170. RAMPHOCÈLE NOIR VELOUTÉ, *Ramphocelus atrosericeus,* Nob.

Pl. XXVI, fig. 1.

Ramphocelus atrosericeus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 34, n.° 1.

R. sericeo-aterrimus; capite suprà ad nucham tantummodò lateribusque nigro obscurè purpureis; mento, gulâ pectoreque supero obscurè coccineis.

Sur le vivant. Yeux brun-roux clair, pieds noirs, mandibule supérieure et extrémité de l'inférieure noires; élargissement de la mandibule inférieure bleu blanchâtre. Longueur totale, 190 mill.; du vol, 260 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.;

de la queue, 70 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du doigt du milieu, 17 mill.; de la mandibule supérieure du bec, 12 mill.; de l'inférieure, 18 mill.; hauteur du bec, 7 1/2 mill.; sa largeur, 7 mill.; circonférence du corps, 100 mill. Passereaux.

Vieux mâle. D'un beau noir velouté uniforme; le dessus et les côtés de la tête et du cou, d'un noir cramoisi obscur; gorge, devant du cou et poitrine, d'un beau cramoisi foncé brillant.

Jeune mâle, entièrement noir terne ou même brunâtre.

Femelle, noirâtre; le croupion, la poitrine, le ventre et les couvertures inférieures de la queue, roux-brun rougeâtre; l'élargissement de la mandibule inférieure beaucoup moins marqué.

Cette espèce est voisine du *Ramphocelus jacapa;* néanmoins elle en diffère par son bec, ses doigts beaucoup plus courts, par sa couleur cramoisie, infiniment plus foncée sur la tête. Nous l'avons rencontrée dans presque toutes les parties chaudes des plaines et des montagnes de la Bolivia, à Chupé, province de Yungas; sur le versant oriental des Andes de la Paz, au pays des Yuracarès, dans les forêts habitées par les Guarayos, et dans les provinces de Moxos et de Chiquitos. On la voit toujours au sein des halliers les plus épais et dans les haies, les parcourant sans cesse, sans descendre à terre. C'est, en un mot, le plus buissonnier de tous les Tanagridées que nous ayons décrits jusqu'à présent. Les Indiens aymaras de Yungas les appellent *Cuitiro.*

Genre 8. ARRÉMON, *Arremon,* Vieill.

Tanagra, Auct.

Le genre Arrémon, établi par Vieillot pour le *Tanagra silens* des auteurs, nous paraît constituer une coupe on ne peut plus naturelle; telle que nous la concevons, elle renfermerait seulement les espèces dont le bec est semblable à celui du *Ramphocelus,* moins le prolongement postérieur de la mandibule inférieure, dont les ailes et la queue ont aussi la forme de celle du Ramphocèle. Leurs mœurs sont, du reste, identiques aux siennes, et en un mot, on peut dire que ce sont des Ramphocèles à bec sans prolongement postérieur.

N.° 171. ARRÉMON À COLLIER, *Arremon silens,* Nob.

Tanagra silens, Lath., 1783, *Syst. ornithol.*, sp. 42; *Oiseau silencieux*, Buff., Ois., t. 7, p. 429, Enl., 742; *Tordos de monte torquato*, Azar., 1802, *Apunt.*, t. 1.er, p. 331, n.° 78; *Aremon torquatus*, Vieill., 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 794; *Tanagra silens*, Prince Max., 1831, *Beitr.*, t. 3, p. 507, n.° 16; *Embernagra silens*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 34, n.° 2.

A. suprà viridis, subtùs albescente; capite suprà incane; superciliis albis; vittà oculari, fasciàque jugulari nigris; rostro suprà nigro; mandibulà flavà.

Sur le vivant. Bec jaune aurore, une ligne noire à la partie supérieure; tarses violet clair; yeux bruns. Longueur totale, 170 millimètres; du vol, 220 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 72 mill.; de la queue, 55 mill.; du bec, 11 mill.; sa hauteur, 6 mill.; sa largeur, 5 mill.; circonférence du corps, 110 mill.

Mâle, sans raie grise sur la tête; les parties supérieures gris ardoisé.

Femelle, les parties supérieures vertes.

Nous avons successivement rencontré cette espèce à Corrientes, république Argentine; dans les provinces de Yungas, de Chiquitos et de Valle grande, république de Bolivia. Ainsi, d'après nos seules observations, elle habiterait du 15.e au 28.e degré de latitude sud, dans les plaines, comme sur la seconde zone de hauteur, dans les montagnes du versant oriental des Andes boliviennes. Nous l'avons toujours trouvée dans les halliers, au plus épais des buissons, sur les branches basses seulement, où sans crainte elle se laissait toujours approcher; tandis qu'elle sautait en silence d'une branche à l'autre, ou qu'elle restait perchée triste et taciturne. Nous l'avons vue par couple, isolée au temps des amours, et ne chantant pas; d'autres fois par petites troupes. L'assertion de Sonnini, qui en fait un oiseau marcheur, est erronée, puisque, de même qu'Azara, nous ne l'avons jamais vue à terre.

N.° 172. ARRÉMON VOISIN, *Arremon affinis,* Nob.[1]

Pl. XXVII, fig. 1.

Embernagra torquata, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 34, n.° 3.

A. suprà viridi-olivascens; capite colloque suprà griseis; superciliis albis, capite laterali, fasciâque pectorali, nigris; remigibus, rectricibusque nigrescente-viridi limbatis; hypocondriis, crissoque obscurè viridibus; gutture, ventreque mediis, albescentibus; rostro nigro.

Sur le vivant. Bec noir, pieds brun-violet, yeux brun-roux foncé. Longueur totale, 190 millimètres; du vol, 245 mill.; de la queue, 60 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 78 mill.; du tarse au bout des doigts, 60 mill.; du doigt du milieu, 25 mill.; du bec, 13 mill.; sa hauteur, 7 mill.; sa largeur, 6 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

Sur la tête sont, de chaque côté, deux larges bandes noires qui partent du front, passent au-dessus des yeux et s'étendent sur les côtés du cou; au milieu est une ligne cendré clair; les côtés du cou sont de cette couleur; de larges sourcils blancs surmontent les yeux; côtés de la tête, joues, et un très-large hausse-col sur le haut de la poitrine, d'un beau noir; gorge et milieu du ventre blancs; toutes les parties supérieures vert-olive foncé; le pli de l'aile jaune; rémiges et rectrices noirâtres, bordées extérieurement de verdâtre : cette dernière teinte, mélangée d'ardoisé, couvre les flancs, mais est pure sur le derrière, les couvertures inférieures de la queue et les cuisses.

1. Nous avons changé le nom de *Torquata* pour celui d'*Affinis,* le premier ayant déjà été employé par Vieillot pour l'*Arremon silens.* Voyez l'article précédent.

Cette espèce diffère de la précédente par une taille d'un quart plus grande, par un bec bien plus long, plus droit, et noir au lieu d'être orangé; par des pieds du double de force; par un hausse-col bien plus large; par les bandes noires de la tête prolongées sur les côtés du cou; par les flancs verdâtres et non gris; par le derrière, les cuisses et les couvertures inférieures de la queue, d'un beau vert-olive et non blancs. Enfin, quoique cette espèce ait, jusqu'à un certain point, les mêmes distributions de couleurs que la précédente, il suffit de les examiner toutes deux comparativement, pour reconnaître les différences qui les caractérisent.

Nous l'avons rencontrée seulement en Septembre dans les halliers des ravins voisins du village de Circuata, province de Yungas, république de Bolivia, c'est-à-dire au 17.e degré de latitude sud, sur le versant oriental des Andes. De même que l'espèce précédente, elle était silencieuse et triste.

N.° 173. ARRÉMON À NUQUE ROUSSE, *Arremon rufinucha,* Nob.

Pl. XXVII, fig. 2.

Embernagra rufinucha, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 34, n.° 4.

A. suprà nigra; subtùs, maculâ ante oculos sulfurescente; pileo, nuchâ, colloque superis rufis; fasciâ oculari, vittâ angustâ, utrinque ad latera gutturis, nigris; remigibus albo marginatis; rostro nigro.

Sur le vivant. Bec noir, pieds brun-violet, yeux roux. Longueur totale, 170 millimètres; vol, 215 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 70 mill.; de la queue, 60 mill.; du tarse au bout des doigts, 45 mill.; du doigt du milieu, 22 mill.; du bec, 10 mill.; sa hauteur, 6 mill.; sa largeur, 5 mill.; circonférence du corps, 100 mill.

Du roux vif couvre tout le dessus de la tête et du haut du cou, formé de plumes larges pouvant se relever en huppe; du noir profond entoure largement l'œil, en revêtant les côtés de la tête, se prolonge sur ceux du cou, et forme, sur les côtés de la gorge, une ligne qui descend de la mandibule inférieure et entoure le bec en dessus. Du jaune vif dessine, en avant de l'œil, près de la narine, une petite tache, et s'étend sur toutes les parties inférieures du corps, devenant plus verdâtre sur les flancs; toutes les parties supérieures sont d'un noir qui prend une teinte verdâtre au croupion; rémiges courtes, noires, la première bordée extérieurement de blanc, les autres de la même couleur à leur base au côté interne; queue longue, terminée en pointe.

Cette charmante espèce, tout à fait différente par ses teintes de toutes celles du genre, est encore remarquable par la brièveté de ses ailes, par sa queue longue, étagée et acuminée. Nous l'avons rencontrée très-rarement et seulement au 17.e degré de latitude sud, sur les montagnes boisées et humides du versant oriental des Andes boliviennes, à notre seconde zone de hauteur, dans les lieux tempérés, sans jamais la voir dans les régions chaudes. Nous l'avons observée aux environs de Yanacaché et de Carcuata, province de Yungas, et au nord de Cochabamba. Elle se tient toujours au plus épais des fourrés dans les ravins, loin des habitations; elle est néanmoins peu craintive,

vivant isolée, sans descendre à terre, sautillant sans cesse et avec activité de branche en branche, ne s'envolant qu'à la dernière extrémité et pour aller se cacher dans le buisson le plus voisin. De temps en temps elle fait entendre un petit cri peu prolongé, ressemblant à un rappel.

Genre 9. EMBERNAGRE, *Embernagra*, Less.

Ce genre a le bec conique, allongé, presque droit, pointu, à bords renflés, à narines ouvertes, rondes; les ailes courtes, la queue longue, souvent étagée; les tarses longs, forts et robustes. Bien différent des genres précédens, celui-ci s'en distingue par les caractères que nous venons d'indiquer, autant que par ses mœurs; en effet, les oiseaux dont il se compose sont, de tous les Tanagridées, les plus marcheurs, et ceux qui préfèrent les petits buissons, les herbes même et les lieux marécageux. Nos observations locales nous ont obligé d'apporter quelques changemens à ce que nous avons publié dans notre *Synopsis*, relativement aux espèces de cette division, qui seules s'avancent jusque dans notre troisième zone de latitude, vers les régions froides du continent.

N.° 174. EMBERNAGRE DES BUISSONS, *Embernagra platensis*, Nob.

L'œuf, pl. XXII, fig. 3.

Emberiza bonariensis, Comm.; *Emberiza platensis*, Lath., 1783, *Syn.*, t. 2, p. 201, n.° 58; *Embérise de cinq couleurs*, Buff., Ois., t. 4, p. 364; *Emberiza platensis*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, t. 1-2, p. 886, n.° 68; *Habia de Bañado*, Azar., 1802, t. 1.er, p. 363, n.° 90; *Embernagra dumetorum*, Less., 1831, Traité, p. 465; *Embernagra platensis*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 1.

E. suprà virescente-fusca; dorso longitudinaliter nigro striato; subtùs cinereo-albo; remigibus fuscis olivaceo-viridi limbatis; capite colloque griseo-cœrulescente fuscis; rostro flavo, subtùs fusco.

Sur le vivant. Yeux gris, pieds roses, bec aurore, noir en dessus. Longueur totale, 210 millimètres.

Nous avons rencontré cette espèce depuis la frontière du Paraguay jusqu'en Patagonie, dans les provinces de Montevideo, de Buenos-Ayres, de Santa-Fe, d'Entre-Rios et de Corrientes; néanmoins nous avons remarqué que ces oiseaux sont infiniment plus communs du 30.e au 36.e degré de latitude, que plus au nord, où ils n'arrivent que l'hiver, lorsque les froids les chassent des régions méridionales. Ils sont également rares au 41.e degré sud, où ils ne viennent que pour nicher. Nous les avons toujours rencontrés dans les marais, dans les joncs des lacs, et jamais ailleurs; là ils se perchent sur les plantes aquatiques, tout en se tenant le plus souvent à terre pour y chercher

leur nourriture, qui consiste en graines. Aux mois d'Octobre et de Novembre nous avons rencontré, aux environs de Montevideo, au milieu des grandes touffes d'herbes des marais, plusieurs de leurs nids, formés de graminées sèches, artistement contournées, et dans lesquels étaient déposés cinq à six œufs bleuâtres, marqués irrégulièrement de grandes taches violet foncé, de petites de la même couleur, sur un fond légèrement nuagé de brun violacé; leurs diamètres sont de 16 et de 24 millimètres. Nous avons remarqué que, tandis que la femelle couve, le mâle, placé à peu de distance, la prévient par des cris de l'approche du danger.

N.° 175. EMBERNAGRE OLIVÂTRE, *Embernagra olivascens*, Nob.

E. capite, collo, pectoreque ardesiaco-fuscis; suprà olivascens, uropygio griseo-virescens; ventre albo; crisso pallide rufescente; remigibus nigrescentibus, viridi limbatis.

Sur le vivant. Bec orange vif, une ligne brune en dessus, yeux brun-jaune, pieds jaunâtres. Longueur totale, 330 millimètres; du vol, 311 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 101 mill.; de la queue, 95 mill.; du bec, 15 mill.; sa hauteur, 11 mill.; sa largeur, 8 mill.; circonférence du corps, 140 mill.

Dessus de la tête noirâtre, passant au gris-ardoisé foncé sur le cou, les joues, la gorge et la poitrine, où cette teinte va en diminuant jusqu'à passer au blanc sur le milieu du ventre, au gris verdâtre sur les flancs; dos verdâtre sans taches, devenant gris verdâtre au croupion; tectrices des rémiges vert jaunâtre, ainsi qu'une bordure extérieure aux rémiges; le pli de l'aile jaune vif, queue brun verdâtre; couvertures inférieures et cuisses roux très-clair.

Cette espèce, qui réunit presque toutes les teintes de la précédente, s'en distingue néanmoins par une taille toujours plus forte, par le manque constant de taches noires sur le dos, par toutes les couleurs plus foncées, et surtout par des mœurs on ne peut plus dissemblables, ce qui nous fait croire que ce sont bien deux espèces différentes. En effet, l'*Embernagra platensis* ne vit que dans les marais des plaines du sud de la république Argentine, tandis que celle-ci n'habite que les montagnes, les coteaux escarpés et secs de la Bolivia. Nous l'avons rencontrée très-communément à Enquisivi, province de Sicasica; à Palca, province d'Ayupaya, et dans la vallée de Cochabamba, sur les coteaux cultivés et couverts seulement de petits buissons. Ces oiseaux y sont isolés ou par petites troupes de cinq à six au plus, mêlés aux Habias. Aussi familiers que ceux-ci, ils parcourent les jardins avec vivacité, et descendent souvent à terre pour chercher les graines dont ils se nourrissent. Leurs cris sont perçans.

N.° 176. EMBERNAGRE MACROURE, *Embernagra macroura*, Nob.

Fringilla macroura, Lath., *Syn.*, II, 1, p. 310, n.° 80; Gmel., 1789, *Syst. nat.*, éd. 13, p. 918; n.° 72; *Cola aguda de encuentro amarillo*, Azara, 1805, *Apunt. de los Pax.*,

t. 2, p. 257, n.° 230; *Emberizoides marginalis*, Temm., pl. col. 114; *Sphœnura fringillaris*, Licht., 1823, *Doubl.*, p. 42, n.° 466; *Passerina sphœnura*, Vieillot, Dict., t. 25, p. 25.

E. suprà viridi-olivacea, maculis elongatis nigris ornata; flexura alæ flava; remigibus, tectricibusque alarum fuscis, virescente marginatis, subtùs albo; rectricibus elongatis acutis, fuscis, medio obscuris.

Sur le vivant. Yeux bruns, bec jaune, vif brun en dessus de la mandibule supérieure; pieds jaunes. Longueur totale, 230 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 75 mill.; de la queue, 105 mill.; du tarse au bout des doigts, 55 mill.; du doigt du milieu, 28 mill.; de l'ongle du pouce, 9 mill.; du bec, 12 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

Cette espèce, tour à tour placée parmi les Fringilles, dans un nouveau genre des Conirostres par M. Temminck; dans les *Sphœnura* par M. Lichtenstein; avec les *Passerina* par Vieillot, nous paraît toujours avoir été méconnue, quant à sa véritable place. Il est évident qu'elle a en tout le bec des Tangaras, par sa forte dent; qu'elle a, jusqu'à un certain point, les couleurs des deux espèces précédentes; que, par son bec, ses ailes, ses pieds et par ses mœurs, elle leur ressemble encore beaucoup. Seulement un peu plus terrestre, nous croyons dès-lors qu'on ne saurait mieux la placer que parmi les Embernagres.

Azara l'a rencontrée au Paraguay; nous l'avons souvent vue dans la province de Santa-Cruz de la Sierra, république de Bolivia; au sein des plaines du centre de l'Amérique méridionale. Nous l'avons aperçue dans les plaines marécageuses, dans les lieux où de très-grandes herbes ou des buissons couvrent le sol. Là, toujours cachée au plus épais, elle n'en sort que lorsqu'elle y est contrainte par l'approche des chiens: elle vole alors l'espace de quelques toises, se pose de nouveau, et il est difficile de la faire partir. Elle paraît rare; vit isolée; sa marche est assez rapide, son vol très-lourd: elle se nourrit de graines.

GENRE 10. HABIA, Azara; SALTATOR, Vieill.

Tanagra, Auct.; *Tangaras gros becs*, Cuv.

Le bec des Habias est très-gros, très-élevé, robuste, comprimé sur les côtés, à bords lisses, l'intérieur de la mandibule supérieure pourvu de crêtes élevées; leurs ailes sont courtes, leurs tarses robustes, allongés; leur queue large, un peu échancrée. De tous les Tanagridées, ces oiseaux sont les plus forts, les plus agiles parmi les buissonniers, et ceux qu'on voit toujours dessus ou dans les buissons, dans les vergers, où, comme les Phytotomes, ils vivent de fruits, de bourgeons, en dévastant les jardins; ils avancent tous vers le sud, et paraissent aimer les régions tempérées.

N.° 177. HABIA À SOURCILS BLANCS, *Saltator cærulescens,* Vieill.

L'œuf, pl. XXVIII, fig. 4, et pl. LIV, fig. 4.

Habia de ceja blanca, Azar., 1802, *Apunt.*, t. 1.er, p. 344, n.° 81; *Saltator cærulescens*, Vieill., 1818, Dict., t. 14, p. 105; *id.*, 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 791; *Tanagra superciliaris*, Spix, *Av.*, t. 57; Prince Max., *Beitr.*, t. 3, p. 518, n.° 18.

S. capite corporeque suprà nigricante-cærulescentibus; subtùs griseo-rufa; gulâ albâ; utrinque striâ nigrâ; crisso rufo.

Sur le vivant. Yeux bruns, pieds plombés, bec noirâtre. Longueur totale, 240 mill.

Nous avons rencontré cette espèce, dans la province de Corrientes, république Argentine, jusqu'au 30.e degré de latitude sud, où partout elle est on ne peut plus commune et répandue dans les haies, les buissons, sans jamais entrer dans les bois épais; elle y paraît sédentaire, vivant par paires ou par petites troupes mêlées aux autres espèces d'Habias, et s'approchant volontiers des habitations rurales. Toujours dans l'intérieur des buissons, vers le milieu de leur hauteur, ces oiseaux ne font qu'y sautiller avec vivacité, y cherchant leur nourriture, qui consiste en graines, en bourgeons, en insectes et en hélices, sans qu'ils dédaignent la viande sèche près des habitations: ils descendent rarement à terre; mais, lorsqu'ils y sont, ils y marchent avec mauvaise grâce en sautant les deux pieds à la fois. Quelquefois criards, ils font entendre un cri de rappel souvent proféré. Leur vol est peu rapide, interrompu et lourd. Au mois de Novembre, ils construisent, près du sommet des buissons, dans la partie la plus fourrée, un nid spacieux composé de racines de diverses grosseurs, arrangées sans beaucoup d'ordre; ils y déposent deux ou trois œufs d'un beau bleu-vert, marqués, au gros bout seulement, d'une foule de petites lignes noires, très-déliées en zigzag, qui y forment une espèce de cercle; d'autres ont des taches au lieu de lignes; leurs diamètres sont de 19 et de 28 millimètres. A Corrientes on les nomme *Juan chito chibiro;* les Guaranis les appellent *Habia* ou *Capi.*

N.° 178. HABIA D'AZARA, *Saltator Azaræ,* Nob.

Nous avons rencontré, dans les provinces de Moxos et de Santa-Cruz de la Sierra en Bolivia, des individus qui doivent peut-être constituer une espèce différente. Ils sont tout à fait noirâtre foncé en dessus, au lieu d'être brun verdâtre; leur queue et leurs ailes sont noires, au lieu d'être brunes; et les rémiges en sont bordées de bleu blanchâtre, au lieu de vert. La longueur est de 250 millimètres, c'est-à-dire de 10 millimètres plus grande; leur bec est noir au lieu d'être obscur; sa forme est plus allongée, beaucoup plus aiguë à son extrémité; du reste, les autres teintes sont les mêmes. Si, comme nous le croyons, ces différences, que nous avons trouvées sur tous les individus sans exception, suffisent pour en faire une espèce distincte, nous proposons de la nommer *Saltator Azaræ.* Ces oiseaux ont les mêmes habitudes que le *Saltator cærulescens.*

La femelle est un peu plus terne de teintes.

Passe-
reaux.

N.° 179. HABIA À BEC ORANGÉ, *Saltator aurantii rostris*, Vieill.

L'œuf, pl. XXVIII, fig. 3.

Habia de pico naranjado, Azar., 1802, *Apunt. de los Pax.*, t. 1.er, p. 349, n.° 83; *Saltator aurantii rostris*, Vieill., 1817, Dict., t. 14, p. 103; Encycl. méth., t. 2, p. 789; *ibid.*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 35, n.° 2.

S. vertice, regione paroticâ, jugulo, nigris; gutture rufescente-flavo; superciliis albis; corpore suprà plumbeo; subtùs rufescente; remigibus nigris; cœrulescente limbatis; caudâ nigrâ, rectricibus lateralibus albo terminatis; rostro aurantio.

Sur le vivant. Bec orangé, noir avec des lignes jaunes, ou jaune avec des lignes noires; yeux bruns, pieds noirâtres ou bleuâtres. Longueur totale, 230 millimètres; du vol, 310 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 105 mill.; du bec, 15 mill.

La femelle a toutes les parties supérieures verdâtres, ainsi que le noir du cou, qui n'est qu'indiqué; les sourcils sont jaunes, au lieu d'être blancs; toutes les autres teintes comme chez les mâles.

Nous avons rencontré cette espèce dans la province de Corrientes jusqu'au 30.e degré de latitude sud; et, dans la république de Bolivia, aux provinces de Sicasica, de Cochabamba, de Mizque, de Valle grande, d'Ayupaya, de Chuquisaca, de la Paz, où elle fréquente toute l'année les lieux élevés à l'est de la Cordillère des Andes, les ravins tempérés et cultivés, et enfin tous les lieux habités et plantés d'arbres fruitiers. Des plus familière, on la trouve toujours auprès des maisons, dépouillant les vergers de leurs fruits, de leurs fleurs ou de leurs bourgeons, sautant de branche en branche, et y menant le même genre de vie que l'espèce précédente. A Corrientes, vers le mois de Novembre, les Habias à bec orangé construisent, au milieu des buissons, un nid composé de petites racines de lianes, entrelacées sans beaucoup de soin, dont les plus minces sont à l'intérieur; c'est sur ce lit que la femelle dépose deux ou trois œufs bleu verdâtre, marqués sur le gros bout de taches peu nombreuses, noirâtres et rouges, en zigzag, et quelques petites ailleurs; sur le gros bout on remarque en outre une ligne fine noire, entourant cette partie. Les diamètres de ces œufs sont de 29 et de 19 millimètres.

Cette espèce porte à Corrientes les mêmes noms que le *Saltator cœrulescens;* aux environs de la Paz en Bolivia, les Aymaras la nomment *Cuchi-chuchi.*

N.° 180. HABIA À GORGE NOIRE, *Saltator atricollis*, Vieill.

Habia de gola negra, Azara, 1802, *Apunt. para la hist. de los Pax.*, t. 1.er, p. 348, n.° 82; *Habia robustona*, *ibid.*, p. 350, n.° 84; *Saltator atricollis*, Vieill., 1817, Nouv. Dict. d'hist. nat., p. 106, et Encycl. méth., t. 2, p. 790 (d'après Azara, n.° 82); *Saltator validus*, Vieill., 1817, Nouv. Dict., t. 14, p. 106; *idem*, Encycl. méth., t. 2, p. 792 (d'après Azar., n.° 84); *Tanagra atricollis*, Spix, 1824, pl. 56, f. 2; *Saltator validus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 3.

S. suprà fuscus; gutture nigro, corpore subtùs albido-rufescente; crisso rufescente, rostro aurantio, suprà nigro.

Sur le vivant. Bec orangé vif, avec une ligne noire à la carène supérieure, yeux roux-brun, pieds brun-rosé. Longueur totale, 230 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 95 mill.; de la queue, 80 mill.; du tarse au bout des doigts, 53 mill.; du bec, 15 mill.; sa hauteur, 11 mill.; sa largeur, 8 1/2 mill.; circonférence du corps, 140 mill.

Azara, du reste si bon observateur, a décrit deux fois cette espèce sous les n.os 82 et 84; Vieillot a reproduit les deux sous les noms de *Saltator atricollis* et de *S. validus*, sans reconnaître leur identité; et donné, par une faute grave de traduction, des teintes qui ne sont pas dans l'ouvrage d'Azara, et qui peuvent perpétuer à jamais cette division inutile.

Azara a rencontré ces oiseaux dans la province de Paraguay; nous les avons retrouvés dans la province de Chiquitos en Bolivia, au 17.e degré de latitude sud : ainsi cette espèce habiterait les plaines et les collines du centre de l'Amérique; aux environs de Santa-Ana de Chiquitos, dans les lieux isolés, sur les arbres et les buissons; elle est peu commune, va par paires, et du reste a les mêmes mœurs que les espèces précédentes.

N.° 181. HABIA A VENTRE ROUX, *Saltator rufiventris*, Nob.

Pl. XXVIII, fig. 1.

Saltator rufiventris, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 35, n.° 4.

S. totus schistaceus; superciliis albis; abdomine crissoque rufo-cinnamomeis, remigibus rectricibusque fusco-atris, schistaceo marginatis; rostro corneo.

Sur le vivant. Bec brun en dessus, blanc sale en dessous; yeux roux vif; pieds brun-violet. Longueur totale, 240 mill.; vol, 360 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 95 mill.; de la queue, 85 mill.; du tarse au bout des doigts, 55 mill.; du doigt du milieu, 27 mill.; du bec, 15 mill.; sa hauteur, 11 mill.; sa largeur, 8 mill.; circonférence du corps, 140 mill.

Mâle. D'une belle couleur bleu ardoisé sur les parties supérieures et la moitié antérieure du corps; un large sourcil blanc s'étend du front à l'occiput; le ventre et les couvertures inférieures de la queue sont roux vif foncé; les rémiges et les rectrices noires, bordées de bleu-ardoisé.

Femelle et *jeunes.* Du verdâtre mélangé au bleu des parties supérieures et à la moitié antérieure du corps; un peu de blanchâtre à la gorge; le roux plus pâle et mélangé au bleu verdâtre sur la poitrine.

Nous avons rencontré cette espèce au nord de la Cordillère orientale des Andes boliviennes, au 18.e degré de latitude sud, seulement aux environs d'Enquisivi, province de Sicasica, et de Palca, province d'Ayupaya; elle y est très-commune. On la voit dans les ravins tempérés des montagnes, près des lieux cultivés, et dans les villages même, sur tous les points couverts de buissons, où, par petites troupes, elle se mêle

aux autres Habias et aux Phytotomes, elle y est sédentaire et pousse un cri sonore d'appel. Ses habitudes sont celles des autres espèces décrites.

N.° 182. HABIA VOISIN, *Saltator similis,* Nob.

Pl. XVIII, fig. 2.

Saltator similis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 36, n.° 5.

S. suprà fusco-cinereus; dorso alisque ocraceis; caudâ plumbeâ; vittâ superciliari, gutture colloque anticè niveis; vittâ utrinque à mento ad collum nigrâ; abdomine crissoque pallidè rufescentibus.

Sur le vivant. Bec brun en dessus, jaunâtre en dessous; pieds violets; yeux bruns. Longueur totale, 230 millimètres; de la queue, 80 mill.; du tarse au bout des doigts, 45 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 100 mill.; du bec, 13 mill.; sa largeur, 10 mill.; sa hauteur, 14 mill.

Parties supérieures cendrées, passant à l'olive sur la tête, le dos et les ailes, et au vert aux bordures des rémiges secondaires, un large sourcil s'étendant jusqu'à la nuque; la gorge et le haut de la poitrine blanc de neige; une ligne noire descendant de chaque côté de la gorge; milieu du ventre et couvertures inférieures de la queue roux très-pâle; rectrices plombées.

Voisine du *Saltator magnus,* cette espèce en diffère néanmoins par son bec beaucoup plus court et non de la même forme, par le devant du cou blanc, au lieu d'être roux; par sa queue plombée, au lieu d'être verte; par ses sourcils prolongés en arrière de l'œil. Elle constitue dès-lors une espèce bien distincte.

Elle ne s'est offerte à nous qu'au Rincon de Luna, au sud de la province de Corrientes, république Argentine, au 29.e degré de latitude sud; elle a les mêmes habitudes que les espèces précédentes.

N.° 183. HABIA GRIVERT, *Saltator cayana,* Nob.

Grivert ou Rolle de Cayenne, Buff., 1775, Ois., t. 3, p. 134. Enl. n.° 616; *Coracias cayana*, Lath., 1781, *Syn.*, t. 1.er, part. 1.re, p. 415, n.° 15; *Coracias cayennensis*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, p. 381, n.° 12; *Saltator virescens*, Vieill., 1823, Enc. méth., t. 2, p. 790.

S. suprà viridis; subtùs sordidè-albus, gutture superciliisque albis, collo antice rufescente, gulâ striatâ, utrinque nigrâ; crisso rufo; caudâ viridi, remigibus nigrescentibus, viridi limbatis; rostro nigro.

Nous avons rencontré cette espèce au sein des forêts épaisses qui couvrent le pied oriental des Andes boliviennes au nord de Cochabamba, au pays des Yuracarès; dans les halliers épais remplaçant les autres arbres aux lieux défrichés et abandonnés ensuite; elle y est peu commune, et y mène le même genre de vie que les précédentes.

N.° 184. HABIA A CAMAIL, *Saltator melanopis*, Vieill.

Le Camail, Buff., Ois., t. 4, p. 254. Enl. n.° 714; fig. 2; *Tanagra melanopis*, Lath., 1783, *Syn.*, t. II, 1, p. 222, n.° 10; *Tanagra atra*, Gmel., 1789, t. 1.er, p. 898, n.° 39; *Tanagra melanopis*, prince Max., 1831, *Beitr.*, t. 3, p. 504; *Saltator atra*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 36, n.° 7.

S. suprà cœruleo-cinereus; fascie, mento, guttureque nigris; rectricibus remigibusque fuscis, cœruleo limbatis.

Sur le vivant. Bec noir à son extrémité, bleuâtre ailleurs; yeux roux vif; pieds noirs. Longueur totale, 180 mill.; vol, 250 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 85 mill.; de la queue, 75 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du bec, 14 mill.; sa hauteur, 9 mill.; sa largeur, 8 mill.; circonférence du corps, 115 mill.

Cette espèce, commune à la Guyane et au Brésil, habite aussi, dans la Bolivia, les provinces de Moxos et de Chiquitos. Nous l'avons rencontrée surtout près de Concepcion et de San-Jose de Chiquitos, par petites troupes, sur les coteaux, au sein des halliers; ses mœurs sont celles des Habias ordinaires.

Genre 11. PHYTOTOME, *Phytotoma*, Molina.

Phytotoma, Molina, Gmel., Vieill., etc.

Ce genre singulier, bien caractérisé par les nombreuses dents des commissures, des mandibules et de l'intérieur de la mandibule supérieure, porte en outre, comme les Saltators, une forte dent près de l'extrémité du bec; ses ailes sont courtes, sa queue égale assez longue. Par ses caractères zoologiques, il ne peut être éloigné des Habias, chez lesquels on retrouve, non les dents du bec, mais les crêtes saillantes de la mandibule supérieure; ses pieds sont robustes comme ceux des Saltators, et ses ailes sont semblables aux leurs. Par les mœurs, les Phytotomes s'en rapprochent encore davantage; car non-seulement ils vivent dans les buissons, les halliers, s'y nourrissent de fruits, de baies, de bourgeons, comme les Habias, mais encore font constamment société avec eux. En conséquence, nous avons cru devoir les ranger dans la famille des Tanagridées et à la suite des Saltators, place qui nous paraît la plus convenable de celles qu'on peut leur assigner.

Nous en avons rapporté trois espèces : l'une, la plus anciennement connue, habite seulement le versant occidental des Andes au Chili; l'autre, décrite par Azara, rencontrée par nous au sud de la province de Corrientes, au 29.e degré de latitude sud, et la troisième, sur le versant oriental des Andes boliviennes, assez près des plateaux; ainsi ces oiseaux paraissent être spéciaux aux pays tempérés et non à la zone torride.

Passe-
reaux.

N.° 185. PHYTOTOME DE BOLIVIA, *Phytotoma angustirostris*, Nob.

Pl. XXIX, fig. 2.

Phytotoma angustirostris, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 37, n.° 2.

P. suprà plumbea, maculis fuscis nebulosa; fronte, gutture, collo anticè, pectore, ventre, crissoque rufis; remigibus nigro-fuscis plumbeo limbatis; caudâ nigrescente-fuscâ; tectricibus minoribus albo terminatis, duas obliquas vittas formantibus; rectricibus albo terminatis.

Sur le vivant. Bec corné, yeux orangés, pieds bruns. Longueur totale, 210 mill.; du vol, 305 mill.; de la queue, 70 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 95 mill.; du bec, 10 mill.; sa hauteur, 8 mill.; sa largeur, 10 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du doigt du milieu, 20 mill.; de l'ongle du pouce, 6 mill.; circonférence du corps, 120 mill. La femelle a, longueur totale, 185 mill.; du vol, 270 mill.

Mâle. Front d'un beau roux vif: cette teinte couvre aussi toutes les parties inférieures, beaucoup plus intenses sur la poitrine, plus pâles au derrière et sur les couvertures inférieures de la queue; flancs gris plombé; parties supérieures plombées, avec des taches nébuleuses noirâtres au milieu des plumes; ongles et queue noirâtres; les rémiges bordées extérieurement de gris bleuâtre; les rectrices terminées de blanc; les tectrices des rémiges bordées et terminées de blanc, ce qui forme sur l'aile comme deux raies blanches; dessous de l'aile varié de blanc, de roux et de gris. Les *jeunes mâles* sont plus grivelés en dessus et d'une teinte brun livide; le rouge de la tête mélangé de gris; la gorge, le haut du cou et les couvertures inférieures de la queue rouges; la poitrine blanchâtre, grivelée de noir; très-peu de blanc sur les ailes, dont les tectrices et les rémiges sont bordées de gris-roux. La *femelle* n'a pas de rouge sur la tête, cette partie et le dessus du cou est gris-blanc, chaque plume ayant une large tache noirâtre longitudinale au milieu; le dessus du corps est bleuâtre avec de larges taches noirâtres; la gorge et la poitrine sont gris un peu lavé de roux, avec des grivelures brunes, marquées également sur les flancs; ventre roux très-pâle; le reste comme chez le mâle.

Nous avons rencontré cette espèce sur le versant oriental des Andes boliviennes, dans le ravin de la Paz, aux environs de Cavari, d'Enquisivi, de Palca, provinces de Sicasica et d'Ayupaya; dans celles de Cochabamba, de Mizque, de Chuquisaca, etc., toujours dans les lieux tempérés secs et arides des coteaux et des plaines, sans jamais descendre dans les vallées chaudes, boisées et humides. On dirait que la température qu'elle préfère est celle où le blé peut pousser; car nous ne l'avons jamais vue ni au-dessus ni au-dessous de cette limite, qui est notre seconde zone de hauteur. Elle se tient toujours aux environs des lieux habités et cultivés, et est très-commune. On la voit toute l'année seule, par paires ou par petites troupes, parcourir les vergers, les jardins des villes, mélangée aux Habias, et dévaster les plantations, en coupant les bourgeons, en entamant les fruits, et cela sans danger, puisque jusqu'à présent, on s'est contenté de se plaindre de ce parasite incommode, sans chercher les moyens de s'en défaire. Son

vol est court et bas, jamais prolongé; ses mœurs sont celles des Habias; néanmoins nous ne l'avons jamais vue à terre. Son cri souvent répété est on ne peut plus désagréable; c'est un bruit semblable aux grincemens que produiraient des dents de scie frottées les unes contre les autres. A la saison, le Phytotome est friand du fruit d'un *Solanum*, qui lui colore le bec en violet.

N.° 186. PHYTOTOME D'AZARA, *Phytotoma rutila*, Vieill.

Pl. XXIX, fig. 1.

Habia dentudo, Azara, 1802, *Apunt. de los Pax.*, t. 1.er, p. 366, n.° 91; *Phytotoma rutila*, Vieill., 1818, Nouv. Dict. d'hist. nat., t. 26, p. 64.

P. suprà griseo-fusca; fronte, gutture, pectore, crissoque rufis; remigibus nigro-fuscis, albo limbatis; caudâ nigrescente albo terminatâ; tectricibus alarum nigris, albo limbatis.

Sur le vivant. Yeux jaunes, bec couleur de plomb, pieds violet brun. Longueur totale, 190 mill.; de la queue, 70 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 85 mill.; du tarse au bout des doigts, 45 mill.

Cette espèce diffère de la précédente par une taille beaucoup moindre, par ses parties supérieures d'un gris-brun mélangé de verdâtre, uniforme au lieu d'être bleu et tacheté de brun; par sa queue à proportion beaucoup plus longue, par ses grandes couvertures bordées de blanc, au lieu d'être bordées de gris-roux; pour tout le reste, les dispositions sont les mêmes.

Nous l'avons rencontrée au sud de la province de Corrientes, au 29.e degré de latitude australe, dans les lieux les plus sauvages des fourrés du Rincon de Luna, près du Rio Batel. Elle était silencieuse et isolée dans l'intérieur d'un buisson. Son estomac contenait des graines, des bourgeons et des débris d'insectes.

N.° 187. PHYTOTOME RARA, *Phytotoma rara*, Molina.

Phytotoma rara, Molina, Hist. nat. du Chili, p. 235; *id.*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, éd. 13, p. 928, n.° 1; *Phytotoma Bloxhami*, Children, William's Jardine *Illustrations*. *Phytotoma silens*, Kittlitz, 1827, *Ueber einige Vögel von Chili*, pl. 1, fig. 1-2; Lafr., 1832, Mag. de zool., cl. 11, pl. 5.

P. suprà rufescente-grisea, maculis nigris notata; pileo, subtùs rectricibus (duabus mediis exceptis), pogonio externo, basi, cinnamomeis, maculâ ante oculos, vittâ post oculari aliâque paroticâ rufescente-albis; alis nigris, tectricibus mediis albo terminatis; caudâ nigrâ, apice fuscescente.

Sur le vivant. Pieds bruns, bec bleuâtre-noir, yeux rouge vermillon. Longueur totale, 210 mill.; de la queue, 75 mill.; du tarse au bout des doigts, 50 mill.; du bec, 12 mill.; sa hauteur, 9 mill.; sa largeur, 10 mill.; vol, 270 mill.

Passereaux.

On reconnaît sans peine, en lisant la description du Rara dans Molina, qu'elle n'a été faite que de souvenir; car elle est remplie d'inexactitudes de dimensions et de teinte; ce qu'il dit des mœurs est bien plus exact. Comme ses habitudes sont les mêmes que celles du *Phytotoma angustirostris*, les dégâts qu'il cause le font poursuivre par les Chiliens; et sa voix, quoique M. Kittlitz l'ait appelé *Silens*, est en effet l'expression de son nom, et ressemble beaucoup à celui de notre espèce bolivienne. Nous l'avons rencontré dans les ravins des environs de Valparaiso au Chili, où il est assez commun.

VII.e FAMILLE.

PIPRADÉES, *Pipradæ*.

Dans cette famille, composée seulement d'oiseaux américains, nous ne possédons que trois espèces, toutes trois des forêts chaudes situées à l'est des Andes dans la Bolivia.

Genre 1.er COQ DE ROCHE, *Rupicola*, Briss.

N.° 188. COQ DE ROCHE DU PÉROU, *Rupicola peruviana*.

Coq de roche du Pérou, Buff., Ois., t. 4, p. 437, Enl. 745; *Pipra peruviana*, Lath.; *Pipra rupicola*, var. *β*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, p. 998, n.° 1; *Rupicola peruviana*, Vieill., 1823, Encyc. méth., 1823, t. 1.er, p. 266.

R. corpore croceo-rubro; tectricibus alarum majoribus cinereis, remigibus caudâque nigris, tectricibus rectricum non truncatis.

Nous avons rencontré cet oiseau, mais très-rarement, sur le versant oriental des Andes boliviennes, province de Yungas, et sur les montagnes à l'est de Cochabamba, toujours à mi-hauteur des coteaux les plus boisés et les plus humides. Là il se tient constamment dans les bois épais, par couples, et le soir et le matin, il fait entendre une espèce de croassement rauque qui n'a rien d'agréable, mais qui seul annonce sa présence; car, autrement, on ne l'apercevrait que très-difficilement, tant il est sauvage et fuit les environs des lieux habités. En le rapprochant des Gallinacés, et faisant un crime aux Péruviens de ne l'avoir pas élevé comme oiseau domestique, Buffon se trompe entièrement sur ses mœurs. A la Yunga de Cochabamba on le nomme *Chapeton*.

Genre 2. MANAKIN, *Pipra*, Linn.

Nous avons deux espèces de ce genre, toutes deux des parties chaudes et boisées de la Bolivia, situées à l'est des Andes.

N.° 189. MANAKIN A TÊTE ROUGE, *Pipra rubrocapilla*.

Manacus rubrocapillus, Briss., Orn., t. 4, p. 450; *Pipra erythrocephala*, Gmel., 1789, var. *β*, *Syst. nat.*, p. 1001, n.° 6; Vieill., 1818, Nouv. Dict., t. 19, p. 185; Temm., pl. col. 54, fig. 3.

P. Nigro chalybeus, capite suprà coccineo; cruribus flavescens externis, in infimâ parte coccineis, rectricibus lateralibus nigricantibus.

Sur le vivant. Yeux jaunes, bec corné, pieds rosés. Longueur totale, 120 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 60 mill.; de la queue, 20 mill.

La femelle est vert foncé en dessus, plus pâle en dessous, passant au blanchâtre sur le ventre.

Nous n'avons rencontré cette jolie espèce qu'au sein des forêts humides et chaudes du pied oriental des Andes boliviennes au pays des Yuracarès. Elle se tient au milieu des bois, sur les branches des arbres; elle y est peu commune et des plus sauvage.

N.° 190. MANAKIN A QUEUE RAYÉE, *Pipra fasciata*, Nob.

Pl. XXX, fig. 1.

Pipra fasciata, d'Orb. et Lafr., Syn., p. 38, n.° 2.

P. suprà à rostro ad dorsi medium aurantio-coccineus; fronte, gutture, pectore, flexurâque alœ, aureo-coccineis; abdomine, vittâ latâ ad medium caudœ fasciatâ, crissoque flavis; dorso, uropygio, alis, caudâque nigris.

Sur le vivant. Bec bleuâtre, pieds violets, yeux blancs. Longueur totale, 110 mill.; du vol, 220 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 70 mill.; de la queue, 30 mill.; du tarse au bout des doigts, 30 mill.; du bec, 8 mill.; sa hauteur, 3 mill.; circonférence du corps, 100 mill.

Mâle. Toute la moitié antérieure du corps et la tête d'un bel orangé vif, passant au rouge sur le derrière de la tête et sur la poitrine; le pli de l'aile, le ventre, les couvertures inférieures de la queue et une large fascie en travers de la queue, d'un jaune pâle; ailes, dos, croupion, base et extrémité de la queue, d'un beau noir. Une tache blanche sur le milieu de la longueur des rémiges à leur côté interne. La *femelle* et les *jeunes mâles* sont verdâtre uniforme.

Cette charmante espèce est voisine du *Pipra aureola*, mais s'en distingue par ses pieds plus forts, plus foncés, et par sa queue fasciée. Nous l'avons rencontrée successivement aux environs de Santa-Cruz de la Sierra et au pays des Guarayos, république de Bolivia, au centre de l'Amérique méridionale. Quoique toujours rare, elle est peu craintive et se tient sur les branches basses des grands arbres, dans les bois les plus épais.

VIII.e FAMILLE.

CORACINIDÉES, *Coracinidæ.*

Les oiseaux de cette famille sont tous des régions chaudes et humides situées à l'est des Andes.

Genre CÉPHALOPTÈRE, *Cephalopterus*, Geoff. Saint-Hil.

N.° 191. CÉPHALOPTÈRE ORNÉ, *Cephalopterus ornatus*, Geoff.

Cephalopterus ornatus, Geoff., Ann. du Museum, t. 13, pl. 15; *Coracina cephaloptera*, Vieill., Gal., pl. 114; Temm., col., 255; *Coracina ornata*, Spix, 59.

C. Totus niger, nitens; cristâ concolore et albâ; lateribus colli glabris, cyaneis; rostro pedibusque nigris.

Nous n'avons pas vu cet oiseau vivant; mais on nous en a montré une peau en mauvais état, rapportée de la province d'Apolobamba, au nord de la république de Bolivia, et prise sur les rives du Rio Béni; fait que nous n'indiquons que comme pouvant déterminer son habitat.

IX.e FAMILLE.

AMPÉLIDÉES, *Ampelidæ*.

Famille composée d'oiseaux propres aux forêts chaudes de la zone tropicale situées à l'est des Andes, et n'habitant que les bois.

Genre 1.er PIAUHAU, *Querula*, Vieill.

Ampelis, *Muscicapa*, Auct.

Nous n'avons rencontré qu'une seule espèce de ce genre.

N.° 192. PIAUHAU GRIS, *Querula cineracea*, Nob.

Ampelis cineracea, Vieill., 1817, Nouv. Dict., t. 8, p. 162; *Muscicapa plumbea*, Licht., 1823, *Doub.*, n.° 553; *Querula cinerea*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 39.

Q. cinereo-fusca, subtùs cinerea, rostro nigrescente, pedibus cærulescentibus.

Sur le vivant. Bec noirâtre, pieds bleuâtres, yeux bruns. Longueur totale, 280 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 125 mill.; de la queue, 110; circonférence du corps, 180 mill.

Nous avons rencontré cette espèce dans les jardins de la mission de Magdalena, province de Moxos, république de Bolivia, c'est-à-dire dans les plaines chaudes situées à l'est des Andes; elle sautillait sur les branches d'un arbre.

Genre 2. COTINGA, *Ampelis*, Linn.

Cotinga, Brisson.

Nous ne possédons que trois espèces de ce genre, dont deux nouvelles, des contreforts orientaux des Andes boliviennes.

N.° 193. COTINGA QUEREIVA, *Ampelis cayennensis*, Nob.

Cotinga cayennensis, Briss., 1760, Orn., t. 2, p. 344, n.° 3; t. 34, fig. 3; *Quereiva*, Buff., Ois., t. 4, p. 444, Enl., 624; *Ampelis cayana*, Lath., 1783, Syn., 2, t. 1.er, p. 95, n.° 3; *id.* Gmel., 1789, *Syst. nat.*, p. 840, n.° 6; *Ampelis cayana*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 40, n.° 2.

A. nitida, cærulea, collo subtùs violaceo; remigibus rectricibusque nigris, cæruleo marginatis; rostro pedibusque nigris.

Nous avons rencontré ce bel oiseau dans les immenses forêts chaudes et humides qui couvrent le pied oriental des Andes boliviennes au pays des Yuracarès. Il se tenait au milieu des bois sur les branches des arbres touffus. Il y est rare, et les indigènes, lorsqu'ils parviennent à le tuer à coups de flèche, en conservent la peau comme une chose précieuse.

N.° 194. COTINGA À HUPPE ROUGE, *Ampelis rubrocristata*, Nob.

Pl. XXXI, fig. 1.

Ampelis rubrocristata, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 39, n.° 1.

A. suprà cinereo-cærulea; uropygio albo variegato; cristâ elongatâ splendidè cinnamomeâ, loris, alis caudâque nigris; subtùs cinerea, abdomine, crissoque albo variegatis, rectricibus (duabus mediis exceptis) maculâ quadratâ albâ.

Sur le vivant. Pieds noirâtres, bec noir à son extrémité, bleu pâle à sa base; yeux rouge vif. Longueur totale, 210 millimètres; du vol, 350 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 111 mill.; de la queue, 65 mill.; du tarse au bout des doigts, 48 mill.; du doigt du milieu, 24 mill.; du bec, 12 mill.; sa largeur, 9 mill.; sa hauteur, 6 mill.; circonférence du corps, 140 mill.

Mâle. Toutes les parties supérieures d'un gris ardoisé, uniforme sur les parties antérieures du corps, variées de blanchâtre au croupion; les parties inférieures gris foncé sur le cou, plus pâle en arrière, variées de blanc au milieu du ventre et sur les couvertures inférieures de la queue; sur le derrière de la tête un faisceau de plumes longues et étroites, acuminées, d'un beau roux foncé vif, et pouvant se relever en huppe, accompagnées, en dessus, de quelques-unes qui sont grises; rémiges et leurs couvertures, rectrices, noires; les dernières, les deux supérieures exceptées, marquées sur leur côté interne, au milieu de leur longueur, d'une tache blanche carrée.

Femelle ou *jeune* sans huppe, le dessus de la tête noirâtre, les parties supérieures brunes, variées d'un peu de roux aux plumes scapulaires, et de jaune au croupion; devant du cou gris-brun, très-peu varié de jaunâtre; le ventre et les couvertures inférieures de la queue marqués de longues taches noires sur un fond jaune clair; les ailes et la queue comme dans le mâle.

Cette charmante espèce habite les montagnes boisées chaudes et humides du versant oriental des Andes boliviennes, au nord de la Paz, dans la province de Yungas et d'Ayupaya, où elle paraît très-rare. Nous l'avons rencontrée près de Chupé et de Palca, seulement dans les lieux élevés, voyageant par paires au sein des bois touffus, d'où elle ne sort jamais. Elle est des plus sauvage, et lorsqu'on l'inquiète, elle relève de suite la huppe dont sa tête est ornée; dans le repos les plumes tombent sur le cou. Nous ne lui avons entendu proférer aucun cri.

N.° 195. COTINGA VERT, *Ampelis viridis,* Nob.

Pl. XXX, fig. 2.

Ampelis viridis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 40, n.° 3.

A. suprà pectoreque prasino-viridis; oculis parvis plumis ciliiformibus, luteis circumdatis; gutture, ventro crissoque luteis, viridi variatis; remigibus nigris, viridi limbatis, secundariis, albo terminatis; caudâ suprà viridi; rectricibus, pogonio interno nigro, maculâ magnâ nigrâ ante apicem albescente terminatis; rostro pedibusque rubris.

Sur le vivant. Bec et pieds rouge de vermillon vif, yeux jaunes. Longueur totale, 210 millimètres; du vol, 310 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 95 mill.; de la queue, 75 mill.; du tarse au bout des doigts, 47 mill.; du doigt du milieu, 17 mill.; du bec, 11 mill.; sa hauteur, 5 mill.; sa largeur, 7 mill.; circonférence du corps, 150 mill.

D'un beau vert foncé vif; le tour des yeux jaune, cette couleur variant le haut de la gorge, le milieu du ventre et les couvertures inférieures de la queue, où elle est écaillée de vert; rémiges noirâtres, bordées de vert, toutes les secondaires terminées de blanc; les trois postérieures ornées en outre, près de leur extrémité et du côté interne, d'une tache noire; les deux rectrices supérieures vertes, les autres noirâtres du côté interne; elles sont, de plus, marquées d'une tache noire près de leur extrémité, et terminées d'un peu de blanc en bordure; dessous de la queue noirâtre; queue longue, arrondie, les pennes terminées un peu en pointe; ailes courtes, la quatrième rémige la plus longue, les rémiges secondaires terminées en pointe.

Nous devons au hasard la connaissance de cette espèce, qui figure aujourd'hui dans les collections du Muséum. Étant à Chulumani, capitale de la province de Yungas, à l'est des Andes boliviennes de la Paz, un habitant vint nous prévenir que, dans une église en construction, il y avait un oiseau étranger; nous nous y rendîmes, et rencontrâmes cette espèce, qui volait d'une poutre à l'autre, sans chercher à sortir; nous la tirâmes pour ne pas la perdre, et jamais depuis nous n'en avons rencontré d'autres individus. C'était sans doute un oiseau égaré; car les habitans nous assurèrent tous ne l'avoir pas encore vu dans le pays.

Genre. 3. TERSINE, *Tersina*, Vieill.

Nous n'en connaissons qu'une espèce.

N.° 196. TERSINE BLEUE, *Tersina tersa.*

Ampelis tersa, Linn., Lath., 1783, *Syn.* II, 1, p. 95; n.° 4; Gmel., 1789, *Syst. nat.*, p. 841, n.° 7; *la Tersine*, Buff., Ois., 4, p. 446; *Procnia ventralis*, Illig.; *Tersina cærulea*, Vieill., 1819, Nouv. Dict., t. 33, p. 401; *Procnia ventralis*, Prince Max., *Beitr.*, t. 3, p. 385.

T. capistro guttureque nigris, corpore suprà, pectore, hypocondriis, tectricibus alarum minoribus dilutè cæruleis; ventre medio albo; rostro pedibusque nigris.

Nous avons rencontré cette espèce dans les bois qui bordent le Rio Pyray, non loin de Santa-Cruz de la Sierra en Bolivia; ainsi elle habiterait tout le Brésil, ou pour mieux dire, toutes les parties chaudes situées à l'est des Andes et de leurs contreforts. Elle va par troupes nombreuses, comme les Tangaras, et tout nous ferait croire qu'elle doit être rapprochée des Tanagridées.

X.e FAMILLE.

MUSCICAPIDÉES, *Muscicapidæ.*

Cette famille, bien facile à reconnaître par les longs poils roides qui ornent la base de son bec, est du reste trop connue pour que nous en décrivions les caractères. La grande disparité dans les mœurs et les habitudes des oiseaux qui la composent, ne nous permettant pas non plus d'établir des généralités, nous nous bornerons à dire que nos observations immédiates sur les habitudes de ceux que nous y réunissons, nous ont déterminé à la diviser ainsi qu'il suit[1]:

---

1. C'est après avoir discuté tous les caractères zoologiques et les mœurs des espèces, après avoir revu avec critique nos descriptions écrites sur les lieux, que nous avons donné cette division, qui nous paraît infiniment plus naturelle que celle que, d'accord avec M. de Lafresnaye, nous avions présentée dans notre *Synopsis*.

Passereaux.

Famille	Groupe	Division	Genre	Nombre des espèces.
MUSCICAPIDÉES	SYLVICOLES		Psaris	4
			Pachyrhynchus	1
			Tyrannus	14
	DUMICOLES	DUMICOLES proprement dits, se tenant dans l'intérieur des fourrés et ne se perchant pas au dehors.	Hirundinea	1
			Todirostrum	4
			Muscipeta	11
			Muscicapara	13
			Setophaga	3
			Culicivora	3
			Tachuris	2
			Arundinicola	2
		DUMICOLES PERCHEURS, n'entrant jamais dans les fourrés et se perchant toujours au dehors.	Suiriri	3
			Ada	3
			Alecturus	3
	HUMICOLES		Fluvicola	4
			Pepoaza	13
			Muscigralla	1
			Muscisaccicola	4
				89

Sur ce nombre de quatre-vingt-neuf espèces, que nous avons observées dans nos voyages, 1.° *quarante-sept*, ou plus de la moitié, sont de notre première zone de latitude, dans les plaines, ou des régions chaudes situées à l'est des Andes; dans ce nombre, *six* sont également de la première zone de hauteur, *six* se trouvent simultanément dans la première et la seconde zone, et *deux* (le *Tyrannus savana* et l'*Ada perspicillata*) habitent en même temps les trois zones de latitude. 2.° *Douze*, ou plus du huitième, appartiennent à notre seconde zone de latitude; de celles-ci trois se trouvent encore dans notre seconde zone de hauteur en Bolivia. 3.° *Quatre* sont spéciales à notre troisième zone de latitude, sur lesquelles la moitié se rencontre simultanément dans notre troisième zone de hauteur, au sommet des Andes.

Après les distinctions que nous venons de faire et le nombre simultané des espèces qu'on rencontre dans les deux séries de zones, il nous reste encore, pour les zones d'élévation au-dessus du niveau de la mer, sur les Andes, 1.° *douze* espèces dans la première zone; 2.° *six* dans la seconde, et 3.° *six* dans la troisième.

De toutes les espèces, *dix* seulement se trouvent à l'ouest des Andes, toutes les autres sont de l'est; encore parmi les premières y en a-t-il quatre qu'on rencontre simultanément à l'est et à l'ouest.

1.re DIVISION.

MUSCICAPIDÉES SYLVICOLES, *Muscicapidæ sylvicolæ*, Nob.

Tous habitent les forêts ou se perchent au moins sur les arbres. Par cette même raison ils sont presque tous des régions chaudes et tempérées.

Genre 1. BÉCARDE, *Psaris*, Cuv.

Lanius, Linn., Gmel., Lath.; *Tityra*, Vieill.

Ce sont, parmi les Muscicapidées, les oiseaux qui se tiennent le plus volontiers au sommet des grands arbres des forêts, tout en ayant là les mêmes habitudes que les Tyrans sur les buissons. Toutes les espèces que nous connaissons appartiennent aux régions chaudes et boisées des plaines du centre de l'Amérique méridionale.

N.° 197. BÉCARDE ORDINAIRE, *Psaris cayanus*.

Lanius cayanus, Linn., Gmel., 1789, *Syst. nat.*, édit. 13, p. 304, n.° 20; Lath., 1781, *Syn.*, I, 1, p. 181, n.° 41; *Lanius nævius*, Lath., Gmel., n.° 20, β; *Bécarde*, Buff., 1770, Ois., t. 1.er, p. 311, Enl., 304; *Tityra cinerea*, Vieill., 1823, Enc. méth., t. 2, p. 859; *Caracterisado blanco cabos negros*, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 176, n.° 207; d'Orb. et Lafr., Syn., p. 41, n.° 1; *Pachyrhynchus cayanus*, Spix, pl. 44.

P. suprà cinerea, subtùs alba; capite, remigibus rectricibusque nigris; rostro basi rubro, apice nigro.

Sur le vivant. Bec rougeâtre à sa base, noir à son extrémité, partie nue du tour des yeux rouge; pieds bleuâtres. Longueur totale, 245 millimètres; vol, 390 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 125 mill.; circonférence du corps, 150 mill.

Nous avons rencontré les oiseaux de cette espèce dans les grandes forêts qui séparent Santa-Cruz de la Sierra de Chiquitos, et au pays des Guarayos, entre les provinces de Chiquitos et de Moxos, république de Bolivia, toujours par paires, se perchant au sommet des plus hauts arbres, y restant immobiles, sans montrer de crainte. Ils sont peu répandus et même rares.

N.° 198. BÉCARDE À QUEUE BARRÉE, *Psaris semifasciatus*, Nob.

Pachyrhynchus semifasciatus, Spix, *Aves*, pl. 44, fig. 2; *Psaris Cuvieri*, Sw.; *Psaris semifasciatus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 2.

P. suprà subtùsque cinerea, capite antice, remigibus rectricibusque apice nigris; caudâ basi albâ; rostro roseo, pedibus nigris.

Sur le vivant. Bec rosé à la base, corné à son extrémité; yeux roux, partie nue du tour des yeux rouge vif, pieds noirs. Longueur totale, 230 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 130 mill.; de la queue, 65 mill.; du bec, 23 mill.; sa hauteur, 12 1/2 mill.; circonférence du corps, 150 mill.

La femelle manque de noir à la tête; cette partie, ainsi que le dessus, est en elle cendré sale, tirant sur le brun.

Nous avons aperçu plusieurs fois cette espèce aux environs de Santa-Cruz de la Sierra, près Santo-Corazon de Chiquitos, en Bolivia. Elle y est très-peu commune, et se tient sur les grands buissons et sur les arbres à la lisière des bois; souvent elle reste immobile sur une branche, comme les Tyrans. Elle se nourrit d'insectes.

N.° 199. BÉCARDE INQUISITEUR, *Psaris inquisitor,* Nob.

Lanius inquisitor, Licht., 1823, *Doub.*, n.° 530, 531; *Psaris erythrogenis*, Selby, *Zool. Journ.*, cah. 8, p. 483 (fem.); *Psaris inquisitor*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 3.

L. Mas. *Loris plumatis, capite suprà, remigibus rectricibusque nigris; dorso cinereo, subtùs albo; rostro pedibusque cœruleis.*

Fem. *Fronte, regione ophtalmicâ et paroticâ rufescentibus; dorso nigro notato, subtùs cinerascente.*

Sur le vivant. Bec et pieds bleu foncé, yeux rougeâtres. Longueur totale, 210 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 110 mill.; de la queue, 60 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du bec, 20 mill.; sa hauteur, 9 mill.; sa largeur, 14 mill.; circonférence du corps, 110 mill.

Cette Bécarde, que la différence de livrée entre les sexes avait fait mal à propos diviser en deux espèces, habite les provinces de Santa-Cruz de la Sierra et de Chiquitos en Bolivia, seulement dans les plaines chaudes; elle se tient sur le haut des arbres comme les Tyrans, et y attend les insectes dont elle se saisit. Elle est peu craintive. Nous pouvons d'autant mieux affirmer que le *Psaris erythrogenis* de Selby n'est que la femelle du *Psaris inquisitor,* que nous avons tué près de leur nid des individus des deux sexes.

N.° 200. BÉCARDE À GORGE ROSE, *Psaris roseicollis,* Nob.

Jun. *Caracterisado canela y corona de Pizarra*, Azar., 1805, *Apunt. de los Pax.*, t. 2, p. 181, n.° 208; *Tityra rufa*, Vieill., 1816, Nouv. Dict. d'hist. nat., t. 3, p. 347; *id.* Enc. méth., t. 2, p. 859 (d'après Azara, n.° 108); *Lanius validus*, Licht., 1828, *Doub.*, p. 50, n.° 532. Fem. *Caracterisado canela y cabeza negra*, Azara, *ibid.*, p. 182, n.° 109; *Tityra atricapilla*, Vieill., 1816, Nouv. Dict., p. 348, Enc., p. 859 (d'après Azara, n.° 109); *Lanius validus*, Licht., n.° 532; *Psaris atricapillus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 4. Mas. *Psaris roseicollis*, d'Orb. et Lafr., *Syn.* n.° 5.

P. suprà ater aut fusco-niger; capite nigro; subtùs schistaceus, collo anticè pectoreque roseis, scapularibus basi albis.

Sur le vivant (*mâle*). Pieds noirâtres, yeux bruns, bec noir.

Femelle. Bec bleuâtre en dessus, olivâtre en dessous; yeux bruns, pieds bleuâtre foncé. Longueur totale, 200 mill.; du vol, 31 mill.; circonférence du corps, 130 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 95 mill.; de la queue, 65 mill.; du bec, 16 mill.; sa hauteur, 7 mill.; sa largeur, 8 1/2 mill.

Le mâle est noirâtre sur le corps, sa tête est noir foncé, le dessous ardoisé, la base des scapulaires blanche. La femelle a également la tête noire en dessus, le dos brun, le croupion verdâtre, teinté de roux, les parties inférieures d'un roux gris, plus foncé sur la poitrine; sur le devant du cou une tache plus pâle, presque blanche, remplace le rose du mâle; la base des scapulaires est également blanche. Les jeunes ont les parties inférieures roussâtres: cette dernière teinte est plus généralement répandue en dessus.

Ces trois âges différens, comme on le voit par la synonymie, ont motivé pour les auteurs quatre noms distincts; néanmoins nous pouvons assurer qu'ils appartiennent bien au même oiseau, auquel nous avons conservé la dénomination qui caractérise le mâle en plumage d'amour, toutes les autres ayant été données sur des oiseaux non parfaits. Nous avons rencontré cette jolie Bécarde dans les immenses forêts humides et chaudes du pays des Guarayos et des Yuaracarès en Bolivia, ainsi que dans la province de Chiquitos, où elle a le genre de vie des espèces précédentes. Elle n'est jamais commune et sa livrée parfaite est rare.

Genre 2. PACHYRHYNQUE, *Pachyrhynchus*, Sw.

Ce genre, dont nous ne connaissons qu'une espèce américaine, vit dans les mêmes lieux et a les mêmes habitudes que les Psaris.

N.° 201. PACHYRHYNQUE A BORDURES, *Pachyrhynchus marginatus*, Nob.

Pl. XXXI, fig. 2, 3, 4.

Todus marginatus, Licht., 1823, *Doub.*, p. 51, n.° 539; *Pachyrhynchus marginatus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 1.

P. capite suprà rufescente; dorso viridi; alis nigris, tectricibus remigibusque secundariis ferrugineo limbatis; caudâ gradatâ, rufescente; rectricibus intermediis olivaceis.

Sur le vivant. Bec bleu, pieds bleuâtres, yeux jaunes. Longueur totale, 140 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 60 mill.; de la queue, 45 mill.; du bec, 9 mill.; sa largeur, 8 mill.; circonférence du corps, 90 mill.

Nous avons rencontré cette espèce dans les immenses forêts chaudes et humides du pied oriental des Andes boliviennes, au pays des Yuracarès. Elle se tient sur les petits arbustes du bord des rivières.

Genre 3. TYRAN, *Tyrannus*, Vieill.

Suiriri, Azara.

Remarquables, parmi les Muscicapidées, par leur taille et par leurs mœurs, les Tyrans ont le bec fort allongé, crochu à son extrémité, renflé sur les côtés. Ce sont des oiseaux voyageurs qui vivent dans les savanes, les cam-

Passe-
reaux.

pagnes habitées ou à la lisière des bois, se tiennent sur le sommet des buissons et des petits arbres, poursuivent les insectes qui passent à leur portée, descendent rarement à terre, ne pénétrant pas dans l'intérieur des bois; ils sont courageux, criards et disputent les approches de leur nichée à tous les oiseaux de proie.

1.re SECTION. *A.*

TYRANS A BEC FORT, *Tyranni fortirostres*, Nob.

Ailes médiocres, à extrémité entière; queue égale, pieds courts, bec très-fort, peu déprimé. Ils se tiennent dans les lieux boisés, sauvages ou habités. Ils habitent toutes les régions situées à l'est des Andes, surtout les plaines.

N.° 202. TYRAN BELLIQUEUX, *Tyrannus sulfuratus.*

L'œuf, pl. XXXIX, fig. 3; XLIX, fig. 3.

Bécarde à ventre jaune, Buff., 1770, Ois., t. 1er, p. 312, Enl., 296; *Geai à ventre jaune de Cayenne*, Buff., 1775, Ois., t. 3, p. 119, Enl. 249; *Lanius cayanensis luteus*, Briss., *Av.*, 2, p. 176; *Lanius sulfuratus*, Lath., 1781, *Syn.*, 1, p. 188, n.° 40; *Corvus flavus*, *id.*, 1, p. 392; *Lanius sulfuratus*, Gmel., 1789, *Syst.*, n.° 19, p. 304; *Corvus flavus*, *id.*, n.° 38, p. 373; *Suiriri bienteveo* ou *Puitanga*, Azara, 1805, *Apunt. par. los Pax.*, t. 2, p. 157, n.° 200; *Tyrannus bellicosus*, Vieill., 1819, Dict., t. 35, p. 74; *id.* Enc. méth., t. 2, p. 846 (d'après Azara); *Tyrannus magnanimus*, Vieill., 1823, Enc., t. 2, p. 850 (d'après les auteurs); *Tyrannus sulfuratus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 1.

T. supernè fuscus, infernè sulfureus; capite nigricante, medio flavo; fronte, superciliis guttureque albis; remigibus rectricibusque fuscis, rufo externè limbatis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns.

Comme on le voit par la synonymie, cette espèce porte un grand nombre de noms dans les auteurs qui se sont copiés les uns les autres sans critique; confusion provenue, sans doute, de ce que, sous le nom de *Bienteveo* (sa dénomination espagnole), elle a été confondue avec le *Pitanga* (Tyran bec en cuiller), qui en est bien différent; et cela, parce que le nom guarani *Pitanga* est le même pour les deux. Nous avons cru dès-lors devoir revenir au nom le plus ancien pour désigner celle-ci.

Nous avons trouvé ce Tyran depuis Buenos-Ayres, Montevideo, Corrientes, jusque dans presque toute la Bolivia, au moins à Chiquitos et sur tout le versant oriental des Andes, à Cochabamba, Chuquisaca, etc. Il habite donc simultanément nos deux premières zones de latitude et de hauteur. On le voit partout, des plus familier, vivre non loin des habitations, dans les vergers ou sur les arbres qui bordent les rivières. Là, perché sur le point culminant ou sur les grosses branches des arbres, il reste immobile, ne s'envolant subitement qu'afin de poursuivre un insecte qui passe à sa portée. Au bord des eaux nous l'avons vu prendre son essor, planer comme les Martins-pêcheurs,

fondre, de même que les oiseaux de proie, sur l'insecte qu'il convoitait, puis revenir se poser à la place qu'il avait quittée. Il n'émigre pas; et quand l'hiver il manque d'insectes, on le voit s'approcher encore davantage des habitations, pour manger la viande qu'on y met sécher; c'est alors aussi qu'il suit les Urubus et autres cathartes, pour se saisir des petits lambeaux de chair que ceux-ci détachent du cadavre des animaux morts. Nous les avons vus se réunir par paires au printemps (Septembre et Octobre). A cette époque ils choisissent un arbre isolé de moyenne hauteur ou un buisson, et y construisent leur nid, à la bifurcation des branches supérieures. Ce nid volumineux est mélangé de branchages et de plumes, formant une masse sphérique, sur le côté de laquelle est pratiquée une petite ouverture par où l'oiseau peut pénétrer au centre, tapissé de duvet très-fin : c'est là que la femelle dépose quatre à cinq œufs de trente millimètres de diamètre, allongés, d'un blanc sale, tachetés de points violets arrondis, rares, excepté sur le gros bout, où ils forment une couronne. Tant que les amours durent, le mâle et la femelle, des plus unis, se tiennent aux environs de leur nid, qu'ils défendent avec courage contre les oiseaux de proie et les autres oiseaux, les poursuivant à coups de bec en jetant des cris; ce qu'ils font également, quand quelqu'un s'approche de leur nichée. Leur cri habituel rend assez bien ces paroles espagnoles *Bien te veo* (je te vois bien), qui est leur nom à Montevideo et Buenos-Ayres; et cette habitude de crier les a fait appeler *Testigos* (témoins) à Cochabamba; ils portent encore dans les langues indigènes des noms propres plus ou moins imitatifs de leurs cris ou de leurs habitudes. Les Guaranis les nomment *Pitagua;* les Mbocobis du Chaco, *Coalac;* les Cayuvavas de Moxos, *Daquirili.*

N.° 203. TYRAN CAUDEC, *Tyrannus audax,* Vieill.

Caudec, Buff., Ois., t. 4, p. 582, Enl., 453, fig. 2; *Muscicapa audax*, Lath., 1783, *Syn.*, II, 1, p. 353, n.° 64; *id.*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, p. 934, n.° 34; *Suiriri chorreado todo*, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 145, n.° 196; *Tyrannus solitarius*, Vieill., 1816, Nouv. Dict., t. 3, p. 88; Encycl. méth., t. 2, p. 853 (d'après Azara, n.° 196); *Tyrannus audax*, Vieill., 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 846; *id.*, Prince Max., 1831, *Beitr.*, t. 3, p. 889.

T. vertice pennis intùs flavis, extùs nigricantibus; loris, circum oculos, auribusque nigris; suprà fusco, pennis flavescente marginatis; uropygio caudâque margine rùfis; subtùs flavescente nigro maculato, gutture albescente; remigibus, tectricibusque nigris luteo marginatis.

Sur le vivant. Bec noirâtre en dessus, corné à sa base; pieds bleus, yeux roux. Longueur totale, 225 millimètres; du vol, 365 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 110 mill.; circonférence du corps, 130 mill.

Nous avons rencontré cette espèce d'abord au 28.ᵉ degré de latitude sud dans la province de Corrientes; nous l'avons retrouvée vers le 15.ᵉ degré dans celles de Santa-Cruz de la Sierra et de Chiquitos, en Bolivia, toujours dans notre première zone de latitude. Elle se tient près des eaux, sur le sommet des buissons et des petits arbres,

Passereaux.

d'où elle s'envole pour saisir sa proie. Elle est peu commune et paraît constamment voyager. Son cri l'a fait confondre avec tous les autres Tyrans sous le nom de *Siriri* ou *Souiriri*, dont il est l'expression.

N.° 204. TYRAN COLÉRIQUE, *Tyrannus crinitus*, Nob.

Turdus crinitus, Linn., *Syst. nat.*, éd. 10, *sp.* 10; *Muscicapa virginiana cristata*, Briss., Orn., t. 2, p. 412, n.° 28; *Moucherolle de Virginie à huppe verte*, Buff., Ois., t. 4, p. 565, Enl. 569, fig. 1; *Tyran de la Louisiane*, Buff., Ois., t. 4, p. 583; Catesby, *Car.*, t. 1, p. 52; *Muscicapa crinita*, Lath., *Syn.*, II, 1783, p. 357, n.° 61; *Muscicapa ludoviciana*, *id.*, *Syn.*, p. 358, n.° 63; *Muscicapa crinita*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, éd. 13, p. 934, n.° 6; *Muscicapa ludoviciana*, *id.*, n.° 33; *Suiriri pardo y rojo*, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 143, n.° 195; *Tyrannus irritabilis*, Vieill., 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 847; *Tyrannus crinitus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 43, n.° 3.

T. capite, dorso colloque suprà fusco virescens; gutture cærulescens, abdomine flavescente, remigibus fuscis, externè rufo limbatis, rectricibus nigrescentibus, intùs rufescentibus.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bistrés. Longueur totale, 200 millimètres; du vol, 280 mill.; circonférence du corps, 110 mill.

Cette espèce, confondue sous plusieurs noms par les auteurs et décrite comme appartenant exclusivement à l'Amérique septentrionale, s'est montrée à nous à Corrientes, république Argentine, au 28.e degré de latitude sud, et dans la province de Yungas, en Bolivia, sur les contreforts boisés et chauds des Andes. Loin d'avoir les mœurs familières de l'espèce précédente, celle-ci se tient toujours au sein des bois ou loin des habitations. On la voit perchée solitairement et sans crainte au sommet des branches, y rester immobile, la tête rentrée dans les épaules d'un air mélancolique, guettant les insectes; mais en aperçoit-elle un? les plumes de la tête se redressent subitement, elle s'envole, le saisit et revient le dépecer sur sa branche, en le frappant plusieurs fois. Nous ne l'avons jamais vue à terre. A Corrientes, ces oiseaux sont de passage; néanmoins on nous a assuré qu'ils nichent dans les lianes, au sommet des arbres. Dans tous les cas ils arrivent aux mois de Mai et de Juin; c'est à la même époque que nous les avons vus dans la province de Yungas. Moins criards que les autres espèces, leur cri est encore analogue à celui de l'espèce précédente.

N.° 205. TYRAN FÉROCE, *Tyrannus ferox*, Vieill.

Tyrannus cayennensis, Briss., *Av.*, 2, p. 398, n.° 21; *Tyran de Cayenne*, Buff., Ois., t. 4, p. 581, Enl. 571, fig. 1; *Muscicapa ferox*, Lath., 1783, *Syn.*, t. II, 1, p. 357, n.° 62; *idem*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, p. 934, n.° 32; *Suiriri pardo amarillo mayor y menor*, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 140 et 138, n.os 194 et 193; *Tyrannus ferox*, Vieill., 1823, Encyc. méth., t. 2, p. 848; *Muscicapa ferox*, prince Max., 1831, *Beitr.*, t. 3, p. 855; *Tyrannus ferox*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 43, n.° 4.

T. suprà saturatè fuscus, subtùs dilutè sulphureus, gulâ pectoreque cinereo-cœruleis, remigibus nigris, margine fusco-olivaceis; rectricibus nigrescentibus, externè albescente marginatis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 180 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.; de la queue, 70 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

Les mâles sont beaucoup plus foncés en dessus que les femelles, et leurs couleurs sont plus vives. Cette espèce, que nous croyons reconnaître parfaitement dans les n.os 193 et 194 d'Azara, avait été confondue par Vieillot avec le n.° 195 de l'auteur espagnol, qui est véritablement le *Tyrannus crinitus;* ce sera l'une des nombreuses erreurs que nous aurons rectifiées dans les auteurs qui ont cité Azara.

Nous avons assez fréquemment rencontré cette espèce dans la république de Bolivia, au sein des provinces de Yungas, de Moxos, de Chiquitos et de Santa-Cruz de la Sierra, ou, pour mieux dire, dans toute notre première zone de latitude et de hauteur. Elle se tient familièrement à la lisière des bois, et a les habitudes du *Tyrannus sulphuratus,* sans néanmoins se percher aussi haut sur les branches.

N.° 206. TYRAN À AILE ARMÉE, *Tyrannus tuberculifer,* Nob.

Pl. XXXII, fig. 1-2.

Tyrannus tuberculifer, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 6.

T. suprà olivascens, vertice alarum caudâque fumosis; collo antico pallidè cinereo, pectore, abdomine pallidè sulphureis; alis intùs et prope flexuram tuberculis duobus minutis corneis armatis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bistrés. Longueur totale, 190 millimètres; du vol, 250 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 78 mill.; de la queue, 60 mill.; du tarse au bout des doigts, 30 mill.; du doigt du milieu, 15 mill.; du bec, 16 mill.; sa largeur, 9 mill.; sa hauteur, 4 1/2 mill.; circonférence du corps, 110 mill.

Tout le dessus du corps olivâtre, passant au noirâtre sur la tête et au vert sur le croupion; gorge et devant du cou gris ardoisé très-clair; ventre et couvertures inférieures des ailes et de la queue jaune pâle; ailes et ses couvertures brun noirâtre, légèrement bordées de plus pâle; queue égale, longue, brune, bordée de verdâtre; les deux pennes extérieures limbées de plus pâle; deux tubercules cornés au pli de l'aile.

Cette espèce, voisine de la précédente, s'en distingue par une taille plus petite et par le manque de bordure blanchâtre aux plumes scapulaires. Nous l'avons rencontrée dans les bois du centre de l'Amérique méridionale, entre les provinces de Chiquitos et de Moxos, au pays des sauvages Guarayos; elle a en tout les mœurs de l'espèce n.° 205.

N.° 207. TYRAN ARDOISÉ, *Tyrannus fumigatus,* Nob.

Tyrannus fumigatus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 43, n.° 7.

Suprà totus fusco-ardesiacus, pileo paululùm obscuriore, alis caudâque fusco-nigris, remigibus læviter apice emarginatis; tectricibus remigibusque secundariis griseo limbatis; subtùs obscurè cinerascens, abdomine medio anoque pallidioribus.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, brun en dessous; pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 185 millimètres; du vol, 300 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 95 mill.; de la queue, 70 mill.; du tarse au bout des doigts, 30 mill.; du bec, 13 mill.; sa largeur, 8 mill.; sa hauteur, 5 mill.; circonférence du corps, 110 mill.

Toutes les parties supérieures brun ardoisé, plus foncé sur la tête; toutes les parties inférieures gris ardoisé, passant au blanchâtre sous la gorge et au derrière; du blanchâtre autour des yeux; ailes et queue noirâtres, les premières secondaires bordées de plus pâle.

Nous avons tué cette espèce sur la crête des montagnes boisées voisines du village d'Irupana, province de Yungas, sur le versant oriental des Andes boliviennes. Elle était, dans un bois humide, perchée sur le haut d'un arbre, où, tout en chantant, elle relevait les plumes du dessus de la tête. Nous ne l'avons pas revue depuis.

2.e Section. *B.*

TYRANS A BEC DROIT, *Tyranni rectirostres*, Nob.

Bec droit en dessus, extrémité courbée subitement et crochue; tarses longs, ailes courtes, entières; queue médiocre, égale; couleurs rousses ou roussâtres. Ils vivent principalement dans les bois, près des eaux, préférant les buissons aux grands arbres. Tous sont de l'est des Andes et des régions chaudes.

N.° 208. TYRAN ROUSSÂTRE, *Tyrannus rufescens*, Nob.

T. suprà rufescens, capite parùm grisescente, uropygio caudâque intensè rufis; remigibus nigrescentibus, primariis margine externo, secundariis interno et externo, horumque tribus ultimis totis rufis; subtùs rufescens; abdomine pallidiore; rostro fusco, elongato.

Sur le vivant. Bec brun en dessus, rosé à la base; yeux jaune clair, pieds bleu violacé. Longueur totale, 220 millimètres; du vol, 330 mill.; de la queue, 75 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 100 mill.; du tarse au bout des doigts, 45 mill.; du bec, 20 mill.; sa hauteur et sa largeur, 8 mill.; circonférence du corps, 140 mill.

Cette espèce, voisine du *Tyrannus cinereus* (*Muscicapa cinerea*, Gmel.), en diffère par son bec moins long, par sa base plus large et par le manque de cendré au cou. Nous l'avons recueillie au sein des immenses forêts chaudes et humides habitées par les sauvages Guarayos, entre les provinces de Moxos et de Chiquitos, en Bolivia. Elle se tient sur les hauts arbres, tout en ayant les habitudes ordinaires aux Tyrans; comme eux, elle saisit les insectes au vol, et les frappe sur les branches, avant de les avaler. Elle est rare.

N.° 209. TYRAN ROUX, *Tyrannus tamnophiloides*, Nob.

Suiriri roxo, Azara, 1805, *Apunt. para la hist. de los Pax.*, t. 2, p. 128, n.° 188; *Batara roxo*, Azara, *idem*, t. 2, p. 212, n.° 218; *Muscicapa rubra*, Vieill., Nouv. Dict., t. 21,

p. 457; Encycl. méth., t. 2, p. 831 (d'après Azara, n.° 188); *Tamnophilus rufus*, Vieill., 1816, Nouv. Dict., t. 3, p. 316; *Muscicapa tamnophiloides*, Spix, pl. XXVI; *Tyrannus rufus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 9, p. 44. Passereaux.

T. suprà rufus; pileo, alis caudâque saturatioribus; remigibus nigris, pogonio externo rufo, apice nigro; subtùs dilutè rufescens, gutture pallido; abdomine medio ochroleuco.

Sur le vivant. Bec brun en dessus et à son extrémité, rosé ailleurs; pieds noir bleuâtre, yeux brun-roux. Longueur totale, 190 millimètres; du vol, 280 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.; de la queue, 80 mill.; du tarse au bout des doigts, 32 mill.; du bec, 13 mill.; sa hauteur, 6 mill.; sa largeur, 7 mill.; circonférence du corps, 100 mill.

Comme Azara ne faisait pas de collections, qu'il se bornait à décrire les oiseaux qu'il chassait, il n'est pas étonnant de trouver l'espèce qui nous occupe deux fois et sous deux noms différens, dans ses *Bataras* et ses *Souiriris;* ce qui a fait donner deux noms latins par Vieillot; mais une circonstance plus fâcheuse, source d'erreurs graves, c'est l'emploi qu'a toujours fait Azara, pour tous les oiseaux roux, du mot espagnol désignant la couleur. Il a constamment dit *color de bermellon* ou *roxo,* ce qu'on a traduit, avec raison, par cramoisi ou rouge de vermillon. C'est ainsi que son *Suiriri roxo* est devenu le *Muscicapa rubra,* et qu'il est décrit comme cramoisi; et, sans aucun doute, si nous n'avions pas étudié Azara sur les lieux et avec soin, nous nous serions également trompé à cet égard. L'oiseau n'étant pas rouge, nous n'avons pu conserver la dénomination de *rubra,* et celle de *rufus* ayant été imposée par Vieillot[1] à une autre espèce de Tyran, nous avons été obligé de donner à celle-ci le seul nom qu'elle puisse conserver.

Nous l'avons rencontrée en Bolivia, dans les provinces de Yungas et de Chiquitos, c'est-à-dire dans notre première zone de hauteur et de latitude, dans les lieux boisés et chauds, où elle a en tout les habitudes de l'espèce précédente.

N.° 210. TYRAN PLOMBÉ, *Tyrannus cæsius,* Nob.

Gobe-mouches plombé, Tem. et Lang., Col. 17, fig. 1; *Lanius cæsius*, Licht., 1823, *Doubl.*, p. 46, n.° 498, 499; *Muscicapa cæsia*, Prince Max., 1831, *Beitr.*, t. 3, p. 826, n.° 12.

T. Masc. *Totus cæsius.* — Fem. *suprà cæsia, pectore ardesiaco, albescente punctato; remigibus nigris, margine interno, tectricibus inferioribus abdomineque ferrugineis.*

Sur le vivant. Bec noirâtre en dessus, bleu en dessous; pieds bleus, yeux rougeâtres. Longueur totale, 150 mill.; vol, 230 mill.; de la queue, 15 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 65 mill.; du bec, 11 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

M. Temminck a figuré comme femelle un jeune mâle de cette espèce, et M. Lichtenstein a donné évidemment comme femelle adulte une jeune femelle. Presque tous les individus de ce sexe que nous avons examinés à l'état parfait, avaient en tout le bleu

1. Encycl. méth., t. II, p. 852.

ardoisé foncé des mâles, avec le dessous de l'aile et le ventre roux foncé. Cette espèce fait évidemment un chaînon entre les Laniadées et les Muscicapidées, se rapprochant un peu des Bataras, quoiqu'elle soit un véritable Tyran.

Nous l'avons recueillie dans les forêts sombres et humides du pays des Yuracarès, au pied oriental des Andes boliviennes, où elle est rare. Ses mœurs sont celles des Tyrans ordinaires; seulement, elle nous a paru plus buissonnière que les autres, sans néanmoins pénétrer dans l'intérieur des buissons, comme les Bataras.

3.ᵉ SECTION *C.*

TYRANS HIRUNDINACÉS, *Tyranni hirundinacei*, Nob.

Bec médiocre, déprimé; pieds courts; queue ample, longue, fourchue; ailes longues; les trois ou quatre rémiges primaires échancrées à leur barbe interne et étroites à leur extrémité. Ces oiseaux vivent plus particulièrement dans les lieux boisés près des eaux, où ils planent comme les hirondelles. On les rencontre à l'est et à l'ouest des Andes, dans les régions tempérées et chaudes.

N.° 211. TYRAN SAVANA, *Tyrannus Tyrannus*, Nob.

L'œuf, pl. XLIV, fig. 3.

Tyrannus cauda bifurcata, Briss., 1760, *Av.*, 2, p. 395, n.° 20, t. 39, fig. 3; *Savana*, Buff., Ois., t. 4, p. 557, Enl. 571, fig. 2; *Muscicapa tyrannus*, Lath., 1783, *Syn.*, II, 1, p. 355, n.° 59; *idem*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, p. 931, n.° 4; *Suiriri tixereta*, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 130, n.° 190; *Tyrannus savana*, Vieill., 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 853; *Muscicapa tyrannus*, Prince Max., 1831, *Beitr.*, t. 3, p. 834, n.° 15; *Tyrannus savana*, d'Orb. et Lafr., *Syn.* n.° 10.

T. capite suprà nigro, medio flavescente, suprà cinereo, subtùs albo; remigibus nigrescentibus, dilutiore marginatis; caudâ elongatissimâ, bifurcatâ, nigrâ; rectricibus primariis albo marginatis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns; les deux premières rémiges légèrement échancrées.

Cette espèce habite une immense surface de l'Amérique méridionale : nous l'avons trouvée vers le sud, dans les provinces de Corrientes, d'Entre-Rios, de Buenos-Ayres, de Montevideo, et jusqu'au 41.ᵉ degré sur les bords du Rio Negro en Patagonie. Nous l'avons revue ensuite dans toutes les plaines du centre du continent à Santa-Cruz, dans les provinces de Chiquitos et de Moxos en Bolivia; ainsi, indifférente à la température, elle habite seulement les plaines, par toutes les latitudes; mais sur cette surface elle est partout de passage. Au printemps, elle part des régions chaudes, s'avance plus ou moins vers le sud pour nicher, et, en automne, revient vers ces mêmes régions, afin d'y passer l'hiver. Dans ces migrations annuelles elle s'avance vers la

Patagonie. Peu de temps après son arrivée, elle choisit un lieu propice, et place sur des arbustes de moyenne taille un nid de six à sept centimètres de diamètre, composé de racines, de plumes, de laine et de coton entremêlés, dans lequel la femelle dépose trois à quatre œufs, très-pointus à une extrémité, blancs et marqués de taches rouges rares, formant une couronne sur le gros bout; leurs diamètres sont de seize et vingt-huit millimètres. C'est à l'instant de la nichée que, plus acharnée encore contre toute la gent ailée, elle poursuit à outrance les oiseaux de proie et surtout les Caracaras, se précipitant sur eux à coups de bec, lorsqu'ils volent et même lorsqu'ils se posent. Après la nichée, la famille entière, quand elle est en état de voler, accompagne les parens dans cette poursuite contre les autres oiseaux. Le Tyran savana se tient non loin des habitations, dans les lieux où quelques buissons ou des vergers lui permettent de s'arrêter, surtout aux environs des eaux; il se perche sur les points élevés, et là ouvre et ferme souvent son énorme queue; s'il s'envole, il exécute le même mouvement, ce qui l'a fait appeler par les Espagnols *Tixera* ou *Tijereta* (petits ciseaux), et *Yetapa* par les Guaranis. Quelquefois il plane au-dessus des eaux ou de la terre, comme les hirondelles, pour saisir des insectes, et va aussi les chercher à terre, tout en allant ensuite se percher sur les plantes élevées les plus voisines.

Remarqué de tous les indigènes, cet oiseau porte différens noms dans chaque nation. Les Patagons l'appellent *Techaga;* les Araucanos, *Pichi-anchu;* les Puelches, *Abilrabahe.*

N.° 212. TYRAN MÉLANCOLIQUE, *Tyrannus melancholicus,* Vieill.

L'œuf, pl. LI, fig. 33.

Suiriri guazu, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 152, n.° 198; *Tyrannus melancholicus*, Vieill., 1819, Nouv. Dict., t. 35, p. 48; *idem*, Enc. méth., 1823, t. 2, p. 851; *Muscicapa despotes, junior*, Licht., 1823, *Doubl.*, n.° 567; *Muscicapa furcata*, Spix, pl. 19; *Tyrannus melancholicus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 44, n.° 11.

T. capite suprà cinereo, medio rubro; gutture juguloque cinereis; pectore viridescente; corpore subtùs saturatè flavo, suprà olivascente; remigibus rectricibusque nigrescente-fuscis, pallidè limbatis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 240 millimètres; vol, 350 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 120 mill.; de la queue, 100 mill.; du tarse au bout des doigts, 33 mill.; du doigt du milieu, 13 mill.; du bec, 33 mill.; sa hauteur, 8 mill.; sa largeur, 11 mill.; circonférence du corps, 130 mill.

Le Tyran dont nous nous occupons est encore répandu depuis le 34.ᵉ degré de latitude sud, à l'embouchure de la Plata, jusqu'aux régions équinoxiales; car nous l'avons rencontré à Montevideo, dans les provinces de Buenos-Ayres, de Corrientes, république Argentine, et dans celles de Santa-Cruz de la Sierra, de Chiquitos et de Moxos en Bolivia, toujours au milieu des plaines peu boisées. Il recherche néanmoins les lieux où il peut se fixer, et y montre les mêmes habitudes que l'espèce précédente; toujours perché près des habitations, quelquefois au bord des eaux, il est des plus familier,

Passereaux.

se posant sur les maisons, sur les poteaux, et y restant mélancolique et triste, en attendant les insectes, qu'il aperçoit même à une grande hauteur; alors il s'envole, les poursuit et revient à sa place. On le voit aussi battre des ailes comme le faucon, et planer, de même que l'hirondelle, au-dessus des eaux. L'hiver il se tient dans les régions chaudes; mais au printemps il s'avance en dehors des tropiques, où il niche. Nous en avons vu le nid à Corrientes, au mois d'Octobre : ce nid, placé en évidence sur un pêcher, un oranger ou tel autre arbre, est composé, à l'extérieur, de branchages, à l'intérieur de crin et d'herbes fines enlacées; il contient trois à quatre œufs de vingt-cinq et vingt-sept millimètres de diamètre, d'un blanc rose, couverts de taches oblongues rouge-brun foncé, plus rapprochées sur le gros bout. Les parens défendent avec acharnement l'approche de ce nid, comme le font tous les autres Tyrans.

N.° 213. TYRAN À VENTRE ROUX, *Tyrannus rufiventris*, Nob.

Pl. XXXII, fig. 3, 4.

Tyrannus rufiventris, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 45, n.° 12.

T. suprà griseo-fuscus; superciliis pallidioribus; maculâ ante oculos nigrâ; uropygio parùm rufescente; gutture albo, fusco striato; infrà totus rufescens; caudâ nigrâ; rectrice extimâ laterali, pogonio externo, rufis; alis nigris, remigibus, pogonio interno, apice excepto, rufis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux brun clair. Longueur totale, 240 millimètres; du vol, 430 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 140 mill.; de la queue, 90 mill.; du tarse au bout des doigts, 43 mill.; du bec, 18 mill.; sa hauteur, 7 mill.; sa largeur, 9 mill.; circonférence du corps, 150 mill.

Tout le dessus cendré brun assez foncé, passant au roux au croupion, et chaque plume du dessus de la tête plus foncée au milieu; gorge blanchâtre, striée en long de noirâtre; cette couleur passe graduellement au brun sur les côtés du cou; toutes les parties inférieures du corps, des ailes et de la queue d'un beau roux; rémiges noires, échancrées à l'extrémité des deux premières, toutes rousses à leur base, sur chacune des barbes internes; les deux rectrices supérieures noires, les autres noires avec le côté interne de la base roux; les deux externes rousses, terminées de noir.

Nous avons rencontré cet oiseau dans les ravins boisés de la province de Yungas en Bolivia, près des rives du Rio de Meguella, à l'est des Cordillères orientales de la Paz; il a, tout en étant sauvage et solitaire, les mœurs des Tyrans ordinaires et en particulier de l'espèce précédente.

N.° 214. TYRAN GRIS À HUPPE D'OR, *Tyrannus aurantio-atro-cristatus*, Nob.

Tyrannus aurantio-atro-cristatus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 45, n.° 13.

T. suprà cinereo-fuscescens, remigibus nigrescente-cinereo limbatis; rectricibus fuscis; pileo toto cristato; cristæ pennis elongatis, nigro mediis aurantio splendidè flavis; remigibus tribus primis ante apicem semi-truncatis et angustatis; subtùs cinereus, abdomine anoque griseo-flavescentibus.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux roux-brun. Longueur totale, 200 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 100 mill.; de la queue, 80 mill.; du tarse au bout des doigts, 24 mill.; du doigt du milieu, 7 mill.; du bec, 12 mill., sa largeur, 7 mill.; sa hauteur, 6 mill.; circonférence du corps, 70 mill.

Tout le dessus du corps gris ardoisé brunâtre; tête ornée d'une huppe noire sur les côtés, d'un beau jaune doré au milieu, cette teinte entièrement cachée par le noir, dans le repos; gorge et dessous du corps cendré pur, passant au jaunâtre au ventre et aux couvertures inférieures de la queue; tectrices des ailes grises; rémiges noirâtres, bordées de plus pâle; queue gris-brun. Les trois premières rémiges comme tronquées, et terminées par une partie très-étroite et aiguë, les autres pennes un peu arquées en dehors.

Cette espèce, dont l'aile est échancrée comme chez les espèces précédentes, a le bec plus faible, et forme dès-lors le passage aux Moucherolles. Nous l'avons rencontrée dans la province de Corrientes, à la frontière du Paraguay, et dans celle de Valle grande en Bolivia; elle se tient au bord des eaux, au fond des ravins, sur les buissons, et paraît y vivre comme notre *Tyrannus rufiventris :* elle est rare.

N.° 215. TYRAN PIPIRI, *Tyrannus intrepidus*, Vieill.

Tyran de la Caroline, Buff., Ois., t. 4, p. 577, Enl. n.° 676; *Muscicapa tyrannus*, var. *β*, *Dominicensis* et *Carolinensis*, Lath., 1781, I, 1, p. 185, 186, n.° 37; *Lanius tyrannus*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, *idem*, 13, p. 302, n.° 13 B. C.; *Tyran of Carolina*, Catesb., *Carol.*, I, p. 55, t. 55; *Tyrannus intrepidus*, Vieill., 1819, Dict., t. 35, p. 79, et Encycl., 1823, t. 2, p. 849; *Muscicapa animosa*, Licht., 1823, *Doubl.*, p. 54, n.° 558; *Tyrannus animosus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 14, p. 45.

T. suprà cinereo-fuscus; remigibus rectricibusque nigrescente-albescente marginatis; caudâ nigrâ albo terminatâ; capite suprà nigro, striâ longitudinali fulvâ; subtùs cinereo-albus.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 211 millimètres; du vol, 350 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 122 mill.; de la queue, 72 mill.; du bec, 15 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

Cet oiseau, dont l'adulte a les trois premières rémiges échancrées à leur extrémité, comme dans les espèces précédentes, offre des variétés d'âge assez remarquables. Le jeune a les rémiges toutes arrondies à leur extrémité et sans échancrure; il manque du jaune de la tête, et cette partie, au lieu d'être noire, est gris-brun pâle.

Nous avons rencontré cette espèce à Santa-Cruz de la Sierra en Bolivia, c'est-à-dire dans les plaines du centre de l'Amérique méridionale; elle n'y est que de passage, et arrive au mois de Décembre par troupes innombrables, composées d'adultes et de jeunes. Autour de la ville et dans la ville même on voit ces troupes se poser un instant sur les arbres des jardins, sur les maisons, qu'elles couvrent quelquefois entièrement, puis repartir en volant rapidement et jetant des cris aigus. Nous avons remarqué que, dans la campagne, ces oiseaux se posaient de préférence au bord des eaux; là, de même

que les hirondelles, ils planent au-dessus des eaux stagnantes, en parcourent la surface avec vitesse, y saisissent les insectes en volant, continuent cet exercice assez longtemps, puis reviennent se percher en jetant de grands cris. Le soir ils volent dans l'air, en se poursuivant et criant, comme nos martinets.

2.ᵉ DIVISION.

MUSCICAPIDÉES DUMICOLES, *Muscicapidæ dumicolæ*, Nob.

Tous vivent dans ou sur les buissons, sans se percher sur les arbres. Nous en formons deux groupes, suivant qu'ils se tiennent dans l'intérieur ou au dehors des buissons.

A. DUMICOLES proprement dits.

Ils habitent seulement l'intérieur des fourrés, sans jamais se percher au dehors. Ils sautillent continuellement, en cherchant les insectes sur les branches ou sous les feuilles.

Genre 4. HIRUNDINÉE, *Hirundinea*, Nob.

Ailes longues, aiguës, la seconde rémige la plus longue, toutes à extrémité entière non échancrée; queue longue, égale, non fourchue; bec très-large, très-déprimé, crochu à son extrémité, à narines très-petites, étroites; pieds très-faibles, excessivement courts; tarses et doigts très-courts.

Nous avons entièrement séparé des autres Gobe-mouches l'oiseau qui nous occupe, remarquable par ses caractères et par son habitude de nicher sous les toits, dans les nids de fourniers, et de ne vivre que sur les maisons.

N.° 216. HIRUNDINÉE BELLIQUEUSE, *Hirundinea bellicosa*, Nob.

Suiriri roxo obscuro, Azar., 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 129, n.° 189; *Tyrannus bellicosus*, Vieill., 1819, Dict., t. 35, p. 74 (d'après Azara); *Platyrhynchos hirundinæus*, Spix, 1824, pl. 13, fig. 1; *Hirundinea bellicosa*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 46, n.° 1.

H. vertice dorso colloque suprà rufescente-fuscis; tectricibus alarum nigris rufo marginatis; uropygio, corpore subtùs, alis caudâque rufis, remigibus rectricibusque nigro terminatis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 180 millimètres; du vol, 325 mill.; circonférence du corps, 100 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 110 mill.; de la queue, 70 mill.; du tarse au bout des doigts, 25 mill.; du doigt du milieu, 13 mill.; du bec, 15 mill.; sa largeur, 9 mill.; sa hauteur, 4 1/2 mill.

Nous avons rencontré cette espèce sur le versant oriental des Andes boliviennes à Cochabamba, Chuquisaca, Challuani; puis nous l'avons retrouvée dans la province de Chiquitos, à la mission de Santiago; ainsi elle habite notre première et notre seconde

zone de hauteur dans les régions chaudes. On ne la trouve qu'au sein des villes, des bourgs et des villages, où elle se tient aussi familièrement qu'un oiseau domestique, restant toujours dans les cours, dans les rues, sur les toits, sur les balustrades des corridors; c'est même là qu'elle cherche sa nourriture, y saisissant les araignées et les insectes. Pour nicher, elle s'approprie le nid d'un fournier ou d'une hirondelle, après en avoir chassé les propriétaires, et même y vient coucher toute l'année. D'une humeur querelleuse, comme tous les muscicapidées, elle s'acharne surtout contre les hirondelles et les fourniers, qui, par habitude, fréquentent les mêmes lieux. Son vol est horizontal comme celui des hirondelles, et tout, dans ses mœurs, rappelle celles de ces oiseaux.

Genre 5. TODIROSTRE, *Todirostrum*, Less.

Remarquable par son bec large, long et aplati comme celui des Todiers, avec lesquels il avait été confondu, ce genre en diffère par les pieds et par ses habitudes. Ses caractères en font un véritable Muscicapidée, et ses mœurs sont celles des Moucherolles proprement dites, c'est-à-dire que, buissonnier par excellence, on le trouve au sein des halliers, près des habitations et dans les forêts. Il habite le versant oriental des Andes et seulement les régions chaudes.

N.° 217. TODIROSTRE TICTIC, *Todirostrum cinereum*, Nob.

Todus cinereus, Briss., 1760, *Av.*, *app.*, p. 134; *Tictic*, Buff., Ois., t. 7, p. 223, Enl. 585, fig. 3; *idem*, Lath., 1782, *Syn.*, I, 2, p. 658, n.° 2; *idem*, Gmel., 1789, *Syst.*, p. 443, n.° 2; *Todus cinereus*, Desm., Vieill., 1819, Dict., t. 34, p. 148; *Todus melanocephalus*, Spix, 1824, pl. 9; *Todirostrum cinereum*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 46, n.° 1.

T. suprà cinereo-virescens, subtùs luteus; capite suprà nigro; remigibus tectricibusque alarum nigris, luteo marginatis; caudâ nigrâ, rectricibus inferioribus albo terminatis.

Sur le vivant. Bec noir à son extrémité et aux côtés de la mandibule inférieure, le milieu rosé; yeux jaunes, pieds bleuâtres. Longueur totale, 120 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 45 mill.; de la queue, 35 mill.; du bec, 10 mill.; sa largeur, 4 mill.

Cette espèce s'est montrée à nous au mois de Janvier à la mission de Concepcion de Moxos en Bolivia; elle se tient dans les jardins au milieu des buissons, où, tout en sautillant continuellement entre les branches, elle fait sans cesse entendre un léger cri imitatif de son nom.

N.° 218. TODIROSTRE GORGERET, *Todirostrum gulare*, Nob.

Tachuri cabeza de plomo, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 86, n.° 169; *Muscicapa gularis*, Natterer, Temm., pl. col. 167, *Todirostrum gulare*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 46, n.° 2.

T. mas. *Suprà olivascens; subtùs albo-lutescens; capite suprà cinereo; regione paroticâ gulâque rufis; remigibus rectricibusque nigris; viridi-lutescente marginatis; caudâ fuscescente.* — Fœm. *Pileo brunescente; gutture albicante; tectricibus minoribus alarum aurantio-rufis.*

Passereaux.

Sur le vivant. Bec noir, pieds bleu clair, yeux roux clair. Longueur totale, 105 mill.; vol, 150 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 45 mill.; de la queue, 30 mill.; du doigt du milieu, 12 mill.; du bec, 10 mill.; sa largeur, 5 mill.; circonférence du corps, 70 mill.

Cette jolie petite espèce, rencontrée au Paraguay par Azara, s'est montrée à nous en Bolivia, à Circuata, province de Yungas, sur le versant oriental des Andes et à Santo-Corazon de Chiquitos, toujours au sein des halliers épais, dans les ravins sombres et humides, sautillant de branche en branche, à l'intérieur des buissons, et cherchant là les insectes dont elle se nourrit.

N.° 219. TODIROSTRE GRIS DE PERLE, *Todirostrum margaritacei-venter,* Nob. Pl. XXXIII, fig. 3, 4.

Tachuris pardo vientre de perla, Azar., 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 90, n.° 172; Vieill., 1819, Dict., t. 32, p. 354; *Todirostrum margaritacei-venter*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 46, n.° 3.

T. suprà fusco-olivascens; subtùs albo margaritaceus; capite suprà cinereo; pectore hypochondriisque cinereo-lutescentibus; tectricibus alarum fuscis, cinereo limbatis, remigibus rectricibusque fuscis, viridi-olivascente marginatis.

Sur le vivant. Bec noirâtre, yeux jaunes, pieds rosés. Longueur totale, 110 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 50 mill.; de la queue, 30 mill.; du bec, 11 mill.; circonférence du corps, 70 mill.

Nous avons rencontré cette espèce à Corrientes, dans les jardins de la ville; nous l'avons retrouvée ensuite, dans les mêmes circonstances, à Santo-Corazon de Chiquitos en Bolivia; ainsi elle paraît habiter toutes les plaines du centre du continent méridional. Ses mœurs sont celles des espèces précédentes.

N.° 220. TODIROSTRE À COURTE QUEUE, *Todirostrum ecaudatum,* Nob. Pl. XXXIII, fig. 1, 2.

T. suprà flavo-olivaceum; pileo cinereo, subtùs albicans; pectore hypochondriisque virescentibus, alis nigris, remigibus primariis angustissimis, secundariis tectricibusque latè flavo-viridi limbatis; caudâ minutissimâ, brevissimâ, rectricibus nigris flavo-viridi marginatis.

Sur le vivant. Bec corné en dessus, bleuâtre en dessous; yeux jaunes, pieds jaunes. Longueur totale, 70 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 30 mill.; de la queue, 7 mill.; du tarse au bout des doigts, 20 mill.; du doigt du milieu, 8 mill.; du bec, 8 mill.; sa largeur, 4 1/2 mill.; circonférence du corps, 45 mill.

Dessus de la tête gris ardoisé; dessus du corps vert tendre, plus pâle au croupion; parties inférieures blanchâtres, teintées de jaune-vert sur le ventre et les flancs; dessous de l'aile jaune vif; ailes noirâtres, avec une bordure étroite d'un jaune verdâtre aux rémiges primaires, et une large aux secondaires et aux tectrices; queue des plus courte, très-faible, brune, bordée de vert tendre.

Ce passereau est, sans contredit, celui de tous qui porte la queue la plus courte; caractère qui, joint à la très-petite taille de l'espèce, la distingue nettement de toutes les autres. Nous l'avons vu seulement au pied oriental des Andes boliviennes, au pays habité par les Indiens Yuracarès; il se tient au sein des forêts, dans les halliers des lieux cultivés auprès des habitations.

Genre 6. MOUCHEROLLE, *Muscipeta*, Cuv.

Caractérisées par leur bec large et déprimé, ainsi que par leurs moustaches, les Moucherolles se distinguent des Gobe-mouches proprement dits, en ce qu'au lieu de se tenir sur les branches élevées des arbustes et des arbres pour y attendre leur proie, elles s'enfoncent dans les buissons, dans les halliers, pénètrent dans les fourrés des forêts, sans se percher au dehors. Continuellement en mouvement, elles sautillent, en faisant entendre un léger cri de rappel. On les trouve seulement dans les régions chaudes, à l'est et à l'ouest des Andes.

N.° 221. MOUCHEROLLE COURONNÉE, *Muscipeta regia.*

Le Roi des Gobe-mouches, Buff., Ois., t. 4, p. 552, Enl. 289, *Todus regius*, Lath., 1783, *Syn.*, t. 2, p. 662, n.° 10; *idem*, Gmel., 1789, *Syst.*, p. 445, n.° 10; *Platyrhynchus regius*, Vieill., 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 843; *Muscicapa regia*, Prince Max., 1832, *Beitr.*, t. 3, p. 944.

M. atro-fuscus, subtùs rufescens; cristâ spadiceâ apice nigro maculatâ; mento, superciliis pectoreque albis; rostro obscurè fusco; pedibus incarnatis.

Cette charmante espèce, recherchée par les amateurs comme l'une des plus brillantes, n'a pourtant pas toute la beauté que lui prêtent les peintres, d'après la fausse position des plumes de la huppe que lui ont donnée les préparateurs, afin d'en faire ressortir l'éclat. Cette huppe, au lieu d'être transversale, est au contraire, à l'état naturel, longitudinale, et jamais l'oiseau ne l'étale latéralement; il se contente de la relever, comme le font les autres Muscicapidées. Nous l'avons trouvé au sein des forêts du pied oriental des Andes boliviennes, au pays des Yuracarès; il y est rare, et y vit à la manière des autres Moucherolles.

N.° 222. MOUCHEROLLE À VENTRE JAUNE, *Muscipeta cayennensis,* Nob.

Muscicapa cayennensis, Briss., *Aves*, 2, p. 404, n.° 24, t. 38, fig. 4; *Gobe-mouche à ventre jaune*, Buff., Ois., t. 4, p. 550, Enl. n.° 569, fig. 2; *M. cayanensis*, Lath., 1783, *Syn.*, II, 1, p. 355, n.° 58; *idem*, Gmel., 1789, p. 937, n.° 12; *M. flava*, Vieill., 1819, Dict., t. 32, p. 21; *idem*, Encycl. méth., t. 2, p. 827; *M. cayennensis*, Prince Max., 1832, *Beitr.*, t. 3, B, p. 846, n.° 17; *M. cayennensis*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 1, p. 47.

Passereaux.

M. suprà fusco-olivascens; subtùs lutea; gutture colloque anticè albis; capite suprà nigro; pennis verticis flavo-aurantiis; vittâ supra oculos albâ; remigibus rectricibusque fuscis, latè rufo marginatis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 190 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 85 mill.; de la queue, 65 mill.; du bec, 13 mill.; circonférence du corps, 110 mill.

Nous avons rencontré cette espèce sur les rives du Rio Blanco et du Rio Itonama, dans la province de Moxos, en Bolivia; elle y est assez commune et se tient sur les branches des buissons, où elle épie les insectes qui passent à sa portée.

N.° 223. MOUCHEROLLE À COL BLANC, *Muscipeta albicollis,* Nob.

Suiriri chorreado sin roxo, Azar., 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 123, n.° 186; *Tyrannus albicollis*, Vieill., 1819, Dict., t. 35, p. 89; *idem*, 1823, Enc. méth., t. 2, p. 854 (d'après Azara); *Muscicapa legatus*, Licht., 1823, *Doubl.*, n.° 574, p. 56? *Muscipeta albicollis*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 2, p. 47.

M. pennis verticis nigricantibus, intùs flavis; strigâ albâ à medio oculi ad occiput; corpore suprà fusco; subtùs flavescente, nigro maculato; gutture albescente, strigâ laterali nigrescente; remigibus fuscis, pallidè limbatis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs; yeux bruns. Longueur totale, 160 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 73 mill.; du tarse au bout des doigts, 27 mill.; de la queue, 50 mill.; du bec, 9 mill.; sa largeur, 7 mill.; sa hauteur, 4 mill.; circonférence du corps, 95 mill.

Cette espèce ne s'est offerte à nous qu'au bord de la rivière de San-Miguel, au pays des Guarayos, en Bolivia, sur les buissons qui la bordent; elle y mène, du reste, le même genre de vie que les Moucherolles ordinaires.

N.° 224. MOUCHEROLLE VERDOYANTE, *Muscipeta acadica,* Nob.

Lesser crested fly-catcher, *Arct. zool.*, t. 2, p. 386, n.° 268; *Muscicapa acadica*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, p. 947, n.° 82; *Muscicapa querula*, Wils., *Amer. Orn.*, pl. XIII, fig. 2; *Platyrhynchus virescens*, Vieill., 1818, Nouv. Dict., t. 27, p. 22; *idem*, Encyc. méth., 1823, t. 2, p. 844; *Muscipeta querula*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 47, n.° 4.

M. suprà olivaceo-viridis; subtùs virescente-flava; alis saturatè fuscis; binis fasciis flavescente-albis.

Sur le vivant. Bec brun en dessus, jaune en dessous; yeux bruns. Longueur totale, 145 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 65 mill.; de la queue, 55 mill.; du tarse au bout des doigts, 32 mill.; du bec, 12 mill.; sa largeur, 8 mill.; circonférence du corps, 90 mill.

Cette espèce, propre à l'Amérique septentrionale, s'est montrée à nous dans les grands bois des environs de la mission de Santo-Corazon de Chiquitos, en Bolivia; elle y paraît rare.

N.° 225. MOUCHEROLLE À TÊTE BLANCHE, *Muscipeta albiceps*, Nob.

Muscipeta albiceps, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 47, n.° 5.

M. suprà fusco-olivacea, pileo obscuriore, pennis verticis basi albis; remigibus fusco-nigris, viridi-albescente marginatis; tectricibus alarum sordidè albescentibus vittasque duas formantibus; gutture pectoreque cinerascentibus; abdomen albescens.

Sur le vivant. Bec corné en dessus et à son extrémité, jaunâtre à la base de la mandibule inférieure; yeux bruns. Longueur totale, 160 millimètres; du vol, 250 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.; de la queue, 65 mill.; du tarse au bout des doigts, 34 mill.; du bec, 10 mill.; sa hauteur, 4 mill.; sa largeur, 5 mill.; circonférence du corps, 90 mill.

Dessus du corps brun verdâtre, un peu plus foncé sur la tête; les plumes du milieu de la tête sont blanches, brunes à leur extrémité; gorge et poitrine gris bleuâtre pâle; le milieu du ventre et les couvertures inférieures de la queue blancs, teintés de jaune-vert; flancs gris verdâtre; rémiges et leurs tectrices brunes, les rémiges bordées de blanc sale, les tectrices terminées de blanc gris, ce qui forme deux lignes transversales de cette couleur sur l'aile; couvertures inférieures jaune verdâtre très-pâle; queue brune.

Cette espèce habite les deux versans des Andes; nous l'avons observée à Rio de Janeiro au Brésil, à Tacna au Pérou, sur le versant occidental des Cordillères, puis sur le versant oriental des Andes, dans la province de Yungas; ainsi elle occuperait notre première zone de hauteur et de latitude. Elle se tient dans les jardins, les vergers, près des habitations ou dans les halliers des ravins, dans les bois, où elle sautille de branche en branche, poursuivant les insectes.

N.° 226. MOUCHEROLLE VERDÂTRE, *Muscipeta Guillemini*, Nob.

Muscipeta obscura[1], d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 48, n.° 6.

M. suprà fusco-olivacea; remigibus nigrescentibus viridi marginatis; tectricibus alarum concoloribus, sordidè albescente limbatis, gutture pectoreque pallidè olivascentibus; abdomine medio et flexurâ alæ sulphureis; caudâ fuscâ, viridi marginatâ.

Sur le vivant. Bec corné à son extrémité, rosé à sa base; yeux bistrés, pieds bruns. Longueur totale, 175 mill.; vol, 270 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.; de la queue, 73 mill.; du tarse au bout des doigts, 35 mill.; du doigt du milieu, 17 mill.; de l'ongle du pouce, 7 mill.; du bec, 9 mill.; sa hauteur, 5 mill.; sa largeur, 6 mill.; circonférence du corps, 110 mill.

Toutes les parties supérieures du corps olive foncé, plus intense sur la tête; parties inférieures vert olive très-pâle, passant au jaune, sur le milieu du ventre; une teinte plus pâle entoure les yeux; rémiges et leurs rectrices noirâtres, les premières bordées

1. Ce nom ayant déjà été employé par Vieillot, Encycl. méth., t. II, p. 826, pour une autre espèce de Moucherolle, nous avons été obligé de le changer.

Passereaux.

de verdâtre, les secondes largement terminées de la même couleur, ce qui figure deux larges bandes transversales; queue brune, bordée de vert; couvertures inférieures et fouet de l'aile jaunes.

Cette espèce, voisine de la précédente, mais de plus grande taille, et en différant encore par son bec plus petit, par le manque de blanc sur la tête, par la poitrine verdâtre, par son ventre jaune, habite communément le versant oriental des Andes boliviennes, dans la province de Yungas; elle se tient au sein des halliers qui entourent les villages, sur les coteaux boisés et humides; et là, sautillant sans cesse, en faisant entendre de temps en temps un léger sifflement plaintif, elle y poursuit les insectes dont elle se nourrit.

N.° 227. MOUCHEROLLE BIMACULÉE, *Muscipeta bimaculata*, Nob.

Muscipeta bimaculata, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 48, n.° 7.

M. suprà fusco-olivacea; maculâ utrinque ante oculos albescente, alterâ infrà nigrâ; tectricibus alarum nigrescentibus, apice rufescentibus, duas vittas obliquas alæ formantibus; infrà pallidè sulfurescens.

Sur le vivant. Bec corné en dessus, bleuâtre en dessous; pieds bleuâtres, yeux bruns. Longueur totale, 170 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 70 mill.; de la queue, 55 mill.; du tarse au bout des doigts, 28 mill.; du bec, 11 mill.; sa hauteur, 5 mill.; sa largeur, 6 mill.; circonférence du corps, 80 mill.

Un sourcil peu large, jaune pâle, passe en avant et au-dessus des yeux; une tache noirâtre entre l'œil et la base du bec; parties supérieures du corps brun olive, passant au verdâtre foncé sur la tête et au roussâtre au croupion; parties inférieures verdâtre pâle, passant à l'olive sur la poitrine et au jaune pâle sur le milieu du ventre, les tectrices inférieures de l'aile et la queue; rémiges noirâtres, bordées de verdâtre roux; tectrices de l'aile noirâtres, terminées de roux clair, formant, dans leur ensemble, deux lignes transversales; queue noirâtre.

Différente des deux précédentes par ses teintes, par la largeur de son bec, cette espèce habite les fourrés épais de la province de Yungas, où elle a les mêmes habitudes.

N.° 228. MOUCHEROLLE TACHETÉE, *Muscipeta virgata*, Nob.

Gobe-mouche tacheté de Cayenne, Buff., Ois., t. 4, p. 545, Enl. 573, fig. 3; *Muscicapa virgata*, Lath., 1783, *Syn.*, II, 1, p. 360, n.° 67; *idem*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, p. 948, n.° 89; *idem*, Vieill., 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 820; *Muscipeta virgata*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 49, n.° 10.

M. Mas. *Suprà fusco-rufescens; cristâ cinnamomeâ; gutture pectoreque sordidè fusco maculatis; abdomine albescente-flavo, tectricibus alarum rufescente terminatis, fasciis duabus formantibus.* — Fœm. *Cristâ flavescente.* — Jun. *Capite suprà non cristato, fusco-cinereo.*

Sur le vivant. Bec brun en dessus, pâle en dessous; yeux brun-roux, pieds noirs. Longueur totale, 135 mill.; du vol, 195 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 57 mill.; de la queue, 45 mill.; du bec, 9 mill.; sa largeur, 6 mill.; sa hauteur, 4 mill.; circonférence du corps, 80 mill.

Nous croyons que cette espèce habite toutes les parties chaudes de l'Amérique méridionale; nous l'avons vue successivement à Rio de Janeiro, au Brésil; dans les provinces de Moxos, de Chiquitos et de Yungas, en Bolivia; toujours au sein des lieux boisés, humides et chauds, où elle se tient dans les bois et les halliers, y manifestant, avec des manières pleines de vivacité, les mêmes habitudes que l'espèce précédente, à laquelle elle se mêle souvent.

N.° 229. MOUCHEROLLE À CROUPION BARRÉ, *Muscipeta Vieillotii*, Nob.

Pl. XXXIV, fig. 1, 2 (sous le nom de *Muscipeta cinnamomea*).

Muscipeta cinnamomea[1], d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 49, n.° 11.

M. suprà fusco-rufescens, pileo obscuriore; uropygio transversìm pallidè rufo; cristâ nitidè flavâ; remigibus primariis basi intùs et extùs apiceque tectricibus cinnamomeis, rectricibus nigrescente apice rufescentibus; subtùs tota cinnamomea.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 135 mill.; du vol, 230 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 70 mill.; de la queue, 50 mill.; du tarse au bout des doigts, 22 mill.; du doigt du milieu, 11 mill.; du bec, 9 mill.; sa largeur, 7 1/2 mill.; sa hauteur, 4 mill.; circonférence du corps, 75 mill.

Dessus brun-roussâtre, la tête plus foncée; en ouvrant les plumes de cette dernière partie, on voit une huppe d'un beau jaune. Dessous roux, plus pâle à l'abdomen; rémiges primaires noirâtres, bordées de roux à leur base interne; rémiges secondaires entièrement rousses à leur base; tectrices, grandes et petites, terminées de roux foncé et formant deux lignes sur l'aile; sur le croupion, une large bande transversale roux pâle; rectrices et leurs couvertures supérieures noirâtres, terminées de roux; bec large, triangulaire, déprimé.

Nous avons vu rarement cette espèce dans la province de Yungas, sur le versant oriental des Andes boliviennes, toujours au sommet des arbres des coteaux boisés et humides, où elle sautille continuellement, cachée au milieu des branches, tout en faisant entendre un léger cri de rappel et cherchant les insectes dont elle se nourrit. Elle ne descend jamais à terre.

N.° 230. MOUCHEROLLE À BEC COURT, *Muscipeta brevirostris*, Nob.

Muscipeta brevirostris, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 49, n.° 9.

M. suprà cinerea, fronte vittâque angustâ superciliari albis; alis caudâque fuscis, remigibus margine angustissimè, tectricibus apice albis; his tres vittas obliquas formantibus; subtùs pallidè sulphurescens; gutture pectoreque albo-cinereis.

1. Nous avons été obligé de changer le nom que M. de Lafresnaye et nous avions donné à cette espèce dans notre *Synopsis*, cette dénomination de *Cinnamomea* étant déjà employée par Vieillot, Encycl. méth., t. II, p. 826, pour une autre Moucherolle.

Sur le vivant. Bec noir, pieds noirâtres, yeux bistrés. Longueur totale, 150 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 70 mill.; de la queue, 60 mill.; du bec, 7 mill.; sa hauteur, 3 1/2 mill.; sa largeur, 7 mill.

Parties supérieures gris, plus foncé et un peu roussâtre sur la tête; gorge cendré blanchâtre, plus prononcé sur la poitrine, passant au jaune très-clair sur le ventre et le dessous des ailes; ailes brunes, les rémiges légèrement bordées de plus pâle, les tectrices terminées de blanchâtre et formant trois lignes obliques sur l'aile; queue très-longue, égale, brune; bec triangulaire, très-court, aussi large que long, fortement crochu à son extrémité.

Nous avons observé cette espèce, remarquable par son bec court et sa longue queue, dans la province de Corrientes, à la frontière du Paraguay, où elle arrive à la saison des amours; elle se tient alors au sein des buissons, qu'elle parcourt en sautillant de branche en branche, ne paraissant pas au sommet. Elle est peu craintive, s'envole difficilement, et ce n'est que pour regagner le buisson le plus voisin. Elle a un léger cri de rappel.

N.° 231. MOUCHEROLLE RALLOÏDE, *Muscipeta ralloides*, Nob.

Muscipeta armillata? Vieill.; d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 48, n.° 8.

M. suprà fusco-rufescens, uropygio rufo; fronte cinerascens; gutture, pectore, ventreque cinereo-plumbeis; hypocondriis olivascentibus, remigibus, tectricibusque nigris brunneo limbatis; remigibus basi albis, caudâ gradatâ nigrescente fuscis, rectricibus lateralibus albo terminatis.

Sur le vivant. Bec noir, pieds jaune roux; yeux bruns. Longueur totale, 180 mill.; du vol, 280 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 85 mill.; de la queue, 60 mill.; du tarse au bout des doigts, 35 mill.; du doigt du milieu, 20 mill.; du bec, 9 mill.; sa hauteur, 3 1/2 mill.; sa largeur, 5 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

Dessus de la tête brun-noirâtre; dessus du corps brun olivâtre, passant au roux au croupion; dessous du corps bleu ardoisé foncé; les flancs brun roussâtre; tectrices des rémiges noirâtres, bordées de roussâtre; rémiges noirâtres, bordées de brun roux, blanches à leur base : cette teinte formant une large bande transversale à la base des pennes, les deux premières entièrement noirâtres; rectrices supérieures brunes, les intermédiaires noires, les deux latérales de chaque côté terminées de blanc, la plus extérieure bordée de cette teinte; bec court, médiocre.

Cette espèce diffère essentiellement du *M. armillata* (Vieill., Enc. méth., t. II, p. 824) par le manque de bracelet, de tache blanche aux côtés de la gorge et autour de l'œil, et par la teinte supérieure brun roux et non pas bleu ardoisé; aussi, après une comparaison minutieuse, nous sommes-nous convaincu que c'est bien une espèce distincte et non pas une variété de sexe, et, d'après sa couleur, analogue à celle des Ralles, nous l'avons nommée *Ralloides*. — Nous l'avons rencontrée une seule fois dans les halliers des coteaux escarpés des environs de Chulumani, province de Yungas, à l'est des Cordillères orientales de la Bolivia, au 17.e degré de latitude méridionale.

Genre 7. GOBE-MOUCHES PAROÏDES, *Muscicapara*, Nob.

Ce sont, en général, de petites espèces à bec assez faible, court, peu déprimé, la tête petite, les ailes longues, les doigts longs et forts, la queue courte. Toutes sont forestières ou buissonnières, se tiennent cachées dans l'intérieur des fourrés, qu'elles parcourent continuellement en y chassant les insectes, se cramponnant aux branches comme les *Mésanges*, sans jamais descendre à terre. On les trouve dans les régions chaudes et tempérées situées à l'est des Andes.

N.° 232. GOBE-MOUCHE PAROÏDE VERT, *Muscicapara oleaginea*, Nob.

Muscicapa oleaginea, Licht., 1823, *Doubl.*, p. 55, n.° 565? *M. chloronotus*, Less.? d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 51, n.° 2.

M. suprà tota viridis, subtùs ferruginea; gutture colloque antico viridi indutis; alis nigris; remigibus viridi marginatis; tectricibus remigibusque secundariis ultimis, apice rufescentibus; rectricibus fuscis, viridi limbatis.

Sur le vivant. Bec noirâtre, jaune à la base de la mandibule inférieure, yeux roux, pieds gris. Longueur totale, 140 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 60 mill.; de la queue, 40 mill.; du tarse au bout des doigts, 28 mill.; du doigt du milieu, 12 mill.; du bec, 10 mill.; sa largeur, 6 mill.; sa hauteur, 4 mill.; circonférence du corps, 70 mill.

Cette espèce, qui nous paraît bien être celle que M. Lichtenstein a décrite, habite les bois du pied oriental des Andes boliviennes au pays des Yuracarès; elle nous a semblé avoir des mœurs très-forestières.

N.° 233. GOBE-MOUCHE PAROÏDE À COU STRIÉ, *Muscicapara striaticollis*, Nob.

Pl. XXXV, fig. 2 (sous le nom de *Muscicapa striaticollis*).

Muscicapa striaticollis, d'Orb. et Lafr., *Synopsis*, n.° 3, p. 51.

M. suprà viridis, capite colloque supero obscurè plumbeis; alâ nigrâ, remigibus tectricibusque viridi limbatis; rectricibus fuscis, viridi marginatis; gutture, collo antico pectoreque griseis, longitudinaliter albo striatis; abdomine viridi-sulphureo, striis olivaceis notato.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, blanc à la base de la mandibule inférieure; yeux noirâtres, pieds plombés. Longueur totale, 130 mill.; du vol, 210 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 70 mill.; de la queue, 43 mill.; du tarse au bout des doigts, 30 mill.; du doigt du milieu, 15 mill.; du bec, 9 mill.; sa largeur, 6 mill.; sa hauteur, 3 mill.; circonférence du corps, 90 mill.

Dessus de la tête et du cou bleu ardoisé foncé; gorge et poitrine gris ardoisé, avec une tache blanche longitudinale au milieu de chaque plume; parties supérieures vert

clair, ventre jaune verdâtre, grivelé de vert bleuâtre; ailes et leurs couvertures noirâtres, bordées de vert; le pli de l'aile jaune, les rémiges bordées intérieurement de roussâtre; queue brune, bordée de verdâtre.

Ce joli petit oiseau habite les montagnes du versant oriental des Andes boliviennes dans la province de Yungas et dans les forêts du pied des Cordillères, au pays des Yuracarès; il se tient dessus et dans les halliers, où il est peu craintif.

N.° 234. GOBE-MOUCHE PAROÏDE MANGEUR DE VERS, *Muscicapara vermivora*, Nob.

Ficedula pensylvanica, Briss., *Av.*, t. 6, Sup., p. 102; *le demi-fin Mangeur de vers*, Buff., Ois., t. 5, p. 325; *Sylvia vermivora*, Lath., 1785, *Syn.*, II, 2, p. 499, n.° 133; *Motacilla vermivora*, Gmel., 1789, *Syst.*, 951, n.° 55; *Contramaestre coronado*, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 44, n.° 154; *Sylvia vermivora*, Vieill., Dict., t. 2, p. 278, Encycl. méth., t. 2; *Muscicapa vermivora*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 51, n.° 4.

M. suprà viridi-olivacea, subtùs flava; capite aurantio; duabus utrinque fasciis, una per oculos, altera supra oculos; remigibus tectricibusque fuscis, viridi limbatis; caudâ olivascente.

Sur le vivant. Bec corné, yeux bruns, pieds jaune vif. Longueur totale, 145 mill.; du vol, 212 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 55 mill., de la queue, 44 mill.; du bec, 10 mill.; circonférence du corps, 90 mill.

Cette espèce habite les grandes forêts du centre de l'Amérique méridionale et une partie de l'Amérique septentrionale. Nous l'avons rencontrée à Corrientes, à la frontière du Paraguay, et dans le Monte grande (grande forêt) qui sépare Santa-Cruz de la Sierra de Chiquitos, en Bolivia; solitaire et peu craintive, elle s'y tient néanmoins isolée au tiers supérieur des arbres, sautillant de branche en branche, s'y cramponnant pour chercher les insectes dont elle se nourrit : elle a un léger cri de rappel monotone.

N.° 235. GOBE-MOUCHE PAROÏDE À DOUBLE BANDEAU, *Muscicapara bivittata*, Nob.

Muscicapa bivittata, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 5, p. 51.

M. suprà olivacea, subtùs flava; pileo tribus vittis latis notato, quarum media flavo et rufo variegata, duabus lateralibus nigris, et infrà altera superciliaris flavo-viridi; hypocondriis olivascentibus.

Sur le vivant. Bec noir, yeux bruns, pieds jaune sale. Longueur totale, 150 mill.; du vol, 220 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 70 mill.; de la queue, 55 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du bec, 10 mill.; sa hauteur, 4 mill.; sa largeur, 4 1/2 mill.; circonférence du corps, 85 mill.

Sur la tête trois bandes longitudinales, une médiane jaune, chaque plume terminée de roux; de chaque côté une ligne noire prend au front et se perd sur le cou; sourcils et tour des yeux jaunes; une tache noire entre l'œil et le bec; parties supérieures vert-olive, plus clair au croupion; parties inférieures jaunes, passant à l'olive sur les flancs; rémiges et leurs couvertures noirâtres, bordées d'olive; queue verdâtre.

Cette espèce, voisine de la précédente par ses teintes, mais s'en distinguant par une taille plus grande, par le jaune du tour des yeux et ses sourcils, s'est montrée à nous près du village de Carcuata, province de Yungas, à l'est de la Cordillère orientale de la Paz, en Bolivia; elle se tient dans les ravins boisés, au sommet des hauts buissons; elle y a, comme le *Muscicapa vermivora,* l'habitude de se cramponner aux branches, à la manière des mésanges.

N.° 236. GOBE-MOUCHE PAROÏDE BRUN VERDÂTRE, *Muscicapa viridicata,* Nob.

Contramaestre pardo verdoso de corona amarilla, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 52, n.° 156; *Sylvia viridicata*, Vieill., 1817, Dict., t. 2, p. 171; Encycl. méth., t. 2, p. 433 (d'après Azara); *Muscicapa elegans*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 52, n.° 6.

M. suprà griseo-olivacea, pileo nigrescente; vertice aurantio-flavo, alis caudâque nigro-fuscis, remigibus, tectricibus, rectricibusque margine viridi-flavis; gutture colloque antico cinerascentibus; subtùs pallidè sulphurascens.

Sur le vivant. Bec corné, pieds bleuâtres, yeux bruns. Longueur totale, 145 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 63 mill.; de la queue, 53 mill.; du tarse au bout des doigts, 27 mill.; du doigt du milieu, 13 mill.; du bec, 8 mill.; sa largeur, 4 mill.

Dessus de la tête brun noirâtre, le milieu jaune vif; du gris entre l'œil et le bec; gorge gris-cendré verdâtre; ventre et tectrices inférieures des ailes et de la queue jaune pâle; parties supérieures vert-olive très-pâle; rémiges, leurs tectrices supérieures et les rectrices brun noirâtre, bordées de jaune verdâtre.

Cette espèce, assez voisine des précédentes, mais distincte par ses teintes, habite les environs de Santo-Corazon, la dernière mission à l'est de Bolivia, dans la province de Chiquitos; elle se tient sur le haut des grands arbres et y voltige de branche en branche. Elle paraît rare.

N.° 237. GOBE-MOUCHE PAROÏDE À BEC ÉTROIT, *Muscicapara angustirostris,* Nob.

Muscicapa angustirostris, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 52, n.° 7.

M. suprà viridi-olivacea, remigibus, rectricibusque nigris, viridi-olivaceis marginatis; tectricibus alæ nigris, apice flavo-viridibus, duas vittas formantibus; subtùs sulphurascens, gutture colloque parùm griseo-albescentibus.

Sur le vivant. Bec corné, teinté de bleu en dessous; yeux jaune-gris clair, pieds noir bleuâtre. Longueur totale, 125 millimètres; vol, 200 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 57 mill.; de la queue, 50 mill.; du tarse au bout des doigts, 30 mill., du doigt du milieu, 10 mill.; du bec, 7 mill.; sa hauteur, 2 mill.; sa largeur, 5 mill.; circonférence du corps, 80 mill.

Toutes les parties supérieures vert obscur uniforme, toutes les parties inférieures jaune verdâtre très-pâle, plus clair sur le derrière et passant au gris sur la poitrine; rémiges et rectrices brun-noirâtre, bordées d'olive-jaunâtre; tectrices supérieures des ailes terminées de jaunâtre formant deux lignes obliques sur l'aile; queue longue, grêle; bec étroit, droit, orné à la base de poils droits; tarses grêles.

Passereaux.

Nous avons trouvé cette espèce assez communément dans la province de Yungas, à l'est de la Cordillère orientale de la Paz en Bolivia, au sein des bois et des halliers des coteaux humides et des haies, près des lieux cultivés, toujours enfoncée au plus épais et en parcourant avec agilité l'intérieur. Elle sautait de branche en branche, en cherchant les insectes, et faisant entendre un léger sifflement.

N.° 238. GOBE-MOUCHE PAROÏDE DE GAIMARD, *Muscicapara Gaimardii,* Nob.

Muscicapa albicella? Vieill., *Aff.;* d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 8, p. 52.

M. suprà olivascente, grisea; pileo nigrescente, pennis verticis sulphurascente-albis, apice fusco-nigris; alis nigris, remigibus secundariis margine, tectricibus majoribus et mediis apice flavo-albescentibus; rectricibus fusco marginatis; subtùs sulphurascens, gutture albescente; lateribus capitis albo fuscoque variatis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirâtres, yeux bruns. Longueur totale, 130 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 60 mill.; du tarse au bout des dogits, 30 mill.; du bec, 8 mill.; sa largeur, 5 mill; sa hauteur, 4 mill.; circonférence du corps, 80 mill.

Nous n'avons pas conservé le nom d'*Albicella* à cette espèce, n'ayant pas la certitude que ce soit celle de Vieillot. Nous l'avons trouvée au pays des Yuracarès, au sein des vastes forêts du pied oriental des Andes boliviennes, où elle a les habitudes du *Muscicapa vermivora.*

N.° 239. GOBE-MOUCHE PAROÏDE À TOUPET, *Muscicapara subcristata,* Nob.

Contramaestre copetillo ordinario, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 66, n.° 160; *Sylvia subcristata*, Vieill., 1817, Nouv. Dict., t. 2, p. 229; *idem*, Encycl. méth., t. 2, p. 443 (d'après Azara); *Muscicapa straminea*, Temm., col., 167-2; *Muscicapa cristata*, d'Orb. et Lafr., *Synopsis*, p. 52, n.° 9.

M. suprà vertice griseo-nigricante; corpore suprà griseo-virescente; pectore guttureque griseo-albescente; abdomine flavo; caudâ fuscâ, griseo marginatâ, remigibus margine albescentibus; tectricibus alarum extimis albis, duas vittas formantibus.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 105 mill.; du vol, 150 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 48 mill.; de la queue, 33 mill.; du tarse au bout des doigts, 26 mill.; du bec, 7 mill.; circonférence du corps, 65 mill.

Cette espèce, dont la femelle a le ventre presque blanc, vit en nombre dans la province de Corrientes, au Paraguay et dans la province de Chiquitos en Bolivia, ou, pour mieux dire, dans toutes les plaines du centre de l'Amérique méridionale. On la voit au sein des halliers, des buissons, sur les arbres fruitiers des jardins, sautiller familièrement de branche en branche, au plus épais, tout en jetant un léger cri et poursuivant les insectes. Souvent elle bat des ailes, à la manière d'un oiseau-mouche, pour saisir une proie dans un endroit où elle ne peut se poser. Au mois d'Octobre, elle niche au sein des bois; son nid est ouvert en dessus et couvert de lichen. A Corrientes on la nomme *Saquecito.*

N.° 240. GOBE-MOUCHE PAROÏDE À SOURCIL BLANC, *Muscicapara leucophrys*, Nob.

Muscicapa leucophrys, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 10, p. 53.

M. suprà fusca, uropygio dilutiore, superciliis albescentibus; gutture albo, pectoreque cinerascentibus; subtùs sulphurascens, tectricibus alarum nigris, apice albescentibus, his duas vittas formantibus; remigibus fuscis albo lutescente-limbatis; caudâ nigro-fuscâ, sordidè flavâ marginatâ.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bistrés. Longueur totale, 135 mill.; du vol, 190 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 60 mill.; de la queue, 57 mill.; du tarse au bout des doigts, 22 mill.; du bec, 7 mill.; sa largeur, 3 1/2 mill.; sa hauteur, 2 1/2 mill.; circonférence du corps, 80 mill.

Dessus de la tête brun-olivâtre foncé; cette teinte, moins prononcée, couvre les parties supérieures, en devenant plus pâle et olivâtre au croupion; un large sourcil blanc; gorge blanchâtre, passant au gris-bleuâtre sur le devant du cou, au jaunâtre sur la poitrine; le ventre est jaune clair, les flancs sont teints de bleuâtre; rémiges brunes, bordées, excepté les deux premières, de jaune clair; leurs tectrices sont noires, terminées de jaune sale, cette teinte formant deux raies sur l'aile; pli de l'aile et les tectrices inférieures jaunes; rectrices brun-verdâtre, bordées de jaunâtre.

Ce Gobe-mouche habite le versant oriental des Andes boliviennes dans la province de Yungas, près du village de Yanacaché. On le voit sautiller sans crainte au milieu des bois, des halliers épais ou des haies, d'où il sort rarement. Il est très-vif, son vol est léger, mais très-court.

N.° 241. GOBE-MOUCHE PAROÏDE À VENTRE PAILLE, *Muscicapara stramineoventris*, Nob.

Muscicapa stramineoventris, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 53, n.° 11.

M. suprà fusco-rufescens, pileo obscuriore, uropygio dilutè rufo; alis fusco-brunneis, remigibus margine, tectricibusque apice, pallidè rufescentibus; caudâ fuscâ; subtùs pallidè stramineâ; pectore parùm rufescente.

Sur le vivant. Bec corné, yeux et pieds bruns. Longueur totale, 110 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 44 mill.; de la queue, 33 mill.; du tarse au bout des doigts, 30 mill.; du bec, 9 mill.; sa hauteur, 3 mill.; circonférence du corps, 75 mill.

Dessus de la tête brun sale, la base des plumes bleuâtre, le corps en dessus plus pâle, passant au jaune roux sur le croupion; parties inférieures jaune-paille très-clair, un trait de cette couleur entre les narines et l'œil; aile brune, les rémiges bordées légèrement, et les tectrices terminées et bordées de jaune-paille; queue brun pâle, dessous de l'aile jaune.

Assez rare aux environs de Santa-Ana, province de Chiquitos en Bolivia, cette espèce s'enfonce dans les buissons et y fait entendre un cri de rappel plaintif.

Passe-reaux.

N.° 242. GOBE-MOUCHE PAROÏDE PASSEGRIS, *Muscicapara obsoleta*, Nob.

Muscicapa obsoleta, Natterer, Temm., col., 275-1 (*Gobe-moucheron passegris*); *Muscicapa obsoleta*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 52, n.° 12.

M. suprà cinerea, pileo obscuriore; gutture pectoreque griseis, abdomine albo-lutescente; caudâ nigrâ, tectricibus alarum fuscis, rufescente marginatis.

Sur le vivant. Bec noir, yeux bruns, pieds bleuâtres. Longueur totale, 120 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 55 mill.; de la queue, 30 mill.; du tarse au bout des doigts, 22 mill.; du bec, 7 mill.

Avec la même taille, la même distribution de couleurs, nous avons remarqué qu'un individu, tué à Cochabamba, manque de verdâtre au croupion; l'extrémité des tectrices, des rémiges est roussâtre et non pas blanchâtre; le ventre blanc et non pas jaunâtre, comme l'était un autre individu tué dans la province de Chiquitos. Nous les avons vus dans les jardins et les halliers des environs des habitations, où ils ont les habitudes des espèces précédentes.

N.° 243. GOBE-MOUCHE PAROÏDE A VENTRE JAUNE, *Muscicapara ventralis*, Nob.

Muscicapa ventralis, Natterer, Temm., col., 275-2; *idem*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 53, n.° 13.

M. suprà olivacea; subtùs lutea; remigibus nigris, luteo-viridi marginatis, tectricibus alarum fuscis, luteo apice maculatis; caudâ elongatâ, gradatâ, fuscâ, luteo-viridi limbatâ.

Sur le vivant. Bec noir, pieds bleuâtres, yeux roux. Longueur totale, 125 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 47 mill.; de la queue, 47 mill.; du tarse au bout des doigts, 26 mill.; du doigt du milieu, 11 mill.; du bec, 8 mill.; circonférence du corps, 75 mill.

Nous avons rencontré cette espèce au sein des halliers des lieux cultivés, au pays habité par les indiens Guarayos. Elle est rare et ses habitudes sont celles des espèces précédentes.

N.° 244. GOBE-MOUCHE PAROÏDE BOLIVIEN, *Muscicapara boliviana*, Nob.

Muscicapa olivacea[1], d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 54, n.° 14.

M. suprà tota intensè viridi-olivacea; alis nigris, remigibus secundariis, tectricibusque majoribus, angustè flavo marginatis; rectricibus nigrescentibus, margine extùs virescentibus; subtùs pallidè flavescens, gutture parùm cinerascente.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 128 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 55 mill.; de la queue, 44 mill.; du bec, 8 mill.; sa hauteur, 3 mill.; sa largeur, 4 mill.

1. Ce nom ayant déjà été employé par Vieillot (Encycl. méth., t. II, p. 817) et ses devanciers pour une autre espèce, nous sommes forcé de le changer.

Toutes les parties supérieures vert olivâtre foncé, plus intense sur la tête, moins foncé au croupion; parties inférieures jaune pâle un peu verdâtre, mélangé de gris à la gorge et à la poitrine. Ailes noires, rémiges primaires presque sans bordures, les secondaires et les tectrices bordées d'une ligne fine d'un beau jaune. Queue brune, bordée de vert olive. Passereaux.

Nous avons rencontré cette espèce dans la province de Yungas, sur le versant oriental des Andes boliviennes, au sein des halliers et des buissons élevés des ravins; elle y est peu commune, et a les mêmes habitudes que le *Muscicapa angustirostris*, Nob.

Genre 8. SÉTOPHAGE, *Setophaga*, Swains.

Cette division, que caractérisent son bec étroit et néanmoins comprimé, ses ailes courtes, sa longue queue étagée et grêle, ses tarses longs et faibles, diffère des autres Muscicapidées par l'habitude de se tenir en dehors des buissons, et de s'y cramponner à la manière des mésanges, pour en parcourir toutes les parties, en y cherchant sa nourriture.

N.° 245. SÉTOPHAGE A COIFFE BRUNE, *Setophaga brunniceps*, Nob.

Pl. XXXIV, fig. 3-4.

Setophaga brunniceps, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 50, n.° 1.

S. suprà cinereo-olivacea; pileo cinnamomeo; superciliis palpebrâque albis; subtùs flava; remigibus tectricibusque nigris, cinereo marginatis; caudâ elongatâ, gradatâ, rectricibus nigris, quatuor lateralibus apice albis, duabus pennis totis albis.

Sur le vivant. Bec noir, pieds violacés, yeux bruns. Longueur totale, 140 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 64 mill.; de la queue, 60 mill.; du bec, 9 mill.; sa hauteur, 3 mill.; sa largeur, 4 mill.

Parties supérieures bleu ardoisé; passant à l'olive sur le milieu du dos; parties inférieures d'un beau jaune vif; le tour des yeux blanc, et cette teinte se prolongeant jusqu'à la commissure du bec en un sourcil marqué; tout le dessus de la tête d'un beau roux vif; rémiges et leurs rectrices noirâtres, bordées de cendré; queue longue, étagée, grêle, noire; les deux rectrices latérales blanches, les deux suivantes blanches à l'extrémité et sur leur milieu, les côtés noirâtres; bec étroit, caréné en dessus, allongé, conique, peu déprimé; tarses longs et grêles.

Cette charmante espèce s'est montrée à nous à l'est des Andes boliviennes, dans la province de Yungas, sur les contreforts encore élevés des Cordillères, toujours au sein des lieux les plus boisés et humides, où elle se tient sur les parties extérieures des buissons et des fourrés, sans jamais pénétrer dans leur intérieur. Elle se contente d'en parcourir avec vivacité les branches extérieures, y cherchant les insectes dont elle se nourrit, se cramponnant en tout sens à la manière des mésanges; elle vole peu, et ne fait entendre qu'un sifflement monotone et triste.

Passereaux.

N.° 246. SÉTOPHAGE ARDOISÉ JAUNE ET ROUX, *Setophaga verticalis,* Nob.

Pl. XXXV, fig. 1.

Setophaga verticalis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 50, n.° 2.

S. suprà schistacea; pennis verticis cinnamomeis, apice nigris, remigibus, tectricibusque nigris, cinereo fimbriatis; gutture pectoreque nigro-schistaceis; subtùs aurantio-flava; caudâ nigrâ, gradatâ, rectricibus duobus lateralibus albis, tertiâ maculâ longitudinali apiciali albâ.

Sur le vivant. Bec noir, pieds bruns, yeux bistrés. Longueur totale, 130 millimètres; du vol, 200 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 63 mill.; de la queue, 45 mill.; du tarse au bout des doigts, 30 mill.; du doigt du milieu, 14 mill.; du bec, 7 mill.; sa hauteur, 3 mill.; sa largeur 5 mill.; circonférence du corps, 80 mill.

La tête et les parties supérieures bleu ardoisé foncé, une huppe roux foncé sur le milieu du vertex; cou et poitrine bleu ardoisé très-foncé; dessous du corps jaune orange, plus foncé au bas de la poitrine, passant au vert sur les flancs; rémiges et leurs tectrices noires, bordées de cendré bleu; queue longue, étagée, noire, les deux rectrices latérales blanches, la troisième blanche au milieu et à son extrémité.

Nous avons trouvé cette espèce au même lieu et dans les mêmes circonstances que l'espèce précédente; et, s'il n'y avait eu de grandes dissemblances de taille, le manque de blanc à l'œil, la gorge bleue au lieu d'être jaune, la tête ardoisée et non pas rousse, nous aurions pu regarder les deux espèces comme n'en faisant qu'une.

N.° 247. SÉTOPHAGE BUDYTOÏDE, *Setophaga budytoides,* Nob.

Pl. XXXVI, fig. 2 (sous le nom de *Culicivora budytoides*).

Culicivora budytoides, d'Orb. et Lafr., *Synopsis*, p. 56, n.° 2.[1]

S. suprà fusco-murina; subtùs fronte superciliisque pallidè flavis; alis nigris, remigibus angustissimè, tectricibus mediis et majoribus latè albo marginatis, vittam latam obliquam formantibus; caudâ fusco-nigrâ, longissimâ gradatâ, maculis duabus albis notatâ.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 150 mill.; du vol, 190 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 65 mill.; du tarse au bout des doigts, 33 mill.; du doigt du milieu, 17 mill.; de la queue, 80 mill.; du bec, 7 mill.; sa hauteur, 2 mill.; circonférence du corps, 80 mill.

Parties supérieures gris ardoisé, plus foncé sur la tête; parties inférieures jaune pâle, passant au cendré sur les flancs; front et sourcils jaunes, ailes noirâtres, les rémiges faiblement bordées en dehors de gris pâle; les grandes tectrices terminées de blanc;

---

1. Ayant reconnu que cet oiseau était beaucoup mieux avec les espèces précédentes, nous n'avons pas balancé à l'ôter des *Culicivora*, où M. de Lafresnaye et nous l'avions d'abord placé dans notre *Synopsis*.

cette teinte formant une bande sur l'aile; queue très-longue, étroite à sa base; les deux rectrices supérieures brun noirâtre, les deux inférieures blanches, avec une grande tache carrée noire au côté interne, près de son extrémité; les autres sont noires, avec une tache blanche à l'extrémité et une autre au milieu de sa longueur au côté interne.

Peu communs, ces oiseaux se sont montrés à nous dans la vallée de Chaluani, province de Mizque, république de Bolivia, sur le haut des mimoses en fleurs. Ils parcouraient en tout sens les branches du sommet, sans jamais descendre à terre, s'y cramponnaient comme les mésanges ou voltigeaient, en cherchant les petits insectes dont ils se nourrissent; ils vont deux ou trois ensemble sur le même buisson et font entendre un petit sifflement aigu de rappel, en relevant souvent leur longue queue.

Genre 9. CULICIVORE, *Culicivora*, Swains.

Nous ne séparons ce petit groupe des *Setophaga* qu'en raison de la forme plus étroite et plus effilée du bec; car, du reste, mêmes ailes courtes, queue également longue, tarses longs et grêles, doigts courts, et mœurs absolument identiques.

CULICIVORES PROPRES.

ESPÈCES NON HUPPÉES.

N.° 248. CULICIVORE BLEU, *Culicivora dumicola*, Nob.

Contramaestre azuladillo, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 60, n.° 158; *Sylvia dumicola*, Vieill., 1817, Nouv. Dict. d'hist. nat., t. 11, p. 170; *idem*, 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 433 (d'après Azara); *Sylvia bivittata*, Licht., 1823, *Doubl.*, n.° 397, p. 35; *Culicivora bivittata*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 56, n.° 1.

C. suprà cærulea, subtùs cærulescente albâ; remigibus nigris, cæruleo marginatis; rectricibus superioribus atris, inferioribus albis; fasciâ oculari nigrâ.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, blanc dessous; yeux bruns, pieds livides. Longueur totale, 125 mill.; du vol, 175 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 50 mill.; de la queue, 50 mill.; du bec, 8 mill.; du tarse au bout des doigts, 27 mill.; circonférence du corps, 130 mill.

Ce charmant petit oiseau habite toutes les régions chaudes et tempérées du continent américain situées à l'est des Andes; car nous l'avons successivement rencontré à Buenos-Ayres, à Corrientes, république Argentine; puis nous l'avons retrouvé dans les vastes provinces de Chiquitos et de Moxos en Bolivia. Partout des plus familier, il se tient de préférence non loin des eaux, sur les petits arbres ou arbustes isolés; on le voit voltiger et sauter avec vivacité, en tous sens et sans repos, aux parties les plus élevées des branches, s'y glissant en furetant partout, afin d'y chercher des insectes, et répétant souvent un petit cri aigu de rappel. Son vol est court et rapide; mais il ne s'envole que pour aller sur l'arbre le plus voisin. Néanmoins nous croyons qu'il voyage, l'ayant vu à Buenos-Ayres en été et jamais en hiver. Il ne descend pas à terre. Au mois de

Passereaux.

Novembre il se construit, au sommet des mimoses, un nid composé à l'intérieur de coton et garni en dehors de lichen artistement appliqué, de manière à former corps avec la branche.

CULICIVORES ROITELETS, *Culicivoræ reguloides*, Nob.

ESPÈCES POURVUES D'UNE LONGUE HUPPE RELEVÉE.

N.° 249. CULICIVORE TORITO, *Culicivora parulus*, Nob.

Muscicapa parulus, Kittlitz, 1830, *Ueber einige Vögel von Chili*, t. 9; *Culicivora parulus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 57, n.° 1.

C. suprà cinereo-olivacea, pileo nigro, plumis verticis valdè elongatis, linearibus, recurvis, frontalibus albo marginatis; maculâ ante oculos regioneque paroticâ nigris; capitis collique lateribus griseo nigroque variegatis; alis fuscis, remigibus margine, tectricibus apice griseis; caudâ fuscâ, extimâ laterali albo marginatis; subtùs pallidè sulphurascens; gutture colloque antico albescentibus, plumis omnibus in medio nigro striatis.

Sur le vivant. Bec mince, noir; tarses longs, noirs; doigts médiocres, yeux jaune clair. Longueur totale, 110 mill.; de la queue, 40 mill.; de la huppe, 20 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 52 mill.; du tarse au bout des doigts, 25 mill.; du doigt du milieu, 9 mill.; du bec, 6 mill.; du vol, 150 mill.; circonférence du corps, 60 mill.

Cette petite espèce habite toute notre troisième zone de latitude et de hauteur. Nous l'avons d'abord rencontrée en Patagonie, au 41.ᵉ degré sud, non loin du Rio Negro; nous l'avons retrouvée ensuite à Valparaiso, au Chili, puis sur le versant oriental des Andes, au 16.ᵉ degré, à une hauteur moyenne de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, par une température égale à celle de la Patagonie. On la rencontre toujours par couples, dans tous les lieux couverts de buissons épineux et épais, près des ravins et sur les coteaux, où elle est sédentaire; elle sautille avec vivacité et gentillesse des basses branches aux branches supérieures des buissons, en s'y cramponnant, en inclinant son corps dans tous les sens, et paraissant se replier comme un serpent pour en parcourir toutes les parties, tandis qu'elle cherche les petits insectes dont elle se nourrit. Ses mœurs sont familières; elle s'approche des habitations, et se dérange rarement lorsqu'on passe près d'elle; et si elle s'envole, c'est d'un vol court, léger et saccadé, pour aller se poser tout au plus à vingt mètres de là, sans jamais s'élever au-dessus du sol. Toujours par couples, les deux Culicivores, qui s'éloignent peu, se répondent constamment par un petit cri et paraissent on ne peut plus unis. Au Chili les habitans appellent cet oiseau *Torito* (petit taureau), de la forme de sa huppe.

N.° 250. CULICIVORE ROITELET, *Culicivora reguloides*, Nob.

Pl. XXXVII, fig. 1.

Culicivora reguloides, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 57, n.° 2.

C. fronte, gutture fasciâque nigris, suprà nigra, maculis magnis albis; pileo albo, cristâ elongatâ albâ, nigroque variegatis; alis nigris, tectricibus apice albis;

pectore hypocondriisque maculis oblongis nigris alboque striatis; abdomine albo lœviter sulphureo induto; caudâ nigrâ, rectricibus lateralibus albo marginatis.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, jaune à sa base; yeux bistrés, pieds noirs. Longueur totale, 110 millimètres; du vol, 165 mill.; de la queue, 41 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 55 mill.; du bec, 8 mill.; sa largeur, 4 mill.; du tarse au bout des doigts, 33 mill.; du doigt du milieu, 12 mill.; circonférence du corps, 70 mill.

La face noire, c'est-à-dire le front, le tour des yeux, les joues et la gorge; la huppe très-longue, retroussée, composée en avant de quelques plumes longues, noires, bordées de blanc, et en arrière de plumes blanches; sur la poitrine, les flancs et le dos les plumes sont noires, bordées de blanc; ventre blanc-jaunâtre; ailes noires, les grandes et petites tectrices, les dernières rémiges, sont noires, terminées de blanc, ce qui forme deux lignes transversales; queue noirâtre, l'extrémité blanchâtre, les deux rectrices extérieures bordées extérieurement de blanc. — La femelle n'a pas la face noire, cette partie est variée comme la poitrine; son ventre est plus jaune.

Cette jolie petite espèce, distincte de la précédente par ses teintes, tout en ayant les mêmes caractères, la même taille et les mêmes habitudes, s'est montrée à nous à Tacna (Pérou), sur le versant occidental des Andes, près de la ville, dans les jardins, sur les oliviers, les grenadiers. Elle est assez peu commune.

Genre 10. TACHURIS, *Tachuris*, Nob.

Tachuris, Azara.

Bec très-mince, comprimé; queue arrondie, ailes très-courtes, arrondies. Ce sont de petits oiseaux vivant toujours au sein des roseaux au-dessus des eaux, se cramponnant aux tiges pour chercher les insectes dont ils se nourrissent, et descendant quelquefois à terre pour les y saisir; ils sont des régions tempérées situées à l'est des Andes, et seulement des plaines. Tous leurs caractères sont ceux des Roitelets, tout en étant muscivores, et ayant les moustaches des Muscicapidées.

N.° 251. TACHURIS ROI, *Tachuris rubrigastra*, Nob.

Tachuris rey, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 72, n.° 161; *Sylvia rubrigastra*, Vieill., 1817, Nouv. Dict., t. 11, p. 227; *idem*, Encycl. méth., t. 2, p. 481; *Regulus omnicolor*, Vieill., Galerie, pl. 166; *Tachuris omnicolor* [1], d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 55, n.° 1.

T. corpore suprà viridescente, subtùs flavo; abdomine vertice in medio ignicoloribus; strigâ suboculari flavâ.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, le dessus des pieds brun-jaune; yeux bleu clair. Longueur totale, 110 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 50 mill.; de la queue, 35 mill.; du bec, 8 mill.

1. Le nom spécifique de *Rubrigastra* ayant été le premier imposé, nous le conservons.

Nous avons rencontré cette charmante espèce, au mois de Septembre, aux environs de Buenos-Ayres, sur les bords de la Plata du côté de la Boca, dans les joncs des lieux inondés, d'où elle ne sort jamais, sautillant seule, sans crainte, d'une tige à l'autre avec vivacité et légèreté, y cherchant les petits insectes dont elle se nourrit, ne volant que très-peu. Elle nous a paru de passage, ne se trouvant pas l'été dans les mêmes parages.

N.° 252. TACHURIS OBSCUR, *Tachuris nigricans,* Nob.

Tachuris obscurito minor, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 83, n.° 167; *Sylvia nigricans*, Vieill., 1817, Nouv. Dict., t. 11, p. 204; *idem*, 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 458; *Tachuris nigricans*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 55, n.° 2.

T. suprà fusco-brunnescens, pileo colloque ardesiacis, pennis verticis basi niveis; alis fuscis, remigibus secundariis margine, tectricibusque apice rufo-cinerascentibus; caudâ nigrâ; subtùs cinereus, gutture ventrique medio albescentibus; rostro minuto, elongato, conico.

Cette petite espèce s'est montrée à nous aux environs de Maldonado, près de l'embouchure de la Plata, et à Buenos-Ayres, dans les joncs ou dans les roseaux du bord des rivières et des lacs, où elle vole de tige en tige au-dessus de l'eau, et se jetant sur l'eau même pour saisir les petits insectes dont elle se nourrit. Son vol est interrompu.

Genre 11. ARUNDINICOLE, *Arundinicola,* Nob.

Caractérisé par son bec très-long, très-fort en raison de la taille, déprimé, à dos arrondi; par sa queue un peu étagée, plus ou moins longue, en coin; par ses ailes courtes, arrondies, les premières rémiges étroites et aiguës; par ses pieds et ses tarses longs, à doigts très-allongés, armés d'ongles longs et très-peu arqués. Ces oiseaux se tiennent exclusivement aux bords des eaux, dans les joncs et dessus, et se posent peu à terre. Ils sont tous des régions chaudes et tempérées situées à l'est des Andes.—Nous les avons, dans notre *Synopsis,* placés avec les *Alecturus;* mais ils en diffèrent par le bec beaucoup plus long et parce qu'ils pénètrent dans l'intérieur des joncs, au lieu de rester toujours en dehors.

N.° 253. ARUNDINICOLE À TÊTE BLANCHE, *Arundinicola leucocephala,* Nob.

Pallas, *Spicil.*, 6, p. 19, t. 3, fig. 2; *Todus leucocephalus*, Lath., 1782, *Syn.*, t. 1.er, p. 66, n.° 6; *idem*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, p. 444, n.° 6; *Suiriri de cabeza blanca*, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 103, n.° 176; *Platyrhynchus leucocephalus*, Vieill., 1818, Nouv. Dict., t. 27, p. 21; *idem*, Encycl. méth., t. 2, p. 842; *Muscicapa dominicana*, Spix, *Av.*, p. 21, tab. 29, fig. 2; *Muscicapa leucocephala*, Prince Max., 1831, *Beitr.*, t. 3 *B*, p. 822, n.° 11, *Alecturus leucocephalus*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 54, n.° 3.

A. Mas. *Nigra, capite subcristato, gulâque lacteis; rostro suprà nigro, subtùs flavo; pedibus atris.* — Fœm. *Fronte subtùsque albis, capite posticè suprà, alis caudâque fuscis.*

Sur le vivant. Pieds noir-brun, yeux brun-roux, bec noir en dessus, jaunâtre en dessous. Longueur totale, 120 à 130 millimètres.

Nous avons rencontré cette espèce successivement à Rio de Janeiro, à Corrientes et dans les provinces de Moxos et de Chiquitos, ce qui nous porterait à croire qu'elle habite toutes les régions chaudes de l'Amérique méridionale. Néanmoins elle n'est commune nulle part; elle se tient toujours parmi les joncs des lacs et des marais; là, par paires toute l'année, et sédentaire dans le même lac ou le même marais, on est presque certain de l'y trouver, ne s'en éloignant que d'une centaine de pas tout au plus. Le matin et le soir on la voit perchée sur la sommité des joncs, d'où elle épie les insectes, qu'elle saisit au vol, revenant ensuite à sa place; elle descend aussi sur les plantes flottantes pour les chercher, ou bat des ailes au-dessus de l'eau pour saisir les insectes aquatiques. Posée, elle balance continuellement sa queue de haut en bas d'un air gai, mais assez farouche; si on l'inquiète, elle se cache au milieu des joncs et ne reparaît que long-temps après; ce qu'elle fait aussi sans motifs à l'instant des fortes chaleurs du jour. Au temps des amours elle construit un nid en forme de grotte, garni à l'extérieur de graminées fines et à l'intérieur seulement de plumes blanches; ce nid est attaché par des fils à cinq ou six joncs à la moitié de leur hauteur au-dessus des eaux, et contient quatre œufs d'un blanc rosé, tacheté de rouge.

N.° 254. ARUNDINICOLE À VENTRE JAUNE, *Arundinicola flaviventris,* Nob.

Pl. XXXVI, fig. 1 (sous le nom d'*Alecturus flaviventris*).

Tachuris de vientre amarillo, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 89, n.° 171; Vieill., Nouv. Dict., t. 32, p. 355, et Encycl. méth., t. 2, p. 446; *Alecturus flaviventris*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 55, n.° 4.

A. suprà olivaceo-fusca, pileo paulò obscuriore, rufo induto; alis fuscis, remigibus secundariis margine, tectricibus apice albido-rufescentibus, caudâ pallidè fuscâ, rectricibus mediis juncorum collisu sæpe detritis, subtùs tota flavescens, gutture pallidiore.

Sur le vivant. Bec noir; la femelle l'a brun en dessus, plus pâle en dessous; tarses noirs, yeux roux. Longueur totale, 125 mill.; de la queue, 40 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 40 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du bec, 7 mill.; de l'ongle du pouce, 6 mill.

Cette espèce et la précédente, par la grande longueur de leurs ongles et surtout de celui du pouce, par la longueur des doigts, par la brièveté des ailes et la queue conique, rappellent entièrement la forme des Roussollies; aussi habitent-elles les mêmes lieux. Nous avons trouvé la *Fluvicola flaviventris* à Montevideo et à Corrientes, et seulement

dans les joncs des lacs et des marais, où, tout en ayant les mêmes habitudes que l'espèce précédente, elle se tient de préférence dans l'intérieur des joncs et moins au dehors; pourtant elle descend quelquefois à terre.

B. DUMICOLES PERCHEURS.

Ils n'entrent jamais dans les fourrés, se perchent toujours au dehors, d'où ils chassent aux insectes qui passent à leur portée.

Genre 12. SUIRIRI, *Suiriri,* Nob.

Le genre Suiriri se compose d'espèces fortes, dont le bec est long, robuste, caréné en dessus et très-légèrement déprimé, la tête grosse, les ailes longues, la queue longue, les doigts courts et robustes. Elles n'entrent jamais ni dans les fourrés, ni dans les bois, se tiennent toujours sur le point le plus élevé des arbres ou des buissons, d'où elles chassent aux insectes, en les poursuivant au vol. Elles ne descendent pas à terre. Elles sont des deux versans des Andes, dans les régions tempérées et chaudes.

N.° 255. SUIRIRI-SUIRIRI, *Suiriri-Suiriri,* Nob.

Suiriri ordinario, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 111, n.° 179; *Muscicapa suiriri*, Vieill., 1818, Nouv. Dict., t. 21, p. 287; *idem*, Encycl. méth., t. 2, p. 820 (d'après Azara); *idem*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 51, n.° 1.

S. corpore suprà griseo-plumbeo; dorso, uropygio viridi dilutè mixtis; subtùs albo; pectore dilutè plumbeo; remigibus tectricibusque nigris, albo marginatis, caudâ nigrâ, rectricibus exterioribus albo limbatis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux roux-brun. Longueur totale, 150 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 77 mill.; de la queue, 55 mill.; du bec, 11 mill.; sa largeur, 6 mill.; sa hauteur, 4 mill.; circonférence du corps, 80 mill.

Cette espèce, bien décrite par Azara et nommée par Vieillot d'après l'auteur espagnol, s'est montrée à nous à Corrientes, à la frontière du Paraguay, et dans les provinces de Moxos et de Chiquitos, en Bolivia. Elle paraît alors habiter toutes les plaines du centre du continent méridional du 12.e au 28.e degré de latitude sud; elle se tient au sommet des arbres et des grands buissons, d'où elle chasse aux insectes, comme les Pepoaza. On la rencontre en troupes au mois de Juillet. C'est sans doute alors qu'elle fait ses petits voyages annuels. Elle est très-peu craintive.

N.° 256. SUIRIRI RUBIN, *Suiriri coronata,* Nob.

Rubin ou Gobe-mouche huppé, Buff., Ois., t. 4, p. 547, Enl. 675, fig. 1; *Muscicapa coronata*, Lath., 1783; *Syn.*, II, 1, p. 362, n.° 72; *idem*, Gmel., 1789, *Syst. nat.*, p. 932, n.° 25; *Suiriri churinche*, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 105, n.° 177; *Platyrhynchus coronatus*, Vieill., 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 840; *Muscicapa coronata*, Prince Max., 1831, *Beitr.*, t. 3 *B*, p. 880; *Muscicapa coronata*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 3, p. 47.

S. Mas. *Corpore suprà, alis caudâque nigrescente-fuscis; cristâ capitis rotundatâ, temporibus corporeque subtùs rubris.* — Mas. jun. *Capite corporeque suprà, fusco-cinereis; alis nigrescentibus pallidè limbatis caudâ nigrescente, rectricibus exterioribus albo limbatis; gutture albo, pectore albo, fusco maculato; abdomine crissoque rubescente-flavis.* — Fœm. *Capite corporeque suprà fusco-cinereis, fusco maculatis, remigibus tectricibusque fuscis, albo marginatis; gutture, pectore, abdomine albescente-fusco maculatis; ano crissoque flavescentibus.*

Sur le vivant. Bec, pieds et yeux noirs. Longueur totale, 160 millimètres; du vol, 270 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.; circonférence du corps, 100 mill.

Cette espèce, décrite à tort par Azara et par Vieillot comme ne variant point de teinte suivant l'âge et le sexe, est au contraire sujette à des différences telles qu'il serait facile d'en faire deux ou trois espèces distinctes. En effet, dans le jeune âge elle est entièrement gris-brun en dessus, blanc grivelé en dessous; le rouge commence d'abord à paraître sous le ventre; celui de la tête ne vient que long-temps après. Nous l'avons rencontrée successivement à Maldonado, à Montevideo, à Buenos-Ayres et à Corrientes; nous l'avons revue à Chiquitos, en Bolivia, puis à Tacna, Arica et Lima, au Pérou; ainsi elle habite toutes les plaines de l'est des Andes, depuis les régions chaudes jusqu'au 36.e degré, et le versant occidental des Andes sur la côte du Pérou. Elle est sédentaire dans ce dernier endroit, tandis qu'elle voyage dans les plaines, n'arrivant qu'en hiver dans les régions chaudes, où elle niche en grand nombre près de l'embouchure de la Plata. Très-commune auprès de tous les lieux habités de Montevideo, de Maldonado et du Pérou, elle paraît préférer les vergers, les bois de pêchers, de grenadiers ou de tout autre arbre fruitier, servant ainsi d'ornement aux maisons de campagne. On la voit toujours, isolée et familière, perchée sur les branches les plus élevées des arbustes ou sur les grandes plantes; elle y reste immobile, puis tout à coup elle s'envole, se met à planer au-dessus des arbres, en battant des ailes, sans avancer ni reculer, faisant entendre un chant assez agréable, et ensuite se laisse tomber comme une flèche sur un autre lieu élevé, où elle se perche. Ses mouvemens sont vifs et enjoués; rarement la voit-on à terre, et seulement pour y saisir un insecte et reprendre son poste; souvent aussi elle poursuit au vol les insectes qui passent à sa portée. — Nous avons trouvé plusieurs nids de cette espèce dans les bois de pêchers des environs de Maldonado; ils sont placés sur les branches horizontales ou inclinées des pêchers, ouverts en dessus, et composés de plumes et de mousses, à peu près comme celui de notre pinson de France. Ils contiennent quatre à cinq œufs grisâtres, tachetés de rouge et de brun. Au temps de la nichée le mâle et la femelle couvent alternativement, et tandis que l'un est occupé de l'incubation, l'autre se tient aux environs, perché sur le buisson voisin, prévenant par un cri son consort au moindre danger.

Remarqué de tous les habitans par son habitude de se mettre toujours en évidence, et généralement aimé à cause de son joli plumage et de sa gentillesse, cet oiseau porte différens noms et a motivé plusieurs croyances populaires. A Maldonado et à Buenos-

Ayres on le nomme *Colorado* (rouge), et il est regardé comme l'emblème de la liberté, parce qu'il préfère la mort à l'esclavage. A Corrientes, les Guaranis le connaissent sous le nom de *Guira pyta* et de *Guira cayera* (oiseau rouge); mais sa belle teinte le fait désigner encore sous le nom poétique de *Quarahĩ rahĩ* (fils du soleil), allusion à l'éclat de sa parure. A Tacna et à Arica il est appelé *Saca-tu-real* (ôte ton royal[1]), nom imitatif de son chant, et les habitans croient qu'il faut être sorcier pour pouvoir le tuer; aussi nous prirent-ils pour tel, lorsqu'ils nous en virent tuer plusieurs devant eux. A Lima on l'appelle *Putilla,* mot dont nous nous dispenserons de donner l'explication. Les Araucanos le désignent sous le nom de *Churrincho.*

N.° 257. SUIRIRI À SOURCILS JAUNES, *Suiriri icterophrys,* Nob.

L'œuf, pl. XLV, fig. 3.

Suiriri obscuro y amarillo, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 118; n.° 183; *Muscicapa icterophrys*, Vieill., 1818, Nouv. Dict., t. 21, p. 458; *idem*, Encycl. méth., t. 2, p. 832; *Fluvicola icterophrys*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 59, n.° 5.

S. suprà saturatè viridis, superciliis corporeque subtùs flavis; alis nigris, remigibus tectricibusque albescente marginatis; caudâ nigrescente.

Cette espèce est du nombre de celles que nous avons rencontrées en abondance aux environs de Montevideo, de Buenos-Ayres et jusqu'à Corrientes, dans notre seconde zone de latitude, et qu'ensuite nous avons retrouvées sur les parties élevées des Andes y correspondant par la température (notre seconde zone d'élévation au-dessus du niveau de la mer), dans la province de Chuquisaca et de Sicasica, en Bolivia. On la voit toujours dans les mêmes circonstances que les deux espèces précédentes, dont elle a en tout les habitudes percheuses. Au mois d'Octobre nous avons pu observer sa nichée: son nid, composé à l'extérieur de branchages tissés avec du coton et du lichen, et à l'extérieur de plumes ou de foin, contourné en rond, est placé au sommet des buissons et en vue; il contient trois à quatre œufs, de 17 et 24 millimètres de diamètre, blancs, tachetés de rouge, les taches plus grandes sur le gros bout et rares ailleurs. Le mâle et la femelle couvent chacun à leur tour.

Cette espèce se distingue des deux précédentes par sa tête plus petite, par son bec plus effilé, mais caréné en dessus, et par ses tarses plus longs; néanmoins, attendu qu'elle diffère encore plus des Adas par son bec caréné en dessus, par le manque de changement de plumage suivant les sexes, puis, enfin, parce qu'elle ne descend jamais à terre, nous avons dû la placer ici comme établissant un passage entre les deux sous-genres.

Sous-Genre 13. ADA, *Ada,* Less.

Comme nous l'entendons, cette division devrait, par les mœurs des espèces qui la composent, rentrer entièrement dans la précédente; mais les caractères qui les distinguent nous ont empêché d'opérer cette réunion. Leur bec est

1. Le *Real* espagnol est une monnaie d'argent qui vaut à peu près 63 centimes.

allongé, triangulaire, très-peu déprimé, arrondi en dessus, peu crochu à son extrémité; les tarses longs, ainsi que les doigts; l'aile longue, la queue médiocre, égale. Ce sont des oiseaux essentiellement percheurs, qu'on voit toujours au sommet des grandes herbes et des buissons, d'où ils chassent aux insectes, descendant rarement à terre. Ils sont des régions froides, tempérées et chaudes de l'Amérique, à l'est des Andes. Les deux sexes ont des livrées entièrement différentes, ce qu'on ne trouve pas habituellement dans les Muscicapidées.

N.° 258. ADA CLIGNOT, *Ada perspicillata*, Nob.

Mâle. *Le Clignot*, Commerson; *le Clignot* ou *Traquet à lunette*, Buff., Ois., t. 5, p. 234; *Sylvia perspicillata*, Lath., 1783, *Syn.*, II, 2, p. 452, n.° 50; *Motacilla perspicillata*, Gmel., 1789, *Syst.*, p. 969, n.° 103; *Colas raras*, *pico de plata*, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 250, n.° 228; *Œnanthe perspicillata*, Vieill., Nouv. Dict., 1818, t. 21, p. 433; *Sylvia perspicillata*, Vieill., 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 490; *Muscicapa Commersoni*, Less., Traité, p. 388, n.° 48; *Fluvicola perspicillata*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 58, n.° 2. — Femelle. *Suiriri chorreado*, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 117, n.° 182; *Muscicapa nigricans*, Vieill., 1818, Nouv. Dict., t. 21, p. 454; Encycl. méth., t. 2, p. 818.

A. Mas. *Niger, gutture remigibusque alarum maculâ albâ notatus; rostro, circulo orbitæ nudis, flavicantibus.* — Fœm. *Superciliis albidis; corpore suprà fusco, pennis rufo marginatis; tectricibus alarum nigris, rufo limbatis; remigibus rufis, apice nigris; gutture ventreque albis, dilutè rufis, pectore unicolore, longitudinaliter fusco maculato.*

Sur le vivant. Bec, yeux, une rosette découpée en crête de coq, libre autour des yeux, d'un beau jaune; pieds noirs. La femelle a le bec noirâtre à son extremité, jaune ailleurs; les jeunes ont le bec noir, avec les couleurs de la femelle. Longueur totale, 160 millimètres; du vol, 250 mill.; circonférence du corps, 100 mill.

Connue depuis Commerson et remarquable par ses paupières en crêtes, cette espèce, comme nous l'avons établi dans la Synonymie, avait néanmoins motivé deux espèces basées sur les variétés de sexe, erreur dans laquelle il était facile de tomber en raison de la dissemblance totale qui existe du mâle à la femelle. Nous avons reconnu qu'elle est sujette à des migrations annuelles. L'hiver (en Mai et Juin) elle s'avance à Corrientes, et dans les provinces de Chiquitos et de Moxos, en Bolivia, jusqu'au 14.e degré de latitude, tandis qu'au printemps (en Septembre et Octobre) elle se dirige vers le sud, et niche en très-grand nombre près de l'embouchure de la Plata à Montevideo et Buenos-Ayres, et va même en petit nombre jusqu'au Rio Negro en Patagonie, au 41.e degré; ainsi son centre d'habitation, le lieu où elle niche de préférence, serait du 30.e au 35.e degré sud. On la voit toujours dans les lieux humides qui avoisinent les marais, où il y a de grandes herbes et de petits buissons. Là, toujours perchée sur le point culminant, elle y reste quelquefois immobile; mais, le plus souvent, y bat des ailes, fait

le balancier avec sa queue et relève les plumes de la tête en forme de huppe, dilatant et épanouissant plus ou moins, suivant qu'elle est tranquille ou inquiète, la rosette qui entoure ses yeux. Passe-t-il un insecte à sa portée? elle s'envole pour le poursuivre, et descend même quelquefois à terre pour le saisir, puis revient à son poste. Son vol est saccadé; le soir elle va se coucher dans les buissons. Dans la saison des amours le mâle et la femelle se séparent peu : l'un se tient toujours perché non loin du lieu où l'autre couve, et le prévient du danger. Nous avons même remarqué que le mâle ne s'envolait que lorsqu'il avait vu se sauver la femelle. Leur nid, placé dans les marais au sommet d'une grande plante ou d'un buisson, est énorme, composé d'herbe fine et de crin, protégé en dehors par des épines; la forme en est arrondie, et il n'a qu'une petite ouverture qui donne entrée dans son intérieur; les œufs, au nombre de quatre ou cinq, sont d'un beau blanc, de forme arrondie, et du diamètre de 19 et 24 millimètres. A Buenos-Ayres on nomme cet oiseau *Pico de plata* (bec d'argent), et à Corrientes *Viudita* (petite veuve), de sa teinte noire.

N.° 259. ADA A BEC BLEU, *Ada cyanirostris*, Nob.

Mas. *Suiriri negro pico celeste*, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 116, n.° 181; *Muscicapa cyanirostris*, Vieill., 1818, Nouv. Dict., t. 21, p. 447; *idem*, Encycl. méth., t. 2, p. 823 (d'après Azara). — Fœm. *Suiriri de cabeza y rabadilla de canela*, Azara, t. 2, p. 109, n.° 178; *Muscicapa ruficapilla*, Vieill., 1818, Nouv. Dict., t. 21, p. 459; *idem*, Encycl. méth., t. 2, p. 833; *Fluvicola cyanirostris*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 59, n.° 4.

A. Mas. *Niger; rostro cyaneo, apice nigro.* — Fœm. *Suprà fusco-brunnea, capite nigricante, uropygio rufo; alis nigris; remigibus omnibus basi, secundariis margine, tectricibus mediis et majoribus late apice rufescentibus; caudâ nigrâ, basi usque ad medium rufâ, rectrice externâ laterali, pogonio externo pallidè rufescentibus, subtùs sordidè rufescens; gutture, collo antico medioque abdomine pallidioribus.*

Sur le vivant. Bec bleu de ciel, l'extrémité supérieure noire. Longueur totale, 170 mill.; de la queue, 55 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 70 mill.; du bec, 10 mill.

Nous avons rencontré cette espèce depuis le 31.e degré sud jusqu'à Corrientes, à la frontière du Paraguay. Peu commune et vivant isolée, elle se tient à la lisière des bois, dans les marais, où, perchée sur les buissons élevés, elle attend les insectes, qu'elle saisit au vol; elle descend aussi rarement à terre, mais y reste peu : ses manières sont peu craintives, et nous la croyons sédentaire.

N.° 260. ADA NOIR, *Ada nigerrima*, Nob.

Fluvicola nigerrima, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 59, n.° 3.

A. Mas. *Niger, remigibus basi, pogonio interno albis; rostro cæruleo, apice nigro; pedibus nigris.* — Fœm. *Suprà fusca, uropygio rufo; subtùs sordidè rufescens; gutture medioque abdomine albescentibus; caudâ nigrâ, basi rufâ; alis nigrescentibus, tectricibus apice albo-rufescentibus.*

Sur le vivant. Bec bleu de ciel, terminé de noir; yeux bruns, pieds noirs. Longueur totale, 165 millimètres; du vol, 360 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 68 mill.; de la queue, 57 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du doigt du milieu, 18 mill.; du bec, 12 mill.; sa largeur, 6 mill.; sa hauteur, 5 mill.; circonférence du corps, 105 mill.

Mâle adulte, entièrement d'un beau noir brillant, les rémiges noir terne, le côté interne de la moitié de leur longueur blanc.

Femelle. Dessus du corps brun foncé, plus intense sur la tête, passant au roux vif au croupion; du blanc jaunâtre autour de la base du bec; parties inférieures roussâtre très-clair, passant au blanc sous la gorge et le milieu du ventre; ailes noirâtres, les rémiges bordées de roux en dedans et en dehors, les petites tectrices terminées de roussâtre, les grandes de blanc, ce qui fait deux bandes sur l'aile; queue noirâtre, les deux rectrices exceptées, toutes rousses à leur base, à leur côté interne; les deux latérales bordées extérieurement de blanc.

Cette espèce, différant de la précédente par le blanc de la base des rémiges, ainsi que par son bec plus étroit, habite tout le versant oriental des Andes boliviennes dans les provinces de Yungas, d'Ayupaya, de Cochabamba, de Chuquisaca; et, par conséquent, ne s'écarte pas de notre seconde zone de hauteur, au-dessus du niveau de la mer. Partout elle est commune sur les coteaux, dans les plaines, où, toujours perchée au sommet des petits buissons, elle a en tout les habitudes des espèces précédentes.

Genre 14. ALECTURE, *Alecturus*, Vieill.

Les Alecturus ont le bec fort, large, aplati et fortement crochu; la tête grosse; les ailes allongées, pointues; les doigts et les ongles longs et forts; la queue singulièrement ornée d'une sorte de rectrices, les rectrices ordinaires et d'autres verticales. Ils se tiennent dans les plaines, dans les marais, au sommet des plantes les plus élevées, d'où ils chassent sans descendre à terre. Tous sont des régions chaudes et tempérées situées à l'est des Andes.

N.° 261. ALECTURE PETIT COQ, *Alecturus tricolor,* Vieill.

Cola rara gallito, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 240, n.° 225; *Alecturus tricolor,* Vieill., 1817, Nouv. Dict., t. 12, p. 402, Gal., pl. 131; Encycl. méth., t. 2, p. 860; *Muscicapa Alector,* Temm., Col., 155; *Muscicapa alector*, Prince Max., 1831, *Beitr.*, t. 3 *B*, p. 874.

A. fronte albo nigroque variâ; capite, lateribus, corpore subtùsque albis; vertice, collo caudâque nigris; tectricibus alarum minoribus albis, majoribus remigibusque nigricantibus, albo marginatis; caudâ transversali latâ.

Bec brun en dessus, jaunâtre en dessous; yeux bruns, tarses noirs. Longueur totale, 145 millimètres.

Nous avons rencontré cette espèce aux environs de Corrientes, république Argentine, près de Guarayos, et dans la province de Moxos en Bolivia, c'est-à-dire dans les plaines

du centre de l'Amérique méridionale, seulement au milieu des marais et des lieux inondés couverts de graminées, où elle voyage continuellement. Elle se tient toujours aux sommités des grandes tiges des plantes, et là remue souvent la queue, s'envole quelquefois, papillonne en l'air au-dessus, et se laisse tomber ensuite à la même place, d'où elle épie les insectes, qu'elle saisit le plus souvent au vol. Quelquefois cependant nous l'avons vue saisir des insectes à terre, mais sans s'y poser, et revenir à son poste. Elle est des moins craintive, se laisse approcher de très-près, et lorsqu'elle s'envole, c'est pour aller à peu de distance, d'un vol gêné et interrompu, se replacer sur le sommet de quelqu'autre plante. Nous ne lui avons entendu proférer aucun cri. Azara dit qu'il y a beaucoup plus de femelles que de mâles; mais il a pris pour femelles les jeunes mâles qui n'ont pas encore la queue prononcée.

N.° 262. ALECTURE GUIRAYETAPA, *Alecturus guirayetapa,* Vieill.

Cola rara pardo y blanco, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 244, n.° 226; *Alecturus guirayetapa*, Vieill., 1817, Nouv. Dict., t. 12, p. 409; Enc. méth., 1823, t. 2, p. 861 (d'après Azara); *Tyrannus bellulus*, Vieill., 1819, Nouv. Dict., t. 35, p. 75; Encycl. méth., t. 2, p. 846; *Muscicapa risoria*, Vieill., Gal., pl. 131; *Muscicapa psalura*, Temm., Col., 286, 296; *idem*, Prince Max., *Beitr.*, t. 3 *B*, p. 877; *Alecturus guirayetapa*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 54, n.° 2.

A. subtùs fusca, pallidè marginata; uropygio cinerea; remigibus fuscis, albo marginatis; tectricibus nigris, albo limbatis; gutture subtùsque albis; pectore nigro.

Sur le vivant. Bec jaunâtre, pieds noirâtres, yeux bruns. Dans la saison des amours, toute la gorge est nue, d'un bel orangé, et comme gonflée par des glandes graisseuses.

Nous avons rencontré ce singulier oiseau, l'hiver, à Corrientes, où il arrive l'automne, disparaissant au printemps pour aller s'établir vers le 34.e degré sud, dans la Banda oriental de l'Uruguay et près de Maldonado. Elle a en tout les habitudes de l'espèce précédente, recherche les plaines inondées ou humides, et s'y perche sur les plantes, en agitant incessamment sa longue queue. Nous croyons qu'elle niche au milieu des grandes herbes et près de terre, dans les marais; car elle s'y tient continuellement à l'époque des amours.

N.° 263. ALECTURE YIPÉRU, *Alecturus yetapa,* Vieill.

Yiperu, Azara, 1802, *Apunt.*, t. 1.er, p. 322, n.° 75; *Muscicapa yetapa*, Vieill., 1818, Nouv. Dict., t. 21, p. 460; *idem*, Enc. méth., t. 2, p. 834 (d'après Azara); *Muscicapa yiperu*, Licht., 1823, *Doubl.*, n.° 547, p. 52; *Gubernetes Cunnighami*, Such, *Zool. Journ.*, t. 2, pl. 4; *Muscicapa longicauda*, Spix, pl. 17; *Gubernetes yiperu*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 58, n.° 1.

A. cinerea; gulâ albâ, arcu castaneo è regione parotica versus jugulum descendente cinctâ.

Vieillot ayant cinq années d'antériorité de nom sur M. Lichtenstein, nous avons dû tout naturellement y revenir. Quant à considérer cet oiseau comme type d'un genre, nous croyons aussi que ce serait vouloir trop les multiplier, et qu'il rentre parfaitement, par ses mœurs et par ses caractères, dans le genre *Alecturus* de Vieillot, où nous le plaçons aujourd'hui.

Cette espèce habite la province de Chiquitos, où elle est rare; elle a les mêmes habitudes que l'*Alecturus guirayetapa,* tout en se montrant plus sociale entre les individus de son espèce, ce qui l'a fait ranger à tort par Azara parmi les Troupiales.

3.e DIVISION.

MUSCICAPIDÉES HUMICOLES, *Muscicapidæ humicolæ.*

Quelques-uns des Muscicapidées de cette division se perchent encore; mais tous chassent, le plus souvent, les insectes à terre, y courent avec vitesse et sont d'excellens marcheurs. La longueur de leurs tarses, la force de leurs doigts et leurs ongles usés les font facilement reconnaître. Ils balancent leur queue comme les Motacilles et les Saxicoles. Ce sont entre les Muscicapidées ceux qui s'avancent le plus vers le sud.

Genre 15. FLUVICOLE, *Fluvicola,* Swains.

Les Fluvicoles ont le bec assez long, grêle, un peu comprimé, à arête peu vive; leurs tarses sont longs, comprimés; leurs doigts longs, leurs ongles souvent usés, peu courbés; leur queue égale, assez longue.

Toutes nos espèces, au moins, ont les caractères qui précèdent et leurs mœurs sont identiques; elles ne se perchent jamais au sommet des buissons, se tiennent au bord des eaux, courent à terre et se perchent sur les branches basses des fourrés. Nous les avons trouvées dans les régions chaudes, mais souvent à une très-grande élévation sur les Andes.

N.° 264. FLUVICOLE GILLIT, *Fluvicola bicolor,* Nob.

L'œuf, pl. LVII, fig. 3.

Gillit ou *Gobe-mouche-pie de Cayenne*, Buff., Ois., t. 4, p. 542, Enl., 675, fig. 1; *Muscicapa bicolor*, Lath., 1783, *Syn.*, II, 1, p. 327, n.° 4; *idem*, Gmel., 1789, *Syst.*, p. 946, n.° 78; *Suiriri dominico*, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 100, n.° 175; *Platyrhynchos bicolor*, Vieill., 1818, t. 27, p. 13; *idem*, Encycl. méth., t. 2, p. 837; *Muscicapa albiventris*, Spix, pl. 30, fig. 1; *Fluvicola bicolor*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 58, n.° 1.

F. suprà alis caudâque nigris; subtùs, fronte, areâ oculorum, uropygio, tectricibus alarum, rectricibus apice albis; rostro pedibusque nigris.

Nous avons rencontré cette espèce à Corrientes, république Argentine, et dans la province de Chiquitos, république de Bolivia; aussi croyons-nous qu'elle habite toutes

les plaines du centre de l'Amérique méridionale du 15.e au 28.e degré de latitude sud. Elle se tient familièrement dans les lieux humides et momentanément inondés par les pluies, où se trouvent des buissons, des halliers et de hautes herbes. Là elle parcourt incessamment les branches basses et descend fréquemment à terre, où elle marche en sautillant, poursuivant les insectes dont elle se nourrit; si elle s'envole, c'est très-bas et pour passer au buisson le plus voisin. Nous ne l'avons jamais vue sur les branches élevées des buissons. Son chant est un sifflement peu étendu. Au mois d'Octobre nous avons trouvé son nid placé en vue sur le bord d'un buisson touffu : il a la forme d'une bourse, dont l'entrée est latérale et couverte, et construit de petites branches de lianes, de foin, de plumes et de chiffons entrelacés à l'extérieur, de duvet à l'intérieur. Son diamètre est de 10 centimètres, sa hauteur de 15; il contient trois à quatre œufs, de 15 et 20 millimètres de diamètre, blancs, avec quelques taches arrondies rougeâtres, placées seulement au gros bout.

Connue à Corrientes sous le nom de *Viudita* (petite veuve), cette espèce n'y est que de passage; elle y arrive au printemps et s'en va aussitôt après la ponte.

N.° 265. FLUVICOLE ŒNANTHOÏDE, *Fluvicola œnanthoides,* Nob.

Pl. XXXVIII, fig. 2.

Fluvicola œnanthoides, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 60, n.° 8.

F. suprà murina vel fumosa, uropygio parùm rufescente; fronte, superciliis albis; alis nigro-fuscis, remigibus secundariis margine, tectricibus majoribus apice pallidè rufescentibus; caudâ nigro-fuscâ, gutture cinereo, pectore ventreque rufis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 160 millimètres; de la queue, 50 mill.; du vol, 250 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.; du tarse au bout des doigts, 33 mill.; du doigt du milieu, 16 mill.; de l'ongle du pouce, 6 mill.; du bec, 11 mill.; sa hauteur, 3 mill.; sa largeur, 5 mill.; circonférence du corps, 100 mill.

Dessus du corps couvert de plumes longues, lâches, cendré brun, passant au roussâtre au croupion; gorge et devant du cou gris sale; poitrine et toutes les parties inférieures roux-jaunâtre; de très-larges sourcils blancs, réunis au front, se prolongent sur le cou; une tache noire commence à la commissure du bec, traverse les yeux et se perd aux oreilles; couvertures de la queue blanches; ailes noirâtres, les rémiges bordées et les tectrices terminées de roux pâle; queue brune, les rectrices latérales bordées de blanc.

Cette espèce, dont le plumage rappelle celui de la femelle du *Saxicola œnanthe,* habite notre troisième zone d'élévation, sur les parties élevées du plateau des Andes boliviennes, dans la vallée de la Paz; elle se tient dans les ravins près des eaux, et, toujours isolée, se montre si peu craintive, qu'elle s'approche des habitations, marchant, le plus souvent, autour des buissons ou sautillant sur les branches basses, sans jamais se percher au sommet. Sa nourriture consiste en insectes, surtout en insectes aquatiques, qu'elle cherche en marchant au bord des eaux; son cri est un sifflement léger; son vol est court et toujours bas.

N.° 266. FLUVICOLE À SOURCILS BLANCS, *Fluvicola leucophrys,* Nob.
Pl. XXXVIII, fig. 1.

Fluvicola leucophrys, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 60, n.° 6.

F. suprà fusco-brunnea, uropygio rufescente; subtùs cinerea, fronte superciliisque niveis; alis nigris, remigibus secundariis angustè albescentibus; tectricibus apice cinnamomeis, duas vittas formantibus; caudâ nigrâ, rectricibus lateralibus pogonio externo albo.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 160 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 75 mill.; de la queue, 57 mill.; du tarse au bout des doigts, 33 mill.; du doigt du milieu, 15 mill.; du bec, 10 mill.; sa hauteur, 3 mill.; sa largeur, 4 mill.; circonférence du corps, 90 mill.

Toutes les parties supérieures brunes, plus noirâtres à la tête, passant au roussâtre au croupion; toutes les parties inférieures gris ardoisé, passant au blanchâtre au ventre et aux tectrices inférieures de la queue; un large sourcil blanc prenant au front, passant au-dessus des yeux et se terminant derrière la tête; les joues variées de noirâtre et de blanc; ailes noirâtres, les rémiges secondaires faiblement bordées de blanc roussâtre, les tectrices terminées d'une tache rousse formant deux lignes transversales sur l'aile, l'inférieure la plus large; queue noirâtre, les deux rectrices latérales bordées extérieurement de blanc.

Différente de la précédente par une taille plus petite, par le manque de roux aux parties inférieures et par d'autres détails de teintes, cette espèce a néanmoins beaucoup de rapports avec elle, pour la distribution des couleurs; elle en a encore plus dans les mœurs, qui sont en tout identiques; seulement, au lieu d'habiter les environs de la Paz, celle-ci se trouve sur le versant opposé des Andes, à peu près à la même hauteur (3,600 mètres au-dessus de l'océan), aux environs d'Enquisivi, province de Sicasica, en Bolivia, où elle n'est pas commune.

N.° 267. FLUVICOLE À POITRINE ROUSSE, *Fluvicola rufipectoralis,* Nob.
Pl. XXXVII, fig. 2.

Fluvicola rufipectoralis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 60, n.° 7.

F. suprà fusco-fumigata, subtùs cinereo-albida; mento cinerascente; collo antico, pectoreque rufo-badiis; capite nigro-schistaceo; fronte superciliisque totis albis; alis nigris, remigibus albo fimbriatis; caudâ nigrâ, rectricibus lateralibus externè albo limbatis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 130 millimètres; du vol, 210 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 65 mill.; de la queue, 45 mill.; du tarse au bout des doigts, 34 mill.; du doigt du milieu, 13 mill.; du bec, 8 mill.; sa hauteur, 4 mill.; sa largeur, 5 mill.; circonférence du corps, 80 mill.

Dessus de la tête noirâtre ardoisé foncé, teinte qui, moins intense, couvre toutes les parties supérieures; menton cendré-roux, devant du cou et poitrine roux assez vif;

Passereaux.

ventre, dessous de la queue et des ailes gris-ardoisé très-clair; un très-large sourcil blanc prend au front et s'étend jusque derrière la tête; les côtés de la tête et les oreilles noirâtres; ailes noires, les grandes tectrices, avec un indice de tache, rousses à leur extrémité; une petite bordure presqu'imperceptible aux rémiges; queue noirâtre, les deux rémiges inférieures blanches au côté externe.

De la même taille que la *Fluvicola leucophrys*, celle-ci s'en distingue par sa poitrine rousse, par sa teinte ardoisée et par son bec plus caréné. Nous l'avons trouvée dans les mêmes circonstances aux environs de Palca, province d'Ayupaya, en Bolivia; peu marcheuse, néanmoins elle nous a paru préférer les lieux plus ombragés.

Genre 16. PÉPOAZA, *Pepoaza,* Nob.

Pepoaza[1], Azara.

Azara avait parfaitement distingué, par suite de leurs habitudes marcheuses, les Muscicapidées que nous plaçons dans cette division, en les séparant entièrement des Tyrannus, où les auteurs les ont placés. En effet, au lieu de vivre, comme les Tyrans, dans les lieux boisés, ceux-ci se tiennent dans les plaines, et, comme les Ada, se perchent sur les points culminans des plantes et des arbustes, d'où ils descendent à terre pour prendre leur nourriture. Ce sont des oiseaux percheurs et marcheurs, dont la queue, égale, est constamment en mouvement, et dont les manières sont vives et pétulantes. Ils appartiennent aux plaines tempérées et chaudes.

A. PEPOAZÆ GENUINÆ.

Bec médiocre, allongé et conique, déprimé à la base, comprimé vers l'extrémité; couleurs blanche et noire ou variées par grandes plaques.

N.° 268. PÉPOAZA ORDINAIRE, *Pepoaza polyglotta,* Nob.

L'œuf, pl. XXXIX, fig. 4.

Pepoaza, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 166, n.° 201; Vieill., 1819, Nouv. Dict., t. 35, p. 91; *Tyrannus pepoaza*, Vieill., 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 855; *Muscicapa polyglotta*, Licht., 1823, *Doubl.*, n.° 554, p. 54; *idem*, Prince Max., 1831, *Beitr.*, t. 3 *B*, n.° 22; *Pepoaza polyglotta*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 62, n.° 1.

P. suprà cinerea, subtùs alba, pectore cinereo; vittâ duplici, quarum una ante oculos, altera sub oculo albis; remigibus primariis nigris, basi albis, rectricibus nigris, apice sordidè albis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux orangés. Longueur totale, 230 millimètres; vol, 310 mill.; circonférence du corps, 120 mill.

1. *Pepoaza* vient du mot guarani *pepo,* aile, et de *aza,* rayé, traversé : aile rayée.

Nous avons observé ces oiseaux à Corrientes, république Argentine, et dans la province de Chiquitos, en Bolivia, où ils sont cependant peu communs. Sédentaires, ils se répandent familièrement dans les champs et dans la campagne, près des habitations, aux lieux où se trouvent de petits buissons isolés ou de grandes plantes. On les voit toujours seuls, perchés sur les points les plus élevés, y montrer beaucoup de vivacité, descendre fréquemment à terre, y courir pour chercher des insectes, puis s'envoler légèrement, et, avant de se poser, balancer leurs ailes comme en se jouant, et se laisser ensuite tomber sur leur perchoir. Nous ne leur avons entendu jeter aucun cri; aussi croyons-nous fort impropre le nom de *Polyglotta* que leur a donné M. Lichtenstein; il ne leur vient sans doute que de leur ressemblance extérieure avec l'*Orphœus polyglottus*. Jamais ils ne sautillent de branche en branche; encore moins pénètrent-ils dans l'intérieur des buissons; ils sont aussi loin d'être querelleurs.

N.° 269. PÉPOAZA DOMINICAIN, *Pepoaza dominicana*, Azara.

Pepoaza dominicana, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 170, n.° 203; *Tyrannus dominicanus*, Vieill., 1819, Nouv. Dict., t. 35, p. 92; *idem*, 1823, Encyc. méth., t. 2, p. 856; *Muscicapa dominicana*, Licht., 1823, *Doubl.*, p. 54, *Pepoaza dominicana*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 62, n.° 2.

P. alba, alis caudâque nigris; remigibus apice albis, primâ remige tantummodò apice intùs et extùs emarginatâ, acuminatâ.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns.

Peu commune, cette espèce habite les environs de Montevideo, de Maldonado et de Buenos-Ayres, mais disparaît entièrement au nord, vers le 30.e degré; elle est ainsi reléguée entre les 30.e et 38.e degrés de latitude, seulement dans les plaines, où, du reste, elle montre en tout les mêmes habitudes et la même manière de vivre. A Corrientes on l'appelle *petite Veuve*, de son plumage noir et blanc.

N.° 270. PÉPOAZA VOILÉ, *Pepoaza velata*, Nob.

Muscicapa velata, Licht., 1823, *Doubl.*, n.° 555, p. 54; *idem*, Spix, *Av.*, t. 11, p. 17, pl. 22; *idem*, Prince Max., 1831, *Beitr.*, t. 3 *B*, p. 859; *Pepoaza velata*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 62, n.° 3.

P. fronte albida, pileo cinerascente; dorso cinereo; abdomine toto, uropygio caudâque dimidiâ albis, caudæ parte apicali remigibusque primariis nigris, secundariis extùs albis.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux roux. Longueur totale, 220 millimètres; du vol, 390 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 120 mill.; de la queue, 75 mill.; du tarse au bout des doigts, 50 mill.; du bec, 16 mill.; sa largeur, 7 mill.; sa hauteur, 5 mill.; circonférence du corps, 130 mill.

Ce Pépoaza s'est montré à nous dans les plaines qui environnent Santa-Cruz de la Sierra, en Bolivia, où il est peu commun. Il a en tout les habitudes du *Pepoaza polyglotta*.

N.° 271. PÉPOAZA IRUPÉRO, *Pepoaza irupero,* Azara.

Pepoaza irupero, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 171, n.° 204; *idem*, Vieill., 1819, Nouv. Dict., t. 35, p. 92; *Tyrannus irupero*; Vieill., 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 856 (d'après Azara); *Muscicapa mœsta*, Licht., 1823, *Doubl.*, p. 54, n.° 557; *Muscicapa nivea*, Spix, pl. 29-1; *Pepoaza nivea*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 4, p. 62.

P. nivea; caudâ apice, remigibus quatuor primoribus, rostro pedibusque nigris; duabus primis remigibus apice subitò valdè emarginatis et angustatis, in filum desinentibus.

C'est surtout par le parallèle du 30.e au 34.e degré, près de la Plata et de ses affluens, que nous avons trouvé cette espèce; néanmoins elle s'avance vers le nord, jusqu'à la province de Chiquitos, en Bolivia. Ses mœurs ressemblent en tout à celles du *Pepoaza polyglotta;* elle est si familière que souvent elle se perche sur les maisons; d'instans en instans elle s'envole, bat des ailes et revient au même lieu; nous l'avons vue répéter dix à douze fois de suite ce manège. Au mois d'Octobre, elle s'approprie un vieux nid d'Hornero (Fournier) et y dépose trois à quatre œufs jaunâtres, tachetés de quelques mouchetures brunes; leurs diamètres sont 18 et 24 millimètres. On l'appelle *Viudita;* les Guaranis la nomment *Guira ty* ou *Guira moroty* (oiseau blanc).

N.° 272. PÉPOAZA YUCON, *Pepoaza pyrope,* Nob.

Muscicapa pyrope, Kittlitz, 1830, *Ueber einige Vögel von Chili*, pl. 10; *Pepoaza pyrope*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 63, n.° 6.

P. suprà cinerea, subtùs albescens, remigibus nigris cinereo limbatis, duabus primis remigibus ante apicem subito valdè emarginatis et angustatis, in filum desinentibus; rectricibus nigrescentibus, albido latè marginatis; rostro pedibusque nigris, tectricibus infrà alarum fuscescentibus.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux rouge de vermillon. Longueur totale, 210 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 112 mill.; de la queue, 83 mill.; du tarse au bout des doigts, 45 mill.; du vol, 340 mill.

Cette espèce, connue des Chiliens sous le nom de *Yucon,* se tient dans les ravins buissonneux de cette république, surtout aux environs de Valparaiso, où nous l'avons rencontrée rarement; elle a les mœurs des espèces précédentes.

N.° 273. PÉPOAZA BRUN, *Pepoaza murina,* Nob.

Pepoaza murina, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 63, n.° 7.

P. suprà cinereo-murina; maculâ ante oculos albescente; alis nigris, remigibus rectricibusque margine apiceque albescentibus; caudâ nigrâ, margine apiceque marginatis; subtùs pallidè rufescente-cinerascens; abdomine medio anoque pallidioribus; gutture albido, fusco striato.

Sur le vivant. Bec corné, yeux roux vif, pieds noirs. Longueur totale, 200 millimètres; vol, 310 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 100 mill.; de la queue, 60 mill.; du tarse au bout des doigts, 45 mill.; du pouce, 15 mill.; du bec, 16 mill.; sa largeur, 6 mill.; sa hauteur, 5 mill.

Tête et parties supérieures brun-gris foncé; gorge blanche, légèrement mouchetée de brun; parties inférieures gris-roux clair, plus rousses au derrière, et aux couvertures inférieures des ailes et de la queue; ailes noirâtres, les tectrices et les rémiges postérieures largement bordées et terminées de gris-blanc; queue noire, bordée et terminée de gris foncé, les pennes latérales bordées de blanc en dehors; les deux pennes externes de l'aile échancrées à leur extrémité, absolument comme dans l'espèce précédente.

Nous avons tué cette espèce près du Rio Negro en Patagonie, où elle se montre seulement en hiver; elle marche souvent à terre et a les mœurs des espèces précédentes. Elle vient sans doute des régions plus australes.

N.° 274. PÉPOAZA VARIÉ, *Pepoaza variegata,* Nob.

Pl. XXXIX, fig. 2.

Pepoaza variegata, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 63, n.° 8.

P. suprà murino-cinerea; capite suprà, pennis margine obscurioribus; uropygio parùm rufescente; subtùs rufescens, cinereo maculatâ, pectore cinereo; alis nigris, remigibus secundariis, tribus ultimis exceptis, castaneis, apice albis, tectricibus albis, disco fuscescentibus.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bistrés. Longueur totale, 250 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 150 mill.; de la queue, 70 mill.; du tarse au bout des doigts, 60 mill.; du doigt du milieu, 22 mill.; du bec, 16 mill.; sa largeur, 7 mill.; sa hauteur, 6 mill.

Dessus de la tête brun-bleuâtre, chaque plume bordée de brun à son extrémité; dessus du corps gris-ardoisé, une teinte roussâtre aux sourcils, une tache brune sur l'oreille et à l'angle antérieur de l'œil; gorge roux clair; sur les côtés du cou, le gris se mêle au roux par mouchetures; ventre roux clair, queue brune, les rectrices bordées de blanchâtre; tectrices supérieures de l'aile blanches, avec du gris clair au milieu de chaque plume; petites tectrices entièrement noires, les six premières rémiges noires, les deux suivantes noires au bord externe, roux foncé sur l'interne, les huit qui suivent entièrement roux marron vif, les trois dernières presque brunes; toutes, excepté les quatre rémiges primaires, terminées de blanc.

Cette belle espèce, qui se distingue de toutes les autres par la variété de ses teintes, s'est montrée à nous sur les cailloux et sur les dunes du bord de la mer, dans l'île *de los Jabalis,* à la baie de San-Blas, en Patagonie. Ses habitudes nous parurent analogues à celles des Moteux : elle relevait la queue chaque fois qu'elle se posait et qu'elle s'envolait. Comme il n'y a pas de buissons dans le lieu qu'elle habite, elle se perche sur les points culminans, tout en étant bien plus marcheuse que les espèces précédentes, dont pourtant elle a le vol et les allures.

Passe-
reaux.

N.° 275. PÉPOAZA COURONNÉ, *Pepoaza coronata,* Nob.

Pepoaza coronada, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 168, n.° 202; *Tyrannus coronatus*, Vieill., 1819, Nouv. Dict., t. 35, p. 92; *idem*, 1823, Encycl. méth., t. 2, p. 855 (d'après Azara); *Muscicapa vittigera*, Licht., 1823, *Doub.*, p. 54 (d'après Azara).

P. vertice nigro; fronte genisque albis; corpore suprà fuscescente-cinereo, subtùs albo; caudâ nigrâ, albo marginatâ.

Sur le vivant. Bec, pieds et yeux noirs. Longueur totale, 230 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 130 mill.; de la queue, 75 mill.; du tarse au bout des doigts, 24 mill.; du pouce, 15 mill.; du bec, 15 mill.

Le Pépoaza couronné habite au sud du 26.e degré; nous l'avons rencontré, mais très-rarement, à Corrientes et à Buenos-Ayres, autour des lieux cultivés, où ses habitudes sont en tout identiques à celles du *Pepoaza polyglotta*.

N.° 276. PÉPOAZA SUIRIRI, *Pepoaza rixosa,* Nob.

L'œuf, pl. LI, fig. 4.

Suiriri, Azara, 1805, *Apunt.*, t. 2, p. 148, n.° 197; *Tyrannus rixosus*, Vieill., 1819, Nouv. Dict., t. 35, p. 85; *idem*, Encycl. méth., t. 2, p. 852; *Tyrannus ambulans*, Swains.; *Muscicapa joazeiro*, Spix, 1824, *Aves*, pl. 23; *Pepoaza rixosa*, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 62, n.° 5.

P. suprà olivascens; capite cinereo; verticis pennis coccineis, apice fuscis, subtùs flavis; caudâ alisque fuscis; gutture albescente.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux rouge de vermillon.

Cette espèce, l'une des plus remarquables par ses habitudes, paraît habiter toutes les plaines du centre de l'Amérique méridionale, dans les régions chaudes et tempérées. Nous l'avons vue successivement à Buenos-Ayres et à Corrientes, république Argentine, et nous l'avons retrouvée ensuite dans les provinces de Santa-Cruz de la Sierra, de Chiquitos et de Moxos, en Bolivia. Elle semble néanmoins préférer, dans ces lieux, les plaines, et surtout celles qui avoisinent les habitations. On la voit par paires ou par petites troupes composées de paires, vivre familièrement avec les hommes et les bestiaux, se poser sur les toits des maisons, sur les poteaux, entrer dans les cours et les jardins, marcher autour des bœufs et des chevaux, et se laisser transporter sur leur dos, pendant des heures entières. Plus querelleurs que tous les autres, malgré leur petite taille, ces oiseaux attaquent les Carácarás et les Urubus, en se cramponnant sur le dos de ceux-ci et leur donnant des coups de bec. C'est alors surtout qu'ils font entendre le cri de *suiriri,* commun à beaucoup de Muscicapidées. Leur vol est rapide, bas et léger; ils marchent aussi avec rapidité, en poursuivant les insectes; ils sont même plus souvent à terre que perchés; là ils accompagnent les bestiaux, se placent à moins d'un mètre de distance en avant de la tête, pour saisir les insectes que ceux-ci font lever en paissant. Leur habitude de se percher sur les bestiaux a sans doute déterminé pour eux le choix d'un genre de nourriture qu'ils ne pouvaient connaître avant la conquête de l'Amérique. Non-

seulement ils se nourrissent d'insectes, mais ils paraissent aimer les croûtes qui se forment sur le dos des chevaux blessés, ce qui les a fait nommer *Matadura* par les Correntinos, du nom même de ces blessures. Sédentaires dans le pays, ils vivent avec les hommes, qui les protègent, et le contact de ceux-ci a changé leurs habitudes. Indépendamment de ce que nous venons de dire, ils viennent sous les corridors manger la viande qu'on y met sécher. — Au mois d'Octobre ils s'approprient un nid d'*Anumbius*, et y pondent quatre à cinq œufs, de 18 et 24 millimètres de diamètre, blanc rosé très-pâle, marqués de taches longitudinales irrégulières d'un rouge-brun foncé, plus grandes au gros bout; entre ces taches il y en a quelques autres petites de la même couleur. — Le mâle et la femelle couvent alternativement, tandis que l'autre veille au dehors à la sûreté commune; et après la sortie du nid, les parens conduisent encore les petits pendant quelque temps. Nous avons trouvé dans un nid quatre petits couverts de pustules très-grandes, formées par des larves d'*Œstre*. Les Mbocobis du Chaco les nomment *Cologgo*.

B. PEPOAZÆ RECTIROSTRES, Nob.

Bec allongé, comprimé, cylindrique, très-droit, crochu subitement à son extrémité; ailes courtes, pieds très-forts: leur couleur est sombre, brunâtre et tachetée.

N.° 277. PÉPOAZA À GORGE VARIÉE, *Pepoaza livida*, Nob.

Thamnophilus lividus, Kittlitz, Mémoire présenté à l'académie de Saint-Pétersbourg, t. 11, p. 465, pl. 1; *Tyrannus gutturalis*, Eydoux et Gervais, Voyage de la Favorite, Ois., pl. 11.

P. suprà saturatè fusca, subtùs fusco-rufescens; crisso rufo; gutture albescente, maculis nigris longitudinaliter ornato; tectricibus alarum, remigibus, nigro-fuscis, cinereo limbatis; caudâ nigro-fuscâ, rectricibus exterioribus cinereo marginatis; capite suprà fusco maculato.

Sur le vivant. Bec brun en dessus, rosé en dessous; yeux bruns, tarses noirâtres. Longueur totale, 280 millimètres; de la queue, 90 mill.; du vol, 390 mill.; du tarse au bout des doigts, 70 mill.; du doigt du milieu, 32 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 120 mill.; longueur du bec, 25 mill.; sa hauteur, 8 mill.; sa largeur, 9 mill.; circonférence du corps, 150 mill.

Cette espèce, la plus grande de la série, est excessivement commune aux environs de Valparaiso, où elle a les habitudes des espèces suivantes.

N.° 278. PÉPOAZA DES ANDES, *Pepoaza andecola*, Nob.

Pepoaza gutturalis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 9, p. 64.

P. suprà murina, unicolor, subtùs pallidè cinereo-rufescens; crisso pallidè ochraceo; superciliis rufescentibus; alis nigro-fuscis, remigibus tectricibusque albescente marginatis; caudâ fusco-nigrâ; rectrice laterali pogonio externo, omnibus externo apice albescentibus; gutture albescente, maculis nigris striato.

Passereaux.

Sur le vivant. Bec corné en dessus, rosé en dessous; pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 160 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 120 mill.; de la queue, 90 mill.; du bec, 22 mill.; sa hauteur, 8 1/2 mill.; sa largeur, 7 mill.; du tarse au bout des doigts, 55 mill.; du doigt du milieu, 25 mill.; circonférence du corps, 140 mill.

Parties supérieures brun uniforme, gorge blanchâtre, grivelée de brun foncé à ses parties latérales; un sourcil jaune prend à la base des narines et entoure les yeux; les parties inférieures cendré-roussâtre clair, passant au jaunâtre aux couvertures inférieures de la queue; rémiges et tectrices noirâtres, bordées de blanchâtre; queue noire, les rectrices latérales largement bordées à leur côté externe et toutes les autres seulement terminées de blanchâtre.

Cette espèce diffère de la précédente, dont elle a les distributions de teintes, par une taille moindre, par le manque de taches sur la tête, par ses parties inférieures jaunâtres et non pas rousses, par ses teintes plus claires et par le tour des yeux jaunâtre.

Nous l'avons rencontrée seulement sur les parties les plus élevées du plateau des Andes, dans les plaines élevées de près de cinq mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle se tient de préférence dans les plaines, où elle se pose sur le sommet des herbes, descend souvent à terre pour chasser aux insectes, et revient ensuite à son perchoir. Elle est si peu farouche, qu'en ayant manqué un individu d'un premier coup de fusil, il nous laissa l'approcher de nouveau pour le tuer. Son estomac contient toujours beaucoup d'insectes.

N.° 279. PÉPOAZA DES MONTAGNES, *Pepoaza montana*, Nob.

Pepoaza montana, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 10, p. 64.

P. suprà saturatè fusco-fumosa, unicolor; superciliis albido-rufescentibus, gutture albescente, maculis oblongis, fuscis ornato; pectore rufo, cinereo mixto; abdomine crissoque albescentibus; alis nigris, pallidè limbatis; caudâ fusco-nigrâ; tertiâ parte apicali (duabus rectricibus mediis exceptis) albâ.

Sur le vivant. Bec noir en dessus, jaune en dessous; pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 250 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 133 mill.; de la queue, 100 mill.; du bec, 18 mill.; sa hauteur, 6 mill.; sa largeur, 7 mill.

Toutes les parties supérieures uniforme brun, un peu roussâtre; gorge blanchâtre, nuagée de grivelures brunes; un sourcil jaunâtre, poitrine roux-brun; le ventre, le dessous des ailes et les couvertures inférieures de la queue blanc roussâtre très-clair; ailes noirâtres, bordées de plus pâle et terminées de la même teinte; queue noirâtre; toutes les rectrices, les deux médianes exceptées, ont le tiers à leur extrémité d'un beau blanc : cette teinte colore aussi le côté externe de la rectrice latérale de chaque côté.

Le Pépoaza des montagnes se distingue facilement des deux espèces précédentes par le blanc de l'extrémité de la queue.

Il habite les montagnes des Andes, dans les ravins rocailleux à la Paz, à Enquisivi, province de Sicasica, et près de Palca, toujours sur les rochers des coteaux les plus déserts et les plus arides, et n'est commun nulle part; on ne le voit que dans les

lieux découverts, où elle vit isolée et très-craintive, se perche seulement sur les rochers et jamais sur les buissons, court à terre avec vivacité et paraît s'y plaire; c'est là même qu'elle cherche les insectes dont elle se nourrit. Son vol est bas et droit. Les Aymaras de la Paz la nomment, dans leur langue, *Guaichu*.

N.° 280. PÉPOAZA MARITIME, *Pepoaza maritima*, Nob.

Pepoaza maritima, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, n.° 9, p. 65.

P. suprà fuscescente-cinereo unicolor; gutture albicante, submaculato; pectore hypocondriisque rufescenti-cinerascens; abdomine crissoque albis; alis nigrescens, albo marginatis; caudâ albâ, rectricibus duabus mediis fusco-nigris, extimo apice albicante, omnibus basi nigris; duabus primis remigibus subito emarginatis, in filum desinentibus.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux gris-blanc. Longueur totale, 240 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 130 mill.; de la queue, 75 mill.; du tarse au bout des doigts, 50 mill.; du doigt du milieu, 20 mill.; du bec, 22 mill.; sa hauteur, 7 mill.; sa largeur, 3 mill.; du vol, 410 mill.

Toutes les parties supérieures brun ardoisé uniforme; gorge blanc-bleuâtre, avec quelques indices de grivelures; du gris cendré sur la poitrine et les flancs, passant au blanc au ventre et aux couvertures inférieures de la queue; ailes noirâtres, les rémiges bordées et terminées de blanc; à la queue les deux pennes supérieures brunes, terminées de blanc, toutes les autres blanches, avec le côté interne noirâtre sur les deux tiers de leur longueur; un sourcil jaunâtre; les deux premières rémiges de chaque côté tout d'un coup échancrées près de leur extrémité, et terminées par une partie très-étroite.

Ce Pépoaza, tout en ayant beaucoup d'analogie avec la précédente espèce, s'en distingue par l'échancrure de ses rémiges; par une taille plus petite et par quelques différences de teintes; le premier caractère le fait aussi différer de tous les autres de la même section.

Nous l'avons rencontré sur les rochers qui bordent la mer à Cobija, en Bolivia, à la côte du désert d'Atacama, où il ne croît aucun arbre ni arbuste, pas même de plantes maritimes sur lesquelles il puisse se percher; il est très-vif dans ses mouvemens et vole avec rapidité. Il nous a paru très-rare.

Genre 17. MUSCIGRALLE, *Muscigralla*, Nob.

Jambes très-longues, le bas de la cuisse et le tarse nus et couverts d'écailles; bec long, conique, déprimé, courbé à son extrémité; ailes courtes, à extrémité arrondie; les secondes, troisièmes et quatrièmes rémiges égales entr'elles; queue très-courte, égale. Les habitudes de ces oiseaux sont aussi singulières que leurs caractères zoologiques; ils marchent presque continuellement, ne se perchant jamais au sommet des buissons.

N.° 281. MUSCIGRALLE À QUEUE COURTE, *Muscigralla brevicauda*, Nob.

Muscigralla brevicauda, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 61.

M. suprà cinerea; subtùs albescens; pennis verticis basi flavo-ranunculaceis, apice fuscis; uropygio rufescens; remigibus tectricibusque fusco nigris albo limbatis; caudâ nigrâ, apice rufescens.

Sur le vivant. Bec noir, pieds livides, yeux bruns. Longueur totale, 120 millimètres; de la queue, 30 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 58 mill.; du vol, 215 mill.; du bec, 10 mill.; sa hauteur, 3 1/2 mill.; sa largeur, 5 mill.; longueur de la partie écussonnée de la jambe, 10 mill.; du tarse au bout des doigts, 12 mill.

Dessus du corps gris ardoisé. En ouvrant les plumes du dessus de la tête on aperçoit une large tache jaune pâle; un trait blanchâtre part des narines et passe au-dessus des yeux; une tache noirâtre à la base de la mandibule supérieure; gorge blanche, poitrine et flancs un peu teintés de gris; ventre et couvertures inférieures de la queue jaunes; tectrices des rémiges noirâtres, largement bordées de blanc à leur extrémité, rémiges également bordées de la même couleur; croupion roux pâle; tectrices supérieures des rectrices et l'extrémité de celles-ci roux vif; queue noire.

Nous avons rencontré cette charmante espèce aux environs de la ville de Tacna (Pérou), dans les environs des lieux cultivés et couverts d'arbustes, où elle est rare; on la voit dans les haies, dans les champs de patates ou d'autres légumes, toujours isolée, sautillant autour, en courant dans les sillons. Elle est très-craintive et rarement on peut la tirer. Son vol est court et interrompu; elle vole rarement, peu long-temps, et seulement pour aller se cacher à quelques pas, d'où il est difficile de la faire partir. Ses mouvemens sont vifs; sa marche précipitée. Elle se nourrit d'insectes.

Genre 18. MUSCISAXICOLE, *Muscisaxicola*, Nob.

Pieds longs, grêles; les ongles des doigts antérieurs courts, usés, celui du pouce long, peu arqué; aile longue, pointue; queue médiocre, tronquée carrément à son extrémité; bec mince, comprimé, allongé. Les Muscisaxicoles sont des oiseaux purement marcheurs, dont les habitudes sont identiques à celles des Motteux.

N.° 282. MUSCISAXICOLE À COIFFE ROUSSE, *Muscisaxicola rufivertex*, Nob.

Pl. XL, fig. 2.

Muscisaxicola rufivertex, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 66, n.° 1.

M. suprà pallidè cinerea; subtùs albescens; vertice cinnamomea; uropygio nigrescente; superciliis albis; remigibus nigro fuscis, cinereo limbatis; caudâ nigrâ, extimo rectrice laterali, pogonio externo albescente.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 170 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 110 mill.; du tarse au bout des doigts, 50 mill.; du doigt du milieu, 9 mill.; de l'ongle du pouce, 5 mill.; de la queue, 60 mill.; du bec, 14 mill.; sa largeur, 9 mill.; du vol, 350 mill. Passereaux.

Toutes les parties supérieures grises, les inférieures blanchâtres, une large tache rousse, composée de plumes longues, sur le vertex; grandes rémiges noires, les autres et les tectrices noirâtres, bordées de gris; queue noire, les deux pennes latérales bordées extérieurement de blanc; un large sourcil blanc au-dessus des yeux. La femelle et les jeunes ont moins de roux sur la tête, et leurs couleurs sont plus pâles. Les individus de la Paz et du sommet des Andes ont la queue brune et les couleurs plus sombres.

Nous avons successivement rencontré cette espèce au bord de la mer à Cobija, sur la côte du désert d'Atacama, et sur les plateaux les plus élevés des Andes (à 4600 mètres au-dessus du niveau de la mer), dans les terrains salés ou couverts d'efflorescences salines. Au bord de la mer, où elle est des plus communes, on la rencontre sur les rochers ou sur les galets de la plage. Elle s'y pose sur les points culminans, en agitant sa queue de haut en bas, à divers reprises et relevant la tête; ses mouvemens sont brusques, pleins d'agilité, et lorsqu'elle s'envole, elle fait entendre un léger cri, et va peu loin chercher une autre sommité, faisant le trajet d'un vol léger; en marchant elle saute, cherche à terre les insectes et les petits crustacés maritimes, qui abondent, et doit se contenter de boire de l'eau salée, puisqu'il n'y en a pas d'autre à huit ou dix lieues à la ronde. Sur les montagnes, elle se tient sur les rochers au bord des eaux, et y mène le même genre de vie.

N.° 283. MUSCISAXICOLE À MENTON BRUN, *Muscisaxicola mentalis*, Nob.

Pl. XLI, fig. 1.

Muscisaxicola mentalis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 66, n.° 2.

M. suprà fusco-murina, subtùs pallidè cinerea, uropygio nigrescente; pileo brunneo-rufescente; remigibus tectricibusque nigris cinereo marginatis; caudâ atrâ, mento fuliginoso; crisso albo.

Sur le vivant. Bec, yeux et pieds noirs. Longueur totale, 165 millimètres; du vol, 275 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 100 mill.; de la queue, 50 mill.; du tarse au bout des doigts, 50 mill.; du doigt du milieu, 17 mill.; de l'ongle du pouce, 7 mill.; du bec, 11 mill.; circonférence du corps, 100 mill.

Dessus de la tête brun-roux foncé, le reste des parties supérieures gris sombre; tour des yeux noir, menton brun, les parties inférieures gris pâle, passant au blanc au ventre et aux couvertures inférieures de la queue; ailes noirâtres, les rémiges et les tectrices bordées légèrement de gris; queue noire, frangée de plus pâle à son extrémité, le côté extérieur des rectrices latérales blanchâtre.

Cette espèce est encore du nombre de celles qui paraissent habiter, l'été, les régions les plus méridionales du continent américain; car l'été nous n'en avons aperçu aucun

Passereaux.

individu, même en Patagonie, tandis que l'hiver elle vient en petites troupes sur les bords du Rio Negro. Il est probable qu'elle habite les deux côtes de l'Amérique, puis qu'elle suit la côte jusqu'à Cobija, en Bolivia, et même jusqu'à Arica, au Pérou, où nous l'avons également rencontrée. Sur la côte du Pérou, cette espèce a les mêmes habitudes que la précédente, sans néanmoins se trouver sur les plateaux des Andes; en Patagonie elle arrive en Juin et y reste jusqu'en Septembre, se tenant sur le haut des coteaux dans les lieux sablonneux, autour des murailles du fort; elle y est par troupes de trois à quinze individus, vit familièrement avec l'homme, saute à terre sur les points élevés, les murailles, les mottes de terre, reste long-temps à la même place et fait souvent balancer sa queue, puis court à terre avec vivacité, cherchant les insectes dont elle se nourrit.

N.° 284. MUSCISAXICOLE À BEC TACHETÉ, *Muscisaxicola maculirostris,* Nob.

Pl. XLI, fig 2.

Muscisaxicola maculirostris, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 66, n.° 3.

M. suprà murina; subtùs rufescente-albicans, gutture superciliisque albescentibus, caudâ nigrâ; remigibus tectricibusque fusco-cinereis, rufo-ochraceo marginatis, rostro nigro, mandibulâ basi flavâ.

Sur le vivant. Bec noir, la base de la mandibule inférieure jaune, pieds noirs, yeux bruns. Longueur totale, 150 millimètres; de la queue, 45 mill.; du vol, 270 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 85 mill.; du bec, 11 mill.; sa largeur, 5 mill.; sa hauteur, 3 1/2 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du doigt du milieu, 20 mill.; de l'ongle du pouce, 6 mill.; circonférence du corps, 90 mill.

Toutes les parties supérieures gris-brun clair uniforme, tour des yeux et gorge blanchâtres, une ligne obscure entre l'œil et le bec; toutes les parties inférieures gris-blanc, un peu teinté de roux; ailes et leurs tectrices brun pâle, toutes les scapulaires et les couvertures bordées, les rémiges de plus pâle; queue noire, terminée d'un peu de roussâtre; les pennes latérales bordées en dehors de roussâtre.

Cette espèce habite les plateaux des Andes boliviennes aux environs de la ville de la Paz, c'est-à-dire à la hauteur moyenne de 3600 mètres au-dessus du niveau de la mer; nous l'avons vue, l'hiver, dans les champs en chaumes ou sur les coteaux des montagnes, où elle a les mêmes habitudes terrestres que les espèces précédentes.

N.° 285. MUSCISAXICOLE À TÊTE STRIÉE, *Muscisaxicola striaticeps,* Nob.

Pl. XLI, fig. 1.

Muscisaxicola striaticeps, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 66, n.° 4.

M. capite suprà rufo nigro striato; uropygio caudâque basi rufis; dorso cinereo; alis fusco-nigris, remigibus tectricibusque albescente-marginatis; subtùs sordidè albescens, pectore et gutture striatis.

Sur le vivant. Bec brun, pieds livides, yeux bistrés. Longueur totale, 145 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 55 mill.; de la queue, 47 mill.; du tarse au bout des doigts, 30 mill.; du doigt du milieu, 14 mill.; du bec, 12 mill.; sa hauteur, 4 mill.

Dessus de la tête et croupion roux, la première partie ornée de grivelures noirâtres; parties inférieures gris sale, la gorge et la poitrine légèrement striées de plus foncé; couvertures inférieures de la queue rousses : cette couleur couvre les rectrices à leur côté interne, excepté l'extrémité de chacune et les deux pennes supérieures, qui sont brunes; le côté externe des deux rectrices latérales est blanc; ailes brun-noirâtre, les tectrices terminées de blanchâtre, cette teinte formant, dans l'ensemble, comme deux bandes sur l'aile; les rémiges simplement bordées de gris clair.

Nous avons rencontré cette espèce sur les plateaux des Cordillères de Bolivia et près de la Paz, à près de 4000 mètres au-dessus des Océans. Elle se tient isolée dans les champs et sur le bord des ruisseaux, y est peu craintive, s'y perche sur les mottelettes comme notre Motteux d'Europe, ou y court avec vitesse. Nous la croyons de passage.[1]

FISSIROSTRES, Cuvier.

XIe FAMILLE. *HIRUDINÆ.*

Genre MARTINET, *Cypcelus.*

N.° 286. CYPCELUS MONTIVAGUS, Nob.

Pl. XLII, fig. 1.

Cypcelus montivagus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 70, n.° 1.

C. suprà fusco-niger, tectricum alis majorum quatuor aut quinque tantummodo dorso proximis apice margine albis, rectricibusque (primâ laterali exceptâ) apice pogonio externo pallidè rufescentibus, duabus mediis apice albescentibus. Maculâ parvâ ante et suprà oculos albâ; subtùs fusco-niger; gutture colloque antico usque ad pectus fasciâque anali albis; tectricibus caudæ inferis, pectore ventreque nigris, alis plicatis lineas octo caudâ longioribus; rostrum minutum, breve, suprà valde curvatum.

Sur le vivant. Bec noir, yeux bruns, pieds rosés. Longueur totale, 150 millimètres; circonférence, 80 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 125 mill.; de la queue, 40 mill.; du tarse au bout des doigts, 18 mill.; du bec, 5 mill.

---

1. Jusqu'ici nous avons pu donner nos observations sur toutes les espèces de chaque genre, de manière à présenter le cadre complet de nos recherches ornithologiques, et des considérations générales qu'on peut en déduire; mais forcé, faute de place, d'abandonner cette marche, nous devons nous borner à quelques notes relatives aux espèces figurées, afin de ne pas tronquer tout à fait cette partie importante de nos investigations lointaines.

Nous avons rencontré cette espèce sur le versant et aux confins des derniers contreforts orientaux de la Cordillère bolivienne, entre Samaypata et Santa-Cruz de la Sierra, au sommet des montagnes dites de *las Habras*. Elle vole en grandes troupes avec une extrême vitesse.

N.° 287. CYPCELUS ANDECOLUS, Nob.

Cypcelus Andecolus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 70, n.° 2.

C. suprà fuscus, vittâ latâ uropygiali et torque in medio nuchæ interrupto albis; alæ longissimæ, angustæ, acutæ prope dorsum cinerascentes; rectrices superæ caudæ caudaque satis profunde emarginata nigræ; rectricibus lateralibus septem lineas intermediis longioribus; subtùs sordidè albus vel pallidè cinerascens, colli albidine usque ad mediam nucham ascendente torqueformi; primâ laterali rectrice basi præsertìm pogonio externo cinerascente.

Sur le vivant. Bec et pieds noirs, yeux bruns, tarses emplumés rosés. Longueur totale, 145 millimètres; de la queue, 60 mill.; du vol, 340 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 150 mill.; du bec, 4 mill.; du tarse au bout des doigts, 19 mill.; circonférence du corps, 90 mill.

Cette espèce, voisine de la précédente, en diffère par sa queue non rigide.

Nous l'avons vue au nord et au sud de la Cordillère orientale, dans les ravins secs et élevés de plus de 3000 mètres au-dessus du niveau des mers, aux environs de la Paz, de Cavari et d'Inquisivi (Bolivia). Elle parcourt le fond des vallons, en troupes, et se pose au sommet des montagnes sur les rochers, où les habitans disent qu'elle niche dans des trous. Son vol est plus rapide que celui de notre Martinet; ses cris sont bien plus faibles.

CONIROSTRES, Cuv. (*Conirostres Humicoles*).

XII.e FAMILLE. *ALAUDIDÆ.*

Genre CERTHILAUDA, Swains.

N.° 288. CERTHILAUDA CUNICULARIA, Nob.

Pl. XLIII, fig. 1.

Alouette mineuse, Azara, n.° 148; *Alauda cunicularia*, Vieill., *Dict.*, t. I.er, p. 369.

C. suprà fusco-brunnea, vittâ superaliari a naribus ad occiput pallide rufescente, alæ dorso concolores, tectricibus pallidioribus in medio fuscis; remigibus primariis, pogonio externo et apice fusco-nigris, pogonio interno rufo-castaneis; secundariis basi et apice hujusce coloris, tribus ultimis nigro-fuscis, pallido-marginatis; caudâ brevi fusco-nigrâ, rectricibus totis basi rufis, ultimâ laterali extùs albâ; subtùs pallidior, gutture colloque antico sordidè albescentibus; pectore quibusdam maculis nigris aut fuscis variegato, illo abdomine crissoque rufescentibus; alæ subtùs fere totæ rufescunt.

Sur le vivant. Bec long, grêle, arqué, noirâtre en dessus à son extrémité, blanchâtre à la base. Yeux bistrés, pieds noirâtres. Longueur totale, 165 millimètres; vol, 330 mill.; circonférence du corps, 110 mill.; du tarse au bout des doigts, 34 mill.; du bec, 18 mill.; sa hauteur, 4 mill.; sa largeur, 4 mill.

Cette espèce s'est montrée à nous dans la république Argentine, aux environs de Buenos-Ayres, de San-Pedro, de Maldonado; en Patagonie, sur les bords du Rio Negro, et ensuite, sous les tropiques, sur les plateaux des Cordillères, qui correspondent, par leur élévation, près de la Paz, à Cochabamba, et au sommet des Cordillères en Bolivia; c'est-à-dire en latitude, du 33.e au 43.e degré, et en élévation, sous les tropiques, de 3500 à 4500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle se tient dans les plaines, y mène le même genre de vie que l'*Alauda cristata* en Europe, auprès des habitations et des lieux cultivés, y est familière, et a, jusqu'à un certain point, le même chant. Elle se perche quelquefois sur les maisons.

Elle niche à terre; son nid est formé de tiges de graminés artistement contournées.

N.o 289. CERTHILAUDA TENUIROSTRIS, Nob.

Pl. XLIII, fig. 2.

Certhilauda tenuirostris, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 72, n.o 2.

C. suprà fusco-brunneus, pilei pennis totis in disco parùm obscurioribus loris, vittâque superciliari rufescenti albidis; alæ nigro-fuscæ, tectricibus totis rufo-pallido late marginatis, remige primâ fusco-nigrâ, limbo interno basi tantùm rufo, secundâ, tertiâ, quartâ, quintâque pogonio interno rufis; pogonio externo apiceque fusco-nigris, sequentibus secundariisque totis rufis, apice intùs tantùm nigro-fuscis, tertiariis basi intùs tantum rufis; pogonio externo apiceque fuscis, limbo externo pallidè rufescentibus; caudâ brevi, rectricibus totis, duabus mediis fuscis exceptis, rufis, apice tantùm nigris; primâ laterali apice vix nigro punctatâ; subtùs pallidior, gutture albicante; pectore abdomineque rufescenti-albescentibus, pennis pectoralibus fusco marginatis.

Sur le vivant. Bec très-long, grêle, arqué, comprimé, corné; yeux bruns, pieds noirs. Longueur totale, 185 millimètres; vol, 350 mill. Circonférence du corps, 110 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 110 mill.; de la queue, 50 mill.; de l'ongle du pouce, 10 mill.; du bec, 30 mill. Sa largeur, 4 mill.; sa hauteur, 4 mill.

Nous avons observé cette charmante espèce aux environs de Cavari, province de Sicasica et près de Cochabamba (Bolivia), sur le sommet découvert des montagnes de la Cordillère orientale, à 3500 mètres environ au-dessus des Océans, dans la zone du blé. Elle se tient dans les champs cultivés et y montre les mêmes habitudes que l'*Alauda cristata.* On la voit par paires, grattant la terre et y fouissant avec son bec. Ses habitudes sont sauvages, sa marche très-rapide; au moindre bruit, elle se tapit à terre et reste sans mouvement.

Passereaux.

N.° 290. CERTHILAUDA MARITIMA, Nob.

Pl. XLIV, fig. 4.

Certhilauda maritima, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 72.

C. suprà parùm rufescenti-cinerascens; vittâ superciliari rufescenti-albâ; alæ dorso concolores, tectricibus pallido-marginatis; remigibus nigro-fuscis, basi intùs apiceque parùm rufescentibus; caudâ fusco-nigrâ, rectricibus totis, apice extimâque laterali pogonio extùs rufo-albescentibus; subtùs pallidior, gutture colloque antico albis, pectore abdomineque parùm rufescenti-albescentibus; alæ subtùs roseo rufescunt.

Sur le vivant. Pieds noirs, bec brun à l'extrémité, rosé à sa base; yeux brun-bistré pâle. Longueur totale, 150 millimètres; du pli de l'aile à son extrémité, 85 mill.; de la queue, 40 mill.; de l'ongle du pouce, 6 mill.; du bec, 12 mill.; sa hauteur, 3 mill.

Nous avons rencontré rarement cette espèce à Cobija, port de Bolivia, sur la côte d'Atacama: elle a les mœurs de l'Alouette huppée, se tenant de préférence sur les terrains sablonneux et secs, ou dans la poussière. Son vol est court et son chant assez agréable.

(CONIROSTRES DUMICOLES OU GRAMINICOLES.)

XIII.e FAMILLE. *FRINGELLIDÆ.*

Genre EMBERIZA, Linn.

N.° 291. EMBERIZA LUTEO-CEPHALA, Nob.

Pl. XLIV, fig. 2.

Emberiza luteo-cephala, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 74, n.° 4.

E. suprà tota fusco-cinerea, pileo flavo-olivascente, loris aurantiacis, genis capitisque lateribus pileis concoloribus, prope rostrum flavis; alæ dorso concolores, tectricibus minoribus totis, mediis margine tantùm, extùs flavo-olivascentibus; remigibus nigris, primariis totis, apice excepto, margine extùs late flavis, secundariis cinereo-marginatis; caudâ fusco-nigrâ, rectricibus totis, extimo apice excepto, extùs flavo marginatâ. Subtùs gutture, collo antico, pectore abdomineque mediis, caudæque tectricibus inferis splendente flavis; colli pectorisque lateribus et hypocondriis cinereis; fœmina *aut junior suprà tota olivascenti brunnea, plumis totis in disco nigro-fuscis, tectricibus alæ minoribus, remigibusque primariis margine extùs olivascentibus; caudâ nigro-fuscâ, rectricibus basi margine extùs olivascentibus. Subtùs sordidè albescens, pectore paululum olivascente, hoc, hypocondriis, tectricibusque caudæ inferis fusco-striatis; alæ subtùs sulphurascentes.* Long. 14 centim.

Sur le vivant. Bec et pieds noirâtres; yeux bistrés. Longueur totale, 160 millimètres; vol, 250 mill.; circonférence du corps, 110 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 85 mill.; de la queue, 50 mill.; du bec, 9 mill.; sa hauteur, 8 mill.; sa largeur, 6 mill.

Cette espèce est commune sur toutes les montagnes du versant oriental de la Cordillère, depuis Cochabamba et Vallé Grandé, jusqu'à Chuquisaca (Bolivia). Elle vit, au mois de Novembre, en troupes nombreuses, qui ont les mœurs de notre Linotte d'Europe. Passereaux.

N.° 292. EMBERIZA HYPOCHONDRIA, Nob.

Pl. XLV, fig. 1.

Emberiza hypochondria, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 80.

E. suprà griseo-murina; pileo obscuriore, vittâ superciliari albâ à naribus ad nucham ductâ; alis caudâque fusco-nigris, remigibus tectricibusque griseo-rufescente late marginatis; rectricibus quatuor utrinque lateralibus, pogonio interno, maculâ oblongâ albâ notatis, extimâ laterali æque pogonio externo albo marginatâ; subtùs, gutture colloque antico albis, capitis et colli lateribus, pectoralique vittâ latâ lineâque mystaciformi à mandibulâ descendente plumbeis; ventre abdomineque mediis late albis; hypocondriis rufo-badiis.

Sur le vivant. Bec corné, yeux bruns, pieds noirâtres. Longueur totale, 150 millim.; vol, 230 mill.; circonférence du corps, 100 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 70 mill.; de la queue, 50 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du bec, 10 mill. Sa hauteur, 6 mill.; sa largeur, 5 mill.

Cette charmante espèce est très-commune sur toutes les montagnes situées au nord de la Cordillère orientale de Bolivia, principalement aux environs d'Inquisivi, province de Sicasica, et de Palca, province d'Ayupaya. Elle se tient près des lieux habités, dans les ravins entourés de buissons; on la voit seule ou par petites troupes, avoir les habitudes de notre Moineau ordinaire, avec autant de familiarité. Elle entre dans les jardins, dans les cours, et se pose souvent sur les maisons, où l'on dit qu'elle niche.

N.° 293. EMBERIZA CARBONARIA, Nob.

Pl. XLV, fig. 2.

Emberiza carbonaria, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 79, n.° 17.

E. suprà obscure schistacea, ambitu rostri fere nigro, plumis colli et dorsi in medio obscurioribus; alæ caudaque nigræ, remigibus tectricibusque cinereo marginatis; rectricibus nigris unicoloribus; subtùs tota nigra schistacea, crissi plumis cinereo vix conspicue terminatis; rostrum flavo-albidum, pedesque pallescentes.

Sur le vivant. Yeux noirs, pieds et bec jaune brillant. Longueur totale, 145 millim.; du vol, 120 mill.; circonférence du corps, 90 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 75 mill.; de la queue, 55 mill.; du bec, 8 mill.; sa hauteur, 6 mill.; sa largeur, 5 mill.; du tarse au bout des doigts, 36 mill.

Je n'ai vu cette fringille qu'une seule fois sur les coteaux qui bordent le Rio Negro, en Patagonie. Elle sautillait isolément au milieu des buissons épineux dans le fort de l'été. Je la crois de passage.

Passe-
reaux.

N.° 294. EMBERIZA SPECULIFERA, Nob.

Pl. XLVI, fig. 1.

Emberiza speculifera, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 82.

E. subtùs griseo cœrulea, maculâ parvâ infrà oculos albâ; remigibus primariis primâ exceptâ à basi ad medium extùs niveis, vittam obliquam et marginatam albam formantibus, rectricibus nigris fere unicoloribus extimâ tantum extùs albis, cæteris angustissime griseo-fimbriatis; crissum totum album non rufo-maculatum; rostrum totum nigrum, pedesque fusco-nigri.

Sur le vivant. Bec et pieds couleur de corne, yeux rouge de vermillon. Longueur totale, 200 millimètres; vol, 370 mill.; circonférence du corps, 160 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 125 mill.; de la queue, 65 mill.; du tarse au bout des doigts, 50 mill.; du bec, 12 mill.; sa hauteur, 7 mill.; sa largeur, 6 mill.

Au milieu de l'hiver (mois de Juin) étant près du sommet de la Cordillère orientale qui sépare la ville de la Paz de la province de Yungas, en Bolivia, à la hauteur de plus de 4500 mètres au-dessus des Océans, j'ai rencontré un grand nombre d'individus de cette espèce. Ils étaient sur le versant occidental par petites troupes, sur les prairies et dans les champs qui dépendent du canton de Palca. Ils venaient familièrement autour de nous, sans s'inquiéter de notre présence. Ils grattaient la terre et ressemblaient à nos Moineaux d'Europe, dont ils sont les représentans sur ces montagues glacées.

N.° 295. EMBERIZA FULVICEPS, Nob.

Pl. XLVI, fig. 2.

Emberiza fulviceps, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 77.

E. suprà nitide olivaceo-viridis, capite colloque suprà et lateribus rufo-fulvis, antè oculos maculâ semilunari aliâque infrà oblique descendente flavo-ranunculaceis; alæ caudaque fusco-nigræ, illarum tectricibus remigibusque secundariis olivaceo, primariis cinereo-marginatis; rectricibus æque fusco-olivaceo fimbriatis; subtùs gutture, collo antico abdomineque mediis flavis, pectoris abdominisque lateribus olivaceo-viridibus; rostrum nigrum maxillâ intùs lævi, pedesque fusci.

Sur le vivant. Yeux bruns, bec noir, pieds bruns rosés. Longueur totale, 180 millimètres; du vol, 255 mill.; circonférence du corps, 120 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.; du tarse au bout des doigts, 47 mill.; du bec, 11 mill.; sa hauteur, 7 mill.; sa largeur, 7 mill.

J'ai rencontré cette espèce dans un ravin boisé aux environs de Totora, province de Mizqué, république de Bolivia, sur le revers oriental des Cordillères. Elle sautillait sur les branches d'un arbre où je la tuai. Elle paraît y être rare.

N.° 296. EMBERIZA GRISEO-CRISTATA, Nob.

Pl. LXVII, fig. 1.

Emberiza griseo-cristata, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 79, n.° 15.

E. suprà plumbea unicolor, plumis verticis elongatis, angustis, in medio paulo obscurioribus, cristam apice subrecurvam formantibus; alæ caudaque fusco-nigræ; remigibus cinereo-marginatis, rectricibus (quatuor mediis exceptis), à medio ad apicem pogonio interno albis, infràque vittam latam albam formantibus; subtùs tota cinerea, abdomine medio crissoque albis, rostrum corneum, mandibulâ flavo-albidâ, pedes fuscescentes. Junior *differt colore supero et infero brunnescente, tectricibus alæ cinereo-terminatis cristâque breviore.*

Sur le vivant. Yeux bistrés, pieds bleus, bec noirâtre en dessus, bleu rosé en dessous. Longueur totale, 160 millimètres; du vol, 245 mill.; circonférence du corps, 90 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 75 mill.; de la queue, 55 mill.; du tarse au bout des doigts, 32 mill.; du bec, 10 mill.; sa hauteur, 7 mill.; sa largeur, 5 mill.

Cette espèce habite tout le versant oriental de la Cordillère de Bolivia, dans les provinces de Cochabamba, de Mizqué et de Vallé Grandé, surtout aux environs des lieux habités. Elle vit sur les coteaux des rivières de cette région sèche et aride si bien caractérisée, se tient sur les buissons et les arbustes, où elle mène une vie active. Elle tient sa huppe verticale et a les mœurs de notre Moineau.

N.° 297. EMBERIZA ATRICEPS, Nob.

Pl. XLVII, fig. 2.

Emberiza atriceps, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 82.

E. suprà rufo brunnea, uropygio flavescente, capite toto, nuchâ, genis, gutture colloque antico usque ad pectus aterrimis; alæ caudaque nigræ, illarum hujusque tectricibus nigris, cinereo-marginatis, remigibus rectricibusque angustissime extùs cinereis, subtùs pectore, colli abdominisque lateribus, rufo-flavescentibus, abdomine medio flavo, ano caudæque tectricibus inferis albis; rostrum valde elongato-conicum, lateribus compressum. Junior *aut potius pullus valde differt; suprà fere unicolor fusco-brunneus, capite fusco, obscuriore; subtùs sordidè rufescens, abdomine medio pallidè flavescente, gutture colloque antico rufescentibus, fusco-striatis.*

Sur le vivant. Yeux bruns, bec corné, pieds bruns. Longueur totale, 170 millimètres; des plis de l'aile à son extrémité, 90 mill.; de la queue, 60 mill.; du bec, 13 mill.; sa hauteur, 7 mill.; sa largeur, 6 mill.; circonférence du corps, 90 mill.

Cette espèce se trouve à la fois sur le grand plateau bolivien, sur le plateau occidental, et même à l'ouest de la Cordillère, depuis le 15.e degré jusqu'au 22.e Elle est surtout commune aux environs d'Oruro et de Potosi (Bolivia) et se tient dans les lieux couverts de buissons; ses habitudes sont celles de notre Pinçon d'Europe. Nulle part elle n'est commune.

Passe-
reaux.

Genre LINARIA.

N.° 298. LINARIA ANALIS, Nob.

Pl. XLVIII, fig. 1.

Linaria analis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 83, n.° 1.

L. suprà tota plumbea, capitis, colli, dorsique medii plumis apice rufescentibus, uropygio plumbeo; alæ nigræ; remigibus primariis, duabus externis exceptis, basi albis, maculamque mediam alæ formantibus, præterea griseo extus angustissime limbatis, secundariis tectricibusque mediis et majoribus late cinereo rufoque marginatis; caudâ nigrâ, rectricibus extùs et apice cinereo fimbriatis, omnibusque, duabus mediis exceptis, maculâ magnâ quadratâ albâ ad medium caudæ notatis; subtùs tota plumbea, crisso cinnamomeo, abdomine imo albicante plumisque pectoris et hypochondriorum extimo apice parum rufescentibus. Fœmina *suprà tota brunneo-rufescens, plumis in medio nigricantibus, uropygio cinerascente, alis eâdem picturâ ut in mare, sed pennis totis rufo non cinereo marginatis; caudâ huic maris simili.*

Sur le vivant. Yeux bruns, pieds bleuâtres, bec corné. Longueur totale, 130 millim.; vol, 210 mill.; circonférence du corps, 80 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 65 mill.; de la queue, 40 mill.; du tarse au bout des doigts, 32 mill.; du bec, 6 mill.; sa hauteur, 6 mill.; sa largeur, 55 mill.

Cette espèce est répandue sur tout le plateau bolivien des Cordillères et sur leur versant oriental, mais seulement dans les régions élevées. Nous l'avons successivement rencontrée à la Paz, à Inquisivi, à Cochabamba, à Totora et à Chuquisaca, république de Bolivia. Partout elle est commune, dans les lieux peu boisés et secs, sur les coteaux et y mène le genre de vie de notre Linotte d'Europe. Elle marche à terre, se perche sur les buissons, y vit isolée ou en troupes, et n'est pas du tout sauvage.

Genre CARDUELIS.

N.° 299. CARDUELIS ATRATUS, Nob.

Pl. XLVIII, fig. 2.

Carduelis atratus, d'Orb. et Lafr., p. 83, n.° 2.

C. totus intense ater absque nitore, remigibus rectricibusque, harum duabus mediis exceptis, basi flavo-ranunculaceis, hoc colore super alas et vittam, alæ caudaque fuscæ, albo-maculatæ ut in mare; subtùs tota flava, gutture, collo, pectore hypochondriisque fusco-striatis, maxillâ corneâ, mandibulâ albicante.

Sur le vivant. Yeux bruns, bec corné, pieds noirs. Longueur totale, 135 millimètres; de la queue, 35 mill.; du vol, 250 mill.; des plis de l'aile à son extrémité, 35 mill.; du bec, 8 mill.; sa hauteur, 7 mill.; sa largeur, 6 mill. Circonférence du corps, 90 mill.

Ce Chardonneret est propre seulement au grand ravin de la Paz (Bolivia), à la hauteur de 3700 mètres au-dessus du niveau de la mer, au 17.ᵉ degré de latitude sud. Il se tient sur les buissons, vole par petites troupes, surtout en hiver, y est très-familier et a les mœurs de notre Chardonneret d'Europe. Ses habitudes sont vives, son vol léger et court. On l'élève en cage pour entendre son chant très-agréable : les Espagnols le nomment *Gilguero* et les Aymaras *Chaïjña*. Il est probable qu'il nicherait dans les volières.

Genre PITYLUS, Cuv.

N.° 300. PITYLUS AUREO-VENTRIS, Nob.

Pl. XLIX. fig. 1, 2.

Pitylus aureo-ventris, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 84, n.° 1.

P. caput, collum, pectorisque supremum dorsum notœumque totum sericeo-aterrima; alœ atrœ, tectricibus minoribus aureo-flavis, mediis majoribusque atris, large albo terminatis duasque latas vittas alœ formantibus; remiges primariœ, prœterea basi, albœ, vittam tertiam cum secundâ irregulariter conjunctam constituunt; remiges secundariœ punctis minutissimis albis vix conspicuis apice notantur; caudâ nigrâ, rectricibus utrinque tribus aut quinque apice albis; subtùs à pectore totus aureo-flavus, hypochondriis nigro-maculatis, tectricibus caudœ inferis, longissimis, albis, nigro punctatis; rostrum forte elongatum, arcuatum, lateraliter compressum, maxillâ tomiis prope basim late marginatis intùsque curvatis.

Sur le vivant. Yeux bleuâtres, bec corné en dessus, rosé en dessous; pieds bleuâtres. Longueur totale, 230 millimètres; vol, 340 mill.; circonférence du corps, 130 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 115 mill.; de la queue, 80 mill.; du tarse au bout des doigts, 50 mill.; de l'ongle du pouce, 6 mill.; du bec, 20 mill.; sa hauteur, 15 mill.; sa largeur, 12 mill.

J'ai successivement rencontré cette espèce en Bolivia, dans la province de Yungas, d'Ayupaya, de Mizqué, de Chuquisaca et de Chiquitos, c'est-à-dire, sur le versant oriental de la Cordillère et sur les collines de l'intérieur. Elle vit auprès des habitations et des lieux cultivés, sur les buissons, sur les arbres, elle y est très-commune et des plus familières, sans descendre à terre. Son vol est lourd, court et jamais élevé, son cri aigu et souvent répété. Les Aymaras la nomment *Cantero*.

CONIROSTRES SYLVICOLES.

XIV.ᵉ FAMILLE. *STURNIDÆ.*

Genre CASSICUS, Auct.

N.° 301. CASSICUS YURACARES, Nob.

Pl. LI, fig. 1.

Cassicus yuracares, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 7, n.° 3.

C. rostro, ejusque casside frontali latâ elevatâ nigris, fasciâ apicali aurantiâ, alterâ basali mandibulœ rubicundâ, verticis cristâ è plumis quatuor longissimis,

linearibus, recumbentibus; capite, cristâ, collo toto, pectore ventreque summo et medio olivascenti-flavis; tergo, uropygio, alis totis, caudæ tectricibus longissimis superis ac inferis; hypochondriis, ventre imo, crisso, tibiisque totis saturate et late castaneis unicoloribus; caudâ cuneatâ, rectricibus duabus intermediis totis olivaceis, reliquis unicoloribus latissime citrino-flavis; pedes valide nigri.

Sur le vivant. Bec noir, rouge à son extrémité, partie nue de la mandibule inférieure jaune, pieds noirs. Longueur totale, 600 millimètres; circonférence, 360 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 250 mill.; de la queue, 200 mill.; du tarse au bout des doigts, 100 mill.; du bec, 65 mill.; sa hauteur, 36 mill.; sa largeur, 20 mill.

Cette espèce se rencontre au milieu des plus belles forêts du monde, au sein de la végétation la plus active, au pied oriental des Cordillères boliviennes, au nord de Cochabamba, dans les pays habités par les sauvages Yuracarès. Elle y vit au sommet des arbres, par petites troupes ou par couples, et n'y est que de passage.

N.° 302. CASSICUS ATROVIRENS, Nob.

Pl. LI, fig. 2.

Cassicus atrovirens, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 1, n.° 1.

C. caput, collum corpusque totum suprà et infrà fusco-olivacea aut nigro-viridia, pennis gutturis, nec non colli, basi niveis; alæ dorsi concolores; remigibus atris, primariis angustissime, secundariis late viridi-olivaceo marginatis, tergo, uropygio, caudæ tectricibus superis ac inferis ferrugineis, rectricibus caudæ quatuor intermediis totis obscure olivascentibus, extimâ laterali totâ secundâ pogonio externo apiceque ejusdem coloris, illius pogonio interno reliquisque duabus rectricibus citrino-flavis, apice externo tantum obscure-olivaceis; pennæ occipitalis parum elongatæ cristam brevem et non filiformem formant.

Sur le vivant. Yeux bruns, bec jaune verdâtre, pieds noirs. Longueur totale, 420 millimètres; du vol, 690 mill.; circonférence du corps, 240 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 250 mill.; de la queue, 180 mill.; du tarse au bout des doigts, 95 mill.; du doigt du milieu, 40 mill.; du bec, 50 mill.; sa hauteur, 24 mill.; sa largeur, 14 mill.

Cette espèce est propre à la province de Yungas, république de Bolivia, sur le revers oriental de la Cordillère des Andes. Elle se tient spécialement sur les montagnes boisées et chaudes, au milieu de l'active végétation des environs de Yanacaché, de Chulumani, d'Irupana et de Cajuata, préférant les lieux cultivés et plantés de bananiers. Sédentaire toute l'année, elle vit par troupes, dans les champs, mais laissant toujours une sentinelle pour la prévenir des dangers, tandis qu'elle dévaste les plantations, ce qui la fait redouter des habitans, qui la nomment *Uchi*, en aymara. Ses cris sont perçans, aigus et par fois étourdissans.

N.° 303. CASSICUS CHRYSONOTUS, Nob.

Pl. LII, fig. 1.

Cassicus chrysonotus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 3, n.° 5.

C. rostrum in exuviâ flavo-albidum, in vivâ basi obscure-cæruleo nebulatum, apice depressiusculum; casside frontali angustâ tereti, quamvis posteriùs rotundatâ; suprà et subtùs totus niger, dorso postico et uropygio tantùm flavo-aurantiis; tectricibus caudæ superis ac inferis nigris; alæ his Cassici icteronoti longitudine æquales, sed caudâ multo longiore, maris nigridine suprà nitente, fœminæ obscurâ; hujus nonnullæ alarum tectrices mediæ puncto aut striâ minimis aurantiis terminantur.

Sur le vivant. Bec jaunâtre à son extrémité, bleuâtre à sa base, pieds noirs. Longueur totale, 320 millimètres; circonférence, 160 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 150 mill.; de la queue, 120 mill.; du tarse au bout des doigts, 60 mill.; du bec, 35 mill.

Nous n'avons vu cette espèce que deux fois sur le versant oriental des Cordillères de Bolivia à Charapaccé, entre Suri et Inquisivi, province de Yungas, à Morochata, province d'Ayupaya, et toujours dans les régions élevées des montagnes. Elle est rare, des plus fuyardes et très-difficile à se procurer. Elle vit par petites troupes.

Genre ICTERUS.

N.° 304. ICTERUS MAXILLARIS, Nob.

Pl. LII, fig. 2, 3.

Icterus maxillaris, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 4, n.° 10.

I. caput, collum, dorsumque totum, pectus et abdomen, violaceo-purpurino splendent, alis caudâque virescentibus, maxillâ basi, tantummodo tomiis intùs, constrictâ, deinque usque ad apicem rectâ; caput, collum, pectusque tandummodo violaceo-cœrulea, dorso abdomineque ad viridem colorem vergentibus, maxillâ suprà perfecte rectâ, nullo modo curvatâ, basi tomiis constrictâ quasi late emarginatâ, deinque sinuosâ, apice iterum angustatâ.

Sur le vivant. Yeux, bec et pieds noirs. Longueur totale, 225 millimètres; du vol, 360 mill.; circonférence du corps, 130 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 120 mill.; de la queue, 70 mill.; du tarse au bout des doigts, 50 mill.; du bec, 20 mill.; sa hauteur, 9 mill.; sa largeur, 7 mill.

Cette espèce est très-commune dans toute la vallée de Cochabamba (Bolivia), où elle a les mœurs de nos Étourneaux. Elle vit sans défiance aucune en petites troupes auprès des bestiaux, en chassant les insectes qui s'envolent sous leurs pas. Souvent elle se perche sur le dos des vaches et des chevaux. Ses sociétés sont bruyantes: elle marche avec vitesse à terre et son vol est horizontal.

Les Indiens aymaras l'appellent *Burrumichi.*

Passe-
reaux.

Famille des CORVIDÆ.

Genre GARRULUS.

N.° 305. GARRULUS VIRIDI-CYANEUS, Nob.

Pl. LIII, fig. 1.

Garrulus viridi-cyaneus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 9, n.° 4.

G. totus obscure cæruleus aut quodam luminis projectu thalassino-viridis; capistrum, mentum, genæque atræ, gutture colloque antico supremo obscure nigro-cærulescentibus aut viridescentibus, hoc colore suprà pectus terminato ibique lineâ semicirculari angustâ albâ circumdato; post vittam capistri atram, aliâ frontali albâ erectâ suprà oculos superciliariforme, adque latera capitis protensâ; caudâ cuneatâ, remigibus intùs nigris; rectricibus suprà obscure-cyaneis aut viridescentibus, sicut dorsum unicoloribus infràque nigris; rostrum satis forte, culmine elevato arcuato, naribus, ut in pleribusque corvis, plumis setiformibus appressis, obtectis.

Sur le vivant. Yeux noirâtres, bec et pieds noirs. Longueur totale, 340 millimètres; du vol, 410 mill.; circonférence du corps, 160 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 150 mill.; de la queue, 145 mill.; du tarse au bout des doigts, 70 mill.; du bec, 24 mill.; sa hauteur, 11 mill.; sa largeur, 12 mill.

En descendant à l'est de la Paz (Bolivia) sur le versant oriental des Cordillères, j'ai rencontré cette espèce près de Cajapi, c'est-à-dire, à la limite supérieure de la végétation ligneuse, dans les lieux les plus escarpés du monde. Elle passait en hiver, par troupes d'une dizaine, se montrait farouche, jetait des cris perçans et menait le genre de vie de notre Geai.

Les Indiens aymaras la nomment *Oquéhué* de son chant.

TÉNUIROSTRES. Cuv.

(TÉNUIROSTRES GRIMPEURS.)

I.re FAMILLE. *CERTHIDÆ.*

Genre DENDROCOLAPTES.

N.° 306. DENDROCOLAPTES LAFRESNAYANUS, Nob.

Pl. LIII, fig. 2.

Dendrocolaptes procurvus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 12, n.° 6.

D. suprà tota rubiginosa, pileo rufescente fusco, gutture striis pallidis, angustioribus, irregulariter dispositis, pectoris et colli antici numerosioribus, gulâ plumis squamiformibus vestitâ, rostro pallidè rubescente.

Sur le vivant. Bec rosé, yeux bruns, pieds verdâtres. Longueur totale, 280 millim.; du bec, 50 mill.; vol, 310 mill.; circonférence du corps, 140 mill.

Cette espèce diffère du *D. procurvus*, Tem., par sa tête plus grosse, par le bec moins arqué et rosé, au lieu d'être noir, et par beaucoup d'autres détails. Passereaux.

Nous l'avons rencontrée dans les îles du Rio Parana, près de Goya, au 29.e degré de latitude. Elle grimpait sur un saule à la manière des Grimpereaux. Nous l'avons retrouvée ensuite dans la province de Chiquitos (Bolivia) où elle est rare.

N.° 307. DENDROCOLAPTES ATRIROSTRIS, Nob.

Pl. LIV, fig. 1.

Dendrocolaptes atrirostris, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 12, n.° 7.

D. rostro atro, suprà paulo curvatiore, apice non subitò deflexo, mandibulâ albicante. Suprà totus rufo-olivaceus, alis caudâque cinnamomeis, pilei nuchæque plumis in medio angustissime rufo-striolatis; vittâ superciliari, sed tantum post oculari concolore. Subtùs dorso concolor, gutture colloque antico parum grisescentibus, pallidè ut caput striolatis; tarsi breves ut digiti debiles.

Sur le vivant. Pieds bleus, yeux bleu pâle. Longueur totale, 210 millimètres; du vol, 310 mill.; circonférence du corps, 120 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 100 mill., de la queue, 80 mill.; du bec, 20 mill.; sa hauteur, 8 mill.; sa largeur, 8 mill.

Cette espèce s'est montrée à nous au milieu des forêts épaisses, humides et chaudes qui séparent les provinces de Chiquitos et de Moxos, sur les lieux habités par les sauvages Guarayos (Bolivia). Elle y est rare et montre les habitudes ordinaires des Picucules.

IIe FAMILLE. *SITTIDÆ.*

Genre ANABATES.

N.° 308. ANABATES SQUAMIGER, Nob.

Pl. LIV, fig. 2.

Anabates squamiger, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 14, n.° 1.

A. suprà, pileo, dorso, alis caudâque intensè rubiginoso-cinnamomeis; remigibus nigris, primariarium tertiâ, quartâ quintâque margine externo, sequentibus basi tantum obscure rufis, ibique vittam obliquam alæ formantibus, secundariis margine externo, tertiariis fere totis cinnamomeo-rubiginosis; caudâ intense rubiginosâ; subtùs rufo-olivascens, tæniâ superciliari à naribus, gutture, gulâque totâ læte flavis, genarum, colli, laterum usque ad nucham, pectoris, ventris, crissique mediis plumis totis læte flavis, nigro-cinctis, squamæformibus; rostrum debile attenuatum sylviæ, maxillâ corneâ, mandibulâ albicante; pedes pallidè fusci, halluce ungueque valde elongatis, ut in scansoriis avibus.

Sur le vivant. Yeux brun-noir, bec brun, rose-violet à sa base, pieds violet-brun. Longueur totale, 165 millimètres; vol, 230 mill.; circonférence du corps, 95 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 75 mill.; de la queue, 70 mill.; du bec, 10 mill.; sa largeur, 3½ mill.; sa hauteur, 3 mill.

Nous avons rencontré cette jolie espèce dans les environs du bourg de Palca, province d'Ayupaya (Bolivia), c'est-à-dire sur le versant oriental des Cordillères, au milieu d'un bois épais. Elle grimpe sur les arbres comme les Grimpereaux ordinaires. Cette habitude la distingue nettement des autres Anabates.

N.° 309. ANABATES UNIRUFUS, Nob.

Pl. LV, fig. 1.

Anabates unirufus, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 16, n.° 7.

A. suprà et subtùs totus lœte rufus unicolor, plumis capitis ut in prœcedente parùm elongatis, acuminatis cristamque mediocrem formantibus, remigibus totis (tertiariis prope dorsum exceptis) pogonio interno nigris; rectricibus totis rufo-cinnamomeis, apice acuminatis sed vix rigidis; pedes robusti, plumbei, halluce ejusque ungue ut in prœcedente fortibus, elongatis.

Nous avons rencontré cette espèce dans la province de Moxos (Bolivia). Elle se tenait dans l'intérieur d'un bois et s'y perchait sur les branches basses des arbres. Elle y est peu commune.

N.° 310. ANABATES GUTTURALIS, Nob.

Pl. LV, fig. 3.

Anabates gutturalis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 15, n.° 5.

A. suprà totus fusco-rufescente-cinereus, pilei plumis totis angustatis, elongatis, cristam formantibus; remigibus obscurioribus, pallido-marginatis; rectricibus œquè obscuris, apice acuminatis ut in dendrocolaptibus, sed vix rigidis; subtùs dorso concolor sed pallidior, sordidè cinerascens; mento, gulâque niveis, jugulo schistaceo, tectricibus caudœ inferis parùm fulvescentibus, apice albis, rostrum turdi sed fortius, corneum, mandibulâ basi pallidâ; tarsi plumbei ita ut digiti valde robusti.

Sur le vivant. Yeux noirs, bec noir en dessus, bleu à la base en dessous; pieds bleus. Longueur totale, 250 millimètres; du vol, 340 mill.; circonférence du corps, 140 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 105 mill.; de la queue, 90 mill.; du bec, 23 mill.; sa hauteur, 8 mill.; sa largeur, 6 mill.

Nous avons rencontré cette espèce près du Rio Negro, en Patagonie, où elle est assez commune et reste toute l'année. Elle se tient en troupes de dix à douze ou isolée dans les buissons ou sur l'arbuste nommé *chañar*, dans le pays. Lorsqu'elle est en troupe, tous les individus font entendre un cri de rappel souvent répété, ou une chanson cadencée, formée en descendant de gammes chromatiques. Très-criarde, il y a souvent des rixes entre les individus d'une troupe, pour la possession d'un fruit. On la voit toujours au plus épais des buissons, relever sa huppe, et faire entendre son chant.

TÉNUIROSTRES HUMICOLES.

III.e FAMILLE. *UPPUCERTHIDÆ*, Nob.

Genre UPPUCERTHIA, Isid. Geoff. et d'Orb.

N.° 311. UPPUCERTHIA MONTANA, Nob.

Pl. LVI, fig. 1.

Uppucerthia montana, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 22, n.° 4.

Caudâ nigro-rufâ, rectricibus pogonio interno apiceque nigris, superciliis purè albis, plumisque pectoralibus et abdominalibus sordidè rufescentibus, in medio longitudinaliter albis.

Sur le vivant. Yeux bruns, bec noir, tarses bruns. Longueur totale, 190 millimètres; de la queue, 60 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 80 mill.; du bec, 22 mill.; sa hauteur, 4 mill.; sa largeur, 45 mill.

Nous avons rencontré cette espèce du 15.e au 17.e degré de latitude sud, sur les crêtes et sur les plateaux de la Cordillère de Bolivia et du Pérou, principalement aux environs de la Paz, à la hauteur de 3500 à 4500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle se tient isolée, ou par couples, dans les lieux rocailleux, où elle court d'une pierre à l'autre, y reste quelques secondes et continue sa chasse aux insectes. Très-craintive, elle se cache derrière les rochers, au moindre bruit. Ses mouvemens sont remplis de vivacité : elle tourne à chaque instant la tête en tous sens et relève sa queue perpendiculairement, chaque fois qu'elle s'arrête. Son vol est bas et court, et sa marche rapide, même sur des rochers très-inclinés.

N.° 312. UPPUCERTHIA ANDECOLA, Nob.

Pl. LVI, fig. 2.

Uppucerthia andecola, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 21, n.° 2.

U. suprà tota rufescente-fumosa, uropygio caudâque rufo-cinnamomeis, alæ dorso concolores; remigibus intùs fusco-nigris, extùs basique (quatuor externis primariis exceptis) obscurè rufis; vittâ superciliari à naribus ad occiput ochraceo-albâ; regione paroticâ fusco-brunneâ; gutture, collo antico albidis, lateribus pallidè ochraceis; pectore abdomineque mediis albescentibus, leviter ochraceo tinctis; pectoris abdominisque lateribus concoloribus, sed pennis totis fusco-marginatis, longitudinaliter squamæformibus; tectricibus caudæ inferis rufescentibus; tarsis digitisque nigro-fuscis, tenuibus, ungulisque parum arcuatis.

Sur le vivant. Yeux bruns, bec et pieds noirâtres. Longueur totale, 200 millimètres; de la queue, 70 mill.; du vol, 280 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 90 mill.; du bec, 24 mill.; sa hauteur, 5 mill.; sa largeur, 4 mill.; circonférence du corps, 110 mill.

Passereaux.

Cette espèce, qui a beaucoup des mœurs de l'*U. montana*, habite à peu près les mêmes régions sans s'élever aussi haut. Nous l'avons rencontrée du 17.ᵉ au 19.ᵉ degré de latitude et de 3000 à 4000 mètres au-dessus des Océans, dans les ravins rocailleux près de la Paz, d'Inquisivi, de Totora et de Vallé Grandé (Bolivia). Elle se tient près des eaux, dans les lieux solitaires, où elle n'est pas du tout craintive. Elle marche avec rapidité au bord des ruisseaux, relevant sa queue chaque fois qu'elle s'arrête. Elle vole peu, toujours au ras de terre et fait souvent entendre un petit sifflement. Sa nourriture se compose d'insectes.

Les Aymaras la nomment *chiruchiru*.

N.° 313. UPPUCERTHIA VULGARIS, Nob.

Pl. LVII, fig. 1.

Uppucerthia vulgaris, d'Orb. et Lafr., p. 22, n.° 5.

U. suprà fusco-fumosa, aut brunnescenti-fumosa unicolor; remigibus fusco-nigris, basi rufo-pallidis, vittam obliquam alæ formantibus, exceptis tantùm tribus primariis externis; tectricibus majoribus quatuor externis rufo-pallidis, extùs limbatis, striamque secundam minorem alæ formantibus; caudâ fusco-nigrâ, exceptis duabus rectricibus mediis dorso concoloribus, tribus lateralibus utrinque apice et extùs sordidè rufo-pallidis; vittâ superciliari ut in congeneribus albo-rufescente; gutture toto albo, plumis totis apice transversèque fusco-notatis; lateribus colli rufo-pallido variegatis; pectore, abdomine, crissoque pallidè fumigatis, in medio albescentibus, hypochondriis obscurioribus; rostrum debile, rectum, compressum, acuminatum, nigro-corneum, mandibulâ paulo pallidiore; tarsi debiles sed ita ut digiti elongati, unguibus anticis brevibus, postico elongato, omnibus paucissimè curvatis ut in avibus graminicolis et ambulatoriis.

Sur le vivant. Yeux brun-noir, bec et pieds noirs. Longueur totale, 160 millimètres; du vol, 300 mill.; circonférence du corps, 110 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 100 mill.; de la queue, 60 mill.; du bec, 16 mill.; sa hauteur, 4 mill.; sa largeur, 4 mill.

Nous avons rencontré cette espèce dans les plaines, au 34.ᵉ degré, près de Buenos-Ayres, et dans les montagnes du 16.ᵉ au 20.ᵉ degré, à la hauteur de 3000 à 4500 mètres d'élévation au-dessus des Océans. Elle est surtout commune aux environs de Potosi, d'Oruro, de la Paz et de Chuquisaca, où elle mène le même genre de vie que l'espèce précédente. Elle vient souvent au milieu des villages et s'y montre partout très-commune. Jamais elle ne se perche sur les arbres.

Les Aymaras la nomment *Lahuayo aguatiri*.

N.° 314. UPPUCERTHIA NIGRO-FUMOSA, Nob.

Pl. LVII, fig. 2.

Uppucerthia nigro-fumosa, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 23, n.° 6.

U. suprà tota fumigato-nigra; remigibus nigris basi (secundum morem in aliis speciebus) rufescente et vittam obliquam formante; caudâ nigrâ, rectricibus tribus

externis æque apice et extùs pallidè rufis; regione paroticâ dorso concolore, plumis albo-striatis; vittâ superciliari albâ, parum nigro-variegatâ; gutture toto albo, plumis apice fusco-punctatis; subtùs totâ fumigatâ dorso paulo pallidiore, pennis totis striâ mediâ longitudinali albâ notatis; rostrum elongatum, parum arcuatum, compressum, acuminatum, nigrum; tarsi digitique robustiores, nigro-fusci.

Sur le vivant. Yeux, bec et pieds noirs. Longueur totale, 250 millimètres; vol, 360 mill.; circonférence du corps, 150 mill.; longueur de la queue, 70 mill.; du bec, 25 mill.; sa hauteur, 6 mill.; sa largeur, 6 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 110 mill.

Nous avons rencontré cette espèce seulement sur le versant occidental des Cordillères, à Valparaiso (Chili), à Cobija (Bolivia) et à Arica (Pérou), toujours sur le littoral maritime où elle est partout commune. Elle vit par couples qui se rappellent par un petit cri et y suit les mœurs des espèces précédentes.

TÉNUIROSTRES MELLIPHAGES.

Genre SERRIROSTRUM, Nob.

Valdè affine generi Cœreba *hoc novum genus. Formâ pedum etenim, digitis ungulisque fortibus, atque linguâ bifidâ apice penicillatâ, cum* Cœrebis flaveola *et* atricapilla, etc., *omnino congruit, sed multò differt rostri formâ insolitâ, maxillâ valdè sinuosâ, basi parum depressâ, posteà ascendente, apiceque tandem uncinato-curvatâ; tomiis ante uncum duobus aut tribus dentibus obliquis notatis; mandibulâ autem per totam longitudinem sursùm curvatâ, maxillâ breviore ut in genere* Xenope, *Illigeri.*

Ce genre, bien caractérisé par son bec singulier, vit, comme les oiseaux-mouches, principalement de petits insectes.

N.° 315. SERRIROSTRUM CARBONARIUM, Nob.

Pl. LVIII, fig. 1 et 2.

Serrirostrum carbonarium, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 25, n.° 1.

S. capite, collo pectoreque totis, dorsi interscapulio, uropygio, alis, caudâ tibiisque aterrimis; tectricibus alæ minoribus, tergo, abdomineque cinereis, tergo obscuriore, ano rufo; rostrum nigro-plumbeum.

Sur le vivant. Yeux bistrés, bec noir, pieds bruns. Longueur totale, 140 millimètres; du vol, 210 mill.; circonférence du corps, 80 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 75 mill.; de la queue, 50 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du bec, 8 mill.; sa largeur, 3 mill.

Nous avons découvert cet intéressant oiseau sur le versant oriental de la Cordillère bolivienne au 17.e degré de latitude sud, principalement aux environs de Cajapi, province de Yungas, d'Inquisivi, province de Sicasica, et de Palca, province d'Ayupaya

(Bolivia). Elle se tient dans les lieux boisés et chauds, voltige sur les petites branches des buissons et des arbres, y faisant la chasse aux petits insectes avec une activité de mouvement très-remarquable, jetant de temps en temps un petit sifflement de rappel.

N.° 316. SERRIROSTRUM SITTOIDES, Nob.

Pl. LVIII, fig. 3.

Serrirostrum sittoides, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 25, n.° 2.

S. suprà totum cyaneo-ardesiacum; remigibus rectricibusque nigris, ardesiaco colore marginatis; subtùs totum pallidè rufum; rostrum maxillâ corneâ, mandibulâ pallidiore.

Sur le vivant. Yeux brun-roux vifs, bec brun en dessus, rose à la base de la mandibule inférieure; pieds brun-rosé. Longueur totale, 130 millim.; du vol, 180 mill.; circonférence du corps, 90 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 60 mill.; de la queue, 40 mill.; du tarse au bout des doigts, 30 mill.; du bec, 9 mill.; sa hauteur, 4½ mill.; sa largeur, 2½ mill.

Cette espèce, qui mène le même genre de vie que la précédente, habite aussi les mêmes lieux; nous l'avons rencontrée successivement à Chupé, province de Yungas, à Chuquisaca et à Vallé Grandé (Bolivia), toujours à l'est de la Cordillère. Elle se tient dans les lieux boisés et humides, sur les arbres fleuris et surtout sur les orangers, où, sans s'arrêter, elle parcourt avec une vitesse extrême toutes les branches fleuries, en suçant les fleurs ou cherchant les petits insectes.

Genre CONIROSTRUM, Nob.

Hoc novum genus à duobus præcedentibus, rostro rectissimo, conico, compresso, valde discrepans, attamen pedibus, alis, moribusque mellivoris illis affine videtur, generisque Dacnis *æquè vicinum est.*

N.° 317. CONIROSTRUM CINEREUM, Nob.

Pl. LIX, fig. 1.

Conirostrum cinereum, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 25, n.° 1.

C. suprà totum schistaceo-cinereum; pileo, alis, caudâque nigris; remigibus, tectricibus rectricibusque griseo-albescente marginatis; maculâ mediâ alæ albâ; remigum basi albâ, exceptis tribus primis, formatâ; superciliis latis, albis, à naribus ad nucham ductis; subtùs totum pallidè cinerascente; abdomine medio anoque pallidè.

Sur le vivant. Yeux bruns, pieds bleuâtres, bec noirâtre. Longueur totale, 120 millimètres; de la queue, 40 mill.; du bec, 70 mill.; sa hauteur, 3 mill.; longueur du vol, 160 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 60 mill.; du tarse au bout des doigts, 32 mill.; circonférence du corps, 60 mill.

Nous avons rencontré cette espèce à l'est et à l'ouest des Cordillères à Tacna (Pérou) et à Inquisivi, province de Sicasica (Bolivia), dans les lieux fourrés ou aux alentours des habitations, où elle préfère les arbres fleuris. On la voit sautiller sans cesse, parcourant en tous sens les petites branches, où elle nous a paru sucer le suc des fleurs, tout en chassant les petits insectes. Son sifflement est faible, ses mouvemens sont des plus vifs.

Famille des **TROCHILIDÆ.**

Genre ORTHORHYNCHUS, Lacép.

N.° 318. ORTHORHYNCHUS SMARAGDINICOLLIS, Nob.

Pl. LIX, fig. 2.

Orthorhynchus smaragdinicollis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 31, n.° 23.

O. capite suprà dorsoque aureo-viridibus; alis fuscis; gulâ colloque antico saturatè smaragdino-splendentibus; subtùs viridi-aureo parum micante; caudâ ferè rectâ, latâ, suprà aureo-infrà violaceo-purpureâ; rostro gracili. Junior *differt colore subtùs pallidè ochraceo; gutturis et colli aliquot tantum pennis apice smaragdinis, aliis aurato-viridibus.*

Sur le vivant. Bec, pieds et yeux noirs. Longueur totale, 90 millimètres; du vol, 130 mill.; circonférence du corps, 50 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 47 mill.; de la queue, 28 mill.; du bec, 12 mill.

Cette espèce habite les montagnes boisées et un peu chaudes du versant oriental de la Cordillère, du 17.e au 18.e degré de latitude sud, principalement aux environs du hameau de Cajapi, près de Yanacaché, province de Yungas, et à Palca, province d'Ayupaya (Bolivia) : nulle part elle n'est commune. Comme toutes les espèces de ces régions elle vit plus des larves et des nymphes des petites espèces d'hémiptères que du pollen des fleurs.

N.° 319. ORTHORHYNCHUS PAMELA, Nob.

Pl. LX, fig. 1.

Orthorhynchus pamela, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 29, n.° 14.

O. suprà tota nigro-fuliginosa; capite nigro; pennis uropygialibus apice, tectricibusque caudæ superis metallicè cyano-viridibus; alæ fuliginosæ, primariis violaceo, secundariis et tectricibus olivaceo tinctis; remige primâ basi, pogonio externo, cinnamomeo; rectricibus cinnamomeis, lateribus anguste, apice late olivaceo-marginatis; subtùs aterrima; ventre et abdomine parùm fuliginoso-tinctis; pectore maculâ mediâ niveâ, e plumis elongatis basi nigris apice albis formatâ, notato; tectricibus caudæ inferis cinnamomeis, parum fusco-adumbratis; rostrum rectissimum, mediocre.

Sur le vivant. Bec, pieds et yeux noirs. Longueur totale, 120 millimètres; du vol, 175 mill.; circonférence du corps, 70 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 70 mill.; du bec, 19 mill.; de la queue, 35 mill.

Passereaux

Nous avons vu cette espèce au 17.e degré de latitude sud, à l'est de la Cordillère de la Paz (Bolivia), province de Yungas, mais seulement à la limite supérieure de la végétation ligneuse, près du hameau de Tajési. Nous l'avons retrouvée ensuite dans la province d'Ayupaya, près de Palca-Grande, encore au sommet des montagnes. Nous croyons pouvoir en conclure qu'elle est propre à ces régions montagneuses, élevées d'environ 3500 mètres au-dessus des Océans. Nous n'en avons jamais aperçu que deux individus, ce qui nous porterait à croire qu'elle est très-rare : il est vrai de dire qu'on ne peut séjourner sur les lieux qu'elle habite.

N.° 320. ORTHORYNCHUS AMETHYSTICOLLIS, Nob.

Pl. LX, fig. 2.

Orthorhynchus amethysticollis, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 31, n.° 24.

O. suprà totus viridis, uropygio parum aurato; fronte smaragdino; alis fuscis, purpureo tinctis; caudâ latâ, rectâ, cyano-nigrâ, pennis duabus intermediis viridibus, tribus utrinque ultimis extremo apice albo-notatis; subtùs gulâ colloque antico amethystino-pulchrè splendentibus; pectorali semicollare abdomineque medio pallidè ochraceis; colli, pectoris et abdominis lateribus aureo-viridibus; ano caudæque tectricibus inferis albescentibus.

Sur le vivant. Bec, yeux et pieds noirs. Longueur totale, 120 millimètres; circonférence, 70 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 55 mill.; de la queue, 36 mill.; du bec, 17 mill.

En remontant le versant oriental de la Cordillère, du pays des Yuracarès vers Cochabamba, à la limite supérieure de la végétation ligneuse, sur les montagnes les plus accidentées du monde, nous avons aperçu le seul individu de cette espèce que nous ayons pu nous procurer. Il avait dans son estomac beaucoup de pucerons et de larves d'hémiptères.

Genre TROCHILUS.

N.° 321. TROCHILUS ESTELLA, d'Orb.

Pl. LXI, fig. 1.

Trochilus Estella, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 32, n.° 31.

T. caudâ cuneatâ et rigidiusculâ, suprà brunneo-griseus; collo dorsoque viridi cupreo paucissimè relucentibus, hujus plumis rufo-pallido marginatis, caudæ tectricibus cupreo-aurato viridibus; alis fuscis, apice chalibeo-nigris, caudâ cuneatâ, rigidâ, albâ, pennis apice rotundato-acutis, duabus mediis cyaneo-viridibus, extimâ laterali nigrâ, basi tantum et intùs albâ, tribus sequentibus totis albis, margine externo tantum angustissime nigro, subtùs, gulâ et collo antico viridi-smaragdino resplendentibus, hoc colore colli maculâ pectorali, triangulari, nigro-chalibœâ terminatis, dein pectore ventreque albis, hypochondriis et ano rufo-fuscis, vittâ mediâ

longitudinali castaneâ pectoris et abdominis; rostrum breve, parum curvatum, nigrum. Junior *differt gulâ et collo antico non viridibus sed albis, maculisque minutis, rotundatis, fusco notatis, pectore abdomineque absque colore cinnamomeo.*

Sur le vivant. Bec, pieds et yeux noirs. Longueur totale, 130 millimètres; du vol, 180 mill.; circonférence du corps, 70 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 70 mill.; de la queue, 50 mill.; du bec, 22 mill.

Nous n'avons rencontré cette charmante espèce que dans le ravin où est situé la ville de la Paz en Bolivia, au pied occidental de la Cordillère orientale. Elle se tient dans les lieux élevés et secs, à plus de 3000 mètres au-dessus des Océans. Elle va isolément, voltigeant de fleurs en fleurs et se posant très-souvent sur les buissons ou sur les grandes plantes. Elle se nourrit principalement de pucerons.

N.° 322. TROCHILUS ADELA, d'Orb.

Pl. LXI, fig. 2.

Trochilus adela, d'Orb. et Lafr., *Syn.*, p. 33, n.° 32.

T. suprà totus griseo obscurè viridis, alis fuscis, apice parum purpureo tinctis; caudâ cuneatâ, rigidâ, fusco-nigrâ, purpureo-tinctâ; rectricibus totis (duabus mediis exceptis) pogonio interno, sordidè rufo-pallido albescentibus; subtùs gulâ colloque antico viridi-smaragdino resplendentibus, pectore ventreque mediis nigro-chalibæis, lateribus cinnamomeis; rostrum mediocre, nigrum, parum arcuatum.

Sur le vivant. Yeux, bec et pieds noirs. Longueur totale, 140 millimètres; du vol, 160 mill.; circonférence du corps, 80 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 65 mill.; de la queue, 43 mill.; du bec, 23 mill.

Nous avons rencontré cette espèce une seule fois sur les montagnes sèches et arides des environs de Chuquisaca (Bolivia). Elle voltigeait entre les rochers, en se posant sur les plantes les plus élevées.

Ordre des OISEAUX GRIMPEURS, Cuv.

I.re FAMILLE. *PICIDÆ.*

Genre COLAPTES.

N.° 323. COLAPTES RUPICOLA, Nob.

Pl. LXII, fig. 1.

C. suprà pallidè ochraceus; pileo toto à naribus nuchâque sericeo-plumbeis, collo supero, dorso toto à nuchâ, alis caudâque, tectricibus, vittis flexuosis, nigris, lineatis, rectricum nigrarum scapis aureo-flavicantibus; caudâ nigrâ, rectrice utrinque extremâ duabusque mediis strictis, vittis, pallidè ochraceis, capitis collique lateribus, gutture, collo antico, pectore et abdomine, caudæque tectricibus inferis ochraceo-albis, hoc colore medio abdomine paululum flavicante; vittâ malari, nigro-plumbeâ, rubro mixtâ, collo infimo guttis minimis, nigris, pectoreque majoribus conspersis.

Passereaux.

Sur le vivant. Yeux jaune-vert, bec noir, pieds bruns. Longueur totale, 340 millimètres; du vol, 540 mill.; circonférence du corps, 200 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 170 mill.; du bec, 47 mill.; sa hauteur, 11 mill.; sa largeur, 11 mill.; de la queue, 90 mill.; du tarse au bout des doigts, 60 mill.; du grand doigt, 30 mill.

Cette espèce habite le plateau bolivien et le plateau occidental de la Cordillère bolivienne, depuis le 16.[e] jusqu'au 20.[e] degré de latitude sud, et les régions élevées du versant oriental de la Cordillère dans les régions sèches de plus de 3000 à 4500 mètres d'élévation seulement. Nous l'avons effectivement rencontrée près de la Paz, de Chuquisaca, de Cochabamba et de Potosi (Bolivia). Elle vit par paires au milieu des rochers, dans les lieux dénués de buissons, se perche sur les rochers, et y mène une vie très-sauvage. Ses mouvemens sont vifs dans la recherche des insectes qu'elle poursuit entre les pierres; sa marche est rapide à terre, son vol lourd; son cri désagréable et fort, se fait entendre chaque fois qu'elle se perche. Les Indiens aymaras la nomment *Yacayaca.*

Genre PICUS, Linn.

N.° 324. PICUS CACTORUM, Nob.

Pl. LXII, fig. 2.

P. suprà ater, maculâ latâ frontali ponè rotundatâ et ad verticem extensâ; maculâ aliâ verticali triquetrâ, coccineâ; nuchâ transversè sordidè griseâ; dorso medio lineâ albâ; uropygio nigro alboque æque variegato; alis caudâque nigris, maculis albis, vittatis; subtùs totus sordidè griseus; gulâ totâ ranunculaceâ.

Sur le vivant. Tour des yeux et bec noir, yeux bistrés, pieds gris. Longueur totale, 190 millimètres; circonférence du corps, 120 mill.; vol, 370 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 115 mill.; de la queue, 65 mill.; du tarse au bout des doigts, 38 mill.; du bec, 18 mill.; sa hauteur, 5 mill.; sa largeur, 6 mill.

La femelle manque de tache rouge sur la tête.

Nous n'avons rencontré cette espèce que dans les grandes vallées sèches et arides qui sillonnent, de l'est à l'ouest, le versant oriental des Cordillères, près de Chaluani et de Chilon, province de Mizqué (Bolivia). Elle vit par paires au milieu des cactus arborescens, et ne se perche que sur ces végétaux. Elle se pose aux parties inférieures et gravit ensuite jusqu'au sommet, en y cherchant des araignées, dont elle paraît se nourrir exclusivement. Ce sont des oiseaux familiers, très-communs, et qui se montrent très-attachés les uns aux autres.

N.° 325. PICUS ATRIVENTRIS, Nob.

Pl. LXIII, fig. 1.

P. ventre atro, non lineato; capite cristato colloque supremo rubris, maculâ aurium tantum nigrâ, deorsum albo marginatâ; suprà totus ater; collo supero dorsoque medio vittâ latâ pallidè stramineâ notatis; flexurâ alæ remigibusque intùs ochraceis; rostro albo.

Sur le vivant. Yeux et bec blancs, pieds noirs. Longueur totale, 330 millimètres.

Nous avons rencontré cette espèce dans la province de Corrientes et dans les îles du Parana, du 28.e au 32.e degré de latitude sud; nous l'avons ensuite retrouvée dans la province de Chiquitos et de Vallé Grandé, république de Bolivia. Elle se tient dans l'intérieur des grands bois, où du mois de Février en Mars elle vit en troupes, tandis qu'elle est par paires le reste de l'année. Ses cris sont perçans, et le bruit qu'elle fait en frappant les arbres morts de son bec, pour en faire sortir les insectes, est réellement remarquable. Lorsqu'elle voit quelqu'un, elle se retire toujours du côté opposé d'un arbre, de manière à ne pas être aperçue; mais la curiosité la porte à venir, d'instans en instans, regarder si l'on est toujours à la même place. Ce sont des oiseaux criards, querelleurs, très-actifs.

N.° 326. PICUS CANIPILEUS, Nob.

Pl. LXIII, fig. 2.

P. suprà olivaceus, uropygio leviter flavo striato; alis extùs parum aurulentis, remigium pogoniis intùs nigro-fuscis, rectricibus fusco-olivaceis, apice nigris, harum scapis suprà nigris, illarum brunneis, omnium subtùs luteis; fronte pileoque plumbeis, occipite et nuchâ coccineis, regione ophthalmicâ et paroicâ sordidè albescentibus; gulâ totâ et collo antico nigris, punctis minutis, griseis conspersis; subtùs pallidè olivaceo-flavescens, viridi-fusco striatus; alis subtùs pallidè ochraceis.

Sur le vivant. Yeux bruns, pieds bleuâtres, bec noir. Longueur totale, 250 millimètres; vol, 440 mill.; circonférence du corps, 160 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 130 mill.; de la queue, 75 mill.; du tarse au bout des doigts, 50 mill.; du bec, 24 mill.; sa hauteur, 8 mill.; sa largeur, 10 mill.

Cette espèce s'est montrée à nous sur le versant oriental des Cordillères, aux environs du bourg de Chupé, province de Yungas (Bolivia), au plus épais des bois qui couvrent le fond de tous les ravins de ces contrées humides et chaudes. Nous ne l'avons vue qu'une fois.

N.° 327. PICUS PUNCTICEPS, Nob.

Pl. LXIV, fig. 1.

P. suprà totus brunneo-niger, undique albo transversè vittatus; pileo toto nigro-brunneo, striis minimis albis consperso, nuchâ coccineâ, utrinque tæniis duabus, unâ suprà, alterâ infrà oculos, albis, spatio inter eas oculum includente nigro; subtùs sordidè albus; gutture, collo antico, ventreque nigro striatis. Fœmina *pileo toto, nuchâque unicoloribus, brunneo-nigris.*

Sur le vivant. Yeux rouge-carmin, bec corné, pieds gris. Longueur totale, 180 millimètres; du vol, 300 mill.; circonférence du corps, 115 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 90 mill.; de la queue, 60 mill.; du tarse au bout des doigts, 37 mill.; du bec, 20 mill.; sa hauteur et sa largeur, 6 mill.

Cette espèce se trouve dans les mêmes régions que le *P. cactorum*, c'est-à-dire dans les vallées sèches et arides de Chaluani et de Cochabamba, république de Bolivia. Elle se tient sur les coteaux, au fond des ravins, et dans les jardins mêmes de la ville de Cochabamba, mais elle est bien plus commune dans la vallée du Rio Chaluani, province de Mizqué. Elle grimpe aux petits arbres et aux cactus, n'est nullement craintive, vit par paires et sautille avec vitesse. Elle se nourrit principalement d'araignées et ne pique pas les écorces, comme les autres espèces de Pics.

N.° 328. PICUS FUMIGATUS, Nob.

Pl. LXV, fig. 1.

P. suprà totus fumigatus; pileo toto nigro, striis rubris consperso; caudâ fumigato-nigrâ; subtùs capitis collique lateribus fumigatus unicolor; ano pallidiore.

Sur le vivant. Yeux couleur de bistre pâle, bec et pieds noirâtres. Longueur totale, 170 millimètres; de la queue, 50 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 100 mill.; du tarse au bout des doigts, 35 mill.; du bec, 20 mill.

Cette espèce paraît propre au centre du continent américain, car nous l'avons rencontrée d'abord dans la province de Corrientes, république Argentine, au 28.e degré de latitude, et ensuite à Santa-Cruz de la Sierra et dans la province de Chiquitos, en Bolivia, vers le 18.e degré. Elle se tient dans les grands bois et principalement à la lisière de ceux-ci, dont elle parcourt tous les points, le plus souvent isolée et silencieuse. Les Indiens guaranis la nomment *Ipecu-mini*, et les Indiens tobas du Chaco *Comironac*.

N.° 329. PICUS NIGRICEPS, Nob.

Pl. LXV, fig. 2.

P. suprà totus aurulento-olivaceus; pileo toto nigro, nuchæ et dorsi plumis aliquot apice rubiginosis; striâ à naribus ad nucham flavâ nigro mixtâ; subtùs olivaceo-nigro et pallido vittatus.

Sur le vivant. Yeux rouges, bec corné, pieds brun-bleuâtre. Longueur totale, 200 millimètres; vol, 320 mill.; circonférence du corps, 110 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 90 mill.; de la queue, 65 mill.; du tarse au bout des doigts, 40 mill.; du bec, 21 mill.; sa hauteur et sa largeur, 8 mill.

Nous n'avons vu cette espèce qu'une seule fois dans les grands bois des coteaux qui avoisinent le bourg de *Palca Grande*, capitale de la province d'Ayupaya, république de Bolivia.

Genre PICUMNUS, Tem.

N.° 330. PICUMNUS ALBOSQUAMATUS, Nob.

Pl. LXIV, fig. 2.

P. pennis totis gutturis, colli antici, pectoris et abdominis albis, subtiliter nigro-marginatis, squamæformibus; capite suprà nigro, antrorsum striis parvis rubris, posteà punctis minimis albis consperso.

Sur le vivant. Yeux gris, pieds et bec bleuâtres. Longueur totale, 150 millimètres; du vol, 180 mill.; circonférence du corps, 70 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 54 mill.; de la queue, 25 mill.; du tarse au bout des doigts, 25 mill.; du bec, 9 mill.; sa largeur, 5 mill.; sa hauteur, 5 mill.

Nous avons rencontré cette jolie petite espèce dans la province de Yungas, près des rives du Rio de Tamanipaya, république de Bolivia, sur le versant oriental de la Cordillère. Elle menait sur les petits arbustes le genre de vie des Pics ordinaires.

FAMILLE DES *TROGONIDÆ.*

Genre TROGON, Linn.

N.° 331. TROGON ANTISIENSIS, d'Orb.

Pl LXVI, fig. 1.

Trogon antisiensis, d'Orb., 1837, Magasin de zoologie, classe 2.ᵉ, pl. LXXXV.

Caractères. Bec assez fort, déprimé à la base, arqué, comprimé vers son extrémité, lisse sur la longueur des commissures, marqué seulement d'une dent près de l'extrémité de la mandibule supérieure; ailes longues, les rémiges acuminées à leur extrémité, la quatrième la plus longue; tarses courts, emplumés sur la moitié de leur longueur. Des plumes relevées verticalement de chaque côté, forment une huppe en crête qui couvre seulement les parties antérieures aux yeux; ces plumes sont dirigées en haut et en avant, sans néanmoins descendre plus bas que la mandibule supérieure. Indépendamment de cette huppe, la tête, jusqu'à l'occiput, est couverte de plumes un peu plus longues que celles du cou, mais non susceptibles de se relever. Les tectrices supérieures des ailes sont lâches, comme celles des Autruches, longues, étroites, aiguës et tombent de chaque côté; les couvertures supérieures de la queue sont de même nature que les couvertures des ailes, mais plus longues que la queue et tombent par-dessus les rectrices; douze rectrices étagées, les plus longues en dessus.

Dimensions. Longueur totale du bout du bec au bout de la queue, 29 centimètres; circonférence du corps, 24 cent.; du pli de l'aile à son extrémité, 19 cent.; de la queue, 12 cent.; du bec, 15 millim.

Couleurs. Bec jaunâtre, yeux rougeâtres; pieds brun-noir; une petite partie de la gorge noire; cette même teinte forme une tache à la base de la commissure du bec; rémiges et scapulaires entièrement noires; la huppe est, en dehors, du plus beau vert jaunâtre métallique; les barbes, surtout les plus antérieures et les plus inférieures, sont terminées de rougeâtre métallique; le côté interne des plumes de cette huppe est bleu-verdâtre très-foncé; les plumes qui recouvrent la tête sont absolument de la même teinte que celles de la huppe, mais avec moins de reflets rougeâtres; le devant du cou et le commencement de la poitrine sont vert brillant; cette teinte est coupée carrément un peu au-dessus du pli de l'aile dans le repos; tout le dos, les couvertures tombantes des rémiges et des rectrices et le croupion d'un beau vert métallique très-brillant; les

Passe-reaux.

petites tectrices inférieures des rémiges vert doré, les grandes noires; toutes les parties inférieures du rouge le plus éclatant. La queue se compose : 1.° de six rectrices intermédiaires noires; 2.° de deux latérales noires sur la moitié de leur longueur et sur la tige; le reste blanc; 3.° de quatre pennes extérieures blanches, la tige et la base noires, plumes des tarses noires, terminées de vert métallique.

Cette magnifique espèce a beaucoup de rapports de formes avec le *Couroucou pavonin;* mais elle s'en distingue par les caractères suivans : 1.° par une taille moins grande de près d'un huitième; 2.° par ce que les plumes relevées en crêtes du Couroucou antisien ne couvrent que la partie de la tête antérieure aux yeux, et ne descendent pas sur la partie inférieure du bec, tandis que, chez le Pavonin, la crête couvre toute la tête, et ses plumes en avant tombent de chaque côté sur la mandibule inférieure du bec; 3.° en ce que le vert de la poitrine ne descend pas jusqu'à la hauteur du pli de l'aile dans notre espèce, tandis qu'il descend beaucoup plus bas chez le Pavonin; 4.° par ce que les rectrices inférieures des ailes sont vert doré dans le Couroucou antisien et vert bleu dans l'espèce à laquelle nous le comparons; 5.° enfin, par les tarses, emplumés sur plus de la moitié de leur longueur dans notre espèce, et presque nus chez le Pavonin. Malgré ces différences qui distinguent parfaitement le *Trogon antisiensis* du *Trogon pavoninus,* beaucoup de traits de ressemblance en font des espèces très-voisines : l'allongement et la nature des couvertures des ailes et de la queue, la huppe, ainsi que beaucoup d'autres détails de couleur.

Nous l'avons rencontrée dans la république de Bolivia, à l'est des Andes, au sein des forêts humides et chaudes de la province de Yungas; elle y est constamment rare et se tient presque toujours près des torrents, au plus épais des bois, où ses mœurs, comme celles du genre auquel elle appartient, sont mélancoliques et sauvages. On entend souvent, le soir et le matin, son chant monotone, presque imitatif du nom de Couroucou; mais combien de difficultés à vaincre pour arriver jusqu'à l'oiseau, au milieu du pays peut-être le plus accidenté du monde!

FAMILLE DES *RAMPHASTIDÆ.*

Genre AULACORHYNCHUS, Gould.

N.° 332. AULACORHYNCHUS COERULEO-CINCTUS, Nob.

Pl. LXVI, fig. 2.

A. suprà totus prasinus unicolor, maculâ tantummodò uropygiali rubrâ, rectricibusque duabus intermediis apice castaneis; subtùs pallidior, gulâ totâ albâ; vittâ superciliari et postoculari, genarum parte suboculari, zonâque subpectorali azureis; rectricibus subtùs cyano-glaucescentibus; rostrum cœruleo-plumbeum apice, albescens.

Sur le vivant. Yeux jaune-clair; tour des yeux noirâtre, avec une tache jaune à la paupière inférieure; bec bleu foncé, rosé à son extrémité, pieds bleus. Longueur totale,

370 millimètres; du vol, 480 mill.; circonférence du corps, 230 mill.; du pli de l'aile à son extrémité, 140 mill.; de la queue, 140 mill.; du tarse au bout des doigts, 75 mill.; du bec, 65 mill.; sa hauteur, 25 mill.; sa largeur, 23 mill.

Le bec est pourvu de chaque côté d'une rainure assez profonde qui part des narines et se perd à la moitié de la longueur. Entre ces deux sillons est une surface plane carrée.

Cette rare espèce paraît appartenir exclusivement aux grandes forêts humides et chaudes qui couvrent le versant oriental des Cordillères, à l'est de la ville de la Paz, en Bolivia. Nous l'avons effectivement rencontrée seulement aux environs de Yanacaché, de Chupé et d'Irupana, province de Yungas. Elle se tient au plus épais des bois, dans les ravins, où son cri la fait découvrir, car son plumage la confondait avec le feuillage. Elle se nourrit de fruits qu'elle jette en l'air pour les recevoir ensuite. Son cri, souvent répété, lui a fait, par imitation, donner par les Espagnols le nom de *Dios dara* (Dieu vous donnera).

TABLE ALPHABÉTIQUE ET SYNONYMIQUE DES OISEAUX.

FIN DE LA PARTIE DES OISEAUX.